



HAL
open science

LA CONSTRUCTION DES PAYSAGES AGRAIRES DANS LA POUILLE MÉDIÉVALE.

Giovanni Stranieri

► **To cite this version:**

Giovanni Stranieri. LA CONSTRUCTION DES PAYSAGES AGRAIRES DANS LA POUILLE MÉDIÉVALE.: Ressources, pouvoirs et territoires de l'Italie sud-orientale (VIe-XVe siècles). Archéologie et Préhistoire. École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2015. Français. NNT: . tel-04518804

HAL Id: tel-04518804

<https://shs.hal.science/tel-04518804>

Submitted on 24 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

École des hautes études en sciences sociales

ÉCOLE DOCTORALE DE L'EHESS 286

Formation doctorale d'Histoire et civilisations

Spécialité : Archéologie

UMR 5648 / CIHAM/ Histoire, archéologie, littératures des mondes chrétiens et musulmans médiévaux
Axe de recherche 1 : « Territoires, peuplements, culture matérielle »



Giovanni Stranieri

**LA CONSTRUCTION DES PAYSAGES AGRAIRES
DANS LA POUILLE MÉDIÉVALE
Ressources, pouvoirs et territoires
de l'Italie sud-orientale (VI^e-XV^e siècles)**

Thèse dirigée par Jacques CHIFFOLEAU
et Jean-Michel POISSON

Soutenance : 27 novembre 2015 à Lyon, Institut des Sciences de l'Homme

JURY : Paul Arthur (Università del Salento, Lecce – Italie)
François Bougard (CNRS, Université Paris Ouest Nanterre La Défense)
Jacques Chiffoleau (EHESS)
Annick Peters-Custot (Université de Nantes)
Jean-Michel Poisson (EHESS)
Laurent Schneider (CNRS, Université d'Aix-Marseille)

Rapporteurs pour le label européen :
Paul Arthur et Laurent Verslype (Université catholique de Louvain – Belgique)

À toi, par qui tout a commencé

Abréviations et autres avertissements

14C – Datation par comptage du carbone 14 résiduel	LAM Lecce – Laboratorio di Archeologia medievale, Università del Salento, Lecce
av. n.è. – pour les siècles avant notre ère	m – mètre(s)
BAT –provincia (département) de Barletta-Andria-Trani (Pouille)	M. – mont
BRGM – Bureau de recherches géologiques et minières	Ma – millions d’années
BP – Before Present, avant le présent (= 1950)	Mass. – Masseria (ferme, domaine foncier)
c.da – contrada (lieu-dit)	n.è. – pour les siècles de notre ère. Le plus souvent sous-entendu
cf. – confère	N – Nord
CAO – Cartographie assistée par ordinateur	O – Ouest
CIHAM – UMR5648/ Histoire, archéologie, littératures des mondes chrétiens et musulmans médiévaux	p. – page(s)
CNR – Consiglio Nazionale delle Ricerche	par ex. – par exemple
DAO – Dessin assisté par ordinateur	S – Sud
d.P.R. – decreto del Presidente della Repubblica (décret présidentiel)	S./ SS. – Saint(e)s (noms de lieux et adresses)
E – Est	S./ ss. – saint(e)s (noms de saints, de fêtes religieuses)
env. – environ	S.I.G. – système d’information géographique
etc. – et caetera	S.I.R.S. – système d’information à référence spatiale
FAO – Food and Agriculture Organization of the United Nations – Organisation des Nations Unies pour l’alimentation et l’agriculture	S.I.T. – Puglia – <i>Sistema Informativo Territoriale regionale della Puglia</i>
IGM – Istituto geografico militare (Florence, Italie)	s.l.m. – <i>sul livello del mare</i> (sur le niveau de la mer)
ISPRA – Istituto Superiore per la Protezione e la Ricerca Ambientale	S.S. – <i>strada statale</i> (route nationale)
km – kilomètre(s)	S.P. – <i>strada provinciale</i> (route départementale)
	SBAP – Soprintendenza per i Beni Archeologici della Puglia
	SRA – Service régional de l’archéologie (France)
	USDA – United States Department of Agriculture

- Aucune abréviation n’a été utilisée pour les références bibliographiques. La bibliographie comprend toutes les références mentionnées dans les deux volumes ainsi que quelques ouvrages qui ont été très utiles dans la mise en place initiale du projet de recherche.
- Dans la rédaction des notices bibliographiques j’ai observé les normes préconisées par l’E.H.E.S.S. En particulier, pour ce qui concerne l’emploi des majuscules dans les publications anglophones, j’ai repris la forme suivie par les auteurs eux-mêmes.
- Les sources classiques ont été citées sans référence à l’édition, sauf quand cela s’imposait en raison d’éventuelles discordances. Les renvois bibliographiques fournis en bas de page comportent le nom de l’auteur et le début du titre.
- La traduction française des textes écrits en grec, en latin, en italien et en anglais relève, sauf indication contraire, de la responsabilité de l’auteur. Pour des raisons typographiques, les textes grecs ont été transcrits en caractères latins.
- Les références croisées à d’autres parties de ce texte sont indiquées par le numéro de chapitre et de section (9 chapitres et 3 parties). J’ai fait le choix de numéroter dans une séquence continue les chapitres, de 1 à 9. En effet, dans mon esprit, la subdivision en trois parties, si elle permet d’articuler en trois moments l’exposé du sujet, ne doit pas représenter pour autant une cassure en trois ouvrages et trois discours séparés.
- Les dates sont exprimées dans l’ordre jour/ mois/ année. Les siècles et les millénaires sont indiqués en chiffres romains.
- L’abréviation « av. n.è. » indique les siècles et les millénaires avant l’ère commune ; « n.è. » (le plus souvent sous-entendu) suit les dates à partir du début de l’ère commune.
- Accueillant un usage très répandu en italien et de plus en plus accepté également en français, j’utiliserai les adjectifs « tardo-antique » et « alti-médiéval ».
- Les spécialistes francophones de la région étudiée ont depuis un certain temps adopté le singulier « Pouille », que j’utiliserai systématiquement à la place de « Pouilles ». Les mêmes spécialistes sont partagés entre « sallentin » (par ex. Lamboley, *Recherches*) et « salentin » (par ex. Martin, *La Pouille*). J’utiliserai la seconde version.
- Je propose, contre l’usage français, l’introduction de l’adjectif « longobard » pour indiquer le peuple d’origine germanique qui s’installe en Italie à partir de 568, réservant « lombard » à la désignation des habitants de l’Italie du Nord, puis de l’actuelle région administrative de « Lombardie ».
- Pour les toponymes, j’utiliserai systématiquement la graphie enregistrée par la cartographie officielle de l’État italien (Istituto Geografico Militare Italiano) et notamment celle de la cartographie officielle de 1948 qui me servira de base cartographique, sauf indication contraire et en dehors des citations documentaires.

Remerciements

J'exprime ici ma gratitude aux enseignants, chercheurs, collègues et amis historiens, géographes, archéologues et linguistes qui m'ont aidé dans cette entreprise de longue haleine. En raison des limites de mes propres compétences j'ai souvent fait appel à leurs connaissances. Il n'en demeure pas moins que l'élaboration, les conclusions et les erreurs contenues dans ce travail sont entièrement miennes.

Tout d'abord, je tiens à remercier pour leur aide, leur conseil, leur soutien sans faille Jean-Michel Poisson, Jacques Chiffolleau et Paul Arthur, qui m'ont fait l'honneur de diriger mes recherches. Ce travail aurait été bien plus pauvre et simpliste sans les enseignements que j'ai pu tirer de l'étroite collaboration instaurée avec Girolamo Fiorentino, Christian Napolitano et Anna Maria Grasso. Une aide irremplaçable m'a été fournie pour les études céramologiques par Paola Tagliente, Carlo De Mitri, Patricia Caprino, Marco Leo Imperiale, Paolo Güll, Marisa Tinelli. Je pense également aux précieux conseils qui m'ont été offerts par Francesco D'Andria, Jean-Marie Martin, Claude Raynaud, Laurent Schneider, Annick Peters-Custot, Enrico Zanini, Michel Lenoble, Xavier Margarit, Valentino De Santis, Murielle Georges-Leroy, Jean-Denis Laffite, Michel Prestreau, Giacomo D'Elia, Max Limoncelli, François Arnal, Matthieu Allingri. Giuseppe Gravili et Giuseppe Muci m'ont été d'un immense secours dans la conception et la maîtrise technique du SIG.

Sur le terrain, rien n'eût été possible sans le concours des dirigeants et du personnel de la Surintendance archéologique régionale, des administrateurs successifs, du personnel de mairie et des habitants de la ville de Sava : à ce titre, je remercie Giuseppe Andreassi, Teresa Cinquantaquattro, Arcangelo Alessio, Cosimo Buccolieri ; Silvia Famà, Aldo Maggi, Luigi De Marco, Sergio Ludovico, Roberto Corrado, Carmela Serio, Giancarlo Franco, Cosimo Soloperto et Maria Pia Cosma. Outre que ce travail s'appuie sur des données nouvelles, il repose également sur les résultats obtenus par les chercheurs professionnels qui ont agi et agissent dans le secteur et que je ne manquerai pas de citer en tant que de besoin et de raison. En revanche, il me tarde de reconnaître nommément ici ma dette envers les travaux des nombreux chercheurs bénévoles dont la compétence pourrait ne pas être soulignée à sa juste valeur : Mario Annoscia, Cosimo Desantis, Nicola Morrone, Giuseppe Piccinni, Romano Scionti, Paride Tarentini. Que soient encore remerciés tous les personnels des bibliothèques de Lecce, de Lyon, de l'École française de Rome et du Koninklijk Nederlands Instituut Rome, pour leur gentillesse, compétence et disponibilité. À propos de bibliothèques, je remercie aussi les compagnons d'aventure – Jérémie Rabirot, Matthieu Allingri, Marion Bonansea, Sarah Brun, Raphaël Barat – avec qui j'ai partagé le travail quotidien de rédaction pendant les trois dernières années. Merci

encore à mes patients relecteurs : Sarah Brun, Marion Bonansea, Beate Langenbruch, Pierre Nevejans, Gaëlle Desgouttes, Hubert Malfray, Lise Barat.

Enfin, je remercie et souhaite bon vent aux nombreux étudiants français et italiens qui ont participé aux opérations de terrain et que je ne peux citer nommément. De même, j'ai une dette certaine envers les nombreuses personnes âgées – et en premier lieu mes parents, oncles et tantes – qui m'ont renseigné et aiguillé sur le terrain, qui m'ont livré des récits de leur enfance si diserts sur les paysages agraires, les coutumes et les représentations de l'époque.

Cette liste n'est pas exhaustive et je fais amende honorable pour les oublis dont je me rends aujourd'hui coupable. Je n'oublierai pas, en revanche, de rendre ici hommage aux maîtres – aussi bien les anciens et indémodables que les contemporains et en activité – qui m'ont donné le goût de ces recherches : Tommaso Fiore, Fernand Braudel, Marc Bloch, Ernesto De Martino, Carlo Ginzburg, Ranuccio Bianchi Bandinelli, Emilio Sereni, Domenico Novembre, Jean Guilaine, Jean-Marie Pesez, Gérard Chouquer, Christian Grataloup, Riccardo Francovich, Richard Hodges, Chris Wickham, Sander van der Leeuw.

Le dernier acte de reconnaissance, mais non le moindre, est dû à ma compagne, à mon fils, nos familles et nos amis ainsi qu'à tous mes collègues. Ils m'ont aidé, soutenu, supporté au quotidien pendant les années employées au dur et double labeur de technicien de recherche puis enseignant et de chercheur en herbe, charbons de bois et murs en pierre sèche.

Titre, mots clefs et résumé (français, italien, anglais)

LA CONSTRUCTION DES PAYSAGES AGRAIRES DANS LA POUILLE MÉDIÉVALE. Ressources, pouvoirs et territoires de l'Italie sud-orientale (VI^e-XV^e siècles)

Moyen Âge – Pouille(s) – Archéologie du paysage – Organisation de l'espace – Parcellaire – Pouvoir – Frontière

Ces recherches portent sur les espaces de la Pouille méridionale médiévale. Une enquête diachronique sur les transformations des paysages agraires a été menée dans un secteur de 401 km², à l'est de Tarente, investissant aussi bien les champs, les marges et les limites agraires que les vestiges d'habitat. Notamment, les fouilles ont vérifié le potentiel archéologique des grands murs en pierre sèche (*paretoni*), en tant que contextes sédimentaires et marqueurs territoriaux.

L'émergence d'un bassin vivrier centré sur Manduria se profile dès le V^e siècle av. n.è. Dès cette époque, la nature du substrat oriente la localisation des occupations et les choix culturels, mais des réseaux d'habitat et des systèmes agraires différents se succèdent jusqu'à nos jours.

Ainsi, Tarente et Brindisi dirigent la production de cet espace vers les débouchés de l'économie-monde tardo-antique. Plus tard, au VIII^e siècle, l'évolution du réseau viaire indique le rôle directeur d'Oria, devenue un pôle stratégique de la Pouille longobarde, dans le drainage de ces ressources ; en même temps, la cité commande la plaine de Brindisi et délimite son territoire vers Tarente. Au IX^e siècle, en coïncidence avec la reconquête byzantine, se dessine un dense semis d'habitats ruraux et l'oléiculture, attestée par l'anthracologie, prend une place importante. Au bas Moyen Âge, tandis qu'Oria est déclassée, le bassin mandurien nourrit les flux organisés par Tarente et Lecce, les nouveaux pôles, avec Brindisi, d'une région-frontière de l'Europe latine, à la lisière des mondes byzantin et musulman. Des mutations sociales successives mènent, vers la fin de la période, à la prédominance du *latifondo* et de l'agroville.

LA COSTRUZIONE DEI PAESAGGI AGRARI NELLA PUGLIA MEDIEVALE. Risorse, poteri e territori dell'Italia sud-orientale (VI-XV sec.)

Medioevo – Puglia – Archeologia del paesaggio – Organizzazione dello spazio – Parcellario – Potere – Frontiera

Queste ricerche vertono sugli spazi della Puglia meridionale medievale. Un settore di 401 km, a oriente di Taranto, è stato investito da un'inchiesta diacronica sulle trasformazioni dei paesaggi agrari, indagando tanto i campi coltivati, i loro limiti e gli spazi marginali quanto le vestigia dell'insediamento. In particolare, è stato verificato in sede di scavo il potenziale archeologico dei grandi muri in pietra a secco (*paretoni*), nella loro duplice dimensione di contesti sedimentari e di marcatori territoriali.

Fin dal V secolo a.C. si profila l'emergere di un bacino di approvvigionamento centrato su Manduria, nel quale la natura del substrato orienta stabilmente le scelte locazionali e culturali. Nel contempo, si assiste alla successione fino al presente di reti insediative e di sistemi agrari diversi.

In effetti, Taranto e Brindisi dirigono la produzione di questo bacino verso gli sbocchi dell'economia-mondo tardo-antica. Poi, nel corso dell'VIII secolo, l'evoluzione della rete viaria indica che il drenaggio di queste risorse è ormai esercitato da Oria, polo strategico della Puglia longobarda; nello stesso tempo, la città estende la sua egemonia alla pianura brindisina e delimita il suo territorio verso Taranto. Nel IX secolo, in coincidenza con la riconquista bizantina, si profila una fitta rete d'insediamenti rurali mentre l'oléicoltura, attestata dall'anthracologia, assume un ruolo importante. Nel basso Medioevo, con il declassamento di Oria, il bacino manduriano è captato dai flussi che corrono tra Taranto e Lecce, i nuovi poli, insieme a Brindisi, d'una regione-frontiera dell'Europa latina, ai margini dei mondi bizantino e musulmano. Diverse mutazioni sociali conducono, verso la fine del periodo medievale, alla predominanza del *latifondo* e dell'*agro-town*.

THE CONSTRUCTION OF AGRARIAN LANDSCAPES IN MEDIEVAL APULIA.

Resources, power and territories in South East Italy (6th-15th century)

Middle Ages – Apulia – Landscape Archaeology – Space Organization – Land Division – Power – Frontier

This research focuses on the territories of Meridional Apulia in the Middle Ages. A diachronic inquiry was carried out on the transformation of agrarian landscapes in a 401 km² zone, East of Taranto, encompassing at the same time the fields, the agrarian margins and settlement vestiges. Among other things, digs have accounted for the archaeological value of tall, drystone walls (*paretoni*) as sedimentary contexts and territory markers.

The emergence of an economic basin centred on Manduria appeared from the 5th century B.C.E. From that time on, the nature of the substratum has been orienting the settlement location and the agricultural choices, though different settlement patterns and agrarian systems have been replacing each other since then.

Thus, Taranto and Brindisi oriented the distribution of space towards the openings linked to the world-economy specific to the Late Antique period. Later, in the 8th century, the changes affecting the road network illustrated the central role played by Oria, which became a strategic pole in Longobardian Apulia, in terms of resource draining. At the same time, the city ruled over the Brindisi plain and demarcated its territorial limits towards Taranto. In the 9th century, together with the Byzantine reconquest, there emerged a dense network of rural settlement; as regards olive production, its expansion has been attested by anthracology. In the Late Middle Ages, while Oria lost its fame, the Mandurian basin fed the fluxes deriving from Taranto and Lecce, which, together with Brindisi, became the new poles of a region that marked the frontier with Latin Europe, at the border of the Muslim and the Byzantine worlds. Towards the end of the period, successive social changes led to the predominance of *latifondo* and agro-town model.

Table des matières

LA CONSTRUCTION DES PAYSAGES AGRAIRES DANS LA POUILLE MÉDIÉVALE. Ressources, pouvoirs et territoires de l'Italie sud-orientale (VI^e-XV^e siècles) 1	
Abréviations et autres avertissements	5
Remerciements	7
Titre, mots clefs et résumé (français, italien, anglais)	9
Table des matières	11
Introduction	17
Première partie – Une enquête et un essai d'archéologie du paysage	25
Chapitre premier – Le terrain de recherche : cadre, objet et source	27
1.1 Une région du monde. Situation, tropismes, conditions	29
1.2 Les paysages humains des Murge et du Salento. Caractères dominants et microrégions	41
1.3 Empreinte et matrice. Lecture archéologique d'un espace	47
Chapitre deuxième – Un objet d'histoire	51
2.1 Émergence d'un espace régional. Recherches fondatrices et acquis essentiels	53
2.2 Du haut Moyen Âge à nos jours. Questions, scénarios de substitution et axes de recherche	61
2.3 Écrire l'histoire rurale : à la croisée de l'espace, de l'environnement et du paysage	71
Chapitre troisième – Portée et limites d'un projet	83
3.1 Hypothèses de travail.....	85
3.2 Stratégies et échelles.....	89
3.3 Sources et séries de données. Un système d'information à référence spatiale	93
Deuxième partie – Des paysages agraires en devenir « in Tarantinis, vel in Orietanis finibus »	99
Chapitre quatrième – Le <i>paretone</i> de Sava : du monument au document	101
4.1 Le plus imposant mur en pierre sèche de la région.....	103
4.1.1 Au pied du mur.....	103
4.1.2 Relevé topographique tridimensionnel.....	104
Orientation, étendue et allure générale : trois segments.....	106
Emprise au sol et profil des parements : dimensions et volumétrie	107
Matériaux, appareillage et couverture végétale : caractérisation plastique	111
Des aménagements spécifiques: distribution et récurrence.....	114
4.1.3 Certitudes et interrogations	119
Étendue, tracé et emprise au sol d'une limite.....	120
Masse, appareillage et caractères géomorphologiques.....	121
Deux parements nettement différents.....	125
4.2 Étude du peuplement végétal. Une imposante haie vive	127
4.2.1 Notions générales et enjeux de cette recherche	127
4.2.2 Le relevé floristique du <i>paretone</i>	128
4.2.3 <i>Paretoni</i> et histoire agraire	132
4.3 Diviser l'espace, traverser le temps	135
4.3.1 Confins et limites dans les textes médiévaux apuliens.....	135

4.3.2	À la recherche de l'histoire du <i>paretone</i> : attestations dans les textes	140
4.3.3	Découverte fortuite d'un dépôt monétaire.....	152
4.3.4	Au-delà de la chronologie : intentions et fonctions.....	156
Chapitre cinquième – Stratigraphie et taphonomie d'un grand mur en pierre sèche.....		165
5.1	Stratigraphie et taphonomie : la fouille.....	167
5.1.1	Une archéologie des (grandes) limites bâties en pierre sèche	167
	Problématiques, modèles, approches comparées (Grande-Bretagne, France, Italie)	167
	Un cas d'étude : le plus grand <i>paretone</i> apulien	174
	La mise en place d'une collaboration scientifique autour d'une stratégie spécifique	175
5.1.2	Résultats des deux campagnes de fouille	177
	Le positionnement des deux sondages	177
	Procédés de fouille.....	179
	La lecture stratigraphique.....	182
5.1.3	Détermination des artefacts et des écofacts. Datations.....	186
	La détermination des artefacts	186
	La détermination archéobotanique des taxons collectés en fouille	188
	Les datations 14C sur anthracocrestes.....	192
5.2	Lecture chronologique et fonctionnelle des faits archéologiques.....	195
5.2.1	Phases structurales, dynamiques dépositionnelles et datation.....	195
5.2.2	Taphonomie.....	200
5.2.3	Fonctions.....	201
5.3	Du tamisage au paysage aux hommes. <i>Paretoni</i> , environnement et utilisation du sol	205
5.3.1	À la fin de l'Antiquité, un pastoralisme intensif sur maquis bas.....	206
5.3.2	Le <i>paretone</i> est bâti dans un paysage de déprise agro-pastorale	207
5.3.3	Des étendues d'oliviers au Moyen Âge central ?	208
5.3.4	À la fin du Moyen Âge, une forte emprise agricole	209
5.4	Structures agraires en pierre sèche et paysages marginaux : une généralisation	211
5.4.1	Le potentiel archéologique des <i>paretoni</i>	211
5.4.2	Les <i>paretoni</i> comme marqueurs d'une unité de paysage.....	214
5.4.3	<i>Paretoni</i> , paysages et sociétés.....	216
Chapitre sixième – Formes du paysage et organisation de l'espace à l'ouest de Sava.....		221
6.1	Caractérisation archéologique d'un paysage. Heuristique, données, clefs de lecture.....	223
6.1.1	Conception et heuristique d'une approche extensive et régressive	223
	Séries de données, indicateurs et échelles.....	224
	Analyse planimétrique des formes du paysage : régularités et anomalies	226
	Les artefacts au cœur de la recherche archéologique.....	227
	Les sources écrites et figurées : analyse régressive et lexicale	231
6.1.2	Une syntaxe des formes géométriques du paysage	237
	Apprendre à comprendre.....	237
	Les divisions de l'espace : limites, masses et parcelles	238
	Les connexions et les nœuds.....	239
	La stratigraphie horizontale	240
	Des tracés aux modelés : de l'abstraction géométrique vers le monde matériel	241
6.1.3	Périodiser et caractériser : un référentiel chronotypologique pour le mobilier	242
6.1.4	Architecture d'un système d'information historique à référence spatiale	249
6.2	Analyse régressive d'une organisation parcellaire.....	251
6.2.1	Maillage de l'espace.....	251
	Linéaments et tropismes	251
	Le tracé des limites et les masses parcellaires.....	253
	La matérialisation des liaisons et des limites : des tracés aux modelés.....	259
	Une typologie des modelés de limite dans le territoire de Sava.....	263
	Structures ponctuelles de contrôle du territoire.....	266
6.2.2	Ressources et productions d'un bassin vivrier	268
	Accès, adduction et évacuation de l'eau	269
	L'argile et la pierre à bâtir.....	272
	L'exploitation du sol agraire	273
	L'épierrement et ses indicateurs	279
	Les arts du feu.....	282

6.2.3	Pôles des bassins vivriers, nœuds de la trame parcellaire. Les habitats	283
6.3	Mise en place et transmission des formes d'un terroir et d'un territoire communal	291
6.3.1	Avant la conquête romaine	292
6.3.2	De la conquête romaine au Bas-Empire	294
6.3.3	Antiquité tardive et premier Moyen Âge	297
	Un espace rural affecté à la pâture où les indices d'occupation s'étiolent	297
	La construction du <i>paretone</i>	297
	Une « frontière agraire »	300
	Une ligne de démarcation ? De quels domaines, de quels territoires ?	301
6.3.4	La dominante oléicole à partir du Moyen Âge central	304
	Un paysage nouvellement exploité	304
	L'organisation de l'espace	304
	Un nouveau réseau d'habitats. Un système de peuplement ?	306
6.3.5	À la fin du Moyen Âge, une forte emprise agricole	308
	Une emprise agricole croissante	308
	Les paysans à la marge des agrovilles	311
	Les paysans à la marge des circonscriptions seigneuriales et citadines	312

Troisième partie – Sociétés et territoires du Salento septentrional médiéval..... 317

Chapitre septième – Exploitation et polarisation d'un espace médiéval au sud d'Oria.... 319

7.1	L'organisation de l'espace au sud d'Oria. Formes en plan, tracés, nœuds et limites	321
7.1.1	Linéaments pré-implantés et tropismes naturels	321
7.1.2	Parcellaires et limites	324
	Axes dominants, taille des parcelles et matérialisation des limites	324
	La fixation des formes du parcellaire au regard du substrat et de l'utilisation du sol	331
7.1.3	Les tracés qui connectent	334
7.1.4	Structures de division et contrôle de l'espace	337
7.2	Ressources et productions d'un bassin vivrier	345
7.2.1	Accès, adduction et évacuation de l'eau	346
	L'hydrographie superficielle et l'évacuation des eaux en excès	346
	Les aquifères secondaires : sources et puits	347
	L'adduction de l'eau de source et le stockage des eaux de pluie : canaux, bassins et citernes	350
7.2.2	Les carrières de pierre à bâtir et d'argile	351
7.2.3	Végétation spontanée, zones humides, saliculture et pêche	355
7.2.4	Indices de production agroalimentaire dans le passé	358
7.2.5	Les arts du feu	361
7.3	Distribution et structure du peuplement au fil du temps	365
7.3.1	Habitat, ressources, organisation de l'espace : une vue multi-période	366
7.3.2	La fixation progressive des formes du paysage et de l'occupation jusqu'au Haut-Empire	370
7.3.3	Entre Bas-Empire et premier Moyen Âge : une connaissance tronquée	376
	Du III ^e au VI ^e siècle	376
	Pour lutter contre l'invisibilité de l'habitat du VII ^e au IX ^e siècle	378
	Vieux réseaux, nouveaux réseaux	379
7.3.4	Apparition ou fixation d'un nouveau réseau d'habitat (IX ^e / X ^e -XIII ^e siècle)	382
	Autour de S. Marzano	383
	Autour du <i>paretone</i> de Sava	385
	Dans la plaine de Monacizzo	385
	<i>Mandurinum</i> et alentours	386
	D'Aliano à S. Pietro	388
	D'Avetrana à Oria	392
7.3.5	Nouvelles fondations de succès au XIV ^e siècle	393
	De S. Marzano à Sava	393
	Sur le littoral une nouveauté de taille : Maruggio	394
	L'habitat fortifié d'Uggiano	396
	<i>Mandurinum</i> et <i>Casale novum</i>	396
	S. Pietro in Bevagna et ses terres	399
	Avetrana	399
7.3.6	La concentration de l'habitat à la fin du Moyen Âge	400
	L'affirmation de l'agroville	400

Un dense semis de <i>masserie</i>	405
Les tours de guet.....	407
7.4 Les dynamiques de l'espace agraire : tendances locales dans la longue durée.....	409
7.4.1 Des unités diachroniques de paysage : les terroirs privilégiés.....	409
7.4.2 Les marges : un concept variable, des marqueurs éloquents.....	412
7.4.3 Peuplement, habitats, finages et territoires.....	415
Chapitre huitième – L'espace d'une cité médiévale.....	423
8.1 À la fin de l'Antiquité. Un système agraire à la périphérie d'une économie-monde.....	425
8.1.1 Peuplement et systèmes agraires.....	425
8.1.2 Connexions, réseaux et flux d'activité.....	432
8.1.3 Divisions de l'espace : cités et territoires.....	436
8.2 Au premier Moyen Âge. Nouveaux centres, nouvelles marges et nouvelles limites.....	439
8.2.1 Ressources et aires de production. Et le semis du peuplement ?.....	439
8.2.2 Connexions, polarisation et flux d'activité.....	449
8.2.3 « <i>Scavi fortunati</i> » et territorialisation dans le Salento septentrional.....	452
8.3 À partir du IX ^e siècle : un espace polarisé et institué par la cité d'Oria.....	459
8.3.1 De la « naissance » du village dans le Salento médiéval.....	459
8.3.2 L'essor agricole.....	470
8.3.3 Oria au centre des flux et des réseaux.....	474
8.4 Vers la fin du Moyen Âge : des <i>casali</i> à l'agroville.....	479
8.4.1 Du <i>casale</i> à l'agroville : concentrer l'outil de production.....	479
8.4.2 Les ressources des marges : usurpation et épuisement.....	484
8.4.3 L'essor de <i>Casalnuovo</i> et Francavilla.....	487
8.4.4 Dans la « fabrique » des territoires.....	489
Chapitre neuvième – Identités spatiales et héritages culturels d'une société de frontière 497	497
9.1 L'empreinte des pouvoirs sur les espaces apuliens du Moyen Âge.....	499
9.1.1 Les « <i>limitoni</i> » et les « <i>paretoni</i> » apuliens, entre division et connexion.....	499
9.1.2 Structures liminaires et paysages de pouvoir.....	505
9.1.3 Tarente, Oria, Brindisi : la règle de trois.....	511
L'essor d'une petite cité de l'arrière-pays du duché de Bénévent.....	511
Oria : une place centrale du thème byzantin de <i>Longobardia</i>	514
Le retour à une dimension locale après la conquête normande.....	515
Le diocèse : une institution génératrice des espaces médiévaux.....	519
9.2 « Entre Byzance et l'Occident » : réalité et perception d'une frontière médiévale.....	525
9.2.1 Un espace régional soumis à de multiples pressions.....	525
Géopolitique et « histoire d'en bas » entre Byzantins et Longobards.....	525
Culture matérielle, échanges et frontières politiques au haut Moyen Âge.....	528
Territoires urbains, évêchés et frontières politiques.....	532
9.2.2 La frontière apulienne : un territoire en guerre ?.....	536
Le choronyme dans les sources : un enjeu de la définition territoriale.....	536
La Pouille dans le cadre stratégique de l'Italie longobarde et de l'empire byzantin.....	539
9.2.3 Le « <i>limitone dei greci</i> » ou l'invention du <i>limes</i> byzantin de la Pouille.....	547
9.3 L'espace sud-adriatique à la marge des trois mondes médiévaux.....	555
9.3.1 La Pouille dans l'espace adriatique médiéval.....	555
9.3.2 « <i>Ma i "barbari" sono veramente arrivati in Italia ?</i> ».....	560
Les « Longobards », dans le Sud.....	561
« Grecs », « Italo-grecs », « Byzantins ».....	564
Les autres « peuples ».....	568
9.3.3 Linguistique historique et dialectologie.....	570
9.3.4 La représentation des sociétés médiévales dans la construction nationale italienne.....	574
Conclusions et perspectives.....	581
Bibliographie.....	593

The present view is like looking at the stars –
in one view many ages are seen
Michael Aston, *Interpreting the Landscape*, p. 15

Introduction

Mon intérêt pour l'histoire de l'Italie médiévale remonte au milieu des années 1990 quand j'ai été confronté, pour mon mémoire de maîtrise dirigé par M. Marco Sannazaro – professeur de Topographie médiévale à l'Université de Lecce (Italie) –, à la question de la frontière entre empire byzantin et duché (puis principauté) de Bénévent en Pouille méridionale ou Salento, du VII^e au IX^e siècle. Ayant pour mission de proposer une image plausible de l'organisation d'un espace et d'une société, j'avais alors pu faire l'expérience de l'extrême pauvreté des sources pour ces siècles où la région intègre différentes sphères politiques. De même, j'avais passé au crible la foisonnante tradition érudite qui a été échafaudée depuis le XIX^e siècle en vue de produire des scénarios de remplacement et pallier ainsi ce vide documentaire. Depuis, mon attention à l'égard de la « fabrique »¹ médiévale des paysages, des territoires et des sociétés de la Péninsule, à la croisée des faits et des représentations, est allée croissant, orientant également mes premiers pas de chargé de cours dans l'enseignement supérieur.

En même temps, cette enquête me fit découvrir le potentiel heuristique, encore largement inexploité, de la lecture historique des paysages agraires apuliens. Ce fut alors tout naturellement que je poursuivis mes études sous la direction de M. Paul Arthur, professeur d'Archéologie médiévale à l'École de spécialisation en archéologie de Lecce, qui venait de lancer un programme de recherches sur le Salento médiéval. Chargé de l'archéologie extensive au sein de son équipe, j'appris, d'abord, à reconnaître des vestiges d'occupation à la surface des champs, puis à interroger toutes les formes plastiques et l'organisation planimétrique du paysage agricole actuel comme des objets archéologiquement significatifs. Ainsi, la prospection systématique du bassin de vie du village médiéval de Quattro Macine, dans l'arrière-pays d'Otrante (Lecce) – à laquelle fut consacré mon mémoire de spécialisation en archéologie, codirigé par M. Jean-Michel Poisson, maître de conférences en Archéologie médiévale à l'École des hautes études en sciences sociales (E.H.E.S.S.) – fut la matrice de tous mes travaux à venir.

¹ Il s'agit d'une « fabrique » au sens où Bruno Latour parle de « fabrique du droit » (LATOUR, *La fabrique du droit*), prônant une étude de la construction du droit « à la chaîne » plutôt qu'une théorisation de « la chaîne du droit » (DE SUTTERN, GUTWIRTH, *Droit et cosmopolitique*, p. 273). Aussi, je tâche d'analyser empiriquement la construction progressive d'un espace, en deçà des théorisations préconçues.

Par-delà mon propre apprentissage des fondamentaux d'une discipline, les deux dernières décennies ont marqué un tournant dans la pratique d'une archéologie moins exclusivement liée à l'étude du mobilier et des sites d'habitat. Progressivement, les synergies établies avec les sciences naturelles ont intégré au questionnement archéologique les traces de l'histoire du peuplement végétal et animal, de l'utilisation des ressources, des techniques ou encore des pratiques alimentaires. J'ai eu la chance de parfaire sur le terrain ma formation à ces approches, grâce à mon association depuis 2005 au Centre d'histoire et d'archéologie médiévales de Lyon (CIHAM/ UMR 5648, qu'intègre le Pôle lyonnais de l'E.H.E.S.S.). Parallèlement, je n'ai jamais cessé de collaborer avec le Laboratoire d'archéologie médiévale de l'Università del Salento à Lecce (Italie), dirigé par M. Arthur.

C'est dans le droit fil de ces années de formation que j'ai conçu ce projet et mené l'enquête de terrain, en acceptant l'invitation de mes directeurs, M. Jacques Chiffolleau et M. Jean-Michel Poisson, de l'EHESS, à préparer une thèse de doctorat. Ma reconnaissance à leur égard n'a d'égale que celle que je dois à M. Paul Arthur, dont les conseils continuent de m'aiguiller. À peine amorcées en 2001 puis intensifiées à partir de 2004, ces investigations ont pris fin en 2013, non sans subir deux longues interruptions. En effet, mon intégration au sein d'un Service régional de l'archéologie (DRAC Lorraine) en 2002 avait requis toutes mes énergies, du moins pour un temps. D'ailleurs, loin de ne constituer qu'un obstacle à mon travail de terrain, cette affectation m'a permis d'affiner mes protocoles de terrain et de me forger une expérience allant de la prospection aérienne à la maîtrise conceptuelle d'un système d'information géographique, en passant par l'archéologie des parcellaires. La deuxième pause forcée a suivi ma réussite au concours de l'agrégation en 2006. Derechef, mes nouvelles fonctions d'enseignant – dans le deuxième degré, d'abord, puis dans le premier cycle de l'enseignement supérieur –, si elles ont freiné l'avancement de mes enquêtes, ont stimulé ma réflexion sur les questions historiographiques et la définition d'une problématique originale, sans compter le nécessaire perfectionnement de celle qui est devenue ma deuxième langue « non étrangère », à défaut d'être « maternelle ». Déduction faite de cet étalement déraisonnable, ce travail de recherche aura été mené en cinq années pleines, suivies de deux années pleines de rédaction.

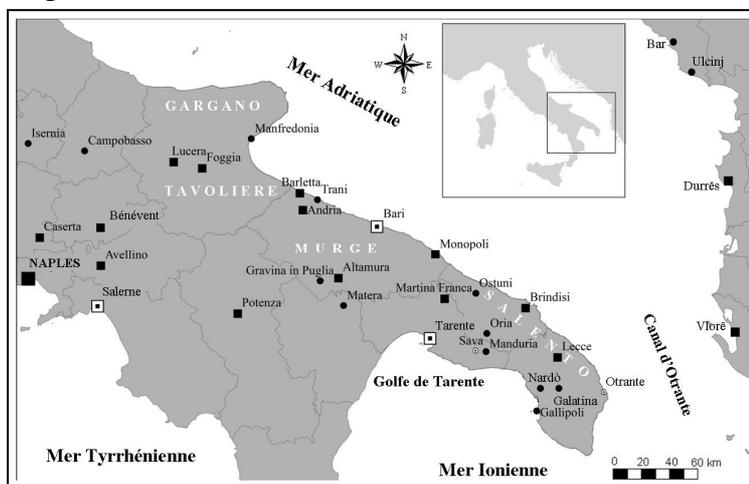
Ce premier volume de l'ouvrage contient une discussion argumentée des hypothèses génératrices, des données analysées et des thèses auxquelles ce travail a abouti. Parallèlement, ce récit sera étayé par des renvois systématiques et indispensables (sous la forme « **doc. [n]** ») aux dossiers documentaires techniques réunis dans le Volume 2. Ponctuellement, certains documents textuels, graphiques ou statistiques seront reproduits

dans ce premier volume, afin de fournir une illustration immédiate du propos. Néanmoins, ces extraits ne formeront pas ici une suite continue et seront présentés sans numéro, afin de ne pas créer une double numérotation.

Les trois premiers chapitres, propédeutiques, invitent le lecteur à parcourir la mise en place de cet itinéraire intellectuel, heuristique et problématique. D'abord, je discuterai les conditions géographiques et historiques qui incitent à envisager ces lieux comme un terrain de recherche archéologique ; puis, je définirai un sujet de recherche au regard des traditions disciplinaires en présence ; enfin, je dégagerai une problématique et proposerai une méthodologie, définissant les sources, les matériaux et les méthodes. Les dossiers documentaires 1 et 2 (Volume 2) accompagneront ce parcours par une série de cartes thématiques, de clichés aériens, de photographies de paysage et de cartes anciennes permettant au lecteur de bien situer la région dans un cadre géohistorique général. Pour l'heure, approchons du sujet et des problèmes traités, les séries de données constituées et exploitées ainsi que les objectifs escomptés, sans pour autant anticiper l'enquête ni esquisser des réponses ou des solutions aux questions posées.

Ce projet de recherche a été axé sur les acteurs et les processus qui ont modelé les formes des paysages agraires et qui ont conduit à la (re)structuration des territoires et à l'émergence de nouvelles identités spatiales en Pouille centro-méridionale, dans le sud-est

de la péninsule italienne, du VI^e au XV^e siècle (voir figure ci-contre et **doc. 1**). Or, le chercheur qui investit l'histoire du Salento médiéval doit composer avec deux difficultés majeures : d'une part, la pénurie criante de sources textuelles, cartographiques et iconographiques, du moins



Localisation géographique
(Données : SIT Regione Puglia – CAO G.S.)

jusqu'à la fin du XI^e siècle ; d'autre part, la faible connaissance de la culture matérielle et notamment

un référentiel céramologique chétif, qui dessert la reconnaissance en prospection au sol des occupations pour les six premiers siècles de cette fourchette temporelle. Ainsi, faute de données de fouille suffisantes e9t pour reprendre le titre d'un séminaire tenu à Poggibonsi (Sienne) en 2004, l'« invisibilité archéologique » du haut Moyen Âge – au reste, assez générale en Europe – est particulièrement frappante en Pouille méridionale, tout

spécialement pour les VII^e-IX^e siècles. Dans cette impasse, les approches centrées sur la recherche en surface des vestiges d'occupation se sont révélées insuffisantes.

Par conséquent, dans l'attente que les recherches sur l'habitat médiéval, qui ont été déployées depuis les années 1990 dans le nord et le sud de la région sous la houlette de Giuliano Volpe et de Paul Arthur, s'étendent aux Murge et au Salento septentrional, j'ai voulu expérimenter d'autres approches. En effet, je me suis demandé s'il était possible de proposer la reconstitution d'un paysage dont les centres de peuplement demeurent peu connus en misant sur la lecture archéologique des bassins vivriers qui en supportaient l'existence et de l'organisation spatiale dont ils constituaient les nœuds. Dans le cadre de cette problématique, je tâcherai donc de démontrer la thèse suivante : les limites et les finages, les champs, les prés, les marges arides, humides ou boisées peuvent raconter l'histoire de l'occupation du sol, des transformations des paysages et de l'appropriation des espaces de la part des communautés et des centres de pouvoir qui en ont fait des territoires. Cela revient à postuler qu'une connaissance partielle des activités agro-sylvo-pastorales et de l'organisation des espaces peut se constituer en source principale pour l'histoire des sociétés du passé, quand bien même les habitats qui exploitaient ces bassins vivriers et qui polarisaient ces territoires seraient quasiment inconnus.

Ces recherches ont été menées à différentes échelles dans le Salento septentrional et central, sur plusieurs secteurs-échantillons qui ont été jugés représentatifs et adaptés au déploiement d'une telle approche (**doc. 2**). En effet, d'une part, la localisation des habitats connus apparaît entretenir au fil de l'histoire une relation relativement univoque avec les caractères géomorphologiques, tandis que leur distribution change en fonction d'autres paramètres. D'autre part, ces paysages agraires sont caractérisés par la présence massive de constructions en pierre sèche – dont certaines atteignent une taille qui pose question – à développement soit ponctuel (abris et autres bâtiments à usage temporaire, intermittent ou permanent, cairns, tumulus, tas d'épierrement) soit linéaire (murets, murs pierriers, murailles), qu'il a toujours été plus économique de conserver que de démonter (**doc. 4**). Ces artefacts forment une vaste trame parcellaire qui matérialise une grande partie des limites administratives, fondiaires et agraires de la région. Que celles-ci soient actives ou abandonnées, elles témoignent l'existence d'anciennes organisations de l'espace dont elles ont transmis le tracé, préservant en même temps le paléosol des labours et autres transformations, en piégeant du sédiment organique, en agissant, en définitive, comme des « niches » voire des « corridors » écologiques et archéologiques. Par conséquent, aux côtés d'autres documents plus courants, voire banals en archéologie, j'ai pris le parti de convoquer cette série de données et d'en faire un objet d'étude privilégié et novateur.

Au cœur du projet, plusieurs territoires communaux situés entre Tarente, Brindisi et Lecce, au sud de la cité d’Oria (Brindisi) (**doc. 13**), constituent le cadre d’une étude archéologique des formes planimétriques et volumétriques du paysage agricole actuel, à la recherche des traces et indices de ses héritages médiévaux. Cette étude fait l’objet des chapitres 4 à 7. Le choix de ce secteur-échantillon tient pour l’essentiel à la présence d’un vaste système de limites agraires en pierre sèche, dominé par le plus imposant des grands murs en pierre sèche de la région : le *paretone* sis dans le territoire de Sava (Tarente) (voir figure ci-contre et **doc. 5**).



Le *paretone* de Sava : photographie aérienne oblique (archives G.S.)

Or, dans le cadre d’une enquête ayant pour objet privilégié la caractérisation historique des délimitations agraires, il est vite apparu inévitable de s’attaquer à un tel monument et document du paysage agricole régional et à ses abords immédiats (45 ha soit 0,45 km²), dépassant l’approche descriptive pour l’envisager en tant que structure archéologique, par le relevé et la fouille, afin d’en lire la stratigraphie et la taphonomie. J’ai dirigé sur le terrain ces opérations, coordonnées par Jean-Michel Poisson et bénéficiant d’une étroite collaboration avec Paul Arthur, Girolamo Fiorentino – directeur du Laboratoire d’archéobotanique de l’Università del Salento – et la Soprintendenza per i Beni Archeologici della Puglia. Parallèlement, une étude planimétrique élargie à la masse parcellaire (14 km²) (secteur dit « Sava ouest ») m’a permis d’interroger les relations spatiales entre cet axe structurant et l’organisation du paysage agricole à l’ouest de la ville de Sava, franchissant ainsi l’horizon de la parcelle pour atteindre celui d’un bassin vivrier. Ensuite, afin de corroborer ou rectifier ces hypothèses, j’ai mené un recensement des données archéologiques éditées doublé de l’étude planimétrique et topologique des formes paysagères, à l’échelle d’un territoire beaucoup plus vaste (401 km²), incluant celui de Sava (secteur dit « Oria sud »). Ainsi, l’analyse d’une masse parcellaire servait de modèle

et autorisait la projection d'un système local de cultures vers un système de production, de peuplement et *in fine* d'organisation spatiale, à une échelle moyenne et sur la longue durée.

Enfin, dans le but de saisir les dynamiques territoriales et sociales, j'ai mis en regard, dans les chapitres 8 et 9, les données issues d'une analyse nécessairement locale des paysages avec plusieurs autres études de cas, sur la base des sources – cartographiques, iconographiques, écrites (narrations, lois et normes, documents de la pratique) – et de la littérature historique et archéologique disponibles. Notamment, à cette échelle sub-régionale (secteur dit « Murge et Salento »), ont été recensées, positionnées et caractérisées certaines grandes structures en pierre sèche dont la distribution m'est apparue significative pour la mise en valeur et l'appropriation des lieux dans la longue durée (12 km² de prospections au sol dans un espace d'environ 6000 km²).

Sur la base de ces lectures multiscalaires, je souhaite, dans la deuxième partie de ce travail, comprendre la mise en place des formes du paysage et des structures spatiales à l'échelle de deux finages médiévaux, qui forment la partie occidentale de l'actuel territoire communal de Sava. Pour cette étude à grande échelle, j'ai réuni une masse considérable de données de première main m'autorisant à poursuivre un raisonnement empirico-inductif. Celui-ci a été sollicité au départ par la lecture topographique du *paretone* (chapitre 4) et du paysage qui l'environne. Puis, j'ai instruit mon enquête, d'une part, par des sondages réalisés sur cet aménagement (chapitre 5) et, d'autre part, par la lecture historique des formes de surface à l'ouest de Sava, sur 14 km² (chapitre 6). Les sources et les résultats de ce travail forment les dossiers documentaires 3, 4, 5 et 6 (Volume 2). Pour ce qui est du dossier 3, j'y ai reproduit un certain nombre de textes qui ne sont pas repérables facilement en dehors de la région concernée. Puis, le dossier 4 comprend l'abondante documentation portant sur l'étude monographique du *paretone* de Sava. Enfin, une partie des dossiers 5 et 6 est consacrée aux observations sur les formes du paysage collectées à l'échelle du secteur « Sava ouest ».

Par la suite, dans la troisième partie, j'escompte vérifier dans quelle mesure – à partir de mes propres prospections, d'un recensement des données publiées et des études antérieures portant sur l'occupation du sol – il est possible de proposer, certifier ou réfuter des modèles descriptifs de l'organisation spatiale et sociale qui a pu émerger entre Tarente et Brindisi suite à la déstructuration de l'ordre tardo-antique. Il s'agira de mettre en perspective, d'abord, les activités agro-sylvo-pastorales – avec une égale attention portée aux paysages dits marginaux, aux terroirs exploités et à l'habitat rural – et la polarisation autour d'Oria d'un vaste espace placé au sud de cette même cité (chapitre 7). Cette

discussion argumentée sera étayée par les dossiers documentaires 5 et 6 (Volume 2) concernant l'échelle « Oria sud ».

Cette étude constituera le point de départ d'une proposition de généralisation autour du concept d' « unités diachroniques de paysage », plus ou moins privilégiées par l'habitat et l'exploitation agraire, variables suivant les secteurs et les époques, et marquées par des formes spécifiques, en raison de leur potentiel dans les cadres socio-économiques préindustriels. Ainsi, j'interrogerai l'insertion de ce même espace dans la structuration économique et territoriale de la Pouille centro-méridionale, à partir de la fin de l'Antiquité. En effet, on a avancé l'hypothèse qu'une approche systémique du paysage agraire convoque plusieurs échelles d'analyse, allant de la parcelle au système de culture à l'exploitation d'un écosystème. Or, ces dynamiques peuvent recouper, me semble-t-il, d'autres modes d'organisation de l'espace : occupation, communication, délimitation, contrôle et défense du territoire, etc. C'est pourquoi – d'autant plus dans un espace médiéval organisé par et autour de l'activité agricole – les paysages agraires devraient s'articuler avec les territoires et les identités spatiales et culturelles des sociétés en présence².

Dès lors, il s'agira de répondre aux questions suivantes : quelles productions dominent les campagnes salentines pendant le Moyen Âge ? Comment le parcellaire agraire hérité de l'époque romaine évolue-t-il ? Comment l'habitat rural se distribue-t-il ? Quels sont les centres coordonnateurs du réseau urbain et viaire ? À quelles réalités et à quelles représentations spatiales renvoie la première charte³ qui, à l'époque du prince de Bénévent Grimoald III (788-806), fait référence aux « *casalibus, casis, vineis, territorie, campis, silvis, aquis, arboribus pomis fructiferis atque infructiferis* » situés « *in Tarantinis, vel in Orietanis finibus* » (**doc. 27**) ? De plus, compte tenu de l'importance que l'étude des limites – agraires, foncières et administratives – a pris dans le cadre de mon enquête sur les paysages agraires salentins, je souhaite promouvoir une lecture archéologique des marqueurs du contrôle des ressources, des hommes et des territoires, autrement dit une « archéologie du pouvoir »⁴. Sur une telle base, nous devrions alors mieux saisir les processus de territorialisation conflictuels et/ou successifs qui se déroulent dans la région, en les articulant à des systèmes géopolitiques plus vastes. Ce dernier volet de l'exposé

² RIEUTORT, *Système agraire*.

³ L'original perdu de cette *cartula oblationis* appartenait aux archives du monastère du Mont-Cassin. Une copie en a été conservée par le *Cod. Vat. Barber.* (2724, f° 94r°-95r°). Pour la datation et l'authenticité de la charte, qui a servi de modèle à diverses falsifications, je m'en remets aux arguments d'Errico Cuzzo et de Jean-Marie Martin qui l'ont récemment éditée : voir CUZZO, MARTIN, *Documents inédits*, n. 30, p. 162-164 ; MARTIN *et al.*, *Regesti*, 530, p. 274, 836, p. 413.

⁴ SCHNEIDER, *Les marges*, p. 91.

s'appuiera sur les dossiers documentaires 5, 6 et 7 (Volume 2) établis à l'échelle « Murge et Salento ».

Enfin, je me suis demandé quelle contribution ce travail pouvait apporter à la connaissance des sociétés qui ont produit, perçu et vécu ces paysages, en se forgeant des identités spatiales et culturelles stratifiées, multiples et parfois concurrentes, en construisant les lieux à leur image. À cet égard, j'espère contribuer à des questions historiographiques de portée générale : le poids et le sens de la *contrainte* exercée par le milieu physique sur les sociétés ; le lien organique entre évolution des cadres juridiques et fondation voire institution de nouvelles spatialités, notamment pour ce qui a trait à la conception des limites et donc des territoires ; la question des origines du *latifondo* ; la place de la région dans l'évolution de l'espace sud-adriatique de Justinien aux Ottomans et son traitement dans la construction de l'identité nationale italienne.

Pour peu que je réussisse ce double défi, j'aurai ainsi démontré, sur le creuset du terrain, qu'il est possible et utile d'analyser le paysage agricole comme un système. Celui-ci comprend « les aménagements spatiaux (formes des champs, clôtures) et temporels (successions de cultures ou permanence des cultures sur un même champ) dans leurs rapports avec des techniques et avec des liens sociaux (pratiques communautaires, structure de la propriété) »⁵. Or, un système agricole révolu devrait pouvoir être interrogé à partir des attestations textuelles, iconographiques et matérielles de chacune de ses composantes (habitat, écosystème exploité, infrastructure agricole, limites, communications, maîtrise de l'eau, contrôle et défense du territoire, etc.). Ensuite, étant donné les relations systémiques qu'entretiennent ces champs, il devrait être possible de saisir les systèmes (sociaux) de production et d'exploitation, la structure (sociale) foncière et fiscale, ainsi que les contextes technique, économique, territorial, politique, juridique et anthropologique, dans la mesure où leur influence joue un rôle dans la mise en forme des paysages.

Lorsque cela aura fonctionné sur mon terrain de recherche, je pourrai alors défendre une notion de paysage entendu comme le point de passage obligé de toute analyse spatiale, environnementale et territoriale, entre le naturel et le social. Ce sera là mon modeste apport à une théorie générale de l'archéologie du paysage, qui demande, comme tout modèle théorique, à être constamment redéfinie et actualisée, car – pour le dire avec les mots célèbres de Marcel Granet – « la méthode, c'est le chemin après qu'on l'a parcouru »⁶.

⁵ DERRUAU, *Précis de géographie humaine*, p. 177.

⁶ Cité par Georges Dumézil, *Mitra-Varuna. Essai sur deux représentations indo-européennes de la souveraineté*, Éditions Gallimard, Paris, 1948, p. 12.

Première partie –
Une enquête et un essai
d'archéologie du paysage

Chapitre premier – Le terrain de recherche : cadre, objet et source

La recherche porte sur les transformations des paysages, les dynamiques de structuration territoriale ainsi que sur la stratification, perception et représentation des identités spatiales dans une région méditerranéenne, la Pouille, située au sud-est de la péninsule italienne, pendant la période allant du VI^e au XV^e siècle. Or, une telle thématique, les traditions disciplinaires qu'elle sollicite et le terrain constitué en étude de cas entretiennent une relation complexe : d'une part, tout projet de recherche met en œuvre un certain nombre de méthodes, de techniques et de pratiques ; d'autre part, le terrain de l'enquête, par ses caractéristiques et par les traditions d'études dont il a fait et continue de faire l'objet, fait évoluer les cadres théoriques, exerce une influence sur la thématique et contribue à l'orienter vers une problématique définie.

Plus particulièrement, quiconque se fixe comme objectif de comprendre l'histoire des sociétés et de leurs espaces par l'analyse des formes du paysage actuel – qu'elles soient actives ou fossiles – doit caractériser tout d'abord les lieux dans lesquels il déroule le fil de son enquête. En effet, si j'entends bien définir les formes de l'occupation du sol et de l'utilisation des ressources dans les sociétés médiévales, c'est dans le paysage apulien d'aujourd'hui que j'ai cherché d'éventuels vestiges, traces et héritages de l'organisation médiévale de ces espaces. C'est pourquoi, loin de constituer un simple cadre, un conteneur ou un arrière-plan, les paysages actuels, tels qu'ils s'offrent à l'enquête archéologique, représentent une source fondamentale pour l'histoire des sociétés du passé. De surcroît, dans la pratique de terrain, ces mêmes paysages finissent bel et bien par se configurer comme l'objet d'étude tout court d'une recherche archéologique sur le haut Moyen Âge apulien. Cela tient au fait que l'histoire de ces sociétés et de leurs interactions avec le milieu pendant plusieurs siècles ne peut être comprise que par l'étude des empreintes volontaires ou involontaires qu'elles ont laissées en façonnant ces paysages, à l'instar d'un acte criminel que l'enquête policière ne pourrait élucider que par l'étude des traces laissées sur le lieu du crime.

Par conséquent, les pages qui suivent sont consacrées à la présentation de la région et des secteurs-échantillons qui font l'objet de l'enquête, avec la volonté de faire émerger un certain nombre de questions problématiques issues directement du terrain, dans sa triple dimension de cadre, de trace et d'objet d'étude. Les réponses à ces mêmes questions ne pourront que découler de l'analyse des formes du paysage qui sera menée tout au long de l'ouvrage.

Dans un premier temps, je procède donc à une présentation des conditions géographiques générales de l'actuelle région administrative de la Pouille. D'emblée, une telle présentation vise à diriger les regards sur des questions précises, évitant le biais du « tableau géographique » qui servait autrefois à camper le décor d'une enquête d'histoire régionale. Renvoyant donc l'analyse détaillée des paysages au moment où elle pourra être menée au regard de mes propres données, il s'agira seulement de mettre en relief un certain nombre de caractères physiques et humains représentatifs de l'espace régional dans son unité et des sous-régions qui composent la Pouille centro-méridionale. Enfin, j'ai repéré les composantes du paysage susceptibles d'offrir, à mon sens, le meilleur potentiel heuristique dans le cadre d'une enquête qui les considère comme le produit en constante transformation de l'interaction homme-milieu, partant comme un sujet d'histoire. Aussi s'agit-il de comprendre les processus de transmission des formes du paysage – pré- et protohistorique, antique, médiéval – qui conduisent à l'émergence progressive des territoires et des identités spatiales⁷ modernes et actuelles, focalisant notre attention sur la Pouille méridionale ou Salento.

Tout au long de ce premier volet de l'enquête, je soulignerai inévitablement, outre les acquis préliminaires sur lesquels il m'a paru possible de fonder ce projet de recherche, également les immenses lacunes de nos connaissances, le poids des paradigmes dominants et l'inertie des poncifs historiographiques sur le passé médiéval de la région étudiée.

Du reste, tant sur le plan des faits, des processus et des phénomènes que sur celui des représentations et des traditions, le propre et même l'idéal de toute nouvelle recherche consiste – me semble-t-il – autant à conforter qu'à corriger voire troubler et renverser les modèles établis et les scénarios attendus.

⁷ La notion d'identité spatiale oscille entre deux acceptions : d'une part, elle est entendue comme identité d'un espace, d'autre part, comme référent géographique de l'identité des individus. C'est le géographe Edward Relph qui, dès 1976, a distingué les deux dimensions de cette expression : en anglais, « identity of place » et « identity with place ». Voir RELPH, *Place and Placelessness* ; STOCK, *Construire l'identité*.

1.1 Une région du monde. Situation, tropismes, conditions

Située à l'extrémité sud-orientale de l'Italie, la région administrative de la Pouille⁸ s'étend entre 42° 7' et 39° 47' de latitude nord (la même que Madrid) et entre 14° 57' et 18° 31' de longitude est (le méridien de Stockholm) (**doc. 1**). Elle comprend la région géographique⁹ de l'Italie sud-orientale, que son relief tabulaire, le développement littoral et la projection vers le Levant distinguent du monde apennin. Cet espace comprend, au nord-ouest, une section des contreforts orientaux des Apennins, le promontoire du Gargano et la plaine du Tavoliere delle Puglie ; au sud du fleuve Ofanto, se développe le haut-plateau des Murge ; enfin, le Salento se détache du versant oriental de la péninsule italienne. Les limites de la région coïncident avec l'Apennin samnite et campanien, suivent au sud-ouest le fleuve Bradano, pour atteindre la mer Ionienne puis, au-delà du cap de Santa Maria di Leuca, le canal d'Otrante et, enfin, le bassin adriatique méridional.

La Pouille est la plus vaste région du Mezzogiorno continental (19347 km²), s'allongeant sur 365 km, avec une largeur comprise entre 32 et 100 km. Périphérique par rapport à la Péninsule, elle se trouve au centre des courants méditerranéens, verrouille la mer Adriatique – 72 km séparent le cap d'Otrante du cap Linguetta (kepi i Gjuhëzës) qui ferme la baie de Vlora (Albanie) – et constitue un pont naturel vers les Balkans et le Levant¹⁰. Par conséquent, dès que l'homme a suffisamment maîtrisé les voies d'eau, la région a été investie par les mouvements de population, les courants commerciaux, les nouveautés techniques venant de l'Est¹¹. Outre les avantages dus à la position, ses côtes, le plus souvent basses, encouragent le cabotage et l'accostage des bateaux, à l'exception des falaises hautes jusqu'à 130 m qui surplombent le canal d'Otrante¹².

⁸ Le singulier « Pouille » a été introduit en français dès les années 1970, reflétant l'actuel usage italien. Jean-Marie Martin (*La Pouille*) en a définitivement consacré l'usage auprès des médiévistes francophones.

⁹ Pour une définition de « région », voir FORMAN, GODRON, *Landscape ecology*, p. 13.

¹⁰ Pour un encadrement géographique classique et exhaustif, voir BALDACCI, *La Puglia*, p. 17-50. Le cap d'Otrante clôt la mer Adriatique mais dans l'usage on ne parle de mer Ionienne qu'au sud du cap de Leuca.

¹¹ NOVEMBRE, *Ricerche*.

¹² SANSÒ, *Le coste*.

Enfin, dans la partie méridionale de la région, les deux ports de Tarente – dans la rade exceptionnelle constituée par le Mar Piccolo¹³ – et de Brindisi – dans les deux bassins dits Seno di Levante et Seno di Ponente – se sont développés sur les sites aux caractères les plus favorables. En effet, en même temps que la conformation de la côte crée ici des rades grandes et abritées, les caractères topo-bathymétriques des fonds marins y ont permis – bien avant les grands travaux d'époque moderne – l'accueil de navires relativement imposants. La présence des îlots des Cheradi, à Tarente, et des Pedagne, à Brindisi, renforce ultérieurement les dispositifs de protection de l'entrée des deux ports. Toutefois, leur utilité est à mesurer en fonction des conditions historiques et des besoins techniques de la navigation : en effet, à plusieurs reprises, ces ports naturels d'envergure ont été délaissés en faveur de quelques-uns des nombreux points d'accostage et de mouillage – tels Gallipoli, Otrante, Castro ou des sites plus modestes – qui ponctuent la côte apulienne.

La dominante maritime se traduit par des voies de communication principalement littorales, reliées par un réseau d'axes transversaux qui profitent des formes planes du relief, de la rareté des vallées fluviales et de la dominante calcaire du substrat. La côte adriatique et la plaine du Tavoliere, d'une part, aussi bien que la plaine littorale du golfe de Tarente, d'autre part, relie la région au continent. Néanmoins, la praticabilité de ces axes a toujours été fonction d'aléas saisonniers contrés ou renforcés par les déprises ou les emprises agricoles, la formation de marécages et les dangers venant de la mer. Cette situation est à l'origine d'un tropisme oriental évident tout au long de l'histoire d'une région que les Apennins coupent du versant tyrrhénien et que la vaste mer Ionienne met en contact avec la Grèce, en la séparant de l'Afrique du Nord par des distances considérables. Toutefois, cette vocation naturelle a pu être efficacement contrée par des volontés politiques, à l'instar – pour ne faire qu'un exemple – de la conquête romaine qui relie au III^e siècle av. n.è. les destins de la région à ceux de Rome, justifiant le prolongement de la voie Appienne de Capoue vers Tarente et Brindisi, à travers l'âpre Apennin méridional.

La littoralité s'impose, à l'évidence, comme un caractère naturel prépondérant des paysages apuliens : encore faudra-t-il examiner la relation réelle que les hommes ont instaurée avec la mer à travers les âges, ce que recouvre plutôt le concept de maritimité¹⁴. L'histoire paléogéographique, stratigraphique, climatique et hydrographique¹⁵ justifie

¹³ Cette lagune côtière formée de deux bassins séparés par la *Punta Penna*, profonde de 6 à 14 m, communique naturellement avec la mer ouverte au nord de la presqu'île (canal de Porta Napoli, fortement modifié par l'homme) sur laquelle a été fondée la cité de Tarente et qui est devenue une île suite au creusement d'un deuxième canal (de Porta Lecce) en 1577-1597, ensuite agrandi entre 1883 et 1889.

¹⁴ Voir PÉRON, RIEUCAU (dir.), *La maritimité*, p. 14.

¹⁵ Sur les sciences de la Terre en archéologie, voir DEVOTO, *Geologia applicata* ; CREMASCHI, *Manuale di geoarcheologia* ; TISOT (dir.), *Comprendre l'avenir*.

d'autres caractères : le faible relief¹⁶, la dominante calcaire et karstique du substrat, une aridité et une sécheresse affirmées mais non homogènes ni absolues. Tout comme pour la littoralité, ces données seront à analyser, dans le cadre d'une étude historique, sous l'angle de la relation homme-milieu et non pas comme des déterminants univoques. Enfin, la région apparaît comme étant fortement aménagée par l'homme. De tout cela, il me semble nécessaire que le lecteur prenne conscience sans délai, en guise d'avertissement et pour qu'il sache dans quel pays on va le conduire.

La structure géodynamique et la nature lithologique de la Pouille sont tributaires de la tectonique, de la sédimentation, surtout en milieu marin, puis de l'érosion, elle-même dépendante de la tectonique, du climat et de l'homme. Ces dynamiques ont modelé les formations rocheuses et les sols ainsi que l'accès à l'eau, aboutissant à l'écosystème que l'homme est venu exploiter et modifier¹⁷. L'évolution paléogéographique et stratigraphique débute avec l'orogénèse hercynienne (400 Ma) et la formation de la Pangée. Puis, elle se poursuit avec la couverture carbonatique (6000 m d'épaisseur env.) que les mers mésozoïques déposent sur le socle de croûte continentale du Promontoire africain qui forme la Plaque padano-adriatique, correspondant à la Sicile sud-orientale, aux plateaux apuliens, à la mer Adriatique, à la plaine du Pô et à l'Istrie (25 à 30 km d'épaisseur)¹⁸. De 65 à 24 Ma, les mouvements géodynamiques qui forment le bassin méditerranéen et la chaîne alpino-himalayenne entraînent l'émersion de la microplaque apulienne sous la forme d'une plate-forme calcaire, que des failles et plissements transversaux – horsts (blocs soulevés) et grabens (fossés d'effondrement) – séparent par tectonique disjonctive en trois blocs structurels (Gargano, Murge et Serre salentine)¹⁹ (**doc. 6**).

Pendant le Néogène (24-2,5 Ma), de nombreuses ingressions et régressions marines viennent déposer de nouvelles successions sédimentaires alors que les terres émergées sont concernées par une importante karstification²⁰ et par une érosion générant des *terre rosse* riches de bauxite²¹. Par la suite, la tectogenèse apennino-dinarique est à l'origine de l'Avant-fosse adriatique ou Fosse du Bradano, s'étendant du fleuve Fortore au golfe de Tarente : la microplaque apulienne se trouve alors isolée par rapport aux chaînes apennine,

¹⁶ La montagne y occupe 286 km² (1,4% du territoire), la colline 8760 (45,3%) et la plaine 10300 (53,3%).

¹⁷ Voir RICCHETTI, PIERI (coord.), *Puglia e Monte Vulture* ; FIORE, VALLETTA, *Il patrimonio geologico*. Sur l'évolution climatique voir BERGER (dir.), *Des climats* ; THIÉBAULT, *Archéologie environnementale*, p. 43-59 ; DELORT, WALTER, *Storia dell'ambiente* ; ANDERSON *et al.*, *Global Environments*. Pour la Méditerranée occidentale, voir PINNA, *La storia del clima* ; VERNET, *L'homme et la forêt*, WENINGER, *Réponse culturelle*.

¹⁸ Pour la paléogéographie, voir DELORT, WALTER, *Storia dell'ambiente*, p. 28-30 ; MASTRONUZZI *et al.*, *Geological and geomorphological setting*, p. 6-8 ; SABATO, TROPEANO, *Le regioni geologiche*.

¹⁹ Ensuite, des soulèvements différentiels y engendrent failles et dénivelés : RICCHETTI, PIERI (coord.), *Puglia e Monte Vulture*, p. 18.

²⁰ SABATO, TROPEANO, *Le regioni geologiche*, p. 13.

²¹ RICCHETTI, PIERI (coord.), *Puglia e Monte Vulture*, p. 33.

dinarique et hellénique²². Jusqu'à la fin du Pléistocène inférieur (0,78 Ma), soulèvements et déformations tectoniques sont responsables du comblement des dépressions envahies par la mer. Enfin, un soulèvement progressif mène à l'émergence complète de la péninsule salentine, alors que le niveau des mers diminue par glacio-eustatisme²³.

Rappeler ces phénomènes en quelques lignes n'épuise pas le sujet, mais il apparaît utile pour l'archéologue du paysage. En effet, les formes du relief et la nature du substrat ont exercé leur influence sur les écosystèmes d'où les hommes ont tiré ressources extractives, hydriques et combustibles, matériaux de construction et terres agricoles. De plus, dans les sociétés agraires du passé, la qualité des sols doit exercer une forte influence sur les choix économiques et sur le peuplement. Enfin, la stratigraphie géologique et l'analyse des sédiments aident à l'interprétation des données de prospection et de fouille, surtout dans un paysage où la composante minérale tient une place prépondérante.

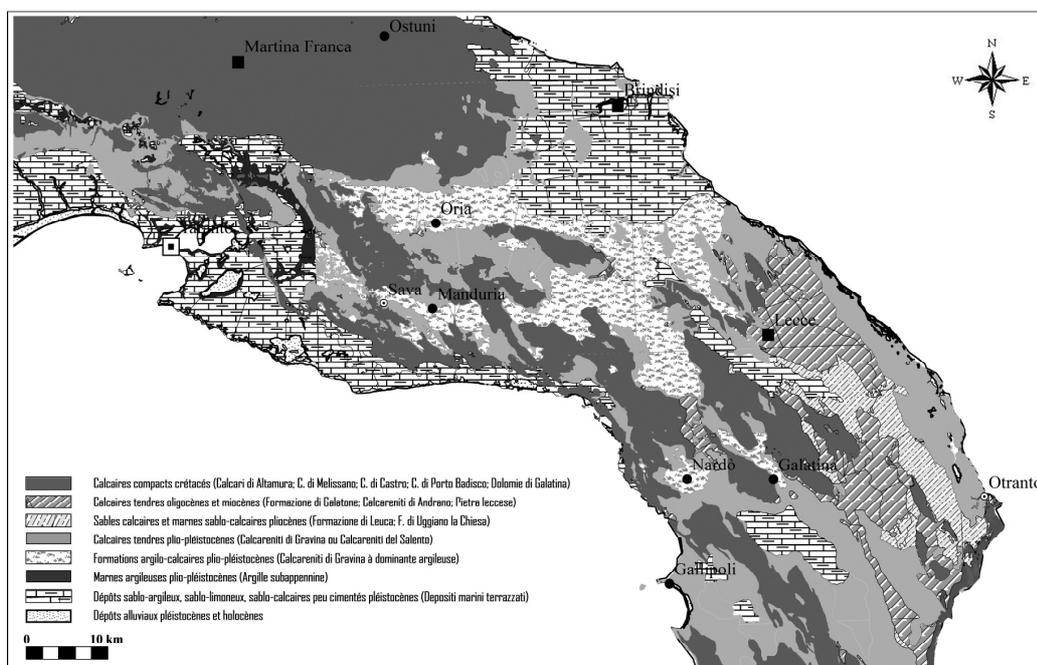
Ces processus de formation entraînent des formes générales du relief relativement prévisibles : en effet, tectonique et morphologie coïncident assez souvent, si bien que les hauts structuraux correspondent aux crêtes et aux calcaires compacts, tandis que les bas structuraux correspondent aux bas-plateaux couverts de calcaires tendres et aux dépressions tapissées de sables et argiles. En l'occurrence, concentrant notre attention sur les formations qui affleurent au sud du fleuve Ofanto²⁴ (voir figure ci-après et **doc. 7**), le substrat des secteurs qui n'ont pas été recouverts par la mer après leur première émergence (s'agissant généralement mais pas toujours des secteurs qui sont de nos jours les plus élevés), est constitué des *Calcari di Bari* et des *Calcari di Altamura*, tributaires de la série

²² Ceci explique la faible importance des phénomènes sismiques dans le Salento. Certains secteurs du Gargano et du Tavoliere ont subi, en effet, d'importants séismes en 1456, 1627, 1688, 1731, 1783, 1852, 1875, 1930, 1962, 1980, 2002, 2010. Le séisme de 1456, en particulier, s'abattit sur tout le littoral ionien à l'est de Tarente : les chroniques attribuent à ce cataclysme l'écroulement du clocher du Duomo de Tarente. Les recherches géologiques ont montré qu'à cette occasion des blocs pesant 80 tonnes furent projetés du littoral vers l'intérieur sur environ 40 m. Plus tard, le séisme sous-marin qui a affecté en 1743 le Salento (112 morts à Nardò, écroulement de la cathédrale de Brindisi et retrait de la mer sur plusieurs centaines de mètres dans le port de Brindisi, accumulation toujours visible de blocs lourds jusqu'à 70 tonnes sur le littoral entre Torre Sant'Emiliano et Porto Badisco) est l'un des rares épisodes connus : SANSÒ, SELLERI, *Costa orientale*.

²³ MASTRONUZZI, *I terrazzi marini*.

²⁴ La tradition géologique anglo-saxonne distingue canoniquement substrat rocheux (*Solid, Bedrock*) et formations superficielles (*Drift, Superficial Deposits*). Si en France et en Italie une tendance à privilégier la représentation du substrat a dominé par le passé – voir ROBERT (dir.), *Sources et techniques*, p. 70-71 – les nouvelles éditions des cartes géologiques, tant du BRGM (Bureau de Recherches Géologiques et Minières) que de l'ISPRA (Istituto Superiore per la Protezione e la Ricerca Ambientale), font une large place aux formations superficielles dont l'épaisseur n'est pas jugée trop faible (VASLET *et al.*, *La carte géologique*, p. 15-16 ; BOSSIO *et al.*, *Stratigrafia del Neogene* ; BOSSIO *et al.*, *Stratigrafia neogenico-quadernaria*). Voir, pour les Murge et le Salento, les différences entre ROSSI, *Note illustrative* (1969), *ID.* (a cura di), *Carta Geologica d'Italia, F. 203 « Brindisi »* et CIARANFI *et al.*, *Note alla Carta geologica* (1988), *ID.*, *Carta geologica delle Murge e del Salento*. Je suivrai la seule couverture géologique exhaustive disponible, celle de la *Carta Geologica d'Italia*, à l'exception de quelques corrections basées sur les travaux de l'équipe Ciaranfi.

sédimentaire crétacée (145-65 Ma), la plus ancienne qui soit visible dans la région²⁵. Partout ailleurs, s'accumulent les roches détritiques et/ou organogènes de récif côtier des *Calcari di Castro* puis des *Calcareniti di Porto Badisco* ainsi que les formations palustres dites *Formazione di Galatone* et *Formazione di Lecce*, qui comblent les failles à l'intérieur des terres²⁶.



Formations superficielles des Murge méridionales et du Salento
(Données : SIT Regione Puglia – CAO et légende simplifiée G.S.)

Du Miocène au Pléistocène inférieur (24 Ma – 0,78 Ma), les transgressions marines entraînent l'accumulation dans les dépressions d'autres séries sédimentaires²⁷ qui déposent les calcaires tendres de la *Pietra leccese* et des *Calcareniti di Andrano*²⁸, puis les sables calcaires et les calcarénites marneuses de la *Formazione di Leuca*²⁹ et de la *Formazione di Uggiano la Chiesa*³⁰, pour terminer par les calcarénites par endroits argileuses dites *Calcareniti di Gravina*³¹ et les marnes argileuses dites *Argille subappennine*³². Après cette

²⁵ D'après CIARANFI *et al.*, *Note alla Carta geologica*, p. 449. Cette dénomination englobe les *Dolomie di Galatina* et les *Calcari di Melissano*, d'après la *Carta Geologica d'Italia*.

²⁶ Sur ces formations, voir BOSSIO *et al.*, *Formazione di Galatone* ; EID., *Note illustrative*.

²⁷ CIARANFI *et al.*, *Note alla Carta geologica*, p. 449 ; BOSSIO *et al.*, *Stratigrafia del Neogene*.

²⁸ DEL PRETE, CAGGIANO, *Aspetti idrogeologici*.

²⁹ BOSSIO *et al.*, *Stratigrafia neogenico-quadernaria*, p. 78-79.

³⁰ *Sabbie di Uggiano*, d'après la *Carta Geologica d'Italia*. Cette unité a été repérée par GIANNELLI *et al.*, *Notizie preliminari* ; ID., *Nuove osservazioni*. Voir aussi CIARANFI *et al.*, *Note alla Carta geologica*, p. 453 ; BOSSIO *et al.*, *Stratigrafia neogenico-quadernaria*, p. 79-81. Sur l'attribution de ces formations au cycle suivant, celui de la Fossa bradanica : SANSÒ, SELLERI, *Le aree*, p. 33 ; BOSSIO *et al.*, *Stratigrafia del Neogene*, p. 32.

³¹ D'après CIARANFI *et al.*, *Note alla Carta geologica*. La deuxième édition de la *Carta Geologica d'Italia* les appellent *Calcareniti del Salento* : *Carta Geologica d'Italia* ; BOSSIO *et al.*, *Stratigrafia del Neogene*, p. 32.

phase et jusqu'à 20 000 ans avant le présent, les *Depositum marini terrazzati*, regroupant plusieurs unités lithostratigraphiques (sables argileux, limons, sables, conglomérats, calcarénites, calcaires), s'accumulent sur une série de surfaces sub-horizontales, qui forment seize paléolignes de côte dans les Murge et dix dans le Salento, respectivement disposées entre 340 et 2 m et entre 180 et 2 m au-dessus de l'actuel niveau de la mer³³.

Ainsi, si la région ne dispose pas de ressources extractives³⁴ – à l'exception de modestes gisements de bauxite³⁵ et de nombreuses salines côtières³⁶ –, elle offre, en revanche, une gamme de roches (argiles, sables et pierre) qui ont été utilisées pour façonner outillage et mobilier, marquer et délimiter l'espace et bâtir, du moins jusqu'à ce que l'emploi du béton armé et de la brique creuse ne s'impose dans les années 1960. Dès la Préhistoire, les hommes ont appris à tirer des calcaires compacts (la *pietra viva* du savoir-faire traditionnel) brèches et cailloux de toute dimension (*chiancuni*, *chiancarelle* et *chianche*), employés pour toutes sortes de constructions rustiques (cabanes, paillers, murs, enclos, murailles et murets en pierre sèche, dolmens, cairns, etc.). Surtout, d'immenses quantités de pierre de taille ont été débitées en blocs réguliers – dont les dimensions varient de l'appareil cyclopéen au module traditionnel d'époque moderne (le champ varie entre 25x20 et 32x26 cm pour une longueur comprise entre 42 et 52 cm)³⁷ – dans les innombrables carrières qui exploitent les calcaires tendres et les calcarénites (traditionnellement dits « *tufi* »³⁸ et classés, du moins apprécié vers le plus réputé, en *pietra salinara* ou *saponara*, *pietra mazzara* ou *mazzaro* – dans ses variantes *cozzoso*, *rognoso* et *zuppigno* –, *pietra carpara* ou *carparo*, *pietra tenera* ou *mollica*). Une place à part doit être faite à la *Pietra leccese* (*pietra gentile* ou *leccisu*), dont la finesse et l'homogénéité du grain ainsi que la couleur dorée font un excellent matériau pour bâtisseurs et sculpteurs.

³² CIARANFI *et al.*, *Note alla Carta geologica*, p. 449.

³³ CIARANFI *et al.*, *Note alla Carta geologica*, p. 454-5 ; MASTRONUZZI, *I terrazzi marini*.

³⁴ Sur l'importation dès l'Âge du bronze d'artefacts métalliques, puis des matières premières aptes à alimenter une métallurgie exercée sur place, voir GUGLIELMINO, *Roca* ; MAGGIULLI, *La metallurgia*.

³⁵ RICCHETTI, PIERI (coord.), *Puglia e Monte Vulture*, p. 206-207 ; IURILLI, *La Murgetta Rossa* ; ACCOGLI *et al.*, *Ambienti e itinerari*, p. 75-76, 150-151 ; LIEUTAUD, *La Pouille*, p. 57-58. La marginalité de ces dépôts doit être relativisée dans le cadre des besoins économiques du passé, quand ils ont bien été exploités en métallurgie : GIARDINO, SPAGNOLO, *L'estrazione*.

³⁶ Le sel constitue une activité traditionnelle dans les zones littorales de la Pouille. De nos jours, la région abrite le plus grand complexe salicole d'Europe (3871 ha), sis à Margherita di Savoia (BAT).

³⁷ GALANTE, *Materia, forma e tecniche*, p. 109-111.

³⁸ En Pouille, l'on définit génériquement comme *tufi* la pierre calcarénitique, d'origine sédimentaire. Plus précisément, « tuf » indique, dans la nomenclature géologique internationale, des roches à structure vacuolaire, d'origine soit volcanique (comme c'est le cas dans le Latium ou en Campanie) soit sédimentaire (comme le tuffeau de Touraine) : FOUCAULT, RAOULT, *Dictionnaire de géologie, s.v.* Le deuxième groupe est souvent indiqué alors en littérature comme « tuf calcaire ». Voir aussi BOSSIO *et al.*, *Note illustrative, EID., Stratigrafia neogenico-quadernaria*, p. 81-83, qui soulignent que le terme de *Calcareni del Salento* a été forgé par les rédacteurs de la 2^e édition de la *Carta Geologica d'Italia* pour regrouper les formations localement dites « *tufi* », pourtant très diverses sur le plan des caractères stratigraphiques et paléontologiques.

Par ailleurs, la calcination de la pierre calcaire dans des fours à chaux a fourni à la fois le composant fondamental du liant (mortier de chaux) et de l'enduit (badigeon à la chaux) les plus communs dans l'architecture traditionnelle apulienne. Enfin, les sols argilo-calcaires ont été utilisés comme liant dans la construction jusqu'au XVII^e siècle, sous le nom de *bolo* (loc. *uelu*)³⁹, ou pour bâtir en terre crue – comme il résulte désormais de la fouille de nombreux villages médiévaux⁴⁰ – ou encore dans l'artisanat céramique (briques, tuiles, poterie, etc.).

De l'altération de la litosphère (abiotique) dépendent, ensuite, la genèse et l'évolution des sols, formant la pédosphère (qui est, en revanche, biotique). Renvoyant leur description⁴¹ au moment où elle pourra être menée au regard de mes propres données, il m'importe ici de souligner trois caractères dominants : a) la rareté des phénomènes alluviaux au sud de l'Ofanto, qui se cantonnent aux dépôts charriés par le fleuve Bradano et par de modestes torrents saisonniers (essentiellement à l'ouest de Tarente et autour de Brindisi)⁴² ; b) l'horizontalité générale du relief, qui limite l'étendue des déplacements détritiques colluviaux ; c) le lien originaire fort entre ces sols autochtones et les roches mères sous-jacentes, qui ont été altérées par des dynamiques mécaniques, organiques et climatiques (éluviation, illuviation, décarbonatation, etc.) ainsi que par l'action de l'homme⁴³. Pour l'archéologue, cela veut dire que l'étude pédogénétique constitue aussi une enquête sur l'interaction homme-milieu en Pouille au cours des millénaires passés.

Simplifiant les taxinomies des études spécialisées, l'agriculteur, l'agronome et l'archéologue distinguent cinq types de sols que l'on pourra encore réunir en trois types essentiels (**doc. 8**). Les deux premiers relèvent des dynamiques éluviales qui ont conduit à la formation sur tous les substrats calcaires des *terre rosse*, un sol fersiallitique rouge qui constitue le résidu de la dissolution des calcaires, fortement enrichi en oxyde ferrique, à la granulométrie fine, comparable à celle des limons et des sables (*Entisols*, *Lithosols*,

³⁹ Voir, entre autres, D'ANDRIA, S. *Foca (Lecce)*, p. 81.

⁴⁰ Voir, sur l'emploi de ces techniques en plein Moyen Âge, BRUNO, *La chiesa di S. Nicola*, p. 28.

⁴¹ Sur la pédologie et la pédogenèse en Pouille, voir ARU *et al.*, *Studio pedologico*, p. 12-24 ; RUSCO, QUAGLINO, *Il Sistema Informativo*. La littérature sur la région fait référence à la taxinomie de l'United States Department of Agriculture (USDA) Soil Taxonomy and Conservation Service – *Soil Survey Staff* (1994) – et/ou à celles fixées par la FAO-UNESCO (*Unités pédologiques FAO*). La classification FAO, modifiée et mise à jour, a été adoptée en 1998 par l'Union Internationale des Sciences du Sol (UISS) (DUCHAUFOR, *Introduction*, p. 181). Récemment, le Bureau Européen des Sols – COSTANTINI (a cura di), *Database* – a publié une étude sur les pays de l'UE qui comporte 320 *Unités Typologiques du Sol* (UTS).

⁴² Voir, sur la morphogenèse climatique et/ou anthropique holocène des vallées méditerranéennes entre érosion et alluvionnement (« *Younger Fill* »), l'étude classique de VITA FINZI, *The Mediterranean Valleys*, puis, entre autres, NEBOIT-GUILHOT, *L'homme et l'érosion* ; VAN ANDEL *et al.*, *Land use*.

⁴³ RUSCO, QUAGLINO, *Il Sistema Informativo*, p. 8. L'éluviation traduit l'entraînement par l'eau des argiles superficielles (lessivage des sols), que la percolation des eaux accumule ensuite dans le profil (illuviation). L'eau est également responsable de la dissolution des sels solubles (décarbonatation) : voir DUCHAUFOR, *Introduction*, p. 167 ; FOUCAULT, RAOULT, *Dictionnaire de géologie* ; CARIMATI *et al.*, *Dizionario*.

Régosols)⁴⁴. Ce paléosol évolue ensuite vers des pédotypes différents, en fonction du profil du substrat, du climat, du couvert végétal et de l'action humaine.

D'une part, les sols les plus pauvres (< 20 cm d'épaisseur) présentent des vestiges d'horizons érodés et tronqués, suite aux défrichements et au lessivage des sols : ce pédotype, typique mais non exclusif des substrats de calcaire compact et des versants privés de couvert forestier⁴⁵, est à l'évidence le moins apte à une mise en valeur agricole, en l'absence de techniques hydrauliques et agro-industrielles modernes. D'autre part, la présence de cavités karstiques dans le profil du substrat conduit à l'accumulation jusqu'à plusieurs mètres d'épaisseur de *terra rossa*, qui offre un bon potentiel agronomique, qui peut être amplifié par l'irrigation. Par ailleurs, le même paléosol a pu générer un horizon superficiel organique, brun et relativement puissant et fertile, quand il a évolué sous la chênaie méditerranéenne, avec une pluviosité supérieure à 500 mm/m²/an (*Alfisols* du groupe *Rhodoxeralfs*, *Rendosols* ou *Rendzine*). Même s'ils relèvent de processus différents, à ce troisième pédotype peuvent être associés, en vertu de leurs qualités agronomiques, les grandes étendues de terrains argilo-sablo-calcaires (*tufi*) de moyenne épaisseur (20 à 100 cm), de couleur blanchâtre à gris-jaunâtre à brun, relativement caillouteux, poreux et bien drainés (*Inceptisols*, *Cambisols*). Typiques des plaines et des dépressions sablo-calcaires et calcarénitiques tendres du Salento, ces sols sont les plus faciles à mettre en valeur, à tout stade agrotechnique. Enfin, la trilogie des sols utiles en agriculture est complétée par les terrains que la culture traditionnelle italienne définit comme « *paduli* ». Il s'agit des typiques terres brunes ou noires méditerranéennes (*Alfisols* des types *Aqualf*, *Xeralf*; *Planosols*, *Luvisols*, rarement *Vertisols*), riches et sans affleurements rocheux, épaisses jusqu'à plusieurs mètres, générées par les substrats concernés par une importante décarbonatation et un horizon d'argiles illuviales. Si ces sols ne sont jamais lourds au point de rendre l'outillage traditionnel inefficace, leur limite tient au mauvais drainage. D'autres types de sols, peu évolués et quasiment stériles en raison de leur saturation en eau, salinité ou encore de leur épaisseur insuffisante, sont présents marginalement sur les formations meubles littorales (argiles et sables).

⁴⁴ D'après DUCHAUFOR, *Atlas écologique* ; *Id.*, *Introduction* et l'école française de pédologie. Voir aussi DELL'ANNA, LAVIANO, *Penisola Salentina* ; RUSCO, QUAGLINO, *Il Sistema Informativo*, p. 9.

⁴⁵ MILLS, *Geomorphology*, p. 179 et fig. 2 ; ARU *et al.*, *Studio pedologico*, p. 25 et carte pédologique jointe. Voir aussi NEBOIT-GUILHOT, *Plateaux* et ARU *et al.*, *Studi dei suoli*. Chez les paléoenvironmentalistes, ceux qui dessinent une évolution linéaire des sols profonds associés à la forêt climacique vers des sols dégradés et appauvris par les déboisements, le pâturage et la mise en culture (DELANO SMITH, *Late Neolithic*) continuent de s'opposer aux tenants d'un processus cyclique fait d'avancées et de reculs, qui autoriserait une régulation des phénomènes érosifs (JALUT, *Le pollen traducteur*, p. 345-347 ; VERNET, *L'histoire du milieu*, p. 369-370 ; HARRIS, *Defining and Detecting*, p. 176, 186-187), du moins avant les actions autrement puissantes du XX^e siècle (artificialisation, imperméabilisation, pollution chimique, salinisation, la perte en matière organique, etc.).

À l'exception de la Pouille septentrionale, qui présente des caractères assez proches du reste de l'Italie apennine⁴⁶, la situation hydrostructurale assigne à la région des caractères réellement *exotiques* dans le cadre italien : c'est la *siticulosa Apulia* des sources latines⁴⁷. En effet, toute forme d'hydrographie superficielle alimentée par des glaciers ou des névés y est absente et aucun bassin versant ne commande l'hydrographie de résurgence. Seules les fortes pluies saisonnières augmentent brutalement la disponibilité d'eau en surface, qui s'écoule par de longues dépressions transversales dont les majeures, qui atteignent jusqu'à 200 m de profondeur sur des longueurs de quelques kilomètres, sont dites *gravine* (ravins, ravines)⁴⁸, alors que les *canaloni* et les *lame* sont plus modestes et nombreux⁴⁹. En dépit de ces apports, toujours difficiles à capitaliser, les Murge et le Salento constituent un espace de 11 000 km² où l'hydrographie superficielle permanente est largement insuffisante pour pourvoir aux besoins des hommes⁵⁰.

En revanche, depuis des millions d'années, l'eau exerce une imposante action d'érosion par solvatation et karstification du sous-sol des plateaux calcaires. Aussi, l'hydrographie souterraine est très riche, se signalant en surface par les nombreuses dolines, localement *puli*, et les gouffres et puits karstiques, localement *gurghi*, *capoventi*, *gravi*, *vore*, *inghiottitoi*, *cavoni*, *cuponi*, *spunnulate*⁵¹. À une échelle supérieure, les *poljés* (localement *piani* ou *canali*) sont d'étroites vallées karstiques et tectoniques au fond plat et recouvert d'alluvions, ce qui en favorise l'inondation par les eaux de pluie. Enfin, de nombreuses cavités caractérisent les talus des paléolignes de côte et les versants littoraux⁵². En effet, sur la quasi-totalité du territoire, la porosité et la fissuration des masses rocheuses de surface favorisent la percolation des eaux de pluie, qui créent un tissu ramifié de réserves souterraines. Ces formations carbonatiques recèlent donc un immense aquifère principal profond⁵³, divisé en trois hydrostructures ou réservoirs d'eau douce : celle du Gargano, celle du Tavoliere et, enfin, celle des Murge, de l'arc ionien et du Salento. Ici, cet aquifère est très perméable en raison d'une très faible pente piézométrique (0,2-0,3%) et il

⁴⁶ GALLICCHIO, *Le aree*, p. 55-57 ; SIMONE, *Le aree*, p. 41 ; SOLLITTO, *Le aree* ; SABATO, *Le aree*.

⁴⁷ Horace, *Epodi*, III, 15-16. Voir aussi Horace, *Satirae*, I, I, sat. 5, 88-89 ; Cicéron, *De Lege Agraria*, II, 26-71 ; Pline (*Hist. Nat.* XVII, 232) et Sidoine Apollinaire (*Epistulae*, I, 5-8) citent l'*atabulus*, un vent très chaud sévissant sur la région.

⁴⁸ MASTRONUZZI, *Le gravine*, p. 79-81 ; SABATO, *Le aree*. Après une longue phase de sédimentation en milieu marin, le soulèvement tectonique et la diminution du niveau de la mer ont laissé la place, dans certains secteurs, à une puissante érosion différentielle menée par les cours d'eau sur les dépôts argilo-sablo-graveleux (*Depositi marini terrazzati*) jusqu'à buter contre les roches carbonatiques. La formation de ces grandes *gravine* ne doit donc rien à une genèse karstique, comme on le lit souvent, mais elle se situe à la croisée entre dynamiques tectoniques et érosion hydraulique de surface, comme les canyons nord-américains.

⁴⁹ COLAMONICO, *Aspetti geografici*, p. 34-38 ; MASTRONUZZI, *La Gravina di Riggio*.

⁵⁰ *Carta Idrogeomorfologica* ; PALUMBO *et al.*, *Note illustrative*.

⁵¹ COLAMONICO, *Aspetti geografici*, p. 135-221.

⁵² IURILLI, *Le forme carsiche*, p. 64-71.

⁵³ COLAMONICO, *Aspetti geografici*, p. 95-120 ; DEL PRETE, CAGGIANO, *Aspetti idrogeologici*, p. 4-5.

est alimenté par les eaux de pluie et par les apports en provenance des Murge. Ensuite, le secteur étudié recèle quatre autres unités hydrogéologiques secondaires, plus proches de la surface, qui correspondent aux réserves d'eau piégées par des aquicludes constitués par des niveaux argileux.

Dans ces conditions, l'accès à l'eau, qui se présente partout limité voire inexistant, constitue, avant le développement technologique contemporain, un véritable problème voire un « risque naturel »⁵⁴. Par conséquent, avant les années 1950⁵⁵, l'exploitation des réserves hydriques était fonction des résurgences ou du creusement de puits. Or, l'absence de reliefs associée au caractère karstique des calcaires compacts et à l'importante porosité des calcarénites autorisent rarement une hydrographie de résurgence. Celle-ci se manifeste quand les eaux souterraines rencontrent des formations argileuses, le plus souvent près des côtes, formant des sources pérennes qui alimentent des étangs ou des petits cours d'eau⁵⁶. Ces phénomènes contribuent à l'attractivité de certains secteurs mais les recherches archéologiques contredisent tout déterminisme, puisque les mêmes secteurs ont bien fait l'objet d'emprises et de déprises successives. Partout ailleurs, la quasi-totalité de la ressource hydrique a été puisée dans les aquifères superficiels par le creusement manuel de puits (*pozzele*). Les techniques traditionnelles permettaient d'atteindre des réserves d'eau profondes jusqu'à 12-15 m au maximum, ce qui arrive dans les substrats argileux (même à 2-3 m seulement de profondeur) et là où les calcarénites sont peu épaisses et reposent sur les argiles (généralement à la périphérie des bancs de calcarénites, où remontent les bords des dépressions qu'elles ont comblées). En revanche, dans les calcaires compacts les eaux de pluie se perdent loin dans le sous-sol par les fissures karstiques, à moins qu'une faible épaisseur du substrat (notamment près des côtes) n'arrête l'eau douce sur les eaux plus denses d'intrusion marine. De ce fait, même si elle peut être atteinte, l'eau se révèle alors insalubre. Par conséquent, tant sur les roches compactes que sur les calcarénites trop

⁵⁴ Sur la notion de risque en géographie humaine, voir BAUD *et al.*, *Dictionnaire*, s.v.

⁵⁵ Ce n'est qu'au XX^e siècle que la région a été pourvue d'un réseau hydraulique performant grâce à la réalisation de l'Acquedotto Pugliese. Entre 1906 et 1939, cet ouvrage est venu capter les sources du Sele et du Calore Lucano, jusqu'à devenir, après guerre, le plus grand aqueduc d'Europe (3000 km de réseau).

⁵⁶ *Carta Geomorfica*. L'on mentionnera, sur les côtes, les ruisseaux Tara et Galeso à l'ouest de Tarente, les sources sous-marines du Mar Piccolo et du Mar Grande de Tarente, les ruisseaux Ostone et Boraco ainsi que le système formé par le Canale di S. Nicola et la Sorgente Chitro au sud-est de Tarente ; les canaux Cillarese et Palmarini-Patri (qui collectent aujourd'hui les eaux de plusieurs ruisseaux et résurgences débouchant dans la baie de Brindisi, les Fiume Grande et Fiume Piccolo qui débouchent dans le port externe de Brindisi, les ruisseaux Apani, Giancola, Infocaciucci, Idume, Acquatina, Canale Rio Grande, Idro et le lac Alimini piccolo, sur l'Adriatique ; dans les terres, le Canale Reale, le Canale della Capece, le Canale Le Torri, les sources S. Niccolò et Laurito, dans la province de Brindisi. Les propositions identifiant l'un ou l'autre de ces cours d'eau avec le *Pactius* ou le *Iapyx* mentionnés par Pline au sud de l'*Aufidus* (Ofanto) – « *Poedicolorum oppida Rudiae, Gnatia, Barium, amnes Iapyx a Daedali filio rege, a quo et Iapygia Acra, Pactius, Aufidus ex Hirpinis montibus Canusium praefluens* » (*Naturalis historia*, III, 102) – me semblent peu convaincantes. Enfin, une importance non négligeable, du moins à certaines périodes, doit être attribuée à des ruisseaux endoréiques tel le Canale dell'Asso et le Canale dei Samari, sur le versant ionien de la province de Lecce (NOVEMBRE, *Lineamenti fisici*, p. 3).

épaisses seule la récupération des eaux de pluie par la construction de citernes et autres réservoirs – localement *acquari, cisternoni, cisternali* – permettait d’accumuler un minimum de ressource hydrique, forcément insuffisante à pourvoir aux besoins d’un habitat permanent. Dans un tel contexte, la distribution des ressources hydriques et le recensement des techniques aptes à résoudre le problème de l’eau⁵⁷ constituent des informations capitales pour l’étude historique des formes du paysage.

Il est temps, enfin, de parler du climat dont l’interaction avec les formes plastiques est fondamentale pour l’évolution des écosystèmes avec lesquels est venu historiquement interagir l’homme. Par conséquent, tout au long de l’exposé, je tâcherai d’articuler les connaissances paléoclimatiques disponibles sur le secteur aux données de terrain, alors que dans l’immédiat je me bornerai à consacrer quelques lignes aux conditions climatiques actuelles. La Pouille s’inscrit dans le bassin météorologique de la Méditerranée sud-orientale, au climat tempéré chaud à subtropical, avec des étés secs étalés sur 3 à 5 mois. Si l’ensoleillement y atteint le maximum observable en Italie⁵⁸, l’importante littoralité joue un rôle modérateur : la température atteint rarement des valeurs négatives, se situant dans une moyenne de 2,7° à 8,9° en hiver et de 20,7° à 26° en été, suivant les secteurs, avec des pics fréquents jusqu’à 40°, ce qui donne une température moyenne annuelle de 11,5° à 17°⁵⁹. L’action des vents, qui soufflent toute l’année, peut soit atténuer soit accentuer les contrastes : si le Libeccio (SO), l’Auster (S) et le Sirocco (SE) apportent de l’humidité – dont la moyenne annuelle s’établit autour de 73%⁶⁰ –, ce qui compense les effets négatifs de la sécheresse, la Tramontane (N) refroidit l’Adriatique réduisant la chaleur moite, insupportable en été⁶¹. Enfin, les conditions pluviométriques sont déterminées par la rencontre en Méditerranée orientale de l’anticyclone thermique eurasiatique et de celui des Açores, d’origine dynamique⁶². La quantité et le type de précipitations obéissent également au dispositif orographique qui commande les situations d’abri ou d’exposition aux vents dominants. En effet, l’Apennin samnite et campanien bloque les perturbations amenées par les vents de NO-O (Maestrale, Ponant) si bien que la région se trouve exposée aux vents soufflant du nord et de NE-E (Grec, Levant), qui amènent rarement de la pluie, alors que le Sirocco, l’Auster et le Libeccio apportent une quantité de pluie somme toute modeste et concentrée en hiver, ce qui condamne la région à de fréquentes sécheresses estivales. Les pluies se concentrent sur un faible nombre de jours en automne et en hiver (60 à 80 par an,

⁵⁷ LAUREANO, *Atlante*.

⁵⁸ 2600 heures sur 216 jours/an et plus de 150 kcal/cm²/ an d’énergie transmise au sol par la radiation solaire, comme en Sicile méridionale (ZITO *et al.*, *Aspetti meteorologici*).

⁵⁹ ZITO *et al.*, *Zone climatiche*. Les isothermes des moyennes du mois le plus froid > 3°C et comprise entre 0° et 3°C définissent les étages thermo- et méso-méditerranéen (QUÉZEL, MÉDAIL, *Écologie*, p. 27-28).

⁶⁰ PRINCIPI, *I terreni*, p. 284-285.

⁶¹ LIEUTAUD, *La Pouille*, p. 19-22.

⁶² RICCHETTI, PIERI (coord.), *Puglia e Monte Vulture*, p. 16.

une centaine sur le Gargano) atteignant 6-700 mm/m² par an (moyenne des années 1997-2009)⁶³. À la fin de l'été les tempêtes de pluie et la grêle sont fréquentes.

⁶³ Voir <http://www.protezionecivile.puglia.it/public/page.php?76> ; ZITO *et al.*, *Aspetti meteorologici*. Par comparaison, Paris reçoit en moyenne 620 mm/ m², mais sur 160 jours (BETHEMONT, *Géographie*, p. 28).

1.2 Les paysages humains des Murge et du Salento. Caractères dominants et microrégions

L'entière région située au sud de l'Ofanto offre à la vue bon nombre de caractères homogènes et fondamentalement unitaires. Premièrement, cela tient à sa situation méditerranéenne ainsi qu'à son tropisme adriatique. Deuxièmement, ses formes plastiques sont issues de processus tectoniques et sédimentaires, alors que les phénomènes volcaniques et sismiques y sont rares. Troisièmement, il s'agit d'un paysage de plateau calcaire et karstique, fortement érodé, à l'aridité prononcée, avec des sols peu épais, sauf en correspondance des bas structuraux, des failles et des dépressions, où les comblements de calcarénites, sables et argiles ont généré des sols plus puissants. Quatrièmement, nous parcourons un espace que l'homme a depuis longtemps fortement aménagé : si au nord de l'Ofanto la plaine du Tavoliere constitue la plus vaste zone de production céréalicole de l'Italie péninsulaire, les paysages agraires des Murge et du Salento se signalent pour leurs immenses étendues d'oliveraies et de vignobles, auxquels s'ajoutent les amandiers ainsi que les vergers dans quelques terroirs privilégiés. D'autre part, à partir de la fin du XIX^e siècle, la position stratégique et les principaux ports de la région ont attiré de grandes infrastructures militaires et industrielles⁶⁴, puis, à partir des années 1960, une intense bétonisation a investi les littoraux destinés au tourisme balnéaire. L'interaction entre une pression humaine importante et prolongée et les conditions physiques s'exprime aussi par le faible peuplement forestier (forêts, bois, maquis, garrigue et zones humides) qui ne concerne que 7,5%⁶⁵ de l'actuelle superficie régionale, faisant de la Pouille la région italienne la moins boisée.

Enfin, l'action de l'homme s'est traduite par la mise en place d'un réseau de peuplement caractéristique. L'actuelle population régionale (4.091.259 habitants en 2010,

⁶⁴ Le sommet de l'activité industrielle a été atteint avec la construction d'un colossal établissement sidérurgique à Tarente, destiné à devenir rapidement le premier en Europe (600 ha d'étendue, cinq hauts-fourneaux), avec un maximum de 19500 employés dans les années 1970.

⁶⁵ Ce pourcentage – qui devient encore plus faible si l'on se borne à la Pouille au sud du fleuve Ofanto – augmente, toutefois, régulièrement depuis les années 1970, quand il représentait 4,4% de la surface régionale : *Inventario nazionale delle foreste e dei serbatoi forestali di carbonio* (INFC 2005), à l'adresse http://www3.istat.it/istat/eventi/2007/forestali/inventario_foreste_serbatoi_carbonio.pdf.

pour une densité moyenne de 211,35 habitants sur chacun de ses 19358 km² ⁶⁶) se répartit, en effet, en quelques 327 villes, villages et hameaux, réunis en 258 communes, dont 50 villes de plus de 20 000 habitants⁶⁷. Au sud de l’Ofanto, l’habitat dispersé est assez peu représenté : les hameaux sont rares et la ferme isolée l’est encore davantage. Néanmoins, si le premier type d’établissement a été abandonné depuis la fin du Moyen Âge, des centaines de *masserie* – des fermes isolées, aux dimensions et à l’équipement assez variables, comprenant parfois des ouvrages de fortification et une demeure seigneuriale ou maison de maître – ponctuaient l’espace agraire jusqu’aux années 1950, hébergeant en permanence une famille d’exploitants (*massari*) et abritant des ouvriers⁶⁸.

Avec l’abandon généralisé des *masserie*, l’habitat a définitivement pris une forme assez voire très concentrée, celle d’un vaste réseau de gros bourgs, dont la plupart étaient encore récemment des exemples canoniques de *città contadine*⁶⁹ – *città-paese* ou *agrovilles* ou encore *agro-towns*⁷⁰ – alors qu’un nombre plus limité d’entre eux constituent historiquement les marchés, les débouchés et les pôles coordonnateurs de l’arrière-pays agricole. Parmi les centres plus importants, l’on compte les chefs-lieux des six départements (*province*) actuels (**doc. I**), à savoir, du nord au sud : Foggia, au cœur de la plaine du Tavoliere et du deuxième département le plus vaste d’Italie ; Barletta, Andria et Trani qui se partagent la direction du récent (plus récent que la représentation vectorielle que j’ai exploitée pour construire cette carte), minuscule et riche département de la vallée de l’Ofanto ; Bari, capitale régionale et seule ville capable de se projeter sur l’horizon international ; Tarente et Brindisi, les deux ports principaux de la région ; enfin, Lecce, capitale historique, culturelle et touristique du Salento. Compte tenu des conditions géoéconomiques de notre époque, le développement régional suit un axe principalement

⁶⁶ C’est la huitième région la plus peuplée du pays avec une densité plus élevée que la moyenne nationale (201,28 hab./ km²). Recensement 31.12.2010. Voir ISTAT (<http://www.demo.istat.it/pop2011/index.html>).

⁶⁷ BORRI, *Lo spazio polarizzato*, p. 481-482 ; LIEUTAUD, *La Pouille*, p. 15. Pour prendre la juste mesure de ces chiffres vis-à-vis du référentiel dont le lecteur français a l’habitude, il faut d’abord tenir compte de l’exception française en la matière : la France compte, en effet, 36.680 communes là où l’Italie, avec une population légèrement inférieure et une superficie qui en représente un peu plus de la moitié, en compte 8000 et l’Allemagne, avec une population de loin plus importante, n’en compte que 13 000. À l’échelle nationale, ces différences tiennent pour l’essentiel aux efforts de concentration administrative consentis dans d’autres pays qui ont abouti au regroupement d’un grand nombre de communes. En revanche, à l’échelle régionale et locale, des facteurs géohistoriques rentrent en ligne de compte et le nombre de communes reflète pour beaucoup de véritables spécificités environnementales, historiques et économiques : aussi, les quatre départements lorrains comptent, sur une superficie équivalente à celle de la Pouille, 2339 communes, alors que dans le Sud de la France le nombre de communes tombe entre 50 et 250 par département, avec des territoires « géants » comme ceux d’Arles et de Sainte-Marie-de-la-Mer (963 communes au total sur PACA, avec une superficie qui dépasse d’un tiers celle de la Lorraine ou de la Pouille).

⁶⁸ COSTANTINI, *Le masserie* ; LICINIO (a cura di), *Castelli, foreste*. Après une phase d’abandon massif, depuis les années 1990 bon nombre de *masserie* ont été transformées en restaurants, hôtels ou luxueux *resorts*.

⁶⁹ MANCINO, *Scrittori*, p. 52.

⁷⁰ Pour une reprise complète de la question et de la bibliographie antérieure, voir BLOK, *South Italian agro-towns* ; CURTIS, *Is there an ‘agro-town’ model*.

adriatique, qui relie la région au Nord italien et à l'Europe ainsi que, plus récemment, aux Balkans. Dans d'autres conditions, la Pouille a pu être reliée au cœur de la Péninsule, quand Rome puis Naples ont mis à contribution sa production vivrière et ses infrastructures littorales. De même, les visées coloniales italiennes entre Risorgimento et Seconde Guerre mondiale ont projeté pour un temps la Pouille, et notamment Tarente, sur un échiquier ionien et africain, qui a été par la suite largement déserté.

En revanche, à une échelle plus grande, à la croisée des domaines physiographiques que l'action millénaire de l'homme est venue ultérieurement caractériser et complexifier, il est généralement admis de dessiner différentes unités spatiales ou microrégions (**doc. 9**), qui ne sont donc en rien naturelles⁷¹. Leurs spécificités ont joué un rôle important dans le choix de certains secteurs-échantillons où mener la présente enquête⁷².

Le bloc tabulaire des Murge, allongé du NO au SE et incliné de son bord intérieur et occidental – où il atteint les 686 m à Torre Disperata – vers la côte adriatique à l'est, mesure 150 km de long et 50 km de large en moyenne, constituant l'ossature géomorphologique de la Pouille centrale. Il comprend, d'une part, les Murge alte (500 m d'altitude moyenne), qui surgissent de la fosse du Bradano et de la vallée de l'Ofanto avant de s'abaisser par des talus relativement abrupts et érodés en direction du versant adriatique et des plaines du Salento. La grande profondeur de la nappe captive et la rareté des aquicludes superficiels semblent avoir une responsabilité majeure dans la concentration extrême du réseau d'habitats⁷³. Ici, des villes de 45 000 à 65 000 habitants, telles Altamura (Bari) et Gravina di Puglia (Bari), sont entourées par d'immenses espaces quasi vides, aujourd'hui destinés pour l'essentiel à la monoculture céréalicole et à l'élevage, et disposent de territoires communaux qui comptent parmi les plus grands d'Italie (**doc. 10b**)⁷⁴.

Une succession de gradins forme, vers le nord, les Murge basse, puis la plaine littorale barésienne ou Premurgia costiera. À l'intérieur, le col de Gioia del Colle (Bari) sépare les Murge alte de la Murgia dite « dei trulli », que prolongent les Murge salentine, au NE de Tarente, et les Murge tarentine, à l'est de Tarente. Ici, le réseau urbain se fait plus dense et les cultures spécialisées de l'amandier, de l'olivier – auquel l'espacement

⁷¹ La notion de « régions naturelles » est ici évitée dans la conviction que les limites et les caractères de ces différents paysages ont été définis autant par l'action humaine que par celle de la nature.

⁷² Cette classification fait référence, pour l'essentiel et avec quelques modifications, à MASTRONUZZI *et al.*, *Geological and geomorphological setting*, p. 12 ; FIORE, VALLETTA, *Il patrimonio geologico*, p. 19-57. Voir aussi l'étude classique de BALDACCI, *La Puglia*.

⁷³ COLAMONICO, *La distribuzione della popolazione nella Puglia centrale e meridionale* ; NOVEMBRE, *Ricerche* ; MØRCH, *Location* ; MØRCH, *Settlement*.

⁷⁴ *Carta della Utilizzazione del Suolo d'Italia* ; COLAMONICO, *Note illustrative*. Ce recensement exhaustif fut mené à la fin des années 1950 par le C.N.R. La mise à jour systématique et continue de ces données est désormais réalisée par l'*Autorità di bacino della Puglia*, dans le cadre des directives européennes en la matière (LACARBONARA, LOPEZ, *Suolo*).

important et la taille en arbre plutôt qu'en arbuste confèrent des dimensions inhabituelles dans le paysage italien⁷⁵ – et du vignoble dominant. En particulier, la côte barésienne est ponctuée d'un nombre considérable de moyennes villes portuaires (Barletta, Trani, Bisceglie, Molfetta, Monopoli) qui constituent depuis longtemps le débouché du riche arrière-pays agricole et qui sont aujourd'hui très dynamiques dans le commerce et l'industrie. Au cœur de ce système, la capitale régionale Bari affiche un dynamisme économique, commercial et culturel qui la projette sur un large espace adriatique et levantin⁷⁶. La Murgia dei trulli, quant à elle, est centrée autour de villes moyennes comme Martina Franca (Tarente), Fasano et Ostuni (Brindisi), qui sont suffisamment éloignées des grands pôles régionaux pour jouer un rôle propre à l'intérieur de leurs bassins de vie. En outre, ce secteur est le seul de la région où l'habitat dispersé est encore actif et important, dans un paysage agraire emblématique du jardin méditerranéen⁷⁷.

La transition Murge-Salento n'est pas nettement marquée sur le plan physiographique : les propositions les plus autorisées suggèrent de la fixer sur l'isohypse des 200 m qui relie Carovigno, près d'Ostuni (Brindisi) et Massafra, située 20 km à l'ouest de Tarente⁷⁸. De toute manière, ce faible seuil orographique, auquel l'on pourrait ajouter une dimension maritime plus prononcée dans le Salento que dans les Murge, une plus grande facilité d'accès à la nappe superficielle ainsi qu'un réseau d'habitat de plus en plus serré, à mesure qu'on descend du nord vers le sud⁷⁹, ne font que chercher à justifier géographiquement des identités spatiales, linguistiques⁸⁰ et culturelles différentes qui sont surtout le produit des héritages historiques.

⁷⁵ L'oléiculture traditionnelle pratiquée en Pouille méridionale prévoit, en effet, l'implantation d'arbres qui atteignent dans le temps de très grandes dimensions (jusqu'à une quinzaine de mètres de hauteur), c'est pourquoi les plantes sont très éloignées les unes des autres, d'une quinzaine de mètres en moyenne. Aussi, les immenses étendues d'oliviers ressemblent, dans cette région, davantage à une forêt exploitée et très aérée qu'à des vergers, tels qu'on peut en voir, entre autres, autour de Bari, en Toscane ou en Provence.

⁷⁶ Au cours du XX^e siècle, les politiques nationales et les dynamiques régionales ont fait de Bari un centre industriel, commercial, universitaire de premier ordre. La Fiera del Levante, fondée en 1929, est la 5^e en Italie de par son chiffre d'affaires ; l'Université de Bari, fondée en 1925, avec plus de 60 000 inscrits est l'un des dix centres universitaires italiens les plus attractifs ; l'aéroport de Bari se place en 2012 à la 12^e place pour mouvement de passagers (<http://www.assaeroporti.it/default.asp>); le port est le plus important du système Adriatique-Ionien en mouvement de passagers (http://www.assoporti.it/sites/www.assoporti.it/files/statistiche/Movimenti_portuali_%202011_26giu_12.pdf) ; la maison d'édition Laterza de Bari est depuis 1902 l'une des plus prestigieuses du pays ; aujourd'hui, Bari est la neuvième ville italienne par population.

⁷⁷ Voir SERENI, *Storia del paesaggio agrario*, p. 13-14 ; SPANO, *La Murgia dei Trulli*.

⁷⁸ BALDACCI, *La Puglia*, p. 145 ; NOVEMBRE, *Ricerche* ; MEDAGLI *et al.*, *Gli endemismi*, p. 63. Benito Spano (*La penisola salentina*, p. 227) a fixé, en revanche, la transition plus au sud, sur la Soglia messapica et le Canale Reale.

⁷⁹ La province de Bari compte 41 communes et les provinces de Brindisi et Tarente – dont l'étendue cumulée est à peine supérieure à celle de la province de Bari – en comptent respectivement 20 et 29. En revanche, la province de Lecce, dont la superficie et la population correspondent aux deux tiers environ de celle de Bari, en compte 97.

⁸⁰ Sur ce sujet, qui sera approfondi en troisième partie, voir APRILE *et al.*, *La Puglia*.

C'est ainsi que les contreforts méridionaux des Murge sont déjà compris dans le Salento septentrional. Puis l'imposante faille dite Soglia messapica – un graben rempli de sédiments argileux et sablo-graveleux⁸¹, correspondant à une série de terrasses qui s'abaissent en une succession de talus, hauts de quelques dizaines de mètres, au pied duquel coule le cours d'eau dit Canale Reale⁸² – constitue la limite avec le Salento central, une étroite et basse péninsule qui se configure comme une succession de surfaces planes ou à peine mouvementées, consacrées à l'oléiculture, à la viticulture et à l'horticulture. Au nord, la Piana di Brindisi est une ample série de gradins tapissés de *Depositi marini terrazzati*, plongeant vers la mer Adriatique⁸³. Sur sa limite sud, elle est séparée du Salento ionien par la dorsale calcaire, alignée d'ouest en est, comprise entre Oria et Sandonaci (Brindisi). Historiquement, cet espace est polarisé autour d'un axe Tarente-Brindisi, sur lequel des villes comme Oria, Francavilla Fontana et Mesagne (Brindisi) ont tiré profit de leur position intermédiaire.

Dans une transition aux multiples possibles définitions, le Salento méridional comprend, sur le versant adriatique entre Lecce et Otrante (Lecce), le Tavoliere di Lecce, lequel prolonge les formes planes de la Piana di Brindisi (constituant, sur le plan orographique, l'unité de la Piana salentina ou Piana messapica) tout en étant un domaine physiographique distinct car il est dominé par les dépôts carbonatiques mio-pliocènes, interrompus par des dépressions alignées du nord au sud comme celles qui abritent les Lacs Alimini. Sur le versant ionien, la dépression de l'Arneo s'étend, avec d'importantes discontinuités, de Manduria (Tarente) à Veglie et Nardò (Lecce) et entre S. Pietro in Bevagna et Torre dell'Inserraglio. Dans sa partie nord, la présence ramifiée de nappes et lentilles d'eau superficielles, prises dans les couvertures argilo-sableuses des *Depositi marini terrazzati*, assure un approvisionnement suffisant aux communautés humaines. En revanche, plus au sud, entre Avetrana (Tarente), Nardò et la mer Ionienne, l'épaisseur infime du soubassement calcaire crétacé interdit toute formation d'aquifères secondaires car les eaux de pluie stagnent sur les *Depositi marini terrazzati* ainsi que sur les horizons d'argiles illuviales provenant du lessivage des surfaces. Les précipitations saturent ces minces couches calcaires, formant naturellement des marécages très étendus, d'autant plus que les eaux salées d'intrusion marine sont très proches. En dépit des travaux de drainage et assainissement réalisés au XX^e siècle, ce secteur représente encore aujourd'hui un vide d'hommes et marque nettement, sur le versant ionien, la transition entre le haut et le bas Salento. Néanmoins, à l'est de ce vide, Nardò polarise un secteur qui a largement cessé

⁸¹ TROPEANO *Le aree*, p. 27.

⁸² UGGERI, *La viabilità*, p. 31.

⁸³ SANSÒ, SELLERI, *Le aree*, p. 34-35.

d’être répulsif, grâce à la mise en valeur agricole et au développement touristique du littoral.

Enfin, à l’ouest d’une ligne Lecce-Martano-Otrante, surgissent les Serre salentine, cinq dorsales carbonatiques crétacées orientées du NO au SE, séparées par des secteurs moins élevés à couverture calcarénitique ou argileuse et par des dépressions tapissées de *Depositum marini terrazzati*. À l’extrémité de l’étroite péninsule, trois de ces dorsales se rapprochent pour former le Cap de Santa Maria di Leuca où elles culminent aux 189 m des Serre del Cianci et aux 195 m de la Serra de S. Eleuterio. Tout le Salento méridional est depuis longtemps polarisé autour de Lecce, qui est aujourd’hui un centre universitaire important et l’une des premières villes touristiques d’Italie, grâce à un marketing territorial efficace qui a fait aussi d’Otrante, Gallipoli et Ugento (Lecce) des destinations balnéaires et culturelles de premier ordre⁸⁴. En outre, n’ayant jamais été associé au développement de l’industrie lourde de Tarente et de Brindisi, ce secteur manifeste depuis trente ans un certain dynamisme dans la petite entreprise traditionnelle (agroalimentaire, textile, chaussure, etc.)⁸⁵.

⁸⁴ L’image de la province de Lecce, connue sous la marque « Salento », valorise et véhicule toutes les productions agro-alimentaires, les paysages, le climat, les traditions culturelles et le savoir-vivre d’un territoire qui a su faire de sa position périphérique un atout revendiqué : CAROLI, *Entre renaissance culturelle*.

⁸⁵ IACOBONE, *Puglia II*, p. 300-302, 308.

1.3 Empreinte et matrice. Lecture archéologique d'un espace

La simple description – générale, représentative à petite échelle et aplatée sur le temps présent – des campagnes et des villes des Murge et du Salento suscite, à elle seule, un certain nombre de questions de la part de ces observateurs des espaces contemporains que sont à la fois le géographe et l'archéologue du paysage. L'analyse et l'interprétation de ces paysages – dans leur double dimension présente et historique – seront inévitablement dirigées par les choix qui auront été opérés à ce stade initial de découverte du terrain.

Aussi peut-on d'ores et déjà exclure, à tout le moins pour les phases protohistoriques et historiques : 1) que la Plate-forme apulienne ait subi d'importantes déformations stratigraphiques ; 2) que la Pouille méridionale ait été affectée de manière notable par des phénomènes sismiques et volcaniques ; 3) que l'orographie ait pu constituer ici un déterminant pour les activités humaines.

En revanche, une fois ces dynamiques écartées, la lecture des paysages contemporains suggère : 1) que les dominantes topographiques et les axes de communication trahissent un tropisme oriental – adriatique en particulier – prononcé, qui commande les caractères essentiels du peuplement et des échanges culturels depuis la Préhistoire ; 2) que la qualité des sols et l'accès à l'eau représentent, en l'absence de toute autre véritable contrainte, les enjeux et problèmes susceptibles d'orienter les relations homme-milieu et la localisation des bassins de vie ; 3) qu'aucun secteur de la région, si l'on excepte les rares déserts rocheux littoraux, à l'étendue négligeable, n'est complètement inapte à l'occupation humaine, qui a de toute évidence investi et aménagé tout l'espace disponible, laissant une place marginale à la végétation spontanée et à la faune sauvage.

Or, si par ces caractères morphologiques généraux la Pouille méridionale pourrait apparaître comme une région où la géographie dit tout, la vision dynamique et

diachronique propre à l'historien – et, en particulier, à cet historien spécialisé dans l'étude des traces laissées dans l'espace par les hommes du passé qu'est l'archéologue du paysage – pose deux questions fondamentales :

1) À travers quelles transformations en est-on arrivés à la situation présente ? Autrement dit et renversant la flèche du temps pour suivre le sens obligé de l'enquête stratigraphique, par quels moyens reconnaître dans l'organisation actuelle d'un espace l'empreinte de ces multiples et successives matrices⁸⁶ héritées du passé ?

2) Quel est le poids relatif, d'une époque à l'autre, de la réponse des hommes aux conditions physiques⁸⁷, autrement dit : dans quelle mesure, à chaque époque, l'organisation du paysage est-elle une « construction socio-naturelle »⁸⁸ ?

La réponse à ces deux questions est fonction du potentiel archéologique des paysages interrogés, que l'on étudiera à la croisée des dynamiques physiques et des activités humaines, à la moyenne et grande échelle régionale et locale.

Premièrement, dans un contexte hydrogéologique relativement contraignant, les possibilités et les modalités d'approvisionnement en eau seront au centre de l'enquête, notamment par rapport à la localisation des habitats et des terroirs exploités. Néanmoins, ce constat à l'apparence déterministe impose de vérifier sur le terrain l'hypothèse que cette relation étroite puisse être considérée comme une véritable déterminante ou contrainte pour les choix humains⁸⁹. Son potentiel d'information historique est certes important, mais il doit être interrogé de manière problématique et soumis à l'épreuve du terrain, eu égard à la constatation que l'aridité prononcée de la région n'en a jamais empêché l'importante mise en valeur des sols et un peuplement considérable, dans certaines conditions historiques.

Si dans la majorité des autres régions italiennes et méditerranéennes les contrastes sont importants entre les côtes et les montagnes de l'intérieur⁹⁰, toujours abruptes et très froides en hiver, boisées et verdoyantes sur les versants occidentaux mieux arrosés par les pluies de l'anticyclone atlantique, en Pouille au sud de l'Ofanto seule l'action de l'homme s'oppose à une impression prononcée d'aridité des paysages et de sécheresse du climat. Ici,

⁸⁶ J'emprunte à Augustin Berque cette géniale définition du paysage comme « empreinte et matrice », sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir afin d'expliquer la manière dont je m'en suis approprié (BERQUE, *Médiance*, p. 44).

⁸⁷ BERGER (dir.), *Des climats*, introduction, p. 25, 29-31.

⁸⁸ VAN DER LEEUW (éd), *L'homme et la dégradation*, Conclusions, p. 503. Voir également VERNET, *L'homme et la forêt*, p. 6.

⁸⁹ COLAMONICO, *La distribuzione della popolazione nella Puglia centrale e meridionale* ; NOVEMBRE, *Ricerche* ; MÖRCH, *Location* ; *ID.*, *Settlement*.

⁹⁰ Que l'on pense aux hivers rigoureux et neigeux des montagnes de l'arrière-pays ligurien ou sicilien, de l'Atlas ou de Kabylie.

à toute époque, l'homme agriculteur et bâtisseur a pris soin de s'adapter au cadre naturel et climatique : une étude archéologique des paysages ne pourrait faire l'impasse sur les conditions climatiques, telles qu'elles peuvent être reconstituées dans la longue durée et à l'échelle locale. Certes, l'échelle d'observation de l'enquête archéologique – tout comme celle des sociétés traditionnelles que nous étudions – est nécessairement locale et à cette même échelle doivent être limitées aussi ses conclusions, alors que le climat est un phénomène par essence global. Dans ce domaine, la question essentielle pour cette enquête sera alors d'estimer avec prudence : d'une part, le rôle qu'ont pu jouer les conditions climatiques – vents dominants, pluviométrie et isohyètes⁹¹, températures, etc. – et leurs évolutions dans les choix des hommes en matière d'organisation des espaces, d'utilisation des ressources et d'implantation des habitats ; inversement, l'on tâchera d'évaluer l'interférence de l'action anthropique, notamment par le déboisement accélérant érosion et sécheresse, dans la distribution des pluies et l'écoulement des eaux.

Deuxièmement, dans une région aussi pauvre en ressources du sous-sol autres que la pierre dont elle est, en revanche, si généreuse, l'étude du substrat ouvrira nécessairement un potentiel heuristique à l'analyse de paysages qui sont en grande partie des « paysages bâtis » en pierre, qu'elle soit sèche ou taillée et liée. En effet, la pierre a trouvé un très large emploi dans la construction de bâtiments, dans les divisions du sol et la démarcation de l'espace. Par conséquent, la distribution spatiale des formations rocheuses, leurs possibilités d'exploitation, la localisation et la datation d'anciennes carrières⁹², la typologie et la distribution de toutes sortes d'édifices bâtis en pierre, doivent fournir une partie des renseignements que nous recherchons. Par ailleurs, l'absence avérée d'autres ressources minérales permet de conclure en faveur de la provenance allogène – pour ne faire que des exemples significatifs – des outils en obsidienne, des minerais de cuivre et de fer, des meules en pierre volcanique, des fragments de récipients en pierre ollaire, etc. : de tels besoins spécifiques n'ont pu donc être satisfaits que par l'importation.

Troisièmement, pour ce qui est des sols, la connaissance de la pédogenèse et de la pédologie aide à comprendre les successions stratigraphiques mises au jour lors des fouilles et pèse dans la construction de scénarios paléoenvironnementaux. En effet, les mêmes sols qui supportent la végétation et autorisent ainsi la vie animale forment le

⁹¹ GRAVILI, *Un sistema per l'analisi*.

⁹² BEDON, *Les carrières* ; ADAM, *La construction*, p. 42-44. En plaine, une ancienne carrière sera facilement colmatée pour être livrée à nouveau à l'agriculture ou à l'habitat, ce qui réduit la possibilité d'en reconnaître la présence. Dans certains cas, une anomalie du parcellaire ou l'émersion d'un front de carrière pourront en dénoncer l'existence. Au contraire, les traces des carrières ouvertes à flanc de coteau restent visibles. La nature et l'épaisseur de la couverture de la roche par la mousse ou autres colonies végétales et la patine ont été autrefois évoquées (BESSAC, *La prospection archéologique des carrières*) mais seule l'analyse au microscope paraît apte à distinguer précisément la nature et la provenance d'une roche calcaire. Pour une datation très générale, les traces d'outils sont également très utiles mais elles interdisent une chronologie fine.

sédiment, la « gangue » ou l' « encaissant », dans lequel les artefacts sont parvenus jusqu'à nous. De plus, l'homme agriculteur contribue largement à la production des sols. Le sol constitue alors lui-même et à plein titre matière d'histoire et mérite une étude approfondie en fonction des questions historiques posées⁹³.

Enfin, sur le plan de la composante biotique des paysages, les recherches spécialisées excluent dans le secteur étudié toute survivance de la biocénose originaires. Toute indication sur l'histoire du peuplement végétal et animal relève donc de l'archéologie environnementale et de l'archéologie agraire. Celles-ci participent alors à la connaissance : a) de l'hypothétique point de départ des paysages en objet ; b) du potentiel biologique qui est le leur et qui s'exprime à chaque fois que la pression humaine diminue, c'est-à-dire dans les secteurs non cultivés et non habités ; c) de l'utilisation du sol, des techniques et des productions agricoles.

Quant à la hiérarchie urbaine qui commande le peuplement et le système territorial, la concentration de l'habitat, ses caractères urbanistiques et architecturaux, ses relations avec les espaces ruraux, les activités économiques, les réseaux et les pôles urbains de la région et leurs horizons extrarégionaux, sont tous des faits contemporains qui héritent des dynamiques d'un passé plus ou moins récent. Pour l'historien des espaces et pour l'archéologue du paysage, il s'agit alors de se donner les moyens de comprendre la nature et la chronologie de ces dynamiques.

⁹³ BURNOUF *et al.*, *Manuel*, p. 64-65.

Chapitre deuxième – Un objet d’histoire

La présentation des lieux suffit à soulever la question des dynamiques de l’interaction homme-milieu susceptibles d’avoir sculpté les contours d’une région donnée. Comprendre les aspects saillants d’une telle interaction c’est comprendre alors non seulement l’histoire des paysages dans un espace donné mais également l’histoire complexe de ce même espace dans la longue durée⁹⁴. Il semble maintenant utile de présenter les recherches fondatrices sur l’espace apulien méridional. Sans cette base de connaissance en sciences naturelles, en géographie et en histoire, je n’aurais pu définir et poursuivre mes propres objectifs de recherche. Un tel abrégé sur l’histoire des lieux permettra sans doute de mieux apprécier à quel point la période allant du VI^e au XI^e siècle inclus représente encore une immense lacune. En effet, les sources écrites portant sur ces époques sont très rares et ce n’est que très récemment que les enquêtes archéologiques sont venues étoffer une base empirique de données bien pauvre. Il ne sera pas question de mettre en scène un débat historiographique exhaustif, technique et critique, auquel je contribuerai par mes propres données dans la suite de l’exposé. Pour l’heure, il suffira d’indiquer au lecteur les axes dominants, les acquis et les lacunes les plus criantes ainsi que certaines représentations historiographiques ayant servi de *scénarios de substitution*, que ce soit pour ensuite nous y inscrire, nous en démarquer voire même les ignorer.

Enfin, mon projet de recherche s’est inscrit dans ce faisceau d’approches et de pratiques de terrain encore mouvant et aux multiples définitions que l’on appelle depuis quarante ans « archéologie du paysage ». Le dernier volet de ce chapitre sera alors consacré à l’émergence et à la définition de ces champs de questions inédits et de ces nouveaux outils d’analyse qui ont placé l’archéologie au carrefour de l’espace, de l’environnement, du paysage et des sociétés.

⁹⁴ Voir HORDEN, PURCELL, *The Corrupting Sea*, p. 42-43.

2.1 Émergence d'un espace régional. Recherches fondatrices et acquis essentiels

Le premier texte qui nous soit parvenu se fixant comme objectif de décrire systématiquement l'espace salentin est le *De Situ Japygiae*⁹⁵ de l'humaniste Antonio De Ferrariis dit le Galateo (1444-1517). Rédigé dès les premières années du XVI^e siècle, le premier texte chorographique sur la Pouille ne fut publié qu'en 1558 à Bâle. Par la suite, bien d'autres érudits et voyageurs sont venus situer les paysages italiens au cœur de l'imaginaire européen. Cependant, pendant les trois siècles qui suivent, les récits de voyage restent très dépendants des *topoi* littéraires et picturaux, qui imposent le mythe néoclassique d'une intemporelle, douce, arcadique Italie, particulièrement méridionale, devant laquelle Goethe s'exclamera joyeusement : « *Auch ich in Arcadien!* »⁹⁶. Néanmoins, voyageurs du Grand Tour et hommes des Lumières napolitaines portent déjà leur regard, par-delà les songes esthétisants, sur les aspects et les problèmes réels de ces contrées⁹⁷. Parallèlement, la région fait l'objet de représentations toujours plus précises grâce aux progrès de la cartographie moderne, dont l'*Atlante del Regno di Napoli* de Giovanni Antonio Rizzi Zannoni constitue, entre 1788 et 1812, le plus précieux aboutissement (**doc. 22 à 26**)⁹⁸.

⁹⁵ GALATEO, *Liber de situ Iapygiae*.

⁹⁶ BERTAUX, *L'art*, p. 7, n. 1, pour l'expression « Arcadie italienne » utilisée pour parler du Royaume de Naples. Voir aussi RIEDESEL, *Voyage en Sicile* ; SWINBURNE, *Dalla Puglia* ; GOETHE, *Voyage en Italie*, épitaphe. Goethe détourne, en réalité, le *memento mori* « *Et in Arcadia ego!* », inspiré de Virgile (*Bucoliques*, V, 40-45) et rendu populaire par des peintres tels le Guerchin et Nicolas Poussin.

⁹⁷ Par ses propres tares et par la comparaison avec une Europe septentrionale qui vit une accélération industrielle révolutionnaire, le « Mezzogiorno » se mue aux yeux des observateurs en un sous-continent pauvre et isolé : MACRY, *L'area del Mezzogiorno* ; GALASSO, *L'autre Europe*, p. 145-192 ; BEVILACQUA, *Breve storia*, p. 113 ; CLAVARON, *Comment peut-on être du Sud ?* ; MANCINO, *Scrittori*, p. 46-57. Cette littérature odéporique sera discutée en détail dans le chapitre 9.

⁹⁸ Voir COLAMONICO, *La più antica carta regionale* ; ID., *La carta del Regno di Napoli* ; CARLONE, BLASI (a cura di), *Atlante Storico della Puglia*, vol. 3 ; CAZZATO (a cura di), *Atlante Storico della Puglia*, vol. 4 ; BORRI (a cura di), *L'Italia nelle antiche carte* ; PACICHELLI, *Il Regno di Napoli in prospettiva* ; RIZZI ZANNONI, *Atlante Geografico del Regno di Napoli* ; ID., *Carta del Regno di Napoli*.

Au XIX^e siècle, les représentations littéraires font décidément place aux recherches paléontologiques, botaniques et géologiques⁹⁹, ainsi qu’aux enquêtes d’histoire économique, dans le contexte de l’émergence – au lendemain de l’unité italienne (1861) – d’une « question meridionale »¹⁰⁰. L’archéologie participe de cet élan naturaliste et historien, ce qui mène, entre autres, à l’ouverture d’un premier musée archéologique à Lecce (1868), puis à celle du Musée archéologique national de Tarente (1887)¹⁰¹. À partir de 1877 commence la rédaction de la *Carta Geologica d’Italia (1/100 000)*¹⁰². Sur ces bases, Carmelo Colamonico travaille, de 1916 à 1971, sur les relations entre le peuplement et les caractères hydrogéomorphologiques, la pluviométrie, l’utilisation du sol, les formes de la maison et de l’habitat rural¹⁰³. Parallèlement, au niveau national, Emilio Sereni développe ses études sur le paysage agraire qu’il voit comme une réalité en devenir, déterminée par les conditions sociales, économiques et culturelles de la population¹⁰⁴. Cette accumulation de connaissances nourrit une géographie humaine régionale, notamment autour de Domenico Novembre, actif au sein de l’Université de Lecce, fondée en 1957. Enfin, la recherche naturaliste a beaucoup avancé au siècle dernier sur trois autres aspects qui intéressent de près le chercheur en archéologie du paysage : le climat, l’eau et les sols¹⁰⁵.

⁹⁹ Voir, par exemple, SCACCHI, *Catalogus* ; COSTA, *Fauna del Regno di Napoli* ; ID., *Paleontologia*. Après la fondation de l’Università di Lecce (1957), le *Dipartimento di Scienze e Tecnologie Biologiche ed Ambientali* (DiSTeBA) fournira un nouvel élan : MARCHIORI *et al.*, *Guida Botanica* ; ACCOGLI *et al.*, *Ambienti e itinerari*. Sur la géologie, voir SACCO, *La Puglia* ; GIGNOUX, *Les formations* ; D’ERASMO, *Bibliografia geologica* ; CALDARA *et al.*, *Bibliografia geologica della Puglia* ; BATTISTA *et al.*, *Bibliografia geologica del Salento* ; BOSSIO *et al.*, *Stratigrafia del Neogene*, p. 34-37 ; BOSSIO *et al.*, *Stratigrafia neogenico-quadernaria*, p. 65.

¹⁰⁰ BEVILACQUA, *Breve storia*, p. 111-117 ; MASELLA, *La difficile costruzione*.

¹⁰¹ Dans les mêmes années, Émile Bertaux publie son recensement des monuments de la région (BERTAUX, *L’art* ; Cosimo De Giorgi est l’auteur de contributions sur le Salento qui dépassent l’horizon « local » et « érudit » (DE GIORGI, *La provincia di Lecce* ; ID., *Geografia fisica* ; ID., *Descrizione fisica*), tout comme Antonio Jatta le fait sur le Murge (RAIMONDO, *Antonio Jatta*). En 1914, Gian Alberto Blanc et Quintino Quagliati inaugurent les fouilles du site paléolithique de Grotta Romanelli (Castro, Lecce) : QUAGLIATI, *La Puglia preistorica*.

¹⁰² La couverture du territoire national ne sera achevée qu’en 1976, mais un grand nombre de feuilles avaient entre-temps bénéficié d’une seconde édition. Au cours du XX^e siècle, la recherche se structure autour de l’Università di Bari. Plus récemment, le Consiglio Nazionale delle Ricerche (par la suite C.N.R.) a beaucoup avancé sur les connaissances géophysiques : RICCHETTI, PIERI (coord.), *Puglia e Monte Vulture*, p. 13. Une *Nuova Carta Geologica e Geotematica d’Italia* à l’échelle 1/50 000^e est en cours de rédaction. Voir aussi *Carta geologica delle Murge e del Salento alla scala 1/250 000* (CIARANFI *et al.*, *Note alla Carta geologica*).

¹⁰³ COLAMONICO, *La distribuzione della popolazione nella Puglia centrale e meridionale* ; ID., *La casa rurale*.

¹⁰⁴ SERENI, *Storia del paesaggio agrario*. Emilio Sereni a proposé une approche nouvelle à l’histoire de l’agriculture et des sociétés paysannes dans une perspective marxiste. Son influence en Italie et en Europe a été durable et profonde.

¹⁰⁵ Le moment venu, il sera fait plus ample référence à cette littérature, dont on citera pour l’heure au moins BERGER (dir.), *Des climats*. Sur les enquêtes paléoenvironnementales menées en Italie, voir CASTELLETTI, *I carboni* ; GRASSO, FIORENTINO, *Studi archeobotanici* ; CARACUTA, FIORENTINO, *L’analisi archeobotanica*. Quant aux études hydrologiques, voir CAPODAGLIO (a cura di), *Puglia* ; POLEMIO, LIMONI,

Dans les années soixante, les temps étaient mûrs pour une lecture historique des paysages, sous l'angle de leurs transformations induites par l'interaction homme-milieu à partir de la Préhistoire. De grands spécialistes investissent, d'abord, la Préhistoire d'une région que son précoce tropisme adriatique et oriental¹⁰⁶ caractérise comme un terrain de référence pour le Néolithique européen¹⁰⁷. À la même époque remontent les premières fouilles sur l'Âge du bronze, d'abord sous la houlette de la Soprintendenza per i Beni Archeologici della Puglia (par la suite : SBAP) et sous la pression de l'industrialisation de Tarente¹⁰⁸. Plus tard, les recherches universitaires¹⁰⁹ éclairent les échanges commerciaux et culturels avec le monde balkanique et égéen et la construction de centres fortifiés stables, concentrant une partie de la population rurale. Par-delà les problématiques spécifiques, l'expérience des pré- et des protohistoriens sera précieuse pour toute l'archéologie apulienne. En effet, ces équipes étaient par définition confrontées à la double contrainte de saisir l'histoire des sociétés exclusivement à partir de leurs traces matérielles et de reconnaître une empreinte humaine peu tangible et brouillée par les transformations postérieures. Par conséquent, les préhistoriens ont travaillé sur l'interaction homme-milieu, l'anthropisation des paysages, la localisation des bassins de vie et des ressources, l'appropriation des lieux, misant sur l'éclosion de la géoarchéologie, de la bioarchéologie, de l'archéozoologie ou encore de l'anthropologie physique¹¹⁰. Aussi ont-ils cultivé une approche systémique¹¹¹ de toutes les formes d'occupation du sol. Outre les habitats, les voies et les aménagements défensifs, artisanaux, funéraires ou encore cultuels – qui laissent *a priori* des traces plus visibles et dont l'étude est donc classique en archéologie¹¹² –, ils se sont penchés sur les changements environnementaux, les vestiges des

L'evoluzione dell'inquinamento salino ; DEL PRETE, CAGGIANO, *Aspetti idrogeologici* ; MARGIOTTA, NEGRI, *Alla ricerca*. Pour les études pédologiques et agronomiques, voir chap. 1.

¹⁰⁶ CORRADO, *Puglia preistorica*, p. 67-95.

¹⁰⁷ PALMA DI CESNOLA, *Il Paleolitico superiore* ; ID., *Le Paléolithique inférieur* ; ID., *Le Paléolithique supérieur* ; CREMONESI, GUILAINE, *L'habitat de Torre Sabea* ; INGRAVALLO (a cura di), *La passione dell'origine* ; EAD. (a cura di), *Lontano nel tempo* ; GUILAINE, CREMONESI (dir.), *Torre Sabea*. Ils seront bientôt relayés par une génération formée sur place, de Francesca Radina à Donato Coppola, d'Elettra Ingravallo à Maria Antonietta Gorgoglione.

¹⁰⁸ Celle-ci ne fait, d'ailleurs, que parfaire le « sac de Tarente » qui avait commencé dès la fin du XIX^e siècle (BIANCOFIORE, *L'Età del Bronzo* ; CONTE, *I signori del piccone* ; CREMONESI, *Insedimenti e territorio* ; VAGNETTI, *Aspetti* ; LO PORTO, *Insedimenti protostorici*).

¹⁰⁹ En particulier, Giuliano Cremonesi à Leuca et Cosimo Pagliara à Roca Vecchia : SCARANO *et al.*, *Roca I*.

¹¹⁰ Voir, entre autres, FABBRI, *Il popolamento* ; GRASSO, FIORENTINO, *Studi archeobotanici* ; DE GROSSI MAZZORIN, *Archeozoologia*.

¹¹¹ L'analyse systémique, liée au structuralisme, vise à comprendre les ensembles organisés par une analyse cartésienne de chacune de leurs composantes : voir BERTALANFFY, *General System Theory* ; SIMON, *The organization* ; RAYNAUD, *Les systèmes agraires*, fig. 1.

¹¹² Un tel intérêt pour ce qui n'est pas monumental, ni même bâti, ni (surtout) prestigieux me paraît constituer, du moins dans un premier temps, un élargissement « par défaut » des horizons de la recherche.

agrosystèmes successifs et partant le rapport entre champs, prés et *incultum*, les défrichements, les chablis, le pastoralisme, l'érosion des sols, etc.¹¹³.

Néanmoins, les cultures qui constituent le faciès régional de l'Âge du fer ont exercé une attraction autrement puissante sur la recherche archéologique. En particulier, dans le Salento, les fouilles ont investi les habitats des Messapiens¹¹⁴, l'une des trois peuplades – avec les Dauniens au Nord, jusqu'à l'Ofanto, et les Peucètes, installés sur le plateau des Murge – issues de la différenciation des Iapyges, dont la présence est attestée par les sources grecques puis romaines, à partir de la *Périégèse* d'Hécatee de Milet (env. 550-480 av. n.è.)¹¹⁵. Ces peuplades sont les premières qui soient dotées d'une identité spatiale et culturelle¹¹⁶, éclairées comme elles le sont par les sources grecques – rappelons que c'est à la limite des territoires messapien, peucète et lucanien (au sud, dans l'actuelle région Basilicate) que des gens venant de Sparte et de Laconie fondent en 706 la colonie de Tarente¹¹⁷ – et en tant que bâtisseurs de centres urbains fortifiés dont les ruines ponctuent le paysage régional. En effet, au IV^e siècle, au terme de la période la plus âpre des conflits avec Tarente¹¹⁸, la Messapie apparaît dominée par une aristocratie guerrière¹¹⁹ qui réside dans un certain nombre de cités-états privilégiant les éminences mêmes minimales et les côtes, avec une attention constante à l'approvisionnement hydrique, alors que l'habitat dispersé est peu représenté¹²⁰. Ce réseau d'habitat fixe durablement le peuplement et la

¹¹³ Voir, pour une approche générale, VERNET, *L'homme et la forêt* ; GUILAINE (éd.), *Premiers paysans* ; DELORT, WALTER, *Storia dell'ambiente*, p. 32 ; GUILAINE, *De la vague*, p. 41-42. Sur la Pouille, voir, entre autres, NOVEMBRE, *Aree antiche e recenti* ; CORRADO, *Puglia preistorica*, p. 58-60, 82-83 ; COSTANTINI, STANCANELLI, *La preistoria agricola* ; SIMONE, *Le aree*, p. 47 ; DI RITA, MAGRI, *Holocene drought* ; DI RITA et al., *Holocene environmental changes*.

¹¹⁴ Après les fouilles sur l'habitat de Cavallino (Lecce) dirigées par Giuseppe Nenci et Paolo Arias dès 1964, de la Scuola Normale Superiore di Pisa, Francesco D'Andria a fait de la recherche sur les Messapiens un axe de recherche durable et structuré, établissant un grand nombre de collaborations internationales.

¹¹⁵ Les sources grecques et romaines sur la région ont été exhaustivement traitées par Mario Lombardo. Sur Hécatee, voir, en particulier, LOMBARDO, *I Messapi*, 10-11, p. 6-8, 258-259. Voir aussi PRONTERA, *L'Italia nell'ecumene dei Greci*.

¹¹⁶ D'après l'hypothèse qui paraît actuellement la plus probable, cet ethnonyme serait à l'origine du chrononyme latin « Apulia », à travers le grec « Iapudia », à son tour dérivé de « Iapygia ». Voir LAMBOLEY, *Recherches*, p. 1 et D'ERCOLE, *Identités*, pour les ethnonymes et les choronymes afférant à ces peuplades et à la région. En particulier, J.-L. Lamboley souligne que la *Iapygia* s'étend, d'abord, au seul Salento (Hérodote, Thucydide, Strabon) puis à la Pouille entière (Polybe).

¹¹⁷ Strabon, *Geographica*, VI, 3,2 C278), citant Antiochos de Syracuse : LOMBARDO, *I Messapi*, 15, p. 10-11.

¹¹⁸ Plutarque, *Vita Agidis*, 3, 2 et Pausanias, *Graeciae Descriptio*, III 10,5.

¹¹⁹ BELOTTI, *Les paysages antiques*, t. I, p. 19.

¹²⁰ Deux concentrations ont été repérées : la première aux pieds des Murge, d'*Egnatia*, Brindisi et Valesio, sur l'Adriatique, à Ceglie, Oria, Mesagne, Muro Maurizio et Muro Tenente vers l'intérieur jusqu'à Manduria, Li Castelli et S. Pancrazio sur le versant ionien ; la deuxième correspondant au Salento méridional, de Nardò, Alezio, *Rudiae*, Lecce, Rocavecchia, Soleto, Vaste et Muro Leccese à Ugento, *Veretum*, Montesardo, Torre S. Gregorio, Torre S. Giovanni, Leuca et Otrante. Entre les deux, une zone de moindre présence correspond à la plaine intérieure, en partie marécageuse (NOVEMBRE, *Ricerche*, p. 62 ; D'ANDRIA, *Insedimenti e territorio*, p. 393-399, 417, 447-449 ; GUAITOLI, *Il territorio*, p. 243-244 ; AURIEMMA, *Salentum a salo*, p. 305). Après la fin du conflit avec Tarente, dans la seconde moitié du IV^e siècle le réseau des cités se

territorialisation¹²¹ : en dépit d'abandons, dédoublements et pertes de fonctions successifs, le réseau des cités messapiennes restera la matrice de l'actuel tissu urbain du Salento. En revanche, nos connaissances dans le domaine du paléoenvironnement, du paysage et de la production agricole sont encore insignifiantes¹²², du moins jusqu'au IV^e siècle av. n.è., quand les textes fournissent davantage d'informations¹²³.

Au début du III^e siècle, les Messapiens combattent aux côtés de Tarente et de Rome dans les guerres samnites, puis participent à la guerre de Pyrrhus et de Tarente contre Rome. L'époque romaine – qui commence alors avec l'annexion de la cité grecque en 272 av. n.è., à la suite de laquelle le *Bellum Sallentinum* (266) place les Messapiens dans l'orbite romaine¹²⁴ – paraît paradoxalement moins bien étudiée, en ce qu'elle n'a pas fait l'objet de fouilles programmées, avec l'importante exception d'*Egnatia*¹²⁵. Néanmoins, les indices d'occupation de cette longue phase historique sont prédominants dans le paysage urbain et rural¹²⁶. En effet, avec la romanisation, la Pouille méridionale est réorganisée sur la base des intérêts et du modèle de production de la puissance dominante. Cela implique la diffusion d'une culture matérielle standardisée qui favorise la visibilité et la datation des

stabilise et l'on observe la diffusion d'un habitat dispersé formé de fermes disposées le long des voies (D'ANDRIA, *Insedimenti e territorio*, p. 437, 443 ; YNTEMA, *In Search* ; BOERSMA, *Oria e Valesio* ; BELOTTI, *Un exemple de prospection*, p. 159 ; DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 29).

¹²¹ D'ANDRIA, *Insedimenti e territorio*, p. 401 ; *Id.* (a cura di), *Archeologia dei Messapi* ; LAMBOLEY, *Recherches sur les Messapiens*.

¹²² Les études paléoenvironnementales restent insuffisantes : DI RITA, MAGRI, *Holocene drought*, p. 303.

¹²³ Bien que ces références soient influencées par des *topoi*, des poncifs et des mythes littéraires qu'il s'agit de décoder : BELOTTI, *Les paysages antiques*, I, p. 75-90, à qui ces réflexions sur les sources doivent beaucoup. À titre d'exemple, l'on remarque l'insistance de ces sources sur la diffusion et la maîtrise de l'élevage de chevaux de la part des Messapiens (Varron, *De re rustica*, II 7, 1-6 ; Virgile, *Aeneidis*, VII, 691-697, pour lequel voir LOMBARDO, *I Messapi*, 119, p. 71-72).

¹²⁴ Les triomphes de 266 sont célébrés « sur les Sallentins et les Messapiens », ceux de 267 « sur les Sallentins » : *Fasti triumphales Capitolini*, in LOMBARDO, *I Messapi*, 272, p. 147. Par la suite, Varron (*Antiquitates rerum humanarum*, III fr. VI Mirsch, *apud* Pseudo-Probus, *In Vergilii Bucolica et Georgica Commentarius*, VI 31) mentionne les *Salentini* près de *Castrum Minervae* (Castro – Lecce) : LOMBARDO, *I Messapi*, 79, p. 49-50. À la fin de la République, Strabon affirme : « [...] les Grecs l'appellent aussi Messapie, alors que les populations indigènes appellent terre des Salentins la partie autour du Cap Iapyge, et le reste terre des Calabres ». Plusieurs extraits de Pline (*Naturalis historia*, III, 106 et *passim*, in LOMBARDO, *I Messapi*, 219-229 et fig. 8) viennent confirmer que les *Sal(l)entini* habitent le versant ionien, de Tarente à Leuca, tandis que les *Calabri* occupent le versant adriatique jusqu'aux alentours de Bari. Notamment : « [...] *Calabrorum mediterranei* [Dans l'intérieur de la Calabre] *Aezetini, Apamestini, Argetini, Butuntinenses, Deciani, Grumbestini, Norbanenses, Palionenses, Stulnini, Tutini. Salentinorum Aletini, Basterbini, Neretini, Uzentini, Veretini* » (*Naturalis historia*, III, 106). Sur l'oscillation orthographique « *Salentini/ Sallentini* », qui remonte d'une part aux sources grecques et de l'autre aux sources latines, voir LAMBOLEY, *Recherches*, p. 1, n. 1.

¹²⁵ FABRE *et al.*, *Dix ans de recherches*.

¹²⁶ Les recherches menées par la SBAP, le Musée de Brindisi, les universités de Lecce, Sienne, Besançon et beaucoup d'autres ont construit une carte archéologique très fournie pour cette phase historique : voir, entre autres, LOMBARDO, MARANGIO, *Il territorio brindisino* ; COMPATANGELO, *Un cadastre de pierre* ; GUAITOLI, *Il territorio* ; APROSIO, *Archeologia dei paesaggi*. Il ne faudrait pas oublier la place de l'archéologie sous-marine (voir, entre autres, PIETROPAOLO, *L'approdo* ; AURIEMMA, *I siti archeologici* ; EAD., *Archeologia subacquea* ; EAD., *Salentum a salo*).

occupations ainsi que la définition des activités agraires dominantes, même en l'absence d'approches géo- et bioarchéologiques. Dans ce nouveau cadre politique, les données archéologiques¹²⁷ dessinent la marginalisation du Salento ionien et méridional¹²⁸, alors que Brindisi – où une importante colonie de droit latin a été déduite en 244/3 – est placée en position dominante sur l'Adriatique, au débouché de la voie Appienne¹²⁹. Son rôle politique, militaire et économique sera ensuite exalté par la conquête de la Macédoine et de la Grèce¹³⁰. Plus tard, une partie des Salentins se rallie à Hannibal et pour cela Rome les punira âprement¹³¹. Dès lors, de nombreux centres fortifiés, détruits et vidés par la déportation de leur population, périssent, notamment ceux qui ne reçoivent pas de statut municipal après la Guerre Sociale (90 av. n.è.)¹³².

Avec la phase tardo-républicaine, les assignations agraires¹³³ relancent les campagnes salentines¹³⁴, qui semblent acquérir une claire vocation oléicole¹³⁵. Sous Auguste, quand la *Italiae regio secunda Apulia et Calabria* est constituée, le territoire apparaît semé d'habitats ruraux (les indices de petites et moyennes fermes sont très présents en prospection) et de villages, avec des secteurs plus dynamiques se plaçant autour d'*Egnatia*, de Tarente et le long de l'*Appia*¹³⁶. Néanmoins, Strabon puis Plinie soulignent le redimensionnement quantitatif et qualitatif des habitats messapiens¹³⁷.

¹²⁷ NAPOLITANO, *Le dinamiche* et DE MITRI, *Inanissima pars*, pour un bilan critique de la bibliographie antérieure.

¹²⁸ YNTEMA, *In Search*, p. 197-203 ; BURGERS, *Constructing* ; COCCHIARO, *Contributo*.

¹²⁹ SILVESTRINI, *Le città*, p. 131. En revanche, Tarente est anéantie et ce n'est qu'en 123 av. n.è. que la *Colonia Neptunia* y sera déduite, avec un statut de droit romain : SILVESTRINI, *Le città*, p. 117.

¹³⁰ APROSIO, *Brindisi*, p. 96 ; MANACORDA, *Sulla proprietà* ; APROSIO, *Archeologia dei paesaggi*, p. 107-131.

¹³¹ Tite-Live, *ab Urbe condita*, XXV, 1,1 : « *Ipsorum interim Sallentinorum ignobiles urbes ad eum defecerunt* » ; *Ibid.*, XXVII 15, 4 : « *Q. Fabius consul oppidum in Sallentinis Manduriam vi cepit* ».

¹³² NOVEMBRE, *Ricerche*, p. 102 ; SILVESTRINI, *Le città*.

¹³³ NOVEMBRE, *Ricerche*, p. 100-102 ; COMPATANGELO, *Un cadastre de pierre* ; CHIOCCI, POMPILIO, *Osservazioni*, p. 161-163 ; COMPATANGELO-SOUSSIGNAN, *Modificazioni ambientali* ; GUAITOLI, *Il territorio*, p. 244-247.

¹³⁴ CAMBI, *Calabria romana*. D'ailleurs, les ouvrages et infrastructures se multiplient et la mise en valeur des campagnes se traduit par une multiplication des formes d'habitat dispersé (*villae*, manufactures d'amphores, etc.) : voir, entre autres, APROSIO, *Brindisi*, p. 104-111. Enfin, l'assimilation culturelle agit en profondeur sur la culture et la langue messapienne : GIARDINO, *Per una definizione*, p. 183, n. 139 ; DE SIMONE, MARCHESINI, *Monumenta*.

¹³⁵ DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 32-37, avec bibliographie de détail.

¹³⁶ APROSIO, *Brindisi*, p. 126 ; DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 38-41.

¹³⁷ Dans la région Strabon mentionne les Sallentins dans la région du Cap de Leuca (qu'il appelle *Salentina*) (Strabon, *Geographica*, VI, 3, 1), et les Calabrais ailleurs. Le même auteur (*Geographica*, VI, 3,5, C281-282) mentionne *Taras*, *Baris* (« maintenant Vereton »), *Leuca*, *Hydrus*, *Brentesion*, *Rhodaiai* [*Rudiae*], *Loupiiai* [*Lupiae*], *Aletia* et « au milieu de l'isthme, *Ouria* ». Ces centres ne sont – à l'exception de Brindisi et de Tarente – que des villages sans importance, « à tel signe leurs villes ont été affaiblies par la guerre ». Plinie (*Nat. Hist.* III, 99-105) mentionne, à son tour, « [...] a Tarento Brundisium [...]. *Oppida per continentem a Tarento Uria, cui cognomen ob Apulam Messapiae, Sarmadium, in ora vero Senum, Callipolis, quae nunc est Anxa [...]. Inde XXXIII promunturium quod Acran Iapygiam vocant [...]. Ab eo Basta oppidum et*

Une troisième mutation dans l'organisation productive et territoriale du Salento débute dans la seconde moitié du III^e siècle n.è. L'on assiste maintenant à une réorientation monoculturale et extensive¹³⁸ – privilégiant la céréaliculture – justifiée par l'insertion de la région dans l'économie-monde tardo-antique¹³⁹. À partir du milieu du IV^e siècle, la désertion de la côte adriatique paraît assez profonde¹⁴⁰ mais l'Appia attire de très grandes et peu nombreuses *villae*, qui concentrent la propriété. Ce réseau n'entrera en crise qu'au passage du V^e au VI^e siècle¹⁴¹. Entre-temps, la restructuration administrative dioclétiano-constantinienne déplace le barycentre de la *regio secunda* vers la vallée de l'Ofanto, où Canosa devient la capitale régionale¹⁴², ce qu'illustre également la désignation toujours plus fréquente de la province par le seul nom *Apulia*¹⁴³. Entre la fin du IV^e et le VI^e siècle, presque toutes les *civitates* salentines deviennent des évêchés : *Egnatia*, Brindisi, Lecce, Otrante, Tarente et Gallipoli¹⁴⁴. Si ces villes restituent encore des indices d'une certaine monumentalité, elles n'échappent pas à un mouvement de ruralisation généralisée¹⁴⁵. Ensuite, ni les *razzias* des Wisigoths ni l'occupation ostrogothique n'affectent en profondeur les cadres territoriaux de la région, qui est, en revanche, touchée par les destructions de la guerre gréco-gothique (535-553), qui sévit dans le Sud et en Pouille tout particulièrement, à partir de 543¹⁴⁶. L'on observe maintenant un glissement des fonctions portuaires de Brindisi vers Otrante et Tarente¹⁴⁷, si bien que l'axe de communication stratégique principal se déplace sur un itinéraire Tarente-Otrante passant par Oria et Lecce, plus méridional par rapport à la voie Appienne¹⁴⁸.

Hydruntum [...] Soletum desertum, dein Fratuentium, portus Tarentinus, statio Miltopes, Lupia, Balesium, Caelia, Brundisium [...] ». Pour une discussion critique de cet extrait de Pline, voir UGGERI, *La viabilità*, p. 91-135. Voir aussi SIMON, *Le rivage grec*.

¹³⁸ GUAITOLI, *Il territorio*, p. 249-250.

¹³⁹ NAPOLITANO, *Le dinamiche*, p. 38-39.

¹⁴⁰ *L'It. Burd.* (609) ne mentionne aucune cité entre Otrante et Brindisi : LOMBARDO, *I Messapi*, 341, p. 179.

¹⁴¹ APROSIO, *Brindisi*, p. 128-129; 146-172. La Table de Peutinger (*Tabula Peutingeriana*, VI 5-VII 2 ; BOSIO, *La Tabula Peutingeriana*) mentionne sur l'Adriatique *Gnatiae, Spelunis*, Brindisi, le fleuve *Pastium, Balentium*, Lecce, Otrante, Castro, *Veretum* et *Portus Salentinum* ; sur le versant ionien, Tarente, Manduria, Nardò, *Baletium* et Ugento. Le long de la voie Appienne, *Mesochoro*, Oria et *Scannum*. Voir LOMBARDO, *I Messapi*, 344, p. 182 ; UGGERI, *La viabilità*, p. 136-142.

¹⁴² Contre l'historiographie dominante (RUGGINI, *Economia e società*), Francesco Maria De Robertis (*Sulle condizioni*) avait déjà postulé l'essor tardo-antique de la vallée de l'Ofanto. La recherche archéologique est depuis venue corroborer sa vision : VOLPE, *Sulle condizioni economiche*, p. 111 ; *ID.*, *Paesaggi della Puglia ; ID.*, *Paesaggi e insediamenti ; ID.*, *Villaggi e insediamento sparso* ; DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 42-43.

¹⁴³ DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 41-46.

¹⁴⁴ MARTIN, *La Pouille*, p. 129-133.

¹⁴⁵ NAPOLITANO, *Le dinamiche*, p. 211 ; ARTHUR, *La città*, p. 184 ; APROSIO, *Brindisi*, p. 159-161.

¹⁴⁶ GIORDANO, *La guerra greco-gotica*, p. 73 ; NOYÉ, *La Calabre*, p. 291-292 ; ARTHUR, *Per una carta archeologica*, p. 64.

¹⁴⁷ Procope, *Guerres*, II 5,1 ; III 9,22 ; III 10, 5-12 ; V 15, 21-22 ; Grégoire le Grand, *Epistulae*, IX, 169, 200, 205. Voir aussi CORSI, *Dall'antichità*, p. 137.

¹⁴⁸ UGGERI, *Il confine*, p. 503 ; STRANIERI, *Un limes*.

2.2 Du haut Moyen Âge à nos jours. Questions, scénarios de substitution et axes de recherche

Le millénaire allant du V^e siècle av. n.è. au V^e siècle n.è. constitue un continent de connaissances – toutes relatives qu’elles soient – avec ses noms de lieux et de peuples, des personnalités individuelles et des événements forts qui dessinent une chronologie et des évolutions assez claires, du moins sur le plan politique et territorial. Par ailleurs, ces acquis posent un cadre de vie où les pôles organisant le réseau d’habitat sont connus, tout en fournissant une idée pas trop évanescence des paysages, des régimes et des activités agraires dominantes, secteur par secteur et au fil du temps. Ce cadre de vie antique n’est pas l’objet d’étude du médiéviste, qui peut pourtant s’en servir comme une source indirecte car il est la matrice des paysages médiévaux, une matrice déstructurée mais sans doute non effacée par la guerre gréco-gothique, puis héritée par les sociétés médiévales qui y ont ensuite laissé leur propre empreinte¹⁴⁹.

Par rapport à cette séquence, la période allant du VI^e au XI^e siècle apparaît comme une immense lacune. En effet, les sources écrites portant sur ces époques sont très rares et ce n’est que très récemment que la recherche archéologique a entrepris de caractériser la culture matérielle, le réseau d’habitat et le paysage agricole médiévaux. Or, des raisons égales et inverses à celles qui justifient l’intérêt pour l’Antiquité poussent le spécialiste du haut Moyen Âge à se pencher attentivement sur la situation du bas Moyen Âge et de l’époque moderne. En effet, celui-ci a hérité inévitablement de certains caractères de sa matrice alti-médiévale, que nous connaissons si peu, au demeurant. Cela nous permet d’espérer pouvoir lire régressivement¹⁵⁰ certains caractères de l’organisation des espaces de la séquence précédente dans les structures des époques suivantes.

Néanmoins, ni l’une ni l’autre de ces démarches ne sauraient combler la lacune intermédiaire, si bien que les premiers siècles du Moyen Âge gardent tout entier leur caractère obscur. Si cette image archétypale de l’historiographie européenne s’expliquait à

¹⁴⁹ Voir ARTHUR, *Per una carta archeologica*, p. 74.

¹⁵⁰ Pour une critique de la démarche régressive, voir ROBERT (dir.), *Sources et techniques*, p. 1-5.

l'origine par la nature présumée catastrophique des événements qui marquent la fin du monde antique, aujourd'hui cette épithète se justifie plutôt en raison de l'effrayante raréfaction des sources, notamment textuelles. En particulier, dans le cadre de la médiévistique européenne, la Pouille méridionale est l'une des régions les moins documentées, jusqu'au X^e siècle inclus¹⁵¹. Ainsi, le secteur étudié n'offre guère de textes ni d'artefacts diagnostiques pour cette période. L'éloignement des grandes abbayes campaniennes – à cette époque, les productrices quasi uniques de chartes en Italie méridionale – justifie la rareté de la première série documentaire. Quant à la culture matérielle, l'on postule habituellement son caractère autarcique et l'utilisation accrue de matériaux périssables. Cela n'a pas empêché l'historiographie de faire feu de tout bois et d'atteindre des résultats précieux, bien avant que la recherche archéologique ne se mette au travail. De ces résultats et des débats afférents je tâcherai de fournir un tableau exhaustif plus loin, dans un rapport dialectique avec mes propres données. Pour l'heure, je me bornerai à en indiquer au lecteur les questionnements essentiels, les acquis et les lacunes ainsi que les représentations historiographiques les plus fallacieuses ayant servi de scénarios de substitution, pour mieux m'en démarquer voire les ignorer par la suite.

Jusqu'aux années 1970, l'étude des textes fournissait les jalons d'une histoire politique dont on voyait, cependant, mal la traduction dans les cadres territoriaux et dans les identités culturelles des sociétés en présence. À ce propos, depuis la synthèse fondatrice de Jules Gay, au début du siècle dernier, ce tableau a été approfondi par André Guillou, Vera von Falkenhausen, Thomas S. Brown, Neil J. Christie, Filippo Burgarella, Enrico Zanini, Salvatore Cosentino, Annick Peters-Custot¹⁵² et quelques autres chercheurs. Ces travaux ont établi que, à partir de la fin du VI^e siècle, la Pouille devient une zone-frontière aux caractères complexes, aux marges des mondes byzantin, longobard et, plus tard, arabe.

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une parenthèse concernant l'ethnonyme « lombard » ou longobard ». Je propose, en effet, d'utiliser le second tout au long de mon exposé, alors que cet usage – traditionnel en italien et en allemand, plus récemment introduit en anglais¹⁵³ – n'a pas percé chez les médiévistes francophones¹⁵⁴. Or, force est

¹⁵¹ MARTIN, *La Pouille*, p. 35 ; ARTHUR, *La formazione*.

¹⁵² GAY, *L'Italie méridionale* ; DELOGU *et al.*, *Longobardi e Bizantini* ; GUILLOU *et al.*, *Il Mezzogiorno* ; GUILLOU, *Studies* ; *ID.*, *Città e campagna* ; *ID.*, *L'Italie byzantine* ; VON FALKENHAUSEN, *La dominazione* ; *EAD.*, *I Bizantini* ; *EAD.*, *Le istituzioni* ; BROWN, *Settlement* ; *ID.*, *Otranto* ; *ID.*, *Byzantine Italy* ; BROWN, CHRISTIE, *Was there a Byzantine model* ; BURGARELLA, *Tendenze* ; MARTIN, *La Pouille* ; ZANINI, *Le Italie bizantine* ; *ID.*, *Archeologia bizantina* ; COSENTINO, *Storia dell'Italia bizantina* ; PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*.

¹⁵³ JARNUT, *Geschichte* ; CHRISTIE, *The Lombards*.

¹⁵⁴ L'usage n'en est pas, toutefois, totalement absent : voir, par exemple, TOUBERT, *Frontière et frontières*, p. 16 : « [...] des genres de vie spécifiques – comme celui du 'soldat-paysan' que l'historiographie traditionnelle attribuait naguère encore aux *arimanni* longobards ». Quant au choix entre les deux formes attestées (rarement) en français – « longobard », « langobard » – elles sont toutes deux légitimes, dérivant des gentilés et des choronymes utilisés dans les sources latines et byzantines (« *Longobardia* » dans la Chronique

de constater que, bien souvent, une gênante ambiguïté peut s’installer dans le discours si on ne distingue pas les « Longobards » du haut Moyen Âge des « Lombards », habitants de l’Italie septentrionale au bas Moyen Âge ou de l’actuelle région Lombardie¹⁵⁵.

En même temps que la région devient en grande partie un « pays lombard »¹⁵⁶ (600-675), le tissu administratif, urbain et économique tardo-antique s’y déstructure¹⁵⁷. Face à l’*Apulia* longobarde¹⁵⁸, Byzance concentre d’abord son intérêt sur Tarente, dotée d’un port à la hauteur de sa flotte et bien relié par la voie Appienne au cœur du duché longobard de Bénévent¹⁵⁹, tandis que diminue l’importance de Brindisi, qui ira jusqu’à perdre son siège épiscopal¹⁶⁰. Ensuite, la conquête longobarde de Tarente et de Brindisi, réalisée par le duc Romuald II entre 675 et 684¹⁶¹, réduit le domaine byzantin au Salento méridional, autour du port stratégique d’Otrante, qui devient la capitale du thème de *Calabria*, comprenant la partie du *Bruttium* restée sous contrôle impérial¹⁶². La situation se fait plus complexe lorsque les guerres intestines du Duché et les guerres orientales et balkaniques de Byzance favorisent les attaques arabo-musulmanes sur les côtes et dans l’arrière-pays, dans le but de se procurer des esclaves. Les Arabes s’emparent même de Tarente et de Bari, qui sera le centre d’un émirat entre 847 et 871¹⁶³. À la fin du IX^e siècle, la reconquête byzantine de la région qualifie Bari, entre-temps montée en puissance grâce au commerce maritime, comme le centre du nouveau thème de *Longobardia*, puis (vers 975) du catépanat d’Italie, dont la dénomination traduit des ambitions territoriales renouvelées. Les cités marchandes

du Mont-Cassin et dans la documentation vénitienne ; « *Langobardia* » chez Liutprand et Constantin Porphyrogénète ; parfois, on trouve également « *Langibardus* » et « *Longibardus* ». Néanmoins, les auteurs français ont suivi le plus souvent l’usage de leurs collègues italiens.

¹⁵⁵ Pourquoi s’astreindre à d’inconfortables pirouettes verbales à chaque fois qu’on voudrait dire, par exemple, que les *Lombards* (Longobards) s’installèrent dans les actuelles régions de Vénétie et de *Lombardie* ? Ou que des vestiges de droit *lombard* (longobard) subsistent dans la *Lombardie* de la fin du Moyen Âge ? Ou encore quand il faudrait parler des caractères de l’architecture ou de la sculpture *lombardes* (longobardes) de la Pouille ou du Frioul tandis qu’un style proprement dit « lombard » existe (plus tard) en tant que déclinaison de l’art roman ? Enfin, personne ne songe à confondre Alamans et Allemands (ni Suisses alémaniques), Francs et Français (ni Franciliens), Angles et Anglais !

¹⁵⁶ MARTIN, *La Pouille*, p. 163-164, 169, 176. Les Longobards pénètrent en Italie par le Frioul en 568.

¹⁵⁷ MARTIN, NOYÉ, *Guerre*.

¹⁵⁸ Les sources illustrent l’utilisation ciblée des deux choronymes classiques, *Apulia* et *Calabria*, au service de représentations politiques différentes : PERTUSI, *Ordinamenti militari*, p. 662, 686-687.

¹⁵⁹ CORSI, *La spedizione*.

¹⁶⁰ GUILLOU, *Les saints* ; FALLA CASTELFRANCHI, *Note* ; MARTIN, *La Pouille*, p. 246.

¹⁶¹ Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, VI, 1.

¹⁶² Constantin Porphyrogénète, *De administrando Imperio*, 27, p. 116. L’ancien choronyme *Calabria* se trouve valorisé dans les sources byzantines lorsque les Longobards élargissent les limites du duché au VII^e siècle : dès lors, le gouverneur des terres byzantines résiduelles (*Calabria*, l’actuelle Pouille méridionale, et *Bruttium*, l’actuelle Calabre), siégeant à Otrante, portera le nom de *dux Calabriae* (FALKENHAUSEN, *La dominazione* ; BURGARELLA, *Le terre bizantine*, p. 431-437 ; CORSI, *Lecce e il suo territorio*, p. 36, n. 30-33). Pour un bilan très fouillé sur la question choronymique, voir LOZZI GALLO, *La Puglia*, p. 45-54.

¹⁶³ MUSCA, *Saraceni e Bizantini* ; ID., *L’emirato di Bari* ; ARTHUR, *Saraceni, schiavi*.

de la côte adriatique s'insèrent dans les commerces transadriatiques et deviennent les relais de Venise – dont l'expansionnisme contre déjà les ambitions byzantines –, avant de se tourner vers les Normands contre Byzance.

Or, sur la séquence de trois siècles comprise entre la conquête longobarde et la reconquête byzantine, nous manquons de documents de la pratique tandis que les sources narratives – byzantines, longobardes, germaniques ou arabes –, sont très peu disertes. Si quelques jalons chronologiques situent le Salento dans le théâtre méditerranéen, il est impossible de définir les dispositifs géopolitiques, l'organisation territoriale et les cadres administratifs. La frustration générée par ce vide documentaire a été sublimée par l'échafaudage d'une foisonnante tradition érudite, dans le but de proposer un scénario des relations établies entre Byzantins et Longobards, ainsi qu'un tracé de la ligne de frontière qui était censée les séparer dans le Salento septentrional. C'est le théorème du « *limes* byzantin du Salento » ou « *limitone dei greci* »¹⁶⁴, sur lequel je reviendrai dans le dernier chapitre. En revanche, avec la reconquête byzantine, l'image du territoire devient plus nette, même si les sources éclairent mieux Bari et la Pouille septentrionale que le Salento.

Par ailleurs, il était encore plus malaisé, eu égard à l'étroitesse de la base de données, de parler du réseau urbain et de l'habitat rural. Ce sont surtout André Guillou, Ghislaine Noyé et Jean-Marie Martin qui ont labouré ce terrain¹⁶⁵. Les historiens de l'art avaient également obtenu quelques résultats, depuis le recensement des monuments de la région effectué par Émile Bertaux. Dès lors, bon nombre de publications ont levé le voile sur une culture figurative complexe – conservée pour l'essentiel par des vestiges d'édifices religieux et par des fragments architecturaux erratiques – qui a été tour à tour qualifiée de « longobarde » ou de « byzantine »¹⁶⁶. Néanmoins, ces travaux, tout comme les très ponctuelles fouilles de sauvetage qui ont eu lieu jusqu'à la fin des années 1970, ne pouvaient restituer que des minuscules parcelles d'information. De plus, la prédominance du religieux dans ce domaine perpétuait – par « effet de source » – un autre mythe historiographique qui remonte à Émile Bertaux lui-même, pour qui « des communautés de moines basilien fondèrent quantité de monastères et d'ermitages »¹⁶⁷. Par la suite, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, la communauté scientifique a déconstruit le mythe « basilien ». La bibliographie d'après-guerre a cessé d'attribuer les centaines de grottes qui ponctuent les *gravine* à l'ouest de Tarente et, de façon plus sporadique, l'ensemble des plateaux calcaires apuliens, à l'œuvre d'hommes pieux venus d'Orient, pour identifier

¹⁶⁴ Pour un bilan critique, voir STRANIERI, *Un limes* ; *ID.*, *La frontière* ; *ID.*, *Le « limitone dei greci »*.

¹⁶⁵ MARTIN, *La Pouille*, p. 258-272, avec bibliographie antérieure, où l'on constatera, cependant, que le tableau proposé est presque entièrement construit à partir de sources extérieures à l'espace salentin.

¹⁶⁶ L'on citera pour l'heure la synthèse la plus récente : FALLA CASTELFRANCHI, *La cultura artistica*.

¹⁶⁷ BERTAUX, *L'art*, p. 117. Voir aussi JACOB, MARTIN, *L'Église* ; PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 5-10.

plutôt la prédominance dans le Salento du haut Moyen Âge d'une forme diffuse d'habitat rupestre. Si un tel modèle relevait d'une tentative légitime de justifier le grand nombre de grottes – dont beaucoup ne sont pas dépourvues d'un intéressant décor architectural et pictural – relevées sur le territoire régional, il souffrait de l'absence de données stratigraphiques illustrant la chronologie et la fonction de ces aménagements. En même temps, l'absence de données sur l'habitat du haut Moyen Âge ne pouvait que renforcer l'idée qu'à cette époque la population avait massivement déserté villes et villages pour se convertir à une forme de vie troglodytique, censée répondre à un souci de sécurité et au manque de ressources, même si ce mode de vie avait pu devenir une forme d'habitat autonome et alternative, ce qui faisait parler de « civilisation rupestre »¹⁶⁸.

En dépit de scénarios plus ou moins fantaisistes, que Paul Arthur a défini comme un « faux passé historiographique »¹⁶⁹, quelques acquis existent indéniablement pour ce qui tient aux territoires, aux villes et même à l'habitat rural¹⁷⁰. En revanche, l'histoire de l'environnement, des paysages, des régimes, des productions et des sociétés agraires du haut Moyen Âge salentin restait entièrement à écrire il y a à peine vingt ans. Avant les années 1990, en effet, les seuls programmes de recherche sur ces périodes s'étaient déroulés sur la plaine alluviale du Tavoliere, où la photographie aérienne se révélait très efficace¹⁷¹. De telles enquêtes étaient le fait d'équipes étrangères et des médiévistes de l'Université de Bari, notamment Cosimo D'Angela. Ce dernier fut également à l'initiative de la plupart des petites opérations touchant des églises et des cimetières ruraux salentins¹⁷². En revanche, les fouilles de Stella Patitucci Uggeri à Brindisi tout comme les fouilles urbaines d'Otrante – les premières en Pouille méridionale menées par une équipe pluridisciplinaire qui a pu étudier des séquences stratigraphiques allant de l'Antiquité à nos jours – restaient tout à fait exceptionnelles¹⁷³.

¹⁶⁸ FONSECA (a cura di), *Habitat* ; FONSECA *et al.*, *Gli insediamenti* ; MARTIN, *Il popolamento* ; SAMMARCO, *PARISE, Insediamenti rupestri*, p. 27-29.

¹⁶⁹ ARTHUR, *La formazione*.

¹⁷⁰ Néanmoins, l'« invisibilité archéologique » du haut Moyen Âge est encore la règle dans la plupart de la Péninsule, en dépit de trois décennies de recherches scientifiques : BROGIOLO *et al.* (a cura di), *Dopo la fine*.

¹⁷¹ L'on peut citer, à titre d'exemple, les fouilles de Joseph Mertens à *Herdonial* Ortona (Foggia), poursuivies par Giuliano Volpe (VOLPE (a cura di), *Ortona*), puis les fouilles de Fiorentino, de Vaccarizza et de Monte S. Angelo (Foggia) (voir CALÒ MARIANI *et al.*, *Fiorentino ville désertée* ; MARTIN, *La Pouille*, p. 40, avec bibliographie antérieure).

¹⁷² D'ANGELA, *La documentazione* ; *ID.*, *La cattedrale*. L'action de D'Angela sera relayée, à partir des années 1990, par Giuliano Volpe : voir, entre autres, VOLPE (a cura di), *S. Giusto* ; VOLPE, *Paesaggi della Puglia* ; VOLPE *et al.*, *Il 'Progetto Valle del Celone'* ; VOLPE, *Villaggi e insediamento sparso*.

¹⁷³ PATITUCCI UGGERI, *La necropoli* ; *EAD.*, *Brindisi* ; *EAD.*, *La ceramica medievale* ; D'ANDRIA, *La documentazione archeologica negli insediamenti* ; D'ANDRIA, *La documentazione archeologica medievale* ; MICHAELIDES, WILKINSON (ed.), *Excavations at Otranto I* ; D'ANDRIA, WHITEHOUSE (ed.), *Excavations at Otranto II*.

Les choses changent à partir de 1991 : en effet, après la fouille de l'atelier céramique de Porto Mitello à Otrante en 1991-1992, Paul Arthur inaugure à Lecce un enseignement, un laboratoire et des recherches systématiques sur le Salento médiéval¹⁷⁴. Comme on le verra tout au long de l'exposé des résultats de cette thèse – qui s'inscrit dans ce mouvement, dans le cadre d'une collaboration internationale et interdisciplinaire –, les résultats de deux décennies de recherche permettent de nuancer le tableau sombre jusqu'à la caricature d'un haut Moyen Âge vide d'hommes et de terres cultivées, au paysage agraire déstructuré, dominé par la forêt, aux villes et villages désertés, sur fond de guerre endémique¹⁷⁵. La multiplication des enquêtes paléoenvironnementales dans la région retrace désormais l'évolution climatique, les changements du paysage végétal et des choix agraires¹⁷⁶ ; au sud de Lecce, l'étude des productions céramiques, la fouille des villages désertés, les interventions de « petite archéologie urbaine » et un programme systématique de prospection au sol forge une base de connaissances toujours plus précises sur le réseau d'habitat et la culture matérielle tout au long du Moyen Âge, avec la constitution d'un référentiel chronologique pour le mobilier, tout particulièrement pour la céramique¹⁷⁷.

De précieuses collaborations interdisciplinaires, la plus grande attention portée aux contextes médiévaux par les autorités de la Surintendance ainsi que l'essor de l'archéologie préventive ont donc permis à l'archéologie médiévale salentine de réaliser en deux décennies des progrès considérables, d'autant qu'en même temps la recherche a élargi la base de données pour la Pouille septentrionale et pour d'autres régions italiennes. Ainsi, l'image du haut Moyen Âge salentin a changé : du moins dans le Salento méridional, le réseau de *casalia* (villages ruraux ouverts), que les sources écrites ne mentionnaient qu'à partir de la fin du XI^e siècle, semble désormais se mettre en place dans le courant du VIII^e siècle, exploitant un paysage agraire capable de produire un surplus relativement important orienté vers l'exportation par le port d'Otrante¹⁷⁸. Cela tranche avec bon nombre de représentations précédemment plus ou moins admises : d'une part, l'habitat rupestre doit cesser d'être vu comme la forme d'habitat caractéristique du haut Moyen Âge ; deuxièmement, la vision très clivée d'un territoire frontalier traversé par une guerre

¹⁷⁴ LEO IMPERIALE, *Otranto* ; ARTHUR, *L'archeologia del villaggio* ; ID., *Per una carta archeologica*.

¹⁷⁵ Paul Arthur (*La formazione*) a parlé de « pessimisme historiographique » portant sur le haut Moyen Âge.

¹⁷⁶ DI RITA, MAGRI, *Holocene drought* ; ARTHUR *et al.*, *Roads to recovery* ; COCCHIARO *et al.*, *La ricerca archeologica* ; BUGLIONE, *Uomo e ambiente*.

¹⁷⁷ ARTHUR *et al.*, « *Masseria Quattro Macine* » ; ARTHUR, *Un casale medioevale* ; ID., *Eastern Mediterranean* ; ID., *Da Apigliano a Martano* ; ID., *Grubenhäuser* ; ID., *Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo* ; ID., *Villages, Communities* ; ARTHUR, GRAVILI, *Approcci* ; GRAVILI, *Un sistema per l'analisi*.

¹⁷⁸ ARTHUR, *Ceramica* ; ID., *La formazione* ; ID., *Economic Expansion* ; ID., *Per una carta archeologica*. En réalité, bien que sur la base d'une documentation centrée sur la Pouille septentrionale, Jean-Marie Martin et Ghislaine Noyé avançaient dès 1988 l'idée que la reconstruction des cadres territoriaux commence au VIII^e siècle pour s'achever au XI^e siècle, avec la fixation d'un réseau complet d'évêchés et de villages stables : MARTIN, NOYÉ, *Guerre* ; LEFORT, MARTIN, *De l'évêché au village*.

pérenne et vidé de ses forces vives et des activités productives se révèle fausse ; troisièmement, ni la reconquête byzantine ni la conquête normande ne sont à l'origine de la restructuration du réseau d'habitat et des paysages salentins qui émergent timidement des sources écrites à partir de la fin du XI^e siècle puis décidément au XIV^e siècle. Le poids présumé décisif de la conquête normande apparaît désormais relever pour beaucoup d'une illusion d'optique, provoquée justement par un « effet de source »¹⁷⁹. Dans ce tableau positif, l'on peut néanmoins souligner deux clivages, l'un géographique et l'autre chronologique : d'une part, le Salento septentrional reste un territoire moins investi par l'archéologie, si bien que même des enquêtes de très grande rigueur finissent par admettre que le paysage du haut Moyen Âge y reste insaisissable, faute de fossiles directeurs¹⁸⁰ ; d'autre part, le référentiel archéologique est devenu, du moins pour le Salento méridional, assez fiable à partir du IX^e siècle, tandis que les données restent partout peu nombreuses pour les deux siècles précédents.

Dans la deuxième moitié du XI^e siècle, la conquête normande annexe la région à un ensemble sud-italien inédit, qui deviendra en 1130 le royaume de Sicile. Sans pour autant couper soudainement ses liens avec le monde byzantin, l'Italie méridionale devenue normande se perçoit comme un espace central, au cœur de la Méditerranée, et cultive des visées expansionnistes vers le sud et vers l'est. La Pouille réinvestit alors pour un temps cette place de « porte de l'Orient » qui fut la sienne à l'époque romaine. Désormais, la disponibilité de sources écrites va croissant, ce qui rend beaucoup plus aisée l'étude des cadres territoriaux, démographiques, sociaux, urbains et ruraux¹⁸¹.

Enfin, si jusque-là un certain niveau de détail m'a été nécessaire afin de situer le lecteur face à une histoire et à une géographie relativement peu connues et très compliquées par le morcellement propre au haut Moyen Âge, cela ne servirait à rien de répéter dorénavant ce que chacun pourra lire dans les monographies d'histoire régionale¹⁸². Il suffira de souligner que sous les Normands, les ports apuliens du versant adriatique (Brindisi, Bari, Molfetta, Bisceglie et Barletta) sont promus au rôle de ports principaux pour le passage des croisades¹⁸³. Ce mouvement se poursuit avec la dynastie des Hohenstaufen, qui perfectionne également le système administratif du Royaume. Progressivement, les noms, les limites et les attributions de fiefs, comtés et provinces se cristallisent. La Pouille au sud de l'Ofanto est définitivement partagée en deux provinces,

¹⁷⁹ POSO, *Il Salento normanno*, p. 155-158, 191-194 ; MARTIN, *La Pouille*, p. 291-292.

¹⁸⁰ APROSIO, *Archeologia dei paesaggi*, p. 151-187.

¹⁸¹ Sur le bas Moyen Âge salentin, voir surtout POSO, *Il Salento normanno* ; VETERE, « Civitas » et « Urbs » ; HOUBEN, *Mezzogiorno normanno-svevo* ; ID., *Roger II of Sicily* ; VISCEGLIA, *Territorio* ; ID., *Terra d'Otranto* ; LICINIO, *Uomini e terre* ; ID., *Castelli, foreste* ; ID., *Castelli medievali* ; MASSARO, *Società*.

¹⁸² DELUMEAU, HEULLANT-DONAT, *L'Italie au Moyen Âge* ; TABACCO, *L'Italie médiévale*.

¹⁸³ MASSARO, *Società*, p. 16-17. Les nombreuses cathédrales (re)construites à cette époque en témoignent.

la Terre de Bari et la Terre d'Otrante, dont les noms apparaissent pour la première fois avec une acception administrative précise dans un acte de 1168¹⁸⁴. La Terre d'Otrante recouvre une grande partie des territoires soumis à la seigneurie du normand Bohémond, prince d'Antioche¹⁸⁵, s'étendant sur les actuelles provinces de Matera (Basilicate), Tarente, Brindisi, Lecce. Enfin, sous Frédéric II, toute la Pouille au nord de l'Ofanto est encadrée dans la province de Capitanate.

À partir de la conquête angevine, le royaume de Sicile, dont la capitale est définitivement fixée à Naples à la fin du XIII^e siècle¹⁸⁶, est gouverné par des dynasties dont les intérêts se situent désormais ailleurs. Progressivement, la vie commerciale de la Pouille est intégrée à la sphère de Venise, dont l'hégémonie en Adriatique devient indiscutable, tandis que les rois de Naples s'endettent lourdement auprès de banquiers génois, florentins et vénitiens. En réalité, c'est la perspective générale du Royaume qui a changé : la capitale angevine, puis aragonaise à partir de 1442, enfin siège d'un vice-roi espagnol à partir de 1503, est centrée sur la mer Tyrrhénienne dominée par la couronne aragonaise, puis espagnole¹⁸⁷. Dès lors, sa principale fonction sera d'interdire au Grand Turc de passer en Méditerranée occidentale¹⁸⁸. Naples ne retrouve son indépendance qu'après la Guerre de succession d'Espagne et la parenthèse du vice-royaume autrichien (1707-1734). Après la conquête napoléonienne intervenue en 1806, la Restauration en étouffe le souffle réformateur mais la première moitié du nouveau siècle voit néanmoins se mettre en place le réseau de communications contemporain et une forte activité industrielle tandis que se poursuit une tendance centennale de croissance agricole¹⁸⁹. Enfin, l'intégration au nouveau royaume d'Italie, proclamé en 1861, révélera des différences de développement notables entre la partie continentale du royaume de Sardaigne et la Lombardie austro-hongroise, d'une part, et le reste du pays. Maintenant la province de Terre d'Otrante, avec capitale

¹⁸⁴ MARTIN, *La Pouille*, p. 801, n. 874. Sur la géographie féodale, voir POLLASTRI, *L'aristocratie*.

¹⁸⁵ En 1085, à la mort du *dux Apuliae* Robert Guiscard, dont il est le fils aîné, Bohémond obtient la seigneurie d'un certain nombre de villes au sud de Bari, dont Tarente, tandis que le titre ducal revient à Roger Borsa, né de la deuxième épouse du Guiscard. Plus tard, au cours de la première Croisade (1096-1099) Bohémond conquiert Antioche (1098) et porte ensuite le titre de prince d'Antioche. Tandis que Bohémond n'a jamais porté le titre de « prince de Tarente », l'existence concrète d'une « principauté de Tarente » commence à la mort de Frédéric II, qui la lègue à son fils Manfred. Ensuite, sous les Angevins, ce territoire devient un « État féodal ». Sur la question, voir MARTIN, *La Pouille*, p. 742 ; POLLASTRI, *Le lignage et le fief* ; AIRÒ, « *Cum omnibus...* », p. 18, n. 51.

¹⁸⁶ En réalité, si sous la monarchie normande Palerme est la capitale du Royaume, déjà Salerne joue le rôle de capitale secondaire pour les provinces continentales (*Apulia* et *Terra Laboris*). Ensuite, à partir de 1220, Frédéric II fait de Foggia sa résidence principale et le chef-lieu de la nouvelle province de Capitanate, tandis qu'il dépose son trésor à Naples : LOZZI GALLO, *La Puglia*, p. 215, n. 43. « Royaume de Naples » n'est qu'une définition d'usage historien, car les souverains, même dans les périodes où l'île de Sicile échappait à leur contrôle, ont toujours porté le titre de « Roi de Sicile ».

¹⁸⁷ LOZZI GALLO, *La Puglia*, p. 260.

¹⁸⁸ BRAUDEL, *La Méditerranée*, 2, p. 225-254.

¹⁸⁹ BEVILACQUA, *Breve storia*, p. 39-85.

Lecce, est divisée en quatre *circondari* : Lecce, Brindisi, Gallipoli et Tarente). Enfin, la création des départements (*province*) de Tarente (1923) et de Brindisi (1927), vient compléter le cadre urbain, social et économique du Salento contemporain.

2.3 Écrire l’histoire rurale : à la croisée de l’espace, de l’environnement et du paysage

Avant même de concevoir une problématique et une recherche de terrain visant à y contribuer, je me suis de toute évidence replacé dans une historiographie spécialisée dont je souhaite rendre compte brièvement ici, avant de la convoquer en détail tout au long de mon argumentaire.

Tout d’abord, l’on doit souligner la force des enjeux idéologiques qui ont fortement pénalisé en Italie la recherche sur le haut Moyen Âge, sans aucun rapport direct avec la disponibilité des sources et les insuffisances heuristiques. D’un côté, la composante byzantine de l’histoire italienne a été victime d’une marginalisation assez générale des études byzantines à l’échelle européenne¹⁹⁰. Cependant, si en France et en Allemagne, par exemple, l’idée même d’une ou plusieurs « Italie(s) byzantine(s) » est admise, en Italie la « question byzantine » est refoulée et on parle plutôt d’ « Italie à l’époque longobarde et byzantine »¹⁹¹. Quelle place, en effet, pouvait-on faire à l’empire multiethnique et universaliste de Byzance dans la formation de la nation italienne ? Sans nier l’excellence des vestiges de la civilisation byzantine en Italie, pour certains historiens Byzance appartient à la « *storia medievale non italiana* »¹⁹².

Quant aux Longobards, en dépit des quelques efforts visant une réhabilitation de leur rôle dans la construction inachevée de la nation¹⁹³, l’historiographie dominante

¹⁹⁰ L’histoire et l’archéologie byzantine n’ont jamais réellement intégré la médiévistique « occidentale ». Voir, entre autres, LEFORT *et al.* (éd.), *Les villages*, introduction ; WICKHAM, *Le società*, p. 31.

¹⁹¹ ZANINI, *Archeologia bizantina* : entre 1888 et 1889, ce sont les livres de Diehl, Cohn, Hartmann et Gay qui posent les cadres de la discipline. De même, l’Italie est absente du mouvement de fondation de revues spécialisées en la matière : si la « *Byzantinische Zeitschrift* » est fondée à Berlin en 1892, il faut attendre 1931 pour la revue « *Studi bizantini e neoellenici* » et 1955 pour que voient le jour les « *Corsi di Cultura sull’Arte Ravennate e Bizantina* ».

¹⁹² COSENTINO, *Storia dell’Italia bizantina*, p. 11-12. La publication en 1982 de l’ouvrage collectif *I Bizantini in Italia* est encore représentative d’une confusion entre histoire, histoire de l’art et culture littéraire.

¹⁹³ Dans l’optique de Ludovico A. Muratori (1672-1750) et de Pietro Giannone (1676-1748), les Longobards auraient pu catalyser l’unification nationale, si les intérêts « étrangers » de la Papauté, des Carolingiens et des Byzantins n’avaient pas prévalu : CAMMAROSANO, *Tradizione*, p. VII-VIII.

attribue aux « *Nefandissimi Longobardi, nemici de' Romani* »¹⁹⁴ la faute d'avoir assujetti les Romains – dont l'identification exclusive avec les Italiens devait relever de l'évidence – en les privant de leurs droits politiques¹⁹⁵. Si les études « postclassiques » se développent au XIX^e siècle essentiellement dans la direction de l'histoire de l'art et de l'archéologie « (paléo)chrétiennes »¹⁹⁶ ainsi qu'à travers une archéologie des nécropoles « barbares », ce sont des spécialistes étrangers et notamment germaniques qui étudient l'histoire juridique, judiciaire, institutionnelle et militaire, la culture matérielle ainsi que la question de l'identité ethnique des Longobards¹⁹⁷. En effet, les options impérialistes de la nouvelle Italie polarisant la recherche sur la période gréco-romaine, tout autre axe de recherche est perçu comme inapte à illustrer l'existence et le prestige de la nation : bientôt, « archéologie médiévale » deviendra tout simplement un oxymore.

La Pouille, en particulier, ne pouvait échapper à l'influence de ces partis pris idéologiques, d'autant qu'à la période considérée elle se situe à la marge des influences longobarde et byzantine, sans parler pour le moment des Arabo-musulmans dont la présence fut plus épisodique. Par conséquent, ici comme ailleurs, la recherche archéologique ne porte que sur l'Antiquité, avec une prédilection très marquée pour les vestiges de la colonisation grecque. Quand finalement l'on arrête, après 1945, de détruire systématiquement les couches post-romaines dans les fouilles italiennes et que des chercheurs péninsulaires réinvestissent ce terrain¹⁹⁸, ce sont encore les études longobardes qui vont former la colonne vertébrale de la médiévisque italienne¹⁹⁹. Ainsi, Gian Piero Bognetti promeut entre 1961 et 1962 des fouilles à Castelseprio (Varese) et à Torcello (Venise), menées sur le terrain par l'Institut d'histoire de la culture matérielle de

¹⁹⁴ L'expression « *Nefandissimi Longobardi, nemici de' Romani* » est tirée d'une lettre adressée en 581 par le pape Pélage II à l'évêque d'Auxerre Aunarius, citée par Muratori (*Annali d'Italia*, année 584).

¹⁹⁵ TABACCO, *L'Italie médiévale*, p. 39 ; DELOGU, *Introduzione*, p. 43-44 ; GASPARRI, *La frontiera* ; *ID. Le élite* ; *ID., Les Lombards* ; *ID., Nefandissimi Langobardi* ; COSENTINO, *Storia dell'Italia bizantina*, p. 13.

¹⁹⁶ MELUCCO VACCARO, *I Longobardi* ; GELICHI, *Introduzione*, p. 18-51.

¹⁹⁷ GASPARRI, CAMMAROSANO (a cura di), *Langobardia* ; BOUGARD, *La justice* ; GASPARRI (a cura di), *Il regno* ; *ID. Le élite* ; *ID., Les Lombards* ; *ID., Nefandissimi Langobardi* ; AZZARA, SERGI, *Invasione o migrazione*.

¹⁹⁸ GELICHI, *Introduzione*, p. 73-74. Voir aussi WARD-PERKINS, *Etruscan towns* ; CHRISTIE, *Three South Etrurian churches*.

¹⁹⁹ Le Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo (CISAM) est né d'un vœu du premier Congresso nazionale di studi longobardi (Spoleto 1951). De même, le noyau du Museo dell'Alto Medioevo, ouvert à Rome en 1967, est constitué par les matériaux des nécropoles longobardes (MELUCCO VACCARO, *I Longobardi* ; FRANCOVICH, *Archeologia e storia* ; DELOGU, *Introduzione* ; GELICHI, *Introduzione*, p. 49-50, 132-134 ; *ID., Archeologia longobarda*). La froideur envers les études byzantines ne s'est pas aussi vite démentie : par exemple, la *Storia d'Italia UTET* (DELOGU et al., *Longobardi e Bizantini*) consacre un volume aux *Longobardi e Bizantini*, défiant à la fois l'alphabet et la chronologie ; le CISAM s'est occupé des « rapports entre Byzance et l'Italie » en 1986 : ZANINI, *Introduzione*, p. 15-34 ; *ID., Le Italie bizantine*, p. 16, n. 20 ; GELICHI, *Introduzione*, p. 155-156 ; RONCHEY, *Profilo* ; MESSINA, *L'archeologia medievale* ; GASPARRI, *Lo studio dell'arte bizantina*.

l'Académie polonaise des sciences²⁰⁰. Il s'agit des premières fouilles portant sur des habitats du haut Moyen Âge, après la tentative d'Ibligo-Invillino, où Joachim Werner avait cru, à tort, pouvoir fouiller un *castrum* longobard. Plus tard, la naissance d'une archéologie médiévale institutionnelle inscrit les différents filons de recherche byzantin, longobard, arabo-musulman et paléochrétien dans le cadre d'une histoire de l'Italie médiévale, sans pour autant renoncer à des thématiques spécifiques²⁰¹.

Or, ces mêmes tendances historiographiques ont favorisé l'histoire urbaine et institutionnelle ainsi que l'étude de bâtiments prestigieux (fortifications, châteaux, lieux de culte et monastères)²⁰². En revanche, la recherche sur l'habitat rural, l'économie et les sociétés agraires, ce qui est précisément mon terrain de prédilection, a été peu pratiquée jusqu'au milieu du siècle dernier. Ce sont des historiens tel Giovanni Tabacco, Giuseppe Sergi, Aldo Settia, Rinaldo Comba, Elio Conti, Paolo Delogu ou encore Nicola Cilento qui ont impulsé une tradition d'histoire agraire qui s'étendra progressivement du bas au haut Moyen Âge²⁰³. Pendant longtemps, la nature des sources disponibles imprime à ces axes de recherche une dimension juridique, puisque la documentation écrite lui fait une part importante²⁰⁴. Par conséquent, une grande partie des études d'histoire agraire altimédiévale a été consacrée à ce qui a été appelé le *sistema curtense* (système domanial)²⁰⁵, au problème de la naissance et de la nature de la *plebs* ou paroisse²⁰⁶ ou encore, plus récemment, aux élites rurales et à leur rôle à l'intérieur des communautés paysannes²⁰⁷.

L'essor de l'archéologie médiévale, aussi bien programmée que préventive²⁰⁸, au cours des quatre dernières décennies du XX^e siècle, a été de nature à puissamment enrichir voire bouleverser ce tableau. Les archéologues ont pénétré dans l'histoire des espaces

²⁰⁰ Ces deux opérations puis celle de *Caputaquis/ Capaccio Vecchia* (Salerne), menée par la même équipe polonaise entre 1973 et 1980, constituent les premières applications de la méthode stratigraphique en Italie, jusque-là largement ignorée en dehors des milieux préhistoriens (cf. GELICHI 1997, p. 73-74).

²⁰¹ FRANCOVICH, *Archeologia e storia* ; ZANINI, *Introduzione*, p. 11-20; GELICHI, *Introduzione*; NEF, PRIGENT (études réunies par), *La Sicile*, p. 5.

²⁰² WICKHAM, *Early Medieval Italy* ; FRANCOVICH, HODGES, *Villa to Village*, p. 14-30.

²⁰³ GELICHI, *Introduzione*, p. 155-156 ; FRANCOVICH, HODGES, *Villa to Village*, p. 19 ; MESSINA, *L'archeologia medievale*.

²⁰⁴ WICKHAM, *Early Medieval Italy*, p. 11-20.

²⁰⁵ FRANCOVICH, HODGES, *Villa to Village*, p. 14-30 ; PASQUALI, *Sistemi di produzione*, p. 16. Autour de cette thématique et de son dépassement, c'est toute une série d'études, portant sur les techniques agricoles, le paysage agraire, les cultures, les contrats de travail, qui a éclos autour de Vito Fumagalli, Gianfranco Pasquali, Andrea Castagnetti, Bruno Andreolli, Massimo Montanari et Salvatore Tramontana : BRUGNOLI, VARANINI (a cura di), *Olivi e olio*, p. 5. Voir les publications de la *Biblioteca di Storia Agraria Medievale* (BSAM), inaugurée en 1983 par Andreolli et Montanari avec *L'azienda curtense in Italia. Proprietà della terra e lavoro contadino nei secoli VIII-XI*.

²⁰⁶ VIOLANTE, *Pievi e parrocchie*.

²⁰⁷ FELLER, *L'historiographie des élites rurales* ; GALETTI, *Paesaggi, comunità, villaggi*.

²⁰⁸ BROGIOLO, GELICHI, *La città* ; WICKHAM, *Early Medieval Archaeology in Italy*. Voir, pour une synthèse très récente et complète, GELICHI (a cura di), *Quarant'anni di Archeologia Medievale in Italia*.

ruraux italiens pendant la deuxième moitié du premier millénaire par la forme d'habitat rural dominante : le village²⁰⁹. Les nombreuses enquêtes sur les villages désertés sur la quasi-totalité du territoire italien²¹⁰ a fait remonter les chronologies de plusieurs siècles, grâce à une première appréhension de la culture matérielle. En outre, à partir de la thèse de Pierre Toubert²¹¹ sur l'*incastellamento* dans le Latium médiéval, le thème du village rencontre celui de l'habitat fortifié ou *castrum* et donc celui des relations entre l'habitat groupé, ouvert ou fortifié, l'organisation et la défense des territoires²¹².

L'histoire agraire a été redynamisée par la confrontation entre la terminologie attestée par les textes écrits, d'une part, et les *realia*, les formes matérielles de l'occupation du sol, d'autre part. En particulier, je mentionnerai pour l'heure trois sujets. Premièrement, la question de la « naissance du village médiéval », mise en perspective dès 1995 par Élisabeth Zadora-Rio²¹³, qui fait l'inventaire des positions de Pierre Toubert, Jean Chapelot et Robert Fossier²¹⁴. Deuxièmement, la question, imbriquée dans la précédente, du territoire villageois. Longtemps, les historiens l'ont traité sous l'angle exclusif de la « naissance de la paroisse » et de sa « territorialisation »²¹⁵. Ces nouvelles directions, rendues possibles par l'afflux de nouvelles séries de données, invitent désormais les historiens des textes à reconsidérer certaines questions terminologiques²¹⁶, car, comme le

²⁰⁹ Après les fouilles anglaises (BERESFORD, *The Lost Villages* ; BERESFORD, HURST, *Deserted Medieval Villages*) puis françaises (BURNOUF *et al.*, *Manuel*, p. 19), l'archéologie des villages désertés investit l'Italie grâce à l'École française de Rome, l'E.H.E.S.S. et le C.I.H.A.M. (UMR 5648) – voir, entre autres, PESEZ (dir.), *Brucato* ; PESEZ, POISSON, *Le château*, CALÒ MARIANI *et al.* (a cura di), *Fiorentino ville désertée* –, la British School at Rome (GELICHI, *Introduzione*, p. 155-156 ; MESSINA, *L'archeologia medievale*) et l'Académie polonaise des sciences. Les premières fouilles à direction italienne sont menées en Ligurie par l'Istituto per la storia della cultura materiale (ISCUM) fondé à Gênes en 1976.

²¹⁰ FRANCOVICH, HODGES, *Villa to Village*, p. 19.

²¹¹ TOUBERT, *Les structures*.

²¹² Voir les recherches pionnières de Gabrielle Démians D'Archimbaud (*Les fouilles de Rougiers*) ainsi que les colloques *Castrum*, en particulier BAZZANA (éd.), *Castrum 3* ; POISSON (éd.), *Castrum 4* ; BAZZANA (éd.), *Castrum 5*. Voir aussi SETTIA, *Castelli e villaggi* ; GELICHI, *Introduzione*, p. 130.

²¹³ ZADORA-RIO, *Le village des historiens et le village des archéologues* ; voir aussi ZADORA-RIO *et al.*, *L'habitat rural* ; PÉRIN, *La part du haut moyen âge*, p. 227-231 ; FRANCOVICH, HODGES, *Villa to Village*, p. 25-29.

²¹⁴ CHAPELOT, FOSSIER, *Le village* ; FOSSIER, *Enfance de l'Europe* ; CHAPELOT, *Quelques remarques*. Cette confrontation a permis à Jacques Lefort (LEFORT *et al.*, *Les villages*, introduction et p. 24) d'affirmer que « il n'y a pas de 'village byzantin' ». Plus généralement, une meilleure connaissance de l'habitat rural a reconfiguré la vision de l'économie rurale, jusque-là dominée par les problématiques du *sistema curtense* et de l'*incastellamento*. Enfin, ces évolutions mettent en cause le paradigme d'une « mutation féodale », qui remonte aux recherches de Duby et Bonassié et a été consacré sous la forme d'une trop généralisante « mutation de l'an mil » par les livres de Guy Bois (*La mutation*) et de Poly et Bournazel (*La mutation féodale*) : voir WICKHAM, *Mutations* ; BARTHÉLÉMY, *La mutation féodale* ; MAZEL, *Féodalités*, p. 637-648.

²¹⁵ DELAPLACE (dir.), *Aux origines de la paroisse rurale*, p. 7-9 ; sur l'Italie, PERGOLA, *Aux origines*. Voir aussi HAUTEFEUILLE, *La cartographie de la paroisse*. En Italie, on doit à Cinzio Violante et à Cosimo Damiano Fonseca d'avoir inauguré le dossier de la christianisation du monde rural. Charles Pietri, quant à lui, a surtout travaillé sur le IV^e siècle en relayant les travaux de Duchesne.

²¹⁶ Voir le rapport « baptistères et églises rurales des IV^e-VII^e siècles » présenté par Vincenzo Fiocchi Nicolai et Sauro Gelichi au VIII^e Congrès national italien d'archéologie chrétienne en 1998 (PERGOLA, *Aux*

dit Élisabeth Zadora-Rio, « Les textes et l'archéologie n'éclairent pas nécessairement les mêmes aspects de l'univers empirique »²¹⁷.

Enfin, l'histoire des techniques et de la production²¹⁸ a bénéficié de nouveaux cadres disciplinaires et protocoles d'intervention relevant des sciences environnementales. Ce mouvement a levé le rideau sur les campagnes du haut Moyen Âge, d'autant plus dans le Salento, où l'absence de textes est totale jusqu'au X^e siècle inclus²¹⁹. Faute d'un dialogue entre archéologie et géographie historique afin de comprendre les transformations du paysage agricole, les médiévistes italiens se sont longtemps bornés à pratiquer une « archéologie de surface », c'est-à-dire une recherche en prospection d'« indices de sites archéologiques », pour l'essentiel tessons ou fragments de maçonnerie témoignant d'anciennes occupations²²⁰. L'archéologie de la production, pourtant novatrice, a également focalisé son attention sur les sites d'habitat, en ce qu'elle a identifié son objet d'étude principal avec les arts du feu²²¹, tandis qu'elle négligeait les espaces agricoles, sylvicoles et pastoraux, la production agricole et l'histoire de l'alimentation²²².

Dans le courant des années 1990, les temps étaient mûrs pour une lecture archéologique globale de l'empreinte humaine dans l'espace²²³. Ce projet de recherche

origines, p. 174-176). Une contribution novatrice est venue, dans les années 1990, des fouilles de Giuliano Volpe à S. Giusto (Lucera – Foggia) : VOLPE (a cura di), *S. Giusto* ; VOLPE *et al.*, *Chiese rurali*.

²¹⁷ ZADORA-RIO (dir.), *Des paroisses*, conclusions générales, p. 265-270. Sur la relation compliquée entre « historiens » et « archéologues », voir aussi PESEZ, *Histoire de la culture matérielle* ; *ID.*, *Archéologues et historiens* ; CARTRON, BOURGEOIS, *Archéologie et histoire du Moyen Âge* ; BOURIN, ZADORA-RIO, *Pratiques de l'espace*.

²¹⁸ Voir, pour un exemple à l'influence particulièrement importante, WHITE, *Technologie médiévale*.

²¹⁹ MANNONI, *Metodi sperimentali*, p. 139-140 ; STAGNO, *Archeologia rurale*. À partir de 1976, l'Istituto per la Storia della Cultura Materiale (ISCUM) de Gênes, avec Tiziano Mannoni, Diego Moreno et Massimo Quaini, étudie la culture matérielle dans la perspective d'une « archéologie globale du territoire ». Cependant, Sauro Gelichi (*Introduzione*, p. 18-50, 85, 115-205) a parlé d'un « terremoto geografico-ambientale » qui n'a pas eu lieu, si bien que les archéologues, privés d'une perspective géographique, délèguent les problématiques environnementales à l'archéozoologie, l'archéobotanique et à l'archéométrie, qui travaillent sur les prélèvements collectés au cours des fouilles d'habitat, sans prise en compte des enjeux historiques.

²²⁰ Les deux manuels qui ont exercé le plus d'influence sur les pratiques de terrain en Italie – CARANDINI *Storie dalla terra*, pour la fouille et CAMBI, TERRENATO, *Introduzione all'archeologia dei paesaggi*, pour la prospection – illustrent parfaitement ce point de vue où le *site* est au centre de l'attention du chercheur.

²²¹ MANNONI, GIANNICEDDA, *Archeologia della produzione*.

²²² BRUGNOLI, VARANINI (a cura di), *Olivi e olio*, p. 20 ; STAGNO, *Archeologia rurale*.

²²³ Voir GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agricole*, Introduction ; FRANCOVICH, VALENTI, *Cartografia archeologica*, p. 84 : « Indaghiamo [...] il territorio organizzato secondo due soli elementi, cioè lo spazio insediativo [...] ed il territorio relazionale [...] ma studiamo solo parzialmente il territorio utilizzato [...] Svolgiamo insomma un'archeologia delle reti insediative rurali ». Dès 1986, Graeme Barker (*L'archeologia del paesaggio italiano*) proposait de remplacer la traditionnelle carte archéologique ponctuée de « gisements de données » (les « sites »), qui tranchent avec le vide alentour, par la représentation de courbes de niveau, avec « 'punte' di diverse misure rappresentanti diverse forme di insediamento e 'cumuli' isolati e resti sparsi rappresentanti una gamma di attività agricole e industriali ». La même idée sous-tend le projet *Historic*

s'inscrit dans ces propositions qui ont placé l'archéologie à l'intersection de trois champs de questions, de matrice géographique²²⁴ : l'espace, l'environnement, le paysage. Or, qu'est-ce l'espace en sciences humaines, par-delà sa dimension cosmique, physique et géométrique élémentaire (*topos*) ? L'espace géographique a été défini comme « l'ensemble des lieux et de leurs relations. [...] L'étendue terrestre utilisée et aménagée par les sociétés humaines en vue de leur reproduction »²²⁵. Suivant les positions adoptées par les spécialistes, cette matrice relationnelle sous-tend ou bien est le produit des relations entre des lieux qui entretiennent des relations horizontales avec d'autres lieux et des relations verticales avec leur support naturel anthropisé²²⁶. Cette réflexion a trouvé un terrain particulièrement fertile au sein de la géographie française, qui a récemment abouti au concept d'« écoumène », qu'Augustin Berque définit comme « l'ensemble et la condition des milieux humains, en ce qu'ils ont proprement d'humain, mais non moins d'écologique et de physique »²²⁷. Par conséquent, l'étude de l'espace revient à l'étude de son organisation, dans la double acception du terme : d'une part, l'action humaine qui produit une certaine configuration et, d'autre part, son résultat. L'idée de fond est qu'au-delà du désordre apparent des phénomènes présents à la surface de la Terre, il existe des logiques à révéler. Après les travaux fondateurs de von Thünen (1827) et de Christaller (1933), sur la modélisation de l'espace économique et les réseaux urbains issus de la Révolution industrielle, c'est à André Cholley²²⁸ et à Jean Gottmann²²⁹ que revient le mérite d'avoir forgé la notion d'organisation de l'espace, destinée à connaître une grande fortune, portée comme elle le sera par la mouvance processuelle nord-américaine des années 1960. Pour

Landscape Characterisation (HLC), développé en Angleterre dans les années 1990 : ALDRED, FAIRCLOUGH, *Historic Landscape Characterisation* ; CLARK *et al.*, *Using Historic Landscape* ; RIPPON, *Historic Landscape Analysis* ; TURNER, *Paysages et relations*.

²²⁴ Cette dimension géographique des sciences historiques puise ses racines dans l'analyse du paysage (*Landschaftskunde*) et du peuplement (*Siedlungsforschung*) pratiquées en Allemagne dès la fin du XVIII^e siècle, où Alexander von Humboldt puis Carl Ritter, après 1840, forgent une pensée géométrique et modélisatrice de l'espace, qui fait une place importante au déterminisme naturel. Plus tard, Friedrich Ratzel fonde le *Kulturlandschaft*, qui relève d'une approche culturaliste, où le paysage joue le rôle de moyen de connaissance de l'organisation de la nature par l'homme : voir TOUBERT, *Histoire de l'occupation du sol* ; LUGINBÜHL, *La mise en scène du monde*, p. 85-96. En France, Paul Vidal de la Blache salue ce rétablissement de l'élément humain, fondant l'école française de géographie qui fait de l'interaction homme-milieu son idée forte (SIMÕES, *Friedrich Ratzel* ; CHOUQUER, *Traité*, p. 89-95). En Italie, en revanche, à quelques exceptions près, il faudra attendre les années 1950 pour que la géographie régionale vidalienne soit accueillie, notamment avec Lucio Gambi, le premier à consacrer en 1961 l'intitulé académique de « geografia umana » : OZOUF-MARIGNIER, SEVIN, *Formes de savoirs* ; TANTER-TOUBON, *Régionalisme*.

²²⁵ BRUNET, *Les mots de la géographie*, s.v.

²²⁶ BAUD *et al.*, *Dictionnaire*, s.v. ; LUSSAULT, *L'homme spatial*, p. 92-105 ; HAGÈGE, *Dictionnaire*, p. 394-395 ; BERQUE, *Écoumène*, p. 114-124.

²²⁷ BERQUE, *Écoumène*, p. 17, 25-26, 44, qui oppose la description physique, anodine, neutre et cartographiable de l'espace-*topos* à la réalité sensible, vécue, existentielle, qu'il appelle *chôra*. L'existence de l'homme étant entièrement spatiale, l'homme est un animal spatial dont l'action sur la matière produit le réel : LUSSAULT, *L'homme spatial*, p. 7-9, 69 ; GODELIER, *L'Idéal et le Matériel*, p. 199.

²²⁸ CHOLLEY, *Guide*.

²²⁹ GOTTMANN *et al.* (éd.), *L'aménagement de l'espace*.

eux, il s'agit d'une structure qui regroupe les principales formes d'un espace hiérarchisé (villes, villages et paysage agricole) et traversé par des flux (échanges économiques, migrations, etc.). Cette dimension spatiale des sociétés est alors analysable en termes d'appropriation (cadastres ou droits d'usage), d'utilisation du sol ou exploitation (production), d'habitat (constructions pour résidence et activités), de communication (échanges, commerce, réseaux), d'administration ou gestion (maillages, territoires politiques et administratifs)²³⁰. Rapidement, l'archéologie – science de l'univers spatial et matériel s'il en est –, stimulée par la pensée systémique²³¹, se saisit de ces outils. Aux Etats-Unis, la mouvance processuelle (*New Archaeology*) fait de l'organisation de l'espace un objet archéologique, car celui-ci est un produit de l'activité des sociétés humaines actuelles et en même temps il constitue la trace, la mémoire et l'héritage des sociétés du passé. La voie est alors ouverte à la mise en place d'une *Settlement archaeology*²³² et d'une *Spatial archaeology*²³³, dont les Systèmes d'information géographique (S.I.G.) viendront multiplier les possibilités d'application.

Pour ce qui est de l'« environnement », le terme est attesté depuis le XIII^e siècle mais il s'affirme dans le sens moderne avec Lamarck puis Darwin, pour qui il indique « les conditions de la sélection naturelle »²³⁴, en même temps qu'Ernst Haeckel baptise du nom d'« écologie » « la science des rapports entre l'organisme et son environnement ». Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, se met en place aux Etats-Unis une nouvelle écologie (*New Ecology*)²³⁵ où prennent leur source les courants de la *Cultural ecology* et de l'*Historical ecology*²³⁶. La réception de ces nouveaux paradigmes en sciences humaines

²³⁰ PINCHEMEL, PINCHEMEL, *La face* ; BRUNET, *Les mots de la géographie* ; DENEUX, *Histoire*, p. 104-136 ; PUMAIN, *Organisation*.

²³¹ CLARKE, *Analytical Archaeology*.

²³² CHANG, *Settlement Archaeology*.

²³³ CLARKE, *Spatial Archaeology* ; HIGGS, VITA FINZI, *Prehistoric economies* ; HODDER, ORTON, *Spatial Analysis*. Néanmoins, des analyses typiquement géographiques, telle la *spatial and location analysis* et la *cost-surface analysis*, fondées sur les bases posées par Von Thünen, Christaller et Thiessen, se sont révélées bien souvent trop déterministes en archéologie (voir ASCHAN-LEYGONIE, *Vers une analyse* ; ZADORA-RIO (dir.), *Des paroisses*, conclusions générales, p. 269 ; GRAVILI, *Un sistema per l'analisi*, p. 343-345).

²³⁴ En France, jusqu'aux années 1960, « milieu » est préféré à « environnement » dans ce même sens : DELORT, WALTER, *Storia dell'ambiente*, p. 21 ; BAUD *et al.*, *Dictionnaire*, s.v. « milieu » ; CHOUQUER, *Traité*, p. 89-95. Sander Van der Leeuw (*L'homme et la dégradation*, Conclusions, p. 497-498) remarque que « milieu » fait référence à ce qui contient en son centre les groupes humains, tandis qu'« environnement » indique ce qui entoure les groupes humains : dans le premier cas, la perspective est anthropocentrique, tandis que le second terme fait de l'homme l'un des protagonistes d'une interaction complexe qui le dépasse : RAYNAUD, *Les systèmes agraires*, fig. 1.

²³⁵ ODUM, *Fundamentals of Ecology*.

²³⁶ BUTZER, *Archaeology as Human Ecology* ; *Id.*, *The Realm* ; CRUMLEY, *Historical Ecology* ; BALÉE, *Premises* ; CRUMLEY, *Foreword*. En partielle opposition à cette approche, la *Landscape ecology* ou écologie du paysage situe l'homme non pas en opposition au milieu, mais comme partie prenante des systèmes écologiques, en distinguant d'une part une matrice englobante (*matrix*) qui représente l'unité dominante et, d'autre part, des taches (*patches*), unités dominées reliées par des corridors (NAVEH, LIEBERMANN, *Landscape ecology* ; FORMAN, GODRON, *Landscape ecology* ; BAUDRY, BUREL, *Écologie du paysage*).

donne alors naissance à l'archéologie environnementale (*Environmental archaeology*²³⁷). Celle-ci a pour objet la dimension environnementale de l'espace anthropisé, résultat de l'interaction au fil du temps entre l'action des hommes qui transforment leur environnement et les changements écologiques, si bien que « dégradation de l'environnement » peut se dire aussi « socialisation du milieu »²³⁸. Une telle convergence des sciences naturelles et humaines constitue l'aboutissement des vœux de Marc Bloch pour une étude conjointe des activités humaines dans leur contexte écologique et environnemental, qui ne les détermina pas unilatéralement²³⁹. D'ailleurs, certaines expériences avaient bien été menées avant que l'archéologie environnementale ne soit théorisée²⁴⁰. Cependant, à partir de la fin des années 1970 l'étude des transformations environnementales devient un objet archéologique à part entière, indépendamment des informations qu'elle peut fournir tel ou tel « site ». En France, la nouvelle discipline reçoit une forte impulsion grâce, entre autres, à Jean-Louis Vernet, Jean Guilaine, ou encore Michel Colardelle²⁴¹. Quant à l'Italie, jusqu'aux années 1980, les travaux de Lanfredo Castelletti et les analyses de restes alimentaires menées à Brucato sous la direction de Jean-Marie Pesez²⁴² restent exceptionnelles. De même, l'histoire de l'animal ou de l'alimentation n'a avancé que grâce au travail longtemps solitaire de Massimo Montanari²⁴³. En revanche, à partir des années 1990, les archéologues entreprennent de

²³⁷ WHITEHEAD, *Ecological History* ; EVANS, O'CONNOR, *Environmental Archaeology* ; DINCAUZE, *Environmental Archaeology*.

²³⁸ CRUMLEY, *Historical Ecology* ; *ID.*, *Foreword* ; GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire*, p. 20 ; VAN DER LEEUW (éd.), *L'homme et la dégradation*, Introduction ; *ID.*, *L'homme et la dégradation*, Conclusions, p. 497-498 ; DENEUX, *Histoire*, p. 105-107, avec bibliographie géographique spécialisée. Voir aussi DINCAUZE, *Environmental Archaeology*.

²³⁹ SERENI, *Storia del paesaggio agrario*, p. 9-10 ; GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire*, p. 20 ; VAN DER LEEUW (éd.), *L'homme et la dégradation*, Introduction ; CRUMLEY, *Foreword*. Si les premiers travaux d'Emmanuel Le Roy Ladurie vers la fin des années 1960 restent encore assez exceptionnels (LE ROY LADURIE, *Histoire du climat* ; *ID.*, *Le territoire de l'historien*, p. 424-536), dès 1975, Georges Bertrand (BERTRAND, *Pour une histoire écologique*, p. 61-66) énonce la nécessité d'une analyse systémique et de l'étude intégrée de paysages ou d'écosystèmes. Néanmoins, bien qu'une pleine collaboration se soit installée entre naturalistes et historiens, leurs priorités divergent autour de thèmes comme l'anthropisation, la temporalité, les échelles d'observation des phénomènes : WALSH, *Mediterranean landscapes* ; BERTRAND, *En passant par le paysage*, p. 33.

²⁴⁰ VAN DER LEEUW (éd.), *L'homme et la dégradation*, Introduction, EVANS, O'CONNOR, *Environmental Archaeology* ; WALSH, *Mediterranean landscapes* ; FIORENTINO, *Il bosco di Belvedere*, p. 23 ; BURNOUF *et al.*, *Manuel*, p. 61-64. En effet, des analyses de charbons de bois ont été réalisées dès la fin du XIX^e siècle en Suisse, au Danemark et en Allemagne, alors qu'en France l'abbé Breuil fait déterminer en 1903 des macrorestes de foyers préhistoriques. Néanmoins, ces approches portaient sur une archéologie qui restait « de site » et qui s'intéressait à la géologie, la flore et la faune comme représentant l'environnement des « sites ».

²⁴¹ GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire* ; THIÉBAULT, *Archéologie environnementale*, p. 9-15. Il est vrai qu'avant l'essor de l'archéologie préventive, ces approches, fréquentes en préhistoire, restaient rares pour les périodes historiques, les fouilles de Charavines faisant plutôt figure d'exception : voir COLARDELLE (dir.), *L'homme et la nature* ; BURNOUF *et al.*, *Manuel*, p. 62.

²⁴² PESEZ (dir.), *Brucato*, p. 615-671.

²⁴³ DURAND, *Les paysages*, p. 51-53.

caractériser les habitats à partir de leur environnement, et non (seulement) l'inverse²⁴⁴, ce qui lève le voile sur des activités humaines et des périodes ayant laissé moins de textes et d'artefacts diagnostiques. De nouveaux horizons s'ouvrent alors pour une archéologie des matières premières²⁴⁵ et des arts du feu²⁴⁶, tandis que se structurent une archéologie agraire²⁴⁷ et une archéologie forestière²⁴⁸.

Le troisième jalon conceptuel est fourni par le paradigme du « paysage » au sens, certes non univoque, que ce terme a acquis chez les géographes puis les historiens²⁴⁹ et notamment chez Paul Vidal de la Blache, qui est à l'origine d'une définition de la formation des paysages²⁵⁰ que Lucien Febvre dira « possibiliste »²⁵¹. Après les études pionnières sur les paysages agraires, développées, d'abord, par les géographes allemands, scandinaves et anglais, Lucien Febvre prône en France, dès 1922, « une démarche géographique fondée sur l'étude actuelle et passée du paysage, des lieux porteurs d'empreintes, de 'projections sur le sol' de l'action humaine, à partir desquelles le géographe peut atteindre les 'choses immatérielles', les institutions par exemple »²⁵². Parallèlement, Marc Bloch pratique une analyse globale du paysage rural français qui porte sur l'occupation du sol, les systèmes agraires, la seigneurie foncière, etc.²⁵³. Les successives approches françaises au paysage, d'Élisée Reclus à Jean Brunhes à Maximilien Sorre à Pierre George, relèvent de cette logique anti-déterministe, pluri- voire interdisciplinaire, résistant dans les années 1960 à la domination de la *New Geography* et

²⁴⁴ VAN DER LEEUW (éd.), *L'homme et la dégradation*, Conclusions, p. 499.

²⁴⁵ BAILLY-MAÎTRE, POISSON (dir.), *Mines et pouvoir*.

²⁴⁶ ROTHENBERG, BLANCO, *Exploración* ; GIARDINO (a cura di), *Archeometallurgia* ; PRIMAVERA et al., *Il combustibile*.

²⁴⁷ GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire* ; DURAND, *Les paysages* ; BOISSINOT, *À la trace des paysages agraires*.

²⁴⁸ MORENO et al., *Boschi* ; MORENO, *Dal documento al terreno* ; RACKHAM, *Trees and Woodland* ; *ID. The History of the Countryside*.

²⁴⁹ Jean-Marc Besse (*Le goût du monde*) et Philippe Descola (*Les formes du paysage*, cours du 07 mars 2012) ont proposé cinq définitions du paysage : 1) le fruit d'une représentation culturelle et sociale ; 2) un territoire produit par les sociétés au cours de l'histoire ; 3) un complexe systémique articulant des éléments naturels et culturels ; 4) un espace d'expérience sensible et non objectivable ; 5) un site, un contexte de projet. Je place mon travail dans le champ compris entre les définitions (2) et (3). Quant aux débats sur les autres définitions et surtout sur la « naissance », « invention » ou encore « découverte » du paysage, je renvoie à BERTRAND, *Le paysage* ; CHOUQUER, *L'étude des paysages* ; BERQUE, *Écoumène*, p. 259-270 ; LUGINBÜHL, *La mise en scène du monde*.

²⁵⁰ TOUBERT, *Histoire de l'occupation du sol* ; LUGINBÜHL, *La mise en scène du monde*, p. 85-96.

²⁵¹ LEVEAU, *Occupation du sol*, p. 1351 ; CALDO, *Geografia umana*, p. 30.

²⁵² FEBVRE, *La terre*, cité in DENEUX, *Histoire*, p. 81 ; BERTRAND, *Pour une histoire écologique*, p. 50-51 ; GARCIA, *L'espace géographique*, p. 78.

²⁵³ BLOCH, *Les caractères originaux* ; *ID.*, *Apologie*, p. 111. Voir MEYNIER, *Les paysages agraires* ; SERENI, *Storia del paesaggio agrario*, p. 9-10 ; DENEUX, *Histoire*.

de la *New Archaeology*, sur fond d'écologie biologisante. Georges Bertrand, entre autres, a joué ici un rôle central dans le dialogue entre géographes et historiens²⁵⁴.

En Italie, ce mouvement, impulsé par les Annales, vers une alliance étroite de l'histoire et de la géographie autour de l'étude du paysage s'est propagé grâce à des figures d'historiens et/ou géographes telles que Plinio Fraccaro, Elio Conti et Emilio Sereni²⁵⁵. Il faut dire que le terrain avait été défriché par une école de topographie historique ou antique dont les centres d'irradiation furent Rome et Bologne qui, bien qu'étant concentrée sur les formes agraires antiques et sur la collecte de mobilier, fut une forme précoce et féconde d'archéologie du paysage²⁵⁶.

En Grande-Bretagne, dès 1953 Osbert Crawford avait comparé le paysage à un palimpseste dont l'historien déchiffre les couches « fossilisées » et superposées²⁵⁷, ouvrant une collaboration entre historiens des textes, archéologues et géographes, qui aboutira à la naissance de la *Landscape archaeology* en 1974²⁵⁸. D'emblée, cette définition disciplinaire essaime partout en Europe²⁵⁹, enrôlant au passage sous son intitulé des pratiques de terrain parfois déjà anciennes, comme la prospection archéologique aérienne française et anglaise, la *Field archaeology* et la *Local history* anglaises, la topographie antique en Italie, la géographie historique, l'archéologie extensive ou hors-sol ou encore l'archéomorphologie en France²⁶⁰. Avec la pratique, les paradigmes fondateurs du « palimpseste » et de la « fossilisation » – qui doivent certes être entendus plutôt comme une intuition de départ que comme une analogie stricte²⁶¹ – ont été remis en discussion. En effet, l'image du palimpseste (dont le dernier texte a été rédigé sur une surface qui portait un texte précédent et qui a été gratté mais dont l'on pourrait retrouver des traces) se révèle insatisfaisante car un parchemin est une peau morte, alors que le paysage ou la terre, comme l'a dit Fernand Braudel, « [...] est, comme notre peau, condamnée à conserver la trace des blessures

²⁵⁴ BERTRAND, *Pour une histoire écologique*, p. 61-66. Voir aussi RAYNAUD, *Les systèmes agraires*, pour qui l'écosystème exploité est un objet d'histoire en tant que composante du système agricole.

²⁵⁵ CAMBI, TERRENATO, *Introduzione all'archeologia dei paesaggi*, p. 25-31.

²⁵⁶ DELL'AGLIO, *Topografia antica*, p. 7.

²⁵⁷ CRAWFORD, *Archaeology in the Field*, p. 51.

²⁵⁸ ASTON, ROWLEY, *Landscape Archaeology*, p. 11.

²⁵⁹ Pour la France, voir CHEVALLIER, *Le paysage palimpseste* ; *Id.*, *Archéologie du paysage*.

²⁶⁰ SERENI, *Storia del paesaggio agrario* ; LE ROY LADURIE, *Histoire du climat* ; RACKHAM, *The History of the Countryside* ; CAMBI, TERRENATO 1994, *Introduzione all'archeologia dei paesaggi*, p. 21-33 ; BINTLIFF, SBONIAS (ed.), *Reconstructing* ; LEVEAU *et al.*, *Environmental Reconstruction* ; CHOUQUER, *Crise et recomposition*, p. 14 ; ALCOCK, CHERRY (ed.), *Side by Side*, p. 1-12 ; DELL'AGLIO, *Topografia antica* ; FAZZINI, *Per la storia della topografia*. En Italie, particulièrement, le passage de la topographie antique et du *field survey* vers une plus globale archéologie du paysage a été incarné par la revue *Archeologia Postmedievale* et dans les projets menés dans la Plaine du Pô, ainsi qu'en Ligurie et en Toscane : MANCASSOLA, SAGGIORO (a cura di), *Medioevo* ; BROGILO, *La tutela* ; STAGNO, *Archeologia rurale*.

²⁶¹ CHEVALLIER, *Le paysage palimpseste* ; ROBERT (dir.), *Sources et techniques*, p. 9.

anciennes »²⁶². Augustin Berque définit, à son tour, le paysage comme « empreinte et matrice » de l'action humaine, sur une ample échelle temporelle²⁶³. Dans le même esprit, l'on a adapté en géographie le concept de « résilience » des systèmes spatiaux²⁶⁴ forgé en écologie par Crawford Holling et David Tilman et sur lequel je reviendrai plus loin.

Une telle archéologie revigore de nombreuses pratiques préexistantes et tire avantage des progrès des approches spatiale et environnementale, formant avec elles un formidable dispositif heuristique. Seulement, les structures spatiales sont des abstractions qui résultent d'une analyse savante de l'organisation des territoires et des sociétés, elles n'ont pas de corps, de modelé sur lequel l'on puisse conduire des expériences. D'autre part, quand on parle d'« environnement », on met l'accent sur la perspective écosystémique plutôt que sur l'histoire humaine²⁶⁵. En revanche, vu du côté de l'homme qui occupe et aménage l'espace, participant à la construction d'un environnement, c'est bien le « paysage » qui catalyse l'attention de l'historien²⁶⁶. Pour le dire avec Georges Bertrand, évoquer le paysage plutôt que l'écosystème c'est « voir un même objet mais d'une autre rive, celle de la culture et de l'humanité »²⁶⁷. En définitive, les relations entre les lieux et entre ceux-ci et les hommes organisent l'« espace géographique » ou « écoumène » ; l'interaction entre l'action humaine et les forces de la nature produit l'« environnement » ; les formes géométriques et volumétriques visibles et matérielles de cette organisation spatiale et de cet environnement composent un « paysage »²⁶⁸.

Ce dernier peut être ainsi postulé comme le point de passage obligé de toute analyse spatiale, environnementale et territoriale, « entre le naturel et le social »²⁶⁹, si bien que l'observation, par exemple, du parcellaire agraire renvoie aux transformations passées de l'environnement, du système agraire, du système territorial et aux sociétés qui en sont responsables. De même, quand j'examine en historien la surface de l'écoumène, je ne

²⁶² BRAUDEL, *L'identité de la France*, p. 25. Voir aussi LEVEAU, *Le paysage*, p. 582, pour qui les sociétés écrivent une histoire complexe que matérialisent des lignes, des points, des surfaces, des formes, des volumes et des couleurs sur la « face de la Terre ».

²⁶³ BERQUE, *Écoumène*, p. 30, 400.

²⁶⁴ ASCHAN-LEYGONIE, *Vers une analyse de la résilience*.

²⁶⁵ VAN DER LEEUW (éd.), *L'homme et la dégradation*, Conclusions, p. 503. Voir également VERNET, *L'homme et la forêt*, p. 6.

²⁶⁶ CLÉMENT, *De la marche-frontière*, p. 27-30.

²⁶⁷ BERTRAND, *En passant par le paysage*, p. 22-23, 33.

²⁶⁸ Pour une reprise et une mise en perspective, voir LUGINBÜHL, *La mise en scène du monde*. Voir aussi BERTRAND, *En passant par le paysage*, p. 22. Gérard Chouquer (*Traité*, p. 43-45) a parlé du paysage comme du « collecteur le plus hypertrophié qui soit » (CHOUQUER, *Crise et recomposition* ; voir, pour une critique, TURNER, *Paysages et relations*). Je ne souhaite pas entamer ici une discussion de ces questions épistémologiques et disciplinaires, préférant fournir une redéfinition personnelle du « paysage » et de « l'archéologie du paysage », forgée sur le creuset de mes travaux de terrain.

²⁶⁹ BERTRAND, BERTRAND, *La mémoire des terroirs* ; VAN DER LEEUW (éd.), *L'homme et la dégradation*, Introduction.

perçois ni l'espace ni l'environnement mais les formes du paysage, qui constituent un véritable contexte archéologique global. Passant ainsi de la géographie des systèmes à l'archéologie des systèmes, chaque aspect du paysage sera étudié taphonomiquement – dans le contexte tectonique et sédimentaire qui en a déterminé la déposition –, archéologiquement et morphologiquement²⁷⁰. En revanche, la taphonomie d'un tel contexte archéologique ne fonctionne pas comme un ensemble de couches superposées : il s'agit plutôt d'un système en évolution, dans lequel les formes anciennes se transforment et se transmettent aux formes successives, dans un processus de réactualisation, hybridation et recomposition²⁷¹.

Les paysages se constituent donc en objet d'étude et source globale d'une archéologie (« des paysages ») dont le paysage est le paradigme et l'outil heuristique fondateur (d'où l'intitulé « archéologie du paysage »). À partir des relations verticales et horizontales, synchroniques et diachroniques, entre les formes paysagères, l'on peut modéliser les caractères, les phénomènes et les dynamiques environnementales, tout comme les organisations spatiales et les systèmes territoriaux successifs (qui sont alors des constructions spéculatives et non des objets archéologiques), pour en arriver dans le meilleur des cas aux « paysages mentaux » des hommes du passé. À ce propos, je ferai une ultime référence au « tournant culturel » ou « post-processuel » ou encore « ontologique »²⁷², qui prône une étude du paysage comme production sociale et culturelle qui traduit les cognitions et les représentations qu'en ont les hommes et donc les relations entre les groupes sociaux en présence²⁷³. L'archéologie contextuelle²⁷⁴ et l'archéologie cognitive²⁷⁵ posent alors au centre du débat les notions de « territoire », d'« identité » et de « représentation spatiale », d'« esprit des lieux » ou encore de « paysage mental »²⁷⁶.

²⁷⁰ CHOUQUER (dir.), *Les formes du paysage, tome 1*, p. 7 ; *infra*, LAFFITE, *La formation du parcellaire de Germiny*, p. 156.

²⁷¹ CHOUQUER, *L'étude des paysages*.

²⁷² DENEUX, *Histoire*, p. 166-169. Sur ce front, la réflexion menée par Philippe Descola, Bruno Latour et Augustin Berque me paraît constituer le défi le plus ambitieux lancé par une phénoménologie culturaliste valorisant une notion « onto-géographique » des modes d'identification de la réalité sensible à la conception positiviste de l'espace : voir BERQUE, *Écoumène*, p. 15-16 ; DESCOLA, *La composition des mondes*, p. 236.

²⁷³ C'est pourquoi toute l'archéologie du paysage est, en ce sens là, cognitive (INGOLD, *The Perception*).

²⁷⁴ HODDER, *Reading the Past* ; BARRETT, *Contextual archaeology* ; SHANKS, TILLEY, *Re-constructing*.

²⁷⁵ RENFREW, ZUBROW, *The Ancient Mind* ; TILLEY, *Intepretative Archaeology* ; ID., *A Phenomenology* ; MORRIS, *Archaeology* ; BENDER *et al.*, *Stone Worlds* ; SAGGIORO, *Per un'archeologia dei luoghi*.

²⁷⁶ TUAN, *Topophilia* ; ID., *Space and Place* ; RAFFESTIN, *Écogenèse territoriale* ; BAILLY, SCARIATI, *L'humanisme*, p. 216 ; DI MÉO, *Que voulons-nous* ; DENEUX, *Histoire*, p. 169-171 ; RUGGINI, *Metodi di analisi* ; TURNER, *Paysages et relations*, p. 145 ; LUGINBÜHL, *La mise en scène du monde*, p. 94-101. Il s'agit d'une critique phénoménologiste et culturaliste aux positions naturalistes et processuelles (FLEMING, *Post-processual Landscape Archaeology*, p. 271-276). Progressivement, cette critique a été absorbée dans une archéologie des paysages renouvelée et renforcée : VAN DER LEEUW (éd.), *L'homme et la dégradation, Conclusions* ; BINTLIFF, *Time, Structure* ; DAVID, THOMAS, *Landscape Archaeology*.

Chapitre troisième – Portée et limites d'un projet

Il est temps désormais d'énoncer l'heuristique, le protocole de terrain et la problématique de ce projet de recherche. Si en toile de fond l'on trouve la frustration devant la méconnaissance de l'histoire alti-médiévale de la région, au moins l'intuition d'un pari novateur était déjà présente à mon esprit quand je suis parti en prospection dans les campagnes de Sava par un beau matin de novembre, cela fait plus de dix ans.

Au commencement était... le *paretone* de Sava, un colossal mur en pierre sèche posé comme un point d'interrogation dans les champs d'oliviers à perte de vue de la province orientale de Tarente. Tout d'abord, j'ai cherché à repérer des techniques aptes à comprendre une telle construction. J'ai conçu le projet d'une analyse planimétrique, archéologique et archéobotanique des formes de l'organisation de l'espace et des paysages agraires dans ce secteur. Mon enquête a procédé d'un raisonnement propre aux sciences dites dures, avec des objectifs tour à tour focalisés autour de questions directes à des objets circonscrits, analysés méthodiquement, à la recherche de faits et de régularités²⁷⁷. Ensuite, j'ai inscrit cette première base empirique de données²⁷⁸ dans un questionnement problématique, instaurant un aller-retour entre les objets étudiés et les problèmes formulés. Ainsi, les matériaux se sont transformés en études de cas pour tester des hypothèses dont le raisonnement de la thèse doit fournir la démonstration avant d'aboutir à des propositions – des thèses – structurées.

Il s'agit maintenant de formuler des questions précises à poser aux paysages du Salento, puis de présenter des stratégies aptes à diriger l'enquête et des outils empiriques et des prismes intellectuels adaptés à l'interpolation et à l'interprétation des données.

²⁷⁷ VERNET, *L'homme et la forêt*, p. 19.

²⁷⁸ La base de données, à son tour, est susceptible de devenir une « métasource », composée de sources sérielles qui sont définies comme des objets relativement récurrents et homogènes, contenant *n* fois le même type d'information : voir GENET, *Source, métasource*.

3.1 Hypothèses de travail

Depuis deux décennies, nos connaissances sur les paysages agraires de la Pouille vont croissant, aussi bien grâce à la multiplication des prospections de surface et des fouilles de villages désertés que par des approches archéoenvironnementales. Néanmoins, l'une et l'autre démarche sont restées jusque-là principalement cantonnées au territoire au sud de Lecce. C'est tout d'abord pour cette raison qu'il m'est apparu utile de déployer mon action dans le secteur compris entre Tarente et Brindisi. Ayant délimité de la sorte l'espace à investir et constaté la désespérante « invisibilité » des indices d'occupation pour le haut Moyen Âge, il m'a fallu repérer des indicateurs alternatifs pour reconstituer l'organisation des espaces, l'utilisation des ressources et la production agraire au fil du temps.

C'est, tout d'abord, le modèle du système agraire – tel que Claude Raynaud l'a importé en archéologie en 2002²⁷⁹ (**doc. 135**) – qui m'a permis de répondre à ce besoin. Si les diverses composantes d'un espace organisé par les sociétés humaines entretiennent des relations mutuelles, alors il doit être possible de connaître par induction une composante inconnue à partir d'une connaissance partielle d'une autre composante²⁸⁰. En particulier, l'archéologie dispose d'un accès privilégié à : 1) l'habitat : vestiges et réseaux (habitat dispersé ou groupé, intermittent ou temporaire) ; 2) la structure agraire : limites agraires, foncières, administratives, trames parcellaires, chemins et voies vicinales, abris et autres annexes agraires, etc. ; 3) l'écosystème exploité : circulation et stockage de l'eau, peuplement végétal et animal, potentiel et utilisation des ressources du substrat et des sols sous la forme de forêt (*silva*), terres arables (*ager*), prés et broussailles (*saltus* ou *incultum*, suivant les époques, les régions et les chercheurs²⁸¹) ou autres zones marginales (humides

²⁷⁹ RAYNAUD, *Les systèmes agraires*, p. 283, fig. 1.

²⁸⁰ Par exemple, le degré de concentration de la trame parcellaire peut refléter, outre la nature des sols et des cultures dominantes, le régime agraire et les rapports de production, tandis que son orientation et les formes dominantes sont fonction des systèmes de cultures, etc. Pour l'adoption de ce modèle du système-paysage, je me suis appuyé, outre que sur l'expérience de terrain, sur les enseignements tirés, en particulier, de CHOUQUER, *L'étude des paysages*, p. 190 ; RAYNAUD, *Les systèmes agraires*, p. 283, fig. 1 ; ROBERT (dir.), *Sources et techniques*, p. 5.

²⁸¹ BURNOUF *et al.*, *Sociétés, milieux, ressources*, p. 119.

ou arides), dans une succession de crises, pérennisations ou ruptures des équilibres écologiques.

Je me suis saisi de cette hypothèse fondatrice de la moderne archéologie du paysage²⁸² pour investir toutes les formes du paysage actuel. D'une part, pour ce qu'elles « cachent » et « fossilisent » des aménagements précédents : aménagements anciens recouverts ou érodés que la photographie aérienne, la télédétection ou la prospection au sol permettent d'identifier comme des « anomalies » puis d'interpréter comme la trace d'aménagements abandonnés (chaussée, édifice, fossé, etc.). D'autre part, par-delà la dimension volumétrique qui domine en archéologie, en faisant le pari que les infrastructures actives et actuelles – tels, par exemple, le fossé ou le mur de clôture d'un champ tout comme leur tracé – ont hérité, à travers une série de transformations et de transmissions, la « mémoire » des organisations successives de l'espace, des utilisations du sol, des aménagements du territoire dans le passé. Il s'agit là de revendiquer la possibilité d'une lecture archéologique de la dimension planimétrique (tracés) du paysage agraire. Aux vestiges des limites de parcelle bâties ou creusées, par exemple, s'ajoute l'étude géomatique de la taille, de la forme et de l'orientation des parcelles.

Enfin, la mise en relation entre ces différentes séries de données et leur articulation au contexte géographique et historique émerge à la dimension topologique. À ce stade, le vestige matériel et le tracé géométrique révèlent les flux et les réseaux qui traversent et polarisent un espace, un paysage, un territoire et une société à une époque donnée. Il devient alors possible d'articuler un espace agraire au vaste monde extérieur : réseau urbain, infrastructures de communication, maîtrise de l'eau, potentiel des sols, contrôle et défense du territoire, insertion économique de la production locale, paiement des impôts, arrivée de capitaux, guerre et maladies²⁸³. Ce « corpus »²⁸⁴ de données ouvre la possibilité de saisir – par extrapolation à partir d'autres sources – les systèmes (sociaux) de production et d'exploitation, la structure (sociale) foncière et fiscale, ainsi que l'insertion économique, jusqu'aux contextes technique, territorial, politique et anthropologique. En effet, dans un système circulaire de relations, les formes du paysage doivent traduire ces contextes, dans leurs aspects aussi bien matériels qu'immatériels, lesquels ont joué un rôle matriciel et laissé leur empreinte²⁸⁵.

²⁸² ASTON, ROWLEY, *Landscape Archaeology* ; ASTON, *Interpreting the Landscape*, p. 32-43 ; CHOUQUER, *Crise et recomposition* ; ID., *Transmissions et transformations*.

²⁸³ CHAPUIS, *La géographie agraire* ; LEBEAU, *Les grands types de structures agraires*.

²⁸⁴ L'usage du mot « corpus » est réservé le plus souvent à une base de données textuelles : voir GENET, *Être médiéviste*, p. 19.

²⁸⁵ ASTON, *Interpreting the Landscape*, fig. 93 ; LAGAZZI, *Segni sulla terra*.

Une enquête centrée sur l'exploitation des bassins d'activité agro-sylvo-pastorale, l'organisation de l'espace agraire (champs, prés, *incultum*), ses marges (arides, humides ou boisées) et limites peut éclairer les formes de l'appropriation des espaces par les communautés qui en ont fait des territoires, quand bien même l'habitat qui exploitait ces bassins vivriers et qui polarisait ces territoires demeurât presque inconnu²⁸⁶. Là réside toute l'originalité et la portée générale de mon étude : adopter résolument les cadres théoriques de l'archéologie du paysage pour mener à bien mon enquête dans le Salento centro-septentrional. Pourtant, ces paysages agraires ne constituent pas un terrain des plus faciles pour une archéologie agraire qui a forgé ses outils dans les sols alluviaux de la grande plaine européenne. Contrairement aux conditions dominantes dans ces régions, en Pouille méridionale les sols souvent squelettiques et le climat sec ne favorisent guère la conservation de matières organiques, à l'exception des restes carbonisés. De même, la détection aérienne de vestiges enfouis voire de trames de sillons et billons matérialisant d'anciens labours est peu probable. Enfin, si en prospection au sol l'on reconnaît facilement des occupations, ces vestiges sont souvent très abîmés par les travaux agricoles.

En revanche, l'activité agricole très intense pratiquée depuis le Néolithique sur ce grand plateau calcaire a laissé en héritage la présence massive, hors-sol, d'aménagements en pierre sèche – dont certains atteignent une taille qui pose question – soit ponctuels (abris et autres bâtiments à usage temporaire, intermittent ou permanent, cairns, tumulus, tas d'épierrement) soit linéaires (murets, murs pierriers, murailles), qu'il a toujours été plus économique de conserver que de démonter. Ces artefacts, de par leur diffusion capillaire et leurs dimensions, forment une vaste trame parcellaire qui matérialise une partie des limites administratives, fondiaires et agraires de la région. En ce sens, les constructions en pierre sèche constituent dans le paysage l'aspect le plus frappant de l'empreinte des sociétés agraires successives. En effet, la nécessité d'enclorre et/ou d'épierrer les champs pour leur mise en valeur a produit d'immenses quantités de pierraille, accumulée en tas ou en murs aux bords des parcelles et des terroirs exploités, si bien que la structure agraire et l'organisation des espaces dans son ensemble en résulte, en quelque sorte, matérialisée par la pierre, formant, comme il a été dit²⁸⁷, un « cadastre de pierre » (**doc. 4**). Par ailleurs, ces constructions traduisent, par-delà leur continuelle métamorphose, la continuité des contraintes d'un milieu et celle d'un savoir-faire. Qu'elles soient toujours actives ou abandonnées, ces structures témoignent de l'existence d'anciennes organisations de

²⁸⁶ Voir, BARKER, *L'archeologia del paesaggio italiano*, déjà cité ; FLEMING, *Post-processual Landscape Archaeology*, p. 163 ; ID., *The Dartmoor Reaves* ; GUILAINE, *De la vague*, p. 17 : « Ces aménagements ne disent pas seulement l'investissement physique nécessaire à leur réalisation, ils affinent nos interrogations sur la taille des communautés, sur la gestion collective ou individuelle de l'espace, sur le degré de cohésion sociale ».

²⁸⁷ COMPATANGELO, *Un cadastre de pierre*.

l'espace dont elles ont « fossilisé » les traces, en préservant le paléosol des labours et autres transformations, en piégeant du sédiment organique, en agissant, en définitive, comme des « niches » voire des « corridors » écologiques et archéologiques. Enfin, l'absence de structures en pierre sèche dans de vastes secteurs pourtant à dominante calcaire ou calcarénitique constitue également un indice précieux sur l'utilisation du sol.

3.2 Stratégies et échelles

Afin de vérifier ces hypothèses de travail par une investigation directe du terrain, un accord de collaboration scientifique a été officialisé en 2005 entre l'UMR 5648/ CIHAM (Dont l'EHESS est cotutelle), les laboratoires d'archéologie médiévale et d'archéobotanique de l'Università del Salento à Lecce et la Soprintendenza per i Beni Archeologici della Puglia. J'ai assumé la responsabilité de la conception et de la conduite de ces opérations²⁸⁸ lesquelles, amorcées dès 2002, n'ont pris fin qu'en 2013, avec deux longues interruptions (2003-2004 et 2007-2008) dues au déroulement de mon parcours professionnel. Après deux premières campagnes de prospection, l'enquête a été centrée sur l'étude topographique, stratigraphique et taphonomique d'un imposant mur en pierre sèche, le *paretone* de Sava (Tarente). Ces travaux ont été menés au cours des années 2004-2006 pour s'achever en 2009. Enfin, les quatre dernières années ont servi à la réalisation d'une carte archéologique exhaustive, d'un relevé topographique, planimétrique et topologique des masses parcellaires et de l'utilisation des ressources, dans un vaste secteur-échantillon.

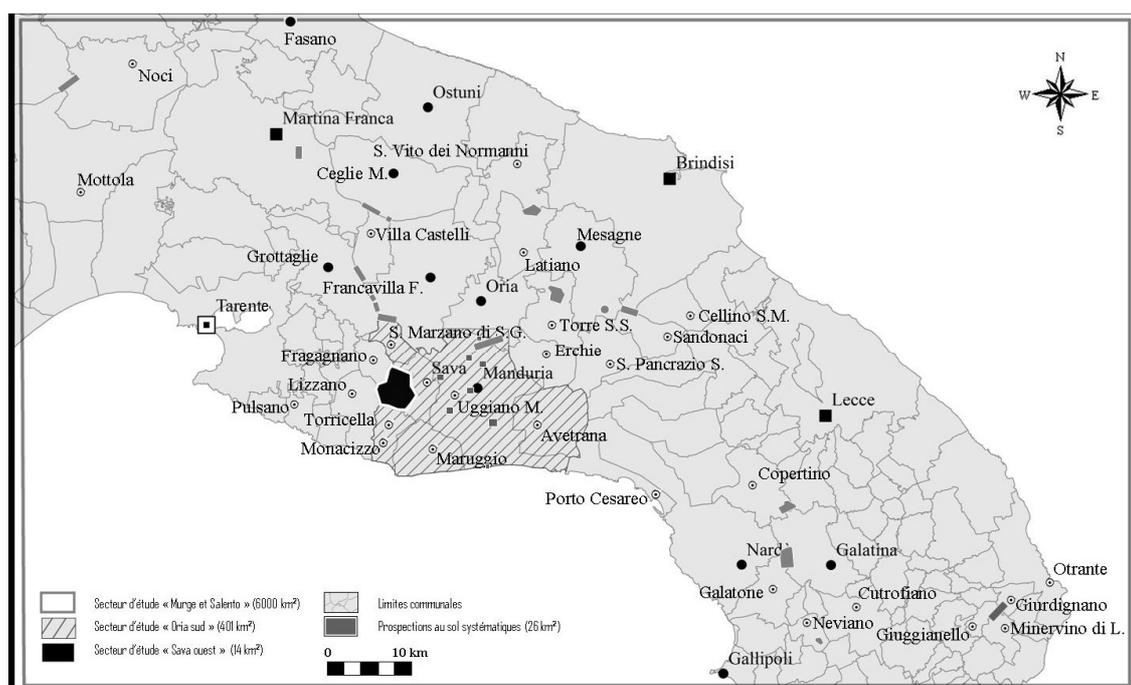
J'ai mené ces recherches à différentes échelles dans le Salento septentrional et central, et plus précisément dans la Murgia dei trulli, le Salento delle Murge et le Tavoliere di Lecce (**doc. 9**), sur des secteurs-échantillons que j'ai jugés représentatifs et adaptés au déploiement de telle ou telle approche.

D'abord, compte tenu des recherches relativement plus étendues qui ont porté sur l'*ager Brundisinus* ainsi que sur la *chôra* de Tarente, l'arc ionien à l'est de Pulsano et Grottaglie (Tarente) (voir figure ci-après et **doc. 2**), autour de Manduria (Tarente) et au sud d'Oria (Brindisi), avec l'Arneo comme limite orientale, se présentait comme l'authentique

²⁸⁸ Au sein du CIHAM, le projet est coordonné par Jean-Michel Poisson, que je remercie pour l'apport de réflexion qu'il m'a apporté à mes enquêtes, son écoute patiente et ses conseils. Les partenaires italiens sont Paul Arthur, professeur d'Archéologie médiévale et directeur du Laboratoire d'Archéologie médiévale de l'Università del Salento, et Girolamo Fiorentino, directeur du Laboratoire d'Archéobotanique de la même université. Envers eux, j'ai également contracté une dette facile à reconnaître mais impossible à honorer. Je remercie, enfin, les deux directeurs successifs de la SBAP M. Giuseppe Andreassi et Mme Teresa Cinquantaquattro ainsi que l'Ispettore di Zona M. Arcangelo Alessio pour leur grande disponibilité.

orphelin de la recherche archéologique médiévale dans cette partie de la région. Par-delà cette considération pratique, ce secteur m'est apparu représentatif du relief, des formations hydrogéomorphologiques, du paysage agraire et de l'occupation du sol caractéristiques de la région. En effet, les formes du paysage y sont toutes significatives soit parce que récurrentes, banales et donc exemplaires soit en ce qu'elles sont rares, monumentales et donc exceptionnelles, de par leurs tracés et dimensions. Enfin, le moindre investissement de la recherche pouvait être considéré signifiant en lui-même : en effet, placé comme il est entre l'arrière-pays de Tarente et le Salento méridional centré sur Gallipoli et Otrante, ce secteur pourrait avoir constitué au haut Moyen Âge une zone-charnière où les identités spatiales se côtoyaient et se brouillaient, si bien que les indicateurs archéologiques en deviendraient logiquement plus difficiles à saisir.

Les communes de S. Marzano, Sava, Torricella, Maruggio, Manduria et Avetrana (Tarente), situées entre Tarente, Brindisi et Lecce, au sud de la cité d'Oria, constituent le cadre territorial – dorénavant « Oria sud » – de cette étude (voir figure ci-contre et **doc. 2**; **doc. 13**). Tout d'abord, cet espace se caractérise par la présence d'un vaste système de limites parcellaires marquées par des murs en pierre sèche. Ce système est localement dominé par le plus imposant mur en pierre sèche de toute la région : le *paretone* sis dans le territoire communal de Sava. Or, dans le cadre d'une enquête centrée sur les formes géométriques et plastiques des délimitations agraires, il apparaissait inévitable de s'attaquer à un tel monument du paysage agraire et à ses abords immédiats (45 ha soit



Secteurs d'étude (Données : SIT Regione Puglia – CAO G.S.)

0,45 km²), dépassant l'approche descriptive pour l'envisager en tant que document archéologique. La prospection intensive et le relevé floristique du peuplement végétal de ses abords ainsi que le relevé topographique et deux tranchées de sondage – que des protocoles archéoenvironnementaux ont rendu particulièrement efficaces –, ont permis de lire la stratigraphie, la taphonomie et l'insertion d'un tel mur dans une certaine histoire environnementale.

Parallèlement, l'étude des formes planimétriques et plastiques de la masse parcellaire commandée par le *paretone* (14 km²) – dorénavant « Sava ouest » – a permis de comprendre les relations spatiales entre cet axe structurant et l'organisation du paysage agraire à l'échelle du territoire communal de Sava, franchissant ainsi l'horizon d'une limite et de quelques parcelles pour atteindre la compréhension d'un système de cultures et d'un finage. À cette même échelle, j'ai également mené une prospection au sol classique, à la recherche des indices d'occupation dans les champs.

Ensuite, par un changement d'échelle décisif, j'ai mené sur la totalité du secteur « Oria sud » (401 km²) : a) le recensement des informations archéologiques éditées à travers le dépouillement des publications de chercheurs professionnels et bénévoles – ayant travaillé sur des projets disparates – et mes propres contrôles au sol, ce qui revient *grosso modo* à compiler une carte des habitats et de leurs réseaux ; b) la caractérisation topographique des formes matérielles et le relevé planimétrique et topologique des masses parcellaires qui organisent la forme en plan de l'espace ; c) le relevé de la distribution actuelle des peuplements végétaux spontanés ou cultivés, ainsi que des recherches sur l'utilisation du sol aux époques historiques. Aussi, il est apparu possible d'aller au-delà d'un système local de cultures, pour approcher un système de production, de communications et de peuplement à une échelle moyenne sur la longue durée.

Par ces résultats d'une analyse nécessairement locale des traces des hommes du passé détectées dans le paysage, j'ai tâché finalement de contribuer à l'histoire des dynamiques territoriales et sociales du haut Moyen Âge dans la région. Pour ce faire, il fallait, d'abord, passer de l'analyse d'un certain nombre d'indices – les formes du paysage qui constituent l'objet de l'enquête – à la compréhension des relations systémiques existant entre eux, qui forment des réseaux et des flux dont les indices sont à la fois le produit et la seule trace perceptible. C'est pourquoi j'ai mis en regard mes données avec d'autres études de cas, sur la base des sources cartographiques, iconographiques, écrites (narrations, lois et normes, documents de la pratique), de la géolinguistique, de la toponymie et de la littérature archéologique disponibles sur la Pouille méridionale médiévale. Notamment, à

cette échelle sub-régionale – dorénavant « Murge et Salento » –, ont été recensées, positionnées et caractérisées certaines grandes structures en pierre sèche dont la distribution m'est apparue significative pour la mise en valeur, l'appropriation des lieux et la territorialisation dans la longue durée (12 km² prospectés dans un espace de 6000 km²).

Cet ultime changement d'échelle et la convocation d'une multiplicité de sources différentes m'ont permis d'orienter l'étude des paysages vers une perspective historique et anthropologique. D'une part, les transformations successives du paysage agricole régional semblent identifier différentes unités ou entités physiographiques ou « systèmes d'utilisation du sol » (*Land Systems*)²⁸⁹. Dans ce cadre, la mise en chantier d'une « archéologie du parcellaire agricole en pierre sèche » permet d'extraire pour la première fois dans la région de l'information fondamentale des *paretoni*. Ainsi, ces grands murs en pierre sèche – qui se caractérisent comme des exemples monumentaux de ce que Luciano Lagazzi a appelé les formes « terminales » du paysage²⁹⁰ – éclairent les transformations antiques et médiévales des systèmes agricoles et de l'organisation des espaces.

D'autre part, dans un espace médiéval organisé par et autour de l'activité agricole – les paysages agricoles devraient s'articuler avec les territoires et les identités spatiales des sociétés en présence²⁹¹. Par conséquent, dans l'ignorance presque complète de la réalité des divisions administratives dans le Salento du haut Moyen Âge, ces données deviennent un point de départ – d'en bas, en quelque sorte – plausible pour tenter le passage du finage au territoire, de la marge à la marche, de la limite à la frontière.

En troisième et dernier lieu, passant des données matérielles aux aspects immatériels de la reconstitution historique, je me suis demandé quelle contribution je pouvais apporter à la connaissance des sociétés qui ont produit, perçu et vécu ces paysages et ces territoires, en se forgeant des identités spatiales et culturelles stratifiées, multiples et parfois concurrentes, en construisant les lieux à leur image. Le défi ultime de ce travail a été donc de démontrer que l'étude archéologique des espaces apuliens peut et doit servir à lever le voile sur les sociétés qui les ont façonnés et perçus et sur leur insertion dans les mondes péninsulaire, adriatique et méditerranéen, au cours du millénaire médiéval²⁹².

²⁸⁹ VERHAGEN, *Some considerations on the use of archaeological land evaluation*; VAN JOOLEN *Archaeological land evaluation*; ATTEMA *et al.*, *Land systems*. Compte tenu de la dominante agricole des paysages étudiés, au cœur d'une telle lecture se trouve l'évaluation du potentiel des sols : voir la classification FAO-UNESCO (*Unités pédologiques FAO*), adoptée en 1998 par l'Union Internationale des Sciences du Sol (UISS) (DUCHAUFOR, *Introduction*, p. 181). L'application de cet outil conceptuel sur le terrain doit beaucoup à une collaboration de longue haleine avec Christian Napolitano (Scuola di Specializzazione in Archeologia Classica, Università del Salento), que je remercie.

²⁹⁰ LAGAZZI, *Segni sulla terra*, p. 9-11.

²⁹¹ Voir LETURCQ, *Territoires agricoles et limites paroissiales*.

²⁹² LEDUC, VALDEYRON, VAQUER 2000, *Sociétés et espaces*, notamment la préface de Jean Guilaïne.

3.3 Sources et séries de données. Un système d'information à référence spatiale

Tout élément du paysage, qu'il soit inerte, biologique ou produit par l'homme, se matérialise à travers trois dimensions. D'abord, sa consistance volumétrique ou plastique, qu'investit l'étude archéologique de la matière bâtie, inerte ou organique (par ex., bâtiments, chaussées, clôtures, mobilier, sédiments, etc.). Ensuite, sa dimension planimétrique (par ex., orientation, maillage, forme et taille des parcelles), d'une part, et sa dimension topologique (par ex., adjacences ou contiguïtés, inclusions, intersections, connectivité, gravité, distances relatives)²⁹³, d'autre part, que relève et révèle l'analyse des tracés qui organisent l'espace en plan. Dans le premier univers, nous avons affaire à des « vestiges », autrement dit des restes de choses volontairement produites par l'homme, et à des « traces », ou « indices », voire les marques involontairement imprimées dans le paysage par les activités humaines ou les phénomènes naturels²⁹⁴. En revanche, par la planimétrie et la topologie, l'historien cherchera à déduire la suite d'états antérieurs, de transmission et d'héritages dont les formes du paysage contemporain sont le produit en constante évolution.

À la croisée de ces trois univers, le paysage se configure comme un écheveau de relations entre contextes sédimentaires. Je tâcherai alors de démontrer que, pourvu que des points d'ancrage stratigraphique et une masse critique de données soient disponibles, il est possible d'établir une « stratigraphie horizontale » (expression suggestive et utile, qui ne devrait cependant pas être prise au pied de la lettre) relativement fiable, qui rende compte des grandes lignes d'un système de production, de peuplement et territorial sur la longue durée. Afin de collecter ces données, nous avons donc procédé à plusieurs enquêtes parallèles, à plusieurs échelles et à partir de plusieurs sources.

²⁹³ CARON, ROCHE, *Vers une typologie* ; HEYWOOD *et al.*, *An Introduction*, p. 51-52.

²⁹⁴ Voir BRUNEAU, *Le statut archéologique de la trace*, p. 87 ; BOISSINOT, *À la trace des paysages agraires*, p. 24-25. Voir aussi, pour une analyse épistémologique générale de la question, GINZBURG, « *Signes, traces, pistes* », p. 9-11 ; *ID.*, *Rapports de force*, p. 49-53 ; PARRET, *Vestige, archive et trace*.

La première source d'information est constituée, d'une part, par les relevés et les sondages réalisés sur le *paretone* de Sava ; d'autre part, par le travail de prospection au sol systématique mené sur le secteur « Sava ouest » ; enfin, par les prospections linéaires menées le long d'une dizaine de grands murs en pierre sèche en Pouille méridionale. Il s'agit là de ma principale contribution de première main à l'histoire du Salento médiéval et des données pour lesquelles je suis à même de garantir le plus haut niveau de précision et de fiabilité, le caractère souvent inédit ainsi qu'un potentiel heuristique novateur.

Vient ensuite le recensement des informations archéologiques éditées sur le secteur « Orià sud ». La responsabilité des erreurs et des insuffisances de cette carte archéologique revient naturellement à l'auteur de cet essai qui a du moins essayé de trier, croiser et vérifier au sol les indications fournies par les documents consultés. Néanmoins, rien n'eût été possible, à une telle échelle, sans le travail méthodique qui a été mené depuis un siècle environ par les autorités préposées à la protection du patrimoine archéologique²⁹⁵. Également, j'ai pu m'appuyer sur un certain nombre de travaux universitaires et sur de nombreuses publications dues aux érudits locaux depuis le XIX^e siècle puis à un petit nombre d'archéologues amateurs et compétents, qui ont parcouru les espaces considérés à partir des années 1960. Il serait fastidieux d'établir ici la liste des publications consultées, que je prendrai soin de présenter au fur et à mesure qu'elles seront convoquées.

Cette base empirique de traces matérielles est entièrement issue de la lecture des formes du paysage, qui se configure, donc, comme ma « source » principale. Ensuite, j'ai accueilli les suggestions venant de la distribution et concentration des toponymes actuels et de la lecture régressive de certaines sources textuelles²⁹⁶. La plupart de ces textes sont disponibles dans les bibliothèques spécialisées du monde entier ainsi que dans le commerce. Ce n'est donc qu'en présence de sources d'accès difficile que j'ai reproduit la totalité ou une partie du texte (**doc. 27 à 56**).

À ce propos, il est important que le lecteur prenne connaissance de la nature de ces sources et des raisons qui en expliquent la mise à contribution. D'abord, la littérature antique et médiévale fournit un nombre non négligeable de références aux paysages de la région. Outre qu'elles sont occasionnelles et allusives, ces mentions illustrent plutôt la généalogie des représentations littéraires que les lieux mêmes que nous voulons étudier²⁹⁷. En particulier, certaines sources narratives, de Procope à Constantin Porphyrogénète aux

²⁹⁵ Pour cela, j'ai procédé au dépouillement de l'Archivio storico ou « Registro » (des origines à 1950), de l'Archivio deposito (1950-2000) et de l'Archivio corrente de la Surintendance archéologique, à Tarente.

²⁹⁶ Je renvoie au chapitre 6 pour une discussion théorique sur la légitimité de l'analyse dite régressive de la documentation moderne, proposée par Marc Bloch dès 1931 (BLOCH, *Les caractères originaux*, p. 51), qui fait actuellement l'objet de diverses critiques : ROBERT (dir.), *Sources et techniques*, p. 1-5.

²⁹⁷ Sur les représentations littéraires antiques et médiévales de la Pouille, voir LOZZI GALLO, *La Puglia*.

chroniqueurs de la conquête normande, présentent un intérêt pour l'histoire événementielle et seront donc convoquées essentiellement en troisième partie.

Les traités des agronomes et des arpenteurs²⁹⁸ ainsi que les itinéraires ont l'avantage de faire de la description des lieux, des biens, des mesures et des distances leur but premier. Dans ce cadre, les documents les plus précis et utiles sont sans doute ceux qui ont été compilés au IV^e siècle n.è. dans les *Libri coloniarum* et qui éclairent les ressorts territoriaux et les paysages agraires des *civitates* salentines entre le II^e siècle av. n.è. et le début du Haut-Empire²⁹⁹. Parmi les quelques sources odéporiques et géographiques qui encadrent sommairement la période du haut Moyen Âge, j'ai parcouru la *Cosmographie* du Ravennate (VII^e siècle), l'*Itinerarium Bernardi Monachi* (IX^e siècle), le *Livre des Voyages* de Benjamin de Tudèle (XII^e siècle) ou encore les *Geographica* de Guido de Pise (XII^e siècle) et le *Livre de Roger* d'Idrîsî (XII^e siècle)³⁰⁰. Enfin, certaines représentations cartographiques anciennes et modernes expriment différentes perceptions de l'espace apulien dans le cadre méditerranéen. La comparaison des cartes de Ptolémée³⁰¹, de la *Table de Peutinger*³⁰² et de la carte du monde d'Idrîsî³⁰³ s'est avérée très stimulante. À partir du XIV^e siècle, la cartographie de la péninsule italienne (**doc. 19 à 26**) nous permet de relever des modes de représentation des formes du paysage et des noms de lieux dont l'évolution et la comparaison fournissent une précieuse matière de réflexion historique³⁰⁴. Entre 1788 et 1812, l'*Atlante del Regno di Napoli* de Giovanni Antonio Rizzi Zannoni constitue l'aboutissement des avancées de la cartographie scientifique³⁰⁵.

Finalement, ce sont les actes de la pratique qui ont fourni la contribution la plus efficace au travail que je voulais réaliser. Ces actes de donation, ces inventaires de biens, ces rapports et ces mémoires forment la quasi-totalité du corpus réuni dans le dossier

²⁹⁸ J'ai beaucoup profité du travail systématique d'inventaire des mentions portant sur la Pouille méridionale dans la littérature grecque et latine que Mario Lombardo a recensées et publiées en 1992 (LOMBARDO, *I Messapi*). Pour le Moyen Âge, Jean-Marie Martin (*La Pouille du VI^e au XII^e siècle*) a réuni et exploité la totalité des sources écrites disponibles.

²⁹⁹ *Libri coloniarum*.

³⁰⁰ *Ravennatis Anonymi Cosmographia*; AVRIL, GABORIT, *L'Itinerarium Bernardi monachi*; COLAFEMMINA, *L'Itinerario pugliese di Beniamino da Tudela*; *Guidonis Geographica*; Idrîsî, *Opus geographicum*; Idrîsî, *Géographie*; Idrîsî, *Charta Rogeriana*.

³⁰¹ Ptolémée, *Géographie*. Sur la vaste question de la datation et de la tradition médiévale des cartes de Ptolémée, voir DILKE, *Cartography in the Byzantine Empire*; VAGNON, *La réception de la Géographie*.

³⁰² BOSIO, *La Tabula Peutingeriana*; TALBERT, *Rome's World*.

³⁰³ MILLER, *Weltkarte*. Pour une histoire critique de cette carte et de ses copies, voir BRESC, NEF (prés.), *Idrîsî*, p. 19-22.

³⁰⁴ Voir COLAMONICO, *Appunti storici sulla cartografia*; ID., *La più antica carta regionale*; ID., *La carta del Regno di Napoli*; CARLONE, BLASI (a cura di), *Atlante Storico della Puglia*, vol. 3; CAZZATO (a cura di), *Atlante Storico della Puglia*, vol. 4; BORRI (a cura di), *L'Italia nelle antiche carte*; PACICHELLI, *Il Regno di Napoli in prospettiva*.

³⁰⁵ RIZZI ZANNONI, *Atlante Geografico del Regno di Napoli*; ID., *Carta del Regno di Napoli*.

documentaire technique. Ils couvrent une période allant du IX^e au XVIII^e siècle. La cohérence de cette série de textes tient au fait qu'ils contiennent des attestations génériques ou détaillées portant sur la délimitation des propriétés, des finages et des territoires ainsi que sur le peuplement végétal et l'habitat dans le territoire d'Oria. La discussion de textes portant sur d'autres secteurs se justifie ponctuellement à titre de comparaison. La plupart de ces documents sont issus de l'Archivio di Stato de Naples et concernent les biens possédés au sud d'Oria par les abbayes bénédictines de Campanie, notamment le Mont-Cassin et S. Lorenzo d'Aversa. Ils nous sont généralement parvenus en copie – souvent au sein des cartulaires-chroniques compilés aux XI^e-XII^e siècles par les établissements religieux – et ont été édités à partir du XIX^e siècle jusqu'à faire l'objet de rééditions et traductions systématiques au siècle dernier³⁰⁶. En outre, un petit nombre de documents datant du XV^e siècle à la fin de l'Ancien Régime est issu de l'Archivio di Stato de Tarente et de l'Archivio di Stato de Lecce. Signalons, enfin, les recueils d'actes réalisés par les chancelleries seigneuriales et les autorités citadines – souvent réunis au sein des *Libri rossi* municipaux – qui ont été réalisés à partir de la fin du Moyen Âge³⁰⁷.

Les données extraites de ces différentes sources ont été organisées en trois séries, réunies en documents homogènes, sous la forme de catalogues de fiches (**doc. 131 ; doc. 132, doc. 133 ; doc. 134**) auxquelles correspondent des cartes de synthèse. Un premier catalogue réunit les indices d'habitats, de la Préhistoire à nos jours ; un deuxième catalogue porte sur les ressources exploitées et les productions agricoles et artisanales. Enfin, le troisième catalogue réunit les indices sur les aménagements destinés à relier (voies, chemins) et à délimiter (fossés, murs, *paretoni*, etc.) l'espace, afin de l'organiser et le contrôler. L'échelle commune à ces trois séries de données correspond au secteur « Oria sud » mais pour certaines catégories d'indices j'ai choisi soit de concentrer mes recherches sur le secteur « Sava ouest » soit de l'élargir à l'échelle des Murge et du Salento.

L'organisation et l'interrogation des résultats d'un travail de ce genre – mené sur plusieurs années, à différentes échelles, sur des objets de nature très différente dont l'analyse sollicite des compétences techniques variées – a tiré avantage de la banalisation de la géomatique en sciences humaines. Celles-ci profitent des plateformes des systèmes d'information géographique (S.I.G.) voire, comme on le dit dans les milieux spécialistes, des systèmes d'information à référence spatiale spécifiques (S.I.R.S.), qui ont leur propre

³⁰⁶ Voir surtout, pour l'important travail d'édition de textes et de régestes de documents datant jusqu'au IX^e siècle, CUOZZO, MARTIN, *Documents inédits*, n. 30, p. 162-164 ; MARTIN *et al.*, *Regesti ; R.N.A.M.*, dans la réédition dirigée par Giacinto Libertini (2011).

³⁰⁷ Voir COCO, *Il Santuario* ; TRAVAGLINI, *I limiti* ; CARDUCCI, *I confini* ; D'ANGELA, CARDUCCI (a cura di), *S. Marzano* ; ALAGGIO, *Le pergamene* ; VINCI, *Note storiografiche*.

production d'information, structures de données, thèmes, échelles et méthodes d'analyse³⁰⁸. La constitution d'un outil adapté à une enquête d'archéologie du paysage a reposé, dans le cas de mon enquête, sur une compilation préalable³⁰⁹ de plusieurs thèmes ou séries d'informations homogènes portant sur le secteur étudié. Aussi ai-je utilisé, d'abord, différents systèmes de gestion de bases de données (ensuite, S.G.B.D.) mis en place au sein des universités. Ensuite, j'ai bénéficié des services offerts, depuis son ouverture en 2005, par le S.I.T. (*Sistema Informativo Territoriale*³¹⁰) de la Région Pouille, chargé de la production et de la gestion des données à référence spatiale utiles à l'aménagement du territoire. Ainsi, il a été possible de construire une image du territoire par le dallage orthophotographique (photos aériennes ortho-rectifiées) et l'interrogation des informations (sous forme d'images matricielles – le format communément dit « raster » – ou vectorielles) d'ordre administratif, géomorphologique, pédologique, hydrologique, etc. La possibilité d'interroger ces informations stimule la recherche de terrain, en amont et en prolongement de celle-ci, car elle permet de saisir des flux et des relations spatiales qu'un cerveau humain pourrait difficilement appréhender au sol.

Néanmoins, il me semble que rien ne remplace l'observation directe, visuelle et tactile, des formes du paysage, de la nature d'un sol, de l'âpreté d'un terrain et des difficultés de le parcourir à pied. En un mot, seules la prospection et la fouille permettent d'acquérir le sens d'un lieu. C'est pourquoi, rien n'est plus loin de ma démarche qu'une sorte d'archéologie à vol d'oiseau, qui se bercerait dans l'illusion que les S.I.G. permettent de comprendre l'histoire du paysage d'un coup de souris ou de zoom. De même, je ne crois pas que la progression quantitative de la collecte des données gérées sous S.G.B.D. représente à elle seule un grand progrès, si elle n'est pas accompagnée par une réflexion à la hauteur³¹¹. Pourvu qu'une telle tentation ait été soigneusement écartée, un S.I.R.S. constitue, en revanche, un formidable outil où convergent toutes les échelles du travail géographique et historien, de l'anthracoreste aux corridors écologiques aux cultures, de la géologie aux carrières et à l'emploi de la pierre brute ou taillée, sèche ou liée, de l'espace agraire aux identités spatiales des sociétés.

³⁰⁸ Je remercie M. Bertrand Moulin, géo-archéologue à l'INRAP, pour ces suggestions. Voir aussi PRÉLAZ-DROUX, *Systèmes d'information*, p. 19.

³⁰⁹ ROBERT (dir.), *Sources et techniques*, p. 11-12.

³¹⁰ <http://www.sit.puglia.it/>. Cet institut rassemble et met à la disposition des chercheurs des cartes thématiques, en format raster ou vecteur. Pour ce qui tient, en particulier, aux informations géologiques, ma cartographie reflète la seule couverture géologique exhaustive disponible, celle de la *Carta Geologica d'Italia* (voir aussi MARTINIS, *Note illustrative* ; ROSSI, *Note illustrative*), que calquent les bases de données du SIT – Puglia. Dans certains cas discordants, j'ai choisi de corriger ses indications en les adaptant aux nouvelles connaissances issues des travaux menés par l'équipe Ciaranfi à la fin des années 1980 (voir CIARANFI *et al.*, *Note alla Carta Geologica delle Murge e del Salento*), mais mes observations de terrain m'ont convaincu de ne pas adopter d'emblée toutes les propositions de celle-ci.

³¹¹ Voir, PARRET, *Vestige, archive et trace*, p. 44.

Deuxième partie –
Des paysages agraires en devenir
« *in Tarantinis, vel
in Orietanis finibus* »

Chapitre quatrième – Le *paretone* de Sava : du monument au document

Comme on l'a vu, au cœur des interrogations fondatrices de l'enquête se trouve le plus imposant mur en pierre sèche de la région, le *paretone* situé dans le territoire communal de Sava (Tarente). En effet, ce remarquable ouvrage en pierre sèche, dont les textes témoignent l'existence à partir du XV^e siècle, ainsi que son proche environnement se sont imposés comme un objet d'étude privilégié, à plusieurs niveaux d'observation.

Ce monument du paysage agraire a donc fait l'objet d'une étude à grande échelle, menée dans un couloir large de 100 m de part et d'autre, tout au long de ses 2260 m de longueur, pour une superficie totale de 45 ha soit 0,45 km². Dans cet espace, j'ai réalisé une prospection au sol intensive, le relevé topographique tridimensionnel du grand mur ainsi que le relevé floristique des strates arbustive et arborée de la haie végétale qui le colonise et un recensement des attestations écrites. Par la suite, deux tranchées de sondage ont été réalisées dans le corps même du *paretone*. L'efficacité de ces démarches a été multipliée par des protocoles de terrain relevant des sciences environnementales qui ont permis de lire la stratigraphie et la taphonomie du mur en l'insérant dans une longue histoire environnementale, dépassant ainsi l'approche descriptive.

La discussion des données sera étayée par des renvois systématiques au système d'information historique à référence spatiale que contient le Volume 2. Celui-ci comprend, d'une part, des dossiers documentaires (textes et graphiques, édités ou interprétés et élaborés par mes soins) qui étayent l'ensemble de la réflexion et, d'autre part, un catalogue de fiches portant sur tel ou tel autre objet, site ou fait observé, qui sont composées à leur tour de textes, tableaux, diagrammes, cartes, photographies, relevés et dessins.

4.1 Le plus imposant mur en pierre sèche de la région

4.1.1 Au pied du mur

Le paysage agraire qui s'étend au sud-ouest de la ville de Sava, dans la province de Tarente, environ 31 km à l'est du chef-lieu (**doc. 16c**), entre la route nationale qui relie le chef-lieu à Lecce (S.S. 7 ter Salentina) et la route départementale Sava-Lizzano, se singularise par la présence d'un imposant mur en pierre sèche dont la masse matérialise sur une longueur globale de 2260 m le tracé d'une limite forte de l'actuelle trame parcellaire (**doc. 5**). Si le développement linéaire d'un tel aménagement n'est pas exceptionnel en Pouille, en revanche la largeur et la hauteur qu'il présente par endroits en font un cas unique dans la région et relativement rare dans le très vaste corpus de l'architecture en pierre sèche euro-méditerranéenne. Pourtant, sa position au cœur de contrées à forte dominante oléicole, compte tenu de l'envergure et de la hauteur imposantes de ces arbres dans le Salento, ainsi que l'horizontalité générale du relief le cachent aujourd'hui aux yeux des promeneurs qui parcourent les axes de circulation habituels. Par ailleurs, bien que la structure constitue une barrière quasi continue, son aspect est néanmoins assez changeant : tas d'épierrement recouvert d'une haie spontanée, muret, mur, muraille imposante et parfaitement structurée, etc. Par conséquent, la définition générique de « *paretone* » – l'une des variantes des dialectes salentins pour indiquer un grand mur en pierre sèche – apparaît insuffisante et non univoque.

De plus, l'intérêt de cet ouvrage est accru par l'étendue et l'orientation de la limite qu'il marque localement. En effet, dans un parcellaire dense, constitué de petites et moyennes propriétés foncières, à l'orientation et aux dimensions assez variables, l'on détecte facilement sur une carte le tracé d'une limite cohérente qui paraît précéder et structurer l'actuelle organisation de l'espace rural, entre la route nationale Tarente-Lecce (S.S. 7 ter), à l'est de "Masseria Agliano", et le lieu-dit "Monte Magalastro", au sud-ouest de Sava. Dans un premier temps, son tracé suit une orientation nord-est à sud-ouest, sur 1280 m. Ensuite, il emprunte une direction plein sud sur 3175 m, pour une étendue globale de 4455 m. Quant aux formes plastiques qui traduisent dans le paysage le long tracé de cet axe parcellaire, ses 520 mètres les plus au nord correspondent à des limites de champ

immatérielles et signalées par des bornes ; en revanche, dans son tronçon intermédiaire, son modelé correspond au *paretone* qui nous occupe ; enfin, sur son dernier segment long de 1720 m, toujours parfaitement orienté nord-sud, la limite demeure lisible – non sans souffrir ponctuellement de quelques lacunes – sous forme de chemins, de petits murets de clôture séparés les uns des autres et de haies.

Il importe pour la suite de mon argumentaire de distinguer, ici comme ailleurs, l'analyse des modelés et celle des tracés – autrement dit l'aspect matériel, volumétrique et tridimensionnel de l'aspect planimétrique ou bidimensionnel – qui forment l'organisation d'un paysage agraire et d'un espace tout entier. En effet, si ces deux dimensions de l'organisation des espaces entretiennent une relation très forte, elles obéissent à des dynamiques différentes et éventuellement non synchrones, et doivent être approchées avec des outils spécifiques, à des échelles différentes.

Sur la base de ces premières observations, je propose d'approfondir sans délai l'analyse du *paretone* de Sava en l'interrogeant sur les points suivants :

1) les dynamiques que reflètent son orientation et son appareillage ainsi que la distribution et la récurrence d'aménagements spécifiques qui en ponctuent le parcours, tels qu'ils se présentent à nos yeux, dans le paysage actuel ;

2) la reconnaissance et la datation du premier aménagement étant à l'origine de ce mur et de ses transformations successives ;

3) l'utilisation du sol qui caractérise ces paysages successifs, dont le *paretone* n'a cessé d'être une structure déterminante, et par là même l'histoire agraire à l'échelle locale de ces campagnes salentines ;

4) les fonctions qu'une telle barrière a pu exercer, sans préjuger du supplément de réflexion que viendra fournir l'étude de la longue limite parcellaire dont elle marque un tronçon dans les paysages qui se sont succédés au fil du temps.

4.1.2 Relevé topographique tridimensionnel

Dans le but de comprendre les dynamiques qui justifient l'étendue et l'orientation du tracé ainsi que les dimensions et l'appareillage du *paretone* de Sava dans son aspect actuel, j'ai procédé au relevé intégral de l'emprise au sol, du profil et de certains aspects de l'enveloppe superficielle de cette structure. Il ne s'agit pas d'un relevé pierre à pierre, qui

aurait été aussi long et fastidieux à réaliser qu'inutile dans le cadre de ma problématique. En effet, compte tenu des caractères techniques spécifiques d'une architecture aussi « mouvante », je n'ai pas voulu m'engager dans la voie d'un traitement automatique et statistique et d'une analyse factorielle des agencements morphologiques des parements (taille des joints pas rapport à la dimension des pierres)³¹². De même, le calcul mathématique de la dimension fractale d'un mur, utilisé en architecture quand il s'agit de classer différents types de maçonneries³¹³ m'est apparu inutile et non pertinent, compte tenu de mes objectifs. Une description empirique entièrement dirigée vers la solution de ma propre problématique m'est apparue plus féconde.

Dans ce cadre, il m'importait, en effet, de décrire et positionner l'intégralité du *paretone*, afin de :

- a) mesurer sa longueur et documenter ses interruptions et changements d'orientations ;
- b) mesurer son emprise au sol et la hauteur de ses parements, documentant chaque variation volumétrique ;
- c) caractériser les techniques de construction et l'appareillage ainsi que la présence de végétation colonisant la structure ;
- d) localiser et décrire les ouvrages spécifiques qui se trouvent intégrés ou juxtaposés à la structure.

Ce travail a abouti à la construction de plusieurs documents graphiques que je me propose de commenter dans les pages qui suivent et qui appartiennent à deux catégories :

a) deux représentations cartographiques, à la grande échelle 1/2000^e, du plan orienté du *paretone* superposé au dallage orthophotographique. Une première suite de plans représente ainsi l'emprise, les principaux types d'appareillage et la présence de couverture végétale. Sur une deuxième suite, en revanche, j'ai positionné les aménagements spécifiques qui ponctuent le mur (**doc. 57 ; doc. 58**) ;

b) une représentation graphique linéaire et non orientée, réalisée à une plus grande échelle, de l'emprise au sol et du profil du *paretone*, divisé en trois segments, sur laquelle j'ai positionné et illustré par des images les aménagements spécifiques commentés dans le texte (**doc. 59 à 61**).

³¹² Voir LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 202-203.

³¹³ MONNO, *Analisi e « ricostruzione grafica »*.

Les cartes montrent le plan orienté du *paretone*, avec ses changements de trajet, et permettent d'en saisir l'insertion dans le cadre géographique et environnemental qui est le sien. En revanche, le dessin de son emprise et de son profil est une vue schématique, « déroulée » en quelque sorte sur une ligne droite, permettant de positionner sur une échelle graphique tous les caractères importants et discriminants relevés au cours de l'enquête. Pour le profil, j'ai choisi celui du parement oriental, qui est sans conteste le plus riche de renseignements. Ce dessin, divisé en trois segments, a été réalisé au centième pour la largeur de l'emprise au sol et pour la hauteur du profil mais au millième pour la longueur. Ainsi, j'ai cherché, d'un côté, à limiter la multiplication du nombre de pages et, de l'autre côté, à fournir une bonne lisibilité de la structure. Cela produit une vision « écrasée » d'un facteur 10 du grand mur dans le sens de la longueur, dont il faut tenir compte pour bien comprendre le sens du document. Seul le tronçon central, le plus intéressant et imposant, a bénéficié d'une représentation qui respecte les proportions physiques, à l'échelle 1/100^e dans les trois dimensions, ce qui explique pourquoi ce document graphique s'étend sur 26 feuilles de format A4 (**doc. 52**).

Orientation, étendue et allure générale : trois segments

À partir d'un point situé à l'ouest du lieu-dit "Casino Monte Agliano" et immédiatement au sud d'une vieille route dite "strada della Camarda"³¹⁴ – sis au sud de l'actuelle route nationale, ce chemin reliait autrefois Roccaforzata (Tarente) à Sava et Uggiano³¹⁵ – l'on constate la présence d'un muret en pierre sèche que rien ne distingue au premier regard des autres clôtures limitrophes. Néanmoins, lorsqu'on longe ce muret en direction du sud, il se révèle rapidement comme le début d'une longue barrière, qui suit un tracé parfaitement rectiligne, orienté du nord-est au sud-ouest sur 795 m. Ensuite, cette longue délimitation à l'aspect varié, que la tradition locale identifiée globalement comme le « *paretone di Sava* », change d'orientation, virant vers le plein sud et traversant les lieux-dits "Camarda" et "Corti dell'Oro" sur 1465 m.

À chacune des nombreuses intersections que cet axe nord-sud forme avec d'autres limites, l'impression superficielle que l'on retire de la lecture du terrain est que les autres axes se sont adaptés au parcours du *paretone*, qui paraît donc les précéder. Premièrement, car l'étendue de cet axe nord-sud est incomparablement supérieure à la longueur des axes transversaux ; deuxièmement, puisque les changements d'orientation de cet axe semblent conditionner l'orientation générale du parcellaire alentour ; troisièmement, parce que très

³¹⁴ Microtoponyme cadastral. Voir aussi TRAVAGLINI, *I limiti*, p. 27.

³¹⁵ Voir Volume 2, doc. 52, par. 6 : « Agliano è un casale antico e distrutto posto tra due strade, una che va da Taranto a Lecce, e l'altra dalle Grottaglie a Lecce [...] ».

rare sont les chemins de campagne qui passent outre la présence de cette barrière, même aux endroits où elle est peu monumentale ; enfin, parce qu'à chaque intersection les murs qui matérialisent ces différentes limites transversales paraissent s'arrêter contre le *paretone*, tandis que celui-ci continue son parcours. Bien entendu, il ne s'agit là que d'impressions car l'étude de l'enveloppe extérieure du modelé ne suffit pas à établir définitivement ces relations d'antéro-postériorité : celles-ci devraient être vérifiées en fouille.

Le *paretone* court dans le paysage agraire actuel, presque sans discontinuer, sur 2260 mètres, prenant des formes différentes qu'il conviendra sans délai de détailler. En effet, l'analyse multifactorielle des variations de son emprise au sol, de sa hauteur, de son appareillage et du matériau de construction permet de fractionner cette longue barrière en trois segments différents. Du nord au sud, le segment 1 (**doc. 59**), qui traverse le lieu-dit "Casino Monte Agliano", s'étend sur 713 m (compris, sur l'échelle graphique, entre les cotes 2260 et 1547) et se caractérise par un aspect très variable mais globalement peu structuré. Le segment 2 (**doc. 60 ; doc. 62**) suit, d'abord, la même orientation, puis, à partir de la cote 1465, il vire vers le plein sud à travers le lieu-dit "Camarda". En dépit de ce changement d'orientation, les dimensions imposantes, le matériau de construction très homogène et l'appareillage fortement structuré caractérisent ce tronçon de 524 m comme un ouvrage unique qui s'arrête à la cote 1023, où il est traversé par un chemin vicinal orienté d'est en ouest, large de 3 à 4 m. Enfin, au-delà de ce chemin, le segment 3 (**doc. 61**), correspondant aux 1019 mètres les plus au sud, reprend le caractère plutôt sommaire du segment septentrional. Néanmoins, le mur continue de se distinguer des autres limites parcellaires de par sa remarquable continuité dans l'axe nord-sud. La seule exception notable à cette impeccable orientation est constituée, 65 m au sud du chemin vicinal, par l'ample courbe de 200 à 220 m de long que cette barrière dessine vers l'est.

Emprise au sol et profil des parements : dimensions et volumétrie

Sur les 350 premiers mètres du segment 1, la hauteur du *paretone* varie entre 0,9 et 1,8 m, tandis que son épaisseur va d'un minimum de 0,7 m à une moyenne de 2 à 4 m pour aller jusqu'à 8 m, dans les secteurs où il se présente comme un tas d'épierrement linéaire très large et très bas, notamment à proximité des cotes 2150-2100 (**doc. 63 - 1/2/3**). À mesure que l'on descend vers le sud, entre la cote 1910 et la cote 1740, la barrière abandonne ces formes rudimentaires – pourtant encore présentes par endroits –, pour prendre l'aspect plus homogène d'un mur en pierre sèche bien structuré, large entre 2 et 4 m et dont la hauteur oscille entre 1,4 et 2,5 m (**doc. 63 - 4/5**). En revanche, entre les cotes 1740 et 1700 m, le mur a été presque complètement démantelé (**doc. 63 - 6**) à une époque vraisemblablement assez

récente, car aucun chemin n'a profité de cette lacune pour franchir l'ancienne barrière : au contraire, c'est justement dans ce secteur qu'un chemin provenant de l'est vire orthogonalement au sud dès qu'il arrive à proximité du tracé du *paretone*. Enfin, sur les 150 derniers mètres de ce tronçon, ce qu'on continue par habitude d'appeler « *paretone* » prend un aspect encore différent : il apparaît ici comme un tas d'épierrement linéaire sans aucune structure, haut de 1 m à 1,5 m, large par endroits jusqu'à 5 m, colonisé par une haie spontanée très haute, qui lui confère l'apparence d'une barrière – végétale en l'occurrence – bien visible d'assez loin (**doc. 63 – 8/9/10/11/12/13**).

À partir de la cote 1547, la barrière change radicalement d'aspect, sans pour autant changer d'orientation jusqu'à la cote 1465, donc sur 82 mètres. Ce segment 2 prend son origine à la jonction du *paretone* avec un imposant mur en pierre sèche, large de 1,2 m et orienté SE-NO, formant un angle d'environ 75° avec le mur principal (**doc. 63 – 13**). Ce mur, long de 130 m, constitue l'un des deux seuls exemples où le parement d'un axe transversal au *paretone* s'articule parfaitement à l'appareillage du parement de ce dernier : ils paraissent ainsi, en leur état actuel, homogènes et liés mais quant à décider s'ils pourraient être contemporains, encore une fois, seule la fouille pourrait l'établir. De toute manière, à partir de cette jonction, le *paretone* devient une véritable muraille, à double parement très régulier et très bien conservé, large de 2 à 6 m et dont la hauteur moyenne est de 1,8-2 m, avec un maximum de 2,85 m, à la cote 1500. Le changement d'orientation vers le plein sud ne change rien à cette situation : le *paretone* traverse le lieu-dit "Camarda" sur environ 442 m tout en gardant cet aspect monumental et cohérent. Ici, le *paretone* se présente avec des caractères homogènes, très bien structuré et dans un état de conservation remarquable, même dans les rares secteurs où la végétation spontanée en recouvre la surface sommitale (**doc. 63 – 13 à 18**).

Ce segment si imposant s'arrête sur un chemin vicinal orienté d'est en ouest, long d'environ 360 m et large de 3 à 4 m (**doc. 4 – 2**). Bordant le côté nord de ce chemin, un mur en pierre sèche large au sol de 1,2 m vient former avec le versant oriental du *paretone* un angle d'environ 75° tandis que son appareillage se fond parfaitement dans celui du parement du mur principal. La similitude entre cette jointure et celle qui a été commentée plus haut est saisissante. En revanche, le mur bordier nord situé à l'ouest du *paretone* présente des caractères très grossiers et apparaît clairement comme étant indépendant de ce dernier (**doc. 63 – 19**).

Au-delà de ce chemin, le *paretone* reprend le caractère plutôt sommaire de son segment septentrional. En effet, si sa largeur augmente considérablement, c'est en vertu d'un aspect très chaotique qui dépasse toute attente lorsque – 65 m au sud du chemin vicinal – la barrière décrit une ample courbe de 200 à 220 m de long vers l'est, si bien que

le tracé idéal orienté nord-sud se trouve être interrompu sur 163 m. Cette anomalie planimétrique correspond en même temps à un changement volumétrique, car le *paretone* prend ici un aspect radicalement différent (**doc. 63 – 20/21/22**). En effet, si sa largeur et sa hauteur croissent considérablement, il ne s'agit clairement plus d'un mur, peu ou prou structuré en rangées et éventuellement par un ou deux parements enfermant un remplissage quelconque. En raison de ce désordre, il devient même compliqué d'indiquer les mesures exactes de sa masse. En réalité, nous sommes ici en présence d'un colossal tas d'épierrement qui a été produit par une campagne de bonification massive des sols menée avec des engins industriels de défonçage de la « croûte » calcaire superficielle. De fait, bien que ce pierrier forme avec le reste du *paretone* une barrière continue dans le paysage agraire actuel, le matériau qui le constitue résulte d'une intervention humaine lourde et relativement récente, compte tenu de l'évidente utilisation de machines industrielles.

Il reste cependant impossible de dire si ces opérations ont entraîné l'interruption d'un grand mur au tracé originellement rectiligne ou bien si l'anomalie planimétrique était préexistante, si bien que les énormes cailloux arrachés au substrat auraient été jetés sur le mur d'origine. Je me bornerai, premièrement, à souligner le fait que la courbe apparaît déjà sur la cartographie officielle 1/ 25 000^e IGM dont les relevés remontent à 1948, tandis que sur la cartographie 1/ 50 000^e de 1874 le niveau de détail ne permet pas d'en apprécier l'allure. Deuxièmement, l'utilisation d'engins industriels en agriculture – s'il devient courant dès les années 1920, par exemple dans l'assainissement des marécages – me paraît relativement improbable avant les années 1950, du moins compte tenu du résultat escompté en termes de rendement des terres ainsi améliorées dans le secteur considéré. En revanche, la coïncidence parfaite entre cette « déviation » du tracé du *paretone* avec le seul secteur où la barrière se présente comme le produit d'un défonçage réalisé au bulldozer apparaît suspecte et me ferait donc préférer le scénario de l'interruption d'un tracé originellement rectiligne.

Enfin, après avoir retrouvé la direction plein sud, au lieu-dit "Corti dell'Oro", le *paretone* court encore sur 750 m jusqu'à un point situé 200 m au nord de la *masseria* sise près de la chapelle "Madonna di Pasano", sur la route départementale Sava-Lizzano. Dans un premier temps, entre les cotes 750 et 370, le mur reprend des dimensions imposantes, avec une hauteur moyenne de 1,8 m, pouvant même dépasser les 2 m, et une largeur moyenne de 3 m (**doc. 63 – 23/24**). Quand celle-ci dépasse les 6 m, entre les cotes 600 et 500, le mur ne fait que 1,2 à 1,5 m de hauteur. En revanche, les 370 m de ce tronçon présentent un gabarit définitivement banal et seule la continuité de son tracé le distingue désormais des autres clôtures parcellaires limitrophes. Au-delà, le *paretone* disparaît et l'orientation de la limite traduit des modestes perturbations, dans un secteur concerné par l'habitat abandonné de *Pasano* et le passage de deux voies de communication. Néanmoins, à peine

270 m plus au sud, le tracé de cette limite, toujours parfaitement orientée nord-sud, redevient parfaitement lisible sous différentes formes (petits murets de clôture séparés les uns des autres, haies, chemins), sur environ 1720 m (**doc. 16c**).

Parmi les variations planimétriques les plus caractérisées et intéressantes, il faut souligner la présence assez fréquente, tout au long du parcours et sur les deux versants du *paretone*, d'une série de rentrants et de saillants, à la forme plus ou moins régulière. Dans le tronçon 1, il s'agit, le plus souvent, de l'effet planimétrique produit par l'accumulation de gros tas d'épierrement, assez chaotique et peu intégrés à l'édifice. Entre les cotes 2210 et 1995, l'on observe un saillant de 0,5 m sur le parement est ; avec un décalage de 2-3 m, un gros tas d'épierrement mécanique déversé sur le parement ouest augmente l'emprise du pierrier de 2 m sur une longueur de 19 m. En revanche, entre les cotes 1910 et 1902 un rentrant régulier sur le parement oriental réduit la largeur du mur de 1,2 m ; puis, entre les cotes 1876 et 1863 un gros tas d'épierrement juxta le mur en augmentant sa largeur de 2 m.

Au contraire, sur le tronçon 2, c'est le mur lui-même qui présente une série de saillants et de rentrants très réguliers, dont la dimension et la forme pose question. De la cote 1542 à 1534, sa largeur se réduit de 7,5 à 4,8 m sur huit mètres environ, en raison de la présence d'un premier rentrant sur son versant oriental, au plan sub-rectangulaire. Entre les cotes 1494 et 1485, le mur, jusque-là large de 7,5 m, forme sur son versant oriental un rentrant au plan vaguement sub-rectangulaire qui en réduit la largeur de 2,5 m sur une dizaine de mètres. De la cote 1485 à 1460 il s'élargit jusqu'à dépasser les 6 m de large. De la cote 1460 à 1455 ce long saillant laisse la place à un rentrant qui en réduit l'emprise à 1,6 m. De la cote 1429 à 1419 le mur, dont la largeur régulière est de 3,5 m, forme un saillant sur son versant oriental qui en élargit l'emprise jusqu'à 4,7 m sur 10 m environ. Entre les cotes 1371 et 1361, un rentrant sur le parement est réduit la largeur du mur de 3,5-4 m à 2,2-1,8 m. Entre les cotes 1342 et 1312, sa largeur, dont la hauteur reste homogène autour de 1,9-1,8 m, subit une série de variations qui donnent à son plan une allure « en dents de scie » (**doc. 64**). En effet, l'on observe, d'abord, la présence de deux rentrants sur les deux versants, qui réduisent la largeur du mur de 4 à 2 m ; ensuite, sur le parement oriental, le rentrant est suivi d'un très important saillant qui amène la largeur du *paretone* près des 9 m ; enfin, après ce saillant, le mur retrouve sa largeur habituelle de 4 m environ, non sans dessiner encore deux petits rentrants irréguliers, disposés sur ses deux versants. Aux cotes 1297-1290 l'emprise au sol du mur se réduit soudainement de 3,4 m à 1,6 m seulement, formant sur le versant oriental un rentrant au plan très irrégulier. Entre les cotes 1277-1267, 1238-1228 et 1184-1173, le parement oriental du mur présente trois

rentrants au plan sub-rectangulaire qui réduisent à chaque fois la largeur du mur de 0,8 à 1,2 m environ. Entre les cotes 1089-1080 et 1074-1067, le parement oriental présente deux rentrants au plan sub-rectangulaire, qui réduisent à chaque fois la largeur du mur d'environ 1,5 m.

Enfin, le segment 3, en dépit de son aspect globalement assez chaotique, présente également deux rentrants, localisés entre les cotes 975 et 960 m, où la largeur du mur se réduit de 6 à 3,5 m.

Si l'on interroge à présent la forme, la récurrence et la fonction possible de ces aménagements, il est possible d'affirmer, tout d'abord, que tous ces saillants ont des formes très irrégulières et mesurent entre 10 et 15 m de long ; de plus, un seul d'entre eux se situe sur le versant ouest, tandis que le versant est en présente quatre. On ne court pas un grand risque en reconnaissant le processus qui est à l'origine de ces saillants dans l'accumulation des produits de l'épierrement des champs contre l'édifice originaire.

Une toute autre allure présentent les rentrants : globalement, ils sont massivement présents à l'est, où on en compte quinze, tandis qu'à l'ouest il n'y en a que trois. En outre, sur les quinze rentrants du parement est, douze sont compris dans le segment 2. Pour ne prendre que les rentrants du parement oriental, leur plan est régulier (sub-rectangulaire), à une seule exception près, leurs dimensions oscille entre 7 et 10 m de long (dans douze cas sur quinze) et leur profondeur est également comprise entre 1 et 2 m, à une seule exception près. La tentation est forte de vérifier si ces aménagements ne forment pas une suite, autrement dit une série reposant sur une périodicité pourvue d'une quelconque fonction. Or, aucune des interdistances mesurées sur le terrain ne se répète une seule fois, allant d'un maximum de 358 m à un minimum de 15 m. Même si on restreint l'analyse aux douze items du segment 2, les onze interdistances oscillent entre 95 et 15 m, dont huit sont comprises entre 48 et 15 m.

Matériaux, appareillage et couverture végétale : caractérisation plastique

Le *paretone* est constitué invariablement de pierres calcaires : dans le contexte géologique qui est le sien cela va de soi. Néanmoins, son aspect est très diversifié, en fonction de trois variantes : d'abord, il ne s'agit pas toujours exactement de la même roche ni du même module moyen des pierres³¹⁶ ; ensuite, les pierres ont pu être assemblées

³¹⁶ Serge Lewuillon distingue les cailloux (0,02-0,20 m) des moellons (0,20-0,50 m) et des blocs (> 0,50 m) ; en outre, il distingue deux sortes de fragments lamellaires : les moellons dont l'épaisseur mesure environ 1/3 de la longueur sont dits lauses et les blocs dont l'épaisseur fait environ 1/3 de la longueur sont dits dalles (LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 211-212).

de différentes manières ; enfin, l'importance respective de la barrière en pierre et de la haie qui la colonise et qui contribue à rendre la délimitation active et efficace est assez différente d'un secteur à l'autre.

Quant au premier aspect, le segment 1 tout entier est bâti en fragments et débris de calcarénite, ramassés de toute évidence dans les champs environnants, caractérisés par un sol brun gris de type sablo-calcaire, relativement caillouteux, et par de rares affleurements du substrat (*Calcareniti di Gravina*)³¹⁷. La compacité moyenne de cette roche produit des fragments de module plutôt modeste, ne dépassant que rarement les 50 cm de côté ; par endroits, le parement oriental est composé de pierres lamellaires ou en tout cas plus régulières, comme c'est le cas entre les cotes 1828 et 1771 (**doc. 63 - 6**). En revanche, le matériau de construction du segment 2 est constitué de blocs et de moellons de calcaire tertiaire très compact, aux dimensions moyennes, grandes voire très grandes, qui ont été arrachés ou ramassés dans les champs alentour, caractérisés par de fréquents affleurements du substrat à travers une mince couche de *terra rossa*. Au-delà du chemin vicinal, le segment 3 est encore constitué de ce même matériau jusqu'à la fin de la courbe. Ensuite, l'on retrouve, d'une façon très homogène, les fragments de calcaire tendre, toujours provenant du substrat des champs environnants.

L'appareillage du mur est très modeste voire inexistant tout au long du segment 1. En effet, dans ce secteur, la limite est bien souvent marquée, comme il a été dit, tantôt par un simple muret de clôture tantôt par un tas d'épierrement linéaire constitué de cailloux de petit module, pas du tout appareillé. Ce n'est qu'entre les cotes 1910 et 1740 que le *paretone* devient, non sans lacunes, un grand mur en pierre sèche bien structuré, avec deux parements en blocs de taille moyenne ou grande et un remplissage de pierraille de toute dimension (**doc. 63 - 3 à 6**). Enfin, les 150 derniers mètres de ce segment correspondent à nouveau à un tas d'épierrement linéaire non structuré, colonisé cette fois par une grande haie végétale (**doc. 63 - 7 à 9**).

Le mur se fait beaucoup plus structuré en même temps que sa hauteur augmente considérablement dans le segment 2, reposant sur le calcaire compact. Ici, il devient possible de relever les indices lithiques empiriquement analysables dans un ouvrage de cette sorte³¹⁸, qui le qualifient comme très homogène et très structuré, tant pour ce qui tient au matériau, à l'appareillage et aux dimensions que pour ce qui est de son état de conservation et de sa couverture végétale. En effet, si la volumétrie est plus régulière, ceci est dû surtout à une régularité de détail dans les rapports lithiques. Les dimensions des moellons et des blocs qui constituent les parements varient entre 0,3 et 0,7 m, avec

³¹⁷ Pour la nomenclature géologique, voir CIARANFI *et al.*, *Note alla Carta geologica*.

³¹⁸ LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 200-203.

l'insertion exceptionnelle de blocs beaucoup plus grands (**doc. 66**), tandis que le nombre d'assises s'établit très régulièrement autour de 10.

Les coups de sabre (empilements verticaux de joints alignés et non croisés) sont rares, ce qui fournit un bon indice de robustesse et donne l'impression d'un rempart construit assise par assise sur une longueur importante. Dans les quelques cas où la présence de coups de sabres a pu être relevée (**doc. 63 - 10/17**), l'alignement des joints apparaît invariablement oblique, descendant du sommet vers le sol, du nord vers le sud. Cela traduit, donc, le fait que la construction a été réalisée par épaulées (c'est-à-dire par tranches érigées assise par assise sur toute leur hauteur) successives qui correspondent sans doute à des journées ou à des périodes de travail séparées par des phases d'inactivité. Ainsi, au terme d'une phase de travail l'extrémité du mur a été pourvue d'un fruit très important afin de prévenir tout écoulement. L'irrégularité des interdistances entre ces alignements interdit la définition d'un quelconque rapport entre le temps, le nombre d'ouvriers et la mesure du tronçon réalisé. En revanche, l'orientation est la même pour tous les coups de sabres, ce qui montre indéniablement que l'ouvrage a été bâti du nord vers le sud.

Enfin, les pierres de parement, quand leur forme est à peu près régulière, sont le plus souvent disposées à plat (à l'horizontal), même si des blocs posés de chant (de bout) ne sont pas absents, et en panneresse (avec leur plus grand côté en parement), même si des éléments en boutisse (avec le plus petit côté en parement et la plus grande partie du bloc fondu dans le blocage intérieur) ne sont pas absents. Enfin, c'est dans ce secteur que la présence de percements, passages, volées d'escaliers et abris englobés ou adossés aux parements est la plus intense et régulière.

Constitué partout de deux parements et d'un remplissage de pierraille, le *paretone* présente dans ce tronçon central une largeur moyenne de 4 à 6 m et une hauteur comprise entre 1,4 et 2,3 m. Ce grand mur est très bien structuré et se trouve dans un état de conservation remarquable, même dans les secteurs, plutôt rares, où la végétation spontanée en recouvre la surface sommitale. Ses parements sont régulièrement composés de bloc calcaires de moyennes dimensions voire de pierres équarries, dépassant par endroits les 70 cm sur l'un des côtés, placées sur les deux premières assises. En particulier, à la cote 1142, l'un de ces blocs, mesurant 110x40 cm (l'épaisseur ne peut être déterminée), se configure comme une marche, à un endroit où le *paretone*, très imposant et structuré, paraît avoir été volontairement abaissé afin d'aménager un passage. D'autres rochers notables se situent à la cote 1190, sur le versant ouest, à la cote 1276, sur le versant est à proximité d'une probable rampe écroulée, et aux cotes 1511 et 1526 (**doc. 66**).

En revanche, le premier tronçon du segment 3, quoiqu'il insiste bien sur les calcaires compacts, offre à la vue un aspect chaotique et envahi par la végétation, en raison vraisemblablement des travaux d'épierrement et de défonçage qui ont bouleversé le secteur. Enfin, au sud de la courbe, sur ses 750 derniers mètres, le mur court à nouveau sur les *Calcareniti di Gravina* et reprend progressivement l'aspect assez banal du segment 1 et des autres clôtures parcellaires limitrophes.

Troisièmement, la couverture végétale paraît être fonction de la nature structurée ou chaotique de l'appareillage (**doc. 16c** ; **doc. 57** ; **doc. 63**). En effet, si l'on excepte les secteurs où le mur est très étroit (si bien qu'il ne présente aucun remplissage dans lequel pourraient pénétrer des racines), l'on peut constater aisément que la végétation prospère là où le grand mur est à la fois assez large et peu structuré, si bien que la matière organique qui se dépose au fond de ce pierrier linéaire (parementé ou pas) – notamment quand il atteint des largeurs comprises entre 2 et 9 m – fait prospérer la végétation spontanée qui forme ainsi une haie imposante.

L'étendue d'une telle haie de pierres et arbustes atteint des proportions spectaculaires autour des cotes 650 à 580, où il est très difficile de pénétrer dans ce qui est devenu un petit bosquet large de 20-25 m environ, le long du versant oriental. La présence de nombreux affleurements rocheux et l'accumulation connexe de tas d'épierrement est sans doute à l'origine de cette situation. De même, entre les cotes 1720 et 1520, l'envergure de la végétation spontanée qui a colonisé le pierrier donne à celui-ci l'aspect d'une large et imposante haie vive dont la couleur vert clair tranche avec le gris-vert des oliviers alentour.

Les rares secteurs bien structurés qui soient concernés par une couverture végétale correspondent, en revanche, aux endroits où les agriculteurs ne nettoient pas – traditionnellement par le feu ou par débroussaillage manuel, mécanique voire chimique – les mauvaises herbes, ronces et lierres qui poussent dans les champs le long des deux parements. L'analyse floristique de ce peuplement végétal et les informations historiques que l'on peut en inférer seront présentées plus loin.

Des aménagements spécifiques: distribution et récurrence

Enfin, à ces caractères récurrents et discriminants qui permettent de sectionner le grand mur en trois grands segments, dans le sens de la longueur, s'ajoute un intéressant clivage opposant les deux parements oriental et occidental, sur toute l'étendue du *paretone*. À ce sujet, j'ai déjà souligné la prédominante distribution sur le versant oriental des

rentrants réguliers qui caractérise surtout le segment 2, sans pour autant pouvoir en expliquer la fonction. Or, d'autres caractères externes distinguent nettement les deux versants de cette barrière, qui n'ont pas fait l'objet des mêmes soins.

Les escaliers

Pour ce qui est, premièrement, des escaliers, l'on en recense en tout 27, dont 25 se situent dans le segment 2 et 2 seulement dans le segment 3 (**doc. 58**). 9 d'entre eux sont orientés du sud (base) au nord (accès au sommet du mur), tandis que 11 sont orientés du nord au sud ; pour les 7 restants des doutes subsistent soit quant à leur orientation soit quant à leur nature même d'escalier. 12 des 25 escaliers du segment 2 constituent de fait 6 escaliers à double volée, soit convergente soit divergente. Les 20 escaliers bien lisibles se composent de 10 à 12 degrés, en fonction de la hauteur du parement et de la taille des pierres utilisées comme marches (**doc. 67**). Il s'agit partout d'escaliers parallèles au mur, qu'il soient accolés, donc ajoutés à l'épaisseur du mur, ou qu'il aient été obtenus en ôtant des pierres et réduisant ainsi l'épaisseur du mur. La technique alternative des marches volantes ou saillantes est absente, sans doute parce que de telles marches devraient être constituées de pierres plates et longues (absentes dans l'environnement proche) à engager en saillant dans le corps du mur. Dans tous les cas, aucune relation temporelle ne saurait être établie entre la réalisation de ces escaliers et le *paretone* : tout ce qu'on peut affirmer est que ces marches sont contemporaines de la dernière réfection du parement.

Si la question de la datation ne peut être résolue par l'analyse du bâti tandis que la fonction de ces escaliers est évidente, c'est sur leur présence exclusive sur un seul des deux versants que nous devons nous interroger. Il est aussi légitime de vérifier le rythme et la récurrence de ces aménagements. D'abord, la relation entre la présence de volées d'escalier et une certaine hauteur du mur est incontestable. C'est pourquoi il est logique que la plupart de ces ouvrages ponctuent le segment 2. Or, les 25 volées de ce segment, dont 6 sont douteux, se distribuent sur ses premiers 372 m. Si l'on ne considère que les 19 certains, l'on aboutit à la série d'interdistances suivante, exprimées en mètres linéaires : 10-8-9-9-11-5-31-4-66-41-13-20-9-36-16-12-11-33. Même si l'on tient compte des cas douteux, on aboutit à la série suivante : 3-7-8-9-9-11-5-31-4-52-14-35-6-7-6-20-9-24-12-16-12-11-33-22 (**doc. 58 ; doc. 60 ; doc. 62**). Dans un cas comme dans l'autre, l'on constate donc qu'il n'y pas de périodicité. Par conséquent, comme dans le cas des rentrants illustré plus haut, il semble plausible d'exclure que ces escaliers appartiennent à un programme global de surveillance planifiée du mur, auquel cas ils se disposeraient suivant un rythme plus régulier.

Cependant, l'absence absolue de tels aménagements sur le versant occidental constitue un élément peu compatible, me semble-t-il, avec une lecture exclusivement

« local », à l'échelle de la parcelle. Cette dialectique présence/absence semble, en revanche, clairement favoriser l'accès au sommet du mur tout d'abord pour qui l'a construit puis pour qui occupe et utilise les terrains situés à l'est, tandis que cette même facilité apparaît refusée aux exploitants sis à l'ouest. Par conséquent, c'est de l'est que paraît venir la décision d'ériger et la volonté de surveiller cette limite.

Les abris en pierre sèche

Ensuite, sept abris en pierre sèche se trouvent juxtaposés voire incorporés dans le parement oriental du *paretone* (doc. 58). Leur aspect est très différent. Notamment, du nord au sud, l'on rencontre, d'abord, à la cote 2084, un bâtiment rustique au plan composite, qui n'est pas incorporé au *paretone* (doc. 68 - 1). En effet, celui-ci, qui présente au nord de cet abri une allure relativement soignée, semble s'interrompre avant la façade nord de l'abri, avec laquelle il forme un couloir large de moins d'un mètre. En revanche, la façade sud de l'abri s'appuie sur l'intersection formée par le *paretone*, qui prend sur une trentaine de mètres des formes très sommaires, et un muret de clôture transversal. En réalité, le petit bâtiment est composé de deux pièces en enfilade, dont la deuxième est située dans l'alignement de l'emprise du *paretone* mais est inaccessible. En montant sur le sommet de la structure, il est possible d'en apprécier le plan quadrangulaire, dont le côté mesure 2 m. L'on remarque également que la terrasse a été recouverte de ciment. Quant à la première pièce, l'on y accède par le biais d'une entrée à linteau simple, orientée à l'est. Elle apparaît haute de 1,5 m, avec un plan sub-quadrangulaire, mesurant environ 1,8 m de côté. Tant le plan que l'appareillage, où l'on constate également la présence sporadique de mortier, de ce petit abri quadrangulaire sont très inhabituels dans le paysage agraire environnant et trahissent une date de construction plutôt récente. Quant à la pièce du fond, elle est actuellement inaccessible, reliée comme elle est à la pièce antérieure par un étroit passage large à peine d'une vingtaine de centimètres.

194 mètres plus au sud, à la cote 1890, s'ouvre l'entrée d'un deuxième petit abri entièrement englobé dans le mur, lequel présente ici une hauteur de 1,8 m et une largeur de 1,5-2 m. L'entrée, haute de 1,2 m, est à linteau simple et permet l'accès à un minuscule espace intérieur subcirculaire au rayon de 1,20 m et dont la hauteur ne dépasse pas les 1,8 m (doc. 68 - 2).

Il faut ensuite attendre le début du segment 2 pour rencontrer, toujours sur le versant est, le troisième abri, à la cote 1497 (doc. 68 - 3/4). Il s'agit là d'un exemple plus monumental de *pagliara* salentine : sa voûte en tas-de-charge, de forme conique, atteint les 2,8 m de hauteur, dépassant le sommet du mur d'environ 1 m. L'entrée, orientée à l'est, couverte par deux dalles en bâtière et haute de 1,60 m, ouvre sur une unique pièce qui mesure 1,8 m de large, 1,4 m de long et 2 m de haut. Cet abri, dont l'emprise extérieure

atteint les 3x2 m, se situe dans un secteur très bien structuré, où le mur atteint ses dimensions les plus monumentales, large de 6,6 m et haute de 1,8 m. En outre, un escalier sud-nord est associé au flanc nord de l'abri, tandis que neuf autres escaliers se distribuent à moins de 50 m, vers le nord et vers le sud.

Plus au sud, à la cote 1326, l'on observe, en revanche, un saillant de forme *grosso modo* circulaire qui augmente d'environ 3 m la largeur du *paretone* sur son flanc oriental (doc. 68 - 5). Il s'agit, en réalité, d'un abri rustique en pierre sèche juxtaposé au mur et dont la couverture s'est écroulée, si bien que l'espace intérieur est entièrement recouvert de végétation spontanée. Tout comme dans le cas précédent, un escalier sud-nord jouxte le flanc nord de cet aménagement, tandis que cinq autres se distribuent dans un rayon d'une vingtaine de mètres.

Puis, trois autres abris se situent le long du segment 3. Le premier a été repéré à la cote 770, sur le versant est, à l'extrémité sud du côté long de l'ample courbe que la barrière décrit à cet endroit. Il s'agit d'un enclos au plan quadrangulaire de 3 m environ de côté, adossé au mur (doc. 68 - 6). Celui-ci reste en élévation sur environ 1 m de hauteur et l'espace intérieur est envahi par les arbustes. Si une hypothèse de datation pouvait être avancée à son égard, cet enclos très frustré offrirait un grand intérêt car il se trouve être juxtaposé à la courbe et pourrait donc participer à trancher le débat autour de l'origine de celle-ci, mais tel n'est pas le cas. Enfin, les deux derniers aménagements de ce genre se situent aux cotes 629 et 639 : il s'agit ici de deux cabanes rustiques en pierre sèche très semblables, qui sont encore une fois adossées au parement oriental du mur. La couverture s'est effondrée, si bien que l'espace intérieur est envahi par les ronces. Leurs entrées, orientées vers l'est et soutenues par deux dalles en bâtière, mesurent 1,2 m de haut (doc. 59 ; doc. 68 - 7).

Six fois sur sept, l'absence de boutisses, censées « lier » ces structures au parement du mur, montre que ces abris ont dû lui être juxtaposés. Par conséquent, il ne semble pas s'agir d'un programme de construction d'abris mené au moment de la construction du *paretone* ni même lors d'une des campagnes de réfection de son parement oriental. Une seule exception de taille est susceptible d'affecter cette généralité : elle concerne le grand abri qui a été décrit à la cote 1497. Dans ce seul cas, en effet, un abri en pierre sèche occupe plus du tiers de l'emprise du mur, son entrée étant alignée au parement et sa voûte en tas-de-charge étant parfaitement intégrée dans le remplissage du *paretone*, dont elle dépasse la surface sommitale par un cône très régulier. Cet abri semble donc avoir été bâti en même temps que le *paretone*, à moins que les constructeurs de celui-ci n'aient rencontré sur leur tracé un abri déjà existant. De toute manière, l'on peut exclure que l'abri soit postérieur à la mise en place du grand mur dans son emprise actuelle.

Si l'on recense sept abris le long du parement oriental du *paretone* de Sava, dans un seul cas il s'agit d'une structure en quelque sorte homogène et très probablement synchrone et fonctionnelle au mur. Dans tous les autres cas, on a affaire à de simples cabanes, bien plus modestes que la plupart des abris en pierre sèche que l'on peut encore observer dans le secteur. Il s'agit de petits espaces couverts destinés à abriter les outils, les bêtes et occasionnellement les hommes, en cas de pluie ou de fortes chaleurs, tout au plus à permettre à des journaliers de dormir sur place à la belle saison. Même dans le cas de l'abri situé à la cote 1497, sa destination a dû être la même, quoique ses dimensions plus importantes et son intégration dans le corps même du mur puissent faire penser à une guérite abritant plusieurs hommes, éventuellement chargés de faire respecter les droits de passage que le *paretone* est censé représenter à l'époque moderne.

Les bornes

La dernière classe d'aménagements spécifiques relevés le long du grand mur ou sur son alignement et à sa proximité immédiate, est constituée par un certain nombre de bornes (**doc. 69**). Les deux premières ont été repérées immédiatement au nord de la "strada vecchia della Camarda", à une distance d'environ 213 m pour la première et de 13 m pour la seconde de l'extrémité nord du *paretone*, dans l'alignement de son tracé. En effet, à cet endroit, la limite de parcelle n'a pas d'autre traduction dans le paysage que ces deux parallélépipèdes en calcaire tendre, hauts de 90 cm sur le sol. La première de ces bornes est en apparence anépigraphie, tandis que la seconde porte, d'une part, sur sa face supérieure qui mesure 38x27 cm, une incision en forme de croix et, d'autre part, sur sa face exposée vers l'est les deux lettres "P" et "N". Néanmoins, la graphie de ces deux signes me ferait plutôt pencher pour une datation assez récente de cette inscription.

Plus au sud, à la cote 1547, à l'extrémité nord de ce que j'ai identifié comme le segment 2, une borne en calcaire compact aux dimensions absolument semblables est figée dans le sol, adossée au parement formé par l'enchevêtrement du parement est du *paretone* avec le parement sud d'un mur transversal. Sur la partie haute de la face exposée à l'est de cette borne l'on peut lire une lettre "M", que surplombe ce qui peut apparaître comme une lettre "C" renversée voire comme un croissant de lune dont les deux cornes sont tournées vers la gauche. Or, le plus souvent, les bornes inscrites du secteur étudié présentent la lettre initiale soit du village soit du seigneur qui contrôle le territoire situé au-delà de la borne elle-même³¹⁹. Par conséquent, les caractères inscrits sur la face est de la borne qui nous occupe indiquent, selon toute apparence, l'identité de l'autorité qui dispose du territoire situé à l'ouest du *paretone*. Cependant, il reste aventureux d'identifier cette autorité qui ne peut être la communauté de Lizzano ou de Fragagnano ni même la famille Muscettola,

³¹⁹ TRAVAGLINI, *I limiti*, p. 26-27.

princes de Leporano, Pulsano et Torricella (Tarente), toutes proches, mais qui n'a jamais étendu ses possessions jusqu'ici³²⁰. En revanche, il est tentant de voir dans le C renversé la représentation héraldique du croissant de lune contourné (aves les pointes à senestre) qui apparaît dans les armes de la famille Dell'Antoglietta, seigneurs de Fragagnano (Tarente) depuis le XIV^e siècle, portant le titre de marquis à partir de 1701³²¹ (**doc. 133 – EA 719**). Cette localité est effectivement limitrophe de Sava, bien que la limite intercommunale actuelle se trouve 1300 m à l'ouest du *paretone*.

Plus au sud, à la cote 1458, l'on observe la présence d'un rentrant qui réduit la largeur du mur à 2,2 m ainsi que celle d'un chemin de campagne orthogonal au *paretone* provenant de l'ouest, qui s'arrête devant le mur. Or, ce chemin est marqué de deux petites bornes anépigraphes en calcaire tendre, hautes de 35 cm environ au niveau du sol, la première distant 25 m du parement ouest du *paretone* et la deuxième étant adossée à ce même parement ou plutôt au tas d'épierrement qui le recouvre. Sur le prolongement idéal de ce chemin à l'est du *paretone*, en plein champ d'oliviers, l'on constate la présence d'une troisième borne, similaire aux deux précédentes, figée à la même distance de 25 m du parement oriental. La dimension, le caractère sommaire et l'orientation de ces trois bornes me paraissent les distinguer fondamentalement des précédentes. En effet, les trois grandes bornes décrites plus haut sont alignées avec le *paretone* et ont la fonction de partager le territoire à l'est et à l'ouest de celui-ci. En revanche, ces petites bornes alignées d'ouest en est paraissent fonctionnelles à un chemin qui a pu peut-être autrefois traverser le *paretone*. Je reviendrai plus loin sur ces observations de nature planimétrique, qui insèrent le *paretone* dans la masse parcellaire qu'il commande actuellement.

Enfin, à la cote 1100, j'ai observé en 1995 – sans le photographe – un bloc parallélépipède très régulier, en calcaire compact, mesurant 77x42x23 cm, sans traces d'inscription. Les dimensions et la régularité de ce bloc pourraient faire penser à une borne, mais le bloc était renversé et couché aux pieds du parement oriental. Depuis, il a disparu.

³²⁰ VISCEGLIA, *Formazione e dissoluzione*, p. 567-592.

³²¹ COCO, *Cedularia Terrae Idroni*, p. 24, n. 2 (édition partielle des registres fiscaux angevins de 1378, anciennement conservés à l'Archivio di Stato de Naples. Cette édition de 1915 est devenue irremplaçable depuis que les originaux ont été détruits au cours de la Deuxième Guerre mondiale). Voir aussi CARDUCCI, *Storia del Salento*, p. 321, n. 64.

4.1.3 Certitudes et interrogations

Étendue, tracé et emprise au sol d'une limite

Nous venons de positionner, mesurer, décrire et caractériser la barrière parcellaire qui traverse l'actuel paysage agraire au sud-ouest de Sava et que l'on désigne, dans son actuelle étendue et dans son aspect multiforme, comme le « *paretone di Sava* ». Or, au terme de cette première description exhaustive, il est possible d'émettre un certain nombre d'affirmations, d'hypothèses de travail et de questions au sujet des dynamiques qui semblent régir son étendue, l'aspect actuel de son enveloppe extérieure, la distribution de tel ou tel aménagement le long de son parcours.

Tout d'abord, cette longue barrière en pierre sèche traduit dans le paysage le tracé d'une limite dont la longueur est supérieure à celle du mur lui-même, qu'elle dépasse tant vers le nord que vers le sud. Ce raisonnement sur l'organisation planimétrique du parcellaire sera repris plus tard mais je dois d'ores et déjà constater que le tracé semble précéder le mur, tant dans l'échelle spatiale que dans le temps. En effet, tandis qu'il est possible de suivre un axe parcellaire remarquablement orienté sur près de 4,5 km (**doc. 15**), le mur n'apparaît que comme l'un de ses aspects locaux. Le même tracé est matérialisé par d'autres formes plastiques (limite immatérielle marquée par des bornes, haies végétales, chemins, simples murets de clôture), sans que son orientation perde en cohérence. De plus, dès ce premier regard, ce tracé apparaît entretenir des relations étroites avec une trame parcellaire relativement importante que la construction du *paretone* semble avoir ultérieurement figée, obligeant par sa masse et sa longueur les autres axes parallèles et orthogonaux à adopter une orientation compatible avec la sienne.

De surcroît, ce qui pouvait apparaître à première vue comme un seul et même *paretone* s'est révélé, suite à une étude détaillée, comme une barrière formée d'objets assez différents : ainsi, tour à tour, celle-ci peut se présenter comme un muret assez modeste, comme un vaste pierrier linéaire colonisée ou non par la végétation spontanée ou encore comme une muraille imposante, structurée et ordonnée. La question de savoir quels processus de formation sont susceptibles d'expliquer une telle variabilité structurale reste l'un des enjeux essentiels de mes recherches, étroitement lié à la lecture chronologique, éventuellement multiphasique, et à l'interprétation fonctionnelle de la structure voire des différentes structures qui composent le *paretone*.

Enfin, la présence récurrente de rentrants et de saillants doit être interrogée, notamment pour le segment 2, où leur fréquence et leur régularité sont remarquables. Il ne paraît pas possible pour l'heure d'établir une quelconque hypothèse apte à justifier

globalement la disposition de ces aménagements, qui pourraient, par conséquent, obéir à des logiques micro-locales, à l'échelle de chaque parcelle. À ce propos, compte tenu de l'actuelle utilisation des sols, il est certes tentant – cela a été fait – de mettre en relation ces rentrants avec la présence d'oliviers. Cependant, force est de constater que la plupart des plantes proches de ces rentrants n'en constituent pas le point focal. L'hypothèse a alors été avancée que ces rentrants aient été aménagés au moment même où l'un ou l'autre tronçon de ce grand mur aurait été construit ou agrandi, en respectant l'emplacement d'oliviers présents à ce moment là et dont la valeur productive justifiait un tel effort d'adaptation³²². Nous verrons qu'une telle supposition cadre assez bien avec les données fournies par les enquêtes paléoenvironnementales. De toute manière, seule la poursuite des recherches pourra apporter de nouveaux éléments d'explications.

Masse, appareillage et caractères géomorphologiques

S'il est un élément discriminant qui saute aux yeux dans l'observation du *paretone*, c'est le rapport étroit qu'existe entre la nature du substrat – que la prospection archéologique permet d'appréhender à un niveau de détail microterritorial bien plus important par rapport à la cartographie géologique –, d'une part, et le matériau de construction, les dimensions et l'appareillage du mur, d'autre part. Cette dépendance serrée par rapport au substrat se manifeste, tout d'abord, de la manière la plus saisissante à l'extrémité nord de la barrière actuelle, qui s'arrête brutalement là où l'on passe sur un substrat de calcarénites sablo-argileuses³²³, qui génère un sol puissant et sans cailloux (**doc. 15c ; doc. 16c**). Le *paretone* fait donc soudainement son apparition immédiatement au sud de ce secteur, avec le modeste gabarit qui a été décrit ci-dessus, dès que le substrat devient calcarénitique. À partir de là, le *paretone* est constamment composé de blocs et de pierraille tirés des champs environnants, qu'il traverse un substrat de calcaire tendre ou de calcaire compact.

L'aspect très variable du *paretone* semble dépendre étroitement de la possibilité et/ou nécessité d'épierrer massivement les sols avant leur mise en culture. Dans cette hypothèse, suivant les exigences propres à chaque culture – céréales, vigne, olivier, pour l'essentiel, sans oublier la destination à la vaine pâture extensive dans certaines périodes du

³²² PICHIERRI, *Il « limitone dei greci »*, p. 26-27.

³²³ ROSSI (*Note illustrative* (1969), *ID.* (a cura di), *Carta Geologica d'Italia, F. 203 « Brindisi »*) distingue deux sous-types de *Calcareni di Salento* (*Calcareni di Gravina* pour CIARANFI *et al.*, *Note alla Carta geologica* (1988), *ID.*, *Carta geologica delle Murge e del Salento*). Le premier type (P3) étant à dominante calcaire, tandis que le deuxième (Q1-P3) contient nombre de bancs et interbancs de sables et d'argile. Ces formations, qui ont comblé les dépressions plio-pléistocènes, ont généré les terres noires salentines, des sols riches, organiques, épais jusqu'à plusieurs mètres et au drainage relativement mauvais.

passé –, l'on a tiré des champs plus ou moins de pierraille. Cela doit avoir conduit à des largeurs et des appareillages très variables, soit que le *paretone* se présente comme un vaste et chaotique pierrier linéaire soit qu'il soit organisé par la construction de deux parements. Dans ce deuxième cas, l'apport successif de cailloux – vraisemblablement décidé par les cultivateurs, afin de limiter sa « croissance » continue et envahissante – produira, d'une part, une augmentation de la hauteur de la structure et, d'autre part, la formation d'un ou deux « contre-murs »³²⁴ latéraux qui viennent combler l'espace compris entre les nouveaux parements. D'ailleurs, l'on peut observer encore aujourd'hui que, par endroits, derrière une double barrière régulière, le remplissage est bien plus bas et que la végétation spontanée prospère dans cette sorte de « tranchée », protégée des travaux agricoles (doc. 65 – 4 à 7).

Cependant, si cette analyse peut suffire à justifier le modelé des segments 1 et 3, la dynamique susceptible d'avoir généré le segment 2 apparaît en partie différente. Certes, celui-ci insiste entièrement sur un substrat de calcaire compact, donc sur les terres agricoles les plus ingrates de la région, ce qui a pu solliciter un épierrement plus intense. Un tel épierrement, par ailleurs, fournit, compte tenu de la compacité de la roche, des fragments d'un module moyen supérieur à celui du calcaire tendre. La grande homogénéité de ce mur ne me semble, toutefois, pas dépendre exclusivement de la nature du substrat. Ce tronçon paraît trahir une volonté de mise en défense – de cultures, d'animaux, d'une propriété – spécifique et relativement centralisée, à un moment donné (qui n'est pas forcément celui de la naissance de la structure) : l'attestent, à mon avis, la masse uniforme que forme ce grand mur, la qualité de son appareillage et le soin évident qui a été apporté à ses deux parements, régulièrement composés de gros moellons et de blocs disposés d'une manière relativement régulière et homogène. De plus, la présence d'un grand nombre d'aménagements spécifiques disposés sur son flanc oriental, auxquels l'on peut ajouter les percements hauts d'environ 70 cm permettant l'écoulement des eaux de pluie, que l'on n'observe que sur ce segment (par exemple, à la cote 1223). Enfin, l'articulation probable entre ses points d'origine et de fin avec deux murs qui viennent s'y imbriquer sur son versant oriental ajoute un intérêt tout particulier à ce secteur, où le mur, sans se soustraire à une logique linéaire à moyenne échelle, pourrait également revêtir une fonction de grande clôture (parcage d'animaux ? grande propriété foncière ?), pas nécessairement synchrones.

Par-delà cette opposition partielle, il me semble concevable d'admettre le scénario suivant : là où l'épierrement ne s'imposait absolument pas, on n'a pas procédé à l'accumulation linéaire de pierres en vue de construire ni un *paretone* ni même un simple muret de clôture ; en revanche, en présence d'un substrat calcarénitique et donc d'une

³²⁴ Voir LEWILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 208.

nécessité modérée d'évacuer les cailloux de la surface des champs, le *paretone* constitue bien une barrière continue mais il est changeant, le plus souvent peu structuré, plutôt large que haut ; enfin, seulement sur les calcaires compacts, là où la nécessité d'un épierrement massif s'est faite fortement ressentir, la nécessité/possibilité de tirer des champs environnants une grande quantité de caillasse a généré la présence d'un mur aux dimensions importantes et régulières, aux parements imposants, sur lesquels se concentrent des aménagements spécifiques, tels des abris et des escaliers qui permettent d'accéder au sommet de l'ouvrage. Il paraît donc logique de lire globalement cette structure tout d'abord et fondamentalement comme le produit d'un épierrement plus ou moins massif des champs environnants. Une telle situation confirme, par ailleurs, ce qui a été observé partout ailleurs pour les grands ouvrages linéaires en pierre sèche des Murge et du Salento³²⁵.

Cela dit, il reste à comprendre pourquoi le produit d'un épierrement massif, à quelque période que celui-ci ait eu lieu, a été utilisé en très grande partie sur cette limite et pas sur d'autres. Peut-être n'en existaient pas d'autres ? Venait-elle délimiter, traverser ou enclore un paysage de pâturages extensifs, de grande propriété, de parc ou défens seigneurial ? L'observation que tous les murs – à deux exceptions près – qui croisent aujourd'hui le *paretone* paraissent s'arrêter contre lui abonde dans ce sens : quand le grand mur a été érigé le parcellaire alentour devait prévoir des mailles très larges. Que l'on compare, à ce propos, ces dynamiques avec ce qui s'est produit à une époque récente et bien mieux documentée : lors des trois grandes vagues de réforme agraire (après 1860, dans les années 1920-1930 et dans les années 1950), on a pu constater qu'une propriété de plus en plus émiettée produisait des parcellaires denses, marqués, dans les secteurs aux sols rocheux ou caillouteux, par une trame d'innombrables petits murets en pierre sèche. Faut-il, a contrario, penser que, dans le cas du *paretone*, l'accumulation de la caillasse sur cette seule limite, qui a de toute évidence été perçue comme essentielle, a été ordonnée par un centre de pouvoir, communautaire ou seigneurial ?

Le fait d'affirmer la nature fondamentalement agraire de ce long et grand mur n'empêche pas d'en concevoir également sa fonction de limite et même de protection dans un cadre productif et foncier qui reste à déterminer. En revanche, il me semble que toute interprétation de nature clairement défensive ou, pire, militaire³²⁶ bute contre l'inutilité d'une barrière longue de quelques centaines de mètres seulement et que l'on aurait pu facilement contourner, sans parler du fait que la taille de la structure n'est pas vraiment de nature à décourager des attaques. Si telle avait été la destination du *paretone* dans une

³²⁵ STRANIERI, NAPOLITANO, *Un approccio geoarcheologico*.

³²⁶ Je reviendrai en fin d'ouvrage sur la théorie du « limitone dei greci », qui prônait effectivement la lecture du *paretone* de Sava comme un vestige d'un « limes byzantin du Salento ». Pour l'heure, voir STRANIERI, *Un limes* ; ID., *La frontière* ; ID., *Le « limitone dei greci »*.

phase quelconque de son histoire, il me semble que l'on n'aurait pas hésité à aller chercher un peu plus loin la matière première quand celle-ci faisait – très localement – défaut.

Enfin, l'acceptation – temporaire, bien entendu – d'une lecture principalement agraire du *paretone* en objet pose la question de l'utilisation du sol. En effet, le paysage agraire du secteur est actuellement dominé par des étendues d'oliviers, dont la plupart ont au moins une centaine d'années. Or, les oliviers – tels qu'ils sont traditionnellement plantés et élevés dans le Salento – ne nécessitent pas un épierrement massif des champs, s'accommodant très bien d'une mince couche de terre, grâce à leurs racines qui pénètrent profondément dans la roche calcaire. De plus, les travaux et la récolte ont été réalisés pendant des siècles manuellement, en s'adaptant aux aspérités du terrain. À ce propos, la seule anomalie dans l'orientation du tracé du *paretone*, située au lieu-dit "Corti dell'Oro", constitue un cas assez exceptionnel. Dans ce secteur, l'immense quantité d'énormes fragments rocheux qui ont été arrachés au substrat a été accumulée aux limites orientale et occidentale d'une très grande parcelle – compte tenu de la moyenne du secteur – mesurant 24 hectares. Il est aisé de percevoir, en photographie aérienne (**doc. 70**) à quel point cette parcelle se détache du paysage agraire environnant, car nous sommes ici dans la seule oliveraie qui soit plantée de manière « moderne ». Cette technique, toute récente dans le Salento, consiste à planter les oliviers selon un maillage beaucoup plus dense, en les taillant de manière à ce que chaque plante reste petite et en les irriguant. Afin d'obtenir les meilleurs conditions de mise en culture, de rentabilité et ramassage mécanique, ces sols rocheux et ingrats, dont s'accommodent parfaitement les oliviers et les oléiculteurs traditionnels, ont été entièrement défoncés et retournés. À cet endroit, le *paretone* pourrait avoir été, d'abord, en partie détruit et « repoussé » sur la limite orientale de la parcelle, afin de ne pas faire obstacle aux travaux agricoles menés dans une moyenne propriété, rationnelle et moderne. Ensuite, une quantité fabuleuse de fragments rocheux a pu être accumulée tant sur les débris du *paretone* que sur un deuxième immense tas linéaire d'épierrement, encore plus spectaculaire dans ses dimensions, qui se trouve sur la limite occidentale de cette parcelle. Théoriquement, par ailleurs, il n'est pas impossible que le tracé original du *paretone* comportât bien cette anomalie, ce qui ouvrirait – lorsqu'on l'aurait vérifié – de nouveaux horizons à l'interprétation de la structure.

Cette anomalie mise à part, peut-on pour autant conclure que dans les phases plus anciennes où les champs environnants ont été massivement épierrés – et qui doivent correspondre à la construction du premier mur, puis à ses réfections, élargissements et agrandissements successifs – le secteur allait être destiné à la céréaliculture ou au vignoble, soit les deux cultures traditionnelles qui tirent, de fait, le plus grand avantage d'une telle bonification des sols ? Rien n'est moins sûr, me semble-t-il, en l'absence de données plus précises.

Deux parements nettement différents

La caractérisation détaillée du *paretone* a clairement montré que le parement occidental est largement plus simple, moins entretenu et moins organisé que le versant oriental. Alors que le parement oriental présente plusieurs escaliers faisant corps avec le mur et permettant l'accès à son sommet (**doc. 67**) le parement occidental est complètement dépourvu de ces aménagements. De même, plusieurs abris rustiques (**doc. 68**) se trouvent englobés ou adossés au corps même du grand mur, toujours sur son versant oriental. D'autre part, si la grande majorité de ces aménagements se concentrent dans le segment central, les deux autres segments n'en sont pas entièrement dépourvus.

Or, une telle présence exclusive sur le versant oriental ne saurait en aucun cas être le fruit du hasard. En effet, la totalité des 27 escaliers et des 7 abris recensés se disposent sur le versant est, tout comme les deux seules bornes (dont une probable et disparue) qui longent le *paretone* et soulignent sa fonction de délimitation dans l'axe nord-sud. Faut-il donc voir dans ce clivage la marque d'un soin, d'un besoin de surveillance et de sécurité qui aurait été ressenti de manière plus importante sur le flanc oriental ? Il n'est pas possible de répondre pour l'heure à cette question, à laquelle j'ai tenté de contribuer dans la suite de l'enquête.

Quoi qu'il en soit, je ne vois qu'une explication possible pour cette présence exclusive des escaliers sur le versant oriental : le besoin de la part des constructeurs et/ou la volonté des riverains d'accéder au sommet de la structure. Or, de fait il apparaît que ces besoins ont été ressentis ou « autorisés » exclusivement aux propriétaires, aux exploitants, aux surveillants du versant est. Quant aux abris, il me paraît possible d'exclure d'ores et déjà une interprétation météorologique que l'on rencontre parfois dans la littérature spécialisée portant sur d'autres régions européennes : en effet, l'ouverture à l'est de ces abris n'offre nullement ici une position plus abritée par rapports aux vents dominants et porteur de pluie ; par ailleurs, l'observation des abris en pierre sèche présents dans tout le secteur « Oria sud » permet d'exclure aisément la prédominance de telle ou telle orientation : ces abris s'adaptent essentiellement au parcellaire et à l'orientation des chemins et leurs entrées sont axées indifféremment sur les quatre points cardinaux. La disposition de ces abris paraît plutôt confirmer l'impression que les autorités, les propriétaires, les exploitants ou les surveillants du versant oriental du *paretone* ont déployé des énergies et une attention qui sont restées absentes sur le versant opposé.

En définitive, sans rien connaître à l'histoire de l'ouvrage, il apparaît plutôt évident que, du moins dans une phase récente de l'existence de ce mur – pendant laquelle son enveloppe extérieure et notamment ses parements sont le plus censés avoir assumé leur forme actuelle –, l'initiative et donc le soin qui lui ont été apportés revenaient aux gens et

aux pouvoirs qui contrôlaient le secteur situé à l'est. Par ailleurs, si cette remarque vaut pour l'entière étendue du *paretone* tel que nous le connaissons aujourd'hui, elle est encore plus particulièrement valable et stimulante pour le segment central, au sujet duquel il faudra donc fournir l'effort essentiel dans la suite de l'enquête.

4.2 Étude du peuplement végétal. Une imposante haie vive

4.2.1 Notions générales et enjeux de cette recherche

On l'a dit, les paysages et, en l'occurrence, les paysages agraires sont des « constructions socio-naturelles »³²⁷. Cela les caractérise comme des architectures composées de matériaux inertes – roche, sol, eau, etc. –, d'artefacts – bâtiments, clôtures, voies, etc. – et de peuplements végétaux, que ceux-ci soient spontanés (sans être pour autant « naturels »³²⁸) ou cultivés. Or, l'archéologie des paysages, stimulée par la rencontre avec l'écologie historique, s'intéresse de près à la distribution (extension, architecture et composition des forêts, haies vives, cultures agricoles) de ces « artefacts vivants », dans le but spécifique d'en établir la succession (stratification des peuplements, anomalies botaniques, massifs rélictuels, etc.)³²⁹. Postulant que la végétation est la composante du milieu sans doute la plus sensible aux activités humaines, l'archéologue peut considérer le paysage végétal comme l'un des indicateurs principaux des transformations qui ont eu lieu dans un espace donné et donc de l'action des hommes du passé³³⁰.

Par conséquent, nous avons procédé au relevé floristique des strates arbustive et arborée qui prospèrent sur un segment homogène du *paretone* de Sava, sur environ 900 m de longueur³³¹. L'observation du peuplement végétal d'un secteur donné peut fournir des éléments d'associations contradictoires, soit entre différentes espèces végétales soit entre la

³²⁷ VAN DER LEEUW (éd), *L'homme et la dégradation*, Conclusions, p. 503. Voir également VERNET, *L'homme et la forêt*, p. 6.

³²⁸ En effet, pour être spontanée, cette végétation n'en est pas moins entièrement influencée par l'action de l'homme agriculteur, pasteur ou sylviculteur (CLÉMENT, *De la marche-frontière*, préface).

³²⁹ CROZAT, *Les données de la flore actuelle*, p. 172-173 ; CLÉMENT, *De la marche-frontière*, p. 37-85.

³³⁰ LIZET, *L'analyse ethnoécologique*. p. 58-59.

³³¹ La botanique systématique régit le relevé de la végétation existante, qui peut être subdivisée en séries et cellules paysagères (phytosociologie) et étudiée en termes de distribution différentielle, de résistance ou de stabilisation (phytoécologie, écologie du paysage). Ensuite, les processus de formation de ces peuplements, dessinant des unités et des transitions paysagères à travers l'espace et à travers l'histoire, font l'objet de la phytogéographie, de l'ethnobotanique et de l'ethnoécologie. Enfin, l'archéobotanique et à la chronoécologie, étudient les environnements du passé. Sur ces dispositifs disciplinaires, voir BOURQUIN-MIGNOT *et al.*, *La botanique*, avec synthèse bibliographique ; QUÉZEL, MÉDAIL, *Écologie et biogéographie*, p. 48.

flore et le sol qui en représente le milieu édaphique. Dans les deux cas, il est assez probable qu'à l'origine de cet état de choses se trouve une perturbation due à l'action de l'homme. En particulier, dans des secteurs actuellement boisés ou non cultivés, il sera utile de signaler les espèces – par exemple, rudérales ou anthropophiles – typiquement associées à d'anciennes mises en valeur agricoles ou à la présence de bâtiments ou encore à des sépultures, que signalent également des sols fortement phosphatés et azotés. Inversement, dans un paysage intensément cultivé, il est théoriquement possible de repérer la présence relictuelle d'une végétation sauvage ou bien d'autres utilisations du sol par le passé ou encore d'anciennes voies de communication dont le tracé abandonné pourrait continuer d'être trahi par la présence d'une végétation particulière, vestige d'anciennes haies. En réalité, il faut dire que ce deuxième cas de figure est de très loin moins conservateur des traces d'une différente utilisation des sols³³². Ici, c'est essentiellement aux marges des cultures que l'étude archéologique des haies³³³ fournit des indications sur les peuplements végétaux du passé, en caractérisant le nombre d'espèces ligneuses présentes sur une limite et le degré d'hybridation de certaines espèces, dans le but de fournir des critères pour une chronologie de la haie et donc indirectement de la limite.

D'autre part, l'on peut mettre en regard ce peuplement végétal spécifique avec l'utilisation du sol dans les campagnes environnantes. Se pose alors la question du sens de cette végétation spontanée qui ne pousse que sur le *paretone*, compte tenu de la structure de cette couverture végétale, qui se décompose en plusieurs strates de végétation. Par conséquent, l'étude archéologique de cette grande haie visera à comprendre quelle est la végétation résiduelle et quelle est la végétation potentielle. En effet, la végétation spontanée actuelle peut être lue – pour reprendre une image moult fois utilisée et usée pour le paysage-artefact – comme un palimpseste écrasé, autrement dit comme « une mémoire et un révélateur des rapports historiques environnement-sociétés »³³⁴.

4.2.2 Le relevé floristique du *paretone*

En juillet 2010, nous avons systématiquement parcouru – Girolamo Fiorentino, Anna Maria Grasso et moi-même – les segments 2 et 3 du *paretone*, de la cote 1029 à la

³³² CROZAT, *Les données de la flore actuelle*, p. 180 ; COUDERC, *Les végétations anthropogènes*.

³³³ La *Hedgerow Archaeology* a été expérimentée en Angleterre dès 1970 par Max Hooper (*Dating Hedges ; ID., Historical and Biological Studies on English Hedges*), puis en France – à partir des régions de bocage – par la thèse d'Annick Delelis-Dusollier, discutée en 1973 (*Contribution à l'étude des haies*). Voir aussi RACKHAM, *Trees and Woodland* ; FERDIÈRE, *Les haies et l'histoire* ; DELELIS-DUSOLLIER, *Histoire du paysage* ; COUDERC *et al.*, *La datation des haies* ; PAILLET, *Étude archéologique des haies* ; PERREIN, *Archéologie des bocages* ; PRESLAND, *Dry stone walls*.

³³⁴ LIZET, *L'analyse ethnoécologique*, p. 58.

cote 1950, sur une longueur totale de 921 m, longeant d'abord le versant oriental, en avançant du sud au nord, puis le versant occidental, en marchant du nord vers le sud. Notre but était celui de recenser tous les arbustes et les arbres spontanés qui prospèrent sur le *paretone*, formant par endroits une haie très imposante. Le choix de ce secteur reposait sur les impressions que nous avons tirées de nos premières reconnaissances du peuplement végétal à l'ouest de Sava effectuées en 2009 (**doc. 71**). Ces prospections préliminaires avaient déterminé l'intérêt particulier du *paretone* – et plus particulièrement de ce segment – en tant que milieu favorable à la conservation d'une végétation rélictuelle. En effet, plus au sud, le mur a été très fortement perturbé à une époque récente, tandis que plus au nord, la barrière devient, sur ses 300 derniers mètres, extrêmement modeste et surtout ne présente aucune forme de végétation. Il est possible de suivre, pas à pas, le détail de cet inventaire sur le tableau qui est présenté en annexe (**doc. 72**), en se reportant également au relevé topographique (**doc. 59 à 62**).

Nous avons focalisé notre attention sur trois aspects, sur la base desquels le *paretone* a été divisé en plusieurs secteurs, désignés par une lettre ou un couple de lettres : d'abord de EA à EZ, au fur et à mesure de notre travail sur le versant oriental, puis de OK à OA, à mesure que nous revenions vers le point de départ, le long du versant opposé. Ces différents secteurs se distinguent, d'abord, par la présence ou l'absence de couverture végétale ; puis, sur la base de la prédominance de telle ou telle espèce ou plutôt de telle ou telle association. La présence d'arbres fruitiers (pommier, poirier, cognassier, prunier, grenadier) n'a pas été relevée de manière systématique ni géoréférencée, car elle est banale, dans un contexte tellement dominé par une mise en valeur agricole.

Or, au terme de ce travail descriptif, il nous a semblé que cet inventaire peut être interrogé de trois manières différentes, à des fins historiques. Premièrement, sur le plan spatial : si le *paretone* se configure uniformément comme une niche, quel est le sens de la prédominance de telle ou telle autre espèce ou communauté végétale dans tel ou tel secteur ? Et quelles dynamiques structurales, microclimatiques ou anthropiques influencent la distribution des espèces le long des 920 m étudiés ?

Deuxièmement, l'on peut se demander si les associations relevées appartiennent ou non à la végétation potentielle. Il s'agit donc de signaler la présence d'espèces intrusives qui ne feraient pas partie des associations attendues et présentes soit sur le *paretone* soit dans les champs alentour. Nous questionnerons particulièrement la notion de végétation rélictuelle ou résiduelle : est-ce possible d'identifier, dans un paysage si intensément exploité, la présence d'espèces qui pourraient constituer un résidu, un vestige – survécu dans un « refuge marginal » – de la végétation qui dominait autrefois (mais quand ?) ce secteur ? D'autre part, l'observation des signes de techniques de sylviculture pourra

expliquer l'avantage de telle ou telle essence par des choix humains. Enfin, le comptage des espèces et des sous-espèces présentes sur le grand mur pourrait fournir des indications sur la complexité et la durée de vie de la haie, tout comme le degré d'hybridation. Toutes ces indications ont été traitées sur un plan qualitatif, tandis que nous n'avons pas tenté une approche quantitative et notamment statistique. Celle-ci serait, en effet, inutile sur un seul test et aurait un sens dans le cadre d'une enquête floristique et phytoécologique bien plus vaste.

Pour ce qui est du premier aspect, nous avons remarqué trois types de couverture végétale : les secteurs où prospère la seule salsepareille (*Smilax aspera* L.) ; ceux où prévalent des grands arbustes, au port parfois arboré, soit le chêne vert (*Quercus ilex* L.), l'olivier (*Olea europaea* L.), le pistachier lentisque (*Pistacia lentiscus* L.) et la *Phillyrea* ; enfin, les secteurs où dominent les ronces (*Rubus* L.). Théoriquement, le fait que sur le *paretone* ne poussent pas partout les mêmes plantes doit être mis en relation avec les caractères micro-environnementaux offerts par le remplissage de pierres et terre et par les ressources du substrat outre qu'avec de possibles interventions de l'homme.

Notons par ailleurs que la salsepareille est très présente également dans les deux autres types de couverture végétale. En effet, cette plante apparaît comme une espèce pionnière, car elle semble coloniser rapidement les tronçons de mur qui ont été récemment refaits ou du moins nettoyés. Cette plante est donc un indicateur des soins que les cultivateurs apportent au *paretone* voire de réfections récentes de parties de celui-ci. Après quelques années sans perturbations, les ronces colonisent la structure avec une grande variété de sous-espèces, qui aiment le milieu rudéral et la relative rétention d'eau provoquée par la présence d'un grand amas de pierraille. Il est donc plausible que leur présence identifie les secteurs relativement les plus anciens du mur, qui n'ont pas été nettoyés ni rebâtis récemment. Enfin, la prédominance de l'olivier et du chêne vert, quant à elle, doit prendre le pas sur les ronces dès que le développement d'une strate arborée favorise ces espèces qui dominent naturellement le cortège d'arbrisseaux et d'arbustes formant un bois méditerranéen. Ce processus peut être le fait d'un développement vers un équilibre naturel voire être l'effet des choix des hommes. En effet, ces derniers pourraient, par endroits, avoir favorisé la croissance de ces arbres, dans une forme modeste mais efficace de sylviculture. En même temps, la croissance de ces arbres crée des conditions moins favorables pour les ronces qui sont très héliophiles, ce qui explique qu'ils n'ont pas été recensés dans les mêmes secteurs.

Quant au deuxième aspect, toutes les essences recensées appartiennent à la végétation potentielle de cet écosystème, sans aucune anomalie ou intrusion. Le *paretone* se configure donc, à l'évidence, comme un secteur-refuge ayant autorisé la constitution d'une haie sur talus, où l'on trouve une collection de reliques végétales qui appartiennent, sans exception, à la végétation potentielle. Outre les essences dominantes susdites, cet inventaire atteste l'existence de chênes kermès ou épineux (*Quercus coccifera* L.) et de chênes pubescents (*Quercus pubescens* Willd.), de myrte (*Myrtus communis* L.), de gaillet (*Galium* L.), de fragon faux houx (*Ruscus aculeatus* L.), d'aubépine (*Crataegus monogyna* Jacq.), de bruyère (*Erica* L.), de calicotome épineux (*Calycotome spinosa* (L.) Link), d'asperge (*Asparagus acutifolius* L.), d'églantier (*Rosa canina* L.) et de nerprun alaterne (*Rhamnus alaternus* L.). Néanmoins, ce cortège typique de la flore spontanée méditerranéenne accueille aussi des *Maloideae* tel le pommier, le cognassier ou encore le poirier ainsi que d'autres arbres fruitiers domestiques, tel le prunier et le grenadier. Cette « addition » est due aux interventions de l'homme, dont l'expression la plus macroscopique est constituée par les immenses étendues d'oliveraies qui entourent le grand mur (**doc. 74**).

Par conséquent, sans pour autant pouvoir émettre d'hypothèse chronologiquement caractérisée, cette haie végétale sur talus atteste de l'existence dans une des phases historiques qui ont précédé l'actuelle d'une chênaie méditerranéenne, dont le cortège susdit constitue le résidu. Celui-ci a été conservé dans une zone marginale, qui a servi de niche et de refuge, dans un environnement qui a été par la suite intensément exploité et régulièrement nettoyé de toute « mauvaise herbe ». Inversement, il apparaît qu'à une ou à plusieurs reprises, l'homme est intervenu en introduisant et/ou en opérant une sélection qui a eu pour effet d'encourager la prédominance soit de certaines espèces par rapport à d'autres, soit d'espèces domestiques destinées à la production agricole. D'autre part, il est possible d'affirmer que la plupart des exemplaires de chêne recensés sur le *paretone* porte la marque d'une forme de sylviculture : la hauteur et le port de ces plantes en atteste. Surtout, ces plantes sont toutes issues de brins de cépées ou trochées³³⁵, donc de plantes-mères plus anciennes qui ont été coupées à la base du tronc, et aucune d'entre elles ne montre plus d'une quarantaine d'années (**doc. 73 - 1/3**). Les riverains du *paretone* se sont servis de ces plantes pour s'approvisionner en bois de chauffe et en charbon de bois jusqu'aux années 1970 au moins.

³³⁵ Celles-ci génèrent des drageons, des touffes de plusieurs tiges de bois qui poussent à partir de la souche.

4.2.3 *Paretoni* et histoire agraire

Sur la base de ce test floristique, la relative variété et complexité de cette haie peut être utilisée comme un indicateur chronologique. D’abord, nous sommes en présence d’essences caractéristiques d’un maquis de deuxième (myrte) et de troisième génération (nerprun). Rappelons que la base théorique de l’archéologie des haies veut que « une haie est d’autant plus ancienne qu’elle renferme, au-delà du nombre minimal de deux ou trois unités, un nombre important d’espèces ligneuses »³³⁶. Néanmoins, comme il est impossible de dire en combien de temps le maquis originaire est devenu un maquis de deuxième et troisième génération, tout cela n’élargit pas notre horizon chronologique de manière significative. Pour que les informations collectées à Sava puissent être insérées dans un modèle de relation linéaire tel celui qui a été proposé par Max Hooper dans le Sud de l’Angleterre³³⁷, il serait nécessaire de les encadrer dans un grand nombre de tests similaires à l’échelle régionale. D’autre part, les chênes pubescents montrent un degré d’hybridation assez important, car sur le *paretone* on en rencontre plusieurs sous-espèces. Or, cette multiplication a besoin de temps, même s’il est impossible d’en déterminer le rythme au vu de notre connaissance de ces problématiques à l’échelle régionale.

En définitive, le relevé floristique de ce petit bosquet linéaire montre clairement la présence dans ce secteur d’une végétation réfugiée sur le *paretone*, qui apparaît comme le révélateur d’un peuplement qui a dû être bien plus important par le passé. En même temps, l’homme a dû être assez présent, car la haie en objet a été exploitée et a accueilli dans le temps plusieurs espèces domestiques. Finalement, le fait même qu’une haie si imposante et composée d’espèces aussi variées repose sur un substrat aussi pauvre que ce grand pierrier constitue un indicateur ultérieur de son ancienneté relative.

Les grands murs en pierre sèche des Murge et du Salento apparaissent, après ces premières études de surface, cumuler plusieurs avantages potentiels qui ne doivent plus échapper à l’attention des archéologues du paysage. En effet, il s’agit de « niches » écologiques plutôt rares dans un paysage très massivement consacré à l’agriculture, à l’habitat, aux infrastructures et à différentes activités artisanales et industrielles. Ces « murailles-niches », dans lesquelles la végétation spontanée relictuelle a trouvé à l’évidence un refuge, sont devenues assez souvent d’imposantes haies sur talus qui traversent le paysage agraire sur plusieurs kilomètres. Ce caractère linéaire en fait en même

³³⁶ PERREIN, *Archéologie des bocages*, p. 224, citant la « méthode » énoncée par Max Hooper.

³³⁷ HOOPER, *Dating Hedges* ; *ID.*, *Historical and Biological Studies on English Hedges*. Max Hooper proposa, sur la base d’un ample échantillon, qu’une haie du sud de l’Angleterre gagne une espèce nouvelle par siècle pour une longueur type de 30 yards (environ 27,5 m). Sur les développements de la « méthode » Hooper et un certain nombre de critiques, voir PERREIN, *Archéologie des bocages*, p. 224-227.

temps des « corridors » aptes à permettre la migration de la flore et de la faune sauvages, qui n'auraient, en leur absence, qu'une liberté de mouvement trop modeste, dans un paysage à ce point contrôlé, nettoyé et asservi aux besoins de la production économique. Troisièmement, il s'agit de structures imposantes qui ont de tout temps été utilisées comme marqueurs et limites de la propriété foncière, des finages villageois ou du maillage administratif et diocésain. C'est pourquoi, elles ont été fréquemment mentionnées dans la documentation écrite, aux périodes où ces sources abondent.

Par conséquent, je vois dans les grandes structures en pierre sèche des Murge et du Salento une clef pour l'histoire des paysages agraires régionaux et donc un terrain privilégié d'application de méthodes de recherche documentaire, paléoenvironnementale et archéologique dont Emmanuel Le Roy Ladurie et Jean-Paul Barry ont posé les fondements dès 1962³³⁸. Il me semble que, lorsque nous serons parvenus – comme je le souhaite – à une connaissance exhaustive de ces structures à l'échelle de la Pouille centro-méridionale, à travers toutes les approches issues de la géoarchéologie, de la bioarchéologie et de l'archéologie du paysage, l'on pourra réellement considérer cette classe d'artefacts comme un fossile directeur pour l'histoire agraire et pour l'histoire tout court.

Néanmoins, même dans les meilleures conditions, l'étude de surface ne peut répondre à des questions chronologiques précises. À ce stade de notre raisonnement, en effet, ces témoins apparaissent comme aplatis dans un « patchwork », privés de la nécessaire profondeur diachronique. Il me semble alors que l'on peut difficilement pousser plus loin les limites d'une interprétation basée sur l'observation des caractères superficiels du *paretone* de Sava, dans son environnement actuel, et sur une lecture régressive, aussi efficace et pertinente qu'elle soit.

Il est décidément grand temps d'aller chercher les réponses à ces nombreuses interrogations, de faire le tri des hypothèses et de vérifier nos rares certitudes dans une lecture diachronique du *paretone*. Celle-ci a été menée sur la base des attestations repérées dans les textes et grâce à l'analyse stratigraphique du grand mur³³⁹.

³³⁸ LE ROY LADURIE, BARRY, *Histoire agricole et phytogéographie*. Voir également GALOCHET, *Le massif forestier* ; SVENSSON, GARDINER, *Introduction : marginality*.

³³⁹ Voir STRANIERI *et al.*, *Organizzazione e trasformazioni* ; GRASSO *et al.*, *The dry stone wall* ; EID., *Brick in the wall* ; FIORENTINO, *Il bosco di Belvedere* ; ARTHUR *et al.*, *Roads to recovery*.

4.3 Diviser l'espace, traverser le temps

4.3.1 Confins et limites dans les textes médiévaux apuliens

Le *paretone* de Sava appartient, on l'a dit, à une série d'imposants murs en pierre sèche qui constituent des lignes fortes de la trame parcellaire sur les plateaux calcaires des Murge et du Salento. Néanmoins, il présente deux atouts cumulés, qui lui confèrent, aux yeux de l'historien, un intérêt particulier parmi les autres grandes structures linéaires en pierre sèche de la région. En effet, les paysages agraires apuliens offrent des exemples de murs bien plus longs, parfois topographiquement articulés à d'imposantes *specchie* et disposés sur des tracés continus longs de dizaines de kilomètres. En revanche, le *paretone* de Sava apparaît – lorsque l'on mène des observations systématiques sur son enveloppe extérieure et sur son insertion dans le paysage – de loin le plus considérable en hauteur et en largeur, le mieux structuré et le mieux conservé. De plus, ce *paretone* est mentionné, localisé et décrit dans plusieurs documents à partir de 1434, ce qui fait de lui le *paretone* existant le plus anciennement attesté. La lecture de ces textes permet de reconnaître et de situer dans le paysage et la cartographie actuels le parcours d'un long mur de délimitation en pierre sèche attesté à la fin du Moyen Âge, dont l'actuel *paretone* de Sava constitue un important segment.

Après avoir pratiqué l'approche topographique – descriptive des architectures bâties et plantées –, et avant de me consacrer à la lecture planimétrique de l'organisation générale de cet espace – que je réserve pour le chapitre 6 –, j'ai donc posé la question de l'histoire d'un tel ouvrage, de son origine et de ses transformations, ainsi que celle des fonctions qui ont été les siennes. Pour cela, il a fallu sélectionner les sources d'information utiles et accessibles. Or, la série la plus rapidement disponible était celle des attestations écrites de l'existence de cet ouvrage. Ces documents seront exploités pour l'heure de manière partielle, circonscrite au questionnement immédiat autour de l'origine, de la fonction, des transformations du *paretone* de Sava. Ce choix me permet de présenter l'enquête telle qu'elle s'est effectivement déroulée, d'une part, et de présenter – conformément aux objectifs fixés plus haut – l'analyse des données par échelles successives. Je reviendrai, en revanche, amplement sur ces textes pour en exploiter les

indications plus générales sur l'organisation de cet espace sub-régional, à partir du chapitre 7.

Précisons, au préalable, que la recherche de références claires aux *paretoni* apuliens dans les documents écrits médiévaux a été bien souvent source de frustration ou, quelquefois, cause de méprises grossières. En effet, dans ce domaine comme ailleurs en histoire, il est parfois malaisé de superposer la terminologie employée par les textes aux artefacts présents dans le paysage actuel. Le premier texte qui évoque des « *finis* » en Pouille centro-méridionale remonte au début du IX^e siècle (**doc. 27**) : en 803, un habitant de la cité de Bari effectue une donation en faveur du monastère du Mont-Cassin, mentionnant plusieurs de ses propriétés sises « *infra finibus Tarantinis* », « *infra finibus Orietanis* », « *in Tarantinis, vel in Orietanis finibus* »³⁴⁰. Si de telles mentions sont précieuses en ce qu'elles certifient l'existence et la perception courante de *finis*, autrement dit de limites et donc de territoires urbains et/ou diocésains dans la Pouille longobarde, aucune autre précision ne permet cependant de situer ni de les caractériser physiquement. Nous reviendrons plus précisément sur ces questions dans la troisième partie.

En revanche, à partir de la fin du XI^e siècle, nous disposons de quelques textes où les confins de tel ou tel patrimoine foncier sont soigneusement caractérisés dans leur traduction matérielle et leur tracé. C'est le cas, par exemple, d'une donation effectuée en 1092 par le duc Roger de Hauteville en faveur de Guarino, abbé du monastère de S. Lorenzo d'Aversa, en Campanie, comprenant un grand nombre de bien sis en Pouille (**doc. 30**). En particulier, près de Troia (Foggia), le duc concède l'église de S. Giovanni di Troia avec toutes ses possessions dont le document précise les limites en ces termes³⁴¹ :

[...] Au levant se trouve le fossé du château et donc ils [les confins] descendent directement à travers une petite vallée et se dirigent tout droit vers le bourg et descendent au milieu du bourg le long de la grande route. Du côté du midi, se trouve l'ancien fossé et ils montent jusqu'au sommet du mont puis, sur ce même versant du mont, ils descendent à travers une vallée plus grande vers la voie publique. Ensuite, ils suivent la voie publique jusqu'au fossé du dit château.
[...]

³⁴⁰ CUOZZO, MARTIN, *Documents inédits*, n. 30, p. 162-164 ; MARTIN *et al.*, *Regesti*, 530, p. 274, 836, p. 413. Voir Volume 2, p. 74, Doc. 27, l. 18-19, 33.

³⁴¹ *R.N.A.M.*, vol. V, cc. 140-143, doc. 455, a. 1092.

« [...] *A parte orientis est carbonarium castelli et sicut descendit in directum per unam vallicellam et vadit directe supra burgum et descendit per medium burgum in stratam maiorem. A parte meridiei est carbonarium vetus et ascendit usque in verticem montis. et ex eodem latere montis descendit per vallem maiorem usque in viam publicam. et sicut tenet via publica usque ad carbonarium predicti castelli. [...]* » (voir Volume 2, p. 78, doc. 30, l. 14-19 ; traduction Giovanni Stranieri).

Tout aussi précise, la description des limites de la terre *Turriclii* – que le duc concède à Guarino dans ce même secteur – est faite de la manière suivante³⁴² :

[...] [les confins de cette terre] commencent à partir de la limite entre cette terre et la terre du diacre Guido et suivent la grande route publique jusqu'à la voie carrossable³⁴³ qui vient de *Stafilo*. Ensuite, ils descendent le long de la dite voie carrossable jusqu'à la grande limite, et à partir de là suivent la limite se dirigeant vers la petite colline qui est située face à la dite limite. Puis, de cette même petite colline, [ces confins] montent et se dirigent directement vers une petite vallée et rejoignent la susdite limite qui sépare cette terre et la terre du diacre Guido, et longeant cette même limite, ils se dirigent vers la susdite grande route. [...]

Revenant au secteur « Oria sud », dans le même horizon chronologique se situe la description des confins des terres du monastère de S. Pietro in Bevagna (Manduria) contenue dans un autre acte de donation effectuée par le même duc Roger en faveur du même monastère de S. Lorenzo d'Aversa (**doc. 31**). En voici un extrait³⁴⁴ :

[...] L'église de S. Pietro de *Babaneo* près de la rivière, à l'intérieur de ses confins qui commencent avec cette grotte et descendent vers la mer. De même, nous donnons, concédons et confirmons le *casale Fillini* avec ses hommes, ses terres cultivées et incultes, ses prés, ses vignes et ses oliviers et toutes ses possessions à l'intérieur de ses confins. Ceux-ci commencent au bord de la mer et viennent vers le canal qui le fleuve et longent le mur et montent au *fatellum* puis montent encore vers *camerelle* sur le mont de et se dirigent directement vers et traversent et descendent *ad facchanum* et rejoignent le puits *tarentinum* avant de rallier avec une croix. Puis, ils vont *ad gilandolam* et descendent *ad diubachum* et rejoignent le même mur pour ensuite descendre aux eaux vives et suivre le même mur, descendre au marais et de cette manière descendre à travers les

³⁴² R.N.A.M., vol. V, cc. 140-143, doc. 455, a. 1092.

« [...] *Concedimus etiam terram nostre rei publice pertinentem cum fonte que Turricli vocatur. que habet hos fines. incipit a limite qui est inter hanc terram et terram Guidonis diaconi. et vadit secus viam magnam publicam usque carrariam que venit de stafilo. et descendit per predictam carrariam usque magnum limitem. et deinde vadit per limitem et venit in monticellum qui est in fronte predicti limitis. et ab ipso monticello ascendit et directe vadit in vallem parvulam et pervenit in iamdictum limitem qui est inter hanc terram et terram Guidonis diaconi et per ipsum limitem vadit in predictam viam magnam. [...] » (voir Volume 2, p. 78, doc. 30, l. 19-27 ; traduction Giovanni Stranieri).*

³⁴³ *Via* est sans conteste le terme le plus utilisé par la documentation de cette époque pour indiquer les voies et les chemins, de tout niveau. *Strata* apparaît au XI^e siècle avec la reconquête byzantine, tandis que *carrara* est typique de la Pouille centro-méridionale (MARTIN, *La Pouille*, p. 397).

³⁴⁴ R.N.A.M., vol. V, cc. 153-154, doc. 459, a. 1092.

« [...] *Ecclesiam sancti Petri de Babaneo circa flumen per hos videlicet fines quomodo incipit asella cripta et descendit ad mare. Item damus concedimus atque confirmamus casale fillini cum hominibus terris cultis et incultis pascuis vineis et olivetis et cum omnibus suis pertinentiis per hos videlicet fines quomodo incipit a mare et venit ad realem qui e flumen et vadit per parietem et ascendit ad fatellum per ascendendo ad camerelle super montem de et vadit per directum ad et transit et descendit ad facchanum et vadit ad puteum tarentinum et coniungitur ta cum cruce et vadit ad Gilandolam et descendit ad diubachum et coniungitur ipsi parieti et descendit ad aquam vivam et accipit eundem parietem et descendit ad padula et quomodo descendit per macclas et iungitur ipsi parieti et descendit directum ad mare et in ipso mare in longitudinem et latitudinem mille passus [...] » (voir Volume 2, p. 80, doc. 31, l. 6-18 ; traduction Giovanni Stranieri).*

maquis et rejoindre le même mur et descendre directement au rivage et dans la mer elle-même sur une longueur et une largeur de mille pas. [...]

Un siècle plus tard, en 1194, le catépan d'Oria assigne au monastère de S. Maria de Brindisi des terres dans le territoire d'Oria, à l'est de Manduria (**doc. 36**), dont les confins sont également caractérisés assez précisément³⁴⁵ :

[...] J'ai assigné à la vénérable Scolastica, abbesse du susdit monastère, des terres de *quinque pariclis*³⁴⁶ au lieu dit *Mons Arene*. Ces terres sont comprises dans les confins que voici : du côté du levant se trouve un marais, du côté de l'occident se trouve une grande limite à partir de laquelle [ces confins] se dirigent vers la route de *Mandurinum* et vont au-delà des terres de *Felline* pour aboutir à la grotte. Ces confins contournent le *Mons Arene* et la demeure qui s'y trouve avec deux oliviers et des terres labourables, et descendent jusqu'au lieu où gît l'homme mort et à la terre dite *cisterne* pour ensuite rejoindre la dite grande limite et déboucher dans le susdit marais ; du côté du septentrion se trouve la terre qui appartient autrefois à *Petrus de Spataro* et un ruisseau qui débouche dans le dit marais. [...]

Les confins de ces possessions s'appuient soit sur des toponymes soit sur des éléments linéaires ou ponctuels du paysage naturel ou bâti dont la définition et la situation sont le plus souvent claires : mont, vallée, source, rivière, marais, maquis, littoral, arbre, bourg, route, grotte, fossé (*carbonarium*), mur en pierre sèche (*paries*)³⁴⁷, etc. De toute évidence, à partir de la fin du XI^e siècle, l'on assiste à la multiplication de références topographiques précises aux limites foncières et administratives dans les sources écrites, dont le nombre global connaît, par ailleurs, une croissance considérable.

Néanmoins, la plupart des objets mentionnés par les chartes médiévales ont malencontreusement disparu, ce qui rend malaisé la cartographie des confins concernés. De plus, comme je le disais plus haut, la terminologie employée peut se prêter à des difficultés d'interprétation voire de sur-interprétation. Par exemple, je nourris de sérieux doutes quant à la lecture de « *magnus limes* » – voir le document de 1194 susmentionné –

³⁴⁵ *Codice diplomatico Brindisino*, I, n. 32, a. 1094, p. 56-57.

« [...] assignavi domine Scolastice, venerabili abbatisse eiusdem predicti monasterii, terras de quinque pariclis in loco, qui dicitur Mons Arene; que terre hiis finibus concluduntur, scilicet ab oriente est palus, ab occidente est magnus limes, sicut vadit ad viam Mandurini et transit ad terras Fellini et pergit ad criptam et circumdatur Mons Arene et domus, que ibi est, cum duobus arboribus olivarum, cum terris romaticis, sicut descendit usque ad locum, ubi iacet homo mortuus, et terram Cisterne, que venit usque ad predictum litem magnum et exit usque ad prenotatam paludem [...]. » (voir Volume 2, p. 85, doc. 36, l. 22-31 ; traduction Giovanni Stranieri).

³⁴⁶ La *paricla* « indique la capacité théorique de labour d'une paire de bœufs : 30 muids de terre "ad magnum modium Sicilie de sedecim thuminis" (il s'agit d'un acte royal); nous ignorons malheureusement la valeur de ce muid sicilien; le muid de superficie utilisé en Italie méridionale mesure environ un quart d'hectare » (MARTIN, *La Pouille*, p. 333, n. 23).

³⁴⁷ L'équivalence entre « *carbonarium* » et fossé de clôture est confirmée par toute une série d'attestations, telle la suivante, tirée d'un document de 1117 : « [...] *Clausoria circumvallata suis carbonariis, clausoria circumdata suis fossatis* » (*Codice Diplomatico Brindisino*, I, 111, a. 1117). Voir aussi MARTIN, *La Pouille*, p. 395.

proposée par Giovanni Uggeri qui l’interprète comme la transcription latine du terme grec médiéval « *λιμητόν* », employé par les traités d’art militaire et les chroniques byzantines des VI^e-VIII^e siècles pour indiquer les frontières fortifiées de l’Empire³⁴⁸. Une telle proposition permet à Uggeri d’argumenter en faveur de l’existence d’une ligne fortifiée byzantine en Pouille, évoquée par une importante tradition érudite³⁴⁹. Or, l’emploi de « *limes* » dans ces documents apuliens me semble relever – compte tenu du contexte documentaire en objet – moins de l’idée de ligne fortifiée que de l’idée antique de la « *limitatio* » dont le but consistait à tracer les lignes (*limites*) à l’intérieur desquelles allaient s’exercer « *dominium* » et « *proprietas* »³⁵⁰. Bref, la question est fascinante mais trop complexe³⁵¹ pour ne pas la renvoyer à plus loin, si nous ne voulons pas perdre de vue l’analyse du *paretone* de Sava qui nous occupe à cette heure.

En réalité, les attestations bien localisées de « *parietes grossi* », « *pareti grossi* », « *paretoni* » et « *limitoni* » dans la documentation ne commencent qu’au XV^e siècle, pour se généraliser au milieu du XVII^e siècle, parallèlement à la mise en place d’un appareil administratif moderne et robuste et aux progrès de la documentation cadastrale³⁵². Ce n’est qu’à la fin du Moyen Âge que la généralisation des inventaires de biens et de revenus seigneuriaux (prestations et redevances dues par les dépendants, gabelles, droits de chasse et de *fida*, loyers, *inventaria* et *platee*, etc.)³⁵³, des cartulaires municipaux (*Libri Rossi*)³⁵⁴, des inventaires réalisés à l’occasion de la vente de fiefs, avec leurs terres, villages, productions et habitants (*apprezzi*)³⁵⁵ ou encore des actes notariés et des visites pastorales ouvre finalement la voie à une reconstitution assez fiable de l’habitat, du peuplement végétal et de l’organisation territoriale de la région. Cette documentation doit être mise à contribution et soumise à une prudente analyse régressive pour lui poser les bonnes questions et tenter une reconstitution des grands traits de ces paysages médiévaux. En effet, les formes paysagères qu’elle évoque ont été transmises à travers une longue histoire de transformations successives – et bien souvent un mur ou un bâtiment sont par ailleurs clairement définis comme étant en ruine ou vieux – dont l’investigation ne peut qu’être grandement favorisée par la lecture de ces sources.

³⁴⁸ DU CANGE, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis*, p. 814, s.v. *λιμητόν*.

³⁴⁹ UGGERI, *Il confine longobardo-bizantino in Puglia*, p. 486-488.

³⁵⁰ Voir CHOUQUER, FAVORY, *L’arpentage romain*, p. 79 ; CHOUQUER, *La Terre dans le monde romain*, p. 115-134, fig. 55.

³⁵¹ Voir STRANIERI, *Le « limitone dei greci »*, p. 158-159.

³⁵² COSTANTINI, *Limitoni e paretoni* ; STRANIERI, NAPOLITANO, *Un approccio geoarcheologico*.

³⁵³ CUOZZO, MARTIN (dir.), *Studi in margine* ; MARTIN, *Le service public*, p. 10 ; POLLASTRI, *L’aristocratie*, p. 17-20.

³⁵⁴ MARTIN, *La Pouille*, p. 60.

³⁵⁵ LABROT, *Études napolitaines*, p. 73-84 ; *ID.*, *Quand l’histoire murmure*, p. 3.

Loin de constituer en eux-mêmes une série homogène, ces textes se trouvent réunis dans le cadre heuristique de cette enquête par ma volonté de rassembler un nombre suffisant de témoignages écrits portant sur les paysages et les limites médiévales du secteur « Oria sud ». D'une part, cette poignée de documents nous offrent l'avantage d'approcher le paysage médiéval en raccourcissant de plusieurs siècles la distance qui nous en sépare. D'autre part, ils véhiculent une perception, une intention et un discours sur les paysages et sur les limites qu'il sera très avantageux de confronter aux résultats de l'enquête archéologique. En définitive, nous nous devons, me semble-t-il, d'apprécier dans quelle mesure la multiplication des références topographiques aux paysages et aux limites entre le XI^e et le XVII^e siècle traduit-elle et/ou construit-elle une différente appréhension et maîtrise des territoires chez les acteurs en présence. Nous aurons l'occasion de poser cette question plus tard, sur la base de l'ensemble des données de terrain que nous sommes en train de discuter. Pour l'heure, il est grand temps de revenir au *paretone* de Sava et à son apparition dans le cadre de cette documentation.

4.3.2 À la recherche de l'histoire du *paretone* : attestations dans les textes

Un itinéraire de découverte et d'interrogation de l'histoire du *paretone* de Sava se doit de commencer par sa première attestation qui ait été repérée à ce jour dans les sources écrites³⁵⁶. En effet, le *paretone* en objet est mentionné en 1434 dans la description des confins de la *civitas* de Tarente, rédigée par Francesco de Ayello, commissaire aux comptes (*rationale*) de la cour du prince de Tarente, Giovanni Antonio Orsini De Balzo³⁵⁷. Celui-ci, ayant accepté la description détaillée et fondée sur des témoignages (*relatione et testificatione*) des limites du territoire de la cité de Tarente, au cœur de ses domaines³⁵⁸, ordonne à son *rationale* de joindre cette description (**doc. 39**) à l'inventaire des biens de sa cour et à celui des biens de la Douane (*Dogana*).

Ladite description nous a été conservée par une copie en langue vernaculaire insérée (*inserto*) dans l'acte d'authentification dressé en latin le 29 décembre 1452 par le notaire Nicola de Iuncata, sur la demande d'Andrea, syndic et procureur (*sindicus et*

³⁵⁶ Sur la typologie des sources écrites et leur « explosion » en Italie à partir du XII^e siècle, voir CAMMAROSANO, *Italia medievale*, p. 51 ; LAZZARINI, *L'Italia degli Stati territoriali*, p. 3-45.

³⁵⁷ Sur la principauté de Tarente et la famille Orsini-Del Balzo, voir CASSIANO, VETERE (a cura di), *Dal Giglio all'Orso*; POLLASTRI, *Le lignage et le fief* ; *ID.*, *L'aristocratie*. Sur l'appareil administratif central et périphérique dans le royaume de Naples, voir PEYTAVIN, *Visite et gouvernement* ; EAD., *Domaines, fiefs et juridictions* ; LABROT, *Études napolitaines*, p. 73-84 ; *ID.*, *Quand l'histoire murmure*. Sur l'administration de la Principauté de Tarente à la fin du Moyen Âge, voir ALAGGIO, *Le Pergamene* ; AIRÒ, « *Cum omnibus...* ».

³⁵⁸ Le prince avait confié à une commission composée de Ciccarello de Montefusco, son conseiller, Roberto de Monteroni de Lecce, capitaine de la cité de Tarente, Ludovico d'Urbino, capitaine d'Oria et Cicco di Caragnano, la reconnaissance complète des limites de la cité de Tarente : CARDUCCI, *I confini*, p. 16, Appendice, doc. 2, p. 114-118.

procurator) de l'*universitas* de Tarente (**doc. 41**). L'acte et l'*inserto* sont parvenus jusqu'à nous grâce à une copie du XVII^e siècle, conservée à la Biblioteca Nazionale de Naples. Voici la traduction de quelques extraits significatifs de l'*inserto*³⁵⁹ :

En l'année de la nativité de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ 1434, sous le règne de sa majesté, la très illustre dame Jeanne, deuxième née de la maison de Durazzo, reine de notre royaume, tandis que dans notre principauté de Tarente règne le très illustre et sérénissime prince Giovanni Antonio del Balzo Orsini, une controverse et un différend ont surgis entre les habitants de la cité de Tarente et les habitants de la cité d'Oria, au sujet des confins et des territoires des dites cités [...].

Pour cette raison ce très illustre prince et seigneur [...] ordonna et chargea les magnifiques et éminents [...] de se rendre personnellement dans ces territoires et sur ces confins avec les dits syndics et d'autres hommes âgés et estimés, qui puissent affirmer sous serment et sans conteste sur chaque lieu de quelle manière et à quel endroit les dits territoires sont séparés. [...] Ainsi vinrent Antonello de Contella, syndic général d'Oria, Cola Papatodaro, Cola di Donnataria dit Papatodaro, Pietro Peciato, Jatane Vallio d'Oria et plusieurs autres hommes âgés et aptes à reconnaître sur chaque lieu de quelle manière les dits confins ont été depuis longtemps tracés et délimités. Ces terres, confins et divisions commencent sur le rivage de la mer à l'embouchure de la rivière appelée *Barraco* et montent par la dite rivière vers une église dite S. Nicola près de la dite rivière, puis montent vers un lieu dit *le Fontanelle* où ils suivent le grand mur et gravissent le mont appelé *Torre di Magalastro*, où se trouvent trois enclos. De là, ils descendent le long du dit gros mur vers le *casale* de Pasano, où le mur est partiellement en ruine et en partie subsiste encore, puis ils se poursuivent vers le *casale* d'Agliano qui est compris dans le territoire de Tarente et grimpe sur les coteaux de la *Serra*, laquelle est située au levant, et à travers ces hauteurs ils parviennent à un édifice très ancien que l'on appelle le château de S. Marzano où se trouvent en grand nombre des oliviers sauvages [...].

³⁵⁹ Biblioteca Nazionale de Naples, *Manoscritti, Privilegi della città di Taranto*, XIV A 26, cc. 296r-300v [B].

« *Nell'anno et natività del nostro Dio et Signore Gesù Christo 1434, regnante nel nostro regno la maestà dell'illustrissima signora Giovanna regina, seconda orta della casa di Durazzo, et nel nostro Principato de Tarento regnante l'illustrissimo et serenissimo principe Giovanni Antonio de Baucio de Ursinis, orta et nata la controversia et differenza tra li cittadini della città de Taranto et li cittadini della città oritana, l'occasione della differentia s'era delli fini et territorii delle dette cittadi. [...]*

Donde il detto illustrissimo principe et signore [...] ordinao et commise alli magnifici et egregii homini [...] li quali si dovessero conferire personalmente nelli detti territorii et confini con li detti sindici et con l'altri antichi et probati homini, li quali potessero plenissimamente con sacramento deponere de loco a loco come et dove li detti territorii si dipartino. [...] Et cossi versa vice venne Antonello de Contella general sindaco oritano, Cola Papatodaro, Cola di Donnataria chiamato Papatodaro, Pietro Peciato, Jatane Vallio oritano et certi altri antichi homini esperti a saper da loco in loco li detti fini, come antico tempo sono stati partuti et divisi. Li quali terreni, fini et dispartimenti incominciano dallo lito del mare dove descende il fiume chiamato Barraco, et sale per lo detto fiume in una chiesa chiamata Santo Nicola vicina al detto fiume et ascende per un loco chiamato le Fontanelle, da quelle piglia lo parete grosso et sale sopra lo monte chiamato Torre di Magalastro, dove sonno fatte tre para di curtii; et dallà discende per lo detto parete grosso in verso lo casale di Pasano, dove in parte dello parete detto è stato roinato, et in parte è più avanti seguendo sale in verso lo casale de Agliano incluso lo terreno tarentino, et piglia sopra la rupa della Serra, la quale è verso oriente, et per detta serra vene ad uno antichissimo edificio chiamato lo Castello di Santo Marzano dove sono certe quantità d'arbori di termiti. [...] » (voir Volume 2, p. 89-90, doc. 39, l. 1-7, 12-21 [passim], 26-40) (traduction Giovanni Stranieri).

Tout d’abord, c’est la langue de ces documents qu’appelle un commentaire ponctuel. En effet, l’acte notarié de 1452 est entièrement rédigé en latin, selon un usage qui ne sera abandonné, y compris dans le royaume de Naples, que dans le courant du XVI^e siècle, quand le latin sera progressivement confiné au protocole, à l’eschatocole et à quelques formules³⁶⁰. En revanche, la *relazione* de 1434 est rédigée en langue vernaculaire et ce, à mon sens, pour deux raisons : premièrement, car elle est fondée sur les témoignages recueillis auprès d’ « *antichi homini esperti a saper da loco in loco li detti fini, come antico tempo sono stati partuti et divisi* », des hommes qui ne devaient pas s’exprimer en latin ; deuxièmement, parce qu’elle doit être comprise autant par la chancellerie et la cour seigneuriales que par les habitants de Tarente et ceux des *terrae et casalia* établis sur le territoire de la cité. En effet, le XV^e siècle est précisément le moment où, dans le royaume de Naples, les *universitates* entreprennent de rédiger en langue vernaculaire les « *petitione et domande* » adressées aux souverains. Celles-ci sont, ensuite, enregistrées par la chancellerie napolitaine dans la langue originale et insérées dans le dispositif formulaire du privilège, rédigé bien évidemment en latin³⁶¹. Un procédé similaire paraît ainsi émerger dans le cas qui nous occupe : le document technique, « de terrain » en quelque sorte, est rédigé en langue vernaculaire, avant d’être inséré dans le cadre formulaire officiel de l’acte d’authentification rédigé en latin par un notaire. Bien sûr, le fait que nous ne disposions pas de l’original de ce document mais d’une copie du XVII^e siècle autorise quelques doutes quant à une relative « modernité » de la langue utilisée. Néanmoins, une telle impression n’apparaît que très peu justifiée, eu égard à certaines suppliques adressées par l’*universitas* de Tarente au roi Ferdinand I^{er} de Naples en 1463³⁶² (**doc. 42**) qui sont rédigées dans une langue tout à fait comparable.

Ensuite, afin de saisir le contexte politique, social et juridique dans lequel le besoin de tels actes se fait sentir, il est opportun de rappeler que la principauté de Tarente constitue à son apogée, entre 1421 et 1463, l’un des plus grands domaines féodaux du royaume de Sicile, s’étendant à la Pouille centro-méridionale tout entière et à une partie de la Basilicate actuelle. À cette époque, Giovanni Antonio Orsini Del Balzo exerce un pouvoir quasiment sans bornes sur ces vastes territoires qu’il organise d’une manière centralisée et moderne³⁶³. Pour ce faire, comme d’autres seigneurs du Royaume, les princes de Tarente se sont progressivement arrogé la jouissance exclusive d’une partie du

³⁶⁰ PRATESI, *Genesi e forme*, p. 81-94.

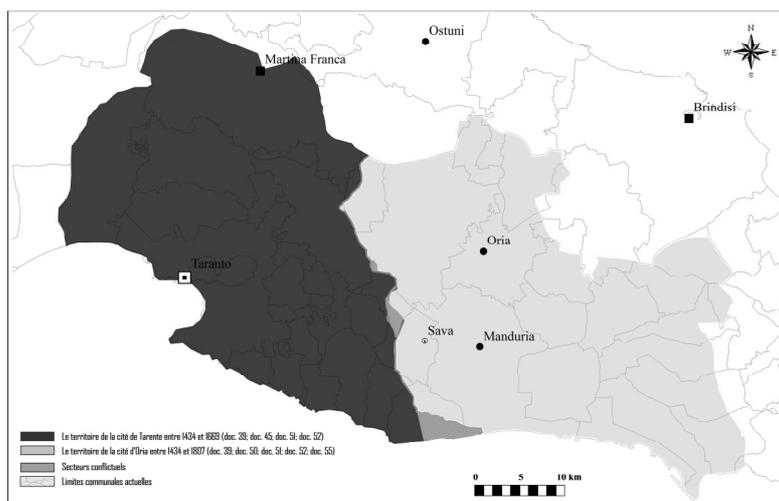
³⁶¹ Voir AIRÒ, *Università, baroni, chiese*, p. 279.

³⁶² Les originaux des privilèges dans lesquels ont été insérées des copies de ces suppliques sont conservés à l’Archivio di Stato de Tarente (*Pergamene dell’Università di Taranto*, n° 42 [A]).

³⁶³ CASSIANO, VETERE (a cura di), *Dal Giglio all’Orso*; POLLASTRI, *L’aristocratie*, p. 15-25.

domaine public et de la quasi-totalité des terres communes qui auraient dû rester à la disposition collective des communautés d’habitants (*universitates*)³⁶⁴.

Or, dans ce cadre, le jeune prince semble avoir vite ressenti la nécessité de faire recenser ses droits, plus ou moins légitimes – soit qu’il les ait usurpés face au faible pouvoir royal soit qu’il les ait soustraits de force au libre exercice de ses sujets – en vérifiant que tant les barons que les communautés d’habitants compris, en particulier, dans le territoire de la *civitas* de Tarente les respectent entièrement. C’est dans une fourchette temporelle comprise entre l’année 1420 – quand Giovanni Antonio prend le pouvoir – et l’année 1435 – car la reine Jeanne II (1371-1435) y est mentionnée comme étant en vie³⁶⁵ – que doit être située sa volonté de faire établir l’inventaire « *rerum et bonorum stabilium* » qu’il possédait « *in ipsa civitate Tarenti* » (**doc. 38**)³⁶⁶. Cette description des biens et des droits dont jouit la cour du prince de Tarente dans le territoire de la *civitas* indique les limites de ce territoire, qui apparaît entouré, d’est en ouest, de ceux qui affèrent à Oria, Ceglie, Ostuni, Monopoli et Mottola, étant entendu que toutes ces cités sont soumises autant que Tarente à la seigneurie du même prince (voir figure ci-contre et **doc. 12**)³⁶⁷. À l’intérieur de la circonscription tarentine, comprenant vingt-huit *terre* et *casalia* (habitats



Les territoires de Tarente et Oria aux XVII^e-XVIII^e siècles
(Études : CARDUCCI, *I confini* ; TRAVAGLINI, *I limiti* – CAO G.S.)

ceints ou non de murs), les *subcabelloti* (agents de la gabelle) du prince sont habilités à percevoir, entre autres, la taxe « *affidature seu herbacii, nominata la galdella, que est menbrum dohane* », sur les animaux que l’on mène paître en dehors des propriétés privées ainsi qu’à imposer l’amende (*diffida*) à ceux qui ont introduit du bétail

³⁶⁴ VISCEGLIA, *Territorio*, p. 115-125; TRAVAGLINI, *I limiti*, p. 11-17. En particulier, sur le conflit séculaire entre barons et communautés d’habitants, ainsi que sur les dynamiques de formation et contrôle des territoires des villes, voir VITOLO, *Città e contado* ; DELILLE, *Famille et propriété*, p. 23-29 ; POLLASTRI, *L’aristocratie*, p. 17-23 ; EAD., *Le lignage*, p. 223-234. Je reviendrai sur ces sujets dans les chapitres 7-8.

³⁶⁵ CASSANDRO, *Un inventario*, p. 7.

³⁶⁶ Une copie de cet acte, qui fut rédigé par Francesco de Ayello, *razionale* (commissaire aux comptes) de la cour du prince, est conservée dans l’Archivio di Stato de Naples, *Diversi della Sommaria*, série II, vol. 238, c. 19v [B].

³⁶⁷ MAZZOLENI, *Fonti*, p. 367-368. Voir aussi les commentaires de TRAVAGLINI, *I limiti*, p. 22-37, 51-57 ; CARDUCCI, *I confini*, p. 14-15, 22-30.

sur les prés, les *foreste*, les *difese* et les *chiuse* (domaines et défens seigneuriaux) du prince, sans avoir préalablement payé la *fida*³⁶⁸.

Dans la même période, un autre document, datant du 1^{er} septembre 1432³⁶⁹, permet de saisir un différend susceptible d'avoir fourni en quelque sorte l'occasion immédiate pour une délimitation précise de ces confins. En effet, celle-ci pourrait avoir été ordonnée par Giovanni Antonio Orsini Del Balzo pour mettre fin au litige entre les *universitates* de Tarente et d'Oria, au sujet de l'utilisation des prés et des eaux dans leurs territoires respectifs et surtout autour des villages situés dans leurs confins. Ce document précise les droits dont disposent les habitants des deux cités en statuant qu'ils doivent « désormais avoir en commun et disposer sans différence des eaux et des prés situés dans les plaines, les montagnes, les vallées, les collines, les forêts, les défens et les bois et tout autre lieu »³⁷⁰. En définitive, il semble que, dans les années 1420-1435, l'emprise seigneuriale et celle des différentes élites citadines sur les campagnes du secteur se traduise, entre autres, par la rédaction de documents qui fondent en droit un tracé très localisé des confins de ces ressorts administratifs.

Venons-en maintenant à la description du mur qui nous occupe, renvoyant plus loin le commentaire de ces documents au sujet des cultures et des pratiques agraires, de l'organisation des espaces, des limites territoriales et de leurs marqueurs dans le Salento septentrional au Moyen Âge. L'inventaire de 1420-1435 (**doc. 38**), rédigé en latin (tout comme l'acte notarié de 1452), fournit des indications juridiques précises tandis qu'il se borne à des notes topographiques très générales sur le périmètre du territoire tarentin. Tels sont ses propos à l'égard du secteur qui nous occupe³⁷¹ :

[...] dans tout le territoire de Tarente, qui est délimité par les confins que voici : du côté du château, à partir de la rivière *Burracum*, qui coule entre la *terra* de Maruggio et S. Pietro de *Bavanaea*, et passent sous Pasano et la *specchia mityanam* et traversent le château de S. Marzano et se poursuivent à travers le lieu dit *Castelli*, qui appartient à l'Église de Tarente, et continuent en montant le

³⁶⁸ CASSANDRO, *Un inventario*, p. 50 ; TRAVAGLINI, *I limiti*, p. 11-18 ; CARDUCCI, *I confini*, p. 14-15.

³⁶⁹ L'original de ce document est conservé dans la Biblioteca Civica « Acclavio » de Tarente, *Fondo Pergamene*, tandis que la Biblioteca Nazionale di Napoli (*Manoscritti*, « *Privilegi della Città di Taranto* », A XIV 26, cc. 50r-52v) en détient une copie. Voir CARDUCCI, *I confini*, p. 17-18.

³⁷⁰ « *In perpetuum, in planis, montibus, vallibus, collibus, silvis, difesiis et nemoribus et ubicumque locorum inter se aquam et herbam sumere indifferenter debeant et habere communes* » (traduction Giovanni Stranieri).

³⁷¹ Volume 2, p. 87-88, doc. 38, l. 12-17.

« [...] *in toto territorio Tarenti, quod territorium subscriptis finibus limitatur, videlicet : ex latere castris a flumine Burraci, quod est inter terram Marugii et Sanctum Petrum de Bavanea, et ascendit per subtus Pasanum et speclam mityanam et currit per castrum Sancti Marczani et venit per locum Castelli, qui est maioris ecclesie tarentine, et currit et ascendit per parietem grossum versus quandam ecclesiam Sancti Cataldi supra Griptales [...]* » (traduction Giovanni Stranieri).

long du grand mur vers une église que l'on appelle S. Cataldo en-dessous de Grottaglie [...].

En revanche, la *relazione* de 1434 (**doc. 39**) se configure comme un support technique de cet inventaire. Rédigé en langue vernaculaire, ce document appuie le périmètre en question sur la description d'aspects marquants du paysage agraire, d'ouvrages et d'édifices, dont l'appartenance au territoire de Tarente ou à celui de l'une des cités limitrophes est fondée sur les témoignages recueillis auprès d' « *antichi homini esperti a saper da loco in loco li detti fini, come antico tempo sono stati partuti et divisi* ».

Or, à l'extrémité orientale du territoire tarentin, sa limite vers le territoire de la cité d'Oria suit, d'abord, le cours du ruisseau Boraco, à l'ouest de S. Pietro in Bevagna, puis « *sale per lo detto fiume in una chiesa chiamata Santo Nicola vicina al detto fiume et ascende per un loco chiamato le Fontanelle* ». Le texte complet de ce document – qui sera plus amplement commenté plus loin – laisse percevoir une représentation du paysage agraire que caractérise la présence de cours d'eau, d'éminences du terrain – qu'elles soient naturelles (*monte, serra*) ou artificielles (*specchia*) –, de vallons et de dépressions (*lama*), d'édifices remarquables (églises, châteaux), de routes et chemins, d'arbres et de bosquets isolés et reconnaissables ainsi que d'un *parete grosso* qui court au sud-ouest et à l'ouest de Sava puis au nord de S. Marzano. Dans ce dispositif, la mention de certains lieux et de quelques aspects marquants du paysage désigne sans conteste ce *parete grosso* comme le grand mur qui sillonne aujourd'hui le territoire de Sava, qui en constitue donc le seul segment qui ait échappé à la destruction. Bien que la description de ce *parete grosso* soit plutôt sommaire, il a été fondamental d'apprendre, au cours de mon enquête, que pendant leur délimitation des confins de Tarente en 1434, les commissaires envoyés par le prince Orsini ont rencontré un grand mur en pierre sèche à partir de « *un loco chiamato le Fontanelle* », que l'on peut situer – sur la cartographie actuelle et grâce aux documents postérieurs et plus détaillés qui le localisent avec force détails – au sud/sud-ouest de "Monte Maciulo", à l'est de Torricella, dans l'actuel territoire de Maruggio (**doc. 18**).

Afin de préciser ultérieurement la position de ce mur, nous pouvons faire appel à la description des limites du territoire de Tarente rédigée le 12 mai 1669 par Giovanni Battista Odierna (**doc. 51**)³⁷², commissaire du tribunal du Sacro Regio Consiglio de Naples, chargé de résoudre le litige en cours entre la cité de Tarente et les *universitates* limitrophes d'Oria, Ceglie, Ostuni, Monopoli e Mottola au sujet des limites de leurs territoires. Odierna consigne ici les éléments d'information qu'il a personnellement recueillis sur le terrain,

³⁷² L'Archivio di Stato de Lecce conserve deux copies de ce document : *Scritture delle Università e Feudi di Terra d'Otranto*, Atti diversi, Taranto, 1501-1706, 22/3³, cc. 40r-52r [B].

avec l'aide du *tavolario*³⁷³ Pietro De Marino, en parcourant ces territoires du 14 avril au 6 mai 1669³⁷⁴. Voici ce qu'il réfère pour le secteur considéré³⁷⁵ :

[...] Je m'acheminai vers la rivière *Borraco*, première limite de la dite cité de Tarente vers la cité d'Oria [...]. Ensuite, marchant avec ces experts sur la voie carrossable vers Maruggio, ils me montrèrent une chapelle ancienne en ruine et sans toiture, située environ un mille de la dite rivière et ces témoins ainsi qu'experts ont affirmé sous serment devant moi qu'elle s'appelle S. Nicola et que de nos jours elle est appelée S. Nicola del Genocchio, et de la dite chapelle jusqu'à Maruggio il y a une distance d'environ 3 milles ; et la dite chapelle a constitué depuis toujours une limite entre la cité de Tarente et la cité d'Oria, ce qu'elle est encore aujourd'hui, de telle sorte qu'en-dessous de cette chapelle vers la mer se trouve le territoire de Tarente tandis qu'au-dessus de cette chapelle se trouve le territoire d'Oria. Ensuite, à partir de la dite chapelle de S. Nicola, marchant sur la voie carrossable, j'atteignit les portes de Maruggio où je déjeunai ce même dimanche matin, non sans avoir ordonné aux dits experts de m'accompagner et ils m'amènèrent par la même route au lieu dit *le Fontanelle* après avoir parcouru une distance d'environ un mille en partant de la dite *terra* de Maruggio, si bien que la dite *terra* de Maruggio reste dans le territoire de Tarente. Aussi ces experts affirmèrent sous serment que de la route en descendant vers la mer se trouve le territoire de Tarente tandis que en-dessus de la dite route l'on trouve le territoire d'Oria. De mon côté, j'ai également reconnu, sur la base de preuves et de comptes rendus livrés dans des procès, que les confins de la cité de Tarente et de la cité d'Oria commencent sur le rivage de la mer et qu'à partir du dit rivage de la mer ils longent la rivière *Borraco* puis la route qui mène jusqu'à la porte de Maruggio sur une distance

³⁷³ Arpenteur, ingénieur royal (LABROT, *Études napolitaines*, p. 73).

³⁷⁴ CASSANDRO, *Un inventario*, p. 7-8 ; CARDUCCI, *I confini*, p. 22-30.

³⁷⁵ Volume 2, p. 110-111, l. 17-19, 36-54, 57-69.

« [...] *M'incamini per la volta del fiume Borraco, primo confine di detta città di Taranto con la città d'Oria, [...]. Et dopo, camminando con detti esperti strada carrera verso Maruggio, mi dimostrarono una cappella antica diruta e scoperta, distante detto fiume un miglio incirca, quali mi hanno deposto con giuramento detti testimoni et esperti chiamarsi S. Nicola, [og]gidì chiamata S. Nicola del Genocchio, et da detta cappella sino a Maruggio vi sono da miglia 3 incirca ; et detta cappella è stata sempre confine del territorio della città di Taranto e la città d'Oria, conforme è anco al presente, cioè dalla parte di sotto di detta strada verso mare è territorio di Taranto e da sopra detta strada è territorio d'Oria. E da detta cappella di S. Nicola, camminando strada strada carrera, gionsi sino alle porte di Maruggio dove magniai la detta domenica mattina, ordinando alli suddetti esperti venissero meco, quali mi portorno strada strada all luoco detto le Fontanelle per distanza d'un miglio incirca dalla detta Terra di Maruggio, restando detta Terra di Maruggio dentro il territorio di Taranto; e li predetti dichiararono con giuramento che dalla strada a basso verso mare è territorio di Taranto e dalla parte di sopra di detta strada è territorio della città d'Oria, et così anco io ho riconosciuto dalle prove e relazioni fatte in processi che dal lido del mare principiano li confini della città di Taranto et della città d'Oria, et dal detto lido del mare fiume fiume Borraco e strada strada per insino la porta di Maruggio per spatio di miglia quattro incirca [...] strada strada verso le Fontanelle da un miglio incirca, dove vi sono due strade, una delle quali discende dalla parte di basso nel territorio di Taranto verso Monacizzo e l'altra è a dirittura verso sopra, che va al principio del paritone, nel fronte della quale vi è un arbore grosso di olive et in detto luoco chiamato le Fontanelle vi sono alcune chiusure d'olive delli cittadini di Maruggio et poco più sopra dalla parte del territorio d'Oria vi è una cappella diruta chiamata S. Marco dell'Olivaro. Et continuando il camino verso il paritone da un terzo di miglia incirca, ritrovai il principio di detto paritone composto da pietre grosse e piccole a secco, e paritone paritone verso sopra caminai da miglia quattro incirca per insino al Monte di Magalastro passando passando prima da un montetto chiamato Masciuolo, quale paritone dimostra con chiarezza esser fatto a posta per dividere territori, et al presente vi sono fra detto paritone molte macchie et arbori. [...] » (traduction Giovanni Stranieri).*

d'environ quatre milles [...] toujours en longeant la route vers *le Fontanelle* sur un mille environ, où se trouvent deux routes, dont la première descend dans le territoire de Tarente vers Monacizzo tandis que l'autre va directement vers les hauteurs jusqu'au début du *paritone*, face auquel l'on trouve un grand arbre d'olivier et dans ce lieu dit *le Fontanelle* il y a plusieurs parcelles d'oliviers appartenant aux habitants de Maruggio et un peu plus haut, du côté du territoire d'Oria, se trouve une chapelle en ruine que l'on appelle S. Marco dell'Olivaro. Puis poursuivant mon chemin vers le *paretone* sur un tiers de mille environ, je repérai le commencement du dit *paritone* qui est composé de pierres grandes et petites montées à sec et longeant ce *paretone* et en montant je marchai sur environ quatre milles jusqu'à atteindre le Monte di Magalastro, passant d'abord près d'une butte dite Masciulo. Ce *paretone* montre clairement qu'il est construit dans le but de diviser des territoires et actuellement ce *paretone* est recouvert d'un épais maquis et d'arbres [...].

Ainsi, le document de 1669 permet de localiser l'extrémité méridionale de ce mur en pierre sèche dans un secteur compris entre "Monte Maciulo" et le lieu-dit "Olivaro". À partir de ce lieu, la limite entre les deux circonscriptions suit un *paretone*³⁷⁶

[...] qui est essentiellement conservé jusqu'au dit Monte di Magalastro, où se trouvent trois enclos très proches les uns des autres, qui sont actuellement inutiles car il n'y a pas de bétail, et beaucoup d'arbres d'oléastre ; et les susdits témoins et experts attestèrent devant moi sous serment que ce lieu constituait la limite des territoires de Tarente et d'Oria, de telle manière que vers le bas à main gauche se trouve le territoire de Tarente et en-dessus se trouve le territoire d'Oria. Et poursuivant mon chemin le long du dit *paretone* recouvert de végétation et partiellement en ruine, si bien qu'il paraît très ancien et construit dans le but de diviser les territoires des dites cités de Tarente et d'Oria, je parvins au *casale* que l'on nomme Pasano, déserté [...].

À en croire le rapport Odierna, donc, ce secteur était traversé au XVII^e siècle par un *paretone* qui marquait la limite en objet sur une longueur d'environ 6 km. Il est très difficile de saisir le tracé d'une telle structure dans le paysage actuel, ne fût-ce que sous une forme fossile. En revanche, l'affirmation d'Odierna que, à partir de "Monte Magalastro", le grand mur, bien que partiellement détruit et recouvert de végétation spontanée, continue de marquer la limite administrative entre les deux cités trouve, trois siècles et demi plus tard, une correspondance précise sur le terrain. En effet, si le *paretone* a certes presque disparu (il est vrai qu'il était déjà interrompu – « *interpellato* » – à l'époque) au sud de "Madonna di Pasano", un axe nord-sud organisant cet espace sur

³⁷⁶ Volume 2, p. 111, l. 69-78.

« [...] il quale è per la maggior parte continuato per insino al detto Monte di Magalastro, dove vi sono tre para di curtì contigui l'uno all'altro, benché hoggi infruttuosi et senza bestiami, et molti arbori d'olivastro ; et dalli sudetti testimonii et esperti mi fu testificato con giuramento essere confine del territorio di Taranto e d'Oria, cioè dalla parte di basso a man sinistra è territorio di Taranto et dalla parte di sopra è territorio d'Oria. Et sequendo il camino per detto *paretone* machioso e parte *interpellato*, quale pare essere antichissimo e fatto a posta per terminare fini et confini fra dette città di Taranto et d'Oria, giunsi nel casale nominato Pasano, dissabbitato [...] » (traduction Giovanni Stranieri).

plusieurs kilomètres est parfaitement lisible dans le tracé de plusieurs chemins, limites de parcelle, haies et murs en pierre sèche.

Aux alentours du village (*casale*) déserté de *Pasano* (près de l'actuelle chapelle "Madonna di Pasano"), une information du plus grand intérêt nous est fournie par la notice explicative – sur laquelle je reviendrai également plus loin – jointe à la carte que réalisa l'arpenteur Pietro de Marino³⁷⁷. À l'issue de sa mission, De Marino réalisa, en effet, la première représentation cartographique des limites du territoire tarentin, doublée d'une notice explicative (**doc. 52**)³⁷⁸ décrivant ponctuellement les vingt-huit points de repère qu'il avait positionnés à l'aide d'une boussole l'un par rapport à l'autre afin d'y appuyer le périmètre du territoire tarentin. Notamment, ce document précise que l'église de *Pasano* est comprise dans le territoire d'Oria tandis que la *torre di massaria seminaria* reste dans celui de Tarente, si bien que la limite territoriale et le *paritone* qui la marque à cet endroit passent entre les deux³⁷⁹ :

[...] Pasano est un ancien *casale* déserté, où se trouve une église qui est comprise dans le territoire d'Oria, tandis que de l'autre côté se trouve une tour de *massaria seminaria* qu'ils disent appartenir aux Pères Jésuites et qui est comprise dans le territoire de Tarente ainsi que d'autres bâtiments détruits [...].

Ensuite, reprenant la lecture du rapport Odierna, nous apprenons que, quittant ces lieux en direction du nord, il se dirigea³⁸⁰

³⁷⁷ La carte a été conservée grâce à son insertion dans un registre notarial de 1783 (voir Carducci, *I confini*, Appendice, doc. 14).

³⁷⁸ La notice explicative a été reproduite en copie dans la description (*relazione*) susdite de Giovan Battista Odierna (Archivio di Stato de Lecce, *Scritture delle Università e Feudi di Terra d'Otranto, Atti diversi, Taranto*, 1501-1706, 22/3³, cc. 655v-658r).

³⁷⁹ Volume 2, p. 114, doc. 52, l. 37-40.

« [...] *Pasano* è un *casale* antico distrutto, dove vi è una chiesa che resta nel territorio d'Oria, e dall'altra parte una torre di *massaria seminaria*, che dicono essere dei Padri Gesuiti, quale resta nel territorio di Taranto con altri edifici antichi distrutti [...] » (traduction Giovanni Stranieri).

³⁸⁰ Volume 2, p. 111-112, doc. 51, l. 92-95, 101-112, 121-123, 126-130.

« [...] verso l'altro *casale* distrutto detto d'Agliano, che siegue dopo detto *casale* di *Pasano* per distanza di miglia due incirca fra l'uno et l'altro *casale* distrutto, fra il quale spatio si vede benché interpellato il sudeto *paritone*. [...] detto luoco *casale* distrutto d'Agliano et esse confine dell Territorio di Taranto e quello d'Oria ut supra, benché ivi vicino vi siano anche alcuni edifici nuovi e alcuni seminati che denotano masseria di campo, per li quali edifici pare habino guastato detto *paritone*, servendosi di quelle pietre, per la qual causa il detto *paritone* resta interpellato e dismesso in alcuni luochi. Et continuando il camino ad alto per la ripa della Serra, dove appare anche continuare detto *paritone* benché interpellato, come si è detto; caminando ripa ripa di detta Serra gionsi [alla] strada che va a S. Marzano et, prima di giongervi quanto un tiro di scoppetta, si vidde che di nuovo continuava detto *paritone*, il quale terminava per insino un montetto circondato di molti olivastri seu *termiti* [...]. Et continuando il camino ad alto per la ripa della Serra con tutti li sudetti da me nominati, da detto Castello Vecchio di S. Marzano per un'altra parte di *paritone* si giunge al *casale* di S. Marzano [...]. Et seguendo strada il camino per spatio di poco più d'un miglio e mezzo incirca, di nuovo ritrovai continuare detto *paritone* per insino al Monte della Concha, nominato il Monte della Conca d'Oro, che da detto *Casale* di S. Marzano sino a detto Monte della Conca vi sono due miglia incirca [...]. » (traduction Giovanni Stranieri).

[...] vers l'autre *casale* détruit d'Agliano, qui se situe après le dit *casale* de Pasano. Une distance d'environ deux milles sépare les deux *casali* détruits et dans cet espace on voit le susdit *paretone*, bien qu'il soit en partie ruiné. [...] ce lieu ou *casale* détruit d'Agliano constitue également la limite du territoire de Tarente vers celui d'Oria comme dans les cas précédents, bien que dans les parages se trouvent aussi des bâtiments récents et des terres labourables qui indiquent la présence d'une *masseria di campo*. Il paraît qu'ils aient détérioré le *paretone* pour construire ces bâtiments avec ses pierres et c'est pour cela que le dit *paretone* apparaît interrompu et en ruine à plusieurs endroits. Puis, je poursuivis mon chemin vers le haut, sur le bord de la *Serra*, où le dit *paretone* semble également continuer bien qu'il soit interrompu, comme on l'a dit et marchant le long des coteaux de la dite *Serra* je parvins à la route qui va à S. Marzano et, avant d'arriver à une distance équivalente à une portée de fusil, il devint clair qu'à nouveau le dit *paretone* continuait pour se terminer sur une petite butte entourée d'un grand nombre d'oléastres ou *termiti* [...]. Ensuite, poursuivant mon chemin vers les hauteurs sur les coteaux de la *Serra* avec tous les hommes susdits que j'ai déjà mentionnés, du dit vieux château de S. Marzano et longeant un autre tronçon de *paretone* l'on arrive au *casale* de S. Marzano [...]. Puis, après avoir repris la route sur un peu plus d'un mille et demi environ, je remarquai à nouveau la présence du *paretone* jusqu'au Monte *della Concha*, que l'on appelle Monte della Conca d'Oro et qui se situe à deux mille environ du dit *casale* de S. Marzano [...].

Nul doute que le *paretone* qu'Odierna observe, « *benché interpellato* », entre les villages désertés de *Pasano* et *Aliano* (près de l'actuelle *masseria* Agliano) ne corresponde à la structure qui nous occupe. En revanche, je serai plus réservé quant à la réelle possibilité, suggérée par ce texte, qu'un *même* mur continuait de sillonner les campagnes et de marquer la limite territoriale au-delà de "Masseria Agliano", pour se terminer dans l'actuelle périphérie sud de S. Marzano di S. Giuseppe, au lieu-dit "Sierra" (**doc. 51**), sur une éminence du terrain (130 m) – un « *montetto circondato di molti olivastri seu termiti* » – voire, au prix de nombreuses interruptions, au "Monte della Conca vecchia", au nord de ce dernier village. Il me semble, en effet, que le choix d'évoquer un long mur plusieurs fois interrompu plutôt que des murs différents placés par endroits sur le tracé de la limite en objet relève d'une interprétation tendancieuse, difficile à vérifier, ayant pour but de « prouver » l'inscription dans le paysage et dans l'histoire du tracé qu'elle revendique.

Enfin, d'autres informations, en partie différentes, sont fournies par la *platea del Feudo di Oria*, datant entre 1791 et 1806. Ce document rend compte des droits dont jouit l'administration des biens privés de la Couronne dans le *feudo* d'Oria, qui lui appartient depuis 1782³⁸¹. L'intérêt essentiel de la *platea*³⁸² (**doc. 55**) tient au fait qu'on y décrit très

³⁸¹ La *Platea Originale del Real Feudo di Oira* est conservée à l'Archivio di Stato de Naples (*Intendenza generale degli Allodiali, série II [1791-1806], fol. 90-111*).

Jusqu'en 1734 la Regia Camera della Sommaria administrait tant le patrimoine privé de la Couronne que le patrimoine de l'État napolitain. Par la suite, l'administration des biens privés de la Couronne fut attribuée à la Giunta degli Allodiali : ces biens comprenaient, entre autres, en 1786, 38 des 384 communes relevant du domaine royal. Le restant des 2000 communes du Royaume étaient soumises, en revanche, aux droits féodaux que la Couronne « vendait » et « revendait » régulièrement aux barons (sur le phénomène de la

précisément les limites de ce territoire, faisant mention bien souvent de droits et d'usages plus anciens. Or, dans le secteur qui nous intéresse, la *platea* mentionne un premier *paretone*, long de 2,4 km environ, allant du "Monte della Conca vecchia" au « *Monte Bisai* », sans doute à proximité du lieu-dit "Masseria Principe", à l'est de l'actuel village de S. Marzano³⁸³ :

[...] et l'on parvient à un mont qui est appelé Monte della Conca d'Oro, [...] puis descendant du dit mont l'on marche en longeant le *parietone partefeudo* vers le midi sur un mille et demi environ, et l'on arrive à une *masseria* en ruine qui appartient à l'illustre marquis de S. Marzano, qui est appelée Monte Bisai *passandosi* au croisement de la voie publique qui va de Tarente à Oria avec celle qui de Francavilla mène a S. Marzano [...].

Ensuite, après 4,7 km, la *platea* parle du *paretone* qui va de "Masseria Agliano" à "Monte Maciulo" pour se terminer approximativement 300 m au nord de la route de Maruggio à Torricella, soit une longueur de 8,7 km environ³⁸⁴ :

« commercialisation » des fiefs à l'époque moderne voir DELILLE, *Famille et propriété*, p. 23-29). En 1790, enfin, est instituée l'Intendenza generale degli allodiali, avec des compétences élargies à toutes les affaires économiques concernant les biens de la Couronne, parmi lesquels on trouve depuis 1782 le « *stato di Oria* ». Les documents concernant ces « *stati* » d'Ancien Régime furent versés à l'Archivio di Stato de Naples le 24 janvier 1846 (voir GIUGLIANO, *Gli allodiali*). Cette série de textes, datant du XV^e siècle à 1813, comprenant également des cartes et des plans datés à partir du XVI^e siècle, est d'un extrême intérêt pour l'histoire de l'Ancien Régime en Italie méridionale.

³⁸² Une *platea* est, à l'époque normande, un document officiel par lequel le comte (puis le roi) définit précisément une donation de vilains en les énumérant. Par la suite, il indique le volume réunissant les contrats et tout autre document (*instrumentum*) lié à la gestion juridique et économique d'un fief, dont il fournit la liste des revenus (prestations et redevances dues par les dépendants, gabelles, droits de chasse et de *fida*, loyers, etc.). Voir CUOZZO, MARTIN (dir.), *Studi in margine* ; MARTIN, *Le service public*, p. 10 ; POLLASTRI, *L'aristocratie*, p. 17-20 ; FENIELLO, *Les campagnes napolitaines*, p. 3-5.

³⁸³ Volume 2, p. 126, doc. 55, l. 276-282.

« [...] e si arriva ad un monte chiamato il monte della Conca d'Oro, [...] e calando poi da detto monte si camina per *parietone partefeudo* verso Gerocco per un miglio e mezzo in circa, e si arriva ad una Masseria diruta dell'Ill.re Marchese di S. Marzano, chiamata Monte Bisai *passandosi* in croce la strada pubblica, che va da Oyre in Taranto ed in appresso quella, che da Francavilla conduce a S. Marzano [...]. » (traduction Giovanni Stranieri).

³⁸⁴ Volume 2, p. 126-127, doc. 55, l. 297-306, 311-315, 319-324, 328-345.

« [...] e col camino di un miglio in circa da detta fineta si arriva ad una masseria delle reverende Monache di Casalnuovo nominata la Masseria d'Agliano, con aversi poco prima incominciato a camminare tra il feudo nominato d'Agliano compreso nel territorio di Sava, e trovatosi qui un *parietone* grosso, che passa da dentro le curti di detta Masseria d'Agliano si prosegue il camino per detto *Parietone* verso il Vento di Gerocco fra il detto feudo d'Agliano, ed in appresso fra il feudo di Pasano incluso pure nel territorio di Sava, e si va per due miglia in circa sempre per detto *parietone* infino alla Chiesa della Vergine sotto il titolo di Pasano, qual *parietone* si vede che passa dieci passi lontano da detta chiesa alla parte di levante di essa [...] e da detta Chiesa di Pasano proseguendo anche il camino per detto *parietone* si va tra Ponente e Gerocco per un miglio in circa, e si arriva ad un Monte nominato il Monte Magalastro da sopra del quale scorre detto *parietone* nel qual luogo termina il territorio di Sava, [...] e dopo calando da detto Monte Malacastro si camina per lo stesso *parietone* verso il Gerocco per due miglia in circa con trovarsi con tal camino una Cappella diruta contigua a detto *parietone*, che si nomina la Cappella della Trinità, e si arriva ad una Masseria, del Sig.re Arciprete Pasanisi di Casalnuovo, nominata la Masseria di Tremula [...] e giunto in detta Masseria di Tremula, si vede, che il detto *Parietone* passa d'appresso le Curti di detta Masseria con lasciare l'abitato di essa alla parte di Ponente, e così si prosiegue il camino per detto *parietone* verso il detto vento di Gerocco per un miglio e più *passandosi* d'appresso le Curti di un'altra masseria del medesimo

[...] et en marchant sur un mille environ à partir de cette borne l'on arrive à une *masseria* qui appartient aux révérendes moniales de Casalnuovo et qui s'appelle la Masseria d'Agliano, peu après qu'on a commencé à marcher entre les dites terres d'Agliano qui sont comprises dans le territoire de Sava. L'on trouve ici un *parietone grosso*, qui traverse les enclos de la dite Masseria d'Agliano, puis l'on poursuit le chemin en longeant le dit *parietone* vers la direction du midi à travers les dites terres d'Agliano, puis par la suite à travers les terres de Pasano qui sont comprises également dans le territoire de Sava, et l'on va sur deux milles environ toujours en longeant le dit *parietone* jusqu'à, l'église de la Vierge que l'on vénère sous le titre de Pasano, où l'on voit que le *parietone* passe à dix pas de distance de la dite église du côté du levant [...] et de la dite église de Pasano, poursuivant encore le chemin le long du dit *parietone* l'on va entre le couchant et le midi sur un mille environ et l'on parvient à un mont que l'on appelle le Monte Magalastro sur lequel se trouve le dit *parietone* et dans ce lieu se finit le territoire de Sava [...]. Ensuite, en descendant du dit Monte *Malacastro*, l'on marche le long du même *parietone* vers le midi sur deux milles environ et l'on repère sur ce chemin une chapelle en ruine qui jouxte le dit *parietone* et qui s'appelle la Cappella della Trinità et l'on rallie une *masseria* qui appartient à monsieur l'archiprêtre Pasanisi de Casalnuovo, que l'on appelle la Masseria di Tremula [...]. Une fois arrivés à la dite Masseria di Tremula, on voit que le dit *parietone* passe à proximité des enclos de la dite *masseria* en laissant ses bâtiments à l'ouest et de telle manière l'on poursuit le chemin le long du dit *parietone* vers le midi sur un mille et au-delà, jouxtant les enclos d'une autre *masseria* qui appartient au même archiprêtre Pasanisi et que l'on appelle la Masseria di Masciulo, dont les bâtiments restent à main droite, et l'on parvient à une borne qui démontre où passe la ligne de démarcation de la *Foresta*, où se termine le susdit *parietone*. Et pendant ce parcours de plus d'un mille, entre la dite Masseria di Tremula et cette borne reste toujours à main gauche la portion du territoire de Maruggio qui est comprise dans la dite *Foresta* tandis qu'à main droite l'on trouve, sur la moitié du chemin, la portion du territoire de Torricella qui est exclue de la dite *Foresta*, et pour l'autre moitié du chemin la portion du territoire de Maruggio qui est exclue de la dite *Foresta*. Ensuite, à partir de la dite borne l'on poursuit le chemin vers le midi sur deux cents pas environ et l'on trouve un début de sentier vicinal desservant une oliveraie à travers lequel l'on emprunte le chemin en direction est/sud-est et l'on va en serpentant le long du parcours du même sentier sur un mille environ, jusqu'à ce que ce sentier croise une route par laquelle l'on va de Torricella à Maruggio [...].

Par conséquent, le grand mur en pierre sèche qui court actuellement à l'ouest de Sava sur 2260 m peut être accepté – sans préjuger des éventuelles destructions ou reconstructions partielles qui ont pu ponctuellement modifier son gabarit, son appareillage

Arciprete Pasanisi nominata la Masseria di Masciulo con restare l'abitato di essa a man dritta, e si arriva a una fineta, che il dimostrativo per dove scorre la linea della Foresta, ove termina il suddetto parietone, nel qual camino di un miglio e più da detta Masseria di Tremula infino a detta fineta reste sempre a man sinistra quella porzione del feudo di Maruggio inclusa in detta Foresta confinandoli dalla man dritta, cioè per la metà del camino quella porzione del feudo di Torricella esclusa da detta Foresta, e per l'altra metà del camino li confina quella porzione del feudo di Maruggio esclusa da detta Foresta, e poi da detta fineta si prosiegue il camino verso il Gerocco per duecento passi in circa, e si trova un principio di passaturo di Chiusura di olive per il quale passaturo si prende il camino tra Levante e Gerocco, e si va serpeggiando secondo scorre il medesimo per un miglio in circa, per il quale passaturo scorre una strada per la quale si va da Torricella a Maruggio [...] » (traduction Giovanni Stranieri).

voire son parcours – comme un tronçon du *parete grosso* attesté pour la première fois par un document de 1434, puis régulièrement décrit dans une abondante documentation postérieure. Tel que ces divers documents le décrivent, ce *parete grosso* ou *paretone* courait à l'époque – bien que par endroits « *roinato* », « *interpellato* », « *guastato* » et « *dismesso in alcuni luochi* » – sur 8,7 km, entre "Masseria Agliano" et "Monte Maciulo", passant par "Madonna di Pasano" et "Monte Magalastro".

Ces documents asseoient alors assez précisément l'existence et le parcours du *paretone* de Sava presque cinq siècles avant le présent, ce qui constitue un pas en arrière de taille dans le cadre d'une démarche régressive. Cela dit, la question de savoir comment mener l'enquête historique sur le *paretone* de Sava en amont de 1434 reste entière.

4.3.3 Découverte fortuite d'un dépôt monétaire

Un dépôt monétaire, retrouvé dans un vase en terre cuite qui avait été caché à l'intérieur d'un grand mur en pierre sèche situé au sud de "Madonna di Pasano", sur la limite qui est marquée plus au nord par le *paretone* qui nous occupe, est venu fournir un nouveau *terminus ante quem* pour la datation de cet ouvrage. Malheureusement, les conditions de cette découverte fortuite, approximativement réalisée dans les années 1953/1954, ont fait en sorte qu'aussi bien ces monnaies que leur contenant ont été dispersés. En effet, ce vase fut trouvé dans un imposant mur en pierre sèche que Gaetano Pichierri – un chercheur bénévole très actif sur le territoire de Sava dans les années 1950-1980 – situe près du lieu-dit "Morfitta". Ce microtoponyme, absent de la cartographie officielle contemporaine, peut être localisé – grâce à la carte 1/ 50 000^e (f. 203 III SO "Manduria") réalisée en 1874 (**doc. 100** - 1) par l'Istituto topografico militare (qui deviendra en 1882 l'Istituto geografico militare – IGM) – 900 m au sud de "Madonna di Pasano", à l'est de l'actuel lieu-dit "La Foggia" (**doc. 18c**). D'après Pichierri, la destruction de ce mur fut occasionnée par des travaux de voirie dont le chantier put ainsi profiter d'un matériau abondant et accessible, tandis que les propriétaires du secteur libéraient, par l'intervention gratuite d'engins mécaniques, leurs terrains d'un obstacle assez encombrant³⁸⁵.

³⁸⁵ PICHIERRI, *Il « limitone dei greci »*, p. 27.

Néanmoins, Gaetano Pichierri réussit à récupérer une partie de ces monnaies³⁸⁶, dont il publia par la suite quelques clichés ainsi que les résultats de l'étude qu'il avait confiée à Eugenio Travaglini, notaire, érudit et numismate reconnu, soustrayant ainsi à l'oubli une partie de l'information associée à cette trouvaille. Grâce à leur travail, il est possible d'affirmer qu'il s'agissait d'un nombre indéterminé de monnaies d'argent, portant le type et la légende de Robert I^{er} d'Anjou, roi de Sicile (1309-1343) (**doc. 131 – EA 35**). Sur les photographies publiées par Pichierri apparaissent vingt-trois pièces de monnaie : pour seize d'entre elles l'avvers est visible, des sept autres on peut voir le revers. Or, il s'agit clairement de *carlini gigliati* (gillats), dont les émissions commencent à Naples sous le roi de Sicile Charles II (1285-1309) en 1302-1303, pour se poursuivre sous son fils Robert I^{er} le Sage (1309-1343), sans changer de type : un roi assis en majesté sur un trône supporté par deux lions, avec un sceptre et un globe surmonté d'une croix, sur l'avvers³⁸⁷ ; une croix fleuronée avec une fleur de lis dans chaque canton, sur le revers. De même, la légende du revers ("HONOR REGIS IVDICIV DILIGIT", avec quelques variantes) ne change pas après la prise de pouvoir de la part de Robert. En revanche, la légende de l'avvers porte, à partir de 1309, le nom du nouveau roi ("+ROBERTVS DEI GRA IERL ET SICIL REX")³⁸⁸, avec quelques variantes, dont la plus significative concerne le nom du souverain qui peut être abrégé dans la forme " ROBERT" ³⁸⁹.

Ces éléments d'information suffisent à encadrer la découverte dans l'histoire monétaire des XIV^e-XV^e siècles. En effet, le *gigliato* est la première monnaie d'argent du royaume de Sicile à connaître une large diffusion³⁹⁰. Cette belle pièce de monnaie d'argent

³⁸⁶ Il est sans conteste regrettable que cette importante découverte n'ait pas débouché sur la conservation de ces artefacts ni même sur une documentation plus satisfaisante. Surtout, aucun fragment du vase n'a été sauvé et celui-ci n'a même pas été photographié ni décrit ; en outre, la présence d'autres types monétaires auraient pu fournir des informations permettant de mieux préciser le moment où il a été caché.

J'ai essayé de prendre contact avec les frères de Gaetano Pichierri, qui n'a pas laissé d'enfants, afin de prendre vision de ces monnaies, dans le cas probable où ils les auraient conservées, voire de repérer quelques informations supplémentaires. Toutes mes tentatives sont restées sans suite et ce en dépit de l'aide qui m'a été fournie par Mme Adriana Travaglini, professeur de Numismatique à l'Università del Salento, que je remercie. La SBAP conserve un dossier contenant un certain nombre de documents, qui lui ont été remis par Gaetano Pichierri et qui pourraient un jour fournir d'utiles compléments d'information. Je remercie M. Arcangelo Alessio (SBAP), pour ces renseignements.

³⁸⁷ Philip Grierson et Lucia Travaini soulignent que ce type monétaire était courant en France à cette période pour les espèces d'or. En revanche, il représentait une nouveauté sur une monnaie d'argent (GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 219).

³⁸⁸ GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 221, fig. 686-717.

³⁸⁹ GRIERSON, *Monnaies*, p. 220-223, fig. 343-344 ; GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 218-219, fig. 686-688 ; POURNOT, *Les monnaies angevines*.

³⁹⁰ Il succède au *carlino* d'argent dit aussi « *saluto* » (car le type en avers représente l'Annonciation) qui avait déjà été entrepris, à partir de 1278, sous Charles I^{er} d'Anjou (1266-1285), de rompre avec un système monétaire sud-italien basé depuis toujours – du moins pour les échanges de moyen et haut niveau – sur la monnaie d'or, du *solidus* ou *nomisma* byzantin au *tari* ou *tarenus* normand et souabe à l'*augustalis* introduit par Frédéric II en 1231, pour finir avec le *carlino* ou *saluto* en or de Charles I^{er} d'Anjou (ARSLAN, *Longobardi* ; ROVELLI, *Ostrogoti* ; TRAVAINI, *La moneta* ; TRAVAINI, *Produzione* ; PANNUTI, *La zecca* ; GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 205-206, 219-220, fig. 675-679, 682). En réalité,

très pure (3,65 g d'argent fin sur un poids standard de 3,93 g) devint rapidement l'une des espèces de référence en Méditerranée orientale, particulièrement dans la zone égéenne³⁹¹, si bien qu'elle fut frappée en énormes quantités dans l'atelier napolitain, sous Charles II puis sous Robert I^{er} (on parle fréquemment de *robertini*), avec le même diamètre (2,4 à 2,6 mm), module (1,7 à 1,8 mm), poids (3,47 à 3,97 g), contenu de fin (929/1000), types et légende de revers que les *carlini* de Charles II. Seule différence mais de taille : la légende figurant sur l'avvers du gillat de Robert le Sage porte bien le nom et le titre du nouveau roi. Sa fiabilité reconnue et son intense circulation expliquent aisément le fait que le *gigliato* de Robert I^{er} fut aussi frappé dans les domaines provençaux de la maison d'Anjou, à partir de 1330³⁹². Ensuite, après la mort de Robert en 1343, partout en Europe l'on imite soit le type (de l'avvers et/ou du revers) soit la légende du revers du *carlino* de Robert I^{er}, tandis qu'à Naples, à Avignon et à Rome on ira jusqu'à frapper des monnaies identiques, dont la légende en avers comporte le nom et le titre de Robert roi de Sicile. En particulier, l'atelier napolitain continua de produire ces *robertini* posthumes jusqu'au règne de Charles III (1382-1386). Généralement, ces émissions posthumes furent frappées sur de larges flans, avec moins de soin que les originaux ainsi qu'avec un moindre taux de fin, en raison entre autres de la grave pénurie d'argent métal de la fin du siècle³⁹³. Enfin, ces pièces jouissent d'une longue période de circulation, puisque l'on sait qu'à Naples des « *carlini vecchi che se dicono di re Roberto* », circulaient encore en 1469, sous Ferrante d'Aragon³⁹⁴.

Par-delà ces observations à caractère général, les clichés publiés par Pichiéri fournissent des repères pour une datation plus précise des monnaies découvertes à Sava. Les huit avers sur seize dont j'ai réussi à déchiffrer la légende (les huit autres étant peu lisibles) portent le texte "+ROBERT' DEI GRA IERL ET SICIL REX". Or, d'une part, les *carlini* comportant le nom du roi in extenso sont considérés comme appartenant aux

outre les nombreuses espèces étrangères en argent qui circulaient en Italie méridionale, déjà Roger II (1130-1154) crée en 1140 le *ducalis* d'argent, auquel succèdent l'*apuliensis* de Guillaume II (1166-1189), les deniers souabes et les deniers des premières années de Charles I^{er}. Néanmoins, toutes ces émissions faisaient l'objet d'un usage limité, entre autres en raison de leur taux de métal fin assez bas (TRAVAINI, *Romesinas*, p. 119-125 ; TRAVAINI, *Produzione* ; TRAVAINI, *La moneta*, p. 114 ; SANTORO, *Metalli e monete* ; GRIERSON, *Monnaies*, p. 184, fig. 335-336).

³⁹¹ GRIERSON, *Monnaies*, p. 187 ; GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 218-219.

³⁹² Ce *carlino* provençal diffère du napolitain seulement pour la légende figurant au revers, où l'on trouve les titres locaux de Robert : "COMES P(RO)VINCIE ET FORCALQUERII" (GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 224-225). D'ailleurs, le pape Jean XXII (1316-1334) émet à Avignon une imitation du *carlino*, sans le nom de Robert et ayant comme type de droit un pape assis (GRIERSON, *Monnaies*, p. 219).

³⁹³ GRIERSON, *Monnaies*, p. 223 ; GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 226.

³⁹⁴ GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 226-227, citant SAMBON, *Le gillat*, p. 179 et note 1). Voir aussi TRAVAINI, *Romesinas*, p. 125. D'autre part, encore au milieu du XV^e siècle les papes Martin V (1417-1431) et Eugène IV (1431-1437) en commandent des imitations à l'atelier papal. Ces émissions sont identiques aux *robertini* napolitains à l'exception du différent (*segno*) qui les caractérise, la marque et signature du maître de Monnaie Domenico Gherardini, un fléau placé à la fin de la légende du revers (GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 227). Sur les problèmes liés en général à l'imitation, voir BOMPAIRE, DUMAS, *Numismatique médiévale*, p. 109-123, en particulier p. 115 sur le gillat.

premières années du règne de Robert. Quant à la forme abrégée (ROBERT'), longtemps considérée comme typique des émissions posthumes, elle est déjà attestée sur les émissions provençales qui commencent en 1330 : on ne peut donc pas exclure qu'elle ait été utilisée également dans le Royaume pendant les dernières années de Robert, même si nous manquons pour l'heure d'attestations corroborant cette hypothèse³⁹⁵. De plus, quinze de nos seize avers sont dépourvus de ces marques de contrôle (différents) qui permettent de distinguer les ateliers monétaires, les responsables de la fabrication voire les émissions successives. Le seul – le premier à gauche dans la dernière rangée en bas de l'image (**doc. 131 – EA 35**) – qui en soit pourvu porte une molette, que l'on peut décrire comme une étoile percée en rond dans son milieu, évoquant en héraldique la pièce principale d'un éperon³⁹⁶. Or, si l'on s'en tient aux catalogues disponibles, il apparaît que parmi les émissions avec légende abrégée, ceux qui manquent de telles marques sont, du moins en partie, posthumes et peuvent provenir tant de l'atelier napolitain que d'ailleurs. En revanche, la molette n'appartient qu'à l'atelier napolitain et caractérise certaines des dernières émissions du vivant de Robert puis les émissions de la période de Charles III³⁹⁷. D'autre part, la coïncidence est presque parfaite, sur les vingt-trois exemplaires publiés, entre le flan et le module des coins, ce qui les différencie des émissions très tardives frappées sur des flans bien plus larges que les coins³⁹⁸.

Enfin, l'aspect de ces pièces, tel que l'on peut en juger sur ces clichés, semble les rapprocher des émissions dites « *gigliati of poor style* » que Grierson et Travaini considèrent comme probablement posthumes³⁹⁹. De plus, ces pièces apparaissent pour la plupart lisibles et ne portent pas de signes d'usure (frai). Cela semble déposer en faveur d'une durée de circulation raisonnable avant leur enfouissement. Par conséquent, même en tenant compte des incertitudes dues aux conditions de la découverte, à la manière dont l'information nous est parvenue et à la difficulté de fournir une expertise correcte sans pouvoir manier directement les monnaies en question, il est assez probable que ce dépôt monétaire soit composé de *carlini (robertini) gigliati* qui ont été frappés au plus tôt dans les années 1330 et plus probablement dans les premières années après la mort de Robert I^{er} en 1343.

³⁹⁵ GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 224-225, fig. 695-705, 706-717.

³⁹⁶ Voir BOMPAIRE, DUMAS, *Numismatique médiévale*, p. 73-74.

³⁹⁷ GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 225-226, 237, fig. 706-708, 711-717 (sans aucune marque) ; fig. 710 (portant une molette dans le champ à gauche, à l'avers).

³⁹⁸ Voir, par exemple, GRIERSON, *Monnaies*, p. 187, fig. 343-344 (AR, 3,96 g, diam. 27 mm, *Corpus Nummorum Italicorum*, vol. XIX, p. 25/ n° 38). Grierson et Travaini (*Medieval European Coinage*, p. 227) parlent d'un diamètre de 30 mm pour les flans des émissions égéennes les plus tardives.

³⁹⁹ GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 686, fig. 711-717.

Outre la lecture des clichés disponibles, le fait même que ce dépôt se caractérise comme un « trésor » abonde dans le sens d'une telle datation. En effet, ces monnaies – qui n'ont pas été perdues ni se sont accumulées ici comme le résultat secondaire, par exemple, d'offrandes dans un sanctuaire –, ont été volontairement réunies dans un pot (ce qui fait techniquement le « dépôt »), formant un lot en apparence homogène de pièces appartenant à une seule espèce monétaire⁴⁰⁰. Partant ce trésor constitue un écho de l'existence d'une communauté humaine résidant à proximité immédiate qui ne peut être que celle du village de *Pasano*, situé à peu près à un kilomètre au nord du lieu de la découverte. Or, ce village, encore occupé en 1378, a été abandonné par ses habitants avant 1454 (**doc. 131 - EA 32**) : entre-temps l'un de ses habitants a très bien pu cacher son bien dans le *paretone* tout proche, où il a fini par rester à jamais suite à un quelconque accident. D'ailleurs, si l'occultation de biens mobiliers était très courante en temps de paix, on ne peut pas exclure que une telle décision ait été prise lors d'une des crises que traverse la région entre la pandémie de peste qui sévit à plusieurs reprises à partir de 1348⁴⁰¹, les conflits internes à la dynastie angevine et les guerres de celle-ci contre les Aragonais, qui s'empareront du Royaume en 1442⁴⁰².

En définitive, la découverte de ce dépôt monétaire fournit un *terminus ante quem* pour l'existence de ce *paretone* au sud de "Madonna di Pasano". En effet, pour pouvoir accueillir un tel dépôt, celui-ci devait exister, au plus tôt, au milieu du XIV^e siècle et au plus tard au milieu du siècle suivant (d'ailleurs, à cet horizon, cette trouvaille n'a rien de surprenant car elle ne fait que corroborer les attestations écrites). De toute manière, l'ensemble des arguments, externes et internes, me semble former un faisceau de présomptions attestant l'existence du grand mur en pierre sèche démantelé au lieu-dit "Morfitta" – et vraisemblablement du *paretone* de Sava, s'il s'agit bien de deux segments d'un seul et même ouvrage – dans la seconde moitié du XIV^e siècle.

4.3.4 Au-delà de la chronologie : intentions et fonctions

Trois documents, datant de 1434, 1669 et 1791-1806, à la précision croissante et étalés sur près de quatre siècles, attestent l'existence d'une limite territoriale entre le cités de Tarente et d'Oria qui prend appui localement sur plusieurs *paretoni* voire – selon la représentation qu'en donnent certains de ces documents – sur les tronçons conservés d'un seul et même grand mur qui seraient partiellement tombé en ruine. Dans le secteur qui nous

⁴⁰⁰ Sur les définitions de « trouvaille », « dépôt », « trésor », voir BOMPAIRE, DUMAS, *Numismatique médiévale*, p. 233-234.

⁴⁰¹ MUELLER, *Epidemie*, p. 558.

⁴⁰² MINEO, *Alle origini*, p. 624-626; LAZZARINI, *L'Italia*, p. 68-71.

occupe, leurs informations se recoupent assez souvent, bien que les évolutions du cadre juridique, administratif et socio-économique aient pu par endroits modifier le périmètre des circonscriptions concernées ainsi que l'organisation du paysage agricole. Dès le milieu du XV^e siècle et pendant presque quatre siècles, ce mur apparaît dans les textes comme un marqueur fort du paysage agricole, matérialisant une importante limite territoriale et administrative séparant les territoires des *civitates* de Tarente et d'Oria et donc les droits dont jouissaient les *universitates* et/ou les seigneurs respectifs.

Nous sommes en présence, me semble-t-il, des premières preuves d'une projection territoriale forte qui s'exprime par un arpentage et une cartographie précis⁴⁰³. Dans ce dispositif, où l'espace se trouve clairement mesuré et approprié par les autorités en présence⁴⁰⁴, le *paretone* est à l'évidence convoqué comme l'un des jalons d'un périmètre clairement revendiqué. De plus, les deux premiers textes placent la limite administrative sur le tracé de plusieurs grands murs en pierre sèche qu'ils considèrent comme les fragments d'un *même* ouvrage, dont les *interruptions* seraient dues à l'usure du temps, se développant sur une longueur cumulée d'environ 16 km. Or, une telle affirmation me semble relever moins de la description des lieux que de la volonté d'affirmer l'ancienneté et donc de renforcer la légitimité du tracé proposé et imposé par les arpenteurs du prince, dans un contexte – rappelons-le – relativement conflictuel. L'hypothèse d'une très longue délimitation en pierre sèche bâtie plusieurs siècles auparavant sert d'argument décisif dans le cadre d'une controverse sur les confins. Dans ce même esprit, le rapport Odierna affirme, en 1669, que ce *paretone* « *pare essere antichissimo e fatto a posta per terminare fini et confini fra dette città di Taranto et d'Oria* », avant d'insister sur le fait que « *quale paretone dimostra con chiarezza esser fatto a posta per dividere territori* ». Ces documents expriment la ferme intention d'instituer la limite en objet, en l'inscrivant non seulement dans l'espace mais également dans l'histoire et dans une certaine représentation juridique, sans doute partiellement fictive mais apte à fonder la réalité d'un marquage territorial fort.

Certes, si ces documents instituent une limite forte entre les territoires de Tarente et d'Oria à la fin du Moyen Âge, ils ne fondent pas le *paretone* de Sava en tant que tel, dont ils tiennent, au contraire, à affirmer la préexistence. Ces textes mettent en scène un imposant « *paries* », ce qui le qualifie comme un ouvrage en pierre sèche, à la nature essentiellement agricole et parcellaire, avant d'être utilisé comme jalon local d'une limite administrative⁴⁰⁵. D'ailleurs, l'aspect très végétalisé de ce mur, qui est dit « *macchioso* » et

⁴⁰³ Voir QUERRIEN, *Techniques et pratiques de la mesure du sol*.

⁴⁰⁴ Pour la justification et la diffusion de la cartographie locale à grande échelle à la fin du Moyen Âge, voir FERMON, *Cartes et plans*.

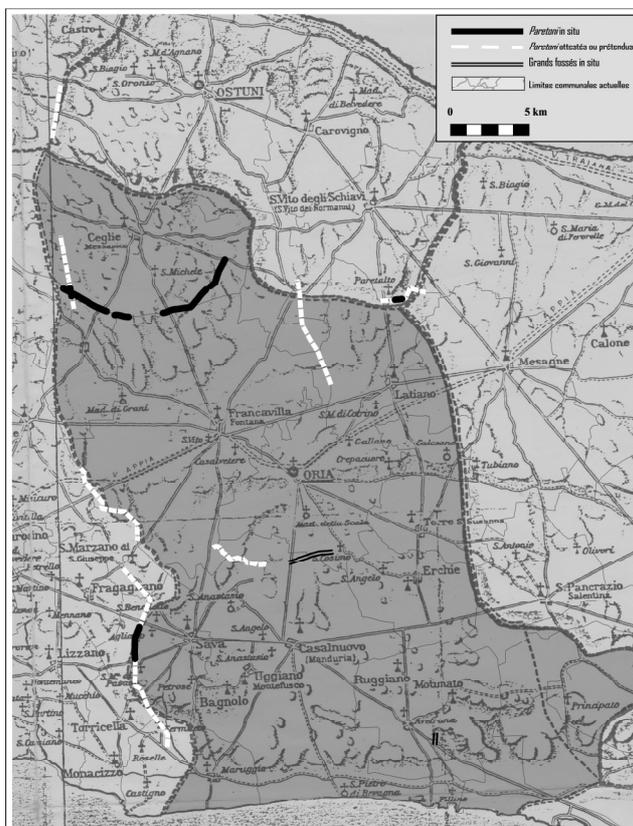
⁴⁰⁵ Dès le XII^e siècle, de nombreuses chartes apuliennes attestent l'opposition entre « *parietes* » en pierre sèche, destinées à marquer les limites agricoles, et « *muri* » désignant des ouvrages de protection et de fortification (MARTIN, *La Pouille*, p. 222, n. 368, 392, 744 ; *ID.*, *Perception et description*, p. 118-119).

occupé par « *molte macchie et arbori* », renforce ultérieurement l'hypothèse d'une limite rustique et déjà ancienne à l'époque où les documents sont rédigés. Cet ouvrage prend alors place dans un monde rural et un système de signes fortement marqués par le régime féodalo-seigneurial.

Le *paretone* qui émerge de ces attestations, à la fin du Moyen Âge, est déjà ancien et il a donc dû jouer d'autres rôles, dans d'autres dispositifs économiques, sociaux et juridiques. Or, faute d'attestations écrites plus anciennes, l'aspect et la fonction d'un tel mur avant les années 1430 restent obscures. Cependant, l'on peut au moins affirmer que ce même *paretone*, qui fut choisi comme cachette pour un important dépôt monétaire vraisemblablement par un habitant de *Pasano* vers la fin du XIV^e siècle, devait être vu comme un repère important dans les représentations de ces villageois. À leurs yeux, il devait alors apparaître comme un élément en quelque sorte structurel, inamovible et intemporel, et par là même rassurant et protecteur, du paysage environnant, pour des raisons tout autant matérielles que culturelles.

Comment aller plus loin ? L'étendue linéaire du *paretone*, telle que l'attestent ces documents, permet, me semble-t-il, de poser l'hypothèse théorique qu'il ait pu servir, au cours des siècles précédents, pour marquer d'autres limites. Bien entendu, des attestations plus précoces de telles limites ne constitueraient, au mieux, que des indices suggérant, par induction et jusqu'à preuve du contraire, l'existence d'un *paretone* qui en marquerait déjà matériellement le tracé à cet endroit.

Or, le diocèse est la seule institution pour laquelle l'on dispose d'informations plus précoces, en particulier grâce aux registres de collecte des décimes. Pour le secteur qui nous concerne, Domenico Vendola a élaboré dans les années 1930 une carte des diocèses valable pour les années 1320 environ (voir figure ci-contre et **doc. 17**), sur la base de l'étude des *Rationes decimarum*, les registres du montant des décimes



Les grandes divisions de l'espace et les limites des diocèses de Tarente et Oria en 1310-1324 (Étude : TRAVAGLINI, *I limiti* ; G.S. – CAO G.S.)

prélevées dans chaque diocèse⁴⁰⁶. Afin de pallier au mieux les lacunes de la documentation, Vendola a publié et recoupé les listes des années 1310 et 1324, pour arriver à établir l'appartenance de chaque établissement à telle ou telle autre mense épiscopale, déduisant ainsi – ce qui nous intéresse spécifiquement en ce moment – les limites des diocèses. Quoi que l'on pense – et il n'y a pas lieu de rentrer ici dans ce débat – de la chronologie et des formes de la territorialisation progressive des diocèses et des paroisses⁴⁰⁷, qui ont abouti à des espaces homogènes séparés par des limites linéaires et continues, cette carte des diocèses apuliens reste d'une grande utilité pour notre propos. De plus, dans le cas spécifique du diocèse d'Oria, la longue querelle qui opposa l'archevêque de Brindisi à l'évêque d'Oria tout au long du bas Moyen Âge⁴⁰⁸ rend particulièrement difficile de fixer sur une carte la limite entre ces deux ressorts, que l'archevêque de Brindisi considérait comme relevant de sa seule autorité. De toute manière, la limite du diocèse d'Oria – ou de Brindisi-Oria ou de Brindisi tout court (incluant Oria), suivant les interprétations et les périodes – vers le diocèse de Tarente et les autres diocèses devraient être fiables.

Sur la carte de Vendola, la limite entre les diocèses de Tarente et de (Brindisi-)Oria passe donc, aux alentours des années 1320, très exactement près des villages de *S. Maria di Pasano* et *Agliano*, laissant ces deux habitats dans le ressort d'Oria. Il semblerait, par conséquent, que la limite entre les *civitates* de Tarente et d'Oria mentionnée à partir de 1434 se superpose et trouve en quelque sorte un supplément de légitimité dans la limite entre les deux diocèses telle que l'attestent les listes décimales plus d'un siècle auparavant. Entre la mer Ionienne et *S. Marzano*, les deux limites ne s'éloignent que très marginalement : si la carte des *Rationes* laisse à Oria un supplément de littoral, car elle place la limite à proximité de l'actuel lieu-dit "Madonna dell'Alto Mare" plutôt qu'à l'embouchure du ruisseau Boraco⁴⁰⁹, elle accorde quelques avantages à Tarente entre *Agliano* et *S. Marzano*, où la limite suit un tracé plus oriental par rapport aux documents cités ci-dessus (**doc. 12**). D'ailleurs, ces différences ne passeront pas inaperçues dans le cadre des litiges qui opposent, au cours des siècles suivants, les seigneurs et/ou les *universitates* de Tarente et d'Oria quant à leurs confins. Le mémoire adressé le 15 janvier 1604 à la Cour de Naples par le marquis d'Oria afin de revendiquer contre l'*universitas* de

⁴⁰⁶ VENDOLA, *Rationes decimarum*. La décime est un impôt perçu par le Saint-Siège sur les rentes des établissements ecclésiastiques (tandis que la dîme est une taxe prélevée par les églises locales sur la population). L'universalisation de la décime, appuyée par un réseau efficace de circonscriptions (*collettorie*), remonte à 1274. Les comptes rendus portant sur les *collettorie* italiennes, conservés à l'Archivio Segreto Vaticano, ont été édités dans les années 1930.

⁴⁰⁷ Voir HAUTEFEUILLE, *La cartographie de la paroisse* ; ZADORA-RIO, *Communautés*.

⁴⁰⁸ GIORDANO, *Documenti papali* ; LEUCCI, *Brindisi* ; LEUCCI, *Oria*.

⁴⁰⁹ Cosimo Damiano Poso (*Il Salento normanno*, p. 63 et n. 92, p. 129, fig. 1) considère comme abusif ce choix de Vendola, faisant crédit à la documentation médiévale et moderne sur les limites diocésaines entre Tarente et Oria.

Tarente des terres aux alentours des villages de S. Marzano et de Maruggio⁴¹⁰ (**doc. 50**) constitue un bon exemple de ces querelles. Notamment, il faut souligner ici la stratégie qui consiste – quand il s’agit d’avancer un argument fort pour *annexer* à Oria le finage de Maruggio jusqu’à un point du littoral approximativement situé autour de "Madonna dell’Alto Mare" – à affirmer que le *paretone* provenant d’Agliano, Pasano puis "Monte Magalastro" ne s’arrête pas aux alentours de "Monte Maciulo", comme le voulait la description de 1434, mais que, après une brève interruption au lieu-dit « *le Fontanelle* »⁴¹¹,

[...] se dirigeant tout droit vers le midi en direction du littoral réapparaît le dit *paretone grosso* et va vers la mer, passant en-dessus de la *massaria* qui appartient à Alexandro de Letta, et aboutit au mont des *imbrices* qui se trouve près du rivage de la mer, et ceci est la vérité qui s’impose à ceux qui la connaissent. De même que du lieu dit *le fontanelle* pour aller à la dite église de Santo Nicola qui se trouve près de la rivière *Borraco*, et de là à la dite rivière ne nous apparaît pas le dit *parete grosso* ou mur ou démarcation comme il devrait nous apparaître si la prétention de la cité de Tarente était digne de foi, comme elle apparaît dans tous les autres confins susdits situés entre la dite *foresta* d’Oyra et le territoire de Tarente *quod sic*. [...]

En revanche, entre "Monte Maciulo" (aux alentours de *Termiteto*, sur la carte des *Rationes*) et *Agliano* la superposition des deux limites, à distance de plus d’un siècle, apparaît parfaite (**doc. 17**). Cette fidélité au même tracé, qui distingue ce segment de la limite par rapport à bien d’autres, pourrait, par conjecture, être expliquée justement par la présence réelle dans ce secteur (et pas ailleurs, contrairement à ce que le document affirme !) d’une véritable muraille continue, sur laquelle la limite se serait fixée d’une manière moins discutable qu’ailleurs.

Certes, ce raisonnement sur les années 1310-1324 ne repose que sur des suppositions et, en particulier, sur l’étroite association entre la limite et le mur dans ce secteur au cours des siècles suivants. De fait, aucun témoignage écrit ne permet de corroborer l’existence dès le XIV^e siècle d’une muraille en pierre sèche marquant cette limite. Cependant, une abondante bibliographie spécialisée affirme que les ressorts diocésains du bas Moyen Âge puisent leurs origines très loin dans le temps, si bien qu’ils auraient fourni un canevas au maillage des comtés normands⁴¹² voire déjà à certains

⁴¹⁰ Archivio di Stato de Lecce, *Scritture delle università e feudi*, Vol. 22/3⁽²⁾ [Taranto], p. 842-845.

⁴¹¹ Voir Volume 2, p. 108-109, doc. 50, l. 41-51.

« [...] à gerocco verso la marina per drittura insurgie... nuovo detto *paretone grosso* et tira al mare, passa per sopra la *massaria* che fù d’Alexandro de Letta, et viene à terminarsi sopra al monte de l’Imbrici ch’è presso il lido del mare, com’è vero et contra a quelli che lo sanno. Item come dal detto luogo le *fontanelle* per andare alla detta ecclesia di Santo Nicola ch’è vicino al fiume *Borraco*, et da quella al detto fiume non ci appare detto *parete grosso* seu muro o termine divisorio come ci doveva apparere, se fusse vera la pretendenza della città di Taranto come appare in tutti l’altri termini predetti divisori fra la detta *foresta* d’Oyra et lo territorio tarentino *quod sic*. [...] » (traduction Giovanni Stranieri).

⁴¹² POSO, *Il Salento normanno*, p. 43-79, p. 129 et fig. 1.

ressorts administratifs byzantins ou longobards⁴¹³. Il est alors aisé de mesurer le potentiel des enquêtes portant sur leurs limites et sur leurs marqueurs dans le paysage agraire actuel et passé pour l'étude de l'organisation des espaces et de la structuration territoriale au haut Moyen Âge. Pour ma part, je tâcherai de démontrer que « une archéologie des pouvoirs reste possible à condition qu'elle s'en donne les moyens »⁴¹⁴.

Avant de clore cette section, je m'attarderai pour un court instant sur la tendance maintes fois observée dans ces documents à évoquer la prétendue continuité de ces grands murs en pierre sèche. En effet, il apparaît bien souvent que les pouvoirs et les collectivités concurrentes ont à cœur de décrire comme un mur originellement continu – avant d'être interrompu par des destructions dues soit à l'abandon soit à la construction de voies ou de bâtiments à proximité – des ouvrages qui se présentent *a priori* distincts et distants, bien souvent, de plusieurs kilomètres à l'œil de l'observateur. Dans l'esprit clairement polémique de certains de ces documents, il semblerait donc que le meilleur moyen d'attester la véracité d'un tracé par rapport à un autre consisterait à affirmer son identification à un long et grand mur, tandis que l'absence de celle-ci trahirait le caractère mensonger du tracé défendu par l'autorité concurrente et que l'on conteste.

Or, une nécessaire prudence méthodologique conseillerait de considérer plutôt – du moins jusqu'à preuve du contraire – de tels ouvrages comme des délimitations afférentes à divers finages, domaines, réserves et défens qui se trouvent être disposés le long de la limite territoriale et administrative en objet, laquelle vient s'appuyer ponctuellement tant sur des murs que sur bien d'autres aspects du paysage (cours d'eau, éminences et dépressions du terrain, bâtiments, routes, arbres singuliers, etc.). Nous verrons plus tard à quel point de tels arguments ont pesé dans l'élaboration d'une abondante littérature érudite sur les *paretoni* salentins. Une fois que tous ces éléments de connaissance ont été pris en compte, l'actuel *paretone* de Sava apparaît comme le marqueur local d'une limite importante dans le quadrillage administratif et le paysage agraire, à partir du milieu du XV^e siècle. Si cette affirmation échappe à toute contestation possible, l'existence d'un tel mur au moins une centaine d'années plus tôt paraît assez probable.

Ces cadres territoriaux pré-modernes et modernes pourront être ultérieurement affinés par de futures enquêtes portant sur la documentation écrite. Notamment, de grandes avancées sont à attendre de la publication des registres de la chancellerie des princes de Tarente, entre le XII^e et le XV^e siècle⁴¹⁵. Également, la production normative des autorités

⁴¹³ Voir VITOLO, *Vescovi e diocesi* ; FONSECA, *L'organizzazione* ; ID., *Particolarismo*. Pour une position différente, voir MARTIN, *La Pouille*, p. 565-597.

⁴¹⁴ SCHNEIDER, *Les marges*, p. 91.

⁴¹⁵ Progetto di Ricerca di Interesse Nazionale (PRIN) 2008 « *Il Principato di Taranto (XII-XV sec.)* », sous la responsabilité d'Errico Cuozzo. Dans ce cadre, ce sont surtout Rosanna Alaggio et Simona Palladini qui

municipales à partir de la fin du Moyen Âge ainsi qu'un certain nombre d'archives notariales du secteur concerné ont fait l'objet de publication systématique depuis quarante ans⁴¹⁶. De telles sources sont précieuses pour la connaissance des paysages agraires, des productions, des contrats, du commerce terrestre et maritime – les princes de Tarente disposent notamment d'une flotte militaire et mercantile – ainsi que de l'organisation spatiale au cours du Moyen Âge tardif. Néanmoins, il serait très surprenant qu'elles nous permettent de saisir les dynamiques du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central.

Les mêmes limites concernent les études toponymiques, pourtant très fréquentées au cours des deux derniers siècles, sur lesquelles je reviendrai. Pour l'heure, je tiens à affirmer qu'en l'absence d'attestations dans les sources, les toponymes sont des faits linguistiques et non des données historiques. Dans les campagnes à l'ouest de Sava, des toponymes vivants – tels "Magalastro", "Camarda" et "Corti dell'Oro" – ou bien attestés dans la littérature du XIX^e siècle – tel le « *largo muro di macigni, detto paretone o limitone dei greci o Muro Magno* »⁴¹⁷ – ont fait couler beaucoup d'encre, notamment dans le cadre de propositions faisant de ce grand mur en pierre sèche le vestige d'un *limes* byzantin⁴¹⁸. Par ailleurs, sans négliger ces aspects culturels et linguistiques, pourtant très épineux, le corpus toponymique fourni par les textes, les cartes et la tradition orale modernes caractérise directement un certain milieu – et on questionnera alors des noms de lieux tels "Termiteto", "Bosco", "Laccu", "Grava", etc. – et un certain paysage, encore une fois dans les limites chronologiques imposées par la documentation. L'approfondissement d'un tel corpus apparaît, néanmoins, devoir être mené à une plus petite échelle si l'on veut disposer d'un référentiel suffisamment vaste et si l'on souhaite étudier quantitativement la distribution, la concentration, le gradient de présence/absence de l'ensemble des noms de lieux et de chacune des séries – phytotoponymes, zootoponymes, hydronymes, odonymes, oronymes, etc. – que l'on aura repérées.

Enfin, des enquêtes documentaires thématiques – qui ont été réalisées au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle⁴¹⁹ – signalent un grand nombre d'indices utiles à insérer le *paretone* dans un contexte plus large, encore une fois pour les phases pré-moderne et moderne. Or, quand l'on a affaire à des structures de cette envergure, il est fondamental de pouvoir les rattacher à d'autres marqueurs de l'organisation des espaces (murs, cairns,

travaillent sur le recensement et l'édition exhaustive de la documentation de la chancellerie centrale de la principauté de Tarente sous les Orsini. Voir aussi PIZZUTO, *Le navi del principe*.

⁴¹⁶ Voir, entre autres, CASSANDRO, *Un inventario* ; MAZZOLENI, *Fonti per la storia di Puglia* ; PASTORE, *Fonti per la storia di Puglia* ; ALAGGIO, *Brindisi medievale* ; EAD., *Le pergamene* ; AIRÒ, « *Cum omnibus...* » ; EAD., *Università, baroni, chiese* ; ALFONZETTI, FISTETTO, *I protocolli dei notai*.

⁴¹⁷ COCO, *Cenni storici di Sava*, p. 18-20.

⁴¹⁸ Sur la question, voir STRANIERI, *Un limes* ; ID., *Le « limitone dei greci »*.

⁴¹⁹ TRAVAGLINI, *I limiti* ; CARDUCCI, *I confini*.

bornes, voies, etc.) et aux attestations portant sur l'utilisation des ressources et les cadres administratifs. Par ailleurs, des découvertes fortuites de vestiges en sous-sol, censés appartenir à d'anciens prolongements du *paretone* ont été signalées çà et là et méritent également d'être traités dans le cadre de cette étude⁴²⁰. Cependant, c'est encore une fois à la moyenne échelle de plusieurs territoires communaux que le recensement et la mise en relation de ces différentes données prendra tout son sens, dans les chapitres 6 et 7.

En tout état de cause, il apparaît difficile de détecter par ce moyen l'aspect dynamique d'une telle structure et d'utiliser son potentiel révélateur des transformations des paysages qui se sont succédés autour d'elle au fil des époques ignorées ou peu attestées par les sources écrites. Il est temps, en revanche et filant la métaphore médicale⁴²¹ –, de tenter un « examen clinique » du *paretone*, après en avoir pratiqué l'« anamnèse », si l'on veut en établir le processus de formation et la raison d'être. Quittant ainsi la description des « symptômes » extérieurs, il s'agira de mener à l'intérieur de notre objet d'étude une enquête stratigraphique et taphonomique. Il pourra alors exprimer sa nature de « gisement », ayant stocké des écofacts et des artefacts aptes à nous renseigner de manière séquentielle sur différentes époques. Le *paretone* pourra alors nous apparaître comme un fil conducteur reliant les époques qu'il a traversé, nous livrant les matériaux qu'il a piégés à tout moment de son histoire. C'est à cette condition que l'on pourra atteindre une caractérisation historique et archéologique globale des paysages⁴²².

⁴²⁰ PICHIERRI, *Il « limitone dei greci »*, p. 24-25.

⁴²¹ GINZBURG, « *Signes, traces, pistes* », p. 9-11 ; *ID.*, *Miti, emblemi, spie* (surtout, *infra*, l'article *Tracce, radici di un paradigma indiziario*). Voir aussi TOPOLSKI, *Metodologia*, p. 526 ; VOUILLOUX, *Souçons sur l'indice*.

⁴²² Voir ALDRED, FAIRCLOUGH, *Historic Landscape Characterisation* ; TURNER, *Paysages et relations*.

Chapitre cinquième – Stratigraphie et taphonomie d'un grand mur en pierre sèche

L'étude stratigraphique et taphonomique du *paretone* s'est traduite par la réalisation de deux sondages qui ont abouti à lire une telle construction en tant que résultat d'une série d'aménagements et de processus dépositionnels successifs. Ceux-ci ont révélé, quant à eux, des informations inédites sur l'évolution du paysage végétal, l'exploitation des ressources naturelles par l'homme et l'organisation des espaces, de la fin de l'Antiquité à nos jours. En effet, l'ambition initiale de l'étude archéologique du *paretone* était de vérifier qu'une lecture stratigraphique et chronologique d'une tel ouvrage en pierre sèche était tout simplement possible, compte tenu de la difficulté à reconnaître des couches dans un aménagement en pierre sèche, du contexte partiellement ouvert que ces mêmes couches constituent et du manque prévisible d'artefacts chronologiquement caractérisés. En réalité, l'intégration parmi les stratégies de fouille d'un protocole de ramassage systématique des anthracorestes, puis l'étude taxinomique de ces derniers et la datation 14C de certains d'entre eux ont ouvert des perspectives bien plus vastes.

En revanche, les résultats de ces deux opérations ont dépassé nos espoirs en ce qu'ils ont révélé le potentiel heuristique de ce grand mur en pierre sèche en tant que gisement d'informations sur les paysages alentour, tout au long de la durée de vie de la structure. Ainsi, le *paretone* de Sava – une fois que des techniques de fouille fiables ont été testées – nous est apparu comme une grande archive d'écofacts. Ensuite, la détermination taxinomique et la datation 14C d'un certain nombre d'échantillons nous ont permis de construire une frise chronologique illustrant à la fois l'histoire de la mise en place et des transformations successives du *paretone* et celle de l'environnement et de l'utilisation du sol à l'échelle locale.

5.1 Stratigraphie et taphonomie : la fouille

5.1.1 Une archéologie des (grandes) limites bâties en pierre sèche

Problématiques, modèles, approches comparées (Grande-Bretagne, France, Italie)

Les recherches en histoire rurale ont depuis longtemps investi l'étude des limites parcellaires, au carrefour de l'histoire du droit et des institutions et de l'histoire agraire. Compte tenu de l'importance des formes planimétriques et plastiques de délimitation dans l'organisation de la propriété et de la production, de telles recherches pouvaient, en effet, escompter profiter de textes et d'une iconographie relativement abondantes. Encore fallait-il être en mesure de reconnaître sur le terrain les vestiges correspondant à ces attestations. C'est pourquoi la structure agraire romaine ou plutôt sa forme la plus « canonique » qu'est la centuriation à longtemps joué un rôle fondateur et même solitaire dans ce domaine. En effet, la reconnaissance de ses formes semblait en mesure de caractériser l'action de la romanisation dans le paysage, en lien avec les sources écrites et l'histoire événementielle⁴²³. Jusqu'aux débuts des années 1980, la reconnaissance de ces formes d'organisation de l'espace était presque entièrement confiée à une approche morphométrique. La prospection – pédestre ou aérienne – des vestiges matériels, quant à elle, visait surtout l'identification et la localisation de concentrations d'indices d'occupation du sol (dits « sites »), surtout comme préalable à la fouille⁴²⁴.

En revanche, il a fallu attendre la fin du siècle dernier pour voir se multiplier à l'échelle européenne les travaux sur la géométrie parcellaire, alliant une « archéomorphologie », qui a pour outil essentiel la carte plus que le sol et l'artefact et qui raisonne à l'échelle du territoire plutôt qu'à celle de l'objet, et une « géoarchéologie » chaque jour plus outillée pour une étude fine de l'univers matériel⁴²⁵. Progressivement, ces

⁴²³ CAMBI, TERRENATO, *Introduzione all'archeologia dei paesaggi*, p. 25-33 ; LEVEAU, *Le paysage*, p. 555-557.

⁴²⁴ SNODGRASS, *La prospection*, p. 800-812 ; LEVEAU, CARPENTIER 2013, pp. 11-12.

⁴²⁵ CHOUQUER, *Nature, environnement et paysage*, p. 13-31 ; CHOUQUER, *Crise et recomposition*, p. 13-15 ; BERGER, JUNG, *Fonction, évolution et « taphonomie »*.

pratiques ont été unifiées jusqu'à mutualiser la logique ponctuelle de l'occupation du sol et la logique linéaire et parcellaire de l'organisation de l'espace dans une archéologie globale des paysages historiques applicable à toutes les périodes. Ce rapprochement a été rendu techniquement possible, en particulier, par la collaboration accrue entre archéologues et paléoenvironmentalistes aussi bien que par l'application des méthodes de l'analyse spatiale aux données de prospection et de fouille⁴²⁶. Les grands chantiers d'archéologie préventive ont fourni à ces nouvelles synergies le banc d'essai idéal.

Sur ces bases, l'étude des limites parcellaires se développe dans deux directions réciproquement nécessaires. D'une part, un cadre heuristique novateur s'est constitué autour de l'analyse des « formes du paysage », leurs transformations et transmissions à travers le temps, leur capacité « morphogène » vis-à-vis de l'espace⁴²⁷. Désormais, l'on sait procéder à l'analyse de vastes ensembles parcellaires, à partir de l'interprétation des trames, des modules, des récurrences et des anomalies détectables, d'une part, sur les cartes et sur la photographie aérienne, et, d'autre part, à travers le relevé topographique de leur enveloppe extérieure (murs, haies, bornes)⁴²⁸.

D'autre part, parallèlement aux progrès de la bioarchéologie et de la géoarchéologie, l'on procède désormais à des fouilles concluantes de fossés, murs et autres modelés qui matérialisent la trame parcellaire agraire, en Angleterre, en Europe du Nord ou encore en France et en Italie⁴²⁹. On intègre alors l'étude géométrique et archéologique des trames parcellaires dans une véritable et organique « archéologie du champ »⁴³⁰, qui

⁴²⁶ LEVEAU, *Le paysage*, p. 555.

⁴²⁷ LEVEAU, *Le paysage*, p. 558-560 ; CHOUQUER, FAVORY, *L'arpentage* ; CHOUQUER, *Les formes du paysage* ; ID., *Nature, environnement* ; ID., *Crise et recomposition* ; ROBERT, *Sources et techniques*. Je reviendrai plus loin sur le choix de Gérard Chouquer de fonder le nouveau champ de recherche clairement distinct qu'il a appelé « archéogéographie ».

⁴²⁸ Cette approche a été appliquée dans le Salento par Rita Compatangelo-Soussignan (COMPATANGELO, *Un cadastre de pierre*). Que l'on pense également à l'archéologie des bornes prônée par Laurent Vidal et Hervé Petitot (*Pour une archéologie de la limite et du bornage*).

⁴²⁹ Les chercheurs britanniques ont été absolument pionniers dans ce domaine. Dès les années 1970, l'étude des *reaves* (longues limites parcellaires) du Dartmoor (Devon) en Angleterre, par Andrew Fleming (*The Dartmoor Reaves*) a permis de reconstituer un vaste parcellaire agraire du III^e millénaire av. n.è., fossilisé sous les dépôts de tourbe qui sont venus le recouvrir à partir de l'âge du Fer. Ensuite, à une reprise agricole médiévale fera suite à nouveau une nouvelle poussée de décomposition végétale. Voir aussi SPRATT, *Prehistoric Boundaries* ; WILLIAMSON, BELLAMY, *Property and Landscape* ; GUILAINE, *Vers une Préhistoire agraire*, p. 64-70. En France, des recherches d'abord ponctuelles puis systématiques ont été menées sur de vastes réseaux de parcellaires fossoyés, notamment en Lorraine, en Vallée du Rhône, dans le Bassin parisien et ailleurs : voir, entre autres, BLOUET, FAYE, *Pagny-sur-Moselle*, au sujet de la fouille menée par Vincent Blouet à Pagny-sur-Moselle (54) sur une vaste surface défrichée sur un minimum de 3 hectares, bornée par un paléochenal vraisemblablement devenu marécage au moment de la déforestation, remontant à 1300-700 av. n.è.) ; BERGER *et al.*, *Données paléogéographiques* ; BERGER, JUNG, *Fonction, évolution et « taphonomie »* ; EID., *Developing* ; DESRAYAUD, *Parcellaires fossoyés*.

⁴³⁰ BOISSINOT, BROCHIER, *Pour une archéologie du champ* ; ZADORA-RIO, *Les terroirs médiévaux*. Dans ce domaine l'avance des études préhistoriques est immense : voir BRADLEY, *Prehistoric Fields Systems* ;

pratique tout à la fois l'analyse physico-chimique des sols⁴³¹, la lecture phytoécologique des peuplements végétaux, la détection en photographie aérienne ou au sol de traces de cultures anciennes (sillons-billons, rideaux de cultures)⁴³², la prospection et la fouille des différentes architectures – bâties, plantées⁴³³ ou creusées – qui matérialisent les limites parcellaires dans le paysage actuel. En France, dès 1991 l'on assiste à la parution de l'ouvrage collectif *Pour une archéologie agraire* qui consacre l'étroite collaboration entre archéologie, encore principalement préhistorique, et sciences écologiques⁴³⁴. Si l'implantation et les vestiges des habitats sont bien un reflet de leurs bassins de vie, maintenant il est possible d'étudier topographiquement, stratigraphiquement et taphonomiquement les terroirs eux-mêmes : limites de champs anciens, surfaces cultivées fossiles, objets liés aux travaux agro-pastoraux et sylvicoles, etc. Partout, une archéologie devenue globale a su aller vers une compréhension des dynamiques de transformation des paysages et d'organisation des espaces de façon très significative. D'une part, cela autorise une vision bien plus complète de l'histoire des territoires, non plus exclusivement centrée sur l'habitat. D'autre part, le couplage des analyses planimétriques et topologiques à petite et moyenne échelle et des recherches stratigraphiques et taphonomiques à grande échelle a battu en brèche les lourdes chronotologies parcellaires qui avaient tenu longtemps le devant de la scène.

Face à ces expériences d'outre-Alpes, l'archéologie italienne est longtemps restée sceptique à l'égard d'une archéologie globale de l'espace et du paysage⁴³⁵. Par conséquent, si les approches paléoenvironnementales y sont bien pratiquées, la fouille de réseaux fossoyés et autres structures parcellaires est restée fortement liée à des contextes d'habitat. Il faut, néanmoins, rappeler l'importante « exception ligurienne » : dans cette région, de nombreux chercheurs réunis autour de l'archéologue Tiziano Mannoni et du géographe Diego Moreno ont été à peu près les seuls à mener une archéologie du paysage agro-sylvo-pastoral qui a, cependant, eu du mal à faire école⁴³⁶. Ce n'est que très récemment que des

BRADLEY, RICHARDS, *Prehistoric Fields and Boundaries* ; NIELSEN, *Prehistoric Field Boundaries* ; TINÉ, *Passo di Corvo* ; FOWLER, EVANS, *Plough Marks, Lynchets and Early Fields*.

⁴³¹ LOWVAGIE, LANGOHR, *Soils and Palaeoenvironment Reconstruction*.

⁴³² FOWLER, EVANS, *Plough Marks, Lynchets and Early Fields*.

⁴³³ Voir FERDIÈRE, *Les haies et l'histoire* ; PERREIN, *Archéologie des bocages* ; VERNET, *L'homme et la forêt*.

⁴³⁴ RICHARD, *La palynologie*, en particulier p. 9-11, sur l'histoire du rapprochement archéologie/ sciences dures ; GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire*. Voir, en particulier, l'introduction de Jean Guilaïne, p. 20.

⁴³⁵ STAGNO, *Archeologia rurale* ; GELICHI, *Introduzione*, p. 18-50, 85, 115-205.

⁴³⁶ Voir les numéros 24 et 49 de la revue *Quaderni storici: Archeologia e geografia del popolamento* (n° 24, 1973) et *Boschi: storia e archeologia* (n° 49, 1982). Voir aussi MANNONI, GIANNICCHEDDA, *Archeologia della produzione* ; MORENO, *Scavo stratigrafico* ; *Id.*, *Dal documento al terreno* ; MANNONI, *Metodi sperimentali*, p. 139-140.

travaux véritablement spectaculaires se sont multipliés dans la Péninsule, notamment dans la Vallée du Pô⁴³⁷ et dans le Tavoliere apulien⁴³⁸.

De toute manière, quand on s’y intéresse de près, il apparaît qu’en dépit d’exemples lumineux et pionniers, la quasi-totalité des travaux portant sur les réseaux parcellaires concernent des structures fossoyées. Une telle « préférence » s’explique aisément par le fait que la plupart des grands travaux d’archéologie préventive sont menés dans les grandes plaines alluviales, où les parcellaires ont généralement été matérialisés par des aménagements en creux, faute de pierraille à évacuer et compte tenu de la nécessité d’organiser le drainage. Ensuite, la conservation et la lisibilité archéologique de ces structures, favorisées par la sédimentation et par les dynamiques hydrogéologiques, correspondent parfaitement aux outils d’analyse propres à l’archéologie.

En revanche, les parcellaires matérialisés par des ouvrages bâtis, le plus souvent des murs – en pierre sèche, en pisé, etc. – et/ou des haies vives, n’ont fait que rarement l’objet de travaux systématiques⁴³⁹, pour les raisons exactement inverses : d’abord, ces aménagements de plateaux calcaires ou granitiques se trouvent souvent loin des plaines privilégiées par les concentrations humaines et les grandes infrastructures ; surtout, l’archéologie a longtemps ignoré et évité de telles structures, faute d’outils de lecture adéquats. En revanche, de par leur emprise monumentale dans le paysage actuel, les murs, les levées de terre, tout comme les tumulus, les cairns et toute autre grande construction en pierre et/ou terre ont été l’un des objets favoris d’une archéologie de la perception⁴⁴⁰, sur laquelle je reviendrai en fin d’ouvrage. De toute évidence, encore plus que pour les réseaux fossoyés, quand les archéologues se sont confrontés à la fouille de murs en pierre sèche, cela s’est passé presque invariablement en contexte d’habitat ou en contexte funéraire, le plus souvent, d’ailleurs, sur des sites préhistoriques.

Par conséquent, en France, il a fallu attendre les années 1990 pour assister à des enquêtes sur les parcellaires en pierre sèche, dépassant l’approche topographique et la

⁴³⁷ Entre autres, je tiens à citer les recherches sur la Romagne : FRANCESCHELLI, MARABINI, *Lettura di un territorio sepolto* ; FRANCESCHELLI, *Dinamiques de transmission de la morphologie agraire*.

⁴³⁸ VOLPE *et al.*, *Il ‘Progetto Valle del Celone’*.

⁴³⁹ Là aussi il faut rendre hommage aux travaux anglais qui ont fait longtemps école. Sans prétendre à l’exhaustivité, je souhaite mentionner ici quelques-uns des travaux qui ont le plus compté dans ma formation. Après l’étude classique d’Arthur Raistrick, *Pennine Walls*, publiée en 1946, ce sont les travaux de Fleming, susmentionnés, puis ceux d’Alan Brooks (*Dry Stone Walling*) et surtout l’expérience menée par Richard Hodges dans le Peak District, en Angleterre, sur un vaste ensemble de limites bâties en pierre sèche a été particulièrement fondatrice dans le cadre de ce projet : HODGES, *Wall-to-Wall History*.

⁴⁴⁰ Voir, pour tous, TILLEY, *Interpretative Archaeology* ; *ID.*, *A Phenomenology* ; *ID.*, *Round Barrows and Dykes*.

démarche régressive⁴⁴¹. Quant à l'Italie, ces enquêtes ont été encore plus rares, en dépit de l'exceptionnel patrimoine rural en pierre sèche dont disposent de nombreuses régions du pays et qui a suscité d'importants inventaires et études topographiques. Compte tenu de ce qui a été dit sur la Ligurie, ce n'est du reste pas par hasard qu'au début du XXI^e siècle seule cette région pouvait compter quelques chantiers de fouille portant sur des structures agraires en pierre sèche. Quoi qu'il en soit, aucun projet faisant de cet axe de recherche sa stratégie centrale n'avait encore vu le jour avant le démarrage de la présente enquête⁴⁴².

Serge Lewuillon soulignait, en 1991⁴⁴³, que jusque-là les murs et les abris en pierre sèche avait été entourés par le plus grand scepticisme dans les milieux académiques et ce en raison, sans doute, des excès caricaturaux de la recherche érudite sur l'« architecture traditionnelle ». Il est vrai que, en France comme en Italie, les datations et les interprétations téméraires des « cabanes primitives » ou « gauloises » tout comme les « *paretoni dei greci* » ou « *del diavolo* » ont longtemps fait des ravages⁴⁴⁴. Néanmoins, le temps me semble venu où les progrès de l'archéologie permettent d'interroger ces structures, à commencer par celles qui sont liées à un contexte d'habitat (enceintes, remparts, enclos, cabanes, etc.). Encore rares mais déjà bien structurées, m'apparaissent, en revanche, les enquêtes sur les murs en pierre sèche formant des trames parcellaires régulières d'origine agricole et foncière (ce que la littérature anglaise appelle « *parallel reaves* » et « *cross reaves* »). Ces parcellaires agraires, de par leur étroite et inévitable association à l'habitat (villages, *villae*, fermes, bâtiments rustiques, etc.) et de par leur régularité, peuvent plus aisément être datés sur base métrologique et grâce aux artefacts collectés à proximité⁴⁴⁵. Enfin, en dépit de ces progrès, les grands ouvrages linéaires en pierre sèche (et/ou en terre) isolés en milieu rural – ces « courtines n'étant jamais qu'une droite » dont parle Serge Lewuillon⁴⁴⁶ et que la littérature britannique appelle « *terminal reaves* », « *dykes* »⁴⁴⁷ ou encore « *dry stone boundaries* » – tardent décidément à être mis à contribution dans le cadre de la recherche en archéologie du paysage).

⁴⁴¹ Parmi les travaux qui ont le plus compté dans ma formation et l'élaboration de ma propre problématique, je citerai volontiers les exemples alsaciens et lorrains : SCHWARTZ, *Le Bickenberg* ; GEORGES-LEROY *et al.*, *Habitats* ; GEORGES-LEROY *et al.*, *Les parcellaires anciens fossilisés* ; LAFFITE, *Germiny* ; LAFFITE *et al.*, *Le parcellaire gallo-romain*.

⁴⁴² Voir, pour la Ligurie, CAMPANA, CEVASCO, *Un'area di interesse archeologico ambientale* ; GUIDO *et al.*, *Il paesaggio culturale*. Pour la Pouille, voir STRANIERI *et al.*, *Organizzazione e trasformazioni* ; VAN COMPERNOLLE, *Soletto (Lecce)*.

⁴⁴³ LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 194.

⁴⁴⁴ LASSURE, *Le C.E.R.A.V.* ; LASSURE, REPÉRANT, *Cabanes en pierre sèche*.

⁴⁴⁵ GEORGES-LEROY *et al.*, *Habitats* ; GEORGES-LEROY *et al.*, *Les parcellaires anciens fossilisés* ; LAFFITE, *La formation du parcellaire de Germiny* ; LAFFITE *et al.*, *Le parcellaire gallo-romain*.

⁴⁴⁶ LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 194.

⁴⁴⁷ « *Dyke* », qui indique aujourd'hui une « digue », remonte à l'étymologie plus ancienne de « barrière », sous quelque forme que ce soit (mur et /ou fossé, levée de terre et/ou fossé), éventuellement carrossable sur

C'est très exactement dans ce champ que je souhaite tracer mon sillon, convaincu que les limites bâties en pierre sèche possèdent un très important potentiel archéologique, pourvu que l'on identifie la manière la plus fructueuse de les interroger et compte tenu de leur présence prédominante dans l'espace étudié. En effet, parmi les limites bâties, les murs sont sans conteste celles qui ont le plus de chance de survivre – non sans de nombreuses transformations – au temps. Certes, il s'agit, le plus souvent, de murs en matériaux pauvres, bâtis presque toujours selon les techniques les plus ancestrales et économiques : suivant la disponibilité de matière première et les techniques traditionnelles, il s'agira donc de murs en terre crue (torchis ou pisé) et, bien souvent, de murs en pierre également dite « crue »⁴⁴⁸ ou sèche. Le bois est bien souvent associé à ces matériaux, dont on limite souvent l'usage aux fondations, soubassements ou solins des structures.

Dans de nombreuses régions du monde, une très grande partie des limites agraires sont constituées de murs en pierre sèche, c'est-à-dire de tas linéaires de cailloux posés sans liant. Or, si les archéologues ont su très bien fouiller des limites fossoyées dès qu'on en a conçu l'utilité, les murs en pierre sèche ont été regardé avec méfiance. Il est vrai qu'un mur sans liant présente par définition un aspect ingrat aux yeux de celui qui souhaiterait en lire la stratigraphie. De plus, il s'agit de structures agraires, donc par définition non soumises à une fréquentation intensive, si bien que l'on y trouve très peu de mobilier diagnostique. C'est pourquoi, l'on a longtemps refusé de voir dans ces aménagements un potentiel stratigraphique et taphonomique.

Un tel intérêt est amplement justifié par le caractère spécifique des paysages agraires des Murge et du Salento, où le regard du promeneur, du géographe et de l'archéologue est très vite interpellé par la présence quasi obsessionnelle de constructions en pierre sèche. En effet, la présence importante de sols caillouteux générés par les substrats calcaires et calcarénitiques rend disponible ou oblige à évacuer – suivant que l'homme voit cela comme une ressource ou comme une contrainte – une grande quantité de pierraille. Celle-ci est utilisée dans toutes sortes d'accumulations structurées : tertres ou cairns (localement dits « *specchie* » et « *muriscine* »), annexes et abris temporaires ou

son sommet. Aussi, dans les campagnes de Grande-Bretagne l'on trouve de nombreux *dykes* (le *Offa's Dyke* entre le Pays-de-Galles et l'Angleterre, le plus célèbre est monumental, le *Devil's Dyke* dans le Sussex, les *Grim's Dykes* du Wessex, etc.). D'ailleurs, en Écosse, « *dyke* » est tout court un synonyme de « *wall* » (mur) (*Le Robert & Collins*, s.v.). Voir TILLEY, *Round Barrows and Dykes* ; BELL, *The Archaeology of the Dykes*.

⁴⁴⁸ Les textes de la fin du Moyen Âge en Pouille disent « *ad crudum constructa* » et encore aujourd'hui l'expression « *a crudo* » identifie dans les parlers apuliens la construction en pierre sèche, tandis que celle qui prévoit l'utilisation de mortier comme liant est dite « *a cotto* » (AMBROSI, *L'architettura in pietra a secco*, p. 20 n. 6. Christian Lassure (*Cabanès en pierre sèche*, p. 61), distingue, en revanche, la maçonnerie « à pierre sèche », que caractérise l'absence de mortier, de la maçonnerie « à pierres crues » ou « écrues » qui désigne, pour lui, de surcroît un aspect brut des pierres, utilisées telles qu'elles sont retirées du terrain.

permanents (localement dits « *trulli* », « *pagliare* », « *casedde* », etc.) ou encore constructions linéaires délimitant des parcelles (murées, murets) voire des finages et des territoires (grands murs localement dits « *paretoni* », « *pareti grossi* », « *limitoni* »), qui peuvent parfois atteindre plusieurs kilomètres de longueur et des dimensions imposantes⁴⁴⁹. Ces termes trouvent leur exacte traduction dans le lexique traditionnel de différentes régions françaises : « *murgers* », « *meurgers* » et « *mergers* », « *pierrières* », « *laverons* », « *chirons* » (tas d'épierrement ponctuels ou linéaires, parfois parementés et donc dotés d'une structure), « *capitelles* », « *gariottes* », « *cadoles* », « *cabornes* », « *loges* », « *bories* », « *masets* », « *caselles* », « *paillers* » (cabanes, abris, bergeries, greniers), « *faïsses* », « *restancas* » ou « *restancos* », « *murées* », « *clapas* », « *steinrudeln* », murets, murettes et murailles et autres multiples appellations qui caractérisent le paysage rural de nombreuses régions, notamment du Centre, de l'Est et du Sud de la France⁴⁵⁰.

Or, l'avantage spécifique – que j'entends ici souligner et valoriser dans le cadre de mon enquête – que ces structures offrent à l'archéologie du paysage réside dans le fait que, une fois érigées, la plupart de ces constructions ont toute chance de continuer à marquer le paysage bien longtemps après leur abandon. En effet, l'effort nécessaire à leur évacuation résulterait facilement antiéconomique, d'autant plus que de tels ouvrages ont été en grande partie conçus pour bonifier des nouvelles terres agricoles et sont donc tout naturellement posés sur les sols les plus stériles. S'ajoutent à cela les épierrements successifs qui mènent à l'accumulation des cailloux en périphérie des parcelles exploitées, dans des secteurs inaptes à la culture, où se trouvent éventuellement, par définition, d'anciennes constructions abandonnées : par conséquent, une structure en pierre sèche peut facilement en recouvrir et conserver d'autres plus anciennes. Enfin, même les dynamiques érosives naturelles ne sauraient faire disparaître ces constructions, en raison de la modestie générale du relief et de la faible épaisseur des sols dans la plupart de la région étudiée⁴⁵¹.

Ces ouvrages en pierre sèche exercent en permanence une influence directe ou indirecte sur l'organisation des paysages, par leur présence en surface ou à faible profondeur, transmettant au fil du temps l'empreinte d'une matrice plus ancienne⁴⁵². Inversement, l'on peut aussi postuler que les processus taphonomiques à l'œuvre dans ces structures enregistrent les changements des paysages environnants. C'est pourquoi, la

⁴⁴⁹ SPANO, *La Murgia dei Trulli* ; AMBROSI, *L'architettura in pietra a secco* ; COSTANTINI, *Limitoni e paretoni*, p. 46 ; *Id.*, *Guida*.

⁴⁵⁰ LASSURE, *Le C.E.R.A.V.* ; LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche* ; BOUET (dir.), *Le point sur la problématique des bocages lithiques* ; SCHWARTZ, *Le Bickenberg* ; ENEAU, *Aménagements agraires*.

⁴⁵¹ STRANIERI, *Limites en pierre sèche*.

⁴⁵² C'est pourquoi les actes notariés, les *tavolari*, les visites pastorales sont riches de mentions à « *paretoni* », « *limitoni* », « *pareti grossi* », « *muriscine* », « *limites* », « *parietes diruti* » ou encore « *speccle* » et « *petre ficta* », sans que l'on puisse toujours les caractériser ou les localiser. Voir COSTANTINI, *Limitoni e paretoni* ; MARTIN, *Perception et description*.

fréquence et la capacité de ces constructions à transmettre aux paysages certaines formes planimétriques et matérielles en fait une clef pour pénétrer dans la structure agraire et l'organisation des espaces d'une région comme la Pouille centro-méridionale.

Sur la base de ces considérations a été entrepris un recensement typologique des *paretoni* et *limitoni* des Murge et du Salento⁴⁵³. Les caractères extérieurs ainsi que la distribution spatiale d'une dizaine de ces murs ont été étudiés en relation avec le substrat géolithologique et, par là, avec les bassins d'approvisionnement de la matière première et l'utilisation des sols. Parfois, les sources écrites attestent l'existence dans le passé de ces ouvrages voire celle d'autres constructions similaires aujourd'hui disparues ou transformées.

Un cas d'étude : le plus grand *paretone* apulien

Dans le cadre de ce recensement, un secteur particulièrement intéressant a été identifié au sud d'Oria – siège d'un évêché et des représentants successifs du pouvoir longobard, byzantin et normand – et à l'est de Tarente, sur les communes de Sava (Tarente) et de Manduria (Tarente). Ici, deux sondages ont été réalisés sur le *paretone* situé à l'ouest de la ville de Sava (**doc. 75**) qui se distingue assez nettement des autres limites parcellaires, de par sa remarquable continuité et orientation, qui dépasse de très loin l'échelle de la parcelle, et par le fait d'être par endroits presque entièrement colonisée par une végétation spontanée luxuriante. Cela paraît la caractériser comme une limite qui agit à une échelle supérieure aux autres, qui les précèdent et les dépassent dans sa logique.

Cette approche stratigraphique a permis de lire une telle construction comme le résultat d'une série d'aménagements successifs. Ceux-ci ont révélé, quant à eux, des informations inédites sur l'évolution du paysage végétal, l'exploitation des ressources naturelles par l'homme et l'organisation des espaces, de la fin de l'Antiquité à nos jours.

L'ambition initiale de l'étude archéologique du *paretone* était de vérifier qu'une lecture stratigraphique et chronologique d'une telle délimitation en pierre sèche était tout simplement possible, compte tenu de la difficulté à reconnaître la stratification d'un aménagement en pierre sèche, du contexte partiellement ouvert – et donc soumis à une haute probabilité d'intrusions et de résidus – que ces mêmes couches constituent et du manque prévisible d'artefacts chronologiquement caractérisés. En réalité, l'intégration parmi les stratégies de fouille d'un protocole de ramassage systématique des carporesses et

⁴⁵³ STRANIERI, NAPOLITANO, *Un approccio geoarcheologico*.

des anthracorestes⁴⁵⁴, puis l'étude taxinomique de ces derniers et la datation 14C de certains d'entre eux ont ouvert des perspectives bien plus vastes. En revanche, il n'a pas été possible de mettre à contribution la palynologie, mal servie par des sols oxydants ou trop arides, ni la dendrochronologie, compte tenu de l'inapplicabilité des techniques de datation aux arbustes à cycle de vie court du maquis, au chêne vert et à l'olivier, dont le tronc se creuse à mesure qu'il vieillit⁴⁵⁵.

La mise en place d'une collaboration scientifique autour d'une stratégie spécifique

Compte tenu du contexte géomorphologique et stratigraphique *a priori* ingrat qu'offre à l'archéologue une structure agraire en pierre sèche (absence très probable de mobilier, stratigraphie très peu fiable), j'ai tout misé sur la collaboration forte avec les collègues du Laboratoire d'Archéobotanique de Lecce. Ils m'ont aidé à mettre en place un protocole de ramassage systématique des charbons de bois par tamisage – à sec, au tamis avec maille de 10 mm – ou à l'eau – avec deux tamis (maille 5 mm et 1 mm) – à opérer sur tous les sédiments venant des couches reconnues dans les différents sondages. Ces anthracorestes seraient ensuite lavés, séchés, échantillonnés et soumis à étude taxinomique par Mme Anna Maria Grasso, doctorante rattachée au Laboratoire d'Archéobotanique et Paléoécologie de l'Università del Salento. Enfin, des échantillons seraient sélectionnés, sur la base de leur état de conservation, essence et position stratigraphique diagnostique, pour être confiés au Centro di Datazione e Diagnostica (CeDaD) de l'Università del Salento, pour obtenir des datations 14C.

Ayant repéré ainsi les stratégies les plus prometteuses et configuré d'indispensables collaborations interdisciplinaires, j'ai soumis le projet aux deux laboratoires auxquels je suis rattaché. Au cours de l'hiver 2004-2005, j'ai mis en place un projet détaillé, avec l'aide de Jean-Michel Poisson et de Paul Arthur, que nous avons ensuite soumis aux autorités administratives de la Surintendance Archéologique de la Pouille. Il ne restait, enfin, qu'à vérifier la faisabilité logistique et financière du projet, réunissant des petits

⁴⁵⁴ Voir CHABAL *et al.*, *L'anthracologie* ; MARINVAL, *Les graines et les fruits*.

⁴⁵⁵ Voir RICHARD, *La palynologie* ; BOURQUIN-MIGNOT, GUIBAL, *La dendrologie*. Même le chêne vert et l'olivier, en effet, ne sont pas des arbres mais des arbustes buissonnants. Par conséquent, ils grandissent jusqu'à ce que leur tronc ne puisse plus augmenter de diamètre tout en restant plein, c'est pourquoi il s'élargit et se vide. Ce processus est d'autant plus rapide que le climat est humide : plus de 500 ans sont donc nécessaires en Afrique pour qu'il arrive à son terme, 350-400 en Pouille et environ 200 en Ombrie. Après ce temps, le tronc originaire collapse mais une des nervures de la plante ou un drageon émis par les racines mêmes peut recommencer le cycle. Par conséquent, tandis qu'un chêne millénaire est un individu vieux de mil ans, un très vieil olivier est plutôt le descendant d'un ancêtre qui a vécu au même endroit (LAVEE, *Biologia e fisiologia dell'olivo* ; BARONE, DI MARCO, *Morfologia e ciclo di sviluppo*).

financements en provenance de l'UMR 5648 et la Mairie de Sava⁴⁵⁶. L'on pouvait finalement s'atteler aux opérations de terrain, sur la base des attentes et des questions que voici :

- 1) D'abord, ce qu'on pourrait définir l'ambition la plus modeste de ces fouilles : en effet, on pariait sur l'hypothèse que ces constructions puissent se configurer comme des énormes pièges pour les sédiments, ce qui pouvait faire du *paretone* un gisement archéologique au très grand potentiel pour la connaissance des paysages historiques, pourvu que l'on dispose des outils de recherche les plus opportuns ;
- 2) De façon plus optimiste, l'on espérait pouvoir obtenir des réponses d'ordre chronologique portant sur la première mise en place du *paretone* puis sur les transformations éventuelles qu'un tel aménagement avait pu subir au fil du temps ;
- 3) Enfin, était-ce trop espérer comprendre pourquoi, comment et par qui une telle limite a-t-elle été tracée puis, du moins à l'échelle locale et à un moment donné, monumentalisée sous la forme d'un imposant mur en pierre sèche ? Il s'agissait, à ce niveau, de questionner les fonctions qu'une telle structure a exercées dans son environnement et par là même les paysages agraires dans lesquels est-il permis d'inscrire une telle structure.

Il s'agit d'opérations où l'écofact et donc la bioarchéologie ont pris une place centrale. C'est surtout à partir de ces données qu'il a été possible de mettre en séquence structurale les couches reconnues en fouille, de proposer une histoire environnementale locale, dessinant un paysage agraire et une utilisation du sol. Ensuite, sur la base de ce

⁴⁵⁶ La mise en œuvre de ce projet est le fruit, tout d'abord, d'une collaboration scientifique établie entre le CIHAM, la Soprintendenza per i Beni Archeologici della Puglia et le Dipartimento dei Beni Culturali de l'Università del Salento (Lecce - I). Je tiens à remercier, tout particulièrement, les surintendants successifs M. Giuseppe Andreassi et Mme Teresa Elena Cinquantaquattro ainsi que M. Arcangelo Alessio, responsable territorial, qui ont montré la plus complète attention et disponibilité à l'égard de notre projet. Rien n'eût été possible sans le soutien logistique et la disponibilité dont a fait preuve la Mairie de Sava (Tarente). En particulier, je tiens à remercier M. Luigi De Marco, directeur du service Urbanisme, Mme Adriana Famà, à la tête de la Mairie de Sava comme déléguée du Préfet en 2005, ses successeurs comme Maire de Sava, M. Corrado Augusto et M. Aldo Maggi, Mme Carmela Serio, adjointe à la Culture, et M. Roberto Corrado, adjoint à l'Urbanisme. Enfin, le bon déroulement des opérations a bénéficié de la bienveillance des propriétaires des terrains concernés, Mme Silvia Mancino, M. Antonio Palmatè et M. Antonio Mariggìò. Bien entendu, mes maîtres, collègues et amis des deux universités ont joué pour moi le rôle fondamental. Je souhaite remercier spécialement mes directeurs de thèse, M. Jean-Michel Poisson et M. Jacques Chiffolleau, M. Paul Arthur, mon premier maître en archéologie du paysage, ainsi que Girolamo Fiorentino, Anna Maria Grasso, Christian Napolitano et Xavier Margarit, qui ont suivi chaque étape des opérations de terrain et avec qui j'ai partagé la plupart de mes réflexions.

travail, j’attendrai de l’étude à moyenne échelle proposée dans le chapitre 6 la compréhension de l’insertion de ce mur dans une masse parcellaire, puis dans un territoire vécu, exploité et aménagé par les communautés d’habitants sur la longue durée.

Je tiens, enfin, à souligner que j’ai mûri l’interprétation des résultats de ces deux opérations de fouille au cours de neuf ans. Cela va de soi qu’au cours d’une période aussi longue, ponctuée de conversations, communications, lectures et publications, la contribution d’autres personnes à l’élaboration finale d’un certain scénario est certaine, quoiqu’impossible à quantifier. Je dois donc reconnaître ma dette profonde envers tous ceux qui m’ont permis de bénéficier de leur expertise, de leur point de vue et de leurs critiques.

5.1.2 Résultats des deux campagnes de fouille

Le positionnement des deux sondages

Entre 2005 et 2009, j’ai mené deux campagnes de fouilles sur le *paretone* de Sava, avec l’aide d’une équipe franco-italienne, composée d’archéologues professionnels et d’étudiants, parfois à leur première expérience de terrain, rattachés aux universités de Lyon 2, Lyon 3, Saint-Étienne et Lecce. La première opération a eu lieu du 23 mai au 4 juin 2005, tandis que la seconde s’est déroulée du 06 au 17 juillet 2009. Les deux opérations ont été effectuées sur le tronçon de *paretone* qui traverse le lieu-dit "Camarda", entre les cotes métriques 1023 et 1029 pour la première et entre les cotes 1067 et 1077 pour la deuxième (doc. 62 ; doc. 75).



Le choix de ce tronçon tient aux caractères structuraux du *paretone* dans ce secteur, qui ont été amplement justifiés ci-dessus. En particulier, le site de la première opération (voir figures ci-contre et doc. 84 - 12/13) a été choisi sur la base de trois critères spécifiques. Premièrement, il s’agit d’un nœud stratégique dans la trame parcellaire, car le *paretone* est ici interrompu



Le site du premier sondage, au croisement du *paretone* (à gauche), d’un chemin vicinal et du mur bordier nord de celui-ci (archives G.S.)

par le passage d'un chemin vicinal, ce qui n'arrive qu'une seule fois sur les 2270 m de longueur du mur ; de plus, le mur bordier nord de ce chemin vient se connecter au parement oriental du *paretone*, formant avec celui-ci un angle d'environ 75° (**doc. 84 - 12 à 18**). J'avais désormais l'espoir de caractériser le processus de formation, la chronologie et la fonction de trois structures à la fois, sans oublier la possibilité, fondamentale sur un plan pratique pour une petite opération comme la nôtre, de pouvoir démonter le mur sans moyens mécaniques. Deuxièmement, pour que la fouille de ces trois structures fût la plus rentable possible, il fallait pouvoir compter sur un dénivelé appréciable. En effet, dans ce cas l'on postulait que le mur ait agi comme une « digue » ou une « terrasse », provoquant une accumulation de sédiment sur le versant le plus élevé, à partir du moment de sa mise en place. La détermination et la datation des restes végétaux que l'on collecterait dans ce sédiment pourraient être utilisées comme un *terminus ante quem* pour la datation du grand mur et comme un reflet du paysage végétal postérieur à sa mise en place. À cette fin, nous avons préalablement réalisé un MNT (Modèle Numérique de Terrain) qui a révélé un dénivellement d'ouest en est d'une vingtaine de centimètres, non signalé par la cartographie officielle, dont les courbes de niveau respectent une équidistance minimum de 5 m. Enfin, le *paretone* et le mur en pierre sèche qui borde au nord le chemin susdit délimitent deux des quatre côtés d'une parcelle qui constitue également une intéressante anomalie dans le parcellaire et la voirie vicinale.

Le choix du positionnement de la seconde opération a été élaboré sur la base du bilan de la fouille de 2005. En effet, il a été décidé de rester dans le même environnement, sur un tronçon de *paretone* absolument homogène, afin de pouvoir comparer facilement les résultats. En revanche, il fallait cette fois aborder un segment bien conservé, parfaitement structuré et relativement loin de toute source potentielle d'intrusions et autre forme de pollution stratigraphique, ce qu'était objectivement le chemin vicinal sur le chantier de 2005. Deuxièmement, dans le nouveau secteur visé, 45 m plus au nord, à la cote 1067 (**doc. 62 ; doc. 75**), la largeur du *paretone* se réduit de moitié sur 8 m de longueur, dessinant un de ces nombreux rentrants réguliers qui ont été décrits et discutés plus haut (**doc. 86 - 2/4/9**). Or, l'on escomptait que ces rentrants – opportunément interprétés sur la base de nouvelles données stratigraphiques – constituent l'une des clefs de la compréhension fonctionnelle du *paretone*. Enfin, les conditions à la fois semblables et différentes de ce secteur par rapport au premier site ont permis de mieux comprendre certaines dynamiques dont on avait eu la certitude ou l'intuition au cours de la première opération et en ont ponctuellement confirmé la lecture stratigraphique et chronologique.

Dans les pages qui suivent j'entends présenter analytiquement les données qui nous ont permis de bâtir un scénario d'interprétation. Pour une vision exhaustive de ces deux opérations, comprenant notamment les critères techniques d'organisation du chantier, les

petits sondages qui ont été ouverts en plus des deux tranchées principales (et donc les unités stratigraphiques non citées ici), la totalité des plans et dessins, il faudra se reporter aux rapports de fouille⁴⁵⁷. J'attire seulement l'attention du lecteur sur le fait que toutes les cotes visibles sur les relevés de fouille font référence à un seul et même "point 0", commun aux deux opérations, qui est situé sur le chemin vicinal, à la limite sud de la parcelle 79, à 102,9 m s.l.m. Par conséquent, le niveau du sol étant plus élevé sur le site fouillé en 2009, la lecture, par exemple, d'une cote +202 cm sur le sommet du *paretone* à cet endroit ne traduit pas la hauteur réelle du mur sur son substrat mais sa hauteur relative par rapport au "point 0" et donc à toutes les cotes relevées également dans la fouille de 2005.

Procédés de fouille

Il n'est pas aisé de fouiller un mur en pierre sèche et d'en tirer des résultats concluants. En effet, l'absence de liant dans la mise en œuvre rend le plus souvent illisible les reprises et les transformations qu'une élévation peut subir au cours de sa durée de vie. Par conséquent, une telle structure nous présentera par définition un aspect assez homogène qu'il faudra, en réalité, considérer comme le résultat de la dernière modification, laquelle a effacé toute trace (ou presque ?) des aménagements précédents.

Nous pouvons, certes, espérer reconnaître un niveau d'accumulation structurée (construction, aménagement) de sédiment et/ou de pierres ainsi qu'une couche d'écroulement désordonné (abandon) et même des traces renvoyant au chantier, au déplacement et à la mise en place d'une grande quantité de caillasse. En revanche, il sera impossible de lire toutes les unités stratigraphiques négatives qu'on sait détecter dans la terre et dans les murs liés : ici spoliation, coupe et arasement ne laissent aucune trace⁴⁵⁸. Néanmoins, les artefacts – relativement rares en milieu rural – et, surtout, les écofacts retrouvés dans la structure, fonctionnent, sans oublier la facilité de l'intrusion toujours possible dans ces contextes, comme des *terminus ante quem* qui aident à dater la construction de l'ouvrage.

Notre premier sondage a été réalisé sous la forme d'une tranchée de 3x8 m transversale au *paretone*, sur un nœud du parcellaire formé par le grand mur, qui est axé nord-sud, et un mur plus modeste qui vient s'articuler à son flanc est, bordant sur son côté nord le seul chemin vicinal qui franchit le *paretone* sur la totalité de sa longueur.

⁴⁵⁷ Les rapports de fouille, la documentation originale ainsi que le mobilier collecté ont été remis à la Surintendance archéologique. Une copie des rapports de fouille a été remise à chacun des laboratoires universitaires partenaires du projet.

⁴⁵⁸ Pour une réflexion théorique, appuyée sur plusieurs exemples de fouille, voir LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 216-218.

D'emblée, la possibilité d'une lecture stratigraphique fiable des couches de pierre sèche paraissait éloignée. Par conséquent, nous avons tout misé sur la stratigraphie des couches terreuses que le grand mur couvre et coupe ou qui se lient à ses versants. C'était dans ces couches, opportunément distinguées sur la base des caractères macroscopiques du sédiment et de leur contenu en artefacts et en écofacts, qu'il fallait chercher des indications de chronologie relative pour le *paretone* lui-même.

Nous avons tout d'abord documenté en dessin et en photographie – y compris aérienne, grâce à la mise à disposition d'un camion nacelle de la part de la mairie, doté d'un bras télescopique atteignant les 19,5 m – l'état initial de la structure, afin de garantir une remise en état complète de ce qui constitue une limite cadastrale et de propriété officielle, aux propriétaires des terrains. Puis, l'on a quadrillé une tranchée de 3x8 m qui interceptait le grand mur dans toute sa largeur (4 m), une partie du chemin vicinal ainsi que deux mètres de terrain agricole de part et d'autre (**doc. 76**). Afin de pouvoir positionner chaque artefact dans les trois dimensions, sur un chantier comprenant des élévations assez importantes, à chaque nœud du quadrillage a été disposé un piquet haut de 2 m et la trame ainsi formée a été matérialisée par un cordeau élastique. Les 24 carrés ainsi formés ont été désignés par les lettres A-B-C et les chiffres 1-8. Suite à la décision de fouiller une partie de la chaussée du chemin vicinal, l'on a quadrillé une bande supplémentaire, désignée par le chiffre 0.

Après le nettoyage du sommet du *paretone* – colonisé par une abondante végétation spontanée, dominée par les ronces, et recouvert de toutes sortes de déchets (pièces mécaniques, conteneurs en métal, céramique, verre, plastique, etc.) – puis de sa section bordant au nord le chemin vicinal, nous avons démonté le mur sur une première tranche de 80 cm, nous arrêtant au niveau du sol. Cela nous a donné une vision claire de la section, constituée de deux parements en gros blocs et d'un remplissage de caillasse de toute dimension. Puis, nous avons ouvert la totalité du sondage, en descendant, d'abord, méthodiquement dans le mur, puis, une fois atteint le niveau du sol, en même temps dans les couches terreuses qui la jouxtent et dans les niveaux inférieurs du mur lui-même. Également, nous avons démonté une partie du mur en pierre sèche qui s'articule au *paretone* sur son versant oriental. Enfin, l'on a fouillé une partie de la chaussée du chemin vicinal, à proximité immédiate des deux murs.

Le deuxième sondage a été réalisé 45 m plus au nord, dans un secteur qui n'est traversé par aucun chemin. Surtout, la largeur du *paretone* se réduit ici considérablement – passant de 5,8 à 3,5 m – dessinant un rentrant régulier sur environ 8 m de longueur. Nous avons quadrillé une aire de 10x14 m, orthogonale à la structure, afin d'inclure le mur et les couches terreuses qu'il couvre et coupe ou qui s'appuient sur lui, sur toute la longueur du

rentrant (**doc. 78**). Les résultats diagnostiques ont été livrés par les bandes désignées par les lettres A-F. Le *paretone* a été démonté à partir des carrés C5 et D5 à C8 et D8, par extraction et dégagement progressif du remplissage, d'abord, puis des parements.

Toutefois, ce deuxième sondage présentait une difficulté logistique par rapport à l'opération précédente. En effet, en éventrant un tronçon complet du mur – qui présente ici une hauteur comprise entre 1,6 et 1,8 m – il fallait éviter l'écroulement des sections ainsi créées. C'est pourquoi, l'on a respecté une pente non supérieure à 30 à 40%, si bien que les sections s'étendent en réalité dans la totalité des carrés 5 à 8, dans les coordonnées A, B, E, F. Une fois que le paléosol a été atteint, nous avons étendu la fouille à toute la tranchée, de manière à pouvoir lire en plan et par phases les relations entre le grand mur et ces couches composées de terre et affleurements du substrat plus ou moins égalisés par la mise en place de blocs, de moellons et de cailloux. Ce travail de fouille et de relevé a été arrêté une fois atteint avec certitude les niveaux de substrat rocheux et de terres stériles, non concernés par l'intervention humaine et ses conséquences, mêmes les plus indirectes. Enfin, si lors de la première campagne notre attention portait principalement sur les sections de la structure, pour une première lecture chronologique, en 2009 le positionnement du sondage montre que l'on a voulu également approfondir la dimension planimétrique et fonctionnelle.

Le protocole de terrain élaboré en amont et en collaboration avec les archéobotanistes a été identique pour les deux opérations. D'un côté, l'on a prêté la plus grande attention à tout changement de module moyen et à la disposition de la pierraille qui constituent les parements et le remplissage du *paretone*, afin de distinguer des niveaux différents et éventuellement des interfaces significatives. À la fin du travail, l'on dispose, dans les deux cas, d'une série de plans et de plusieurs coupes qui rendent compte de la mise en place progressive et de la stratification du mur, des couches terreuses qui l'entourent et de leurs transformations.

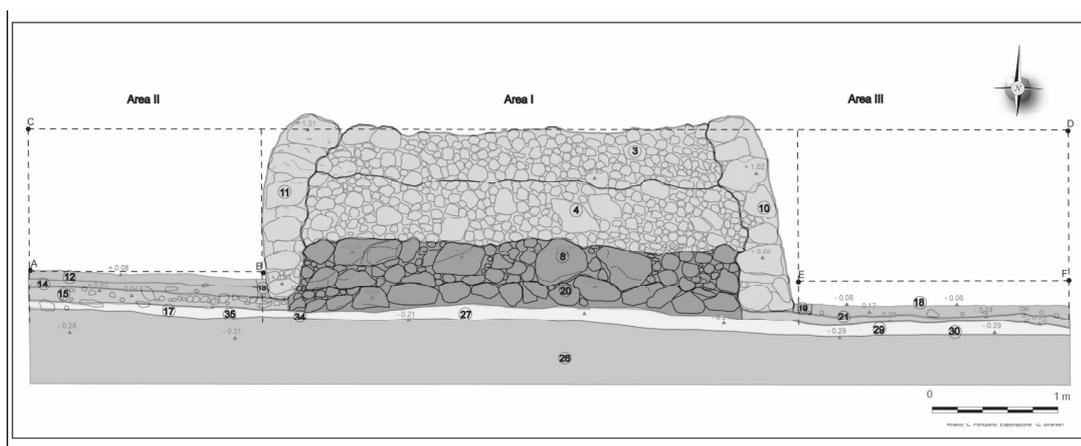
Surtout, nous avons fouillé très attentivement les sédiments présents dans les assises de pierres ainsi que les couches terreuses que le mur coupe ou recouvre, sur lesquelles s'appuie, auxquelles il se lie ou qui se sont accumulées contre lui. Enfin, la certitude – non démentie par le terrain – de pouvoir très peu miser sur le ramassage d'artefacts pour caractériser et dater les unités stratigraphiques nous a rendus très attentifs à la collecte des fragments végétaux, carbonisés ou non. Ainsi, tous les carpo- et anthracorestes repérés en cours de fouille ont été prélevés, puis l'on a procédé au tamisage – à sec ou par flottation – d'échantillons de sédiment, en raison d'un sceau sur cinq.

La lecture stratigraphique

Il apparaît intéressant de présenter en séquence les résultats des deux campagnes, car les conclusions auxquelles on aboutissait au terme de la première, cohérentes avec les données qui en étaient issues, ont pu être utilement corrigées suite aux résultats de la deuxième.

La première campagne

La première campagne de fouilles a abouti à une première lecture chronologique du *paretone*, du chemin vicinal qui le traverse et du mur en pierre sèche qui borde celui-ci⁴⁵⁹. La construction, qui apparaît de l'extérieur comme un aménagement homogène, a révélé une stratigraphie relativement complexe, que l'on pouvait lire comme le résultat d'au moins deux actions d'accumulation structurée (voir figure ci-contre et **doc. 77**). Ces deux



Relevé de coupe à la fin du premier sondage (Relevé : C. Portulano – DAO G.S.)

actions successives se distinguaient, en effet, tant par leur appareillage que par les artefacts et les écofactes qu'ils contiennent et qui seront présentés dans la section suivante.

Tout d'abord, la structure prend appui sur un paléosol agraire, à peine arasé, sans véritable fosse de fondation (US 17-27-29-30-34-35), qui a été ensuite recouvert par l'aménagement. Ce sol a été recouvert par deux assises de pierres de moyenne et de grande taille et d'une terre très compacte, qui nous apparaît aujourd'hui avec une largeur d'environ 3,5 m et une hauteur d'environ 0,45 m (US 8-20). Cette couche de pierraille est en partie prise entre les bases de deux parements (US 10-11) qui ont du être, toutefois, plusieurs fois refaits, comme le montrent à la fois la stratigraphie et plusieurs éléments de datation dont il sera rendu compte plus loin. Dès sa première mise en œuvre, cette structure

⁴⁵⁹ Pour une présentation détaillée des résultats du premier sondage, voir STRANIERI *et al.*, *Organizzazione e trasformazioni* ; GRASSO *et al.*, *Brick in the wall*.

linéaire fonctionne comme une « digue », qui bloque les colluvionnements venant de l'ouest en raison d'une faible pente (US12-13-14-15).

Par la suite, cette première construction sera recouverte par un remplissage d'un 1 m environ d'épaisseur (US 3-4), en petit ou moyen appareil (assez différent par rapport à la couche inférieure), contenus par deux parements en moyen voire grand appareil au fruit plutôt prononcé. Ces couches constituent l'enveloppe extérieure du *paretone* et ils portent la trace des réintégrations et amplifications successives. En dépit de ces différences, l'absence d'une couche d'abandon sur la crête du niveau inférieur interdisait de conclure à l'existence d'un important hiatus chronologique entre la mise en place des deux niveaux. Sur ce plan, l'actuel *paretone* paraissait bien hériter d'un projet conçu et entièrement réalisé en un temps très bref. En revanche, le contenu en artefacts et en écofacts des deux contextes était, dans cette première opération, très différent, ce qui nous a fait pencher en faveur d'une longue durée de vie du premier aménagement, sans pouvoir pour autant proposer une lecture fonctionnelle de celui-ci.

Quant aux couches terreuses situées sur les deux versants du mur, une différence importante a été observée entre les sédiments situés à l'ouest et ceux situés à l'est. Sur le versant occidental, plus élevé, sous le sol agraire actuel (US 12-14), de couleur rouge et relativement aride, l'on a observé un horizon de terrain brunâtre (US15) épais d'environ 20 cm, qui peut être lue comme un niveau généré dans le temps long sous l'action biologique. En effet, cet horizon a révélé une grande quantité de charbons de bois, dont la fiabilité stratigraphique est très importante : ils ont des angles vifs et se trouvent donc en position primaire. Or, compte tenu de la pente naturelle du substrat (O-E), le processus de formation de cette couche a été interprété comme une accumulation due aux agents atmosphériques, à l'accumulation gravitaire après la mise en place de la structure, qui a fait barrage. Ensuite, la bioturbation a fait le reste. À proximité immédiate du parement (US13), ce sédiment est apparu particulièrement humide, organique et riche en écofacts, sans doute en raison de la présence même du mur, qui attire la microfaune et est colonisée par la végétation spontanée, qui est ensuite régulièrement incendiée par les agriculteurs.

En revanche, sur le versant oriental, tandis qu'on retrouve des caractères similaires aux couches superficielles (US 16-21), on n'a pas rencontré une couche de sédiment organique comparable.

La seconde campagne

L'opération de 2009 nous a permis de préciser voire de modifier ces premières conclusions⁴⁶⁰. Ici, la première intervention identifiée (US 14-20-24) correspondait très bien à un paléosol agraire recouvert par la structure en pierre sèche (**doc. 79 ; doc. 80**). Entre les affleurements rocheux de ce substrat l'on a disposé des moellons voire des blocs de grandes dimensions afin de créer une surface approximativement égale. Ailleurs, le comblement de ces dépressions s'était fait naturellement par pédogenèse d'un sédiment très compact et aride (**doc. 86 – 18 à 23**). Ce paléosol est donc déjà un aménagement préalable et fonctionnel à la création d'un plan de pose, sur lequel a été ensuite bâtie le *paretone*.

Recouvrant ce contexte, l'US8 constitue une couche assez puissante, d'une épaisseur allant de 20 à 40 cm, qui est fortement intégrée au paléosol. En effet, il s'agit de la première assise du *paretone*, constituée de blocs de moyennes et grandes dimensions, d'une partie du paléosol, soumis à des processus de bioturbation en raison de la présence de microfaune, et de beaucoup de terre d'infiltration. L'importance de ce sédiment a été amplifiée par la pénétration de la végétation spontanée (lianes et arbustes) qui est venue chercher du nutriment dans un environnement protégé, relativement humide et riche de microfaune. L'US8 entretient une relation d'équivalence avec les US 9 et 10, qui constituent le plan de pose, à l'interface entre la première assise des deux parements et le substrat. Ces deux unités sont constituées d'un sédiment noirâtre, très organique et très riche en écofacts. En réalité, elles ne se distinguent de l'US8 que par cet aspect quantitativement plus significatif, qui peut être dû à leur position plus ouverte vers l'extérieur du *paretone* et donc au piégeage de résidus provenant de la croissance, de la putréfaction ou de l'incendie de la végétation spontanée qui pousse sur les parements. D'ailleurs, l'épaisseur plus importante et la concentration de charbons de bois plus importante in US9 par rapport à US10 peut être justifiée dans ce scénario, puisque la présence d'un olivier centenaire sur le versant est peut avoir imposé un nettoyage beaucoup plus fréquent à proximité de l'US10 tout en y interdisant l'utilisation du feu. Enfin, ces deux US se distinguent, en théorie, de l'US8 également en raison de la pollution beaucoup plus importante que ce dynamiques végétationnelles ainsi que la réfection récurrente des parements doit avoir engendré.

Sur ce contexte de gros blocs et terre d'infiltration très organique, l'on trouve, ensuite, les composants essentielles de la masse du *paretone*, telle qu'on la perçoit de l'extérieur : un blocage de cailloux de toute dimension (US7), ramassés dans les champs environnants et approximativement disposés afin de remplir l'espace compris entre deux

⁴⁶⁰ Les premiers résultats du deuxième sondage ont été évoqués à l'occasion d'une communication (GRASSO *et al.*, *The dry stone wall ; EID., Brick in the wall*). Leur publication définitive sera assurée dans le cadre de la publication de cet ouvrage.

robustes parements (US 2-3). Épaisse d'environ 80-100 cm, cette masse ordonnée de caillasse se distingue nettement de l'US8 en raison de son aspect ouvert – accentué par les arbustes qui la traversent – où la terre d'infiltration est bien plus rare mais non absente, ayant gravité vers la base du mur. Les parements, au fruit assez prononcé afin d'accentuer leur stabilité et leur aptitude à contenir la masse intermédiaire, sont composés de pierres calcaires de moyennes et grandes dimensions, brutes ou à peine ébauchées afin de favoriser la statique. Le parement oriental dessine, dans ce secteur, un rentrant assez profond, sur une longueur de 7,5 m. Les blocs qui constituent la première assise des parements présentent une base pratiquement plate : ils ont été choisis soigneusement, afin d'offrir une grande stabilité.

Entre les sommets des deux parements et couvrant ce contexte homogène et très bien structuré, se situe un niveau épais d'environ 50 cm, constitué de débris calcaires de moyennes et surtout petites dimensions, qui ont été amassés pêle-mêle afin de constituer une surface sommitale plane et stable (US 1-5-6). La structure de ce niveau superficiel est très ouverte, offrant de très nombreux interstices à l'infiltration des plantes, des petits animaux et des particules transportées par les agents atmosphériques. Néanmoins, en dépit de ce caractère, l'on ne rencontre ici que très peu d'artefacts, exception faite des cartouches de chasse et des débris en tout genre abandonnés sur la crête du mur. Ce caractère homogène qui permet d'affirmer l'égalité de ces trois unités ne s'applique, en revanche, pas à l'US4 qui identifie l'angle sud du rentrant, sur le versant est. En effet, à cet endroit nous avons pu observer un module moyen des pierres plus important, probablement en raison de la position cruciale de ce segment de *paretone*, qui demande un renfort statique. Par conséquent, l'US4 apparaît davantage homogène au parement (US2) qu'au remplissage (**doc. 78**).

Enfin, la lecture des couches terreuses sur les deux versants du mur offre au moins un aspect intéressant. Disons d'emblée que le microrelief de ce secteur, absolument horizontal, n'autorise aucun phénomène de colluvionnement par gravité. La genèse de telle ou telle couche devra donc être expliquée autrement. Sur le versant oriental, on n'a reconnu qu'un niveau couvrant le substrat rocheux aménagé (US20) : il s'agit de l'US17, une couche épaisse de terre rouge de 30 cm en moyenne, dont la haute teneur en charbons de bois et la forte présence de racines et de microfaune témoignent le statut de sol agricole, régulièrement désherbé, incendié et épierré. L'unité en question partage cet aspect, sur le versant ouest, avec les US 11-16, tandis qu'à proximité immédiate du parement ouest, la terre rouge laisse la place à une couche plus organique, de terrain brunâtre, homogène et sans doute liée à US9. Il est plausible que la différente genèse de cette unité soit due à la présence d'une importante végétation spontanée colonisant le *paretone*, qui est ensuite régulièrement incendiée voire coupée et laissée pourrir aux pieds du parement. C'est à

l'évidence la construction même du grand mur qui a enclenché ce processus, retenant l'humidité et attirant les plantes calcicoles et rudérales. Si le même processus n'aboutit pas à un sédiment comparable sur le parement oriental, cela doit être dû – comme c'était déjà le cas pour les US 9-10 – à la présence d'une plante d'olivier à l'est, dont l'entretien a demandé un nettoyage et une évacuation plus fréquents des mauvaises herbes et interdit le nettoyage par le feu.

5.1.3 Détermination des artefacts et des écofacts. Datations

La détermination des artefacts

Lors de la campagne de 2005, le paléosol agraire (US35), oblitéré par la construction du premier niveau du mur, a restitué 82 fragments en pâte réfractaire, de probable production locale (**doc. 81 - 1/2 ; doc. 82 - 1 à 6**). Ces tessons, bien que très dégradés (altérations mécaniques, érosion, labour ?), ne comportent aucune trace de roulement, ce qui permet d'affirmer leur position primaire. En outre, la grande homogénéité des caractères macroscopiques de leur pâte ainsi que l'absence complète d'autre mobilier céramique dans ces horizons constitue un élément de présomption suggérant qu'il s'agisse d'un même individu. Le seul tesson diagnostique correspond à un fond ombiliqué, qui peut être confronté avec les productions de céramiques communes destinées à la cuisson des aliments répertoriées dans la province de Lecce – sous le nom de *pentole Tipo Apigliano* – et qui sont désormais attribuées aux VII^e-VIII^e s.⁴⁶¹ (**doc. 81**). Si l'état et l'aspect macroscopique de ces tessons n'autorisent au mieux qu'une datation très générique au premier Moyen Âge, la suite des événements a pleinement confirmé cet horizon chronologique, par la datation 14C de plusieurs anthracocrestes.

Ensuite, deux fragments contigus appartenant à la paroi d'un conteneur de transport (**doc. 81 ; doc. 82 - 7 à 9**) ont été collectés à l'interface entre US20 et US8. L'expertise céramologique a permis d'attribuer ces deux tessons à une amphore globulaire dont la forme pourrait dériver de la tradition des *Late Roman Amphora 2*, dont les très nombreuses versions se sont échelonnées du VI^e au IX^e siècle, dans plusieurs régions méditerranéennes.

⁴⁶¹ STRANIERI *et al.*, *Organizzazione e trasformazioni*, p. 266-267 et fig. 9. Je remercie Paul Arthur, Marco Leo Imperiale, Carlo De Mitri et Valeria Melissano, de l'Università del Salento, pour leur expertise. Ces productions ont été identifiées et publiées pour la première fois à Otrante en 1992 : ARTHUR *et al.*, *Fornaci altomedievali ad Otranto*, fig. 11. Dès cette époque, les auteurs expliquaient que cette forme était la plus commune des productions des potiers otrantais. Le confront le plus proche était fourni par des pots à cuire produits à Corynthe dans la première moitié du X^e siècle et à Otrante même dès le IX^e siècle. Pour d'autres possibles confronts, voir PATTERSON, WHITEHOUSE, *Medieval Domestic Pottery*, p. 94-95, 408 ; ARTHUR, *Grubenhäuser nella Puglia bizantina*, fig. 6 ; LEO IMPERIALE, *Otranto*, p. 335, fig. 4.

La pâte riche d'inclusions calcaires suggère une provenance d'Italie méridionale (Calabre, Sicile ou Campanie) et, plus précisément, la présence de bauxite suggère fortement une provenance salentine. L'absence d'inclusions micacées exclut, en revanche, une provenance égéenne ou d'Asie mineure⁴⁶². Sur la base de ces observations macroscopiques, ces deux fragments peuvent être inscrits dans un horizon temporel allant du VI^e siècle tardif au IX^e siècle inclus.

Le dernier élément de datation venant de la fouille de 2005 est représenté par un fragment de céramique *graffita policroma* que les éléments décoratifs datent du XVI^e siècle (**doc. 82 - 13/14**)⁴⁶³. Ce tesson a été retrouvé à l'interface entre US15, US13 et le parement ouest (US11). L'atelier de production pourrait se trouver soit à Manduria soit à Cutrofiano (Lecce), mais la proximité géographique ferait préférer la première hypothèse. Le motif décoratif est très commun et dure tout au long du XVI^e siècle et encore pendant les premières années du siècle suivant.

Enfin, les couches supérieures (US 3-4) du remplissage du tronçon de mur investi en 2005 ont restitué une quantité très importante de céramique moderne et contemporaine (dont au moins deux grands bassins à bord retourné), des fragments de verre (récipients et plaques) et autres déchets en tout genre. La différence de contenu en artefacts est donc frappante entre ces contextes et les niveaux inférieurs, où les artefacts sont rarissimes.

La deuxième opération, quant à elle, n'a pas enrichi significativement la liste des artefacts. En effet, l'US20 (carrés C10, D10, E10, C9), qui appartient au paléosol agraire, est la seule à avoir restitué un petit nombre (18) de tessons de céramique. En l'absence de toute partie diagnostique, la seule observation de la pâte, homogène et sans revêtement, ne permet d'avancer aucune hypothèse quant à la forme et à la datation. Néanmoins, la couleur et le grain pourraient rapprocher ces matériaux de la céramique africaine de la moyenne et tardive époque impériale⁴⁶⁴. Toujours dans ce paléosol (US14), un autre fragment de paroi isolé et sans aucune décoration reste absolument indatable. De même, l'US8 n'a restitué qu'un fragment de verre et un tesson de céramique nue, indatables. Enfin, le parement occidental (US3) (carrés D7-D8) a restitué deux tessons de céramique vraisemblablement d'époque moderne.

Par ailleurs, deux têtes de clous métalliques ont été collectées dans chacun des deux sondages. La seconde provient de SCP 2009/ US20 (carré E10) et apparaît non

⁴⁶² ARTHUR, PATTERSON, *Ceramics*. Je remercie aussi Paul Arthur et Carlo De Mitri pour leur aide irremplaçable à ce sujet.

⁴⁶³ Voir CASTRONOVI, MATTEO, *Le produzioni di ceramica graffita*, p. 11-31, tav. I.

⁴⁶⁴ Je remercie Paul Arthur, Marco Leo Imperiale, Carlo De Mitri et Valeria Melissano, de l'Università del Salento, pour leur expertise.

déterminable (**doc. 88 – 6/7**). Quant à la première (**doc. 82 – 10 à 12**), elle a été retrouvée dans SCP2005/ US8 et peut être décrite comme le sommet d'un clou de maréchal-ferrant de petites dimensions. Le fragment ici présenté trouve des confrants dans les types à tête trapézoïdale, diffusés dans toute l'Europe aux XV^e- XVI^e siècles. En effet, les outils du ferrage des chevaux ont été définitivement standardisés à cette époque⁴⁶⁵.

Enfin, en 2009, ont été retrouvées, à l'interface entre le parement est (US2) et US7, à la limite sud des carrés D7 et D8, 1,20 m en-dessous du sommet du mur, deux semelles de chaussures de sport modernes – de type « Bowerman », qui en fut l'inventeur à la fin des années 1960 – donc approximativement datées des années 1970-1990 (**doc. 88 – 1 à 5**). Si une telle découverte peut prêter à sourire, elle n'en confirme pas moins pleinement les autres datations basées sur les artefacts et les écofacts, tout comme elle constitue la plus frappante démonstration des réfections continues auxquelles les parements de ces murs ont été constamment soumis.

En conclusion, la fouille de 2009 n'a apporté aucun élément de datation basé sur le mobilier, à l'exception des semelles susdites. Si nous n'avions pas misé sur la collecte d'écofacts, il faudrait donc s'en tenir à, la datation – par ailleurs relativement aléatoire – des artefacts livrés par la première opération, que les résultats de la seconde ne contredisent pas.

La détermination archéobotanique des taxons collectés en fouille

La détermination taxinomique des restes végétaux a été menée par Mme Anna Maria Grasso, du Laboratoire d'Archéobotanique de Lecce. L'insertion de ces données dans la lecture stratigraphique et donc les erreurs éventuelles d'interprétation n'en sont pas moins de la responsabilité de l'auteur de ce mémoire.

Parmi les centaines d'anthracorestes et de carporestes récoltés en 2005, Anna Maria Grasso a étudié un échantillon représentatif, en provenance des couches qui me sont apparues comme étant les plus stratégiques pour la compréhension du *paretone* et des couches terreuses qui le contiennent. La procédure de nettoyage, préparation, observation au microscope et les critères de détermination taxinomique ont été présentées par Mme Grasso dans le rapport de fouille. Cette étude a permis de déterminer 460 anthracorestes provenant de la tranchée principale, appartenant à 11 taxons différents (**doc. 91 – 4/5**). La

⁴⁶⁵ La typologie des fers à cheval et celle des clous qui en dépend étroitement ont fait l'objet d'études spécialisées, particulièrement françaises et suisses. Voir PIPONNIER, *Le château d'Essertines*, p. 145 ; BRUNNER, *Eine Typologie von Hufnägel*, en particulier fig. 3; HICKS, HICKS, *The small objects*, p. 301. Je remercie Jean-Michel Poisson pour ces indications.

quasi-totalité des résultats sont représentés graphiquement dans les documents annexes, auxquels je renvoie.

Le US 17 et 20, qui correspondent respectivement au paléosol et au premier niveau de la structure – en grande partie constitué de sédiment appartenant au même paléosol – ont restitué essentiellement de la bruyère (*Erica sp.*), une plante qui privilégie les terrains pauvres mais plutôt acides, ce qui n'est pas le cas du substrat calcaire dominant dans ce secteur. Son évidente prédominance dans le spectre anthracologique trahit alors la fréquence des incendies, car il s'agit d'une plante pyrophile, ainsi qu'un certain surpâturage, auquel généralement survit justement la bruyère, comme l'asphodèle ainsi que les plantes épineuses⁴⁶⁶. L'analyse des écofactes collectés dans l'US27 – non représentée dans le tableau annexe – a confirmé pleinement ce paysage de maquis bas dégradé.

Face à ce spectre taxinomique, l'US8 se caractérise par la prédominance du chêne vert (*Quercus ilex* L.) et – relativement au seul carré B4 – de l'olivier (*Olea europaea* L.) sauvage ou cultivé. Cela indique la présence d'un paysage arboré autour du *paretone*, dont la structure très ouverte a agi comme un réceptacle pour les restes végétaux environnants qui se sont déposés dans la structure, en même temps que la terre de remplissage amenée par la microfaune et générée par la présence d'arbustes colonisant le mur.

Quant à l'US15, dont la stratigraphie dessine un processus de formation par accumulation gravitaire contre le versant occidental du *paretone*, elle témoigne d'une évidente prédominance de l'olivier, avec un cortège composé du chêne vert, du charme-houblon (*Ostrya carpinifolia* Scop.), du myrte (*Myrtus communis* L.), de la bruyère, de la salsepareille (*Smilax aspera* L.) et du nerprun (*Rhamnus* L.), non incompatible avec ce qui semble être le reflet anthracologique d'une plantation d'oliviers. À la lumière des observations menées à l'occasion de la deuxième opération, une relation d'égalité substantielle semble pouvoir être établie entre les couches SCP2005/US15 et SCP2005/US13, dont les limites ont donc été modifiées pendant la reprise définitive de la documentation issue de la fouille. Plutôt que se trouver superposée à l'US15, l'US13 semble plutôt en constituer la partie la plus puissante et organique, à proximité immédiate du mur, contre lequel elle s'est accumulée. Cela explique le fait que deux fragments de *Prunus* finalement attribués à US13 aient été initialement répertoriés dans l'US15 et envoyés comme tels au CEDAD pour une datation 14C. Or, l'US13 et l'US15 présentent en réalité le même caractère très organique, selon un gradient croissant au fur et à mesure que l'on s'approche du mur, si bien que le relevé de coupe réalisé en 2005 peut être considéré caduc vis-à-vis des observations enregistrées dans les relevés réalisés en 2009.

⁴⁶⁶ MARCHIORI *et al.*, *Guida Botanica*, p. 37-40 ; CASTELLETTI, *Legni e carboni* ; FENAROLI, *Flora mediterranea* ; PIOTTO *et al.*, *La ripresa della vegetazione* ; VERNET, *L'homme et la forêt*, p. 7-10, 194.

Enfin, les couches superposées à US15, dont le mode de formation (accumulation et présence de conditions plus humides et surtout d'incendies fréquents des mauvaises herbes) est le même mais dans une phase vraisemblablement plus tardive, car le parement ouest a oblitéré un tesson de *graffita policroma* datant du XVI^e siècle, ont restitué huit taxons différents qui semblent attester un nouveau changement dans le paysage végétal. Outre les plantes déjà présentes, l'on détecte maintenant, myrte (*Myrtus communis* L.), ciste (*Cistus* L.), charme-houblon (*Ostrya carpinifolia* Scop.), *Maloideae* (une sous-famille des *Rosaceae*, à laquelle appartiennent, entre autres, le pommier, le poirier et le cognassier), sureau (*Sambucus* L.) et qui renvoient à une utilisation du sol plus variée et probablement à une présence humaine plus fréquente. La prédominance de l'olivier est complète dans l'US14, tandis que les échantillons superficiels, surtout ceux venant des couches terreuses situées à l'est du mur se sont révélés absolument non concluants : les taxons étudiés sont apparus non déterminables.

La campagne de 2009 a permis d'étudier un échantillon représentatif de 236 anthracorestes provenant de la tranchée de sondage principale (**doc. 92**). Sur le plan quantitatif, l'on observe une concentration maximale dans l'US8, suivie, dans l'ordre, des US 9, 14, 20 et 10. Même lorsque l'on exclue de ce bilan le tiers environ d'exemplaires indéterminés (29,6%), l'US8 reste largement en tête, suivie des US 10, 20, 9, 14.

Le spectre taxinomique des taxons déterminés met en évidence, en premier lieu, une forte présence de bruyère, parfois arborescente dans toutes les unités mentionnées (81 fragments, un tiers du total, 42% des exemplaires reconnus). La concentration et la prédominance sont tout particulièrement fortes dans l'US20, qui correspond au paléosol recouvert par la *paretone* (14 sur 70) et encore davantage dans l'US8, qui identifie les premiers niveaux du mur (32 fragments sur 70). Suit l'olivier, avec 14,5% du total des restes reconnus (y compris un exemplaire probable), qui est présent dans les US 8, 10, 20 et 24 mais avec une seule concentration importante dans l'US10 (16 fragments, les deux tiers du total du sondage). Viennent ensuite l'arbousier (*Arbutus unedo* L.) et le myrte, qui représentent respectivement 10,25% et 9% du total déterminé. Le premier n'est présent que dans les US 8 et 9; le deuxième, quant à lui, a été reconnu seulement dans l'US8. Il faut, ensuite, signaler des fragments du genre *Maloideae*, avec 7,25%, ainsi que des fragments du genre *Pistacia* (*Pistacia cf. lentiscus* e *Cf. Pistacia sp.*) avec 7,21% (dont un quart probables). Les premiers se trouvent dans les US 8 (7 sur 12 fragments), 14 et 20, tandis que l'on a repéré les derniers dans les US 8, 9, 14 et 16. Enfin, l'on repéré quelques fragments appartenant à trois autres espèces, bien moins représentées mais qui ne sont pas pour autant peu indicatives. En effet, on observe la présence de 7 fragments de

salsepareille, dont 4 dans l'US15 et 2 autres dans les US 20 et 24. Puis, l'on signale la présence de 5 fragments (dont 2 probables) de chêne, probablement chêne vert, dont 3 dans l'US8 et les deux autres dans les US 14 et 16. Enfin, l'on a trouvé 4 fragments de vigne, tous dans l'US9.

Quant aux carporestes, leur quantité apparaît négligeable. Sur l'ensemble des sondages de 2009, nous n'en avons ramassés que 10. Outre un reste indéterminé et 4 échantillons frais, on a donc recensés deux pépins de vigne provenant d'US8 et d'US20 ainsi qu'un cotylédon d'olivier dans l'US24. À signaler également les 2 restes d'akène (gland) de chêne dans l'US22 (sondage 2). Globalement, les US 8, 9, 14, 20 et 10 ont restitué de très nombreux charbons de bois carbonisés tandis que les US 24, 15 et 16 sont apparues beaucoup moins organiques.

La mise en regard de ces données avec le diagramme anthracologique issu de la précédente opération fait apparaître un scénario en partie différent. En effet, tandis qu'en 2005 on saisissait une évolution assez claire autour de trois paysages végétaux différents tout au long du Moyen Âge, ici tant la variabilité taxinomique que le diagramme anthracologique par taxon et par couche reflètent une situation plus statique et une constante présence d'un homme développant des activités agro-pastorales.

Un paysage similaire est évoqué par les couches US 14, 20 et 24, qui reflètent les transformations ayant eu lieu avant la construction du mur, et par l'US8, qui a servi de réceptacle pour les restes provenant des environs, tout au long de la durée de vie du *paretone*. Il s'agit de ce maquis bas dégradé et dominé par la bruyère déjà mentionné en 2005, avec une présence mineure – dans le paléosol – de *Maloideae*, *Pistacia*, chêne vert, salsepareille et olivier (sauvage, compte tenu de l'association avec tant d'espèces spontanées ?), tandis que dans les niveaux inférieurs du *paretone* on trouve le myrte et l'arbousier mais pas la salsepareille. À la différence du premier sondage, la forte présence de la bruyère ne s'atténue guère au fil du temps, si bien que le chêne vert et l'olivier restent marginaux.

Seule l'US10 fait exception, avec une prédominance d'*Olea* mais son processus de formation semble dépendre des fréquentes réfections du parement qui la recouvre. En outre, tandis qu'en 2005 les *Maloideae* n'étaient présentes que dans la phase la plus récente, ici elles caractérisent déjà le paléosol et donc la situation précédente à la mise en place du *paretone*.

En conclusion, si l'on s'en tenait exclusivement à la lecture de ces écofacts, le paysage environnant le *paretone* apparaîtrait très stable, pendant l'entière durée de vie de

la structure. Il s'agit d'un bas maquis plus ou moins exploité par le pâturage ovi-capriné, avec une présence secondaire de chênes, oliviers et arbres fruitiers.

Les datations 14C sur anthracorestes

Compte tenu de la lecture stratigraphique et des principales questions qu'elle soulevait, nous avons décidé de capitaliser les datations 14C disponibles sur les couches qui paraissaient les plus stratégiques. D'autre part, la détermination taxinomique nous indiquait les couches susceptibles de contenir les échantillons les mieux conservés et les plus indicatifs du peuplement. La datation par la méthode du radiocarbone, à travers la technique de la spectrométrie de masse à haute résolution (AMS), a été réalisée au CEDAD de l'Università del Salento, sous la direction de M. Lucio Calcagnile. Toutes les datations bénéficient, sauf mention contraire, de 95,4% de probabilité. Le rapport établi par le CEDAD explique dans le détail le protocole scientifique qui est à la base de ces datations⁴⁶⁷.

Après la première opération, trois datations 14C ont été allouées à notre projet dans le cadre d'une convention qui liait le CEDAD et le LAM de Lecce. En raison de la position cruciale des couches US15 et US13 dans le diagramme stratigraphique ainsi que de leurs grande richesse en restes végétaux carbonisés, nous avons rapidement sélectionné deux fragments végétaux pour les soumettre à la datation 14C. Il s'agit de deux fragments appartenant à une branche de *Prunus*, aux angles vifs, donc bien conservés en position primaire, qui ont été initialement répertoriés dans le carré A2 d'US15, puis dans l'US13, qui a été mieux reconnue et délimitée en post-fouille, sous un caillou. Les datations absolues obtenues (95,4 % probabilité) placent ces restes dans une fourchette chronologique, exprimée en années calendaires, comprise entre 670 et 880 n. è. (**doc. 93**). S'agissant d'un rameau de *Prunus*, dont l'espérance de vie n'excède pas une cinquantaine d'années, sa durée de vie et le moment de sa combustion ne peuvent dépasser de manière significative cet horizon temporel. Par conséquent, il est très probable que le processus de formation des couches 13 et 15 soit immédiatement précédent ou contemporain de cette fourchette, ce qui est tout à fait cohérent – eu égard du diagramme stratigraphique – avec les datations approximatives des artefacts qui ont été discutées plus haut. Enfin, une troisième datation 14C a concernée un reste végétal provenant d'US8 (carré B4), qui s'est révélé postérieur à 1950.

⁴⁶⁷ Voir STRANIERI *et al.*, *Organizzazione e trasformazioni*, p. 267, ainsi que le rapport CEDAD 2006 0094 contenant les résultats relatifs au deuxième sondage. Je remercie Lucio Calcagnile et Gianluca Quarta, du *CEntro di DATazione e Diagnostica* de l'Università del Salento pour leur précieuse collaboration.

Après la deuxième opération, j'ai obtenu un financement non négligeable de la part du CIHAM, pour trois datations, tandis qu'une quatrième m'a été offerte gratuitement par le CEDAD. Si, dans ce cas, les échantillons bien conservés provenaient des US 8, 9, 10, 15 et 20, les meilleurs étaient sans conteste ceux qu'avaient livrés les US 8, 9 et 20, s'agissant d'espèces à cycle vital relativement bref (vigne, bruyère, arbousier). Enfin, un troisième critère théorique pour le choix des échantillons revenait à privilégier les contextes les plus éloignés des parements, donc les carrés centraux des couches concernées, afin d'éviter le plus possible tout risque de pollution par intrusion.

Sur la base de ces considérations, nous avons soumis au CEDAD un anthracoreste venant d'US14, laquelle supporte toute la structure et qui en a été recouverte à partir de sa première mise en œuvre ; puis deux anthracorestes provenant d'US8, dans le cœur du mur, riche de terre dont j'ai proposé un processus de formation par infiltration par en haut tout au long de la durée de vie de la structure ; enfin, un fragment venant d'US9, qui correspond au plan de pose du parement ouest⁴⁶⁸.

L'échantillon de *Maloideae* d'US14 (**doc. 94**) a été daté de 410 à 600 n.è., ce qui fournit un *terminus post quem* définitif et assez précis pour la première mise en œuvre de la structure, indiquant que ce sol agraire n'a certainement pas été recouvert par le mur avant le début du V^e siècle. Ensuite, les deux échantillons venant d'US8 ont été reconnus comme deux fragments carbonisés de bruyère. Le premier d'entre eux date de 1040 à 1260 n.è., tandis que le deuxième a été daté de 1150 à 1270 n.è. (85,2% probabilité). Cela veut dire que le *paretone* a été bâti avant le XI^e-XII^e siècle, s'il a pu accueillir ces écofacts après leur combustion et dispersion par le vent, la microfaune ou la gravité. Enfin, le fragment de vigne collecté dans la couche US9 – sous le parement ouest – s'est révélé comme étant postérieur à 1950 n.è., confirmant ainsi la défiance préalable envers les contextes périphériques, trop exposés à la pollution. Toutefois, la soumission de cet échantillon a eu du moins la fonction de certifier l'utilité des choix opérés pour les autres échantillons et a démontré encore une fois – si besoin en était – que les parements ont été refaits un grand nombre de fois, comme on l'a déjà vu à partir des semelles de chaussures et autres artefacts.

⁴⁶⁸ Voir GRASSO *et al.*, *The dry stone wall* ; *EID.*, *Brick in the wall*, ainsi que le rapport CEDAD 2010 n° 0261 contenant les résultats relatifs au deuxième sondage.

5.2 Lecture chronologique et fonctionnelle des faits archéologiques

Cette proposition de lecture chronologique et fonctionnelle réunit dans une synthèse plausible les résultats des deux opérations renvoyant, tout d’abord, à la réalisation d’une stratigraphie séquentielle, qui forme une chronologie relative. Une telle distinction se fonde sur des différences structurales, de couleur et de grain du sédiment pour les couches terreuses, mais également sur la présence/absence de mobilier et d’écofacts inclus dans les différentes couches. Ensuite, la détermination et la datation des artefacts et des écofacts permettent de mettre en place une chronologie absolue. Enfin, la détermination taxinomique des restes végétaux nous a permis de caractériser les différents peuplements qui forment les paysages successifs, tout au long de la durée de vie du *paretone*. Ces observations permettent par ailleurs d’affiner la lecture stratigraphique, car deux unités que tous les autres critères pourraient désigner comme similaires peuvent contenir la trace de peuplements très différents, ce qui les distingue inévitablement sur le plan diachronique.

Les résultats ci-dessus détaillés autorisent une reconstitution objective des phases structurales, des dynamiques dépositionnelles qui en sont responsables et de la taphonomie du *paretone* de Sava. (**doc. 95**).

5.2.1 Phases structurales, dynamiques dépositionnelles et datation

À la lecture stratigraphique, le *paretone* s’est révélé – sans surprise – comme un grand mur en pierre sèche⁴⁶⁹ très homogène, dont la coupe permet de lire seulement un empilement horizontal de différents lits de pierre sèche. L’ouvrage est posé sur un paléosol agraire, qui a été simplement régularisé par le biais de l’insertion de blocs de grand et moyen module dans les dépressions non comblées par la terre d’origine. De fait, les premiers niveaux du mur correspondent à cet aménagement du substrat et du sol d’origine,

⁴⁶⁹ C’est-à-dire une « maçonnerie de moellons posés sans mortier pour laquelle seuls le savant empilement des matériaux et le jeu subtil des débordements permettent la stabilité de l’ensemble » (ÉNEAU, *Aménagements agraires*, p. 13).

aplani par l'apport de cailloux et blocs de toute dimension : l'épaisseur de ce premier aménagement qui fournit une « semelle » ou un « socle » varie entre 15 et 45 cm. Ce socle est en partie entouré par les bases des parements – qui sont également posés sur le paléosol, sans fosse de fondation –, puis recouvert par un blocage de pierres de moyennes et grandes dimensions, très homogène, sur une hauteur maximum de 1,2 m. La présence de terre d'infiltration dans les interstices de ce remplissage est croissante du haut vers le bas, sans doute en fonction de logiques gravitaires qui ont fini par accumuler tout le sédiment ainsi pénétré sur le fond de la structure. Enfin, les couches superficielles de ce remplissage sont constituées en très grande partie de moellons de petites dimensions, autour de 30-40 cm de module moyen.

Ainsi, le *paretone* peut être défini techniquement comme un mur pierrier structuré par deux parements réalisés dans les règles de l'art, tandis que le remplissage est constitué de pierres de blocage qui finissent pas donner son état d'équilibre à la construction, en absorbant les poussées et en s'intercalant⁴⁷⁰. Dans une typologie des murs en pierre sèche, qui a été proposée par Serge Lewuillon, sans aucune valeur chronologique, le *paretone* de Sava peut trouver sa place parmi les grands murs à double parement, à logique « latérale » et linéaire, bâtis en *opus incertum* polygonal⁴⁷¹.

À partir de sa mise en place, ce mur est venu perturber la pédogenèse à sa proximité immédiate. En 2005 le caractère particulièrement organique des couches qui jouxtent le parement occidental a été interprété comme le produit de l'accumulation – sous l'action de la pente naturelle du substrat – de sédiment contre le mur, lequel aurait agi comme une digue à partir du moment de son érection. En revanche, dans le secteur concerné par le sondage de 2009, il n'y a pas de dénivelé, fût-il minime, mais la nature des couches qui jouxtent le versant occidental du *paretone* est également très organique. Par conséquent, ici la nature bien plus organique de SCP2009/US15 par rapport à SCP2009/US16 qui se lie à elle, à seulement 1,3 m de distance du parement (**doc. 78f**) doit être justifiée autrement. Il semblerait alors que la pédogenèse de ces contextes limitrophes du mur relève non tant ou non seulement de l'action de la pente mais surtout voire uniquement de la présence d'une grande masse de pierraille qui a pour effet de retenir l'humidité, attirer les animaux qui favorisent la bioturbation, si bien que la végétation spontanée la colonise, rendant donc par son cycle vital ces sols plus organiques.

⁴⁷⁰ Voir LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 196.

⁴⁷¹ Voir LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 203-208. L'auteur propose les catégories suivantes : mégalithique, évoluant vers la technique plus élaborée du cyclopéen (typique des remparts hellénistiques) ; *opus incertum* polygonal, *opus incertum* informe, *opus insertum*, *opus quadratum*, *opus vittatum* intégral ou à dépouilles, *opus reticulatum*, *opus spicatum*. Voir aussi, pour la Pouille AMBROSI, *L'architettura in pietra a secco*, p. 29 ; GIACOVELLI, *Rapporto tra architettura in pietra a secco*, p. 451-456 ; HODGES, *Wall-to-Wall History*, p. 26-27.

Enfin, si en 2005 l'absence de ce caractère organique dans les couches du versant oriental pouvait être expliqué justement par l'absence d'accumulation, dans la situation de 2009 on a dû chercher une explication plausible dans la présence très rapprochée d'un arbre d'olivier qui a pu demander un nettoyage constant du parement est et donc une moindre présence de flore spontanée et de microfaune.

Dans cette dynamique, les parements sont l'élément crucial, car ils assurent la statique du monument, de par leur gabarit et le fruit prononcé qui leur permet de contenir les poussées venant du remplissage. Comme le montre le diagramme stratigraphique, les parements actuels sont posés, dans les deux sondages, à une cote supérieure à celle de la base du premier niveau du mur, ce qui les caractérise – à mon avis – comme des réfections récentes, comme viennent amplement le confirmer les artefacts et les écofacts datés. D'ailleurs, de telles réfections sont absolument nécessaires, compte tenu de la tendance naturelle de ces murs à s'ébouler⁴⁷² et partant de la nécessité pour les paysans de réintégrer les parements pour garder les champs propres. De même, les exploitants peuvent décider d'amplifier le mur, suite à une campagne d'épierrement, par la construction de nouvelles courtines, plus excentrées et/ou plus hautes : ces « parements successifs » ne sauraient être interprétés comme structuraux – le blocage de petit cailloux joue parfaitement ce rôle – et synchrones, mais il s'agit d'aménagements successifs. Je n'appellerai donc ni « raidisseurs » les premiers parements englobés dans la nouvelle structure, ni « contreforts » les nouveaux parements⁴⁷³.

Si cette lecture structurale ne peut se prétendre exhaustive ni définitive, en revanche les deux opérations ont été concluantes sur le plan de la datation. En effet, le paléosol recouvert par le mur a restitué un reste de *Maloideae* dont la datation radiométrique a établie la combustion dans une fourchette allant de 410 à 600 n.è. Cela indique clairement que le *paretone* n'existe pas avant le début du V^e siècle, étant donné qu'un arbre fruitier a pu prospérer à cet endroit voire seulement pour qu'un charbon de bois amené par le vent ait pu venir se poser ici. De plus, pour peu que l'on accepte la datation approximative aux VII^e-VIII^e siècles des 82 tessons découverts en 2005, ce *terminus post quem* pourrait être remonté de deux siècles.

Par la suite, les premières assises du *paretone* (SCP2009/US8), très riches en sédiment d'infiltration, plantes et microfaune qui s'y sont introduits de la sommité du mur, ont restitué deux fragments de bruyère qui ont été datés entre 1040 et 1270 n.è. Par

⁴⁷² Voir LAFFITE, *Germíny*.

⁴⁷³ Je suis à ce sujet les indications de LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 208.

conséquent, le *paretone* a dû être mis en œuvre avant cette fourchette chronologique, donc au plus tard avant la moitié du XIII^e siècle. Par ailleurs, ce *terminus ante quem* pourrait être considérablement précisé si l'on acceptait l'attribution de deux tessons de grand conteneur (SCP2005/US8) à une amphore salentine produite entre le VI^e et le IX^e siècle. Enfin, c'est la datation de deux anthracorestes, retrouvés en 2005 dans les horizons organiques générés à proximité immédiate du versant ouest du mur, à partir de sa mise en œuvre, qui permet de resserrer de manière décisive la date de construction qui ne devrait pas se situer au-delà de 670-880 n.è.⁴⁷⁴.

Le *paretone* apparaît avoir été mise en place, entre 410-600 et 670-880, ce qui donne une fourchette d'à peine 70 ans (avec la plus petite probabilité) et une autre de 470 ans (avec une probabilité maximale), si l'on exclut les indices peu fiables de la céramique. Ensuite, cet aménagement a subi plusieurs réfections. On en avait eu une première preuve en 2005, grâce au fragment de céramique *graffita policroma* de production salentine, datant avant la fin du XVI^e siècle, qui avait été retrouvé sous la base du parement ouest. La campagne de 2009 en a fourni une nouvelle preuve plus impressionnante voire théâtrale, avec les deux semelles en caoutchouc qui ont été retrouvées à l'interface entre le parement est (US2) et l'US7, 1,2 m sous la sommité du mur. Il est évident que deux artefacts de ces dimensions ne peuvent en aucun cas avoir pénétré par intrusion de la crête du mur. Il faut donc penser que le parement oriental a été refait ou réparé autour des années 1960-1990. Enfin, la présence de quelques fragments de céramique contemporaine, entre US3 et US7, est venue ultérieurement confirmer ce scénario, tout comme la datation radiométrique d'un reste de vigne venant de la base du parement ouest (US9) et postérieur à 1950.

Beaucoup plus complexe est apparue la question de la relation d'antéro-postériorité entre le *paretone*, le chemin vicinal qui le traverse et le mur bordier nord de ce chemin, large au sol de 1,2 m, dont l'analyse des parements supposait une articulation structurale au parement oriental du mur. Or, la lecture stratigraphique suggère, en effet, la continuité des deux murs à tous les niveaux de la construction et jusqu'à la base commune des deux murs, sous l'actuel plan de fréquentation du chemin vicinal (**doc. 84 - 12 à 18**). Il paraît donc possible de confirmer l'hypothèse initiale d'une construction simultanée des deux murs,

⁴⁷⁴ Ce scénario nous apparaît comme étant le plus apte à justifier tout le diagramme stratigraphique. Néanmoins, les hésitations autour de la définition exacte de la coupe sur le versant occidental du *paretone* laissent une place à une autre interprétation : dans ce second scénario, ces niveaux ne se sont pas *accumulés* à l'ouest de la muraille mais ont été plutôt *coupés* par la mise en œuvre de la muraille. Si tel était le cas, de toute manière, le *paretone* se trouverait avoir été bâti après 670-880 et avant 1040-1270 n.è., « rajeunissant » ainsi de trois siècles environ.

qui forment entre eux un angle d'environ 75°, tandis que le mur bordier situé à l'ouest du *paretone* présente des caractères très grossiers avec une largeur de 3,5 m. En définitive, une logique non seulement linéaire mais également d'enclos ou d'enceinte, qui a déjà été évoquée sur la base du relevé topographique, semble émerger de la fouille du *paretone*.

Néanmoins, il est impossible d'affirmer que cette structure complexe remonte à l'origine du *paretone*, faute de tout élément de datation sur le versant oriental du mur. Cette articulation pourrait théoriquement être la conséquence d'une réfection, qui a pu vraisemblablement intervenir au moment où le chemin vicinal a été ouvert à travers la masse du mur. À ce propos, la fouille de 2005 n'avait autorisé aucune hypothèse. Suite à cette opération, la présence massive de céramique, de débris de verre et autres déchets d'époque moderne et contemporaine dans les couches superficielles du remplissage avait été interprétée comme un indice d'une phase de restructuration voire d'agrandissement du mur, sous l'effet d'une campagne massive d'épierrement, qui devait donc être insérée dans un paysage agraire postmédiéval fortement réinvesti par l'activité humaine. On avait même supposé que tout au long du Moyen Âge la limite avait été matérialisée par les seules couches US20 et US8, sans pouvoir trouver ni des confronts plausibles ni une explication fonctionnelle crédible. Or, l'absence complète de mobilier dans les couches correspondantes du deuxième sondage, situé loin du chemin, nous ont permis de réécrire ce scénario : en effet, c'est plutôt à l'ouverture voire, au minimum, à la reprise de la fréquentation du chemin vicinal que doit être attribuée la grande quantité de déchets signalés en 2005. Sans pouvoir être pleinement affirmatifs, donc, il est assez probable que le chemin en question ait été ouvert dans le cadre d'une mise en valeur accrue de ce secteur, dans le courant de l'époque moderne.

En revanche, l'hypothèse d'une construction simultanée des deux murs et du chemin vicinal présente l'avantage de fournir un cadre explicatif à la présence, 524 m plus au nord, d'un autre gros mur en pierre sèche, également large de 1,2 m et orienté SE-NO sur 130 m de long, formant un angle d'environ 75° avec le versant oriental du *paretone*. Finalement, s'il n'est pas possible pour l'heure, de trancher en faveur de ce scénario, l'on peut à tout le moins suggérer qu'au premier Moyen Âge, l'on assiste ici à la mise en place d'une propriété foncière close sur trois côtés par des gros murs en pierre sèche. Faute d'autres données stratigraphiques, une telle hypothèse devra être discutée plus loin, sur le plan planimétrique et topologique, à l'échelle du secteur « Sava ouest ».

Enfin, la fouille de 2009 a établi l'existence du rentrant que le parement oriental dessine dans ce secteur, sur une longueur de 7,5 m, dès la mise en œuvre du mur. Le rentrant n'est certainement pas le produit d'un réaménagement : après avoir démonté le mur à la limite sud du rentrant, afin d'en lire une coupe intégrale, force a été de constater

que sa structure est absolument homogène, en amont et en aval de la réduction d'emprise. Par conséquent, rien ne permet d'affirmer une quelconque trace d'un réaménagement de cette portion de *paretone*. Rien n'indique, en effet : a) une phase plus ancienne pendant laquelle le mur aurait été plus large, avant qu'il ne fût amputé d'une partie de son versant est ; b) une phase initiale où la largeur fut équivalente au milieu du rentrant, avant qu'on élargit le *paretone* partout ailleurs sauf qu'ici ; c) un passage qui coupait le *paretone* et qu'on aurait pu par la suite condamner et obstruer par un mur moins épais que la largeur du grand mur. Ce rentrant apparaît alors comme un caractère original et non pas comme la conséquence d'une restructuration ou de la juxtaposition d'accumulations successives contre un parement original. Néanmoins, il n'est pas possible d'utiliser ces réflexions comme une donnée factuelle. Tout ce que l'on peut dire est qu'actuellement cet espace, long d'environ 7,5 m, libéré par la réduction de la largeur du *paretone* de 5,8 à 3,5 m, est occupé par un arbre d'olivier dont l'âge apparent peut être estimé à 100 ans environ.

5.2.2 Taphonomie

Sur le plan taphonomique, la nature ouverte et mouvante de l'architecture en pierre sèche expose un tel ouvrage à toutes sortes d'intrusions, transformations, accroissements voire destructions et réfections, sans pour autant laisser de traces lisibles dans une quelconque stratigraphie archéologique. Ces dynamiques sont spécifiques et méritent quelques approfondissements.

D'abord, les structures de ce genre doivent être considérées comme « partiellement ouvertes » et donc aptes à fonctionner comme un bassin sédimentaire à partir du moment de leur mise en place⁴⁷⁵. Les très nombreux interstices existant entre les pierres qui constituent l'ouvrage laissent passer du sédiment ainsi que des macro- et des microrestes d'origine végétale, animale et anthropique qui vont se déposer sur le fond du bassin. En même temps, la structure « alvéolaire » et la masse de l'ouvrage empêchent que ces mêmes sédiments et restes sortent du *paretone* : par conséquent, la dynamique post-dépositionnelle est limitée à l'intérieur du bassin, étant le fait essentiellement des déplacements dus à la microfaune. Ce bassin peut également être défini « temporairement ouvert » car la captation d'objets divers cesse à partir du moment où le bassin est plein – ce qui est impossible dans le cas d'une très grande structure comme la nôtre – ou bien quand la construction d'un nouvel aménagement scelle les couches précédentes.

⁴⁷⁵ Voir LEONARDI, *Processi formativi*.

Ce sont principalement les écofacts qui éclairent la taphonomie de l'ouvrage tout au long de son histoire. Or, suite à l'opération de 2005 il était apparu que les couches US20 et US8, tout en formant une unité évidente sur le plan des connexions physiques, du matériau de construction et du module moyen des pierres, reflétaient un contenu anthracologique (et donc un paysage végétal) assez différent. De plus, l'on observait un hiatus chronologique de plus d'un millénaire entre les artefacts ramassés à l'intérieur des deux contextes. La seule manière d'expliquer ce différent contenu en taxons végétaux, consistait à suggérer un processus de formation en deux moments différents ou en temps très long, ce qui apparaissait néanmoins peu logique, car le « premier fait archéologique » se prêtait difficilement à une interprétation fonctionnelle. Seule l'évocation d'aménagement en bois venant compléter ce qui apparaissait comme une limite très basse et très large pouvait offrir une solution partielle et temporaire, à moins d'imaginer un invraisemblable démontage partiel d'un mur aussi important au cours du Moyen Âge.

Or, rien de cela n'a émergé de la seconde opération. Le *paretone* apparaît bien plus homogène quant à l'absence absolue de mobilier. Rien ne s'oppose alors à la déduction d'une unique campagne de construction, que tout relie au haut Moyen Âge. Cela permet d'affirmer que le diagramme anthracologique d'US8 s'est enrichi suite à la captation continue d'écofacts et de terre d'infiltration, à partir du moment de sa mise en œuvre, tandis que l'US20 a été aménagée dans et avec le paléosol originaire et n'a pas subi un processus d'infiltration aussi massif, se trouvant être protégée par l'US8.

Enfin, un dernier doute taphonomique concerne la forte différence en contenu organique entre le versant ouest et le versant est. Si en 2005, l'altimétrie expliquait aisément cette différence, la campagne de 2009 a établi une situation semblable en l'absence de tout dénivelé. Par conséquent cette différence pourrait être expliquée par une présence plus rapprochée d'oliviers sur le versant oriental, qui a poussé les paysans, du moins dans les phases les plus récentes, à nettoyer plus souvent les mauvaises herbes, sans les incendier sur place.

5.2.3 Fonctions

Au terme de ce parcours et sans préjuger des données qui viendront de la lecture planimétrique et topologique du paysage qui sera proposée dans les chapitres suivants, quel scénario permet-il d'expliquer la mise en œuvre d'un tel mur en pierre sèche au cœur du haut Moyen Âge ? Avec toute la prudence nécessaire, il me semble légitime affirmer les quelques points suivants.

En premier lieu, le *paretone* de Sava se révèle, à la lumière des fouilles, comme une structure homogène, structurellement cohérente et taphonomiquement logique, qui a été bâtie d'un seul tenant, même si elle a pu être par la suite augmentée par le produit d'épierrements postérieurs. La préparation, aussi rustique soit-elle, d'un plan de pose, le soin apporté à la structuré et notamment aux parements ainsi que la taille et la forme de certains blocs montrent une « intention » constructive qui permet d'évacuer définitivement une hypothèse exclusivement liée à l'épierrement des champs. Le *paretone* n'est pas – du moins il n'est pas seulement – un tas d'épierrement linéaire, une décharge colossale sur une bande de terre destinée à devenir un « no man's land », comme on peut en trouver dans les campagnes de toute région à substrat rocheux affleurant. Nous connaissons des cas qui vont dans ce sens et on en reparlera plus loin. Il s'agit donc d'un mur qui a été érigé avec l'intention de marquer matériellement (*terminus*) une limite (*limes*) qui a été tracé pour indiquer des confins (*finis*)⁴⁷⁶ et ce sur une longueur considérable, comme je l'ai montré dans le chapitre précédent. Cela ne revient pas à nier la logique éminemment agraire de la structure ni le rôle prééminent de l'épierrement dans la constitution du stock de matière première nécessaire. En effet, le mur n'est imposant qu'en présence d'une disponibilité immédiate de caillasse dans les champs alentour et qu'il disparaît dès que son tracé passe sur un substrat sablo-argileux.

D'ailleurs, les deux opérations de reconstruction du *paretone*, suite aux deux fouilles, se sont révélées comme un exercice très utile pour comprendre les techniques de maçonnerie et les aspects fonctionnels du *paretone*. En effet, par-delà la valeur administrative et légale d'une telle remise en état des lieux, la reconstruction du *paretone* – sous la houlette d'un expert *paretaro*, un murailleur⁴⁷⁷, de Sava – a été une expérience ethnoarchéologique qui nous a permis de tester les outils, les gestes, les temps de réalisation, les ressources humaines et les modalités techniques nécessaires à bâtir un *paretone* d'une telle envergure (**doc. 85 - 1 à 3**). La reconstruction du mur a débuté par la pose d'une première rangée de gros blocs dans un sillon creusé dans le sol, afin de mettre en place les deux parements. Ce n'est qu'à partir de la troisième rangée que l'on a entrepris de remplir l'espace compris entre les parements. Un seul outil était présent sur ce chantier : une masse, par laquelle le *paretaro* apportait de temps à autre quelques retouches grossières aux blocs et aux moellons, pour une plus grande stabilité des parements⁴⁷⁸. Notamment, la réalisation du raccordement entre le *paretone* et le mur bordier nord du chemin vicinal en 2005, tout comme celle de la courbe du rentrant en 2009, a demandé une

⁴⁷⁶ Sur l'articulation de ces trois dimensions du « monde terminal », voir LAGAZZI, *Segni sulla terra*, p. 9-11, 55.

⁴⁷⁷ LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 198.

⁴⁷⁸ Voir, pour comparaison, BROOKS, *Dry Stone Walling*, p. 42-52 ; LASSURE, *Cabanes en pierre sèche*, p. 66-68.

certaine finesse pour garantir la régularité et la stabilité de la structure. Enfin, au terme d'une journée de travail, nous avons observé la formation d'un lit d'éclats aux pieds des parements, qui a été formé tant par l'usage de la masse que par l'éclatement des cailloux qui ont été parfois jetés de loin et avec violence dans le remplissage. Cela nous a permis d'expliquer des observations précédemment faites en fouille.

Nous avons pu vérifier de nos propres muscles, si j'ose dire, que l'approvisionnement et la mise en place de la caillasse destinée à former le remplissage a demandé beaucoup d'énergie, notamment quand les parements ont dépassé la hauteur de l'épaule. De même, la mise en œuvre des parements demande une certaine maîtrise technique, afin de donner le juste fruit, de choisir des pierres adaptées, notamment dans les rangées inférieures sur lesquelles reposeront tout le poids et la statique de la structure, tout en évitant la création de coups de sabre qui compromettent la force de contention. Il nous apparaît aujourd'hui évident que la réalisation d'un tel ouvrage requiert un véritable effort, absolument disproportionné aux seuls besoins de l'épierrement. Six opérateurs ont travaillé pendant huit heures environ pour déplacer et disposer 4x3x1,4 m soit environ 17 m³ de pierre en 2005 ; en 2009, six opérateurs ont travaillé un temps équivalent pour un volume de 4x3,5x1,6 m, soit environ 22 m³. L'on trouvera le détail de ces opérations dans le rapport d'opération de 2005. Ces données permettent une estimation de la force de travail nécessaire à la réalisation d'un ouvrage qui apparaît aujourd'hui très imposant sur quelques centaines de mètres et qui a pu, si l'on s'en tient aux sources écrites, atteindre une longueur d'au moins quatre kilomètres.

En définitive, les datations, assez nombreuses et cohérentes, permettent d'inscrire cet objet archéologique et l'opération de planification territoriale qui le suppose dans les dynamiques agraires et territoriales du haut Moyen Âge, avec une très forte probabilité dans les VII^e-IX^e siècles. Par la suite, cet ouvrage a été réparé à plusieurs reprises, ce dont portent la trace surtout les parements et leurs interfaces, qui ont restitué des artefacts et des écofacts datant du XVI^e au XX^e siècle.

« Epierrer et enclorre sont deux opérations distinctes »⁴⁷⁹ et complémentaires, ce qui revient à refuser tout déterminisme géologique : même en région de pierre l'on fait des haies végétales et si l'on construit un mur, surtout de cette dimension, il y a toujours une autre raison. De toute évidence, La pierre évacuée des champs n'a pas été, comme elle aurait pu, disposée sur d'autres limites et n'a pas été non plus jetée et amassée sur une ancienne limite ou sur des secteurs entièrement rocheux et donc stériles, en forme de cône

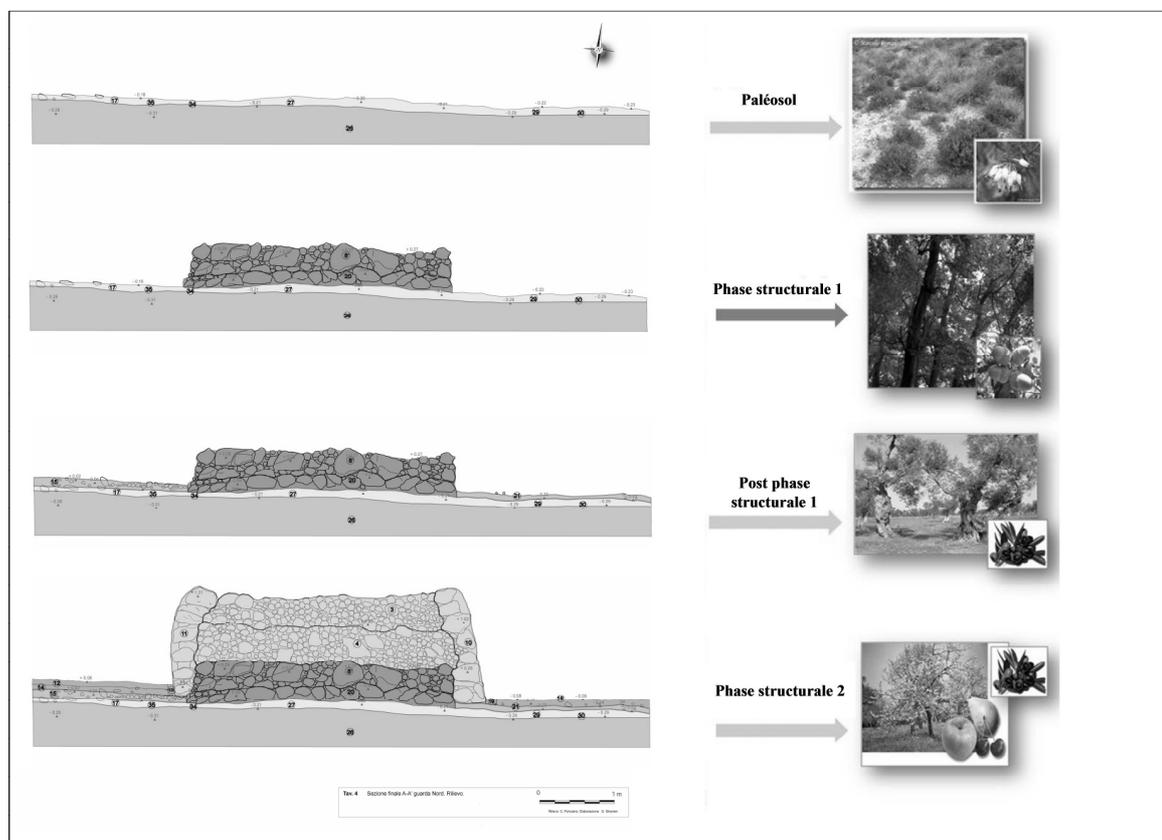
⁴⁷⁹ LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 208.

d'épierrement. Dans le cas présent, la stratigraphie et l'appareillage suggèrent, au contraire, une lecture « intentionnelle » du *paretone* de Sava. Celui-ci apparaît dès sa première mise en œuvre organisé et finalisé à la matérialisation d'une limite, en quelque sorte territorialisante, si l'on tient compte de la longueur et de l'orientation stable et homogène du mur.

Or, dans la formule « en quelque sorte » réside, finalement, une bonne partie de cette problématique, qu'il s'agira de creuser ultérieurement. Ses caractères, qui dépassent largement le simple besoin « spontané » de l'épierrement ou de la délimitation d'une parcelle, disent que le mur a été voulu par une volonté apte à coordonner une main-d'œuvre abondante pendant un temps prolongé, afin d'accumuler une immense quantité de pierraille sur une longueur considérable et le long d'une limite cohérente. En effet, aucun petit exploitant n'aurait pu ou eu intérêt à bâtir un mur large de 4 à 6 m sur une telle longueur. Si le *paretone* marque bien une limite, cette limite doit être donc, du moins dans un premier temps, une limite agraire et foncière, donc, compte tenu de la taille du mur et de la nécessité d'une force de travail considérable, d'une grande propriété. D'autre part, la présence d'aménagements spécifiques et notamment celle d'un rentrant sur le versant oriental dont la fouille dès l'origine de la structure forme un argument ultérieur pour voir dans cette limite et dans ce mur un outil de pouvoir qui dépasse la simple propriété de la terre. La complexité et l'étendue du *paretone* évoque, à mon avis, l'exercice d'une volonté forte, capable de prétendre par l'érection d'un tel ouvrage au contrôle d'un territoire et de ses habitants en même temps qu'à la gestion d'une grande propriété foncière.

5.3 Du tamisage au paysage aux hommes. *Paretoni*, environnement et utilisation du sol

Les très nombreux restes végétaux carbonisés qui ont été ramassés manuellement ou bien identifiés suite au tamisage à l'occasion des deux fouilles ont fourni des indications non seulement à la datation de l'ouvrage mais aussi sur le peuplement végétal et l'organisation agraire dans l'environnement proche du *paretone*. De plus, la possibilité de dessiner une frise chronologique de la succession des paysages agraires dans les alentours du grand mur (voir figure ci-contre et **doc. 96**) participe à la lecture fonctionnelle de celui-ci, en posant la question de l'éventuelle simultanéité ou relation de cause à effet entre la construction de la barrière et les modalités d'exploitation et d'organisation du territoire.



Le peuplement végétal à proximité du *paretone* au fil du temps
(GRASSO *et al.*, *The dry stone wall* – Réélaboration G.S.)

Disons d'emblée que les centaines d'écofacts déterminés présentent, dans leur très grande majorité, un indice d'érosion très bas. Ils semblent sans conteste être le résultat de dynamiques sédimentaires et de bioturbations qui se sont déroulées sur place. Par conséquent, le diagramme anthracologique a toute chance de refléter le peuplement effectif dans ce secteur, à quelques centaines de mètres de distance du *paretone*.

En définitive, une interprétation fonctionnelle définitive du *paretone* ne saurait ressortir de deux petites opérations de fouille, car il s'agit d'un problème d'organisation de l'espace à moyenne échelle, sur la base d'un argumentaire multifactoriel et multiscalair qui sera proposé plus loin. En revanche, l'échantillon anthracologique collecté dans ces deux sondages autorise l'évocation des transformations du paysage à l'échelle locale tout au long du millénaire médiéval.

5.3.1 À la fin de l'Antiquité, un pastoralisme intensif sur maquis bas

Recouvrant le sol agraire qu'elle transforme en paléosol, la masse du mur a scellé les archives bioarchéologiques qui s'étaient précédemment déposées, en excluant les intrusions postérieures. Par conséquent, les restes végétaux collectés dans ces couches ainsi que leur datation sont un reflet direct de la situation précédente. Or, avant la mise en œuvre du *paretone* – que nous avons inscrit dans une fourchette large allant de 410 à 880 et une plus serrée allant du VII-VIII^e à 880 – son environnement immédiat apparaît dominé par un bas maquis très dégradé ou maquis-garrigue⁴⁸⁰, composé de bruyère, myrte, olivier, nerprun, salsepareille, pistachier lentisque, chêne vert et *Maloideae*. La bruyère prospère sur des terrains acides et pauvres mais sa nette prédominance sur ces terrains doit relever également de la fréquence des incendies, car il s'agit d'une plante pyrophile, qui repousse par drageons bien mieux que d'autres espèces. De plus, la prépondérance de cette plante est considérée en littérature comme un indice de surpâturage, auquel généralement elle survit très bien⁴⁸¹. Dans ce paysage de la fin de l'Antiquité et du premier Moyen Âge, les ovi-caprinés semblent donc très présents, ce qui suppose des établissements et des communautés rurales assez proches. Ces groupes humains doivent correspondre aux vestiges d'occupation d'époque impériale identifiés sur les deux sites de "Masseria Agliano" et "Madonna di Pasano", respectivement situés à 1,3 km au nord et à 1,1 km au sud (**doc. III ; doc. I31 – EA 30/31**). Il s'agit des deux seules occupations de cette époque connues sur l'entier secteur « Sava ouest » (14 km²) et même au-delà, ce qui semble – sans préjuger

⁴⁸⁰ Sur la relation des formations de maquis et de garrigue avec les qualités des sols et à l'influence zoogène et anthropogène, voir MARCHIORI *et al.*, *Guida botanica*, p. 37-40 ; QUÉZEL, MÉDAIL, *Écologie et biogéographie*, p. 93 ; VERNET, *L'homme et la forêt*, p. 10, 194.

⁴⁸¹ MARCHIORI *et al.*, *Guida Botanica*, p. 37-40.

des découvertes ultérieures – attribuer cet espace au bassin de vie exclusif de ces deux établissements.

5.3.2 Le *paretone* est bâti dans un paysage de déprise agro-pastorale

Couvrant ce contexte qui relève du paysage précédant la mise en œuvre du grand mur, la couche SCP2005/US8 – qui est le résultat d’une accumulation constante de sédiments piégés dans le nouveau réceptacle formé par le *paretone* – évoque, en revanche, une prépondérante présence de chênes verts dans le paysage environnant (**doc. 91 – 3**). Ce paysage de yeusaie correspond donc à l’aspect de l’environnement proche du *paretone* à partir de la mise en place de celui-ci (qui date, rappelons-le, d’un moment compris entre le début du V^e et le courant du VIII^e siècle).

Il est vrai que ce changement est très évident dans le spectre anthracologique de la première opération, tandis que la couche SCP2009/US8 – stratigraphiquement égale à la SCP2005/US8 – a livré une variété taxinomique très semblable à celle des couches qui se trouvent au contact direct avec le substrat (SCP2009/US 14-20-24), avec une prédominance nette de la bruyère, une présence plus limitée des mêmes plantes susdites – auxquelles s’ajoutent ici l’arbousier – et une présence seulement marginale du chêne vert⁴⁸². Par ailleurs, dans le deuxième sondage, le tableau environnemental issu de la détermination des espèces apparaît plutôt stable sur cinq à huit siècles. À la lumière de ces doutes, il me semble que la présence d’une concentration d’anthracorestes d’olivier, dans le carré B4 de SCP2005/US8 pourrait alors configurer un paysage de forêt méditerranéenne avec néanmoins quelques cultures : en effet, l’olivier sauvage n’est pas associé normalement aux chênes, mais plutôt au nerprun et au pistachier lentisque. Dans une telle configuration, pourrait-on alors penser à une forme de domestication partielle d’oléastres, dans un paysage de forêt méditerranéenne ?

C’est dans ce contexte de déprise agricole que le *paretone* a été bâti. Cette découverte, associée aux dimensions inhabituelles du *paretone*, permet de caractériser cet ouvrage davantage comme la matérialisation d’une limite foncière – expression claire du droit de *dominium* et de *proprietas* – que comme une clôture agraire. Nous ignorons tout, pour l’heure, des acteurs susceptibles d’avoir voulu cet aménagement mais l’étendue de celui-ci et l’effort nécessaire à le mettre en place nous invitent à regarder vers des pouvoirs suffisamment forts pour imposer de la sorte leurs projets d’appropriation de l’espace rural et d’organisation et contrôle du territoire. Il me semble hautement improbable que ces centres de pouvoir correspondent aux deux communautés présentes sur place à la fin de

⁴⁸² GRASSO *et al.*, *Brick in the wall*, p. 215.

l'Antiquité et qui pourraient avoir continué d'occuper ces deux sites tout au long du Moyen Âge. En effet, de trop rares indices d'occupation datant du VII^e au XIV^e siècle ont été récoltés à "Masseria Agliano", tandis qu'à "Madonna di Pasano" les indices d'occupation, tout aussi évanescents pour le haut Moyen Âge, ne se multiplient qu'à partir du XI^e siècle (doc. 131 – EA 32/34). Par conséquent, si une occupation alti-médiévale a bien eu lieu, de toute manière elle semble avoir été bien modeste.

5.3.3 Des étendues d'oliviers au Moyen Âge central ?

Cette forêt méditerranéenne marginalement mise en culture caractérise le paysage environnant à partir d'un moment compris entre le V^e et le VIII^e siècle. En revanche, le spectre anthracologique des couches accumulées contre le versant occidental du *paretone* – dont on a également postulé la formation à partir de la mise en place du mur – présente une prédominance très nette de l'olivier. Il reste alors à expliquer ce qui apparaît comme une contradiction.

Or, d'une part, les seuls artefacts collectés dans SCP2005/US8 semblent remonter aux VI^e-IX^e siècles, tandis qu'au sommet d'US15, sous le parement ouest, nous avons retrouvé un fragment de *graffita policroma* datable dans un large XVI^e siècle. D'autre part, deux restes végétaux provenant de la même US15 ont été datés entre 670 et 880 n.è. et placées dans le cadre d'un spectre anthracologique assez varié et indiscutablement plus anthropisé que celui qu'offre le premier niveau du *paretone*, où, par ailleurs, un reste de bruyère carbonisé à été daté entre 1040 et 1270.

Dans une première hypothèse, ces deux paysages pourraient donc être échelonnés à l'intérieur de la large fourchette temporelle proposée pour la construction du *paretone*. On assisterait à une évolution, d'abord, du maquis bas surpâturé vers une forêt méditerranéenne adulte, avec une exploitation humaine marginale, à partir des V^e-VI^e siècles. Cette phase se terminerait dans le courant du VIII^e voire du IX^e siècle, quand apparaîtrait un paysage occupé par des étendues d'oliviers, accompagnées par quelques arbres fruitiers, qui disent une présence de l'homme agriculteur importante⁴⁸³. En alternative, on pourrait simplement penser, dès les V^e-VI^e siècles, à une situation assez semblable à l'actuelle, avec des oliveraies dans les campagnes environnantes et un « bois linéaire », dominé par le chêne vert, qui a trouvé sur le *paretone* son refuge idéal.

Si la base documentaire de tels scénarios est assez étroite au regard de ces deux seules opérations de fouille, nous avons néanmoins la possibilité de quelques

⁴⁸³ GRASSO *et al.*, *Brick in the wall*, p. 215.

comparaisons, grâce aux enquêtes paléoenvironnementales menées à l'échelle régionale. Tant les recherches autour des Laghi Alimini (Otrante – Lecce)⁴⁸⁴ que les données issues des fouilles du village abandonné d'Apigliano (Lecce)⁴⁸⁵ ont montré clairement une réorganisation de l'espace et des ressources agricoles dans le Salento à l'horizon du VIII^e siècle, quand apparaissent des signes évidents d'oléiculture massive.

Finalement, l'on pourrait resserrer la durée de ces transitions et postuler, en bonne logique, que l'autorité inconnue dont nous percevons l'emprise ait planifié en même temps la construction du *paretone* (ainsi que des deux murs transversaux susmentionnés ?), le défrichement de la forêt méditerranéenne qui prospérait dans le secteur depuis plusieurs décennies, suite à l'abandon des activités pastorales, et l'implantation de grandes étendues d'oliviers. Cela expliquerait très bien que le *paretone* ait capturé, dans la toute première phase de son existence, les nombreux restes végétaux carbonisés venant du défrichement, puis – pendant une longue période – ceux qui provenaient des oliveraies environnantes.

Encore une fois, tant la construction du ou des murs en objet que la destination massive de ce secteur à la production oléicole évoquent l'action d'une autorité relativement forte et capable d'organiser la commercialisation d'un surplus, par-delà la satisfaction des besoins locaux.

5.3.4 À la fin du Moyen Âge, une forte emprise agricole

La prédominance de l'olivier ne se dément pas tout au long de la durée de vie de la structure, jusqu'à nos jours où par ailleurs il n'est pas nécessaire de déterminer des charbons de bois pour l'apprécier. Néanmoins, la variabilité taxinomique par US permet de constater une présence croissante d'arbres fruitiers (*Rosaceae*, tant *Prunoideae* que *Maloideae*) ainsi que du sureau au fur et à mesure que l'on se rapproche du présent. Tant les artefacts que les écofacts montrent des réfections répétées des parements, entre le XVI^e et le XX^e siècle. Or, ces réfections trahissent sans doute, d'une part, des campagnes d'épierrement suivies de l'accumulation de nouveau matériau sur le mur et, d'autre part, un soin accru porté par les riverains à la structure, ce qu'on peut lire comme un indice de fréquentation et d'exploitation croissant et diversifiée des campagnes dans ce secteur.

Par ailleurs, à partir de cet horizon les données du terrain croisent les attestations fournies par les textes qui montre le fort intérêt des seigneurs et des élites citadines de Tarente et d'Oria pour cette section de leurs confins et donc pour ces terres et leurs

⁴⁸⁴ DI RITA, MAGRI, *Holocene drought*.

⁴⁸⁵ ARTHUR *et al*, *Roads to recovery*.

habitants. Ajoutons, enfin, que les sources écrites attestent une forte croissance de la céréaliculture⁴⁸⁶ à cette époque, partout dans le Salento et notamment au nord et à l'est de Tarente⁴⁸⁷. En particulier, à quelques kilomètres du *paretone*, l'on connaît l'importance de la reprise démographique dans un secteur où des villages sont repeuplés tandis que *Casalnovo* connaît une croissance exponentielle, devenant une agroville méditerranéenne canonique. Ainsi, il est possible de saisir la cohérence de ces dynamiques démographiques – notamment celles qui voient un certain nombre de colons albanais peupler ou même refonder des villages assez proches du *paretone* (Fragagnano et S. Marzano)⁴⁸⁸ – et de l'exploitation massive des campagnes que l'on perçoit aux alentours du *paretone*.

⁴⁸⁶ Les céréales sont absentes du diagramme taxinomique pour la bonne raison qu'il s'agit de plantes herbacées.

⁴⁸⁷ Sur l'évolution de la production agricole, voir MASSARO, *Territorio, società e potere*. Voir aussi le tableau proposé par Paul Arthur sur la base des recherches archéologiques et paléoenvironnementales dans le Salento méridional (ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 115).

⁴⁸⁸ Dans ce secteur la population croît de 792% entre 1447 et 1561, sous l'effet de l'arrivée massive d'immigrés albanais : voir VISCEGLIA, *Territorio*, p. 55, 71, tab. 2, p. 131-132 ; D'ANGELA, CARDUCCI (a cura di), *S. Marzano* ; DALENA, *Alle radici delle comunità albanesi*.

5.4 Structures agraires en pierre sèche et paysages marginaux : une généralisation

5.4.1 Le potentiel archéologique des *paretoni*

L'expérience menée dans les campagnes de Sava dans le cadre de ce projet de recherche me semble, avant toute autre considération spécifique, se prêter à une généralisation utile à la recherche archéologique sur les paysages agraires tout entière. En effet, lorsque l'on dispose d'outils de caractérisation et de datation adaptés, les structures agraires les plus rustiques et « intemporelles », tels les *paretoni* et les *specchie* des Murge et du Salento, peuvent livrer quantité d'information absolument inédite. Bien au-delà, ce sont les milliers de petits murets de clôture, qui constituent la partie majoritaire et la plus visible du paysage agricole d'une région comme la nôtre et de tant d'autres régions du monde, qui pourraient illustrer de nombreux aspects du système agricole et pas seulement. En effet, le progrès dans la connaissance de la structure agricole est fondamental pour une véritable compréhension historique de toute époque, qui s'est toujours appuyée sur l'étude des habitats, avec leur cortège d'espaces funéraires, culturels, défensifs ou artisanaux. Enfin, pour des périodes où l'ignorance de la culture matérielle semble brider, en dépit de tous nos efforts, les recherches sur les occupations, de telles expériences ont ouvert, à mon modeste avis, des perspectives absolument extraordinaires.

Techniquement, mes recherches sur le *paretone* de Sava – pour lesquelles je me suis hissé sur les épaules des « géants » qui m'ont précédé, de Fleming à Hodges, de Georges-Leroy à Laffite, auxquels j'ai fait précédemment référence – me semblent montrer que les grandes structures en pierre sèche doivent être considérées comme archéologiquement significatives sur la base de quatre arguments différents. Je propose de les présenter dans l'ordre de représentativité et d'utilisation que voici.

1) Les grandes structures en pierre sèche fossilisent d'amples secteurs de paléosols, les préservant des transformations successives de l'environnement proche. En effet, la construction des *paretoni* a mobilisé de grandes quantités de pierre qui sont venues sceller d'anciens sols en les transformant définitivement en paléosol. Ces paléosols sont les

contextes les moins « partiellement ouverts » que l'on peut fouiller dans ces contextes, protégeant ainsi les faits écologiques et archéologiques qui s'étaient jusque-là déposés des travaux agricoles et autres transformations socio-environnementales. Ce sont ces paléosols, donc, qui se trouvent fossilisés par les ouvrages en pierre sèche, tandis que ceux-ci ne peuvent être considérés comme des structures anciennes fossiles, à proprement parler. Il s'agit de structures faites et refaites constamment, soumises aux transformations continues du paysage dont elles fixent et transmettent les différentes organisations.

2) Les grandes structures en pierre sèche, de par leur nature alvéolaire, l'augmentation de l'humidité relative qu'elles provoquent dans les sédiments qu'elles englobent ou qui se trouvent à leur proximité immédiate, constituent des gisements d'information irremplaçables sur l'environnement et l'utilisation du sol tout le long de la durée de vie de ces ouvrages. En effet, leurs dimensions et leur structure, qui se révèle relativement complexe, font en sorte qu'elles captent et piègent une grande quantité de sédiment, de restes végétaux et de microfaune. Par-delà les petits déplacements dus à la gravité et à la microfaune, ces écofacts ont toute chance de rester pour toujours dans la masse de l'ouvrage. Or, l'étude et la datation de ces objets permet une inédite reconstruction paléoenvironnementale à l'échelle locale, qui se révèle décisive dans des secteurs géographiques souvent éloignés de tout habitat connu, où se situent le plus souvent – j'y reviendrai plus loin d'une manière détaillée – les grandes structures en pierre sèche. Par conséquent, la bioarchéologie transforme décidément ces structures en contextes archéologiques riches et intéressants, aux antipodes de la vision topographique traditionnelle qui en valorisait les seuls aspects monumental et planimétrique, absolument non négligeables par ailleurs. Surtout, elles doivent sortir définitivement de la définition d'« architecture vernaculaire » ou « traditionnelle » ou encore « primitive » qui les fixait dans une sorte d'immobilité immémorielle et en leur niant par ce vocabulaire toute possibilité de lecture historique.

3) Les grandes structures linéaires en pierre sèche agissent comme des « niches » et des « corridors », dans et le long desquels une flore spontanée et une faune sauvage, certes, rélictuelles se réfugient et se déplacent. Ce constat – qu'exploitent les approches phytosociologique, l'étude archéologique des haies ou encore la phytogéographie, dont l'étude des pollens, des carpo- et anthracorestes collectés en fouille vient corroborer les hypothèses – invite à identifier ces structures comme les seuls lieux où l'on peut étudier ces aspects « naturels » du paysage agraire, qui n'ont plus qu'une liberté de mouvement trop modeste dans un paysage à ce point contrôlé, nettoyé et asservi aux besoins de la production économique et qui leur est devenu complètement hostile.

4) Enfin, dans une région à dominante calcaire, les grandes structures en pierre sèche constituent l'aspect typique de la plus vaste catégorie des signes monumentaux, dominant et caractérisant le paysage, et ce d'autant plus dans un espace globalement plat et uniforme. Ce caractère, à la fois matériel et culturel, doit justifier la construction de bon nombre de ces ouvrages, qui ont pu ensuite être constamment réutilisés comme marqueurs dans le cadre des délimitations agraires, fundiaires, administratives et territoriales.

D'abord, ces murs participent donc à la trame agraire, dont ils constituent des limites fortes, caractérisant un paysage spécifique, un parcellaire à mailles très grandes qu'il s'agira d'interpréter, par rapport aux parcellaires réguliers et à mailles serrées. Par conséquent, l'archéologie des (grandes) limites en pierre sèche – « les grands tas ou andains ou talus d'épierrement rectilignes installés sur les anciennes limites parcellaires » dont parle Jean-Denis Laffite⁴⁸⁹ – intègre très utilement une archéologie des trames parcellaires, qui a été fortement développée à la fin du siècle dernier sur des bases essentiellement géométriques et métrologiques, car « la compréhension d'un paysage rural repose sur une cohérence structurale, modulaire et chronologique »⁴⁹⁰. La question cruciale qui se pose à ce moment – et à laquelle je vais répondre immédiatement, dans le chapitre 6 – est celle de la « mémoire des formes » quel est le rapport entre l'âge de la limite restituée abstraitement et celui de la structure archéologique qui la matérialise à une certaine époque ?⁴⁹¹.

Cela veut dire également, à mon avis, que l'étude archéologique de ces structures peut réellement participer à une « archéologie du pouvoir », du contrôle des ressources, des hommes et des territoires. Voilà que par une étude organique, à l'échelle d'une région historique, des grandes limites en pierre sèche, l'on pourrait passer à une meilleure connaissance, par exemple, des limites entre les communautés rurales et des finages villageois, de diocèses, féodales, et ce pour des périodes comme le haut Moyen Âge, où les sources écrites sont rarissimes voire absolument inexistantes. En définitive, il faut faire de ces structures une série de données homogène et l'indicateur archéologique privilégié pour l'organisation, la délimitation, l'appropriation et le contrôle de l'espace de la part des individus, des communautés, des pouvoirs en présence.

En définitive, l'étude systématique du cas « *paretone* de Sava », tant par ces caractères exceptionnels et spécifiques que par la possibilité d'en faire un exemple, dote

⁴⁸⁹ LAFFITE, *La formation du parcellaire de Germiny*.

⁴⁹⁰ CLAVEL-LEVÊQUE *et al.*, *Introduction*. p. 11.

⁴⁹¹ LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 219.

désormais les (grandes) structures en pierre sèche du statut d'objet archéologique. Celles-ci peuvent alors être interrogées quant à leur propre histoire et également pour ce qu'elles peuvent raconter sur l'histoire de ces paysages marginaux qui se révèlent comme le théâtre de reprises et déprises agricoles, de changements d'affectation des sols, qui sont le reflet à leur tour de la pression démographique et indirectement des dynamiques en œuvre dans l'occupation des sols, quand bien même celle-ci reste inconnue dans le détail.

5.4.2 Les *paretoni* comme marqueurs d'une unité de paysage

Passant maintenant d'une réflexion centrée sur l'étude immédiate, archéologique et taphonomique, du modelé, de la matérialité d'un mur dans un espace local, il apparaît également utile de réfléchir à la distribution générale des structures en pierre sèche sur l'ensemble du territoire, qui sera abordée dans les chapitres qui suivent. Pour l'heure, il suffit de prendre conscience du fait que, dans les Murge et le Salento, les grandes structures ponctuelles et linéaires en pierre sèche surgissent, sans exception, dans des secteurs caractérisés par un substrat de calcaires compacts, qui sont les moins attractifs pour l'habitat et pour l'agriculture.

Cette relation étroite identifie alors une unité de paysage pourvue d'une organisation spatiale spécifique. La nature ingrate des sols, peu puissants et caillouteux, l'impossibilité d'accéder à l'eau piégée dans la nappe profonde en moyenne de 100 m et la géomorphologie qui place ces substrats invariablement dans les secteurs les plus élevés, interdisant la formation de nappes superficielles par captation des eaux de pluie, en font un paysage que l'on peut qualifier, pour les paramètres de l'agriculture moderne, de « marginal ». Pauvres en vestiges d'occupation, ces secteurs géographiques sont apparus invariablement comme des vides d'information. En outre, il sera très intéressant de vérifier dans quelles phases ces secteurs en principe moins attractifs sont effectivement marginalisés et quand, au contraire, l'emprise agricole s'y épanouit, en dépit de certains désavantages structurels.

En effet, l'archéologie des *paretoni* semble ouvrir un boulevard à une archéologie de paysages marginaux du type aride et caillouteux, levant le voile sur des activités non marginales dans l'économie agraire traditionnelle. Car les *paretoni* ont été des « marqueurs » et donc des « signes » des limites qu'ils ont matérialisé localement à un moment donné. De ces limites ils étaient le « signe » au sens d'icône et d'image voire de symbole. Par contre, aujourd'hui, pour l'archéologue du paysage, ils sont également des « marqueurs » et donc des « signes » en ce qu'ils constituent des indices et des indicateurs épistémiques, qui renvoient à des états antérieurs et non plus immédiatement

visibles où les secteurs qu'ils traversent actuellement ont dû former des paysages de marge, de limite et de frontière⁴⁹².

La double entrée dans le paysage historique par le biais de l'habitat, de la structure agraire et des paysages peu « agraires » mais néanmoins fondamentaux dans l'économie traditionnelle aboutit à la valorisation, à côté des lieux habités et des parcellaires agraires qui charpentent leurs bassins de vie et de travail, également des paysages qu'on a dits « marginaux ». En effet, une fois repérées de manière systématique les constantes sous-jacentes aux choix des lieux à habiter et à exploiter et les marqueurs de chaque unité de paysage, ceux-ci deviennent des indices discriminants quant aux usages auxquels ces territoires ont été soumis dans le passé. Si maintenant certaines de ces formes spécifiques d'anthropisation, tellement intégrées au milieu naturel qu'elles ont pu passer longtemps inaperçues, peuvent être caractérisées archéologiquement, l'histoire des relations homme-milieu dans ces espaces s'enrichira de façon significative. Autant les trames denses et régulières indiquent la mise en culture intensive et sans doute plutôt les cultures spécialisées de l'olivier et de la vigne ou encore les vergers, autant ces longues délimitations linéaires et « latérales » qui se développent sur plusieurs kilomètres pourraient faire être, l'héritage d'un paysage de céréaliculture extensive voire d'amples secteurs sylvo-pastoraux (*foreste*) appartenant à des communautés ou à des seigneurs, voire d'abord aux communautés puis aux seigneurs.

Enfin, dans une lecture contrastive, un *paretone* situé en plein paysage contemporain de petite propriété et d'agriculture intensive – c'est le cas de Sava – témoigne d'une autre organisation des rapports de production dans le passé, tout comme des murets en pierre sèche en pleine forêt ou dans le maquis-garrigue témoignent de l'existence d'anciens terroirs agricoles.

⁴⁹² Sur la théorie trilogique du signe, se déclinant en icône, indice et symbole, voir PEIRCE, *Collected Papers* ; *ID.*, *Écrits* ; BARTHES, *Rhétorique* ; COSGROVE, DANIELS (dir.), *The Iconography of Landscape* ; JOLY, *L'introduction* ; GERVEREAU, *Voir, comprendre* ; FERRY, *Le paradigme indiciaire*. Pour Pierce, il est question de *signe*, dès lors que quelque chose renvoie à quelque chose. La nature des signes se différencie suivant trois modes de renvoi : l'évocation, suivant la grammaire des icônes : celles-ci sont des images ressemblantes et représentatives de la réalité (comme une onomatopée) ; l'indication, suivant la grammaire des indices, comme l'empreinte dans la neige réfère à la pression du pied) ; la présentation, selon la grammaire des symboles, qui sont le fruit du regard que les hommes portent sur ces mêmes signes.

Andrea Bissanti a parlé de « un segno per l'utente, un messaggio per il fruitore [...], un agente o un fattore del più ampio sistema di cui il paesaggio è parte, [...], un segno per il ricercatore » (BISSANTI, *Il paesaggio pugliese delle pietre a secco*, p. 118).

Voir aussi Eugenio Turri (TURRI, *L'immagine*, p. 9 ; *ID.*, *Semiologia* ; *ID.*, *Il paesaggio*), pour qui les « iconemi » sont, les unités élémentaires de la perception, « carichi di singoli significati, artistici, storici ecc. », dont la combinaison forme l'image complexe d'un paysage. Par exemple, la ferme isolée avec une allée de cyprès est un iconème des collines toscanes.

5.4.3 *Paretoni*, paysages et sociétés

Je ne pense pas que la fouille des grandes structures en pierre sèche et l'étude multifactorielle des paysages marginaux puissent suffire à la lecture historique d'un espace et d'un territoire. Il ne s'agit absolument pas d'opposer deux « archéologies » alternatives ou concurrentes. Au contraire, il s'agit de contribuer à une archéologie de plus en plus globale et exhaustive, apte à interroger tous les aspects du paysage humanisé, mettant au centre de sa réflexion également ces séries de données nouvelles, que contiennent des structures « rustiques » et des paysages « marginaux ». Il est vrai que nous les avons trop longtemps ignorés, faute de clefs de lecture et en raison de l'attraction fatale exercée par les centres du peuplement, avec leur concentration d'activités.

Dans le cas qui nous a occupés jusque-là, en l'occurrence, sans préjuger de l'apport d'autres séries de données qui seront discutées plus tard, il me semble que l'étude topographique, floristique, stratigraphique et taphonomique du *paretone* de Sava apporte déjà un éclairage assez intéressant sur l'histoire de cet espace, de ces paysages et des sociétés qui les ont mis en place, vécus et perçus, sur une quinzaine de siècles. En effet, il apparaît que la construction du *paretone* est précédée par une période où l'environnement proche se configure comme un maquis bas, dégradé par les incendies et le surpâturage. Or, dans une approche systémique, le surpâturage reflète l'action de communautés humaines installées dans les parages, vivant d'une économie agro-pastorale qui utilise ces espaces moins fertiles pour un pastoralisme ovi-capriné extensif. Ces informations ne valent pas moins que la reconnaissance ou la fouille d'un habitat rural, me semble-t-il.

Par la suite, dans cet espace semble s'épanouir une forêt méditerranéenne, une yeusaie assez homogène, en même temps et après qu'un grand mur en pierre sèche vient marquer une longue limite. Tandis qu'on ne connaît rien à la situation politique, au maillage administratif et à l'habitat de ce secteur au premier Moyen Âge, l'on assiste ici à la mise en place d'une grande délimitation en pierre sèche, qui traverse ou peut-être borde une forêt de chênes verts. S'il est donc difficile de le qualifier comme une « limite agraire », un tel ouvrage témoigne sans conteste d'une volonté de (ré)organisation de l'espace rural qui ne va, toutefois, pas jusqu'à bâtir dans les lieux où la pierre n'est pas immédiatement disponible. Qu'est-ce donc que cet ouvrage ? Une solution plausible, dans l'attente des données que je présenterai par la suite, consiste à dire que ce mur en pierre sèche marque localement le tracé d'une limite dont l'étendue est bien supérieure à celle du mur. Nous avons alors caractérisé archéologiquement un segment de cette limite qui doit avoir une valeur plutôt administrative et territoriale que foncière, du moins à ses débuts. Le fait de décider s'il s'agit-il d'une limite de diocèse, de territoire urbain ou de tel ou tel ressort territorial byzantin ou longobard relève de la déduction plus que de l'induction et ne

peut conduire, pour l’heure, à des affirmations définitives. Il n’en demeure pas moins que les dimensions de l’intervention traduisent un effort important qui vise à cristalliser de nouveaux rapports économiques voire politiques au début du haut Moyen Âge, et traduit une forte volonté de (ré)organisation des campagnes. Néanmoins, il ne faudrait pas quitter des yeux la logique micro-locale d’un tel mur, qui n’a été réalisé que lorsqu’il y avait une disponibilité immédiate de pierre. Si volonté forte il y a eu, donc, elle ne se projette pas sur une échelle régionale, sur un modèle de défense linéaire à petite échelle, mais apparaît plutôt centrée sur la protection d’une grande propriété ou d’un espace communautaire⁴⁹³.

Pour conclure, à la lumière des données textuelles qui se font désormais abondantes, nous avons constaté que le *paretone* subit de nombreuses réfections à partir de la fin du Moyen Âge tandis que le peuplement végétal apparaît de plus en plus varié et humanisé. Ces observations trouvent désormais d’intéressantes confirmations dans les sources écrites qui parlent, à partir de la deuxième moitié du XV^e siècle de hausse démographique, (re)peuplement de villages et reprise agricole. Les pouvoirs locaux s’intéressent désormais très activement à une exacte définition des limites de leurs ressorts fiscaux. Le *paretone* et ses transformations sont maintenant un signal clair du fait que la limite qu’il marque localement devient stratégique, que l’espace agraire environnant est davantage valorisé, notamment par de nouvelles campagnes d’épierrement. À cette époque, les dimensions exceptionnelles de ces murs – nous verrons par ailleurs que de tel murs sont nombreux dans la Pouille calcaire – peuvent alors être lues comme un reflet de l’extension des propriétés qui ont été bonifiées et, en même temps, de la capacité des seigneurs et des propriétaires à recruter et mobiliser une main d’œuvre abondante afin de délimiter de manière non équivoque leurs biens.

Enfin, l’archéologie des *paretoni* contribue à une archéologie du paysage vaste et globale, en même temps qu’elle constitue une archéologie des marges et de la frontière. Cette « frontière » doit être, d’abord, entendue comme une frontière écologique ; deuxièmement, il s’agit de frontières foncières, par lesquelles de grands propriétaires « prédateurs » et « rassembleurs de terre »⁴⁹⁴ se sont arrogés à tel ou tel moment la jouissance exclusive de certains secteurs et ont délimité leurs droits, notamment fiscaux, vis-à-vis d’autres seigneurs ou communautés ; troisièmement, à telle ou telle période, de telles grandes structures en pierre sèche ont pu jouer un rôle de frontière au sens territorial

⁴⁹³ Voir, pour des modèles comparatifs, COSTANTINI, *Limitoni e paretoni* ; FOWLER, BLACKWELL, *The Land of Lettice Sweetapple*, p. 134-135.

⁴⁹⁴ PERREIN, *Archéologie des bocages*, p. 230.

du terme, allant même jusqu'à participer à la démarcation, à la matérialisation et à la représentation de sphères d'influence politiques.

Comme on le verra plus tard, le *paretone* de Sava se situe dans un territoire pour lequel la carte archéologique dessine d'ores et déjà une situation de frontière entre Tarente et les Messapiens, avant la conquête romaine⁴⁹⁵. En revanche, aucune information historique ne permettait d'apprécier le statut de ce même secteur après l'époque romaine. Grâce à cette enquête, je crois pouvoir dire que, si tout n'est pas clair, nous avons néanmoins percé l'obscurité. En effet, ces recherches démontrent que, dans une optique systémique, l'archéologie agraire peut amorcer l'élaboration d'un scénario, même en l'absence (quasi) complète de données sur l'habitat.

Une première connaissance et une connaissance de première main des forêts, des zones humides, des prés et des champs fournit, d'abord, des informations directes sur les crises, les pérennisations ou les ruptures des équilibres écologiques et agraires⁴⁹⁶. De plus, la multiplication programmée de ces enquêtes favorisera, j'en suis certain, la caractérisation archéologique de l'habitat rural au haut Moyen Âge, qui reste tellement mal connu. Enfin, l'histoire territoriale et politique, elle-même, de la Pouille méridionale byzantine, longobarde et accessoirement arabe, entre le VII^e et le IX^e siècle pourra tirer quelque profit d'un travail de recherche empirique porté sur des structures que tout contribue à caractériser comme des marqueurs territoriaux.

J'espère avoir suffisamment illustré et expliqué les avantages qui me paraissent ressortir d'un nouveau regard porté sur ces structures du paysage agraire. Il s'agit de valoriser comme information historique la présence de l'eau, la qualité des sols, les carrières, les plus humbles clôtures tout comme les grands cairns et les grands murs en pierre sèche d'une vaste région. Il s'agit de les étudier de près et de l'intérieur, puis de les intégrer à ces lectures globales à moyenne échelle que les grands progrès de la topographie historique, de l'archéomorphologie voire de l'archéogéographie autorisent, sans nullement opposer ces démarches⁴⁹⁷. Ainsi, l'archéologie des constructions agraires (en pierre sèche) fournira à l'archéologie des tracés, donc à l'analyse des formes en plan inscrites dans le paysage, les amorces chronologiques et taphonomiques utiles⁴⁹⁸ à une véritable

⁴⁹⁵ ALESSIO, GUZZO, *Santuari e fattorie*, p. 370, 372.

⁴⁹⁶ BURNOUF *et al.*, *Sociétés, milieux, ressources*, p. 119.

⁴⁹⁷ TURNER, *Paysages et relations*.

⁴⁹⁸ MICHELIN, Gérard Chouquer, *Les formes du paysage*.

compréhension historique des dynamiques de transformation et de transmission des systèmes et des réseaux.

Pour l'heure, il est de toute manière trop tôt pour broser un scénario de l'organisation générale de cet espace à l'est de Tarente et au sud d'Oria. Dans les chapitres suivants, je présenterai d'autres séries de données qui apporteront leur lot de suggestions et de doutes. Ce n'est qu'à la croisée entre ces différents éclairages et avec l'aide de la littérature archéologique disponible que je tenterai de constituer une nouvelle image des territoires et des sociétés apuliennes du haut Moyen Âge.

Chapitre sixième – Formes du paysage et organisation de l'espace à l'ouest de Sava

Peut-on considérer une imposante limite parcellaire, tel le *paretone* de Sava, opportunément datée et insérée dans un environnement en transformation, et en faire le point de départ d'une caractérisation archéologique des formes de surface à moyenne échelle ? Les deux chapitres qui suivent présentent ma manière de relever ce défi : pourvu que ces résultats soient jugés concluants, j'aurai alors apporté une contribution à l'histoire du haut Moyen Âge régional et fait la preuve de la viabilité d'une archéologie des limites à la fois autonome et intégrée aux démarches plus classiques.

Ce chapitre 6 est donc centré sur la caractérisation archéologique de la masse parcellaire à laquelle le *paretone* appartient et qu'il paraît largement commander. Cet espace a été prospecté à pied, analysé en carto- et photo-interprétation, étudié à travers la bibliographie dont il a fait l'objet. Pour chacune des trois approches, je me suis assigné la tâche de recenser et décrire trois séries de données, censées rendre compte de l'organisation, de l'utilisation et de l'occupation du sol, à savoir : a) les indices qui renvoient aux limites parcellaires et autres structures de connexion ou de division de l'espace, dans leur modelé plastique et leur usage (dimensions et matériaux de construction des voies et des chemins, des murs, des haies et des limites immatérielles, des sites naturels aménagés pour le contrôle du territoire, des tours, des cairns et des bornes) ; b) les indices qui renvoient aux ressources et à la production agricole et artisanale ; c) les indices qui renvoient à l'habitat, par un repérage et un ramassage classiques de mobilier dans les champs cultivés.

Le spectre chronologique de cette enquête s'étend du Paléolithique à nos jours, car je vise à comprendre dans la très longue durée les dynamiques, les continuités et les lignes de faille dans l'utilisation et l'organisation d'un espace par les hommes qui l'ont successivement investi, avant et après la période médiévale, en composant avec l'environnement et les mutations politiques, économiques et sociales.

6.1 Caractérisation archéologique d'un paysage. Heuristique, données, clefs de lecture

Se si pensa alla rete dei muri a secco [...], nelle carte catastali e nelle antiche mappe è contenuta una stratigrafia del possesso che, interpretata sulla base della sovrapposizione o della continuità e discontinuità dei segni, potrebbe restituire la cronologia delle occupazioni del territorio fino alla prima presa di possesso
(Angelo Ambrosi, *Architettura in pietra a secco*, p. 21)

6.1.1 Conception et heuristique d'une approche extensive et régressive

En même temps que se déroulaient les enquêtes à grande échelle sur le *paretone* et son environnement immédiat, j'ai entrepris la prospection au sol systématique sur environ 14 km² à l'ouest et au sud-ouest de la ville de Sava (**doc. 98**), englobant la masse parcellaire (10 km² environ) à laquelle le *paretone* appartient et qu'il commande largement. Cette étude de terrain a été doublée d'un recensement des informations archéologiques éditées qui n'a été parfait qu'en 2013. Ces données seront présentées dans la suite immédiate de l'exposé, après que j'aurai précisé les protocoles de terrain ainsi que le système de gestion des données qui ont été mis en place. Ensuite, j'ai tenté d'articuler cette base empirique d'indices matériels et diachroniques à la lecture planimétrique et topologique d'un paysage, à la recherche des traits dominants hérités et transmis à travers le temps. Aussi, les données issues du terrain ont été articulées à une analyse des formes en plan transmises par tous les usages du sol au fil du temps, imprimées et révélées dans les formes actuelles du paysage considéré⁴⁹⁹. En effet, il me semble qu'il est d'autant plus aisé d'étudier les grands ensembles de relations spatio-temporelles entre modelés, tracés, flux et réseaux que

⁴⁹⁹ J'ai beaucoup appris, à ce sujet, des travaux des chercheurs qui se sont regroupés, en France, sous le nouvel intitulé disciplinaire d' « archéogéographie ». Voir CHOUQUER, *Nature, environnement et paysage* ; ID., *Crise et recomposition* ; ID., *Transmissions et transformations* ; BURNOUF, CHOUQUER, *L'archéologie et l'archéogéographie* ; WATTEAUX, *La dynamique de la planimétrie* ; ROBERT, *Archéologie préventive et morphologie* ; EAD., *Sources et techniques*. Leurs positions font l'objet de deux sortes de critiques portant, d'une part, sur la volonté qu'ils manifestent de détacher l'étude à moyenne et petite échelle de la transmission des formes de la lecture stratigraphique micro-locale qu'offrent les fouilles et, d'autre part, sur la constitution d'un champ disciplinaire indépendant de l'archéologie des paysages voire de l'archéologie tout court. Voir, en particulier, RAYNAUD, *Les systèmes agraires*, p. 286 ; DURAND, *À la recherche du paysage* ; TURNER, *Paysages et relations*.

livrent la carto- et la photo-interprétation quand l'on est en mesure d'établir des liens robustes avec le sol et le sous-sol, l'artefact et l'écofact.

Je ne m'appesantirai pas davantage sur ces aspects conceptuels, dont je souhaite fournir plutôt une traduction concrète sur le banc d'essai d'une partie du territoire communal de Sava, puis d'un vaste secteur au sud d'Oria, enfin des Murge et du Salento. Il ne reste, alors, qu'à présenter les indicateurs que j'ai définis préalablement à la constitution du catalogue d'entités archéologiques (**doc. 131 à 134**) sur lequel sont fondés les chapitres 6 et 7.

Séries de données, indicateurs et échelles

L'observation de la trame parcellaire formée par les voies et les chemins, les limites de champ et de propriété ainsi que par la disposition d'objets non linéaires dans le secteur à l'ouest de Sava permet, tout d'abord, de délimiter une « masse parcellaire » cohérente autour du *paretone* de Sava. Il s'agit d'un bloc spatial où l'orientation générale des parcelles est relativement homogène par rapport aux axes forts que sont le *paretone* lui-même et les principales voies qui traversent le secteur (**doc. 105 - a**). La compréhension de ce bloc a donc souvent exigé d'élargir la focale au territoire communal de Sava tout entier, voire aux communes limitrophes de S. Marzano et de Torricella.

Dans ce secteur, je me suis proposé, d'abord, de recenser et cartographier les formes géométriques et plastiques générées par les besoins de division et contrôle de l'espace voire de connexion et communication. Il s'agissait donc de relever au sol les vestiges de chaussées, ornières, drailles, murs et haies, en les classant sur la base de leur matière, de leur gabarit et de leur longueur. D'autre part, il s'agissait de relever en plan les alignements dominants, que commandent les jonctions et les divisions du sol les plus importantes. En outre, comme la délimitation foncière ou administrative peut également être signalée par des objets ponctuels (bornes ou autres signes), il m'a paru opportun de recenser également ces objets. Enfin, j'ai intégré dans cet ensemble les vestiges dont la fonction principale a été celle de marquer, contrôler et/ou défendre le territoire (sites dominants aménagés, cairns – localement *specchie* –, tours, enceintes fortifiées).

Après avoir relevé ces éléments de maillage et de quadrillage de l'espace, je me suis intéressé aux ressources et aux productions qui font de cet espace un bassin vivrier. J'ai donc géoréférencé les carrières de pierre, sable et argile, les ressources hydriques et les infrastructures d'adduction et d'évacuation de l'eau (sources, bassins de captation, irrigation, puits et citernes, etc.) ainsi que tout indice d'activité agricole et artisanale

(dispersions de mobilier en surface interprétables comme indices d'épandages agricoles⁵⁰⁰, pressoirs à vin ou à huile, élevage, saliculture, sylviculture, végétation spontanée, zones humides ; pierres et minéraux allogènes, moulins à eau, briqueteries, tuileries, fours de potier et de verrier, forges, lieux de stockage des aliments).

Troisièmement, j'ai focalisé mon attention sur les indices d'occupation du sol : vestiges immobiliers ou mobiliers trahissant la présence dans le passé d'un habitat, isolé ou groupé qu'il soit. Les vestiges d'établissements interprétables comme sanctuaires, temples, églises ou couvents – par-delà leur dimension cultuelle que je n'approfondirai pas – seront enregistrés en tant que formes parmi d'autres de l'occupation du sol, de l'exploitation d'un bassin vivrier et en tant que nœuds de la trame parcellaire. Enfin, les dépôts céramiques, monétaires ou métalliques seront également recensés ici, en tant qu'« échos », signes indirects de la présence des hommes dans l'espace proche.

Ces différentes catégories d'indices ont été interrogées sous la triple espèce des formes du paysage actuel – lequel est le point d'arrivée temporaire et en transition d'une transformation perpétuelle de formes imprimées et laissées en héritage par toutes les époques précédentes –, des anomalies, traces et indices archéologiques fossilisés et révélés par les formes du paysage et des (rares) attestations figurées et écrites. Par conséquent, les indicateurs fonctionnels et chronologiques sont tirés du répertoire traditionnel de la géographie tout autant que de celui qui est propre à l'archéologue et à l'historien des textes et des images. La carte géologique et pédologique, la lecture des relations de stratigraphie horizontale en carto-interprétation, la lecture archéologique des clichés aériens, l'analyse topologique manuelle et sous S.I.G. s'accompagnent d'un référentiel chronologique pour la pierre taillée, la céramique et les monnaies, de l'analyse archéologique du bâti, de l'exégèse des sources écrites et figurées.

Le spectre chronologique de cette enquête s'étend du Paléolithique à nos jours, parce que je vise à comprendre les dynamiques, les continuités et les lignes de faille dans l'utilisation et l'organisation d'un espace par les hommes qui l'ont successivement investi, en composant avec l'environnement et les mutations politiques, économiques et sociales. D'ailleurs, compte tenu de la difficulté de reconnaître les vestiges des paysages du haut Moyen Âge, il était inenvisageable de borner la collecte de données à la seule période médiévale. C'est pourquoi j'ai étendu dans un premier temps la recherche aux deux derniers millénaires, avant de comprendre que toute tentative de trouver un point de départ suffisamment justifié se révélait artificielle. Néanmoins, mon attention et le niveau de

⁵⁰⁰ WILKINSON, *The Definition of Ancient Manured Zones*.

détail iront en croissant à mesure que j'avancerai dans l'Antiquité pour devenir très importants avec l'Antiquité tardive et le Moyen Âge.

Au terme de cette enquête, j'ai disposé ces différentes séries d'informations dans un catalogue systématique de fiches monographiques. Ce catalogue constitue mon propre système de gestion de bases de données et il est relié à la plateforme S.I.G. par le biais du champ commun constitué par le numéro de fiche et de géométrie. Ainsi, je peux générer sous S.I.G. des représentations cartographiques efficaces et variées qui serviront de support à l'analyse et à l'interprétation des données.

Analyse planimétrique des formes du paysage : régularités et anomalies

D'un point de vue conceptuel, nous disposons de deux approches différentes à l'étude historique du paysage : d'une part, l'étude à plusieurs échelles de l'organisation du paysage actuel en ce qu'elle a de « normal » et de « banal ». Cela revient à examiner les formes actuelles, vivantes et fonctionnelles, en posant le postulat qu'elles sont le résultat d'une « transmission », à travers une longue série de transformations⁵⁰¹ : c'est ce qui les rend archéologiquement significatives. Tout comme en archéologie du bâti, il ne s'agit donc pas de traquer les vestiges du passé « cachés » voire « fossilisés » par les formes présentes mais d'étudier ces mêmes formes actuelles, toujours actives dans le présent, pour en comprendre les états antérieurs.

Je m'inscris pleinement dans cette perspective pour ce qui relève de la dimension géométrique de l'organisation spatiale. Celle-ci tient à l'orientation et à la direction des voies et des chemins, à l'orientation des limites de propriété, à la position des habitats les uns par rapports aux autres, à la forme et à la dimension des parcelles. Sa dynamique prend en compte également la distribution des ressources (eau, pierre, bois, minerais, terres, etc.) et, bien entendu, elle ne peut faire abstraction des rapports de force sociopolitiques. Pour peu qu'on les regarde dans cette optique systémique, tous ces aspects actuels du paysage peuvent être étudiés comme des objets d'histoire, comme des héritages transmis par les époques révolues.

Un tel travail gagne, de toute évidence, à être mené à moyenne échelle, sur la cartographie et sur les clichés aériens disponibles. Il faut dire que la multiplication des moyens d'accès à une couverture orthophotographique et cartographique intégrale du territoire favorise aujourd'hui, en Pouille et ailleurs, une telle démarche. Quant à moi, j'ai

⁵⁰¹ Gérard Chouquer a proposé pour ces processus les néologismes de « transformission » et de « transformation » (CHOUQUER, *Crise et recomposition*, p. 20-23. Voir aussi CHOUQUER 1997a ; CHOUQUER 1997b ; MARCHAND 2003 ; CHOUQUER 2007).

étudié – en les compilant sous S.I.G. – la cartographie géologique, pédologique, hydrologique et agronomique, ainsi que les cartes 1/ 100 000^e, 1/ 50 000^e et 1/ 25 000^e produites par l'IGM. Également, j'ai mis à profit l'importante documentation aérienne disponible⁵⁰² : s'agissant de photos verticales et à moyenne échelle, ces clichés se prêtent justement à une lecture des structures « régulières » et « récurrentes » du paysage.

D'autre part, nous pouvons regarder les formes du paysage actuel à la recherche d'« anomalies » susceptibles de renvoyer à des usages différents du même espace dans le passé. C'est là, par exemple, que réside une partie majeure du potentiel archéologique de la prospection aérienne oblique et à basse altitude, qui recherche des traces en sous-sol « révélées » par des conditions particulières de lumière, d'humidité ou de relief⁵⁰³. Il s'agit d'une application du paradigme indiciaire qui est devenue classique dans l'archéologie du XX^e siècle et qui conduit à « dénicher », derrière l'organisation, l'aspect et la destination actuels d'un lieu, l'anomalie qui trahit ses usages passés.

Il faut dire que le potentiel de cette approche dans le secteur d'étude est assez limité, en raison des caractères géomorphologiques et agraires dominants. En effet, la prédominance d'un substrat calcaire affleurant empêche la conservation de vestiges bâtis et enfouis en profondeur. En outre, le fait que les cultures dominantes soient la vigne et l'olivier constitue une difficulté supplémentaire, quand l'on connaît l'immense potentiel de cette approche en milieu céréalicole (terrains labourés et nus une partie de l'année, culture annuelle dont la croissance peut être affectée par des différences dues justement à la présence de structures bâties ou fossoyées, observables après chaque ensemencement).

Plus généralement, la recherche d'anomalies s'étend à toute forme du paysage qui n'a pas de rapport apparent et direct avec la destination actuelle ou attendue de tel ou tel secteur ou structure : un nœud routier en pleine campagne ; un changement soudain de direction sur un tracé globalement rectiligne, sans autre raison apparente ; la présence de plantes calcicoles sur un substrat argileux, etc.

Les artefacts au cœur de la recherche archéologique

C'est ce genre de sélection « négative » que nos yeux opèrent constamment, évacuant ce qui apparaît actuel et « banal » dans le paysage pour dénicher les traces qui

⁵⁰² J'ai utilisé, pour l'essentiel, le dallage orthophotographique mis à ma disposition par le S. I.T. Puglia. En outre, j'ai pu consulter un grand nombre de clichés aériens conservés par le Laboratorio di Topografia, Cartografia e Aerofotogrammetria de l'Università del Salento, dirigé par Marcello Guaitoli, que je remercie.

⁵⁰³ Pour une typologie des anomalies détectables en archéologie aérienne, je renvoie à DELETANG (dir.), *L'archéologie aérienne*.

n'ont pas de relation apparente avec l'usage actuel d'un lieu. C'est exactement ce que nous faisons traditionnellement en prospection au sol : repérer les objets immobiliers et mobiliers qui contrastent avec le sens et la destination du paysage actuel. C'est, encore une fois, de l'analyse régressive. Or les chances de conservation hors-sol d'un ouvrage abandonné étant fonction de sa robustesse, ce sont bien les édifices massifs et/ou prestigieux, affectés à la défense, au culte ou à la mémoire d'un grand homme, qui ont survécu le plus longtemps, laissant le bâti ordinaire, domestique et artisanal dans l'obscurité.

Les restes de matériaux de construction, couverture et revêtement, d'objets en pierre, céramique, verre et métal dispersés à la surface des champs et constamment remués par les travaux agricoles révèlent la présence de vestiges enfouis. Une large partie des enquêtes d'archéologie du paysage s'appuie sur la détection, le ramassage et l'étude de ces indices qui dessinent pour l'essentiel une carte du peuplement, pour chaque période historique. Parfois, le mobilier indique la présence d'installations artisanales, qui ne sont jamais trop éloignées de la périphérie des lieux de résidence. Également, les labours peuvent exhumer des ossements, des fragments de sarcophages ou du mobilier funéraire, ce qui permet de déceler la présence de sépultures, elles aussi étroitement liées aux lieux de vie⁵⁰⁴. La presque totalité de ces indices peut donc être mise au service de la lecture historique de l'occupation du sol ainsi que des activités de transformation des ressources.

Les informations inventoriées ou publiées

Le secteur étudié a fait l'objet depuis longtemps de prospections au sol, nombreuses et fiables. C'est tout d'abord le fait d'archéologues non professionnels, dont les travaux seront mis constamment à contribution et auxquels je tiens à rendre un hommage appuyé. Parallèlement, dès les années 1930, les autorités de la Soprintendenza per i Beni Archeologici ont mené de nombreuses fouilles, dans le cadre des missions de protection du patrimoine. Enfin, depuis les années 1960, la recherche universitaire est venue apporter sa contribution et surtout la capacité à insérer des données ponctuelles dans des problématiques de recherches plus vastes. Une partie importante de ma base empirique de données relève donc d'un exercice de dépouillement d'archives⁵⁰⁵ et de bibliographie aboutissant à la constitution d'une carte cumulative de la recherche archéologique.

⁵⁰⁴ Ces artefacts constituent la source sérielle la plus importante en archéologie du paysage. Voir, parmi les modèles les plus rigoureux que j'ai rencontrés, TRÉMENT, *Archéologie d'un paysage*, p. 20-35.

⁵⁰⁵ La consultation des archives de la Surintendance archéologique a été primordiale. En particulier, sur la commune de Sava, seulement deux découvertes (1912 et 1936) dans l'Archivio storico ou « Registro » (des origines à 1950) ; une vingtaine de signalements à partir de 1977 dans l'Archivio deposito (1950-2000) ; enfin, rien de nouveau dans l'Archivio corrente.

Si à l'ouest de Sava cette démarche a joué un rôle supplétif par rapport à mon travail systématique de prospection au sol, à la moyenne échelle du transect « Oria sud » elle est, en revanche, à l'origine de la quasi-totalité des données et les prospections n'ont été que ponctuelles. Mon rôle a donc été, d'une part, de systématiser une masse de données très hétérogènes – par la qualité et la quantité – qui n'avaient jamais été sérieuses et orientées dans le cadre d'une problématique ; d'autre part, j'ai complété cette base de données, presque entièrement centrée sur l'occupation du sol et les arts du feu, par la collecte de données concernant les ressources et les productions et la trame parcellaire.

La prospection au sol systématique : un protocole de recherche

Par rapport à un *settlement site survey* classique – tel que je l'ai moi-même pratiqué par le passé dans l'arrière-pays d'Otrante⁵⁰⁶ – ces prospections ont visé une lecture historique intégrale des paysages, non limitée aux vestiges d'anciennes occupations. Pourtant, ces mêmes indices n'en constituent pas moins l'essentiel des données collectées au sol, tandis que ce sont d'autres clefs de lecture qui ont permis de saisir l'utilisation des ressources et la délimitation de l'espace.

Par ailleurs, j'ai rapidement renoncé à toute approche quantitative dans l'étude du mobilier (comptage, pesage, pondération, carte de densité différentielle). En effet, pour les périodes et les contextes qui livrent une grande quantité d'indices, certaines applications statistiques visent à comprendre diachroniquement l'évolution des occupations voire leur hiérarchie synchronique, sur la base de la typologie et du poids relatif des indices détectés à la surface des champs⁵⁰⁷. En revanche, une prospection au sol ciblée sur le Moyen Âge dans le Salento septentrional touche vite aux limites de ce raisonnement⁵⁰⁸.

Dans le cadre de ma recherche, la présence au sol de modestes concentrations de mobilier a été traitée comme un indice positif d'occupation générique, sans aucune ambition de préciser la nature des activités dominantes et sans jamais franchir le seuil d'une périodisation infra-séculaire. J'ai alors procédé à une collecte représentative des objets dispersés au sol, ayant pour but d'arriver à des datations relativement larges. Du moins, les ensembles collectés sont comparables, car la même intensité de ramassage a été

⁵⁰⁶ STRANIERI, *Per una storia dell'insediamento*.

⁵⁰⁷ Voir, pour l'analyse quantitative des données de prospection et pour un certain nombre de réserves quant à l'application de méthodes statistiques, CAMBI, TERRENATO, *Introduzione all'archeologia dei paesaggi*, p. 136-194.

⁵⁰⁸ Sur les limites générales du raisonnement chronotypologique, voir EVIN *et al.*, *La datation*. En particulier, le comptage du nombre de restes ou le pesage des tessons, pour arriver au calcul du nombre minimum d'individus a été considéré très problématique ou, en tout état de cause, peu pertinent en archéologie de surface (HUSI, *Quantification et datation* ; HUSI, BELLANGER, *Estimer la datation*). Par ailleurs, la plus grande prudence doit être observée quand il s'agit d'extrapoler la chronologie d'une occupation à partir du mobilier dispersé en surface. Le plus souvent, en effet, celui-ci ne constitue qu'un écho de la dernière phase d'occupation et de l'abandon du site.

observée partout. Finalement, j'ai réussi à dessiner une carte des indices d'occupation en relation avec l'exploitation d'un bassin vivrier et dans un certain maillage spatial, sans pour autant arriver à indiquer le poids relatif et les caractères internes de chaque lieu de vie.

Au fur et à mesure des prospections, le transect « Sava ouest » a été divisé en « unités topographiques » (UT), des surfaces délimitées en fonction d'une relative homogénéité des conditions de visibilité, des cultures, de la présence/absence de tel ou tel caractère ou indicateur archéologique et du type de prospection que j'ai pu y mener. J'ai enregistré systématiquement les observations de terrain dans des fiches d'UT que j'ai rédigées (**doc. 129** ; **doc. 130**), en adaptant à mon terrain les fiches préconisées par les institutions italiennes et françaises préposées à l'inventaire des données archéologiques⁵⁰⁹. Mes fiches d'UT dirigent d'abord le regard des prospecteurs sur tous les caractères du paysage visité « à potentiel archéologique », à savoir : l'accès à l'eau, le substrat et la fertilité apparente des sols, les limites parcellaires. Seulement dans un second temps, on est invités à observer la présence éventuelle de mobilier au sol et de toute autre forme « anormale ».

Une part des observations enregistrées porte donc sur des traces et indices qui ne sont pas, à proprement parler, « archéologiques » : la présence de puits ou de citernes, par exemple, prendra un sens par la suite, dans le cadre d'un travail sur la distribution et la relation de ces infrastructures par rapport à l'occupation, utilisation et délimitation du sol. Un besoin de définition se fait sentir, en revanche, quand il s'agit de qualifier les concentrations de mobilier, notamment céramique. Dans ce cas de figure, je n'irai pas au-delà des deux définitions génériques : occupation et habitat. On désignera ainsi comme « occupation » une quelconque concentration d'indices archéologiques à la surface des champs, sans préjuger de la fonction des structures, tandis qu'un « habitat » sera représenté par une concentration d'indices plus diagnostiques, y compris des attestations écrites. En tout état de cause, je n'oublie pas que même cette double désignation minimaliste a une part d'arbitraire car elle ne repose, en général, que sur l'étendue de la concentration de mobilier au sol et/ou sur l'éventuelle présence d'une attestation écrite. L'ensemble de ces observations de terrain a, ensuite, été extrait des fiches UT pour aller composer un catalogue de fiches monographiques (fiches d'entité archéologique – EA) accueillant également d'autres indices issus d'autres approches.

⁵⁰⁹ Au sein du ministère de la Culture italien, c'est l'Istituto centrale per il catalogo e la documentazione (ICCD) qui s'occupe de la normalisation de l'enregistrement des données, tandis qu'en France c'est le Bureau de l'élaboration et de l'utilisation des inventaires archéologiques (mieux connu comme Carte archéologique nationale) qui joue ce rôle, au sein du ministère du même nom.

Les sources écrites et figurées : analyse régressive et lexicale

Il n'y a pas lieu de présenter ici les sources narratives – latines, byzantines ou arabes – qui sont largement connues et qui ont fait l'objet d'une vue d'ensemble en première partie. D'ailleurs, à l'exception notable de la littérature gromatique romaine, de telles sources ne fournissent aucune indication utile pour l'étude fine des transformations du paysage, à grande ou moyenne échelle. On peut dire la même chose pour ce qui concerne les cartes à petite échelle antiques et médiévales.

Ce sont les sources diplomatiques, les sources fiscales et les actes de la pratique qui sont, en revanche, susceptibles d'intéresser l'historien des paysages révolus. Néanmoins, l'appel aux actes, aux cartes et plans à grande échelle a été, au cours de cet essai, épisodique et sans aucune prétention sérielle : rares et souvent éloignées de la période sur laquelle cette étude est centrée, ces sources ne pouvaient en aucun cas constituer dans ma recherche une série autonome. Pourtant, leur prise en compte a été à l'origine de rapprochements précieux, de plusieurs siècles, au cœur du Moyen Âge, au prix d'une démarche régressive, à rebours des transformations successives du paysage étudié. Je n'ai pas procédé à la recherche ou à l'exégèse de documents inédits dans les archives. Telle n'est pas ma spécialité, d'une part, et, de l'autre, cela a été fait d'une manière assez exhaustive par de grands spécialistes dont je présenterai les éditions des principaux ensembles documentaires que j'ai consultés.

Compte tenu de la quantité de documents écrits édités, il est possible, d'abord, de distinguer la période pré-angevine de la période angevine et aragonaise. En effet, jusqu'à la seconde moitié du XIII^e siècle, le nombre de documents disponibles sur la Pouille méridionale est très modeste. Plus encore, ce corpus est chétif voire inexistant pour les VII^e-X^e siècles⁵¹⁰. Pour cette longue période, cruciale pour mes intérêts, j'ai néanmoins mis à profit les travaux de Jean-Marie Martin et d'Errico Cuzzo sur les archives des grandes abbayes de la Campanie longobarde, qui sont les productrices presque exclusives des actes sud-italiens au haut Moyen Âge⁵¹¹. Ce n'est qu'à partir du X^e siècle que les chapitres cathédraux de la Pouille septentrionale ainsi que quelques monastères, y compris dans le Salento, conservent des chartiers. Néanmoins, notre secteur reste visiblement en dehors de leurs intérêts, du moins au vu de la documentation éditée à ce jour.

Après la conquête normande, la situation s'améliore, principalement en raison de la multiplication des donations en faveur des abbayes campaniennes et de leurs dépendances en Pouille méridionale. L'accès le plus direct à cet ensemble documentaire est constitué

⁵¹⁰ MARTIN, *La Pouille*, chapitre 1, en particulier p. 35-36, p. 161-164.

⁵¹¹ CUZZO, MARTIN, *Documents inédits* ; MARTIN *et al.*, *Regesti*.

par la collection des *Regii Neapolitani Archivii Monumenta*⁵¹², qui rassemble des centaines de documents datés de 901 à 1130 et issus des archives des ordres religieux supprimés en 1807, après l'extension de la législation française au royaume de Naples. Localement, le *Codice diplomatico Brindisino* constitue également une collection de la plus grande utilité pour la période normanno-souabe⁵¹³. De plus, les actes notariés se multiplient, fournissant désormais une image assez réaliste du paysage agricole et urbain et des rapports de propriété⁵¹⁴. Enfin, certaines sources narratives sont maintenant relativement précises quant à plusieurs aspects de l'habitat, du réseau routier ou encore du paysage agricole⁵¹⁵. Au XII^e siècle, le Salento bénéficie d'un éclairage croissant dans les sources, dont les plus significatives ont été éditées par Hans Niese au début du XX^e siècle⁵¹⁶.

La conquête angevine entraîne la construction en Italie méridionale d'un appareil judiciaire et fiscal beaucoup plus fin et complexe qu'auparavant. En effet, si les Normands et les Souabes avaient eu recours à différentes sortes de prélèvements sur les biens de leurs sujets, la récurrence et surtout la documentation de ces opérations étaient restées irrégulières⁵¹⁷. La nouvelle dynastie, en revanche, produit une documentation précise portant sur la charge fiscale imposée à chaque communauté d'habitants en fonction de sa population, sans toutefois renoncer à d'autres formes de prélèvements extraordinaires (*collette*)⁵¹⁸. Ces listes de répartition de l'aide générale entre les *universitates (cedulae taxationis)* sont désormais réunies sous la forme d'une unité archivistique rationnelle, le *registrum* ou *quaternus*, dans les archives de la chancellerie du Royaume⁵¹⁹. Au fil du temps, ces actes administratifs formeront l'un des plus imposants ensembles documentaires du monde, avant qu'un incendie ne les ravage le 30 septembre 1943⁵²⁰. Néanmoins, dès 1944, les archivistes napolitains vont s'attacher à la reconstruction de cette immense source, à laquelle avaient très largement puisé les érudits des siècles précédents⁵²¹.

⁵¹² R.N.A.M., que j'ai consultés dans la réédition dirigée par Giacinto Libertini (2011).

⁵¹³ *Codice diplomatico Brindisino, I-II*.

⁵¹⁴ Voir MARTIN, *Perception et description*.

⁵¹⁵ En particulier le *Chronicon breve Nortmannicum*. Son authenticité fait débat : voir JACOB, *Le Breve chronicon Nortmannicum* ; CUOZZO, *Il Breve Chronicon Northmannicum*.

⁵¹⁶ NIESE, *Normannische und Staufische Urkunden*.

⁵¹⁷ Sur les prélèvements directs (*collette*), d'abord extraordinaires sous les Normands puis réguliers sous les Souabes, voir DELLE DONNE, *Burocrazia e fisco*, p. 50-83.

⁵¹⁸ SENATORE, *Il regno di Napoli*, p. 42.

⁵¹⁹ VITOLO, *Il Regno angioino*, p. 28-30 ; *L'Etat angevin*, en particulier : KIESEWETTER, *La cancelleria angioina* ; PALMIERI, *L'archivio* ; MARTIN, *Fiscalité et économie* ; RONCIÈRE, *L'État angevin 1265-1340*. Voir aussi MORELLI, *Il controllo delle periferie*, p. 10-11.

⁵²⁰ PALMIERI, *L'archivio*, p. 417.

⁵²¹ *Registri angioini*. Entre 1950 et 2010, ont été reconstitués et publiés en 50 volumes pas moins de 195 registres, couvrant la période 1265-1295. Puisque les unités archivistiques perdues en 1943 avaient été accumulées au fil des siècles sans ordre aucun, cette reconstitution s'est voulue historique, dans l'ignorance totale de la série archivistique originale. Par conséquent, les actes sont progressivement publiés non selon le numéro du registre perdu et de la charte, mais par titre et chaque titre par indiction.

Localement, nous avons la chance de disposer de l'une des sources de cette reconstitution : en effet, le père franciscain Primaldo Coco avait compulsé ces archives autour des années 1915 dans le but d'étudier le peuplement en Terre d'Otrante au XIV^e siècle (*cedularia*)⁵²².

Au XIV^e siècle, nous disposons également des registres de collecte des décimes (*Rationes decimarum*), conservés à l'Archivio Segreto Vaticano, au sujet desquels j'ai déjà rappelé les travaux menés pour la Pouille par Domenico Vendola sur les listes de 1310 et 1324. Cette étude a le mérite, entre autres, d'avoir proposé, non sans un certain nombre de réserves, une carte des limites des diocèses dans la première moitié du XIV^e siècle⁵²³. Or, cette carte, si elle n'a rien d'une source de première main, n'en constitue pas moins un point de départ unanimement accueilli par la bibliographie postérieure quand il s'agit d'esquisser le maillage diocésain et administratif des périodes précédentes⁵²⁴.

À partir de 1443, l'administration aragonaise met en place un double système centralisé de dénombrement des foyers (*numerazione dei fuochi*) producteurs de revenu et imposables (*focatico*), au sein de chaque communauté d'habitants (*universitas*). Ensuite l'*universitas* est chargée de procéder à l'*apprezzo* ou *catasto*, autrement dit à l'estimation de la contribution due par chaque foyer⁵²⁵. Ces recensements fiscaux (*focolari*) deviennent périodiques (en principe sur un rythme triennal) et fournissent désormais des séries statistiques relativement fiables sur le peuplement et le réseau d'habitat. En particulier, un manuscrit sans date conservé à Gênes et fiché sous le titre de *Liber focorum Regni Neapolis* enregistre la *numerazione* de tous les *fuochi* du Royaume autour du milieu du

⁵²² COCO, *Cedularia Terrae Idronti (1378)*. Sur la validité des données que cet ouvrage met à notre disposition, voir VISCEGLIA, *Territorio*, p. 50. En dépit de plusieurs erreurs, ce recensement fiscal des lieux habités dont la production est jugée suffisante pour être soumise à l'impôt mentionne, pour l'année 1378, 225 centres de peuplement dans la Terre d'Otrante, dont 70 auront disparu (devenant des *feudi rustici*) au milieu du XV^e siècle (sur les *focolari* d'époque aragonaise, voir DA MOLIN, *La popolazione*).

⁵²³ VENDOLA, *Rationes decimarum*. La décime est un impôt perçu par le Saint-Siège sur les rentes des établissements ecclésiastiques (tandis que la dîme est une taxe prélevée par les églises locales sur la population). L'universalisation de la décime, appuyée par un réseau efficace de circonscriptions (*collettorie*), remonte à 1274. Les comptes rendus portant sur les *collettorie* italiennes, conservés à l'Archivio Segreto Vaticano, ont été édités dans les années 1930.

Voir aussi GAMBI, *Le Rationes decimarum*. Lucio Gambi, dans cette étude publiée en 1952, soulignait les fautes nombreuses qui affectent l'édition des *Rationes*. Notamment, les cartes publiées en annexes des volumes montrent tous les habitats qui possédaient un établissement religieux, même ceux qui ne sont pas taxés mais qui sont supposés exister à l'époque. En outre, la rigueur des éditeurs est très inégale, si bien que parfois ces cartes présentent des habitats qui ont été fondés bien plus tard ! De surcroît, la forme des noms des lieux est, pour Gambi, celle de 1930 et non celle qui est utilisée par les documents édités. L'édition concernant les diocèses apuliennes échappe, toutefois, à cette dernière critique : en effet, Vendola explique en introduction avoir utilisé les noms anciens des localités et que même quand celles-ci ont entre-temps changé de nom, le nom moderne a été indiqué entre parenthèses, après le nom ancien.

Enfin, réserve faite des erreurs et fautes de méthodes, c'est justement parce que les auteurs ont voulu dépasser le cadre de la perception de la dîme que ces cartes constituent un bon reflet – précieux pour l'historien – de l'habitat et de l'organisation territoriale dans la première moitié du XIV^e siècle.

⁵²⁴ POSO, *Il Salento normanno*, p. 11-16, 36-44, p. 129, fig. 1.

⁵²⁵ DEL TREPPO, *Il Regno aragonese*, p. 111 ; SENATORE, *Il regno di Napoli*, p. 42.

XV^e siècle⁵²⁶. À tous égards, les progrès de l'organisation administrative engendrent un besoin croissant de documents descriptifs du paysage et de ses infrastructures.

Outre l'action de la chancellerie royale, nous bénéficions à cette époque de celle de la chancellerie des princes de Tarente, dont il a déjà été question. Rapidement, à une époque où la seigneurie méridionale évolue vers une dimension de plus en plus économique, les grandes familles entreprennent de constituer leurs archives patrimoniales (inventaires de biens, dossiers contentieux, etc.). Rappelons également que c'est à cette époque que se généralisent dans la région les *Libri rossi*, les cartulaires municipaux rassemblant des copies de documents, qui remontent parfois jusqu'au XIII^e siècle, par lesquels les villes s'efforcent de certifier leurs droits et privilèges⁵²⁷.

Enfin, à partir de 1507, dans la *terra* de *Casalnovato*, au cœur du secteur d'étude, officie un notaire dont l'action s'étend aux autres villages compris dans ce même secteur⁵²⁸. Il faut noter également que dans le courant du XVI^e siècle se généralisent dans la région les registres paroissiaux et les visites pastorales, d'après les recommandations du concile de Trente. De plus, se multiplient les *rivele*, *catasti* et *apprezzi* (classés sous le nom de « *catasti antichi* » dans les archives sud-italiennes) répertoriant les biens des membres d'une communauté d'habitants pour une juste répartition de l'impôt. Par ailleurs, à l'occasion de la vente d'un fief, se généralise également l'*apprezzo* ou inventaire des possessions – qu'elles soient féodales (*beni feudali*) ou allodiales (*beni burgensatici*) – et des revenus composant les patrimoines seigneuriaux (prestations et redevances dues par les dépendants, gabelles, droits de chasse et de *fida*, loyers, etc.)⁵²⁹.

Remarquons, à ce propos, que, étant donnée la nature « féodale » et/ou « seigneuriale »⁵³⁰ d'un grand nombre de villes et de villages dans le Royaume, ces inventaires constituent le moyen le plus sûr, à cette époque, pour pénétrer dans les réalités matérielles et sociales de ces habitats. Les villages ou les villes compris dans l'*apprezzo* sont minutieusement décrits, avec leur voirie, les édifices majeurs, les établissements productifs, etc. Certes, des inventaires de ce genre existaient depuis longtemps, sous les noms de *platee* ou *cabrei*, mais ils n'avaient absolument rien de systématique. En outre, ils

⁵²⁶ DA MOLIN, *La popolazione*. En effet, Alphonse I^{er} d'Aragon-Sicile introduit en 1443 une taxe sur chaque foyer. Le traitement de toutes les affaires fiscales est assuré par la Regia Camera della Sommara, réunissant la *Curia magistrorum rationalium* et la *Camera dei conti*. La *Sommara* jouera un rôle central dans la protection des *universitates*, qu'elle défendra systématiquement contre les abus des barons, car elle était compétente en matière féodale (successions, renoncement, contributions, *adove*, *relevis*).

⁵²⁷ MARTIN, *La Pouille*, p. 60. Sur la question des *Libri rossi* de l'*universitas* de Tarente, voir VINCI, *Note storiografiche*.

⁵²⁸ ALFONZETTI, FISTETTO, *I protocolli dei notai*.

⁵²⁹ Voir LABROT, *Quand l'histoire murmure*, p. 3-4 ; DELILLE, *Famille et propriété*, p. 2-10, 425.

⁵³⁰ Sur la distinction des composantes « féodale » et « seigneuriale » du pouvoir des grandes familles, voir CENGARLE, *Signorie, feudi*, p. 263.

sont maintenant réalisés par des fonctionnaires royaux, les *tavolari*, autrement dit des ingénieurs, assistés de personnel technique hautement qualifié. Ces documents sont accompagnés de *piante dimostrative*, qui, pour être des plans de qualité très variable, n'en représentent pas moins certains domaines voire des finages tout entiers, révélant ainsi l'utilisation du sol, l'accès à l'eau, le relief, les limites villageoises⁵³¹. Dans le secteur étudié, ces cartes et plans à grande et moyenne échelle ne font leur apparition qu'à partir du milieu du XVII^e siècle, notamment avec le plan topographique de *Casalnovo* (1643)⁵³² (doc. 133 – EA 806) et la représentation cartographique des confins de la cité de Tarente (1669) (doc. 51 ; doc. 52)⁵³³.

En tout état de cause, il est possible, à partir du XVI^e siècle, d'« écouter » les vicissitudes du territoire concerné à la plus grande échelle possible, à travers la description précise des lieux et la mention d'un grand nombre de toponymes et anthroponymes, bien souvent encore vivants de nos jours. Par la suite, la multiplication et la précision des documents disponibles est telle que cela n'aurait pas de sens d'en dresser la liste⁵³⁴.

Il faut attendre l'année 1741 pour que le royaume de Naples se dote d'un cadastre descriptif systématique (*Catasto onciario*). Celui-ci a un caractère systématique, car le relevé est étendu à « *tutte le città, terre e luoghi del regno* », ce qui est à l'évidence précieux pour l'historien. Il concerne même les nombreux patrimoines qui avaient été jusque-là exemptés d'impôt, même si à la *rivela* (la déclaration de revenus) suivit bien souvent un *apprezzo* très clément, en fonction de privilèges encore puissants⁵³⁵. En revanche, sa conception reste ancienne dans la mesure où son outil classificatoire reste la *rivela* de chaque titulaire : sous son nom, classé en ordre alphabétique, sont indiqués les biens qu'il possède, y compris pour ceux sis en dehors de son lieu de résidence.

Pour qu'à la liste des personnes se substitue un inventaire raisonné de biens patrimoniaux localisés sur une base géographique, il faut attendre la constitution du premier cadastre parcellaire systématique, décrété par le nouveau pouvoir napoléonien à

⁵³¹ Voir CUOZZO, MARTIN (dir.), *Studi in margine* ; MARTIN, *Le service public*, p. 10 ; POLLASTRI, *L'aristocratie*, p. 17-20.

⁵³² MARTUCCI, *Carte topografiche*, Dis. 9.

⁵³³ J'ai reproduit dans le Volume 2 (doc. 52) la notice explicative de cette carte, qui fut réalisée en 1669 par l'arpenteur Pietro de Marino.

⁵³⁴ Voir à ce propos DELILLE, *De la statistique au « nominatif »*.

⁵³⁵ Le *Catasto onciario* fut réalisé à partir de 1742 en suivant les instructions imparties par la Regia Camera della Sommaria. Pour chaque communauté d'habitants et baron titulaire de biens féodaux (*universitates* et *feudi*), les résultats des opérations étaient consignés en deux copies. La première était envoyée à Naples, où la plupart de ces documents sont conservés à l'Archivio di Stato de Naples (*Fondo Catasti onciari*). Quant à la deuxième copie, elle était conservée localement et un certain nombre d'entre elles se trouvent aujourd'hui dans les Archivi di Stato départementaux. Sur l'organisation du *Catasto onciario*, ordonné en 1740 par le roi Charles III, voir BARIONOVI, *La formazione del catasto onciario* ; MAZZOLENI, *Le fonti documentarie*.

partir de 1809, qui ne comporte pas encore, toutefois, de représentation géométrique⁵³⁶. Enfin, le nouveau royaume d'Italie inaugure, à partir de 1886, le premier cadastre géométrique général du pays, même si pour bon nombre de communes apuliennes les plans cadastraux ne seront réellement disponibles que dans les années 1930. Somme toute, la possibilité d'utiliser la cartographie ancienne, qui est pourtant une source sans pareil pour l'analyse régressive des formes planimétriques du paysage⁵³⁷, reste limitée dans le secteur étudié.

Pour terminer, il faut souligner la nature relativement « périphérique » de ces sources dans le cadre de mon étude. En effet, elles ne se multiplient qu'au cours des deux derniers siècles de la période que je me propose d'élucider. Néanmoins, j'ai tout mis en œuvre pour mener une lecture régressive des formes du paysage telles qu'elles émergent des textes et des cartes, dans un cadre théorique qui a été élaboré par Marc Bloch et précisé, entre autres, par Jean Coste, avant de faire l'objet de diverses critiques⁵³⁸. Pour ma part, je considère que la démarche est inséparable du paradigme indiciaire qui fonde la manière archéologique d'interroger le réel. Par définition, l'archéologue regarde le monde qui l'entoure à travers un prisme régressif : une telle démarche lui est naturelle. Seulement, la reconstitution des états antérieurs d'un paysage à partir d'un état plus récent voire de son état actuel doit être fondée sur des indices fiables et non sur un déterminisme théorique⁵³⁹. Dans mon étude, c'est le lien avec ces objets tangibles – parcourus à pied, fouillés à la main, observés de mes propres yeux et au microscope – qui permet, je l'espère, d'éviter les leurre d'une analyse régressive simpliste et d'une archéomorphologie « fixiste ».

D'autre part, il a fallu observer la plus grande prudence quant au lexique employé dans les textes, évitant en général d'en faire le premier critère de définition des objets étudiés. De fait, le plus souvent, nous n'avons pas assez de données ni assez de précision chronologique pour identifier telle ou telle trace identifiée en prospection ou en fouille avec le lexique employé par les sources⁵⁴⁰. Le leurre à éviter absolument est, me semble-t-

⁵³⁶ Pour l'histoire des cadastres d'époque moderne dans le Royaume, voir DELILLE, *Cadastre napoléonien*.

⁵³⁷ Voir CITTER, ARNOLDUS-HUYZENDVELD (a cura di), *Usa del suolo e sfruttamento delle risorser*, p. 113-120.

⁵³⁸ BLOCH, *Les caractères originaux* ; COSTE, *La méthode régressive* ; ROBERT, *Sources et techniques*, p. 1-4.

⁵³⁹ Voir TOPOLSKI, *Metodologia*, p. 550-552.

⁵⁴⁰ En revanche, une étude entièrement fondée sur les textes sur la Pouille du haut Moyen Âge a été réalisée par Jean-Marie Martin (*La Pouille*). Si j'y reviens systématiquement, les données issues de mon enquête de terrain ne peuvent être directement identifiées avec le lexique des sources étudiées par Jean-Marie Martin.

il, celui d'une identification imprudente de données matérielles avec des mots dont on ne sait pas ce qu'ils désignent exactement⁵⁴¹.

Enfin et en lien avec cette même question, les sources écrites et iconographiques fournissent un certain nombre de toponymes et d'anthroponymes. Or, dans la plupart des cas, on est bien contraint de considérer ces informations comme des données non spatiales. D'une part, car le degré de précision des documents est faible et, d'autre part, parce que les habitats et les lieux-dits peuvent subir des déplacements importants dans le temps tout en conservant le même nom. Ces réserves étant faites, ces attestations peuvent être mises au service de la caractérisation historique des paysages et ouvrir la voie à des analyses d'ordre anthropologique et culturel⁵⁴².

Quant à la toponymie contemporaine, elle n'a été utilisée que dans une approche quantitative (distribution et concentration des différentes séries toponymiques par rapport à l'organisation de l'espace actuel) voire pour suggérer telle ou telle utilisation du sol qui doit de toute manière être corroborée par des attestations directes. En effet, la réalité d'un paysage ne correspond pas forcément à l'interprétation qu'en ont donnée les observateurs, à une certaine époque. D'ailleurs, la désignation d'un lieu a valeur de repère et privilégie par définition l'exceptionnel. Par exemple, quand un lieu est désigné par la mention d'un arbre ou d'une vigne, c'est logiquement parce qu'il s'agit d'éléments exceptionnels et, par conséquent, ces microtoponymes attestent exactement l'inverse de ce qu'ils disent en apparence. Il est évident que dans un paysage de monoculture viticole appeler un lieu quelconque « les vignes » n'aurait aucune efficacité⁵⁴³.

6.1.2 Une syntaxe des formes géométriques du paysage

Apprendre à comprendre

Finalement, que peut bien chercher l'historien dans l'image du paysage qu'offrent à ses yeux les cartes, les plans, les clichés et l'observation visuelle du paysage ?

⁵⁴¹ Je renvoie aux observations faites à ce propos par Elisabeth Zadora-Rio : *Le village des historiens et le village des archéologues ; Des paroisses*, p. 77-80, 265-270. Même pour l'habitat d'époque romaine, les publications archéologiques récentes ont tendance à éviter la superposition entre les typologies suggérées par les nombreuses sources écrites et celles qu'instaure un référentiel archéologique chaque jour plus précis: voir, par exemple, DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 14-23. Ce débat a été clairement posé pour le haut Moyen Âge italien par Riccardo Francovich et Richard Hodges (*Villa to Village*, p. 14-22).

⁵⁴² Voir CHOUQUER, *Traité d'archéogéographie*, p. 130-131 ; PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 44-45 ; MENANT, *Le nom, document d'histoire sociale*.

⁵⁴³ Voir ROBERT, *Sources et techniques*, p. 132-135 ; ZADORA-RIO, *Archéologie et toponymie*.

- 1) Dans un premier temps, sur le fond de carte constitué par compilation des données planimétriques et hydrogéomorphologiques, j'ai relevé une « trame » parcellaire complexe qui est généralement sertie de dizaines de « fils » dont je pose en principe qu'ils ont été « tissés » à plusieurs époques, par des dynamiques naturelles et/ou anthropiques et qu'ils ont exercé des fonctions changeantes au fil du temps. Ces « fils » sont les tracés des divisions parcellaires qui organisent l'espace actuel. Ces lignes se distribuent différemment sur les roches, les sols, les nappes d'eau et par rapport à tout autre caractère du milieu tel que la carte compilée le représente. Cette distribution peut être en elle-même significative de telle ou telle contrainte du milieu et de tel ou tel choix humain dans l'organisation progressive d'un espace à travers les millénaires, sans qu'on puisse encore en proposer une lecture diachronique ;
- 2) L'observation de cette trame permet de « lever » des alignements, des corridors, des régularités, des récurrences, que ce soit dans l'orientation de certains axes dominants, dans la dimension de certaines parcelles, dans des mesures de distances, dans la présence de nœuds actifs ou inactifs, etc. ;
- 3) J'ai ensuite superposé à ce « levé de carte » les données issues des textes, des fouilles et des prospections, dans le but d'associer des modelés plastiques, des fonctions et des datations à ces formes actuelles du paysage. Ainsi, il devient possible de passer des formes géométriques du paysage présent à leur traduction matérielle en surface, puis à une succession de phases dont le paysage actuel constitue le résultat transitoire.

Les divisions de l'espace : limites, masses et parcelles

D'abord, vient la dimension linéaire⁵⁴⁴. Parmi toutes les limites qui fractionnent un espace donné en parcelles l'on perçoit immédiatement des « limites fortes ». Celles-ci

⁵⁴⁴ Sur le caractère fondateur de la dimension linéaire dans la construction de l'espace de la part des hommes, voir INGOLD, *Une brève histoire des lignes*, en particulier les chapitres 2 et 3. Pendant deux siècles, la recherche archéologique a été dominée par la dimension ponctuelle, que traduit l'idée même de « site », par opposition au vide informationnel environnant. Dès les années 1980, Michael Aston mentionne le terme « hercology », forgé par Katherine Barker, pour indiquer une archéologie des confins et des propriétés (ASTON, *Interpreting the Landscape*, p. 40). Depuis, l'archéologie des parcellaires s'est imposée partout (voir, entre autres, CHOUQUER, *L'étude des paysages* ; CITTER, ARNOLDUS-HUYZENDVELD, *Usa del suolo e sfruttamento delle risorse*, p. 14-16).

s'imposent en vertu de leur développement géométrique (un long axe rectiligne sur la carte qui peut correspondre à plusieurs modelés au sol voire à une limite invisible) et/ou en raison de la taille imposante du modelé qui les matérialise (muraille, route principale, barrière naturelle). Bien souvent, les autres limites s'orientent en fonction de ces limites fortes, par exemple perpendiculairement à une voie qui donne accès à un maximum de parcelles agraires ou à une rue qui fait de même avec le plus grand nombre d'immeubles. Ces limites peuvent être considérées comme « structurantes » ou « morphogénétiques » et les conclusions d'ordre fonctionnel et chronologique établies à leur égard peuvent être étendues aux limites mineures qu'elles paraissent commander⁵⁴⁵.

Puis, vient la dimension polygonale et fractale. Outre qu'à l'orientation linéaire, la cohérence interne d'un ensemble de limites, donc d'une masse parcellaire, tient à la taille et à la forme dominante des parcelles qui dessinent ainsi une trame homogène, dans sa régularité ou irrégularité, la prédominance d'axes rectilignes ou sinueux. Quant aux parcelles bâties, elles peuvent se distribuer par grands groupements ou bien par établissements isolés, en bandes le long des voies, etc.⁵⁴⁶. Enfin, ces différentes masses parcellaires constituent les fragments d'une immense maille (« le parcellaire ») qui organise dans nos régions la totalité de l'espace.

Dans les deux cas, on recherche donc les éléments isoclines et iso-axiaux, les alignements remarquables qui permettent de décomposer cet immense fractal qu'est « le parcellaire » en plusieurs sous-ensembles, aptes à être étudiés. Bien souvent, à ces deux éléments est associée l'isotopie soit le fait qu'une certaine limite garde le même tracé tout en changeant de fonction (une ancienne voie disparaît en tant que telle mais des limites parcellaires ou administratives en gardent le tracé)⁵⁴⁷.

Les connexions et les nœuds

Ensuite, vient l'étude de la dimension ponctuelle : les limites forment des trames et qui dit trame dit également nœuds. À la croisée des limites nous trouvons des carrefours dont certains correspondent bien souvent à des habitats ou à d'autres outils d'exploitation et de contrôle de l'espace. De toute évidence, il est théoriquement impossible d'établir si

⁵⁴⁵ La parcelle agraire est normalement quadrangulaire afin de favoriser l'arpentage et le labour. En l'absence d'autres contraintes, des parcelles rectangulaires sont toujours connectées à la voirie par leur plus petit côté, afin d'« ouvrir » sur la voie. Par conséquent, il est possible de repérer une ancienne voie fossilisée sous la forme d'un alignement qui marque l'ouverture de plusieurs parcelles. En revanche, les voies qui traversent et coupent une trame parcellaire doivent être considérées comme postérieures à la mise en place de celle-ci (ROBERT, *Sources et techniques*, p. 147-154). Voir aussi DESRAYAUD, *Parcellaires fossiles*.

⁵⁴⁶ ALDRED, FAIRCLOUGH, *Historic Landscape Characterisation*, introduction.

⁵⁴⁷ Voir CHOUQUER, *Traité*, p. 145-152 ; ROBERT, *Sources et techniques*, p. 147-173.

c'est la présence d'un centre attracteur qui a généré une certaine forme parcellaire autour de lui ou si, à l'inverse, une limite forte comme une voie a attiré le long de son parcours la naissance d'un chapelet d'occupations. Seules les attestations écrites et les recherches au sol permettent de trancher dans un sens ou dans l'autre, caractérisant telle ou telle forme comme morphogène⁵⁴⁸.

La stratigraphie horizontale

Avant même de superposer les données de terrain, d'utiles observations peuvent être menées sur les connexions, les récurrences et les discontinuités entre limites, masses et nœuds. En effet, j'ai pu opérer parfois un retour au relevé des anomalies, à chaque fois que la trame parcellaire paraît dessiner, par exemple, des carrefours remarquables « au milieu de nulle part » : faut-il alors penser à d'anciennes occupations ou à un point de passage disparu ? De même, une certaine périodicité des distances et des formes parcellaires renvoie à un programme d'aménagement et de distribution des terres dont la métrologie est connue par ailleurs (je pense aux parcellaires orthonormés d'époque romaine ou aux réformes agraires italiennes des deux derniers siècles). Aussi pouvons-nous saisir l'homogénéité originare de masses parcellaires aujourd'hui séparées par un bloc, une voie ou une barrière linéaire qui sont venus interrompre sa continuité.

Il s'agit, en définitive, de critères visant à identifier des « formes d'organisation en réseau et des modalités spatio-temporelles qui permettent leur transmission dans le temps », afin de mettre en évidence « l'ensemble du réseau transmis »⁵⁴⁹.

Par rapport à l'analyse spatiale telle qu'elle est pratiquée en géographie, je crois qu'il reste impossible d'aboutir à l'élaboration de modèles, voire de lois générales dans l'organisation de *l'espace historique*⁵⁵⁰. Disons même que *l'espace* n'existe pas vraiment en histoire, faute d'une connaissance exhaustive de ce qui a existé dans un périmètre donné. Par définition, donc, notre analyse spatiale ne peut qu'être idiographique et non nomothétique.

⁵⁴⁸ Voir FAVORY, *Retour critique*.

⁵⁴⁹ Voir ROBERT, *Sources et techniques*, p. 190-191.

⁵⁵⁰ BAVOUX (dir.), *Introduction à l'analyse spatiale*, p. 6.

Des tracés aux modelés : de l'abstraction géométrique vers le monde matériel

La superposition des observations menées sur les modelés plastiques fournit d'autres éléments de compréhension et de datation des formes géométriques du paysage. Du reste, entre tracé et modelé le rapport peut être univoque ou pluriel, car le tracé peut assumer différentes formes plastiques. Par conséquent, la datation d'un modelé atteste toujours qu'à un moment donné celui-ci matérialise un certain tracé. À partir de ce constat, s'ouvrent trois possibilités : a) le tracé et le modelé ont été conçus en même temps ; b) un nouveau tracé s'appuie sur des modelés préexistants ; c) un tracé préexistant est matérialisé à un certain moment par un ou plusieurs modelés.

La prospection et la fouille enrichissent alors notre carte cumulée en indiquant que telle limite n'est pas marquée au sol, que telle autre l'est par des bornes, telle autre par un muret ou encore par un fossé ou un mur imposant ; de même, à tel carrefour remarquable correspond un habitat actuel ou bien les indices d'un habitat déserté ou parfois rien du tout. Ces objets ayant un volume, ils peuvent faire l'objet d'une étude stratigraphique et taphonomique : ils livrent alors des indices de datation et témoignent de l'évolution du paysage environnant. Ces données peuvent ainsi être recoupées avec les hypothèses de stratigraphie horizontale, si bien que la datation d'un mur ou d'un site d'occupation pourraient conduire à la datation d'une masse parcellaire isocline et, de fil en aiguille, d'autres ensembles homogènes qui se trouvent en connexion, juxtaposition, sous-imposition et superposition avec la première.

Enfin, par l'approche matérielle, nous pouvons collecter des indices qui témoignent des mouvements ou des flux (hommes et marchandises qui empruntent itinéraires et chaussées, plantes et animaux qui circulent dans certains couloirs écologiques, bassins versants qui commandent l'écoulement des eaux de surface) formant des réseaux et structurant des territoires. Une telle structuration ou « morphogenèse » est, dans cette optique, commandée tant par la nature des lieux – littoraux, marécages, rivières et chaînes de montagnes sont les premiers éléments générateurs de contraintes et de tropismes, de points d'attraction et d'évitement – que par les voies et les réseaux d'habitat qui viennent imposer leur propre logique, par-delà tout déterminisme⁵⁵¹.

⁵⁵¹ LEVEAU, *Le paysage*, p. 567.

6.1.3 Périodiser et caractériser : un référentiel chronotypologique pour le mobilier

L'utilité de signaler ou collecter du mobilier dispersé dans les champs est fonction de la disponibilité d'un référentiel chronologique que seules des fouilles menées à proximité pourraient fournir. Tout d'abord, l'examen visuel de la plupart des fragments d'objets et outils en pierre (notamment les meules) et en os et des différentes scories de verre, d'argile ou métallurgiques ne permet aucune datation : ces matériaux ne peuvent qu'être associés, le cas échéant, aux rares objets diagnostiques. Ceux-ci appartiennent à trois grandes catégories d'artefacts : l'industrie lithique préhistorique, dont la chronotypologie est suffisamment bien connue mais qui atteste des occupations bien trop éloignées des préoccupations du médiéviste ; les monnaies, des indicateurs archéologiques d'une remarquable précision mais que dessert leur relative rareté en prospection et pour la période qui nous concerne ; enfin, la céramique, dont seulement environ 7% de l'échantillon provenant de mes prospection a pu être identifié. Par conséquent, la grande majorité du mobilier signalé ou collecté reste « non identifié » et ne constitue qu'un indicateur quantitatif, de présence/absence de fréquentation humaine, sans aucune certitude ni chronologique ni fonctionnelle.

Laissant de côté l'industrie lithique préhistorique à cause de son éloignement de notre problématique et les monnaies, dont les rares spécimens seront décrits dans le détail un par un, je souhaite présenter sans tarder le référentiel céramique sur lequel je me suis appuyé. À ce propos, il serait dangereusement long de mentionner, même en synthèse, l'immense bibliographie qui concerne la céramique et les autres artefacts datant de la Préhistoire, de l'Antiquité grecque et romaine voire des huit derniers siècles. La bibliographie de référence pour les classes de mobilier qui seront évoquées sera introduite au fil de l'exposé. En revanche, je procéderai ici à une revue bibliographique concernant les séries de mobilier céramique sur lesquelles reposent la périodisation et la caractérisation des indices d'occupation en Pouille méridionale, entre le VI^e et le XV^e siècle. Un tel préambule paraît utile car ces chronotypologies sont encore en cours de constitution. Pour la même raison, ce n'est que pour le mobilier compris dans cette même fourchette que les fiches EA comportent des dessins, des photographies ou des reproductions des formes de référence (**doc. 131 à 134**)⁵⁵².

⁵⁵² Les tessons que j'ai prélevés en prospection au sol ont été soumis à l'expertise de plusieurs spécialistes de l'Università del Salento. Je tiens à remercier nommément Grazia Semeraro, directrice du Laboratorio di Archeologia classica, Paul Arthur, directeur du Laboratorio di Archeologia medievale, Patricia Caprino, Paola Tagliente, Valeria Melissano, Carlo De Mitri et Marco Leo Imperiale pour leur aide irremplaçable.

En Pouille, comme ailleurs en Méditerranée, la reconnaissance des occupations en prospection au sol reste possible jusqu'au VI^e siècle, grâce à la présence de céramique fine africaine, notamment la sigillée claire D, de quelques types de lampes à huile produites en Afrique, de plusieurs types d'amphores africaines et orientales et de céramique commune africaine destinée ou non à la cuisson⁵⁵³. Dans le Salento, la connaissance de ces productions doit beaucoup aux fouilles d'Otrante, à la fin des années 1970, au cours desquelles ont été identifiées les productions qui circulent dans le principal port du Salento jusqu'au début du haut Moyen Âge : amphores orientales des types *LRA* (*Late Roman Amphora*) 3, *LRA 1*, *LRA 2* ; amphores tunisiennes des types Keay XXVc (*spatheion*) et Keay LVIB⁵⁵⁴ ; sigillée orientale *Late Roman C* ; sigillée claire D africaine ; céramique commune africaine destinée à la cuisson (pots et marmites), de nombreux types étudiés par Hayes ; lampes à huile, notamment du type *Atlante 10*⁵⁵⁵.

Puis, au-delà du premier quart du VII^e siècle, ces productions standardisées disparaissent et la céramique semble perdre en grande partie son rôle d'indicateur des échanges et de la redistribution. Les recherches des deux dernières décennies, ont, néanmoins, entrepris d'éclairer ce sombre tableau : il est désormais possible d'affirmer que la fin des importations massives de céramique fine et d'amphores stimule la mise en place de nouveaux assemblages, beaucoup plus simplifiés, de formes céramiques de production locale.

Si dès les fouilles anglo-italiennes d'Otrante de 1977-1978⁵⁵⁶ il a été possible d'inaugurer une grille chronotypologique pour la céramique à partir de la fin du IX^e siècle, ce n'est que depuis vingt ans que le voile a été levé sur les productions des VII^e-IX^e siècles. Il a fallu attendre la découverte en 1992 de fours de potiers dans le quartier de Mitello à Otrante⁵⁵⁷ qui a permis d'attribuer à cet atelier des productions destinées à se poursuivre, avec de nombreuses variantes, du VII^e au XI^e siècle. Marco Leo Imperiale, qui les a étudiées systématiquement, a identifié deux phases d'activité : la première est contemporaine de la construction de l'atelier à la fin du VII^e siècle, tandis que la deuxième commence à la fin du siècle suivant. Tout au long de sa vie, l'atelier otrantais a produit des

⁵⁵³ Outre les études qui sont devenues incontournables (LAMBOGLIA, *Nuove osservazioni* (1958) ; *ID.*, *Nuove osservazioni* (1963) ; HAYES, *Late Roman Pottery ; Atlante I ; Atlante II* ; KEAY, *Late Roman Amphorae* ; BONIFAY, *Études sur la céramique romaine* ; BONIFAY, TREGLIA (ed.), *Late Roman Coarse Wares*), je renvoie à DE MITRI, *Inanissima pars*, qui constitue la dernière synthèse spécialisée sur les indices d'occupation d'époque romaine dans le Salento. Voir aussi SEMERARO, *La ceramica comune* ; GIANNOTTA, *La ceramica africana e microasiatica* ; *EAD.*, *Le lucerne di età romana*.

⁵⁵⁴ ARTHUR, *Amphorae for bulk transport* ; *ID.*, *Eastern Mediterranean amphorae*.

⁵⁵⁵ ARTHUR, PATTERSON, *Local pottery* ; DE MITRI, *La ceramica romana e tardoantica* ; *ID.*, *Inanissima pars*.

⁵⁵⁶ MICHAELIDES, WILKINSON (ed.), *Excavations at Otranto, I* ; D'ANDRIA, WHITEHOUSE (ed.), *Excavations at Otranto, II*.

⁵⁵⁷ ARTHUR *et al.*, *Fornaci altomedievali ad Otranto*.

amphores globulaires destinées au transport (8% de la production totale) et surtout une vaste gamme de céramique commune, très rarement glaçurée. Les amphores commerciales présentent des dimensions moyennes (comprises entre 50 et 26 cm de hauteur, selon les variantes), et ont été finalement rattachées à un seul type, dit *Otranto Mitello 1*. Elles sont vite devenues un véritable indicateur chronologique pour les contextes des VII^e-VIII^e siècles⁵⁵⁸. Les dimensions modestes de ces conteneurs et leur faible représentation dans l'ensemble des productions de cet atelier correspond à ce qu'on observe, par exemple, dans les fouilles de la *Crypta Balbi* à Rome, et suggère une forte réduction de la circulation des marchandises, tant en volume qu'en distance parcourue⁵⁵⁹.

De plus, les mêmes ateliers sont à l'origine d'une importante production de petites amphores globulaires à usage domestique (*Otranto Mitello 2*, *Otranto Mitello 3*), au col cylindrique et au fond convexe présentant un ombilic central, à pâte claire, souvent couverte d'un décor linéaire peint en rouge et *a bande larghe*, qui ont une ample diffusion partout dans le Salento du VII^e au X^e siècle⁵⁶⁰. Enfin, toujours sur ce même site avait été constatée la forte présence d'une forme très commune de pot à cuire, assimilé à une production connue à Corinthe au X^e siècle, mais qui semblait prendre son essor à Otrante dès le IX^e siècle voire encore plus tôt⁵⁶¹. Depuis, Marco Leo Imperiale, sur la base d'une étude fine des dizaines de milliers de tessons provenant de ces ateliers, a défini douze formes différentes de pots à cuire (*pentole*) à pâte claire, généralement à fond convexe et ombilic central, de casseroles et, dans une moindre mesure, de fours portatifs (*clibani*) et autres formes, dont la production s'étale du VII^e au X^e siècle⁵⁶². Une partie de ces productions a franchi l'Adriatique, comme l'attestent les fouilles menées sur les remparts de Butrint (Albanie), détruits à la fin du VIII^e siècle voire au début du siècle suivant⁵⁶³.

Dès 1992 avait été mise en place une première grille typo-chronologique que les recherches menées depuis par l'équipe de Paul Arthur devait approfondir et corroborer par l'aller-retour entre séries stratigraphiques, associations avec du mobilier chronologiquement fiable et datations absolues. En effet, les nombreuses fouilles sur les villages désertés salentins et les opérations d'archéologie préventive ont eu pour effet d'ancrer à des séries stratigraphiques fiables, souvent confortées par des datations 14C, des céramiques communes, non décorées ou à décor linéaire peint, destinées ou non à la cuisson, datant des VII^e-IX^e siècles. Par exemple, des pots à cuire à fond convexe venant

⁵⁵⁸ LEO IMPERIALE, *Struttura e tecnologia* ; *ID.*, *Otranto: cantiere Mitello*, p. 329-331.

⁵⁵⁹ LEO IMPERIALE, *Otranto: cantiere Mitello*, p. 331.

⁵⁶⁰ LEO IMPERIALE, *Struttura e tecnologia* ; *ID.*, *Otranto : cantiere Mitello*, p. 332-333 ; TINELLI, *Evoluzione e trasformazioni dell'anfora dipinta*.

⁵⁶¹ ARTHUR *et al.*, *Fornaci altomedievali ad Otranto*, p. 116, fig. 11.

⁵⁶² LEO IMPERIALE, *Otranto : cantiere Mitello*, p. 335, fig. 4.

⁵⁶³ ARTHUR, *From Italy to the Aegean*, p. 344.

des ateliers de Mitello ont été identifiés à *Le Centoport* (Giurdignano, Lecce), dans l'arrière-pays d'Otrante, dans des contextes stratigraphiques contenant également de la céramique sigillée *Late Roman C* et les autres productions de la fin de l'Antiquité susmentionnées, ce qui ancre ultérieurement ces productions locales au tout début du premier Moyen Âge⁵⁶⁴. Par conséquent, la circulation des productions d'Otrante est sûre dans toute la province de Lecce, tandis que dans le Salento septentrional l'absence de données de fouille n'autorise pas d'affirmations aussi tranchées⁵⁶⁵. Par ailleurs, ces mêmes formes sont à l'origine de productions domestiques de pots à cuire, tel le groupe qui a été défini « *pentola Tipo Apigliano* » à deux anses, très présent dans le Salento méridional dans la période couvrant le VII^e et le VIII^e siècle⁵⁶⁶.

Plus généralement, l'on peut dire qu'à partir de la fin de l'Antiquité, les formes destinées à la consommation individuelle des repas sont très peu représentées, tandis que le vaisselier est massivement dominé par les pots à cuire globulaires, les cruches et les amphores à fond convexe, un assemblage que l'on retrouve également dans la Grèce centrale, si bien qu'il est légitime d'en suggérer la tradition byzantine⁵⁶⁷.

Avec la fin du IX^e siècle, notre référentiel s'enrichit considérablement, en raison de l'afflux de prestigieux et rares produits d'importation byzantine : céramiques glaçurées *Glazed White Ware*, *Brown Glazed Ware* et autres productions polychromes circulent d'Otrante à *Vaccarizza*, dans la province de Foggia⁵⁶⁸. En même temps, de nombreux types d'amphores orientales à vocation commerciale atteignent la région, après avoir fait leur apparition à Otrante dès le siècle précédent, du moins pour l'amphore vinaire *Otranto Type 6 (Günsenin I)*⁵⁶⁹. Sur les productions locales, le décor peint ne se borne plus maintenant aux motifs linéaires, car il se compose également de taches et de pois (décoration peinte *a pallini*), en même temps que se répand la technique de l'excision (*gouged* ou *excised ware*). Ces productions sont attestées à *Quattro Macine* (Giuggianello, Lecce), dans l'arrière-pays d'Otrante, à Oria, à Avetrana ou encore à Bari, ce qui traduit logiquement la réunification de l'espace apulien au sein de la *Longobardia* byzantine⁵⁷⁰.

⁵⁶⁴ ARTHUR, *Ceramica in Terra d'Otranto* ; DE MITRI, *La ceramica romana e tardoantica*.

⁵⁶⁵ ARTHUR, *Ceramica in Terra d'Otranto*.

⁵⁶⁶ ARTHUR *et al.*, *Nuovi appunti*, p. 333-334.

⁵⁶⁷ ARTHUR, LEO IMPERIALE, *Le ceramiche di età bizantina*.

⁵⁶⁸ VROOM, *From one Coast to Another*, p. 355-362.

⁵⁶⁹ ARTHUR, *Amphorae for bulk transport*, p. 206-216, ill. 818-824, 825-831, 832-834 ; LEO IMPERIALE, *Ceramiche e commerci nel Canale d'Otranto*, p. 333.

⁵⁷⁰ ARTHUR, *Ceramica in Terra d'Otranto*, p. 320, fig. 7, n. 17-18. Pour cette phase, nous attendons beaucoup de l'étude du mobilier issu des nombreuses opérations d'archéologie préventive menées depuis trois ans à Oria par Christian Napolitano, sous la responsabilité de Mme Assunta Cocchiario (SBAP), avec la collaboration de la céramologue Patricia Caprino : voir COCCHIARIO *et al.*, *Oria nell'Altomedioevo*, p. 387-390.

En même temps, aux côtés de ces prestigieux produits d'importation, dans le Salento comme dans une grande partie de la Péninsule, l'on recense maintenant plusieurs types d'amphore, aux nombreuses variantes, dont Otrante est désormais connue pour être l'un des centres de production. Ces formes d'amphore commerciale ont été identifiées dès les fouilles d'Otrante de 1977-1978, dans des contextes datés des X^e-XI^e siècles. Elles ont été tout de suite attribuées à des centres de production que l'on proposait de situer – sur la base des analyses pétrologiques – entre Bari et Brindisi (*Otranto Type Amphora 1* ; *Otranto Type Amphora 2*). Ces amphores piriformes sont également attestées à Butrint (Albanie) et à Corinthe (Grèce) et dessinent un tableau d'indéniable reprise des échanges sur les deux rives du canal d'Otrante, qui est corroborée également par la circulation monétaire et les sources écrites⁵⁷¹.

Parallèlement, notre connaissance de la céramique commune n'a eu de cesse de s'affiner. Dès 1978 ont été identifiées des formes de pots destinés à la cuisson des aliments ainsi que deux groupes de céramique à décor linéaire peint (*ceramica dipinta a bande larghe* et *ceramica dipinta a bande strette*), produits entre le IX^e et le XII^e siècle⁵⁷². Il apparaissait alors que la transition du X^e au XI^e siècle fut marquée par l'abandon du foyer ouvert établi à même le sol en faveur du plan de cuisson bâti et surélevé. Ceci expliquerait l'abandon des formes alti-médiévales à fond convexe, qui étaient à l'évidence suspendues⁵⁷³. Les pots à cuire présentent maintenant un fond plat et des anses à section plate qui resteront typiques de toutes les productions médiévales et post-médiévales dans la région. En même temps, des marmites à anse unique (*paioli*), probablement utilisés comme braseros portatifs (*scaldini*), deviennent un indicateur chronologique fiable pour tout le Salento⁵⁷⁴. Toutes ces productions présentent une pâte calcaire avec de nombreuses inclusions qui les rendaient résistantes à la chaleur prolongée.

En résumé, *paioli*, amphores et céramique commune à pâte claire, céramique excisée constitue les types caractéristiques de la région entre la seconde moitié du IX^e siècle et le XI^e siècle, voire le début du siècle suivant. Il faut également souligner la multiplication des formes à partir de la seconde moitié du X^e siècle. Si des produits raffinés sont importés de Byzance et les amphores commerciales reflètent des modèles panadriatiques, la céramique destinée à la cuisson s'inspire maintenant des modèles péninsulaires, tant dans ses formes que dans le décor peint⁵⁷⁵. Au tournant du millénaire,

⁵⁷¹ ARTHUR, LEO IMPERIALE, *Le ceramiche di età bizantina* ; LEO IMPERIALE, *Ceramiche e commerci nel Canale d'Otranto*, p. 329-330.

⁵⁷² PATTERSON, WHITEHOUSE, *The Medieval Domestic Pottery*, p. 91, ill. 425-426, 483-495.

⁵⁷³ ARTHUR, *Ceramica in Terra d'Otranto* ; ARTHUR, LEO IMPERIALE, *Le ceramiche bizantine*.

⁵⁷⁴ LEO IMPERIALE, *Ceramiche e commerci nel Canale d'Otranto*, p. 338 ; *Id.*, *Anfore globulari*.

⁵⁷⁵ ARTHUR, LEO IMPERIALE, *Le ceramiche bizantine*. Il faut rappeler ici la thèse de Philip Ditchfield (*La culture matérielle*) qui représente la seule tentative d'inventaire synoptique du répertoire lexical offert par la

apparaît clairement le dynamisme commercial d'un espace byzantin qu'intègre à nouveau l'Italie méridionale, notamment adriatique⁵⁷⁶. Progressivement, le décor peint devient plus élaboré, notamment avec le groupe à décor géométrique complexe dit « *ad uccelli* », qui a été attribué au XI^e siècle à Otrante, mais qui ne conquiert Brindisi et l'arrière-pays qu'à partir du XIII^e siècle⁵⁷⁷.

Au cours du XII^e siècle, les productions incisées et glaçurées d'importation byzantine (*Painted incised graffito ware*) atteignent massivement la région⁵⁷⁸. Cela produit un changement de taille dans le vaisselier salentin. Dans un premier temps, ces produits proviennent de Sicile (céramiques siculo-maghrébines) mais dès le premier quart du XIII^e siècle l'on assiste au lancement d'une production locale de céramiques à glaçure monochrome verte⁵⁷⁹. L'appropriation de la technique de la glaçure déclenche une série d'innovations et l'on produit alors sur place des céramiques revêtues de glaçure stannifère (*protomaiolica*)⁵⁸⁰ ainsi que des céramiques peintes sous une glaçure transparente (*invetriate policrome* et *RMR*)⁵⁸¹. Les premières – qui sont produites à Brindisi et dans la Pouille septentrionale – sont encore des produits de luxe destinés aux résidences aristocratiques et à l'exportation. En revanche, les *invetriate policrome* et les *RMR* sont des produits assez simples, peints de brun et de vert voire de trois couleurs (*ramina, manganese, rosso* = *RMR*), puis couverts d'une glaçure transparente⁵⁸². Leurs centres de production sont distribués dans le Salento méridional et le versant ionien, d'où elles irriguent une forte demande locale et extrarégionale de produits courants⁵⁸³. À partir de la première moitié du XIII^e siècle, les céramiques salentines pénètrent sur les marchés grecs

documentation écrite médiévale apulienne, d'une part, et de la culture matérielle telle que l'archéologie la restitue progressivement, d'autre part, sans oublier l'approche ethnographique. Bien qu'elle utilise des sources qui s'échelonnent sur toute la période médiévale et moderne, cette étude porte plus spécifiquement sur les siècles X^e-XII^e siècles. Pour les ustensiles du foyer (y compris les *paioli*), les outils destinés à la conservation des aliments, la vaisselle de table et les moyens d'éclairage, voir DITCHFIELD, *La culture matérielle*, p. 105-110, 122-127-134-160.

⁵⁷⁶ LEO IMPERIALE, *Ceramiche e commerci nel Canale d'Otranto*, p. 333.

⁵⁷⁷ PATTERSON, WHITEHOUSE, *The Medieval Domestic Pottery*, p. 105, ill. 496-551 ; PATITUCCI UGGERI, *La ceramica medievale pugliese*, p. 90 ; EAD., *La ceramica ad uccelli*. Les fouilles dirigées par Stella Patitucci Uggeri à Brindisi, dans le quartier S. Pietro degli Schiavoni, et à Mesagne (Brindisi) en 1976-1977, ont fondé la mise en place d'un référentiel chronotypologique pour le bas Moyen Âge dans le Salento.

⁵⁷⁸ TAGLIENTE, *La ceramica invetriata*, p. 162.

⁵⁷⁹ ARTHUR, *Le prime invetriate monocrome*.

⁵⁸⁰ WHITEHOUSE, *Apulia* ; PATITUCCI UGGERI, *La Protomaiolica*.

⁵⁸¹ TAGLIENTE, *La ceramica invetriata*.

⁵⁸² TINELLI, *Dal Salento all'Adriatico orientale*.

⁵⁸³ DUFOURNIER *et al.*, *À propos de céramique "RMR"* ; TINELLI, *Produzione e circolazione* ; EAD., *Centri di produzione e consumo*.

et balkaniques devenant désormais un marqueur d'occupation sûr et bien reconnaissable à la surface des champs et en fouille⁵⁸⁴.

Enfin, au XV^e siècle, la glaçure plombifère se généralise sur les vases destinés à la cuisson tandis que la glaçure stannifère domine sur la céramique fine. La production la plus caractéristique de la période est la *protograffita*, qui résulte de la fusion entre la tradition locale des céramiques polychromes (vert et rouge) avec la technique du « *graffito* », typique du monde byzantin⁵⁸⁵. Celle-ci se généralise avant la fin du même siècle, quand de nombreux ateliers salentins se spécialisent dans la production de céramique fine à décor incisé polychrome sur engobe blanc (*graffita policroma*) qui caractérise les contextes de la Renaissance salentine⁵⁸⁶.

Quoi qu'il en soit, en dépit de ces progrès remarquables opérés par la céramologie médiévale en Pouille méridionale, il s'est révélé assez difficile d'exploiter ce référentiel chronotypologique pour la reconnaissance du mobilier collecté au cours de mes prospections. Il a donc fallu rapidement renoncer à toute approche quantitative dans l'étude du mobilier, en raison de sa rareté et de l'état très fragmentaire de celui-ci. Pour ces mêmes raisons, la classification de l'échantillon réuni pour chaque site doit être considérée comme une proposition plausible, car ni la forme, ni le revêtement, ni le décor, n'ont pu être étudiés avec suffisamment de précision sur un nombre assez grand de fragments. Aussi n'ai-je pas trouvé utile d'établir de fiches de mobilier canoniques, me contentant de mentionner des références typologiques et bibliographiques dans les fiches d'EA. Néanmoins, dans les tableaux qui accompagnent ces fiches EA, l'on trouvera mention de tous les fragments collectés, tandis que les histogrammes dérivés de ces tableaux représentent le mobilier postérieur au V^e s. av. n.è. et que seul le mobilier d'époque impériale et médiévale a fait l'objet de dessins, photographies ou reproductions des formes de référence.

⁵⁸⁴ PATTERSON, WHITEHOUSE, *The Medieval Domestic Pottery*, p. 148-154, ill. 647-673, 684-697 ; TAGLIENTE, *La ceramica del casale* ; EAD., *La ceramica invetriata*, p. 156-161 ; TINELLI, *Produzione e circolazione*.

⁵⁸⁵ TINELLI, *La genesi della graffita nel Salento*.

⁵⁸⁶ PATITUCCI UGGERI, *La ceramica di Castrignano* ; EAD., *La ceramica tardomedievale* ; TAGLIENTE, *Le ceramiche*, p. 162-164.

6.1.4 Architecture d'un système d'information historique à référence spatiale

Pour gérer une base de données aussi disparates, j'ai constitué mon propre système d'information à référence spatiale (par la suite, S.I.R.S.). Les S.I.R.S. résultent de l'appropriation des systèmes d'information géographique (S.I.G.) par d'autres spécialistes que les géographes eux-mêmes. Compte tenu de la nature de mon enquête, je propose d'ajouter « historique » à cette appellation car c'est bien de cela qu'il s'agit : d'informations historiques situées ou à situer dans l'espace.

C'est, en particulier, sur une plate-forme ArcGIS que j'ai pu constituer un corpus de données structurées, sur lesquelles conduire ensuite des analyses sérielles⁵⁸⁷. Cette base de données géoréférencées constitue, *in fine*, la plate-forme cartographique qui est à la base de la structure triangulaire de tout S.I.G., les deux autres côtés du triangle correspondant aux données alphanumériques et aux données graphiques. L'interrogation simultanée de ces trois conteneurs d'information est rendue possible par un unique champ commun : le numéro d'enregistrement. Cette documentation, qui étaye la totalité de mon discours, est rassemblée dans les dossiers documentaires 5 et 6 (Volume 2). Le premier d'entre eux réunit des cartes de synthèse thématiques et/ou diachroniques, qui ont été générées à partir des différentes séries de données répertoriées sous S.I.G. Chacune des informations représentées graphiquement sur ces cartes trouve, ensuite, une explication et une illustration plus approfondies dans les fiches du catalogue présenté dans le dossier 6.

Au sujet de ce catalogue, il faut souligner que cette enquête a produit des informations de natures très variées et parfois surprenantes par rapport aux enquêtes plus conventionnelles. En effet, d'une part, ces données ont pu être collectées en fouille, en prospection pédestre, dans les dépôts archéologiques, en dépouillement bibliographique, en carto- et photo-interprétation, manuelle ou automatisée sous S.I.G. D'autre part, il s'agit tantôt d'assemblages « classiques » de mobilier, tantôt de vestiges bâtis, voire de trames géométriques dont le potentiel archéologique ne tient qu'aux questions posées par l'enquêteur. C'est pourquoi j'ai évité de parler d'un catalogue de « sites », préférant la définition plus neutre d' « entité archéologique » (EA). J'ai alors établi une fiche d'EA, en adaptant à mes fins la fiche de site préconisée par l'ICCD et celle utilisée par le Ministère de la Culture en France⁵⁸⁸. Après avoir établi cet inventaire d'EA, j'ai interrogé, quantifié, agrégé ou désagrégé ces données : ce n'est que dans cette phase qu'une ou plusieurs entités ont pris un sens géohistorique précis en fonction des questions posées et ont acquis

⁵⁸⁷ Dans ce domaine, je dois tout à mon expérience d'agent du Service régional de l'archéologie de Lorraine, affecté à la Carte archéologique. J'ai aussi eu l'occasion de me former au SGBD « Patriarche », au SIG ArcView et de bénéficier de nombreuses formations, notamment grâce au réseau ISA (Information Spatiale en Archéologie), animé, entre autres, par Olivier Barge, Laure Saligny et Xavier Rodier.

⁵⁸⁸ PANELLA, *Le carte archeologica*.

finalement l'aspect d'un « fait » voire d'un « site », c'est-à-dire un « lieu ou espace de petites dimensions [...] considéré du point de vue de ses caractéristiques particulières qui le différencient des autres lieux et qui font qu'il représente un intérêt spécifique »⁵⁸⁹.

Finalement, ces entités archéologiques n'ont qu'un seul dénominateur commun : leur matérialité fait qu'elles existent dans un univers mesurable. C'est pourquoi leur interrogation et leur représentation se fait aisément sur la base de méthodes d'analyse telle l'analyse factorielle des correspondances (AFC) – qui permet de regrouper en classes et de représenter par groupes les objets qui partagent certains caractères – et la statistique multivariée, qui en permet une analyse au regard de plusieurs variables (taille, chronologie, situation, etc.). En cela aussi les S.I.G. ont changé la donne, proposant des « menus » de commandes qui permettent d'interroger le corpus sur la base de certains critères, sans forcément en maîtriser tous les aspects techniques.

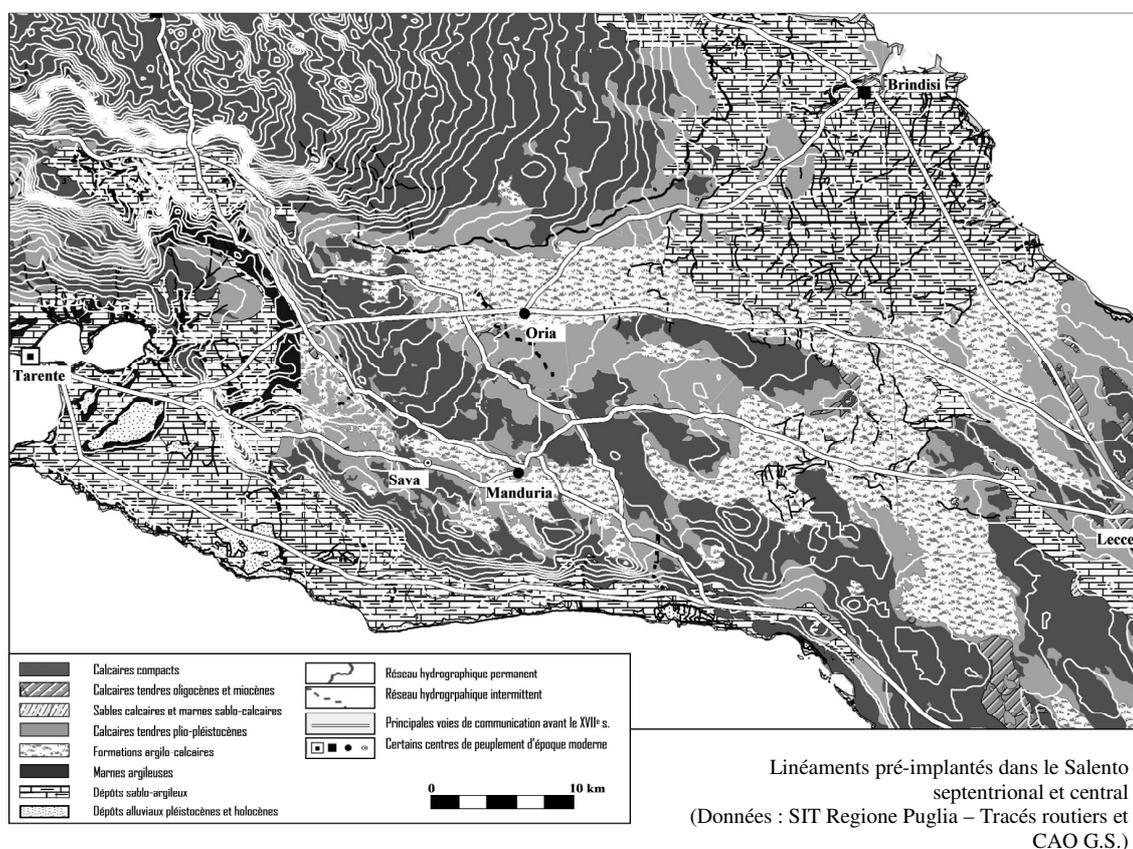
⁵⁸⁹ HUGONIE, *Site* ; BAVOUX (dir.), *Introduction à l'analyse spatiale*, p. 22.

6.2 Analyse régressive d'une organisation parcellaire

6.2.1 Maillage de l'espace

Linéaments et tropismes

Faute de constater la présence de formes paysagères décisives pour l'implantation humaine, l'analyse de notre assiette géographique permet néanmoins de reconnaître des « linéaments pré-implantés »⁵⁹⁰ (voir figure ci-contre et **doc. 98**) susceptibles d'avoir joué un rôle important dans les premières orientations de l'organisation de l'espace.

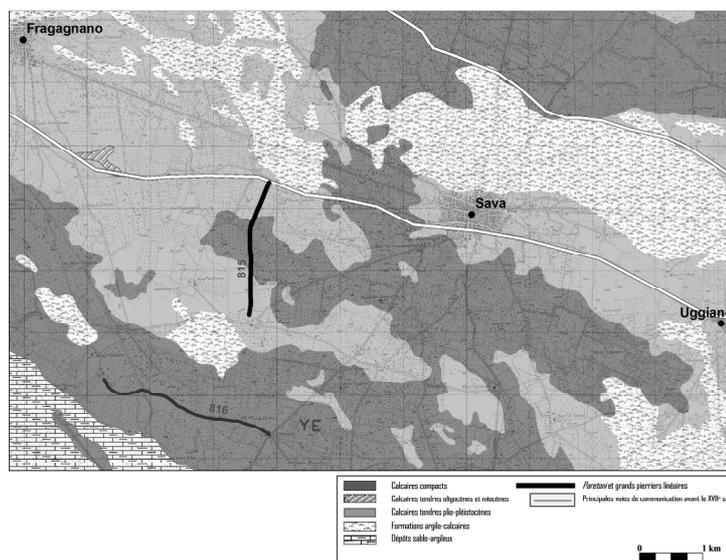


⁵⁹⁰ Voir ROBERT, *Sources et techniques*, p. 147-150.

Les quarts nord, sud et ouest du territoire communal de Sava reposent sur les derniers ressauts des Murge tarentine. Celles-ci se présentent comme de basses collines qui s'allongent à quelques kilomètres de la côte ionienne. Encore relativement imposantes jusqu'à S. Marzano et Fragagnano, au sud et à l'est de ces villages elles descendent en une succession de terrasses paralittorales vers la mer Ionienne. Seul le quart oriental ouvre sur la plaine de Manduria, elle-même bornée au nord et au sud par les collines pléistocènes d'Oria et les Serre della Marina, ponctuée de minuscules reliefs isolés et ouvrant à l'est/sud-est sur la vaste dépression de l'Arneo. Ainsi, le secteur « Sava ouest » et plus généralement le transect « Oria sud » sont traversés par l'anticlinal de Manduria au nord, sur une largeur d'environ 7 km, compliqué par plusieurs plis secondaires, et par l'anticlinal de Torricella, au sud, qui suit la même orientation à quelques kilomètres du littoral. Ce dispositif orographique originaire, qui est le produit de la tectonique, oriente les formes plastiques du paysage selon un axe principal NO-SE.

Les formations sédimentaires, qui sont venues se déposer au fil du temps dans ce profil contraint par le relief, l'ont fait, quant à elles, selon cette même orientation (**doc. 7**). Le secteur d'étude est occupé au nord par des formations argilo-calcaires (*Argille subappennine*), qui ont comblé les dépressions formées par les mouvements orogénétiques précédents (voir figure ci-contre et **doc. 99**). Une petite loupe argileuse est également présente à l'ouest de "Madonna di Pasano", au cœur du secteur d'étude. Les sols bruns que génèrent ces formations sont très fertiles, sans cailloux et très imperméables, ce qui pose de fréquents problèmes de drainage. Les cultures majoritaires y sont le vignoble et les céréales. Le reste du territoire communal est partagé entre les calcaires compacts

(*Calcari di Altamura*) et les calcaires tendres (*Calcareni di Gravina*). Les premiers correspondent aux secteurs les plus élevés, tandis que les deuxièmes s'établissent en contrebas, dans les dépressions formées par les mouvements tectoniques crétacés. Les sols calcarénitiques sont plus profonds et moins caillouteux, tandis que les sols sur calcaires compacts sont très minces, avec de fréquents affleurements. Dans les deux cas, on ne trouve de lentilles d'eau



Linéaments pré-implantés dans le secteur de Sava. En évidence le *paretone* de Sava (EA 815) (Données : SIT Regione Puglia – Étude et CAO G.S.)

Les premiers correspondent aux secteurs les plus élevés, tandis que les deuxièmes s'établissent en contrebas, dans les dépressions formées par les mouvements tectoniques crétacés. Les sols calcarénitiques sont plus profonds et moins caillouteux, tandis que les sols sur calcaires compacts sont très minces, avec de fréquents affleurements. Dans les deux cas, on ne trouve de lentilles d'eau

assez proches de la surface qu'en présence de couches d'argile sous les formations calcaires superficielles. Le plus souvent ces secteurs sont donc pauvres en eau et la culture majoritaire y est aujourd'hui massivement l'olivier, tandis que dans un passé récent le pâturage ovi-capriné et une céréaliculture de subsistance y trouvaient également une place importante.

Dans ce paysage très largement dominé par les formes planes, avec une altitude comprise entre 80 et 100 m, de toutes petites éminences font office de sites privilégiés pour le contrôle du territoire. Telles apparaissent la hauteur située au nord de "Masseria la Grava", culminant à 108 m, et celle qu'occupe l'habitat de Sava, culminant à 106 m. Seule exception notable dans ce paysage horizontal, l'extrémité méridionale du secteur d'étude se présente comme un ressaut abrupt orienté d'ouest en est, en position largement dominante vers le littoral, qui se situe à 6 km environ. Ici, en moins d'un kilomètre, l'on passe des 96 m s.l.m. du "Monte Magalastro" aux 20-30 m environ de la plaine de Torricella. Ces coteaux de calcaires compacts aux sols fortement lessivés par l'érosion sont en réalité le vestige d'une paléoligne de côte. Ce secteur est donc peu attrayant pour les activités agricoles et relativement gênant pour les axes de communication tandis qu'il est hautement stratégique pour le contrôle tant de la plaine sub-côtière, avec ses voies et ses possibilités d'accostage, que vers l'arrière-pays au nord.

Les mêmes formes généralement planes n'autorisent, dans le secteur étudié, qu'un ruissellement et des formes karstiques superficielles de très petite envergure. Les sols peuvent être très pauvres (10 à 20 cm d'épaisseur) et présenter de fréquents affleurements rocheux mais ils sont très rarement complètement nus. De même, le karst génère des anfractuosités mineures et quelques grottes profondes d'une dizaine de mètres tout au plus. Seul le secteur méridional, encore une fois, présente des crêtes et des talus qui génèrent un important ruissellement saisonnier sur l'axe nord-sud. La nature calcaire du substrat est là à l'origine de *lame* d'une certaine importance.

Le tracé des limites et les masses parcellaires

Je me suis proposé, d'abord, de recenser et cartographier les formes géométriques générées par les besoins de division et contrôle de l'espace, d'une part, de connexion et communication, d'autre part, dans le secteur « Sava ouest ». Parfois, il m'est apparu nécessaire d'élargir mon regard à l'ensemble du territoire communal de Sava, pour pouvoir déceler les dynamiques spatiales à une échelle plus pertinente et pour prendre en compte l'implantation de l'unique fait urbain des cinq derniers siècles. Afin d'accéder à une organisation spatiale la plus indemne possible des bouleversements socio-économiques et

technologiques contemporains, j'ai travaillé sur la cartographie officielle IGM 1/ 25 000^e levée en 1948. L'observation du dallage orthophotographique réalisé par le S.I.T. Puglia dans les années 2000 m'a permis de vérifier les changements qui sont intervenus depuis. Ponctuellement, je ferai également référence à la première série cartographique de l'État italien (Istituto Topografico Militare, échelle 1/ 50 000^e, 1874) (**doc. 100**). Si celle-ci ne représente pas les divisions agraires, elle offre un grand nombre de renseignements sur la voirie, la toponymie et la présence d'édifices qui ont pu être détruits par la suite.

Parallèlement, j'ai cherché à relever les traces matérielles des voies et des chemins (vestiges de chaussées, ornières, drailles), des murs et des haies, en les classant sur la base de leur gabarit et de leur longueur. Comme la délimitation foncière ou administrative peut également être signalée par des objets ponctuels (bornes ou autres signes), il m'a paru opportun de recenser également ces objets.

Enfin, j'ai voulu intégrer dans cet ensemble tous les vestiges dont la fonction principale a été celle de marquer, contrôler et/ou défendre le territoire (sites dominants aménagés, cairns – localement *specchie* –, tours, enceintes fortifiées).

Dans l'actuel réseau de communication, le territoire de Sava est traversé par la route nationale Tarente-Lecce (S.S. 7 ter Salentina), orientée d'ouest en est, qui relie en tout dix agglomérations par un tracé presque parfaitement rectiligne (**doc. 98**). Comme les autres voies principales en Pouille méridionale, cet axe de communication régionale tend à relier les habitats selon une orientation longitudinale ouest-est, cohérente avec la forme générale de l'espace salentin, les itinéraires de pénétration et les liaisons entre le cœur de la Péninsule et ses ports les plus orientaux. Dans le secteur « Oria sud », outre l'artère Tarente-Lecce, les axes principaux sont aujourd'hui la voie littorale, de Tarente à Leuca par Gallipoli, et la voie paralittorale qui relie Tarente à Nardò passant, entre autres, par Pulsano, Torricella et Maruggio. Au nord de ce secteur, la voie rapide de Tarente à Brindisi, qui reprend l'axe de l'antique voie Appienne, suit un axe semblable, du sud-ouest au nord-est, et la liaison Tarente-Oria-Cellino-Lecce coupe également tout le Salento septentrional et central selon un axe parfaitement orienté d'ouest en est. En revanche, la voirie d'intérêt local se dispose, dans un paysage assez plat, selon un développement rayonnant à partir de chaque centre. Par conséquent, l'on observe à cette échelle toutes sortes d'orientations, car ici la logique dominante tient au poids relatif et changeant à travers le temps de chaque habitat par rapport aux habitats les plus proches. La dimension diachronique est très importante pour une enquête comme la nôtre, puisqu'elle est responsable du déclassement voire de l'abandon de nombre de connexions et de la

surimposition de nouveaux axes de communication, ce qui permet de dessiner différents réseaux hiérarchisés et stratifiés.

Dans cette double organisation, Sava paraît occuper aujourd'hui le troisième de quatre niveaux hiérarchiques. En effet, elle constitue, d'une part, l'une des étapes mineures sur le parcours Tarente-Lecce, dont Manduria représente l'étape principale : ainsi, Sava intègre le système territorial de la province orientale de Tarente et, localement, occupe une position satellitaire autour de Manduria. D'autre part, un axe nord-sud relie Francavilla Fontana au littoral, par Sava et Torricella : par cet axe mineur, Sava cherche à rejoindre les flux qui courent sur le grand axe routier et ferroviaire Tarente-Brindisi, dont Francavilla (37 000 habitants) constitue l'étape principale. Il faut noter que Francavilla remplit actuellement, dans cette position polarisatrice de la Piana di Brindisi, la fonction qu'a exercée Oria depuis l'Antiquité. Il est symptomatique, à cet égard, qu'aucun axe direct ne relie à présent Sava à Oria, qui a pourtant été le centre administratif le plus important jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Enfin, d'autres axes mineurs placent Sava sur des itinéraires qui la relient à Grottaglie, à Manduria et à Pulsano, respectivement par les petites agglomérations (occupant le quatrième niveau hiérarchique) de S. Marzano, Uggiano Montefusco et Lizzano. La liaison avec le bourg de Maruggio est, quant à elle, la seule à être indirecte (**doc. 98**).

Sur le plan diachronique, la lecture de la cartographie IGM 1/ 25 000^e (1948) permet de déceler d'autres axes directeurs, dont le tracé, l'usage ou le statut ont été modifiés dans le passé récent, entraînant leur déclassement voire leur disparition. Premièrement, l'on doit évoquer la présence d'un attracteur autour de la chapelle "Madonna di Pasano" (**doc. 102 - a/b**). En effet, le tracé de la route départementale Sava-Lizzano (S.P. 118 Sava-Lizzano) fait un détour important par ces contrées, ce qui ne peut pas être dû à la seule présence d'une chapelle et d'une modeste *masseria*. De plus, la chapelle en objet semble se situer – si l'on oublie l'itinéraire actuel de la route Sava-Lizzano – à la jonction d'un tracé ouest-est reliant Pulsano à Uggiano par "Madonna di Pasano" (**doc. 102 - a/b**) et ce qui apparaît, dans cette optique, comme un axe NE-SO venant de Sava et se dirigeant vers le sud, en contournant le "Monte Magalastro" vers l'ouest pour épouser la courbe de niveau et descendre sur la plaine de Torricella d'où cet axe rejoint encore aujourd'hui Monacizzo et la mer Ionienne à Torre Ovo (**doc. 102 - e**). Ainsi, l'hypothèse d'un habitat abandonné à cet endroit, que le raisonnement planimétrique suffirait à étayer sans toutefois la caractériser chronologiquement, trouve dans ce cas le confort des attestations écrites et archéologiques d'un habitat antique et médiéval (*Pasano*) (**doc. 131 - EA 32**).

Deuxièmement, on perçoit l'existence d'un itinéraire venant de l'ouest, traversant l'actuel territoire de Fragagnano au sud de cette ville pour ensuite rallier Sava et puis Uggiano (**doc. 102 - c**). Dans le secteur « Sava ouest », cet itinéraire coïncide avec la "strada vecchia della Camarda" qui passe à proximité immédiate de "Masseria Agliano", où la présence d'un habitat antique et médiéval (*Aliano*) est bien attestée archéologiquement et dans les textes (**doc. 131 - EA 34**).

Troisièmement, une connexion directe S. Marzano – Torricella – mer Ionienne, via "Madonna di Pasano", aujourd'hui complètement effacée, peut être reconstituée sur la base de la lecture planimétrique (**doc. 102 - d/e**). Au nord, cet axe présumé reste très lisible sur environ 6 km tandis qu'il apparaît désorganisé dans le secteur de "Casino Tagliatiedde" puis de "Masseria la Grava", ce qui peut être expliqué par l'ouverture à l'époque moderne de vastes carrières autour de "Casino Tagliatiedde" (**doc. 113 - c ; doc. 132 - EA 507**) et par la réorganisation du parcellaire autour de la *masseria*, qui pourrait dater au plus tôt du XVI^e siècle (**doc. 131 - EA 42**). Enfin, une fois rallié le secteur de "Madonna di Pasano" cet axe rejoint l'itinéraire vers "Monte Magalastro" et Torricella déjà évoqué.

Ensuite, la lecture de la première carte IGM (F. 203 IGM "Manduria", 1/ 50 000^e), datée de 1874, nous permet à la fois de remonter à une organisation spatiale plus ancienne et de regarder cet espace de plus loin, à une échelle plus petite. D'abord, on y perçoit encore l'unité d'un axe viaire secondaire voire désactivé, qui était sans doute autrefois relativement important, reliant Manduria à S. Marzano, à travers l'extrémité nord-est du territoire communal de Sava (**doc. 103 - a/b**).

Par ailleurs, cette carte révèle que l'axe nord-sud venant de Francavilla traverse le centre de Sava pour se poursuivre vers Maruggio, par une liaison directe encore active à la fin du XIX^e siècle (**doc. 103 - c**).

Enfin, la route communale qui partant de Sava ira plus tard s'arrêter devant sa gare ferroviaire (aujourd'hui abandonnée) apparaît bien en 1874 comme un tronçon d'un axe Sava-Oria encore actif, passant par "Masseria Archignano" et "Masseria Pappaferi" (**doc. 103 - d/e**). Si l'attraction croissante exercée par Francavilla tout au long de l'époque moderne a pu contribuer au déclassement de la liaison directe Sava-Oria, celle-ci a été définitivement tronquée par la construction, dans les années 1905-1907, du chemin de fer entre Manduria et Francavilla et par l'ouverture de nombreuses carrières au nord et à l'est de "Masseria Archignano". Par rapport à ce dispositif Oria-Sava-Pasano-mer Ionienne, la liaison Sava-Torricella apparaît donc excentrique et sans doute postérieure, sans intérêt à l'échelle de Francavilla et Oria, visant uniquement à fournir une connexion de bas niveau hiérarchique entre Sava et Torricella (**doc. 103 - e**).

L'articulation du parcellaire urbain de Sava avec ces différents axes viaires (**doc. 104 - a**) semble indiquer que le premier noyau de l'agglomération s'est développé en s'adaptant à l'orientation d'un axe est-ouest venant de Fragagnano et se dirigeant vers Uggiano, d'un axe NE-SO venant d'Oria et se dirigeant vers *Pasano* et d'un axe nord-sud tendu de Francavilla à Maruggio. Les autres axes routiers paraissent, en revanche, venir se greffer à la périphérie de ce carrefour, avec des quartiers qui font la « couture » progressive entre les différentes orientations.

Dans le territoire communal, chacune de ces voies semble avoir influencé l'orientation du parcellaire agraire qui la borde. Les limites se sont donc adaptées au fil du temps s'orientant en isoclinie avec telle ou telle voie, par rapport à laquelle elles sont contemporaines ou postérieures. À quelques exceptions près, c'est donc loin des routes qu'il faut chercher les lignes de faille entre telle et telle autre masse parcellaire. À l'ouest de la ville, le « parcellaire 1 » se dispose selon une orientation dominante nord/nord-est, isocline cohérente avec le tracé de la route Tarente-*Aliano*-Sava (**doc. 104 - b**). À sa limite sud, cette masse parcellaire cohérente s'articule, au niveau de "Masseria la Grava", avec le « parcellaire 2 », qui est orienté plutôt nord-sud et commandé par la voie Lizzano-*Pasano*-Uggiano. Ces deux masses parcellaires contiguës apparaissent, par ailleurs, relativement homogènes et semblables dans leur orientation générale, par la taille moyenne des parcelles et même par la matérialisation actuelle des limites.

En revanche, entre ces deux masses l'on observe, à l'est, vers la ville, une fracture qu'occupe une petite masse parcellaire (« parcellaire 4 ») articulée sur le tronçon de voie départementale qui relie "Madonna di Pasano" à Sava. Ce petit bloc vient couper et désagrégier sur une petite surface la trame homogène des deux masses « 1 » et « 2 ». Notons maintenant que tandis que les parcellaires « 1 » et « 2 » sont commandés par deux voies jalonnées d'occupations d'époque hellénistique et romaine, le « parcellaire 4 » semble dépendre d'une voie qui relie *Pasano* à Sava, dont les premières attestations datent – on le verra plus tard – du XIV^e siècle (**doc. 131 - EA 36**). Cela paraît alors configurer une succession dans le temps allant des parcellaires « 1 » et « 2 », fonctionnels aux habitats antiques et/ou médiévaux de *Pasano* et *Aliano* et aux routes qui les irriguent, vers le « parcellaire 4 », fonctionnel à la fondation de Sava au XV^e siècle mais en conflit formel avec l'organisation préexistante.

Le *paretone* de Sava constitue la limite la plus forte des deux parcellaires « 1 » et « 2 » dont il fait en quelque sorte la couture, tandis que toutes les limites fortes qui lui sont transversales sont isoclines au parcellaire « 2 » (**doc. 105 - a**). Or, j'ai montré dans le chapitre 4 que tout caractérise le *paretone* comme l'un des modelés d'un tracé bien plus étendu qui semble le précéder dans le temps. Par conséquent, la datation de l'érection du

paretone aux VII^e-IX^e siècles n.è. fournit également une hypothèse de datation pour les parcellaires « 1 » et « 2 », dont il constitue l'un des axes structurants : cette trame parcellaire homogène, isocline à des axes routiers jalonnés de sites antiques, n'aurait donc plus été modifiée dans son orientation dominante depuis le premier Moyen Âge.

Au nord de ce grand bloc l'on peut observer une série de parcelles (« parcellaire 5 ») qui s'articulent à la route nationale Tarente-Lecce dont l'importance actuelle ne se reflète que trop peu dans la trame parcellaire à l'ouest de Sava. En revanche, à l'est, entre Sava et Manduria, le parcellaire agraire respecte massivement cette orientation. Plus au nord, une route communale reliant Sava et Fragagnano correspond au tracé de la route vers Tarente avant la construction du rectiligne actuel. Cette voie continue d'attirer à elle une masse parcellaire (« parcellaire 6 ») non négligeable qui se confond en grande partie avec celle qui affère à la route nationale, dont l'orientation est assez semblable.

Face à ces trois axes directeurs est-ouest, le tiers oriental du territoire communal est presque intégralement organisé (« parcellaire 3 ») autour de l'axe nord-sud Francavilla-Sava-Maruggio. Seule exception, à la périphérie nord-est de l'habitat, une petite masse parcellaire (urbaine et agraire) (« parcellaire 7 ») se greffe à la route qui mène à la gare ferroviaire abandonnée de Sava et qui constitue le tronçon encore actif d'une voie qui reliait la ville à Oria. Ce parcellaire semble être l'équivalent du « parcellaire 4 » avec lequel il partage la même voie génératrice, l'axe Oria-Sava. Rappelons que cette voie doit précéder la formation du parcellaire urbain de Sava, à partir du XIV^e siècle. Le « parcellaire 4 » doit être donc postérieur aux parcellaires « 1 » et « 2 » dont les morphogènes sont les occupations et les voies antiques passant par *Aliano* et *Pasano*, et antérieur aux parcellaires « 3 » et « 5 » dont les morphogènes sont les centres de Francavilla, Sava et Maruggio, Fragagnano et *Casalnovo* (Manduria) qui tous se développent à partir du XIV^e voire du XV^e siècle.

Le statut modeste de la liaison Sava-Torricella, déjà évoqué sur la base de l'étude du réseau viaire, trouve confirmation dans le fait qu'elle n'influence le parcellaire agraire que très marginalement. En effet, l'actuelle route départementale, déjà attestée sur la cartographie IGM de 1874, se détache de l'actuelle Sava-Lizzano, à la périphérie sud de Sava, pour traverser ensuite le « parcellaire 2 » sans le troubler ; de même, ce qui pourrait être un itinéraire alternatif, ou plus ancien, de cette même liaison se détache de l'axe Francavilla-Sava-Maruggio à la sortie sud de Sava, bifurquant en direction sud-ouest vers les *masserie* "Coppola" puis "Tremola", d'où l'on peut encore aujourd'hui rejoindre Torricella.

Enfin, certaines *masserie*, telles "Celidonia", "la Grava", "Agliano", se situent au cœur de minuscules masses parcellaires qui apparaissent indépendantes par rapport aux grands ensembles que je viens de décrire. Cela nous amène à évoquer une autre qualité discriminante des masses parcellaires : la dimension moyenne des parcelles. Cet aspect est étroitement lié, en géographie humaine, d'une part à la nature et surtout à l'utilisation des sols et, d'autre part, au régime foncier. Or, même en remontant à la carte de 1948 (la carte de 1874 ne représente pas le parcellaire agraire) l'on peut remarquer qu'en très grande partie le secteur présente une taille des parcelles moyenne à petite, allant de quelques dizaines d'hectares à moins d'un hectare. Les très grandes parcelles ouvertes correspondent, effectivement, à quelques-unes des principales *masserie*. À l'époque, il s'agissait des derniers vestiges d'un *latifondo* destiné au pastoralisme et à une céréaliculture extensive que la réforme agraire des années cinquante viendra définitivement briser. Aujourd'hui, aucune propriété d'un seul tenant dans le territoire de Sava ne dépasse les soixante hectares : les terres autour de "Masseria le Petrose", la grande oliveraie limitrophe du *paretone* qui a été décrite dans le chapitre 4 ainsi que le vaste secteur de calcaires compacts affleurant et à l'abandon, situé vers "Masseria Vitomele", à la limite communale avec Fragagnano, forment les parcelles les plus grandes du secteur.

La matérialisation des liaisons et des limites : des tracés aux modelés

Si la dimension géométrique de la trame parcellaire domine dans la lecture cartographique, en revanche sur le terrain c'est la dimension plastique qui caractérise visuellement les limites, marquant et individualisant chaque espace. La superposition des deux dimensions offre un très grand intérêt en ce qu'elle permet de comprendre :

- 1) s'il existe ou non des modelés propres à certains tracés ;
- 2) si certains tracés qui apparaissent homogènes et continus sur la carte ont été conservés sous différentes formes plastiques et de s'interroger sur les raisons de cela ;
- 3) s'il existe des vestiges matériels de jonctions ou de barrières qui n'appartiennent plus à aucun tracé.

Les tracés qui connectent

Les axes routiers actifs d'importance supra-locale n'ont offert aucun intérêt spécifique dans le cadre de ce projet de recherche : leurs dimensions et matériaux de construction sont banals dans le cadre technologique contemporain. Par ailleurs, aucun

équipement ancien n'a été conservé le long de ces voies, telles des bornes milliaires. Enfin, aucun des axes routiers du secteur n'agit à une échelle suffisamment éloignée des dynamiques locales pour ignorer entièrement l'organisation parcellaire.

En revanche, plusieurs itinéraires reconnus en carto-interprétation apparaissent avoir perdu leur fonction de jonction supra-locale. Dans ce cas, ces anciens tracés forts correspondent sur le terrain à plusieurs modelés : des tronçons de voies actifs, des chemins vicinaux, des murs de clôture ou des limites immatérielles. Seule la cohérence géométrique – relevable en cartographie – permet de déceler une ancienne continuité. Tel est le cas de l'itinéraire Lizzano-Pasano-Uggiano que reprend aujourd'hui la S.P. Lizzano-Sava jusqu'à "Madonna di Pasano". Si l'actuelle route départementale suit un tracé ouest-est jusqu'à cette chapelle, elle vire ensuite décidément vers le N/NE pour atteindre Sava. En revanche, à l'est de la chapelle, un chemin vicinal parfaitement orienté conserve l'axe de l'ancienne voie. Ce chemin, partiellement goudronné et large d'environ 4 m jusqu'à "Masseria le Petrose", laisse la place ensuite à différents segments de chemins de campagne qui permettent néanmoins de reconnaître l'ancien itinéraire, en dépit d'une lacune importante au sud-ouest de "Masseria Schiauni" (**doc. 102 – a/b**).

De même nature apparaît l'itinéraire qui semble relier Roccaforzata, à l'est de Tarente, passant au sud de l'actuel habitat de Fragagnano, à "Masseria Agliano" puis à Sava et Uggiano Montefusco. Cet itinéraire est tombé entièrement en désuétude, en raison de l'attraction exercée par la route nationale et le rôle que joue localement Fragagnano sur le réseau viaire. C'est pourquoi il est assez désarticulé jusqu'à son entrée dans le territoire de Sava, où il se révèle ensuite sous la forme d'un chemin communal semi-goudronné et continu jusqu'à son entrée dans l'agglomération.

Enfin, la présence d'indices matériels d'anciennes chaussées est rare dans ce secteur. Les seules traces d'ornières abandonnées ont été relevées près de "Masseria la Grava" (**doc. 133 – EA 722**), notamment à proximité d'une zone d'approvisionnement hydrique (deux puits et deux grandes citernes), qui sera commentée ultérieurement. Ici, les changements récents du parcellaire ont rendu illisible le tracé éventuel d'un itinéraire S. Marzano – "la Grava", tel qu'on le perçoit encore sur la carte IGM de 1874 et sur une carte anonyme du territoire communal de Sava vraisemblablement réalisée à la fin du XIX^e siècle (**doc. 101**)⁵⁹¹. Or, cet axe ne perturbe pas l'orientation des parcellaires « 1 » et « 2 », s'insérant même assez bien dans leur organisation. Par conséquent, sa mise en place devrait être antérieure ou simultanée des parcellaires « 1 » et « 2 » à moins qu'il ne soit

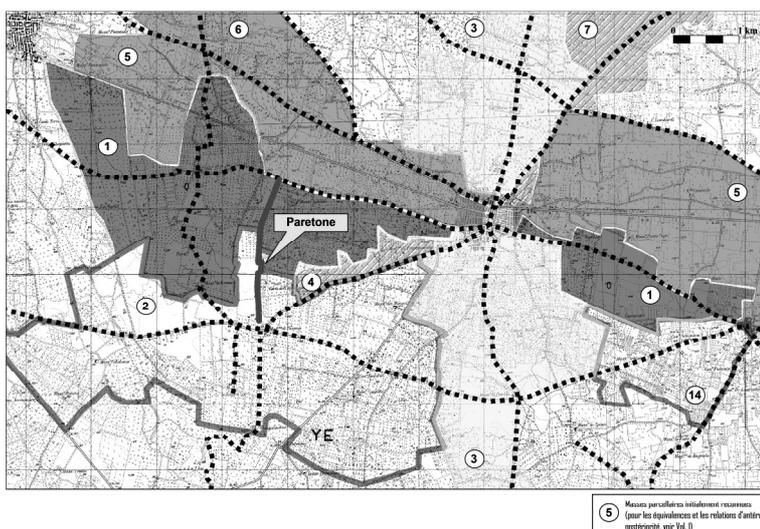
⁵⁹¹ Cette carte a été reproduite et publiée par le père Primaldo Coco en 1915 (COCO, *Cenni storici di Sava*, fig. 1).

postérieur mais avec un statut secondaire et incapable donc de perturber la situation précédente.

Le tracé du *paretone* : une longue histoire partagée entre division et connexion ?

Le cas du *paretone*, qui a déjà été amplement traité, mérite des observations spécifiques dans le cadre de l'étude du parcellaire (voir figure ci-contre et **doc. 104 - c**). En effet, nous constatons la

présence d'un long tracé entre "Masseria Agliano" et "Monte Magalastro" qui coupe du nord au sud la moitié ouest du territoire de Sava et que traduisent sur le terrain plusieurs modelés. D'abord, des murs de différent gabarit, réunis dans leur modelé actuel en une longue barrière continue dite « *paretone* de Sava » ; puis, en amont et



Position du *paretone* de Sava dans les masses parcellaires reconnues
(Données : SIT Regione Puglia – Étude et CAO G.S.)

en aval de "Madonna di Pasano", ce tracé ne correspond à aucun aménagement visible sur environ 300 m ; enfin, un chemin vicinal parfaitement orienté nord-sud mène jusqu'au "Monte Magalastro" où l'on retrouve un grand mur en pierre sèche. Or, sans les résultats de la fouille, j'aurais sans doute identifié ce tracé – le long duquel se disposent deux habitats ("Masseria Agliano" et "Madonna di Pasano") ainsi que les vestiges d'une tour sur le "Monte Magalastro" (**doc. 133 - EA 764, EA 778**) – avec celui d'une voie abandonnée qui aurait été par la suite partiellement abandonnée et transformée en limite voire en barrière.

Néanmoins, si la fouille n'a pas permis de repérer de traces attestant l'existence d'un chemin sous l'emprise du *paretone*, il me semble que, de par la cohérence de son alignement et son étendue, ce long tracé précède le mur. Ce dernier n'apparaît en effet que comme l'un de ses aspects locaux, organiquement liés à la nature du substrat et donc aux possibilités/nécessités de l'épierrement. Le même tracé se traduit alors par des limites immatérielles marquées par des bornes, des pierriers surmontés de haies, des chemins, des simples murets de clôture, sans que son orientation ne perde en cohérence.

Quels étaient la fonction et l'aspect plastique de ce tracé avant la construction d'une imposante barrière en pierre sèche ? En tout état de cause, l'hypothèse d'une connexion, jalonnée par trois occupations contemporaines attestées aux périodes hellénistique,

romaine impériale et médiévale, reste plausible. Compte tenu du substrat calcaire compact et du relief, une telle connexion pouvait se présenter comme une simple piste naturelle, ce qui expliquerait son invisibilité en fouille. Par la suite, au cours du haut Moyen Âge, ce tracé de liaison a pu être transformé en tracé de division, vraisemblablement sur la totalité de son étendue, comme l'attestent bon nombre de documents datant à partir du XV^e siècle.

Enfin, au fur et à mesure que l'exploitation du secteur s'est faite plus intensive, le *paretone* a pu bénéficier des effets d'une conservation différentielle selon le substrat : il a donc pu être démonté là où l'attractivité des sols était assez forte pour motiver une onéreuse destruction des obstacles, tandis qu'il est resté en place sur les sols les plus ingrats⁵⁹².

Substrat et construction de limites en pierre sèche

Il est aisé de constater que la distribution des différentes masses parcellaires n'est pas déterminée par la nature du substrat. Elle semble plutôt largement fonction de l'orientation des voies de communication et de la localisation des sites d'habitat. En revanche, la géologie apparaît décisive et discriminante pour la matérialisation des limites actuelles (**doc. 105 - a**), qui se présentent sous la forme de murets en pierre sèche et de grands murs pierriers, d'une part, et de divisions du sol non marquées par des structures linéaires en dur, d'autre part. Les sols argilo-calcaires, dont la surface est dépourvue de cailloux, sont alors massivement divisés en parcelles aux limites invisibles, marquées par des bornes. Au contraire, les sols calcarénitiques et calcaires, nécessitant un épierrement plus ou moins massif, sont massivement organisés en champs clôturés par des murs en pierre sèche, de différentes dimensions.

Or, dans cette dialectique binaire toute simple, l'analyse régressive permet de relever, par contraste, certaines nuances. On a déjà vu, en particulier, qu'autour de quelques grandes *masserie*, du moins jusqu'en 1948, d'amples secteurs, pourtant sis sur le calcaire, ne présentaient pas de clôtures en pierre sèche. Inversement, un mur pierrier relativement imposant traverse, parfois, un secteur par ailleurs dépourvu de limites bâties, comme on le voit, par exemple, à l'ouest de "Masseria Agliano" (**doc. 105 - a/EA 714**). Dans ces cas de figure, le régime foncier et les cultures dominantes ont à l'évidence pris le pas sur la géologie, déterminant la matérialisation des limites. Par conséquent, si la présence de murets sur sol calcaire et caillouteux est évidente et banale, leur absence indique clairement l'existence dans le passé d'un régime foncier, soit latifundiaire soit communautaire, et/ou de cultures herbacées destinées aux hommes ou aux animaux ou encore de pâtures, qui se traduisaient en un paysage de champs ouverts. Inversement, à la

⁵⁹² Voir pour une discussion théorique générale de ce scénario à la lumière de plusieurs cas d'étude en Angleterre, BELL, *The Archaeology of the Dykes*, p. 28-30, 45-48, 69, 80.

périphérie de ces mêmes secteurs, la nécessité de les enclore – comme dans le cas des vastes propriétés de "Masseria Agliano" – expliquerait bien la construction d'un mur pierrier sans que la nécessité de l'épierrement ne la justifie.

Par ailleurs, une explication spécifique s'impose pour le saut altimétrique situé à la limite communale entre Sava et Torricella. Ici, l'absence générale de clôtures en pierre sèche en dépit de la nature très caillouteuse de ces sols est due à la dimension marginale de ce secteur. En revanche, la construction d'un imposant mur pierrier sur la ligne de rupture de pente semble relever d'une logique de terrassement et/ou de contrôle (**doc. 105 – a/EA 816 ; doc. 134 – EA 816**).

Enfin, je n'ai observé dans aucun cas la présence de limites bâties en pierre sèche sur sol argilo-calcaire, ce qui exigerait de charrier la pierraille de secteurs plus ou moins éloignés. Une telle situation, là où elle se produirait, traduirait de la manière la plus claire, me semble-t-il, des programmes de délimitation administrative voire territoriale et politique menés sous la houlette d'un pouvoir fort, et non le besoin plus banal de défendre l'accès des propriétés aux hommes et aux animaux. Or, je n'ai jamais observé une telle situation pour les grands pierriers parementés que j'ai étudiés à l'échelle « Murge et Salento » et qui seront présentés en troisième partie. Surtout, pour en rester au secteur « Sava ouest », même l'imposant *paretone* s'arrête brusquement au nord, dès que le tracé qui le supporte passe sur les sols argilo-calcaires.

Une typologie des modelés de limite dans le territoire de Sava

Trois types de murs en pierre sèche

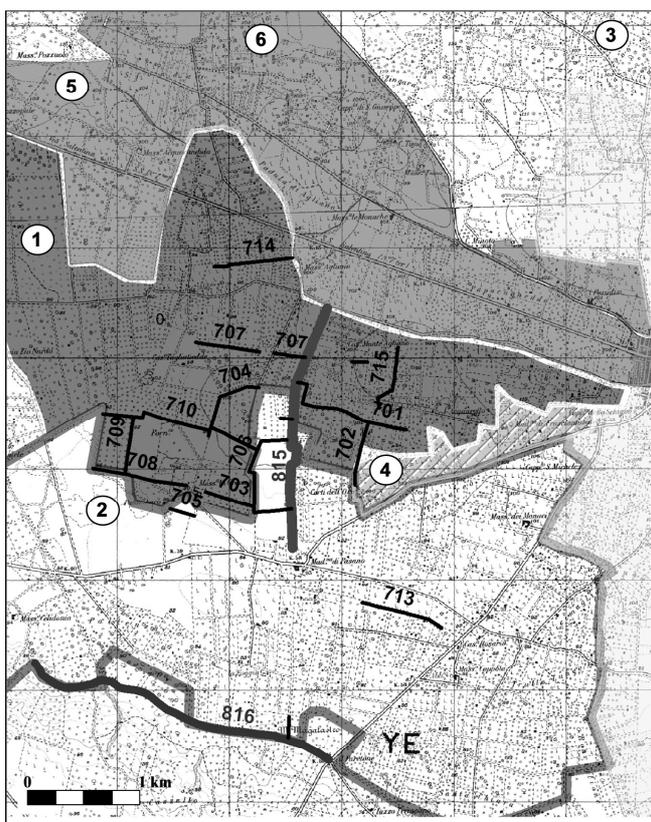
Environ les deux tiers du territoire communal de Sava étaient caractérisés par la présence de limites en pierre sèche, au vu de la carte IGM de 1948. Soixante ans plus tard, la reconnaissance au sol et l'observation du dallage orthophotographique ne contredisent pas fondamentalement ce tableau. Seulement, il y a aujourd'hui beaucoup plus de clôtures, suite à la massive allocation de petites propriétés dans le cadre de la réforme agraire de 1950-55. Cependant, cette multiplication des limites en pierre sèche s'est faite dans les mêmes secteurs, tandis que les sols argilo-calcaires continuent de se présenter comme d'amples secteurs ouverts, bien qu'ils soient morcelés en petites et moyennes propriétés tout autant que les sols calcaires.

Les limites en pierre sèche du territoire communal de Sava peuvent être classées en trois groupes sur la base de la dimension des murs : d'abord, les murets en pierre sèche les plus courants, qui ne dépassent pas les 1 à 1,7 m de hauteur et 1 m de largeur ; puis, les

murs pierriers, dont la fonction de dépôt de pierraille semble primer sur celle de simple clôture, leur largeur allant de 1 à 2 m et leur hauteur pouvant atteindre les 2 m (**doc. 106**) ; enfin, l'exemple unique du *paretone*, avec sa largeur allant jusqu'à 7 m, intégrant des cabanes et des volées d'escalier, sur une longueur actuelle de 2260 m.

Or, le premier type est quantitativement prédominant, s'étendant sur toutes les masses parcellaires susdites, pourvu que le substrat ne soit pas argileux. En revanche, il me semble significatif que les seuls murs pierriers relevés en prospection se trouvent dans les masses parcellaires « 1 » et « 2 » et en respectent les orientations (voir figure ci-contre et **doc. 105 - a**). Le plus imposant d'entre eux serpente entre "Masseria Celidonia" et "Monte Magalastro" (**doc. 134 - EA 816**), révélant

clairement sa nature originaire de mur de terrassement, établi au bord du plateau, sur la rupture de pente. Enfin, le *paretone* apparaît fondamentalement isocline à ces mêmes pierriers tandis que son aspect plastique est sans commune mesure. Ainsi, les masses parcellaires « 1 » et « 2 » sont orientées d'ouest en est selon le principal – voire le seul – linéament préimplanté de ce secteur, autrement dit l'orientation générale des anticlinaux paralittoraux. Cette orientation semble avoir commandé dès l'origine la mise en place des grands axes de circulation lesquelles ont vraisemblablement déterminé celle des grandes divisions du sol



Secteur « Sava ouest » : localisation des murs pierriers par rapport aux masses parcellaires reconnues
(Données : SIT Regione Puglia – Étude et CAO G.S.)

telles le *paretone* et les autres murs pierriers repérés à l'ouest de Sava qui les coupent. Seul le grand mur de terrassement de "Masseria Celidonia" se développe sur un tracé parallèle aux grands axes, puisque, tout comme eux, il épouse la courbe de niveau. Finalement, la distribution des modelés confirme la succession des parcellaires telle que nous l'avons proposée sur la base des tracés et des nœuds.

Par ailleurs, il faut insister sur le fait que ces murs pierriers imposants se trouvent tant sur le calcaire compact que sur la calcarénite. Cela indique que la délimitation n'est pas automatiquement fonction de la nécessité primaire de l'épierrement. En effet, si les

limites en dur sont absents des sols argileux, la calcarénite a été parfois « surépierrée », sans doute dans le but d'en augmenter la productivité mais également afin de fournir la matière première nécessaire à bâtir des limites qu'on voulait imposantes. À ce sujet, rappelons, par exemple, que les deux impressionnants tas linéaires d'épierrement (**doc. 105 - a/EA 706, EA 815**) – qui ont été amplement commentés précédemment (§ 4.1.3), dont le plus oriental est venu oblitérer une partie du tronçon méridional du *paretone* – sont composés justement en grande majorité de brèches calcarénitiques (**doc. 70 ; doc. 63 - 20 à 23**).

Les haies sur pierrier

Le Salento n'est globalement pas un pays de haies vives. Les seules qui aient été signalées sur le territoire de Sava sont celle qui colonise une grande partie du *paretone* et une petite haie aux alentours de "Masseria la Grava" (**doc. 106 - a**). Dans les deux cas, donc, il s'agit de pierriers-haies, la haie colonisant dans un second temps un long couloir de sol recouvert de cailloux. En aucun cas, en revanche, l'on relève la présence de véritables haies plantées d'espèces homogènes, comme on peut en observer, par exemple, dans la Plaine du Pô ou dans la Drôme provençale. Les seules rangées d'arbres visibles dans la région sont celles qui longent les allées d'accès aux résidences de villégiature d'époque moderne et contemporaine. Anecdotique et forcément moderne, enfin, est la présence de haies plantées de figuiers de Barbarie, que je n'ai pas jugé utile de cartographier.

Les délimitations non bâties et les bornes

Dans les secteurs où les limites ne sont pas matérialisées par des structures hors-sol c'est souvent un changement de culture ou seulement d'orientation ou de croissance de celles-ci qui signalent un changement de parcelle. Dans les contextes les plus humides, des petits fossés sont creusés pour faciliter le drainage, comme c'est le cas, par exemple, au nord de "Masseria Agliano".

Quand la limite de parcelle est également une limite de propriété – ce qui est le cas prédominant en régime de petite voire de micro- propriété – celle-ci est généralement signalée par la présence de petites bornes anépigraphes (*finete*) dont trois exemples ont été décrits précédemment (§ 4.1.2). Dans leur banalité, les *finete* sont le pendant en milieu non calcaire des petits murets en pierre sèche installés sur le calcaire et n'offrent aucune caractéristique significative aux yeux de l'historien.

En revanche, la présence de grandes bornes, éventuellement inscrites, appelle une réflexion plus approfondie. D'abord, parce que de telles bornes ont été relevées tant sur une limite non bâtie que le long du *paretone* (§ 4.1.2), limite bâtie s'il en est, ainsi que d'autres murs pierriers. Le fait de poser de telles bornes traduit donc une intention qui va au-delà du marquage de la propriété d'une parcelle, pour assumer une dimension

territorialisante. Les quatre grandes bornes décrites dans le chapitre 4 témoignent bien d'une telle intention. Toutes disposées le long du tracé nord-sud situé entre "Monte Magalastro" et "Masseria Agliano", les deux premières marquent une division du sol immatérielle tandis que la troisième et la quatrième (aujourd'hui disparue) s'adossent au *paretone* (doc. 58 ; doc. 62 ; doc. 69 – 1 à 5).

La dimension territorialisante est parfois renforcée par la présence de lettres gravées sur les faces de ces bornes. Un bon exemple en est la *fineta* – dans la tradition salentine l'on appelle également « *finete* » ces grandes bornes – qui a été décrite par Eugenio Travaglini en 1977 sur le "Monte Magalastro" (doc. 133 – EA 721) et qui marquait les confins du territoire du village médiéval de *Pasano*. Cette borne porte en effet une lettre "P" gravée sur sa face sud, de manière à avertir le voyageur ou le berger se dirigeant vers le nord qu'il rentrait dans le finage de *Pasano*⁵⁹³. De même, une « *fineta divisoria di feudi* » – aujourd'hui disparue – a été significativement mentionnée à la croisée des trois territoires communaux de Sava, Fragagnano et S. Marzano, aux lieux-dits "Sfondate", "Pezza Padula"⁵⁹⁴.

Quelle que soit la lecture exacte de ces inscriptions, elle compte moins pour mon propos que la localisation de toutes les grandes bornes recensées sur « Sava ouest » sur un même tracé long de 4,2 km, qu'il soit marqué ou non par le *paretone*. Cela souligne sans conteste, me semble-t-il, le rôle de limite administrative du *paretone* en objet et davantage encore celui du tracé. Ainsi, ce tracé, englobé aujourd'hui dans le territoire communal de Sava, semble correspondre, au moins au début de l'époque moderne, à une limite de finage voire de circonscription de rang supérieur.

Structures ponctuelles de contrôle du territoire

À un niveau supérieur dans la logique de la démarcation et du contrôle du territoire se situent des aménagements telles les enceintes fortifiées, les tours, les *specchie* ainsi que les traces d'occupation quand elles insistent sur des sites naturellement adaptés pour les besoins de la surveillance de l'espace environnant en raison de leur position dominante (doc. 107).

Le territoire de Sava est aujourd'hui entièrement dépourvu de *specchie*, ces accumulations subcirculaires en pierre sèche (cairns) dont on conserve encore un peu moins de 200 spécimens entre Murge et Salento. La seule attestation d'une *specchia* dans

⁵⁹³ TRAVAGLINI, *I limiti*, p. 26, planche 4, fig. E.

⁵⁹⁴ PUTIGNANI, *Il Libro rosso di Taranto*, p. 17; TRAVAGLINI, *I limiti*, p. 27-28.

ce secteur prend donc une importance particulière : il s'agit de la « *speclam Mityanam* » ou « *Murianam* », mentionnée en 1420-1435 puis en 1528, (**doc. 38** ; **doc. 45**) au nord de *Pasano*, sur le tracé du *paretone* de Sava. Cette structure ponctuelle aujourd'hui disparue venait donc ultérieurement caractériser ce tracé comme un signal fort de délimitation et d'appropriation du territoire.

En revanche, toujours au nord de "Madonna di Pasano", environ 700 m au NE de "Masseria la Grava" nous avons repéré, d'abord, des indices d'occupation assez fiables s'étalant du V^e s. av. n.è. au bas-Empire, ainsi que des indices de fréquentation pour la période médiévale et moderne (**doc. 131** – EA 27, EA 38). Ensuite, cette concentration de mobilier insiste sur un plateau relativement dominant vers les terres situées à l'ouest, au nord et au sud, tandis qu'à l'est ce plateau est adossé au versant ouest du *paretone*. Or, le repérage des grands murs pierriers attire ultérieurement notre attention sur ce site qui se trouve presque entièrement entouré de gros pierriers (**doc. 105** – b/EA 712, 711, 704) et par le *paretone* lui-même. Il me semble possible de suggérer que ce site – occupé pendant l'Antiquité et fréquenté à la période médiévale, placé sur un probable axe nord-sud venant de S. Marzano et se dirigeant vers la mer Ionienne, distant de moins d'un kilomètre des deux habitats de "Masseria Agliano" et "Madonna di Pasano" – ait pu jouer un rôle de surveillance et contrôle du territoire. Compte tenu de la datation du mobilier collecté et des événements historiques connus, un tel rôle prendrait tout son sens à deux moments différents : avant la conquête romaine dans le cadre des dynamiques de la frontière gréco-messapienne et dans le courant du Moyen Âge.

L'intérêt à enclore et contrôler ce secteur stratégique semble d'autant plus fort qu'à 700 m au SO de ce site, les bâtiments actuels de "Masseria la Grava", qui datent du XIX^e siècle, ont été érigés sur le site d'une *masseria* fortifiée qui comportait une tour (*torre lamiata*), comme l'atteste le *Catasto onciario* de 1742 (**doc. 131** – EA 42 ; **doc. 133** – EA 799). De plus, 280 m au SO du corps de ferme principal surgit encore de nos jours un pigeonnier qui présente un plan carré et des dimensions bien trop massives pour un tel usage ainsi qu'un unique accès ouvert à 3 m du sol (**doc. 133** – 767). De tels caractères semblent destiner cette tour à la protection des lieux, avant qu'elle ne soit réutilisée comme pigeonnier par la construction de boullins sur les parois intérieures.

Placé sur le même axe nord-sud, le "Monte Magalastro" constitue, quant à lui, un site naturel parfaitement idoine pour la surveillance du territoire environnant, tant vers le nord que vers le sud. On y rencontre donc sans surprise des vestiges attribués à une tour à deux périodes distinctes : la première datant des V^e-IV^e siècles av. n.è. (**doc. 133** – EA 778) et la deuxième à la fin du Moyen Âge (**doc. 133** – EA 764 ; **doc. 39**). Encore une fois, de tels vestiges me semblent significatifs surtout en ce qu'ils se situent sur ce long tracé nord-sud

sur lequel gisent ou gisaient également le *paretone*, une *specchia* et au moins cinq grandes bornes. Tout cela finit par caractériser ce tracé – matérialisé au fil du temps par un chemin et/ou par une barrière – comme une limite territoriale certaine au Moyen Âge et assez probable dans la phase gréco-messapienne.

Finalement, la compilation de ces indices et l'interprétation que j'en propose ne font que renforcer, d'une part, la datation des parcellaires « 1 » et « 2 » à la période antique et sans doute plutôt dans sa phase gréco-messapienne que romaine ; d'autre part, tout cela suggère que la construction du *paretone*, si elle remonte bel et bien au premier Moyen Âge, ne constitue pas une nouveauté absolue dans un secteur dont la vocation au contrôle du territoire situé au sud et à l'ouest semble bien affirmée dès le premier millénaire av. n.è.

6.2.2 Ressources et productions d'un bassin vivrier

Passons maintenant du « cadre » au « tableau » et de l'« os » à la « pulpe », autrement dit du parcellaire à ce qu'il contient ou qu'il a contenu : eau, plantes, aménagements divers, hommes et animaux. Contrairement à ce que je viens de faire pour les éléments de maillage de l'espace, je n'ai eu besoin de déborder, dans la présentation des données portant sur les ressources, puis sur l'habitat, du cadre restreint du transect « Sava ouest », entièrement prospecté au sol. En effet, ce petit monde agraire relève, à grande échelle, des dynamiques, des équilibres et des processus qui ont été vérifiés ultérieurement à moyenne et petite échelle. Ainsi, les indices recensés sur ce transect, le seul à avoir fait l'objet de prospections au sol systématiques, offrent un échantillon représentatif de la bien plus grande masse de données réunie dans la carte archéologique d'« Oria sud » voire des informations ponctuellement évoquées sur l'espace « Murge et Salento » par le biais du dépouillement bibliographique.

À l'intérieur de ce secteur-échantillon – dont nous pouvons dire maintenant qu'il correspond aux parcellaires « 1 » et « 2 », organisés au cours de l'Antiquité – j'ai ainsi cartographié la distribution des indices portant sur les ressources naturelles et les productions agraires et artisanales, actuelles et historiques, qui ont fait et qui font de cet espace un bassin vivrier. Ici, j'ai recensé les indices de ressources hydriques, les infrastructures d'adduction et d'évacuation de l'eau (sources, bassins de captation, irrigation, puits et citernes, etc.), tout indice attestant les activités agricoles et agroalimentaires (dispersions de mobilier en surface interprétables comme indices d'épandage, cultures, élevage, fragments de pressoirs à vin ou à huile, moulins, lieux de stockage des aliments, saliculture, sylviculture), la végétation spontanée, les zones humides ; les carrières, les fours à chaux et les pierres et minéraux allogènes ; les

productions artisanales (briqueteries, tuileries, fours de potier et de verrier, forges). Si la plupart de ces catégories d'indices ont été traitées également pour la totalité du secteur « Orià sud », quatre d'entre elles n'ont été traitées systématiquement que dans le transect « Sava ouest » : il s'agit des indices d'épandage, des puits et des citernes, des roselières. De plus, dans ce seul secteur j'ai observé et documenté sur le terrain la nature et le potentiel des sols et des roches superficielles, constituant ainsi une base empirique de connaissances que j'ai utilisée dans l'interprétation des données tirées de la bibliographie et de la cartographie qui ont été dépouillées aux plus petites échelles.

Quant aux limites chronologiques de cette enquête, j'ai arrêté généralement mon recensement au XVII^e voire, au plus tard, au XVIII^e siècle, pour ce qui est des artefacts, des indices de peuplement végétal, des productions agricoles et artisanales. En revanche, j'ai recensé toutes les données concernant l'accès, avéré ou potentiel, à la ressource hydrique ainsi que les indices d'épierrement des champs. Ces deux catégories d'information sont, en effet, le plus souvent indatables – même si le puits peut être daté, la vraie information est que la nappe n'est pas loin à cet endroit et cela était vrai même avant le creusement de *ce* puits – et fournissent un gradient générique et atemporel d'attractivité de tel ou tel secteur et d'intervention humaine pour défricher et améliorer des terres.

Accès, adduction et évacuation de l'eau

Aucun ruisseau, même saisonnier, ne traverse le secteur d'étude. Les ouvrages d'adduction d'eau les plus anciens datent des années 1930. D'autre part, la nature assez aride de la plupart des sols ne demande pas d'aménagements destinés à l'évacuation de l'excès d'eau, même pas sur les sols argilo-calcaires. Le drainage de ces sols n'est pas trop mauvais et même si les sols peuvent rester inondés pendant quelques semaines en hiver, cette contrainte ne semble pas avoir justifié le creusement systématique de fossés, comme on peut le voir, en revanche, à l'est et au sud de Manduria, où l'épaisseur des argiles est plus importante.

D'autre part, sur la totalité des 14 km² soumis à cette enquête (**doc. 108**), je n'ai pu repérer que trois puits à proximité de "Madonna di Pasano" et deux autres à proximité de "Masseria la Grava" (**doc. 132 – EA 495 à 499**). Ces deux groupes se situent, par ailleurs, dans un rayon de 1000 m, formant localement des conditions assez favorables à l'installation d'habitats permanents. Il s'agit de puits qui puisent l'eau de la nappe superficielle, entre 6 et 15 m de profondeur, les seuls que l'on pouvait creuser avec les techniques traditionnelles. En effet, aujourd'hui il est bien possible d'aller chercher la nappe profonde de 100 m ou davantage, sous les calcaires compacts et les calcarénites très épaisses. Autrefois, les outils

et les savoir-faire maîtrisés permettaient soit de creuser dans la roche tendre jusqu'à une profondeur limitée soit de creuser aisément dans l'argile, mais en chemisant en pierre sèche le conduit ainsi réalisé.

Cette relative disponibilité d'eau s'explique dans le cadre des dynamiques tectoniques et sédimentaires locales : en effet, c'est à la périphérie des bancs de calcarénites et au contact des argiles que l'on repère la plupart des nappes superficielles. Par ailleurs, à proximité de "Masseria la Grava" se situe également un gouffre qui a été créé par l'écroulement de la voûte d'une grotte karstique (**doc. 132 – EA 543**). Ce dispositif semble venir tronquer la nappe superficielle dans laquelle puisent les deux puits susmentionnés car l'humidité y est très importante, ce dont profite la végétation qui colonise tant l'intérieur que le sommet de la grotte. Cependant, à l'occasion de nos deux visites il n'a pas été constaté de ruissellement le long des parois intérieures.

Par conséquent, l'on peut poser comme hypothèse que l'accès à l'eau ait constitué le principal problème à résoudre pour les groupes humains installés dans ce secteur au cours des derniers millénaires et que le secteur "la Grava" – "Pasano" soit de loin le plus favorable par nature à l'installation permanente des hommes dans un rayon d'au moins 3 km. Partout ailleurs les puits traditionnels sont donc absents, que ce soit sur les calcaires compacts, sur les calcarénites ou sur les argiles calcaires. Certes, cette attractivité ne s'exerce pas automatiquement, comme le montre le secteur de "Masseria Agliano", où nous n'avons pas recensé de puits traditionnel à proximité immédiate et qui pourtant a une longue histoire d'occupation permanente. Ayant interrogé l'un des exploitants des terres de la *masseria* à ce sujet, il nous a répondu qu'autrefois on allait chercher l'eau plus loin, vers S. Marzano.

Outre la possibilité de charrier l'eau de plus loin, le problème de l'approvisionnement hydrique a été relativement résolu, à l'ouest de Sava comme partout en Pouille, par la création de grands réservoirs d'eau de pluie (localement *acquaroni*, *cisternoni*, *cisternali*) creusés dans la calcarénite. Dans notre secteur, j'en ai recensé quatre (**doc. 108**), tous situés sur le substrat calcarénitique. En revanche, aucune grande citerne semblable n'existe sur les calcaires compacts, sans doute en raison de l'excessive difficulté de creuser des chambres qui mesurent entre 10 et 15 m de long, entre 8 et 10 de largeur et autant de profondeur dans un substrat si ingrat. Les structures existantes ont donc été creusées dans le calcaire tendre, puis bâties sur 1 m environ hors-sol et voûtées (**doc. 132 – EA 403 à 407**). Le revêtement traditionnel est en mortier de tuileau, qui a été remplacé par un ciment hydraulique étanche à partir de 1960 environ. Autour de ces grands réservoirs l'on trouve régulièrement des abreuvoirs. Ils doivent remonter tous à la période moderne, compte tenu de la taille des blocs utilisés, mais un supplément d'enquête pourrait apporter

des surprises, surtout si l'on pouvait fouiller des citernes qui sont en grande partie oblitérées (**doc. 132** – EA 405).

La plus impressionnante de ces citernes se situe à proximité immédiate des puits et de la grotte karstique de "Masseria la Grava", dans un secteur qui n'est donc pas, en principe, le plus besogneux (**doc. 132** – EA 403). De surcroît, une autre grande citerne, aujourd'hui abandonnée, gît à quelques mètres seulement de ce *cisternone*. Par conséquent, cet endroit concentre plusieurs modalités d'accès à l'eau et offre des conditions de sécurité hydrique exceptionnelle pour l'époque et pour la région considérée. La présence de nombreuses ornières sur les chemins qui donnent accès à ces infrastructures témoignent de la fréquentation intensive dont ils ont fait l'objet. D'autre part, il est possible de voir dans la construction de ces infrastructures lourdes à proximité immédiate de deux puits un signal de la précarité de ces mêmes puits. Le creusement traditionnel de ces *pozzelle* prévoyait, en effet, que l'on arrêtât de creuser dès que l'eau jaillissait, autrement dit dès que l'on atteignait la couche d'argile apte à arrêter l'eau percolant à l'intérieur des calcaires poreux ou précipitant vite dans les profondeurs d'un substrat karstique. Par conséquent, le niveau d'eau dans ces petits puits est très variable d'une saison à l'autre, en fonction de la fréquence des pluies et peut tout à fait prévoir des périodes d'assèchement.

Les trois autres *cisternoni* offrent, en revanche, une possibilité de stockage de l'eau de pluie constituant l'unique réponse possible, dans des secteurs dépourvus de toute autre forme d'accès à l'eau. Le rôle crucial joué par ces réservoirs à l'échelle locale est encore confirmé par le fait que trois sur quatre de ces structures se trouvent le long de voies ou chemins vicinaux.

Le dernier moyen de se procurer de l'eau, le plus courant et modeste, consiste en la construction de petites citernes (*acquari*). Il s'agit là d'une solution en quelque sorte banale consistant à creuser dans le calcaire tendre mais aussi dans les calcaires compacts – comme le montre la carte du secteur étudié (**doc. 108**) – des petites chambres de seulement 2-3 m de côté et de 4-5 m de profondeur. Les irrégularités de la roche étaient ensuite égalisées à l'aide d'un enduit hydraulique souvent approximatif, ou bien tout simplement par un badigeon de chaux régulièrement renouvelé. Dans les conditions pluviométriques du Salento, le volume d'eau de pluie emmagasiné de cette manière ne peut en aucun cas garantir l'approvisionnement d'un habitat permanent, si petit qu'il soit. C'est pourquoi de tels réservoirs ont dû servir aux besoins de petits groupes de travailleurs des champs et de leurs animaux, installés à la journée ou pour quelques jours seulement, notamment pendant la saison des récoltes estivales. Ces citernes sont, en réalité, le pendant des abris en pierre sèche si fréquents dans les secteurs calcaires, dont l'utilisation était tout aussi temporaire et intermittente.

Enfin, j'ai aussi relevé à trois reprises la présence de petites roselières qui trahissent une humidité superficielle supérieure à la moyenne du secteur. Leur allure est toujours ponctuelle et non linéaire : il ne s'agit donc pas d'écoulement des eaux mais de petites lentilles d'eau proches de la surface justifiables par la présence locale d'une loupe d'argile. Le premier se situe le long du mur occidental de la *masseria* sise à "Madonna di Pasano", ce qui n'a guère d'étonnant compte tenu de la présence de trois puits et de la proximité des sols argilo-calcaires. Les deux autres se situent dans un vaste secteur qui apparaît dépourvu d'accès à la nappe superficielle mais néanmoins proche des sols argilo-calcaires situés plus au nord, aux alentours de "Masseria Agliano". Bien que d'une manière prudente et hypothétique, ces indices ne doivent être évacués trop facilement : ils peuvent, me semble-t-il, révéler la disponibilité d'eau même en l'absence de puits dans le paysage actuel.

Dans de telles conditions, ce n'est que dans la seconde moitié du XX^e siècle que l'amélioration des voies et des moyens de transport ainsi que des engins de creusement a autorisé l'exploitation intensive de secteurs qui furent autrefois marginaux par définition, ce qui ne veut pas dire « inutiles », loin de là.

L'argile et la pierre à bâtir

Aucune carrière d'argile n'est à signaler dans le secteur prospecté. Quant aux vestiges de carrières de pierre à ciel ouvert, ils se situent exclusivement sur la calcarénite, ce qui ne surprendra personne, compte tenu de ce qui a été dit en première partie de cet ouvrage sur ces excellents gisements de pierre de taille.

À l'ouest de Sava, les carrières se concentrent dans deux secteurs, à "Masseria la Grava" et au nord de "Casino Tagliatiedde" (**doc. 109**). Dans le premier cas, le module de l'empreinte des blocs extraits correspond parfaitement au matériau qui a servi à bâtir l'actuelle *masseria* (**doc. 132 – EA 506**). Il s'agit donc d'une exploitation datable avec certitude à partir du XVIII^e siècle et sans doute bien antérieure. En revanche, son exploitation doit avoir été arrêtée vers la fin du XIX^e siècle car les larges réfections contemporaines du corps de ferme et de ses annexes ont été réalisées avec du matériel allogène voire, pour les plus récentes, en béton. Le deuxième cas de figure constitue un vaste ensemble de carrières qui s'étend sur presque un kilomètre du nord au sud, entre la "strada vecchia della Camarda" et "Casino Tagliatiedde". Le toponyme renvoie par ailleurs lui-même à l'extraction de la pierre dans des carrières à ciel ouvert (*tagliate*) (**doc. 132 – EA 507**). Après leur abandon, ces anciennes carrières ont été partiellement comblées et sont aujourd'hui occupées par des oliveraies très étendues. L'exploitation de ces carrières paraît remonter

comme les précédentes à l'époque moderne, compte tenu des dimensions des blocs extraits ou parfois laissés sur place.

Parmi les activités d'exploitation directe des matières premières, j'ai également relevé dans un premier moment les indices concernant l'utilisation de la pierre calcaire pour faire de la chaux, une matière qui trouvait un emploi très important dans l'architecture traditionnelle. Le seul four à chaux (*calcara, carcara*) recensé à l'ouest de Sava – situé 700 m environ au NE de "la Grava" – constitue un bon exemple typologique de ce genre d'aménagements. Il se présente comme une cavité creusée dans le banc dolomitique sur 3 à 5 m de profondeur, ayant un diamètre d'environ 10 m : après avoir aménagé une petite chambre de combustion sur le fond, le chaulier (ou chauffournier) (*calcinaro, caucinaro*) remplissait cette cavité de pierraille, qu'il recouvrait enfin d'une couche d'argile voire par des tuiles en terre crue⁵⁹⁵. Enfin, grâce à sa position en limite d'une modeste rupture de pente, on pouvait aisément charger la chambre en combustible à travers une ouverture pratiquée sur le flanc méridional de l'aménagement. Abandonné depuis peut-être une ou deux générations seulement, ce four à chaux se situe au cœur d'un vaste secteur de calcaires compacts. Ce substrat et la broussaille qui y prospérait fournissaient à la fois la matière première et le combustible nécessaires au fonctionnement de l'installation. De nombreuses pierres calcinées sont éparpillées au sol dans les parages. Loin de tout habitat connu, sa position semble également assurer les conditions de sécurité généralement requises pour toute installation entraînant l'utilisation massive du feu.

Quoi qu'il en soit, aucun des fours à chaux recensés sur la totalité du transect « Oria sud » ne semble remonter plus loin que le XIX^e siècle : je n'ai donc pas trouvé utile de cartographier ces indices car ils coïncident parfaitement avec le substrat calcaire et calcarénitique du secteur sans fournir aucun indice de nature diachronique.

L'exploitation du sol agraire

La compilation des observations menées sur le paysage contemporain et sur la cartographie contemporaine, des données archéologiques et des attestations écrites fournit un certain nombre d'indices sur l'exploitation du sol dans le secteur au fil de l'histoire.

Le secteur prospecté est aujourd'hui très majoritairement consacré à l'agriculture et, marginalement, à l'élevage. Globalement, les choix culturels actuels affectent les sols argilo-calcaires au vignoble, souvent conduit en espalier (*spalliera*) haut voire en treille (*tendone, pergolone*) afin de favoriser la mécanisation, accroître la quantité de raisin

⁵⁹⁵ Voir SUPPRESSA, *Note di architettura salentina*.

produit (surtout raisin de table) et échapper à l'excès d'humidité hivernale. Les calcarénites sont partagées entre l'olivier, le vignoble – autant sur espalier bas qu'en gobelet (*alberello*), affecté massivement à la production de vin – et les céréales, aujourd'hui très minoritaires. Quant aux calcaires compacts, ils sont le royaume de l'olivier, qui ne fait ici et de nos jours que très peu de place au vignoble et plus aucune place au figuier, dont la culture était, en revanche, très pratiquée dans la région jusqu'au milieu du siècle dernier. Enfin, aux extrémités ouest et sud du secteur prospecté, l'affleurement quasi constant du substrat calcaire décourage toute mise en valeur agricole, ce qui produit un paysage de garrigue très dégradée (**doc. 71 ; doc. 97**).

Des trois *masserie* présentes dans le secteur, "Agliano" gère une moyenne propriété cultivée d'oliviers, de vignes et de céréales. "Pasano" n'est désormais qu'une résidence de villégiature, entourée de vignes. Enfin, "la Grava" est la seule qui affecte une partie de son vaste domaine, qui est en grande partie planté d'oliviers et de vignes, également à l'élevage ovi-caprin et chevalin et à une petite yeusaie.

Le paysage agraire actuel de ce secteur reflète donc la biculture très dominante dans la Pouille centro-méridionale contemporaine. La documentation écrite et cartographique, qui croît progressivement à partir du XVI^e siècle, permet de saisir l'évolution de ces choix culturels au cours des cinq derniers siècles. Globalement, tout au long de cette période, le phénomène le plus évident aux alentours de Sava tient à l'évolution du paysage agraire du secteur vers une présence de plus en plus marginale de la végétation spontanée, dont la place a été prise par la céréaliculture et par l'oléiculture avant que la viticulture ne vienne remplacer presque partout les cultures annuelles.

La convention établie en 1509 entre les habitants de Sava et leur baron, Stefano Mayro (**doc. 44**), nous laisse apprécier la fréquence des mentions de « [...] terres très broussailleuses de ce *casale* ou du même territoire [...] qui ont été défrichées et mises en culture [...] »⁵⁹⁶. En 1594, le protocole de l'acte qui dispose l'affermage triennal de la baronnie de Sava en faveur de Mario Tarallo de Lecce (**doc. 49**) mentionne le bourg avec ses « oliviers, vignes, terres cultivées et incultes, prés [...], défens, puits, eaux, aqueducs [...] »⁵⁹⁷. D'autres productions et infrastructures de transformation agroalimentaire sont connues grâce au corps de l'acte, rédigé en italien : « [...] avec son

⁵⁹⁶ Archivio di Stato de Tarente, *Atti dei notai, Notaio Pascarello Rosea, Manduria, anni 1507-1514*, scheda n° 1/1, doc. 129, cc. 54 v° - 56 r°.

« [...] *terras vero maclosas dicti casalis seu ipsius territorii [...] que fuerunt purgate et reducte ad culturam [...]* » (voir Volume 2, p. 96-97, doc. 44, l. 53-55) (traduction Giovanni Stranieri).

⁵⁹⁷ Archivio di Stato de Lecce, *Atti notarili, notar Palma, anno 1594*, Vol. n° 5930, f° 59 v°.

« [...] *olivetis, vineis, terris cultis et incultis, pratis [...], defensis paschuis, puteis, aquis, aquae ductibus [...]* » (voir Volume 2, p. 106, doc. 49, l. 22-23) (traduction Giovanni Stranieri).

château, office de greffier⁵⁹⁸, maisons, entrepôts, moulin, taverne, four, pigeonniers [...] dîmes sur le blé, les vins, les huiles, le safran [...]»⁵⁹⁹. Enfin, le même document nous indique le statut déjà important de la production vinicole dès cette époque, puisqu'il stipule expressément que « [...] le dit seigneur Mario pendant la période de son affermage percevra trois annuités intégrales sur les dits biens même lorsque son affermage se terminerait avant la perception sur la rentrée des moûts de la dernière année, puisque [la dîme] sur le moût de l'année en cours a été perçue à sa place par le seigneur D. Geronimo [...] »⁶⁰⁰.

En revanche, le secteur du "Monte Magalastro", apparaît, en 1589 (**doc. 48**) et encore en 1669 (**doc. 51**), entièrement recouvert de maquis (notamment d'oléastres) au milieu desquels ont été érigés des enclos pour les bêtes. Ce secteur ne peut être, cependant, tenu pour représentatif du territoire de Sava, compte tenu de ses caractères orographiques propres et des documents susmentionnés. D'ailleurs, à partir du XVII^e siècle, même ce secteur se trouve atteint – du moins en partie – par la formidable extension de l'oléiculture qui conquiert tout le Salento. Localement, nous en avons la certitude à partir de l'acquisition des terres de Torricella par la famille Muscettola, en 1683, qui implantent de vastes oliveraies partout entre Torricella et "Monte Magalastro"⁶⁰¹. Nous ignorons si cette prédominance s'est appliquée également au secteur prospecté, qui se situe immédiatement au nord des propriétés des Muscettola. S'il peut y avoir un décalage temporel et/ou quantitatif, il n'y a pas lieu de douter, en revanche, que l'évolution sur la longue durée ait été la même. En effet, tant l'âge apparent de certaines plantes du secteur – qui dépassent facilement les deux siècles – que la couverture arborée figurant sur une carte anonyme du territoire communal de Sava de la fin du XIX^e siècle (**doc. 101**) que la présence encore plus massive de l'olivier à l'ouest de Sava sur la carte IGM de 1948 et sur la carte de l'utilisation du sol de 1959 (**doc. 10**) le prouvent sans conteste.

Quant à la vigne, si on en saisit le statut privilégié dès 1594, elle devient une culture industrielle entre la fin du XIX^e siècle et l'immédiat après-guerre, suite aux ravages opérés

⁵⁹⁸ La *mastrodattia* (du latin *magister actorum*) est, à partir des Angevins, un office confié à un fonctionnaire qui rédige les actes publics et privés, sans être nécessairement un notaire : voir POLLASTRI, *L'aristocratie*, n. 150.

⁵⁹⁹ Archivio di Stato de Lecce, *Atti notarili, notar Palma*, anno 1594, Vol. n° 5930, f° 59 v°.
« [...] con lo suo Castello, mastrodattia, case, magazzeni, molino, osteria, forno, palombari [...] decime de grano, vini, olii, zefarano [...] » (voir Volume 2, p. 107, doc. 49, l. 55-59 [*passim*]) (traduction Giovanni Stranieri).

⁶⁰⁰ Archivio di Stato de Lecce, *Atti notarili, notar Palma*, anno 1594, Vol. n° 5930, f° 59 v°.
« [...] lo detto Sig. Mario durante il tempo di detto arrendamento l'abbia a percepire tre integri entrate dell'i sopradetti beni non obstante che detto arrendamento venisse a fine avanti la percetione dell'intrate del mosto dell'ultimo anno, per esser che il musto del presente anno è stato perceputo per esso Sig. D. Geronimo [...] » (voir Volume 2, p. 107, doc. 49, l. 62-67) (traduction Giovanni Stranieri).

⁶⁰¹ VISCEGLIA, *Formazione e dissoluzione*, p. 596-614.

par le phylloxéra sur le vignoble français qui encouragèrent fortement les importations italiennes, avant que la Péninsule ne soit touchée à son tour par le fléau⁶⁰². Encore sur la carte de l'utilisation du sol de 1959, le vignoble – qui occupe désormais massivement les calcarénites argileuses situées au nord et à l'est du secteur prospecté – est tout à fait absent sur les sols arides du territoire occidental de Sava. Depuis cinquante ans, en revanche, il a remplacé la quasi-totalité des terres céréalicoles – jusque-là dominantes dans le secteur de "Pasano" et "la Grava" – et une partie des étendues d'oliviers, au cœur même du secteur prospecté. La carte IGM de 1948 montre le début de ce processus, avec un certain nombre de parcelles qui y apparaissent plantées à la fois d'oliviers et de vignes.

Une telle évolution des choix cultureux est parfaitement compatible, on le verra plus tard, avec les acquis de la recherche à l'échelle du Salento septentrional. Une affectation massive des sols à la céréaliculture puis vers l'oléiculture a effectivement été constatée à partir du XVI^e siècle à l'est de Tarente, coïncidant avec une importante hausse démographique⁶⁰³.

Ce remplacement méthodique et sans doute assez rapide de la végétation spontanée par les céréales et les oliveraies a dû également entraîner la définitive réduction du pastoralisme. Celui-ci se borne, à l'époque moderne, à un élevage de subsistance de petits troupeaux d'ovi-caprinés, que l'on mène paître dans les garrigues désormais confinées aux terrains les plus stériles. De nos jours, ce pastoralisme de vaine pâture a quasiment disparu même si – selon un usage très répandu en pays méditerranéen – les agriculteurs laissent toujours libre cours au passage des animaux dans leurs champs, en dehors de la saison des récoltes, s'assurant ainsi un amendement organique gratuit. Un tel changement traduit de toute évidence également celui du régime foncier : en effet, la végétation spontanée a subsisté tant que la grande propriété foncière et l'agriculture extensive ont dominé les sociétés agraires locales. Quand les rapports de force ont changé, tout au long du XIX^e siècle puis définitivement au XX^e siècle, en faveur d'une petite propriété foncière et d'une agriculture intensive à la recherche perpétuelle de nouveaux espaces à coloniser, la végétation spontanée a été quasiment rayée de la carte. Cette tendance n'a entamé un revirement que depuis une vingtaine d'années, depuis que l'on assiste à un certain remembrement foncier et à l'abandon d'une partie des terres agricoles.

Encore vers la fin du XIX^e siècle (**doc. 101**), le "Bosco di Pasano" s'étendait sur plus de 70 ha, sur les calcarénites argileuses situées immédiatement à l'ouest de "Madonna di

⁶⁰² COLAMONICO, *Lo studio della dimora rurale pugliese*, p. 9 ; DANDOLO, *Viticoltura e produzione vinicola*.

⁶⁰³ Sur l'évolution de la production agricole, voir MASSARO, *Territorio, società e potere*. Voir aussi le tableau proposé par Paul Arthur sur la base des recherches archéologiques et paléoenvironnementales dans le Salento méridional (ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 115). Cette bibliographie d'intérêt régional sera reprise et discutée dans les chapitres 7 et 8.

Pasano". De nos jours, à l'ouest de Sava, même ce dernier bosquet a disparu, si bien que la végétation spontanée se borne à la majestueuse haie qui colonise une grande partie du *paretone*, à la minuscule yeusaie de "Masseria la Grava", aux basses garrigues qui s'étendent à l'est de "Masseria Vitomele" et, surtout, au vaste maquis qui s'étend entre "Monte Magalastro" et "Masseria Celidonia", où les conditions orographiques et hydrographiques continuent de décourager toute autre utilisation du sol. Ce secteur reste donc le seul à pouvoir évoquer la prédominance de la végétation spontanée qu'atteste la documentation écrite de la fin du Moyen Âge à l'ouest et au sud-ouest de Sava.

Enfin, le secteur « Sava ouest » n'a livré aucune attestation, qu'elle soit écrite ou matérielle, concernant la présence de zones humides, d'activité salicole et de pêche, ce qui ne surprend guère au vu des qualités hydrogéologiques actuelles.

Les résultats des prospections et des fouilles archéologiques m'ont permis de préciser certains aspects du paysage agraire d'époque moderne et, surtout, d'attester quelques caractères complètement inédits des paysages agraires d'époque médiévale, antique et pré-protohistorique.

D'abord, j'ai relevé deux amples dispersions de mobilier céramique (**doc. 110**), que la faible concentration et l'importante extension caractérisent comme l'effet d'épandages répétés sur des terres labourables, liées donc à la céréaliculture⁶⁰⁴. La datation de ce mobilier, invariablement d'époque moderne, vient corroborer à l'échelle micro-locale la poussée céréalicole qui suit la fin du Moyen Âge et qu'atteste la documentation écrite. La première de ces dispersions se situe au sud et au sud-est de "Masseria la Grava", vers "Pasano" et "Camarda" tandis qu'une deuxième concerne les environs de "Masseria Agliano". Cela contribue à caractériser ces *masserie* comme étant étroitement liées aux cultures annuelles : "Pasano" et "Agliano" sont par ailleurs caractérisées comme « *massaria seminaria* » et « *masseria di campo* », c'est-à-dire affectées à la céréaliculture, dans le rapport Odierna de 1669 que j'ai plusieurs fois mentionné⁶⁰⁵. En revanche, les cultures arbustives pouvaient être conduites par la population paysanne concentrée dans les bourgs les plus proches. D'autre part, l'extension de ces dispersions de mobilier constitue un indice direct des affectations des terres qui entourent ces *masserie*. Il est donc plausible que les terres situées entre "Masseria la Grava" et "Pasano" aient été

⁶⁰⁴ Sur l'interprétation de ces dispersions de mobilier, voir l'article classique de Tony J. Wilkinson (WILKINSON, *The Definition of Ancient Manured Zones*).

⁶⁰⁵ Volume 2, p. 114, doc. 52, l. 38, 104 (1669).

affectées à la céréaliculture dès le XVII^e siècle, tandis que les terres situées au nord de "la Grava" ont pu être plus vite consacrées à l'oléiculture.

Deuxièmement, nous disposons d'indices directs sur l'utilisation du sol à partir de la fin de l'Antiquité au lieu-dit "Camarda", au cœur du secteur prospecté. Comme j'ai eu l'occasion de le dire dans le chapitre 5, en effet, deux sondages menés sur le *paretone* de Sava ont montré que dans le proche environnement l'on pratique un élevage ovi-capriné assez intense à la fin de l'Antiquité ; puis le bois méditerranéen reprend ses droits avant une avancée décisive de l'olivier au tournant des VIII^e et IX^e siècles. Au seuil de l'époque moderne, si la prédominance de l'olivier demeure, se multiplient les arbres fruitiers, ce qui paraît marquer une fréquentation humaine plus assidue du secteur.

Nous ignorons presque tout, pour l'heure, des modalités d'exploitation des forêts, des bois et des maquis dans le secteur d'étude par le passé. Aucune attestation écrite ni archéologique ne vient illustrer le rôle du bois dans les techniques de construction. En revanche, la toponymie et la documentation écrite montrent bien la place importante de ces amples étendues de bois et de maquis dans la production de bois de chauffe et de charbon de bois jusqu'au seuil du XX^e siècle. Néanmoins, si de telles activités sont documentées un peu partout en Pouille méridionale, aucune attestation précise de l'activité des charbonniers n'est connue dans le secteur « Sava ouest ».

D'autre part, des signaux indirects des productions agricoles du secteur viennent du mobilier récolté en prospection. Outre les dispersions de mobilier dont je viens de faire mention, il faut rappeler ici au moins la présence sporadique de fragments d'amphores grecques d'importation datant des V^e-IV^e siècles av. n.è., notamment 700 m au NE de "Masseria la Grava" (**doc. 131 – EA 27, EA 38**), puis celle également sporadique de fragments d'amphores africaines et orientales datant des I^{er}-VI^e siècles n.è. autour de "Madonna di Pasano" et, enfin, les fragments d'amphores d'importation datant du IV^e siècle av. n.è. à la fin de l'Antiquité près de "Masseria Agliano". Or, la présence de ces conteneurs de transport témoigne d'une importation de vin et/ou d'huile que semblerait confirmer l'absence, tant en prospection qu'en bibliographie, de fragments de *torcularium* ou de *trapetum* dans ce secteur. Pendant l'Antiquité, donc, rien ne vient attester l'affectation des terres à l'ouest de Sava aux deux cultures privilégiées qui dominent la région depuis le Moyen Âge. Il ne faudrait cependant pas généraliser hâtivement un tel scénario au-delà de « Sava ouest » car, comme on le verra dans le chapitre suivant, les choses en vont autrement dans d'autres terroirs du secteur « Oria sud ».

Enfin, je n'ai relevé aucun exemple de silos, qui constituent la modalité traditionnelle de stockage des denrées alimentaires et notamment des céréales en Pouille

méridionale. L'étroit lien qui existe entre de telles structures et l'habitat – il serait insensé de stocker les céréales loin des habitats, sans surveillance et donc à la merci des hommes et des bêtes – laisse supposer sans trop de difficultés que ces fosses de stockage devaient être comprises dans les enceintes des trois *masserie* susdites.

L'épierrement et ses indicateurs

L'ensemble des attestations écrites et matérielles qui ont été présentées jusque-là montre que les sols les plus chétifs et secs, tels ceux qui dominent dans le secteur dolomitique de "Camarda", ont été tantôt livrés à la garrigue ou au bois méditerranéen, et donc à une exploitation de type sylvo-pastoral, tantôt à la culture de l'olivier. Ce n'est qu'à l'époque moderne que les besoins engendrés par une hausse démographique spectaculaire et la réorganisation des rapports de propriété ont amené à une mise en culture céréalicole de ces plateaux arides, qui *a priori* ne s'y prêtent pas tout à fait. De même et à la même époque, les sols calcarénitiques, qui constituent le deuxième pédotype dominant dans le secteur prospecté et qui présentent de meilleures qualités sur le plan agronomique, ont été affectés beaucoup plus massivement aux cultures annuelles qu'auparavant.

Dans les deux cas de figure, il semble pertinent de relier l'essentiel de l'immense quantité de pierraille accumulée sous diverses formes dans les campagnes contemporaines aux épierrements requis par ces choix culturels d'époque moderne. En effet, seule la céréaliculture, parmi les cultures attestées dans le secteur, demande une bonification des sols afin de les rendre aptes aux labours et ce d'une manière croissante au fur et à mesure que la mécanisation impose ses contraintes. La poussée spectaculaire des labours sur ces sols chétifs et ces calcaires affleurants a donc mis à la disposition des paysans une grande quantité de pierraille. Celle-ci a été bien souvent amassée en tas d'épierrement, placés soit en limite de parcelles soit sur des secteurs incultivables. De plus, cette ressource a été employée pour la construction de murets et de murs pierriers, ainsi que d'abris en pierre sèche (*pajaroni*, pl. *pajaruni* ; *truddu*, pl. *tròdduri*) de toute taille, généralement isolés au milieu d'une parcelle, parfois par groupes de deux ou trois édifices, plus rarement englobés dans les murs. Tous ces aménagements apparaissent donc comme une manière rationnelle de stocker et utiliser les produits d'un épierrement massif et qui a dû se prolonger sur plusieurs siècles dans une grande partie du secteur « Sava ouest » (**doc. 110**).

S'ils relèvent globalement d'une même dynamique, les aménagements en pierre sèche présents sur les deux substrats forment, néanmoins, des assemblages différents. Dans le secteur de "Camarda", "Vitomele" et "Monte Magalastro", à dominante dolomitique, les cabanes en pierre sèche sont toujours de grandes dimensions et nombreux sont les murs

pierriers imposants aussi bien que les grands tas d'épierrement. Par exemple, deux couples de *pajaroni* monumentaux caractérisent les UUTT 7 et 80, tandis que l'UT 17 en présente trois (**doc. 3**). Également, l'UT 157 présente, dans son extrémité SE sise sur les calcaires compacts, un *pajaroni* de grandes dimensions, dont la voûte s'est écroulée et dont le côté sud jouxte un imposant mur pierrier haut de 3 m et large de 2,5 m, pourvu d'escaliers d'accès au sommet.

Les tas d'épierrements sont éparpillés pratiquement sur toutes les parcelles à substrat dolomitique, avec quelques exemples remarquables de par la dimension moyenne des blocs dans les UUTT 17 et 22, dans l'UT 19, où l'on en observe à la fois des circulaires et des linéaires (**doc. 3**). Surtout, dans l'UT 56, immédiatement au nord-est de "Masseria Celidonia", l'observation du dallage orthophotographique faisait penser initialement à un cairn, dont le diamètre de 55 m aurait mérité une analyse archéologique très sérieuse ! Une fois sur place, nous avons constaté qu'il s'agit d'un colossal tas d'épierrement subcirculaire, formé de débris, éclats et blocs de calcaire compact extrait du substrat environnant (**doc. 119 - e**). Une preuve ultérieure du caractère plutôt récent de ces aménagements vient de la cartographie : tel est le cas, notamment, de l'UT 147, où la photogrammétrie du territoire communal de 1990 montre encore deux chemins vicinaux, aujourd'hui oblitérés par deux colossaux tas d'épierrement qui sont le résultat d'un défonçage au bulldozer.

En revanche, sur les calcaires tendres, l'épierrement a dû commencer bien avant que l'on dispose d'engins mécaniques, d'autant que ces terres étaient largement plus aptes à la céréaliculture. L'épierrement y a été également moins massif et le produit de ces opérations, généralement manuelles, a été réemployé pour la construction de cabanes, murs et pierriers ponctuels ou linéaires dont le module de base est généralement peu imposant.

Cependant, la réalité vient parfois contredire cet axiome et ce décalage est porteur de sens pour une lecture archéologique du paysage. En effet, nous avons documenté la présence de grandes cabanes en pierre sèche également sur le substrat calcarénitique, où rien n'imposait un épierrement massif (**doc. 3 - UT 150/151/152/157/159/169/170/221/228**). Il faut donc conclure, dans ces cas de figure, que le substrat calcarénitique a été utilisé ici comme une ressource d'emploi facile dans le but de construire des aménagements requis exclusivement par les besoins de résidence temporaire liés à certains choix culturels. D'ailleurs, nous avons déjà vu dans la section précédente que la même remarque s'applique à la distribution des murs pierriers les plus imposants : en effet, si ceux-ci sont complètement absents des sols argilo-calcaires, ils sont bien présents tant sur les calcaires compacts que sur les calcaires tendres.

Dans les UUTT 103, 104 et 115, l'on trouve des cas intéressants de bâtiments en technique mixte : notamment, dans l'UT 103, un *pajaroni* de grandes dimensions, dont la voûte a dû s'effondrer, a été par la suite couvert par une voûte en berceau composée de moellons de calcarénite. En revanche, dans l'UT 115, nous avons observé un spécimen classique du rare « *casile savese* »⁶⁰⁶ : il s'agit d'une petite maison rurale maçonnée en moellons de calcarénite, sans fondations, datant de l'immédiat après-guerre (témoignage direct des propriétaires), qui est renforcée sur trois côtés par l'accumulation des produits d'un épierrement intensif, jusqu'à former une « ceinture » ou une « chemise » apte à contrer l'écroulement des murs porteurs. Ce sont deux parmi de nombreux exemples qui illustrent l'extrême variété d'emploi des cailloux que l'on a évacué de la surface des champs ou des brèches calcaires produites par le défonçage du substrat, au fil du temps.

Un dernier signalement porte sur une construction en ruine sise dans l'UT 19, au lieu-dit "Camarda", qui présente des caractères originaux. En effet, elle se présente comme ce qui reste d'un bâtiment relativement monumental dont le mur d'entrée – orienté à l'est – est bâti en pierre de taille et présente deux ouvertures, dont l'une voûtée, tandis que les parois sont maçonnées en brèches de calcaire compact et terre (*bolo*). Par la suite, sur ce bâtiment en ruine ont été accumulés les produits de l'épierrement jusqu'à lui donner l'allure d'un grand *pajaroni*. Faute de mobilier diagnostique, ces vestiges bâtis restent d'interprétation problématique mais constituent du moins une excellente démonstration de la capacité des aménagements en pierre sèche à protéger et conserver, bien souvent, les ruines de bâtiments plus anciens qui se seraient écroulés et auraient disparus sans cette « enveloppe ».

En conclusion, la construction de cabanes en pierre sèche et l'accumulation de la caillasse sous forme de tas d'épierrement a visiblement été conçue comme une réponse au besoin de stocker les outils et d'abriter les animaux, de rester sur place plusieurs jours pendant les moissons estivales, afin de surveiller les récoltes et abattre les temps de déplacement des journaliers. Il s'agit donc d'un mode d'habitat temporaire et intermittent, parfaitement adapté à une économie agricole fondée sur la grande propriété extensive employant à la journée une main-d'œuvre résidant dans les villages, parfois situés à plusieurs kilomètres. Quelle que soit leur taille, ces aménagements en pierre sèche doivent être considérés comme des indicateurs de la pression anthropique et de choix culturels spécifiques sur un substrat caillouteux, qui a fourni une matière première gratuite et disponible sur place. En tout état de cause, l'ensemble des indices recueillis permet d'affirmer que la nécessité d'implanter des cultures annuelles à l'époque moderne – tout

⁶⁰⁶ SPANO, *La penisola salentina*, p. 249-250. La diffusion de ce type original d'architecture rustique mixte est circonscrite par Benito Spano entre S. Marzano, Sava, Monacizzo et S. Pietro in Bevagna.

comme la volonté de délimiter et protéger la grande propriété agraire par d'imposants murs pierriers – constitue la raison première de l'existence de ces aménagements.

Les arts du feu

La documentation écrite que j'ai réunie ne fournit aucune information au sujet de l'artisanat de la céramique, du verre et des métaux dans le secteur « Sava ouest ». En revanche, plusieurs indices collectés en prospection reflètent certaines de ces activités.

À proximité du four à chaux situé 700 m au NE de "la Grava", dans un contexte qui a livré des indices d'occupation datant de l'époque hellénistique (voir section suivante), j'ai ramassé plusieurs grumeaux d'argile non dépurée et cuite que j'ai interprétés comme des résidus de tuilerie (**doc. 132 – EA 503/504**). Or, le contexte géologique exclut toute présence de terre argileuse par laquelle couvrir le four à chaux et il n'est pas plausible que celle-ci ait été acheminée de plus loin. En revanche, il est vraisemblable que la cuisson de la caillasse dans les fours à chaux ait servi également à la cuisson de produits en terre cuite très ordinaires, comme des tuiles. De plus, la découverte, 600 m au NE de ce site, d'autres indices du même type (**doc. 132 – EA 505**) ne fait que renforcer l'impression que cette activité artisanale ait été assez intense dans ce secteur, à une époque que les indices d'occupation permettront de mieux préciser, en attirant notre attention sur les habitats pour lesquels ces tuiles ont été fabriquées.

Par ailleurs, la présence du toponyme "Forn.ci" sur la carte IGM de 1948, environ 700 m à l'ouest du four à chaux en objet (**doc. 3 – UT 130**), vient ultérieurement conforter cette hypothèse. Il est vrai que cette attestation est très récente mais elle correspond sur le terrain à plusieurs plates-formes en pierre-sèche, larges (10 m environ de diamètre) et basses, partiellement recouvertes par la végétation. Celles-ci pourraient être les vestiges de fours à chaux rudimentaires mais également de briqueteries et tuileries traditionnelles où ces produits en terre crue étaient empilés en quinconces avant qu'on allume le charbon de bois et le petit bois entassés sur le fond. Ces seuls indices, s'ils ne sont pas décisifs, n'en enrichissent pas moins le faisceau d'indices corroborant l'hypothèse d'une importante activité de ce genre au N-NE de "la Grava".

En tout état de cause, une importante production de tuiles et de chaux dans le secteur "Camarda" - "la Grava" est parfaitement cohérente avec les techniques de d'imperméabilisation et de couverture traditionnelles attestées dans les habitats proches jusqu'à l'époque moderne. En revanche, il est très peu probable que ces vestiges puissent être interprétés comme des indices de production de briques, étant donné l'absence

complète de la brique dans le paysage bâti de l'entier secteur « Oria sud ». Enfin, ici, comme partout dans la région, la fin des importations de bois de charpente et l'épuisement du bois et du maquis local, au plus tard dans le courant du XVIII^e siècle, ont amené à une révolution dans les techniques de construction qui se passeront désormais à la fois des charpentes en bois et des couvertures en tuiles⁶⁰⁷. À partir de cette époque, les infrastructures en objet n'ont pu être affectées qu'à la production de la chaux.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà souligné plus haut, l'activité des chauliers, des tuiliers et des charbonniers – impliquant une importante consommation de combustible et la production de températures extrêmes (jusqu'à 900°) – témoigne, par induction, d'un paysage encore boisé ou en cours de déboisement. Or, ce plateau dolomitique, caillouteux et aride, possède objectivement toutes les qualités positives et négatives pour accueillir ces activités : une quantité illimitée de caillasse est disponible sur place ; les paysans ne sont pas attirés par ces sols qu'ils abandonnent à la broussaille ; enfin, le manque d'eau et de bons sols tient les habitats à distance, ce qui met ces derniers à l'abri des risques liés au procédé très rustique de cuisson.

Enfin, d'autres indices de prospection attestent le travail du verre et celui du fer. En effet, des scories de verre ont été collectées ou laissées au sol sur le site de l'habitat antique et médiéval de *Pasano*, qui a également livré des scories de travail du fer. Cela conforte l'hypothèse d'une petite production artisanale locale, voire du passage d'artisans itinérants, aux périodes où l'occupation de ce site est prouvée par ailleurs. De même, des résidus du travail du fer et du verre ont été signalés au lieu-dit "Camarda", à proximité immédiate du *paretone*, dans le contexte d'une vaste dispersion de mobilier datant d'époque moderne. La présence de ces scories semblerait donc relever des opérations d'épandage qui ont été évoquées plus haut.

6.2.3 Pôles des bassins vivriers, nœuds de la trame parcellaire.

Les habitats

Focalisons notre attention maintenant sur les indices d'occupation du sol : vestiges immobiliers ou mobiliers qui trahissent la présence dans le passé d'un habitat, qu'il soit isolé ou groupé, d'une part ; les habitats actuels et les traces de leur histoire, d'autre part. La présence d'établissements interprétables comme sanctuaires, temples, églises ou couvents sera inscrite dans cette série en tant que formes parmi d'autres d'occupation du sol, d'exploitation d'un bassin vivrier et de nœuds de la trame parcellaire. Enfin, les dépôts

⁶⁰⁷ Voir GALANTE, *Materia, forma e tecnica*, p. 97-98.

céramiques, monétaires ou de métaux seront également recensés ici, en tant qu'« échos », signes indirects autant qu'on voudra de la présence des hommes dans l'espace proche.

Le secteur « Sava ouest » se présente aujourd'hui comme un territoire de 14 km² avec une densité de population résidente très faible : deux seules familles stables à "Masseria Agliano" et à "Masseria la Grava", une fréquentation de villégiature à "Madonna di Pasano" et une cinquantaine de résidences secondaires éparpillées entre "Camarda" et "la Foggia".

La prospection au sol systématique, l'inventaire des données archéologiques et des attestations écrites disponibles m'ont amené à recenser un petit nombre de sites d'occupation qui dessinent pour certaines périodes une présence humaine stable plus importante. Pour la justification des indices antérieurs à la période romaine impériale, je renvoie entièrement à la bibliographie mentionnée dans les fiches d'entité archéologique (**doc. 131**). En revanche, pour les périodes romaine, médiévale et moderne je renvoie tant aux fiches d'EA qu'à la section 6.1.3 où ce référentiel céramologique a été discuté d'une manière détaillée.

Tout d'abord, une vision cumulative de toutes les occupations attestées depuis la Préhistoire permet d'apprécier l'importance de l'accès à l'eau (**doc. 111**) et de la valeur différentielle des sols (**doc. 112**) dans la localisation des établissements. En effet, les attestations les plus denses et durables sont concentrées, d'une part, entre "Masseria Agliano" et "Masseria le Monache", au nord de « Sava ouest » – là où les sols argilo-calcaires offrent des conditions de fertilité idéales et un accès à l'eau facile, bien que les prospections ne l'aient pas documenté directement – et, d'autre part, entre "Masseria la Grava" et "Madonna di Pasano", où la facilité d'accès à l'eau a été amplement prouvée sur le terrain et les sols sont également de très bonne qualité. Partout ailleurs, les indices d'occupations sont plus évanescents et semblent être justifiés par des fonctions de contrôle, compte tenu de la position dominante de ces sites (**doc. 131 – EA 19, 22, 25, 27, 38, 63**). De plus, il faut souligner la préférence nette et même exclusive que les établissements principaux montrent à l'égard du substrat calcarénitique, autant que possible en marge de sols argilo-calcaires. Cela semble relever du fait que c'est sur ces interfaces géologiques que l'accès à la nappe superficielle est le plus aisé. Une telle récurrence, si elle ne repose que sur quatre cas de figure dans le petit secteur « Sava ouest », a été amplement confirmée partout ailleurs sur « Oria sud », comme on le verra plus tard.

Sur le plan diachronique, les signaux les plus anciens d'occupation du sol remontent au Néolithique, période dans laquelle l'on peut dater une concentration de

mobilier lithique (silex et obsidienne) sur le "Monte Magalastro" (**doc. 131 – EA 19**). Comme on le verra dans le chapitre suivant, cette station appartient à une série assez importante de sites pré- et protohistoriques littoraux et paralittoraux. En outre, une deuxième concentration de mobilier néolithique occupe une petite éminence du terrain, immédiatement à l'est de "Masseria Vitomele" (à cheval de la limite administrative entre Sava et Lizzano) (**doc. 131 – EA 22**). La position de ce petit habitat isolé – découvert au cours de travaux hydrauliques – est assez semblable au site précédent, dominant amplement la plaine qui s'étend vers le sud et l'ouest, une trentaine de mètres en contrebas. Enfin, le petit établissement auquel renvoie le mobilier néolithique qui a été signalé en surface près de "Masseria le Monache" (**doc. 131 – EA 20**) exploite des ressources et une position bien différentes : établi sur une minuscule loupe calcarénitique au cœur d'une plaine argileuse très fertile, ce site semble anticiper les choix futurs de l'occupation du secteur, tandis que les deux précédents se situent dans des secteurs destinés à devenir marginaux. Néanmoins, ces réflexions trouvent une limite fondamentale dans la nature approximative des données et dans l'étendue de la période considérée, s'étalant sur plusieurs millénaires et susceptible d'avoir été traversée par des dynamiques socio-environnementales complexes et diverses.

Ensuite, l'on a repéré dans ce territoire trois concentrations de mobilier datables de l'Âge du fer, dans une période où les Messapiens entrent en contact avec les Grecs de Tarente. La première se situe sur le "Monte Magalastro" (**doc. 131 – EA 25**), où les vestiges d'une probable tour sont entourés par une importante concentration de mobilier comprenant de nombreuses productions tarentines datant des V^e-IV^e siècles av. n.è. Tandis que ce site est bien connu en bibliographie et même protégé au titre du risque archéologique, des indices inédits, très semblables par typologie et chronologie, ont été signalés sur la faible éminence sise environ 700 m au NE de "Masseria la Grava" qui a déjà été citée à plusieurs reprises. Ici, j'ai pu collecter et documenter des indices très fiables d'un petit établissement datable des V^e-I^{er} siècles av. n.è. (**doc. 131 – EA 27**) qui a pu jouer, compte tenu de sa position relativement dominante, un rôle semblable au site précédent. Enfin, sur le prolongement idéal d'une droite reliant les deux sites susdits, nous trouvons la plus haute densité de vestiges du territoire communal, à proximité immédiate de "Masseria Agliano" (**doc. 131 – EA 29**). Ce site est connu depuis 1915 et il a été saccagé d'une manière ininterrompue jusqu'en 2004, quand les autorités compétentes ont finalement pu en faire une zone de protection archéologique. Pourtant, il livre encore une quantité impressionnante de mobilier, sur une surface d'environ 5 hectares. Le mobilier récolté indique clairement la présence d'un sanctuaire gréco-messapien entre le IV^e et le III^e siècle av. n.è.

Après la conquête romaine, l'occupation semble être polarisée autour de deux sites d'une certaine envergure, situés à proximité de "Masseria Agliano" et de "Madonna di

Pasano". Ces occupations, qui s'étendent sur plusieurs siècles, sont bien perceptibles en prospection au sol, grâce au mobilier résiduel et à quelques fragments architecturaux qui constituent les deux plus importantes anomalies archéologiques du secteur. La première d'entre elles (**doc. 131 – EA 30**), dont les indices se concentrent tout autour de "Masseria Agliano" et qui a fait l'objet de fouilles en 2011-2012, a été interprétée comme un établissement rural datable aux I^{er}-II^e siècles n.è. Ensuite, j'ai pu collecter sur les mêmes lieux des indices d'occupation s'étalant jusqu'au VI^e siècle. Par ailleurs, quelques centaines de mètres plus au nord, le site de "Masseria le Monache" restitue des indices d'occupation jusqu'à la fin de la période républicaine (**doc. 131 – EA 28**). Quant au second site, il a livré bon nombre d'indices qui attestent la présence d'un habitat rural, probable à l'époque hellénistique et bien plus sûre pour la période impériale, jusqu'au VI^e siècle n.è. Ces indices se concentrent surtout au nord et à l'est de l'actuelle chapelle consacrée à la Madonna di Pasano et se font plus nombreux pour les trois derniers siècles de l'Empire (**doc. 131 – EA 31**). Enfin, l'occupation ponctuelle de sites aptes à la surveillance des alentours ne semble pas se poursuivre au-delà des dernières attestations des productions hellénistiques et républicaines (**doc. 131 – EA 25, EA27**)

Il devient ensuite très compliqué de caractériser chronologiquement les occupations postérieures au VI^e siècle. En effet, l'hypothèse de l'existence d'une occupation altimédiévale à "Madonna di Pasano" ne peut être assise que sur la collecte en prospection au sol de rares fragments de céramique peinte *a bande larghe* éventuellement compris dans une large fourchette allant du VII^e au XI^e siècle (**doc. 131 – EA 32**). Ce mobilier insiste sur l'UT 24, au nord de la chapelle, et donc sur le secteur où l'occupation antique apparaissait la plus dense, ainsi que sur l'UT 108. En même temps, les indices d'une continuité d'occupation – sans doute un petit habitat rural – sur le site antique de "Masseria Agliano" sont encore plus évanescents, se réduisant à deux fragments de céramique commune destinée à la cuisson, possiblement datés du IV^e au VIII^e siècle (**doc. 131 – EA 34/ UT 167, UT 176**).

Après cette phase peu diserte du point de vue des indices d'occupation, nos prospections ont repéré des concentrations relativement plus importantes de mobilier céramique à partir du XI^e siècle. À "Madonna di Pasano", ces indices prouvent maintenant la présence d'un habitat qui s'étend également au sud de l'église : l'apparition de la céramique peinte à décor linéaire *a bande strette*, des productions glaçurées monochromes, puis de l'*invetriata policroma* et de la *protomaiolica* traduisent sans conteste la présence d'une communauté à partir du début du deuxième millénaire et jusqu'à la fin du Moyen Âge, avec les productions *RMR*, *protograffita* et *graffita policroma*. À ce dossier de prospection, il faut encore ajouter les sondages menés par Soprintendenza ai Beni Architettonici dans l'église de la Madonna di Pasano (bâtie à la fin du XVII^e siècle) qui ont débouché sur la découverte de fondations et d'enduits peints attribués à un édifice de culte

médiéval et les témoignages nombreux portant sur la découverte de « *tombe medievali* » dans les parages de la chapelle (**doc. 131 – EA 33**). Il n'en va pas de même à "Masseria Agliano", où les indices d'occupation restent très vagues (quelques fragments de céramique peinte *a bande strette* et de céramique glaçurée monochrome) jusqu'au XIV^e siècle.

Face à ces indices matériels qui invitent à explorer la piste d'une éventuelle continuité d'occupation entre les habitats antiques (bien attestés jusqu'au début du VII^e siècle sur les deux sites) et médiévaux de "Madonna di Pasano" et "Masseria Agliano" (à partir du XI^e siècle pour le premier et du XIV^e siècle pour le second), il faut attendre la fin du XIII^e siècle pour trouver les premières mentions écrites de ces deux villages : en 1279 pour *Pasano* et en 1291 pour *Aliano*. Ensuite, les deux villages sont encore mentionnés dans plusieurs documents tout au long du XIV^e siècle, avant d'être désignés comme « *casali disabitati* » dans un document de 1454 (**doc. 131 – EA 32/34**).

Enfin, la carte des occupations médiévales peut être complétée par la mention des concentrations de céramique datant à partir du XIII^e siècle à "Masseria le Monache" (**doc. 131 – EA 37**) et par la découverte fortuite du dépôt monétaire de "Morfitta" qui a été traitée dans le chapitre 4 (**doc. 131 – EA 35**) et qui renvoie à une communauté humaine active dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. Nul doute, me semble-t-il, qu'il s'agisse de *Pasano*, situé à moins d'un kilomètre au nord du lieu de la découverte de ce « trésor ». Trop vagues paraissent, enfin, les signaux d'occupation sur le plateau au NE de "la Grava" où quelques fragments de *graffita policroma* attestent une fréquentation à partir du XV^e siècle (**doc. 131 – EA 38**), ce qui n'est pas sans rappeler le premier sondage sur le *paretone*, qui se trouve à proximité immédiate vers l'est.

À partir du début du XVI^e siècle, les archives attestent l'essor définitif de Sava (**doc. 131 – EA 36**), qui polarise non sans mal la population des campagnes proches vers l'ouest et le sud, tandis qu'à l'est ce mouvement de concentration du peuplement profitera à *Casalnovo*. En 1669, le rapport du commissaire Odierna (**doc. 51**) décrit le site de *Pasano* dans les termes suivants⁶⁰⁸ :

« [...] je parvins au *casale* nommé Pasano, déserté, situé à environ un mille et demi du dit Monte di Magalastro, où se trouvent une chapelle et des édifices de *masseria*, sans autres habitations ni vestiges de *casale*, à l'exception de quelques vieux murs qui tombent en ruine [...] ».

⁶⁰⁸ Archivio di Stato de Lecce, *Scritture delle Università e Feudi di Terra d'Otranto, Atti diversi, Taranto, 1501-1706, 22/3³, cc. 40 r° - 52 r° [B]*.

« [...] giunsi nel *casale* nominato *Pasano*, *dissabbitato*, distante da un miglio e mezzo incirca dal detto Monte di Magalastro, dove vi è una *cappella* et case per *masseria* senz'altre habitazioni né vestiggii di *casale* se non che alcune mura vecchie et dirute [...] » (voir Volume 2, p. 110, doc. 51, l. 78-81) (traduction Giovanni Stranieri).

À cela, la notice explicative de ce rapport (**doc. 52**)⁶⁰⁹ ajoute que

[...] Pasano est un ancien *casale* déserté, où se trouve une église qui est comprise dans le territoire d'Oria, tandis que de l'autre côté se trouve une tour de *massaria seminaria* qu'ils disent appartenir aux Pères Jésuites et qui est comprise dans le territoire de Tarente ainsi que d'autres bâtiments détruits [...].

Par la suite, à partir du XVIII^e siècle, la Masseria di Pasano (**doc. 131 – EA 43**) doit céder à Masseria la Grava (**doc. 131 – EA 42**), située 1,2 km au NO, le rôle de centre coordonnateur du secteur, compte tenu de l'importance des bâtiments et des aménagements hydrauliques signalés autour de cette dernière. En revanche, la chapelle de la Madonna di Pasano continuera de jouer un rôle dans la vie religieuse de la population du territoire de Sava jusqu'à nos jours.

Pour ce qui est du site d'*Aliano*, le même rapport Odierna le décrit de la manière suivante⁶¹⁰ :

« [...] j'aperçus quelques vieux bâtiments, des églises et des habitations, qui attestaient la présence autrefois dans ces lieux du dit *casale* d'Agliano [...] bien qu'il y ait à proximité quelques bâtiments neufs et des labours qui appartiennent à l'évidence à une *masseria di campo* [...] ».

Enfin, en 1742, le *Catasto onciario del feudo di Sava* mentionne ici un « corps de ferme et une cour [...] qui servent de *masseria* [...] au lieu dit *Agliano delle Monache* [...] di *S. Benedetto di Casalnuovo* [...] »⁶¹¹ (**doc. 131 – EA 44**).

Depuis cinq siècles le secteur étudié se configure définitivement comme une partie du bassin vivrier d'un seul habitat, celui de Sava. Les deux *masserie* d' "Agliano" et "Pasano" intègrent de vastes patrimoines fonciers appartenant aux couvents établis à Sava et à *Casalnuovo*, tout comme Masseria le Monache et Masseria la Grava. Là, comme partout en Pouille, le monde agricole se structure autour des agrovilles et des *masserie*.

⁶⁰⁹ Archivio di Stato de Lecce, *Scritture delle Università e Feudi di Terra d'Otranto, Atti diversi, Taranto, 1501-1706, 22/3³, cc. 655v-658r*.

« [...] Pasano è un casale antico distrutto, dove vi è una chiesa che resta nel territorio d'Oria, e dall'altra parte una torre di massaria seminaria, che dicono essere dei Padri Gesuiti, quale resta nel territorio di Taranto con altri edifici antichi distrutti [...] » (voir Volume 2, p. 114, doc. 52, l. 37-40) (traduction Giovanni Stranieri).

⁶¹⁰ Archivio di Stato de Lecce, *Scritture delle Università e Feudi di Terra d'Otranto, Atti diversi, Taranto, 1501-1706, 22/3³, cc. 40 r^o - 52 r^o [B]*.

« [...] vidde ivi alcuni edifici vecchi tanto di chiesa quanto di case, dinotando essere ivi stato il detto casale d'Agliano [...] benché ivi vicino vi siano anche alcuni edifici nuovi e alcuni seminati che denotano masseria di campo [...] » (voir Volume 2, p. 111-112, doc. 51, l. 97-105) (traduction Giovanni Stranieri).

⁶¹¹ Archivio di Stato de Naples, *Fondo Catasti onciari, Atti preliminari, Sava, 1742, vol. I, f^o 122*.

« [...] comprensorio di fabrigo[...] ed un giardinetto[...] per uso di Masseria [...] in loco detto Agliano delle Monache [...] di S. Benedetto di Casalnuovo [...] » (traduction Giovanni Stranieri).

Pendant cette longue période, le secteur « Sava ouest » a été affecté au pastoralisme et surtout à une exploitation agraire toujours plus intensive, du moins jusqu'aux années 1980. Cela n'exclut pas que ce paysage ait continué à être bâti et rebâti. Seulement, les activités de construction ont été fonctionnelles aux activités dominantes et donc au besoin impérieux d'épierrer les champs, aboutissant à l'érection de tas d'épierrement et à la construction de murs pierriers, de murets et de cabanes en pierre sèche.

6.3 Mise en place et transmission des formes d'un terroir et d'un territoire communal

Dans la section précédente j'ai présenté d'une manière « horizontale » et « neutre » les éléments de connaissance à notre disposition, réunis en séries thématiques. J'entends désormais proposer une vision diachronique de l'histoire de ce paysage à l'ouest de Sava, jouant l'interaction entre les trois séries de données constituées. Il ne s'agit pas, j'en suis parfaitement convaincu, du seul scénario possible, le « puzzle » étant inévitablement trop incomplet.

Par ailleurs, cette image du « puzzle » me paraît très utile car elle évoque l'idée – largement corroborée par l'expérience du terrain – d'un paysage actuel se configurant davantage comme un « patchwork » de formes remontant à des époques différentes et transmises jusqu'à nos jours au prix de transformations diverses que comme un « palimpseste », où une nouvelle organisation viendrait oblitérer la précédente, sans lien avec celle-ci. Il s'agit alors de tenter de présenter maintenant les éléments d'organisation du paysage au fur et à mesure que des indices plausibles permettent d'en affirmer la mise en place.

Cet itinéraire nous conduit à travers un paysage des plus humbles. Sur cette piste, le muret de pierres sèches, la plus modeste citerne et le maquis-garrigue « murmurent »⁶¹² à leur manière le récit de la « grande » histoire. En partant d'un travail d'analyse des formes géométriques et plastiques sur une partie du territoire communal de Sava et en dépit des monumentales lacunes qui continuent d'affecter la connaissance de la culture matérielle, notamment pour une grande partie du Moyen Âge, il semble néanmoins possible de proposer une lecture diachronique des transformations et de la transmission des formes du paysage du Néolithique à nos jours.

⁶¹² Je me permets d'emprunter cette expression suggestive à Gérard Labrot (*Quand l'histoire murmure*).

6.3.1 Avant la conquête romaine

Les communautés humaines paraissent inaugurer au Néolithique une occupation stable du territoire considéré, sans que l'on puisse être plus précis quant à la chronologie fine de ces habitats. Si l'on ne peut affirmer l'existence simultanée des trois habitats signalés, il est néanmoins possible de distinguer les deux premiers du troisième. En effet, les habitats sis sur le "Monte Magalastro" et à l'est de "Masseria Vitomele" sont installés sur des sites dominants la plaine paralittorale, sur un substrat plutôt pauvre de calcaires compacts recouverts d'une mince couche de terre. Ces indices semblent traduire une volonté et un besoin de contrôle du territoire environnant qui offre du reste à quelques centaines de mètres seulement d'excellentes possibilités de mise en culture. Le site près de "Masseria le Monache", en revanche, s'est installé au cœur des meilleurs sols, sans préoccupation apparente pour une position plus élevée et dominante.

Dans les trois cas, l'habitat évite les sols argilo-calcaires même si leur proximité apparaît comme un atout recherché. Également, les trois établissements manquent d'un accès immédiat à l'eau : actuellement, les puits les plus proches – qui signalent la proximité de la nappe superficielle – se situent 1 km au sud, 1,5 km à l'ouest et 1,5 km à l'est de "Masseria Vitomele", tandis que des groupes humains installés sur le "Monte Magalastro" devraient aller chercher l'eau à 1,5 km, près de "Masseria Coppola". Cependant, il ne faudrait pas négliger la possibilité d'une hydrographie superficielle plus riche dans ce secteur de chute altimétrique relativement abrupte : aussi les nombreuses *lame* qui sont actuellement à sec la plupart de l'année pourraient avoir été plus actives par le passé. Quant au site de "Masseria Monache" il se situe, sur la cartographie de 1948, 1,6 km au SE d'un secteur très riche en puits, entre les lieux-dits "Pezza Padula", "Palombaro" et "Pozzuolo", vers S. Marzano. Or, d'une part, de telles distances n'ont rien de contraignant compte tenu des besoins d'une petite communauté de paysans néolithiques⁶¹³. D'autre part, la localisation de tous les puits recensés, qui se situent toujours en limite de formation géologique et notamment à la lisière entre les argiles et les calcaires, laisse supposer que la nappe soit assez proche de la surface tout au long de ces lisières, même là où aucun puits n'est visible au sol ou sur la cartographie IGM.

Sur le plan de l'organisation de cet espace, rien ne peut être avancé à partir de la présence ponctuelle de ces trois pôles et de leur relation apparente avec les ressources disponibles dans l'environnement proche. Je soulignerai néanmoins que les deux premiers habitats ne se situent pas sur l'une des liaisons qui structureront par la suite les

⁶¹³ J'ai pu constater, au cours de mes recherches sur l'arrière-pays d'Otrante, une situation assez semblable sur une occupation datant du Néolithique final à l'Âge du bronze moyen sise à cheval des actuels territoires communaux de Minervino di Lecce et Uggiano la Chiesa (Lecce), au lieu-dit "Cravage" (voir STRANIERI, *Per una storia dell'insediamento*, p. 39).

communications locales, même s'ils n'en sont pas très distants non plus. En revanche, le site de "Masseria Monache" constitue la première installation stable sur un axe reliant les Murge tarentine et le Salento méridional ionien qui ne cessera plus d'être emprunté⁶¹⁴.

Sur le plan des témoignages matériels, l'on constate une discontinuité importante entre un large Néolithique (sans plus de précision chronologique) et le V^e siècle av. n.è., quand la présence de mobilier diagnostique à la surface des champs permet à nouveau de saisir l'occupation du sol à l'ouest de Sava. À cet horizon, le secteur apparaît comme un paysage « contrôlé » plus que réellement habité, exploité et quadrillé⁶¹⁵. En effet, nous disposons, pour le V^e siècle, d'indices d'occupation sur le "Monte Magalastro" et 700 m au NE de "Masseria la Grava". Or, dans les deux cas il s'agit de concentrations de mobilier sur moins d'un demi-hectare, ce qui semble indiquer la présence d'un petit habitat isolé. En outre, dans les deux cas, le site choisi se configure comme l'un des lieux les mieux situés pour dominer les alentours. Ajoutons que ces deux sites sont alignés du sud au nord et parfaitement inter-visibles. Enfin, sur le "Monte Magalastro" le mobilier accompagne la présence de grands blocs remployés pour lesquels l'hypothèse d'une tour datant du V^e siècle a été émise.

En revanche, à partir du IV^e siècle av. n.è., un dynamisme nouveau semble investir ce secteur (**doc. 113 - a**). D'abord, l'occupation des deux sites précédents semble s'intensifier marquant sans doute le glissement d'une fonction de contrôle du territoire vers une exploitation agraire des terres aux alentours. Il est probable que les indices de production de tuiles au NE de "Masseria la Grava" puissent être associés à cette phase d'expansion des activités humaines à cet endroit. Néanmoins, ces deux sites restent relativement loin des axes structurants du parcellaire tels qu'on les connaît par la suite.

Surtout, à cet horizon on voit apparaître de nouveaux habitats, destinés à durer longtemps. D'abord, un habitat isolé se situe près de "Madonna di Pasano", sur une voie de communication qui prendra une importance croissante. Ensuite, des indices fiables d'occupation apparaissent près de "Masseria Agliano" ainsi que, plus au nord, à "Masseria Monache". Enfin, c'est maintenant que l'on perçoit des signaux d'occupation dans l'actuel habitat de Sava, dont il reste néanmoins difficiles de caractériser la qualité et de préciser la durée, par-delà une référence générique à l'Antiquité.

Si la plupart de ces habitats semblent avoir été affectés tout au long de l'époque hellénistique à l'exploitation agraire, le site de "Masseria Agliano" a restitué une grande

⁶¹⁴ Voir GORGOGNONE *et al.*, *L'insediamento preistorico*. Je renvoie au chapitre 7 pour une vision plus approfondie des dynamiques générales du peuplement préhistorique à l'est de Tarente.

⁶¹⁵ LO PORTO, *Testimonianze archeologiche* ; ID., *Insediamenti protostorici*.

quantité de terres cuites figurées et autre mobilier qui ont fait penser à la présence d'un sanctuaire, très probablement lié à la frontière gréco-messapienne, le long d'une voie menant de la colonie grecque de Tarente vers le pays messapien du versant ionien⁶¹⁶. Ce sanctuaire – consacré au culte de Déméter-Coré – a été interprété comme la pointe la plus avancée de la colonisation tarentine sur la directrice vers Manduria au IV^e siècle, tandis que sur le littoral c'est le sanctuaire d'Artémis-Bendis, à "Madonna dell'Alto Mare", qui revêt la même fonction (**doc. 131 – EA 109**)⁶¹⁷.

Même si les données restent encore insuffisantes pour reconstituer un scénario suffisamment fiable, il me semble que le secteur à l'ouest de Sava se structure clairement, à l'horizon du V^e siècle av. n.è., comme un territoire de transition et un enjeu stratégique au contact de l'aire d'influence de la colonie grecque de Tarente – qui s'étend sans conteste dans la plaine orientale au moins jusqu'à Monacizzo (**doc. 131 – EA 60 à 70**) – et le pays messapien à l'est, où Manduria – sise dix kilomètres à l'est de notre secteur – polarise et défend le Salento méridional ionien. En ce sens, le sanctuaire de "Masseria Agliano" pourrait se configurer comme un sanctuaire « de frontière » marquant fortement cet axe nord-sud comme une ligne de partage tout aussi culturelle que politique entre les Grecs et les Messapiens⁶¹⁸. En même temps, la disposition de quatre des cinq sites susdits le long d'axes de communication est-ouest qui ont duré jusqu'à nos jours suggère, à mon avis, une structuration désormais solide et durable des flux d'hommes et de marchandises dans le secteur. Si tel a été effectivement le cas, il n'est pas absurde de penser que la mise en place du « parcellaire 1 » remonte à ce même horizon, en correspondance de ce qui apparaît comme la première phase de mise en valeur agricole généralisée du secteur.

6.3.2 De la conquête romaine au Bas-Empire

La conquête romaine paraît avoir simplifié puis cristallisé le réseau d'habitat autour de deux seuls pôles. En effet, les indices d'occupations postérieurs au III^e siècle av. n.è. ne se trouvent que sur les deux sites de "Masseria Agliano" et de "Madonna di Pasano". Dans le premier cas, l'on assiste à un changement de fonction, car c'est un habitat rural que le mobilier collecté sur place évoque désormais (**doc. 131 – EA 30**). La concentration et la qualité de ce mobilier vont en croissant à la fin de République et tout au long des I^{er}-II^e siècles n.è. La stabilité de ce pôle du peuplement et de la production agraire est remarquable quand

⁶¹⁶ Sur la voie préromaine Tarente-Manduria-Veretum, voir UGGERI, *La viabilità*, p. 50-60, 291-297 ; ALESSIO, GUZZO, *Santuari e fattorie*, p. 363-366. Je reviendrai sur les dynamiques territoriales et les communications à l'échelle régionale dans les chapitres suivants.

⁶¹⁷ ALESSIO, GUZZO, *Santuari e fattorie*, p. 384, doc. 85; OSANNA, *Chorai coloniali*, p. 13.

⁶¹⁸ OSANNA, *Chorai coloniali*, p. 13-14, 16.

l'on pense que les indices d'occupation sont encore plus significatifs au Bas-Empire et jusqu'au VI^e siècle. Seulement, les concentrations semblent « migrer » de quelques centaines de mètres vers l'est, au sud-est de l'actuelle *masseria*.

En revanche, à "Madonna di Pasano" c'est d'une amplification des activités productives qu'il s'agit et non d'un changement de fonction (**doc. 131 – EA 31**). En effet, dans les terrains situés au nord de l'actuelle chapelle, les attestations de céramique commune et culinaire ainsi que de conteneurs de transport croissent à l'époque républicaine puis impériale. Le site se qualifie désormais clairement comme un pôle du peuplement contrôlant une voie de communication qui relie un grand nombre de nœuds routiers et de centres de production.

Les données restent néanmoins trop chétives pour pouvoir broser plus qu'un scénario très hypothétique sur l'exploitation du sol autour de ces habitats ruraux. Certes, la présence d'amphores affectées au transport du vin et de l'huile – produites sur la côte orientale de l'Adriatique, en Afrique, en mer Égée et en Orient – laisse à penser à une affectation de ce secteur à d'autres activités que ces cultures privilégiées.

D'ailleurs, la simultanéité de l'apparition de ces deux sites dans la phase gréco-messapienne puis la cristallisation qui s'opère à leur profit exclusif après la conquête romaine constituent un argument pour voir dans les réseaux parcellaires « 1 » et « 2 » non pas deux réseaux conflictuels ou successifs mais plutôt le résultat d'une phase unique d'aménagement du territoire (**doc. 104 – b**). Au cours des quatre derniers siècles av. n.è., donc, le secteur étudié aurait été progressivement quadrillé, prenant pour axes directeurs les deux voies qui s'imposent pour les échanges supra-locaux. La première et la plus importante, orientée NO-SE, commande le « parcellaire 1 », tandis que la deuxième, orientée dans le secteur, d'ouest et est, commande le « parcellaire 2 ». La jonction ou la « torsion » semble se faire au niveau de la parcelle trapézoïdale de "Camarda" sans conflits de formes ni surimpositions apparents. La moindre importance de cette voie qualifie par ailleurs le « parcellaire 2 » comme une adaptation locale du « parcellaire 1 » et correspond bien à la moindre importance de l'habitat de "Madonna di Pasano" par rapport à celui de "Masseria Agliano".

C'est à partir de cette phase – mais ce mouvement a pu en théorie s'étaler sur plusieurs siècles – que l'on doit également dater la construction des murs pierriers les plus imposants du secteur, qui sont tous orientés de manière absolument homogène au « parcellaire 1 ». Enfin, le tracé du tronçon nord du *paretone* est lui-même orienté de cette manière. Dans les deux cas, il semble alors plausible d'affirmer que tous ces tracés héritent de l'orientation choisie par le « parcellaire 1 » à la période républicaine, par rapport auquel

ils peuvent être contemporains ou postérieurs de plusieurs siècles. Quant aux modelés, ceux-ci peuvent avoir été réalisés simultanément ou par la suite.

D'autre part, je crois qu'il faudra éviter de chercher à faire de cette trame parcellaire orthonormée une « centuriation ». Il est vrai que des indices probants de centuriation ont été relevés dans l'immédiate périphérie sud-est de Tarente, où la voie Appienne a été considérée comme le *decumanus maximus* de ces assignations⁶¹⁹. En revanche, le secteur étudié ne paraît pas satisfaire aux conditions métrologiques de récurrence et de mesure, même si l'orientation générale des parcellaires « 1 » et « 2 », qui est fonction de la voirie principale, est cohérente et compatible avec les centuriations tarentines. Ainsi, ce secteur pourrait être qualifié comme un appendice voire une marge des terroirs privilégiés de la *colonia Neptunia*, qui furent distribués à l'époque des Gracques, avec une présence d'époque romaine plus faible et une exploitation des terres moins intensive au fur et à mesure que l'on s'éloigne de Tarente⁶²⁰.

Tout au long de l'époque romaine, les indices de terrain dessinent un pôle majeur du peuplement et de la production près de "Masseria Agliano" tandis qu'un pôle de moindre importance se situe à "Madonna di Pasano". Or, compte tenu des ressources disponibles dans le secteur, la grande importance du premier site pose question, car il semblerait dépendre pour son approvisionnement en eau des puits de "Pezza Padula", situés 2 km au nord. De simples citernes n'auraient pas pu satisfaire les exigences d'une communauté humaine de quelques dizaines d'unités, telle qu'on l'aperçoit à travers le mobilier au sol. Or, j'ai déjà souligné que la distribution actuelle des puits qualifie globalement la lisière entre calcaires et sols argilo-calcaires comme une zone d'accès facile à la nappe superficielle. Je crois que l'on doit donc plutôt utiliser la présence d'un tel habitat comme preuve de la disponibilité d'une suffisante quantité d'eau, dont les prospections n'ont pu repérer qu'un hypothétique écho, dans une roselière qui a été signalée 500 m au NO du site.

En définitive, entre la réduction des tensions gréco-messapiennes au IV^e siècle av. n.è., puis la conquête romaine et la période impériale, ce secteur paraît se configurer comme un espace agricole périphérique, tant par rapport aux lotissements tarentins présents plus à l'ouest qu'à la mise en culture importante de l'*ager Brundisinus*, au nord. Aussi, les données disponibles pour le Bas-Empire évoquent essentiellement un paysage d'*incultum* parcouru par des troupeaux d'ovi-caprinés.

⁶¹⁹ COCCHIARO, *Contributo* ; GUAITOLI, *Il territorio*, p. 244-247.

⁶²⁰ Voir ALESSIO (a cura di), *Dalla fondazione di Taranto*, p. 185.

6.3.3 Antiquité tardive et premier Moyen Âge

Un espace rural affecté à la pâture où les indices d'occupation s'étiolent

Les indices directs d'occupation du secteur s'effacent à la fin du VI^e siècle, avec l'arrêt de la circulation des productions de sigillée claire D. Ensuite, il devient difficile d'affirmer une continuité d'occupation des deux sites susmentionnés sur la base de la présence de mobilier céramique sur la surface des champs (**doc. 113 - b**).

Dans cette absence quasi complète de documentation – très courante dans la région pour le haut Moyen Âge – les résultats des deux sondages menés sur le *paretone* ont apporté des lumières absolument inédites. Sur la base de cette enquête, qui a été présentée dans le chapitre 5, il est possible d'affirmer que dans une période comprise entre le V^e et le VII-VIII^e siècles, l'environnement immédiat du *paretone*, au lieu-dit "Camarda", apparaît dominé par un bas maquis très dégradé ou maquis-garrigue. La prédominance de la bruyère dans le spectre anthracologique, par ailleurs, est un indice de surpâturage, auquel généralement elle survit puisque les ovi-caprinès l'évitent. Nous avons donc là des traces peu ambiguës du paysage de la fin de l'Antiquité et du premier Moyen Âge : à cette époque, dont les contours chronologiques restent certes à préciser, la présence dominante d'ovi-caprinés suppose des établissements et des communautés rurales assez proches.

Or, compte tenu de la stabilité du réseau d'habitat dans le secteur entre le IV^e siècle av. n.è. et le VI^e siècle n.è. et du fait que, à partir du XI^e siècle, l'on retrouve des indices d'occupation à nouveau sur les mêmes sites, il semble assez plausible que les bêtes qui surpâturent le maquis bas de "Camarda" aux V^e-VIII^e siècles viennent bien des deux ou de l'un des deux sites susdits et pas d'ailleurs.

La construction du *paretone*

Par la suite, aux VII^e-VIII^e siècles, dans ce paysage de maquis bas très dégradé l'on bâtit un épais et long mur en pierre sèche. Celui-ci s'étend, au minimum, le long du tronçon 2 (voir chapitre 4) (**doc. 60 ; doc. 62**) mais pourrait en théorie avoir atteint dès cette époque la longueur que lui prêtent les documents beaucoup plus tardifs de la fin du Moyen Âge, entre "Monte Magalastro" et "Masseria Agliano". Le *paretone* marque alors par ses formes imposantes l'une des limites du « parcellaire 2 », respectant ensuite la torsion vers le « parcellaire 1 » et s'inscrivant de cette manière dans la continuité de l'organisation de l'espace héritée de l'Antiquité hellénistique et romaine, en l'absence de tout autre établissement qui aurait pu imposer de nouvelles polarités et donc un changement

d'orientation des voies et des trames parcellaires. La construction de ce *paretone* aura donc pour conséquence, immédiate et locale, de conserver ce long tracé nord-sud, qui n'était sans doute pas unique, tandis que tous les autres seront désagrégés par les évolutions successives.

Par ailleurs, le premier sondage suggère la continuité entre le *paretone* et le mur bordier nord du chemin vicinal, à tous les niveaux de la construction et jusqu'à la base commune des deux murs, sous l'actuel plan de fréquentation du chemin vicinal. De même, mais sans que l'on dispose de données de fouilles, le mur pierrier assez important (2 m de largeur) et surtout assez continu qui serpente du SE au NO pour venir faire corps avec le *paretone* à la cote 1547 (doc. 105a – EA 701), 524 m au nord du précédent, donne l'impression d'une continuité parfaite avec celui-ci. Il paraît donc possible d'avancer l'hypothèse d'une construction simultanée de ces trois murs et donc l'existence d'une logique non seulement linéaire mais également d'enclos ou d'enceinte qui a déjà été évoquée sur la base du relevé topographique. Dès lors, peut-on penser qu'au cours du premier Moyen Âge, l'on assiste à la mise en place d'une propriété foncière close sur trois côtés par ces murs ? Seules de nouvelles enquêtes pourraient exploiter et valider cette hypothèse.

Quoi qu'on en pense, parallèlement à la mise en place de cet ouvrage ou de ces ouvrages, et dans un processus de relâchement de la trame parcellaire qui demande à être mieux défini dans ses causes et sa chronologie, le paysage végétal environnant semble évoluer vers une forêt méditerranéenne, une yeusaie assez homogène. Or, que signifie ce scénario – aussi incomplet que l'on voudra – dans lequel les indices d'habitat deviennent peu saisissables tout au long des VII^e - VIII^e siècles, les prés laissent la place à la forêt et l'on construit une grande délimitation en pierre sèche du nord au sud, sur 500 à 4000 m de long ? Faute de données décisives, il me semble que l'utilisation du sol attestée par les écofacts à cet horizon chronologique ne permette pas de qualifier le *paretone* comme une « limite agraire ». En revanche, un tel ouvrage témoigne sans conteste d'une volonté de (ré)organisation de l'espace rural qui ne va, toutefois, pas jusqu'à bâtir dans les lieux où la pierre n'est pas immédiatement disponible.

Enfin, si les sondages autorisent une datation aux VII^e-VIII^e siècles du segment 2 du *paretone*, il faut être prudent quant à l'extension de cette datation aux segments 1 et 3. En effet, ceux-ci gisent bien sur le même tracé et pourtant ils présentent d'importantes différences structurelles qui peuvent être le signe d'une construction différée. À fortiori, il faudrait redoubler de prudence quant aux indices présumés du prolongement du *paretone* au sud et, surtout, au nord, de ses actuelles extrémités. En effet, le prolongement vers le sud jusqu'à "Monte Magalastro" fait peu de doute, compte tenu de différentes attestations écrites (voir chapitre 4) qui décrivent des grands murs pierriers dans ce secteur

et la découverte d'un dépôt monétaire dans le corps du mur au lieu-dit "la Foggia". C'est alors la datation d'un tel prolongement qui pose problème, car la datation la plus ancienne est justement fournie par un lot monétaire homogène datant du XIV^e siècle.

En revanche, le prolongement du *paretone* au-delà de l'extrémité nord, vers "Masseria Agliano" et plus au nord-est, me semble beaucoup moins admissible. Premièrement, en raison du manque objectif de tout vestige d'un mur pierrier et même d'un simple tracé qui pourrait être une survivance de ce tronçon présumé disparu du mur. Deuxièmement, parce que partout ailleurs dans les différents transects visés par mon enquête, j'ai pu observer le lien étroit existant entre murs pierriers et substrat calcaire. Or, au nord de la "strada vecchia della Camarda", on passe justement sur les sols argilo-calcaires. À ce propos, je tiens à exprimer mon scepticisme quant à la découverte présumée de vestiges⁶²¹ des fondations du *paretone* dans les parages de "Masseria le Monache", 3 km à l'ouest de Sava. À cet endroit, des agriculteurs auraient découvert, en 1940, lors d'opérations de défonçage du sol préalables à la plantation d'une vigne, une série de gros cailloux calcaires, disposés du nord au sud, formant une bande large de 4 à 5 m. La présence d'un tel aménagement dans un sol à dominante argileuse ainsi que l'orientation et l'alignement plutôt compatibles avec le tracé du *paretone*, ont été utilisés comme la preuve que cette couche de cailloux soit un vestige du prolongement du mur en pierre sèche qui s'arrête aujourd'hui au sud de "Masseria Agliano".

Or, les observations que j'ai pu faire en prospection au sol, ainsi que la lecture des photographies aériennes (**doc. 114**) permettent effectivement de relever dans ces terrains à dominante argileuse, de couleur brun, deux bandes claires, orientées de SO à NE, longues respectivement d'environ 100 et 75 m, loin de 75 m l'une de l'autre et larges de 50 m au maximum. Ajoutons que le substrat calcaire n'est pas loin : à peine 70 m au NE de la bande claire la plus septentrionale affleure le banc de *Calcareniti di Gravina* sur lequel est posée Masseria le Monache. Ce banc a été recouvert par les dépôts des *Argille subappennine*⁶²² qui ont généré des *terre nere (paduli)*, immédiatement reconnaissables vues d'avion et au sol. Si l'on tient compte du fait que les horizons supérieurs des *Argille subappennine* sont le plus souvent à dominante sableuse et que ces bancs comblent invariablement les dépressions des horizons de *Calcareniti di Gravina*⁶²³, il apparaît alors plausible que tant la nature des *Argille* que la proximité des *Calcareniti* – notamment sur

⁶²¹ PICHIERRI, *Il « limitone dei greci »*, p. 24-25.

⁶²² D'après CIARANFI *et al.*, *Carta geologica delle Murge e del Salento* ; *ID.*, *Note alla Carta geologica* (1988). La littérature plus ancienne considérait ces formations comme des sables argileux gris-azur peu cimentés, à l'intérieur du complexe des *Calcareniti del Salento*.

⁶²³ ROSSI, *Note illustrative*, p. 28-29. D'après l'ancienne nomenclature, l'auteur appelle cette formation « *Formazione di Gallipoli* ».

les bords de la dépression, au fur et à mesure que le banc calcarénitique remonte – produisent ces tâches blanchâtres sur terrain argileux.

Une « frontière agraire »

En tout état de cause, cet ouvrage paraît trouver sa justification quelque part entre la clôture d'un grand domaine foncier et la ligne de protection, ce qui laisse le champ à un large éventail d'interprétations. En effet, si l'on s'en tient à l'étude géométrique et stratigraphique de la trame parcellaire, l'on doit, d'une part, penser à un cas – non isolé – de « fortification rapide » autour d'un domaine dans le but de s'accaparer une étendue de terres agricoles, dans le cadre des bouleversements d'une période trouble comme celle de la guerre gothique dans le deuxième quart du VI^e siècle ou de l'invasion longobarde au siècle suivant⁶²⁴.

Néanmoins, une telle lecture contraste fortement avec l'emprise forestière qui suppose un abandon des terres agricoles, à moins qu'il ne faille y voir plutôt deux étapes successives dans la transformation du paysage tardo-antique. Or, si tel était le cas, un tel ouvrage pourrait avoir marqué, au passage de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge, d'abord une limite fundiaire dans un contexte où la propriété agraire est encore dominante et coordonne l'exploitation du sol dans le secteur. Dans ce cadre agraire, la construction du *paretone* traduirait également une campagne d'épierrement massif, préalable à une mise en valeur accrue des terres, qu'on aurait alors voulu soustraire au pâturage extensif dominant durant la période antique.

Cela dit, il resterait à comprendre pourquoi le produit de l'épierrement, à quelque période qu'il ait eu lieu, a été utilisé en très grande partie sur cette limite et pas sur d'autres. Peut-être parce que il n'en existait pas d'autres ? Ou bien parce que cette limite venait délimiter, traverser ou enclore un paysage de prés extensifs et de grande propriété ? Faut-il penser, de surcroît, que l'accumulation de la caillasse sur cette seule limite, qui a été perçue comme essentielle, a été ordonnée par un centre de pouvoir, collectif, seigneurial ou étatique ? Quoi qu'il en soit, l'observation que tous les murs qui croisent aujourd'hui le *paretone* – à deux exceptions près – paraissent s'arrêter contre celui-ci abonde dans ce sens : quand le *paretone* a été érigé le parcellaire alentour devait prévoir des mailles très larges.

⁶²⁴ Voir FRANCOVICH, HODGES, *Villa to Village*, p. 11-22 ; SCHNEIDER, *Dynamiques spatiales*, p. 306.

Une ligne de démarcation ? De quels domaines, de quels territoires ?

Dans un deuxième temps, peut-être très proche de la phase susdite, le paysage autour du *paretone* apparaît se transformer en « frontière agraire », aux marges d'espaces de vie et de travail qui nous restent largement inconnus. Le *paretone* aurait alors assuré une fonction administrative et territoriale, dans un cadre politique et militaire en rapide mouvement. D'ailleurs, l'orientation générale de l'ouvrage, transversale aux deux routes est-ouest qui irriguent le secteur ne peut nous laisser indifférents sur la fonction de « barrière » qu'il a pu exercer dès que cela s'est rendu nécessaire. En admettant son prolongement jusqu'à "Monte Magalastro" et la survivance des deux habitats de "Madonna di Pasano" et "Masseria Agliano", l'on pourrait penser que ces habitats servaient de point de contrôle des routes en question et que le *paretone* permettait d'une certaine manière de mieux contrôler l'espace intermédiaire. Néanmoins, il ne s'agit nullement pour moi de fournir une vision absolument « militaire » de ce dispositif⁶²⁵. Les données disponibles renvoient plutôt à un besoin de démarcation et de contrôle, dans un secteur de toute manière marginal qui ne devait pas constituer en lui-même un attrait pour un ennemi, quel qu'il fût, mais seulement un lieu de passage qu'il convenait de surveiller, dans l'intérêt de la protection de l'arrière-pays.

Le fait d'affirmer la nature fondamentalement agraire de ce long mur n'empêche pas d'en concevoir également sa fonction de limite et même de protection dans un cadre productif et foncier qui reste à déterminer. En revanche, il me semble que toute interprétation de nature clairement défensive ou, pire, militaire bute contre l'inutilité d'une barrière longue de quelques centaines de mètres seulement et que l'on aurait pu facilement contourner, sans parler du fait que la taille de la structure n'est pas vraiment de nature à décourager des attaques. Si telle avait été la destination du *paretone* dans une phase quelconque de son histoire, il me semble que l'on n'aurait pas hésité à aller chercher un peu plus loin la matière première qui faisait – très localement – défaut pour construire également sur les sols argileux, au nord de "strada vecchia della Camarda".

En revanche, ce scénario émerge à la question générale des *agri deserti*, au passage de l'Antiquité et du Moyen Âge : faut-il voir dans ce paysage un « paysage de crise » ? Quelles raisons – politiques, démographiques, économiques – peuvent expliquer la reconquête forestière d'un secteur précédemment assujéti à une mise en valeur intensive et à la limite de la surexploitation ? Une situation de ce type a été décrite par Riccardo

⁶²⁵ Je reviendrai plus loin sur ces logiques de contrôle de l'espace, entre protection contre le banditisme et l'insécurité endémiques, d'une part, et défense militairement organisée, de l'autre, dans une large perspective méditerranéenne. Pour l'heure, voir, entre autres, DAGRON, *Guérilla, places fortes et villages*, p. 46-47.

Francovich et Marco Valenti en Toscane méridionale⁶²⁶, où le réseau d'habitats dispersés (*villae* et *vici*) est remplacé, au VII^e siècle, par une économie rurale dominée par l'élevage de cochons et ovi-caprinés, l'exploitation systématique de l'*incultum*, la réduction des cultures céréalières pour la satisfaction des nécessités locales.

À ce propos, la caractérisation détaillée du mur a clairement montré que le parement occidental est largement plus simple, moins entretenu et moins organisé que le versant oriental. Or, un tel clivage traduit la marque d'un soin, d'un besoin de surveillance et de « sécurité » qui aurait été ressenti de manière plus importante sur le flanc oriental. Certes, le *paretone* n'a pas acquis tous ses caractères à cette période, car il a pu subir plusieurs réfections. Par conséquent, cette différenciation entre les deux versants pourrait remonter à une phase récente et être donc le fait des gens et des pouvoirs qui contrôlaient le secteur situé à l'est du mur à cet autre moment.

D'ailleurs, le fait de décider s'il s'agit d'une limite de diocèse, de territoire urbain ou de tel ou tel ressort territorial byzantin ou longobard relève de la déduction plus que de l'induction et ne peut conduire, pour l'heure, à des affirmations définitives. Il n'en demeure pas moins que les dimensions de l'intervention traduisent un effort important qui vise à cristalliser de nouveaux rapports économiques, voire politiques, au début du haut Moyen Âge, et traduit une forte volonté de (ré)organisation des campagnes. Néanmoins, il ne faudrait pas quitter des yeux la logique locale d'un tel mur, qui n'a été réalisé que lorsqu'il y avait une disponibilité immédiate de pierre. Si volonté forte il y a, donc, elle ne se projette pas sur une échelle régionale ni sur un modèle de défense linéaire à petite échelle, mais apparaît plutôt centrée sur la protection d'une grande propriété ou d'un espace communautaire.

Sur le plan des connexions, il est également plausible que ce soit maintenant que *Pasano* est relié directement à *Oria* par la route qui actuellement mène à *Sava* pour ensuite « mourir » devant la petite gare ferroviaire abandonnée de *Sava* ("Staz. di Sava"). En effet, sur la base de la proposition de stratigraphie des parcellaires que j'ai proposée dans la section 6.2.1, je considère que le « parcellaire 7 », dont le morphogène doit être cet ancien axe routier atrophie *Oria-Pasano*, est postérieur aux parcellaires « 1 » et « 2 », d'époque antique, précédant, en revanche, l'orientation nord-sud (*Francavilla-Maruggio*) et est-ouest (*Tarente-Lecce*) des réseaux dominants qui sont venues la submerger et dont les morphogènes sont les centres de *Francavilla*, *Sava* et *Maruggio*, *Fragagnano* et *Manduria* (*Casalnuovo*) qui tous se développent à partir du XIV^e voire du XV^e siècle. Ainsi, dès le premier Moyen Âge – voire, au plus tard, au Moyen Âge central – l'habitat de "Madonna

⁶²⁶ VALENTI, *L'insediamento altomedievale*. Pour une présentation synthétique des évolutions régionales de l'habitat rural en Italie, entre VI^e et VIII^e siècles, voir BROGIOLO, *Risultati e prospettive*.

di Pasano" vient se positionner sur un axe SO-NE menant à Oria. L'essor d'Oria comme centre coordonnateur de ce secteur du Salento ionien, dont la réalité repose sur bien d'autres indices qui seront étudiés à la juste échelle dans les chapitres suivants, se manifeste de cette façon également à l'échelle locale.

Aucune de ces questions n'a été posée jusqu'ici pour ce secteur situé loin des grands pôles urbains – Tarente, Oria, Gallipoli – dont nous ne connaissons presque rien à cette époque. Le chapitre suivant se chargera d'apporter une nouvelle contribution à une échelle vingt fois plus vaste. Cela n'empêche pas que, progressivement, les contours de deux enveloppes territoriales se dessinent. En effet, sans vouloir rentrer d'une manière qui serait trop prématurée dans le débat de la formation des circonscriptions pastorales⁶²⁷, il me paraît clair que la constitution de bassins vivriers locaux et de systèmes urbains à moyenne échelle n'a pas attendu pour exister la mise en place des territoires paroissiaux et diocésains tels qu'on les voit constitués au XIII^e siècle. En effet, il me semble légitime d'affirmer également pour la Pouille ce qui a été dit au sujet de la Touraine : « la christianisation des campagnes et la construction des premières églises se sont insérées dans un tissu de peuplement rural déjà très dense [...]. La constitution des centres paroissiaux représente la mise en place d'un maillage territorial qui intéresse moins l'histoire de l'occupation du sol que celle de la hiérarchisation de l'habitat »⁶²⁸.

Finalement, il est bien sûr trop tôt pour lancer des propositions de définition territoriale à l'échelle de la Pouille centro-méridionale alti-médiévale, sur la base de cette étude spatiale et paysagère de 14 km² à l'ouest de Sava. Néanmoins, je crois que nous sommes bien sur la piste de ces confins, limites et territoires de Tarente et d'Oria que mentionne une charte de 803 dans les termes suivants (**doc. 27**) :

« [...] [je lègue] toutes mes possessions [...] dans les territoires de Tarente et d'Oria, c'est-à-dire les demeures à l'intérieur de ces cités, et dans les campagnes les *casali*, les fermes, les vignes, les terres, les champs, les forêts, les eaux, les arbres, les plantes fructifères et improductives [...] »⁶²⁹.

⁶²⁷ Ce débat sera repris dans le chapitre 8. Voir, pour l'heure, ZADORA-RIO (dir.), *Des paroisses*, introduction, p. 11-13, avec synthèse critique de la bibliographie spécialisée.

⁶²⁸ ZADORA-RIO (dir.), *Des paroisses*, introduction, p. 12-13.

⁶²⁹ CUOZZO, MARTIN, *Documents inédits*, n. 30, p. 162-164 ; MARTIN *et al.*, *Regesti*, 530, p. 274, 836, p. 413. « [...] *de omnibus rebus meis [...] in Tarantinis, vel in Orietanis finibus, idest casis infra ipsas civitatibus, et de foris casalibus, casis, vineis, territoriis, campis, silvis, aquis, arboribus, pomis fructiferis atque infructiferis [...]* » (Voir Volume 2, p. 74, Doc. 27, l. 33-35) (traduction Giovanni Stranieri).

6.3.4 La dominante oléicole à partir du Moyen Âge central

Un paysage nouvellement exploité

Les indices issus des fouilles sur le *paretone*, au lieu-dit "Camarda", signalent une emprise agricole croissante au Moyen Âge central, puis au bas Moyen Âge. En effet, le *paretone* semble maintenant être entouré d'un paysage nouvellement investi par l'agriculture, sous la forme d'une oléiculture aux dimensions importantes. Cette organisation agraire fait penser à une *consolidatio fundorum*⁶³⁰, c'est-à-dire une restructuration du paysage agraire, probable conséquence du changement des rapports de propriété⁶³¹. Faut-il penser qu'à cette époque le *paretone*, tout en continuant à exercer sa fonction de barrière linéaire, contribue à enclore un grand domaine agraire, un *praedium* ou une *villa/curtis* alti-médiévale ? D'autre part, peut-on évoquer des changements climatiques justifiant ces changements d'affectation des sols environnants ? Ce qui est certain, c'est que nous disposons d'un reflet de l'organisation de l'espace sans avoir d'informations fiables sur l'habitat et ses occupants⁶³².

Un tel scénario ne surprend plus depuis que diverses enquêtes paléoenvironnementales menées à l'échelle régionale en ont constaté la récurrence. Les équipes de Paul Arthur et Girolamo Fiorentino ont, en effet, montré – tant autour des Laghi Alimini (Otrante – Lecce) que sur le site du village abandonné d'Apigliano (Lecce) – que le Salento est investi par une culture extensive de l'olivier à l'horizon du VIII^e siècle⁶³³. Jean-Marie Martin a par ailleurs mis en évidence, sur la base de la documentation écrite, les progrès de l'oléiculture autour de Bari à partir du X^e siècle. Au XII^e siècle, l'olivier devient même la culture dominante dans ce secteur, dans un cadre spéculatif⁶³⁴.

L'organisation de l'espace

Sans rien connaître au régime foncier de l'époque en question, il est néanmoins possible d'affirmer que la trame parcellaire évolue à cette même époque dans le cadre précédent, car aucun conflit de formes n'est observable. Le *paretone* joue donc sans

⁶³⁰ TOUBERT, *Dalla terra ai castelli*, p. 73.

⁶³¹ Voir FELLER, *Enrichissement, accumulation* ; *ID.*, *Les limites*, p. 99.

⁶³² SCHNEIDER, *Dynamiques spatiales*, p. 306.

⁶³³ DI RITA, MAGRI, *Holocene drought*, p. 301 ; ARTHUR *et al.*, *Roads to recovery* ; *ID.*, *Economic Expansion* ; *ID.*, *Per una carta archeologica*.

⁶³⁴ MARTIN, *La Pouille*, p. 97, 306-309, 343-347.

conteste le rôle d'axe directeur de la trame parcellaire, qui paraît le respecter sans exception. En effet, à chacune des nombreuses intersections que cet axe nord-sud forme avec d'autres limites, l'impression que l'on retire de la lecture du terrain est bien que les autres axes se sont adaptés au parcours du *paretone*, qui paraît donc les précéder pour trois raisons : premièrement, car l'étendue de cet axe nord-sud dépasse de loin la longueur des axes transversaux ; deuxièmement, puisque les changements d'orientation de cet axe semblent conditionner l'orientation générale du parcellaire alentour ; troisièmement, parce que très rares sont les chemins de campagne qui passent outre la présence de cette barrière, même aux endroits où elle est peu monumentale ; enfin, parce qu'à chaque intersection les murs qui matérialisent ces différentes limites transversales s'arrêtent contre le *paretone*, tandis que celui-ci continue de suivre son tracé.

Ensuite, la relation entre l'habitat de *Pasano* et le *paretone* dans cette phase constitue une question problématique. Qu'il soit en continuité avec un habitat d'époque romaine ou qu'il traduise une réoccupation d'un site abandonné depuis la fin de l'Antiquité, le village médiéval (*casale*) de *Pasano* se situe au carrefour entre la voie de communication Lizzano-Uggiano, héritée de l'Antiquité, et le *paretone* "Magalastro"- "Masseria Agliano". Resterait à savoir si le *paretone* passait, au premier Moyen Âge, sur le site déserté d'un habitat rural antique ou si, cet habitat continuant d'exister, le *paretone* l'englobait dans son tracé et dans son dispositif de protection et démarcation territoriale, auquel cas *Pasano* se configurerait comme un site député au contrôle de la voie et du *paretone* en même temps.

Le développement postérieur de cette situation, avec la fixation sur le tracé du *paretone* des limites diocésaine et seigneuriale entre Tarente et Oria – attestées à partir du XIV^e siècle (voir chapitre 4) –, configure par ailleurs *Pasano* comme un village-frontière. En effet, si l'église de cet établissement est comprise dans le territoire du seigneur d'Oria, ses terres et, plus tard, la « *torre di massaria seminaria* » restent visiblement dans celui de Tarente (**doc. 52**). Encore à la fin du siècle suivant, la *Platea del feudo di Oria* (**doc. 55**) précisera que le *paretone* passe 10 pas (17 m) « *a levante* » de l'église – sans aucun doute il faut lire « *a ponente* » – séparant ainsi les portions des *feudi* d'*Aliano* et *Pasano* incluses dans la *foresta di Oria* de celles qui en sont exclues. Ce caractère « frontalier » du village médiéval de *Pasano* ne fait que confirmer – si besoin en était – le caractère de zone de transition de ce secteur. De ce village, centré sur l'église, comme le montrent les résultats des prospections au sol, le *paretone* paraît constituer un ouvrage de protection directe face à des dangers venant de l'ouest. Or, compte tenu de la datation du *paretone* et de l'évolution du paysage végétal et même en l'absence d'attestations sûres sur l'habitat, il est tout à fait plausible qu'une telle situation dure depuis le haut Moyen Âge.

Un nouveau réseau d'habitats. Un système de peuplement ?

Outre les indices factuels d'occupation à *Pasano* et *Aliano* qui ont été amplement commentés plus haut, les alentours de trois *masserie* comprises dans le territoire de Sava ont livré des indices d'occupation pour le bas Moyen Âge. À "Masseria le Monache" (**doc. 131 - EA 37**) ont été collectés en prospections des tessons de *protomaiolica*, de céramique *invetriata* et de *dipinta a uccelli* qui suggèrent la présence d'une petite communauté à partir du XIII^e siècle⁶³⁵. À proximité de "Masseria le Petrose" (**doc. 131 - EA 39**), un acte notarié de 1590 mentionne la vente d'une « *masseria con corti, giardino, numerosi terreni, pozzi e cisterne detta "delle Petrose"* » et « *sita in feudo Pasani* »⁶³⁶. Compte tenu de sa position au carrefour de la voie Lizzano-Uggiano et de la voie Francavilla-Sava-Maruggio, génératrice du « parcellaire 3 » au bas Moyen Âge, il n'est pas à exclure que ce site aint été habité par une petite communauté rurale à cette époque. Enfin, à "Masseria la Grava", si le mobilier médiéval est inexistant (**doc. 131 - EA 38**), la tour à plan carré réutilisée comme pigeonier (**doc. 133 - 767**) est bien trop massive et pourvue d'aménagements défensifs pour avoir été conçue pour cette seule besogne. De plus, la description de Masseria la Grava dans le *Catasto onciario del feudo di Sava* (1742) (**doc. 131 - EA 42**) mentionne la présence dans la *masseria* d'une « *cappella antica ed effigie di S. Apollonia* ». Or, ce culte, bien attesté dans le Salento méridional tout au long du bas Moyen Âge avant de tomber en désuétude après la Contre-Réforme, constitue un indice supplémentaire en faveur de l'hypothèse d'une occupation médiévale de ce site.

De plus, un reflet indirect d'un semis de peuplement plutôt dense et d'une prédominance de l'habitat rural dispersé dans le futur territoire communal de Sava et ses alentours nous est offert par la documentation écrite de la fin du Moyen Âge et des débuts de l'époque moderne. En effet, les documents mentionnent bon nombre de *feudi abbandonati* ou *casalia dishabitata*, tels, pour le seul territoire actuel de Sava, *Pasano*, *Agliano*, *Alvaro* et Sava⁶³⁷. Si les deux premiers de ces villages sont bien localisés et désormais relativement bien caractérisés, aucune des identifications proposées par la littérature archéologique avec *Alvaro* ne dispose d'une assise solide. Quant à Sava (**doc. 131**

⁶³⁵ Le site est également mentionné dans la documentation du XVI^e siècle : voir AIRÒ, *Università, baroni, chiese*, p. 283-285.

⁶³⁶ ALFONZETTI, FISTETTO, *I protocolli dei notai*, p. 212, n° 13. Voir aussi AIRÒ, *Università, baroni, chiese*, p. 283-285.

⁶³⁷ Archivio di Stato de Naples, *Diversi della Sommaria, Quinternioni, I, fol. 193, anno 1454* : « [...] *sub certo feudali servizio seu hadoa ipsi nostre Curie prestando Casalia Pasani, Save, Agliani, et Alvari nunc inhabitata sita et posita in provincia et in iustitiaratu terre Idroni* [...] ». Ces registres ont été publiés par le père Primaldo Coco (*Cenni storici*, App. doc., 6, p. 339-342). Voir aussi AIRÒ, *Università, baroni, chiese*, p. 283-285.

- EA 36), il paraît assez probable qu’il faille identifier le village de *Silve* mentionné en 1378 par le *Cedolaria Terre Idroni* avec un petit habitat rural qui a précédé la mise en place de la ville moderne à partir du XV^e siècle⁶³⁸. À ce propos, quelques signalements isolés et très mal documentés affleurent dans la bibliographie locale concernant la découverte de deux hypogés qui ont été considérés comme des églises rupestres⁶³⁹.

Par ailleurs, il me semble que cette mise en culture oléicole à laquelle on assiste autour du *paretone* étaye ultérieurement l’hypothèse d’une continuité d’occupation sur les sites d’ "Aliano" et "Pasano". Pour ce qui concerne *Aliano*, il serait alors plausible qu’il ait polarisé au Moyen Âge central un finage qui pourrait correspondre approximativement à l’emprise du « parcellaire 1 », voire également à celle des parcellaire « 5 » et « 6 », fondamentalement isoclines. Cela correspond au quart nord-ouest de l’actuel territoire communal de Sava, qui l’a absorbé à la fin du Moyen Âge. Quant au finage de *Pasano*, il pourrait correspondre approximativement au « parcellaire 2 ». Plus tard, cet espace apparaît singulièrement placé à cheval du *paretone* et divisé entre deux juridictions civiles et diocésaines, comme on le voit en 1324 dans les *Rationes decimarum* pour la limite de diocèse et à partir du XV^e siècle pour la limite administrative entre les territoires des cités de Tarente et d’Oria. Nous ne disposons d’aucune source écrite qui atteste d’une telle situation au Moyen Âge. Or, tant la datation archéologique de la mise en place du *paretone* que les indices disponibles sur l’occupation du site de *Pasano* à partir du XI^e siècle voire précédemment portent à croire qu’une telle situation puisse remonter assez loin.

Ces deux établissements ruraux constituent, me semble-t-il, le type même de l’occupation d’un même site attestée sur plus de deux millénaires, à l’exception des VII^e-XI^e siècles. Or je crois que la probabilité que cette lacune soit due essentiellement à l’absence de mobilier diagnostique est très élevée, même si la continuité d’occupation a pu s’opérer sous des formes considérablement différentes. D’ailleurs, partout dans le Salento, dès que l’on a commencé à constituer un référentiel typochronologique pour la céramique du haut Moyen Âge, la prospection a entrepris d’identifier des occupations pour cette période.

Ensuite, la restructuration de cet espace agraire au haut Moyen Âge est venue surimposer le *paretone* en tant que signe d’une limite qui dépasse largement l’échelle de ces deux petits habitats ruraux et qui n’aurait, de toute manière, aucun sens à leur échelle puisqu’il coupe plutôt qu’enclure leurs finages. Cette limite coïncide avec la carte des

⁶³⁸ *Registri Angioini*, n. 373, fol. 99 r : « *Domina Iovanna de Bello loco pro casali Passani Casalis Allani et Silve miles 1 unc. 10 1/2* ». Ces registres ont été publiés par Primaldo Coco (*Cedularia Terrae Idroni*, p. 24, 36-37, 39).

⁶³⁹ LOMARTIRE, *Sava nella storia*, p. 16.

diocèses apuliens reconstituée par Domenico Vendola sur la base des *Rationes decimarum* de 1310 et de 1324 ainsi qu’avec la frontière entre les seigneurs de Tarente et d’Oria autour de 1420. Cependant – je trouve parfaitement convaincants les réflexions à ce sujet de Cosimo Damiano Poso, qui a dépouillé des centaines de documents du XI^e et du XII^e siècle⁶⁴⁰ –, ces limites diocésaines puis seigneuriales du bas Moyen Âge héritent le plus souvent des limites diocésaines et comtales d’époque normande. Si ma lecture diachronique des parcellaires (**doc. 104 – b**) est juste, l’axe Oria-Sava-Pasano, qui génère le « parcellaire 4 », pourrait remonter justement au haut Moyen Âge, témoignant de la « capture » de Pasano de la part d’Oria. À ce moment, un nouveau pôle urbain dominant viendra alors pousser son influence sur des terres qui se plaçaient plutôt parmi les marges agraires de la riche plaine orientale de Tarente jusqu’à la fin de l’Antiquité et que leur nouvelle vocation oléicole rendait désormais autrement attrayantes.

En conclusion, on est en droit d’envisager une structuration territoriale progressive, tout au long du haut Moyen Âge, qui change fondamentalement la nature de l’espace agraire marginal qui avait été exploité pendant toute l’Antiquité par deux modestes habitats ruraux. À partir de la construction du *paretone*, entre le VII^e et le IX^e siècle, une logique de séparation semble s’imposer, sur un axe nord-sud reliant "Masseria Agliano" au "Monte Magalastro", au beau milieu des parcellaires « 1 » et « 2 », sans pour autant en perturber l’orientation originelle. Nous aurons encore la possibilité d’épiloguer quant à la fonction et au sens d’une telle délimitation qu’il sera plus pertinent d’envisager dans un périmètre supérieur. Dès maintenant, en revanche, je constate que la force de cette délimitation ne va pas cesser de croître tout au long du Moyen Âge, jusqu’à commander le redéploiement définitif du réseau d’habitat à l’échelle locale avec la concentration du peuplement autour de l’unique habitat de Sava, dont ce secteur devient la marge occidentale.

6.3.5 À la fin du Moyen Âge, une forte emprise agricole

Une emprise agricole croissante

J’ai exposé précédemment les indices matériels et textuels relatifs à l’utilisation des ressources et à la mise en valeur agricole du territoire de Sava au début de l’époque moderne. Globalement, la nouveauté de cette nouvelle phase est la forte et inédite emprise céréalicole qui caractérise ces terroirs. Sans pouvoir être complètement affirmatif, il me semble évident qu’en dépit de l’abandon des deux villages, le secteur compris entre

⁶⁴⁰ POSO, *Il Salento normanno*, p. 11-16, 36-44, p. 129, fig. 1.

Pasano et *Aliano* a dû continuer d'attirer l'exploitation agricole, compte tenu des qualités du sol et de la proximité des deux centres de peuplement d'époque moderne de Sava et de S. Marzano.

D'autre part, mes sondages au lieu-dit "Camarda" ont bien documenté la réfection du *paretone* à partir du XVI^e siècle, comme le démontre, entre autres, un fragment de céramique *graffita policroma* trouvé sous le parement ouest (voir chapitre 5). Or cette réfection ne peut qu'être vue à la fois comme le résultat d'une nouvelle phase d'épierrement préalable à une mise en valeur agricole et comme une volonté de préciser la délimitation des terres, ce qui révèle également leur valorisation. De même, l'ouverture à ce même horizon ou du moins la reprise de la fréquentation du chemin vicinal de "Camarda", évoquée dans le chapitre 5, corrobore ultérieurement ce cadre d'une mise en valeur accrue de ce secteur.

Il est donc assez probable que la plupart des grands murs pierriers qui marquent actuellement certains tracés des parcellaires « 1 » et « 2 » aient été bâtis à cette époque, afin d'enclorre les propriétés et notamment les labours et les prés de ces domaines agraires⁶⁴¹. Au moins jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, c'est un paysage de grandes parcelles et encloses de grands murs pierriers, autour de *masserie* dépendantes des propriétaires fonciers urbains, qu'il faut évoquer pour ce secteur. Ces *masserie* sont régulièrement dites « *seminatorie* » et « *di campo* » dans la documentation contemporaine : leur affectation principale est donc bien la céréaliculture extensive.

En revanche, dans le courant du XVII^e siècle se multiplient, partout dans la région, les moulins à huile (*trappeti*), placés dans les enceintes des *masserie* et des villes, en parallèle d'une nouvelle phase à dominante oléicole qui ne s'est plus démentie, en dépit des grands bouleversements qui interviennent aux XIX^e-XX^e siècles dans le régime foncier. Cette nouvelle expansion oléicole se fait aux dépens des derniers îlots de végétation spontanée qui avait survécu à l'emprise céréalicole des siècles précédents. Par exemple, les terres situées au sud de "Monte Magalastro" sont massivement converties de l'*incultum* à l'oléiculture après l'acquisition des terres de Torricella par la famille Muscettola, en 1683⁶⁴². La construction ou la réfection du monumental mur pierrier – dit localement « *Paretone del diavolo* » – qui fait encore office de mur de terrassement, entre "Masseria Celidonia" et "Monte Magalastro" et dont on peut supposer qu'il s'étendait au-

⁶⁴¹ Pour un parallèle intéressant, dans un autre contexte géographique et historique, voir les murs bâtis à l'époque moderne pour séparer de grands domaines fonciers dans le Peak District, en Angleterre, qui ont fait l'objet d'une étude magistrale de la part de Richard Hodges (*Wall-to-Wall History*, p. 23-27).

⁶⁴² VISCEGLIA, *Formazione e dissoluzione*, p. 596-614.

delà de la route départementale Sava-Torricella (toponyme "il Paretone") pourrait également remonter à ce même moment (**doc. 134 – EA 816**).

Puis, tout change avec les réformes agraires qui ont été plusieurs fois évoquées : l'émiettement de la propriété, relatif et progressif jusqu'en 1950, puis sans frein, est responsable de la mise en place d'une trame parcellaire dense marquée par des centaines de murets simples en pierre sèche, partout sauf sur les sols argilo-calcaires. De fait, une telle trame se moule dans les orientations générales du parcellaire transmises dès l'Antiquité et épousées tant par le *paretone* au haut Moyen Âge que par les grands murs pierriers plus tard. Les choix culturels des deux derniers siècles mènent à l'abandon progressif d'une céréaliculture non rentable et d'un pastoralisme archaïque. Ainsi, se met en place la biculture actuelle qui affecte les sols les plus arides à l'olivier et les sols les plus riches à la vigne. L'épierrement est également à l'origine des dizaines de *pagliaroni*, *pagliare* et *casili*, les abris rustiques en pierre sèche qui foisonnent sur les calcaires ainsi que des enveloppes extérieures en pierre qui revêtent bien souvent les petites maisons rustiques en moellons du XX^e siècle.

Les seules zones qui échappent à cette destination culturelle, au nord-ouest, se trouvent vers Fragagnano, où l'altitude remonte et le substrat affleure partout : ici prévaut encore de nos jours l'*incultum* ou alors on pallie avec l'apport massif de sol cultivable alloène.

En définitive, dans la seconde moitié du XX^e siècle, le régime de petite propriété génère le parcellaire dense marqué de petites clôtures qui calque et assure la conservation massive d'un parcellaire dense et varié qui est le résultat d'au moins 2500 ans d'aménagement du territoire, d'occupation et d'utilisation des ressources. Même les grands travaux rendus possibles par le développement technologique du dernier siècle n'ont pu amener à la disparition des grands murs pierriers et du *paretone*, même s'ils les ont parfois mutilés. En effet, le *paretone*, qui s'étend encore en 1791-1806 (**doc. 55**) entre *Pasano* et "Monte Magalastro" a aujourd'hui entièrement disparu au sud de *Pasano*. Il a été sacrifié à la petite propriété, aux besoins d'accès direct à une multitude de petites propriétés privées par des moyens de transport motorisés et exploité comme carrière de pierre pour les fours à chaux et la construction des chaussées routières⁶⁴³.

⁶⁴³ On se souviendra, à ce propos, des conditions de la découverte du trésor monétaire de "Morfitta". De plus, à l'occasion de mes prospections préalables aux sondages menés au lieu-dit "Camarda", j'ai recueilli le témoignage suivant : dans les années 1960, le *paretone* a été affecté pendant quelques semaines par une entreprise qui transformait la caillasse en gravier ou bien la brûlait dans de rudimentaires fours à chaux. Cela explique les nombreuses pierres brûlées visibles dans les champs alentours. Je remercie M. Antonio Mariggìo (âgé d'environ 70 ans), propriétaire de la parcelle située à l'ouest du *paretone*, dans le secteur du sondage de 2005, pour ces informations.

Pour un réel bouleversement, à l'extrême sud du secteur étudié, il a fallu attendre les travaux insensés réalisés à partir de 1984 au sud de "la Foggia" pour le passage d'une canalisation hydraulique destinée à transporter les eaux accumulées dans le barrage "Pappadai" (Monteparano, Tarente) vers le secteur de l'Arneo, pour servir à l'irrigation agricole et autres usages industriels⁶⁴⁴.

Les paysans à la marge des agrovilles

On l'a vu, *Aliano* et *Pasano* ont dû être abandonnés à la fin du XIV^e siècle ou au plus tard dans la première moitié du siècle suivant, ce en quoi les données archéologiques et les attestations écrites sont parfaitement concordantes (**doc. 113 - c**).

Àu même moment, située sur l'axe routier *Pasano-Oria*, Sava fait son apparition dans les archives et se configure bientôt comme le nouveau pôle unique ou converge la population des campagnes proches vers l'ouest et le sud, tandis que plus à l'est ce mouvement de concentration de l'habitat profite à *Casalnovo* (aujourd'hui Manduria). Au XV^e siècle, cependant, le réseau d'habitat se réorganise encore lentement et on voit Sava se dépeupler et repeupler à plusieurs reprises : attesté sous la forme « *Silve* » en 1378, non mentionné par le *Liber focorum Regni Neapolis* au milieu du XV^e siècle, cité parmi les « *Casalia Pasani, Save, Agliani, et Alvari, nunc inhabitata* » en 1454, Sava ne prend son essor définitif qu'au début du XVI^e siècle, comme l'attestent en 1509 la convention avec le baron Stefano Mayro (**doc. 44 ; doc. 131 - EA 36**) et la supplique adressée au roi au sujet des contrat de *villanaggio*⁶⁴⁵.

Parallèlement, au cours du XV^e siècle, l'on assiste à l'essor de *Casalnovo*. Comme on le verra dans le chapitre suivant, ce *casale* se développe sur un rythme exponentiel au début de l'époque moderne : il polarise un grand espace agraire et devient une *terra murata* à l'intérieur de laquelle il attire la quasi-totalité de la population rurale qui habitait les *casalia* aux alentours, assumant ainsi l'aspect de la plus typique des agrovilles méditerranéennes. L'agroville est désormais établie comme l'outil de gestion global d'un précapitalisme agraire dominé par les seigneurs et relativement planifié par les intérêts de la capitale vice-royale⁶⁴⁶.

⁶⁴⁴ Ces travaux n'ont jamais été achevés, si bien que cet « ouvrage » est allé rejoindre la triste collection des grands travaux inaccomplis, dévoreurs de ressources, d'espaces et de paysages dont l'Italie, notamment méridionale, a le secret.

⁶⁴⁵ AIRÒ, *Università, baroni, chiese*, p. 281-282.

⁶⁴⁶ VISCEGLIA, *Territorio*, p. 211-213 ; DELILLE, *Famille et propriété*, p. 140-170 ; LABROT, *Quand l'histoire murmure*, p. 381-412.

Tandis que *Casalnuovo*, Francavilla et, bien sûr, Oria polarisent l'essentiel de la production, tant pour la consommation que pour la redistribution à l'échelle régionale, Sava se situe plus bas dans la hiérarchie, en tant que centre coordonnateur local. En même temps, la *masseria* – jusque-là gérée le plus souvent en tant que propriété privée de *massarii* résidents et exploitants à la fois – s'impose définitivement comme l'unité coordonnatrice d'un espace agraire désormais dominé par cette même seigneurie latifundiaire qui réside en ville ainsi que par les grands patrimoines ecclésiastiques⁶⁴⁷.

Dans ce cadre économique et social, désormais placé aux confins de Sava et du nouveau village de S. Marzano (**doc. 131 – EA 8, 9, 12**) et, à moyenne échelle, dans l'ombre de *Casalnuovo* et Francavilla, notre secteur ne présentera plus, jusqu'à nos jours, d'habitat groupé. Néanmoins, les sites de *Pasano* et *Aliano* ne sont pas entièrement désertés puisqu'ils survivent comme *masserie*, au centre de petits domaines agraires appartenant à des seigneurs ruraux qui résident à Sava et à *Casalnuovo*. Ce processus illustre parfaitement le déroulement de la transition, classique dans la région, du *casale* – petit établissement rural habité par quelques dizaines de groupes familiaux – vers la *masseria* – domaine agraire appartenant à des propriétaires (laïcs ou religieux) établis en ville, où ils recrutent la main-d'œuvre journalière nécessaire, et géré sur place par une famille de fermiers.

Cette continuité de l'occupation sous d'autres formes a été sans doute favorisée par la pérennité de la voirie. À ce sujet, c'est à ce moment que l'importance accrue de *Casalnuovo*, sur l'itinéraire historique allant de Tarente vers le Salento méridional ionien, stimule la construction d'une nouvelle route qui traverse le nouveau centre de Sava jouxtant son château et son église (**doc. 128 – d**). Cette route relève de toute évidence d'une conception moderne, ce que trahit le fait qu'elle ne traverse pas le centre ancien des habitats concernées, à l'exception de *Casalnuovo*, mais qu'elle poursuit une logique propre de liaison principale entre Tarente et Lecce par *Casalnuovo*, qui devait être le seul centre d'importance présent à l'époque de sa construction. Par exemple, jusqu'aux années 1960 et l'explosion urbanistique de cette époque, un habitat comme Fragagnano se situait en marge de cette artère régionale.

Les paysans à la marge des circonscriptions seigneuriales et citadines

Au tournant du XV^e siècle, les campagnes à l'ouest de Sava se vident définitivement de leurs habitants tandis qu'elles sont soumises à une emprise agricole sans

⁶⁴⁷ Voir, entre autres, MASSARO, *Territorio, società e potere* ; LABROT, *Quand l'histoire murmure*, p. 201-221.

précédent. De fait, ce qui, de prime abord, peut apparaître comme un paradoxe, traduit un phénomène de concentration définitive de l'habitat qui est fonction de choix économiques et d'un contrôle seigneurial chaque jour plus fort sur les hommes et sur la terre, comme on le verra plus tard.

Les attestations matérielles et écrites, qui sont désormais assez nombreuses, reflètent l'intérêt accru d'un secteur où il s'avère nécessaire de tracer ou de retracer très clairement les confins entre les juridictions centrées sur Tarente et leurs homologues centrées sur Oria. C'est dans ce cadre, nous l'avons déjà vu, qu'ont été rédigés les plus anciens documents mentionnant le *paretone* qui s'étend entre "Monte Magalastro" et "Masseria Agliano".

Ces différents documents corroborent dans leur ensemble un même scénario dans lequel aux droits des *universitates* se superposent les droits revendiqués par les seigneurs, avec le résultat d'un écrasement des petites communautés rurales et de leurs droits collectifs sur des terres autrefois considérées comme marginales. Dans cette première dimension « horizontale » du conflit, les intérêts des représentants des *universitates* et ceux des seigneurs de Tarente, d'une part, et d'Oria, d'autre part, se trouvent coïncider, aux dépens des paysans, désormais transformés en force de travail concentrée en ville et privés de tout droit d'usage sur ce qui constituait autrefois les terres communes. À cela s'ajoute un autre conflit, pour ainsi dire « vertical », où les élites citadines, le seigneur féodal ainsi que l'évêque d'Oria ne cessent de vouloir limiter les droits des élites et des autorités de Tarente, que la puissante seigneurie des Orsini a fortement renforcés et élargis aux XIV^e-XV^e siècles⁶⁴⁸.

Comme le montre également la généralisation de *l'apprezzo* des biens seigneuriaux à l'occasion de la vente d'un fief, le cas de Sava, *Pasano* et *Aliano* au seuil de l'époque moderne est un bon exemple du changement définitif de la nature des institutions féodales en Italie méridionale. En effet, à l'époque moderne, celles-ci deviennent l'instrument essentiel d'acquisition et gestion des patrimoines et des revenus de la part des seigneurs. En tant que telles, elles servent de moyen pour dominer le marché de la terre, dans lequel il ne reste plus aucune place pour les droits d'usage sur les terres communes, qui sont systématiquement réservées à l'usage exclusif du seigneur (*difese et chiuse*)⁶⁴⁹.

La lecture de ces documents couplée à l'analyse régressive des formes du paysage et de l'organisation spatiale nous autorise, me semble-t-il, à caractériser le territoire de

⁶⁴⁸ Il me semble que le cas d'Oria se prête bien à la même analyse que Maria Antonietta Visceglia a proposée pour un certain nombre d'*universitates* situées à l'ouest de Tarente (VISCEGLIA, *Territorio*, p. 213-214).

⁶⁴⁹ Voir LABROT, *Quand l'histoire murmure*, p. 3-4 ; DELILLE, *Famille et propriété*, p. 2-10, 425.

l'ancien village de *Pasano* – désormais partie intégrante de celui de Sava – comme un exemple classique de territoire de confins⁶⁵⁰. Il s'agit, en effet, d'un espace où, à l'époque moderne, l'église et la *masseria* appartiennent à deux juridictions différentes : le *paretone* ne constitue donc pas la limite occidentale du finage de *Pasano*, qu'il traverse, en revanche, le coupant en deux parties. Plus au nord, la situation d'*Aliano* est exactement la même. Pendant plusieurs siècles, les finages des villages désertés de *Pasano* et d'*Aliano* semblent donc avoir joué un rôle d'interface, d'espace conflictuel, de confins contestés. Dans un tel espace, la conservation différentielle du *paretone* – qui ailleurs est déjà largement en ruine en 1669 – n'est que le symptôme – la « cicatrice » en quelque sorte – de la longue contestation de la limite entre les deux circonscriptions de Tarente et d'Oria qui, localement, se joue sur la « peau » de deux anciens finages villageois⁶⁵¹.

Par ailleurs, la datation proposée de la construction du *paretone* au premier Moyen Âge se configure comme un *terminus ante quem* pour la constitution de ces deux finages. Comment imaginer, en effet, qu'ils se soient constitués en ignorant la présence d'une telle barrière physique et surtout la limite foncière et/ou administrative que celle-ci marquait localement ? Beaucoup plus tard, l'absorption au XV^e siècle des populations de *Pasano* et *Aliano* par Sava et l'abandon des deux habitats ruraux entraîne le rattachement de leurs finages à celui de Sava. Ainsi, à la fin du XVI^e siècle, le contrat de mariage (*capitoli matrimoniali*) passé en 1593 entre Ippolita Prato, baronne de Sava, et Ieronimo de Bazan, parle de « [...] son *casale* de Sava avec ses *feudi inhabitati* de Agliano et Pasano [...] lesquels *casali e feudi* sont situés près du territoire du *casale* de Uggiano Montefusco, près du territoire de Lizzano et autres confins [...] »⁶⁵². L'année suivante, l'acte stipulant l'affermage (*arrendamento*)⁶⁵³ pour trois ans de la baronnie de Sava – avec le droit de collecter l'impôt et de rendre justice – de la part des seigneurs susdits à Mario Tarallo de Lecce (doc. 49) mentionne : « [...] le château susdit de Sava et les *feudi* dénommés Agliano

⁶⁵⁰ Voir ZADORA-RIO, *Habitat et territoires*, p. 115-117.

⁶⁵¹ Voir, à ce propos, LÉVY, LUSSAULT (dir.), *Dictionnaire de la géographie*, s.v. « confins » : « [...] un conflit qui a obligé les parties à composer et à s'accorder sur un tracé des limites. [...] Paradoxalement, le tronçon contesté est celui qui est le plus vite rigidifié mais son existence n'implique nullement que l'ensemble du territoire paroissial soit aussi précisément délimité ». Sur la relation complexe et changeante entre peuplement, réseau d'habitat et réseau féodal, à partir de l'époque normande, voir VALLONE, *Terra, feudo, castello*, p. 406-422.

⁶⁵² Archivio di Stato de Lecce, *Atti notarili, notar Pandolfi*, anno 1593, vol. n° 5906, fol. 175. Je reprends la transcription de ce document telle que l'a publiée Primaldo Coco (*Cenni storici di Sava*, p. 76, App. doc., X, p. 354-362.

« [...] *Lo suo casale di Sava con li feudi inhabitati di Agliano e Pasano [...] li quali casali e feudi sono juxta lo feudo dello casale di Uggiano Montefusco, iuxta lo feudo di Lizzano et altri confini [...]* » (traduction Giovanni Stranieri).

⁶⁵³ Sur la généralisation de l'*arrendamento* dans le vice-royaume de Naples au XVII^e siècle, voir SABATINI, *Collecteurs et fermiers des impôts*.

et Pasano situés dans la province de Terre d’Otrante, près du territoire d’Uggiano, de celui de *Casale novum*, des territoires de Fragagnano et de *Lizano* et autres confins [...] »⁶⁵⁴.

En conclusion, tout au long de l’époque moderne, la coïncidence entre cette trame des territoires villageois et l’échelon supérieur des circonscriptions citadines et seigneuriales n’est pas parfaite. En effet, le territoire de Sava s’étend à cheval de la limite de diocèse, de cité et de seigneurie. Il partage ce sort avec les territoires de S. Marzano, au nord, et ceux de Torricella et Maruggio, au sud, tous traversés par la limite de diocèse et de juridiction citadine. La *platea del Feudo di Oria*, datant entre 1791 et 1806, dont nous avons déjà commenté plusieurs extraits dans le chapitre 4, le montre très clairement encore quelques années avant la fin de l’Ancien Régime⁶⁵⁵ (doc. 55).

Ce « conflit de formes » ne prendra fin qu’avec l’abolition des anciennes circonscriptions « féodales », après la conquête napoléonienne du royaume des Deux-Siciles. À partir de 1806, la totalité du territoire communal de Sava, dans ces limites actuelles, formera alors avec Torricella, Monacizzo, Fragagnano et S. Marzano le *circondario* de Sava, entièrement compris dans le *distretto* de Tarente qui appartient à son tour à la *provincia* de Terre d’Otrante. L’organisation administrative centrale du territoire national duosicilien remplace et annule le vétuste millefeuille d’Ancien Régime.

C’est donc un seul et même mouvement qui explique l’évolution de l’organisation spatiale et de l’utilisation du sol à l’ouest de Sava entre le bas Moyen Âge et l’époque moderne. Des habitats ruraux sont abandonnés et leurs finages sont annexés aux centres de peuplement qui ont été choisis par l’élite seigneuriale pour devenir des agrovilles méditerranéennes paradigmatiques. Celles-ci croissent rapidement en taille et en population, laquelle réside désormais à l’ombre des palais baronniaux, se transformant en main-d’œuvre nombreuse et corvéable à merci. La féodalité achève sa mue, ancrant

⁶⁵⁴ Archivio di Stato de Lecce, *Atti notarili, notar Palma*, anno 1594, Vol. n° 5930, f° 59 v°.

« [...] *castrum predictum Savae feuda nuncupata Agliano et Pasano sita et posita in provincia Hidruntina iuxta feudum Uggiani, foedum Casalis Novi, Fragagnani foedum Lizani et alios confines [...]* » (voir Volume 2, p. 106, doc. 49, l. 13-20) (traduction Giovanni Stranieri).

⁶⁵⁵ Archivio di Stato de Naples (*Intendenza generale degli Allodiali, série II [1791-1806], fol. 90-111 : Platea Originale del Real Feudo di Oira*).

« [...] *con restare inclusa e compresa in detta Foresta poca porzione del predetto feudo di San Marzano [...] ed in tutto detto cammino infino a detta Chiesa di Pasano, resta sempre a man sinistra incluso in detta Foresta parte del territorio di Sava, dove sono comprese le porzioni delli suddetti feudi di Agliano, e Pasano con confinarli dalla man dritta da Ponente quella porzione del territorio di Sava esclusa da detta Foresta, nella quale vanno incluse le restanti porzioni delli suddetti feudi di Agliano e Pasano [...] e subentra il feudo di Torricella parte del quale sta inclusa in detta Foresta e parte esclusa [...] Masseria di Tremula, dove principia quella porzione inclusa nella Foresta del feudo di Maruggio [...]* » (voir Volume 2, p. 126-128, doc. 55, l. 281-333 [*passim*]) (traduction Giovanni Stranieri)

solidement et pour des siècles son pouvoir au monopole du marché de la terre et de la main-d'œuvre.

Enfin, si nous avons entrepris l'étude du secteur à l'ouest de Sava en raison de la présence du *paretone* et de son potentiel heuristique présumé, au fur et à mesure, cet espace s'est révélé paradigmatique pour la compréhension des conflits juridictionnels et la superposition imparfaite des formes spatiales du pouvoir, tout au long du Moyen Âge et jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Il est grand temps de vérifier ces scénarios en les insérant dans un cadre trente fois plus ample, à l'échelle du secteur « Oria sud » (401 km²), puis dans une perspective d'histoire régionale, à l'échelle du diocèse d'Oria-Brindisi et de la Pouille centro-méridionale tout entière.

Troisième partie –
Sociétés et territoires
du Salento septentrional médiéval

Chapitre septième – Exploitation et polarisation d'un espace médiéval au sud d'Oria

Au cours des trois derniers chapitres, j'ai présenté les résultats d'une étude menée au plus près du sol, collectant visuellement et manuellement tous les éléments sur lesquels j'ai bâti mon raisonnement. Certes, tout n'est pas clair, car pour certaines périodes les données sont rares et il n'est donc pas possible de les mettre en série et de dessiner des régularités et encore moins des modèles. Néanmoins, je crois avoir réussi à révéler des tendances profondes, bien au-delà d'un portrait impressionniste de l'histoire des lieux.

Dorénavant, la possibilité de généraliser ces dynamiques demande un changement d'échelle. Par conséquent, je présenterai dans ce chapitre 7 les résultats d'une étude archéologique, planimétrique et topologique des formes paysagères, à l'échelle d'un territoire beaucoup plus vaste (401 km²). Cet espace recouvre une grande partie du territoire de la cité d'Oria, tel que l'on peut le déduire à partir de la carte des diocèses du XIV^e siècle (**doc. II**). Cela permettra de diriger nos regards vers un système de production, de communication, de peuplement et de pouvoir à une échelle sub-régionale. Dans ce nouveau périmètre, j'ai effectué pour l'essentiel un travail de recensement et de recomposition des informations inventoriées et/ou éditées, qui est le fruit d'un dépouillement des publications de chercheurs professionnels et bénévoles ayant travaillé sur des projets différents voire sans questionnement précis. De plus, je me suis appuyé sur un certain nombre de textes et de cartes, souvent assez tardifs, et sur l'observation directe des lieux, avec des contrôles ponctuels au sol réalisés par mes soins. J'ai donc sciemment accepté de perdre en précision pour gagner en masse de données traitées et en portée du raisonnement.

Cette lecture sera, cette fois, plus limitée dans le temps : je consacrerai tous mes efforts à une périodisation de l'utilisation du sol et de l'organisation de l'espace au cours des deux derniers millénaires. Une telle étendue temporelle m'apparaît absolument nécessaire si l'on veut mieux comprendre les dynamiques médiévales. En effet, l'archéologue des paysages médiévaux est souvent amené à se servir des cadres de vie et

des tendances des époques antique et moderne – qui sont généralement mieux documentées – comme une source indirecte pour connaître les paysages médiévaux⁶⁵⁶.

Enfin, j'ai procédé jusque-là pas à pas, de l'observation empirique et thématique de l'existant – le paysage à l'ouest de Sava dans ses formes actuelles et les signes de ses transformations au fil du temps – vers une interprétation diachronique. Il s'agissait d'éprouver sur ce banc d'essai géographiquement limité la solidité des outils et de la grille d'interprétation choisis, assurant ainsi la nécessaire « formation » de l'auteur et de ses lecteurs. Désormais, la nouvelle échelle envisagée, la masse de données à gérer, les nouveaux objectifs ciblés m'imposent de viser plus directement la reconstitution historique.

Par conséquent, cette analyse sera axée sur un relevé des formes géométriques d'organisation de l'espace, de la distribution des ressources et du maillage de l'habitat, tels qu'on les perçoit dans le paysage actuel et dans les attestations textuelles et matérielles disponibles. Sur cette base documentaire, je tâcherai de dégager au fur et à mesure les lignes directrices de la construction de ces paysages au cours des deux derniers millénaires.

Grâce à l'expérience accumulée au cours du travail analytique effectué sur « Sava ouest », la matérialisation des limites procède ici par grands ensembles et sans caractérisation visuelle ; de même, la relation régulière qui a été observée sur « Sava ouest » entre la nature du substrat et les possibilités d'accès à l'eau, à la pierre à bâtir ou aux meilleurs sols sera ici utilisée comme un postulat, sans chercher encore à la vérifier à chaque fois par la preuve du terrain ; enfin, il faudra prendre en compte ici le biais produit par la quantité et la qualité variables de l'information disponible d'une portion à l'autre du secteur « Oria sud » (si le territoire de Manduria et le littoral ont fait l'objet de nombreuses recherches préventives et programmées, les territoires de S. Marzano, Sava et Avetrana ont été moins fréquentés par la recherche, ce qui toutefois pourrait être dû également à un moindre potentiel archéologique).

⁶⁵⁶ Sur la nécessité d'une étude diachronique en archéologie de surface, notamment quand on cible la période médiévale, voir ARTHUR, *Per una carta archeologica*, p. 64, 73-74 : « È evidente, e non solo nei casi salentini discussi in seguito, come un progetto di ricognizione dovrebbe essere cronologicamente trasversale, evidenziando la 'longue durée' della storia territoriale [...]. Nel tentativo di ricostruire il paesaggio e le dinamiche insediative e demografiche dell'età di mezzo, non è comunque sufficiente prestare attenzione soltanto alle testimonianze di età medioevale, ma anche a quelle inerenti i periodi precedenti, perché non è possibile comprendere adeguatamente l'assetto del paesaggio durante l'età alto medievale, senza conoscere la storia pregressa dello stesso paesaggio ».

7.1 L'organisation de l'espace au sud d'Oria. Formes en plan, tracés, nœuds et limites

*Allu Osku è bellu a sctari
alli Sctrazzati curriti curriti
la Cinfarosa sobbra la strata
e Monti ti Rena suspira e mena
alli Putienti li puliciari
alli Castieddi li belli massari
[...]*

(Comptine populaire, Manduria, XX^e siècle)

7.1.1 Linéaments pré-implantés et tropismes naturels

Le secteur « Oria sud » a été délimité de manière à être représentatif du relief, des formations hydrogéomorphologiques, du paysage agricole et de l'habitat présents en Pouille centro-méridionale. En effet, les formes du paysage y sont toutes significatives soit parce que récurrentes, banales et donc exemplaires soit en ce qu'elles sont rares, monumentales et donc exceptionnelles, de par leur forme, implantation, tracé et dimensions. De plus, compte tenu de l'état des connaissances sur le Salento antique et médiéval présenté en première partie, le secteur « Oria sud » se configure comme une charnière entre l'arrière-pays de Tarente, celui de Brindisi et le Salento méridional.

Le secteur « Sava ouest » étant, à son tour, très représentatif d'« Oria sud », l'essentiel a déjà été dit quant aux linéaments pré-implantés. Il suffira de remarquer que la région comprise entre Oria et la mer Ionienne, avec ses formes planes largement dominantes, se configure comme un plateau évoluant entre 100 et 70 m s.l.m. en moyenne. Au nord/nord-ouest, ce plateau continue sans une ride jusqu'aux Murge salentine et aux dunes fossiles pléistocènes sur lesquelles surgit la cité d'Oria⁶⁵⁷. Les derniers ressauts des Murge tarentine bornent ce plateau à l'ouest et au sud-ouest, décrivant une ample courbe qui comprend le territoire de Sava. Au sud de Manduria, ces basses collines se prolongent par le Monte Bagnolo (123 m) vers les Serre della Marina qui s'avancent jusqu'au littoral.

⁶⁵⁷ Voir RICCHETTI, PIERI, *Puglia e Monte Vulture*, p. 239 ; DEL PRETE, *Le dune infrapleistoceniche*.

Localement, la plaine allant de Sava à Manduria et Avetrana est ponctuée de minuscules reliefs isolés qui ont été modelés par l'érosion différentielle. Enfin, au nord-est, la plaine de Manduria se poursuit sans solution de continuité dans le bas plateau de la Piana salentina, tandis qu'à l'est et au sud-est, elle forme de vastes cuvettes qui ouvrent vers la dépression de l'Arneo (**doc. 98**).

Ce dispositif orographique oriente les formes plastiques du paysage selon un axe principal NO-SE que l'on retrouve dans une large partie de la région. En effet, l'anticlinal de Manduria au nord, sur une largeur d'environ 7 km, compliqué par plusieurs plis secondaires, et l'anticlinal de Torricella, au sud, qui suit la même orientation à quelques kilomètres du littoral, forment la charpente de notre secteur. Le plateau s'abaisse alors du NO au SE en terrasses de plus en plus proches de la mer qui traduisent le résultat d'une régression marine polyphasique.

Les formations sédimentaires se disposent selon cette même orientation (**doc. 7**). À l'ouest et au sud, loin du littoral, dominant largement les calcaires crétacés qui correspondent aux hauts structuraux du relief. À des altitudes inférieures, entre 100 et 50 m s.l.m., aux marges des anciennes dépressions occupées par la mer plio-pléistocène, sur des talus reliant celles-ci et les *serre* crétacées, affleurent les calcarénites tertiaires, qui se sont déposées selon les mêmes orientations. Significativement, elles constituent le soubassement de tous les secteurs actuellement urbanisés, autour de S. Marzano, Sava, Manduria, Uggiano Montefusco et Avetrana, à l'exception de la zone paralittorale.

Un pli secondaire, à l'ouest de Sava, autorise une « percée » que sont venues combler au quaternaire les formations argilo-calcaires qui dessinent, ensuite, une vaste bande oblongue qui passe au sud de Manduria pour s'étendre à l'est et au sud-est de cette ville. Un deuxième pli tectonique explique la série de petites loupes argileuses, toujours disposées du nord-ouest au sud-est, parmi lesquelles nous avons déjà connu celle qui se situe à l'ouest de "Madonna di Pasano".

Enfin, de Torricella à "Salina dei Monaci", un ample secteur paralittoral a été tapissé de dépôts variés tout au long du dernier million d'années (*Depositi Marini Terrazzati*). Seuls les ressauts calcaires des Serre della Marina et quelques autres éminences isolées émergent de ces sédiments récents. Ces dépôts quaternaires forment un faciès très varié, composé en parties variables de sables, limons et calcarénites coquilliers très hétérogènes.

Les calcarénites étant les seules formations rocheuses qui se prêtent au débitage en moellons, de très nombreuses petites carrières ponctuent le secteur d'étude, généralement à proximité des habitats auxquels ils ont fourni la pierre à bâtir, sans aucun doute pour les

quatre derniers siècles et peut-être également pour les époques plus anciennes. Ce phénomène a pris des proportions particulièrement imposantes au nord de Manduria et à l'est d'Avetrana, où les carrières de calcarénite occupent des centaines d'hectares. Le choix d'affecter une telle étendue à l'activité d'extraction de la seule matière première du secteur doit tenir à la fois au faible potentiel productif de ces sols, à la qualité et à la quantité du gisement et à la facilité de débitage. Cette piste de réflexion reste pour l'heure purement spéculative mais elle mérite d'être creusée à la lumière des données archéologiques.

Les principaux types de sols ainsi que leur utilisation dominante dans le paysage actuel ont déjà été présentés dans le chapitre 6 (voir § 6.2.1). Ce tableau peut-être élargi tel quel au secteur « Oria sud ». La seule nouveauté due au changement d'échelle est constituée par les sols générés sur les *Depositi Marini Terrazzati*, vers le littoral. La nature très hétérogène de cette unité géologique produit des sols très variés mais globalement fertiles et assez profonds, compte tenu de la très faible action de l'érosion dans un secteur situé entre 20 et 0 m s.l.m. En outre, la proximité des couches argileuses – qui se rapprochent de la surface au fur et à mesure que l'épaisseur des sédiments quaternaires diminue, en descendant vers le littoral – favorise une relative stagnation des eaux de pluie, ce qui est plutôt positif si l'on sait en même temps assurer un drainage suffisant. Enfin, pour la même raison, il est relativement aisé de creuser des puits pour atteindre la nappe d'eau superficielle, pourvu que celle-ci ne soit pas en contact avec l'eau salée d'intrusion marine (voir § 1.1). On verra que la nature ambivalente de ces sols s'est traduite par une exploitation humaine assez changeante au fil de l'histoire.

Enfin, même dans le cadre d'une des régions les plus arides d'Europe, le secteur d'étude se singularise par l'absence quasi complète d'hydrographie superficielle (**doc. 121**). En effet, le Boraco et le Canale di S. Nicola – Chitro, longs de 500 à 300 m à peine, constituent les seuls cours d'eau permanents, sur le littoral ionien, au sud de Manduria. Outre les formes de ruissellements saisonniers déjà évoqués au sud de Sava, j'ajouterai ici les ruisseaux temporaires qui insistent sur le territoire de S. Marzano, dans la *lama* de "Masseria le Grotte" et entre "Masseria Niviera" et "Imbratta" ; ensuite, au sud de Manduria, le Canali ti lu Rizzu, près de Masseria la Scalella, et à l'est d'Avetrana, le Canale di S. Martino, près de Masseria Rescio, qui relèvent des mêmes dynamiques ; enfin, plus au nord, le Canale Reale (à ne pas confondre avec le bien plus important cours d'eau homonyme qui traverse le cœur de la province de Brindisi), au sud d'Oria. De toute évidence, la présence de sources permanentes et le stockage des eaux de pluie ont dû jouer un rôle dans les stratégies d'occupation et d'exploitation du sol.

7.1.2 Parcellaires et limites

Axes dominants, taille des parcelles et matérialisation des limites

Je commencerai par le territoire communal de S. Marzano, à l'extrémité nord-occidentale de notre secteur d'étude⁶⁵⁸. La singularité de ce ressort administratif tient, d'abord, à ses dimensions relativement modestes. L'axe routier principal passe aujourd'hui par le centre du village, le long de la route départementale Grottaglie-Sava, tandis qu'une deuxième route d'importance locale relie le village à Fragagnano et à Francavilla Fontana. Néanmoins, les masses parcellaires « 23 », « 25 » et « 26 » (cette dernière correspond à la trame urbaine de S. Marzano) (**doc. 118 - a**) paraissent axées plutôt sur un ancien parcours plus ou moins parallèle à l'actuelle route départementale, au nord du village, tandis qu'au sud c'est sur la vieille route pour Manduria (déclassée aujourd'hui au rang de chemin communal) que ce parcellaire s'oriente. Par ailleurs, ces deux masses parcellaires sont cohérentes également avec le tracé d'un ancien itinéraire reliant Tarente à Oria, repris aujourd'hui par l'actuelle Fragagnano-S. Marzano, tandis que sa poursuite vers Oria a été déclassée au rang de chemin communal depuis que Francavilla s'est placée au sommet du réseau polarisant ce flux d'activité. C'est justement l'ouverture de ce dernier axe pour Francavilla qui explique l'orientation du « parcellaire 24 », au nord-est du village. Enfin, le quart sud-ouest du territoire a été attiré par la route nationale Tarente-Lecce, et s'oriente donc en continuité avec le « parcellaire 6 », avec lequel il partage également une composition homogène du substrat et du potentiel des sols.

Au cœur de ce dispositif, le village actuel de S. Marzano présente un tissu parcellaire (« parcellaire 26 ») parfaitement isocline aux voies les plus anciennes. Le château bâti au XVI^e siècle est venu justement commander le carrefour entre l'axe Tarente-Oria et l'axe Grottaglie-Manduria (**doc. 131 - EA 12**) sur lesquels ensuite s'est organisée la trame urbaine. L'enjeu stratégique représenté par ce nœud du réseau viaire est ultérieurement souligné par le fait qu'il se situe sur la limite entre les circonscriptions diocésaines et seigneuriales de Tarente et d'Oria, telle que l'attestent les documents disponibles à partir de 1434, qui ont été amplement cités dans les chapitres 4 et 6.

Le territoire de Sava a fait l'objet du chapitre précédent, auquel je renvoie. Je rappellerai seulement qu'une grande partie de ce territoire est dominée par des axes ouest-est, tandis que le tiers oriental offre une orientation dominante nord-sud, le long d'un axe

⁶⁵⁸ Déjà utilisée dans le chapitre 6, cette numérotation est purement conventionnelle et n'implique aucune progression diachronique. Elle doit permettre seulement de suivre un raisonnement complexe à l'aide de plusieurs cartes. Les parcellaires « 19 » et « 20 » ont été supprimés dans la phase de réélaboration des données car leur identification a été considérée injustifiée.

Francavilla-Sava-littoral qui date de la fin du Moyen Âge, tout comme l'habitat de Sava lui-même. Tout au long de l'histoire, l'actuel territoire de Sava se qualifie comme une zone de passage, entre l'aire d'influence directe de Tarente et le Salento ionien.

Au sud de Sava, dans les territoires communaux de Torricella et de Maruggio, puis de Manduria et Avetrana, le « parcellaire 13 » marque la transition vers le monde du littoral (**doc. 118 – c/f/g/h**). Sa limite nord se situe à cheval de la ligne de fracture altimétrique qui marque le brusque passage du plateau intérieur vers la plaine côtière. Ici, les pistes se brouillent systématiquement : les chemins anciens ont du mal à poursuivre leur itinéraire dans les *lame* transversales (NO-SE) et seules les routes actuelles franchissent sans encombre la rupture de pente. Ici, encore en 1948, la carte IGM 1/ 25 000^e ne révèle aucune trame parcellaire dépassant les quelques hectares : l'*incultum* se taille encore une part significative. Par conséquent, dans cette bande transversale qui s'étale de Torricella à Avetrana, ni les chemins anciens ni les voies récentes n'importent avec eux le parcellaire agraire qui se montre systématiquement non homogène, sans doute postérieur au tracé des voies modernes et inexistant quand les anciennes pistes étaient actives.

Aux pieds de ce non-parcellaire, en revanche, une large moitié du territoire de Torricella est maillé dans le sens nord-sud par le « parcellaire 27 », compatible avec l'orientation ouest-est de la vieille voie Torricella-Lizzano par "Masseria Gradio" et "Masseria Casabianca" (**doc. 118 – f**). Il n'est pas impossible du reste que ce même parcellaire soit également isocline à l'orientation d'un itinéraire – qui est partiellement à reconstruire par hypothèse – Monacizzo-Pasano-S. Marzano contournant le "Monte Magalastro". De toute manière, cette masse parcellaire reste très homogène partout et parfaitement compatible avec le réseau urbain des deux habitats de Torricella et de Monacizzo. De plus, elle ne subit aucune perturbation de la part des deux axes rectilignes (plus récents) qui la traversent. Ceux-ci vont de Lizzano à Torricella vers Maruggio et de Sava vers Torricella, Monacizzo puis Torre Ovo, sur le littoral. Enfin, au nord-ouest du petit habitat de Monacizzo, la route Lizzano-Monacizzo apparaît, quant à elle, décisive, attirant à elle toute la petite masse parcellaire « 28 ».

Au centre et au sud, en revanche, la basse plaine côtière retrouve un aspect rationnel, avec le « parcellaire 9 », uniformément orienté sur les voies paralittorale et littorale, parallèles à la côte (**doc. 118 – f/g/h**). On ne peut éviter, toutefois, de souligner la fréquence des toponymes faisant référence aux marécages et aux assainissements ("Bagnara", "la Bonifica", "Paludi del Conte") qui révèlent, d'ores et déjà, que ces plaines n'ont été colonisées et maillées que récemment, après avoir été livrées pendant longtemps à l'*incultum*, ce qui ne veut pas dire qu'elles l'ont été de toute éternité.

Ces deux grands systèmes transversaux s'étendent également aux territoires de Manduria et à celui d'Avetrana qui lui est étroitement intégré. Il faudra juste ajouter, à l'extrémité orientale du littoral mandurien, la présence de l'unique zone marécageuse qui a échappé à l'assèchement définitif et qui présente un parcellaire spécifique (« parcellaire 21 »).

Au nord de la ligne de rupture de pente paralittorale, le territoire de Manduria apparaît aujourd'hui fortement axé sur la route nationale de Tarente à Lecce, dont la ville constitue l'étape principale (**doc. 118 – c/d**). En réalité, à Manduria cet itinéraire ouest-est bifurque, se dirigeant vers Lecce d'un côté et vers Nardò par Avetrana de l'autre, à travers les anciens marécages de l'Arneo. En revanche, tous les autres axes routiers qui intéressent la commune se disposent du nord au sud, avec de nécessaires mais modestes torsions. Ces faisceaux d'itinéraires – les uns étant actifs, les autres déclassés, mais très rarement fossilisés ou effacés – viennent de Francavilla Fontana, Oria et Torre Santa Susanna (par S. Cosimo della Macchia) et se dirigent vers Campomarino (par Maruggio), Torre Boraco et S. Pietro in Bevagna, sur le littoral.

Cependant, il est malaisé d'identifier les masses parcellaires censées « fonctionner avec » ces faisceaux de voies nord-sud. La situation apparaît en réalité très complexe, compte tenu des nombreux axes routiers hérités d'une longue histoire d'occupation du sol et de la différente qualité et exploitation des sols. À partir du nord-ouest, l'on peut repérer d'abord (**doc. 118 – a**) la présence marginale du « parcellaire 25 », isocline à la fois à la vieille route S. Marzano-Manduria et à la vieille route S. Marzano-Oria. Ensuite, il faut mentionner les parcellaires « 3 » et « 7 », qui ont été commentés dans le chapitre 6, axés sur la Francavilla Fontana-Sava et sur l'ancienne liaison Sava-Oria. Enfin, l'on trouve le « parcellaire 22 » qui semble correspondre au « parcellaire 25 », déjà mentionné au SE de S. Marzano et fonction de la voie S. Marzano-Oria, après l'interférence due au « parcellaire 3 ».

Ensuite, au nord de Manduria, je crois pouvoir repérer une orientation dominante qui paraît aujourd'hui axée sur la parfaite ligne droite de la route Manduria-Oria mais qui a été plausiblement générée par le faisceau de voies et de chemins plus anciens qui relie les deux villes, par divers itinéraires passant par plusieurs *masserie* (« parcellaire 17 ») (**doc. 118 – b/d ; doc. 119 – a**). En particulier, il devient ici plus facile d'extraire de l'écheveau actuel une orientation compatible avec un chemin de campagne que tout un faisceau d'indices qualifie – on le verra plus loin – comme l'ancienne voie protohistorique reliant Manduria à Oria (**doc. 116 – b**). Ce parcellaire, qui apparaît comme le plus ancien que l'on puisse repérer sur le territoire communal, a été malheureusement en grande partie effacé par les vastes carrières ouvertes au nord de Manduria. Néanmoins, il y a des éléments pour affirmer l'exploitation

sans doute très ancienne d'une partie de ces carrières, ce qui fait de ce « non-parcellaire » (« parcellaire 10 ») un secteur d'une importance décisive, dont il conviendra d'expliquer les dynamiques dans la longue durée (**doc. 119 - a**).

Ce dispositif nord-sud, amplement interrompu par les carrières les plus vastes du secteur, domine, avec quelques variantes et torsions, tout le quart nord du territoire mandurien. En revanche, au nord-est de la ville, l'on trouve une petite masse parcellaire (« parcellaire 18 ») orientée le long de l'ancienne route Manduria-Erchie, qui pourrait remonter elle-même à la phase préromaine. En effet, il semble encore possible d'aller chercher l'origine de cette route et de cette masse sur la double porte NE de l'enceinte extérieure de l'*oppidum* messapien (**doc. 120 - a ; doc. 133 - EA 804, 805**).

Passant maintenant à l'ouest/sud-ouest de Manduria (**doc. 118 - c/d**), il est aisé de repérer la continuité du « parcellaire 5 », le long de la S.S. 7 Tarente-Lecce, qui détermine également le parcellaire urbain des quartiers de Manduria situés à l'ouest du centre historique (**doc. 119 - i**). Au sud de cette masse, l'on retrouve également le « parcellaire 1 », le long de la route allant de Sava à Uggiano Montefusco, dont on a postulé une datation au plus tard d'époque romaine. Encore plus au sud, les petites masses parcellaires « 14 » et « 16 » s'isolent du reste de la trame déterminée par les grands axes routiers : la première semble issue d'un lotissement récent tandis que la deuxième apparaît comme un îlot solidaire de "Masseria la Spina".

Ensuite, au sud-est d'Uggiano, le « parcellaire 15 » respecte l'orientation et révèle l'importance locale d'un axe Uggiano-Masseria Maserinò (**doc. 118 - d/g ; doc. 119 - b**) passant à proximité des *masserie* Torre Bianca piccola, Torre Bianca grande et Surani grande. Cette masse se configure comme un résidu d'une organisation plus ancienne, qui a été progressivement submergée par l'adaptation du parcellaire à la voirie nord-sud qui a pris le pas sur cet axe NO-SE. Il est très probable que cette masse s'inscrive dans la continuité du « parcellaire 1 », le long d'un itinéraire qui dépasse largement l'échelle locale, provenant du territoire à l'est de Tarente, par *Aliano* et Uggiano et se dirigeant vers le littoral au niveau du ruisseau Chitro. L'orientation NO-SE d'un tel itinéraire, daté d'époque antique et sans doute protohistorique par une série importante d'indices archéologiques – comme on le verra –, épouse d'ailleurs parfaitement les linéaments pré-implantés du relief (**doc. 118 - d/g ; doc. 119 - b ; doc. 117**).

Le restant du plateau mandurien au sud de l'habitat jusqu'à la ligne de rupture de pente peut être réuni dans un unique dispositif (« parcellaire 12 »), à l'intérieur duquel, néanmoins, doivent exister plusieurs petites masses qu'il n'est pas aisé de dissocier. Il faut noter, entre autres, que la partie de l'habitat située au sud/sud-ouest du centre, urbanisée

seulement au XX^e siècle, intègre cette même masse. Ce qui compte pour notre raisonnement c'est d'observer que cet ample secteur, dominé par des sols calcarénitiques et argilo-calcaires, est commandé par un faisceau de routes reliant Manduria au littoral sur un axe NE-SO, N-S et NO-SE. Je constate qu'à l'exception des routes contemporaines les itinéraires anciens attestés comme tels opèrent tous d'importants détours en s'alignant à l'orientation paralittorale des Serre della Marina, avant de reprendre une direction nord-sud à proximité immédiate du littoral. La trame parcellaire est ainsi orientée globalement nord-sud avec de nombreuses torsions qui témoignent ultérieurement de sa stricte dépendance de la voirie. Au sud-est, cette masse va jusqu'à intégrer le centre d'Avetrana, avec son château.

Le quart oriental du territoire mandurien pose un problème semblable dans la reconnaissance fine des orientations dominantes, d'autant qu'ici la nature entièrement argilo-calcaire des sols n'a pas donné lieu à la construction de limites en dur. Dans cette masse hétérogène (« parcellaire 11 ») (**doc. 118 - d/a**) il est néanmoins possible d'affirmer l'influence prépondérante d'un axe ouest-est. Celui-ci ne peut être que celui de la route moderne de Tarente à Lecce, dont il m'est impossible d'indiquer toute préexistence si je m'en tiens à l'observation du parcellaire actuel. En revanche, les itinéraires secondaires reliant Manduria à Avetrana par diverses *masserie* n'arrivent pas à distordre le parcellaire, si ce n'est très marginalement. La sensation générale est celle d'une mise en valeur tardive de ces terres riches mais mal drainées (à l'exception des terres situées autour de "Monte Maliano"), sises dans une dépression très sujette à la stagnation saisonnière des eaux de pluie. L'ouverture de la voie royale de Tarente à Lecce par *Casalnuovo*, au début de l'époque moderne, sur le tracé de l'actuelle route nationale, pourrait correspondre assez bien à cette phase d'organisation de l'espace agraire (§ 7.1.3).

Si le château et le centre historique d'Avetrana appartiennent au « parcellaire 12 », la trame de l'habitat moderne intègre, au nord du centre historique, un parcellaire vraisemblablement très récent situé à l'est de l'axe rectiligne Avetrana-Stazione di Avetrana (« parcellaire 29 »). Au sud-est, le « parcellaire 30 », orienté à cheval entre les voies Avetrana-Torre Colimena et Avetrana-Nardò (**doc. 118 - e/h**), a été, quant à lui, largement troublé par une ample étendue de carrières, en partie encore actives. Quant aux masses « 31 » et « 32 », elles résultent, d'abord, d'un regroupement malaisé de plusieurs orientations où il est compliqué de trouver une prédominance. À fortiori, toute tentative de rattachement à tel ou tel axe directeur et à une chronologie relative a échoué. La seule observation utile à cette fin concerne la présence d'un habitat au bas Moyen Âge et d'une tour érigée au XVI^e siècle à "Motunato" (**doc. 131 - EA 296**). Si ce pôle mineur du réseau semble bien se situer sur un itinéraire Avetrana-Salice Salentino, ce même itinéraire ne justifie pas la trame parcellaire actuelle.

À ce stade du raisonnement, plusieurs pistes se dégagent qui inaugurent une réflexion diachronique. Cependant, ce n'est qu'au regard des autres séries de données qu'une proposition plus complète prendra tout son sens. En tout état de cause, il me semble d'ores et déjà essentiel de souligner les arguments suivants :

a) S. Marzano se qualifie comme un site de carrefour, sur deux axes supralocaux relativement importants ;

b) Sava, Torricella, Maruggio et Avetrana se configurent comme des territoires de passage, dominés par des routes transversales, dont les majeures et/ou les plus anciennes sont orientées d'ouest en est ;

c) le vaste territoire mandurien apparaît massivement orienté selon des directrices nord-sud : son barycentre porte sur l'axe Oria-Manduria-littoral avec un axe directeur constitué par la voirie historique que je détaillerai par la suite, passant par les lieux-dits "Castelli", "Monte del Diavolo" et "Scalella" pour se terminer à l'embouchure du Chitro et à S. Pietro in Bevagna. En particulier, cet axe justifie et/ou suppose la position de l'*oppidum* messapien de *Manduria* (**doc. 131 – EA 159**), héritée par l'habitat alti-médiéval de *Mandurinum* (**doc. 131 – EA 195**). En revanche, le nouveau bourg castra de *Casale novum*, qui se développe à partir du XIV^e siècle (**doc. 131 – EA 223**), apparaît excentré par rapport à cet axe et se développe, vers la fin du Moyen Âge, plutôt sur un axe ouest-est venant de Tarente (**doc. 119 – j ; doc. 120**) ;

d) les nombreuses voies qui se dirigent vers le littoral butent toutes, sans exception, contre le relief modeste mais abrupt qui forme une rupture de pente importante à quelques kilomètres de la côte. Au-delà, les parcellaires actuels sont le résultat d'une mise en culture régulière assez récente, qui ne devient massive, en tout cas, qu'avec les réformes agraires contemporaines ;

e) l'organisation de l'espace agraire entre Manduria et Avetrana ne semble pas remonter plus haut que l'époque moderne, en coïncidence avec l'activation du nouvel axe supra-local Tarente-Lecce.

Pour toutes les masses parcellaires reconnues, sans exception, il est très aisé d'élargir à l'échelle d'« Oria sud » le constat que j'ai fait sur « Sava ouest » : la taille des parcelles est aujourd'hui en moyenne assez modeste. La carte IGM de 1948 ne montre, en effet, qu'une petite dizaine de grands domaines centrés sur des *masserie* qui dépassent la

superficie d'une cinquantaine d'hectares et consacrés à la céréaliculture et/ou à l'élevage ovi-capriné. Aujourd'hui, on a du mal à repérer les limites de ces mêmes domaines, car à partir des années 1950 ils ont été fractionnés et distribués à des centaines de petits propriétaires. Compte tenu de la tendance générale au fractionnement de la propriété bien connue pour les deux derniers siècles, on peut alors théoriquement escompter qu'avant 1948 ces grands domaines clôturés par d'imposants pierriers ont pu être plus nombreux.

Une situation semblable mais issue de dynamiques en partie différentes concerne la rupture de pente paralittorale et l'ample bande littorale qui étaient encore, en 1948, en grande partie exploitées comme *incultum*. Ce n'était, en effet, que depuis quelques décennies seulement que l'État avait entrepris d'assigner des terres à défricher dans ce secteur qui avait été englobé dans le domaine public (et dit significativement "Demani") après l'unité italienne. C'est donc ce travail titanesque de défrichement et d'épierrement d'époque contemporaine qui a donné leur visage actuel à ces terres ingrates où prospèrent aujourd'hui des oliveraies à perte de vue, entourées de centaines de murets en pierre sèche (doc. 119 – e/g).

Cette tendance lourde à l'émiettement du parcellaire – produit soit par le fractionnement de grands domaines préexistants soit par la mise en culture de terres nouvellement défrichées – traverse toute la deuxième moitié du XX^e siècle, imprimant une marque très spécifique au paysage agraire et à la sociologie locale. Ce n'est que depuis une quinzaine d'années qu'on assiste à un remembrement des terres, suite à la sortie de la vie active de la dernière génération d'agriculteurs et à la rareté des vocations. De toute manière, cet émiettement, quand il a eu lieu à l'intérieur de masses parcellaires consolidées autour d'axes anciens, a fondamentalement respecté les orientations précédentes. En revanche, dans les secteurs mis en culture plus récemment la parcellisation des terres s'est coulée dans les chemins très orthonormés typiques des réformes agraires du XIX^e et surtout du XX^e siècle.

Quant à la matérialisation de la trame des divisions du sol dans le paysage contemporain, comme je l'ai déjà montré sur « Sava ouest », c'est de la superposition et des éventuels décalages entre la nature du substrat, la géométrie des tracés et les modelés tridimensionnels des limites que j'escompte tirer un certain nombre d'observations à valeur historique. Sur le plan génétique, la coïncidence attendue et vérifiée sur le territoire de Sava entre substrats calcaires et limites bâties en pierre sèche est parfaitement repérable à cette nouvelle et bien plus ample échelle : je n'y insisterai donc pas davantage. Parallèlement, les sols argilo-calcaires présentent, comme il est attendu, des limites immatérielles marquées par des bornes. Enfin, il est tout aussi attendu et prévisible que les

murs pierriers les plus imposants marquent les confins d'anciennes grandes propriétés et se situent donc logiquement non loin des plus importantes *masserie*.

À titre d'exemple, je citerai l'opposition nette que l'on peut observer entre les parcellaires « 17 » et « 5 », entre Sava et Manduria (**doc. 119 - c**), dans le secteur où ils sont séparés par l'ancienne voie Manduria – S. Marzano. Ici, la correspondance entre les sols argilo-calcaires, l'absence de limites en dur et la destination au vignoble, au sud, et les sols calcaires, la présence massive de murs en pierre sèche et de tas d'épierrement ainsi que la destination générale à l'oléiculture, est complète et frappante.

Sur la totalité du transect « Oria sud » c'est donc sur les éventuelles exceptions à cette règle – qu'elles paraissent dictées par la « nature » ou plutôt par les besoins humains – que nous devons nous interroger. En effet, la régularité de la présence de clôtures en pierre sèche sur le substrat calcaire est telle, à chacune des échelles considérées, qu'elle peut être assumée comme une constante : dès qu'il y a mise en culture et valorisation des sols, dans un régime de petite et de moyenne propriété, l'épierrement conduit inévitablement à l'accumulation de pierraille aux bords des parcelles. En tout état de cause, l'absence de *paretoni*, de murs pierriers et de murets en pierre sèche sur substrat calcaire devrait être perçu comme le signal soit d'un régime de grande propriété extensive soit – du moins en théorie – d'un régime de biens communaux. Par ailleurs, au niveau de l'usage du sol, une telle absence doit refléter une destination massive à l'*incultum* ou à l'extraction de la pierre en carrière à ciel ouvert. C'est ce qu'on a pu observer avec une grande régularité dans de vastes étendues situées à l'intérieur des masses parcellaires « 10 », « 13 » et « 30 ».

La fixation des formes du parcellaire au regard du substrat et de l'utilisation du sol

La relation entre la chronologie relative présumée (à ce stade) des masses parcellaires et le substrat n'est pas univoque. En effet, sur le territoire de S. Marzano, les parcellaires « 23 » et « 25 », isoclines aux voies qui ont été assumées comme les plus anciennes, reposent sur le substrat argilo-calcaire tandis que le quartier du château moderne et le « parcellaire 24 » reposent sur les calcaires compacts (**doc. 118 - a**). Il semblerait, donc, que les sols profonds aient fait l'objet ici d'une mise en valeur ancienne, sans doute parce que ce secteur vallonné jouit d'un drainage suffisant. En revanche, le « parcellaire 24 », isocline à la voie menant à Francavilla – dont on présume l'activation au moment, à la fin du Moyen Âge, où Francavilla remplace Oria au sommet du réseau d'habitat sur l'axe Tarente-Brindisi –, organise la mise en culture des sols squelettiques du

nord-est du territoire communal qui avaient été vraisemblablement jusque-là livrés à l'*incultum*.

Sur le territoire de Sava nous avons constaté la situation inverse : ici, ce sont d'abord les calcaires compacts et les calcarénites au sud-ouest de la ville actuelle qui paraissent avoir été organisés les premiers par des trames parcellaires homogènes (parcellaires « 1 » et « 2 »), tandis que les terres plus fertiles du nord de la commune actuelle ont été vraisemblablement investies plus tard, sans doute en raison de leur drainage problématique.

Vers le sud, les territoires de Torricella et de Maruggio offrent à l'analyse une situation cohérente et d'explication aisée. Ici, le relief semble jouer le rôle majeur dans l'organisation spatiale, sans oublier le potentiel des terres qui lui est étroitement associé, compte tenu de l'érosion différentielle importante liée à la brusque rupture de pente. Ainsi, le « parcellaire 13 » (**doc. 118 - d/a**) recouvre entièrement les calcaires compacts squelettiques des "Demani", à cheval de la rupture de pente ainsi que le secteur le plus septentrional et le plus vallonné de l'unité géologique des *Depositi Marini Terrazzati* qui tapissent une large bande paralittorale. Encore en 1948, celle-ci s'organisait de deux manières radicalement différentes : soit une trame serrée de murs pierriers et de murets en pierre sèche qui sont la marque d'une distribution programmée de lots à défricher, épierrer et planter aux paysans sans terre ; soit de vastes secteurs sans aucune clôture et partant livrés à l'*incultum* et au pastoralisme.

Le restant de ces deux territoires communaux, bien plus fertile en raison de la facilité d'accès à l'eau et de l'épaisseur convenable des sols, se distribue sur trois orientations différentes. Les deux premières forment les petites masses parcellaires « 27 » et « 28 » qui reflètent la mise en culture de la plaine aux pieds des "Demani", le second étant fonctionnel à l'urbanisme de Monacizzo (**doc. 119 - f ; doc. 131 - EA 74**) et donc sans doute plus ancien que le premier, isocline à la trame viaire de Torricella (**doc. 131 - EA 75**). La troisième se fonde dans le vaste « parcellaire 9 » qui regroupe la plaine sub-côtière et organise géométriquement une mise en valeur entièrement attribuable aux deux derniers siècles. Ici, le fait que l'orientation nord-sud de l'habitat de Maruggio (**doc. 131 - EA 119**), pourtant bien attesté depuis le bas Moyen Âge, n'ait pas influencé le parcellaire agricole des campagnes alentour, contrairement à Monacizzo et Torricella, demande une réflexion ultérieure.

Passant aux territoires de Manduria et d'Avetrana, la relation des différentes masses parcellaires avec telle ou telle unité géologique devient tellement régulière, sur une étendue si vaste, qu'elle ne peut ne pas ressortir d'une relation de cause à effet. Notamment, le

secteur pré- et paralittoral s'organise exactement de la même manière que pour les communes de Torricella et de Maruggio. Plus au nord, la vaste plaine argilo-calcaire située à l'ouest et au sud de Manduria est organisée par les parcellaires « 5 » et « 12 », qu'interrompt exclusivement le « parcellaire 15 », lequel coïncide parfaitement avec une loupe de calcarénites posée au milieu des argiles. En revanche, l'orientation dominante du « parcellaire 12 » s'étend même à ses rebords calcaires à l'est, sur lesquels est bâti le noyau originaire d'Avetrana. De même, à l'est de Manduria, le « parcellaire 11 », axé sur la voie de Manduria à Lecce, recouvre à la fois la dépression comblée d'argiles au sud de celle-ci et les terrains calcaires qui se trouvent plus nord (**doc. 119 - h**). Dans les deux cas, ces parcellaires ont « conquis » à la marge des sols calcaires, avec la seule différence que les limites – parfaitement isoclines – sont marquées ici par des murets. Enfin, au nord de Manduria et d'Avetrana, les parcellaires « 17 » et « 18 » organisent l'exploitation massive des calcarénites proches de l'habitat puis des calcaires compacts et arides qui forment comme une deuxième couronne et que l'on destine depuis au moins deux siècles à l'oléiculture (**doc. 118 - d/e/g/h**).

En revanche, les parcellaires « 10 » et « 30 » coïncident parfaitement avec les contours du substrat calcarénitique avec la particularité que celui-ci a été exploité par de vastes carrières, bien davantage ici qu'ailleurs (**doc. 118 - b/h ; doc. 119 - a/h**). Une explication plausible sur le plan géologique consiste, à mon avis, en l'épaisseur différentielle du substrat calcarénitique. Là où celui-ci est moins épais l'accès à la nappe d'eau est aisé, ce qui a stimulé la mise en valeur des masses parcellaires assumées comme les plus anciennes (« 15 », « 17 » et « 18 ») car elles s'orientent sur des voies qui relient un grand nombre de sites antiques à l'*oppidum* messapien de Manduria. En revanche, là où l'épaisseur importante du substrat rendait l'accès à l'eau problématique, l'habitat et l'agriculture ont été repoussés tandis que l'exploitation en carrière se montrait très rentable. Enfin, comme c'était le cas à Sava, les sols argilo-calcaires ont été investis à l'époque moderne tandis que les "Demani" et le littoral sont venus en derniers, à partir au plus tard du XIX^e siècle.

Ce raisonnement repose, sur les trames parcellaires telles que nous pouvons les observer aujourd'hui. Sur le plan spéculatif, on ne peut pas exclure que tel ou secteur ait été parcellisé dans une certaine phase historique, puis livré à l'*incultum* jusqu'à ce que l'espace perde la mémoire de son organisation précédente. Cependant, une telle hypothèse n'est théoriquement possible que sur les sols argileux. En revanche, sur les sols calcaires, l'éventuelle présence dans le passé de divisions du sol en pierre sèche aurait inévitablement laissé des vestiges fossilisés dans l'*incultum*/maquis des siècles suivants. Pour cette raison, une hypothétique parcellisation antique, médiévale ou moderne de la bande pré-littorale me paraît à exclure, tandis que la même chose est en principe possible

sur les sols argilo-calcaires orientés NO-SE et situés entre Fragagnano et Sava, puis passant au sud et au sud-est de Manduria.

7.1.3 Les tracés qui connectent

Dans l'actuel réseau de communication, le secteur « Oria sud » se situe tout d'abord en position périphérique par rapport à l'axe Tarente-Brindisi par Francavilla Fontana que calquent à la fois la voie rapide et le chemin de fer. Le seul axe supra-local est constitué donc par la route nationale de Tarente à Lecce passant par Sava et Manduria où il bifurque en direction d'Avetrana pour relier Nardò et le Salento méridional ionien (**doc. 98 - a**). Les axes nord-sud ont, en revanche, une importance locale, avec l'axe Francavilla-Sava puis Sava-Torre Ovo et Sava-Maruggio, les axes Francavilla-Manduria et Oria-Manduria, relayés par les nombreuses liaisons – plus ou moins actives – Manduria-littoral. La route littorale a une importance éminemment touristique, puisqu'elle relie un nombre peu important d'établissements, si l'on excepte les nombreuses stations balnéaires.

L'observation cartographique, au regard des données relatives à l'occupation du sol, permet de dégager d'autres axes, tantôt complètement abandonnés, tantôt seulement déclassés. Je commenterai ceux, parmi ces itinéraires, pour lesquels l'analyse planimétrique et les données archéologiques dégagent des pistes de lecture chronologique.

Premièrement, la carte IGM 1/ 25 000^e datée de 1948 révèle une route paralittorale, venant de Tarente par Pulsano, qui relie Monacizzo à Maruggio pour passer ensuite au sud d'Avetrana et se diriger vers l'Arneo (**doc. 115**). À l'époque, cet itinéraire empruntait un grand nombre de routes et de chemins différents, pas toujours carrossables, dénonçant un repli à l'échelle vicinale de ce qui a pu être par le passé un axe bien plus important, comme le suggèrent les indices de peuplement dans le secteur (**doc. 125**). Par ailleurs, la revitalisation de toute cette bande paralittorale par la mise en culture massive qui a été soulignée plus haut ainsi que par la balnéarisation, a amené – après 1948 – à une réactivation de ce tracé qui se présente aujourd'hui entièrement carrossable et rectifié à plusieurs endroits.

Au NO du secteur d'étude, on a déjà souligné la présence par le passé d'une liaison directe Manduria-S. Marzano puis Grottaglie qui est aujourd'hui largement dévitalisée voire interrompue à plusieurs endroits (**doc. 120**). Avant l'époque moderne, quand la *strada regia* Grottaglie-Lecce passe désormais par Sava, il s'agit du seul axe reliant Manduria à Tarente sans passer par les secteurs argileux où le risque d'inondation est important. Par ailleurs, cette directrice Grottaglie-Manduria-Avetrana-Arneo semble la voie de

pénétration la plus naturelle pour qui vient soit de Tarente soit des Murge, isocline comme elle est aux orientations générales du relief, chevauchant l'anticlinal et exploitant une position dominante et à l'abri des inondations.

Il est inutile de répéter ce qui a été dit sur le territoire de Sava et le réseau routier qui le traverse du nord au sud. Suivons, en revanche, le prolongement de la vieille route venant de Tarente par Roccaforzata et *Aliano* et se dirigeant vers Uggiano puis vers le littoral. Au sud de Manduria, cet itinéraire est parfaitement reconnaissable sur la cartographie IGM de 1948 sous la forme de chemins vicinaux et petites routes qui se dirigent d'Uggiano vers le secteur de "Piacentini" puis "Masseria Scaella" et de là vers l'embouchure du Chitro (**doc. 117**). De plus, nous avons déjà reconnu une masse parcellaire – « parcellaire 15 » – bien délimitée et isocline à ce tracé. Enfin, la présence d'un chapelet d'occupations d'époque antique vient ultérieurement renforcer le repérage de cet axe routier et l'ancrer à une chronologie précise.

Au centre du secteur d'étude, dans le sens nord-sud, l'épine dorsale du réseau viaire est constituée par l'axe Oria-littoral passant par Manduria et, pendant l'Antiquité, le site fortifié établi sur le Monte dei Castelli. Au nord de Manduria, la cartographie IGM 1948 permet de repérer plusieurs tracés partiellement conservés sous la forme de chemins vicinaux et bien souvent interrompus. La cartographie IGM 1/ 50 000^e de 1874 montre plus clairement, d'une part, un axe qui sort de l'enceinte de Manduria pointant vers le nord pour bifurquer ensuite vers le NE en direction de S. Cosimo alla Macchia puis Torre S. Susanna d'où l'on empruntait sans doute la direction de Brindisi (**doc. 116 - c**; **doc. 120**). Il s'agit du chemin le plus direct entre Manduria et le littoral adriatique. D'autre part, la même voie issue de l'enceinte mandurienne continue, après la bifurcation susdite, en direction d'Oria, serpentant selon un tracé parallèle à la longue ligne droite de la route moderne (**doc. 116b**). Remarquons que le fossé qui traverse ces campagnes d'ouest en est s'interrompt au passage de la voie Manduria-Oria, tandis qu'il coupe la liaison Manduria-S. Cosimo-Torre S. Susanna. Compte tenu des résultats des fouilles récemment menées dans ce fossé, qui ont fourni des éléments de datation pour l'époque messapienne (**doc. 134 - EA 819**), il semblerait alors que la voie Manduria-Oria insiste sur un itinéraire pré-protohistorique tandis que la bifurcation vers Torre S. Susanna est postérieure, sans doute romaine ou médiévale, peut-être même fonction de la naissance de Masseria Case Grandi au cours de l'époque moderne.

Troisièmement, un long tracé serpente au NE du secteur « Oria sud », entre Avetrana et "Giardini di Laurito", continuant ensuite à travers le territoire de Francavilla vers le plateau des Murge (**doc. 120**). Sur place, il se traduit sous forme de chemin de campagne, de limite de champ, parfois il disparaît pour réapparaître après quelques

centaines de mètres. La continuité remarquable d'un tel tracé sur des dizaines de km, pour ne parler que du secteur « Oria sud », suffirait à elle seule à qualifier ce tracé comme une voie de communication supra-locale. Néanmoins, les attestations écrites ne manquent pas qui caractérisent ce tracé comme un *tratturo*, une draille empruntée par les troupeaux transhumants, connue sous les noms de "Tratturello Martinese" et de "Carraro delle Vacche". Surtout, au nord de Manduria, le fossé susmentionné s'interrompt en correspondance du passage de cette voie, à l'endroit même où passe la voie Manduria-Oria (**doc. 116 - a**) : voilà que le creusement du fossé, datable dans un horizon messapien, semble supposer l'existence de cette draille et surtout sa vitalité, puisqu'il en respecte le tracé. Enfin, un grand nombre d'ornières ont été repérées tout au long du tronçon compris dans le secteur « Oria sud » (**doc. 120** et **doc. 133 - EA 726 à 728**), ce qui en atteste l'intense fréquentation sans toutefois l'ancrer à une époque précise.

Pour finir, beaucoup d'autres axes pourraient être suggérés sur base planimétrique ou bien en tenant compte du maillage des habitats mais l'absence de données archéologiques ponctuelles qui viendraient valider telle ou telle hypothèse m'a convaincu de ne pas m'y risquer. Le secteur où il est le plus difficile de repérer les anciens itinéraires – ou bien devrions-nous dire de comprendre s'il y en avait ? – est la dépression tapissée d'argiles à l'est/sud-est de Manduria (**doc. 120**). Ici, par exemple, si un acte notarié de 1510 mentionne une *via de Motunato* (**doc. 131 - EA 296** ; **doc. 133 - EA 780**) a *Casalnuovo*⁶⁵⁹, rien ne permet de dessiner un tracé entre ces deux sites, sans passer par Avetrana. De même la route que je propose reliant Manduria et Avetrana est relativement incertaine : d'autres itinéraires sont possibles sans qu'aucun d'entre eux n'ait laissé de traces suffisamment claires au sol ou en planimétrie.

La lacune la plus dommageable est constituée ici par le grand axe Tarente-Lecce : en effet, si à l'ouest de Manduria, ses tracés successifs sont relativement clairs, la situation est beaucoup plus vague à l'est, de Manduria vers S. Pancrazio. Dans ce secteur nous avons déjà évoqué un tracé plus septentrional lequel, à partir de la double porte NE de l'enceinte, se dirige vers Erchie. Cet itinéraire peut être proposé comme la liaison essentielle d'époque messapienne entre Manduria et le Salento méridional adriatique. En revanche, à l'est de Manduria, vers S. Pancrazio, rien ne permet de déceler dans le parcellaire un ou plusieurs itinéraires qui auraient précédé le tracé parfaitement rectiligne de l'actuelle route nationale. Le caractère générateur de cette voie est certifié par l'orientation massive du « parcellaire 11 » qui lui est fonctionnel, certes, mais son ouverture ne devrait pas remonter plus loin que le XVII^e siècle. S'il existe quelques attestations écrites datant du XVI^e siècle du passage de cette voie dans l'immédiate

⁶⁵⁹ ALFONZETTI, FISTETTO, *I protocolli dei notai*, p. 66, n° 269.

périphérie orientale de Manduria, à la limite septentrionale des terrains inondables⁶⁶⁰, il est très difficile d'en repérer la trace sur le terrain et en cartographie. Outre la jeunesse présumée de la parcellisation dans ce secteur, la lecture est compliquée également par les nombreuses infrastructures et les édifices qui ont été réalisés dans ce secteur au cours du XX^e siècle : le chemin de fer et pas moins de deux routes nationales, sans compter l'étalement des zones résidentielles et de divers bâtiments industriels.

7.1.4 Structures de division et contrôle de l'espace

Pour ce qui concerne les grandes structures linéaires de division du sol in situ dans le transect « Oria sud » (**doc. 120**), le premier objet massif qui attire notre attention est encore une fois le *paretone* de Sava. Si ses dimensions actuelles en font un cas unique dans le territoire considéré, les attestations documentaires – même en tenant compte de toutes les réserves exprimées dans le chapitre 4 – en autorisent une extension d'au moins 8 km, entre "Monte Maciulo" (Maruggio) et Masseria Agliano (Sava). Dans le même secteur, le grand mur pierrier qui se déploie à l'est de Masseria Celidonia a également été commenté dans le chapitre précédent.

D'autre part, les campagnes situées autour de la limite communale actuelle entre Manduria et Oria sont traversées par un grand fossé creusé dans le banc calcarénitique, large de m 5,70 et profond de m 1,70, qui se développe sur environ 3 km de longueur (**doc. 134 - EA 819**) d'ouest en est. Son orientation et son positionnement entre les deux habitats d'Oria et de Manduria pourraient, à eux seuls, suggérer une fonction de démarcation territoriale à une époque qu'il faudrait déterminer. Va dans ce sens également le fait qu'il traverse (sans les couper) trois des quatre voies qui se dirigent de Manduria vers le nord et le nord-est tandis que pour la quatrième un pilier a été épargné au centre du fossé, sans doute afin de permettre la construction d'un pont en bois. Malheureusement, l'ouverture de vastes carrières dans le secteur empêche de lire les relations planimétriques entre le tracé de ce fossé et les masses parcellaires alentours. Néanmoins, cette imposante division de l'espace a fait l'objet de fouilles en 2013 qui ont abouti à une datation au IV^e siècle av. n.é.

Troisièmement, à l'est d'Avetrana se situe un autre fossé linéaire, aux dimensions tout aussi imposantes mais qui se trouve dans un état de conservation moins bon (**doc. 134 - EA 819**). Ce fossé suit un tracé parfaitement orienté du nord au sud, à cheval des parcellaires « 30 » et « 31 » mais, dans ce cas aussi, l'exploitation du secteur en carrière de pierre à bâtir a fortement perturbé les éventuelles trames parcellaires précédentes, si bien qu'il est

⁶⁶⁰ ALFONZETTI, FISTETTO, *I protocolli dei notai*, p. 123, n. 25, a. 1559 : « [...] sita in Feudo Casalisnovi loco dicto Le Pozze juxta viam [...] per Litium » ; *ID.*, p. 215, n. 48, a. 1583 : « [...] alla via di Lecce, seu li Cupuni ».

impossible de lier le fossé à une certaine organisation de l'espace. Son utilisation récente en tant que canal d'évacuation des eaux en excès qui sont ainsi dirigés vers le ravin du "Canale de S. Martino" ne peut être tenue à elle seule pour justification d'un tel aménagement.

À la même échelle que ces *paretoni* et ces fossés, dans la logique de la démarcation et du contrôle du territoire, se situent des aménagements surfaciques telles les enceintes fortifiées, les tours, les *specchie* ainsi que les traces d'occupation sur des sites dominants.

Tout d'abord, à ce niveau de lecture synchronique du territoire étudié, se signalent des sites naturels dominants qui autorisent un certain contrôle visuel du pays environnant. Bien entendu, la dominante horizontale du relief a été maintes fois soulignée mais cela ne fait qu'amplifier l'importance locale des plus modestes éminences du terrain. C'est pour cette raison que l'on assiste à l'affectation récurrente du même site dominant à des fonctions de contrôle du territoire, à distance de plusieurs siècles.

Au nord du secteur étudié ce sont les dernières ramifications des Murge qui offrent des sites qui dominent les alentours d'une trentaine de mètres tout au plus. À ce système septentrional s'oppose, plus au sud, la longue ligne de rupture de pente parallèle au littoral qui permet de dominer la plaine sub-côtière de 50 à 80 m de hauteur, ainsi que, plus modestement, l'arrière-pays (**doc. 98**).

Le secteur étudié n'émerge qu'une fois au système septentrional, sur le site de S. Marzano, où plusieurs structures fortifiées ont été édifiées à proximité du point culminant à 134 m s.l.m., du premier millénaire av. n.è. à l'époque moderne. S. Marzano s'insère donc dans un système de sites de hauteur relié aux collines d'Oria, qui culminent à 166 m s.l.m., et qui permet de contrôler aisément tant la plaine au sud, vers Manduria et la mer Ionienne, que celle qui se trouve au nord, vers Mesagne et Brindisi, sur le versant adriatique. De cette perspective isthmique, par rapport au développement général de la région salentine, le restant du secteur « Oria sud » est verrouillé par la colline d'Oria, dont l'occupation remonte à l'Âge du fer.

En revanche, sur la ligne de rupture de pente pré-littorale se disposent tous les autres sites de hauteur avérés ou potentiels compris dans le secteur étudié. Dans cette série, nous avons déjà parlé du site du Monte Magalastro, fortifié au premier millénaire av. n.è. puis au Moyen Âge (**doc. 131 – EA 25 ; doc. 133, doc. 120 – EA 764, EA 778**). Au SE de Monte Magalastro, l'on trouve le site de Monte Maciulo (Maruggio), avec les vestiges d'une tour que le mobilier de surface date des VI^e-IV^e siècles (**doc. 133, doc. 120 – EA 765**), et de Monte

Spicchiuddo (Maruggio) (**doc. 131 – EA 117**), au nord-ouest de Maruggio, autour duquel l'on a signalé des vestiges d'occupation au cours du Néolithique et à la fin du Moyen Âge. Encore, au nord de Maruggio, des vestiges d'occupation au cours de l'Âge du bronze et du premier millénaire av. n.è. ont été signalés autour de Monte Maggio (**doc. 131 – EA 99, EA 100**).

Au sud de Manduria, l'on trouve, d'abord, le plateau correspondant au lieu-dit "Monte Bagnolo" (**doc. 98**) qui domine la plaine vers le sud : si sa taille (124 m) et sa position en limite de rupture de pente en font un point naturel de contrôle, tout à fait comparable à Monte Magalastro, aucune trace d'occupation n'y a été signalée. Certes, d'importants vestiges d'occupation d'époque néolithique (**doc. 131 – EA 149**), hellénistique, romaine et médiévale (**doc. 131 – EA 190, EA 210**) se trouvent 1,7 km au N et au NE. Puis, au SE, en s'approchant du littoral, le relief isolé du Monte del Diavolo est dépourvu de toute trace d'occupation mais sa position est néanmoins remarquable du haut de ses 117 m, au milieu d'une plaine qui s'étend à l'ouest et au sud à une altitude inférieure de 30 m (**doc. 119 – g**). Surtout, l'importance de cette éminence du terrain doit être jugée au regard de sa proximité et de son intervisibilité avec le plus grand site fortifié messapien du secteur, après *l'oppidum* de Manduria. Il s'agit du Monte dei Castelli, qui offre d'excellentes possibilités de contrôle vers l'ouest, le nord et le sud, tout en disposant d'un vaste plateau vers l'est (**doc. 131 – EA 160 ; doc. 133, doc. 120 – EA 801, EA 802, EA 803 ; doc. 119 – g**). Cette configuration a autorisé la fortification progressive de la colline au cours du premier millénaire, jusqu'à former trois enceintes concentriques qui ont défendu un important habitat entre le VI^e et le III^e siècle av. n.è.

En conclusion, parmi ces hauteurs auxquelles l'élévation – toute relative, au regard de l'altitude partout modeste du secteur – et la position confèrent une vocation au contrôle, nous pouvons alors distinguer trois catégories : les hauteurs pour lesquelles aucun signal d'occupation n'est attesté ; celles qui montrent des traces d'occupation assez faibles, compatibles avec l'existence d'un point de contrôle, assimilable à une tour, probablement occupée par un groupe humain assez réduit ; enfin, les sites de S. Marzano et du Monte dei Castelli qui, seuls, ont accueilli, à diverses époques, un habitat groupé permanent fortifié, en raison – tout porte à le croire – de leur proximité immédiate avec des terres fertiles et des possibilités d'accès à l'eau.

Ces sites de hauteurs ne sont pas les seuls à avoir été exploités et aménagés pour le contrôle et la défense du territoire, voire même pour l'établissement d'un habitat groupé permanent fortifié. Bien plus souvent, les hommes ont pris l'initiative d'édifier des buttes artificielles au milieu des plaines ou sur des éminences du terrain presque insignifiantes. Le choix d'un site pour y habiter voire la nécessité de contrôler une voie de communication ou des confins sont évidemment à la base de ces choix.

Parmi ces aménagements, les plus importants, nombreux et originaux correspondent aux nombreuses *specchie* qui quadrillent ou quadrillaient le secteur étudié. Ces monticules de pierre sèche, ou cairns, sont nombreux en Pouille calcaire, où certains d'entre eux atteignent une taille réellement imposante, jusqu'à 15 m de hauteur et 40 de diamètre⁶⁶¹. Le secteur étudié n'offre pas à la vue de tels géants. Ici, l'on recense douze *specchie*, dont sept conservées in situ. Ces dernières sont toutes comprises dans le territoire de Manduria ou à la limite de celui-ci (**doc. 120**). D'ouest en est, la première *specchia*, aujourd'hui disparue, est attestée en 1420-1435 (**doc. 38**) le long du *paretone* de Sava, entre *Pasano* et *Aliano*. L'association de la « *speclam Mityanam* » ou « *Murianam* » (**doc. 133, doc. 120 - EA 750**) avec le *paretone* apparaît très significative et ne fait que souligner ultérieurement la démarcation nord-sud matérialisée par le *paretone*. De plus, sur le prolongement idéal de cet alignement vers le nord, nous trouvons le site de S. Marzano puis la hauteur du Monte della Conca vecchia, en dehors du secteur d'étude, tandis que vers le sud se situe le Monte Magalastro, puis, sur le littoral la *specchia* "Cuciolina", encore attestée en 1929 et désormais disparue (**doc. 133, doc. 120 - EA 762**).

Ensuite, si l'on excepte la présence d'un aménagement à proximité du littoral au sud d'Avetrana, dont l'interprétation en tant que *specchia* reste douteux (**doc. 133, doc. 120 - EA 763**), les neuf *specchie* restantes se situent ou se situaient toutes au nord et à l'est de Manduria. Les *specchie* "di Monte Maliano" (**doc. 133, doc. 120 - EA 751**) et "Cicerella" (**doc. 133, doc. 120 - EA 760**) ont été clairement associées à des occupations d'époque néolithique et protohistorique, grâce à des fouilles qui ont eu lieu dans les années 1930 et en 2010, tandis qu'autour de "Specchia Crocaccia" on a collecté un grand nombre d'outils taillés sur silex et sur obsidienne ainsi qu'un important dépôt d'objets métalliques datant du début de l'Âge du fer (**doc. 133, doc. 120 - EA 761**). Autour des *specchie* "Montebello", "lo Specchione" et "Specchia d'Oria" (**doc. 133, doc. 120 - EA 752, EA 756, EA 757**) on a collecté du mobilier d'époque messapienne et la *specchia* "Schiavoni" a fait l'objet de fouilles dans les années 1930 qui en ont attesté la construction et la fréquentation tout au long de l'Antiquité, à partir du IV^e siècle av. n.è. (**doc. 133, doc. 120 - EA 755**). Enfin, aucun indice chronologique n'a été signalé autour des *specchie* "del Diavolo", "Rasizza", "Torre Bianca Piccola" et "Ripizzata".

Par-delà ces éléments de datation et beaucoup d'autres problèmes que les *specchie* salentines soulèvent auprès des spécialistes des périodes plus anciennes, la prise en compte de ces aménagements est *a priori* importante pour la période médiévale. En effet, que leur construction remonte à la Pré-Protohistoire, à l'époque romaine ou au Moyen Âge, il est

⁶⁶¹ Voir, pour un recensement très précis à l'échelle du Salento, NEGLIA, *Il fenomeno delle cinte di specchie*, en particulier p. 38, 49-50, 64-70. Sur le secteur « Oria sud », voir MARRA, *Le specchie*.

certain qu'une fois réalisées, les *specchie* ont continué de jouer un rôle décisif de contrôle de l'espace, compte tenu de l'orographie du secteur. Le Moyen Âge, donc, plus que toute autre époque, a bien connu et sans doute exploité toutes les *specchie* bâties précédemment. Du reste, il n'est absolument pas à exclure que certaines *specchie* aient été érigées à cette époque. Rappelons, enfin, que tandis qu'on aurait du mal à identifier dans les sources antiques les appellatifs qui feraient référence à ces structures, le terme même de « *specchia* » est attesté seulement dans la documentation médiévale, à partir du X^e siècle⁶⁶².

En réalité, il me semble que ces *specchie* se disposent sur des axes de connexion ou de division de l'espace assez lisibles sur la longue durée. Nous avons déjà commenté la ligne de démarcation nord-sud portée par le *paretone*, deux *specchie* et autres sites de hauteur, à la limite ouest du secteur d'étude. Cette division de l'espace agit à une échelle relativement importante et tout porte à croire qu'elle est une spécificité du paysage tardo-antique ou alti-médiéval.

Au nord de Manduria, la "Specchia Schiavoni" se situe à proximité d'un carrefour assez important entre plusieurs axes routiers et à mi-chemin entre les deux cités messapiennes de Manduria et Oria. De plus, le grand fossé qui a été décrit ci-dessus (**doc. 134 - EA 819**) passe à quelques centaines de mètres seulement de la même *specchia*. Sur le même axe Oria-Manduria se situe, 3,3 km plus au sud, la "Specchia d'Oria", en évidente relation avec la plus importante liaison locale depuis le premier millénaire av. n.è. et distant de 1,6 km seulement de l'habitat fortifié de Manduria. De plus, cette *specchia* semble établir d'étroites relations d'intervisibilité avec au moins quatre autres structures du même genre (**doc. 133, doc. 120 - EA 753, EA 756, EA 752, EA 759**), toutes situées à une distance inférieure à 4 km de Manduria. La tentation de penser à une couronne de *specchie* censées protéger Manduria vis-à-vis d'Oria est forte et on ne saurait pas indiquer une autre période que celle qui précède la conquête romaine pour qu'un tel symptôme de conflictualité prenne sens.

La situation des deux *specchie* "di Monte Maliano" et "Cicerella" (**doc. 133, doc. 120 - EA 751, EA 760**), les seules dont la chronologie a pu être ancrée à la Pré-Protohistoire sur la base de fouilles archéologiques, suggère une relation forte avec le réseau viaire. En particulier, elles se situent à proximité immédiate d'un long axe d'importance régionale, le "Tratturello Martinese" ou "Carraro delle Vacche" qui relie les Murge à l'Arneo et qui a constitué pendant des siècles le principal *tratturo* de transhumance traversant cette partie de la région. Or, plusieurs autres aménagements et indices viennent corroborer la vitalité et la

⁶⁶² Voir NEGLIA, *Il fenomeno delle cinte di specchie*, p. 16; D'ANDRIA, *Insedimenti e territorio*, p. 455-459.

longue durée d'un tel tracé : la "Specchia Schiavoni" et la "Specchia Rasizza" se situent sur le même axe tandis que le fossé susdit a été creusé quand cet axe viaire était actif et vital car le fossé s'interrompt à son passage (**doc. 120**).

D'autre part, le territoire est quadrillé par des tours et des châteaux en pierre taillée. Outre les tours et autres bâtiments fortifiés qui ont déjà été mentionnés en lien avec les sites naturels dominants, plusieurs tours et châteaux ont été bâtis dans les plaines au fil de la période médiévale et moderne. Faute de données archéologiques, les attestations écrites, les rares documents iconographiques et l'observation du bâti existant permettent de dater à partir du XIII^e siècle la construction du château d'Uggiano Montefusco, aujourd'hui entièrement disparu (**doc. 133, doc. 120 – EA 222, EA 777**). Il s'agit du premier exemple de château médiéval clairement attesté dans le secteur d'étude. Notons qu'Uggiano se situe au carrefour entre les deux voies ouest-est que nous avons repérées dès les premiers pas effectués sur le secteur « Sava ouest » et qui relie la plaine orientale de Tarente à Manduria par *Pasano* et Uggiano, d'une part, et à l'embouchure du Chitro par *Aliano* et Uggiano, d'autre part (**doc. 120**).

Au siècle suivant remonte la construction des noyaux originaires des châteaux d'Avetrana, de *Casale novum*, de Maruggio et sans doute de Monacizzo (**doc. 133, doc. 120 – EA 292, EA 775, EA 776, EA 783, EA 785**). Puis, au XVI^e siècle, on voit apparaître le modeste palais baronnieux de Sava (**doc. 133, doc. 120 – EA 779**) et surtout la tour de "Motunato" et les châteaux de Torricella et de S. Marzano qui constituent trois exemples canoniques de fortification moderne (**doc. 133, doc. 120 – EA, EA 784, EA 782**). À l'exception de "Motunato", relativement isolé par rapport aux principaux axes routiers et aux centres du peuplement, cette génération de sites castraux consacre et contrôle les nouveaux pôles du réseau d'habitat et les axes routiers qui les relient.

Du XV^e au XVII^e siècle, enfin, l'insécurité endémique des côtes soumises aux attaques des corsaires et des pirates engendre la multiplication des tours de guet littorales et des *masserie* fortifiées. Sur le littoral du secteur « Oria sud », l'on dénombre six tours de guet soit – d'ouest en est – Torre Ovo, Torre delle Moline, Torre Boraco, S. Pietro, Torre delle Saline, Torre Colimena (**doc. 133 – EA 768 à 773**)⁶⁶³. Ces tours quadrillent 26 km environ de littoral, avec des interdistances qui varient entre 3 et 6 km. Parallèlement, ce dispositif côtier est répercuté dans l'arrière-pays par la fortification d'anciennes *masserie* ou par la construction de *masserie* fortifiées de nouvelle conception. J'en ai recensé quinze (**doc. 133, doc. 120 – EA 768 à 773, EA 821**), sans pouvoir exclure que d'autres aient pu exister finissant par disparaître ou être fortement remaniées. À ces *masserie* il faut encore ajouter la tour

⁶⁶³ COSI, *Torri marittime*, p. 9-18.

transformée en pigeonnier près de Masseria la Grava et la tour isolée dite "Macchieno", au NE de Manduria, bâties dans la même phase et répondant aux mêmes besoins (**doc. 133, doc. 120** – EA 786 à 799, EA 767, EA 774).

Quand l'on considère la position des seize spécimens recensés (**doc. 120**), il ressort très clairement qu'ils constituent une trame logique qui jalonne les principaux axes de communication, avec une présence plus nourrie dans les espaces les moins peuplés et les plus éloignés des villages et des villes, désormais tous munis de tours et châteaux. Ainsi, nous retrouvons quatre *masserie* fortifiées sur l'alignement sud-nord qui de Torre Ovo monte vers Monacizzo, Torricella, *Pasano*, S. Marzano ; puis, sept *masserie* fortifiées jalonnent la route paralittorale à pas plus de 2 km des tours côtières et respectant une interdistance de 2 à 4 km maximum entre elles. Ces fortifications couvrent le vaste espace vide situé entre Maruggio et Avetrana, au sud de Manduria. Enfin, dans une bande ouest-est comprise entre 8 et 11 km du littoral l'on recense cinq sites de cette série, à commencer par Masseria la Grava. Ici, les *masserie* relayent le long des axes viaires la mission de contrôle et défense qui est jouée par plusieurs châteaux urbains, de Sava à Uggiano à Manduria et à Avetrana.

Enfin, le plus grand espace fortifié du secteur « Oria sud », à savoir la double (voire triple) enceinte messapienne de Manduria (**doc. 133** – EA 804, EA 805), mérite une mention à part. La délimitation de cet espace a été fortement structurante pour la polarisation du territoire étudié dès la deuxième moitié du premier millénaire av. n.è. Bien que l'enceinte ait été détruite dès 209 av. n.è., puis abandonnée et exploitée comme carrière des siècles durant, cet espace continuera d'être occupé et de polariser les communications, jusqu'à reprendre une place prépondérante dans le réseau local à la fin du Moyen Âge. S'il ne semble disposer d'aucun atout physique par rapport au contrôle visuel des alentours, en revanche cet espace a été très judicieusement choisi en fonction des possibilités d'accès permanent à l'eau qu'il abrite, des terres fertiles qu'il jouxte voire qu'il encerclait et de la quantité potentiellement infinie de pierre de taille que l'on pouvait débiter dans le substrat calcarénitique sur lequel il est établi.

7.2 Ressources et productions d'un bassin vivrier

Les données que j'ai recensées sur le secteur « Oria sud » sont issues dans leur totalité de travaux de prospection au sol et de fouille menées par autrui, que je me suis efforcé d'orienter dans la perspective de ma problématique. Cette analyse porte sur un paysage par définition « contemporain », sans oublier que, toujours par définition, celui-ci n'est pas « d'aujourd'hui ». À l'intérieur de ce bien plus ample secteur, j'ai renoncé à recenser quelques-uns des objets ciblés sur « Sava ouest » et notamment : a) les dispersions de céramique attribuables à la pratique des épandages, que la bibliographie archéologique ne mentionne jamais et que seules mes prospections auraient pu repérer ; b) les citernes et les puits. Pour ce deuxième aspect, je me servirai des résultats obtenus sur « Sava ouest » comme d'un test pour assumer déductivement ces modalités alternatives d'accès à l'eau de la carte géologique. Toutes les autres séries de données portant sur les ressources et les productions dans le cadre du bassin vivrier « Sava ouest » ont été étendues à « Oria sud », en perdant en précision et en vérification directe de l'information pour gagner en masse de données traitées et en généralisation.

Il s'agit donc de cartographier la distribution des ressources naturelles et des productions agraires et artisanales, actuelles et historiques, qui ont fait et qui font de cet espace un bassin vivrier. Je commencerai systématiquement par la situation contemporaine en m'interrogeant sur l'origine dans le temps des processus en cours, de l'exploitation d'une carrière à une certaine mise en culture et à l'existence d'un habitat permanent. Ensuite, série par série, je chercherai une lecture d'ensemble des attestations des activités d'exploitation des ressources et des productions agricoles et artisanales fournies par les sources écrites et les traces matérielles. Dans tous les cas, je m'interdirai tout déterminisme régressif portant sur toute présumée et prétendue « intemporalité » de tel ou tel choix cultural, de tel ou tel régime foncier, de telle ou telle autre technique de construction.

7.2.1 Accès, adduction et évacuation de l'eau

L'hydrographie superficielle et l'évacuation des eaux en excès

Il ne serait pas envisageable aujourd'hui d'habiter en permanence ce territoire en comptant exclusivement sur les possibilités d'accès à l'eau fournies par l'hydrographie superficielle. Si la présence humaine ne dépendait que de telles ressources, seules les embouchures du Boraco et du Chitro, sur le littoral ionien, satisferaient les conditions pour attirer des habitats permanents, ce qui d'ailleurs est amplement attesté depuis la Préhistoire (**doc. 121 – EA 526, EA 528, EA 533**). Quant aux formes de ruissellement saisonnier elles ne peuvent en aucun cas assurer à elles seules la sécurité hydrique d'un habitat permanent, même à un stade technique préindustriel (**doc. 132 – EA 520 à 537**).

En revanche, ces formes de ruissellement peuvent amener encore aujourd'hui un excès soudain d'eau venant des Murge et se précipitant vers le littoral. Ces inondations peuvent avoir des conséquences dommageables pour les cultures voire pour les hommes. Ces phénomènes étaient sans doute plus dangereux et fréquents par le passé, quand la gestion du drainage était rudimentaire : les attestations écrites et orales de l'ampleur de ces phénomènes encore jusqu'aux années 1940 ne manquent pas. La solution naturelle à ce surplus d'eau en surface est constituée par les gouffres karstiques (*vore* et *inghiottitoi*) (**doc. 121; doc. 132 – EA 542 à 550**). Deux exemples majeurs se situent au nord du territoire de Manduria, vers Oria, aux lieux-dits "Vintalora" et "Masseria Case Grandi". Plus au sud, l'on trouve deux fois le toponyme "il Cupone" en correspondance de deux gouffres qui s'ouvrent dans le banc de calcaire compact. À l'est de Manduria, un gouffre recouvert d'argiles a été aménagé au XX^e siècle pour accueillir les eaux usées et traitées venant de la station d'épuration de la ville. Enfin, dans l'actuelle zone urbaine de Manduria l'on signale la présence ancienne d'une *vora*, non loin de l'enceinte messapienne et à proximité également de plusieurs sites préhistoriques.

C'est vraisemblablement en réponse aux inondations saisonnières venant de Francavilla, suivant la pente naturelle de l'anticlinal de Manduria, que l'on peut comprendre l'attestation d'ouvrages destinés à canaliser le surplus d'eau entre Masseria la Poverella et Manduria, au NO de la ville (**doc. 132 – EA 555**). Ici, un axe naturel d'écoulement semble avoir été progressivement canalisé par creusement et endiguement afin d'assurer un écoulement contrôlable de la masse d'eau vers Manduria, où la voie moderne qui mène à Oria traversait cet ouvrage sur un pont, aujourd'hui oblitéré. Si l'existence d'un tel ouvrage devait remonter à l'Antiquité, il est assez probable que ces eaux finissaient par inonder le fossé extérieur de l'enceinte messapienne. En revanche, les informations orales collectées

sur places assurent que dans les années 1940 – quand les fossés messapiens avaient été comblés – le quartier occidental du "Barco", à l'est de la voie Manduria-Oria, était régulièrement inondé.

Du moins dans une phase de son existence, une fonction similaire peut être assumée comme la plus probable pour le fossé de Masseria Rescio (Avetrana) (**doc. 132** – EA 526 ; **doc. 133** – EA 820) qui forme avec le ravin naturel dit "Canale de S. Martino" une voie importante d'écoulement des eaux à l'est d'Avetrana et en direction du littoral. En revanche, je ne crois pas que l'on puisse faire une lecture de ce type pour le long fossé présent au nord de Manduria (**doc. 133** – EA 819). Ses dimensions, le soin apporté à ses parois et sa position intermédiaire entre les deux habitats d'Oria et de Manduria me semblent le qualifier bien plus comme un ouvrage de délimitation. Cela n'empêche guère, en revanche, qu'il ait pu servir aussi pour canaliser temporairement le trop-plein d'eaux déversé des hauteurs d'Oria vers Manduria. De même, il est logique que les fossés de l'enceinte messapienne de Manduria aient pu occasionnellement préserver la cité d'une inondation, se transformant en douves.

Enfin, la documentation médiévale et plusieurs toponymes attestés par la cartographie contemporaine montrent une présence de l'eau stagnante plus importante qu'au présent, tout au long du dernier millénaire (**doc. 132** – EA 556, EA 557). Des zones humides (*palus*) sont attestées à plusieurs reprises à partir du XI^e siècle, sur le littoral entre "Boraco" et "Chitro" (**doc. 32**) ainsi qu'autour du *loco dicitur Mons Arene*, au NO d'Avetrana (**doc. 36** ; **doc. 121** – EA 556). De même le macrotoponyme "Paduli" qui désigne sur la cartographie officielle toute l'étendue argilo-calcaire au SE de Manduria ou encore des toponymes tels "Acqua des Ciucci" et "Acquasantara", au sud de Manduria, évoquent un paysage où l'eau devait autrefois stagner pendant une partie de l'année, voire en permanence. Au XX^e siècle, des assainissements d'envergure ont concerné, aux deux extrémités du secteur « Oria sud », à proximité du littoral, les marécages de "Palude Mascia" et "Palude Mostizza", à l'ouest de Monacizzo, et la "Palude del Conte", au SE d'Avetrana.

Les aquifères secondaires : sources et puits

Face à cette situation hydrologique, il est à prévoir que sur la plupart du secteur « Oria sud » la présence de sources permanentes et les stratégies de captation, adduction et stockage de l'eau aient joué un rôle central dans les stratégies d'occupation et d'exploitation du sol.

Or les sources sont excessivement rares et d'autant plus précieuses, exception faite pour la bande littorale. Ici, à l'ouest de Maruggio, l'on trouve le "Curso", une zone humide générée par une résurgence de la nappe superficielle qui a été canalisée au XX^e siècle (**doc. 132 - EA 534**). De même, nous avons déjà évoqué à plusieurs reprises les résurgences qui engendrent les petits cours d'eau du Boraco et du Chitro. Plus au nord, la source pérenne de "Pezza Pagliara", près de S. Marzano (**doc. 132 - EA 537**), constitue un cas unique tandis que le territoire de Sava est, en apparence, complètement dépourvu de sources pérennes (sauf à évoquer la possibilité théorique d'une percolation de la nappe superficielle à travers les parois de la grotte de la "la Grava", actuellement non vérifiée) (**doc. 132 - EA 543**).

Dans ce cadre si pauvre en eau de source, les quatre grottes-sources attestées à l'intérieur et à proximité immédiate de l'enceinte messapienne de Manduria constituent donc une ressource exceptionnelle (**doc. 132 - EA 538 à 541**). Ici, trois grottes sont attestées à l'intérieur même de l'enceinte. La plus célèbre d'entre elles, la seule encore accessible à tout public, dite localement "Scegnu", se situe à l'extrémité NE de l'enceinte. Il s'agit d'une grotte naturelle que des dynamiques karstiques ont ouverte dans le banc calcarénitique sectionnant des nappes d'eau superficielles. Par conséquent, la nature poreuse des parois calcarénitiques autorise alors une percolation régulière de l'eau de nappe. Au fil du temps, l'homme a agrandi cette grotte et canalisé ce flux d'eau créant ainsi les conditions d'un accès facile, sécurisé et à l'abri des aléas météorologiques d'une source d'eau que les sources disent inépuisable⁶⁶⁴. De plus, l'existence d'au moins trois autres *scegni* est attestée à Manduria. Même s'ils n'ont peut-être pas été exploités en même temps, on peut néanmoins considérer, sur la longue durée, que ce genre de ressource a fortement justifié l'attachement permanent à ce site de la part du groupe humain le plus nombreux du secteur.

La proximité de la nappe permet également le creusement de puits traditionnels. Évacuons déjà, pour des raisons qui ont été rappelées, les secteurs qui dominent les calcaires compacts, dont l'épaisseur rendait impossible d'atteindre la nappe d'eau avant le milieu du XX^e siècle. Restent à circonscrire les étendues de calcarénites où la nappe est proche et ceux où la nappe est trop profonde, en fonction, on le sait, de la profondeur différentielle de couches d'argile aptes à retenir l'eau. Quant aux sols argilo-calcaires, la nappe est bien souvent très proche de la surface jusqu'à envahir la superficie rendant la zone inondée et les eaux malsaines.

⁶⁶⁴ « *In Sallentino iuxta oppidum Manduriam lacus, ad margines plenus, neque exhaustis aquis minuitur neque infusus augetur* » (Plin. *Nat. Hist.*, II, 226).

Utilisant comme zone-test le transect « Sava ouest », m'appuyant sur les qualités géologiques reconnues, avec des vérifications au sol nombreuses mais non systématiques et quelques références toponymiques, j'ai pu constater qu'à l'échelle du secteur « Oria sud », se dessinent trois secteurs de taille modeste où les puits traditionnels sont relativement nombreux (**doc. 121**). Le premier forme une longue bande qui court de Masseria Niviera jusqu'à "Palombaro", "Pezza Padula" et "La Zingara", à l'ouest et au sud de S. Marzano. On a vu, ensuite, la rareté des puits sur le territoire de Sava, quand l'on excepte le secteur de Masseria la Grava et "Madonna di Pasano" et quelques puits au nord de l'actuel habitat de Sava et au sud, près de Masseria le Petrose et Masseria Coppola. Une deuxième zone riche en puits occupe la moitié ouest de la bande pré-littorale, entre Monacizzo et Maruggio, sur 2 à 3 km de profondeur. Enfin, à l'extrémité orientale de cette bande littorale, quelques puits sont à signaler entre "Iazzo della Specchiarica" et Masseria Fillicchie.

Sur la moitié ouest du secteur, sur une superficie d'environ 200 km², les conditions d'un accès facile à la nappe superficielle ne sont réunies que dans deux petits secteurs éloignés de 10 km l'un de l'autre. Cette situation désigne le territoire méridional de S. Marzano comme étant le mieux desservi en eau du secteur, à l'exception de la bande littorale qui accumule les avantages dérivant de la présence de plusieurs sources et de la possibilité de creuser des puits. En revanche, le territoire de Sava et une partie de ceux de Torricella et d'Avetrana sont les plus défavorisés sur le plan hydrique.

Pour ce qui concerne le territoire de Manduria, la situation est radicalement différente selon que l'on considère les quarts nord et ouest, d'une part, et les quarts sud et est, d'autre part. En effet, au nord de Manduria, sur une étendue d'environ 100 km², la nappe circule à une grande profondeur. Cela s'explique par l'épaisseur excessive du substrat, qu'il s'agisse de calcaires compacts ou de calcarénites. Comment ne pas voir ici un lien de cause à effet entre ce manque absolu d'accès à l'eau et la pauvreté d'indices d'habitats permanents ainsi que l'utilisation massive des calcarénites pour y installer des carrières ? En revanche, sur les vastes étendues argilo-calcaires au sud et à l'est de Manduria, l'on trouve une relative facilité d'accès à l'eau. Techniquement, les puits restent ici plutôt rares mais la nature des sols favorise la multiplication de sources intermittentes, les « *prese* » signalées par la cartographie officielle. Pour capter cette eau circulant dans les terres argileuses tout près de la surface, le savoir-faire traditionnel a parsemé ces contrées de « *pozzelle* », des puits réalisés en creusant dans la terre meuble jusqu'à capter une poche d'eau, puis en chemisant le trou en pierre sèche, selon les mêmes principes statiques qui régissent la construction des bories.

Pour rencontrer des puits au S/SE de Manduria, il faut suivre l'interface entre les argiles et les calcarénites, comme on l'a déjà remarqué sur « Sava ouest ». Le secteur le mieux approvisionné en eau de puits est ici situé autour de Masseria Maserinò et "li Piacentini", sur l'axe Uggiano-"Monte dei Castelli"- "Chitro". Ici, la présence d'un grand nombre d'ornières atteste d'abord la fréquentation intense de la route. En même temps, l'on remarque la présence de *cisternoni*, d'abreuvoirs et de pas moins de cinq puits⁶⁶⁵, ce qui confirme et justifie à la fois l'importance de cet itinéraire sur la longue durée.

L'adduction de l'eau de source et le stockage des eaux de pluie : canaux, bassins et citernes

La rareté de la ressource hydrique est, certes, à relativiser. Tout compte fait, les sources, les puits et les *pozzelle* fournissent une relative sécurité hydrique sur 20 à 25% du secteur « Oria sud ». Néanmoins, on ne peut nier que sur la plupart du secteur le manque d'eau a fonctionné comme une condition répulsive par rapport à l'établissement des groupes humains. Ici, seule la construction de bassins et de citernes, parfois de grandes dimensions (voir chapitre 6), pourvoyait aux besoins ponctuels d'un habitat intermittent. Surtout, ces réservoirs d'eau jalonnent les itinéraires – notamment de transhumance – dans leur traversée de ces secteurs arides, afin d'assurer les besoins des hommes et des bêtes.

La possibilité de creuser assez facilement dans les calcaires tendres de plus ou moins vastes chambres souterraines, revêtues de mortier hydraulique voire simplement blanchies à la chaux, peut expliquer localement une relative indépendance de l'habitat par rapport au réseau hydrographique⁶⁶⁶. Les *cisternoni*, du même gabarit de ceux que nous avons évoqués sur Sava, ne manquent pas sur « Oria sud ». Néanmoins, ces aménagements restent rares et limités à des aires d'occupation permanente, telles des *masserie*, voire aux axes routiers. Sur le même itinéraire Uggiano-"li Piacentini"- "Chitro", par exemple, l'on signale un *cisternone* mesurant 17x6 m, près de Masseria la Scalella⁶⁶⁷.

Plus exceptionnelle, la construction de grands bassins de stockage des eaux de pluie, voire d'eaux provenant de sources non pérennes et opportunément canalisées, a été archéologiquement attestée à deux reprises. Un premier exemple se situe à la périphérie orientale de l'enceinte messapienne de Manduria, au lieu-dit "lu Cuponi", et remonterait aux V^e-IV^e siècles (**doc. 132 – EA 551**) tandis qu'un deuxième exemplaire se situe au lieu-dit

⁶⁶⁵ TARENTINI, SCIONTI, *Manduria. Gli impianti rupestri*, p. 26, 62-79 ; ALESSIO, *Manduria (Taranto), Masseria Piacentini*.

⁶⁶⁶ Voir, à titre de comparaison, les observations de Bruno Belotti sur la relation entre l'habitat et l'accès à l'eau autour de Vaste, dans l'arrière-pays d'Otrante (BELOTTI, *Les paysages antiques*, t. I, p. 57-58).

⁶⁶⁷ TARENTINI, SCIONTI, *Manduria. Gli impianti rupestri*, p. 62-79.

"Acquasantara" et appartient à un complexe rural d'époque romaine pourvu de thermes (I^{er} siècle av. n.è. – I^{er} siècle n.è.). La taille et la capacité de ce bassin (17x24 m, profondeur 3 m, capacité 1198 m³) en font le plus grand aménagement hydraulique à l'est de Tarente (**doc. 132 - EA 552**). L'alimentation en eau de ce grand bassin n'était pas confiée à la seule chute directe de la pluie mais prévoyait également un réseau de canalisations que les fouilles menées en 1998-1999 n'ont mis au jour que partiellement. Au vu de ce cas de figure, d'autres creusements linéaires interceptés à l'intérieur de l'enceinte messapienne de Manduria ont pu être interprétés de la même manière (**doc. 132 - EA 553, EA 554**).

Enfin, un cas particulier et pour l'heure unique d'adduction de l'eau de pluie est représenté par des incisions naturelles profondes de 2 m et larges de 10 m, où des fouilles récentes ont pu documenter l'écoulement fréquent de l'eau (**doc. 132 - EA 531**). Situées au nord-est de Manduria, dans un milieu très aride, ces incisions semblent fonctionnellement liées à des traces d'exploitation agricole, ce qui pourrait suggérer leur détournement à des fins d'irrigation.

7.2.2 Les carrières de pierre à bâtir et d'argile

On a déjà parlé du déterminisme géologique – irréfutable – qui oriente la possibilité d'ouvrir des carrières de pierre de taille vers les calcarénites. Sur les calcarénites la présence de carrières de pierre de taille peut être alors assumée comme endémique : de fait, toute construction d'habitat isolé ou groupé s'est appuyée depuis des millénaires sur le banc calcarénitique. À l'évidence, ce choix tient à la fiabilité du calcaire pour poser des fondations et, sans doute davantage, à la possibilité d'utiliser directement, sans transport, la pierre extraite sur place. Encore aujourd'hui, il est aisé de constater le grand nombre de petites carrières abandonnées et partiellement comblées pour être réaffectées à l'agriculture, situées un peu partout à proximité des habitats. D'autre part, il faut assumer théoriquement le fait que les centaines d'hectares de caves creusées sous les édifices des villes, des villages et des *masserie* ont été, d'abord, autant de carrières.

Par conséquent, je me bornerai à discuter les attestations précédentes au XVIII^e siècle (**doc. 122**). À ce propos, j'ai déjà rappelé (§ 1.3) à quel point la datation des carrières n'est pas chose aisée⁶⁶⁸. Les deux seuls critères macroscopiques consistent à distinguer, d'une part, les traces du creusement manuel de saignées dans lesquelles on enfonçait ensuite des coins, ce qui conduit à un débitage lent et en gradins, de l'exploitation contemporaine, menée à l'explosif, qui dégage des fronts de carrière

⁶⁶⁸ Voir BEDON, *Les carrières* ; ADAM, *La construction*, p. 42-44 ; BESSAC, *La prospection archéologique des carrières*.

parfaitement lisses et très profonds. D'autre part, l'on peut examiner le module des empreintes des blocs débités sur place sur lequel on a des connaissances chronologiques relativement fiables⁶⁶⁹.

Tout d'abord, comme toute activité de creusement, l'exploitation d'une carrière à une époque donnée efface irrémédiablement les traces d'une éventuelle exploitation antérieure. Par conséquent, sur le plan théorique, « une carrière peut en cacher une autre », plus ancienne. Deuxièmement, la collecte de traces de forges dans les champs peut renvoyer à l'ouverture sur place de carrières car les outils ont besoin d'être aiguisés ou réparés tous les soirs. Troisièmement et notamment dans les sols caillouteux très minces de notre région, il est fréquent de repérer d'anciens fronts de taille ainsi que des écailles et des rebuts car la taille traditionnelle en carrière produit un volume de débris supérieur au volume des blocs extraits. On voit bien donc que la datation relativement fine d'une carrière entre l'Antiquité et le XVIII^e siècle ne peut se faire que sur base métrologique, en comparant la taille en négatif des blocs extraits avec celle des blocs employés dans la construction des bâtiments de telle ou telle époque, existants ou connus en fouille.

Sur la base de ces critères, il est possible de réduire le repérage des carrières assurément exploitées avant le XVIII^e siècle à six groupes principaux. D'ouest en est, l'on signale un important groupe de carrières au nord de Masseria la Grava (Sava) vers "Tagliatieddi", qui a déjà été commenté dans le chapitre 6. Plus au sud, des carrières importantes ont été signalées à Masseria Cravara (Maruggio) tandis qu'à l'est de Sava, à l'ouest de Masseria Pozzo Cupo (Manduria) se situe une vaste et profonde carrière de calcarénite aujourd'hui abandonnée et en partie comblée (**doc. 122 – EA 517, EA 510**). Dans les deux cas, les fronts de carrière font penser génériquement à une exploitation par des techniques traditionnelles et la taille des blocs débités correspond aux standards de la fin du Moyen Âge et du début de l'époque moderne.

Vient ensuite la plus vaste étendue de carrières du secteur qui s'étendait en 1948 sur environ 10 km² à la limite nord du territoire de Manduria et d'autant dans le territoire limitrophe d'Oria (**doc. 122 – EA 511 à 514**). L'affectation d'une telle étendue à l'extraction de la pierre doit tenir au faible potentiel productif (selon des critères agronomiques modernes), où l'épaisseur de la roche est telle qu'aucune nappe d'eau superficielle n'est puisable avec les moyens techniques traditionnels. Inversement, cette même épaisseur – la calcarénite y attend les 40 m de profondeur, comme on peut le constater dans les carrières abandonnées – non interrompue par des loupes d'argile, offrait une quantité illimitée de pierre qui a dû être exploitée bien au-delà des besoins locaux. Troisièmement, la qualité de la pierre doit

⁶⁶⁹ GALANTE, *Materia, forma e tecniche*, p. 109-111.

avoir été particulièrement appréciée pour justifier qu'on aille la chercher loin des habitats principaux.

Or l'intérêt fondamental de ce secteur, me semble t-il, tient au fait que cette activité d'extraction, certaine pour l'époque moderne et jusqu'aux années 1960, est attestée archéologiquement à partir de l'époque messapienne. En effet, des fouilles récentes ont constaté l'extraction de blocs taillés de grandes dimensions (longs de 1,1 à 1,8 m) dans le fossé situé près de "C. Piccinni", en association avec des fragments de céramique datés d'époque hellénistique (**doc. 134 – EA 819**). Enfin, en dépit de l'énorme disponibilité de pierre, les limites en pierre sèche sont partout absentes dans ce secteur tout comme les abris en pierre sèche. Ce sont deux indices révélateurs, si besoin en était, de l'absence d'une mise en valeur agricole. Le scénario le plus plausible me paraît alors qualifier ce large secteur nord, à cheval de la limite communale Manduria-Oria, comme un secteur qui a toujours été livré à l'*incultum* et au pâturage extensif. D'ailleurs, les indices d'occupation sont rares. Enfin, la présence contextuelle de trois *specchie* et d'un long fossé ouest-est complètent ce faisceau d'indices qui orientent vers une interprétation « marginale » de ce secteur, pauvre en eau et en sol cultivable, loin des habitats, peu ou pas parcellisé et donc, *a priori*, jamais concerné par une exploitation agricole systématique.

Par l'envergure des traces d'exploitation, le deuxième secteur le plus important est situé – sans surprise – aux alentours et à l'intérieur de l'enceinte messapienne de Manduria, notamment dans le secteur protégé au titre archéologique qui a soustrait dès 1955 quelques dizaines d'hectares à l'extension urbaine de l'habitat actuel. Ici, de nombreux sondages menés par la Surintendance archéologique, essentiellement dans le quart NE de l'enceinte messapienne, ont révélé la présence de carrières associées à des vestiges de voirie, d'aménagements hydrauliques et d'occupation de la seconde moitié du premier millénaire av. n.è. (**doc. 132 – EA 508, EA 516**). De même, au sud-est de l'enceinte, la dépression dite "lu Cuponi" (**doc. 132 – EA 509**) a été fouillée et interprétée comme une carrière messapienne, à l'intérieur de laquelle a été par la suite aménagé un réservoir d'eau sans doute relié à des ouvrages de canalisation hydraulique (**doc. 132 – EA 551**).

Enfin, des carrières anciennes ont été repérées aux pieds du "Monte dei Castelli", au lieu-dit "Cicora" et à proximité de Masseria Maserinò (**doc. 132 – EA 515**). Ici, une première phase d'extraction remonte encore une fois à l'époque messapienne, compte tenu de la dimension des blocs qui ont été extraits, mais ces carrières ont été visiblement utilisées également par la suite car certains fronts de taille entament les sépultures d'une nécropole datable des IV^e – III^e siècles av. n.è. Ceci s'explique aisément par la concentration de l'habitat rural dispersé d'époque romaine dans le secteur, comme on verra dans la section suivante, et/ou par la présence d'un habitat médiéval relativement important (**doc. 131 – EA 211**).

Ce catalogue est, bien sûr, une simplification car, en réalité, partout où on trouve de la calcarénite il y a eu potentiellement exploitation en carrière à un moment ou à un autre. Notamment, cela est valable pour tous les secteurs actuellement urbanisés, dont les noyaux originaires ont été construits en creusant le substrat sur place et aux alentours et en effaçant les fronts de carrières plus anciens au fur et à mesure que le bâti avançait.

En dehors de la calcarénite, toutes sortes de pierres calcaires ont été historiquement exploitées pour la production de chaux et notamment les calcaires compacts qui ne se prêtent pas à l'utilisation plus « noble » de la taille en carrière. Dans les conditions géologiques qui sont les nôtres, la présence de fours à chaux (*calcare*) est endémique et donc banale en tant qu'indicateur archéologique. La fréquence de tels aménagements est signalée par de nombreux toponymes encore bien vivants dans la cartographie officielle de 1948. D'autre part, il est facile d'en repérer encore un certain nombre en état d'abandon depuis que les techniques de construction et de revêtement ont considérablement changé et que la production même de la chaux s'est industrialisée. Aucun four à chaux n'est recensé sur le secteur « Oria sud » que l'on puisse dater au-delà du XIX^e siècle ou qui apparaisse en relation de stratigraphie horizontale avec des activités humaines anciennes.

Pour terminer cette section, il faut mentionner les carrières de sable et les carrières d'argile. Quant aux premières, leur exploitation est limitée à la seconde moitié du XX^e siècle, dans le contexte de la dévastation du littoral et de la généralisation du béton dans le bâtiment. En revanche, l'exploitation des argiles doit remonter très loin dans le passé, compte tenu des attestations de fours de potiers, dont on parlera plus tard, et des classes céramiques de production locale connues pour la période préromaine et à partir de la fin du Moyen Âge. Or, si ces indices indirects suggèrent bien la disponibilité sur place de la matière première indispensable, nous ne disposons pas d'analyses minéralogiques des pâtes argileuses utilisées pour ces productions. Surtout, le repérage des gisements qui auraient pu être exploités à cette fin n'a débouché sur rien de concret. La littérature disponible ne mentionne que des hypothèses d'ordre toponymiques, indiquant l'éventuelle présence de carrières d'argile près de Masseria Fillicchie (Manduria) (du latin *figlina* ?) (carrière d'argile, atelier de potier) – à l'extrémité orientale du secteur d'étude, sur le littoral – et au lieu-dit "la Pigna" (de l'italien *pignatta* ?) (marmite), à l'est de Manduria. J'ajouterai également, dans le même registre, le toponyme "Ficolli" (du latin *figulus* ?) (potier, briquetier), dans l'actuelle périphérie sud de Manduria, et la "via della Creta" (du latin ou de l'italien *creta*) (craie, argile) qui se dirige vers ce lieu-dit. Hormis le fait que les caractères géologiques de tous ces secteurs n'interdisent pas une telle exploitation, il n'en reste pas moins que ces hypothèses ne sont pas confortées par la preuve du terrain.

7.2.3 Végétation spontanée, zones humides, saliculture et pêche

J'ai déjà souligné l'absence de connaissances quant à l'exploitation des forêts, des bois et des maquis dans le secteur d'étude par le passé : ce qui vaut pour « Sava ouest » vaut tout autant pour « Oria sud ». En effet, aucune attestation écrite ni archéologique ne vient illustrer le rôle du bois dans les techniques de construction ni l'origine de ce bois d'œuvre. Certes, les sources écrites, assez nombreuses pour l'époque moderne, attestent bien la charpente à simple ou à double pente couverte de tuiles comme technique normale de couverture des bâtiments, des plus prestigieux aux plus rudimentaires⁶⁷⁰. Néanmoins, le potentiel biologique de la région exclut catégoriquement la possibilité de se procurer du bois de charpente sur place. Tout au plus, les chênes verts, les pins maritimes sans oublier les oliviers plantés ont pu assurer la charpente des petites habitations paysannes mais pour les bâtiments publics et aristocratiques l'importation de bois d'œuvre du Gargano, de Calabre et de Dalmatie a depuis toujours été pratiquée.

En revanche, il est certain que les amples étendues de bois et de maquis qui occupaient le secteur encore au début de l'époque moderne ont été largement exploitées pour la collecte de bois de chauffe et la production de charbon de bois. Néanmoins, si de telles activités sont attestées ailleurs en Pouille méridionale, aucune attestation n'est connue dans notre secteur. Finalement, les véritables certitudes sur l'utilisation de ces ressources tiennent à la collecte des baies et des fruits, des plantes aromatiques et des herbes médicamenteuses, qui n'a pas besoin d'être démontrée.

Les plus anciennes attestations sur la végétation spontanée nous viennent de l'archéologie : l'étude archéobotanique et la datation 14C des charbons de bois collectés à l'occasion des sondages que j'ai menés à "Camarda" sur le *paretone* de Sava ont prouvé l'existence de maquis bas à la fin de l'Antiquité, puis d'un bois méditerranéen dominé par le chêne vert au premier Moyen Âge, dans le secteur de calcaires compacts situé à l'ouest de Sava (**doc. 123 ; doc. 132 – EA 564, EA 565**). Il s'agit pour l'heure des seules données d'origine archéologique portant sur la végétation spontanée dans le transect « Oria sud ».

Il faut attendre la fin du XI^e siècle pour disposer des premières attestations écrites de « *macclae* » (maquis, garrigue, broussaille⁶⁷¹), qui sont mentionnées le plus souvent en coïncidence avec des zones humides (« *palus* »), principalement à proximité du littoral ionien. Tel est le cas dans le secteur compris entre Boraco et S. Pietro en 1092 (**doc. 31 ; doc. 132 – EA 563, EA 557**) : « [...] *et descendit ad aquam vivam et accipit eumdem parietem et*

⁶⁷⁰ DE CILLIS, *Profilo storico*, p. 36 ; CAIULO, *Schede sull'architettura storica*, p. 47 ; GALANTE, *Materia, forma e tecniche*, p. 109-111.

⁶⁷¹ MARTIN, *La Pouille*, p. 205, n. 265.

descendit ad padula et quomodo descendit per macclas [...] ». Rien n'a changé en 1172 (**doc. 35**) : « [...] *et descendit ad aquam vivam et accipit eundem parietem et descendit ad pallulem longam et descendit per maclas [...] et in flumine predicto ipsius ecclesie cum nemoribus ipsius ecclesie »*.

Vers l'intérieur, nous disposons de la convention entre *l'universitas* de Sava et son baron, datant de 1509 (**doc. 44**), qui parle, sans plus de précision, de « [...] *terras facticias, maclosas et omnia alia edificia per ipsos et quemlibet ipsorum purgatas et reductas [...] sur le territoire de Sava (doc. 132 - EA 566)*. En revanche, à la fin du XVI^e siècle, le chorographe tarentin Iohannes Iuvenis est beaucoup plus précis quand il souligne la forte présence d'oliviers sauvages entre Maruggio et le Monte Magalastro (**doc. 132 - EA 561, EA 562**) : « *ab aedicula divi Marci per sylvestre olivetum [...] ad montem Magalastrum frequentibus a natura consitum oleastris »* (**doc. 48**). Cette prédominance de la végétation spontanée – maquis avec la présence remarquée d'oliviers sauvages – est confirmée par un mémoire de 1604 (**doc. 50**) puis encore en 1669 par le rapport Odierna (**doc. 51 - l. 68-72**) : « [...] *al presente vi sono fra detto paretone molte macchie et arbori [...] et molti arbori d'olivastro [...] »*. Ces mentions documentaires prouvent au moins qu'au XVII^e siècle cette ligne de rupture de pente parallèle à la côte porte les plus amples étendues de maquis et maquis-garrigues du secteur « Oria sud ». Les caractéristiques orographiques et pédologiques du secteur, en effet, ont favorisé jusqu'au seuil du XX^e siècle le maintien d'une végétation spontanée, avant la distribution massive de ces terres aux paysans sans terre. Bien que les attestations manquent pour les siècles précédents, la rareté des indices d'occupation me ferait pencher plutôt pour une qualification durablement marginale de cet ample secteur paralittoral, déjà avancée sur la base d'autres séries de données. D'ailleurs, cet aspect broussailleux et peu anthropisé s'étend vers l'est, au fur et à mesure que ces basses collines descendent dans la longue dépression sub-côtière de l'Arneo, entre Avetrana (Tarente) et Nardò (Lecce). Ici prospérait il y a à peine un siècle un immense maquis.

Outre ces mentions expresses, les attestations de marais, marécages et autres zones humides, qui ne manquent pas dans la documentation, peuvent être considérées comme une référence indirecte à la végétation spontanée qui prospère dans ce milieu. Ainsi, un document de 1194 mentionne une *palus* autour du lieu-dit *Mons Arene* (**doc. 36 ; doc. 132 - EA 556**). De plus, les mêmes documents susmentionnés à propos des maquis parlent de *paludes* entre les rivières Boraco et Chitro, en 1092 et en 1172, puis encore en 1549 (**doc. 132 - EA 557 ; doc. 31 ; doc. 35 ; doc. 46**).

L'importance économique de ces zones humides littorales est ultérieurement confirmée par l'insistance des documents. Notamment, le monastère de S. Pietro in

Bevagna possède en 1172 une « *salina que dicitur de monachis* » (**doc. 35**) qui correspond sans aucun doute à la seule zone humide encore préservée du secteur, à l'extrémité orientale du littoral étudié. Dès le XII^e siècle, il est donc question de l'exploitation du sel dans cette petite dépression, séparée de la mer par deux dunes littorales avant qu'un canal ne soit creusé dans les *Depositum Marini Terrazzati* afin de pouvoir gérer le niveau de l'eau à l'intérieur de la saline. Par ce passage, la mer transforme régulièrement la dépression en lagune avant de se retirer favorisant le dépôt de la fleur de sel par évaporation. Cette activité restera centrale tout au long du bas Moyen Âge et de l'époque moderne, comme l'attestent plusieurs documents. Encore au début du XX^e siècle, quand la véritable exploitation était terminée, remplacée par le monopole d'État, les gens les plus démunis allaient récolter la fleur de sel à cet endroit. L'importance de cette ressource est ultérieurement confirmée par les disputes qu'animent à l'époque moderne les communautés de *Casalnuovo/ Manduria* et d'Avetrana au sujet de la saline⁶⁷².

De plus, à l'embouchure du *Vanial Chitro* est attestée en 1172 une *piscaria* (pêcherie), située à cheval entre la rivière et la mer, ainsi que d'un moulin qui exploitait le courant du petit ruisseau (**doc. 132 – EA 589, EA 590, EA 591 ; doc. 35**). Ce secteur gravitant autour du monastère bénédictin de S. Pietro cumule la quasi-totalité des attestations documentaires médiévales du secteur. Avec des activités variées, telles la saliculture et la pêche ainsi que la présence d'un moulin qui suppose la céréaliculture dans les terres alentour, le monastère se qualifie, entre le XI^e et le XIV^e siècle au moins, comme un pôle de la vie économique, ayant acquis, par privilège royal, le contrôle de ressources importantes, sur lesquelles ils fonderont leur prestige et leur richesse.

Enfin, dire que la pêche a été une activité fondamentale pour les gens installés sur le littoral ne constitue pas véritablement une « découverte ». Toutefois, les seules attestations archéologiques directes correspondent aux indices de consommation de mollusques marins sur le site mésolithique de Torre Colimena (**doc. 131 – EA 140**) et à un bassin destiné au nettoyage du poisson et des fruits de mer du début de l'époque romaine républicaine à Torre dell'Ovo (**doc. 131 – EA 70**).

Terminons cette revue des indices de végétation spontanée, par la mention de quelques toponymes encore présents en cartographie et dans la tradition orale qui – sans constituer des informations chronologiquement significatives – suggèrent néanmoins que la mise en culture actuelle de certains secteurs est le fruit d'une emprise ou d'une reprise agricole assez récente. En effet, à l'est de Manduria, le macrotoponyme "Macchia Ascata" (maquis brûlé) et les toponymes – tout proches – "Bosco" (bois) et "Strazzati"

⁶⁷² Voir COLAFEMMINA, *Privilegi ed evasione fiscale*, p. 207.

(littéralement « arrachés », donc « essarts » ou « artigues » ou encore, comme on dit ailleurs en Italie, « *ronchi* ») font inévitablement penser à des défrichements d'époque moderne.

7.2.4 Indices de production agroalimentaire dans le passé

En parcourant à vol d'oiseau le territoire en objet, deux caractéristiques sautent immédiatement aux yeux, à savoir : la prédominance absolue de l'agriculture et la corrélative rareté de la végétation spontanée ; la concentration de l'habitat, dont nous parlerons plus tard. Pour ce qui est du premier caractère et en prenant comme point de départ de notre voyage dans le temps la cartographie officielle de 1948, il apparaît que le territoire considéré est entièrement dévolu à l'agriculture, à l'exception des secteurs affectés à l'extraction de la pierre de taille et des minuscules chênaies, pinèdes ou maquis qui occupent les sols les plus arides et les rares zones humides qui ont échappé aux assainissements.

La destination différentielle des pédotypes à telle ou telle culture que j'ai proposée pour « Sava ouest » reste entièrement valable et les cultures dominantes sont les mêmes. En fonction des pédotypes dominantes, les territoires de S. Marzano, Sava et Torricella sont partagés entre la monoculture oléicole et le vignoble, tandis qu'Avetrana et Maruggio offrent la part prépondérante à l'olivier et une petite place à la végétation spontanée. Enfin, le vaste territoire de Manduria consacre la quasi-totalité de sa partie nord, au nord de l'habitat principal, à l'olivier, outre les carrières que nous avons déjà traitées et quelques petits oasis boisés. D'ailleurs, comme les carrières ont été presque entièrement abandonnées depuis les années 1970, elles se présentent soit comme des secteurs abandonnés soit, moyennant un comblement de matériaux divers et de sol labourable, comme des jeunes oliveraies. En revanche, la bande centrale du territoire, entre Sava, Uggiano, Manduria, Avetrana et le vaste secteur des "Demani", est largement consacrée à la vigne et, dans une moindre mesure, aux céréales. Plus au sud, ce sont à nouveau les oliviers qui reprennent la première place, à l'exception de quelques secteurs livrés au bois et au maquis. Quant au littoral, s'il apparaît entièrement colonisé par le maquis encore dans les documents écrits et photographiques du début du XX^e siècle⁶⁷³ et s'il est largement consacré à la vigne, aux céréales et à l'horticulture dans la cartographie de 1948, il est aujourd'hui surtout intensément urbanisé, du moins autour des cinq nouveaux habitats qui sont venus croissant dans l'anarchie urbanistique des années 1950-1970 : Torre Ovo, Campomarino, S. Pietro in Bevagna, Chidro et Torre Colimena.

⁶⁷³ FILO SCHIAVONI, ANNOSCIA, ... *tra i segni di tanta vita*, p. 152-155.

Les attestations claires et clairement localisées d'activités agricoles sont rares avant le XVII^e siècle. À partir de cet horizon, il est aisé d'affirmer la prépondérance de l'oléiculture dans ce secteur comme dans toute la Pouille au sud de l'Ofanto, largement reçue par l'historiographie moderniste. De même, sur les meilleures terres situées au nord et à l'est de Tarente, une place importante doit être faite à la céréaliculture, dont l'exportation est importante⁶⁷⁴.

Dans notre secteur, la *relazione Guarino* de 1574 (**doc. 47** – l. 145-146) tout comme la correspondance de Giovanni Bernardino Bonifacio (1517-1597), seigneur d'Oria en exil⁶⁷⁵ attestent dès le XVI^e siècle des cultures spécialisées tels le safran, le coton (*bambace*) et le lin (**doc. 132** – EA 583, EA 584, EA 585). En particulier, une manufacture semblerait avoir poursuivi son activité de transformation du coton et du lin dans les bassins aménagés aux sources de la rivière Boraco jusqu'au XIX^e siècle (**doc. 132** – EA 533).

De même, ce document mentionne le blé et l'olivier dans les territoires de *Casalnuovo* et Motunato (**doc. 132** – EA 569, EA 570, EA 577, EA 578) et la vigne dans le territoire de *Casalnuovo* (**doc. 132** – EA 582). L'importance de la vigne dans le paysage agraire de Sava est attestée par l'acte d'affermage (*arrendamento*) de la baronnie de Sava de 1594 (**doc. 49** – l. 64-67). La céréaliculture est encore attestée indirectement par la mention d'un moulin dans ce même acte de 1509, à Sava. Enfin, il n'y a pas lieu d'exclure la présence de dizaines d'autres plantes comestibles, dans le cadre d'une économie d'autoconsommation à l'échelle locale. Aussi, la simple attestation en prospection ou en fouille de meules, généralement en roche métamorphique allogène (*pietra lavica*), n'indique que l'existence d'une céréaliculture de subsistance qui a dû être présente à toute époque. Tout aussi banal, le pastoralisme ovi-capriné a dû constituer une activité constante, avec des oscillations dues à l'affectation agricole plus ou moins forte, suivant les époques et les secteurs. À ce propos, nous disposons d'abord de l'attestation indirecte fournie par le sondage SCP2005 au lieu-dit "Camarda" où le spectre anthracologique indique la présence à la fin de l'Antiquité d'un maquis bas surpâturé par les ovi-caprinés. Puis, en 1092 l'acte de donation du monastère de S. Pietro in Bevagna à l'abbaye de S. Lorenzo d'Aversa mentionne des prés (**doc. 132** – EA 587). Beaucoup plus tard, un document de 1434 (**doc. 39** – l. 35) mentionne des enclos pour les animaux sur le Monte Magalastro (**doc. 132** – EA 586). Enfin, l'élevage des animaux est bien attesté sur le territoire de *Casalnuovo* au milieu du XVI^e siècle (**doc. 47** – l. 131 ; **doc. 132** – EA 588).

⁶⁷⁴ MASSARO, *Territorio, società e potere* ; VISCEGLIA, *Territorio, società e potere*, p. 130-141.

⁶⁷⁵ CHURCH, *I riformatori italiani*, p. 83.

Si le paysage agricole du XVI^e siècle se présente – au vu de mentions qui restent néanmoins assez impressionnistes – comme une polyculture variée, la documentation – qui se fait abondante et diserte à partir du XVII^e siècle – atteste la prédominance nette de l'olivier⁶⁷⁶. Cette prédominance est amplement confirmée par la datation de la plupart des moulins à huile (localement *trappeti*) recensés dans le secteur, qui appartiennent à la longue série des *trappeti* apuliens d'époque moderne et du Moyen Âge tardif. Creusés dans le banc calcarénitique, ces *trappeti* constituaient une infrastructure précieuse et indispensable de toute *masseria* et étaient également massivement présents dans les principaux habitats groupés, le plus souvent annexés aux palais de l'élite fundiaire et de l'aristocratie⁶⁷⁷. Le seul élément de datation directe tient à la différence entre le « *frantoio alla calabrese* », de conception plus ancienne, et le « *frantoio alla genovese* » qui le remplace dans le courant du XVIII^e siècle⁶⁷⁸.

Parmi les exemples les plus anciens, à Manduria des fouilles préventives ont repéré un *trapetum* sous la rue Bianchetti, à proximité de l'ancien couvent des Dominicains, en association avec du mobilier du XVII^e siècle (**doc. 132 – EA 574**). Toujours à Manduria, un *trappeto* souterrain a été aménagé à proximité du Palazzo Corcioli-Giannuzzi, qui date du XVI^e siècle (**doc. 132 – EA 572**).

Poursuivant ce parcours à rebours dans le temps, nous avons vu, dans le chapitre 5, que les sondages menés sur le *paretone* au lieu-dit "Camarda" attestent la monoculture oléicole à partir du Moyen Âge central (**doc. 132 – EA 575**). À la fin du XI^e siècle, les terres de S. Pietro in Bevagna sont constituées, entre autres de « *pasuis, vineis et olivetis* » (**doc. 31 ; doc. 132 – EA 576**). Non loin du monastère et potentiellement à l'intérieur même de ses propriétés – si le lieu-dit « *Petrosa* » mentionné en 1172 correspond à cet habitat, comme il semble probable – les vestiges d'un moulin à huile ont été signalés dans l'une des grottes qui forment le petit habitat, en partie rupestre, situé près de Masseria Maserinò, que le mobilier collecté en surface permet de dater des XII^e-XIV^e siècles (**doc. 131 – EA 211 ; doc. 132 – EA 573**).

Également, dans le même secteur de Masseria Maserinò, dix-sept fosses de stockage ont été fouillées, restituant du mobilier céramique qui date leur abandon du XII^e siècle. Il s'agit de silos destinés à conserver les céréales et autres denrées vivrières (**doc. 132 – EA 568**). Des fosses du même genre insistent sur le site de "Madonna di Bagnolo",

⁶⁷⁶ Voir SALVEMINI, *Prima della Puglia*, p. 35-69.

⁶⁷⁷ Voir, pour la fouille exemplaire d'un *trappeto* sis sous le château de Muro Leccese (Lecce), ARTHUR, BRUNO, *Muro Leccese*, p. 40-41.

⁶⁷⁸ MONTE, *Frantoi ipogei* ; ARTHUR, BRUNO, *Muro Leccese*, p. 41. Le pressoir dit « à la calabraise » se composait de deux vis tandis que le pressoir dit « à la génoise » était actionné par une seule vis et garantissait une pression plus fine. Ce dernier conquiert le Salento seulement à partir de la fin du XVIII^e siècle.

où se trouvent d'importants vestiges d'un habitat rural antique puis médiéval, sans qu'on puisse les dater en elles-mêmes (**doc. 131 – EA 190, EA 210**)⁶⁷⁹.

Enfin, les nombreuses opérations archéologiques menées par la SBAP dans le secteur « Oria sud » permettent de dessiner un tableau pointilliste des productions agroalimentaires d'époque hellénistique et romaine. Pour le Haut-Empire, les seuls indices utiles tiennent à l'identification d'une installation servant à la vinification (*torcularium*) sur la commune de Torricella au lieu-dit "Palma" (**doc. 132 – EA 579**). Les dimensions des bassins pour la décantation du vin, le soin apporté aux blocs et au revêtement hydraulique ainsi que la présence sur le même site d'un four de potier qualifient ce site comme une unité de production rationnelle. Si cette attestation d'époque romaine paraît parfaitement cohérente par rapport à la mise en valeur de ce secteur à l'époque contemporaine, en revanche, les recherches de Sandra Sivilli près du fossé sis au nord de Manduria ont révélé la présence d'un grand nombre de fosses quadrangulaires de différents modules, creusées dans le banc calcarénitique (**doc. 132 – EA 567**). Ces fosses se disposent le long du fossé – que les mêmes fouilles ont daté à l'époque hellénistique (**doc. 134 – EA 819**) – qui n'en recoupe aucune, ce qui date ces indices d'activité agricole générique entre la conquête romaine et la période médiévale. Enfin, bon nombre de silos ont (logiquement) été signalés dans l'enceinte messapienne de Manduria, avec des remplissages allant de l'époque hellénistique jusqu'à l'époque moderne.

7.2.5 Les arts du feu

Les vestiges attestant la production de céramique sont très rares, si l'on exclut la production rudimentaire de tuiles qui a déjà été mentionnée sur « Sava ouest » au lieu-dit "la Grava" et qui devait logiquement être pratiquée partout avec les mêmes modalités. La seule attestation archéologique directe d'un four de potier a été fournie par la fouille d'un établissement rural sis au lieu-dit "Palma", près de Torricella, datant du haut-Empire (**doc. 132 – EA 592**). En revanche, la production de céramique *graffita policroma* à Casalnuovo a été depuis longtemps reconnue, grâce à la découverte de plusieurs vestiges de fours de

⁶⁷⁹ Depuis des millénaires, le silo constitue l'infrastructure de base du stockage des aliments secs, céréales et légumes en premier lieu. Signalé à proximité d'un habitat et en lien avec des structures domestiques, il ne constitue pas un indice fondamental car la consommation de telles denrées est assumée comme évidente et irremplaçable. Ce qui peut transformer ces structures en indicateurs précieux pour l'activité économique est plutôt leur concentration. Aussi, les dix-sept silos de "Maserinò" sont le signal d'une organisation à l'échelle de la communauté et sans doute d'un contrôle de la part d'un pouvoir extérieur à celle-ci. L'aboutissement d'une telle dynamique de concentration de la production – qui est absente de notre secteur et cela est une donnée négative véritablement importante pour l'époque moderne – correspond aux immenses champs de *foveae* qui tapissaient les places de bon nombre de villes de Capitanate et des Murge à la période moderne, juste aux pieds du palais baronial.

potier et de déchets de cuisson⁶⁸⁰. En outre, il est possible de repérer dans la documentation notariale des XVI^e-XVII^e siècles plusieurs mentions d'un quartier dit "Cameni". Ce toponyme, courant dans le Salento entre Moyen Âge et époque moderne, peut être dérivé du grec « *kàminos* » et du latin « *caminus* » (foyer, four, fournaise, forge) et (**doc. 132 - EA 593**).

Pour ce qui concerne les activités de travail du verre et les indices de forges, l'image que suggèrent les données disponibles correspond à un territoire où une bonne partie de l'outillage métallique et de la verrerie devait arriver de l'extérieur. Il est assez probable que la faible disponibilité de matière première et le manque des savoir-faire spécialisés n'autorisaient que la présence de petits ateliers davantage tournés vers la réparation que vers la création d'objets manufacturés. Outre sur le site de *Pasano* (Sava), des scories de verre ont été signalées seulement à Masseria Gian Angelo (**doc. 132 - EA 598**), Casina li Piacentini (**doc. 132 - EA 597**) et "Monte Teragna" (**doc. 132 - EA 595**), dans des contextes invariablement datés d'époque antique.

Plus nombreuses mais toujours modestes, des concentrations de scories de fer ont été, d'abord, signalées sur le "Monte dei Castelli" (Manduria) (**doc. 132 - EA 603**) en association avec des indices d'occupation protohistoriques ; puis, bon nombre d'habitats d'époque romaine ont restitué également des scories de fer (**doc. 132 - EA 605 à 614, 616 à 618**) ; deux concentrations de rebuts d'activité métallurgique sont associées à des occupations datant du bas Moyen Âge : c'est le cas de Masseria Surani piccola (Manduria) et surtout du site déjà mentionné sis près de Masseria Maserinò (Manduria) (**doc. 132 - EA 606, EA 615**). Enfin, des scories métallurgiques sur des sites qui n'ont pas restitué d'indices d'occupation pourraient être justifiés par le nécessaire travail de menue réparation des outils des carriers ou simplement des agriculteurs : tel est sans doute le cas des scories signalées au lieu-dit "Camarda" (Sava), tant à la surface des champs que sur le *paretone* lui-même, et à Masseria lo Monte (Manduria) (**doc. 132 - EA 602, EA 604**).

Parmi ces sites, seuls trois cas de figure ont livré des indices concordants qui laissent envisager la présence d'un véritable atelier de forgeron d'une certaine ampleur. Il s'agit, d'abord, de "Monte Teragna", où l'habitat fréquenté du IV^e siècle av. n.è. au II^e siècle n.è. a livré une quantité très supérieure à la moyenne locale de scories de fer et de pâte de verre. Surtout, les fouilles qui y ont été menées dans les années 1980 ont mis au jour une aire de travail en pierre et une fosse entièrement remplie de scories (**doc. 132 - EA 605**). Le deuxième site est celui de Masseria Surani piccola (**doc. 132 - EA 606**) où l'abondance

⁶⁸⁰ Voir DE VITIS, *La ceramica medievale* ; DELL'AQUILA, DELL'AQUILA, *La ceramica graffita* ; SCARCIGLIA, *La graffita policroma*.

des scories en surface, associées à des tessons hellénistiques et romains, suggère également la présence d'une forge.

Pour terminer ce dossier, une trouvaille exceptionnelle, dans le domaine des artefacts métalliques, fut réalisée en 1872 à proximité de Masseria Strazzati (Avetrana) (**doc. 132 – EA 601**). Il s'agit d'un dépôt de bronzier constitué de cent trois haches, deux lances et quatre faux, datable de la première moitié du premier millénaire av. n.è., qui constitue à ce jour le plus important dépôt métallique jamais découvert sur le secteur « Oria sud ». Les conditions très approximatives de cette découverte fortuite ne permettent pas d'affirmer la présence d'une forge sur place, si bien que ce dépôt pourrait très bien signaler également le passage d'un forgeron itinérant.

7.3 Distribution et structure du peuplement au fil du temps

La présentation des données portant sur l'organisation de l'espace et sur la manière dont l'homme a transformé cet espace en bassin vivrier au fil du temps a pris un caractère très diachronique. En tout état de cause, il serait bien souvent impossible de dater précisément un tracé ou la construction d'une limite, tout comme la transformation du peuplement végétal. De plus, ces clefs de lecture de l'histoire d'un lieu apparaissent davantage utiles à détecter des tendances, des tropismes ou des contraintes qu'à attester tel ou tel fait ponctuel et clairement délimité dans le temps.

Je tâcherai maintenant de montrer de quelle manière l'occupation du sol a évolué tout au long de la période médiévale, en interaction constante avec ces transformations et transmissions de formes spatiales et ces multiples usages des ressources naturelles. Pour ce faire, je me concentrerai sur trois phases : 1) l'organisation d'époque romaine impériale qui est, d'une part, mieux connue et, d'autre part, indispensable si on veut comprendre l'habitat médiéval en termes dynamiques ; 2) les données disponibles sur l'habitat médiéval ; 3) l'organisation d'époque moderne, dont l'utilité primaire est à entendre en termes d'analyse régressive. Au fil de ce raisonnement, les données collectées, tout aussi exhaustivement, sur les millénaires avant notre ère seront ponctuellement évoquées quand cela me semblera nécessaire afin de contrer ou mieux étayer telle ou telle hypothèse de modélisation.

La nature des items qui constituent cet inventaire est variée : attestations écrites ou matérielles d'habitats abandonnés ; parcellaire urbain et bâti des habitats actuels ; lieux de culte isolés dans la mesure où ils suggèrent parfois la présence de petits habitats ; dépôts céramiques et monétaires, considérés en tant qu' « échos », signes indirects autant qu'on voudra, de la présence des hommes dans l'espace proche. Encore une fois, mon étude n'entend pas analyser dans le détail chacun des sites recensés. C'est bien davantage la distribution de ces indices par rapport aux structures d'organisation de l'espace et à l'exploitation des ressources qui m'aidera à résoudre ma problématique.

7.3.1 Habitat, ressources, organisation de l'espace : une vue multi-période

Cette microrégion se configure aujourd'hui comme un espace où la population vit très concentrée dans quelques habitats groupés, dont le majeur – Manduria – réunit un peu moins de la moitié de la population et dispose de presque la moitié de la surface totale du secteur. Cette ville moyenne réunit aujourd'hui 32000 des 77000 habitants environ du secteur, tandis que les unités restantes se distribuent dans leur quasi-totalité sur les petites villes de S. Marzano (9000), Sava (16000), Torricella avec son hameau Monacizzo (4000), Maruggio (5500), Uggiano Montefusco (1500) (hameau de Manduria) et Avetrana (7000).

Néanmoins, cette organisation spatiale connaît une évolution nouvelle depuis un demi-siècle, avec la colonisation du littoral. Celle-ci s'explique par la balnéarisation de la côte, qui a engendré la naissance de cinq hameaux littoraux : Torre Ovo (Torricella), Campomarino (Maruggio), S. Pietro in Bevagna, Chidro et Torre Colimena (Manduria). Essentiellement constitués de résidences secondaires, ces petits hameaux n'en comptaient pas moins environ 600 habitants permanents en 2013 et semblent en mesure d'attirer de plus en plus de services publics et commerciaux. Enfin, quelques dizaines de familles seulement résident en permanence dans cinq petits hameaux isolés dans l'arrière-pays et dans les rares *masserie* qui soient encore habitées stablement. Il faut dire, à ce propos, qu'un mouvement timide de « rurbanisation » paraît poindre même s'il est beaucoup moins visible qu'ailleurs.

Cette concentration de la population est sans doute le premier caractère qui frappe le visiteur occasionnel. Moins visible d'entrée de jeu mais tout aussi significative est la taille des territoires communaux : en effet, les 401 km² du secteur « Oria sud » comprennent seulement six territoires communaux, sans compter l'extrémité méridionale de la commune d'Oria. Manduria se taille la part du lion avec 179 km², tandis que les cinq communes mineures se partagent les 191 km² restants. La taille moyenne du maillage communal est ici comparable à la moyenne régionale apulienne ou bien à celle d'une région comme PACA en France, qui dépasse largement le ratio de la plupart des régions métropolitaines françaises.

Le médiéviste doit s'interroger sur les dynamiques qui ont engendré une telle distribution de la population, une telle taille des habitats et des territoires communaux et, bien entendu, sur leur chronologie. Il y a, en effet, toute chance que cette situation constitue le point d'arrivée, naturellement transitoire, d'un processus qui démarre ou se poursuit au Moyen Âge. Or, si l'on fait un pas en arrière de seulement cinquante ans, l'on constate – les sources écrites, cartographiques et la tradition orale en attestent sans doute possible – que la concentration de l'habitat était encore plus marquée. En effet, le littoral était à l'époque encore entièrement déserté et la plupart des petits lotissements qui ont

surgi depuis vingt ou trente ans dans les campagnes de Manduria et Avetrana n'existaient pas.

En revanche, avant la Deuxième Guerre mondiale, cette situation était largement compensée par un semis de *masserie* – exploitations agricoles habitées en permanence et actives dans le cadre d'une organisation agraire et foncière désormais révolue – bien plus important. Ces *masserie* abritaient en permanence une ou plusieurs familles – celles du *fattore* et du *massaro* (fermier exploitant et directeur des travaux mais rarement propriétaire) et de ses proches – et logeaient les travailleurs recrutés pour les travaux saisonniers. Puis, vers la fin du XIX^e siècle, la bourgeoisie agraire a pris l'habitude de venir en villégiature dans l'une de ses *masserie*. Cette nouvelle fonction a généré le type de la *masseria-villa* soit par transformation de l'étage noble du corps de ferme soit par juxtaposition d'un nouvel édifice entièrement résidentiel, aux côtes des bâtiments agraires⁶⁸¹. La bibliographie moderniste est suffisamment étoffée et fiable pour pouvoir affirmer que les huit centres susdits occupent et quadrillent le secteur « Oria sud », à partir au moins du XV^e siècle. À compter du même horizon temporel, se met en place un réseau dense de *masserie* : j'en ai recensé plus d'une centaine dont l'occupation simultanée est sûre pour le XIX^e siècle.

D'autre part, la littérature historique insiste depuis longtemps sur les transformations radicales subies par l'habitat au tournant du XIV^e et du XV^e siècle. En effet, les sources textuelles attestent l'existence d'un grand nombre de villages (*casali*) dont beaucoup disparaissent de la documentation à cette époque. D'ailleurs, toutes les traditions locales – populaires et érudites – considèrent qu'à l'origine des habitats modernes d'Avetrana, Manduria et Sava se trouve l'afflux de population venant de plusieurs *casali* environnants, dont l'abandon est généralement représenté selon des schémas catastrophiques. Les recherches archéologiques, menées depuis une vingtaine d'années pour l'essentiel au sud de Lecce, laissent apercevoir les phases précédant l'abandon massif de ces *casali*, jusqu'à dater leur fondation et donc la mise en place de ce réseau d'habitat qui a précédé directement celui dans lequel nous vivons. Enfin, il est aisé de constater la présence fréquente d'une *masseria* à proximité du site, présumé ou avéré, d'un village abandonné.

Mon questionnement recoupe amplement des questions qui animent toute l'archéologie médiévale apulienne et italienne : 1) à partir de quel moment la prédominance de l'habitat rural dispersé qui domine au Moyen Âge central et décline au XV^e siècle se dessine-t-elle ? ; 2) quelles structures agraires et quels modes de production

⁶⁸¹ COSTANTINI, *Le masserie*, p. 283-370.

ces différentes formes de l'habitat et du peuplement reflètent-elles ? ; 3) quels rapports de force, quels conflits de pouvoir sont susceptibles d'expliquer ces différents modes d'occupation du sol, la dialectique dispersion/concentration ou, en particulier dans la région qui nous occupe, la colonisation/désertion du littoral ?

Pour répondre à cette question, compte tenu du caractère chétif des sources disponibles et pour percevoir les relations possibles entre l'habitat, les ressources et l'organisation générale de cet espace, il sera utile d'analyser, dans une première phase, une carte cumulative de tous les indices d'occupation du sol depuis les origines.

Le dépouillement des résultats de plus d'un siècle de recherches archéologiques et des attestations écrites disponibles m'a permis de géoréférencer, avec plus ou moins de précision, 422 entités archéologiques interprétables comme des habitats, sur la totalité du secteur « Orià sud », toute période confondue. Il s'agit, tout d'abord, d'une extrapolation et d'une « mise en boîte » des données de terrain qui tient surtout à la nécessité de montrer des périodes successives dans le semis du peuplement. Par conséquent, quand un site offre des indices d'occupation sur la longue durée j'ai créé plusieurs enregistrements afin de pouvoir le représenter séparément pour chacune des périodes que j'ai définies. Les limites de celles-ci sont à leur tour arbitraires, comme c'est le cas dans n'importe quel projet de recherche. J'assume pleinement cette périodisation qui est fonction de ma problématique : plus large pour les périodes pré- et protohistoriques ; plus fine pour les deux derniers millénaires. Enfin, cela va de soi, la base de données de l'archéologue est par nature incomplète, soumise à tous les aléas de la visibilité et de la conservation différentielles des sites et aux insuffisances de la recherche. Avec toutes ces réserves méthodologiques, j'ai néanmoins cherché à tirer tout le parti possible de l'échantillon qui est le mien et qui me paraît, en tout état de cause, très représentatif de la réalité du terrain car je n'ai pas opéré de sélection *a priori* sur quelque critère que ce soit.

Le premier renseignement que l'on peut tirer de cette carte cumulative des habitats concerne leur distribution en fonction des caractères géohydromorphologiques (**doc. 124**). Il ressort de toute évidence que sur 422 enregistrements, étalés sur plusieurs millénaires, seuls 12 sites se situent sur les sols argilo-calcaires qui tapissent les dépressions situées aux pieds de l'anticlinal de Manduria, de S. Marzano à Sava, au quart SE de Manduria à Avetrana. Ensuite, l'on compte 72 occupations établies sur les calcaires compacts, dont la grande majorité se situe par ailleurs tout près de l'interface géologique avec les formations calcarénitiques ou argilo-calcaires. Enfin, les 338 occupations restantes se concentrent sur les calcarénites et sur les sols sablo-argileux (*Depositi Marini Terrazzati*) qui occupent la

plaine pré littorale. Le seul secteur à dominante calcarénitique où les occupations sont rares se trouve au nord de Manduria.

Avant de rentrer dans le détail de la périodisation, il est donc opportun de proposer une explication plausible de cette échelle de préférence dont la netteté n'est pas discutable. Premièrement, nous avons déjà souligné à plusieurs reprises, en parlant de l'exploitation des ressources, le caractère hydromorphe des sols argilo-calcaires : celui-ci implique les dangers de l'inondation saisonnière avec tout ce que cela entraîne en termes d'impraticabilité de la voirie, d'état sanitaire des bâtiments et de difficulté à cultiver le sol. Ajoutons à cela le fait que ces secteurs manquent de pierre à bâtir, sur laquelle semble avoir été centré le savoir-faire traditionnel, et de socle rocheux fiable sur lequel établir les fondations des bâtiments. Bien entendu, ces considérations ne valent que dans la mesure où l'on avait le choix, à faible distance, de faire autrement. L'homme a très bien su s'établir sur des sols meubles, dans d'autres contextes.

Deuxièmement, la forte carence hydrique des sols sur calcaires compacts a été dite et répétée : cela paraît être une explication suffisante pour comprendre le caractère répulsif de ces secteurs. Par ailleurs la même difficulté a été soulignée sur les calcarénites au nord de Manduria, en raison de l'épaisseur importante qui les caractérise. Certes, les calcaires compacts coïncidant avec les hauts structuraux de la morphologie régionale, ils ont attiré de préférence les occupations dont la fonction principale a été, à telle ou telle époque, de contrôler le territoire en aval. En revanche, les habitats s'établissent volontiers en limite d'unité géologique car c'est là que les loupes d'argiles remontent vers la surface tandis que l'épaisseur des calcaires s'amincit, ce qui permet d'atteindre facilement les nappes d'eau qui flottent sur les argiles. Enfin, la plupart des calcarénites et la totalité des dépôts sablo-argileux subcôtiers réunissent les conditions les plus recherchées dans le contexte technique des sociétés humaines du secteur, à toute époque : accès à l'eau facile ; disponibilité de pierre à bâtir sur place ; sols fertiles et faciles à labourer.

S'il y a donc un déterminisme géographique – certes non absolu mais étroitement lié aux situations locales, période par période – qui ressort de notre étude, c'est bien le lien étroit entre la distribution des habitats et la géologie, avec les caractères hydrographiques et morphologiques qui lui sont liés.

Une fois cette interaction habitat-substrat mise au clair, le modèle peut être compliqué et enrichi par une troisième série de données : la trame parcellaire. À ce propos, il ne semble pas surprenant que le vaste secteur des "Demani", à cheval de la ligne de rupture de pente, établi sur des calcaires compacts et caractérisé par une orographie relativement tourmentée ait été organisé tardivement. Tout cela paraît parfaitement

univoque : un habitat très rare, une géologie ingrate, un parcellaire très tardivement mis en place. Pourtant, ailleurs dans le même secteur « Oria sud » on a pu voir les calcaires compacts participer de la plus ancienne des parcellisations connues : c'est le cas des masses « 1 » et « 2 », à l'ouest de Sava. En revanche, sur les sols argilo-calcaires on ne trouve vraiment pas d'exceptions. Ici tout est « neuf » : les habitats rarissimes, les toponymes peu concentrés, les parcellaires actuels invariablement isoclines aux voies datables d'époque moderne et en tout cas postérieurs aux parcellaires pour lesquels on peut postuler une existence antique ou médiévale. Tout fait de ces secteurs les derniers en date dans la mise en valeur et dans l'organisation spatiale du secteur « Oria sud ».

Enfin, à l'exception notable de S. Marzano, dont on soulignera néanmoins la fonction défensive sans doute primordiale, tous les habitats actuels du secteur gisent sur les calcarénites ou sur les *Depositi Marini Terrazzati*. Si les secteurs calcarénitiques apparaissent organisés assez tôt, en revanche, l'attractivité des sols sablo-argileux, si elle est bien confirmée par le nombre important d'habitats attestés à toute époque, ne se reflète pas au niveau de la mise en place des masses parcellaires, à l'exception du secteur de Monacizzo. Ce secteur donne l'impression d'avoir été soumis à des transformations radicales d'une époque à l'autre et sans doute les traces de l'importante mise en valeur agricole d'époque antique que les habitats attestent ont été bouleversées par une déprise importante pendant une partie du Moyen Âge, si bien que l'organisation actuellement visible ne remonte pas plus loin.

7.3.2 La fixation progressive des formes du paysage et de l'occupation jusqu'au Haut-Empire

La conquête de la région de la part de Rome puis son intégration progressive dans un système impérial d'une ampleur inédite ne se sont pas faites dans un espace vierge. Au contraire, sur la microrégion « Oria sud » l'on recense trois fréquentations paléolithiques et mésolithiques, puis 57 EA s'étalant tout au long du Néolithique, de l'Âge du bronze et de la première moitié du premier millénaire av. n.è. (**doc. 125 - a**)⁶⁸². De telles périodisations laissent, de toute évidence, beaucoup à désirer sur le plan d'une reconstitution historique (tous ces sites n'ont pas existé en même temps ; les traces de ces périodes ont pu être effacées sur les sites intensément occupés par la suite) et sont bien trop éloignées de la problématique de cette recherche. La distribution de ces sites n'en représente pas moins la

⁶⁸² La bibliographie de référence pour ces périodes a été ponctuellement indiquée dans les fiches EA (**doc. 131**). Parmi les contributions majeures sur le secteur, qui dessinent en même temps des tendances au regard de l'état général des recherches, voir CORRADO, INGRAVALLO, *L'insediamento di masseria le Fiate* ; FIORENTINO, *Cenni di storia degli studi* ; GORGOGNONE, DI LERNIA, FIORENTINO, *L'insediamento preistorico*.

longue et lente mise en place des réseaux et des tropismes avec lesquels les phases plus récentes devront inévitablement compter. Par conséquent, je me bornerai à souligner, premièrement, que la moitié environ des occupations pré-protohistoriques se distribuent dans la plaine pré littorale et sur la côte elle-même, ce qui brosse un tropisme littoral pour ces périodes qui va changer du tout au tout par la suite. Une deuxième « grappe » de sites se situent à 5-6 km de la côte, avec pour constante de s'établir sur les calcaires (compacts ou tendres) mais à proximité immédiate des sols argilo-calcaires. Enfin, une troisième observation concerne les connexions que le semis de ces occupations suggère : par exemple, l'axe qui traverse l'extrémité NE du secteur, venant des Murge, passant au sud d'Oria où il croise le fossé susmentionné et se dirigeant vers l'Arneo par le territoire d'Avetrana, bien connu à l'époque moderne en tant que draille de transhumance ("Tratturello Martinese"), est jalonné par au moins cinq occupations pré-protohistoriques et deux *specchie* ; de même, au sud de Manduria, Uggiano et Sava, autour de deux itinéraires NO-SE qui deviendront par la suite des axes routiers importants du secteur, nous remarquons d'ores et déjà à la présence (bien entendu non simultanée) de 7 occupations dans un espace d'environ 20 km² ; enfin, les voies littorales sont de toute évidence déjà en place.

D'une manière générale, donc, il semblerait que la sédentarisation et l'avènement d'une économie agricole expliquent la tendance à se rapprocher des riches sols argilo-calcaires tout en habitant sur les calcaires. En même temps, au cours de ces périodes l'on occupe également les calcaires compacts, plateaux et surtout *lame* karstiques, où l'habitat est parfois, sans doute en partie, rupestre. Il est probable que le ruissellement – sans doute plus important dans certaines phases climatiques – ait apporté une sécurité hydrologique suffisante. L'intérêt stratégique du contrôle visuel de l'espace n'est peut-être pas étranger à ces choix, compte tenu du relief avantageux de ces secteurs.

Dans chacun des deux regroupements, les habitats se situent en général à des distances de moins de 3 km les uns des autres, compatibles avec les échanges locaux. Ils pourraient ainsi avoir configuré une première organisation des bassins vivriers, s'assurant le contrôle direct des sols argilo-calcaires alentour, sans doute destinés à la céréaliculture, et allant, en revanche, exercer la collecte, la chasse et le pastoralisme dans les vastes étendues de sols arides et boisés dénués de tout habitat. Enfin, le rejet des calcaires compacts et des calcarénites trop éloignées des interfaces avec les autres formations est absolu et nous savons bien que cela est lié à l'impossibilité de l'accès à l'eau. Ces impressions générales, statistiquement basées sur des dizaines de signalements issus de prospections au sol, ont été amplement corroborées par les fouilles programmées menées, dans les années 1980, à Masseria la Fiata (Manduria) (doc. 131 – EA 149) et au lieu-dit "Monte

Teragna", dans l'actuelle périphérie sud de Manduria (**doc. 131 – EA 143**), puis en 2011-2012 sur le site de "Monte Maliano" (**doc. 131 – EA 146**), associé à une *specchia*.

Une ultime remarque doit être faite pour ce qui apparaît comme un tropisme littoral affiché. Tout le littoral d' « Oria sud » attire bon nombre d'occupations, contrairement à ce qu'on verra plus tard. Le littoral doit être prisé pour ses indéniables ressources vivrières et probablement pour le contrôle de flux de communication et transport, terrestre et maritime, dont nous ne savons rien d'autre pour le moment.

Le premier millénaire av. n.è. montre une tendance nette à la polarisation du semis du peuplement. Celle-ci poursuit les dynamiques protohistoriques : il me semble significatif que les deux sites majeurs du milieu du premier millénaire, à savoir Manduria (**doc. 131 – EA 159**) et "Castelli" (**doc. 131 – EA 160**) se situent à la périphérie immédiate du groupement d'habitat néolithique de l'arrière-pays⁶⁸³. Pour la première moitié du premier millénaire, une période décisive en raison de l'installation des Iapyges, de la formation de la culture messapienne et de la fondation de la colonie grecque de Tarente, on recense donc 30 EA se distribuant pour moitié sur une aire intensément occupée entre Monte Magalastro et le littoral de Monacizzo et de Maruggio, tandis que plus à l'est le littoral apparaît maintenant déserté ; puis, un deuxième groupement d'occupations s'étalent entre Manduria, "Monte dei Castelli" et Avetrana.

À cela il faut ajouter le site fortifié isolé de Masseria Niviera (S. Marzano) (**doc. 131 – EA 3**). Ce dernier dialogue sans doute avec les hauteurs de Monte Magalastro (**doc. 131 – EA 19**) et de Monacizzo (**doc. 131 – EA 59**), le long d'un probable itinéraire nord-sud allant de S. Marzano à la baie de Torre dell'Ovo. À cheval de cette ligne, la littérature spécialisée évoque un réseau de fermes voire de villages fortifiés puis de sanctuaires de frontière (**doc. 131 – EA 59**), qui se développent du V^e au III^e siècle av. n.è. et jalonnent la limite orientale de la *chôra* tarentine (**doc. 131 – EA 29, EA 71, EA 109**)⁶⁸⁴. À cette époque s'esquisse donc une nouvelle organisation territoriale sur des axes nord-sud, avec une bande frontalière entre Tarente et les Messapiens qui va *grosso modo* de S. Marzano au littoral de Monacizzo ou de Maruggio et qui comprendra plus tard le tracé du *paretone* de Sava ; puis, une directrice messapienne réunissant les trois sites fortifiés d'Oria, Manduria et "Castelli".

⁶⁸³ Voir, pour cette phase, LO PORTO, *Testimonianze archeologiche* ; ALESSIO, GUZZO, *Santuari e fattorie* ; ID., *Li Castelli* ; ID., *Dalla fondazione di Taranto* ; ID., *L'area a sud-est di Taranto* ; ID., *Il territorio ad oriente di Taranto* ; DE MITRI, *Inanissima pars*.

⁶⁸⁴ ALESSIO, *Dalla fondazione di Taranto*, p. 181 ; OSANNA, *Chorai coloniali*, p. 13-14, 16.

La culture matérielle et les événements historiques dessinent, ensuite, une période allant du IV^e au I^{er} siècle av. n.è., pendant laquelle l'on assiste à une explosion du nombre de sites (75 contre 30 pour la période précédente sur le même laps de temps de quatre siècles) (**doc. 125 - b**). En ce moment, l'occupation massive du littoral occidental se confirme en même temps que plusieurs nouvelles occupations apparaissent sur l'axe nord-sud de S. Marzano au littoral de Torre dell'Ovo. En même temps, le littoral oriental retrouve une occupation importante, notamment sur la voie paralittorale ouest-est de Tarente à Nardò. Surtout, la nouveauté incontestable du moment est constituée par l'extraordinaire concentration de sites sur un axe NO-SE venant de Tarente, par *Aliano* et Uggiano et qui relie, au sud de Manduria, une dizaine de sites entre Uggiano et Masseria la Scalella. Tout semble indiquer que la conquête romaine a progressivement entraîné une exploitation et une occupation plus intense des campagnes du secteur, jusque dans les terres les moins rentables. En effet, trois sites jalonnent maintenant l'axe préhistorique déjà mentionné, au nord et au sud d'Avetrana, tandis que plusieurs occupations apparaissent pour la première fois au nord de Manduria, dans ce secteur qu'on a qualifié à plusieurs reprises d'ingrat et aride. De plus, des voies déjà actives depuis la Préhistoire prennent maintenant plus de vigueur et un nouvel axe Tarente-Chitro prend son essor. Enfin, sur le littoral de notre secteur apparaît la première véritable infrastructure portuaire, à Torre dell'Ovo, en même temps que l'embouchure du Chitro semble très fréquentée. La fréquentation du littoral est encore confirmée par la découverte de plusieurs épaves de bateaux échoués avec leur cargaison (céramique, statues, sarcophages, éléments d'architecture) (**doc. 133 - EA 743, EA 745, EA 747, EA 749**).

À cheval entre ces deux périodes se situe l'essor préurbain de Manduria, l'habitat fortifié destiné à devenir et rester le pôle urbain principal au sud d'Oria et à l'est de Tarente⁶⁸⁵ (**doc. 131 - EA 159**). Manduria se configure comme le site d'habitat le plus continument attesté, situé le long d'une artère interne reliant le site de Tarente – bien avant l'installation d'une colonie grecque – à l'extrémité sud-est du Salento. À l'échelle locale, Manduria contrôle la liaison du littoral vers Oria. Ce centre se configure, on le sait, comme le centre majeur du secteur, commandant l'artère Tarente-Brindisi dont les Romains feront le dernier tronçon de la voie Appienne et une artère Tarente-Lecce qui prendra une importance majeure au Moyen Âge. L'emprise de Tarente vers l'est apparaît rapide et complète dès le VII^e siècle à Torricella et Monacizzo (Torricella) ; puis, sur les territoires de S. Marzano et de Maruggio, les attestations les plus anciennes ne remontent qu'au

⁶⁸⁵ Manduria fait l'objet d'une surveillance importante de la part des autorités de Surintendance, ce qui explique le grand nombre de découvertes fortuites et d'opérations d'archéologie préventive menées depuis plusieurs décennies. De plus, Manduria et son territoire ont été investis par des programmes de recherche universitaire parmi lesquels je rappellerai au moins les fouilles à "Monte dei Castelli" menées par Lucia Lepore (Université de Florence) (LEPORE, *Il sito antico de Li Castelli*) et les travaux d'archéologie urbaine de Valentino De Santis (DE SANTIS, *Manduria ; ID., Archeologia urbana*).

V^e siècle, qui se configure comme le moment de pénétration maximale de Tarente ; enfin, au IV^e siècle les productions typiquement grecques sont attestées encore plus à l'est et plus au nord mais les modalités du contact gréco-messapien paraissent désormais moins conflictuelles⁶⁸⁶. De toute manière, la ligne Oria-Manduria-"Castelli" restera pour Tarente infranchissable⁶⁸⁷.

La conquête romaine, achevée en 266, si elle se traduit par une mise en valeur accrue des terres agricoles, affaiblit, en revanche, les habitats groupés préexistants. En effet, du III^e au II^e siècle, l'on assiste à l'abandon du site de "Castelli" et à une perte de vitalité à Manduria. En particulier, les sources romaines montrent les conséquences catastrophiques du passage d'Hannibal dans la région et du ralliement des Messapiens. Manduria, en particulier, sera assiégée, sa population en grande partie déportée et les remparts ruinés à jamais par les armées du consul Fabius Maximus en 209 av. n.è.⁶⁸⁸. Pourtant, de nombreuses attestations archéologiques prouvent la construction ou la réfection de bâtiments et l'occupation de différents secteurs de l'aire comprise dans l'enceinte, désormais ruinée, entre le III^e siècle av. n.è. et le I^{er} siècle n.è. De fait, l'habitat ne subit pas d'abandon définitif mais son déclin est, néanmoins, certain car il n'obtient pas le statut de *municipium*⁶⁸⁹.

La reconquête romaine de la fin du III^e siècle soumet alors les territoires tarentins et messapiens à de lourdes sanctions : expropriations, distribution de terres aux vétérans, réduction en esclavage d'une partie de la population⁶⁹⁰, asservissement aux besoins productifs de Rome⁶⁹¹. Le territoire traverse une phase de transition tout au long des derniers siècles de la République et encore sous Auguste. Néanmoins, au début de l'époque impériale une nouvelle organisation est en place, qui tranche radicalement avec la polarisation autour des grands sites fortifiés d'époque hellénistique⁶⁹².

Avec 37 attestations en deux siècles, le Haut-Empire affiche la même densité globale que la période de quatre siècles qui le précède mais la nature de ces occupations est différente. En effet, dominent maintenant les établissements ruraux, parfois d'envergure, comme les sites de "Palma" (Torricella) (**doc. 132 – EA 69**), "Acquasantara" (Manduria) (**doc. 132 – EA 169**) et "Monte Teragna" (**doc. 131 – EA 191**). Ce sont désormais ces centres de domaine

⁶⁸⁶ ALESSIO, GUZZO, *Santuari e fattorie*, p. 366-372.

⁶⁸⁷ ALESSIO, *Dalla fondazione di Taranto*, p. 184 ; DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 27-37.

⁶⁸⁸ Tite-Live (*Ab Urbe Condita*, XXVII, 15, 3) relate que les Romains capturèrent 4000 hommes et un butin considérable : « [...] Q. Fabius consul oppidum in Sallentinis Manduriam ui cepit ; ibi ad quattuor milia hominum capta et ceterae praedae aliquantum [...] ».

⁶⁸⁹ Pline (*Nat. Hist.* 3, 11) désigne Manduria par l'appellatif d'*oppidum*.

⁶⁹⁰ Titi Livi *Ab Urbe Condita*, XXXV, 16.

⁶⁹¹ COCCHIARO, *Contributo per la carta archeologica*, p. 69.

⁶⁹² Voir, pour un bilan à l'échelle du Salento, DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 38.

foncier qui forment les têtes du réseau d'habitat, tandis que Manduria et "Castelli" déclinent voire disparaissent et que Tarente n'exerce plus son attraction et son emprise économique sur le littoral. La distribution ne change pas non plus fondamentalement (**doc. 125 - b**) avec l'attractivité bien connue du littoral de Monacizzo et Maruggio, les terres très fertiles au sud de Manduria sur l'axe *Aliano-Uggiano-Chitro*, puis quelques établissements qui jalonnent les axes nord-sud allant de S. Marzano à la mer et le territoire d'Avetrana (avec une préférence maintenant à se diriger vers Brindisi par Erchie et Torre plutôt qu'à remonter vers les Murge, au NO).

Le secteur reflète un renouveau d'intérêt pour l'exploitation de ses ressources agricoles même si la documentation disponible ne laisse pas apparaître les choix cultureux relatifs à ces habitats, avec l'exception notable du site de "Palma", affecté à la production viticole. Néanmoins, il émerge clairement que l'exploitation systématique des sols argilo-calcaires se poursuit, surtout au sud de Manduria. À l'est/sud-est, l'occupation continue d'être limitée, en apparence, par des qualités de mauvais drainage des sols, mais dès qu'une loupe de calcarénite le permet, des habitats s'y installent et le font d'une manière très durable. Pour l'heure, le secteur d'Avetrana continue de paraître relativement marginal. Dans ce cadre, il me semble qu'on peut comprendre aisément aussi les sites de "Madonna di Pasano" et de Masseria Agliano, à l'ouest de Sava. Au nord de Manduria, la tentative de colonisation des sols arides au nord de l'habitat groupé semble s'épuiser. Seul le site de "lo Specchione" (**doc. 131 - EA 163**), situé sur l'avancée la plus septentrionale des calcarénites, continue de livrer quelques tessons datant d'époque impériale.

Les flux d'hommes et de denrées que dessine cette distribution de l'habitat et les voies qu'elle valorise sont maintenant fortement orientés du nord au sud. Autrefois polarisé par le clivage est/ouest qu'instaurait l'emprise de Tarente sur le littoral jusqu'au Chitro, le bassin vivrier qui se structurait autour de Manduria et "Castelli" regarde maintenant vers Oria, le seul centre messapien voisin capable de tenir sa place parmi les *civitates* du réseau principal. Placée au milieu du dernier tronçon de la voie Appienne (Tarente-Brindisi), Oria contrôle des réseaux secondaires locaux, parmi lesquels se trouve désormais le secteur que nous avons appelé « Oria sud ».

7.3.3 Entre Bas-Empire et premier Moyen Âge : une connaissance tronquée

Du III^e au VI^e siècle

Une fois ces dynamiques enclenchées, je ne constate plus de changement majeur dans la distribution et l'orientation du réseau d'habitat jusqu'au début du V^e siècle (**doc. 125 - b**). En revanche, dans le même cadre distributif, 18 des 37 occupations attestées au Haut-Empire disparaissent sans qu'aucune nouvelle occupation ne soit attestée. Il semblerait, donc, que le secteur « Oria sud » participe d'une tendance vers la concentration de l'habitat qui a été soulignée ces dernières années par plusieurs chercheurs⁶⁹³. En particulier, à l'est d'Oria, Maria Aprosio et Christian Napolitano soulignent que dans la plupart des cas à l'abandon d'un certain nombre de sites correspond une augmentation de la taille et de la complexité des sites qui survivent. Une telle dynamique peut alors être lue davantage comme une réorganisation économique que comme un signe de déclin⁶⁹⁴. L'état de ma base de données pour « Oria sud » n'autorise pas, cependant, que l'on penche vers l'un ou l'autre de ces scénarios.

De fait, aux III^e et au IV^e siècle, nous pouvons recenser 19 EA sur la totalité du secteur « Oria sud ». Au NO, seules les trois monnaies datant du III^e siècle et la dalle de couverture d'une sépulture découvertes près de "Colonne del Rosario" (S. Marzano) (**doc. 131 - EA 6**) constituent un écho de la fréquentation du secteur et notamment du diverticule qui quitte la voie Tarente-Manduria à Fragagnano pour se diriger vers le secteur de S. Marzano puis Oria. Plus au sud, les deux sites bien connus de "Masseria Agliano" et "Madonna di Pasano" quadrillent, seuls, un vaste secteur qui apparaît vide d'occupations. Il faut ensuite descendre de cinq à dix kilomètres pour trouver quatre sites établis dans la plaine pré-littorale entre Monacizzo et Maruggio, relativement proches les uns des autres.

Sur l'axe Oria-littoral, l'occupation de l'ancien site fortifié de Manduria continue, bien que dans des formes assez modestes. Ici, une considérable série de lampes à huile produites en Afrique du Nord, puis imitées localement, du V^e au VII^e siècle (**doc. 131 - EA 273**) ont été rassemblées au fil des deux derniers siècles ainsi qu'une douzaine de monnaies de l'Empire romain d'Orient (**doc. 131 - EA 274**), toutes découvertes aux alentours de la ville. Ces artefacts attestent la continuité de l'occupation jusqu'au VIII^e siècle. Puis, 2 km au sud-ouest, une activité importante se poursuit autour de "Monte Teragna" (**doc. 131 - EA 191**), comme l'atteste, entre autres, la présence de toutes les productions successives de sigillée ayant circulé dans la région. Des restes d'enduits peints et de mortier de tuileau semblent

⁶⁹³ DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 41-46.

⁶⁹⁴ APROSIO, *Brindisi*, p. 128-129 ; NAPOLITANO, *Le dinamiche*, p. 38-39.

caractériser cette occupation comme une *villa* d'un certain prestige, sans doute enrichie par une intense activité métallurgique (**doc. 131 – EA 605**). Plus au sud, seuls six sites quadrillent désormais le vaste secteur compris entre "Monte Teragna" et le littoral. Enfin, au nord et au sud d'Avetrana on retrouve les mêmes occupations de la phase précédente.

Cette évolution vers un espace de moins en moins maillé se poursuit, si l'on s'en tient aux données disponibles, au-delà du IV^e siècle. Il est possible, grâce à la bonne connaissance de la culture matérielle dont nous disposons, de suivre encore pendant deux siècles les transformations qui interviennent dans la taille, la destination et la distribution des habitats, avec toutes les réserves possibles sur la validité des données de prospection que j'ai soulignées précédemment.

En effet, la contraction se poursuit si bien que 5 des 19 occupations attestées au III^e-IV^e siècles sont abandonnées. En tout état de cause, à peine 14 établissements semblent survivre à ce processus de concentration de l'habitat, si l'on s'en tient au seul indicateur possible, c'est-à-dire la présence au sol de céramique sigillée claire. Désormais, le territoire de S. Marzano se tait complètement, tandis qu'à l'ouest de Sava, les deux sites de "Masseria Agliano" (**doc. 131 – EA 30**) et de "Madonna di Pasano" (**doc. 131 – EA 31**) livrent encore une quantité considérable de sigillée claire jusqu'au VI^e siècle. Puis, dans la plaine entre Monacizzo et Maruggio survivent deux sites littoraux et deux sites de hauteur (**doc. 131 – EA 54, EA 109, EA 111, EA 112**). Entre Manduria et la mer, seuls quatre établissements poursuivent encore leur activité : il s'agit de "Madonna di Bagnolo", "Monte Teragna" et "Casina li Piacentini", sans oublier la petite communauté qui continue de vivre à proximité de l'ancienne enceinte de Manduria. Enfin, sur un troisième axe nord-sud, se disposent les indices d'occupation reconnus à "Monte Maliano", Masseria Gian Angelo, Masseria Ruggianello et "S. Maria della Vetrana" (**doc. 131 – EA 54, EA 109, EA 111, EA 288**).

À l'exception de Manduria, dont a du mal à saisir la forme d'habitat qu'elle représente, ces établissements se caractérisent comme des habitats ruraux, plus ou moins grands et prestigieux. Leur nombre très limité – à une époque où la culture matérielle est encore assez bien connue en vertu d'une circulation méditerranéenne de certaines classes céramiques standardisées – doit être le reflet direct d'une concentration de l'habitat sans précédent.

Pour lutter contre l'invisibilité de l'habitat du VII^e au IX^e siècle

Au-delà du VI^e siècle, la disparition de tout fossile directeur rend l'inventaire des attestations archéologiques malaisé pour les quatre siècles qui suivent et extrêmement chétif pour les VII^e-VIII^e siècles. Par conséquent, j'ai tenu à recenser tous les indices sur cette période si peu connue et si importante car elle est au cœur de ma problématique. Dans la situation qui est la nôtre, il fallait ratisser très large et examiner minutieusement toutes sortes de suggestions. Cela implique, d'abord, que tous les signaux d'occupation, même les plus flous, ont été pris en compte, certes avec prudence. Partant, la collecte en prospection d'un seul tesson attribuable au VIII^e ou au IX^e siècle sur un site par ailleurs bien attesté jusqu'au VI^e et à partir du XII^e siècle a été néanmoins valorisée. De même, des notices anciennes de « trouvailles » d'époque « byzantine », ont été traitées, bien qu'elles soient aujourd'hui incontrôlables.

Ces signaux permettent d'établir une carte des attestations « réelles », bien que quantitativement trop faibles, toujours partielles et qualitativement peu fiables. Sans s'éloigner d'une histoire faite de sources, il faut poser la question de savoir si la disparition des occupations tardo-antiques vient du changement de la culture matérielle qui les rend désormais « invisibles » ou bien, et dans quels cas, s'il s'agit d'un abandon avéré.

En tout état de cause, sept des quatorze sites attestés aux V^e-VI^e siècles restituent également des indices d'occupation au bas Moyen Âge (parfois très tôt, parfois seulement au XIV^e siècle) (**doc. 125 – c/d/e**). Telle est la situation à Masseria Agliano (**doc. 131 – EA 30**) et à "Madonna di Pasano" (**doc. 131 – EA 31**), à "Castigno" et à "Olivaro" (**doc. 131 – EA 112, EA 114, EA 115, EA 116**), à S. Pietro in Bevagna (**doc. 131 – EA 179**), à Masseria Ruggianello (**doc. 131 – EA 209**), à "Monte Teragna" (**doc. 131 – EA 199**), à "Madonna di Bagnolo" (**doc. 131 – EA 210**) et à Manduria/Mandurinum (**doc. 131 – EA 195**). Il ne me paraît pas absurde de considérer cette coïncidence comme un indice indirect évoquant une probable – et remarquable, si elle était avérée – continuité d'occupation sur ces sites pendant un millénaire voire davantage. Une telle continuité est, par ailleurs, très probable quatre fois sur sept – "Madonna di Pasano", Masseria Agliano, S. Pietro in Bevagna et *Mandurinum* – grâce à des indices d'occupation datant des VII^e-X^e siècles. Remarquons, en revanche, que la totalité de ces 7 établissements seront abandonnés vers la fin du Moyen Âge. La rupture définitive d'un certain réseau d'habitat qui s'était développé au Haut-Empire serait alors à fixer à la fin du Moyen Âge et non à son début. Enfin, aux quatre occupations clairement attestées après le VI^e siècle, il faut ajouter un seul site, sis à Masseria Casa Rossa (S. Marzano) (**doc. 131 – EA 8**), qui a restitué du mobilier datant des VII^e-VIII^e siècles.

Je présenterai maintenant les données disponibles sur ces cinq occupations et leurs relations avec l'organisation de l'espace et l'utilisation des ressources telles que j'ai pu les

reconstituer pour les VII^e-IX^e siècles. J'insiste sur le fait qu'on ne doit absolument pas exclure la préexistence, à partir d'un moment quelconque de ces trois siècles, de sites qui ne sont attestés qu'au X^e siècle voire plus tard. En effet, si nous manquons cruellement d'informations dans le secteur d'étude et dans tout le Salento au nord de Lecce, les fouilles menées depuis vingt ans dans la province de Lecce ont amplement démontré la fondation dans le courant des VIII^e-IX^e siècles d'habitats que les sources écrites et la prospection de surface n'attestaient qu'à partir du bas Moyen Âge⁶⁹⁵.

Vieux réseaux, nouveaux réseaux

Au sud de S. Marzano, près de Masseria Casa Rossa, se situe le seul habitat « nouveau » de cette période : il est signalé par la découverte fortuite de plusieurs sépultures dont la fouille dirigée par Cosimo D'Angela (Université de Bari) a pu établir une datation fiable aux VI^e-VIII^e siècles (**doc. 131 – EA 8**). Au moins six fosses ont été creusées dans le substrat de calcaire compact, aux contours elliptiques ou rectangulaires et à section trapézoïdale. Elles ont livré des dépôts funéraires comprenant un anneau en bronze (diam. mm 21), pourvu d'un chaton sur lequel l'on peut lire les lettres « No/nx », et une fibule en bronze à anneau ouvert avec deux protomés animaliers très stylisés. D'Angela a proposé une attribution de l'anneau à un horizon de VI^e-VII^e siècles, tandis qu'il a attribué la fibule à une série bien documentée, en provenance d'Italie centro-méridionale, datant des VII^e-VIII^e siècles⁶⁹⁶.

L'intérêt de cette découverte – suffisamment rare pour la période pour mériter la plus grande attention de notre part – est accru par le signalement de plusieurs grottes creusées dans le coteau calcaire qui surplombe le site d'une vingtaine de mètres, vers le nord. À ce propos, D'Angela a émis l'hypothèse d'un petit habitat rupestre auquel pourraient être reliées tant les sépultures que les grottes. Faute d'indices d'occupation, j'éviterai d'évoquer un mode de vie troglodytique : la fréquentation de ces grottes peut être tout à fait justifiée dans le cadre d'un habitat en plein air, en tant qu'espaces de stockage ou de parcage des animaux (ce qui est parfaitement attesté dans la région jusqu'à une époque très récente), par exemple. Enfin, il paraît probable que la présence de blocs de pierre, tuiles et fragments de céramique signalée comme étant « médiévale » au lieu-dit "Pezza di Peri" (**doc. 131 – EA 13**), 300 m à l'ouest par rapport aux sépultures, de l'autre côté de la route actuelle, puisse être également reliée aux activités d'un tel habitat.

⁶⁹⁵ ARTHUR, *Per una carta archeologica*, p. 77.

⁶⁹⁶ D'ANGELA, MARUGGI, *Per una carta archeologica* ; D'ANGELA, *La documentazione archeologica* (2002), p. 152.

Environ 3 km plus au sud se situe le site que nous connaissons bien de Masseria Agliano. Ici, à l'intense occupation d'époque hellénistique puis impériale, parfaitement documentée par des découvertes fortuites, des fouilles et des prospections au sol, fait suite une longue période de silence, ou presque. Au fil de mes prospections, j'ai pu collecter et étudier une quantité relativement importante de mobilier céramique datant à partir du XIII^e siècle. Pour ce qui est de la longue période intermédiaire, en revanche, les indices utiles se réduisent à quelques fragments de pots à cuire possiblement datables dans une fourchette allant du IV^e au VIII^e siècle (**doc. 131 – EA 34/ UT 167, UT 176**). Si ces deux fragments ont pu être reconnus sur la base du référentiel céramologique régional en cours de constitution, l'aspect macroscopique de la pâte et de la cuisson pourrait insérer dans un même horizon chronologique d'autres tessons provenant de ce site mais aucune forme ne peut être dessinée et comparée.

Sur la même directrice idéale nord-sud, se situent, ensuite, de faibles indices d'habitat alti-médiéval près de "Madonna di Pasano". Les prospections que j'ai menées avec plusieurs étudiants m'ont permis de collecter et de localiser des concentrations importantes de mobilier céramique (**doc. 131 – EA 31, EA 32**). La datation de celui-ci s'échelonne pour partie du IV^e siècle av. n.è. au VI^e siècle n.è., avec un pic s'étendant sur les trois derniers siècles. Ensuite, seuls quelques fragments de céramique peinte *a bande larghe* pourraient signaler l'activité de cet habitat dans une large fourchette allant du VII^e au X^e siècle, avant que des signaux explicites d'occupation ne réapparaissent à partir du XI^e siècle.

Tout cela n'est pas très disert et surtout n'éclaire vraiment pas beaucoup l'aspect de ces paysages au premier Moyen Âge. Pour peu que ces trois hypothèses d'occupation soient par la suite corroborées par de nouvelles données – que seule une meilleure connaissance de la culture matérielle et des fouilles pourront fournir –, il s'agirait de toute manière de trois petits habitats ruraux isolés, sur la moitié occidentale du secteur « Oriasud », soit 200 km² environ. Un tel vide d'hommes est à peine croyable et, personnellement, je penche, sur le plan théorique, pour un scénario d'anticipation de la naissance de plusieurs villages attestés plus tard. Quoi qu'il en soit, pour l'heure je dois me contenter de ces données positives qui se situent sur un axe nord-sud bien attesté au cours de la Préhistoire et de l'Antiquité mais qui apparaît maintenant tronqué vers la mer, où aucun habitat ne vient le compléter.

Cet axe subit au premier Moyen Âge des changements importants, au sein desquels il faut tenter de lire ces échos d'une occupation dont nous ignorons tout. Pour ce qui est du site attesté près de Masseria Casa Rossa, il pourrait constituer l'étape fondatrice d'une occupation du secteur qui se poursuivra – avec un déplacement progressif vers l'axe routier

(Murge)-Grottaglie-S. Marzano-Manduria – avec les vestiges d’habitat signalés aux lieux-dits "Sierra" et "Pezza Comune", pour se terminer avec la fondation du château actuel, au sommet de la butte de S. Marzano (**doc. 131 – EA 9, EA 12**). L’intérêt objectif de ce secteur tient, à l’évidence, à la présence d’excellents sols, aux pieds des hauteurs sur lesquelles ces habitats successifs sont établis, et à sa position de carrefour sur un axe nord-sud menant au littoral (largement désactivé à l’époque moderne), une voie menant des Murge vers Manduria et une voie menant de Tarente à Oria par Fragagnano.

Sur ce même axe nord-sud, entre les sites de "Masseria Agliano" et de "Madonna di Pasano", surgit à cette époque le *paretone*, en même temps que le paysage agraire, jusqu’à caractérisé par un maquis bas intensément fréquenté par les ovi-caprinés, montre les signes d’un retour de la forêt méditerranéenne. Cette situation doit durer plusieurs siècles, au moins jusqu’au VIII^e siècle (§ 5.3.3), avant que l’on n’assiste à une reprise agricole centrée sur l’oléiculture. Or, l’extrême faiblesse des signaux d’occupation semble assez cohérente avec ce tableau : au premier Moyen Âge, les deux habitats ruraux doivent avoir subi une contraction assez importante, compte tenu de l’ensauvagement général du paysage végétal dans l’espace intermédiaire. Néanmoins, les deux sites, tout comme celui de Masseria Casa Rossa, ont pu poursuivre une activité agricole, favorisée, d’une part, par leur position sur l’interface avec les sols argilo-calcaires (où le *paretone* n’est pas attesté) et, d’autre part, sur deux axes routiers qui ont été discutés plus haut et qui mènent tous deux à Manduria.

Les trois sites susdits ont, donc, en commun de se trouver sur des voies qui mènent vers le secteur de Manduria où se situe une occupation datant de cette même période. À ce sujet, j’ai déjà mentionné la série de lampes à huile et les monnaies proto- et médio-byzantines provenant du territoire mandurien (**doc. 131 – EA 273, EA 274**). Elles attestent l’occupation générique de l’*oppidum* mandurien jusqu’au VIII^e siècle. D’ailleurs, les sources antiques mentionnent encore à deux reprises *Mandourion* (Étienne de Byzance⁶⁹⁷) et *Manduris* (Anonyme de Ravenne⁶⁹⁸) au VII^e siècle (**doc. 131 – EA 195**). D’autres arguments ont été fournis dans les années 1970 par les fouilles menées par Cosimo D’Angela dans et à proximité de la chapelle de S. Pietro Mandurino, au lieu-dit "Giardinello", à l’intérieur de l’enceinte messapienne. Le chercheur a daté ici aux VII^e-VIII^e siècles une petite nécropole qui se dispose sous le sol de l’actuel lieu de culte et derrière son abside (**doc. 131 – EA 195**). D’Angela pense également que la transformation en lieu de culte chrétien de la tombe à chambre hellénistique sise sous l’actuelle chapelle date également de cet horizon chronologique.

⁶⁹⁷ Étienne de Byzance, *Ethnika*, p. 430.

⁶⁹⁸ L’itinéraire terrestre du Ravennate fait passer l’itinéraire Tarente-Veretum par Nardò et Manduria (*Ravennatis Anonymi Cosmographia*, IV, 31, 11-12 ; V, 1, 31).

Enfin, complètement isolé – en l'état actuel des connaissances – et éloigné de plus d'une dizaine de kilomètres par rapport aux quatre sites susdits, le site de S. Pietro in Bevagna (**doc. 131 – EA 216**) a restitué des indices d'activité à partir du VIII^e siècle. Ce sont les fouilles menées entre 2004 et 2009 par la Surintendance archéologique à proximité immédiate de la tour et de l'église de S. Pietro in Bevagna qui ont mis au jour des sépultures et des structures maçonnées associées à des monnaies byzantines datant des VIII^e-X^e siècles et à du mobilier céramique. Ces ancrages chronologiques permettent finalement de dater les fondations de l'hypogée qui constitue le premier noyau de l'église médiévale entre le VII^e et le IX^e siècle. La fouille suggère l'existence d'une petite communauté sans doute composée de pêcheurs et de paysans⁶⁹⁹.

Aucun autre indice ne permet de comprendre l'environnement et l'organisation de l'espace autour de ces deux sites si éloignés l'un de l'autre, perdus dans un espace d'environ 200 km², entre Oria et la mer Ionienne. Ce n'est qu'à partir du X^e siècle qu'émergent les grandes lignes d'un paysage médiéval, à la faveur des attestations écrites et archéologiques qui vont en se multipliant.

7.3.4 Apparition ou fixation d'un nouveau réseau d'habitat (IX^e/ X^e-XIII^e siècle)

Pendant trois siècles, seuls les cinq modestes habitats dont on vient de parler semblent porter péniblement la lourde charge de fournir des lieux de vie à toute la population d'un secteur grand comme un petit département français⁷⁰⁰. En revanche, à partir du IX^e siècle ou au plus tard du X^e siècle l'on assiste à une forte reprise des attestations, dont il nous reste encore à comprendre jusqu'à quel point elle reflète une reprise du peuplement ou bien seulement une présence accrue de mobilier que nous avons appris à reconnaître. En tout état de cause, tandis que quatre des cinq occupations du premier Moyen Âge sont encore attestées voire s'intensifient (**doc. 125 – d/e**), 25 à 30 nouveaux centres voient le jour, dont le début d'activité s'étale du IX^e au XIII^e siècle, sans que ce soit toujours possible d'être plus précis. Cette faible précision des sources (surtout du référentiel céramologique disponible) explique le choix que j'ai fait de superposer partiellement la périodisation de mes données en parlant d'occupations datables du VII^e au IX^e/ X^e siècle, puis du IX^e - X^e au XIII^e siècle. En effet, bon nombre de sites

⁶⁹⁹ Je remercie M. Arcangelo Alessio (SBAP) pour ces informations.

⁷⁰⁰ Je suis fortement convaincu du fait que ce scénario est bien davantage le fruit d'une carence heuristique que le reflet d'une réalité et partage en cela l'opinion de Paul Arthur : « *Se al momento, il quadro fornito dalle fonti scritte e dai dati materiali indica una generale assenza di abitazione [...] sostenendo una innegabile diminuzione demografica generalizzata, comunque da qualche parte la gente viveva* » (ARTHUR, *Per una carta archeologica*, p. 66-67).

bien attestés à partir du XI^e voire plus tard restituent également des tessons (pots à cuire, amphores, céramique peinte *a bande larghe*) voire des vestiges architecturaux qui pourraient dater du haut Moyen Âge, sans certitude. En revanche, d'autres sites semblent apparaître soudainement au bas Moyen Âge, restituant pour l'essentiel de la céramique glaçurée ou peinte « *a uccelli* ».

Là réside un problème essentiel pour les médiévistes italiens et européens : caractériser les phases initiales de l'habitat bien connu pour le bas Moyen Âge. Même avec cette marge d'incertitude, il n'est pas contestable qu'une nouvelle génération d'habitats émerge dans le secteur « Oria sud » au Moyen Âge central.

Autour de S. Marzano

Tout d'abord, les occupations attestées jusque-là envoient des signaux contradictoires. Au sud de S. Marzano, le petit cimetière de Masseria Casa Rossa (**doc. 131 - EA 8**) n'a pas restitué de mobilier datant au-delà du VIII^e siècle. En revanche, à partir du XII^e siècle, la présence de céramique peinte « *bande strette* et de tuiles atteste une occupation environ 1 km plus au nord, sur la crête de la *serra*, au lieu-dit "Pezza Comune". Il s'agit des plus anciens indices d'un habitat qui sera mentionné en 1281 par un acte de donation en faveur du chapitre de la cathédrale de Tarente : on y mentionne des biens sis dans le *castrum Carrellum*, lequel est localisé près du « *tenimentum terrarum casalium Sancti Marçani et Fragagniani* »⁷⁰¹. Sur la même crête « *sopra la rupa della Serra* », nous avons déjà évoqué à plusieurs reprises (chapitre 4) la mention d'« *un antichissimo edificio chiamato lo Castello di Santo Marzano* », attesté en 1434 (**doc. 39 - l. 38-39**), qui caractérise cet habitat comme un *castrum* désaffecté vers la fin du Moyen Âge. Enfin, la tradition populaire de l'actuel village de S. Marzano, reprise par la cartographie officielle de 1874 (**doc. 100**), identifiait autrefois ce secteur comme "Rione Chiese Vecchie" (le quartier des vieilles églises). Or, en dépit d'une lacune de trois siècles, je vois une continuité significative dans ce déplacement progressif sur la ligne de crête de l'anticlinal de Manduria au SE de l'actuel centre de S. Marzano, depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours.

Plus au nord, à la limite NO du territoire de S. Marzano, les sources écrites font référence à partir de 1196 à un « *castro Carrello et Caprarica cum foresta* » parmi les

⁷⁰¹ « [...] *In pertinentiis Tarenti, iuxta tenimentum terrarum Horie ex parte occidentis, iuxta tenimentum terrarum casalis Muiulani ex parte orientis, iuxta tenimentum terrarum casalium Sancti Marçani et Fragagniani ex parte boree et iuxta tenimentum terrarum dicte Matris ecclesie Tarentine ex parte austri [...]* (Archivio Capitolare de Tarente, *fondo Pergamenaceo, I, f.c. [A], a. 1281*). Voir D'ANGELA, CARDUCCI (a cura di), *S. Marzano*, App. doc. 2, p. 151-154.

possessions de l'archevêque de Tarente (**doc. 131 – EA 10**), situé, on vient de le voir, au nord des finages de S. Marzano et de Fragagnano. La localisation de cet habitat fortifié semble pouvoir être fixée soit près de l'actuel sanctuaire "Madonna delle Grazie" soit près de Masseria Mauricchio, au nord de S. Marzano. La deuxième proposition est fondée sur la mention en 1508 du « [...] *casale castris Carrelli* qui est maintenant dénommé vulgairement *la maxaria deli Riczi* [...] »⁷⁰², dont on a suggéré la localisation dans les terres de Masseria Mauricchio, au nord de l'habitat actuel de S. Marzano. Sur des bases plus concrètes, cet habitat médiéval pourrait coïncider avec les vestiges d'habitat, les sépultures et l'église rupestre de "Madonna delle Grazie", près de Masseria le Grotte (**doc. 131 – EA 11**). Ce secteur se situe à peine 1 km à l'ouest de Masseria Mauricchio et pourrait donc tout à fait être compris dans les possessions de la « *maxaria deli Riczi* », sans pour autant coïncider avec la position exacte des bâtiments actuels de celle-ci. Le lieu de culte – autrefois consacré à saint Georges, bien qu'il ait été fouillé, n'a pas livré d'informations décisives quant à sa chronologie. Son plan centré renvoie certes à la plupart des églises rupestres salentines (que la tradition définit comme « byzantines ») et certaines fresques qui en couvrent les parois remontent aux XIII^e-XIV^e siècles.

Il semblerait donc qu'au nord de l'actuel habitat de S. Marzano, ait existé dès le XII^e siècle au plus tard au moins un habitat rural, sans doute fortifié. Naturellement, l'existence de deux habitats différents – à "Madonna delle Grazie" et à Masseria Mauricchio ne peut être exclue et ce doute peut même être étendu aux parages de Masseria Niviera, où D'Angela a inutilement cherché les « catacombes » et les « sépulcres » contenant des « peintures », qu'avait signalées en 1897 un fonctionnaire de la Surintendance aux Beaux-Arts (**doc. 131 – EA 7**). Néanmoins, il a remarqué la présence de nombreuses ornières reliant ce secteur aux *masserie* qui occupent les *lame* qui se développent au NO.

Tout compte fait – qu'il s'agisse d'un, deux ou trois établissements différents – l'occupation de l'actuel quart septentrional du territoire de S. Marzano est bien attestée à partir du XII^e siècle. Ces habitats se situent, tout comme celui de "Pezza Comune", sur la directrice Grottaglie-Manduria-Arneo – qui chevauche l'anticlinal, en position dominante et à l'abri des inondations – dont nous avons à plusieurs reprises souligné la vitalité sur la

⁷⁰² « [...] *et casale castris Carrelli, ad present vulgariter nuncupati la maxaria deli Riczi, sitam et positam im partinentiis civitatis Tarenti, iuxta tenimentum casalis Mugiulani ex parte occidentis, iuxta tenimentum terrarum civitatis Hoire ex parte orientis, iuxta tenimentum terrarum casalium Sancti Marzani et Fragagnani ex parte boree* [...] » (Archivio Capitolare de Tarente, *fondo Pergamenaceo*, XIII, A [A], a. 1508). Voir CARDUCCI, *Il territorio*, p. 78-85; D'ANGELA, CARDUCCI (a cura di), *S. Marzano*, App. doc. 4, p. 158-163.

Je remarquerai, au passage, que le document de 1508 reprend à la lettre les indications topographiques du document de 1281, sauf pour ce qui est de l'indication des points cardinaux qu'il rectifie. Ces indications étaient, en effet, inversées dans l'acte de donation de 1281 (Oria se trouve à l'est, Fragagnano au sud, etc.).

longue durée, et se trouvent donc reliés au secteur de *Mandurinum* et au Salento méridional ionien.

Autour du *paretone* de Sava

Plus au sud, à l'ouest de Sava, les deux habitats de "Masseria Agliano" et "Madonna di Pasano", dont nous avons commenté les rares signaux de vitalité qu'ils restituent avant le X^e siècle, sont maintenant mieux attestés (**doc. 131 – EA 32, EA 34**). Le site de "Pasano" est celui dont la situation apparaît la plus claire, grâce à la collecte de quelques fragments de céramique peinte *a bande larghe*, que l'on peut dater dans une large fourchette allant du VII^e au XI^e siècle. Puis, les attestations se multiplient à partir du XI^e siècle, avec quantité de classes céramiques bien connues et qui ont été présentées plus haut (§ 6.2.3). En revanche, à "Masseria Agliano" les indices d'occupation restent évanescents (quelques fragments de céramique peinte *a bande strette* et de céramique glaçurée monochrome) jusqu'au XIV^e siècle mais un village d'*Aliano* est mentionné en 1291, comme nous l'avons constaté plus haut. Néanmoins, dans le même secteur, quelle que soit l'antériorité du village d'*Aliano*, des concentrations de céramique datant à partir du XIII^e siècle apparaissent à "Masseria le Monache" (**doc. 131 – EA 37**).

Dès lors, si l'on ne peut pas dessiner en finesse les dynamiques paysagères, il est néanmoins possible d'affirmer qu'au cours de ces quatre siècles, le secteur traversé par le *paretone* de Sava est centré sur un habitat rural sis à "Madonna di Pasano" dont la continuité par rapport à un habitat bien connu dans l'Antiquité tardive est assez plausible. Quant à l'occupation tardo-antique située près de Masseria Agliano, la continuité au premier Moyen Âge et même au Moyen Âge central est moins sûre mais plusieurs indices semblent exclure un abandon complet du site. De plus, à partir du XIII^e siècle, non seulement les signaux d'occupation s'intensifient à "Agliano" mais une deuxième occupation fait son apparition à "Masseria le Monache", 800 m environ au NE. Enfin, ces timides suggestions en faveur d'une intensification de l'occupation au cours de ces quatre siècles sont relayées et étayées par les résultats des fouilles menées sur le *paretone* qui ont montré la mise en valeur oléicole du secteur.

Dans la plaine de Monacizzo

À partir du XII^e siècle et après un silence de six siècles, émergent à nouveau des signaux importants d'occupation dans la plaine de Monacizzo, 7 km environ au sud de "Madonna di Pasano". Nous avons vu l'intense peuplement de cette plaine pré-littorale tout

au long de la Pré-Protohistoire et de l'Antiquité, ce qui paraît justifier amplement l'intérêt stratégique et économique du littoral ainsi que la possibilité de le contrôler des hauteurs paralittorales. Il me semble, d'abord, très improbable que ces atouts aient été complètement négligés pendant six siècles mais aucune accroche possible n'est offerte par la documentation disponible. En effet, ce n'est qu'au XII^e siècle que l'on peut documenter l'occupation du site de Monacizzo, grâce à la présence de classes céramiques diagnostiques et par la mention d'un *casale Monacitii* dans un acte de donation de 1196 (**doc. 131 – EA 74**). La position stratégique de cet habitat, perché sur l'un des derniers ressauts significatifs avant de descendre sur le littoral, sera bientôt valorisée par la construction d'une imposante tour documentée par des actes notariés du XVIII^e siècle et des clichés des années 1960 (**doc. 131 – EA 785**). Une telle tour vise à contrôler le carrefour formé par la voie paralittorale venant de Tarente, et un axe nord-sud, aujourd'hui largement désactivé, venant de S. Marzano. En revanche, à la fin du Moyen Âge, elle servira davantage à relayer les informations venant des tours de guet littorales, notamment Torre dell'Ovo (**doc. 131 – EA 773**). La reprise agricole et démographique dans ce secteur est ultérieurement confirmée par la découverte de concentrations de mobilier datant à partir du XII^e siècle à "Pezza della Torre", 1,3 km au NO de Monacizzo (**doc. 131 – EA 73**).

Dans le même horizon chronologique se situe la reprise des attestations sur les hauteurs, entre Monacizzo et Maruggio, où les derniers signaux d'occupation remontaient au début du VII^e siècle (**doc. 131 – EA 111, EA 115**). Ainsi, le mobilier collecté sur le site de "Castigno" ne remonte pas plus loin que le XIV^e siècle mais un acte de donation établi en 1177 en faveur de l'Église de Tarente mentionne, dans ce secteur, le *casale Castinnii* (**doc. 131 – EA 116**). L'intérêt de ce site est ultérieurement appuyé par la voirie vicinale, qui configure un ancien attracteur à l'échelle locale, et par la disponibilité d'une source d'eau douce pérenne, aujourd'hui canalisée (**doc. 132 – EA 534**). Quant au site localisé au lieu-dit "Olivaro", les indices collectés en prospection en datent l'occupation au moins à partir du XII^e siècle, si ce n'est plus tôt, précédant les premières attestations écrites qui ne démarrent qu'en 1316 (**doc. 131 – EA 114**). Dans les deux cas, il s'agit sans doute de petits habitats ruraux, établis sur de bonnes terres, disposant d'un accès à l'eau aisé (surtout pour "Castigno"), disposé le long de la voie paralittorale, entre Monacizzo et Maruggio et aptes, enfin, à exercer un contrôle visuel de la côte.

***Mandurinum* et alentours**

Après les données venant de la fouille d'un petit cimetière et de la lecture archéologique des phases les plus anciennes de l'hypogée de S. Pietro Mandurino (**doc. 131 – EA 195**), l'occupation du quart NO de l'espace compris dans l'enceinte messapienne de

Manduria ne peut être facilement prouvée pour les IX^e-X^e siècles. À la croisée des données de fouille et de la lecture des structures creusées et bâties, il est en revanche possible de dater aux XI^e-XIII^e siècles l'ouverture de la deuxième chambre hypogée qui se situe en position d'antériorité par rapport à un certain nombre de nouvelles sépultures. Dans les alentours de la petite église, les nombreuses fouilles préventives menées depuis les années 1980 ont collecté un grand nombre de tessons datant à partir du XIII^e siècle. Enfin, un signal ultérieur de la vitalité du secteur est constitué par les traces de fréquentation autour du "Scegnu", 300 m seulement à l'est de S. Pietro Mandurino et principal point d'accès à l'eau disponible, dont la fouille a prouvé la multiplication à partir des X^e-XI^e siècles (**doc. 132 – EA 538**).

Au croisement de ce faisceau d'indices, plus ou moins rigoureux, la présence d'un habitat à cet endroit ne fait pas de doute. En tout état de cause, « *Mandurium* » est mentionné dans le *Chronicon breve nortmannicum*⁷⁰³ : en janvier 1061, quand le comte Roger (frère cadet de Robert Guiscard) y fit son entrée (**doc. 28 – l. 27-28**). Plus tard, nous trouvons mention d'une « *viam Mandurini* » dans un acte de donation daté de 1194 (**doc. 36 – l. 25-26**). En 1119, le géographe Guido de Pise mentionne dans son itinéraire *Amandrinum*, correspondant sans doute au *Manduris* de l'Anonyme de Ravenne⁷⁰⁴. Enfin, les mentions de « *Mendolino* », « *Mandurinum* », « *Mandurino* » se multiplient à partir du XIII^e siècle.

Distant de 1,6 km de *Mandurinum*, vers le nord-ouest, l'hypogée qui a été dégagé en 1998 au lieu-dit "Casina la Poverella" pourrait avoir constitué le lieu de culte d'un petit habitat rural, dont aucune trace n'a été cependant signalée. L'expansion urbaine puissante de ces dernières années dans ce secteur, déjà abîmé par la construction du chemin de fer au début du XX^e siècle, ne laisse pas d'espoir quant à une caractérisation plus fine du site. Seuls les quelques fragments de céramique glaçurée signalés au lieu-dit Campofreddo, 700 m au NE environ, pourraient être reliés à cette occupation (**doc. 131 – EA 220**). Cet édifice, creusé dans le banc calcarénitique, a été inscrit, sur la base de ses caractéristiques architecturales, dans une fourchette allant du IX^e au XII^e siècle (**doc. 131 – EA 202**).

Enfin, sur le site de "Monte Teragna", dans l'actuelle périphérie sud de Manduria, aux vestiges importants d'époque impériale font suite des fragments d'époque médiévale,

⁷⁰³ « [...] *Mense ianuario Rogerius comes intravit Mandurium, et Robertus Dux comprehendit Acherontiam, et ivit contra Graecos obsidentes Melphim, et fugavit eos [...]* ». Le *Chronicon breve Nortmannicum* est une chronique anonyme de la conquête normande de l'Italie méridionale. Rédigée en latin au début du XII^e siècle, elle porte sur les années 1041-1085 (mort de Robert Guiscard). L'original en est perdu et le texte nous est parvenu à travers une copie réalisée vers 1530. Édité par Ludovico Antonio Muratori dans les *Rerum Italicarum Scriptores*, il a été réédité en 1971 par Errico Cuozzo (*Il Breve Chronicon Nortmannicum*). Son authenticité a été mise en doute par André Jacob (*Le Breve chronicon Nortmannicum*) mais cette position ne fait pas l'unanimité (voir POSO, *Il Salento normanno*, p. 21, n° 10).

⁷⁰⁴ *Guidonis Geographica*, 72, 14. Dans la troisième section de son ouvrage, Guido se rattache au *Liber descriptionis totius maris* de l'Anonyme de Ravenne.

dispersés sur une aire assez vaste et particulièrement concentrés sur la petite butte éponyme (**doc. 192 – EA 199**). Cette occupation est très bien attestée entre le XII^e et le XV^e siècle, avec les classes céramiques habituelles, comprenant la céramique commune, peinte et glaçurée. La *protomaiolica* fournit les éléments de datation les plus anciens. À ces indices s'ajoute, 700 m vers l'est, la présence d'une chapelle attestée encore au XVIII^e siècle et aujourd'hui disparue, connue dans la tradition locale comme « *lu Santuddu* ». Cette forme, encore vivante sous la forme d'un microtoponyme usité de nos jours, fait référence au « petit saint », autrement dit dans la tradition et le dialecte locaux à saint Anastase, ce qui trouve une confirmation convaincante dans la mention d'une église sous ce titre à cet endroit dans la carte de Domenico Vendola (**doc. 11**). Cela permet, d'abord, d'étayer ultérieurement l'existence d'un *casale* à la périphérie SO de Manduria au bas Moyen Âge. De plus, le culte de ce saint, comme celui de la sainte Apollonie (**doc. 131 – EA 42**) ont parfois été considérés comme des héritages byzantins, ce qui pourrait servir d'argument pour une datation plus précoce de l'activité de cet habitat.

D'Aliano à S. Pietro

Comme dans la plaine de Monacizzo, les nombreuses présences datant de cette période attestées dans un couloir allant de Sava à Uggiano à "Castelli" puis à l'embouchure du Chitro, apparaissent comme la revitalisation d'un axe routier et de peuplement fondamental tout au long des périodes pré-médiévales. Tout d'abord, en position relativement excentrée vers le nord, se situe un petit édifice dont le plan mesure 6x7 m et qui pourrait passer pour une quelconque petite construction rurale en pierre taillée (**doc. 131 – EA 208**). En réalité, le bâtiment présente plusieurs spécificités : une voûte en berceau, couverte par de grandes lauzes calcaires disposées en simple pente ; l'utilisation dans les cinq premières assises des murs de blocs de grandes dimensions, bien au-delà du module traditionnel d'époque moderne (25x35x50 cm), posés en boutisse ; une orientation ouest-est et une ouverture oblitérée sur le mur ouest, entourée d'une corniche identique à celle de l'église de "Madonna di Bagnolo" (**doc. 131 – EA 210**). C'est donc d'un lieu de culte abandonné qu'il s'agit, vraisemblablement consacré au culte de saint Anastase – encore lui – comme l'attestent bon nombre de documents à partir du XIII^e siècle (**doc. 131 – EA 208, EA 210**). Autour de ce petit lieu de culte, dont on peut proposer l'appartenance au monastère de "Madonna di Bagnolo", mentionné comme tel dans la documentation écrite à partir du milieu du XIII^e siècle, j'ai pu identifier une petite concentration de tuiles et de mobilier céramique datant du XIII^e au XVII^e siècle. S'il s'agit de la seule occupation, toute époque confondue, attestée au beau milieu des sols argilo-calcaires du secteur « Oria sud », la côte relativement élevée du secteur et la présence importante des calcaires dans ces formations

à matrice argileuse rendent, cependant, ces sols moins hydromorphes que ceux qui s'étendent au sud-est.

Dans le même secteur, sur les mêmes sols et sans doute compris dans les possessions de la même abbaye de "Bagnolo", l'hypogée signalé près de Masseria l'Abate (dont l'appellation semble elle-même significative) par Cosimo D'Angela pourrait également remonter à cette époque, sans certitude (**doc. 131 – EA 323**). Il relèverait alors d'une vitalité grandissante de l'axe ouest-est de Tarente à Manduria, qui se dessine à partir du XIII^e siècle, sur lequel on pourrait encore situer, sans doute dès cette époque, les sépultures signalées à Masseria di Barci (**doc. 131 – EA 207**).

Bien plus imposants sont les vestiges architecturaux et les concentrations de mobilier au sol autour de "Madonna di Bagnolo" (**doc. 131 – EA 210**), au sud d'Uggiano Montefusco. L'église est un bâtiment de structure romane qui réemploie bon nombre de fragments architecturaux qui viennent des importantes ruines d'un habitat rural d'époque romaine. Il s'agit du seul bâtiment qui ait été conservé en élévation d'un monastère doublé d'un « *Casale di Bagnolo de Abbate* », dont l'existence est attestée à partir du milieu du XIII^e siècle. Les terrains alentour ont restitué des indices nombreux de fréquentation à partir des XI^e-XII^e siècles. Mettant de côté les nombreuses références à un préexistant monastère « basilien »⁷⁰⁵ auquel aurait fait suite une refondation normande sous la forme du monastère cistercien connu au bas Moyen Âge, il importe d'insister sur le fait que cet habitat rural et cet établissement monastique, tout comme la plus modeste occupation de "Santu Stasi", s'installent, à cette époque, à proximité immédiate (voir directement sur) de vastes étendues argilo-calcaires dont ils visent sans doute à développer le potentiel agricole.

Entre ces deux occupations, sur l'axe routier de tradition antique venant d'Aliano et se dirigeant vers "Castelli", dans l'actuelle périphérie SE d'Uggiano, ont été signalés en prospection plusieurs découvertes de mobilier datant à partir du XII^e siècle (**doc. 131 – EA 203**). Dans ce secteur, entre "Monte Teragna", dont on a vu la fréquentation à cette même époque, le microtoponyme "Santo Moro", encore vivant chez les personnes âgées, concerne un vaste quartier de terres dans lequel se situe également l'église de "l'Immacolata", aux portes de l'actuelle périphérie orientale d'Uggiano. Les auteurs de ces recherches ont avancé l'hypothèse que ce lieu de culte, dont la façade s'inscrit dans une tradition romane compatible avec une datation à l'intérieur de cette période, ait été le centre du *casale* médiéval que la tradition érudite mandurienne appelle « S. Mauro » et qui aurait été abandonné à la fin du Moyen Âge.

⁷⁰⁵ Encore accueillies par Maria Antonietta Visceglia (VISCEGLIA, *Territorio*, p. 38).

À partir d'Uggiano/ "Santo Moro", les indices d'occupation pour cette période s'égrènent tout au long de l'axe routier menant aux hauteurs de "Monte dei Castelli" puis au littoral, sans interruption, avec des interdistances comprises entre 1,7 et 4 km tout au plus. Notamment, l'on a signalé, 2 km au SE d'Uggiano, une vaste concentration de mobilier datant à partir du XII^e siècle au lieu-dit "Acqua dei Ciucci" (**doc. 131 – EA 205**) ; puis une deuxième, 1,7 km au SE, près de Masseria Surani grande (**doc. 131 – EA 221**), au carrefour avec la voie menant de Manduria au littoral, datant du même horizon chronologique.

À la même distance, aux pieds de l'important site fortifié messapien perché sur le Monte dei Castelli, se développe une occupation médiévale dont les débuts restent difficiles à fixer sur la base des vestiges existants (**doc. 131 – EA 211**). Tout ce qui restait en place à la fin du XX^e siècle – avant que des travaux malvenus ne détruisent une grande partie du site en 1992 – se réduit à plusieurs grottes creusées dans le coteau calcaire qui configurent un petit habitat rupestre. La présence, à l'intérieur de l'une de ces grottes, des vestiges d'un moulin à huile (*trapetum*) a déjà été évoquée plus haut. Les alentours, dans un rayon de 200 m, offrent à la vue au moins cinq sépultures creusées dans un sol qui est couvert de tuiles. Enfin, la fouille de 17 silos creusés dans la roche a livré une grande quantité de céramique médiévale datant au moins à partir du XII^e siècle. Ce tableau configure un habitat rural assez important, au confluent de deux voies importantes dans le réseau local. Sur la base des repères topographiques fournis par la description des limites des possessions de S. Pietro in Bevagna, dans deux actes datant de 1172 et de 1549 (**doc. 35 – l. 15 ; doc. 46 – l. 15**), étonnamment concordants à distance de quatre siècles, il me semble plausible d'identifier cet habitat avec le lieu-dit « *Petrosa* ». Cette désignation serait tout à fait cohérente avec la présence massive de ruines sur la colline de "Castelli" et plus génériquement avec l'aspect caillouteux du substrat sur ce haut structurel dolomitique. Il n'est, en revanche, pas possible d'identifier ce site avec le *casale* nommé *Felline* qui apparaît dans nombre de documents à partir de 1092 (**doc. 30 – l. 49 ; doc. 32 – l. 9 ; doc. 34 – l. 5**). C'est surtout le même document de 1172 susmentionné, si l'on accepte l'identification de « *Petrosa* » avec ce site, qui exclut la localisation de *Felline* sur le Monte dei Castelli. En effet, *Felline* est clairement localisé ailleurs, vraisemblablement sur la côte (**doc. 35 – l. 11**) : on verra par la suite que sa localisation à l'embouchure du Chitro trouve davantage d'arguments favorables tant dans les traces matérielles que dans la lecture des textes.

Entre-temps, poursuivant notre chemin sur la voie qui mène au littoral, des sépultures ainsi qu'une stèle funéraire génériquement considérées comme « médiévales » ont été signalées dans le "Bosco Cuturi" (**doc. 131 – EA 212**) ; puis, après l'ample virage vers l'ouest que la voie dessine afin d'épouser la courbe de niveau sous le Monte dei Castelli, une concentration de céramique datant à partir du XII^e siècle signale une petite occupation au sud de Masseria la Scalella (**doc. 131 – EA 213**). Enfin, au terme de cet itinéraire, jalonné de

cisternoni et marqué par de profondes ornières, bénéficiant de la proximité de ruisseaux intermittents ("Canale S. Nicola", "Canali ti lu Rizzu"), il faut attendre les deux derniers siècles du Moyen Âge pour retrouver des indices de fréquentation, dans un secteur pourtant très fréquenté tout au long de l'Antiquité. Néanmoins, si les prospections se sont révélées peu fructueuses, le dossier documentaire relatif à ce site est assez important et ce dès le XI^e siècle. En effet, à partir de 1092, il est question d'un *casale* nommé *Felline* dans plusieurs actes successifs relatifs au monastère bénédictin de S. Pietro in Bevagna. Or, *Felline* apparaît étroitement – je dirais physiquement – lié à l'établissement religieux (« *sanctum petrum in babaneo cum casali suo qui nominatur fellinum* », **doc. 30 - l. 49**) ainsi qu'à la rivière et à la saline limitrophe, vers l'est (« *ecclesiam sancti petri in babaneo cum flumine molendino salina que dicitur de monachis et casale fellini* », **doc. 35 - l. 9-11**).

En tout état de cause, dès la fin du XI^e siècle, un petit village est associé à l'établissement religieux de S. Pietro in Bevagna, exploitant les ressources énergétiques et vivrières du ruisseau. La preuve définitive qu'il s'agit bien de *Felline* nous est apportée par la mention en 1316 du *casale Fellini* « près de S. Pietro in Bevagna » dans un registre fiscal angevin⁷⁰⁶. La localisation alternative près de Masseria Fillicchie, acceptée par Domenico Vendola (**doc. 11**) me semble reposer, en revanche, sur une simple consonance toponymique ou une étymologie présumée, tandis que le nom même de la *masseria* peut être expliqué par le fait que ces terres appartenaient à *Felline* et au monastère de S. Pietro⁷⁰⁷.

Au sujet de l'établissement religieux de S. Pietro, j'ai déjà montré qu'à proximité immédiate de la tour et de l'église, les fouilles menées récemment par la Surintendance ont détecté des traces d'occupation datant des VIII^e-X^e siècles, postérieures à la mise en place de l'hypogée qui constitue le premier noyau de l'église médiévale (**doc. 131 - EA 216**). Or, à partir du X^e siècle, nous disposons d'une première mention documentaire dans la *Narratio historica seu vita Vescovi Beati Teodosii* qui narre l'histoire du bienheureux Théodose lequel, vers la moitié du IX^e siècle, serait venu s'exiler sur ce littoral désert, afin de se soustraire à l'élection épiscopale. Plus tard, l'évêque Giovanni Protocattedra (996-1038) agrandit l'église primitive, comme l'atteste l'inscription encore visible près du maître-autel. Enfin, en 1092 (**doc. 30**) le *dux Apuliae* Roger concède « *Ecclesiam Sancti Petri de babaneo circa flumen* » au monastère de S. Lorenzo d'Aversa. À partir de ce moment, S. Pietro devient un prieuré bénédictin, dépendant d'une grande abbaye campanienne, contrôlant des ressources considérables. Les limites de ces possessions feront l'objet de descriptions pointilleuses au fil des siècles, avec une précision et une continuité étonnantes

⁷⁰⁶ « [...] Casale Fellini prope S. Petrum de Balnearea iuxta casale Mandolini olim omissum a cedula taxatum est de alleviatione Cutrufiani tar. 7 gr. 10 [...] » (*Registri Angioini, 1316-A fol. 158 t*)

⁷⁰⁷ C'est notamment l'opinion de Cosimo Damiano Poso (POSO, *Il Salento normanno*, p. 77, p. 138).

dans la transmission des mêmes lieux-dits qui en autorisent encore une reconnaissance substantielle. Le document *princeps* de cette description remonte à 1092 (**doc. 31** – l. 7-19), dont les lignes principales ont été traduites plus haut (§ 4.3.1).

Ce corpus documentaire semble montrer clairement que dès le haut Moyen Âge, entre le VII^e et le IX^e siècle, une église et sans doute un ermitage voire une petite communauté monastique étaient établis à quelques encablures de l'embouchure du Chitro. Par la suite, les Normands ont relié ce petit établissement à la grande abbaye bénédictine campanienne de S. Lorenzo d'Aversa, si bien qu'une petite communauté bénédictine s'y installe. L'importance accrue de cet établissement explique également l'attraction qu'il exerce à terme sur la voirie qui relie *Casalnuovo*/Manduria au littoral. Notamment, l'itinéraire historique qui se dirigeait vers le Chitro, par "le Coturie" et "la Scalella" finira – sans doute au cours de l'époque moderne et suite à l'abandon du village de l'embouchure du Chitro –, par être détourné à l'avantage de la route actuelle.

D'Avetrana à Oria

La dernière directrice qui polarise l'habitat dans cette phase mène d'Avetrana vers Oria. En revanche, la liaison d'Avetrana avec le littoral n'est attestée par aucun habitat, si l'on exclut les indices très douteux et indirects sur le Monte della Marina (**doc. 192** – EA 294). Tout aussi évanescent apparaît l'habitat présumé dit « *Mons Arene* » dans plusieurs documents, entre 1092 et 1194 (**doc. 32** – l. 26-27 ; **doc. 35** – l. 26-27 ; **doc. 36** – l. 26-27) qui a déjà été évoqué à plusieurs reprises en raison des précieux renseignements qu'il contient au sujet de la voirie et de l'utilisation des ressources à l'est et au sud-est de Manduria⁷⁰⁸.

Les indices probants se réduisent donc ici à trois sites. Le premier, sis au nord d'Avetrana, non loin d'une *villa rustica* d'époque impériale dont il a déjà été question, est centré sur les ruines de l'église de "Santa Maria del Casale" (**doc. 131** – EA 291). Ce bâtiment, dans son état actuel, peut être daté de la fin du Moyen Âge sur base archéométrique et stylistique. Cependant, il est assez probable qu'une église plus ancienne ait existé à cet emplacement, compte tenu des résultats des prospections menées depuis les années 1960 qui attestent l'occupation du site à partir du IX^e siècle. En effet, dans les années 1990, Salvatore Greco a mené une prospection de surface intensive, dirigée par Paul Arthur, qui a permis de collecter et géoréférencer une importante quantité de mobilier. L'occupation d'époque byzantine (confirmée en particulier par plusieurs *folles* datant des IX^e-

⁷⁰⁸ Pour ma part, la simple mention d'un « *locus qui dicitur Mons Arene* » ne justifie pas à elle seule l'hypothèse d'un habitat sur ce site. Néanmoins telle est bien l'opinion de C.D. Poso (POSO, *Il Salento normanno*, p. 64, n. 93). Voir aussi MARTIN, *La Pouille*, p. 212 ; SETTIA, *Insedimenti abbandonati*, p. 239.

XI^e siècles) y apparaît multipolaire, avec plusieurs groupements d’habitations séparés d’une cinquantaine de mètres les uns des autres. À partir du XI^e siècle, le mobilier se fait plus nombreux et surtout il couvre d’une manière homogène tout l’espace entre les unités résidentielles précédentes, situé à l’ouest de la voie Avetrana-Oria. Enfin, à l’époque angevine, le village s’étend décidément à l’est de cette même voie, arrivant à couvrir environ quatre hectares⁷⁰⁹. Cet habitat se configure comme le principal attracteur dans le quart NE du secteur « Oria sud » à cette époque, au confluent de la voie venant de Grottaglie, S. Marzano et Manduria, d’une part, et de l’axe menant vers Oria.

Sur le prolongement de cette dernière voie, l’on doit signaler le site près de Masseria Ruggianello, à l’est de Manduria. En réalité, la plupart des indices collectés à la surface du sol regardent plutôt vers la fin du Moyen Âge, si l’on excepte la découverte – mal localisée de surcroît – d’une monnaie frappée à l’effigie des empereurs byzantins Constantin VII Porphyrogénète et sa mère Zoé, qui gouvernèrent conjointement l’Empire de 913 à 919⁷¹⁰ (**doc. 131 – EA 209**). Par ailleurs, tout le secteur compris entre cette *masseria* et le lieu-dit "la Pigna", plus à l’ouest, a livré une faible quantité de céramique, commune et glaçurée, génériquement datable à partir du bas Moyen Âge.

Enfin, sur la même directrice menant à Oria, 8,3 km environ au nord de Masseria Ruggianello, dans l’actuel territoire d’Oria, l’actuel sanctuaire de S. Cosimo della Macchia constitue le dernier avatar d’une longue histoire. En particulier, pour la période qui nous occupe, les fouilles menées en 1999 ont amplement attesté la présence d’un habitat rural à partir, au plus tard, du XIII^e siècle (**doc. 131 – EA 323**).

7.3.5 Nouvelles fondations de succès au XIV^e siècle

De S. Marzano à Sava

Ce semis d’habitats ruraux et d’établissements religieux émerge progressivement du IX^e au XIII^e siècle jusqu’à constituer une trame relativement dense de 25 à 30 centres, suivant que l’on date plus ou moins tôt les sites ayant restitué des indices « médiévaux » mal caractérisés. Or, au XIV^e siècle ce réseau ne connaît pratiquement aucun abandon. La « nouveauté » qui justifie l’ouverture d’une nouvelle section tient donc plutôt au fait qu’au XIV^e siècle apparaissent en rapide succession 9 nouveaux centres, auxquels il est possible

⁷⁰⁹ ARTHUR, *L’archeologia del villaggio*, p. 105-106.

⁷¹⁰ Je ne partage pas l’attribution à Constantin IX Monomaque et Zoé (gouvernement conjoint de 1042 à 1050), avancée par les éditeurs du site (TARENTINI, *Manduria, Ricerche topografiche*, p. 1010-1012), qui n’est pas supportée par les confronts numismatiques.

d'ajouter encore une dizaine d'occupations dont les débuts pourraient s'inscrire dans ce même horizon chronologique voire être antérieurs. Surtout, 5 de ces 9 nouveaux centres deviendront par la suite les pôles majeurs du réseau d'habitat, tous encore existants : il s'agit d'Uggiano, Sava, Avetrana, Maruggio et *Casalnuovo*/Manduria. Avec la naissance de ces nouveaux centres qui prennent la tête du réseau, s'esquisse fondamentalement le visage actuel de la microrégion, avec ses centres de peuplement et les voies de communication prioritaires qui les relient entre eux et aux grands pôles urbains régionaux. Seuls viendront encore s'ajouter, au cours des deux siècles suivants, Torricella et S. Marzano.

Dans le secteur de S. Marzano, se poursuit l'occupation de l'habitat de "Pezza Comune", dont on sait qu'il est déjà désigné par le nom de S. Marzano, et de celui qui polarise le quart nord de l'actuel territoire communal, entre Masseria Mauricchio et "Madonna delle Grazie". En revanche, dans le secteur de Sava, après plus d'un millénaire pendant lequel les sites de *Pasano* et *Aliano* et leurs précurseurs antiques et alti-médiévaux avaient polarisé le peuplement, les registres fiscaux angevins attestent, en 1378, l'existence de « *Silve* » aux côtés des *casali Passani* et *Allani* (**doc. 131 - EA 36**). Comme par la suite « Sava » sera mentionnée régulièrement en association avec les deux habitats plus anciens, il semble assez probable que « *Silve* » soit bel et bien l'habitat qui sera désigné comme « Sava » dans la documentation du XV^e siècle. En effet, en 1417, dans un acte signé par la reine Jeanne II, le territoire d'Uggiano jouxte le « *territorium Casalis Savae* ». Néanmoins, au XV^e siècle l'occupation de Sava apparaît encore discontinuë : dans un document de 1454, Sava est décrite comme un *casale* abandonné, tout comme *Aliano* et *Pasano*. À la même époque, le *Liber focorum Regni Neapolis* ne mentionne ni « *Silve* » ni Sava. Dès le début du siècle suivant, en revanche, tant la documentation écrite que la construction du château attestent l'essor de Sava et la définitive polarisation d'un vaste territoire autour de ce nouveau centre du peuplement. Les quelques indices assez douteux d'occupation vers la fin du Moyen Âge signalés à "Casina Tagliatieddi" (**doc. 131 - EA 41**), à Masseria la Grava (**doc. 131 - EA 38, EA 42**) et près de Masseria le Petrose (**doc. 131 - EA 39**) ne sauraient changer fondamentalement cette tendance à la concentration quasi-totale de la population à Sava.

Sur le littoral une nouveauté de taille : Maruggio

Encore une fois, dans la plaine pré-littorale, entre Monacizzo et Maruggio, le peuplement s'étoffe remarquablement, confirmant la grande attractivité économique et stratégique du secteur. D'abord, se déploie l'emprise de Monacizzo sur la plaine alentour, notamment vers l'ouest, comme l'atteste l'analyse des parcellaires (**doc. 118 - f**). Au milieu

du XV^e siècle, dans le *Liber focorum Regni Neapolis*, « *Monaricium* » fait figure de petit habitat rural, taxé comme il est pour 11 *fuochi*.

Puis, on y trouve maintenant les deux petits établissements de "Monte Spicchiuddo", où a été signalée une faible concentration de céramique datant du XIV^e au XVI^e siècle (**doc. 131 - EA 117**) et de Masseria Cravara et "Iazzo S. Marco", où des sépultures et du mobilier céramique pourraient évoquer l'emplacement du *casale* de *Roselle*, mentionné par la documentation médiévale, compilée par Domenico Vendola (**doc. 131 - EA 118**). De même, du mobilier peu caractérisé, génériquement daté aux derniers siècles du Moyen Âge, a été signalé dans la baie de Torre dell'Ovo (**doc. 131 - EA 72**), précédant l'érection de la grande tour de guet au XVI^e siècle. Plus à l'est, sur la bande pré littorale au sud de Manduria, des indices indirects et assez douteux pourraient suggérer d'ores et déjà la présence d'un habitat près de Masseria del Marchese (**doc. 131 - EA 218**) et à Torre Boraco (**doc. 131 - EA 215**). Moins douteuses apparaissent, en revanche, les sépultures signalées près de Masseria la Scorcola, dont la forme en plan et la distribution suggère l'appartenance à un petit cimetière médiéval (**doc. 131 - EA 214**). Enfin, l'existence d'un *casale* dénommé *Termiteto*, éventuellement sis à proximité de Masseria Tremola, reste une simple suggestion qu'aucune trace matérielle n'est venue pour l'heure corroborer (**doc. 131 - EA 120**).

Le véritable fait nouveau qui marque ce secteur au XIV^e siècle est la naissance de Maruggio, sur un ressaut situé à 28 m sur le niveau de la mer, qui constitue la première rupture de pente en direction de l'arrière-pays. La position du village bénéficie également de la présence au nord et à l'est d'un profond ravin qui est le produit du ruissellement saisonnier, ce qui facilitait à la fois l'accès à l'eau et la défense du site. En dépit d'une littérature érudite qui foisonne de datations assez précoces quant à l'occupation de ce site, la première attestation du *casale Marugii* remonte à 1317, au moment où il apparaît dans un acte de donation en faveur de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem (**doc. 131 - EA 119**). Les Frères hospitaliers fortifièrent rapidement ce site remarquable qui sera taxé pour 69 *fuochi* au milieu du XV^e siècle, comme l'atteste le *Liber focorum Regni Neapolis*, ce qui est un chiffre important à l'échelle locale, si on le compare aux 92 *fuochi* de *Casale novum*/Manduria, aux 11 de *Monaricium*, aux 13 de « *Vetrana* » et aux 18 d'« *Ogianum* ». En revanche, à cette attractivité démographique ne correspond pas, en apparence, une marque propre imposée par ce village à l'organisation des campagnes alentour : l'orientation nord-sud de l'habitat ne paraît pas avoir influencé le parcellaire agraire.

L'habitat fortifié d'Uggiano

Remontant dans l'arrière-pays, le site de "Santo Moro" semble relayé au XIV^e siècle par une occupation qui vient sans doute initialement le doubler, avant de l'absorber au cours du siècle suivant. En effet, dans le centre actuel d'Uggiano Montefusco, une tour avait déjà été érigée au XIII^e siècle (**doc. 133 – EA 777**), dans le but évident de contrôler ce carrefour relativement important, sur deux voies est-ouest et un probable diverticule qui le relie à la voie Manduria-Oria. Par la suite, la construction d'un puissant château-fort semble avoir exercé sa force d'attraction sur les communautés rurales alentour, si bien à qu'à partir de 1315, Uggiano fait de fréquentes apparitions dans la documentation officielle, à la faveur des concessions dont il fait l'objet (**doc. 131 – EA 222**). Outre les ruines du château, qui étaient encore visibles en 1949 et qui avaient fait l'objet de fouilles dans les années 1930, l'occupation médiévale dans le noyau historique d'Uggiano est également attestée par bon nombre de découvertes fortuites de sépultures.

Mandurinum et Casale novum

Au XIV^e siècle, l'habitat de *Mandurinum* envoie des signaux d'activité assez importants. C'est dans cet horizon chronologique qu'est bâtie une église épigée, reliée à l'ancien hypogée désormais transformé en crypte. En effet, l'église, telle qu'elle nous est parvenue, semble dater d'époque romane, avec une réfection importante datée du XVIII^e siècle (**doc. 131 – EA 195**). De plus, les nombreuses fouilles menées à Manduria ont permis de recenser des indices multiples (murs, foyers, citernes, silos, tronçons de chaussée, mobilier), notamment datables aux XIII^e-XV^e siècles, pour partie à proximité de "S. Pietro Mandurino" et pour partie plus loin mais toujours à l'intérieur de la première enceinte antique. Il serait donc justifié de se représenter l'occupation de cet espace *intra-muros* encore délimité par les ruines d'imposantes fortifications soit comme un seul habitat groupé autour de cette église hypogée puis de l'église qui fut bâtie par-dessus soit comme plusieurs petits groupement d'habitations. En effet, des « tombes médiévales » ont été découvertes à proximité des chapelles du "Crocefisso dell'Annunziata" (**doc. 131 – EA 196**) et de "S. Eligio" (détruite) (**doc. 131 – EA 197**), respectivement à 450 et à 550 m de distance vers le sud-est et le sud.

En tout état de cause, *Mandurinum* est un habitat vital au XIV^e siècle. Ce village se distinguait de la plupart des autres habitats ruraux par sa position à l'intérieur de des remparts messapiens qui, tout en étant en ruine et sans doute déjà exploités comme carrière, n'en offrait pas moins une défense certaine et un certain prestige aux habitants. D'ailleurs, la construction – à une époque indéterminée – de grandes murailles en pierre

sèche par-dessus les courtines arasées de l'enceinte antique, à proximité immédiate de S. Pietro Mandurino, atteste bien de la volonté de continuer à valoriser cette fonction défensive. À l'intérieur de l'enceinte, *Mandurinum* jouissait, en outre, de terres fertiles et d'un accès à l'eau sécurisé grâce aux différentes sources en grotte qui ont été présentées plus haut et, surtout, du « *scegnu* » sis tout près de l'église. Enfin, *Mandurinum* contrôle directement l'axe nord-sud menant d'Oria à la mer.

La documentation fiscale angevine mentionne fréquemment l'habitat de « *Mendolino* », « *Manduria* », « *Mandurium* », « *Mandurinum* » dans la seconde moitié du XIII^e siècle⁷¹¹. En 1310, le village paie la décime, comme l'attestent les *Rationes decimarum* (doc. 131 – EA 195) tout comme en 1316 il est soumis à la taxation angevine⁷¹². En revanche, les registres fiscaux de 1378 n'en font pas mention tout en imposant le seigneur « *Berengarius de Mandorini pro tercia parte casalis novi, unc. I* »⁷¹³.

Dès lors, si *Mandurinum* n'est pas soumis à la taxation en 1378, le site doit bien exister encore mais l'intérêt essentiel de cette mention tient à la preuve qu'il offre de l'existence de *Casale novum* dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Celui-ci constitue le noyau de l'habitat actuel, qui a repris le nom antique de *Manduria* seulement en 1789. *Casale novum* semble donc constituer un nouveau pôle de peuplement bâti à l'extrémité sud-ouest de la double enceinte messapienne, entre la première et la deuxième muraille, si bien que l'on pouvait facilement fermer par un nouveau mur un espace qui était déjà clos sur trois côtés. Cet habitat se situe 800 m au SO par rapport au site de *Mandurinum* et il semble davantage établir une relation fonctionnelle avec un nouvel axe viaire ouest-est reliant Tarente à Lecce qu'avec la vieille voie nord-sud qui relie Oria au littoral et qui traverse *Mandurinum* (doc. 119 – j).

Dans ce secteur de l'enceinte, correspondant à l'actuel centre historique de *Manduria*, les fouilles préventives menées depuis une vingtaine d'années ont permis de repérer des structures et du mobilier⁷¹⁴ qui renvoient ponctuellement à des activités – habitat, foyers, stockage, sépultures – datables à partir du XIV^e siècle et beaucoup plus clairement à partir de la fin du XV^e siècle, comme le montre l'abondance de céramique *graffita policroma* produite sur place (doc. 131 – EA 223)⁷¹⁵. Il est également plausible que les

⁷¹¹ *Registri Angioini, a. 1273-76, n. 507, n. 513.*

⁷¹² *Registri Angioini, a. 1316-A, fol. 158 t.*

⁷¹³ *Registri Angioini, n. 373, fol. 100 t.* Ces registres ont été publiés par Primaldo Coco (*Cedularia Terrae Idronti*, p. 27, 35-36, 41).

⁷¹⁴ DE VITIS, *La ceramica medievale*.

⁷¹⁵ Je remercie Gianfranco Dimitri, archéologue professionnel, qui a mené de nombreux sondages d'archéologie préventive dans le centre historique, pour ces informations inédites.

sépultures découvertes à proximité de la chapelle "Madonna della Misericordia" appartiennent à cette phase du développement d'un nouvel habitat (**doc. 131 – EA 198**).

En revanche, rien ne permet d'accueillir la tradition érudite⁷¹⁶ qui affirme, depuis le XVIII^e siècle, que *Mandurinum* aurait été détruit au IX^e ou au X^e siècle par les « Sarrasins » ou les « Agaréniens », poussant la population à se disperser dans les campagnes où ils auraient fondé un certain nombre de *casalia*⁷¹⁷. Dans ce scénario, *Casale novum*, dont la fondation serait le fait des Normands – on utilisait à cette fin la notice de l'entrée du comte Roger dans « *Mandurium* » susmentionné – aurait attiré dès la fin du XI^e siècle la population dispersée dans les campagnes. Or, tandis que l'habitat de *Mandurinum* est signalé par nombre d'attestations écrites et matérielles tout au long du Moyen Âge, nous avons vu qu'aucun indice n'atteste l'existence d'un habitat à l'emplacement de l'actuel centre historique de Manduria⁷¹⁸. D'autre part, parmi les petits habitats ruraux qui parsèment le territoire mandurien, un petit nombre sont attestés bien avant la fin du premier millénaire et la plupart ne sont documentés, justement, qu'à partir du XIII^e voire du XIV^e siècle, quand viennent s'ajouter deux habitats probables à "Masseria Surani piccola" (**doc. 131 – EA 206**) et au lieu-dit "S. Giovanni" (**doc. 131 – EA 204**).

Par conséquent, rien ne corrobore le scénario d'une fondation si précoce de *Casale novum* (ni du prétendu noyau primitif du château attesté à partir du XV^e siècle, voir **doc. 133**

⁷¹⁶ Sur la base de la consultation de plusieurs manuscrits conservés dans la Biblioteca comunale Marco Gatti de Manduria, je propose la généalogie suivante pour la constitution de cette tradition. Une fois les premiers scénarios mis en place, la tradition a fait « boule de neige », se nourrissant d'elle-même par des raisonnements circulaires qui, toutefois, ne résistent pas à l'exigence documentaire. Aussi, il me semble que les chroniqueurs manduriens ont labouré, tout d'abord, dans le sillon ouvert par les premiers historiographes salentins de l'époque moderne, Antonio de' Ferraris et Girolamo Marciano (DE FERRARIIS, *Liber de situ Iapygiae* ; MARCIANO, *Descrizione*). Dans ce cadre, la première histoire de Manduria remonte à Castorio Sorano (1627-1705), auteur d'une *Breve notizia dell'antica Città Messapia, Ma[nduria,] oggi Casalnuovo e de' suoi Santi Martiri Eleuterio, Antia e C[orebbo]*, et Francesco Maria Ferrara (1679-?), auteur d'une *Breve e vera notizia di Manduria, volgarmente detta Casalnuovo e delli suoi cittadini (Manoscritti inediti di Castorio Sorano e Francesco Maria Ferrara, edizione critica e introduzione di Walter Tommasino, Filo Editore, Manduria, 2000)*. Ensuite, au XVIII^e siècle, Domenico Saracino publie une *Brieve descrizione dell'antica città di Manduria, oggi detta Casalnuovo* (ms. inédit, Biblioteca M. Gatti, Manduria) et Gregorio Schiavoni publie *Ricerche storiche sulla fondazione della città di Manduria* (ms. inédit, Biblioteca M. Gatti, Manduria). Enfin, la tradition peut être considérée consolidée et définitive avec les publications successives, au XIX^e siècle, des œuvres de Giuseppe Pacelli (PACELLI, *Dell'antica città di Manduria* ; *ID.*, *L'Atlante Sallentino*), d'Alessandro Loppiccoli, auteur du *Compendio storico della Città di Manduria* (1884) (ms. inédit, Biblioteca M. Gatti, Manduria) et de *Manduria Sacra* de Leonardo Tarentini (1899). Tous les « mythes fondateurs » remontent, selon toute vraisemblance, à Castorio Sorano : la destruction de *Manduria* par les Sarrasins en 924, les raids des « Agaréniens » en 977, la fondation normande de *Casale novum* en 1090, etc. Je remercie la directrice Carmela Greco et le bibliothécaire Gregorio Dinoi pour leur aide irremplaçable et leur disponibilité.

⁷¹⁷ Avec quelques variations dans le nombre ou dans la dénomination, il s'agirait de *Buticino*, *S. Nicolò*, *S. Anastasio*, *Bagnolo*, *Felline*, *Castelli*, *Ruggiano*, *S. Marco*, *S. Giovanni*, *Cominale* (COCO, *La provincia del Jonio*, p. 106-109).

⁷¹⁸ Voir aussi, pour une étude exhaustive de la documentation des XI^e-XII^e siècles, POSO, *Il Salento normanno*, p. 193, n. 10.

- EA 806) et d'une concentration également précoce du peuplement dans le centre historique de la ville actuelle. Tel qu'il émerge des sources, *Casale novum* est donc bel et bien un bourg castral fondé au XIV^e siècle, qui va connaître au siècle suivant un essor démographique important.

S. Pietro in Bevagna et ses terres

Sur le littoral, la documentation écrite atteste, tout au long du XIV^e siècle, la vitalité du monastère de S. Pietro. En 1358, le roi Robert II d'Anjou confirme au monastère de S. Lorenzo d'Aversa ses droits sur S. Pietro in Bevagna dont il mentionne les nombreuses possessions (rivière, moulin saline, plusieurs églises, *casale* de *Fellinum*) (doc. 37 – l. 18-21).

En même temps, les indices d'occupation se multiplient dans les alentours du monastère : outre l'occupation certaine à l'embouchure du Chitro, il est possible que continuent les occupations déjà signalées près de Masseria la Scorcola (doc. 131 – EA 214). De plus, à "Torre Boraco", si les indices de terrain restent évanescents, un document datant de 1311 parle, pour la première fois, « [...] *cuiusdam tenimenti terrarum quod dicitur Burrachium terre Horie* [...] ». Or, les documents antérieurs ne mentionnaient que la rivière (« *ad diubachum* », « *ad buracho* ») (doc. 31 – l. 14 ; doc. 35 – l. 18), tandis que maintenant on parle de « *tenimentum* », ce qui semble évoquer au minimum un quartier de terres voire même la présence d'un habitat sur place⁷¹⁹ (doc. 131 – EA 215).

Avetrana

Pour terminer ce recensement des « nouveautés » apportées par le XIV^e siècle au tableau de l'habitat dans le secteur « Oria sud », c'est vers le milieu de ce siècle que se situe l'érection du château-fort d'Avetrana (doc. 131 – EA 292). En effet, les *Rationes decimarum* de 1310 et de 1324 pour le diocèse d'Oria-Brindisi ne font pas mention d'un habitat dont le nom rappellerait celui d'Avetrana⁷²⁰. En revanche, le noble napolitain Pietro di Tocco est baron de « *la Vetrana* » dans la première moitié du XIV^e siècle⁷²¹. Puis, son fils, Guglielmo di Tocco, est imposé « *pro casali sancte Marie de vetrana militibus duobus redentis servicium dimidium militis* »⁷²², ce qui ne laisse plus aucun doute sur l'existence d'un *casale* et d'un lieu de défense sur le site de l'actuelle Avetrana. Par

⁷¹⁹ Voir POSO, *Il Salento normanno*, p. 64, n. 93, p. 239.

⁷²⁰ VENDOLA, *Rationes decimarum*, a. 1310, p. 103, n. 1418, a. 1324, p. 105, n. 1438.

⁷²¹ DE' PIETRI, *Dell'istoria napoletana*, p. 193.

⁷²² *Registri Angioini*, a. 1378, n. 373, fol. 99 r, édité par P. Coco (*Cedularia Terrae Idronti 1378*, p. 18, 36-37).

ailleurs, les caractères architecturaux du château-fort, le seul ouvrage médiéval de ce gabarit qui ait été conservé jusqu'à nos jours dans le secteur « Oria sud », corroborent sans aucun problème une telle datation, en dépit de remaniements postérieurs. La récente campagne de restauration dont a bénéficié le monument a ultérieurement éclairé ses vicissitudes.

Il semblerait donc que, pendant que continue l'occupation de l'habitat plus ancien de "S. Maria del Casale" (**doc. 131 – EA 291**), sur la route venant de Manduria et se dirigeant vers le Salento méridional ionien ait été bâti vers le milieu du XIV^e siècle un château-fort qui ne cessera de prendre de l'ampleur dans les siècles à venir. Rapidement, autour de cette place fortifiée, s'agglomère un petit habitat, que les documents appellent « *Vetrana* » ou « *S. Maria de la Vetrana* », qui sera taxé au milieu du XV^e siècle pour 13 *fuochi*⁷²³. L'intérêt grandissant de ce secteur, sur le plan stratégique et économique, semble confirmé par la possible datation dès le XIV^e siècle de deux habitats dont les mentions documentaires et les traces matérielles restent douteuses pour cette phase : sur le site du futur château-fort de "Motunato", un document de 1574 fait mention de l'existence d'un *casale* abandonné depuis longtemps (**doc. 47 – l. 152-153**) (**doc. 131 – EA 296**) ; ensuite, près de Masseria Frassanito (**doc. 131 – EA 295**), dont les premiers bâtiments datent du XV^e siècle, la tradition érudite locale place l'un des habitats ruraux dispersés dans le territoire d'Avetrana avant que la population ne se concentre dans ce nouveau centre. Enfin, au sud d'Avetrana, à "Iazzo della Specchiarica", des sépultures, des vestiges architecturaux et du mobilier génériquement daté au bas Moyen Âge, constituent le premier signal d'occupation sur le versant ionien à l'est du Chitro depuis le Haut-Empire. Le lien organique de cette occupation avec Avetrana apparaît évident, compte tenu de la route sans doute nouvelle qui les relie (**doc. 131 – EA 219**).

7.3.6 La concentration de l'habitat à la fin du Moyen Âge

L'affirmation de l'agroville

Ce dense réseau d'habitats ruraux, progressivement étoffé au fil des siècles et quadrillé au XIV^e siècle par un petit nombre de sites fortifiés (tours, châteaux-forts, bourgs castraux) s'écroule dans le courant du XV^e siècle. L'organisation de l'espace change radicalement à la fin du Moyen Âge assumant les caractères qui resteront dominants jusqu'aux années 1950 : concentration de la plupart de la population rurale dans huit

⁷²³ DA MOLIN, *La popolazione*, p. 75.

centres seulement dont le majeur, *Casalnuovo*/Manduria concentre à lui seul entre un tiers et la moitié de la population du secteur au milieu du XVI^e siècle ; constitution d'un semis dense de *masserie* ; abandon du littoral et fortification simultanée de celui-ci par un chapelet de tours de guet (**doc. 125 - f**). En revanche, exception faite pour les nouveaux habitats de Torricella et de S. Marzano, tous les centres de peuplement de l'époque moderne sont issus de la période précédente et, en particulier, de la vague de fondations du XIV^e siècle : c'est bien le cas de Sava, Uggiano, *Casalnuovo*, Maruggio et Avetrana tandis que Monacizzo est plus ancien. Ce n'est pas au remplacement d'un réseau par un autre nouveau et différent que l'on assiste, donc, mais à un mouvement décisif de simplification d'un réseau de peuplement « horizontal » qui mène à un réseau d'habitat beaucoup plus hiérarchisé et concentré.

Dans le secteur de S. Marzano, encore une fois, l'on assiste à une migration du centre de peuplement à quelques centaines de mètres de distance, au plus haut de la crête dolomitique sur laquelle était déjà établi l'habitat plus ancien de "Pezza Comune" (**doc. 131 - EA 9**). Parallèlement, l'habitat de *Carrellum* établi plus au nord, entre "Madonna delle Grazie" et Masseria Mauricchio, donne des signes d'épuisement, subissant sans doute l'attraction du nouveau centre (**doc. 131 - EA 10, EA 11**). Le village médiéval de S. Marzano disparaît donc de la documentation dans le courant du XV^e siècle, quand il est absent du *Liber focorum Regni Neapolis* (**doc. 131 - EA 9**). D'ailleurs, nous avons déjà vu qu'en 1434 la limite des territoires d'Oria et de Tarente passe près d'un « *antichissimo edificio chiamato lo Castello di Santo Marzano dove sono certe quantità d'arbori di termiti* » (**doc. 39 - l. 39-40**), ce qui renvoie l'image d'un site abandonné. D'autre part, en 1463 un privilège de Ferdinand I^{er} d'Aragon (1458-1494) confirme au noble Raffaele de Monterone la possession du « *casale Sancti Marzani inhabitatum* »⁷²⁴.

Après la victoire définitive de 1486 sur les barons rebelles, Ferdinand I^{er} confisqua les biens des barons félons, dont faisait partie le seigneur du *casale* abandonné de S. Marzano, Roberto de Monterone. Il faudra, ensuite, attendre 1530 pour que Charles V décide de vendre de nombreux biens fiscaux : les droits féodaux de S. Marzano furent alors achetés par le noble d'origine albanaise Demetrio Capuzzimati demeurant à Oria, avec

⁷²⁴ Archivio di Stato de Naples, *Repertorio dei Quinternioni*, n. 4, *Terra d'Otranto e Abruzzo*, sec. XV-XVI, cc. 77r, 119r, 127r, cité par Giovagualberto Carducci (*Il territorio nel basso Medioevo*, p. 89, n. 88). En revanche, une insistante tradition historiographique a attribué la responsabilité de cet abandon au passage des armées albanaises de Giorgio Castriota Scanderbeg, allié du roi Ferdinand I^{er} dans la guerre contre les barons révoltés. Aussi la destruction de ce village serait justifiée comme une punition infligée au prince de Tarente qui avait été le chef de file de la révolte baronale dans la guerre de succession napolitaine (1459-1464).

faculté de fixer sur ces terres des étrangers et l'exonération fiscale pendant dix ans⁷²⁵. Capuzzimati compléta cette opération par l'achat, la même année, du « *feudo Rizzi* », qui appartenait au chapitre de la cathédrale de Tarente⁷²⁶.

Ainsi, en 1530 la définitive concentration dans le nouveau village de S. Marzano de la population résidant au nord et au sud de l'actuel territoire communal est chose faite. Établi à la tête du carrefour des voies Grottaglie-Sava-Manduria et Tarente-Oria, dont l'orientation est clairement responsable du parcellaire urbain du nouveau village, ce nouveau pôle prend des formes novatrices. Le nouveau seigneur fait construire, en effet, un imposant château, au sommet de la crête et apte à contrôler toutes les voies qui viennent se croiser à ses pieds : ce site de carrefour est, en effet, devenu plus stratégique que par le passé, depuis qu'aux liaisons anciennes Grottaglie-Manduria et Tarente-Oria sont venus s'ajouter, à partir de ce site même, un diverticule de la première voie qui passe maintenant par Sava et un axe qui mène à Francavilla, concurrençant la liaison directe avec Oria (**doc. 133 – EA 782**).

Plus au sud, le XVI^e siècle est le siècle de Sava. À partir de 1509, plus aucun doute n'est permis sur la vitalité de ce centre (**doc. 131 – EA 36**). En atteste la capacité de la communauté d'habitants (*universitas*) à négocier la nature et le montant des cens et des champarts qu'ils doivent au baron Mayro, avec lequel une convention est établie en 1509⁷²⁷ (**doc. 44**). La description des ressources du territoire de Sava en 1509, puis celle que contient l'acte d'affermage de la baronnie de Sava datant de 1594 (**doc. 49**) montrent sans conteste la diversité des ressources d'un finage vaste et prospère. Enfin, c'est encore dans le courant du même siècle que surgit le château de Sava, aujourd'hui siège de la mairie, dont la première mention documentaire remonte à 1593 (**doc. 133 – EA 779**).

Entre Sava et Monacizzo, aux pieds du Monte Magalastro et au centre d'une plaine très fertile, fait des apparitions intermittentes au XV^e siècle le plus jeune des centres de peuplement encore actifs dans le secteur « Oria sud ». Il est vrai que la présence d'un petit habitat rural antérieur n'est pas entièrement à exclure mais les traces matérielles sont inexistantes et les attestations écrites prétendues sont assez douteuses⁷²⁸. En revanche, le « *casale Torricelli* » mentionné en 1420-1435 (**doc. 39 – l. 47**) parmi les « *terre et casalia [qui] sunt situata et fundata in territorio civitatis Tarenti* » ne laisse pas de doute quant à

⁷²⁵ D'ANGELA, CARDUCCI (a cura di), *S. Marzano*, p. 105.

⁷²⁶ Archivio Capitolare de Tarente, *fondo Pergamenaceo, XIII A [A]* (D'ANGELA, CARDUCCI (a cura di), *S. Marzano*, p. 105, App. doc. n. 6, p. 170-178.

⁷²⁷ AIRÒ, *Università, baroni, chiese*, p. 281-282.

⁷²⁸ Le « *casale Turricele* » mentionné dans les registres fiscaux de 1378 se trouve dans le Salento méridional, entre Cutrofiano e Supersano (*Registri Angioini, n. 373, fol. 96*) (COCO, *Cedularia Terrae Idronti*, p. 17, 36-37).

l'identification avec le site de l'actuelle Torricella. Néanmoins, tout au long du XV^e et du XVI^e siècle Torricella fait l'objet d'attestations intermittentes d'abandon et désertion, à l'instar de ce qui est arrivé à Sava (**doc. 131 - EA 75**). Finalement, ce n'est qu'avec la construction de l'imposant château-fort, terminé en 1582 (**doc. 133 - EA 782**), qu'une communauté stable se fixe sur ce site.

Ainsi, sur l'axe stratégique, très probablement encore desservi par une liaison routière, allant de S. Marzano au littoral au sud de Monacizzo, les nouveaux châteaux-forts de S. Marzano et de Torricella, auxquels il faut ajouter celui de Sava en position excentrée vers l'est, quadrillent un territoire fortement revalorisé sur le plan agraire avant la fin du XVI^e siècle. De plus, au bout de ce même axe, sur la côte, une colossale tour de guet est érigée dans la seconde moitié du XVI^e siècle à Torre dell'Ovo, dont il sera question plus loin.

Vers le centre du secteur « Oria sud », le site d'Uggiano, aujourd'hui de loin le plus petit des huit centres de peuplement, paraît relativement prospère au milieu du XV^e siècle, avec 18 *fuochi* taxés dans le *Liber focorum Regni Neapolis* (si Casalnuovo et Maruggio en comptent respectivement 92 et 69, Monacizzo n'en affiche que 11 et Avetrana 13)⁷²⁹.

La véritable nouveauté du secteur est constituée, dans cette nouvelle phase, par le « boom démographique » de *Casale novum/Casalnuovo*. La lecture de l'urbanisme et du bâti dans le centre-ville actuel montre bien qu'au XVI^e siècle le petit bourg castral enfermé dans l'angle sud-ouest de la double enceinte messapienne déborde par de nouveaux quartiers vers l'ouest et vers l'est, à proximité de l'itinéraire de la voie Tarente à Lecce. L'église prend sa forme actuelle dans les années 1530 et les plus anciens édifices encore existants ou dont on a des attestations documentaires remontent également à cette époque⁷³⁰. Parallèlement à la naissance de ce quartier extra-muros, le noyau original lui-même se densifie, avec la construction du palais des Bonifacio et, sans doute, l'édification d'une partie de la vaste *platea* qui se situait devant le parvis de l'église et derrière le château-fort médiéval⁷³¹, ce qui aboutit à la petite Piazza Commestibili actuelle (**doc. 119 - j**).

Un siècle plus tard, au moment de la visite pastorale de Mons. Bovio, en 1565, on trouve mention dans *Casalnuovo* et aux alentours d'un grand nombre d'églises. Bien souvent, celles-ci desservaient autrefois des habitats indépendants. Tel est le cas de l'église

⁷²⁹ DA MOLIN, *La popolazione*, p. 75.

⁷³⁰ Voir, entre autres, JACOVELLI, *Manduria nel '500*, p. 19-21 ; DE CILLIS, *Profilo storico* ; CAIULO, *Schede sull'architettura storica*.

⁷³¹ La première attestation de l'existence du château-fort remonte à 1423, à l'occasion de la vente de « *medietatis terrae Casalis Novi, eiusque fortellitij sive Castri* » de la part de Giovanni Dentice au prince de Tarente Giovanni Antonio del Balzo Orsini (L. Pepe, *Il libro rosso della città di Ostuni, Codice diplomatico, Valle di Pompei*, 1888, doc. XXXVI. Voir JACOVELLI, *Manduria nel '500*, p. 19, n. 35).

de *L'Annunziata*, déjà mentionnée (**doc. 131 – EA 196**), qui est dite « *extra moenia, in feudo Mandurino* ». L'église même de « *S. Pietro in Mandurino* » est comprise dans le ressort de *Casalnuovo*, ce qui atteste définitivement l'absorption de *Mandurinum* par *Casalnuovo*. La visite mentionne ensuite une dizaine d'autres lieux de culte, parfois situés à plusieurs kilomètres du village⁷³². Le développement urbain de *Casalnuovo* est encore accru en 1643, quand on dispose du premier plan topographique (**doc. 133 – EA 806**). À cette époque, on voit la voie de Tarente sortir de l'enceinte et se diriger vers l'ouest, par le côté nord de l'actuelle piazza Garibaldi (à l'époque partiellement bâtie), puis tourner devant l'église de S. Leonardo et reprendre ensuite la direction ouest par un itinéraire plus septentrional par rapport à l'actuel. Le tracé de l'actuelle rue principale de la ville, par laquelle la voie Tarente-Lecce fait son entrée dans le tissu urbain, doit être fixé entre 1643 et 1687. En effet, à cette date, Giovan Battista Pacichelli visite *Casalnuovo* et atteste l'existence de l'arc triomphal dit "Porta S. Angelo" transcrivant également le texte de l'inscription (aujourd'hui disparue) qui portait la date du 26 juillet 1678⁷³³. Dans l'enceinte, la voie de Tarente bifurque dans l'espace entre le château et l'église. Puis ces deux rues, après avoir franchi deux portes ouvertes dans le rempart médiéval, se réunissent plus loin, pour emprunter la direction nord, rejoignant un axe longitudinal qui pointe vers le nord de l'espace fortifié messapien, ignorant l'actuel tracé rectiligne orienté à l'est de la voie Manduria-Lecce⁷³⁴.

Les textes reflètent clairement cette expansion. Dès le milieu du XV^e siècle, *Casale novum* affichait 92 *fuochi*. Ce chiffre le plaçait en tête du réseau local, certes, mais très loin derrière Grottaglie, Oria et Francavilla, qui en comptaient respectivement 270, 277 et 221). Néanmoins, cette *terra* déjà très active pouvait tenir son rang aux côtés de Mesagne, Nardò, Galatina, et bien d'autres villes moyennes de la Terre d'Otrante⁷³⁵. Plus tard, les recensements menés régulièrement tout au long des XVI^e-XVIII^e siècles attestent une population de 521 *fuochi* en 1532, 721 en 1545, 717 en 1561, 1009 en 1595, 1029 en 1648. Ce chiffre reste ensuite constant jusqu'au début du XIX^e siècle (4400 individus), date de la publication du *Dizionario* de Lorenzo Giustiniani⁷³⁶. Maintenant *Casalnuovo* fait presque jeu égal avec Francavilla (768 en 1545, 836 en 1561, 994 en 1595), tandis qu'au XVIII^e siècle l'écart se creuse à nouveau (Francavilla aura 12000 habitants en 1802). *Casalnuovo* dépasse même nettement Oria, pourtant siège épiscopal et centre du domaine seigneurial, qui compte 566 *fuochi* en 1532, 584 en 1545, 654 en 1561, 598 en 1595, 550

⁷³² Santa Visita.

⁷³³ PACICHELLI, *Memorie de' Viaggi*, cité par Elio Dimitri (DIMITRI, *Manduria e il suo territorio*, p. 31).

⁷³⁴ MARTUCCI, *Carte topografiche*, Dis. 9.

⁷³⁵ AIRÒ, « *Cum omnibus...* », p. 10, 19, 27.

⁷³⁶ GIUSTINIANI, *Dizionario geografico-ragionato*, s.v. *Casalnuovo; Manduria*.

en 1648, 490 en 1669⁷³⁷. La prééminence de *Casalnuovo* sur le secteur « Oria sud » et au-delà est ultérieurement soulignée par le fait qu'il s'agit du seul centre doté d'un puis plusieurs notaires dont la juridiction s'étend à S. Marzano, Sava, Torricella, Maruggio, Uggiano Montefusco, Erchie et Torre S. Susanna⁷³⁸.

Enfin, au sud et à l'est de Manduria rien ne change véritablement, si ce n'est la concentration définitive de la population à Maruggio et à Avetrana. En effet, le premier de ces habitats passe de 69 *fuochi* au milieu du XV^e siècle à environ 312 en 1532, 381 en 1545, 421 en 1561, avant de descendre à 393 en 1595 et en 1648, puis à 259 en 1669. Comme à Manduria, à une échelle inférieure, l'essor démographique dure deux siècles, du milieu du XV^e au milieu du XVII^e siècle, puis l'élan retombe. Avetrana est imposée en 1532 pour 160 *fuochi*, en 1545 pour 179, en 1561 pour 205, en 1595 pour 198, puis la population stagne au XVII^e siècle⁷³⁹. Avec Monacizzo, ces deux habitats se situent entre 3 et 5 km du littoral, sont tous puissamment fortifiés et semblent surtout répondre à une exigence stratégique de contrôle et de défense de la plaine pré-littorale. Néanmoins, ils jouent, tout comme les autres habitats susdits un incontestable rôle polarisateur de la population alentour : nous devons nous interroger dans la suite de notre réflexion quant aux raisons, sans doute multiples et complexes, de cette attractivité sans faille de l'habitat concentré et fortifié à partir de la fin du Moyen Âge.

Un dense semis de *masserie*

Ce mouvement de concentration de la population est incontestable mais il ne faudrait pas en tirer la conclusion trop hâtive que les campagnes auraient pour autant été désertées. D'abord, parce que la documentation écrite, désormais abondante, atteste l'importante production agricole de la région et de ce secteur en particulier à partir du XVI^e siècle. Ensuite, pour en rester à l'étude de l'habitat qui nous occupe dans cette section, parce que le réseau de petits habitats ruraux désormais abandonnés est remplacé par un quadrillage des campagnes assuré par des dizaines de fermes, les *masserie* (doc. 125 - f) dont une partie, vraisemblablement les plus anciennes, sont fortifiées ou bien se développent autour de tours dont la construction doit donc être considérée antérieure. Le sujet a été abondamment traité par la littérature moderniste à laquelle je renvoie⁷⁴⁰ et il échappe largement à la problématique qui est la nôtre. Je me bornerai donc à des

⁷³⁷ GIUSTINIANI, *Dizionario geografico-ragionato*, s.v. *Francavilla; Oria*.

⁷³⁸ JACOVELLI, *Manduria nel '500*, p. 39.

⁷³⁹ Giustiniani *Dizionario geografico-ragionato*, s.v. *Maruggio; Avetrana*.

⁷⁴⁰ VISCEGLIA, *Territorio* ; ID., *Terra d'Otranto* ; LICINIO, *Uomini e terre* ; ID., *Castelli, foreste* ; MASSARO, *Società* ; COSTANTINI, *Le masserie* ; DELILLE, *Famille et propriété* ; SALVEMINI, *Prima della Puglia*, p. 25-48.

considérations strictement utiles à l'achèvement de l'itinéraire qui a été parcouru jusqu'ici autour des transformations dans l'habitat tout au long du Moyen Âge.

Héritant la fonction de coordination de la production agricole qui avait été celle des *villae* romaines, la *masseria* est un phénomène relativement ancien en Pouille, en entendant bien par cet appellatif à la fois les bâtiments – résidentiels et productifs – et les champs et/ou les prés alentour. Les premières mentions remontent à la première moitié du XIII^e siècle, avec les *masserie regie* attestées sous Frédéric II⁷⁴¹. Ces établissements ruraux coordonnent de vastes propriétés – lat. *massae* – dont nous avons déjà ponctuellement vu, en parcourant la documentation médiévale, par exemple au nord de S. Marzano, qu'ils faisaient l'objet de concessions royales et de transactions paritaires au même titre que les *casalia* avec leurs finages ou les domaines fonciers des établissements religieux.

Cependant, cette forme d'organisation est de loin moins récurrente dans les textes médiévaux par rapport au *casale* qui est la forme dominante de l'habitat rural dispersé au bas Moyen Âge. En revanche, à partir du XV^e siècle, à l'épuisement du modèle du *casale* et à la concentration de la population dans les nouvelles agrovilles correspond l'apparition dans les campagnes de dizaines de nouvelles *masserie*, qui se situent parfois à l'emplacement même d'un ancien *casale*. Tel est le cas, dans le secteur « Oria sud » à *Pasano* et *Aliano*, à *Bagnolo* et à *Masseria Ruggianello*. Tel est également le cas à *Masseria Quattro Macine* (*Giuggianello* – *Lecce*) et à *Masseria Apigliano* (*Martano* – *Lecce*), où les équipes de Paul Arthur ont fouillé deux villages médiévaux désertés.

Dans notre secteur nous recensons dès le XV^e siècle, au moins cinq *masserie*, probablement déjà fortifiées : *Masseria Mauricchio* au nord de S. Marzano, *Masseria Archignano* entre Sava et Oria, *Masseria le Petrose* au sud de Sava, *Masseria Giustiniani* à l'est de *Torricella* et *Masseria Cotugno* au nord de *Monacizzo*. Toutes ces *masserie* exploitent des sites relativement dominants dans l'orographie assez plate du secteur. Il est tout à fait plausible, par ailleurs, qu'un certain nombre des *masserie* attestées au XVI^e siècle puissent déjà exister au siècle précédent mais cela est impossible à prouver. Puis, au XVI^e siècle, on peut, avec quelques incertitudes, compter au moins 61 nouvelles *masserie*, qu'elles soient clairement attestées dans les sources écrites ou que les bâtiments actuels conservent des indices suffisamment clairs pour une datation dans cet horizon chronologique. Enfin, sans que l'on compte le moindre abandon, au XVII^e et au XVIII^e siècle surgissent encore 54 *masserie*, ce qui porte à 120 le nombre total de *masserie* quadrillant le secteur « Oria sud » au début du XIX^e siècle, quand la plupart de ces établissements sont fortement remaniés et agrandis et parfois transformés en résidences de

⁷⁴¹ MARTIN, *La Pouille*, p. 322 ; LICINIO (a cura di), *Castelli, foreste*.

villégiature. Puis, dans la seconde moitié du XX^e siècle, avec la fin du *latifondo*, la diffusion de la petite propriété favorisée par les réformes agraires successives et une forte émigration, les *masserie* seront massivement abandonnées, avant de renaître à la fin du siècle dernier comme gîtes ruraux ou prestigieux *resorts*.

Sur le plan du peuplement, les *masserie* concentrent une portion marginale de la population. Même au faîte de leur diffusion, au début du XIX^e siècle, si l'on compte une ou deux dizaines de résidents stables par *masseria*, cela ne fait guère plus que mille ou deux mille individus qui résident ainsi stablement à la campagne. En revanche, la fonction économique et surtout la représentation du pouvoir économique que les *masserie* exercent sont structurantes pour le paysage agricole. Les *masserie* sont, en effet, le pendant des palais seigneuriaux et des monastères et couvents, tous concentrés dans les villes. À la campagne, ces établissements centralisent la production agricole et assurent l'organisation du travail. Suivant l'utilisation du sol, les *masserie* peuvent avoir une spécificité pastorale, oléicole ou céréalicole. En fonction des paramètres productifs et de la distance des centres majeurs du peuplement et des propriétés dont elles centralisent la production en tant que relais du pouvoir latifundiaire, elles utilisent de la main-d'œuvre permanente et des prestations saisonnières. Leurs dimensions sont très variables mais elles deviennent désormais l'unique forme de présence permanente de l'homme dans les campagnes apuliennes⁷⁴².

Enfin, une bonne partie des *masserie* remplissent une autre fonction fondamentale dans la structuration du territoire à l'époque moderne. S'agissant bien souvent d'édifices fortifiés, centrés sur une tour, aux dimensions et aux appareils défensifs très divers, elles contrôlent le territoire, formant une trame de lignes de visées entre elles et surtout avec les tours de guet littorales dont il sera question sans délai (**doc. 120**). Cette vague de constructions de tours isolées, auxquelles il faut ajouter la fortification de tous les centres majeurs de peuplement et la construction de tours isolées comme celle de "Motunato" est inédite et pourrait être considérée comme une forme d'« *incastellamento* » d'époque moderne.

Les tours de guet

Venons-en finalement aux tours de guet littorales qui viennent parfaire ce dispositif, ceinturant le versant le plus exposé à des attaques extérieures. Si ailleurs dans le Salento, l'on connaît quelques tours littorales dès le XIV^e ou le XV^e siècle, rien de tel sur le littoral d'« Oria sud ». Ici, la côte est très faiblement occupée jusqu'à la fin du Moyen Âge et il

⁷⁴² PICCINNI, *La proprietà della terra*.

faut remonter sur les premiers ressauts pré littoraux, entre 20 et 30 m sur le niveau de la mer, pour trouver les centres fortifiés de Monacizzo et de Maruggio et la tour de Masseria Cotugno. Puis, le sac et l'occupation turque d'Otrante en 1480-1481⁷⁴³ et les raids ottomans qui se poursuivent sans discontinuer sur les côtes de la Pouille adriatique (Castro et Marittima en 1537 ; Manfredonia en 1622) et ionienne tout au long du XVI^e et encore au XVII^e siècle poussent les autorités espagnoles à planifier la construction d'un système de surveillance continu des côtes du Royaume. En Pouille, une première vague de construction se déploie dans les années 1532-1533 mais le programme devient exhaustif et systémique (« *per tutte le marine del Regno* », disent les instructions du vice-roi don Perafán de Ribera) seulement à partir de 1563⁷⁴⁴.

C'est dans cette deuxième vague que se situent au moins cinq des six tours bâties sur le littoral de notre secteur (**doc. 120**). En position dominante sur la baie dite depuis de "Torre dell'Ovo", sans doute occupée au bas Moyen Âge par un petit village de pêcheurs, est bâtie à partir de 1568 une imposante tour qui prend le nom du "Monte dell'Ovo" que surveillaient déjà depuis quelques années des *cavallari* (**doc. 133 - EA 773**). En même temps – et c'est l'intervention architecturale la plus complexe et intéressante – l'église médiévale de S. Pietro in Bevagna (**doc. 131 - EA 216**) est englobée dans une tour tout aussi imposante (**doc. 133 - EA 771**). À l'extrémité orientale de notre littoral, dans les mêmes années 1567-1568, est élevée Torre Colimena (**doc. 133 - EA 770**). Enfin, deux tours moins imposantes complètent le dispositif en réduisant les interdistances entre les trois principales, situées à "Campomarino" et à "Boraco" (**doc. 133 - EA 772, E 768**). À cela il faut sans doute ajouter également la tour située dans la "Salina dei monaci" (**doc. 133 - EA 769**) mais elle n'est pas attestée dans la documentation d'archives concernant les travaux de construction de 1567-1568 et le paiement des *cavallari*. Elle est donc sans doute postérieure mais sa position suggère néanmoins qu'elle ait pu participer aux XVII^e-XVIII^e siècles au contrôle des côtes.

⁷⁴³ HOUBEN (a cura di), *La conquista turca di Otranto*.

⁷⁴⁴ COSI, *Torri marittime*, p. 9-18 (introduction de Mario Cazzato).

7.4 Les dynamiques de l'espace agraire : tendances locales dans la longue durée

7.4.1 Des unités diachroniques de paysage : les terroirs privilégiés

Après avoir parcouru pas à pas ce territoire et avant de tenter une mise en perspective de ses dynamiques historiques à l'échelle régionale, il me semble utile de faire le point et de tirer quelques conclusions intermédiaires.

En premier lieu, la lecture archéologique de ce territoire aboutit à l'identification dans l'espace étudié de différentes entités physiographiques, lesquelles intègrent différents systèmes d'occupation et d'utilisation du sol, en mutation permanente⁷⁴⁵. D'une part, l'observation empirique des données de terrain sur la longue durée a montré que les caractères géomorphologiques du secteur ouvrent un accès et des possibilités relativement peu hétérogènes à la localisation des bassins de vie et de travail. Néanmoins, ceux-ci peuvent se déplacer ou changer de rang hiérarchique d'une époque à l'autre, trahissant alors des dynamiques qu'il s'agit tour à tour de comprendre. Je propose donc d'appeler « unités diachroniques de paysage » ces blocs spatiaux plus ou moins attractifs pour les activités humaines qui les transforment en paysage et de les classer dans une typologie allant de la plus « centrale » à la plus « marginale »⁷⁴⁶.

Cependant, l'historien ne peut s'empêcher de douter du caractère traditionnel, qui a fini bien trop souvent par être considéré fixe et immuable, de ces modalités de l'interaction homme-environnement. L'opposition centre-marge a été donc relativisée en fonction du contexte technique, commercial, sociopolitique de chaque époque, où des cadres spatiaux et des systèmes agraires différents se chargeraient, de déprise en reprise agricole, d'inverser, de nuancer voire de vider de leur sens actuel ces relations. Pour cela, j'ai confronté les résultats de mes enquêtes archéologiques à la carte des unités physiographiques susdites, obtenant autant d'unités diachroniques de paysage, aux

⁷⁴⁵ Voir VERHAGEN, *Some considerations on the use of archaeological land evaluation* ; VAN JOOLEN *Archaeological land evaluation* ; ATTEMA *et al.*, *Land systems* ; MONTI, *Il sito archeologico*.

⁷⁴⁶ Pour une critique de la relation centre-marge, « typiquement moderne, et qui s'avère le poncif absolu » des travaux d'archéologie des paysages, voir CHOUQUER, *Traité*, p. 6.

conditions relativement homogènes mais changeantes dans la longue durée. Sur la base des données disponibles, un secteur a pu apparaître marginal voire répulsif à un moment donné tandis qu'il a fait l'objet d'une exploitation plus intense dans une autre phase historique. Par conséquent, les paysages dits « marginaux » seront traités à plein titre comme l'un des produits des activités humaines, constantes ou variables au fil du temps.

La question s'est posée de savoir comment on peut évaluer le taux d'attractivité ou de répulsivité de telle ou telle unité de paysage dans le passé, pour les phases qui manquent d'indices lisibles de l'occupation, dont les plus évidents et recherchés par l'archéologue sont bien les vestiges d'habitat. Or, pour la période tardo-antique, jusqu'au VI^e siècle, et pour le bas Moyen Âge, à partir du XII^e siècle, différentes séries de données sont disponibles, grâce aux connaissances archéologiques sur l'habitat et à la présence de sources textuelles suffisantes. En revanche, la période intermédiaire souffre d'une moindre disponibilité de séries documentaires.

C'est en réponse à cette question qu'un autre caractère, le plus dominant qui soit dans le paysage salentin, est venu jouer un rôle novateur : en effet, la mise en chantier d'une archéologie des limites parcellaires en pierre sèche m'a permis d'extraire de l'information fondamentale de structures qui restaient auparavant inaccessibles. La caractérisation archéométrique et la sériation chronotypologique de ces marqueurs de marges et de limite – ce que Luciano Lagazzi a appelé les formes « terminales » du paysage⁷⁴⁷ – ont ainsi fourni une série de données inédites à travers lesquelles il a été possible de lire dans les paysages actuels les transformations antiques et médiévales des systèmes agraires. Dialoguant avec les autres données disponibles, il est devenu possible de forger des modèles plus équilibrés d'organisation des paysages historiques, en ce qu'ils ne sont plus dominés par la seule perspective de la ferme, du village et du réseau urbain.

En définitive, les caractères géomorphologiques, hydrologiques et biotiques, la concentration différentielle des habitats, le tissu, la trame et l'orientation de la voirie et du parcellaire et l'utilisation du sol, de l'eau et de toute autre ressource naturelle, dessinent, pour une époque donnée, des espaces homogènes, qui sont à tout instant le produit en évolution d'une longue histoire socio-naturelle et, en même temps, le point de départ de choix humains successifs amplifiant ou contredisant les dispositions précédentes⁷⁴⁸.

⁷⁴⁷ LAGAZZI, *Segni sulla terra*, p. 9-11.

⁷⁴⁸ Voir, à ce propos, l'œuvre pionnière en Pouille de Carmelo Colamonico (COLAMONICO, *La distribuzione della popolazione nella Puglia centrale e meridionale*). Voir aussi NOVEMBRE, *Ricerche* ; MØRCH, *Location* ; MØRCH, *Settlement* ; FÉDOROFF, COURTY, *Le rôle respectif* ; VERHAGEN, *Some considerations* ; VAN JOOLEN, *Archaeological land evaluation* ; RIPPON, *Historic Landscape Analysis* ; ATTEMA *et al.*, *Land systems* ; NAPOLITANO, STRANIERI, *Paesaggi marginali*.

S’agissant de repérer des unités de paysage à travers le temps dans le secteur « Oria sud », la condition préalable consiste à définir des marqueurs. À priori, la densité des vestiges d’habitat, l’exploitation agraire et la présence d’un dense réseau viaire sont apparus comme autant de signes incontestables de la « centralité » de tel ou tel secteur à une époque donnée. Sur cette base, une préférence nette se dégage, à toutes les époques, en faveur des sols générés sur un substrat calcarénitique ou argilo-sablo-graveleux (**doc. 8 ; doc. 124**). En effet, quatre occupations sur cinq – avec leur cortège d’espaces vivriers, de systèmes de cultures, d’élevage résidant – se situent ici sur ce substrat, tandis que les occupations restantes se concentrent sur les calcaires compacts, avec de très rares exceptions établies sur les sols argilo-calcaires.

L’identification de telles constantes n’est en rien déterministe car elle ressort du traitement statistique des données de terrain. Au contraire, compte tenu de ces constantes synchroniques, les éventuelles différences diachroniques n’en apparaissent que plus significatives. Par exemple, la très grande majorité des occupations situées sur calcaire compact appartiennent à un horizon préhistorique, ce qui suggère à la fois la possibilité de conditions climatiques et hydrologiques plus favorables et une différente utilisation du sol de la part des hommes. D’ailleurs, si l’habitat privilégie à toute époque les calcarénites, la concentration et la taille des habitats présents sur ce substrat varie au fil du temps, tout comme les pratiques culturelles. Enfin, nous avons pu remarquer à quel point la question de l’accès à l’eau est centrale : en dépit de leur potentiel agronomique et de la disponibilité de pierre à bâtir, les calcarénites sont désertées, à toute époque, quand la nappe d’eau est excessivement profonde, autrement dit quand l’épaisseur des sédiments calcarénitiques est trop importante.

Par conséquent, à une lecture plus fine, les habitats semblent privilégier les situations d’interface, en périphérie des calcarénites, à la transition avec les sols argileux : cela entraîne, d’abord, une relative abondance d’eau près de la surface, tandis que l’on peut bâtir sur un terrain fiable, en utilisant la pierre du substrat et cultiver les riches sols argileux situés à proximité. Ces stratégies prenant en compte plusieurs critères de viabilité semblent avoir été conçues très tôt, dès le Néolithique, et ne seront plus contredites par la suite. Ainsi, la multiplication des vestiges d’extraction de la pierre à bâtir, des puits et des sources aménagées est un marqueur supplémentaire de la centralité de certains secteurs à une période donnée.

Enfin, si les roches et les sols directeurs expliquent en grande partie le potentiel et les choix d’utilisation du sol, l’expérience du terrain permet de complexifier davantage le modèle. En effet, l’utilisation intensive des sols a généré systématiquement dans ces secteurs un parcellaire à mailles serrées, matérialisé par des murets de clôture en pierre

sèche sur les calcarénites et par des limites immatérielles sur les sols argileux. Or, la mise en place de tels parcellaires agraires est très tardive dans la plaine paralittorale, à moins qu'il ne faille supposer une improbable disparition de toute trace de parcellisation antique ou protohistorique. Or, cette plaine sablo-calcaire cumule tous les atouts susdits : les sols y sont parfaitement aptes à toute culture pratiquée dans le secteur ; le drainage est bon, à l'exception d'une étroite bande côtière ; l'accès à l'eau y est le plus abondant du secteur « Oria sud » tout entier. Par conséquent, la géologie n'explique pas tout et il faut évoquer ici des dynamiques historiques spécifiques qui tiennent, très probablement, pour l'essentiel à des questions de sécurité et à un tropisme essentiellement adriatique et continental qui marginalise le versant ionien tout au long de l'histoire, à de rares exceptions près.

7.4.2 Les marges : un concept variable, des marqueurs éloquents

En dépit des réserves que l'on vient d'esquisser, l'identification des terroirs privilégiés est assez aisée. En revanche, la notion de « marginalité » est plus complexe à appréhender. Sur la base de l'expérience accumulée au cours de ce projet de recherche et relatée plus haut, les paysages marginaux du secteur « Oria sud » peuvent être délimités sur la base des marqueurs suivants :

- a) Un substrat constitué de calcaires compacts (en dehors des interfaces de ces derniers avec les sols à dominante argileuse) ou de masses sédimentaires calcarénitiques (très loin des interfaces avec les sols à dominante argileuse). Dans les deux cas, l'accès à l'eau est impossible, même si au cours de la Préhistoire les ravins (*lame*) qui caractérisent les faibles reliefs du secteur ont pu assurer un apport hydrique supérieur à l'actuel. En outre, pour ce qui est des seuls calcaires compacts, les sols squelettiques se prêtent mal aux principales cultures vivrières ;
- b) L'absence – à apprécier de manière diachronique – de traces de parcellisations agraires jusqu'à une époque récente, puisque la majorité des axes viaires remontent aux deux derniers siècles. En plus des substrats qu'on vient de mentionner, une telle situation est fréquente sur les sols argileux, où l'on observe également un paysage agraire ouvert et non bâti avant l'époque contemporaine. Néanmoins, ce marqueur n'est significatif que sur les sols calcaires, car sur les sols argileux les limites parcellaires ne sont de toute manière jamais bâties, faute de matière première (même les abris les plus rustiques y sont bâtis en pierre de taille transportée de plus loin). Par conséquent, si l'absence de limites en pierre sèche sur les calcaires

indiquent systématiquement absence de parcellisation, l'absence de trames parcellaires sur les argiles laisse la porte ouverte à tous les scénarios ;

- c) La présence de rares et imposantes structures en pierre sèche : *specchie*, *paretoni* et autres murs pierriers. En revanche, la multiplication des tas d'épierrement et des abris en pierre sèche est le signe qu'un paysage autrefois marginal a été, à un moment donné, valorisé et mis en culture.

Par conséquent, l'archéologue du paysage ne saurait colporter une image fixiste et caricaturale des « paysages marginaux ». Même si l'habitat évite systématiquement les substrats susdits, ces travaux ont montré clairement que la valorisation de ces secteurs est fonction des besoins et des capacités techniques de chaque période historique. D'une part, la déprise agricole a pu se manifester également sur les calcarénites. Surtout, l'on assiste à une emprise agricole à dominante oléicole importante et croissante sur les calcaires compacts, à l'ouest de Sava et ailleurs, à partir du IX^e siècle. La diffusion d'une culture privilégiée comme celle de l'olivier, par excellence destinée à l'exportation, caractérise ces paysages anciennement marginaux comme des terroirs privilégiés et absolument centraux dans les cadres économiques médiévaux, modernes et contemporains.

Bien plus que les calcarénites, donc, les terres les plus pauvres sont un témoin fiable et décisif des emprises et déprises agricoles et/ou démographiques autrement dit de la variabilité de la pression sociale sur l'écosystème⁷⁴⁹. Au fil de l'histoire, nous avons constaté une affectation prédominante des calcaires compacts soit à la pâture des ovi-caprinés dans un paysage de maquis bas (*incultum*) soit au bois méditerranéen soit à la culture spécialisée des oliviers. Notamment, tandis qu'au cours de l'Antiquité tardive le secteur caillouteux à l'ouest de Sava apparaît très marginal par rapport aux riches sols situés près du littoral et au sud de Manduria, en plein Moyen Âge il est mis en culture. Cette tendance se poursuit et subit une accélération importante à la fin du Moyen Âge, en coïncidence avec une hausse démographique importante dans les alentours et une nouvelle organisation politique et économique⁷⁵⁰.

⁷⁴⁹ Voir, pour une approche similaire à l'étude des paysages médiévaux et modernes toscans, MALVOLI, PINTO (a cura di), *Incolti, fiumi, paludi*.

⁷⁵⁰ La force de la « contrainte » (une notion sur laquelle je reviendrai en fin d'ouvrage) ne paraît donc pas être ici la même que celle qu'esquissait il y a cinquante ans Emmanuel Le Roy Ladurie dans ses travaux sur le Languedoc médiéval (LE ROY LADURIE, BARRY, *Histoire agricole et phytogéographie*). Si en période de surpopulation il observait, en effet, des tentatives d'étendre l'espace agricole sur les garrigues, celles-ci lui paraissaient avoir toujours été éphémères si bien que le pâturage ovi-capriné extensif était la seule forme de mise en valeur régulière de ces espaces durablement marginaux. Trente ans plus tard, Aline Durand, dans son étude magistrale sur les paysages médiévaux du Languedoc – qu'elle a soumis au double éclairage des documents écrits et de l'anthracologie – a considérablement complexifié ce tableau tout en parlant elle aussi de « terroirs qui ne sont que partiellement ou provisoirement intégrés à l'*ager* car, sous l'effet de la pression

Pour ce qui est des sols inondables, ils semblent globalement subir une mise en valeur tardive, sans doute en raison du mauvais drainage. En outre, la pierre de construction y manque et il est difficile de fonder les bâtiments sur un socle stable. De même, l'on constate que la voirie évite systématiquement ces secteurs avant l'époque contemporaine. Par conséquent, une archéologie exclusivement centrée sur la recherche d'indices d'occupation identifierait ces secteurs tout court comme des « vides d'information ». Or, dans une optique régressive, la présence de « secteurs évités » par les voies de communication (sans raison aujourd'hui sensible), par exemple, tout comme la rareté des toponymes constituent bien des indices sur la destination passée de ces secteurs. À contrario, la présence d'établissements à proximité immédiate de sols hydromorphes suggère un fort intérêt pour la mise en valeur de ces terres, comme l'on observe au "Bosco di Belvedere" à Supersano (Lecce) au haut Moyen Âge⁷⁵¹, à Masseria le Monache (Sava) à plusieurs époques ou encore à Manduria depuis le premier millénaire avant notre ère. En tout état de cause, il demeure très difficile d'appréhender l'utilisation de ces sols dans le passé sur la base de l'observation du parcellaire car celui-ci n'a pas laissé de vestiges en dur. Cependant, au moins dans un cas, au SO de S. Marzano, j'ai pu proposer une datation très précoce de la mise en valeur de ces sols.

Par ailleurs, même quand ces secteurs sont réellement rejetés à la marge des principaux terroirs, ils n'en demeurent pas moins importants pour la satisfaction des besoins de l'économie locale. En effet, autant les marges arides que les sols inondables offrent du bois pour le chauffage, la production de briques, céramique et chaux, abritent la faune sauvage et offrent une variété de plantes médicinales et comestibles. Plus rarement – mais nous ne connaissons pas tout du peuplement végétal du passé – on a dû également y trouver le bois d'œuvre qui a servi à construire les charpentes des bâtiments de toute taille au moins jusqu'au XVII^e siècle quand la crise définitive du bois et l'évolution des techniques de construction feront du Salento le règne de la voûte.

Enfin, un sort spécifique doit être fait au littoral. Ici, d'abord, l'on trouve en abondance une ressource complètement absente dans le reste du secteur : le sel. La présence et l'exploitation de ces salines sont bien documentées au deuxième millénaire de notre ère, quant elles font la fortune de l'établissement monastique de S. Pietro in Bevagna. Néanmoins, elles pourraient être à l'origine de l'intérêt que manifeste dès la Préhistoire le réseau viaire à l'égard de l'embouchure du Chitro et de ses abords. De même, ce n'est que sur le littoral que l'on trouve les deux seuls ruisseaux permanents du secteur. À l'inverse, à ces deux attracteurs objectifs pour la voirie, les activités économiques et l'habitat, s'oppose

démographique, ce sont des milieux fragiles ou en équilibre instable qui sont attaqués et détériorés » (DURAND, *Les paysages*, p. 301).

⁷⁵¹ ARTHUR, *Il territorio di Supersano*.

une tendance de longue durée à la désertion du littoral, que l'on remarque surtout à la période messapienne, puis du début du Moyen Âge jusqu'aux années 1950.

Or, la position géographique n'autorise pas le moindre doute quant au potentiel maritime de la région. Ce sont donc nécessairement des conditions historiques et géopolitiques qui ont réduit ou annulé ce potentiel. Ainsi, les habitants des littoraux apuliens ont pu se qualifier bien plus comme des pêcheurs et des marins que comme des navigateurs, surtout au cours des derniers siècles, depuis que l'Empire ottoman, puis le bloc communiste ont transformé la région de carrefour méditerranéen en ultime frontière de l'Occident. Par la suite, l'action conjointe de la remontée du niveau des mers et du manque d'entretien de la part des hommes, une fois que ceux-ci ont massivement abandonné les côtes et cessé d'entretenir les canaux d'écoulement des eaux, désormais obstrués par les dunes côtières, sont à l'origine des marécages qu'attestent abondamment la cartographie et les archives d'époque moderne sur le littoral salentin, de Tarente à Leuca et d'Otrante à Brindisi. Seules les amples opérations d'assèchement, d'assainissement et de mise en culture menées à partir du milieu du XIX^e siècle ont retourné cette situation, en éliminant la malaria⁷⁵².

Toutes ces observations m'ont convaincu de l'opportunité de mettre les paysages marginaux au centre du dispositif heuristique de mon enquête sur les paysages apuliens, notamment pour les périodes et les secteurs pour lesquels l'habitat et les terroirs agricoles sont peu caractérisables archéologiquement.

7.4.3 Peuplement, habitats, finages et territoires

Le croisement des données concernant la trame parcellaire et la voirie, l'utilisation des ressources et l'occupation du sol nous a amenés à esquisser une hypothèse de mise en place progressive de l'organisation spatiale en fonction de la distribution de l'habitat et des choix productifs dans le secteur « Oria sud ». Dans ce temps long, il m'est apparu possible de comprendre la place et les tendances de la période médiévale, qui est pourtant très mal documentée avant le XIV^e siècle.

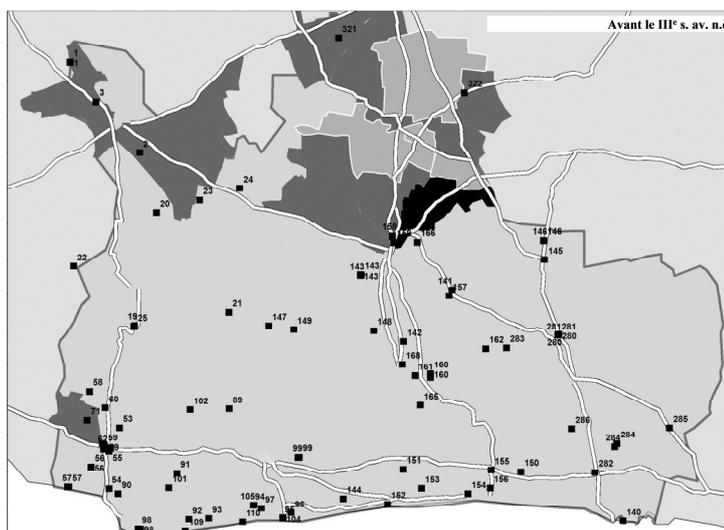
Les sociétés du Moyen Âge ont hérité d'un paysage agricole et d'un réseau d'habitat qui avaient déjà une longue histoire. Toutes les études ciblées sur l'évolution historique, et plus particulièrement médiévale, de la végétation et des écosystèmes doivent être replacées dans une perspective temporelle de longue durée, faute de quoi il est impossible de déceler

⁷⁵² Voir, pour le cadre général de la diffusion de la malaria en Europe, DELORT, WALTER, *Storia dell'ambiente*, p. 201-204.

les tendances et de dessiner des évolutions⁷⁵³. L'analyse des données disponibles nous permet de souligner, d'abord, les grandes tendances et clivages des siècles voire des millénaires précédents. L'on observe, en particulier, la localisation préférentielle des habitats sur les calcarénites et à proximité des sols argilo-calcaires, potentiellement exploités dès la Préhistoire pour la céréaliculture, tandis que les secteurs calcaires pouvaient être destinés au pastoralisme, à la cueillette et à toute autre forme d'utilisation des ressources naturelles. En revanche, dans ce domaine, deux choix distinguent les périodes pré-protohistoriques par rapport aux phases postérieures : d'une part, à la Préhistoire, l'on trouve bon nombre de traces d'habitats sur les calcaires compacts, notamment sur les hauteurs paralittorales, ce qui pourrait être expliqué par une plus importante facilité d'accès à l'eau à cette époque ; d'autre part, le littoral exerce une attraction importante sur l'habitat, ce qui deviendra de moins en moins vrai au fil des siècles.

Au premier millénaire av. n.è., des sites majeurs émergent à la tête du réseau : l'espace apparaît maintenant polarisé vers Oria et, localement, autour des habitats fortifiés de Manduria et "Castelli". La voirie se précise avec les liaisons Tarente-Oria par S. Marzano, Tarente-Manduria-*Neretum* et plusieurs axes nord-sud qui relient l'arrière-pays aux littoraux ionien et adriatique (voir figure ci-contre et **doc. 128 - a**). Potentiellement, les trames parcellaires reconnues au nord de S. Marzano, à l'ouest de Monacizzo et au nord de Manduria pourraient prendre leur source dans l'orientation de ce réseau viarie messapien mais sans certitude (**doc. 126 - Parcellaire A**).

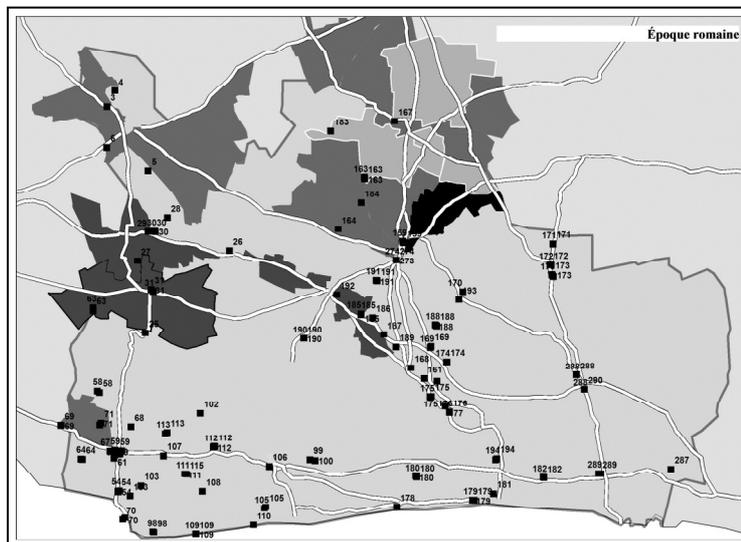
Pour la première fois, le territoire reflète également à cette époque des dynamiques frontalières, sur une bande allant de S. Marzano au littoral, entre Monacizzo et Maruggio, où l'on a constaté la multiplication des sites fortifiés, des tours et les sanctuaires de frontière. Dans une optique similaire, à l'échelle locale, pourrait être compris le fossé situé entre Oria et Manduria. Puis, avec la conquête romaine, la mise en valeur agricole est progressivement accrue,



Secteur « Oria sud » : schéma diachronique de l'organisation de l'espace avant le III^e s. av. n.è. (Étude et CAO G.S.)

⁷⁵³ Voir DURAND, *Les paysages*, p. 28-29.

comme le montrent les nombreux indices d'occupations qui se multiplient à partir du III^e et surtout du II^e siècle av. n.é., tandis que les habitats fortifiés sont abandonnés ("Castelli") ou fortement redimensionnés (Manduria). Des centres de domaines fonciers prennent alors la tête de ce réseau plus horizontal (voir figure ci-contre et **doc. 128 - b**). À cette époque, émergent deux itinéraires NO-SE, jalonnés par une série d'occupations nouvelles, de Tarente à l'embouchure du Chitro par *Aliano* et de Tarente vers Manduria par *Pasano*. Ces deux voies génèrent des parcellaires nouveaux dans des secteurs qui ne semblent pas avoir fait l'objet jusque-là de parcellisations (**doc. 126 - Parcellaire B**).



Secteur « Oria sud » : schéma diachronique de l'organisation de l'espace au cours de l'époque romaine (Étude et CAO G.S.)

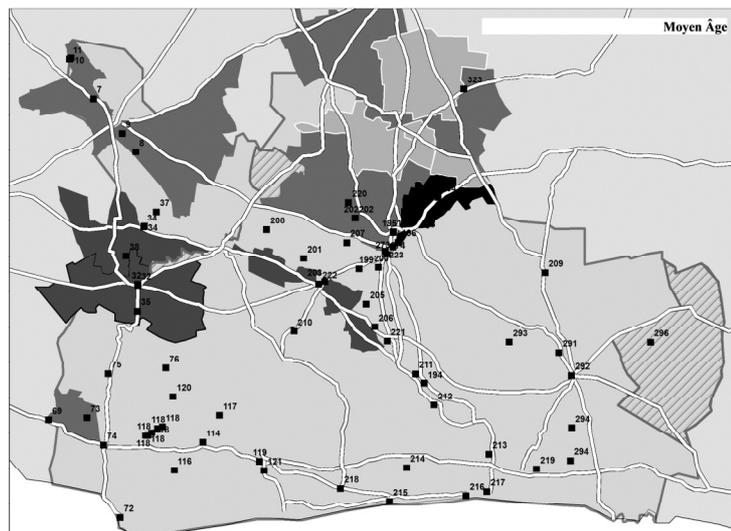
Au Bas-Empire, le mouvement inverse s'enclenche, avec la disparition de plus de la moitié des établissements connus jusque-là. Puis, à partir du VII^e siècle, l'absence quasi-complète de fossiles directeurs et d'attestations écrites réduit à néant la possibilité de comprendre l'organisation spatiale du secteur. Seuls cinq sites ont restitué du mobilier pour le premier Moyen Âge tandis que les fouilles sur le *paretone* de Sava permettent d'attribuer à cette période la construction de ce grand mur en pierre sèche et dessinent une évolution de l'utilisation du sol sur plus de 1500 ans. Du moins pour le secteur "Sava ouest", les signaux d'occupation deviennent très faibles pendant quatre siècles et au paysage ouvert à dominante pastorale du Bas-Empire succède un paysage de maquis, en même temps que l'on construit le *paretone*. Ici le premier Moyen Âge marque une réelle déprise agricole sans que la trame parcellaire n'en soit perturbée puisque la construction du *paretone* en fossilise en quelque sorte l'orientation. Cette situation – qui ne peut pas être étendue à la totalité du secteur « Oria sud » – est à mettre en regard avec les données disponibles sur le Salento tout entier, notamment celles qui sont issues des nombreuses fouilles menées par Paul Arthur.

À partir du X^e siècle, les données se multiplient, en dépit d'un grand nombre d'incertitudes, jusqu'à dessiner un réseau d'une trentaine d'habitats au XIII^e siècle. Quelle que soit l'origine dans le temps de ces habitats, cela ressemble beaucoup à une génération nouvelle qui constituerait le « mode médiéval » d'occupation du sol dans notre secteur. Il

reste, en revanche, difficile de dire quelles sont les activités vivrières de ces communautés. Certes, à l'ouest de Sava nous savons désormais qu'une importante mise en valeur oléicole a lieu dès le début de cette période. Ailleurs, il faut attendre la fin du XI^e siècle pour avoir quelques attestations portant sur le paysage végétal. Néanmoins, comme la grande majorité des textes disponibles concernent les possessions du monastère de S. Pietro in Bevagna, sur le littoral, les seules informations à ce sujet portent sur l'écosystème littoral qui est trop spécifique pour être considéré exemplaire du reste du secteur.

De fait, pour disposer à nouveau d'un échantillon suffisant de données, il faut attendre le XIV^e siècle quand au réseau déjà relativement dense qui s'était constitué jusque-là viennent s'ajouter une dizaine de nouveaux habitats, parmi lesquels on compte tous les centres qui polariseront le peuplement à l'époque moderne. C'est à cette période que, compte tenu des évolutions plausibles de la voirie, se mettent en place les parcellaires « C » et « F » (**doc. 126**), isoclines aux voies Oria-Sava-Pasano et Francavilla-Sava-Maruggio. Quant aux parcellaires « D » et « E », s'ils recouvrent des secteurs dont la mise en valeur est clairement attestée au bas Moyen Âge ("Motunato" et "Salina dei Monaci"), en réalité les bouleversements postérieurs les ont rendus illisibles du point de vue archéologique. Néanmoins, d'amples étendues de terres sont rendues cultivables dans cette phase d'essor démographique et d'emprise agricole certains. De même, la plaine au sud de Manduria se peuple de plusieurs habitats disposés le long des voies venant d'Oria et de Tarente par *Aliano*, si bien que le « parcellaire J » (**doc. 126**) pourrait être le reflet de l'emprise démographique et agricole de cette période (voir figure ci-contre et **doc. 128 - c**).

Entre le X^e et le XIV^e siècle, donc, Oria et Francavilla se configurent comme des pôles puissants du pouvoir local et viennent « capturer » en quelque sorte les ressources situées plus au sud. Au siècle suivant, un conflit institutionnel de longue durée commence à être révélé par les textes. Il concerne, à distance de deux millénaires, la même bande qui s'étale de S. Marzano au



Secteur « Oria sud » : schéma diachronique de l'organisation de l'espace au cours du Moyen Âge (Étude et CAO G.S.)

littoral de Maruggio-Monacizzo sur laquelle les colons de Tarente et les Messapiens semblent avoir cristallisé leur opposition. Vers la fin du Moyen Âge apparaît dans les

textes un conflit entre les *universitates* et les seigneurs de Tarente et Oria au sujet de leurs confins qui traversent ou plutôt englobent effectivement ce secteur. Le vieux *paretone* altimédiéval, est alors utilisé comme repère visuel et barrière effective marquant ces confins. L'essor démographique de cette phase doit être pour beaucoup dans la volonté accrue des communautés environnantes de mettre à contribution ce secteur qui n'avait sans doute pas encore été exploité complètement.

De plus, nous apercevons maintenant les premiers signes importants d'une tendance à la fortification du territoire, avec la naissance de bourgs castraux tels *Casalnuovo* et *Avetrana*, *Monacizzo* et *Uggiano* (dès le siècle précédent). Cette tendance est décuplée à partir du XV^e siècle, quand le réseau encore relativement « horizontal » de nombreux habitats ruraux décline, par une série d'abandons. Le réseau se cristallise alors autour d'un

nombre restreint d'habitats concentrés et fortifiés qui quadrillent un territoire rural à mailles larges, d'où la population est partie s'installer dans ces nouvelles agrovilles (voir figure ci-contre et **doc. 128 - d**). Outre les fortifications des bourgs, les campagnes se remplissent, aux XV^e-XVII^e siècles, de *masserie* fortifiées en même temps que le littoral est doté de 5 voire 6 tours de guet qui en assure la surveillance. Les raisons militaires et socioéconomiques qui régissent ces transformations seront approfondies plus loin, dans une perspective régionale.



Secteur « Oria sud » : schéma diachronique de l'organisation de l'espace au cours de l'époque moderne (Étude et CAO G.S.)

Dans l'arrière-pays, l'ouverture de la nouvelle voie royale de Tarente à Lecce par *Casalnuovo* montre bien la promotion de celui-ci au rang de deuxième pôle urbain du diocèse d'Oria, après *Francavilla* et devant la cité épiscopale. La vitalité de cet axe, qui dépasse largement les intérêts locaux pour relier nos campagnes à Naples par Tarente, a eu raison (définitivement ou pour la première fois ?) des difficultés à mettre en valeur les sols argilo-calcaires, notamment ceux qui se situent à l'est de *Manduria*. C'est donc maintenant que doit apparaître le vaste « parcellaire H » (**doc. 126**), tandis que la fondation ou en tout cas la stabilisation définitive de l'habitat de *Torricella* est responsable du « parcellaire G », dans un secteur qui était encore livré à l'*incultum* au XVI^e siècle.

Pour terminer cette hypothèse de lecture diachronique de l'organisation d'un espace à travers les siècles, il nous faut évoquer le cas particulier des hauteurs paralittorales et du littoral lui-même. Ici, les traces d'occupation pré-protohistoriques sont nombreuses, tandis qu'aux époques messapienne puis romaine le versant occidental semble privilégié par rapport à la partie orientale. Surtout, tout au long du Moyen Âge l'occupation de cette vaste bande paraît se résumer, pour l'essentiel, à l'établissement monastique de S. Pietro in Bevagna et au *casale* de *Felline* qui en dépend, situé presque certainement à l'embouchure du Chitro. Même le développement économique d'époque moderne semble avoir touché très peu ces secteurs dont la véritable mise en valeur agricole commence au XVIII^e siècle (à l'exception de quelques *masseria* dont la fonction primordiale a dû viser plutôt le contrôle et la défense que la production agricole). La mise en place du « parcellaire L » (**doc. 126**) peut donc être comprise dans les XVIII^e-XX^e siècles, au moment où la pression démographique génère une « faim de terres » qui pousse à défricher ces sols très ingrats, au prix d'un épierrement massif. Enfin, la mise en valeur agricole du littoral ne remonte pas plus loin que les années 1920, quand les marécages encore assez présents ont été massivement réduits (**doc. 126 - Parcellaire M**) (voir figure ci-contre et **doc. 128 - a**). Depuis cinquante ans, de nouveaux habitats surgissent le long de la côte, renouant – pour des raisons certes très différentes – avec les choix de localisation qui avait été reniés depuis le premier Moyen Âge.

Le premier Moyen Âge se configure alors sans surprise comme la période la moins connue. Néanmoins, il est maintenant possible d'esquisser l'image d'un territoire affecté par une forte déprise agricole et par une tendance certaine à la production locale de

l'instrumentum et à l'autoconsommation, ce qui

explique la difficulté de reconnaître la culture matérielle. Dans le seul secteur pour lequel un petit corpus de données existe – « Sava ouest » – la construction à cette époque d'une grande délimitation en pierre sèche, au sein d'un paysage reconquis par la forêt, tandis que les deux habitats du secteur donnent des signes de vie extrêmement ténus, donnent l'impression d'un paysage de marge agraire voire de frontière agraire.



Secteur « Oria sud » : schéma diachronique de l'organisation de l'espace aux XIX^e-XX^e siècles (Étude et CAO G.S.)

Manduria – ou les trois habitats successifs qui en occupent le site – reste durablement au premier rang du réseau local, tout au long de la période étudiée. La construction de la double enceinte, les avantages que cet espace cumule, la position stratégique sur l’axe Oria-littoral, d’une part, et face au front oriental du territoire colonial tarentin ont fait de Manduria le cœur de ce territoire, sur le plan stratégique et économique. Cela peut être également vrai pour le haut Moyen Âge quand l’habitat qui sera connu plus tard comme *Mandurinum* est l’un des rares sites attestés, livrant des vestiges de sépultures, autour d’un lieu de culte d’une certaine ampleur.

Cependant, à aucun moment cet habitat ne se distingue par des fonctions directives. Au Moyen Âge, dès que la documentation l’éclaire, il apparaît comme un relai du pouvoir local basé à Oria. Même à l’époque moderne, quand son essor économique le placera plus haut qu’Oria dans l’échelle démographique, *Casalnuovo*/ Manduria ne quittera pas ce rôle secondaire. Pourtant, sa place est assurée, au centre d’un vaste territoire qui s’étale sur 80 km environ entre Tarente et Lecce, au sud de l’artère Tarente-Oria-Brindisi (voie Appienne) : si à l’ouest, plusieurs petits habitats jalonnent la voie royale de Tarente à Lecce, sans toutefois concurrencer ni Tarente ni *Casalnuovo*, à l’est les sols marécageux de l’Arneo septentrional ont créé durablement un vide d’hommes, comblé seulement à la fin du Moyen Âge par de nouvelles fondations de faible entité.

Une dernière remarque possible à ce stade concerne les limites communales ainsi que la taille des territoires communaux. Quant on a parcouru l’histoire de l’habitat médiéval, on ne peut plus ignorer le bouleversement qui a eu lieu à la fin du Moyen Âge. Des dizaines de *casali* ont été abandonnés à la faveur de certains d’entre eux qui ont vu leur population grossir en quelques décennies. Or, la taille très importante du territoire communal de Manduria par rapport aux autres limitrophes doit être un reflet de cette concentration du peuplement. D’ailleurs, même les autres territoires communaux sont relativement grands et sont le résultat du rattachement de plusieurs « *feudi abbandonati* ». Le plus souvent c’est en vertu de l’inféodation à un même seigneur des hommes et des terres de l’habitat actif et des terres des *casali* désertés limitrophes que ce rattachement s’est effectué, avant de se traduire dans la définition des communes actuelles. La taille de ces territoires constitue un argument supplémentaire permettant d’évoquer les rapports de force et les dynamiques sociales à partir de la fin du Moyen Âge. Cependant, ce constat ouvre la question des territoires paroissiaux au Moyen Âge, sur lesquels la documentation qui vient d’être présentée ne dit rien. De plus, il serait intéressant de confronter les formes et la chronologie de ces ressorts – si des hypothèses plausibles pouvaient être avancées –

avec celles des territoires des diocèses et des cités de Tarente et Oria, afin de détecter d'éventuels conflits de forme et les traces des modes dont ces conflits ont été composés⁷⁵⁴.

Le temps est venu de passer à une autre échelle, par un nouveau et ultime changement de focale, si je veux soumettre ces scénarios et ces questions à une forme de généralisation et de modélisation.

En effet, en dépit et même en raison de la multiplicité et de la diversité des séries de données prises en compte, les 401 km² du secteur « Oria sud » constituent un périmètre vaste, voire trop vaste, pour l'archéologue du paysage mais se situent, en revanche, à une échelle trop grande pour qu'une proposition de lecture globale puisse être avancée. Celle-ci devra nécessairement dépasser les détails pour dessiner des tendances, construire des modèles qui fonctionnent pour la plupart des sites et des indices mais jamais pour leur totalité, passer, en quelque sorte, d'une histoire « *molecolare* » à une histoire « *organica* »⁷⁵⁵, lesquelles ne vont pas l'une sans l'autre.

Il me semble avoir bâti jusqu'ici ma recherche à l'enseigne de l'« *archeologia della complessità* » et de l'« *archeologia globale dei paesaggi* » qu'appellent de leurs vœux Gian Pietro Brogiolo et Giuliano Volpe⁷⁵⁶. Il s'agit maintenant d'utiliser le cadre riche d'informations et de relations qui est issu de ce travail de terrain multi-période et multi-approche pour souscrire à une autre invitation lancée il y a vingt ans par le même chercheur aux archéologues médiévistes italiens : celle d'en finir avec la construction de « *quadri insediativi diacronici asettici, del tutto o quasi impermeabili a specifici tematismi* », pour accepter de contribuer aux grands débats médiévistes⁷⁵⁷.

⁷⁵⁴ Voir ZADORA-RIO, *Habitat et territoires*.

⁷⁵⁵ Pour paraphraser, dans un autre contexte, Antonio Gramsci (VACCA, *Antonio Gramsci*).

⁷⁵⁶ BROGIOLO, *Dall'Archeologia dell'architettura*, p. 30-32 ; VOLPE, GOFFREDO, *La pietra e il ponte*.

⁷⁵⁷ BROGIOLO, *Città, castelli*, p. 239.

Chapitre huitième – L'espace d'une cité médiévale

Le parcours que je viens de proposer a demandé au lecteur – juge et cobaye de l'expérience – beaucoup de patience et d'attention. Rassembler et mettre en série, comparer et périodiser ces très nombreux indices, éparpillés, hétérogènes et parfois allusifs, sur la longue durée qu'exige l'étude de la construction d'un espace et d'un paysage, n'a pas été un exercice de tout repos.

Je l'ai dit, au commencement était... le *paretone* de Sava. De par son envergure spatiale, ses caractères structuraux et sa longue histoire, l'étude du long mur nous a amenés à interroger l'utilisation du sol, l'organisation de l'espace et le peuplement dans ses alentours (14 km²). Au fur et à mesure, l'étude des sources et des indices disponibles nous a imposé d'élargir la focale, si bien que j'en suis venu à soumettre à mon questionnement un espace de plus de 400 km². Cet exercice d'élargissement progressif pourrait être poursuivi à l'infini, mais cela dépasse les possibilités d'un seul chercheur, impliquant un travail d'équipe voire plurigénérationnel.

Aussi l'optique régionale dans laquelle je souhaite maintenant me placer demande-t-elle une autre approche. De ce point de vue, l'espace « Oria sud » constitue un échantillon tout à fait représentatif pour être mis à l'épreuve d'une proposition de lecture à l'échelle des Murge et du Salento. Représentatif par sa taille, il l'est également par ses caractères physiques, le semis du peuplement à l'époque moderne et contemporaine, les cultures prédominantes et les dynamiques historiques et culturelles. Les deux derniers chapitres de cet ouvrage seront consacrés précisément à cette mise en perspective, à moyenne échelle, dans un cadre historique et épistémologique apte à dialoguer avec les modèles en cours de constitution dans le reste de la région et au-delà. Il s'agira, bien davantage qu'au cours du chemin que nous avons parcouru, de raisonner en termes de tendances et de modèles, dépassant l'approche pointilliste qu'une étude analytique de la réalité et de sa dimension diachronique impose à l'archéologue du paysage.

Comment transformer à présent les résultats d'une analyse nécessairement locale des traces des hommes du passé détectées dans le paysage en modèles rendant compte des

dynamiques territoriales et sociales œuvrant dans la région au Moyen Âge ? Il faudra savoir déduire de l'analyse des formes du paysage qui ont fait l'objet de l'enquête la nature et la portée de leurs relations systémiques. À ce niveau, les vestiges matériels et les tracés géométriques recensés doivent pouvoir révéler les flux et les réseaux qui traversent et polarisent un espace, un paysage, un territoire et une société à une époque donnée.

Dès lors, l'archéologie des modelés et des tracés doit devenir une histoire des réseaux et des flux dont ces formes sont à la fois le produit et la seule trace perceptible. C'est bien l'hypothèse fondatrice de l'archéologie du paysage en tant que discipline historique que de postuler la possibilité d'articuler un espace local au vaste monde extérieur, dans un système circulaire de relations⁷⁵⁸. J'ai alors mis en regard les données rassemblées jusqu'ici avec d'autres études de cas, sur la base des sources cartographiques, iconographiques, écrites et de la littérature archéologique disponibles sur la Pouille méridionale médiévale.

Enfin, à partir de ce nouveau chapitre, nous allons établir d'incessants allers-retours entre l'occupation du sol, la production et l'organisation territoriale de la Pouille méridionale médiévale et l'horizon adriatique, méditerranéen et européen. Ensuite, le chapitre 9 sera consacré à une brève mise en perspective de quelques aspects politiques, anthropologiques et culturels de cet espace dans le cadre de la Méditerranée médiévale.

⁷⁵⁸ ASTON, *Interpreting the Landscape*, fig. 93.

8.1 À la fin de l'Antiquité. Un système agraire à la périphérie d'une économie-monde

8.1.1 Peuplement et systèmes agraires

Nos connaissances sur le paysage tardo-antique sont suffisamment solides, tant à l'échelle régionale qu'à celle de l'Empire romain, pour autoriser la modélisation d'un système agraire telle que l'a proposée Claude Raynaud⁷⁵⁹ (**doc. 135**). Grâce à son accès privilégié aux vestiges d'occupation, d'organisation et d'utilisation du sol et, plus récemment, à l'écosystème exploité, l'archéologie est, en effet, en mesure de proposer par induction des hypothèses plausibles sur le réseau d'habitat, la structure agraire et foncière et l'insertion économique de cet espace local, car tout cela est censé composer un système circulaire de relations systémiques.

Au VI^e siècle, le semis des établissements ruraux en Pouille méridionale évolue selon une tendance à la concentration et à la raréfaction qui se poursuit depuis la seconde moitié du III^e siècle, sans qu'aucune nouvelle occupation ne surgisse entre-temps. Ce scénario est particulièrement bien vérifié au sud de Brindisi, où la moitié environ des nombreuses et riches *villae* connues au début du III^e siècle est abandonnée avant la fin du même siècle. Autour d'Oria, par exemple, Douwe Yntema a recensé environ 25 établissements ruraux aux I^{er}-II^e siècles n.è., 15 pour la période allant du II^e au milieu du IV^e siècle et seulement 8 pour la fin du IV^e et le V^e siècle, tous situés sur les mêmes sites que les occupations antérieures et beaucoup plus importants que celles-ci, aussi bien en taille qu'en qualité architecturale⁷⁶⁰. Des conclusions analogues ont été tirées plus récemment, à l'échelle du territoire tout entier situé au sud de Brindisi, par Maria Aprosio et Christian Napolitano : dans la plupart des cas, à l'abandon d'un certain nombre de sites correspond une augmentation de la taille et de la complexité des sites qui survivent⁷⁶¹. De même, dans la plaine orientale de Tarente, on enregistre une forte diminution des

⁷⁵⁹ RAYNAUD, *Les systèmes agraires*, p. 283, fig. 1.

⁷⁶⁰ YNTEMA, *In Search*, p. 216-226.

⁷⁶¹ APROSIO, *Brindisi*, p. 159-161 ; NAPOLITANO, *Le dinamiche*, p. 38-39.

attestations en prospection dès le milieu du III^e siècle. Puis, au V^e siècle, la diminution est radicale, passant de 70 attestations à 40 seulement⁷⁶².

La multiplication des recherches depuis trente ans permet aujourd'hui de lire cette dynamique au début du Bas-Empire davantage comme une réorganisation économique que comme un signe de déclin. En effet, tant les deux auteurs ci-dessus mentionnés que Paul Arthur ont proposé de voir dans cette tendance l'effet de la destination massivement céréalicole de l'*ager Brundisinus* à partir du IV^e siècle, ce qui correspond bien aux qualités agronomiques des amples étendues de *Depositum Marini Terrazzati* de la Piana de Brindisi, bien irriguée et fertile. Cette réorganisation met en place un système agraire centré sur une monoculture très exigeante en termes d'espace cultivé, dont la production est centralisée et transformée dans des centres agraires plus importants et moins nombreux. Ceux-ci s'agglomèrent le long des voies principales, telle la voie Appienne Tarente-Oria-Brindisi et, à partir de cette période, une liaison directe Oria-Lecce-Otrante, dont on reparlera tout de suite. Les ports de Tarente, Brindisi et Otrante – dont la hiérarchie évolue au fil du temps – permettent donc l'écoulement de ce surplus, en même temps qu'ils reçoivent une arrivée massive d'huile, de vin et d'autres produits, que la région ne fabrique qu'en faible quantité. La prédominance des amphores de transport africaines dans les sites de cette période indique la provenance de ces produits agroalimentaires.

Si cette lecture est valable pour la période couvrant le IV^e siècle et les deux premiers quarts du siècle suivant, en revanche, les chercheurs qui travaillent au sud de Brindisi ont lu tout autrement la baisse encore plus affirmée du nombre d'habitats qui survient dans la seconde moitié du V^e siècle. En effet, cette fois, la baisse numérique s'accompagne d'une diminution de la taille des établissements ainsi que de la présence de produits d'importation au sein des occupations qui survivent. Cela ne semble pas laisser de doutes sur le caractère dépressif de ce nouveau cycle économique, qui se traduit par une désorganisation productive et une baisse des marchandises importées. Cette involution a été mise en relation avec la perte d'importance de Brindisi comme port principal de la Pouille méridionale, face à la montée en puissance d'Otrante⁷⁶³.

À cette évolution négative de l'habitat rural et des paysages agraires de la Pouille méridionale aux V^e-VI^e siècles n'échappe que l'arrière-pays d'Otrante. En effet, les fouilles urbaines d'Otrante menées à la fin des années 1970 ont montré le dynamisme de ce port qui reçoit des amphores de transport africaines et orientales encore au début du

⁷⁶² Voir GUAITOLI, *Il territorio*, p. 249.

⁷⁶³ APROSIO, *Brindisi*, p. 160-161 ; EAD., *Archeologia dei paesaggi*, p. 155-164 ; NAPOLITANO, *Le dinamiche*, p. 39-43. Voir aussi BURGERS, *Constructing* ; COCCHIARO et al., *La ricerca archeologica*, p. 15-16, pour l'exemple emblématique de la villa de "Giancola" (Masseria Apani – Brindisi).

VII^e siècle. Puis, les recherches de Bruno Belotti autour de Vaste (Poggiardo – Lecce) ont indiqué la fondation aux V^e-VI^e siècles de bon nombre de nouveaux établissements ruraux (*vici*) autour de cet important centre messapien, concerné par un déclin certain tout au long de la période impériale⁷⁶⁴. L'un de ces *vici* doit se trouver au centre d'un domaine foncier suffisamment riche pour se doter d'une grande église⁷⁶⁵. J'ai pu vérifier la réalité de cette tendance au cours des prospections que j'ai menées dans les années 1990 autour du village déserté de *Quattro Macine*, mettant en évidence l'intensification de l'activité dans les établissements ruraux connus pour le Haut-Empire du V^e au VI^e siècle⁷⁶⁶. Plus généralement, les équipes dirigées par Paul Arthur ont pu constater la multiplication des établissements ruraux partout dans le Salento méridional dans cette même fourchette temporelle⁷⁶⁷. En particulier, à "le Centoporte", dans l'arrière-pays d'Otrante, l'imposante église des SS. Cosma e Damiano est bâtie dans la première moitié du V^e siècle sur un modèle constantinopolitain. Bien qu'elle n'ait jamais été terminée, la mise en place d'un tel chantier a de quoi surprendre, au beau milieu de la campagne, mais à 8 km seulement d'Otrante, sous la domination ostrogothe⁷⁶⁸.

Tout cela semble cohérent avec le succès d'Otrante et le déclassement de Brindisi qui est en cours à partir du V^e siècle et qui apparaîtra incontestable au milieu du siècle suivant, chez Procope⁷⁶⁹. Certes, il faut souligner qu'Otrante est la cité antique salentine qui a bénéficié du plus grand nombre de fouilles, tout comme son immédiat arrière-pays. Cela peut donc fausser, du moins en partie, la comparaison des séries de données avec le Salento septentrional ou le Salento ionien. Néanmoins, tant la culture matérielle que les sources écrites, relativement nombreuses, certifient sans conteste qu'Otrante se développe de plus en plus vers la fin de l'Antiquité, remplaçant Brindisi dans le rôle de principal port vers l'Orient. Ce tropisme oriental est confirmé par ailleurs par la rareté des amphores hispaniques (les plus attestées à Rome à cette période), tandis que les amphores de transport proviennent plutôt d'Afrique du Nord et surtout de l'Orient méditerranéen, avec une prédominance croissante des importations égéennes⁷⁷⁰. Puis, avec la fin de la circulation de la céramique sigillée claire et des amphores de transport tardo-antiques, les occupations datant du VI^e siècle deviennent invisibles, voire sont abandonnées.

⁷⁶⁴ MICHAELIDES, WILKINSON (ed.), *Excavations at Otranto I*; D'ANDRIA, WHITEHOUSE (ed.), *Excavations at Otranto II*; BELOTTI, *Un exemple de prospection systématique*.

⁷⁶⁵ BELOTTI, *Un exemple de prospection systématique*.

⁷⁶⁶ STRANIERI, *Per una storia dell'insediamento*.

⁷⁶⁷ ARTHUR, *Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo*.

⁷⁶⁸ ARTHUR et al., "*Masseria Quattro Macine*", p. 185-194; ARTHUR, BRUNO (a cura di), *Il complesso*, p. 45-51, 230-232.

⁷⁶⁹ Procope, *Guerres*, II 5,1; III 9,22; III 10, 5-12; V 15, 21-22.

⁷⁷⁰ ARTHUR, *Amphorae for bulk transport*, p. 214; WICKHAM, *Early Medieval Archaeology in Italy*, p. 7-12.

Cette évolution différenciée peut être aisément reliée aux événements qui secouent la péninsule italienne à partir du V^e siècle et qui mènent à la fin de l'Empire d'Occident. Ainsi, les troubles politiques entraînent une forte crise de la demande extérieure, ce qui frappe lourdement la monoculture céréalicole de Brindisi. En revanche, Otrante reste un îlot de prospérité relative, à l'écart des guerres gothiques et fortement lié à l'Empire d'Orient, si bien que la production se diversifie dans le Salento méridional. Enfin, il est possible qu'il faille ajouter à ces dynamiques politiques et économiques, les effets d'un climat de plus en plus humide au cours de l'Antiquité tardive sur les sols inondables de la Piana di Brindisi⁷⁷¹.

En dépit d'un niveau de consolidation des bases de données disponibles qui reste très inférieur par rapport à *l'ager Brundisinus* et au Salento méridional⁷⁷², l'étude de détail que j'ai menée sur le secteur « Oria sud » (§ 7.3.3) a mis en relief des tendances fondamentalement similaires à celles qui viennent d'être esquissées. En effet, c'est également une forte diminution du nombre d'établissements qui se produit ici à partir du III^e siècle, tout en conservant la même distribution et les mêmes choix de localisation que pendant le Haut-Empire. Sur 37 occupations recensées à cette époque, 19 survivent au tournant du III^e siècle, dont 14 seulement qui continuent après le tournant du V^e siècle. En tout état de cause, à la fin de l'Antiquité, les 400 km² du secteur « Oria sud » seraient donc quadrillés par 14 centres de peuplement, si l'on s'en tient au seul indicateur possible, c'est-à-dire la présence au sol de céramique sigillée claire⁷⁷³. Ces établissements se caractérisent comme des habitats ruraux, plus ou moins grands et riches. Leur nombre très limité ne saurait être attribué au manque d'indicateurs, typique du haut Moyen Âge. Néanmoins, si certaines classes céramiques standardisées sont encore bien connues à l'échelle méditerranéenne, il n'est pas impossible qu'elles cessent déjà d'irriguer l'arrière-pays apulien et notamment le Salento septentrional, ce qui expliquerait en partie une concentration de l'habitat qui doit être, par ailleurs, bien réelle.

Quant aux indicateurs éventuels de production agricole au sud d'Oria, notre base de connaissances reste extrêmement étroite. Les seules données positives pour la fin de l'Antiquité concernent la destination des terres ingrates générées sur les calcaires compacts à l'ouest de Sava qui sont livrées maintenant à la pâture ovi-caprinée, dans un paysage de maquis bas. Cela cadre assez bien avec les données archéozoologiques sur la région apulienne, qui ont été fortement développées depuis vingt ans : celles-ci permettent

⁷⁷¹ ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 97-101.

⁷⁷² Voir aussi, pour un bilan récent, exhaustif et raisonné, DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 41-46.

⁷⁷³ J'ai déjà fourni plus haut (§ 6.1.3) des indications synthétiques quant aux fossiles directeurs qui permettent d'identifier et de dater les occupations de l'Antiquité tardive. Voir aussi LEBOLE, *Il rapporto tra insediamento e cultura materiale*, p. 576-580.

d'affirmer, pour l'Antiquité tardive, un rôle central de l'élevage dans la satisfaction des besoins locaux en lait, en viande et en laine, avec une prépondérance de l'élevage ovi-capriné, suidé et bovin⁷⁷⁴. Par ailleurs, même si nous n'avons pas d'indices probants sur la mise en valeur agricole du secteur « Sava ouest » avant l'Antiquité tardive, l'analyse de la trame parcellaire a mis en relief l'existence d'une dizaine de murs pierriers (doc. 105 ; doc. 106) matérialisant autant de linéaments orientés du SO au NO, selon une orientation relativement uniforme, comprise entre 10° et 20° NE. Or, dans l'immédiate périphérie SE de Tarente, dans cette plaine fertile qui constituait depuis toujours le bassin vivrier de la cité grecque, Assunta Cocchiario a repéré plusieurs *limites* qu'elle attribue aux assignations des terres massivement expropriées après la reconquête de Tarente de la part de l'armée romaine, au début du II^e siècle av. n.è. L'orientation générale de ces parcellisations est isocline au tracé de la voie Appienne qui traversait la ville d'ouest en est : par conséquent, ces parcellisations, dont la voie Appienne constituerait le *decumanus maximus*, sont orientées du nord au sud, avec un faible décalage vers l'est plus ou moins sensible, tout comme nos parcellaires sis sur « Sava ouest »⁷⁷⁵.

La recherche de correspondances métriques – qui a été menée exclusivement *a posteriori*, sur les tracés et modelés repérés sur le terrain – indique des interdistances significatives en termes historiques : la distance entre les EA 709 et 711 mesure environ 700 m, soit la longueur du côté d'une *centuria* canonique, dans la littérature gromatique, de 710 m⁷⁷⁶ ; la distance entre les EA 816 et 713 équivaut à environ 1400 m, soit la longueur de deux centuries ; on aboutit au même résultat en mesurant la distance entre le chemin vicinal situé sur le prolongement du mur EA 713 vers l'ouest, au sud de Madonna di Pasano, et le chemin vicinal qui traversent le secteur de "Camarda", au sud de EA 701, et qui s'arrête devant le *paretone*.

⁷⁷⁴ BUGLIONE, *Uomo e ambiente*.

⁷⁷⁵ GUAITOLI, *Il territorio*, p. 244-247 ; COCCHIARIO, *Contributo*. Par ailleurs, des travaux d'archéologie préventive menés au sud de Brindisi ont repéré des *limites* qui ont été lus comme une division du territoire en centuries ou, du moins, comme des axes orthonormés d'organisation de l'espace agraire, à l'orientation relativement proche, comprise entre 40° et 55° NE : voir COCCHIARIO, *Mesagne (Brindisi)* ; EAD., *La ricerca archeologica*, p. 406-407. Pour une présentation exhaustive des nombreux problèmes d'ordre chronologique et métrique de ces parcellaires de l'*ager Brundisinus*, dont l'axe générateur peut être assumé comme étant la voie Appienne de Mesagne à Brindisi, voir APROSIO, *Archeologia dei paesaggi*, p. 92-101. Enfin, les vestiges les plus importantes de centuriations dans le Salento ont été repérés entre Lecce et Otrante par Rita Compatangelo dès 1989 et attribués par l'auteure à l'époque des Gracques : COMPATANGELO, *Un cadastre de pierre*, p. 55-61. Voir aussi CHIOCCI, POMPILIO, *Osservazioni*, p. 161-163.

⁷⁷⁶ Voir CHOUQUER, FAVORY, *L'arpentage romain*, p. 75-79. La *pertica* de 10 *pedes* (0,2957 m), mesurant donc 3 m environ, est l'unité de mesure de base de l'arpentage romain. L'*actus quadratus* (un carré de 120 pieds de côté, soit 35,5 m environ) est la surface du champ emblématique de la littérature gromatique, puis l'on trouve le *iugerum* (2 *actus*, soit 240x120 pieds) et l'*heredium* ou *sors* (2 *iugera*, soit 240x240 pieds). Cent *iugera* forment, enfin, une *centuria*, soit un carré de 2400 pieds de côté, autrement dit 20 *actus* de côté, ce qui donne un côté de 710 m.

Ce secteur, distant environ 25 km de Tarente, me semble alors avoir été concerné par des campagnes d'arpentage cohérentes avec celles qui ont été menées à proximité de la ville et qui ont abouti dès cette époque à une trame parcellaire isocline aux principaux axes routiers qui la relie au Salento méridional. Les *Libri coloniarum* attestent, dans la province de *Calabria*, l'assignation de 200 jugères à l'époque des Gracques dans les « *Territoria Tarentinum, Lyppiense, Austranum, Barinum* », tandis que « en divers autres endroits, on a effectué un arpentage et la superficie en jugères a été mesurée ». De plus, la même source affirme que « la même province présente des murs bâtis, des murs de pierre sèche, des *scorpionnes*, des tas de pierres et des bornes de travertin » ou encore que « les limites sont marquées par des bornes, des ruisseaux, des fossés, des arbres poussés antérieurement, des tas de terre, des tas de pierres, mais aussi par des pierres naturelles marquées, des voies, des tombeaux, des arbres qui ne sont pas du pays »⁷⁷⁷.

La question pour moi est moins de savoir si ces murs pierriers ont été ou non érigés à l'ouest de Sava à l'époque romaine⁷⁷⁸ ou ultérieurement que d'intégrer dans un portrait du paysage agraire tardo-antique cette trame parcellaire orthonormée comme un marqueur et un héritage linéaire de la romanisation. Or, les formes du paysage agraire transmises à l'ouest de Sava ressemblent étrangement à ces paysages de la *provincia Calabria* décrits par ces compilateurs tardifs (IV^e siècle n.è.) des textes gromatiques du Haut-Empire. Le paysage de maquis bas surpâturé que les données archéobotaniques dessinent pour la fin de l'Antiquité porte donc la marque, sans doute déjà déstructurée mais encore agissante, d'une organisation orthonormée, dans laquelle viendra se couler, au premier Moyen Âge, le *paretone* lui-même.

⁷⁷⁷ *Liber coloniarum*, I, 4, p. 2 : « *Territoria Tarentinum, Lyppiense, Austranum, Barinum in iugera n(umero) CC limitibus Graccanis. Et cetera loca uel territoria in saltibus sunt adsignata et pro aestimio ubertatis sunt praecisa. Nam uariis locis mensurae actae sunt et iugerationis modus conlectus est. Cetera autem prout quis occupauit posteriore tempore censita sunt et ei possidenti adsignata ab imp(eratore) Vespasiano censita ex iussione. Iter populo non debetur. Nam eadem prouincia habet muros, macerias, scorofiones, congerias et terminos Tiburtinos, sicut in Piceno fertur* ».

Liber coloniarum, II, 4, p. 18 : « *Finiuntur enim terminibus, riuis, fossis, arboribus ante missis, tumore terrae, collectione petrarum, sed et naturalibus signatis lapidibus, uiis, sepulcris, arboribus peregrinis* ».

Outre les territoires de Tarente et *Lupiae* (Lecce), cette source mentionne ici celui de *Baris* (*Veretum*, comme l'explique Strabon, *Geographica*, VI, 3, 5) et un énigmatique territoire *Austranum*, identifié avec le Salento méridional par Rita Compatangelo-Soussignan (*Sur les routes d'Hannibal*), sans doute en dehors du territoire de *Veretum*.

⁷⁷⁸ Si l'on s'en tient aux *Gromatici veteres*, on voit bien que les champs pouvaient être enclos de murs en pierre sèche (« *maceriae* ») et étaient alors décrits comme « *consaeptus ager* », « *locus saxo consaeptus* ». Les amas de pierre sèche étaient dits « *scorpio* » ou « *congeria* ». Un muret linéaire servant de limite entre deux champs était dit « *adina* » ; des amas ou monticules de terre faisant bornage entre deux champs étaient dits « *botontinus* ». Une limite commune à des champs ou à des territoires voisins est dite « *confinium* » tandis que des bornes plantées entre les propriétés sont dites « *comportionales termini* » et un fossé formant limite « *cectoria* » ou « *cectorium* ». Voir surtout Siculus Flaccus, *De condicionibus agrorum*, 39-45, p. 18-20, 135-145, p. 42-45. Voir aussi COMPATANGELO, *Un cadastre de pierre*, p. 95-119.

Ailleurs, dans le secteur « Oria sud », il est impossible de dire quelle est la destination culturelle privilégiée pour cette période, car les indices utiles à reconstituer le paysage agraire ne remontent pas au-delà du Haut-Empire (§ 7.2.4). Des établissements comme ceux de "Madonna di Bagnolo", "Monte Teragna", "Casina li Piacentini" et Manduria ou encore "Monte Maliano", "Masseria Gian Angelo", "Masseria Ruggianello" et "S. Maria della Vetrana" (doc. 125 – b – EA 190, EA 191, EA 175, EA 159, EA 171, E1 172, EA 173, EA 288) sont installés à proximité des meilleurs sols agricoles de la région, dont on a du mal à imaginer une utilisation exclusivement pastorale. Tous ces établissements sont concentrés dans la plaine fertile au sud et à l'est de Manduria, que des vides considérables séparent des alentours d'Oria, au nord, et du littoral, au sud. Par ailleurs, la découverte d'au moins cinq monnaies byzantines dans le territoire mandurien est un reflet, certes à corroborer ultérieurement, d'une permanence des échanges monétaires dans les V^e-VI^e siècles. La destination de la plaine paralittorale autour de Monacizzo ne doit pas être très différente, compte tenu de la permanence d'un réseau relativement dense d'établissements au cours des derniers siècles de l'Antiquité (doc. 125 – b). En revanche, l'abandon du littoral au sud de Manduria apparaît complet, sans aucun établissement attesté sur environ 20 km de littoral et pour une profondeur de 5 km : il est difficile d'imaginer, dans ces conditions, une mise en valeur quelconque de cette vaste bande paralittorale qui devait ressembler à cette période à la vaste étendue de maquis et de marécages bien connues à l'époque moderne.

Par conséquent, compte tenu de leurs qualités agronomiques, il paraît plausible que les sols fertiles de la plaine de Torricella-Monacizzo et les vastes étendues de sols très riches situées au sud de Manduria et entre cette ville et Avetrana – très proches de ceux de l'*ager Brundisinus* – aient pu émerger, aux IV^e-V^e siècles, au système agraire apulien tardo-antique, tel que le propose Giuliano Volpe : une forte demande céréalicole venant des centres de l'Empire, qui explique la mise en valeur accrue des meilleurs sols (Tavoliere di Foggia, vallée de l'Ofanto, Piana di Brindisi) ; la crise progressive de l'élevage et de la production lainière, avec également la crise de la grande transhumance ; une production oléicole et viticole tournée vers les besoins locaux⁷⁷⁹.

Puis, les établissements ruraux deviennent de moins en moins nombreux aux V^e-VI^e siècles, ce qui suggère une structure agraire et foncière en mutation progressive vers l'instauration du *latifundium*. Dans cette hypothèse, à la concentration de plusieurs *agri* dans les mains d'un seul propriétaire correspondrait l'abandon d'un grand nombre de lieux de vie en faveur du centre du domaine foncier⁷⁸⁰. À ce tableau, il faut ajouter la raréfaction

⁷⁷⁹ Sur la question de l'économie tardoantique, voir les études classiques de DE ROBERTIS, *Sulle condizioni economiche della Puglia* ; RUGGINI, *Economia e società* ; VOLPE, *Sulle condizioni economiche*, p. 111 ; *ID.*, *Contadini, pastori e mercanti*, p. 395-399 ; *ID.*, *Paesaggi della Puglia*, p. 320-321.

⁷⁸⁰ Voir DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 37-44.

des indices d'importation de produits et de leurs contenants africains et orientaux, avec un accroissement des imitations locales de *terra sigillata*, d'après un scénario qui est applicable à toute l'Italie péninsulaire⁷⁸¹.

8.1.2 Connexions, réseaux et flux d'activité

L'hypothèse d'évolution de la hiérarchie des axes viaires proposée dans le chapitre 7 s'insère également assez bien dans le tableau qu'il est possible de reconstituer pour l'habitat et plus généralement dans l'histoire événementielle de la région étudiée. En effet, le secteur « Oria sud » nous est apparu irrigué dès la Préhistoire par deux axes principaux : le premier venant des Murge, orienté NO-SE, sur lequel voyagent les flux d'hommes, d'animaux et de marchandises liés, entre autres, au pastoralisme transhumant ; le second reliant la baie de Tarente au Salento méridional, sur une voie paralittorale établie en position de sécurité, aux pieds de l'abrupt ressaut que dessinent les Murge tarentine, mais en position encore dominante vers la côte⁷⁸². Sur ces deux directrices, le pôle démographique et productif mandurien a fondé sa prospérité et une relative centralité.

Outre ces deux axes, le semis des établissements d'époque messapienne suggère – on l'a vu à l'échelle locale et cela a été également souligné à l'échelle régionale – que les autres axes importants d'époque romaine sont déjà actifs, à des degrés variables d'importance. Il faut, tout d'abord, poser comme un postulat le fait que dans une région à dominante calcaire et à faible altitude, la grande majorité des « voies » calquent à peu de choses près des chemins empruntés depuis les premiers peuplements préhistoriques. Nous pouvons découvrir des chaussées, des ornières, des ponts messapiens, romains ou médiévaux, mais la « voie » en elle-même, c'est-à-dire le tracé, la directrice, l'axe viaire est presque toujours largement antérieur.

En effet, aussi bien la liaison Tarente-Brindisi que la voie littorale adriatique (la future *Via Traiana Calabria*) ou encore les différents tracés qui relient Tarente à Oria puis celle-ci à Lecce et au Salento méridional adriatique (Roca, Otrante, Castro) doivent être en place depuis bien longtemps⁷⁸³ (**doc. 136**). Giovanni Uggeri, auteur d'un ouvrage fondamental sur la voirie préromaine et romaine du Salento qui met à contribution sources écrites, données archéologiques et vraisemblances topographiques, considère que le dynamisme propre à la Messapie et la colonisation grecque ont créé les conditions d'une

⁷⁸¹ WICKHAM, *Early Medieval Archaeology in Italy*, p. 7-12.

⁷⁸² NOVEMBRE, *Ricerche*, p. 89-99.

⁷⁸³ Sur la datation dès la Protohistoire d'un axe longitudinal intérieur Murge-Oria-Castro, voir MARUGGI, PUCCI, *Francavilla Fontana (Brindisi)* ; UGGERI, *La viabilità*, p. 66-71, en particulier p. 69, n. 89.

voirie complexe et efficace, bien avant la conquête romaine. Au fil du temps, dans une région sans véritables contraintes physiques, ces axes seront valorisés ou déclassés suivant les priorités et les évolutions politiques et économiques de chaque période historique sans jamais réellement disparaître⁷⁸⁴.

Ainsi, après la conquête romaine, puis d'une manière plus brutale après le ralliement des indigènes à Hannibal à la fin du III^e siècle av. n.è., le déclassement de Tarente, la position prédominante de Brindisi et la conquête de la Grèce ont pour résultat de marginaliser fortement et durablement le Salento méridional ionien. La transformation – au prix d'une rectification évitant les centres mineurs⁷⁸⁵ – de la liaison Tarente-Oria-Brindisi en tronçon terminal de la voie Appienne en fait alors la directrice principale de la *Calabria* romaine, attirant sur son passage un habitat toujours prospère⁷⁸⁶. De plus, le tropisme essentiellement adriatique et levantin de la région est valorisé par les Romains avec l'ouverture de la *Via Traiana Calabria* qui hérite et valorise les nombreux tracés paralittoraux adriatiques (*Appia Traiana* jusqu'à Brindisi puis *Traiana Calabria* jusqu'à Otrante, par un itinéraire éloigné de la côte)⁷⁸⁷. Au sud de celle-ci et de la voie Appienne, le Salento ionien apparaît exclu des principaux trafics, même si Tarente reprendra une certaine importance plus tard.

Or, à la fin de l'Antiquité, ce tropisme adriatique est davantage renforcé par la position prédominante d'Otrante par rapport à Brindisi. Ce changement entraîne une perte d'importance de la voie Appienne en faveur de la valorisation d'un axe longitudinal qui quitte la voie Appienne à Oria pour relier *Lupiae* (Lecce) puis Otrante par la *Via Traiana Calabria*. Compte tenu du nombre important d'établissements d'époque messapienne, républicaine et impériale qu'il relie, cet itinéraire a toute chance de remonter loin dans le temps mais il était clairement resté à une échelle locale jusque-là. Giovanni Uggeri a donc proposé de l'identifier avec le « raccourci » suggéré par la lecture de Strabon, qui permettait de rejoindre Tarente, à partir d'Otrante, « par la voie de terre, en coupant par *Rhodaiai* (*Rudiae*), une cité grecque d'où venait le poète Ennius. [...] »⁷⁸⁸. Quoi qu'il en

⁷⁸⁴ UGGERI, *La viabilità*, p. 50-51. Pour des réflexions similaires sur la Pouille septentrionale, voir VOLPE, *Contadini*, p. 366. Voir aussi RESCIO, *La La via Traiana*.

⁷⁸⁵ MARIN, *La viabilità antica* ; UGGERI, *La viabilità*, p. 54.

⁷⁸⁶ Voir UGGERI, *La viabilità*, p. 204-209 ; CIPPONE, *La Via Appia*.

⁷⁸⁷ L'*Itinerarium Antonini o Provinciarum* mentionne, sur le versant adriatique, un *cursus publicus* ayant pour étapes *Egnatiae/ Gnatiae, Brundisium, Lupiae* et *Hydruntum*. Voir LOMBARDO, *I Messapi*, 341, p. 179 ; APROSIO, *Brindisi*, p. 128-129, 146-172. Les changements des conditions climatiques ainsi que les dynamiques propres à l'habitat sont à l'origine d'une importante mobilité de ce tracé littoral tout au long de l'histoire (voir UGGERI, *La viabilità*, p. 44-46, 55-57, 82-83, 142, 148, 336-348).

⁷⁸⁸ Strabon, *Géographie*, VI 3,5 (C281), 3, 6 (C282). Traduction française de l'auteur. Un peu plus loin, Strabon liste les cités de l'intérieur dans l'ordre suivant : *Rudiae, Lupiae, Aletia (Valesium)*, puis, « au centre même de l'isthme, *Uria*, où l'on voit encore debout le palais d'un des anciens rois ou tyrans du pays ». Voir aussi UGGERI, *La viabilità*, p. 84-93, fig. 11.

soit de l'intuition d'Uggeri pour l'époque de Strabon, la vitalité de cet itinéraire à partir du IV^e siècle et pendant le haut Moyen Âge ne peut être contestée, compte tenu des données archéologiques. Par ailleurs, l'importance de cet itinéraire est renforcé par le fait que les mentions de Pline l'Ancien et bon nombre d'attestations archéologiques autorisent un prolongement de cette liaison *Oria-Rudiae* jusqu'à Castro au sud et vers *Norba* ou Monte Sannace (Gioia del Colle) vers le nord, si bien que c'est d'une véritable voie régionale de l'intérieur qu'il s'agit⁷⁸⁹. Cependant, la Table de Peutinger ne représente rien de nouveau par rapport au système viaire antérieur : un itinéraire littoral et la voie Appienne⁷⁹⁰.

En tout état de cause, par rapport à cette nouvelle directrice régionale, le secteur « Oria sud » se configure comme un appendice, un « diverticule » relativement insignifiant, tout comme il l'était à la fin de la République et au Haut-Empire par rapport à la voie Appienne. Les 14 établissements recensés se situent le long de trois directrices nord-sud qui véhiculent les flux dérivant de l'activité économique de cet arrière-pays à l'artère Tarente-Oria-Lupiae-Otrante. Ces axes nord-sud sont attestés ou peuvent être proposés depuis la Préhistoire et en tout cas depuis la constitution d'un réseau d'habitats groupés stables à l'époque messapienne pour toute la région⁷⁹¹. Dans notre secteur, le plus important de ces axes est celui qui relie Oria au littoral par Manduria, suffisamment important au IV^e siècle av. n.è. pour que le fossé ouest-est de Masseria Case Grandi (**doc. 134 - EA 819**) s'interrompe à son passage, tout comme il arrive quand cette voie rejoint la double enceinte fossoyée de Manduria (**doc. 133 - EA 804, EA 805**)⁷⁹². Plus à l'ouest, nous avons bon nombre d'indices pour proposer l'existence d'un axe nord-sud qui relie le secteur de S. Marzano au littoral à proximité de Torre dell'Ovo, tandis qu'à l'est plusieurs établissements se disposent sur un axe Oria-Avetrana-littoral qui est une réminiscence préhistorique.

Les deux seules voies de portée régionale qui traversent le secteur « Oria sud » sont donc la voie littorale ionienne, dont on connaît l'importance, suggérée par la densité du peuplement et des sites fortifiés⁷⁹³, depuis le Néolithique, et la liaison Tarente-Nardò par Manduria (*Via Salentina*). Cependant, après la conquête romaine, la première perd

⁷⁸⁹ Voir UGGERI, *La viabilità*, p. 345.

⁷⁹⁰ La Table de Peutinger (BOSIO, *La Tabula Peutingeriana*, VI 5 – VII 1-2) mentionne, sur la *Via Traiana* puis *Calabra*, *Gnatie*, *Spelunis*, *Brundisium*, le fleuve *Pastium*, *Balentium*, *Luppia* (Lecce), *Ydrunte*, *Castra Minervae*, *Veretum* et *Port. Salentinum* (Leuca) ; sur la *Via Salentina*, *Uzintum*, *Baletium*, *Nereturum*, *Manduris*, *Tarento* ; partant de Tarente, enfin, le long de la voie Appienne, l'on trouve *Mesochoro*, *Urbis* (Oria) et *Scannum* (Mesagne) pour arriver à Brindisi. Voir LOMBARDO, *I Messapi*, 344, p. 182 ; UGGERI, *La viabilità*, p. 136-142, 150-155.

⁷⁹¹ Voir aussi, pour la Pouille centrale, MANGIATORDI, *Insedimenti rurali*, p. 54.

⁷⁹² UGGERI, *La viabilità*, p. 60, 71-72.

⁷⁹³ Le long de cet axe privilégié se disposent plusieurs sites fortifiés de taille (Monte S. Elia, Lizzano, Monacizzo) : voir ALESSIO, GUZZO, *Santuari e fattorie*, p. 368.

beaucoup de son ancienne importance, comme l'atteste l'absence d'habitats pour cette phase sur 20 km au sud de Manduria. Également, l'itinéraire de la *Via Salentina* tel que le reconstitue Giovanni Uggeri – quittant Tarente le long de la voie Appienne avant de se diriger à l'est vers Manduria et d'ici à Nardò – avait revêtu une importance fondamentale à l'époque des contacts et des conflits entre Tarente et les indigènes⁷⁹⁴. En revanche, deux siècles après la conquête, Pline établit la liste des cités salentines le long du Canal d'Otrante et de la mer Ionienne en les décrivant comme des centres en décadence⁷⁹⁵. Néanmoins, à la fin de l'Antiquité, c'est une voie qui reste relativement importante pour les flux régionaux avec Manduria qui mérite encore d'être mentionnée par les sources itinéraires jusqu'au VII^e siècle⁷⁹⁶.

Pour terminer, on aurait tort de négliger, dans une région affectée d'un tel tropisme maritime, l'importance du cabotage et des liaisons transadriatiques. À ce sujet, le secteur « Oria sud » apparaît pendant longtemps bien intégré dans les flux commerciaux ioniens, dominés par Tarente. En revanche, tout indice du passage de navires et d'aménagements portuaires disparaît au plus tard après le III^e siècle n.è. (**doc. 133 – EA 743 à 747**) : les ressources de ce secteur semblent alors graviter vers le littoral adriatique, drainées par la liaison Tarente-Otrante par Oria et *Lupiae* et dont le centre coordonnateur est bien Otrante.

En définitive, nous sommes, entre Tarente et Brindisi, face à un système agraire⁷⁹⁷ périphérique, relevant d'une ancienne économie-monde de toute manière attirée vers les échanges avec le Califat et la Chine⁷⁹⁸, dont seul Otrante semble être un extrême appendice occidental. Au sud d'Oria, Manduria se configure comme un cul-de-sac, à l'ombre de Tarente et Oria, formant un petit pôle local, destitué de tout rôle propulseur pour l'économie locale.

⁷⁹⁴ Toujours Giovanni Uggeri souligne l'importance de cette liaison avant la conquête: entre autres, l'entreprise d'Archidamos III de Sparte, allié de Tarente, qui meurt à Manduria en 338 semble se dérouler le long de cet axe. De plus, Quintus Fabius Maximus aurait conquis Manduria en 209, avant d'attaquer Tarente (UGGERI, *La viabilità*, p. 291-297).

⁷⁹⁵ Plin. *Nat. Hist.* III, 99-105. Voir UGGERI, *La viabilità*, p. 98-135.

⁷⁹⁶ La Table de Peutinger (BOSIO, *La Tabula Peutingeriana*, VI 5-VII 2) mentionne sur le versant ionien, le long de la *Via Salentina*, *Tarento*, *Manduris*, *Neretum*, *Baletium* et *Uzintum*. Le Ravennate (*Cosmographia*, IV, 31, 5-13), mentionne, en 670-700, en Pouille centro-méridionale *Barium*, *Turris Cesaris*, *Diriam*, *Gnatia*, *Speluncas*, *Brendesium*, *Baletium*, *Lupia*, *Ydrontus*, *Minervium*, *Beretum*, *Mirtum*, *Baletium*, *Neretum*, *Manduris*, *Tarentum*, *Mesochorum* (pour une discussion de ces citations voir UGGERI, *La viabilità*, p. 155-158).

⁷⁹⁷ RIEUTORT, *Système agraire* : « Concept qui permet d'identifier toute forme d'agriculture comme un système d'interactions entre la mise en place et la gestion d'un écosystème cultivé, les structures agraires (conditions foncières et paysages) et les systèmes de production (combinaison de cultures et/ou d'élevages et de moyens de production mis en œuvre au travers des techniques et pratiques). »

⁷⁹⁸ Voir WHITTON, *The Middle Byzantine Economy*, p. 486.

8.1.3 Divisions de l'espace : cités et territoires

Globalement, dans le Salento septentrional, le paysage de l'Antiquité tardive hérite d'une organisation territoriale et productive centrée autour de Tarente et de Brindisi, avec Oria qui se configure comme le troisième pôle urbain du secteur. Après avoir survécu habilement aux bouleversements de la conquête et de la Deuxième Guerre punique, la cité compense sa plus petite taille par une équidistance des deux pôles majeurs qui lui garantit un rayonnement autonome sur l'espace agricole environnant, le long de la voie Appienne. Dans cet espace dominé par les trois cités, le pôle mineur mais économiquement et stratégiquement autonome qui était centré sur Manduria et "Monte dei Castelli" jusqu'à la conquête romaine est allé inexorablement en périssant depuis sept siècles.

Pendant l'Antiquité tardive se met en place un réseau de diocèses qui est relativement précoce dans l'Occident romain. Probablement dès le IV^e siècle et sans conteste entre le V^e et le VI^e siècle, toutes les *civitates* antiques se dotent d'un siège épiscopal : ceux de Brindisi (un certain Marc, sans doute évêque de Brindisi, participe au concile de Nicée en 325⁷⁹⁹) et *Egnatia* sont les plus anciens, suivis par ceux de Tarente – l'évêque Pierre de Tarente est mentionné dans une lettre du pape Gélase (492-496)⁸⁰⁰ –, d'Otrante, peut-être, dès le V^e siècle, puis par ceux de Gallipoli et Lecce (ainsi qu'Otrante, si on ne retient pas son apparition probable au siècle précédent), tous attestés avant la fin du VI^e siècle⁸⁰¹. Le rang inférieur d'Oria dans le Salento septentrional tout au long de l'Antiquité romaine ne change pas fondamentalement aux V^e-VI^e siècles, puisque la cité n'obtient pas de siège épiscopal.

À partir de ces observations, il est tentant, d'abord, de chercher à comprendre sur quelles bases territoriales ce premier réseau épiscopal a pu s'organiser. À cette fin, il faut faire appel aux études menées sur la Messapie préromaine et hellénistique⁸⁰² (**doc. 137**). Ensuite, il semblerait plausible de parler pour la période impériale de trois *territoria* centrés sur Tarente, Brindisi et, en dépit de sa moindre importance, Oria. En effet, si Brindisi est une colonie latine depuis 246/244 av. n.è. tandis qu'à Tarente une colonie romaine (*Colonia neptunia*) est déduite en 123 av. n.è., Oria est néanmoins attestée comme *civitas*. Par exemple, les *Libri coloniarum* parlent, pour la province de *Calabria*, des *civitates* suivantes, identifiées chacune par son territoire (*ager*) : Brindisi, *Butuntum*,

⁷⁹⁹ MARTIN, *La Pouille*, p. 132, n. 157.

⁸⁰⁰ MARTIN, *La Pouille*, p. 132, n. 157.

⁸⁰¹ MARTIN, *La Pouille*, p. 130-133.

⁸⁰² DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 25-26.

Caelia, Genusia, Egnatia, Lupiae, Métaponte, Uria, Rubi, Rodiae, Tarente, Bari, Veretum, Oria, Otrante »⁸⁰³.

Si l'existence d'un réseau propre commandé par Oria semble bien probable, en revanche la définition de limites entre ces trois aires, qui en feraient de véritables territoires, est malaisée, en l'état actuel de la documentation⁸⁰⁴. Néanmoins, la compréhension de cette dimension territoriale – administrative, politique et militaire – des villes est fondamentale, car celles-ci ne sauraient être traitées seulement en tant que grands habitats groupés ou comme des centres d'échanges commerciaux.

Pendant toute l'époque impériale, l'influence de Brindisi s'étend sans conteste sur la Piana di Brindisi, jusqu'à inclure Oria, s'arrêtant au SE sur une ligne idéale Squinzano-Trepuzzi qui sépare les territoires *Brundisinus* et *Lyppiensis*, dont les orientations principales sont aisément différenciables⁸⁰⁵. Il est plus difficile, en revanche, de délimiter les confins vers Tarente, faute de sources et de données de terrain suffisamment étayées. En tout état de cause, l'influence de Tarente semble prépondérante sur le versant ionien au minimum jusqu'à Torre dell'Ovo voire plus à l'est, jusqu'à Madonna dell'Alto Mare si ce n'est jusqu'au Chitro⁸⁰⁶. Du reste, ces hésitations des chercheurs pourraient refléter un état de fait : la plaine littorale, encore assez vaste à Torricella et qui va ensuite en se restreignant vers l'est, a pu faire l'objet d'un conflit de longue durée entre les Grecs de Tarente et les indigènes, jusqu'à créer les conditions durables d'un conflit spatial entre Tarente et Oria, que l'on retrouvera au bas Moyen Âge. En effet, avec la désintégration du pôle Manduria-"li Castelli", au plus tard au II^e siècle av. n.è.⁸⁰⁷, Oria pourrait avoir disposé d'un espace propre comprenant la vaste plaine qui s'ouvre à ses pieds vers le sud, jusqu'au

⁸⁰³ *Liber coloniarum*, II, 4, p. 18 : « *Ciuitates autem hae sunt : Brundisinus ager. Pro aestimio ubertatis est diuisus ; cetera in saltibus sunt adsignata. Diuiduntur sicut supra legitur prouinciam esse diuisam. Botontinus, Caelinus, Genusinus, Ignatinus, Lyppiensis, Metapontinus, Orianus, Rubustinus, Rodinus, Tarentinus, Barinus, Uritanus, Ydrontinus. Ea lege et finitione finiuntur qua supra diximus* ». Sur la distinction entre *Uria* en Apulie et *Uria* en Calabre, voir *Liber coloniarum*, p. 44, n. 300.

⁸⁰⁴ Sur les concepts d'aire (espace topographique, divisible, qui renvoie à la continuité et à la contiguïté), de territoire (un idéal-type de l'aire) et de réseau (un espace topologique), voir LUSSAULT, *L'homme spatial*, p. 106-107, 131-133.

⁸⁰⁵ APROSIO, *Archeologia dei paesaggi*, p. 101-103 ; DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 29.

⁸⁰⁶ Ici, la *Colonia Neptunia* doit avoir récupéré l'emprise de la *chôra* tarentine d'avant l'annexion romaine. Sur les limites orientales de la *chôra* vers les Messapiens, on a déjà commenté les différentes positions de la littérature spécialisée qui hésite entre une ligne S. Marzano-Torre dell'Ovo et une ligne plus avancée sur le littoral qui annexerait à Tarente le littoral jusqu'à l'embouchure du Chitro. Pour une reprise générale de la question, voir GUAITOLI, *Il territorio*, p. 243.

⁸⁰⁷ Nul doute qu'après cet horizon chronologique le fossé messapien creusé entre Oria et Manduria ainsi que la "Specchia Schiavoni" toute proche et le *paretone* qui lui est parfaitement isocline ne soient destitués de toute fonction liminaire. Le toponyme « *Parete Grosso del feudo di Casalnuovo* » est attesté dans des actes notariés de 1562. La fonction de barrière entre Manduria et Oria semble être ultérieurement confirmée par le fait que ce *paretone* aurait relié les trois *specchie* "d'Oria", "Specchione" (Manduria) et "Specchione" (Francavilla Fontana).

littoral, héritant du problème de régler le rapport de force avec le pôle tarentin. En réalité, c'est dans la mesure où cet espace apparaît marginalisé dans l'optique centripète des deux cités principales qu'Oria peut exercer ici sa fonction polarisatrice, remplissant ainsi le vide laissé par la disparition de Manduria⁸⁰⁸.

L'hypothèse la plus communément acceptée consiste alors à identifier la limite entre Tarente et Brindisi avec celle des diocèses médiévaux de Tarente et d'Oria/Brindisi⁸⁰⁹ (**doc. 138**). La difficulté est accrue car on ne sait pas bien quoi faire d'Oria : si la cité perd beaucoup d'importance avec la création de la colonie de Brindisi, elle doit garder un territoire propre (*ager Uritanus*) et même, pour Douwe Yntema, être érigée en *municipium*⁸¹⁰.

En revanche, au moment où Procope décrit *Brundisium* comme une ville en décadence, aux remparts en ruine, incapable de se défendre face aux forces ostrogothes, il est plausible que la position stratégique d'Oria – loin des littoraux, exploitant un site facilement défendable, dans un contexte nouvellement centré sur des logiques locales plutôt que sur le grand monde méditerranéen – augmente son rang par rapport à Brindisi. La conclusion de ce processus sera, à partir du début du IX^e siècle, au plus tard, la translation du siège épiscopal, comme on le verra par la suite.

En définitive, on peut avancer sans trop de risques l'hypothèse d'une organisation spatiale tardo-antique dans le Salento septentrional en évolution vers un réseau tripolaire. À la bipartition antique de cet espace entre Tarente et Brindisi succède maintenant une tripartition, avec Oria, qui revient au centre du jeu, retrouvant une situation en quelque sorte similaire à celle précédant la conquête romaine. Équidistante de Tarente et de Brindisi ainsi que de Lecce, autre pôle important de la *Calabria* romaine, Oria imprime sa marque sur le territoire situé au sud et profite de la perte de vitesse de Brindisi pour s'imposer sans doute également sur son versant oriental, le long de l'axe routier qui la relie à Lecce et qui prend maintenant plus d'importance que la voie Appienne. Bientôt, les évolutions politiques du secteur en feront le principal interlocuteur du pouvoir impérial constantinopolitain, à l'ouest d'Otrante.

⁸⁰⁸ Voir aussi, pour des positions similaires, DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 37-44.

⁸⁰⁹ APROSIO, *Archeologia dei paesaggi*, p. 103.

⁸¹⁰ YNTEMA, *In Search*, p. 215-216.

8.2 Au premier Moyen Âge. Nouveaux centres, nouvelles marges et nouvelles limites

8.2.1 Ressources et aires de production. Et le semis du peuplement ?

Partout dans le Salento, la lecture historique des paysages par le ramassage d'artefacts en prospection devient très difficile au-delà du VI^e siècle, voire impossible après le premier quart du VII^e siècle, quand la présence de sigillée claire D atteste encore une relative vitalité des échanges à Otrante. En l'état actuel de la recherche archéologique sur le premier Moyen Âge, le VII^e siècle reste sans conteste la phase la plus évanescence : à la disparition des anciens fossiles directeurs succède, du moins en apparence, le silence le plus complet tant des sources écrites que de la culture matérielle⁸¹¹.

Il est hautement probable que la conquête de la région de la part des Longobards de Bénévent l'ait coupée durablement des circuits qui continuaient de l'alimenter tant qu'elle était encore intégrée à la sphère politique romano-orientale. À ce propos, il a été affirmé que la disparition de ces produits, non simultanée dans les différentes régions de la Péninsule, pourrait bien refléter l'avancée des Longobards, ces derniers n'ayant pas les mêmes facilités ou besoins d'approvisionnement que les Byzantins⁸¹². Par ailleurs, les sources écrites sont suffisamment concordantes, dans la première moitié du VII^e siècle, dans l'affirmation de l'aspect catastrophique de l'avancée longobarde, accompagnée par la vacation des sièges épiscopaux et/ou l'abandon tout court de plusieurs cités tardo-antiques, qui devaient certes se trouver dans un état de délitement avancé depuis au moins les guerres gothiques⁸¹³.

⁸¹¹ Voir, pour une synthèse récente et exhaustive des données sur le Salento, ARTHUR, *Per una carta archeologica*, p. 64.

⁸¹² Voir LEBOLE, *Il rapporto tra insediamento e cultura materiale*, p. 576-581.

⁸¹³ Grégoire le Grand, *Epistulae*, IX, 169, 200, 205, 206 ; *Id.*, *Dialogues*, t. II, l. III, 38/3, p. 430 : « *Nam depopolatae urbes, eversa castra, concrematae ecclesiae, destructa sunt monasteria virorum atque feminarum. Desolata ab hominibus praedia atque ab omni cultore destituta in solitudine vacat terra. Nullus hanc possessor inhabitat. Occupaverunt bestiae loca, quae prius multitudo hominum tenebat* ».

À l'échelle du Salento, cette obscurité a été percée avec la découverte dans les années 1990 d'ateliers de potier à Otrante⁸¹⁴. Ces artisans ont produit des amphores de transport, des amphores domestiques et des pots à cuire, fours portatifs et autres formes de céramique destinée à la cuisson des aliments à partir de la fin du VII^e siècle. Ces productions restent des indicateurs précieux jusqu'à la fin du premier millénaire⁸¹⁵. Ces fossiles directs ont fortement favorisé la reconnaissance des contextes alti-médiévaux au cours des fouilles menées depuis les années 1990 sur les villages médiévaux désertés et dans les petites agglomérations contemporaines du Salento méridional. Désormais, ces productions sont suffisamment bien répertoriées pour permettre une détection des occupations de cette période même en prospection mais la multiplication des recherches de surface dans toute la Pouille méridionale a fait émerger l'absence de telles productions au nord de Lecce.

Par conséquent – et sans oublier la dangérosité de *l'argumentum ex silentio* en archéologie, une discipline qui travaille sur des séries de données qui sont par définition incomplètes –, à partir de la fin du VII^e siècle on est en droit de dessiner deux aires économiques différentes, sur la base de la diffusion de ces productions otrantaises. D'un côté, le Salento méridional centré sur Otrante, siège du gouverneur de la *Calabria* byzantine⁸¹⁶. Ici, la production d'amphores de transport suggère l'exportation d'un surplus agroalimentaire produit dans l'arrière-pays que les analyses archéobotaniques de plus en plus nombreuses identifient avec une mise en valeur oléicole qui devient massive dans cette partie de la région dès le VI^e siècle⁸¹⁷. De l'autre côté, au nord de Lecce, l'absence complète de ces productions semble marquer la non-intégration du Salento central et septentrional à l'espace économique otrantais, sans que l'on puisse détecter d'autres flux commerciaux. La céramique d'Otrante constitue alors jusqu'au moins à la fin du IX^e siècle un marqueur territorial et culturel.

À l'occasion de mes propres prospections menées dans les années 1990 dans l'arrière-pays d'Otrante, il a été possible d'affirmer, sur la base de ces indicateurs, la continuité de six des douze établissements attestés au VI^e siècle pendant les deux siècles suivants, tandis qu'aucun nouvel établissement n'apparaissait avant le milieu du VIII^e siècle⁸¹⁸. De plus, en dépit de l'arrêt du chantier de construction de la monumentale

⁸¹⁴ ARTHUR *et al.*, *Fornaci altomedievali ad Otranto*.

⁸¹⁵ LEO IMPERIALE, *Struttura e tecnologia* ; *Id.*, *Otranto: cantiere Mitello*, p. 329-333 ; TINELLI, *Evoluzione e trasformazioni dell'anfora dipinta* ; ARTHUR *et al.*, *Fornaci altomedievali ad Otranto*, p. 116, fig. 11 ; LEO IMPERIALE, *Otranto : cantiere Mitello*, p. 335, fig. 4.

⁸¹⁶ BURGARELLA, *Le terre bizantine*, p. 431.

⁸¹⁷ ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 101-102 ; ARTHUR *et al.*, *Roads to recovery*, p. 3-4 ; DI RITA, MAGRI, *Holocene drought*, p. 301 ; ARTHUR, *Per una carta archeologica*, p. 70.

⁸¹⁸ STRANIERI, *Per una storia dell'insediamento*.

église des SS. Cosma e Damiano, l'occupation reprend dès le VII^e siècle sur le site de "le Centoport" pour se poursuivre tout au long du haut Moyen Âge sous la forme d'un petit monastère fortifié⁸¹⁹. Enfin, au tournant du siècle, de nouvelles formes d'habitat voient le jour, sur des sites qui n'avaient pas été occupés auparavant.

En particulier, il a été récemment fouillé près d'Otrante (lieu-dit "Pagliarone", Laghi Alimini) un site doté d'une enceinte rustique et de plusieurs silos à blé, centré sur une église hypogée et les vestiges d'un édifice de culte épygée datant au plus tard du XIII^e siècle. Après la découverte en prospection d'une monnaie d'Héraclius (627-629), la fouille menée en 2010 a attesté des indices d'occupation à partir des VIII^e-IX^e siècles. L'échantillon archéobotanique atteste en outre une destination massive des terres alentours à l'oléiculture à partir du VIII^e siècle. Paul Arthur a interprété cet établissement comme un site castral qui réorganise en termes défensifs un vaste territoire rural⁸²⁰.

De même, les fouilles menées à Supersano (lieu-dit "Scorpo", Bosco di Belvedere) ont identifié des habitations très frustes (des fonds de cabanes) datant du VII^e siècle. Surtout, grâce à l'intégration massive de protocoles de recherche archéobiologiques, on y a découvert des indices fiables sur l'économie locale. Il apparaît alors que ces sols hydromorphes, aux pieds de la Serra di Supersano, sont occupés par des formations de bois méditerranéen dans lesquelles paissent des suidés. En revanche, sur le plateau calcaire de la Serra, le maquis bas est livré au pâturage ovi-capriné. De plus, la fouille d'un puits rempli entre le VII^e et le VIII^e siècle a mené à la découverte d'indices fiables de viticulture (ce qui est une véritable « exclusivité » pour cette période⁸²¹) et d'oléiculture⁸²².

Enfin, au fur et à mesure que la recherche avance, dans tout le Salento méridional, Paul Arthur voit se multiplier les indices d'occupation pour le très haut Moyen Âge sur des sites que les premières recherches dataient au plus tôt du XI^e ou du X^e siècle (Muro Leccese, Cannole, Cutrofiano, le territoire prospecté entre Lecce et S. Cataldo, etc.)⁸²³.

Si le VII^e siècle n'est donc plus entièrement obscur dans le Salento méridional, bien heureusement les choses ont changé également au nord de Lecce. En effet, la fouille du site de S. Pietro a Crepacore (Masseria le Torri, Torre S. Susanna), à partir des années 1980, a

⁸¹⁹ ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 101 ; ARTHUR, BRUNO (a cura di), *Il complesso*, p. 83-100, 232-234.

⁸²⁰ ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 101-102 ; ARTHUR *et al.*, *Roads to recovery*, p. 3-4 ; DI RITA, MAGRI, *Holocene drought*, p. 301 ; ARTHUR, *Per una carta archeologica*, p. 70.

⁸²¹ GRASSO, FIORENTINO, *Archeologia e storia della vite* ; CAPPELLINI *et al.*, *A multidisciplinary study*, p. 207.

⁸²² ARTHUR, *Il territorio di Supersano* ; ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 101-103 ; ARTHUR *et al.*, *L'insediamento in Loc. Scorpo* ; ARTHUR *et al.*, *Roads to recovery*, p. 6.

⁸²³ ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 101 ; ARTHUR *et al.*, *Roads to recovery*, p. 4 ; ARTHUR, *Verso un modellamento*, p. 218 ; ARTHUR, *Per una carta archeologica*, p. 65-69.

permis de comprendre l'évolution des lieux à partir de l'Âge du bronze. À partir des II^e-I^{er} siècles av. n.è., le site est concerné par la présence d'un important établissement rural. Plus tard, ses structures, établies sur la directrice Oria-*Lupiae* dont on a dit l'importance croissante au Bas-Empire, seront réemployées pour la construction d'une église⁸²⁴. Derrière et devant ce bâtiment religieux a été fouillé un petit cimetière de 14 sépultures ainsi qu'un puits. Les sépultures sont des simples fosses creusées dans le banc calcarénitique, en coffre ou en pleine terre ou encore en sarcophage de calcaire. Les inhumations sont accompagnées par des dépôts funéraires qui comprennent des lames de couteau en fer, des bouteilles en verre, des boucles d'oreille en argent. Ce mobilier est attribué sans hésitation par les fouilleurs au VII^e siècle, grâce aux nombreuses comparaisons possibles partout en Pouille et en Italie méridionale⁸²⁵. Il témoigne du statut social élevé des individus inhumés. Certaines sépultures portent des symboles gravés ou incisés qui fournissent entre autres des éléments d'onomastique et qui ont livré des inscriptions avec d'importantes affinités techniques, graphiques et formulaires avec la documentation de Monte S. Angelo et de S. Maria di Trani, tous datables à l'intérieur du VII^e siècle, au plus tard dans les premières années du siècle suivant⁸²⁶.

Surtout, les analyses ostéologiques sont venues fournir ici le premier et unique cas de possible attribution culturelle, voire ethnique, pour un cimetière du VII^e siècle en Pouille méridionale⁸²⁷. En effet, pour les anthropologues qui ont étudié ce site, les caractéristiques morphométriques de l'écrasante majorité des individus étudiés renvoient aux populations celtiques ou germaniques étudiées dans différentes nécropoles d'Europe

⁸²⁴ COCCHIARO, *Mesagne (Brindisi)*; LAVERMICOCCA, *Torre S. Susanna (Brindisi) (1987)*; EAD., *Torre S. Susanna (Brindisi) (1994)*; MARUGGI, *Torre S. S. (Brindisi)*.

⁸²⁵ En particulier, une fibule en argent à anneau ouvert ou « en omega » est amplement attestée des Gaules à la Pannonie depuis l'Antiquité tardive, puis en Italia centro-méridionale à partir de la fin du VI^e siècle (voir, pour la bibliographie spécialisée, MARUGGI, LAVERMICOCCA (a cura di), *Mesagne (Brindisi)* p. 54). À ce véritable marqueur de l'avancée longobarde vers le Sud de la Péninsule, vient s'ajouter le couple de boucles d'oreille en argent également répandu en Italie méridionale au tournant du VI^e siècle. Quant aux couteaux, ils accompagnent encore bien souvent les sépultures masculines tant longobardes que romaines.

⁸²⁶ Voir FELLE, *La documentazione epigrafica*, p. 56-65. Les sarcophages 7/93, 8/93 e 11/93 sont caractérisés par des éléments d'onomastique. En particulier, la tombe 7/93 – certainement une sépulture privilégiée, car elle est située dans l'axe de l'entrée de l'église – porte le nom « *Barbatus* ». L'auteur souligne que le culte de cet évêque bénédicte n'est pas très répandu et il semble limité à la seule période qui suit la mort de l'évêque en 680. Par ailleurs, en 1123, Constance, la femme de Bohémond de Tarente, fonde à Oria le monastère féminin de S. Barbato (voir LEPORÉ, *Oria e il suo territorio*, p. 48).

La sépulture 8/93 porte l'inscription « *a biba in d(e)o semp(er)* », dont on a proposé une intégration « *Anastasia biba in deo semper* » (FELLE, *La documentazione epigrafica*, p. 65-69; FELLE, *La documentazione epigrafica latina*, p. 617-619). Les formules « *biba in deo* » et « *biba in pace* » ont été longtemps considérées caractéristiques des contextes funéraires germaniques mais elles apparaissent dès le III^e siècle dans les catacombes romaines : à ce sujet, voir FELLE, *La documentazione epigrafica latina*, p. 612-613; CARLETTI, *Iscrizioni murali*; D'ANGELA, VOLPE, *Aspetti storici e archeologici*, p. 300-309 et CAMPESE SIMONE, *Iscrizioni funerarie cristiane*; *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie (DACL)*, s.v. « *Vivas in* ».

⁸²⁷ SUBLIMI SAPONETTI, *I dati antropologici*, pp. 66-72.

centrale : le crâne allongé, le nez étroit, la taille grande voire très grande. En outre, les marqueurs musculaires suggèrent que ces individus se consacraient aux armes et montaient à cheval, tout en étant bien nourris (protéines animales et sucres). Tout cela confirme l'impression tirée du mobilier et de certaines inscriptions, qualifiant un groupe humain non autochtone et de statut social important. Il est à souligner que de telles découvertes sont relativement plus fréquentes dans la Pouille septentrionale et dans d'autres régions où le peuplement longobard a été plus intensif⁸²⁸ : le petit cimetière de "Crepacore" constitue, en revanche, une nouveauté absolue en Pouille centro-méridionale⁸²⁹.

La construction de l'église pourrait elle-même remonter au VII^e siècle, d'après l'étude des caractères architecturaux, l'analyse iconographique des fresques les plus anciennes et l'étude des inscriptions qui les accompagnent⁸³⁰. En particulier, si l'identification du commanditaire avec un fonctionnaire byzantin de haut rang qui serait représenté dans le grand panneau votif de la seconde travée et la datation proposées par Michel Berger et André Jacob sont justes, il faudrait situer la construction de l'église entre la fin de la guerre gothique et l'expédition de Constant II (663-668)⁸³¹. Le groupe auquel appartiennent les inhumés pourrait donc correspondre soit à des soldats byzantins d'origine germanique soit à des Longobards qui se seraient installés dans ce fortin suite à la conquête de Tarente, Brindisi et de la « *latissima regio* » située entre les deux cités opérée par le duc de Bénévent Romuald II⁸³². Plus tard, l'église est agrandie, sans doute dans les années qui suivent immédiatement la reconquête byzantine (873-880), quand Marina Falla Castelfranchi⁸³³ pense qu'elle a bénéficié de l'intervention du protospaithaire Gaideris, l'ancien prince de Bénévent auquel la nouvelle administration byzantine a assigné la cité d'Oria à partir de 885⁸³⁴.

⁸²⁸ Sur l'éventuelle connotation ethnique des dépôts funéraires et des ossements découverts dans les cimetières ruraux et urbains des VI^e-VII^e siècles dans le nord de la Pouille et dans le reste de la Péninsule, voir D'ANGELA, VOLPE, *Aspetti storici e archeologici*. Voir aussi VALENTI, *I villaggi altomedievali*, p. 39-41.

⁸²⁹ VALENTI, *I villaggi altomedievali*, p. 39-41. L'auteur de cet article rappelle, en revanche, que deux sépultures datant des VI^e-VII^e siècles fouillées dans le nord de la région, à Canosa (Bari) et à Herdonia (Foggia), ont livré des individus aux « *caratteristiche mongoliche* ».

⁸³⁰ D'ANDRIA, *Forme rustiche* ; BERGER, JACOB, *Des peintures préiconoclastes*, avec une discussion très fouillée de la littérature antérieure. Voir aussi LAVERMICOCCA, *Il monumento e gli affreschi* ; FALLA CASTELFRANCHI, *La chiesa di San Pietro di Crepacore*.

⁸³¹ « *His diebus Constantinus augustus, qui et Constans est appellatus, Italiam a Langobardorum manu eruere cupiens, Constantinopolim egressus ... Tarentum applicuit* » (Pauli Diac. *Hist. Lang.* V, 6). Voir VON FALKENHAUSEN, *I Bizantini in Italia*, p. 29-30 ; CORSI, *La spedizione*.

⁸³² Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, VI, 1.

⁸³³ FALLA CASTELFRANCHI, *La chiesa di San Pietro di Crepacore*, p. 156. Pour l'auteur, d'ailleurs, le premier cycle pictural remonte entièrement à la fin du IX^e siècle, ce qui l'amène à proposer une identification du commanditaire avec Gaideris lui-même.

⁸³⁴ MARTIN, *La Pouille*, p. 697.

De plus, les résultats des sondages menés sur le *paretone* de Sava ont jeté une nouvelle lumière sur l'utilisation du sol dans cette période cruciale du premier Moyen Âge. Ici, dans un contexte éloigné de tout habitat, les déterminations archéobotaniques couplées à plusieurs datations 14C montrent le passage, à partir des VII^e-VIII^e siècles, d'un paysage de maquis bas surpâturé à un bois méditerranéen adulte (§ 5.3). Comme à Supersano, donc, à cette période, on assiste à une déprise agricole qui n'équivaut toutefois pas à un abandon ou à une chute démographique : si la fouille a détecté des signaux d'occupation bien visibles à Supersano, mes prospections suggèrent une présence humaine continue à "Madonna di Pasano" et à "Masseria Agliano", à moins d'1 km du tronçon de *paretone* qui a été fouillé. Partant, la possibilité de suggérer l'existence et la fonction des sites d'occupation à partir de la connaissance des ressources proches autour du site est en passe de devenir une réalité pour l'étude du premier Moyen Âge dans le Salento⁸³⁵.

Une importance accrue de l'élevage comme activité centrale dans les campagnes du Salento septentrional n'aurait rien d'absurde, compte tenu des besoins d'une économie fermée et de la vocation ancienne de ces territoires, que j'ai soulignée plus haut en référence aux sources grecques et romaines, par exemple, qui parlent volontiers des produits issus de l'élevage en Pouille, puis également de la tendance relevée pour l'époque tardo-antique. Par ailleurs, une telle activité ne saurait être regardée comme une régression tout court, d'autant qu'à l'échelle européenne de nombreuses enquêtes archéobiologiques suggèrent une amélioration zootechnique aux VI^e-VII^e siècles, par exemple dans le Nord de la France, où la diminution du gabarit est accompagnée par une hausse de la robustesse du bétail, qui n'a rien à voir avec l'image misérabiliste autrefois livrée par Marc Bloch et Georges Duby sur la base des textes. De plus, la diffusion des pré-bois, de la pâture extensive en sous-bois, devient fréquente en Italie au haut Moyen Âge, ce qui a été interprété par Marie-Pierre Ruas comme un signe d'exploitation rationnelle des ressources sylvicoles et certainement pas comme un retour à une économie primitive⁸³⁶. Enfin, dans un autre contexte, Jacques Lefort et Michel Kaplan ont démontré à quel point les données relativement nombreuses sur la Macédoine orientale et la Galatie des VI^e-VII^e siècles dessinent un dense réseau de petits villages qui comptent quelques dizaines de feux et qui coexistent avec « l'existence de terres inexploitées, parce que inexploitable autrement que pour le parcours des ovins ou caprins, aux limites des finages »⁸³⁷.

⁸³⁵ Théorisé dès les années 1970 par Claudio Vita Finzi et Eric S. Higgs (HIGGS, VITA FINZI, *Prehistoric economies*), le modèle, d'abord théorique, dit « *Site catchment analysis* » a été étendu par la suite à l'entière zone d'exploitation telle qu'elle est indiquée par les données réelles. Ces études pionnières ont abouti au début du nouveau millénaire à la formulation d'une *Environmental archaeology* qui a trouvé en Italie un terrain d'application privilégié : voir EVANS, O'CONNOR, *Environmental Archaeology*.

⁸³⁶ RUAS, *Prés, prairies, pâtures*, p. 24, 32-34.

⁸³⁷ KAPLAN, *Les hommes et la terre*, p. 127.

C'est toujours au VII^e siècle que remontent les sépultures les plus anciennes fouillées à S. Pietro Mandurino, à l'intérieur de l'enceinte messapienne de Manduria (**doc. 131 - EA 195**) et près de Masseria Casa Rossa (S. Marzano) (**doc. 131 - EA 8**). La vitalité économique et un lien non entièrement rompu avec la circulation commerciale méditerranéenne semblent, par ailleurs, attestés par le fait que le territoire mandurien a livré par le passé au moins six monnaies byzantines comprises entre les empereurs Héraclius (610-641) et Philippicos (711-713) (**doc. 131 - EA 274**)⁸³⁸, ainsi que des lampes à huile datant du VII^e siècle (**doc. 131 - EA 273**). Quant au petit établissement dont quelques sépultures ont été fouillées par la SBAP en 2004-2009 à S. Pietro in Bevagna (**doc. 131 - EA 216**), les signes d'occupation les plus anciens remontent désormais au VIII^e siècle.

Certes, tout cela ne représente que cinq occupations sur une étendue de 400 km². Pourtant, on peut affirmer sur la base de ces indices que de "Camarda" (Sava) à S. Pietro in Bevagna on continue d'exploiter au premier Moyen Âge les ressources naturelles (maquis, marais, sel ?) tandis que l'occupation certaine de *Mandurinum* et "Masseria Casa Rossa" ainsi que celle, probable, de "Masseria Agliano" et "Madonna di Pasano" devraient être liées à des productions agricoles dont la nature nous échappe entièrement pour l'instant. Remarquons également que, même en présence d'une série de données aussi limitée, la tendance apparaît identique à celle qu'on observe dans l'arrière-pays d'Otrante et plus généralement dans le Salento méridional : le réseau d'habitat hérité de l'Antiquité tardive résiste globalement et seul le site de Masseria Casa Rossa représente une nouveauté du premier Moyen Âge⁸³⁹.

Enfin, à ces éléments d'information réelle, il faut ajouter la « présomption d'occupation » pour un certain nombre de sites dont l'occupation est attestée jusqu'au VI^e siècle puis à partir des X^e-XI^e siècles. C'est la situation de "Madonna di Pasano" mais, plus généralement, c'est aussi la plus fréquente dans les fouilles et les prospections menées dans le Salento méridional depuis 1992. Que ce soit à *Apigliano* (Martano – Lecce) ou à *Quattro Macine* (Giuggianello – Lecce), les fouilles ont systématiquement montré

⁸³⁸ La monnaie reste, de toute manière, très rare dans le Salento médiéval avant la reconquête opérée par Basile I^{er} (voir aussi ARTHUR, *Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo*) et les quelques attestations venant de Manduria peuvent tout à fait être considérées comme une « monnaie de réserve » plutôt que comme un signe de vitalité commerciale (merci à Vivien Prigent pour ces observations). Voir aussi MARTIN, *Les échanges monétaires*.

⁸³⁹ ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*. Voir aussi ARTHUR *et al.*, « *Masseria Quattro Macine* » ; ARTHUR, *Un casale medioevale* ; *ID.*, *Eastern Mediterranean* ; *ID.*, *Da Apigliano a Martano* ; *ID.*, *Grubenhäuser* ; *ID.*, *Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo* ; *ID.*, *Villages, Communities* ; ARTHUR, GRAVILI, *Approcci* ; GRAVILI, *Un sistema per l'analisi*.

l'occupation à partir du milieu du VIII^e siècle de sites qui n'émergeaient des prospections et des textes qu'au bas Moyen Âge⁸⁴⁰.

Certes, il n'est pas aisé de choisir entre le scénario de la continuité et celui de la réoccupation, quand on doit compter avec une documentation qui est encore très lacunaire⁸⁴¹. Néanmoins, à chaque fois que des enquêtes approfondies ont pu être menées, il est apparu assez clairement que si rupture il y a, elle est courte, se résumant à la seconde moitié du VI^e siècle, après les ravages de la guerre gothique (néanmoins limités dans le Salento) et aux premiers moments de la conquête longobarde. Puis, dès la fin du VII^e siècle, on voit poindre de nouvelles formes d'habitat et d'exploitation des ressources⁸⁴². En guise de conclusion intermédiaire, il semble donc possible d'affirmer que la plupart des occupations tardo-antiques continuent, qu'un petit nombre d'entre elles sont abandonnées et que la naissance d'un nouvel habitat sur des terroirs non exploités à l'époque romaine est rare pendant tout le VII^e siècle et la première moitié du suivant mais, en raison même de cette rareté, très significative.

Dès lors, l'étude de cas apulien peut utilement contribuer au débat qui divise depuis plus de trente ans les médiévistes italiens autour de la dialectique continuité/discontinuité entre l'habitat tardo-antique et l'habitat alti-médiéval. Rappelons que, d'un côté, Pierre Toubert, Cristina La Rocca ou encore Chris Wickham ont prôné une longue continuité de l'habitat tardo-romain qui n'aurait été rompue qu'avec la formation du village fortifié (*incastellamento*) aux X^e-XI^e siècles. De l'autre côté, Bryan Ward Perkins, Richard Hodges et Davis Whitehouse ainsi que Gian Pietro Brogiolo partagent une vision plutôt discontinuiste (les données nouvelles que livre l'archéologie à partir des années 1980 montrent plutôt un déclin des sites datables à partir de la moyenne époque impériale)⁸⁴³.

Or, si pour les villes on compte un certain nombre d'abandons tandis que celles qui survivent sont toujours plus pauvres qu'à l'époque romaine, pour l'habitat rural le tableau est plus nuancé. Nul doute que la disparition des produits d'importation n'atteste un repli sur une économie autarcique, fermée sur elle-même. Néanmoins, les résultats des fouilles et des prospections qui se multiplient en Pouille méridionale nous incitent à prendre volontiers position aux côtés des continuistes. Il est vrai qu'ici, comme partout en Italie péninsulaire, apparaissent au VII^e siècle des *castra* ou autres sites dont la fonction

⁸⁴⁰ ARTHUR, *Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo*.

⁸⁴¹ L'hypothèse de l'abandon suivi parfois par une réoccupation au bas Moyen Âge a été longtemps prédominante en raison du paradigme de la catastrophe gréco-gothique et du silence des sources écrites. En revanche, la multiplication des fouilles tend à nuancer fortement cette image : voir, entre autres, ARTHUR, *Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo* ; MOLINARI, *Il popolamento rurale in Sicilia*, p. 368-369.

⁸⁴² ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 101.

⁸⁴³ WARD PERKINS, *Continuists, catastrophists, and the towns* ; FRANCOVICH, HODGES, *Villa to Village*, p. 11-30 ; WICKHAM, *Early Medieval Archaeology in Italy*.

primordiale peut-être liée à des impératifs de contrôle du territoire, ce qui constitue une rupture par rapport à l'Antiquité : tel est le cas de "Crepacore" et sans doute également du site d' "Alimini-Pagliarone".

Néanmoins, il est tout aussi vrai, qu'en Pouille méridionale la grande majorité des occupations tardo-antiques continuent, sous la forme d'un réseau de petits habitats dispersés tandis qu'un nouveau réseau d'habitats ruraux ne se profile qu'à partir du milieu du VIII^e siècle. Au contraire, en Toscane, sans doute la région la mieux étudiée pour cette période, Marco Valenti parle d'un changement radical qui se produit après 600⁸⁴⁴, avec la disparition des *villae* tardo-antiques, un appauvrissement des techniques de construction et un essaimage de maisons isolées, qui annoncent déjà un nouveau type d'habitat, le village groupé, qui mûrit au cours du VIII^e siècle. Surtout, les fouilles toscanes montrent que cette période ne vit pas une baisse démographique spectaculaire : au contraire, le rapport des paysans et des pouvoirs à la terre se déploie selon de nouvelles modalités et crée les conditions de la naissance du village médiéval⁸⁴⁵. C'est un nouveau modèle d'économie rurale, dominée par l'élevage de suidés et d'ovi-caprinés, l'exploitation systématique de l'*incultum*, la réduction des cultures céréalières à la pure satisfaction des nécessités locales qui s'impose et se révèle gagnant vers la fin du millénaire⁸⁴⁶.

Je dirais alors que l'on assiste au premier Moyen Âge à deux phénomènes parallèles : d'un côté, l'habitat rural tardo-antique reste en place, sans doute dans ses formes les plus modestes (*vici*) ; de l'autre côté, au VII^e siècle l'on constate l'apparition de nouveaux sites à vocation exclusivement ou également castrale, dans un contexte d'insécurité endémique. Par ailleurs, les recherches apuliennes nous invitent aussi à nous démarquer de l'opposition sans doute trop automatique « villa romaine »/« village médiéval »⁸⁴⁷. En réalité, un grand nombre d'occupations d'époque antique sont très probablement des villages (*vici*) et non des *villae*. De plus, ces *vici* apparaissent maintenant comme une forme normale d'occupation du sol également au premier Moyen Âge⁸⁴⁸.

La question de savoir quelle est la structure sociale de ces communautés est, en revanche, plus complexe. Si Chris Wickham peut s'appuyer sur une base d'informations désormais très large pour parler de paysans libres ou tenants dans l'Italie de la fin de l'Antiquité⁸⁴⁹, rien de tel n'est possible pour les deux siècles qui suivent. Il n'en demeure

⁸⁴⁴ VALENTI, *I villaggi altomedievali*.

⁸⁴⁵ FRANCOVICH, HODGES, *Villa to Village*, p. 11-30 ; VALENTI, *La formazione* ; ID., *I villaggi altomedievali* ; ID., *Villaggi e comunità*.

⁸⁴⁶ Voir BROGIOLO, *Risultati e prospettive*.

⁸⁴⁷ ARTHUR, *From Vicus to Village*.

⁸⁴⁸ Voir ARTHUR, *Villages, Communities* ; ZADORA-RIO, *Habitat et territoires*, p. 74.

⁸⁴⁹ WICKHAM, *Early Medieval Archaeology in Italy*.

pas moins que le paradigme de l'« habitat rupestre »⁸⁵⁰ comme forme dominante de l'habitat rural au premier Moyen Âge en Pouille méridionale est aussi faux que l'est celui des « moines défricheurs » dans une grande partie de l'Europe⁸⁵¹. Cette idée a nourri le paradigme – contre lequel je m'inscris également en faux – de la « naissance » du village au tournant du millénaire, sur lequel je reviendrai plus tard.

En réalité, la forêt et le maquis dont nous constatons bien l'existence à Supersano ou à "Camarda" sont des écosystèmes exploités rationnellement afin de produire viande, lait et laine pour les besoins locaux. Il semblerait alors que le premier Moyen Âge inaugure une utilisation collective de la forêt qui restera une constante des siècles suivants, tant que les seigneurs n'auront réussi à se réserver des parties de plus en plus importantes de ces ressources. D'autre part, la continuité substantielle de l'habitat rural tardo-antique sur les mêmes sites est un indice indirect d'une continuité d'exploitation de certains terroirs qui contredit l'image d'une déprise agraire complète. Au début du Moyen Âge, le changement de nature ou de résidence de l'aristocratie latifundiaire – qui avait jusque-là encadré la paysannerie et structuré l'habitat rural – a sans doute laissé libres les paysans de gérer les ressources agraires à leur guise. À l'évidence, l'élargissement progressif d'une archéologie « *sitocentrica* »⁸⁵² vers une archéologie globale des paysages – une tendance dans laquelle mon projet s'est inscrit sans hésitation – est en passe de changer considérablement notre vision du peuplement alti-médiéval. Une telle archéologie permet pour la première fois d'appréhender la fluctuation de l'habitat à l'intérieur d'un bassin démographique et productif : la fin d'un site ne signifie plus l'abandon d'un territoire, pour peu que l'on puisse documenter des activités d'exploitation des ressources dans ce même espace⁸⁵³.

Enfin, comme l'affirme Paul Arthur, sur la base de 25 ans d'expérience directe sur le terrain salentin, plusieurs indices suggèrent qu'au début du Moyen Âge domine dans de larges secteurs un habitat dispersé, forcément plus difficile à détecter, car il cumule la petite taille et la pauvreté ou du moins la non-standardisation de la culture matérielle. Or, une archéologie de la petite ferme isolée alti-médiévale reste entièrement à faire⁸⁵⁴. Un tel scénario a été, en particulier, vérifié en fouille tant à *Quattro Macine* qu'à *Apigliano* : dans les deux cas, le village groupé, qui apparaît clairement au IX^e siècle, se développe à partir d'indices plus faibles qui peuvent indiquer la présence d'une voire plusieurs fermes isolées

⁸⁵⁰ Je reviendrai sur cette représentation des « siècles obscurs » du premier Moyen Âge en Pouille dans le dernier chapitre de cet ouvrage.

⁸⁵¹ CHALVET, *Une histoire de la forêt*, p. 8.

⁸⁵² STAGNO, *Archeologia rurale* ; CORSI, *Archeologia dei paesaggi*.

⁸⁵³ BROGIOLO *et al.* (a cura di), *Dopo la fine delle ville*, conclusions ; GENTILI, *L'organisation spatiale*.

⁸⁵⁴ ARTHUR, *Economic Expansion*, p. 391 ; *ID.*, *Per una carta archeologica*, p. 70.

depuis le VIII^e, sinon le VII^e siècle⁸⁵⁵. Dans le secteur « Oria sud », le site de S. Maria del Casale (Avetrana) (doc. 131 – EA 291) est un bon exemple qui pourrait illustrer ce scénario. Ces fermes sont trop petites pour intégrer une quelconque économie de marché et visent l'autosuffisance. En revanche, quand elles se groupent, un siècle plus tard, c'est en réponse, sans doute, à une nouvelle demande de produits agricoles venant de l'extérieur, ce qui les réintègre à une économie plus large et explique la réouverture de circuits d'importations de mobilier, d'espèces monétaires et de techniques⁸⁵⁶.

8.2.2 Connexions, polarisation et flux d'activité

Notre vision de ce premier Moyen Âge, classiquement considéré comme très obscur, a considérablement changé. La Pouille a été atteinte avec retard, à partir des années 1990, par le mouvement de diffusion des recherches archéologiques sur le haut Moyen Âge qui avait touché d'abord les régions de Venise, Milan et Ravenne, la Ligurie, la Toscane, Rome et Naples. Dès 1999, Chris Wickham pouvait affirmer que, pour le haut Moyen Âge, l'Italie était devenue le pays le plus fouillé de l'ancien Empire romain, à l'exception de la Grande-Bretagne, de la région rhénane et de la Jordanie⁸⁵⁷.

Même si les habitats restent peu caractérisables, la disparition quasi complète des productions céramiques africaines et orientales – qui représentaient des flux commerciaux et des routes maritimes contrôlés par Byzance – et des monnaies byzantines (voire de la monnaie tout court) attestent sans doute possible un changement économique radical et la mise en place d'une économie autarcique. En revanche, ces arguments ne peuvent être utilisés pour affirmer l'exclusion de la région de l'aire économique byzantine : le récent bilan proposé par Angelica Degasperi sur la circulation monétaire en Pouille méridionale aux VI^e-VIII^e siècles, tout en confirmant la raréfaction numérique des attestations monétaires (33 monnaies seulement dans le Salento au VI^e siècle et 23 sur les deux siècles suivants), apporte un éclairage géographique intéressant. En effet, au VI^e siècle, les émissions byzantines sont attestées partout dans le Salento, avec des concentrations notables à Manduria, Brindisi et Otrante, tandis que les monnaies ostrogothes et vandales ne se retrouvent que sur le versant adriatique. À partir du siècle suivant, les seules monnaies présentes en Pouille méridionale sont les émissions byzantines⁸⁵⁸, qui se concentrent à Brindisi, Otrante, Manduria et Latiano (Brindisi) et sont composées de

⁸⁵⁵ ARTHUR, *Un casale medievale*, p. 168 ; ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 104 ; ARTHUR, *Verso un modellamento*, p. 215.

⁸⁵⁶ ARTHUR, *Apigliano tra passato e futuro*, p. 11.

⁸⁵⁷ WICKHAM, *Early Medieval Archaeology in Italy*.

⁸⁵⁸ Pour une vision générale des trois aires monétaires auxquelles émerge l'Italie méridionale au haut Moyen Âge, voir MARTIN, *Les échanges monétaires*.

manière croissante par des pièces d'or. Pendant deux siècles, aucune autre monnaie ne circule sur ce territoire dans lequel la monnaie byzantine reprendra à circuler plus abondamment immédiatement après la reconquête⁸⁵⁹.

Ainsi, la Pouille méridionale, bien qu'annexée largement au duché de Bénévent, à l'exception de l'enclave otrantaise, continue de se situer plutôt dans l'aire économique byzantine. Dans ce « moment de bascule » fixé par Wickham au milieu du VI^e siècle pour la plupart de la Péninsule, cette région s'assimile alors davantage à celles de Rome, Naples et aux quelques autres régions restées sous contrôle byzantin qu'à l'Italie longobarde.

Dans le secteur « Oria sud », les rares indices de peuplement disponibles pour les VII^e-VIII^e siècles se disposent exactement sur les mêmes axes nord-sud qui ont été commentés pour la période tardo-antique. Même le site de "Masseria Casa Rossa", qui représente la seule nouveauté de cette période, se dispose sur l'un de ces axes, le plus occidental, quittant la liaison Tarente-Oria pour relier le littoral vers Monacizzo, en passant par "Masseria Agliano" et "Madonna di Pasano". La position absolument marginale de notre secteur par rapport à la liaison Tarente-Oria reste donc une autre constante qui dessine une continuité substantielle avec les réseaux et les flux d'époque antique.

Sans méconnaître les problèmes de tradition qui affectent la description de la voirie de la région fournie par l'Anonyme de Ravenne (670-700)⁸⁶⁰, on peut néanmoins souligner que l'axe principal qui traverse le secteur reste l'ancienne *via Salentina*⁸⁶¹ : *Manduris* est la seule étape mentionnée par le Ravennate entre *Neretum* et Tarente. À l'exclusion de ce lien de longue durée avec les pôles urbains du Salento ionien, le secteur « Oria sud » cherche, comme dans la phase précédente, à se connecter à l'axe régional principal qui reste la voie Appienne avec Brindisi, *Scamnum* (Mesagne), Oria et Tarente, tandis qu'encore une fois nulle mention n'est faite d'un itinéraire Oria-Lecce. Tout cela va dans le sens d'un premier Moyen Âge qui vit de l'héritage antique sans changer d'organisation spatiale : si la fonction des habitats et la nature des productions ne sont plus les mêmes, l'organisation

⁸⁵⁹ DEGASPERI, *Circolazione monetaria*, en particulier p. 111-112, 121.

⁸⁶⁰ Voir UGGERI, *La viabilità*, p. 155-163. L'Anonyme de Ravenne reprend des listes itinéraires qui remontent au IV^e siècle, avec des corrections et confusions qui rendent malaisée la tâche de ses interprètes. Plus tard, Guido de Pise, en reprenant l'Anonyme, reprendra encore cette voirie tardoantique, avec de nouvelles corrections et confusions.

⁸⁶¹ *Ravennatis Anonymi Cosmographia*, IV 31, 5-13 : « *Barium, Turris Cesaris, Diriam, Gnatia, Speluncas, Brendesium, Baletium, Lupia, Ydrontus, Minervium, Beretum, Mirtum, Baletium, Neretum, Manduris, Tarentum, Mesochorum* » ; *IBID.*, IV, 35, 25-40 : « *Item iuxta civitatem quem praediximus Butuntos est civitas que dicitur Celia, Ezetium, Norbe, Veneris, Lupitia, Subbuplacia, Blera, Silitum, Benusia, Ponte Aufidi, Aquilonia, Submurula. Item est civitas que dicitur Locu Pissandas, item Samnum, Urias, Anxia, Mesochoron. Grumentium, quae confinatur cum territorio civitatis quam superius nominavimus, Tarentine* » ; *IBID.*, V, 1, 25-32 : « *Barium, Turris Cesaris, Dixium, Ignatie, Speluncas, Brindice, Baletium, Lubias, Ydranto, Minerba, Veretum. Saletium, Neretum, Manduris, Tarantum* ».

ponctuelle et linéaire du réseau reste, en revanche, bien en place⁸⁶². Le principal changement souligné par les études spécialisées concernent les tracés littoraux, notamment celui de la *via Traiana* et de son prolongement (*Traiana Calabra*) jusqu'à Otrante, qui s'éloignent des côtes, préférant des itinéraires internes, sans doute à la fois pour éviter les marécages et pour relier les habitats, qui ont tendance à s'éloigner également des littoraux⁸⁶³.

Une question centrale pour cette époque porte sur la nature et l'importance de la liaison Tarente-Otrante par Oria et *Lupiae*. Nous avons déjà vu que cet axe, sans doute déjà messapien, prend une importance accrue dès l'Antiquité tardive, comme le montrent les nombreux et riches établissements ruraux connus à l'est d'Oria, tandis que les habitats le long de la voie Appienne déclinent et diminuent en nombre⁸⁶⁴. Or, le statut d'une telle voie au premier Moyen Âge mérite interrogation en raison des bouleversements politiques que subit la région dans le dernier quart du VII^e siècle. Sur le plan de l'occupation, on doit souligner la présence du site de "Crepacore" déjà évoqué, puis de "S. Miserino"⁸⁶⁵ et, enfin, des indices de fréquentation (foyers, nouveaux murs) à l'intérieur des thermes de la *villa* romaine de "Malvindi", encore restructurés au IV^e siècle⁸⁶⁶. En tout état de cause, la vitalité de cet axe routier au premier Moyen Âge ne saurait être mise en cause, compte tenu de la présence d'un certain nombre d'églises alti-médiévales, datées en général à partir du IX^e siècle, mais dont l'archéologie suggère des préexistences tarso-antiques ("Miserino") ou, au plus tard, du VII^e siècle, au moins dans le cas de S. Pietro a Crepacore, évoqué plus haut. Il semblerait donc que la déstructuration urbaine de Brindisi génère une réaction en chaîne et la redistribution du peuplement qui se polarise maintenant autour de la directrice interne Tarente-Oria-Lecce.

Comme on le verra par la suite, ce qui semble changer fortement, c'est le statut d'une telle liaison dans une phase historique troublée qui voit les Longobards de Bénévent s'emparer de Tarente, Brindisi et Oria, entre 675 et 684. En effet, après être passé sous le contrôle des Longobards, qui en font un axe privilégié de pénétration vers le Salento méridional byzantin, cet axe routier continue d'afficher une surprenante vitalité : c'est alors une vision beaucoup plus positive de l'avancée longobarde qui doit être adoptée, du moins à partir de la fin du VII^e siècle.

⁸⁶² Voir DALENA, *Il sistema viario*, p. 87.

⁸⁶³ DALENA, *Il sistema viario*, p. 96.

⁸⁶⁴ APROSIO, *Brindisi*, p. 128-129 ; NAPOLITANO, *Le dinamiche*, p. 39-40.

⁸⁶⁵ LEPORE, *Il tempietto di S. Miserino* ; APROSIO, *Archeologia dei paesaggi*, p. 174-176 ; LEPORE, *Oria e il suo territorio*, p. 30-31, 175-181.

⁸⁶⁶ COCCHIARO, *Mesagne (Brindisi)*.

En définitive, si l'avancée longobarde achève indéniablement un réseau urbain tardo-antique que déjà les guerres gothiques avaient destructuré, on voit en même temps qu'elle promeut une cité comme Oria au cœur des nouveaux équilibres territoriaux. En effet, d'une part, Oria – pour laquelle nous avons déjà postulé un rôle directeur par rapport au bassin mandurien à la fin de l'Antiquité – est susceptible d'avoir soustrait à ce moment à Brindisi la direction du riche territoire situé le long de la liaison Oria-Lecce ; d'autre part, c'est maintenant qu'elle a pu attirer définitivement à elle les marges occidentales du bassin mandurien, qui avaient fait l'objet d'un conflit territorial de longue durée avec Tarente. Si cette proposition devait être confirmée par les recherches à venir, cette cité dynamique apparaîtrait alors remplir à la fin du VII^e siècle le vide laissé par « la régression des cités romaines sur leur territoire historique » dont parle Laurent Schneider dans le contexte de la Septimanie de la même époque⁸⁶⁷.

8.2.3 « *Scavi fortunati* » et territorialisation dans le Salento septentrional

La fouille du *paretone* de Sava apporte d'autres informations inespérées mais soulève en même temps d'autres interrogations pour ces deux premiers siècles du Moyen Âge.

En effet, nous avons vu que cet imposant mur pierrier a été érigé dans les campagnes entre "Madonna di Pasano" et "Masseria Agliano" dans une fourchette temporelle comprise entre 670 et 880. Disons d'emblée que ses dimensions ne sont pas compatibles avec une explication exclusivement agraire. D'abord, depuis plusieurs siècles, le secteur « Sava ouest » avait été mis en culture et parcellisé à l'époque romaine, sans que sur cette limite nord-sud ne soit bâtie la moindre limite en dur. Cette limite structurante par sa longueur apparaît comme un possible *limes intercisivus* de la parcellisation à l'ouest de Sava et, comme tel, elle pouvait porter un chemin de terre battue reliant les deux sites de Masseria Agliano et "Madonna di Pasano". Ensuite, d'autres murs pierriers existent dans le même secteur et ailleurs dans la région, larges de 1 à 2 m et long de quelques centaines de mètres à plusieurs kilomètres, sans pour autant jamais atteindre le gabarit exceptionnel de cette muraille.

En même temps, et en partielle contradiction avec ce que je viens d'avancer, une telle barrière n'a rien de « militaire ». Bien qu'imposante dans le paysage agraire, on ne peut pas penser qu'elle aurait arrêté des envahisseurs, qui aurait pu tout simplement la contourner, compte tenu de sa longueur actuelle de 2,2 km et même d'une longueur maximale présumée que j'ai estimée à 8 km environ. On se penchera plus tard sur quelques

⁸⁶⁷ SCHNEIDER, *Les marges*, p. 69.

cas de figure de véritables fortifications du haut Moyen Âge dans plusieurs régions euro-méditerranéennes : aucune d'entre elles ne ressemble au *paretone* de Sava, qui leur est de très loin inférieur par la taille et par la complexité des structures défensives.

La véritable fonction du *paretone* de Sava – une fonction sans doute davantage escomptée que réussie, par ailleurs – doit être cherchée quelque part entre ces deux scénarios invraisemblables. Ce *paretone* me paraît alors correspondre à une recherche de protection nécessairement locale et somme toute hâtive. La technique mise en œuvre désigne comme constructeurs de la muraille les habitants des villages alentours, donc des deux sites de "Madonna di Pasano" et "Masseria Agliano" dont le *paretone* constitue dans ce scénario le plus impressionnant indice de continuité d'occupation. Ces habitants ont pu le construire de leur proche chef ou à la demande d'une autorité supérieure qu'on pourra identifier différemment, suivant que l'on préfère une datation plus ou moins précoce de cet aménagement. En effet, compte tenu de l'histoire événementielle, on peut indiquer comme moments véritablement conflictuels dans ce secteur : 1) la conquête longobarde de Tarente et Brindisi entre 675 et 684 ; 2) l'occupation musulmane de Tarente pendant une quarantaine d'années, de 840 à 880, précédée et suivie par plusieurs raids menés par les « Agarènes » ou « Agaréniens » dans la seconde moitié du IX^e siècle et dont parlent Erchempert et d'autres sources méridionales⁸⁶⁸.

Par conséquent, dans un contexte conflictuel à situer entre la conquête longobarde et la conquête musulmane de Tarente, ce *paretone* peut être une réponse des habitants de « Sava ouest » face aux incursions et à l'insécurité venant de l'ouest.

Or, au vu des connaissances acquises sur l'histoire antique de ce secteur, la première remarque qui s'impose est que ce processus alti-médiéval se déroule sur une ligne que nous connaissons depuis au moins le V^e av. n.è. comme une frontière, un glacis, une bande de confins surfaciques tirée de S. Marzano au littoral dans lesquels se rencontrent et se fixent les aires d'influence de Tarente et des cités messapiennes d'Oria, Manduria et "li Castelli". Dès lors, le *paretone* « fait système » avec des sites voués au contrôle du territoire depuis cette époque reculée, tel le Monte Magalastro et peut-être, si elle existait déjà, la « *speclam Murianam* » (**doc. 133, doc. 120 – EA 750**), mentionnée en 1420-1435 (**doc. 38**). Si sa longueur atteignait bien les 8 km que j'estime être le maximum possible sur la base des attestations et des vraisemblances topographiques, cette barrière coupait donc de deux à quatre voies mineures est-ouest qui reliaient Tarente au secteur de Manduria et au Salento méridional ionien, soit celles qui passait par Masseria Agliano et par "Madonna di

⁸⁶⁸ Erchemperti *Historia Langobardorum Beneventanorum*, M.G.H., s. III, c. 33, 38, p. 252-253, c. 33, p. 252.

Pasano", voire également la liaison Tarente-S. Marzano-Manduria-Neretum et la voie paralittorale.

Pendant le haut Moyen Âge, même s'il s'agit d'un ouvrage frustré, ce mur exprime une volonté renouvelée de coupure des flux courant entre Tarente et le Salento méridional ionien. Compte tenu de ses caractères structuraux, le *paretone* de Sava a dû alors être bâti dans une logique de défense des cultures et des habitations de ces deux petits villages voire d'un grand domaine dont on ignore tout, dans une période trouble où l'autorité publique faisait défaut. Cependant, l'échelle du *paretone* est locale et en tant que tel son sens essentiel reste bien « agraire » et « foncier », même si sa fonction ne se borne pas à la délimitation : il est censé protéger, interdire l'accès aux terres et aux habitats situées à l'est. Parallèlement, nous avons vu qu'au moment où est bâti le *paretone* le peuplement végétal du secteur correspond à une forêt méditerranéenne et non à des champs cultivés. Il est donc possible que ce secteur relativement marginal (mais valent ici les réserves déjà exprimées sur la marginalité non avérée des ressources sylvicoles) ait été renforcé par la construction d'une limite en dur de la part des cultivateurs qui exploitaient peut-être les sols bien plus riches situés plus à l'est, entre Sava et Manduria. On pourrait alors lire le *paretone* comme la tentative vite échouée de protéger le bassin vivrier « Oria sud » de l'avancée longobarde à la fin du VII^e siècle voire des incursions musulmanes à la fin du IX^e siècle.

De fait, l'histoire nous dit que cette muraille ne servit à rien : Tarente, Oria, Brindisi et la « *latissima regio* » comprise entre ces cités⁸⁶⁹ sont devenues longobardes avant 684 et au siècle suivant la Pouille, sans doute à l'exception notable d'une petite enclave sud-salentine⁸⁷⁰, est d'ores et déjà un « pays longobard »⁸⁷¹. Mais la véritable portée historique du *paretone* tient au rôle qu'il a joué en consolidant, en « pétrifiant » en quelque sorte à partir du haut Moyen Âge, une transition territoriale de longue durée. Le *paretone* matérialise donc le passage de l'aire d'influence de Tarente à celle d'Oria, dont la fonction de siège épiscopal – qu'elle obtient au plus tard vers le milieu du IX^e siècle – doit avoir été préparée par un essor considérable dès le siècle voire les deux siècles précédents. C'est ainsi que l'on peut expliquer la coïncidence évidente entre le *paretone* et la limite entre les diocèses, les seigneuries et les *universitates* des deux cités, telle qu'elle émerge de la documentation allant du XIV^e au XVIII^e siècle.

Rapidement, une fois le Salento centro-septentrional entièrement acquis au duché de Bénévent, cette barrière a pu donc être utilisée comme marqueur de la limite entre les cités longobardes d'Oria et de Tarente, héritant en cela de la très longue vocation

⁸⁶⁹ Paul Diaire, *Historia Langobardorum*, VI, 1.

⁸⁷⁰ Constantin Porphyrogénète, *De administrando*, 27, p. 116.

⁸⁷¹ MARTIN, *La Pouille*, p. 491.

« frontalière » du secteur S. Marzano-littoral compris entre Torre dell'Ovo et S. Pietro in Bevagna. Aussi, l'évolution de la situation politique transforme-t-elle ce secteur « à vocation marginale » en « secteur à vocation liminaire »⁸⁷². La fouille « chanceuse »⁸⁷³ du *paretone* de Sava pourrait alors avoir abouti à une inédite appréhension matérielle des limites d'une circonscription territoriale du haut Moyen Âge. Serait-ce trop téméraire de voir ce *paretone* jouer déjà dans le paysage du VIII^e ou du IX^e siècle le rôle de signe matériel d'une certaine organisation spatiale que reflètent, certes encore trop ponctuellement, les mentions successives d'un « *territorium civitatis... Tarentinae* » chez l'Anonyme de Ravenne dans les années 670⁸⁷⁴, de biens sis « *in finibus Tarantinis; et in finibus Orietanis; et in finibus Canosinis; et in finibus Acerentinis; et in finibus Beneventanis* » dans un acte de donation en faveur du monastère du Mont-Cassin en 803 (doc. 27), de la concession de biens appartenant au Mont-Cassin et situés dans le territoire d'Oria, mentionnés dans une charte d'avant 885⁸⁷⁵, pour finir avec les « *quinque monasteria in pago orietano* » dans un diplôme de Robert Guiscard, daté de 1062⁸⁷⁶ ?

Une deuxième fouille « chanceuse » a été celle du site de S. Pietro a Crepacore, dont j'ai exposé les principaux résultats plus haut. J'ai également déjà souligné à quel point, sur le plan de l'organisation spatiale des connexions et des flux, l'axe Tarente-Oria-Lecce-Otrante doit changer radicalement de vocation à partir de la conquête longobarde de 675-684. En effet, ce secteur très actif à l'est d'Oria se configure maintenant, comme déjà tout au long de l'Antiquité tardive, comme une aire prospère et peuplée qui s'étire jusqu'à Lecce et à Otrante, confinant avec les territoires byzantins. Au sud de cette voie, en revanche, si l'occupation de ce secteur commence à être attestée par quelques découvertes remarquables⁸⁷⁷, il reste très difficile d'indiquer où pourrait se situer la limite entre les domaines byzantin et longobard, avant d'arriver à Gallipoli. Objectivement, le « sas » entre les deux dominations semble correspondre aux sols inondables de l'Arneo, entre Manduria ou Avetrana à l'ouest, Nardò à l'est et S. Pancrazio au nord.

⁸⁷² Voir TADDEI, *Une nouvelle lecture* ; LAGAZZI, *Segni sulla terra*, p. 9.

⁸⁷³ Pour reprendre le titre d'un séminaire tenu à Poggibonsi (Sienne) en 2004 : BROGIOLO, FRANCOVICH, VALENTI (a cura di) « *Scavi fortunati* » e invisibilità archeologica.

⁸⁷⁴ *Ravennatis Anonymi Cosmographia*, IV, 35, 22-40 : « *Item est civitas que dicitur Butuntos, Rubos, Budas, Canusio. Item iuxta civitatem quam praediximus Butuntos est civitas quae dicitur Celia, Ezetium, Norbe, Veneris, Lupitia, Subbuplacia, Blera, Silitum, Benusia, Ponte Aufidi, Aquilonia, Submurula. Item est civitas que dicitur Locu Pissandas, item Samnum, Urias, Anxia, Mesochoron. Grumentium, quae confinatur cum territorio civitatis, quam superius nominavimus, Tarentine* ».

⁸⁷⁵ MARTIN *et al.*, *Regesti*, p. 504, n. 1067, 1068.

⁸⁷⁶ *Monasticon Italiae*, III, p. 88.

⁸⁷⁷ Des travaux de défonçage du terrain ont révélé en novembre 2013 un important habitat rural dont l'occupation s'étale de l'époque romaine impériale au bas Moyen Âge à S. Giovanni Monicantonio (Guagnano – Lecce). De même, des tessons de céramique à usage domestique comparable avec les productions du Salento méridional proviennent du village médiéval déserté situé au lieu-dit "Pozzo d'Arneo" (Nardò). Je remercie Paul Arthur pour ces informations de première main.

De Tarente à Oria, et de là à Lecce, on peut donc proposer l'image d'une influence longobarde prépondérante à partir de la fin du VII^e siècle, ce que semble pour l'heure confirmé également par l'absence quasi-totale des productions céramiques otrantaises. Bien entendu, c'est de réseaux différents qu'il s'agit et non point d'une frontière hermétique et linéaire. Plus au sud et vers Tarente, en revanche – dans le transect « Oria sud » –, la situation est moins tranchée. Ici, le centre de Manduria, déjà en crise à l'époque impériale, paraît en voie de ruralisation, mais l'habitat centré sur S. Pietro Mandurino en hérite la position de carrefour et les avantages encore réels : présence des remparts messapiens, situation aux bords des sols à plus fort potentiel agricole du secteur. Situé en marge de la voie de communication principale, relativement loin des centres du pouvoir longobard et byzantin, le bassin mandurien peut donc avoir joui d'une relative tranquillité, tout en restant dans la sphère d'influence d'Oria.

Solidement relié à Oria et donc à la voirie principale par une route qui ne cesse jamais de fonctionner depuis la Protohistoire, ce bassin nourricier est entouré par des marges arides ou inondables où la présence de la végétation spontanée doit être prépondérante. Dans ce contexte, les marges arides de « Sava ouest », la plaine paralittorale ionienne et l'Arneo constituent des milieux de transition, des marges qui sont néanmoins indispensables à la vie des terroirs privilégiés. Pendant une période trouble comme le premier Moyen Âge, elles peuvent éventuellement prendre une dimension supplémentaire de confins, de paysages intercalaires, « liminaires » ou « *terminali* »⁸⁷⁸. Leur mise en valeur, leur fréquentation, la construction en leur sein d'une structure aussi monumentale, à l'échelle locale, que le *paretone* aux VII^e-IX^e siècles sont autant d'échos de l'activité des habitats et des habitants des terroirs privilégiés qu'elles entourent et contiennent.

En définitive, l'émergence indéniable d'Oria au cours des VII^e-VIII^e siècles et la simultanée déchéance de Brindisi pourraient être utilisées également pour anticiper la translation du siège épiscopal, attestée seulement en 885⁸⁷⁹, dès la fin du VII^e siècle, en coïncidence donc avec la conquête longobarde. En effet, si les guerres gothiques n'avaient pas interrompu la succession épiscopale dans les diocèses de *Calabria*, la conquête longobarde désorganise fortement le réseau épiscopal et détruit même physiquement certaines grandes cités d'Italie méridionale, au moins celle d'*Egnatia*, sur le littoral adriatique de la Pouille centrale, qui est abandonnée à la fin du VI^e siècle. Le Salento semble relativement à l'abri de ces ravages et pourtant la correspondance de Grégoire le Grand atteste des vacances et de suppléances plus ou moins prolongées, qui suggèrent une

⁸⁷⁸ Voir LAGAZZI, *Segni sulla terra*, p. 17.

⁸⁷⁹ MARTIN *et al.*, *Regesti*, p. 652, S 176 ; MARTIN, *La Pouille*, p. 246.

situation instable à Brindisi, Lecce, Gallipoli et Tarente, tandis qu'Otrante affiche une remarquable stabilité⁸⁸⁰.

Cependant dès 649 on voit réapparaître un Jean I^{er} évêque de Tarente qui intervient au premier concile du Latran, suivi par un nommé Germain qui participe au troisième concile de Constantinople (680-681). En revanche, à Brindisi, après l'évêque Pretiosus, connu par son épitaphe au latin assez incorrect et situé par Jean-Marie Martin au tournant du VII^e siècle, aucun autre évêque n'est connu jusqu'à ce qu'on apprenne qu'en 885 Brindisi est sous la juridiction de l'évêque Théodose, qui siège à Oria⁸⁸¹.

Or, si ce silence des sources permet au même auteur d'accepter la continuité du siège épiscopal de Brindisi jusqu'au moment où la translation du siège épiscopal à Oria est clairement attestée, l'hypothèse contraire que les Longobards ont très vite valorisé fortement Oria également comme centre épiscopal du Salento septentrional me semble également recevable⁸⁸².

⁸⁸⁰ Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 151-153.

⁸⁸¹ KEHR, *Regesta Pontificum Romanorum*, IX, p. 83 et 386-87, n. 4 et 5. Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 223, 244-246, n. 535.

⁸⁸² Voir LEPORE, *Il territorio di Oria*, p. 452.

8.3 À partir du IX^e siècle : un espace polarisé et institué par la cité d’Oria

8.3.1 De la « naissance » du village dans le Salento médiéval

À partir du IX^e siècle, en dépit d’incertitudes et de lacunes persistantes, se dessine une indéniable tendance vers la mise en place d’un habitat rural qui apparaît maintenant beaucoup plus dense, sur la totalité de l’espace apulien méridional. Encore une fois, il est assez plausible que certains des sites qui sont attestés au Moyen Âge central en fouille, en prospection au sol, voire dans les textes, puissent avoir été occupés dans la phase précédente : par conséquent, cette tendance pourrait tout autant être vue comme la poursuite d’un mode de peuplement inauguré dès le VII^e siècle que comme une nouveauté. Dans le secteur « Oria sud », étant entendu que le réseau d’habitat tardo-antique se désagrège au plus tard dans la seconde moitié du VI^e siècle, si bien que les quatre établissements qui survivent se présentent comme des « rescapés », toute la question est donc de savoir quand, à l’intérieur d’une ample fourchette allant du VII^e au IX^e siècle, se met en place le nouveau réseau que la culture matérielle et les sources écrites nous laissent percevoir au tournant du millénaire. C’est la question de la « naissance » du village médiéval en Pouille méridionale qui doit nous occuper maintenant.

Au sud d’Oria, donc, seule une des cinq occupations attestées aux VII^e-VIII^e siècles disparaît, tandis que les quatre restantes ("Masseria Agliano", "Madonna di Pasano", *Mandurinum* et S. Pietro in Bevagna) poursuivent leur activité, et même l’intensifient. Surtout, l’enrichissement progressif du référentiel céramologique et un nouvel afflux de monnaie byzantine montrent l’apparition au moins d’une vingtaine de nouveaux centres, timidement à partir du IX^e siècle puis, franchement, à partir du XI^e siècle. Ce nouveau réseau d’habitats reprend ponctuellement les choix de localisation par rapport à certains flux et certains substrats qui furent ceux de l’Antiquité : les terroirs privilégiés sont toujours les mêmes, les marges évitées par l’habitat également (**doc. 125**).

Le secteur de S. Marzano, au carrefour de plusieurs voies de communication et riche en sols fertiles, continue d'attirer le peuplement, en dépit de l'abandon du site de "Masseria Casa Rossa". De même, dans le secteur « Sava ouest », Masseria Agliano et "Madonna di Pasano" continuent d'exister, même si les indices sont évanescents avant la fin du premier millénaire. Plus au sud, un intérêt renouvelé semble poindre pour le littoral, massivement déserté dans la phase précédente. Ici, pas moins de trois sites (Monacizzo, "Castigno", "Olivaro") sont connus dans la fertile plaine littorale entre Monacizzo et Maruggio. Ces occupations se situent invariablement en position dominante vers le littoral, sur les derniers ressauts des Murge tarentine.

Toujours sur le littoral, après les indices d'occupation remontant au premier Moyen Âge, apparaît plus clairement la présence d'un établissement religieux à S. Pietro in Bevagna. D'abord, nous disposons de la notice fournie par une source hagiographique, commentée plus haut, concernant la retraite d'un bienheureux Théodose d'Oria lequel, vers la moitié du IX^e siècle, se serait réfugié ici pour se soustraire à l'élection épiscopale⁸⁸³. Puis, des indices épigraphiques et l'étude du bâti de la tour de guet du XVI^e siècle qui a englobé les édifices cultuels successifs permettent de dater de la fin du X^e siècle la construction d'une nouvelle église, avant qu'un siècle plus tard les nouveaux maîtres normands n'assignent cette église au monastère bénédictin d'Aversa. À partir de ce moment, le nouveau prieuré est doté de terres et de biens relativement importants, concentrés dans un espace dont les nombreux documents qui nous sont parvenus autorisent – ce qui est rarissime – une reconstitution (**doc. 140**). Le cœur de la richesse du monastère tenait à l'exploitation des ressources du littoral : pêche en eau salée et en eau douce, moulin à eau, saliculture, bois. La main-d'œuvre nécessaire à la conduction de cette « exploitation monastique » était concentrée dans le *casale* de *Felline*, dont j'ai postulé la localisation à l'embouchure du Chitro (**doc. 131 – EA 217**).

Bien que reposant sur les indices positifs disponibles, je ne suis pas convaincu que cet intérêt pour les ressources naturelles du littoral soit une nouveauté du Moyen Âge central. Les choix que nous avons pu déceler pour le premier Moyen Âge valorisent, en effet, également ces paysages marginaux, si bien que l'on ne sera pas étonné de découvrir dans les années à venir de nouveaux établissements sur la côte ou de pouvoir anticiper le départ de ces sites que nous venons d'évoquer.

Remontant vers l'intérieur, c'est à une véritable « explosion » de l'habitat que l'on assiste par rapport à la phase précédente. Là où *Mandurinum* paraissait bien seul, nous constatons maintenant la présence de dizaines de petits habitats ruraux, notamment le long

⁸⁸³ *Narratio historica seu vita vescovi beati Teodosii.*

d'un axe Uggiano-"li Castelli", déjà très fréquenté à l'époque romaine, autour de Manduria et sur une directrice Avetrana-Oria (**doc. 125 – c/d/e**).

D'abord, à *Mandurinum*, d'importants travaux de restructuration portent sur l'église de S. Pietro, tandis que le secteur du "Scegnu" restitue des traces de fréquentation plus nombreuses dès le X^e siècle (**doc. 132 – EA 538**). Par ailleurs, cet habitat se configure comme le principal objectif de la conquête normande dans le secteur « Oria sud », après que le comte Roger a pris Tarente et de là est venu s'emparer d'Oria. Plus tard, *Amandrinum* apparaît chez le géographe Guido de Pise⁸⁸⁴. Mais tout autour de *Mandurinum*, la campagne apparaît maintenant plus maillée : deux établissements sont ainsi attestés au X^e siècle dans un rayon de 2 km seulement de *Mandurinum* et 7 autres s'étalent de Sava à l'embouchure du Chitro, installés sur les sols les plus riches du secteur. Enfin, au nord d'Avetrana, le long d'un itinéraire qui mène à Oria, surgissent deux nouvelles occupations et une troisième fait son apparition à S. Cosimo della Macchia, tout au nord du secteur.

Avec toutes les réserves qui ont été faites précédemment, il serait néanmoins difficile de ne pas voir dans ce tableau les signes d'un plus grand dynamisme économique. Même si certaines de ces occupations ont pu exister antérieurement, elles sont maintenant plus visibles en raison de la nouvelle diffusion d'une culture matérielle plus homogène, avec des productions qui circulent dans toute la région et au-delà⁸⁸⁵. Cette même diffusion montre justement la réinsertion de la région dans un espace économique vaste et dynamique. Par conséquent, un vrai changement a lieu à partir du IX^e siècle, en coïncidence avec la reconquête byzantine : toute la Pouille méridionale réintègre maintenant un espace sud-italien nouvellement dominé par Byzance. Plus tard, cette gestion unitaire de l'Italie méridionale péninsulaire sera prise en main par les Normands : jamais plus la région ne vivra à cheval de deux dominations politiques.

Au milieu du Moyen Âge, le secteur « Oria sud » retrouve des réflexes parfaitement cohérents avec les tendances du Salento tout entier. Ici, la reconquête byzantine a pour effet, d'abord, une reprise de l'économie monétaire, visible dans des sites comme "Ruggianello" et "S. Maria del Casale". Ensuite, tandis que les édifices culturels attestés dans la phase précédente sont rares, la région se couvre d'églises rupestres ou épygées, mais qui se trouvent bien souvent à proximité d'indices d'occupation plus faibles pour le VI^e siècle, ce qui peut laisser la porte ouverte à une continuité passant par une phase

⁸⁸⁴ *Guidonis Geographica*, 72, 14.

⁸⁸⁵ VROOM, *From one Coast to Another*, p. 355-362 ; ARTHUR, *Amphorae for bulk transport*, p. 206-216 ; LEO IMPERIALE, *Ceramiche e commerci nel Canale d'Otranto*, p. 333 ; ARTHUR, LEO IMPERIALE, *Le ceramiche di età bizantina* ; LEO IMPERIALE, *Ceramiche e commerci nel Canale d'Otranto*, p. 329-330.

intermédiaire en matériaux périssables et sans culture matérielle standardisée⁸⁸⁶. Nous en avons des exemples sur les sites de "Casina la Poverella" (doc. 125 – EA 202) et de Madonna delle Grazie (doc. 125 – EA 10) et sans doute dans les premières églises de "Madonna di Pasano" (doc. 125 – EA 33) et de S. Pietro in Bevagna (doc. 125 – EA 216). Enfin, l'essor démographique et économique peut être mesuré sur le plan qualitatif au vu des restructurations qui affectent les églises de villages tel *Mandurinum* (doc. 125 – EA 195) et S. Pietro a Crepacore, agrandies et couvertes de fresques entre le X^e et le XIII^e siècle (voir *supra*).

À cette même génération peut être attribuée la reconstruction, voire la construction, d'un grand nombre d'églises aujourd'hui englobées dans les villes contemporaines ou isolées au milieu des champs. Pour ne citer que des exemples, S. Maria di Gallana, au nord d'Oria⁸⁸⁷, et S. Maria dell'Alto (Campi Salentina)⁸⁸⁸, tout comme le célèbre temple de Seppannibale (Fasano)⁸⁸⁹. Si ces infrastructures religieuses n'ont pas été bâties dès les VII^e-VIII^e siècles, une question de fond se pose donc quant au quadrillage religieux du Salento avant le IX^e siècle. À cette question, Paul Arthur a répondu en postulant un faible contrôle religieux en dehors des cités épiscopales⁸⁹⁰, tandis que Giuliano Volpe a insisté sur le rôle prépondérant que les églises et les cimetières ruraux lui semblent jouer dans la morphogénèse du paysage alti-médiéval⁸⁹¹.

Quoi qu'il en soit, nous sommes bien heureusement sortis depuis longtemps du monopole que ces édifices de culte avaient exercé sur l'étude du haut Moyen Âge. En effet, pendant très longtemps ils avaient constitué le seul objet d'étude d'une « archéologie byzantine » obsédée par la « civilisation rupestre » et les « moines basilien ». Je reviendrai dans le dernier chapitre sur ces représentations de cette période historique et sur leurs implications. Sur le plan factuel, la multiplication de ces édifices culturels émerge à trois champs de recherche : d'une part, bon nombre de ces églises sont le seul signal d'établissements ruraux qui restent inconnus faute de recherche ou en raison de la destruction des traces ; deuxièmement, certains de ces bâtiments appartenaient à des établissements monastiques ; enfin, ces édifices ont été utilisés pour dessiner des

⁸⁸⁶ Voir ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 104. Voir également les suggestions de Jean-Marie Pesez à ce sujet : PESEZ, *La renaissance de la construction en pierre* ; ID., *La terre et le bois*.

⁸⁸⁷ DI SUMMA, *La chiesa di S. Maria di Gallana presso Oria* ; COCCHIARO et al., *Oria nell'Altomedioevo*, p. 387 ; APROSIO, *Archeologia dei paesaggi*, p. 176 ; LEPORE, *Oria e il suo territorio*, p. 187-193.

⁸⁸⁸ GALASSO, *La chiesa di Santa Maria dell'Alto* ; APROSIO, *Archeologia dei paesaggi*, p. 171-175 ; LEPORE, *Oria e il suo territorio*, p. 182-186.

⁸⁸⁹ DONVITO, LIMONCELLI, *Architettura longobarda* ; APROSIO, *Archeologia dei paesaggi*, p. 179.

⁸⁹⁰ Voir ARTHUR, *Per una carta archeologica*, p. 73.

⁸⁹¹ VOLPE, *Villaggi e insediamento sparso*, p. 235-249.

influences byzantines ou nordiques à travers le haut Moyen Âge, sur lesquelles les spécialistes sont actuellement beaucoup plus réservés.

Comme le premier point est amplement illustré par le propos général de ce travail, je m'arrêterai ici sur les deux derniers points. On peut, d'abord, souligner la participation forte des monastères à l'exploitation des ressources agraires au moins à partir du XI^e siècle : on le voit bien à S. Pietro in Bevagna et à Madonna di Bagnolo dans le secteur « Oria sud », mais également à S. Pietro a Crepacore (Torre S. Susanna)⁸⁹² et à S. Maria dell'Alto (Campi Salentina)⁸⁹³. L'importance de ces propriétaires dans l'économie agraire de la Pouille est attestée sans conteste par la documentation écrite dès qu'on en dispose. Compte tenu des cas de figure de S. Pietro in Bevagna et de S. Pietro a Crepacore, il semblerait que les nouveaux maîtres normands se soient empressés d'assigner beaucoup de propriétés sises dans le Salento septentrional aux abbayes campaniennes.

Quant à la recherche de « frontières stylistiques », Valentino Pace a montré pour Seppanibale et beaucoup d'autres édifices d'Italie méridionale (S. Sofia de Bénévent, la crypte de S. Vincenzo al Volturmo) pour lesquels on postulait traditionnellement des modèles byzantins, qu'ils reflètent au contraire des modèles carolingiens, voire irlandais⁸⁹⁴. Ces observations semblent arrimer l'architecture apulienne aux influences européennes bien avant les croisades, pendant lesquelles la région se couvre de cathédrales et suggestions architecturales et iconographiques venant des mondes germanique, franc et breton. Je reviendrai de toute manière plus tard sur ces débats de nature culturelle.

Quoi qu'il en soit de la situation précédente, on ne saurait nier que la reconquête byzantine de l'Italie méridionale à la fin du IX^e siècle a impulsé un nouvel élan productif à la région : la forte reprise de la circulation de monnaies byzantines après la reconquête en est un signal important⁸⁹⁵. De même, quel que soit le degré de mûrissement du « village médiéval » au cours des deux siècles précédents, c'est maintenant que le type du *casale*, de l'habitat rural ouvert ou très peu défendu, abritant en moyenne quelques dizaines d'individus qui se consacrent à la culture des champs alentours, le plus souvent dans une relation de dépendance par rapport à des seigneurs fonciers laïcs ou religieux, s'installe

⁸⁹² San Pietro a Crepacore doit correspondre au *S. Pietro de episcopio* que mentionne un diplôme de Robert Guiscard en 1062 (*Monasticon Italiae*, III. p. 88) dans lequel l'église de S. Eufemia en Calabre reçoit *quinque monasteria in pago orietano* (voir LEPORE, *Oria e il suo territorio*, p. 31, n. 59).

⁸⁹³ GALASSO, *La chiesa di Santa Maria dell'Alto*.

⁸⁹⁴ Voir PACE, *La pittura medievale*; ID., *La pittura rupestre*.

⁸⁹⁵ ARTHUR, *Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo*.

définitivement comme la modalité dominante d’habiter et comme principal outil de production.

Au moment de la conquête normande, au XI^e siècle, des centaines de villages ruraux quadrillent le territoire du Salento. De même, dans la Pouille centro-septentrionale, la documentation, finalement abondante à partir du X^e siècle, atteste la présence massive de *loci* ou *chôria* et de *casalia*⁸⁹⁶. Pour Jean-Marie Martin, ce quadrillage massif des campagnes est l’œuvre de l’administration byzantine après la reconquête, tandis qu’il considère l’habitat dispersé comme un résidu du passé longobard, encore dominant à cette époque en Campanie. À cette vision, on peut aujourd’hui opposer, sur la base d’une connaissance archéologique plus structurée, que la prédominance de l’habitat rural groupé est sans doute antérieure à la reconquête byzantine, du moins en Pouille centro-méridionale. De plus, Vito Loré a fait récemment remarquer que sur le plan même des sources écrites, les termes « *locus* » et « *chôrion* » identifient à la fois l’habitat et son territoire (donc une unité fiscale). Partant, il peut s’agir de plusieurs hameaux et/ou d’habitations isolées, avec en plus une ou plusieurs églises rurales, généralement privées, qui ne sont pas rattachées avec précision à tel ou tel groupement⁸⁹⁷.

Une fois sortis du prisme des seules sources écrites, l’opposition entre un habitat dispersé longobard et un habitat groupé byzantin doit être fortement nuancée. Cette forme d’habitat est lue aujourd’hui par bon nombre de chercheurs européens davantage comme une évolution du *vicus* tardo-antique que comme une révolution médiévale, le *vicus* lui-même ayant été fortement revalorisé comme forme d’habitat antique aux côtés de la *villa*, qui a occupé pendant longtemps une position totalitaire dans les représentations des campagnes romaines⁸⁹⁸. À ce sujet, Riccardo Francovich et Richard Hodges ont affirmé que *villae* et villages apparaissent d’habitude comme appartenant à deux époques en vertu d’un effet « disciplinaire », car les villages médiévaux puisent leurs racines dans la transformation du paysage romain, et dans la transition de la *villa* romaine au village romain et post-romain⁸⁹⁹. En effet, les comparaisons possibles dans la région montrent invariablement qu’au domaine tardo-antique – centré sur une *villa*, mais comprenant bien

⁸⁹⁶ Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 210-213, 257-272. L’auteur souligne que ses considérations à propos de l’habitat sont valables, sur la base de la documentation écrite, pour la Pouille centro-septentrionale, tandis que le Salento byzantin ou même lombard, dans la région tarentine, soit l’antique *Calabria*, suit une évolution différente. Sur l’évolution du terme « *chôrion* » à l’époque meso-byzantine, voir KAPLAN, *Les hommes et la terre*, p. 95 ; GUILLOU *et al.*, *Il Mezzogiorno* ; GUILLOU, *Studies* ; *ID.*, *Città e campagna* ; *ID.*, *L’Italie byzantine*.

⁸⁹⁷ Voir LORÉ, *I villaggi nell’Italia meridionale*, p. 537-541 ; voir aussi VOLPE, *Villaggi e insediamento sparso*, p. 227-240.

⁸⁹⁸ Voir GRELLE, *Ordinamento provinciale*, p. 13-137 ; VOLPE, *Paesaggi e insediamenti rurali* ; *ID.*, *Villaggi e insediamento sparso* ; APROSIO, *Archeologia dei paesaggi*, p. 157-158.

⁸⁹⁹ FRANCOVICH, HODGES, *Villa to Village*, p. 11-30 ; voir aussi ARTHUR, *From Vicus to Village*.

souvent un ou plusieurs *vici* où réside la main-d'œuvre – fait suite, sans solution de continuité apparente, un habitat rural alti-médiéval, souvent autour d'un édifice cultuel et un cimetière (S Pietro a Crepacore, S. Maria di Gallana, Madonna dell'Alto, Madonna di Pasano, etc.), dont les *casalia* poursuivent l'activité et la fonction.

Chris Wickham pense, quant à lui, que le village médiéval est né de la coopération entre les maisons/exploitations isolées tenues par des paysans indépendants qui quadrillent les campagnes italiennes une fois que l'aristocratie a abandonné les *villae* et que le village est l'expression et le résultat d'une telle coopération⁹⁰⁰. Gian Pietro Brogiolo a indiqué deux directions convergentes pour comprendre les dynamiques qui mènent à l'habitat médiéval : d'une part, progressivement, en tant qu'évolution des *villae* tardo-antiques – j'ajouterais avec Paul Arthur et Giuliano Volpe également des *vici* tardo-antiques – et, d'autre part, régressivement, comme genèse des *curtes* et des châteaux du Moyen Âge central⁹⁰¹. En Languedoc, Aline Durand suggère que l'agrégation des maisons autour d'un pôle cémétériel, ecclésial, ou autre, est largement enclenchée dès le premier Moyen Âge : elle parle alors de la polarisation du *terminium ville*⁹⁰². Enfin, pour la même région, Laurent Schneider me paraît avoir formulé le problème de la manière la plus efficace⁹⁰³ : l'essence de la mutation médiévale ne tient pas à la localisation des habitants mais à la structuration autour de l'habitat et non plus de la propriété. Dès le VII^e et le VIII^e siècles, avec des rythmes que l'on mesure encore très mal, émergent alors des unités territoriales villageoises et des communautés d'habitants qui semblent disposer des ressources disponibles selon l'intérêt de leur propre contingence.

Paradoxalement, donc, ce que nous avons lu traditionnellement comme un handicap et un problème, autrement dit la désintégration de l'économie-monde romaine, pourrait apparaître comme un nouveau départ pour certains espaces régionaux. À partir du premier Moyen Âge, les campagnes du Salento septentrional pourraient ainsi avoir été nouvellement acquises à la satisfaction des besoins locaux, en dehors des logiques centralisatrices d'une économie globale. Cela enclenche alors le départ d'un nouveau cycle, comme Laurent Schneider le constate dans le Sud de la France dans des conditions qui me rappellent farouchement mes sondages à l'ouest de Sava : l'habitat proprement dit peut échapper aux prospections à cause du manque d'artefacts reconnaissables, mais quand

⁹⁰⁰ WICKHAM, *Early Medieval Archaeology in Italy*. Voir aussi, pour la France, ZADORA-RIO, *Early Medieval Villages* ; PEYTREMANN, *L'apport de l'archéologie*, p. 400-402.

⁹⁰¹ BROGIOLO, *Risultati e prospettive* ; ANDREOLLI, MONTANARI, *L'azienda curtense* ; PASQUALI, *Sistemi di produzione*, p. 15-21.

⁹⁰² DURAND, *Les paysages médiévaux*, p. 79-82, 85-87.

⁹⁰³ SCHNEIDER, *Dynamiques spatiales*, p. 292-303.

il y a fouille on voit souvent des traces d'intervention anthropique lourde sur l'environnement : fossés de drainage, fosses d'ensilage, foyers, forge⁹⁰⁴.

C'est sur ces bases productives que l'on pourrait également comprendre la progressive installation de l'habitat rural – du village médiéval européen, du *casale* apulien à la *villa* ou *villare* des chartes médiévales languedociennes – au centre de l'espace géographique. Surtout, la coordination désormais assurée par le village sur une grande partie de l'espace rural génère « un espace géographique qui lui est propre, un finage local, non pas un *territorium* qui demeure plutôt attaché, en Languedoc, au cadre administratif des cités, mais un *terminium*, ou un finage local »⁹⁰⁵. Cette proposition a le mérite, à mes yeux, d'éviter le biais « morphologique » ou « régressif » critiqué par Sandrine Robert et Elisabeth Zadora-Rio⁹⁰⁶. Par ailleurs, je m'inscris parfaitement dans les propos de cette dernière⁹⁰⁷ en ce qui concerne la non-pertinence de la définition d'un idéal-type du « village médiéval » sur laquelle beaucoup d'encre a coulé dans les années 1980, à partir de la publication de l'ouvrage de Chapelot et Fossier⁹⁰⁸ qui appliquent dans le Nord de la France le modèle de la rupture toubertienne. Pour ces auteurs, il y avait bien « naissance » du village autour de l'an Mil, au sens d'un village pourvu de certaines fonctions jugées ontologiquement nécessaires, à savoir un statut juridique, un rôle au centre d'un terroir et surtout l'église, le cimetière voire un château. Or, tout le problème vient du fait qu'une telle définition du village est basée sur des éléments juridictionnels que seules les sources écrites peuvent attester. Par conséquent, la datation de l'existence d'un tel idéal-type du village médiéval ne peut que correspondre à la date d'apparition des textes écrits les plus anciens en notre possession⁹⁰⁹.

Les archéologues antiquisants ont devancé leurs collègues alti-médiévistes dans la prise de distance nécessaire par rapport aux sources écrites (bien plus nombreuses) : que l'on pense aux « agglomérations secondaires », grâce auxquelles on a finalement arrêté de se battre sur les multiples possibles appellations des sources (*civitas*, *municipium*, *vicus*, *oppidum*, etc.). Carlo De Mitri faisait remarquer récemment à quel point les discriminants de la documentation archéologique sont essentiellement géographiques, dimensionnels et qualitatifs tandis que la documentation écrite offre des distinctions de nature juridique et

⁹⁰⁴ SCHNEIDER, *Dynamiques spatiales*, p. 299-306.

⁹⁰⁵ SCHNEIDER, *Dynamiques spatiales*, p. 309.

⁹⁰⁶ ZADORA-RIO (dir.), *Des paroisses*, introduction ; ROBERT, *Sources et techniques*, p. 1.

⁹⁰⁷ ZADORA-RIO, *Le village des historiens et le village des archéologues*.

⁹⁰⁸ CHAPELOT, FOSSIER, *Le village*.

⁹⁰⁹ Voir SETTIA, *Una « preda in fuga »*.

administrative, difficile d'abord à traduire de manière univoque sur le plan lexical et, surtout, difficiles à juxtaposer à la documentation matérielle⁹¹⁰.

Chez les médiévistes, il est désormais clair, me semble-t-il, que le « village des historiens » ne peut être exactement celui des archéologues et que, surtout, il ne faut pas « s'attarder sur la définition de village »⁹¹¹. Chaque série de données apporte son éclairage sur la réalité étudiée, avec son lexique et son potentiel heuristique. Si « pour les archéologues, un village est un groupe de maisons ! »⁹¹², on pourrait également dépasser un débat qui du moins en partie est devenu nominaliste, en parlant plutôt de « cristallisation » de l'habitat rural que de « naissance du village ». À ce propos, Marco Valenti résume les transformations de l'habitat rural en Toscane en disant qu'à la crise progressive des paysages romains entre le IV^e et le VI^e siècle succède la « formation » d'un village médiéval groupé qui est déjà la forme prédominante d'habitat rural aux VII^e-VIII^e siècles, puis la « transformation » du village en château aux IX^e-X^e siècles⁹¹³.

Cette référence au château m'oblige à aborder une originalité substantielle de la situation salentine par rapport à d'autres régions européennes. En effet, dans la Pouille septentrionale et dans le duché de Naples, en Toscane ou encore en Languedoc, et ce ne sont que des exemples, l'on assiste au passage de l'habitat rural ouvert vers des formes diversifiées de village fort, au plus tard au X^e siècle mais bien souvent beaucoup plus tôt⁹¹⁴. Une première vague de construction de nombreux *castra* se produit, en effet, dès le

⁹¹⁰ DE MITRI, *Inanissima pars*, p. 13-20.

⁹¹¹ PESEZ, *Tout ce qu'on sait sur la maison villageoise*, n. 1 : « On évitera de s'attarder sur la notion de village. Chacun a la sienne, et le préhistorien n'hésite pas à parler de village néolithique. Dans certaines langues, on ignore la distinction entre village, hameau, écart (les langues nordiques). Certains préconisent de prendre en compte un seuil chiffré, mais c'est vingt maisons pour celui-ci, six pour celui-là, et deux suffisent parfois si elles sont désignées du même nom. Je suis tenté de renvoyer à ma propre définition proposée dans l'*Enciclopedia Einaudi* (s.v. *villaggio*, 1981) et qui associe un habitat permanent groupé, un terroir et une communauté dotée d'une certaine personnalité morale ».

Les byzantinistes sont arrivés à des conclusions semblables et tendent désormais à nuancer fortement les schémas du passé, qui donnaient du village byzantin « l'image traditionnelle d'un habitat rural groupé autour d'une église, éventuellement de bâtiments communs, pourvu de quelques installations collectives (aires, pressoirs, moulins), dotée d'une personnalité juridique ». En effet, de plus en plus les études dégagent « bien des incertitudes et des évolutions au-delà de ces invariants moins généralisés qu'on ne le croit » : voir LEFORT *et al.* (éd.), *Les villages*, introduction, p. 11.

⁹¹² ZADORA-RIO, *Le village des historiens et le village des archéologues*. À ce sujet, Claude Raynaud affirme : « [...] coincée entre des objets à bords francs (le « site » des archéologues – terme qui n'a pas de sens, mieux « habitat » – et le « village », objet culte des médiévistes) la recherche ne pouvait se développer ». Il faut alors changer d'objet, le recomposer : « [...] définir le village comme un fait de peuplement spécifiquement médiéval, irréductible à la comparaison, c'est voir une forme émerger dans sa perfection rassurante, c'est s'interdire d'en comprendre la genèse. C'est aussi s'enfermer dans une tautologie : le village présente la quintessence de la société rurale médiévale, car il n'y a de village que médiéval » (RAYNAUD, *De l'archéologie à la géographie historique*. Voir aussi RAYNAUD, *Des oppida aux métropoles*).

⁹¹³ VALENTI, *La formazione* ; *ID.*, *I villaggi altomedievali* ; *ID.*, *Villaggi e comunità*.

⁹¹⁴ Pour la Toscane, Francovich et Hodges concluent que la rupture que Toubert fixe autour de l'an 1000 a eu lieu entre le VI^e et le VII^e siècle : à l'habitat rural ouvert tardoantique succède donc immédiatement une

V^e siècle en Italie du Nord puis pendant la « paix gothique », expression par laquelle Chris Wickham caractérise la phase ostrogothe pendant laquelle pour la première fois une aristocratie militaire domine clairement des parties de la Péninsule⁹¹⁵. Ensuite, les fouilles toscanes caractérisent une rupture globale dans les hiérarchies de l’habitat autour de 600, avec une domination des maisons simples isolées, qui indiquent pour Francovich et Hodges⁹¹⁶ un pouvoir aristocratique pauvre et une paysannerie relativement indépendant. Dans notre région, nous avons vu l’apparition au VII^e siècle d’un site clairement militaire comme "Crepacore", ainsi que celui de "Scorpo", qui peut revêtir une fonction de contrôle.

Les données des fouilles semblent donc dessiner des évolutions beaucoup plus complexes que le modèle unique toubertien, qui voyait l’*incastellamento* comme une ligne de partage des eaux entre un habitat rural alti-médiéval ouvert et en continuité avec l’époque romaine et une nouvelle forme d’habitat groupé autour du château, si possible en position perchée, qui serait la forme classique du « véritable » village médiéval⁹¹⁷. En réalité, dès la fin de l’Antiquité, l’on assiste, à des rythmes différents suivant les régions et les situations locales, à l’abandon d’habitats ouverts (*villae* et *vici*) en faveur de sites perchés où se concentre la population, voire à la création d’enceintes défensives perchées où se réunit la population rurale seulement en cas de danger⁹¹⁸, soit encore à la simple addition de petites fortifications dans ou à proximité d’un village ouvert préexistant. Jean-Michel Poisson insiste, à ce propos, sur l’évolution atypique du secteur savoyard de Montmayeur où la persistance d’un habitat dispersé dont témoignent plusieurs découvertes tout au long de l’époque romaine et du haut Moyen résiste même à la construction d’un *castrum* au XII^e siècle. En effet, la tentative des seigneurs de Montmayeur d’attirer ici les hommes dispersés dans la vallée et sur les coteaux afin de mettre en valeur un secteur inexploité semble largement échouer. Même dans un secteur de montagne aux dénivelés importants, qui contrôle une voie stratégique entre Lyon et l’Italie, où « le perchement » prend tout son sens, l’habitat dispersé manifeste une étonnante continuité, avec un attachement indéfectible à la vallée et à certains choix culturels⁹¹⁹. Le même chercheur a vérifié ce scénario également à Albon (Drôme), où la construction du château, existant dès 1070, n’a pas empêché aux agglomérations rurales voisines, attestées depuis le IX^e siècle, de poursuivre leur existence jusqu’à la fin du Moyen Âge⁹²⁰.

forme d’habitat pré-castral au sein duquel prennent forme les châteaux bien connus vers la fin du premier millénaire (voir FRANCOVICH, HODGES, *Villa to Village*, p. 19-22).

⁹¹⁵ WICKHAM, *Early Medieval Archaeology in Italy*.

⁹¹⁶ FRANCOVICH, HODGES, *Villa to Village*, p. 19-23.

⁹¹⁷ TOUBERT, *Les structures* ; HUBERT (dir.), *Une région frontalière*, p. 3-10.

⁹¹⁸ NOYÉ, *La Calabre et la frontière*, p. 302-307.

⁹¹⁹ POISSON, *Pouvoir seigneurial*, en particulier p. 77-78.

⁹²⁰ POISSON, *De la villa au castrum*, p. 582-583.

De toute manière, en Pouille méridionale, ces expériences ne deviennent en rien prédominantes et le *casale* reste la forme absolument prédominante d’habitat rural tout au long du Moyen Âge et ce en dépit des nombreux épisodes conflictuels qui caractérisent cette période, des raids musulmans à la conquête normande, des guerres normanno-souabes à la conquête angevine, jusqu’aux guerres dynastiques angevines. Il est vrai, par ailleurs, que quelquefois un *casale* peut être pourvu d’un semblant de remparts, comme c’est le cas à "Quattro Macine" (Giuggianello – Lecce)⁹²¹.

Si la conquête normande enclenche la fortification de nombreux sites en Italie méridionale, en réalité, elle ne produit pour autant pas l’abandon des villages ruraux : le réseau d’habitat ne change pas et les châteaux s’établissent dans les agglomérations majeures⁹²². Ce processus n’a pas de reflets évidents dans le secteur « Orià sud » avant le XIII^e siècle, quand apparaissent les châteaux d’Uggiano et Monacizzo, puis ceux de *Casale novum* et Avetrana. Du reste, même à cette époque il serait illégitime de parler d’*incastellamento* au sens toubertien du terme, car, encore une fois, les paysans restent bien dans les *casali*.

En définitive, le *casale* ouvert ainsi que le *vicus* et le *locus* règnent sur les campagnes salentines jusqu’à la fin du Moyen Âge quand s’impose le modèle hyper-concentré de l’agroville, ceinte le plus souvent de remparts (*terra murata*), tandis que sur les campagnes veillent des dizaines de *masserie* fortifiées. Certes, dès cette période, la fortification des villes et de certains villages, qui auront gagné en statut et en taille à cette même occasion, est un fait. Que l’on considère, par exemple, le donjon monumental (25 m de hauteur) de l’actuelle Masseria Celsorizzo (Acquarica del Capo), qui est érigé à la fin du XIII^e siècle ou au siècle suivant, à proximité d’un village ouvert, formant le noyau d’un véritable château, ou encore les phases médiévales des fortifications de *Segine-Acaya* (Vernole – Lecce), *Fulcignano* (Galatone – Lecce), Corigliano d’Otranto (Lecce)⁹²³. Que l’on pense, enfin, aux tours de guet littorales que mentionne la *Chronique* de S. Maria de *Ferraria*⁹²⁴. Ainsi, se dessine la possibilité d’un contrôle direct de certains établissements ruraux de la part de leurs seigneurs à partir du XIII^e siècle. Dès lors, s’il fallait indiquer un équivalent de l’*incastellamento* toubertien, il me semble que ce serait bien celui-ci, ce en quoi on pourrait faire un parallèle avec, entre autres, le cas lorrain, où un puissant

⁹²¹ ARTHUR, "Masseria Quattro Macine", p. 207.

⁹²² MARTIN, *La Pouille*, p. 213, 272-282 ; LORÉ, *I villaggi nell’Italia meridionale*, p. 543-544.

⁹²³ ARTHUR, *Verso un modellamento*, p. 222-223. Voir aussi BERGER, *Les fresques du chevet* ; ARTHUR, *Villages, Communities*, p. 562.

⁹²⁴ Roger II, sans doute dans les années 1140, aurait systématiquement fait édifier le long des côtes du Royaume des *turres aut custodes* permettant d’avertir immédiatement d’une attaque maritime « *per fanones apparentes in oris marinis* » Je remercie Jean-Marie Martin pour cette suggestion. Il reste peu de traces de ces constructions en Pouille méridionale, où les tours de guet littorales ont toutes été édifiées ou réédifiées au XVI^e siècle.

mouvement de regroupement et de fortification de l'habitat se produit à la fin du Moyen Âge⁹²⁵.

8.3.2 L'essor agricole

L'affirmation d'un premier Moyen Âge où les sociétés rurales du Salento continuent d'exploiter les ressources agro-sylvo-pastorales, dans un rapport plus local, peut-être même autarcique et finalement plus libre de contraintes extérieures relève encore, il faut le reconnaître, du domaine du plausible, mais peut susciter aussi un scepticisme légitime. En revanche, nul doute que pendant la phase suivante, dont nous nous occupons ici, à la multiplication des habitats ruraux, à la fixation définitive d'un certain mode d'habiter les campagnes ne corresponde un certain mode d'exploiter les ressources et de produire qui fonctionne désormais comme un système agricole.

Dans le secteur « Oria sud », nous en avons des indices concrets à "Camarda" à compter au plus tard du IX^e siècle, quand le secteur « Sava ouest » est massivement exploité par la monoculture oléicole (§ 5.3.3). Remarquons que cette prédominance de l'olivier dans le paysage régional est une nouveauté du haut Moyen Âge. Tandis que dans l'économie-monde antique le Salento ne paraît pas valorisé en ce sens, les fouilles menées aux lacs Alimini ont montré l'omniprésence de l'olivier dès le VI^e siècle (voir *supra*). Le cas de "Camarda", où ce choix cultural pourrait tout à fait être anticipé d'un siècle, sinon deux, ne fait que confirmer cette nouvelle vocation du territoire salentin, dans le cadre du monde byzantin, voire de l'Italie méridionale longobarde. Au tournant du millénaire, c'est à cette même production que font référence également les premières attestations écrites de la présence d'oliviers dans la documentation relative à S. Pietro in Bevagna, dont les terres sont constituées, entre autres, de « *pascuis, vineis et olivetis* » (**doc. 31 ; doc. 132 – EA 576**). Puis, nous disposons des premiers moulins à huile attestés dans notre secteur, dans le petit habitat de Masseria Maserinò (**doc. 131 – EA 211 ; doc. 132 – EA 573**).

L'oléiculture semble, donc, la grande nouveauté du Moyen Âge central en Pouille méridionale. Il s'agit d'une nouveauté décisive, compte tenu de l'évolution postérieure de l'économie agricole régionale. Pour le reste, tant les sources écrites que l'archéologie attestent la continuité d'une polyculture apte à satisfaire la totalité des besoins vivriers locaux : par exemple, toujours à "Maserinò", nous avons constaté la présence de dix-sept fosses de stockage destinées à conserver les céréales et autres denrées vivrières qui sont abandonnées au plus tard au XII^e siècle (**doc. 132 – EA 568**). Des fosses semblables mais non datées ont été également signalées à "Madonna di Bagnolo" (**doc. 131 – EA 190, EA 210**).

⁹²⁵ GENTILI, *L'organisation spatiale*.

L'hypothèse d'une production céréalicole au tournant du millénaire est ultérieurement corroborée par les aménagements fouillés à Oria, sur l'ancienne acropole antique (Piazza Cattedrale). Ici, aux IX^e-X^e siècles, de nouveaux bâtiments surgissent, comprenant des installations pour la transformation (grillage) et la conservation des céréales dont on a trouvé une dispersion de caryopses brûlés tellement importante que les fouilleurs ont émis l'hypothèse d'un site d'ensilage⁹²⁶.

Dans le Salento méridional, les nombreuses fouilles de villages désertés ont pu établir un tableau relativement fiable qui indique dès le IX^e siècle une production agricole décidément orientée vers les céréales (froment), l'huile et le vin à "Apigliano"⁹²⁷, ce qui trouve une confirmation dans la production contemporaine d'amphores de transport à Otrante et dans la présence de silos à grains dans la totalité des sites de cette période qui ont été fouillés. En revanche, à *Quattro Macine*, la production oléicole n'est pas attestée à cet horizon. D'ailleurs, à Apigliano, les IX^e-X^e siècles correspondent à l'expansion maximale de l'arboriculture (olivier, caroubier, arbres fruitiers), tandis que par la suite on assiste à un retour de la garrigue et du chêne vert jusqu'au XIV^e siècle⁹²⁸.

Un autre indicateur d'une reprise des échanges de denrées peut être vu dans la reprise de la circulation monétaire. Encore timide au milieu du IX^e siècle, quand Byzance entreprend les premières opérations qui mèneront à la reconquête de l'Italie méridionale, l'afflux de monnaie byzantine (principalement des *folles* en cuivre) devient massif au X^e siècle, en parfaite cohérence avec la reprise, bien attestée dans les fouilles et en prospection, des importations de produits céramiques orientaux⁹²⁹. Cette situation change radicalement avec la conquête normande : l'arrivée de monnaie byzantine cesse soudainement, à l'exception des ports de l'extrême littoral adriatique (Otrante, S. Foca, etc.)⁹³⁰. Mais ce qui surprend le plus, c'est que pendant plus de cinquante ans, aucune autre espèce monétaire ne vient remplacer la monnaie byzantine en Pouille méridionale⁹³¹.

Bien entendu, l'étendue et l'importance des terres incultes restent certainement très grandes à cette époque. Comme on le voit à Apigliano, la végétation spontanée peut tout à fait reprendre ses droits, après un cycle biséculaire de polyculture, sans aucun abandon sensible du village. Paul Arthur interprète cette évolution du paysage agricole, corroborée par l'évident arrêt de la circulation de la monnaie dans les campagnes du Salento après la conquête normande qui perdure jusqu'à la seconde moitié du XIII^e siècle, comme l'effet

⁹²⁶ COCCHIARO *et al.*, *Oria nell'Altomedioevo*, p. 387, 391.

⁹²⁷ FIORENTINO, *Ricerche archeologiche et archeoambientali* ; GRASSO, FIORENTINO, *L'ambiente vegetale*.

⁹²⁸ ARTHUR, *Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo* ; ARTHUR, *Un casale medievale*, p. 172.

⁹²⁹ ARTHUR, *Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo*, p. 198.

⁹³⁰ DEGASPERI, *La Terra d'Otranto in età normanna*, p. 141.

⁹³¹ DEGASPERI, *La Terra d'Otranto in età normanna*, p. 141.

d'une économie féodale⁹³². Pourtant, il faut reconnaître que les attestations de céramiques d'importation orientale ne fléchissent pas tout au long des XI^e-XII^e siècles, et ce tant dans les villes portuaires que dans des modestes villages comme Presicce, Supersano et *Quattro Macine*⁹³³. Plusieurs spécialistes penchent alors pour une circulation prolongée de la monnaie byzantine dans le Salento normand, au moins jusqu'aux années 1140. Par la suite, les nouvelles émissions de monnaie d'or et d'argent normande – le tarin normand et le ducat, remplacés plus tard par le denier français – restent de toute manière bien inférieures à la masse de monnaie byzantine qui était arrivée précédemment dans le Salento⁹³⁴.

En réalité, on le devine par les références des sources que nous avons évoquées plus haut, le bois, la cueillette, le pâturage des suidés et des ovi-caprinés, la saliculture dans les zones humides, notamment littorales, restent des activités centrales dans une économie qui doit encore importer très peu de choses. Dans ces grandes espaces, il est assez probable par ailleurs que les finages des habitats ruraux trouvent volontiers à cette époque leurs confins, tout comme, à une échelle supérieure, le font les grands ressorts administratifs. La présence dans ces secteurs de grandes structures de délimitation linéaire, tel le *paretone* de Sava, peut être considéré comme un signe d'intérêt fort pour ces ressources. Quant aux zones humides, si elles constituent des biotopes radicalement différents par rapport aux précédents, elles peuvent également se qualifier comme des milieux en transition, notamment dans les périodes de changement climatique transformant une zone côtière précédemment sèche en zone régulièrement inondée. Réciproquement, les nombreux assainissements opérés au siècle dernier ont modelé des nouveaux milieux où des reliques de la végétation palustre, des plantations directement voulues par l'homme aménageur et de nouvelles espèces qui sont venues spontanément coloniser ces espaces cohabitent.

La forêt au Moyen Âge constitue une ressource fondamentale dans le cadre d'une économie agro-sylvo-pastorale parfaitement intégrée mais elle est également un lieu emblématique et mythique. *Silva glandifera*, ressource pour les charbonniers, les producteurs de chaux et de tuiles (les fours étaient toujours placés aux limites des bois) et lieu de pâturage, de cueillette, la forêt fait constamment l'objet de disputes autour de la revendication des confins et des usages, qui voyaient souvent les communautés paysannes en conflit avec les propriétaires, ecclésiastiques et aristocratiques.

⁹³² ARTHUR, *Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo* ; TRAVAINI, *Produzione e distribuzione*.

⁹³³ ARTHUR, *Islam and the Terra d'Otranto* ; DEGASPERI, *La Terra d'Otranto in età normanna*, p. 141. En revanche, Jean-Marie Martin souligne l'insuffisance de la masse monétaire après 1150 qui émerge de la documentation écrite apulienne, notamment au sujet des assignations matrimoniales qui ne se font qu'en biens immobiliers (MARTIN, *Les échanges monétaires*, p. 66).

⁹³⁴ Voir DEGASPERI, *La Terra d'Otranto in età normanna*, p. 142-144, avec la reprise de la bibliographie antérieure. Voir aussi MARTIN, *Les échanges monétaires*.

Si sous les Byzantins la gestion de *l'incultum* par les communautés paysannes était soumise à une taxation de la part de l'État, après l'arrivée des Normands, on voit apparaître également en Pouille dans la documentation le terme de « *foresta* ». Ce terme est issu du Nord de la France et de l'Angleterre normande, où il désignait à partir du VII^e siècle un espace boisé réservé à la noblesse et aux monastères, protégé de l'exploitation des paysans. Dans la documentation apulienne, « *foresta* » indique désormais non seulement des espaces véritablement boisés, mais toute une variété de formations allant de la garrigue au maquis bas à la prairie herbeuse au bois méditerranéen. En réalité, son sens glisse de plus en plus vers une dimension juridique, jusqu'à indiquer toute étendue de terre voire de mer soumise à l'usage exclusif d'un seigneur, ce qui arrive de plus en plus souvent⁹³⁵.

Une mention à part doit être faite des attestations de moulins à eau. Dans le secteur « Oria sud » se situe, en effet, l'un des deux seuls moulins à eau attestés dans le Salento normand. Nous l'avons vu, un document de 1092 autorise les hommes du *casale* de *Felline* à « *in flumine dicto sancti petri molendino edificare* » (**doc. 32 – l. 26-27**). Une telle mention est particulièrement significative, compte tenu de l'extrême rareté de ces installations en Pouille, une région où le « moulin à sang », autrement dit actionné par la force animale, est resté largement prédominant jusqu'à l'époque contemporaine⁹³⁶.

Quant aux sols inondables, si les habitats continuent systématiquement de les éviter, leur mise en valeur agricole, bien que non détectable en raison de l'absence d'un parcellaire en dur, est suggérée par l'installation des groupes humains à leur périphérie immédiate (que l'on pense aux cas particulièrement significatifs de Manduria, Avetrana, Sava, S. Marzano ou encore de "Masseria le Monache", tout comme de "Scorpo », près de Supersano, et "Alimini", près d'Otrante).

Par ailleurs, au cours de cette période de stabilité politique retrouvée, il est plausible de situer une reprise progressive des parcours de transhumance, dont nous avons souligné l'existence, y compris dans le secteur « Oria sud » depuis la Préhistoire. Si la grande transhumance – qui de toute manière n'atteint pas le Salento – d'époque romaine s'arrête avec les guerres gothiques⁹³⁷, avec la reconquête byzantine et l'unification de toute l'Italie méridionale au sein d'une nouvelle économie-monde, il est tout à fait logique que ces mouvements annuels des troupeaux des Apennins vers le Tavoliere ou plus au sud aient repris. En revanche, il faut attendre 1172 pour en avoir une attestation documentaire avec la *constitutio* du roi Guillaume II, « *Cum per partes Apuliae* ».

⁹³⁵ MARTIN, *La Pouille*, p. 103-104, 309, 371, 374-377 ; *Id.*, *Aristocraties et seigneuries*, p. 251.

⁹³⁶ POSO, *Il Salento normanno*, p. 180 ; MARTIN, *La Pouille*, p. 70-87.

⁹³⁷ VOLPE, *Villaggi e insediamento sparso*, p. 239 ; VOLPE, *Contadini*, p. 288-289 ; MARTIN, *Les débuts de la transhumance*.

Enfin, si les changements de domination politique ne semble pas perturber le semis des établissements ruraux, ce n'est pas pour autant que la vie des hommes reste la même tout au long de cette période. La question cruciale est ici celle du statut des paysans et de leurs rapports de dépendance. Sans absolument vouloir rentrer dans le détail de ces débats, il me semble néanmoins que la littérature dessine la tendance suivante : après la fin de l'esclavage et du régime domanial, la reconquête byzantine impose un modèle – dont il ne faudrait pas faire encore un « idéal-type » – de petit et moyen propriétaire paysan vivant à l'intérieur d'un village, défini comme « une commune libre »⁹³⁸. En même temps, à partir du X^e siècle, le fisc byzantin distingue en Calabre les « communes (*chôria*) et les domaines créés aux dépens des communes ». Ce mouvement de création des domaines s'amplifie au XI^e siècle, menaçant l'organisation communale et générant de nombreuses nouvelles limites »⁹³⁹, de sorte que « par un tour de passe-passe fiscal », les petits propriétaires sont assimilés aux parèques, la grande propriété se développe sur les territoires villageois, si bien qu'on y constate « le passage du village communal au village domanial »⁹⁴⁰. Avec la conquête normande, notamment pour ce qui est du Salento septentrional, on voit apparaître un exercice de plus en plus approfondi des droits seigneuriaux imposés aux paysans dépendants (*parèques, villani*), qui deviennent plus nombreux et subissent des contraintes plus fortes. Cela va de l'agrandissement progressif des réserves seigneuriales à une lourde taxation sur les matières premières et les productions agroalimentaires aux droits d'usage à différentes formes de corvées. Cette tendance ne sera jamais contredite par la suite par les successeurs souabes et angevins⁹⁴¹.

8.3.3 Oria au centre des flux et des réseaux

Le fait essentiel que l'on perçoit au début de cette phase centrale du Moyen Âge dans le Salento septentrional tient au rôle central d'Oria, qui se configure désormais comme le premier pôle non seulement pour « Oria sud », mais pour le Salento septentrional tout entier. En effet, Oria est sans conteste au centre du projet byzantin, au lendemain de la reconquête. C'est maintenant que nous avons des signes claires de la résidence de l'évêque de Brindisi à Oria et de son identification avec cette seconde ville⁹⁴².

⁹³⁸ MARTIN, *La Pouille*, p. 292-301.

⁹³⁹ LEFORT, MARTIN, *De l'évêché au village*.

⁹⁴⁰ LEFORT *et al.* (éd.), *Les villages*, introduction, p. 22 ; KAPLAN, *Le village communal*.

⁹⁴¹ MARTIN, *La Pouille*, p. 317-324 ; POSO, *Il Salento normanno*, p. 211-212. Voir, sur ces sujets dans un plus vaste horizon italien, entre autres, PASQUALI, *Sistemi di produzione* ; ANDREOLLI, « *Ubi feuda ibi demania* ».

⁹⁴² La *translatio* du siège épiscopal de Brindisi à Oria et le titre de « *Uritanus episcopus* » ne sont attestés qu'en 885. Sur cette base, plusieurs auteurs datent ce transfert de cette époque (GUILLOU, *Les saints* ; FALLA CASTELFRANCHI, *Note* ; MARTIN, *La Pouille*, p. 246). Néanmoins, d'autres auteurs se sont exprimés en faveur d'une datation dans le VIII^e, voire à la fin du VII^e siècle, faute d'attestations sur la présence d'un évêque à

Dans les années 880, Théodose d'Oria est un évêque dynamique, qui participe à des conciles et effectue des missions diplomatiques⁹⁴³. Dans sa ville, il pourrait avoir ordonné la construction de la première cathédrale, dédiée à la Vierge, sur le site de l'actuelle ainsi que celle de l'église dédiée aux martyrs Chrysantes et Daria, dont les reliques sont transportées de Rome à Oria sous le pape Étienne V (885-891)⁹⁴⁴. De plus, il serait à l'origine d'une église consacrée au saint égyptien Barsanuphe (Barsanofrio), confirmée par l'inscription gravée sur une architrave réemployée dans la crypte de l'actuelle église S. Francesco di Paola⁹⁴⁵.

Néanmoins, si on prête foi à la *Narratio historica*⁹⁴⁶, une source hagiographique sur la vie de Théodose, celui-ci aurait eu un prédécesseur, Paolo : il ne serait donc pas le premier évêque d'Oria. Enfin, il faut faire référence à la *vexata quaestio* de l'inscription mentionnant l'évêque Magelpoto d'Oria, gravée sur une architrave en marbre découverte en 1932, pendant les travaux de restauration du château. Si des propositions tendant à situer ce personnage dans le courant du VIII^e siècle ont été avancées, la plupart des spécialistes qui se sont penchés sur l'iconographie de l'architrave et sur l'inscription elle-même, préfèrent une datation dans le courant du IX^e siècle⁹⁴⁷.

Enfin, quoi qu'il en soit d'un éventuel transfert du siège épiscopal à Oria dès le VIII^e siècle, voire du milieu du IX^e, il est indéniable qu'après la reconquête byzantine, la cité fait l'objet des plus grandes attentions de la part des autorités impériales. Celles-ci y installent, en effet, avec le titre de protospathaire, l'ancien prince de Bénévent Gaideris à partir de 885⁹⁴⁸. De plus, des signaux indirects mais significatifs de cette vitalité sont éparpillés dans le centre urbain : plusieurs éléments architecturaux et inscriptions dont la provenance des édifices susmentionnés a été postulée⁹⁴⁹. Plus récemment, ce tableau a été

Brindisi et s'appuyant sur la datation (controversée) d'une inscription portant le nom d'un évêque Magelpoto trouvée à Oria (JURLARO, *Epigrafi medievali*, p. 234 ; LEPORE, *Il territorio di Oria*, p. 452 ; LEPORE, *Oria e il suo territorio*, p. 51-53, 71-72, 125, 152-153 ; LEUCCI, *Brindisi* ; LEUCCI, *Oria*).

⁹⁴³ MARTIN *et al.*, *Regesti*, p. 652, S 176 ; MARTIN, *La Pouille*, p. 591.

⁹⁴⁴ FALLA CASTELFRANCHI, *Note preliminari*, p. 114-115.

⁹⁴⁵ Voir LEPORE, *Oria e il suo territorio*, p. 48-49 ; FALLA CASTELFRANCHI, *Note preliminari*, p. 119-121 ; EAD., *La cultura artistica*, p. 677-678.

⁹⁴⁶ Sur l'authenticité de la *Narratio historica seu vita vescovi beati Teodosii*, voir LEPORE, *Oria e il suo territorio*, p.58-59.

⁹⁴⁷ « VIRGO SACRATA D(e)I PRESUL TIBI C(on)DIDIT ISTUD MAGELNAMQ(ue) POTUS DUCTUS AMORE TUO ». GUILLOU, *Les saints Chrysantes et Daria* ; FALLA CASTELFRANCHI, *Note preliminari*, p. 117-119 ; FELLE, *La documentazione epigrafica latina*, p. 628. Voir aussi, pour une reprise de toute la question, LEPORE, *Oria e il suo territorio*, p. 53.

⁹⁴⁸ MARTIN, *La Pouille*, p. 697 ; (MARTIN *et al.*, *Regesti*, p. 506, n. 1072 : « *Instrumentum concessionis [Ca. 885]. Regesto : "Dopo essere fuggito a Bari, Gaiderisio [ex principe] è mandato a Costantinopoli all'imperatore Basilio I; riceve onori e doni dall'imperatore, nonché la città di Oria ad convivendum"* ».

⁹⁴⁹ FALLA CASTELFRANCHI, *Note preliminari*, p. 121-125 ; EAD., *La cultura artistica*, p. 678 ; LEPORE, *Oria e il suo territorio*, p. 76-93.

confirmé par la découverte de traces importantes de reconstruction sur l'acropole antique aux IX^e-X^e siècles, en association avec des productions céramiques otrantaises (pots à cuire, amphores de transport *Otranto Type*) et orientales qui attestent parfaitement la réintégration de ce secteur dans les marchés byzantins⁹⁵⁰. L'hypothèse d'un site d'ensilage sur l'ancienne acropole d'Oria, redevenue le centre d'une cité importante, entre en résonance avec la multiplication des habitats ruraux dans le secteur « Oria sud ». Au moins une partie des céréales qui affluent maintenant en haut de la colline doivent, en effet, venir de là. De même, des réaménagements des fortifications antiques sont réalisés à plusieurs autres endroits de l'enceinte⁹⁵¹.

Au regard de ces informations et de mes données de terrain et d'analyse planimétrique, il me semble très probable que c'est maintenant qu'Oria « capture » le secteur « Sava ouest » à travers la directrice Oria-(Sava)-Pasano dont nous avons affirmé la postériorité par rapport aux parcellaires et aux voies d'époque romaine (§ 7.4.3). De plus, dans le cadre viaire préexistant, les axes forts du secteur « Oria sud » doivent être maintenant, outre celui-ci, la liaison Oria-Mandurinum-littoral et la liaison Oria-Avetrana. L'importance du premier d'entre eux ressort soudainement de la chronique de la conquête normande de la région : une fois atteinte Oria depuis Tarente, la prise de *Mandurinum* a été l'objectif essentiel des Normands dans ce secteur. À cela on peut ajouter le tropisme ionien d'Oria dans cette phase, autour de S. Pietro in Bevagna, où se serait réfugié son futur évêque Théodose, d'après la *Narratio*. Quant à la liaison vers Avetrana, la découverte de plusieurs monnaies byzantines entre "Ruggianello" et "S. Maria del Casale" dit bien la vitalité renouvelée des flux économiques.

La place centrale occupée par Oria dans la partie méridionale de la *Longobardia* byzantine est ultérieurement confirmée par bon nombre d'odonymes et d'événements. À titre d'exemples significatifs, citons au moins la *via Orietana* mentionnée par deux documents du monastère de S. Benedetto di Conversano, datant de 966 et de 967 à propos d'une liaison *Castellano* (Castellana Grotte – Bari) – Oria⁹⁵² : *Castellana* se trouve à

⁹⁵⁰ COCCHIARO *et al.*, *Oria nell'Altomedioevo*, qui résume la bibliographie antérieure. Notamment, la présence de céramique destinées à la cuisson produites en Albanie montre une reprise des flux commerciaux transadriatiques désormais confirmée par de nombreuses fouilles de part et d'autre du canal d'Otrante (voir ARTHUR, *From Italy to the Aegean*, p. 343-351 ; VROOM, *From One Coast to Another*, p. 343-351 ; LEO IMPERIALE, *Ceramiche e commerci nel Canale d'Otranto*, p. 329-337.

⁹⁵¹ Je remercie Christian Napolitano, auteur de plusieurs sondages d'archéologie préventive à Oria, sous l'autorité de la SBAP, en 2013-2015 pour ces informations inédites.

⁹⁵² *Chartularium del monastero di S. Benedetto di Conversano*, a cura di D. Morea (*Medium Aevum – Collana di studi e testi* diretta da Giuseppe Vecchi, 2), Mont-Cassin, 1892 (réimpr. anast. Sala Bolognese, 1976), n. 19, p. 42-44; n. 22, p. 51-52. Voir FONSECA, *Le lame come fattore di aggregazione*, p. 10-11 ; DALENA, *Il sistema viario*, p. 99.

Cet itinéraire reprend la mulatière qui mène à Bénévent à travers le pays des Péucètes, reliant Oria à *Egnatia*, dont parle Strabon (VI, 3, 7) (C282).

environ 70 km d'Oria et seul un pôle urbain d'importance régionale peut justifier un tel toponyme. En outre, les raids sarrasins de 867 et de 925 sur Oria sont autant de preuves directes de l'importance de la cité⁹⁵³. Enfin, la présence d'une importance communautaire juive, dont la présence est documentée à partir du IX^e siècle par bon nombre de documents, de sources narratives et d'inscriptions, constitue un témoignage ultérieur de la dimension urbaine d'Oria dans cette phase⁹⁵⁴. On a là autant de témoignages supplémentaires de ce que les fragments architecturaux, les inscriptions et les rares textes écrits suggéraient depuis longtemps : la grande importance d'Oria comme siège épiscopal, centre administratif de premier plan et cité fortifiée de la *Longobardia* byzantine.

Au XII^e siècle, le géographe Guido de Pise, dont la connaissance de la Pouille apparaît excellente, cite, d'abord, en descendant le littoral adriatique depuis le nord, Brindisi, Lecce, *Ruge (Rudiae)*, Otrante, Castro, *Beretos (Veretum)* (Leuca), Ugento, Alezio, Gallipoli, *Saturum* et *Tarentum*. De Tarente, ensuite, le texte guidonien – très lacunaire – décrit plusieurs voies de l'intérieur, dont la voie Appienne pour « *Ories, in qua reliquiae sanctorum martirum Crisanti et Darie sunt* »⁹⁵⁵. Parallèlement, les indications de Guido semblent attester d'une valorisation accrue d'une voie paralittorale qui dut exister à l'état de piste naturelle dès la Préhistoire. En effet, il mentionne maladroitement, dans le *Liber descriptionis totius maris*, *Amandrinum* (Manduria, *Manduris* chez le Ravennate) et surtout le positionne non pas entre Nardò et Tarente – donc sur la *via Salentina* – mais entre Gallipoli et *Saturum* ("Saturo", près de Tarente)⁹⁵⁶. Cette méconnaissance de la situation de Manduria pourrait attester du peu d'importance de la voie interne *Salentina* à l'époque de Guido. En revanche, nous avons déjà vu l'importance croissante du monastère de S. Pietro in Bevagna à partir de l'époque normande. Or, il n'a pas échappé à Idrîsî (XII^e siècle), dont la référence à un lieu appelé « *Qaytûlqah* » près du ruisseau Chitro pourrait tout à fait se référer à ce monastère⁹⁵⁷.

À l'échelle régionale, Oria doit polariser ultérieurement les flux voyageant sur la directrice Tarente-Lecce, puis également ceux qui concernent la voie Appienne, à partir du moment où Brindisi est relevée par les Normands au rang de cité importante, avec une volonté de retour du siège épiscopal qu'Oria ne cessera jamais de contester. En effet, la

⁹⁵³ Erchemperti *Historia Langobardorum Beneventanorum*, M.G.H., s. III, c. 33, 38, p. 252-253, c. 33, p. 252 ; MARTIN, *La Pouille*, p. 223.

⁹⁵⁴ MARTIN, *La Pouille*, p. 217-218, n. 337 ; MARTIN *et al.*, *Regesti*, p. 415, n. 840 : « *Epistula imperatoris aurea bulla munita [Ca. 868]. Regesto. "Basilio [I] manda a Rabbi Shephatiah di Oria un invito a venire ad incontrarlo, sapendo della sua sapienza e della sua scienza, e promette di donargli quello che chiederà"* ». Voir aussi le récit du rabbin Aḥima'az ben Paltiel (*Chronique d'Aḥima'az*).

⁹⁵⁵ *Guidonis Geographica*, 49, 27-29. Voir UGGERI, *La viabilità*, p. 158-163, 176.

⁹⁵⁶ *Guidonis Geographica*, 72, 14.

⁹⁵⁷ Je suis à ce propos l'hypothèse de Giovanni Uggeri (UGGERI, *La viabilità*, p. 330-332. Les éditeurs de la dernière édition de l'*Opus geographicum* indiquent plutôt la localité "Colimena" (Idrîsî, *Géographie*, p. 343).

politique méditerranéenne ambitieuse des Normands, puis l'intégration de la région aux itinéraires principaux des croisades – auxquelles les nouveaux seigneurs de l'Italie méridionale prennent une part essentielle – provoque la réactivation du potentiel maritime de la Pouille. Ces mouvements apportent, à partir du XI^e siècle, de nouveaux flux culturels, économiques et militaires sur le littoral adriatique, où la *via Traiana* – reliée à la voie Appienne à partir de Troia (Foggia) et, partant, à la *via Francigena* menant de France à Rome – devient la liaison essentielle de la Pouille au reste du continent.

Si, dans le Salento septentrional, ces changements géopolitiques impliquent bien à terme une nouvelle bipolarisation sur Tarente et Brindisi, celle-ci n'est toutefois pas en mesure d'évincer complètement Oria de l'échiquier. En effet, pendant plusieurs siècles, Oria réussit à élire des évêques concurrençant ceux de Brindisi, ou au moins à imposer aux évêques de Brindisi le double titre et la double cathédrale⁹⁵⁸. La cité peut appuyer de telles prétentions non seulement sur le poids du passé, mais également sur sa position de carrefour, bien connu depuis l'Antiquité, ouvrant à la fois vers Brindisi et vers Lecce.

Cette position stratégique n'a pas échappé aux bâtisseurs du château-fort qui domine de nos jours la cité, assurant, du haut de ses trois tours, un contrôle visuel sur les deux littoraux maritimes et sur les routes qui relient Oria à Tarente, Brindisi et Lecce, aux Murge et à l'Arneo par Manduria et Avetrana. Cela fait de la cité exactement ce qu'elle était à l'époque messapienne : la clef du Salento pour les armées qui viennent du continent, voire un verrou que d'éventuels envahisseurs remontant du Salento méridional ne sauraient ignorer. Les origines de ce château-fort ne sont pas documentées avant le XIII^e siècle, mais il est difficile de penser que ni les Longobards, ni les Byzantins, ni les Normands n'avaient muni une colline aussi stratégique⁹⁵⁹. De fait, ce n'est qu'en 1080 que remonte la première attestation d'un *palatium* où réside le *dominus* normand Robert⁹⁶⁰. Par conséquent, si l'on en connaît la nature de *castrum exemptum*, dépendant directement du roi, sous Frédéric II⁹⁶¹, il doit s'agir à ce moment plutôt d'une restructuration et d'un agrandissement que d'une fondation. Parallèlement, la construction des châteaux d'Uggiano et de Monacizzo, puis de ceux de Manduria, Avetrana et Maruggio assure le maillage d'un dispositif de contrôle territorial dont le château d'Oria est le centre de commandement.

⁹⁵⁸ MARTIN, *La Pouille*, p. 577.

⁹⁵⁹ Marina Falla Castelfranchi suppose l'existence d'un *praitorion* au sommet de la colline actuellement occupée par le château-fort aux temps du protospathaire Gaideris, l'ancien prince de Bénévent, à partir de 885. L'église des saints Chrysantes et Daria serait donc à identifier avec le lieu de culte privé du palais de Gaideris (FALLA CASTELFRANCHI, *La chiesa di San Pietro di Crepacore*, p. 156).

⁹⁶⁰ *Regii Neapolitani Archivi Monumenta (R.N.A.M.)*, vol. V, c. 112, doc. 442, a. 1080.

⁹⁶¹ STHAMER, *L'amministrazione dei castelli*, p. 57-58. Voir aussi VALLONE, *Terra, feudo, castello*, p. 412.

8.4 Vers la fin du Moyen Âge : des *casali* à l'agroville

8.4.1 Du *casale* à l'agroville : concentrer l'outil de production

Le semis du peuplement change radicalement à partir de la fin du XIV^e siècle. Il s'agit d'un phénomène qui est lisible sans ambiguïté dans le secteur « Oria sud » et qui trouve confirmation dans toutes les études de cas réalisées en Pouille méridionale. L'habitat prend à partir de cette période les caractères qui sont les siens encore aujourd'hui et qui font l'une des spécificités régionales : une concentration très importante de la population dans seulement huit centres, suite à l'abandon des dizaines d'habitats ruraux dans lesquels la population s'était répartie au cours des six à huit siècles précédents.

Ce processus constitue l'un des aspects majeurs de la fin du Moyen Âge dans la région. Il est emblématique d'une autre manière d'habiter et d'exploiter les ressources de ces territoires. Plus globalement, il manifeste, comme on le verra, une emprise beaucoup plus forte, organisée et contraignante sur la terre et sur les hommes de la part des pouvoirs locaux et lointains⁹⁶².

Cette concentration est le point d'arrivée de trois évolutions simultanées. Premièrement, du XIV^e au XVI^e siècle, on assiste à la naissance d'une dernière génération d'habitats. La ressemblance initiale de ces habitats avec les nombreux *casalia* existants n'est sans doute qu'apparente car en réalité ils se configurent tous rapidement comme des sites fortifiés, des *terre murate*. D'ailleurs, ces « terre » évolueront toutes rapidement, dans le courant de la période angevine, du simple statut de « parties de provinces du Royaume gouvernées par le fisc royal ou par des seigneurs féodaux » vers l'obtention d'une personnalité juridique qui fait d'elles des « *universitas* », des « institutions administratives et politiques gérées aussi par les habitants »⁹⁶³. Il s'agit de *Casalnuovo*, Avetrana, puis Sava et Torricella et enfin S. Marzano. Par conséquent, cinq des sept centres de

⁹⁶² Pour un bilan très récent, voir MUCI, *Analisi quantitative*.

⁹⁶³ ANDENNA, *Fiscalità e sviluppo*, p. 198.

peuplement de l'époque moderne et contemporaine surgissent à la fin du Moyen Âge, tandis que seuls Monacizzo et Uggiano sont plus anciens. D'ailleurs, il est assez probable que ces deux derniers sites sont les seuls à avoir survécu au mouvement général de concentration de l'habitat exclusivement en vertu du contrôle des voies et du territoire qu'ils assuraient avec leurs fortifications. Parallèlement et assez rapidement, tous les autres *casalia* médiévaux se vident de leur population : autour de *Casalnuovo*, c'est une dizaine au moins d'abandons qu'on décompte sur trois siècles ; dans l'actuel territoire de Sava, il s'agit de trois, voire quatre occupations ; à Avetrana comme à S. Marzano, l'on passe de deux à un seul habitat ; vers la côte, c'est cinq à huit établissements qui s'éteignent, à la faveur des seuls centres de Maruggio et Avetrana.

Les campagnes, toutefois, ne sont pas vides. Au réseau des habitats ouverts se substitue maintenant un dense semis de *masserie*, bien souvent fortifiées, tenues par des exploitants qui dirigent des domaines agraires appartenant à des grands propriétaires laïcs ou religieux résidant dans les villes. Au XVI^e siècle, c'est plus d'une soixantaine de *masserie* qui quadrillent déjà avec certitude le secteur « Oria sud », auxquelles s'en ajoutent plus de cinquante au siècle suivant. Alors que les deux premiers mouvements mènent directement jusqu'à notre époque, ce dense semis de *masserie* se déstructure au tournant du XIX^e siècle et au plus tard avant le milieu du XX^e, si bien que les *masserie* constituent un élément en grande partie « archéologique » du paysage contemporain de notre secteur. En tout état de cause, même avec plus d'une centaine de *masserie*, la très grande majorité de la population réside dans les huit centres susmentionnés.

À cette polarisation extrême vient s'ajouter la position prédominante de *Casalnuovo* par rapport à ce nouveau réseau d'habitat. En effet, au plus tard au milieu du XVI^e siècle, cette ville concentre presque la moitié de la population du secteur, dépassant ainsi la population d'Oria. Au seuil de l'époque moderne, la Pouille méridionale – ainsi que la quasi-totalité de la région⁹⁶⁴ – présente le visage le plus classique d'une région d'agrovilles méditerranéennes. *Casalnuovo* est au XVI^e siècle l'exemple parfait du nouveau paradigme. La ville est une *terra murata* dotée d'un château-fort qui contrôle la voie de Tarente à Lecce, à partir du XV^e siècle au plus tard, et elle est entourée de remparts (voir **doc. 47 – l. 93-100**). Elle abrite dès le XVI^e siècle tous les grands propriétaires terriens des alentours qui y constituent une société qui sera régie pendant trois siècles par des équilibres complexes assurant la gestion conjointe du pouvoir local de la part des deux *ceti* (ordres, groupes sociaux juridiquement définis) des nobles et des populaires⁹⁶⁵. Son rôle directionnel est accru par la présence de plusieurs monastères et d'un chapitre collégial qui

⁹⁶⁴ Voir SALVEMINI, *Prima della Puglia*, p. 16-25.

⁹⁶⁵ Voir DELILLE, *Le maire et le prieur*, p. 30, n. 5.

possèdent de vastes propriétés foncières dans la ville et à la campagne. Face à cette concentration des moyens financiers et des recruteurs potentiels, il devient aisé de comprendre l'attractivité qu'une telle ville exerce sur les paysans des alentours, dans un régime où la petite propriété a été systématiquement ruinée. Cette situation sociale et économique apparaît clairement dans une série de documents qui rendent compte de l'état et de la valeur des biens confisqués au marquis d'Oria Giovanni Bernardino Bonifacio (1517-1597) en 1557, suite à sa mise en accusation pour hérésie et à sa fuite à l'étranger (**doc. 47**). *Casalnuovo* y apparaît comme un centre de stockage de nombreuses et abondantes denrées issues de son vaste territoire : blé, huile, vin, safran, coton, lin, produits laitiers et beaucoup d'autres.

Bien qu'elles possèdent une moindre envergure, l'emprise de Sava, S. Marzano, Torricella, Maruggio et Avetrana sur leur territoire n'est pas moins totale. Là aussi, le pouvoir se concentre autour d'un palais baronnial qui peut être parfois un imposant château-fort, comme c'est le cas à Avetrana et à Torricella. Là aussi, les propriétaires laïcs ou religieux sont tous établis en ville, dans des palais et des établissements religieux qui acquièrent au XVII^e siècle un caractère monumental relativement important.

Paul Arthur a pu étudier archéologiquement les transformations d'une autre *terra murata*, celle de Muro Leccese (Lecce)⁹⁶⁶. Sur la base de ses fouilles et analyses, il définit la *terra* comme une « machine agraire », une usine en quelque sorte⁹⁶⁷. La nécessité du contrôle des ressources humaines et des denrées stockées à l'ombre du palais baronnial engendre également, pour cet auteur, la définitive fixation du bâti, désormais en pierre, car l'espace à l'intérieur de la *terra* est limité. Voilà une autre importante transformation par rapport au *casale* médiéval, où les habitations pouvaient être refaites et déplacées à chaque génération, ce qui rendait cette forme d'habitat relativement mobile.

Dans ce réseau d'habitat et dans ce système agraire, les *masserie* servent les intérêts des grands propriétaires qui y installent des familles d'exploitants. Elles centralisent aussi la production agraire et assurent l'organisation du travail en embauchant des saisonniers ou des journaliers invariablement résidents dans les agrovilles. Le contrôle des paysans est total : ils habitent tous dans ces centres, où leur unique espoir d'embauche vient des hommes des barons qui font leur marché tous les matins sur la place centrale, devant le palais baronnial ; ils travaillent dans les terres des grands propriétaires ; ils sont obligés de faire leur pain, leur huile et leur vin dans les moulins, les *trappeti* et les pressoirs des barons. C'est une société beaucoup plus rigide, aux distances croissantes entre groupes sociaux concurrents (*ceti*), qui dessine une prolétarianisation diffuse. En effet, au fil du temps,

⁹⁶⁶ ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 111-114.

⁹⁶⁷ ARTHUR, *Verso un modellamento*, p. 225-226 ; ARTHUR, BRUNO, *Muro Leccese*.

la petite propriété privée a été fortement érodée par les seigneurs, ainsi que la jouissance des terres communes (entourées de défens, transformées en *parchi* et *difese*), d'après un processus qui a été très bien expliqué pour le Languedoc des XIV^e-XVII^e siècles par Emmanuel Le Roy Ladurie⁹⁶⁸.

Tout cela est fonctionnel, me semble-t-il, au sein d'une organisation économique complètement différente. Dès le début du XIV^e siècle, en effet, l'Italie méridionale est réorganisée en fonction d'une production agricole dirigée et d'une plus grande ouverture aux marchés internationaux. Le changement du système monétaire – avec le passage du système souabe basé sur l'augustale d'or, encore suivi par le *carlino* en or de Charles I^{er} d'Anjou, au *carlino* en argent (gillat) créé par Charles II à partir de 1302 – mène à une forte reprise de la circulation monétaire en Pouille, qui se trouve par là même réinsérée dans la très vaste aire de circulation du gillat – émis à Naples, en Provence, à Rome et dans l'aire égéenne – qui devient l'une des espèces principales du commerce méditerranéen⁹⁶⁹. Un signe évident de cette ample circulation vient des nombreuses monnaies angevines (deniers tournois) collectées en fouille et en prospection dans le Salento méridional et massivement frappées dans les états francs de la Grèce, du milieu du XIII^e siècle à 1320 environ⁹⁷⁰.

En définitive, au tournant du XV^e siècle, l'expérience originale du *casale* médiéval, dont nous avons vu se construire les premières étapes dès les VII^e-VIII^e siècles, est close. L'agroville n'est pas une affaire de médiévistes, mais elle se construit sur l'héritage productif et territorial des *casalia*. Je tiens à souligner, au terme de cet itinéraire, la forte intégration homme-environnement qui est à la base de la localisation et de la concentration/dispersion de l'habitat au fil du temps. Par-delà toute tentation déterministe, en effet, nous avons constaté aisément le choix pérenne pour les formations calcarénitiques et en particulier pour les bords de ces formations, où la disponibilité d'une nappe d'eau près de la surface est majeure. Cependant, une fois cette attractivité constatée pour toutes les périodes étudiées, on voit bien à quel point l'emprise des pouvoirs a modelé des réseaux d'habitat et des systèmes agraires très différents.

Dès le début du XVI^e siècle, la Pouille devient une « marche de frontière d'un organisme impérial »⁹⁷¹, se trouvant désormais entièrement asservie à l'économie-monde de l'Empire espagnol. Sans ignorer que nous sommes devant deux mondes très différents, les points de contact avec l'époque romaine impériale sont saisissants : dans le Salento

⁹⁶⁸ Voir LE ROY LADURIE, *Paysans du Languedoc*, en particulier p. 21.

⁹⁶⁹ GRIERSON, *Monnaies*, p. 184-187, 219-223 ; GRIERSON, TRAVAINI, *Medieval European Coinage*, p. 218-227.

⁹⁷⁰ ARTHUR, *Un casale medievale*, p. 172 ; TRAVAGLINI, *La documentazione numismatica*, p. 103.

⁹⁷¹ SALVEMINI, *Prima della Puglia*, p. 9.

septentrional, nous retrouvons, en effet, une forte spécialisation culturelle – le pastoralisme et la céréaliculture jadis, la céréaliculture et l’oléiculture au XVII^e siècle ; une concentration de la propriété qui rappelle celle de l’Antiquité tardive et que la littérature moderniste appelle du même nom de *latifondo* ; enfin, et ce n’est pas le moindre des points de contact, la reprise dès l’époque aragonaise de la grande transhumance dans le nord de la région – ainsi que des multiples itinéraires de moindre rayon qui venaient toucher même la Pouille méridionale –, qui avait périclité justement au V^e siècle n.è.⁹⁷².

Ainsi, la connaissance bien plus approfondie qui a été accumulée depuis vingt-cinq ans sur la période tardo-antique et médiévale permet de comprendre beaucoup mieux l’histoire moderne de ce territoire, par-delà les ressemblances hâtives avec d’autres régions européennes. En effet, si la résidence des paysans au village et leur « *pendolarismo* », autrement dit leur migration journalière pour se rendre aux champs, est typique aux XIX^e-XX^e siècles tant dans les Pouilles qu’en Bourgogne, par exemple, cela tient à la spécialisation culturelle viticole de ces régions. Le viticulteur réside un peu partout au village, tandis que le céréaliculteur et l’éleveur résident normalement à la ferme. Mais c’est justement de « villages » qu’il s’agit en Bourgogne, tandis qu’en Pouille et surtout en Capitanate, dans le Murge alte et dans le Salento septentrional, dès le XVI^e siècle, on doit parler sur le plan démographique de véritables villes de plusieurs milliers d’habitants. Et ce, quelle que soit la spécialisation productive, à l’exception de l’élevage bovin.

À ce propos, Saverio Russo a proposé de voir deux modèles dans l’organisation de l’habitat et du paysage agraire en Pouille méridionale à partir du début de l’époque moderne : d’une part, le Salento septentrional, où dominant la grande propriété et la grande entreprise agraire avec une intégration entre céréaliculture, élevage et sylviculture ou gestion de l’*incultum* ; d’autre part, la province de Lecce, où, dans un cadre socioéconomique néanmoins similaire, la concentration de la propriété est moindre et la polyculture plus variée⁹⁷³. Aussi, le Salento septentrional suit-il des dynamiques intermédiaires, entre le Murge alte et le Tavoliere, où ces phénomènes de concentration sont encore plus importants – mais il faut tenir compte des déterminants géographiques et notamment de la rareté de l’accès à l’eau – et le Salento méridional, le Murge basse, le littoral barésien, où la population se distribue d’une manière plus homogène : le peuplement est dense et la base productive plus complexe.

En définitive, l’agroville apulienne moderne est l’outil primordial de concentration de la population dans un immense village, après avoir concentré la propriété agraire à la

⁹⁷² VOLPE, *Villaggi e insediamento sparso*, p. 239 ; VOLPE, *Contadini*, p. 288-289 ; MARTIN, *Les débuts de la transhumance* ; SALVEMINI, *Prima della Puglia*, p. 14.

⁹⁷³ RUSSO, *Il paesaggio agrario*, p. 205-206. Voir aussi VISCEGLIA, *Territorio*, p. 126.

campagne ; sa finalité est de rassembler la production et les revenus dans les mains d'une élite agraire restreinte. Formulé ainsi, ce processus n'est pas sans rappeler des phénomènes qui se produisent ailleurs en Europe, comme les « *enclosures* » en Angleterre, qui soustraient à partir du XVI^e siècle la jouissance des terres communes (*commons*) aux paysans libres qui y trouvaient un complément indispensable à leur survie pour y établir des réserves de chasse ou bien pour créer de grandes exploitations capitalistes. Or, sur le plan social le résultat est semblable : la ruine des petits producteurs, afin de disposer d'une main-d'œuvre abondante et corvéable à merci pour produire à grande échelle pour l'exportation, ce qui crée également les conditions de la Révolution industrielle en Angleterre. En revanche, la similitude s'arrête là car, à partir du XVII^e siècle, les propriétaires terriens d'Italie méridionale adoptent massivement un modèle économique perdant, misant sur les bas coûts de la main-d'œuvre sans rien investir en amélioration des terres et de la productivité, ce qui est la définition même du *latifondo*⁹⁷⁴.

8.4.2 Les ressources des marges : usurpation et épuisement

Un quatrième mouvement de fond, parfaitement cohérent avec les trois susmentionnés, qui accompagne cette concentration et ce contrôle accru des ressources et des hommes, est l'annexion usurpatrice des terres domaniales aux biens seigneuriaux. Jean-Marie Martin a mis en évidence la gestion publique des terres incultes au début du XI^e siècle, dans la Capitanate alors byzantine : des redevances sont perçues par l'État ou par une communauté d'habitants sur l'*incultum*, pour autoriser la vaine pâture⁹⁷⁵. Ensuite, avec la conquête normande, nous rencontrons dans la documentation apulienne le terme de « *foresta* », utilisé pour indiquer toute étendue non cultivée soumise à l'usage exclusif d'une communauté d'habitants mais, de fait, de plus en plus monopolisée par les seigneurs⁹⁷⁶. En dépit de la proximité lexicale, il faut surtout ne pas confondre ce sens juridique du mot « *foresta* » et le sens actuel du mot ou de son équivalent dans plusieurs langues latines : les bois et les forêts sont dites « *silva* », « *sylva* », « *gualda* » (haute futaie), « *nemus* », « *maccla* » (taillis)⁹⁷⁷ dans la documentation médiévale, tandis que « *foresta* » peut indiquer des surfaces boisées, des garrigues, des steppes, des marécages et même des espaces maritimes. Or, tout au long du bas Moyen Âge, on assiste à un agrandissement inéluctable de ces réserves seigneuriales aux dépens des terres communes,

⁹⁷⁴ Pour une analyse classique de cette évolution de l'agriculture sud-italienne, voir SERENI, *Storia del paesaggio agrario*, p. 193, 213. Voir aussi, pour la figure de « *l'imprenditore senza innovazione* », SALVEMINI, *Prima della Puglia*, p. 83-92.

⁹⁷⁵ MARTIN, *La Pouille*, p. 372-375.

⁹⁷⁶ MARTIN, *La Pouille*, p. 103-104, 309, 371-377.

⁹⁷⁷ POSO, *Il Salento normanno*, p. 161.

c'est-à-dire de l'*incultum* où les ruraux avaient le droit d'exercer la cueillette, le ramassage du bois mort, d'amener paître les bêtes⁹⁷⁸. D'ailleurs, le plus souvent, l'emprise seigneuriale ne se traduit pas par une interdiction d'usage, mais elle s'exerce plutôt sous la forme d'une taxation imposée aux paysans qui souhaitent exercer certains usages (*herbaticum, glandaticum, legnaticum, aquaticum* et même, au XVIII^e siècle, « *ius calcem coquendi* », etc.)⁹⁷⁹.

Dans ce processus séculaire, l'époque angevine apparaît comme le moment où l'emprise seigneuriale devient totale⁹⁸⁰. Or, la difficulté à se servir de ces ressources qui étaient autrefois accessibles librement ne doit pas être le dernier des ressorts expliquant l'abandon forcé des *casali* avant la fin du Moyen Âge. Après avoir « chassé » les paysans des campagnes, le pouvoir seigneurial, baronnie et foncier domine désormais la totalité de l'espace agricole, employant pour le mettre en valeur la main-d'œuvre concentrée dans les agrovilles ou affectée en permanence aux *masserie*. Au début de l'époque moderne, avec l'essor de la production agricole et la hausse démographique, nous observons ensuite une tendance irréversible à la réduction de ces terres incultes. Aussi, les conflits deviennent-ils toujours plus âpres et omniprésents dans la documentation écrite qui divisent les sociétés de notre secteur suivant différentes lignes de clivage. D'un côté, nous constatons les conflits entre seigneurs et élites citadines de Tarente et Oria ; d'autre part, les paysans font très souvent appel au roi et au fisc royal pour limiter autant que faire se peut l'emprise des barons ; enfin, c'est le perpétuel conflit entre pastoralisme et agriculture qui émerge des sources.

Dans les trois cas de figure, il apparaît maintenant, à une période où la documentation est abondante et fiable, que les limites des circonscriptions seigneuriales ou administratives, des finages et des propriétés privées sont marquées, chaque jour davantage, par des bornes et par des murs en pierre sèche qu'on s'emploie à décrire, positionner avec une grande précision⁹⁸¹. La pression démographique, les nécessités d'une économie centralisée ainsi que la dureté d'un certain régime foncier ont donc pour conséquence de « figer » les confins comme jamais auparavant, fixant définitivement non seulement les habitats, mais également leurs territoires.

⁹⁷⁸ Voir VISCEGLIA, *Territorio*, p. 115-125; POLLASTRI, *L'aristocrazia*, p. 17-23 ; TRAVAGLINI, *I limiti*, p. 11-17.

⁹⁷⁹ DURAND, *Les paysages médiévaux*, p. 381-403 ; RUSSO, *Il paesaggio agrario*, p. 66-88.

⁹⁸⁰ Dans d'autres conditions politiques mais au carrefour des trois déterminants que nous avons indiqués pour la Pouille – changements climatiques, extension des terroirs, durcissement des rapports sociaux –, l'évolution est sensiblement la même, comme le constate Aline Durand pour le Languedoc à partir du XII^e siècle (DURAND, *Les paysages médiévaux*, p. 402).

⁹⁸¹ GIACOVELLI, *Rapporto tra architettura in pietra a secco*, p. 456-459.

Quoi qu'il en soit de ces conflits, aucune clôture ne viendra empêcher l'épuisement définitif des ressources sylvicoles qui avaient pourtant suffi au Salento médiéval. Par conséquent, le paysage régional change radicalement à l'époque moderne également en ce sens : nos seulement les hommes ont été concentrés dans les agrovilles, mais la végétation spontanée est également « chassée » par l'extension des cultures. La Pouille prend ainsi son visage d'époque moderne. Encore une fois, cette tendance n'est pas que régionale : déjà Fernand Braudel soulignait la disette généralisée du bois d'œuvre dans la Méditerranée du XVI^e siècle⁹⁸².

Ici, la marque la plus importante de l'épuisement du bois est la prédominance actuelle du toit-terrasse (sur voûtes jusqu'aux années 1960, puis sur piliers en béton armé) dans l'architecture salentine. Celle-ci apprivoise des techniques complexes et coûteuses de voûtement pour couvrir, d'abord, les bâtiments de prestige (châteaux, palais, églises, etc.), puis, dans le courant du XVIII^e siècle, même les habitations les plus modestes en milieu urbain, pour atteindre les bâtiments rustiques au XX^e siècle⁹⁸³. Ces couvertures présentent trois avantages qui en feraient un bon choix même en présence d'un abondant stock de bois d'œuvre : d'abord, la construction en pierre ne coûte « rien » dans une région qui est littéralement assise sur des carrières de pierre de taille ; ensuite, la voûte en pierre réduit sensiblement les risques d'incendie ; enfin, par la construction d'un toit-terrasse sur les voûtes, l'on peut optimiser la récupération des eaux de pluie – si précieuses dans une région où l'accès à l'eau est problématique – qui sont ensuite canalisées vers une citerne aménagée en sous-sol. Ce complexe terrasse-maison-citerne, loin d'être un simple pis-aller, a donc su répondre aux problèmes d'approvisionnement en eau, de manière gratuite et individualisée, maison par maison, et sans consommation d'espaces spécialement dédiés au sol, fournissant une solution idéale dans les villages et les villes au maillage serré et en constante expansion de l'époque moderne et contemporaine.

Enfin, la présence encore appréciable de vastes étendues incultes continuera d'attirer, jusqu'au début du XX^e siècle, des itinéraires de transhumance de faible rayon. La destination ultime de ces parcours était, en réalité, l'Arneo, qui, en raison de son caractère marécageux et malsain, restera le plus grand espace non cultivé du Salento jusqu'au milieu du XX^e siècle. Le secteur « Orià sud » est donc traversé par ces drailles, mais le rapport des paysans aux pasteurs se fera ici de plus en plus difficile au fil du temps. En effet, tant que les redevances pour l'hivernage étaient perçues par les communautés d'habitants, le passage des bêtes se déroulait dans une relation gagnant-gagnant. En revanche, le monopole seigneurial sur les terres incultes, toujours plus ferme au fil de l'époque

⁹⁸² BRAUDEL, *La Méditerranée*, 1, p. 38, 114, 130-131.

⁹⁸³ GALANTE, *Materia, forma e tecnica*, p. 109-111. Voir aussi, pour une approche comparative, DELAIGUE, *De la maison médiévale*, p.56-57.

moderne, et la « faim de terre » des paysans détruiront cette relation de confiance. À la fin du XVIII^e siècle, les parcours de petite transhumance se bornent aux quarts les plus ingrats de notre secteur : le parcours Oria-Avetrana et la voie paralittorale ionienne, où de nombreux toponymes gardent la trace de ces passages⁹⁸⁴.

8.4.3 L'essor de *Casalnuovo* et Francavilla

Si la concentration de l'habitat est un phénomène général, la primauté de *Casalnuovo* à l'intérieur du secteur « Oria sud » soulève des interrogations supplémentaires. Cette « explosion urbaine » trouve, à mon avis, son origine dans la nouvelle centralité de Tarente à l'époque angevine. En effet, après avoir fortement bénéficié des premiers mouvements de la conquête normande, quand la cité est assignée à Bohémond, fils de Robert Guiscard, Tarente sera régie par une branche cadette des Anjou à partir de 1294. La cité portuaire ne cessera plus de commander, à l'intérieur du Royaume, l'un des fiefs les plus grands et les plus autonomes, notamment sous les Orsini del Balzo, qui la gouvernent, non sans interruptions, de 1399 à 1463⁹⁸⁵. Par ailleurs, nous avons déjà parlé du nouveau succès de Brindisi, fortement lié aux ambitions militaires des souverains successifs d'Italie méridionale dans les Balkans et en Orient et aux passages répétés des croisades. Enfin, Lecce se configure définitivement sous les Anjou comme le troisième pôle urbain du Salento⁹⁸⁶.

Cette forte tripolarisation met en place les équilibres qui sont ceux de l'espace salentin encore de nos jours. Elle explique également clairement les nouveaux équilibres qui se dessinent à l'échelle locale. En effet, Oria retrouve, malgré elle, la position minoritaire qui avait été la sienne à l'époque romaine. De plus, à l'échelle locale, elle est doublée sur son flanc ouest par la croissance de Francavilla Fontana (encore une fondation du XIV^e siècle), qui la remplace dans la position d'étape intermédiaire sur la voie Apennine Tarente-Brindisi, désormais revitalisée par l'essor des deux cités.

En même temps, sur son versant méridional, on doit postuler le développement à partir du XV^e siècle d'un axe Tarente-*Casalnuovo*-Lecce relativement inédit. En effet, si plusieurs itinéraires internes reliant Tarente au secteur de Manduria – "li Castelli" et à l'embouchure du Chitro ont existé depuis très longtemps (§ 7.3), ceux-ci se configuraient

⁹⁸⁴ Voir TARENTINI, SCIONTI, *Manduria. Gli impianti rupestri*, p. 106-107 ; FILO SCHIAVONI, ANNOSCIA, ... *tra i segni di tanta vita*, p. 162.

⁹⁸⁵ Voir CENGARLE, *Il regno di Napoli*, p. 38 ; CASSIANO, VETERE (a cura di), *Dal Giglio all'Orso*.

⁹⁸⁶ VETERE, « Civitas » et « Urbs », p. 122. La circulation de produits céramiques d'importation traduit également l'importance accrue de la cité à partir des XII^e-XIII^e siècles (CAPRINO, *Circolazione della ceramica a Lecce*).

comme des voies locales et non comme des axes régionaux comparables, par exemple, à la voie Appienne d'époque romaine⁹⁸⁷. À la fin du Moyen Âge, en revanche, la voie Tarente-Casalnuovo-Lecce devient le principal axe ouest-est du Salento, tandis que l'ancienne Tarente-Oria-Lecce se trouve déclassée au rang de voie locale.

Concurrencée par Francavilla et par Casalnuovo à la fois, Oria se trouve elle-même déclassée au rang de ville mineure, comme le montre l'évolution démographique des XVI^e-XVIII^e siècles. Rien ne vaut, pour contrer ce processus, la définitive obtention d'un siège épiscopal en 1591, déjà rappelée, qui souligne, au contraire, sa relation de dépendance par rapport à l'influence tarentine, dont le diocèse d'Oria est désormais suffragant. Là où depuis six siècles environ *Mandurinum* fonctionnait sur un flux mineur nord-sud le reliant à Oria, qui commandait l'axe viaire principal, maintenant Casalnuovo se situe sur le nouvel axe principal, tout comme Francavilla le fait sur la voie Appienne, tandis qu'Oria se retrouve en position périphérique. L'essor de ces deux agrovilles nouvelles est d'autant plus remarquable qu'il se situe en contre-tendance par rapport à un cycle démographique négatif qui affecte même Tarente, après la moitié du XVI^e siècle⁹⁸⁸.

Enfin, un dernier phénomène émerge clairement de l'analyse archéologique et morphologique du territoire étudié à la fin du Moyen Âge : nous assistons ici comme dans tout le Royaume à une vague de fortification du territoire et, en particulier, du littoral. On l'a vu, l'abandon des habitats ruraux ouverts se fait à l'avantage soit de quelques habitats groupés et fortifiés soit de fermes fortifiées isolées. De plus, la côte ionienne est maintenant surveillée par plusieurs tours de guet littorales. Cet effort sans précédent s'explique par la « guerre globale » et continue que se livrent les Ottomans et les puissances chrétiennes à partir du milieu du XV^e siècle⁹⁸⁹. Dans la région, en particulier, le traumatisme du sac d'Otrante en 1480⁹⁹⁰ joue sans conteste un rôle d'accélérateur pour la mise en place d'un système de défense efficace.

Dans cette optique, l'on peut aussi comprendre ultérieurement le déclassement d'Oria par rapport à Tarente et Brindisi. En effet, tandis que les défenses des deux ports sont constamment amplifiées et modernisées pour s'adapter aux nouvelles exigences

⁹⁸⁷ Surtout, en dépit des tentatives menées, entre autres, par Giovanni Uggeri (UGGERI, *La viabilità*, p. 68) pour identifier le parcours probable d'une voie Manduria-Lecce d'époque romaine, un tel itinéraire ne me paraît avoir laissé aucune trace visible ni d'attestation dans les sources. J'aurais plutôt tendance à considérer que tant dans l'Antiquité qu'au Moyen Âge, la liaison de Manduria vers l'est coïncide avec la vieille route Manduria-Erchie, d'où l'on peut rejoindre plusieurs axes locaux menant vers l'est ou le sud-est, voire l'axe Tarente-Oria-Lecce, voire encore le versant adriatique.

⁹⁸⁸ VISCEGLIA, *Territorio*, p. 58-59 ; DELILLE, *Famille et propriété*, p. 179 ; SALVEMINI, *Prima della Puglia*, p. 72.

⁹⁸⁹ Voir HEERS, *Les Barbaresques, la course et la guerre*.

⁹⁹⁰ HOUBEN (a cura di), *La conquista turca di Otranto*.

balistiques et poliorcétiques, le château d’Oria – à la position incomparable dans la région pour affronter une guerre médiévale – apparaît inadapté, difficilement réaménageable compte tenu des contraintes du relief, et surtout trop éloigné du littoral, même par rapport au château-fort d’Avetrana, qui fait l’objet d’une attention plus importante à l’époque moderne.

8.4.4 Dans la « fabrique » des territoires

Au terme de cet itinéraire de recherche historique sur les paysages du Moyen Âge apulien, il faut avancer quelques réflexions conclusives au sujet de l’émergence progressive des finages villageois et des territoires communaux. En effet, j’ai postulé d’entrée de jeu que l’analyse des modes d’utilisation des ressources et d’occupation du sol devrait pouvoir être articulée à la construction des identités territoriales de la part des sociétés en présence⁹⁹¹. Il convient donc maintenant d’esquisser un scénario rétrospectif de la mise en place des territoires communaux tels que nous les connaissons à l’époque moderne, sur la base des multiples faisceaux d’indices que j’ai illustrés au cours des deux derniers chapitres.

Le point d’arrivée est assez bien connu. Dès le XV^e siècle, la documentation désormais assez abondante, atteste le souci des *universitates* de délimiter les territoires pertinents à chaque centre de peuplement. Le plus souvent, de telles limites sont marquées au sol par des bornes, voire par des murs en pierre sèche, préexistants ou bâtis au besoin. Les nombreux conflits horizontaux – entre communautés d’habitants du même rang, par exemple – et verticaux – entre un seigneur et une ou plusieurs communautés d’habitants – qui déchirent les sociétés régionales d’époque moderne ont eu pour résultat de figer définitivement, de « pétrifier » en quelque sorte un maillage territorial qui devait être précédemment plus fluide et mouvant. Toute la question est de savoir à quel point et en quel sens ces confins ont été plus fluides et quelle en a été l’évolution tout au long du millénaire médiéval.

Le XV^e siècle apparaît, tant à *Casalnuovo* qu’à Muro Leccese, pour reprendre les deux exemples évoqués plus haut, comme le moment où se fixent, tout à la fois, l’habitat – hyper-concentré, bâti en pierre et entouré de remparts – et son territoire. Or, dès cette époque, des *universitates* de succès, comme *Casalnuovo* mais également, à une moindre échelle, Sava (**doc. 44**), affichent une conscience très précise de leur droit à disposer d’un espace exclusif. Le terme couramment utilisé dans la documentation contemporaine pour

⁹⁹¹ Voir LETURCQ, *Territoires agraires et limites paroissiales* ; ASTON, *Interpreting the Landscape*, p. 1-20, fig. 93.

définir cet espace est « *territorio* », bien que parfois l'on constate une plus grande précision. Par exemple, l'état du fief d'Oria en 1557 précise au sujet de *Casalnovo* que cette *terra* « *non tene territorio per essere fundata dentro lo territorio de la città d'Oria, ma tenere il suo dstricto* » (**doc. 47** - l. 12). D'ailleurs, bien souvent, l'on parle également de « *feudo* » pour les terres entourant les anciens *casalia* désormais abandonnés (voir, par exemple, **doc. 47** - l. 8-9, 44 ; **doc. 49** - l. 16-18), ce qui me paraît significatif en ce qu'il fait en quelque sorte de la communauté d'habitants un sujet délégataire auquel le pouvoir central aurait octroyé la jouissance de ces biens.

Au XVI^e siècle, donc, il semblerait que les élites agraires des nouvelles agrovilles disputent avec un succès relatif la gestion des ressources à l'intérieur d'un district clairement délimité aux seigneurs et aux élites des *civitates* de Tarente et Oria⁹⁹². En revanche, la description des limites du territoire de la cité de Tarente de 1434 (**doc. 39**) illustre encore une situation où seules les élites citadines de Tarente et Oria ont leur mot à dire, sans aucun égard pour les villageois des *casalia* concernés et sans avoir à compter avec des *terrae* qui jouiraient d'un rang intermédiaire. De fait, ces villages n'avaient pas de « territoire », puisque par définition ils se situaient à l'intérieur du territoire de Tarente ou d'Oria, comme le dit, encore en 1574, le rédacteur de l'état du fief d'Oria à propos d'une *terra* pourtant riche et ambitieuse comme *Casalnovo*.

Faut-il en conclure que ces villages qui disparaissent massivement à la fin du Moyen Âge n'avaient aucune forme d'espace propre, délimité de quelque façon que ce soit et perçu comme tel ? Je ne le crois certainement pas.

Nous avons vu qu'environ une vingtaine parmi les villages médiévaux qui forment le réseau d'habitat du secteur « Oria sud » au XIV^e siècle ont été fondés au plus tard au IX^e siècle et que pour quatre d'entre eux, il existe des indices plausibles de continuité depuis l'époque romaine. Dans ces conditions, même en postulant, comme le fait Paul Arthur, une mobilité relative de ces habitats, compte tenu de la prédominance d'une architecture en matériaux périssables⁹⁹³, bien attestée en fouille, il semblerait normal qu'au fil du temps des « habitudes » ou des « réflexes territoriaux » se soient manifestés. Notamment, sur notre secteur, le centre moderne de S. Marzano réalise sans doute la soudure entre deux finages préexistants, situés au nord et au sud de la ville actuelle.

De même, il faut identifier dans les deux masses parcellaires reconnues depuis l'époque romaine autour des deux sites antiques, puis médiévaux de "Madonna di Pasano"

⁹⁹² Voir VISCEGLIA, *Territorio*, p. 199-208.

⁹⁹³ Paul Arthur insiste, en particulier, sur la probable diffusion d'une architecture domestique en briques crues, fonctionnelle à une économie à caractère familial mais non nécessairement à interpréter comme un signe de pauvreté (ARTHUR, *L'archeologia del villaggio*, p. 113-115).

et "Masseria Agliano" la marque figée dans la forme du paysage de leurs finages, qui devraient correspondre au tiers occidental de la future commune de Sava. D'ailleurs, il est très significatif, à mon avis, que ces finages – qui se développent de part et d'autre du *paretone* dont nous avons pu constater la force « terminale » au moins à partir du XV^e siècle – soient restés d'un seul tenant et soient passés comme tels au territoire de Sava, tel que nous le connaissons à la fin de l'Ancien Régime, quand la *Platea del Real Feudo d'Oyra* précise que la *foresta* s'arrête au *paretone*, mais que le territoire de Sava s'étend de part et d'autre de celui-ci (doc. 55 – l. 300-304).

Sur ce même versant occidental du secteur « Oria sud », nous savons qu'encore en 1869, Torricella, un habitat dont nous avons constaté la fixation tardive à la fin du XVI^e siècle, est un hameau de Sava, avant de passer dans la juridiction de Lizzano jusqu'en 1954. Sans doute au Moyen Âge central ce territoire constitue-t-il, en réalité, une vaste zone intermédiaire, de confins surfaciques, entre la plaine de Monacizzo, où les signes de mise en culture même intensive abondent depuis l'Antiquité et les terroirs de *Pasano* et *Aliano*. En revanche, au XX^e siècle, le développement de Torricella a fini par satelliser Monacizzo, qui est aujourd'hui un hameau de Torricella.

Quant au grand territoire de Manduria, l'on ne peut évacuer ici complètement la question de l'héritage préromain. En effet, la présence du fossé de Masseria Case Grandi et de plusieurs *specchie* plus ou moins proches semble attester du souci de marquer les limites entre les territoires de pertinence exclusive d'Oria et de Manduria. Si sur les autres versants rien de tel n'est connu, il semble que ce fossé témoigne suffisamment d'un besoin de délimitation et de contrôle du territoire que les conflits continuels avec Tarente doivent avoir aiguisé par la suite. En dépit du changement radical du réseau d'habitat qui suit la conquête romaine, il est bien possible que l'*oppidum* de *Manduria*, puis le *casale* médiéval de *Mandurinum* continuent de constituer pour les habitats ruraux des alentours un repère fort, ne serait-ce qu'en vertu de la double enceinte fossoyée qui a traversée plus de deux millénaires après la mise à sac de la cité par les troupes romaines de Quintus Fabius Maximus en 209 av. n.è. Certes, cela n'est qu'un élément d'explication, car la raison essentielle de l'explication du succès de *Casalnovato* reste le fait que ce nouveau *casale* se trouve au bon endroit par rapport au développement du nouvel axe privilégié Tarente-Lecce.

En tout état de cause, à partir du XV^e siècle, les habitants d'une petite dizaine d'établissements abandonnés affluent-ils vers *Casalnovato* – à partir de *Mandurinum* et "Monte Teragna" tout proches, puis de "Poverella", Masseria Maserinò, "Santu Stasi" (ce qui fait que l'actuel territoire mandurien atteint la périphérie orientale de l'agglomération de Sava) – et la petite *terra* s'arroge ainsi le droit d'exploiter leurs anciens finages en les

annexant à son propre « district ». De plus, si en 1463 (**doc. 42**) ce sont encore les deux *civitates* de Tarente et d'Oria qui se disputent des droits autour du marché et de la foire de S. Pietro in Bevagna⁹⁹⁴, la décadence, puis la fermeture de cet établissement religieux mènent au siècle suivant à l'aliénation de la saline à l'*universitas* de *Casalnovo*, où est allée s'installer vraisemblablement aussi la population du *casale* de *Felline*. Le rattachement du territoire de l'ancien prieuré bénédictin, dont il nous est donné de connaître les limites avec précision depuis la fin du XI^e siècle (**doc. 140**), étend alors le territoire de *Casalnovo* jusqu'au littoral compris entre Salina dei Monaci et le ruisseau Boraco, ce qui reste *grosso modo* valable de nos jours, à peu de choses près. Finalement, à la fin de l'Ancien Régime, Uggiano Montefusco, qui avait dû hériter des terres du monastère de "Bagnolo", abandonné au XVI^e siècle, n'obtient pas le statut communal et est annexé au territoire de *Casalnuovo*/Manduria.

Enfin, à l'extrémité orientale du secteur, Avetrana naît de la concentration de la population qui a abandonné "Ruggianello", "S. Maria del Casale" et "Motunato", à quoi s'ajoutera une extension vers le littoral au fur et à mesure que ces terres seront assainies et mises en culture à partir du XVIII^e siècle. Cependant, l'antériorité de l'annexion du littoral par *Casalnovo* interdira à Avetrana de disposer d'une portion de littoral, ce qui donne lieu à de nombreuses disputes au cours des trois derniers siècles⁹⁹⁵. En revanche, à l'ouest du Boraco, Maruggio a réussi à se tailler un territoire propre centré sur le littoral, sans doute sur la base des limites des terres concédées depuis le XIV^e siècle aux Hospitaliers.

La tradition populaire d'époque moderne a conservé de multiples traces de ces appartenances et de ces « provenances », le plus souvent sous la forme d'un pèlerinage et/ou d'un marché ou d'une foire qui se tiennent périodiquement sur le lieu de l'ancien *casale* abandonné, où presque tout le temps surgit une chapelle ou un sanctuaire. Tel est le cas des habitants de Sava qui se rendent périodiquement à l'église de la Madonna di Pasano en pèlerinage et qui sont les seuls de la Péninsule (avec quelques autres centres limitrophes) à prénommer leurs filles Maria Pasana. Tel est le cas des habitants d'Oria, de Manduria ou d'Erchie, qui se rendent en pèlerinage à S. Cosimo della Macchia. Tel est surtout le cas de l'exceptionnel pèlerinage de Manduria à S. Pietro in Bevagna, le seul qui présente encore de nos jours un caractère ethnologiquement complexe de fusion entre éléments de cultes païens de la nature et recherche de la protection de saint Pierre contre les aléas climatiques.

⁹⁹⁴ Plusieurs foires se tenaient au printemps (trois premiers jours d'avril – « *Perdonanze* », trois jours avant l'Ascension – « Rogations », fête de saint Pierre et saint Paul, le 28-29 juin) : voir PUTIGNANI, *Il Libro rosso di Taranto*, vol. 1 ; TRAVAGLINI, *I limiti*, p. 22-25.

⁹⁹⁵ FILO, *Una storia infinita*, p. 15-26.

Dans tous ces cas de figure, il y a toujours une notion plus ou moins voilée que l'on « vient de ces lieux » et que l'on souhaite continuer de les fréquenter, pour attester leur appartenance à la communauté. Dans un monde très différent – celui de la Sardaigne, chroniquement sous-peuplée – ces « migrations temporaires » d'une population vers des lieux abandonnés ne sont pas sans rappeler la fréquentation obstinée par les pasteurs des lieux de vie abandonnés dans l'île à l'époque moderne, bien après que ces territoires ont été annexés aux patrimoines seigneuriaux⁹⁹⁶.

Si les attestations de limites villageoises en Pouille sont inexistantes pour le haut Moyen Âge, en Grèce et en Asie mineure, dès le VI^e-VII^e siècles, ces confins s'appuyaient sur des routes ou des sentiers, des rivières voire coïncidaient avec des espaces vides et inexploités. Aux X^e-XI^e siècles, en Macédoine, les documents parlent d'indices beaucoup plus précis : des arbres, des éléments surmontés d'une croix, des fragments architecturaux (stèles, colonnes, sarcophages), tas d'épierrement, etc.⁹⁹⁷. D'ailleurs, dès que nous disposons de documents écrits en Pouille, nous remarquons des stratégies similaires de délimitation assez précise, comme on l'a vu pour Troia (Foggia) (**doc. 30**) et pour S. Pietro in Bevagna (« ... *ubi est petra signata cum Cruce...* ») (**doc. 31 - l. 14**). Dans la Plaine du Pô, entre Parme et Plaisance, Luciano Lagazzi signale l'attestation de la délimitation des confins des districts des deux cités en 854, menée par plusieurs hommes du *domno Auduald*, qui « de leurs propres mains *signa fecerunt* sur les dits lieux ». Néanmoins, le même auteur souligne le côté exceptionnel de telles attestations en plein haut Moyen Âge et décrit ces hommes comme « des éléments relictuels plutôt que comme des héritiers des arpenteurs romains »⁹⁹⁸.

Le fait que nos recherches sur les paysages médiévaux se trouvent encore au milieu du gué ne doit donc pas constituer une raison pour renoncer à l'ambition de comprendre, au bout de nos enquêtes, non pas de simples bribes de l'histoire médiévale de ces terres mais le « système spatial » de ces sociétés, à partir des « principales composantes du fonctionnement des territoires que sont l'appropriation, l'habitat, la circulation, l'exploitation (ou production) et l'administration (ou gestion) »⁹⁹⁹. Il s'agit, en définitive, de passer « de la fouille des villages abandonnés à l'archéologie des territoires locaux »¹⁰⁰⁰.

Cette question de la « fabrique » des territoires par l'exercice répété, obstiné même de certains usages, la constitution au fil des siècles de zones intermédiaires, de marges qui

⁹⁹⁶ Voir DAY, *L'insediamento precario in Sardegna*. Je remercie Jean-Michel Poisson pour cette indication.

⁹⁹⁷ KAPLAN, *Les hommes et la terre*, p. 104, 127-128 ; LEFORT, MARTIN, *De l'évêché au village* ; ARTHUR, GRAVILL, *Approcci*.

⁹⁹⁸ LAGAZZI, *Segni sulla terra*, p. 16-17. Voir aussi FRANCESCONI, SALVESTRINI, *La scrittura del confine*.

⁹⁹⁹ Voir PINCHEMEL, PINCHEMEL, *La face de la terre*, p. 185-217.

¹⁰⁰⁰ SCHNEIDER, *De la fouille*.

deviennent des « termes » et des « confins », me paraît cruciale pour la compréhension des sociétés du passé et de leur relation à l'espace, qui ne saurait être réduite aux lieux de résidence. Bien sûr, la perception des limites a pu être « centrifuge » ou « centralisée » autour des liens personnels, jusqu'à se configurer comme « un cadastre vivant » pendant une grande partie du Moyen Âge, avant que l'on en arrive à la vision « périmétrale » qui est la nôtre. Mais dire que les hommes du Moyen Âge ne perçoivent pas de limites périmétrales ne veut pas dire qu'ils ne pensent pas la limite. Je partage l'idée avancée par Luciano Lagazzi que la perception de la limite est une donnée anthropologique immémoriale et constitutive dès le premier moment où tel ou tel groupe humaine a quitté le nomadisme¹⁰⁰¹. Par ailleurs, le millénaire médiéval est long : à ses débuts, le poids de la perception romaine de l'espace, éminemment surfacique et « terminale » a dû mettre du temps à disparaître ; plus tard, dès le IX^e siècle, l'on voit émerger, certes difficilement, les signes d'une valorisation croissante du territoire et donc les besoins, le vocabulaire et les signes matériels de la cadastration¹⁰⁰². Partant, je considère bien trop schématique la vision d'un haut Moyen Âge qui ne connaîtrait que les relations interpersonnelles, alors que la mise en forme des territoires ne verrait le jour qu'au XII^e siècle, avec la reprise du droit.

En définitive, faute de données factuelles suffisamment solides portant sur la chronologie et sur la taille des sites reconnus jusqu'ici, rien ne permet d'établir une carte des territoires présomptifs des villages médiévaux. L'application cartographique de méthodes bien rodées, telle les polygones proximaux de Thiessen (ou diagramme de Voronoï) pourrait être accusée de parti pris « morphologique »¹⁰⁰³, dans une situation où ni la chronologie ni les aspects qualitatifs des points qui forment le semis du peuplement ne sont connus avec une finesse suffisante. En revanche, la superposition entre le maillage communal actuel et l'application de la méthode de Thiessen aux mêmes centres communaux fait émerger des anomalies intéressantes (**doc. 141**). En effet, bien souvent le territoire communal déborde largement sur un ou plusieurs côtés le polygone idéal, ce qui pourrait suggérer l'adjonction d'un ou plusieurs finages suffisamment définis dans la phase précédente, autour de villages abandonnés¹⁰⁰⁴. Néanmoins, compte tenu de la base de données encore très lacunaire exploitable au nord de Lecce, il serait velléitaire de vouloir se livrer ici à un tel exercice.

Pour finir, je ne m'aventurerai pas dans la question plus délicate et, somme toute, me semble-t-il, différente, de la « naissance » des circonscriptions paroissiales. Cela relève

¹⁰⁰¹ LAGAZZI, *Segni sulla terra*, p. 33-49, en particulier p. 36, n. 32.

¹⁰⁰² LAGAZZI, *Segni sulla terra*, p. 49.

¹⁰⁰³ ZADORA-RIO (dir.), *Des paroisses*, introduction ; ROBERT, *Sources et techniques*, p. 1.

¹⁰⁰⁴ ARTHUR, GRAVILLI, *Approcci*, p. 33 ; GRAVILLI, *Un sistema per l'analisi*, p. 343-345.

d'un autre débat, auquel l'archéologie n'a pas grand-chose à offrir¹⁰⁰⁵. Toutefois, cette question est intéressante par rapport à une question spécifique : peut-on penser que les paroisses représentent la « fossilisation administrative du territoire vivrier des communautés contemporaines de leur formation » (qui pouvait à son tour hériter de limites bien plus anciennes) ou bien qu'il existe une corrélation entre limites de paroisses et espaces symboliques plus anciens ? Globalement, Élisabeth Zadora-Rio n'est pas convaincue par ce genre d'arguments qui lui paraissent relever d'une illusion d'optique favorisée par la réduction cartographique de raisonnements valables pour la fouille mais dangereux quand il s'agit d'analyser les formes du paysage¹⁰⁰⁶.

Pour ma part, je ne conteste pas le fait que les limites paroissiales sont ontologiquement autre chose que les bassins vivriers ou les territoires symboliques antérieurs¹⁰⁰⁷. Néanmoins, l'objet primordial de mon enquête étant l'emprise progressive et changeante des communautés et des pouvoirs sur l'espace et son organisation, il me semble intéressant d'interroger la relation possible entre finages, bassins vivriers et toute autre forme de territorialisation, y compris les territoires paroissiaux. Non pour affirmer l'antériorité de ces derniers, mais parce qu'il me paraît improbable que de tels ressorts naissent de nulle part, sur un espace géométrique sur lequel on aurait fait table rase du passé. Il n'est pas imaginable qu'on ait construit des territoires paroissiaux sans tenir compte des « fidélités » antérieures, de l'attachement de telle ou telle communauté à certains espaces, fréquentés, appropriés, cultivés, défendus, vécus depuis des générations.

¹⁰⁰⁵ ZADORA-RIO (dir.), *Des paroisses*, introduction, p. 11, 29.

Il a été souligné, d'abord, pour la France comme pour l'Italie, que ni le mot « *parochia* » ni la notion de territoire paroissial n'apparaissent dans les sources du haut Moyen Âge. En Touraine, le terme apparaît à la fin du X^e siècle, mais il reste rare jusqu'au XII^e siècle. Il indique les droits paroissiaux, la communauté des paroissiens, mais le sens de territoire paroissial est peu attesté avant la fin du XII^e siècle. À partir du XI^e siècle, l'opposition entre église-mère et chapelles n'est plus déterminée par le statut de l'habitat dans laquelle l'église se trouve mais par les droits paroissiaux (baptême, confessions, visitations des malades, cimetière) et la dépendance directe de l'évêque qui caractérisent l'église-mère.

Comment passe-t-on du lieu de culte au territoire paroissial ? Élisabeth Zadora-Rio situe autour des XI^e-XII^e siècles la période de la polarisation de l'espace autour des châteaux pour les droits de ban et des églises pour « une nébuleuse de ressorts juridiques ». Au même moment, Michel Lauwers montre que le droit canonique affirme clairement, pour la première fois, la territorialité de la paroisse (ZADORA-RIO, *Habitat et territoires*, p. 110 ; LAUWERS, *Paroisses, paroissiens* ; HAUTEFEUILLE, *La cartographie de la paroisse*).

Or, ces limites sont fixées soit par un acte de fondation qui délimite un territoire, en même temps que l'on consacre l'église, soit par une extension radiale du pôle ecclésial qui définit les limites de son territoire par les pratiques sociales, culturelles et funéraires des populations. Mais le plus parfait outil de territorialisation est sans doute la dîme, à partir du moment où elle est directement perçue par chaque église, car il devient indispensable de délimiter les décimaires. Vers 1140, le Décret de Gratien « marque une étape dans la territorialisation de la paroisse en affirmant que le fidèle devait payer la dîme non à l'église où il recevait les sacrements, mais à celle du lieu où étaient établies ses possessions foncières. Au milieu du siècle suivant, le canoniste Henri de Suse définit la paroisse comme un territoire circonscrit par des limites reconnues, qui est à la fois le cadre de vie des fidèles et le ressort dans lequel s'exerce le droit spirituel de l'église » (ZADORA-RIO, *Habitat et territoires*, p. 110-115, citant Cinzio Violante et Michel Lauwers).

¹⁰⁰⁶ ZADORA-RIO, *Communautés*, p. 79-82.

¹⁰⁰⁷ Voir, sur la Beauce, Voir LETURCQ, *Territoires agraires et limites paroissiales* ; *ID.*, *Un village, la terre*.

Là réside l'une des principales formes de résilience spatiale, une résilience de l'espace vécu, perçu, mémoriel¹⁰⁰⁸. Bien entendu, il est peu probable que les territoires paroissiaux aient hérité des limites strictes et figées de toute éternité, tout comme il paraît certain que ces territoires ont encore changé depuis le XII^e ou le XIII^e siècle jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. L'héritage est complexe, multiforme, même contradictoire parfois, mais il n'en existe pas moins pour autant. Certes, les fouilles montrent la mobilité de l'habitat médiéval, mais celle-ci ne prouve pas que ces mêmes habitats ne possèdent pas de limites, si floues soient-elles.

De plus, je ne soupçonne pas un seul instant que la paroisse existe depuis le temps de la christianisation des campagnes¹⁰⁰⁹. Il est vrai également que les églises rurales n'exercent pas un rôle constructeur du territoire jusque sans doute au XIII^e siècle, quand se met en place le réseau paroissial classique¹⁰¹⁰. Néanmoins, l'on peut détecter sur notre secteur « Oria sud », dès le IX^e siècle, une nette volonté des autorités ecclésiastiques de mettre en place une forme de maillage territorial qui a dû, certes, mettre plusieurs siècles à s'imposer. Comment lire autrement les instructions du synode oritain de 887, par lesquelles l'évêque Théodose demande à chaque prêtre de résider dans une *plebs* ou un *titulus*, dont il devra assurer l'entretien, avec l'aide du *populus plebis* ?¹⁰¹¹. Giovanni Vitolo a vu dans ce genre de dispositions la volonté des évêques de déterminer un territoire paroissial, autour de la *plebs* dont dépendaient d'autres églises (*tituli*), une volonté qui aurait été frustrée, étant donné que le terme *plebs* reste longtemps d'un usage réservé aux institutions et au notariat, tandis que le peuple parle de *chiesa*¹⁰¹².

Pourtant, même cette difficulté à imposer un ressort territorial défini pour l'église paroissial n'implique pas, à mon avis, l'inexistence d'autres dimensions territoriales dans la vie des villageois, construites sur des fréquentations et des usages de nature économique et symbolique, complexifiées au fil du temps par la superposition de différents cônes de pouvoir qui forment des limites non linéaires, mais enchevêtrées autant qu'on le voudra.

¹⁰⁰⁸ ASCHAN-LEYGONIE, *Vers une analyse de la résilience* ; CHOUQUER, *Nature, environnement et paysages*, p. 26-31.

¹⁰⁰⁹ Dès 1980, Andrea Castagnetti et Cinzio Violante ont battu en brèche la conviction répandue d'une continuité systématique entre la réalité évanescence du *pagus* ou du *vicus* romains et l'institution de la *plebs* médiévale (*Cristianizzazione ed organizzazione ecclesiastica*).

¹⁰¹⁰ MARTIN, *La Pouille*, p. 630-647. L'auteur mentionne, pourtant, les instructions données en 887 par l'évêque Théodose d'Oria qui parlent de prêtres résidant *in plebe*, qui décrivent des *plebes* avec des revenus propres, recevant, au besoin, une aide supplémentaire de la part du *populus plebis*. Néanmoins, sur la base de l'importante masse documentaire étudiée, Jean-Marie Martin pense que cela représente une aberration voulue par un évêque étranger qui cherche trop tôt à imposer des normes très éloignées du comportement réel.

¹⁰¹¹ MARTIN *et al.*, *Regesti*, p. 512, n. 1081, a. 887.

¹⁰¹² VITOLO, *Vescovi e diocesi*, p. 99-105.

Chapitre neuvième – Identités spatiales et héritages culturels d’une société de frontière

Cette étude s’est déroulée dans un univers matériel que les hommes du Moyen Âge ont hérité de leurs ancêtres, dans l’espace qu’ils ont produit au fil d’un millénaire et qu’ils ont transmis aux sociétés de l’époque moderne. À ce stade du raisonnement, je souhaite, pour terminer, réunir les divers axes de recherche qui ont été exploités, afin de tenter une réponse récapitulative à la question suivante : dans quelle mesure ces données éclairent les sociétés qui ont produit, perçu et vécu ces paysages ? Autrement dit, comment passer des espaces aux identités spatiales et culturelles des hommes qui ont construit ces lieux au Moyen Âge ?

Ce projet de recherche a, d’abord, mis en séries un grand nombre d’indices portant sur l’utilisation, l’occupation, les connexions et les divisions du sol. Ces indices factuels et factoriels sont eux-mêmes des « sources indirectes », voire des interprétations des activités humaines, quelle que soit notre présomption de travailler sur des fragments de passé qui auraient traversé le temps. Ensuite, par un premier degré d’extrapolation, nous sommes passés de ces séries de données aux bassins de vie et aux territoires du Salento médiéval.

Il s’agit alors de franchir un nouveau seuil d’extrapolation pour aller vers les identités spatiales des sociétés médiévales, à la croisée des faits et des représentations. Les dynamiques qui ont été traitées plus haut seront utilisées pour certifier ou réfuter certains modèles d’émergence et structuration des sociétés apuliennes du Moyen Âge ; pour renouveler notre perception des conflits et des influences concurrentes dont ces sociétés sont issues et portent la marque ; pour saisir, enfin, les mouvements de l’histoire dont nous avons vu des reflets « au ras du sol » à l’échelle d’une petite région du monde¹⁰¹³. Une telle ambition relève, toutefois, davantage du projet que de la réalité car nous sommes loin d’avoir dès à présent les moyens d’une telle montée en généralité. Ce dernier chapitre ouvre donc des perspectives autant qu’il établit un bilan intermédiaire dans le développement de ces enquêtes.

¹⁰¹³ LEDUC *et al.*, *Sociétés et espaces*, notamment la préface de Jean Guilaïne.

9.1 L’empreinte des pouvoirs sur les espaces apuliens du Moyen Âge

9.1.1 Les « *limitoni* » et les « *paretoni* » apuliens, entre division et connexion

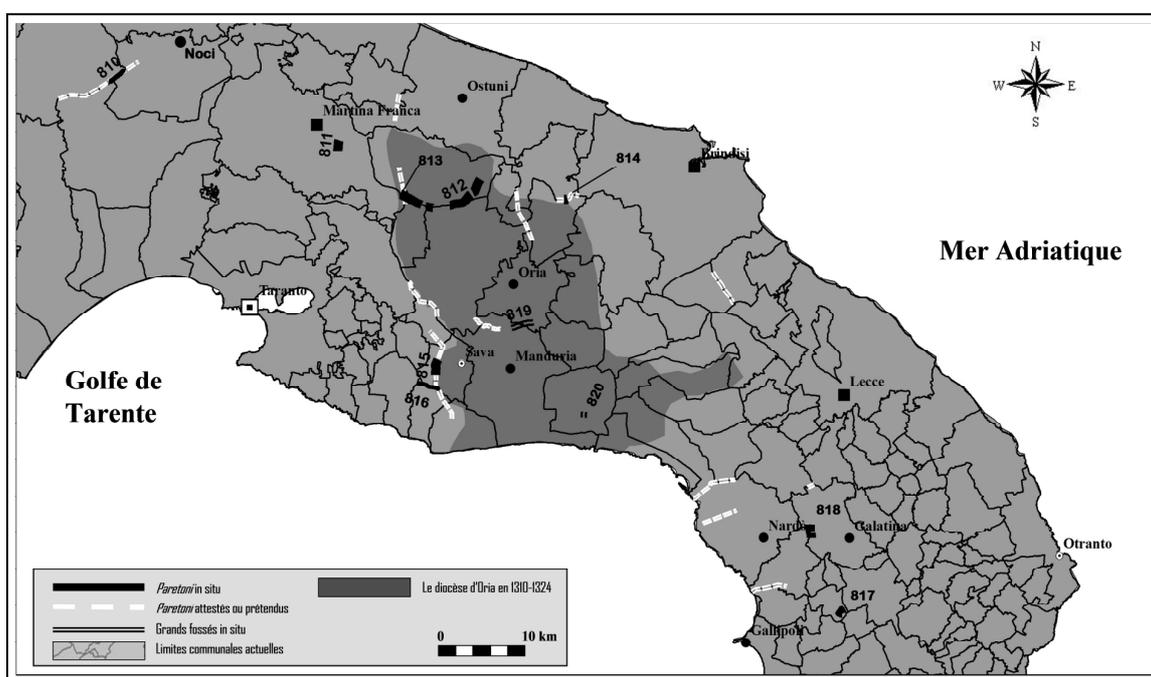
Cette enquête est née du projet novateur d’appréhender un espace médiéval dont les centres restent mal connus, par une connaissance inédite et inattendue de ses limites. Or, l’expérience menée sur le *paretone* de Sava m’a fortement encouragé à établir un premier inventaire des grandes structures linéaires en pierre sèche des Murge et du Salento. J’ai alors positionné et caractérisé plusieurs exemples significatifs de grands et longs murs pierreux qui font l’une des particularités majeures du paysage agricole régional. À l’issue de cette enquête et même si ce recensement ne revêt qu’un caractère préliminaire, ces grandes structures liminaires me semblent constituer une série de données utiles pour comprendre la territorialisation et la transformation des identités spatiales au cours du Moyen Âge.

Sur la base de cet inventaire sommaire et de l’originalité des données que j’ai pu extraire des enquêtes bien plus approfondies menées sur le *paretone* de Sava, il me semble aujourd’hui que nous devrions poursuivre l’étude systématique de ces macrostructures que l’on considérait il y a encore peu comme des composantes *rustiques*, *intemporelles* et somme toute *indatables* d’un paysage agricole vaguement *traditionnel* ou *vernaculaire*. Bien au contraire, tout ce travail me semble avoir démontré la viabilité archéologique d’une étude systématique des *paretoni*, des *specchie* et même des milliers de petits murets de clôture en pierre sèche des Murge et du Salento. La matérialisation massive des limites par leur traduction en pierre sèche, à un moment de l’histoire, offre, en effet, un avantage incomparable à l’archéologue du paysage (voir § 5.4). Celui-ci peut ainsi, d’abord, repérer immédiatement dans le paysage actuel un grand nombre de limites, puis démonter des aménagements qu’il sait désormais interpréter et dater pour, enfin, accéder à des corridors de paléosol qui ont été préservés sous leur emprise.

Par conséquent, ces macrostructures se configurent, d’un côté, comme d’immenses réceptacles abritant de l’information fondamentale apte à éclairer l’évolution des peuplements animaux et végétaux et de l’utilisation du sol. D’autre part, l’interrogation

archéologique de leur chronologie et de leur fonction peut les caractériser comme des marqueurs forts d'un certain système agraire, d'une certaine organisation territoriale, d'une certaine identité spatiale, à une époque donnée. *Paretoni* et *specchie* doivent alors devenir des objets privilégiés autant pour une archéologie agraire qui a fait ses preuves que pour une « archéologie du pouvoir »¹⁰¹⁴, apte à éclairer le contrôle des ressources, des hommes et des territoires, qui sera l'un des défis des années à venir.

Chacune des structures que j'ai recensées sur un espace d'environ 6000 km² allant de Noci (Bari) à Neviano (Lecce) (voir figure ci-contre et **doc. 139**) (**doc. 17**) mériterait – et j'espère qu'elle méritera dans les années à venir – les mêmes attentions dont nous avons entouré le *paretone* de Sava. Dans cette phase conclusive de mon travail présent, mon seul



Grandes structures liminaires en pierre sèche en Pouille centro-méridionale
(Données : SIT Regione Puglia – Études et CAO G.S.)

but sera donc d'en présenter les caractères éventuellement récurrents sur le plan structural, topographique et topologique. Je renvoie au catalogue des entités archéologiques contenu dans le Volume 2 pour une description détaillée de la documentation écrite et de l'étude topographique que j'ai menée sur ces macrostructures.

Du nord au sud, j'ai recensé huit exemples de grands *paretoni* tels qu'ils se présentent de nos jours in situ, auxquels il faut ajouter le *paretone* de Sava sur lequel a été centrée la première partie de l'enquête et deux grands fossés dont il a été question plus haut. Quant à la deuxième grande typologie de macrostructure en pierre sèche, les grands cairns dits localement « *specchie* », ceux-ci ont été traités par le biais des nombreux

¹⁰¹⁴ Voir SCHNEIDER, *Les marges*, p. 91.

exemplaires qui ont été recensés dans le transect « Oria sud » (voir § 7.1.4). Tout d’abord, il ne s’agit pas d’un recensement exhaustif mais d’un échantillon significatif et représentatif de structures qui sont ou ont été très courantes dans le paysage agricole régional. Deuxièmement, il s’agit – on l’a suffisamment vu en seconde partie de ce travail – de constructions très mouvantes, qui ont pu faire l’objet d’un nombre indéterminable de réfections, ce qui rend compliqué toute tentative d’établir une chronotypologie. Enfin, un recensement véritablement exhaustif d’un point de vue historique imposerait une étude très approfondie des attestations de la présence de structures similaires aujourd’hui disparues que peut fournir la documentation écrite.

Le premier cas de figure qui s’est imposé à mon attention est celui d’un aménagement linéaire que la toponymie officielle IGM (1948) définit « *Paretone del Diavolo* ». Ce « *paretone* », dont on verra rapidement que l’appellatif pose question, est situé sur la limite communale entre Noci et Gioia del Colle (Bari) puis, dans son extrémité méridionale, sur la limite communale et départementale qui partage les territoires de Gioia del Colle et Mottola (Tarente) (**doc. 134 – EA 810**). La première mention de cet ouvrage remonte à 1704, quand l’ingénieur royal Donato Gallarano décrit une grande « *maceria* » de pierres dite le « *paratone* » qui marquait la limite entre les territoires de Gioia et de Mottola sur au moins 6 km¹⁰¹⁵. Or, l’aspect de ce « *paratone* » est radicalement différent par rapport au *paretone* de Sava que nous connaissons bien. Il s’agit, en effet, de deux accumulations linéaires de cailloux non structurées, séparées par une longue bande de terrain large de 20 à 60 m. Les deux pierriers courent aujourd’hui en parallèle sur environ 2200 m du NE au SO, sur un substrat homogène de calcaires compacts dont a été tiré le matériau qui a servi à leur construction. L’emprise au sol du pierrier sud atteint 4 m environ, tandis que le pierrier nord n’en mesure que 2 en moyenne. Ils ne dépassent jamais 1 m de hauteur mais sont recouverts de deux imposantes haies qui en font une barrière visuelle dans le paysage agricole dominé par les prés et les céréales.

Tandis que le *paretone* de Sava porte bien son appellatif de « grand mur » – qui correspond aux nombreux « *magnus paries* » de la documentation médiévale dont nous disposons à partir du XI^e siècle –, ce « *paratone* » de Noci ne ressemble en rien à un grand mur. En effet, ces deux modestes pierriers linéaires semblent davantage délimiter l’espace intermédiaire que les territoires situés en amont et en aval. Un tel espace intermédiaire dont la largeur, variable, mesure toujours plusieurs dizaines de mètres, fait penser à un ancien

¹⁰¹⁵ *La relazione del Gallarano*: « [...] una grande maceria di pietre dette il Paratone [...] lasciando il tratturo, ò passaturo commune detto di Cirivocco, che anco è frà Gioja, e dette contrade, che serve per lo passaggio publico degl’animali delle predette Provincie, e terminando il Paretone [...] ».

axe de circulation, vraisemblablement une draille de transhumance. Par ailleurs, bien que le rapport explicatif de l'ingénieur Gallarano appelle cette structure « *paratone* » – ce qui est repris dans la cartographie officielle de 1948 tant au lieu-dit "Paretone del Diavolo" que plus au sud, toujours le long de la limite communale Gioia-Mottola, au lieu-dit "Bosco il Paretone" –, ce présumé grand mur apparaît néanmoins, dans le même rapport, en relation fonctionnelle avec une « draille de transhumance réservée au passage public des animaux » (« *il tratturo, o passaturo commune detto di Cirivocco [...] che serve per lo passaggio pubblico degli animali* »).

Il me semble alors plausible que le « *paretone del diavolo* » résulte de la nécessité de réserver à l'usage public une voie de communication qui aurait pu être envahie par les cultivateurs. Les traces de ce genre de conflits sont très nombreuses dans la documentation d'époque moderne et pas seulement dans les Pouilles¹⁰¹⁶. Cette forme du paysage agraire en perpétuelle transformation traduit bien, à mon avis, ce que les documents appellent souvent, à partir du XV^e siècle, des « *lemitoni* » ou « *limitoni* », autrement dit des « grandes limites » (**doc. 40 – l. 22 ; doc. 54 – l. 3-5 ; doc. 55 – l. 142, 206 et *passim***). Or, quand on lit ces documents, l'on constate le plus souvent que ces *limitoni* connectent autant qu'ils divisent. Il s'agit, de fait, de chemins et de pistes naturelles que l'on emprunte – « *e si va per un lemitone o sia Partifeodo con via vicinale* » – tandis qu'ils servent en même temps de délimitation, par exemple, « *fra i territorij a destra del Conservatorio di Nardò, ed a sinistra di Stefano Colonnello mediante macerie e limitone che li divide* » (**doc. 54 – l. 3-5**).

Les mentions documentaires des « *limitoni* » sont légion ainsi que les attestations toponymiques dans la cartographie contemporaine. Au sud de Mesagne (Brindisi), à proximité de l'église alti-médiévale de S. Pietro a Crepacore (Torre S.S. – Brindisi) l'ancien axe viaire Oria-Lecce que j'ai amplement commenté dans le chapitre précédent, est dit « *limite dei greci* » (je reviendrai plus tard sur les moult interprétations auxquelles ce toponyme a donné lieu) : en effet, avant la remise en service de cet axe viaire au XX^e siècle (route départementale Oria-Cellino S. Marco), l'itinéraire se présentait comme un *tratturo* qui est encore reconnaissable par endroits dans les tronçons où la voie carrossable ne coïncide pas parfaitement avec la vieille piste¹⁰¹⁷ (**doc. 142**). De même, au nord-est de Latiano (Brindisi), un vieux *tratturo* (draille) est dit localement « *limitone delli greggi* », littéralement « grand chemin des troupeaux »¹⁰¹⁸.

¹⁰¹⁶ Voir SANTILLO FRIZELL, CASTORIANO, *Per itinera callium*.

¹⁰¹⁷ Voir PATITUCCI UGGERI, *La necropoli longobarda*, p. 10.

¹⁰¹⁸ Je remercie Christian Napolitano pour cette information qu'il a recueillie lors de ses recherches au sud de Brindisi. Voir aussi CAMBI, *Calabria romana*, fig. 4, sur le *limitone* qui marque la limite meridionale de Masseria Giancola et qui pourrait représenter, pour l'auteur, un tronçon fossilisé de la *via Minucia-Traiana*.

La fonction primaire de ces aménagements a dû donc être celle de connecter, pendant les périodes et dans les secteurs géographiques où la transhumance a été plus active. Ensuite, avec l'abandon de ces activités, la fonction liminaire, déjà présente car les voies ont été de toute époque utilisées également comme limites, est devenue exclusive. Il est facile de constater cette évolution dans le paysage agraire salentin, où bon nombre d'anciens chemins abandonnés sont envahis par les produits de l'épierrement des champs environnants, par toute sorte de rebuts et sont colonisés par la végétation spontanée. J'ai pu observer moi-même plusieurs exemples de cette évolution au cours de mes prospections dans l'arrière-pays d'Otrante et à proximité de Masseria la Grava (Sava) où un chemin vicinal représenté comme tel sur la cartographie officielle de 1948 se présente aujourd'hui entièrement occupé par l'emprise d'un grand mur en pierre sèche (**doc. 133 – EA 705**).

Passons maintenant au long *paretone* que l'on peut suivre de nos jours au sud de Ceglie Messapica (Brindisi) et qui constitue le plus impressionnant exemplaire du groupe le plus nombreux de *paretoni* apuliens. En effet, sur le plan statistique, l'augmentatif *-one* paraît davantage dépendre de la longueur importante de ce type de *paretone* que de la largeur. Sur ce plan, le *paretone* en objet est sans commune mesure : en dépit de quelques lacunes, en effet, il atteint de nos jours les 13 km environ, dessinant un arc de cercle au sud de Ceglie et marquant sur les trois quarts de son parcours, d'abord, la limite communale entre Ceglie et Martina Franca (Tarente) (qui correspond également à la limite départementale), puis celle entre Ceglie et Villa Castelli (Brindisi), enfin, la limite communale Ceglie-Francavilla (Brindisi) (**doc. 134 – EA 812 ; doc. 139**).

Le gabarit moyen de ces *paretoni* est, certes, plus important que de simples murettes de clôture de champ, qui ne dépassent jamais 1 m de largeur. Néanmoins, il reste bien inférieur à celui du *paretone* de Sava, car sur la plupart de son tracé il ne représente qu'un simple pierrier linéaire. De fait, les *paretoni* qui se succèdent le long de ce tracé de 13 km forment un système impressionnant de continuité et d'homogénéité, essentiellement en vertu du développement linéaire de la limite qui en résulte. Ce caractère systémique de la structure est renforcé par la présence, sur ce même tracé, de cinq *specchie* qui paraissent, en quelque sorte, « reliées » par le *paretone*, marquant ultérieurement le caractère liminaire de ce tracé¹⁰¹⁹. Enfin, ce même caractère liminaire prend tout son sens lors des prospections pédestres qui permettent d'apprécier la position dominante du *paretone* et surtout des *specchie* susdites vers la plaine située au sud, ce qui ne laisse pas beaucoup de

¹⁰¹⁹ Ce système de délimitation du territoire de Ceglie Messapica vers la plaine tarentine au sud a été étudié, notamment en relation à la présence conjointe de *specchie* et *paretoni* par Giovanni Neglia (NEGLIA, *Il fenomeno delle cinte di specchie*). Je ne souhaite pas m'écarter ici de l'objectif que je me suis fixé en début de chapitre et n'aborderai donc pas ces problématiques.

doutes quant au fait qu'ils ont dû être érigés par des autorités qui souhaitaient marquer leur emprise sur l'espace situé au nord, autour de Ceglie Messapica.

Relativement similaires sont, dans le cadre de mon recensement, le « *paretone di Monte Scotano* » (Ceglie Messapica) (**doc. 134 - EA 813**), qui croise le précédent vers son extrémité occidentale, celui situé à l'est de Masseria Celidonia (Sava) (**doc. 134 - EA 816**) ainsi que le *paretone* sis dans le territoire de Martina Franca (Tarente), au SE de la ville (**doc. 134 - EA 811**). Surtout dans les deux premiers cas, l'analogie tient à la largeur comprise entre 1 et 2 m et à la structuration relativement faible et discontinue. En outre, ces *paretoni* partagent une position généralement dominante, leur tracé étant positionné en limite de rupture de pente. Enfin, comme le *paretone* de Ceglie relie cinq *specchie*, celui de Masseria Celidonia s'articule au site dominant de Monte Magalastro et au *paretone* de Sava lui-même.

Le *paretone* de Martina Franca affiche également un gabarit modeste et un développement linéaire important, mais la présence d'une imposante haie vive qui colonise un espace d'une dizaine de mètres de large – et qui constitue le véritable marqueur visuel de la présence d'une limite dans le paysage – au-delà duquel il existe par endroits un autre petit pierrier linéaire, ferait penser à une situation analogue à celle du « *paretone del diavolo* » de Noci. En outre, ce *paretone* coupe la pente plutôt que suivre une courbe de niveau, ce qui constitue un élément ultérieur de différenciation par rapport aux pierriers linéaires de Ceglie Messapica et de Sava (Masseria Celidonia). Enfin, tous ces aménagements ont en commun de se situer exclusivement, sur toute leur longueur actuelle, sur un substrat constitué de calcaires compacts crétaqués.

Pour terminer cette revue typologique des délimitations en pierre sèche de la région, il faut maintenant évoquer rapidement le cas de figure que nous connaissons le mieux car il s'agit du type du *paretone* de Sava. En effet, celui-ci n'est pas le seul exemple attesté dans les Murge et le Salento de gros pierrier à double parement, à la largeur moyenne de 4 à 6 mètres et englobant dans son emprise des abris en pierre sèche. Il est, en revanche, sans conteste, l'exemplaire le plus imposant et/ou le mieux conservé.

Parmi les objets les plus significatifs que j'ai recensés dans ce groupe, le *paretone* de Galatina (Lecce) (**doc. 134 - EA 818**) est celui qui partage le plus de caractéristiques avec le *paretone* de Sava. En effet, il constitue l'un des aspects d'une longue limite qui prend bien d'autres formes et noms, y compris celui de « *limitone* » qui caractérise un tronçon représenté par un chemin vicinal. Ici, le véritable « *paretone* » ne court actuellement que sur 750 m de longueur, avec une largeur qui avoisine par endroits les 7 mètres et une hauteur moyenne de 1,7 m. Tout comme à Sava, ce *paretone* englobe plusieurs abris en pierre sèche. De plus, les premiers documents qui en attestent l'existence et la fonction

liminaire parlent, dès le XVII^e siècle, de « *segni di grosse macerie denominata Paretone nella quale vi è un grosso mucchio di pietre denominata Specchia di Mosco* ». Si la « *speclam Mityanam* » mentionnée en 1420-1435 à Sava (**doc. 38**) a dû disparaître depuis bien longtemps puisqu'elle n'a laissé aucune trace dans la toponymie actuelle, la « *specchia di Mosco* » se trouvait encore in situ au début du XX^e siècle si bien qu'un toponyme bien vivant en cartographie et dans la tradition orale y fait encore référence.

Un autre exemple de gros pierrier parementé se situe à la limite méridionale du territoire communal de S. Vito dei Normanni (Brindisi) (**doc. 134 – EA 814**). Encore une fois, il partage avec les précédents la position en limite communale, la situation sur un substrat composé uniformément de calcaires compacts ainsi qu'une largeur moyenne de 4 m et une hauteur moyenne de 1,6 m. De même, il ne constitue qu'un aspect local d'un tracé bien plus long qui est matérialisé en amont et aval par des chemins vicinaux.

Enfin, un cas particulier est constitué par le *paretone* sis au lieu-dit "Torranova" sur les hauteurs qui dominent la plaine comprise entre Neviano et Collepasso (Lecce) (**doc. 134 – EA 817**). Si sa structure le place décidément dans la série que nous sommes en train de traiter, sa particularité tient au fait qu'il est le seul *paretone* salentin à ne pas observer un tracé linéaire. Il résulte, en revanche, d'une logique périmétrale : cet enclos ou enceinte enferme, en effet, le plateau sommital de la *serra*, occupé depuis l'Âge du bronze et, en particulier, au Moyen Âge.

9.1.2 Structures liminaires et paysages de pouvoir

L'architecture agraire en pierre sèche a été véritablement au cœur de ce projet de recherche, de l'échelle du sondage archéologique à l'échelle régionale. À l'issue de ces enquêtes parallèles menées entre Murge et Salento, il est possible de rassembler les éléments suivants de bilan et surtout de perspective.

Premièrement, nous avons pu constater que la relation entre le tracé et le modelé n'est pas univoque. Elle ne doit donc pas être traitée schématiquement mais vérifiée sur le terrain à chaque fois que cela est possible. Notamment, à Sava le tracé, avec son étendue et orientation, semble précéder de loin la construction, sur un tronçon seulement, d'un modelé en pierre sèche. Le tracé semble alors revêtir une fonction et traduire une intention qui transcendent celles qui justifient la construction de tel ou tel modelé. Je dirais même que le tracé est forcément multi-période et multi-fonction, car il résulte d'une accumulation, d'une stratification et d'une « transformission »¹⁰²⁰ qui fait la synthèse de

¹⁰²⁰ Voir CHOUQUER, *Crise et recomposition*, p. 20-22.

multiples usages, décalés dans le temps. D'ailleurs, seule l'abstraction cartographique permet de saisir l'unité de tels tracés, que la vue à très grande échelle du terrain empêcherait. En revanche, le mur est bâti à un moment donné, datable par la fouille, même s'il peut par la suite être largement refait et adapté à d'autres usages que celui pour lequel il a été conçu.

Autant le tracé que le modelé, toutefois, se configurent, dans le cas des *paretoni* et des *limitoni* salentins comme des formes du paysage qui restent, en dépit et au-delà des changements de fonction. Ils subissent, bien entendu, des amputations, ils deviennent parfois des formes « fossiles » qu'il faut « lever » à travers une lecture savante de la dimension planimétrique du paysage, mais il est très improbable qu'ils disparaissent complètement. Cette transformation et transmission tout à la fois des formes linéaires du paysage pose également la question de la génétique des *paretoni*. Plusieurs cas de figure ont pu être démontrés ou supposés : parfois, un tracé géométrique immatériel a été monumentalisé par l'accumulation de déchets, du produit de l'épierrement voire par la construction rapide et « intentionnelle » d'une barrière ; dans d'autres situations, un axe de circulation finit par être abandonné puis progressivement oblitéré par les rebuts et la végétation spontanée ; enfin, sur le tracé d'anciens remparts abandonnés et exploités en carrière jusqu'à les réduire au niveau du sol on a accumulé les produits de l'épierrement, conservant par là même le tracé des remparts (**doc. 131 – EA 195**). De tout cela j'ai pu faire le constat à plusieurs reprises et j'espère l'avoir suffisamment montré dans les pages précédentes.

En principe, la relation exclusive entre les *paretoni* et les calcaires compacts pourrait être lue de deux manières différentes. D'une part, elle pourrait résulter d'une construction différentielle, autrement dit, les *paretoni* auraient été bâtis exclusivement là où les sols offraient des cailloux en abondance et, le plus souvent, au moment où ces cailloux devaient être évacués afin de bonifier des terres nouvellement destinées à la mise en culture. D'autre part, il pourrait s'agir de conservation différentielle : dans ce scénario, on aurait pu construire des *paretoni* à un moment donné sur plusieurs substrats mais ensuite ce n'est que dans les secteurs les plus ingrats, donc sur les sols arides et caillouteux qui reposent sur les calcaires compacts, qu'ils se seraient conservés tandis qu'ailleurs ils auraient été démontés. Or, toutes mes enquêtes entre Murge et Salento n'ont jamais pu corroborer la deuxième hypothèse¹⁰²¹.

Cela doit également nous alerter quant à l'ambiguïté du lexique employé dans la documentation écrite. Il est bien souvent compliqué de savoir quel objet précis se cache

¹⁰²¹ BELL, *The Archaeology of the Dykes*, p. 19, 28-30, 45-48, 69, 80.

derrière les mentions de « *magnus limes* », « *magnus paries* », « *paretone* » et « *limitone* » des actes notariés, des rapports des ingénieurs royaux, des *plateae*, des visites pastorales, etc. Il est également intéressant de constater que le terme « *specchia* » est employé pour désigner tout autant un cairn (j'en ai montré des dizaines d'exemples et indiqué la bibliographie spécialisée) qu'un sommet, un site naturel dominant sur lequel on aurait éventuellement bâti une guérite, une tour ou toute autre structure destinée à la surveillance du territoire. Une semblable pluralité de sens appartient, en anglais, au terme « *dyke* » ou « *dike* », indiquant à la fois une digue, un canal, un terre-plein ou une piste surélevée, une barrière, un obstacle et une défense¹⁰²².

Par ailleurs, l'étude approfondie menée à Sava m'a alerté quand à la nécessaire lecture critique des documents qui parlent trop souvent de *paretoni* longs de plusieurs dizaines de kilomètres. J'ai souligné précédemment (chapitre 4) la tendance de la documentation à appuyer les confins, notamment dans les cas litigieux, sur des *paretoni* que l'on présente comme étant très longs et très anciens et qui seraient « interrompus » par des lacunes importantes. Or, les enquêtes de terrain suggèrent plutôt l'existence de très longs tracés, également des confins administratifs comme ceux des *foreste* dont parlent plusieurs documents qui ont été discutés ici (**doc. 50 ; doc. 55**), dont certains tronçons sont monumentalisés par des *paretoni*. Ceux-ci doivent être considérés plutôt comme des objets liés à des dynamiques géologiques et foncières locales, en principe générés à des moments différents, que comme les « fragments » d'un unique *paretone* de plusieurs dizaines de kilomètres bâti à un moment donné. Une telle vision est clairement dirigée à démontrer l'intangibilité de confins dont tel ou tel document voudrait démontrer la véridicité.

Quand on lit, par exemple, la description des confins de la *foresta di Oria* dans une *platea* de la fin du XVIII^e siècle (**doc. 55**), on voit bien que ce document, si précis et riche de détails, ne mentionne sur tout le pourtour de la circonscription en objet – qui se déroule sur environ 185 km – que six *paretoni*, distincts et séparés par des distances très considérables. À partir de Torre S. Isidoro, sur le littoral ionien au sud de Porto Cesareo, la *platea* décrit avec une précision sans faille le périmètre en question l'appuyant sur un premier *paretone* sis entre Torre S. Isidoro et Masseria Samali, sur maximum 10 km ; ensuite, après 44 km on y décrit un deuxième segment du périmètre marqué par un *paretone* long de 4 km environ, au sud de Mesagne, aux alentours des *masserie* Camarda, Calce, Malvindi et La Cattiva ; puis, après 28 km, le *paretone* partiellement conservé entre Latiano et S. Vito, sur 6 km environ (**doc. 134 – EA 814**). Poursuivant la description, la *platea*

¹⁰²² « 1. a long wall or embankment built to prevent flooding, esp. from the sea. 2a. a ditch or artificial watercourse. 2b. Brit. a natural watercourse. 3a. a low wall, esp. of turf. 3b. a causeway. 4. a barrier or obstacle; a defence » (Concise Oxford Dictionary Ninth Edition, cité dans BELL, *The Archaeology of the Dykes*, p. 11).

parle, après 6 km, du *paretone* le plus long qui soit décrit dans les sources et qui soit encore visible : celui qui court au sud de Ceglie sur environ 13 km, déjà mentionné (doc. 134 - EA 812). Il faut encore parcourir 10 km, pour retrouver un *paretone*, long de 2,4 km environ, allant du Monte della Conca d'Oro au Monte Bisai, sans doute à proximité de l'actuel village de San Marzano, puis – après 5,5 km – celui qui va de Masseria Agliano jusqu'à la route de Maruggio à Torricella, sur 9,3 km environ et dont le *paretone* de Sava constitue le tronçon le mieux conservé. Enfin, aucun *paretone* n'est mentionné pour le dernier segment, long d'environ 10 km, jusqu'à l'embouchure du ruisseau Boraco.

Deuxièmement, les fouilles sur le *paretone* de Sava ont démontré la viabilité archéologique de ces structures. Dans des contextes aussi caillouteux, un grand mur en pierre sèche a toute chance, une fois érigé, d'être recouverts par les produits de l'épierrement car il constitue désormais une bande de terrain inexploitable. Par conséquent, il oblitère définitivement le paléosol sur plusieurs centaines de mètres voire des kilomètres. En outre, j'ai pu constater que ces murs en pierre sèche se transforment vite en réceptacles pour les restes végétaux et la petite faune qui vient y vivre et y mourir. Dès lors, les *paretoni* deviennent des gisements d'information bioarchéologique.

Troisièmement, la preuve que ces structures peuvent être datées a été faite, montrant que l'attestation documentaire d'un « *paretone* » à partir du XV^e siècle ne documentait qu'une phase assez tardive de la vie de ce monument. Celui-ci, en effet, a été bâti dès les VII^e-IX^e siècles et il a livré des éléments inédits et absolument précieux d'information sur l'environnement, l'utilisation du sol dans ses alentours avant et après cette période. Évidemment, sa fonction nous interroge également et il n'est pas facile de répondre à une telle question. Par ailleurs, sans disposer d'un semblable ancrage stratigraphique, il est néanmoins intéressant de voir que tous les autres *paretoni* recensés se disposent dans des contextes géologiques similaires, dominés par les calcaires compacts, aux sols très arides et très pauvres en ressource hydrique. Il semblerait, donc, que l'on puisse établir, également sur la base d'une carte archéologique relativement étoffée pour le secteur « Sava ouest », une définition de « paysage marginal » ou d'espaces « à vocation liminaire » dont les *paretoni* constitueraient le marqueur le plus éloquent.

Cette réflexion dirige notre regard vers un quatrième constat : de tels espaces se configurent comme des frontières naturelles, tout d'abord agraires, certes, et partant, dans des économies massivement agraires, également administratives et territoriales, entre finages villageois, entre centres coordonnateurs de la territorialisation depuis la Protohistoire. Nous l'avons constaté assez précisément pour une directrice S. Marzano-Torre dell'Ovo dont on peut discuter le détail, mais non pas nier la remarquable continuité depuis les conflits gréco-messapiens jusqu'aux querelles entre les seigneurs et les

universitates de Tarente et Oria au XVII^e siècle. Il sera stimulant de vérifier la récurrence éventuelle de telles dynamiques en menant l'enquête sur d'autres secteurs de même nature entre Murge et Salento. La conséquence directe de ce constat est que ces structures liminaires coïncident avec des limites administratives actuelles, on le constate dans la très grande majorité des cas du recensement en objet, souvent en rapport également avec des *specchie*, in situ ou attestées par le passé.

Par conséquent, l'analyse archéologique et planimétrique des *paretoni*, des *limitoni* et des *specchie* apuliens en fait autant de marqueurs et de révélateurs de plusieurs composantes du système territorial. D'une part, en effet, même en l'absence de données positives portant sur le réseau d'habitat, ces macrostructures autorisent la reconstitution d'un espace organisé à partir de ses marges, limites ou frontières. D'autre part, en présence d'une bonne connaissance du semis du peuplement et des centres coordonnateurs d'un espace donné, l'on pourra plus aisément mener une analyse topologique des relations qu'entretiennent le réseau d'habitat, le maillage territorial et les signes matériels de ce même maillage. À ce stade plus avancé de la recherche – dont nous sommes bien loin aujourd'hui – l'on pourrait proposer une véritable analyse spatiale par le biais, par exemple des polygones de Thiessen, au moins à l'échelle des cités où siègent les représentants du pouvoir politique et religieux voire même à l'échelle plus fine de l'habitat rural (**doc. 141**)¹⁰²³.

J'insiste sur le fait que l'étude archéologique de ces macrostructures en pierre sèche voire des trames, bien plus nombreuses, de modestes murettes de clôture, revient à étudier les deux tiers environ des paysages agraires des Murge et du Salento. Par conséquent, sans oublier la nécessité de chercher des marqueurs tout aussi discrets dans les sols inondables, l'archéologie des parcellaires en pierre sèche peut bouleverser la connaissance des paysages agraires d'une région comme la Pouille centro-méridionale. À travers ces objets archéologiquement déterminés l'on peut lever le voile sur les frontières écologiques des écosystèmes exploités, les marges agraires et leur mise en valeur différentielle au fil du temps, l'extension des propriétés et la nature des rapports entre les paysans, les grands propriétaires, les seigneurs ou l'État, les finages villageois. Enfin, à ces dimensions naturelle, agraire et foncière, peut venir s'ajouter une dimension territoriale, ce qui est particulièrement précieux pour les périodes, comme le haut Moyen Âge, très pauvres en sources écrites.

En tout état de cause, ce qui vient d'être dit est particulièrement valable et utile pour les médiévistes. En effet, comme je l'ai souligné plus haut pour les *specchie*, quelle

¹⁰²³ Voir ARTHUR, GRAVILI, *Approcci* ; GRAVILI, *Un sistema per l'analisi*.

que soit la participation des *paretoni* et des *limitoni* aux paysages pré-protohistoriques ou antiques – il est tout à fait probable, par exemple, que les *paretoni* et les *specchie* sis au sud de Ceglie appartiennent à un système de surveillance et défense du territoire de ce centre messapien vis-à-vis de Tarente –, ils sont sans conteste une composante des paysages médiévaux. Ceux-ci ont hérité, de fait, les structures liminaires des époques précédentes, ils ont pu parfois les laisser tomber en désuétude pour ensuite les revitaliser à un moment ou un autre, mais ils ne les ont jamais détruites. D'autre part, ces structures ne sont jamais d'époque moderne, puisque dans tous les exemples qui sont attestés dans la documentation écrite datant des XV^e-XVIII^e siècles, ils apparaissent déjà « *diruti* » et « *devastati* », autrement dit déjà en ruine et abandonnés.

En définitive, ces infrastructures de la délimitation et de la connexion des espaces peuvent tout à fait remonter à des époques reculées mais elles ont toute chance d'avoir joué un rôle dans l'organisation des espaces médiévaux. Cela reste vrai de toute manière, que ce soit à l'échelle de la propriété foncière et latifundiaire ou bien au niveau des circonscriptions administratives dont nous savons encore si peu (diocèse, paroisse, cité, village) voire même – mais je suis plutôt sceptique à cet égard – à l'échelle des frontières politiques et de la défense du territoire.

Quand on voit toutes les implications relatives à l'étude du *paretone* de Sava, on peut escompter les résultats les plus prometteurs d'enquêtes similaires menées sur d'autres exemples de ces grandes formes du paysage qui ont traversé depuis des siècles les espaces apuliens et qui en ont enregistré les changements au fil du temps. Par exemple, les *paretoni* qui marquent la limite méridionale du territoire de Ceglie Messapica ont toute chance de marquer une limite remontant à l'époque messapienne : cela est vraisemblable compte tenu de la présence de plusieurs *specchie* le long du même tracé et surtout de la position dominante de ce secteur vers la plaine de Tarente. Toutefois, le tracé d'une telle limite, quel que soit le moment exact où le ou les *paretoni* ont été érigés, a été transmis au Moyen Âge puis à l'époque moderne : en effet, si Ceglie Messapica est incluse dans le diocèse d'Oria tel que nous le connaissons au début du XIV^e siècle, son territoire s'est affranchi au bas Moyen Âge des droits de *foresta* dont jouit la cité d'Oria encore à la fin du XVIII^e siècle. Or, les limites de la dite *foresta* reprennent systématiquement les mêmes *paretoni* (voir **doc. 17**). Des scénarios tour à tour différents mais émergeant à une même logique de transmission de formes et changement de fonction voire de modelé pourront être dessinés au prix de nouvelles études menées à nouveaux frais sur chacune des macrostructures liminaires des Murge et du Salento.

L'étude systématique de ces structures se traduirait en une contribution nette à l'histoire et à la géographie des pouvoirs médiévaux et partant à une histoire de la relation

des pouvoirs à la construction des espaces et des paysages. Dès lors, l'étude archéologique des structures de délimitation peut aboutir à une connaissance plus directe des rapports de force dans ce qu'ils ont de plus visibles et contraignants sur le terrain : l'interdiction faite aux bêtes et aux hommes de pénétrer dans un domaine réservé, l'obstacle qui coupe une voie de communication, la protection érigée à la hâte par des villageois, le mur voulu par un seigneur qui a mobilisé une main-d'œuvre importante, etc. À travers toutes ces dimensions, nous devons finalement nous autoriser une lecture à différentes échelles de l'appropriation progressive d'un espace et d'un environnement qui ont été transformés en paysages au fil du temps au confluent de volontés concurrentes, parfois conflictuelles, qui ont créé des dynamiques de frontière¹⁰²⁴.

Nous sommes alors en train de nous doter d'un puissant moyen supplémentaire pour faire l'histoire des élites, villageoises, seigneuriales et citadines. La relation entre les élites et la propriété est tellement forte au Moyen Âge qu'une archéologie de la propriété agraire, de l'habitat rural mais également des champs, des prés, des bois, des marges et des finages est un excellent moyen pour comprendre ces mêmes élites, notamment pour les nombreux siècles pendant lesquels les attestations écrites sont absentes ou très peu nombreuses.

9.1.3 Tarente, Oria, Brindisi : la règle de trois

L'essor d'une petite cité de l'arrière-pays du duché de Bénévent

J'ai tenté une reconstitution globale des dynamiques agraires et territoriales qui structurent l'espace contrôlé par la cité d'Oria au Moyen Âge. Au moment d'établir un bilan – certes provisoire et ouvrant le plus possible sur des perspectives de recherche future – de ces enquêtes, il est possible de proposer une généralisation de ces dynamiques qui transforment la géographie administrative, entre sources textuelles, marqueurs et données de terrain. Une telle généralisation vise à insérer les données planimétriques, archéologiques et textuelles qui ont été mises en séries sur le territoire d'Oria dans les éléments d'histoire événementielle connus pour la période médiévale pour le Salento tout entier, l'espace adriatique méridional et au-delà. L'étude de la culture matérielle, du réseau d'habitat, des aménagements linéaires qui connectent et divisent le sol et l'espace au sud d'Oria a bâti une certaine vision « d'en bas » des grands mouvements de l'histoire entre l'Antiquité tardive et les temps modernes. Il s'agit maintenant de relire les conclusions

¹⁰²⁴ Voir FOUCHER, *Fronts et frontières* ; ID., *L'obsession des frontières*.

auxquelles nous sommes parvenus dans le chapitre 8 au regard de ces grands mouvements, afin de comprendre l'espace étudié dans un cadre plus ample.

Au cours de l'Antiquité tardive, Tarente et Brindisi, les deux pôles urbains principaux du Salento septentrional subissent une progressive perte de vitesse, dont tire avantage essentiellement le petit port d'Otrante que nous avons vu croître sans cesse jusqu'à devenir le principal port de la Pouille méridionale au VI^e siècle. Dans ce basculement des équilibres politiques et économiques de la *Calabria* tardo-antique du nord vers le sud, de la directrice appienne au canal d'Otrante, c'est Brindisi qui a tout à perdre, encore plus que Tarente. En effet, ce deuxième centre domine l'arc ionien et restera d'un intérêt stratégique irremplaçable tout au long du Moyen Âge, tandis qu'Otrante et Brindisi sont alternatives. On l'a vu, cette dynamique est parfaitement perceptible sur le plan archéologique dans tout le Salento à partir du V^e siècle et les sources en attestent sans doute possible au moins pendant les guerres gothiques¹⁰²⁵.

Cependant, encore aux débuts du VII^e siècle, la correspondance de Grégoire le Grand ne fait pas état de l'essor d'une cité concurrente qui profiterait à l'échelle locale du déclin des deux pôles portuaires de Tarente et de Brindisi. Selon toute vraisemblance, c'est la conquête longobarde du Salento septentrional dans les années 675-684 qui place Oria en position stratégique. Rien ne vient pour l'heure attester directement d'un tel choix mais les indices indirects, issus le plus souvent d'une analyse régressive de la documentation postérieure, sont nombreux. Résumant à l'extrême ce que j'ai détaillé dans le chapitre précédent, je rappellerai que les rares sources écrites montrent Brindisi comme une cité à l'abandon, tandis que les évêques de Tarente apparaissent impliqués dans des missions internationales avant et après la conquête. De plus, le secteur situé immédiatement au nord et surtout à l'est d'Oria donne les signes d'un indéniable dynamisme, avec la construction d'églises de haut niveau architectural, dès le VII^e siècle. Ensuite, au plus tard au milieu du IX^e siècle Oria est devenu siège épiscopal et son évêque (« *Uritanus episcopus* ») étend son autorité sur Brindisi, sans que l'on sache à quelle date cette *translatio* s'est produite. Enfin, comment expliquer autrement le prestige d'Oria qui émerge au moment de la reconquête byzantine et qui se manifeste par le rayonnement de son siège épiscopal et par l'installation à Oria comme protospataire de l'ancien prince bénéventain Gaideris ?

A l'évidence, c'est sous l'autorité des Longobards que ce transfert du siège épiscopal a dû être effectué. Un tel choix semble bien correspondre à la volonté des nouveaux maîtres de réorganiser le territoire autour d'un nouveau réseau urbain. En effet, Tarente apparaît liée fortement aux terres centrales du duché, positionnée comme elle est

¹⁰²⁵ CORSI, *Dall'antichità al medioevo*, p. 137 ; BURGARELLA, *Le terre bizantine*, p. 424 ; VON FALKENHAUSEN, *I Bizantini in Italia*, p. 34.

sur la voie Appienne qui mène à Bénévent ou à Salerne par la Basilicate¹⁰²⁶. Pour un état qui ne dispose pas d'une marine militaire et qui n'a pas d'importants intérêts commerciaux outre-mer, le rôle de Tarente est celui de contrôler l'une des deux voies principales qui mènent au cœur du duché, comme on le voit au moment de l'expédition de Constant II (663-668)¹⁰²⁷. En revanche, face au Salento méridional qui est resté byzantin, autour d'Otrante et sans doute jusqu'à une ligne qui passe au nord de cette cité et de Gallipoli¹⁰²⁸, le nouveau pouvoir néglige Brindisi et choisit Oria, entre la fin du VII^e et le milieu du IX^e siècle. Oria devient alors le verrou du Salento septentrional, dans une position éloignée du littoral adriatique sur lequel les Longobards n'ont aucune emprise et également à l'abri d'éventuels coups de force byzantins sur Tarente. Étendant son influence d'une mer à l'autre, du littoral mandurien (d'après les conclusions auxquelles je suis arrivé au cours de mes enquêtes) à Brindisi, Oria constitue alors la pointe la plus avancée du contrôle longobard effectif sur la Pouille, tandis que plus au sud l'on peut postuler la présence d'un *no man's land* dans les sols inondables de l'Arneo, puis un contrôle byzantin assuré à partir de Gallipoli. Sur l'Adriatique le contrôle byzantin devait s'arrêter quelque part entre Otrante et Lecce, mais on ne connaît rien du destin de *Rudiae* et *Lupiae* dans cette phase alti-médiévale.

Cette situation qui intègre solidement l'espace oritain à la *Longobardia*, bien que dans des formes inconnues pour les VII^e-VIII^e siècles, semble préparer le fort attachement du siège épiscopal d'Oria à l'église romaine même après la reconquête byzantine, tandis que les sièges du Salento méridional sont placés sous l'influence constantinopolitaine¹⁰²⁹. La position stratégique d'Oria est exaltée au IX^e siècle quand le duché longobard subit les attaques sarrasines sur les côtes. Ainsi, Brindisi est incendiée en 838 tandis que Tarente subit une occupation musulmane pendant une quarantaine d'années (840-880) et Bari fait de même entre 847 et 871¹⁰³⁰. Dans cette phase de grande instabilité, au moment où le pouvoir longobard se délite, Oria donne des signes nombreux de dynamisme, tant dans son urbanisme et son rôle de marché agricole principal du Salento septentrional que dans la force de sa communauté juive (voir *supra*). Les raids musulmans qui l'atteignent à plusieurs reprises sans pour autant l'effacer de la carte, corroborent l'impression d'une cité prospère qui assure le contrôle de ce secteur stratégique aux limites du duché. La prise de

¹⁰²⁶ Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 219.

¹⁰²⁷ Voir VON FALKENHAUSEN, *I Bizantini in Italia*, p. 29-30 ; CORSI, *La spedizione*.

¹⁰²⁸ D'après Constantin Porphyrogénète, Otrante et Gallipoli ne tombèrent jamais dans les mains des Longobards (Constantin Porphyrogénète, *De administrando Imperio*, 27, p. 116). On peut douter de la véracité des informations dont disposait au X^e siècle l'empereur historien puisqu'on sait que Otrante a dû être sous le contrôle bénéventain pendant un moment compris entre 710 et 758 (voir MARTIN, *La Pouille*, p. 165-166, avec la mention des sources). En revanche, aucune notice ne vient contredire son affirmation au sujet de Gallipoli.

¹⁰²⁹ MARTIN, *La Pouille*, p. 246-247.

¹⁰³⁰ METCALFE, *The Muslims*, p. 19-21.

la cité de la part de l'empereur germanique Louis II en 867¹⁰³¹ constitue un autre signal fort de l'intérêt stratégique d'Oria dans cette phase conflictuelle qui voit Longobards, arabo-musulmans, Byzantins et Empire germanique se disputer la région.

En définitive, je m'interroge sur la légitimité d'instaurer un parallèle entre une sorte de « règle de trois » que jouent Tarente, Brindisi et Oria et le jeu similaire que jouent Naples, Salerne et Bénévent. Dans les deux cas, on voit, en effet, le Duché longobard, petite puissance continentale incapable de se projeter sur la mer, négliger les ports et centrer son pouvoir sur deux cités de l'arrière-pays, au rang assez modeste depuis l'Antiquité tardive, établies en hauteur et contrôlant les plaines fertiles à leurs pieds. Surtout, ces cités sont bien connectées au réseau viaire principal qui sert un tropisme essentiellement apennin, tandis que les ports sont soit abandonnés aux adversaires (Naples, Otrante) soit ils font l'objet d'une moindre attention (Salerne, Tarente).

Oria : une place centrale du thème byzantin de *Longobardia*

La reconquête byzantine d'une grande partie de l'Italie méridionale se déroule entre 873 et 880, en fonction à la fois anti-arabe et anti-longobarde et sans doute davantage anti-carolingienne, puisque l'empereur Louis II avait entamé avec succès les opérations visant à chasser les arabo-musulmans de leurs positions dans le duché de Bénévent. Otrante est prise en 873, en 876 c'est le tour de Bari tandis qu'en 880 les Arabes sont chassés de Tarente. Enfin, sur leur lancée, les Byzantins étendent temporairement leur protectorat sur la ville de Bénévent¹⁰³². À la fin du IX^e siècle, la région est donc politiquement réintégrée dans l'espace impérial byzantin, qui s'appuie principalement sur trois ports : Otrante, Tarente et Bari. Néanmoins, dans ce nouveau cadre, Oria reste une cité importante, bien plus que Brindisi, sans doute en raison de l'héritage des deux siècles précédents mais surtout en vertu de sa position sur un axe routier Otrante-Tarente dont on peut postuler la vitalité en continuité avec la phase tardo-antique. La construction ou la reconstruction aux IX^e-X^e siècles, à Oria et le long de cet axe, de plusieurs des églises qui ont été mentionnées plus haut en attestent abondamment.

C'est maintenant que les sources nous font connaître une figure d'envergure d'évêque d'Oria, Théodose, qui semble être à l'origine d'une activité architecturale importante dans sa cité. Surtout, il joue un rôle de premier plan dans les relations entre Rome et Constantinople, qui rentrent maintenant dans un conflit séculaire autour de la tutelle sur les diocèses d'Italie méridionale. Dans ce contexte, Théodose est envoyé en

¹⁰³¹ MARTIN, *La Pouille*, p. 223.

¹⁰³² BURGARELLA, *Le terre bizantine*, p. 449 ; VON FALKENHAUSEN, *Taranto*.

mission à Constantinople par le pape Étienne V afin de régler des questions relatives au culte, au rite, au célibat des prêtres et à la reconnaissance de l'autorité du pape romain sur les diocèses apuliens. Son prénom mais surtout ses positions filo-romaines font penser qu'il s'agisse d'un Romain ou d'un Napolitain envoyé par le pape à Oria immédiatement après la fin de l'occupation musulmane¹⁰³³. Marina Falla Castelfranchi a souligné que le tropisme romain de l'église d'Oria est visible également dans la décisive orientation iconographique occidentale des fragments architecturaux recensés à Oria, contrairement à ce qu'il arrive dans le Salento méridional¹⁰³⁴.

Enfin, au cours des deux siècles suivants, la communauté juive d'Oria exprime deux personnalités de niveau international. La première est celle d'Aḥima'az Ben Paltiel, auteur au milieu du XI^e siècle d'une *Chronique* dans laquelle l'auteur narre l'histoire de sa famille et offre une image internationalement rayonnante de la communauté juive d'Oria du IX^e au XI^e siècle¹⁰³⁵. La deuxième figure remarquable est celle du médecin Šabbatay Donnolo, auteur au X^e siècle d'un traité de pharmacie¹⁰³⁶.

Le retour à une dimension locale après la conquête normande

Dès la fin du X^e siècle l'on perçoit des signaux d'un certain affaiblissement de la position d'Oria. Un signal, sans doute encore épisodique, nous est offert par l'assassinat de l'évêque d'Oria, Andrea, de la part du protospathaire Porphyre en 979. De fait, son successeur Grégoire quitte Oria et prend le titre dans ses actes de « *episcopus Brundusine et Monopolitane seu Stunense civitatis* »¹⁰³⁷. À cette époque, la qualité des relations Rome-Constantinople s'est dégradée, tandis que le pouvoir byzantin a choisi définitivement comme centre des terres sud-italiennes Bari, capitale du nouveau Catépanat d'Italie dans lequel ont été réunis les thèmes byzantins d'Italie méridionale.

Cependant, Brindisi ne retrouve une place de premier rang dans le réseau urbain régional qu'après la conquête normande. Celle-ci s'achève, après deux décennies de combats acharnés, avec une victoire décisive près de Tarente en 1056 qui permet à Robert Guiscard de prendre en 1059 le titre de *dux Apulie et Calabriae et utroque subveniente*

¹⁰³³ KEHR, *Regesta Pontificum Romanorum*, IX, p. 386 ; FALKENHAUSEN, *La dominazione*, p. 26, 29, avec bibliographie précédente ; MARTIN, *La Pouille*, p. 591.

¹⁰³⁴ FALLA CASTELFRANCHI, *Note preliminari*, p. 121-125 ; EAD., *La cultura artistica*, p. 678 ; LEPORÉ, *Oria e il suo territorio*, p. 76-93.

¹⁰³⁵ *Chronique d'Aḥima'az* ; Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 218, 223, 500. Aḥima'az est l'arrière-petit-fils de Hananeel ben Paltiel, un rabbin d'Oria qui fut déporté en Afrique en 925, après un raid arabo-musulman.

¹⁰³⁶ MARTIN, *La Pouille*, p. 498.

¹⁰³⁷ *Codice diplomatico Brindisino*, I, n. 1, a. 981. Voir POSO, *Il Salento normanno*, p. 67.

futurus Sicilie, avant de s'emparer définitivement de Tarente, Oria, Brindisi et Otrante avant 1062¹⁰³⁸. Rapidement, le pape Grégoire VII (1073-1085) place le siège de Monopoli sous l'autorité du siège archiepiscopal « de Brindisi » et non « d'Oria », comme cela avait été le cas précédemment¹⁰³⁹. Puis, en 1089, Urbain II accède à la requête du comte Geoffroy de Conversano, seigneur de Brindisi, de transférer la chaire d'Oria à Brindisi, « *ubi antiquitus existit* », et consacre la même année la cathédrale de S. Maria de Brindisi¹⁰⁴⁰. Ce transfert se fera dans la douleur : Oria va, en effet, animer une querelle qui l'opposera à Brindisi pendant plus d'un siècle, en dépit de la ferme volonté pontificale. Pas moins d'une vingtaine de lettres pontificales, entre 1099 et 1183, insistent sur le devoir d'obéissance à l'autorité de Brindisi qui est fait au peuple et au clergé d'Oria¹⁰⁴¹.

Désormais perdante face à Brindisi sur le plan de la géographie diocésaine, Oria voit sa position se dégrader également par rapport à Tarente, qui a été assignée à Bohémond, fils de Robert Guiscard. En 1086, celui-ci étend sa juridiction également sur Oria, après avoir défait son *dominus* Robert¹⁰⁴², qu'il confie à un fonctionnaire, Geoffroy de Blois¹⁰⁴³. Il apparaît clairement que la conquête normande a réinvesti la Pouille d'une mission qui avait été la sienne sous l'Empire romain : celle de tremplin pour la conquête de l'Orient. Dans cette perspective, tout comme à l'époque romaine, ce sont les deux grands ports de Tarente et Brindisi qui reviennent au centre du jeu stratégique, tandis qu'Oria apparaît marginale et est rétrogradée à un rang inférieur dans le réseau urbain.

En dépit de cette rétrogradation, Oria semble, toutefois, disposer de quelques atouts et défend ses positions avec acharnement. Notamment, toujours sur le plan diocésain, on enregistre d'abord la ferme résistance de l'évêque Godin qui continue de siéger à Oria et qui arbore le titre de « *horiensis ecclesie Archiepiscopus* »¹⁰⁴⁴ jusqu'à sa mort en 1099-1100. Puis, en 1118-1119, un archevêque revient à Oria avant que le pape Calixte II ne nomme un nouveau prélat au siège de Brindisi en 1119 mais Oria dispose encore d'un chapitre propre à la fin du XII^e siècle¹⁰⁴⁵, quand les papes Alexandre III puis Lucius III (1173-1174) doivent rappeler que l'on ne doit pas établir des évêques « *in villis vel modicis*

¹⁰³⁸ POSO, *Il Salento normanno*, p. 28-30, avec discussion des sources.

¹⁰³⁹ KEHR, *Regesta Pontificum Romanorum*, IX, p. 387 : « *Gregorius VII Eustasio archiep. dat litteras declarans ecclesiam Monopolitanam subiectam esse archiepiscopatu s. Leucii (Brundusino)* ».

¹⁰⁴⁰ KEHR, *Regesta Pontificum Romanorum*, IX, p. 388.

¹⁰⁴¹ KEHR, *Regesta Pontificum Romanorum*, IX, p. 389. Voir aussi MARTIN, *La Pouille*, p. 577.

¹⁰⁴² « *En ego Rubertus filius Ricardo horietano domino. Clarefacio coram presentiam domino. Godino dei gratia archiepiscopo sancte sedis horietane [...]* » (*Regii Neapolitani Archivi Monumenta (R.N.A.M.)*, vol. V, c. 112, doc. 442, a. 1080).

¹⁰⁴³ POSO, *Il Salento normanno*, p. 64-66 ; MARTIN, *La Pouille*, p. 740-741.

¹⁰⁴⁴ *Codice diplomatico Brindisino*, I, n. 8, a. 1095 = *Regii Neapolitani Archivi Monumenta (R.N.A.M.)*, vol. V, cc. 218-219, doc. 484, a. 1095.

¹⁰⁴⁵ *Codice diplomatico Brindisino*, I, n. 33, a. 1196.

vicis »¹⁰⁴⁶. Rien n’y fait, en 1199 Oria prétend encore de devenir siège principal, après que les chanoines de Brindisi ont chassé l’archevêque élu¹⁰⁴⁷. Oria reste ainsi, en dépit de tout, une « cathédrale sans évêque », contre la volonté de Rome¹⁰⁴⁸. En revanche, un signal négatif est donné par la disparition de sa communauté juive, attestée par Benjamin de Tudèle qui ne mentionne pas la ville pendant son voyage à travers la Pouille en 1159-1167 au cours duquel il ne perd jamais une occasion pour souligner la présence et le nombre des familles juives (200 à Trani, 300 à Tarente, 10 à Brindisi, 500 à Otrante, etc.)¹⁰⁴⁹.

Face à Tarente, Oria reste un pivot stratégique important qui est valorisé surtout pendant les périodes de luttes dynastiques. Lors de la conquête souabe menée par Henri VI, Tancrede, le dernier des Normands, y appuie sa stratégie de défense dans cette région¹⁰⁵⁰. On sait qu’ensuite Frédéric II valorise fortement Oria, dont on le « *castrum exemptum* », dépendant directement du roi¹⁰⁵¹, même si celle-ci reste un centre mineur par rapport aux ports de Tarente et de Brindisi, puissamment fortifiés. La géographie diocésaine évolue en parallèle des rapports de force entre les pouvoirs politiques. Ainsi, la perte de vitesse d’Oria par rapport à Brindisi au XII^e siècle coïncide avec le rapport de force de plus en plus favorable à Geoffroy de Conversano dans la lutte qui l’oppose aux seigneurs de Tarente, Bohémond et ses héritiers. En ce sens, l’introduction d’un régime féodal favorise rapidement le particularisme diocésain, tout comme il arrive en Angleterre à la même période¹⁰⁵².

Au vu des données de terrain, il me semble qu’Oria peut se permettre une telle résistance également en vertu du rôle central qu’elle continue de jouer au moins sur son versant sud, dans les limites que nous avons dessinées aux chapitres 7 et 8. C’est le fait de catalyser depuis plusieurs siècles un espace vivrier fertile et intégré qui soutient la volonté farouche de ses élites de ne pas céder aux injonctions venant du centre et imposées en vue d’une politique étrangère ambitieuse mais qui ne répond en rien à la véritable vocation de son territoire. En revanche, Oria, avait su habilement coordonner, dans une période pourtant trouble et complexe, la production économique et les identités spatiales et culturelles du Salento septentrional.

¹⁰⁴⁶ GIORDANO, *Documenti papali*, p. 9.

¹⁰⁴⁷ *Codice diplomatico Brindisino*, I, n. 35, a. 1099.

¹⁰⁴⁸ MARTIN, *La Pouille*, p. 580.

¹⁰⁴⁹ COLAFEMMINA, *L’Itinerario pugliese di Beniamino da Tudela*.

¹⁰⁵⁰ LICINIO, *Castelli medievali*, p. 113, n. 102, avec discussion des sources.

¹⁰⁵¹ STHAMER, *L’amministrazione dei castelli*, p. 57-58. Voir aussi LICINIO, *Castelli medievali*, p. 126-134 ; VALLONE, *Terra, feudo, castello*, p. 412.

¹⁰⁵² MARTIN, *La Pouille*, p. 586.

Quoi qu'il en soit, Domenico Vendola dessine une carte des diocèses valable pour la première moitié du XIV^e siècle où une ligne continue sépare les diocèses « adriatiques » de Monopoli (ancien suffragant de Brindisi, rattaché directement à Rome en raison des querelles qui opposent Oria et Brindisi¹⁰⁵³), Ostuni (suffragant de Brindisi) et Brindisi des diocèses « ioniens » de Tarente et Oria (**doc. II**). Le fait même qu'à cette époque l'archevêque de Brindisi dirigeait les deux « *mense episcopali* » (chapitres) de Brindisi et Oria¹⁰⁵⁴ ne suffisait manifestement pas à détruire l'emprise territoriale des deux cathédrales : encore au XIV^e siècle, celles-ci se partagent donc le Salento septentrional selon une ligne longitudinale isocline aux Murge basse. Souscrivant décidément à la thèse de l'antériorité des limites diocésaines et de leur fonction génératrice des juridictions citadines et comtales à partir de l'époque normande, Cosimo Damiano Poso pense qu'après le retour du siège épiscopal à Brindisi, la survivance par intermittence et contestée d'un diocèse autonome autour d'Oria et sa délimitation vers Brindisi et Tarente s'est faite sur la base des territoires des deux *civitates* tels qu'ils avaient été hérités des époques précédentes. De même, quand Oria devient une cité féodale, les limites de cette nouvelle juridiction se superposent aux limites des diocèses¹⁰⁵⁵.

Néanmoins, en dépit de ces attermoissements, Oria occupera une position de plus en plus modeste dans le réseau urbain du Salento, notamment après la conquête angevine quand Charles I^{er} d'Anjou (1266-1285) démembre les anciens fiefs pour les redistribuer à ses fidèles tout en changeant le statut de nombreux territoires et villes anciennement domaniaux. On l'a vu, vers la fin du Moyen Âge, Oria va même voir croître à ses pieds deux agrovilles méditerranéennes typiques qui vont la dépasser sur le plan démographique et productif. Cependant, il y a, j'insiste, une logique sous-jacente qui résiste avec succès aux volontés politiques et aux changements de dynasties. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut expliquer le fait qu'Oria conserve un territoire autonome et reconnaissable en tant que tel dans la principauté de Tarente même sous la puissante famille Del Balzo Orsini. De même, on voit, dans les années 1420-1435, les élites de Tarente négocier avec les élites d'Oria autour des confins des territoires respectifs, à l'intérieur desquels il leur était autorisé l'exercice d'un certain nombre de droits (**doc. 39**). À l'intérieur de cette circonscription le prince percevait, entre autres, les droits d'octroi (*gabella*) d'*affidatura* (ou *fida*) sur les animaux que l'on mène paître en dehors des propriétés privées ainsi qu'à imposer l'amende (*diffida*) à ceux qui ont introduit du bétail sur les pâturages, les *foreste*, les *difese* et les *chiuse*, sans avoir préalablement payé la *fida*¹⁰⁵⁶.

¹⁰⁵³ MARTIN, *La Pouille*, p. 577.

¹⁰⁵⁴ VENDOLA, *Rationes decimarum*, introduction.

¹⁰⁵⁵ POSO, *Il Salento normanno*, p. 63, n. 92, p. 76-79.

¹⁰⁵⁶ TRAVAGLINI, *I limiti*, p. 11-18 ; CARDUCCI, *I confini*, p. 14.

Cette documentation se multipliant à l'époque moderne, il devient possible de cartographier finalement ces territoires citadins (**doc. 12**). On peut alors constater qu'Oria, en dépit d'un évident déclassement sur le plan administratif, militaire et économique, conserve un ressort (*foresta*) propre, qui est de surcroît l'un des plus vastes de la région, même si Ceglie s'y est entre-temps soustraite. Les élites urbaines et/ou les seigneurs féodaux d'Oria ne perdront ces privilèges qu'à la fin de l'Ancien Régime (1806-1809), quand les décrets napoléoniens abolissent le régime féodal dans le Royaume de Naples¹⁰⁵⁷.

Enfin, revenant à la question du diocèse, il est intéressant de voir qu'Oria aura, *in fine*, gain de cause dans sa querelle séculaire avec Brindisi. En effet, en 1591, ce siège épiscopal est définitivement dédoublé¹⁰⁵⁸, si bien qu'Oria se découpe un domaine propre à l'intérieur du diocèse qui avait été de Brindisi, puis d'Oria/Brindisi et à nouveau de Brindisi(/Oria) après la conquête normande. Désormais, Oria se situe au centre d'un petit diocèse suffragant, qui plus est, de la province métropolitaine tarentine.

Le diocèse : une institution génératrice des espaces médiévaux

Par le biais de ces approches multivariées, il devient possible de lever le voile, enquête après enquête, sur l'organisation des territoires médiévaux de la Pouille. Tout d'abord, une telle confiance s'appuie sur les considérations qui ont été faites plus haut sur le potentiel archéologique des grandes délimitations en pierre sèche et la lecture planimétrique des parcellaires, des connexions et des divisions de l'espace. Parallèlement, j'espère avoir démontré dans les chapitres précédents les horizons qu'ouvre une lecture synoptique de cette série de données et des résultats – bien que ceux-ci soient encore trop timides entre Bari et Lecce – d'une archéologie de l'habitat rural médiéval et d'une archéologie préventive en plein essor, nourries par des approches bioarchéologiques performantes.

En particulier, il est question pour bon nombre de médiévistes européens d'investir, au carrefour de plusieurs éclairages disciplinaires, les identités spatiales du monde médiéval. J'ai tenté (chapitres 8 et 9.2) de montrer de quelle manière l'on peut esquisser la construction d'un espace contrôlé par la cité d'Oria depuis l'Antiquité et, en particulier, son évolution au Moyen Âge. Or, à partir du haut Moyen Âge, l'institution qui semble, ici comme ailleurs, la plus apte à cristalliser ce processus de territorialisation, est le diocèse.

¹⁰⁵⁷ TRAVAGLINI, *I limiti*, p. 17 ; WINSPEARE, *Storia degli abusi feudali*.

¹⁰⁵⁸ KEHR, *Regesta Pontificum Romanorum*, IX, p. 384.

Autant Cosimo Damiano Poso que Laurent Feller ont remarqué, en effet, que les circonscriptions civiles, notamment les comtés, ont été construites sur les limites des diocèses telles que celles-ci sont définies au tournant du premier millénaire. Par ailleurs, le « comté » est une institution qui a une durée très courte dans la région et elle apparaît de toute manière peu influente sur le statut d'une cité¹⁰⁵⁹. Ce qui fait la *civitas* par rapport au village (*casale, villa*) ce sont les remparts et l'administration civile (un fonctionnaire suffit) et religieuse (l'évêque). On voit bien, par exemple, dans le cas d'Oria au XII^e siècle que le fait d'avoir perdu le comte et même l'évêque n'a pas rétrogradé le centre au statut d'un simple village. En revanche, à Troia et Ascoli (Foggia) la destruction des remparts implique leur réduction à l'état de *casalia*¹⁰⁶⁰.

Je pense qu'à partir du moment où nous avons osé appréhender avec succès l'étude d'un territoire, ou plutôt d'un espace vivrier, entre autres par l'étude de ses limites¹⁰⁶¹, nous disposons d'une nouvelle clef de lecture des structures liminaires et des paysages marginaux. Partant, l'on doit pouvoir « oser » une contribution archéologique à la question de l'organisation territoriale qui a pu émerger suite à la déstructuration de l'ordre tardo-antique entre Murge et Salento. Il me semble, en effet, que tout un faisceau d'indices contribue à éclairer l'émergence d'un territoire centré sur Oria, une *civitas* dotée d'un *ager* propre au Bas-Empire¹⁰⁶². Les limites de cet *ager* nous sont inconnues mais il n'est pas vraisemblable qu'elles fussent indéterminées à cette époque. Il est, en revanche, probable qu'elles soient peu définies mais pas pour autant oubliées ou ignorées quand l'Anonyme de Ravenne mentionne le « *territorium civitatis... Tarentinae* » dans les années 670¹⁰⁶³, puis au moment où un acte de donation daté de 803 (**doc. 27**) et une charte de concession de biens datée de 885 mentionnent des biens sis « *in finibus Orietanis* »¹⁰⁶⁴ ou encore en 1062, quand un diplôme de Robert Guiscard cite « *quinque monasteria in pago orietano* »¹⁰⁶⁵.

Je suis d'accord en cela avec Jean-Marie Martin sur le fait qu'à partir du VIII^e siècle « des circonscriptions territoriales vastes et floues prennent la place du réseau des cités antiques », avant que « les réseaux d'habitats généralement concentrés mis en place [ne soient] pris dans un réseau cohérent de frontières linéaires »¹⁰⁶⁶ aux X^e-XII^e siècles. Même pour le VIII^e siècle, s'il est difficile de contester le caractère « flou » de

¹⁰⁵⁹ VISCEGLIA, *Territorio*, p. 122.

¹⁰⁶⁰ POSO, *Il Salento normanno*, p. 203.

¹⁰⁶¹ Voir TADDEI, *Une nouvelle lecture*.

¹⁰⁶² *Liber coloniarum*, II, 4, p. 18.

¹⁰⁶³ *Ravennatis Anonymi Cosmographia*, IV, 35, 22-40.

¹⁰⁶⁴ MARTIN *et al.*, *Regesti*, p. 504, n. 1067, 1068.

¹⁰⁶⁵ *Monasticon Italiae*, III, p. 88.

¹⁰⁶⁶ MARTIN, *La Pouille*, p. 160.

ces circonscriptions, je crois néanmoins qu'un maillage de l'espace existe bien dès le premier Moyen Âge. Ce maillage est réalisé « d'en bas », à partir de la mise en place d'un « réseau de villages stables, que l'on voit émerger dès le VIII^e-IX^e siècles en pays byzantin, puis au siècle suivant dans les régions longobardes. L'apparition dans la documentation de termes génériques comme « *finēs* » doit alors être utilisé pour établir que « une ville possède un territoire englobant des habitats mineurs »¹⁰⁶⁷. Enfin, ce n'est qu'au XI^e siècle que l'on pourra décrire, dans les cas encore rares bien attestés dans les sources – on connaît le cas de l'acte de fondation de Troia en 1019¹⁰⁶⁸ mais on peut aussi penser aux limites des terres de S. Pietro in Bevagna, auxquelles j'ai fait référence à plusieurs reprises –, les limites de certaines circonscriptions.

En particulier, dans le Salento septentrional – un espace qui fut longtemps partagé entre Tarente et Brindisi, avec Oria en position d'infériorité – c'est autour des vicissitudes qui agitent le réseau diocésain que se construit l'essor inédit de cette cité de l'arrière-pays. Dans ce contexte, la datation de la construction du *paretone* entre 670 et 880 pose cette limite matérielle d'envergure dans une étrange coïncidence chronologique avec la prospérité de l'habitat à l'est d'Oria, les indices d'un dynamisme urbanistique à Oria et l'attestation du transfert du siège épiscopal de Brindisi à Oria. Est-ce trop téméraire de voir dans ce faisceau d'indices l'émergence d'une territorialisation qui prend ses marques sur le terrain, notamment à la limite des sphères d'influences d'Oria(/Brindisi) et de Tarente ?

Si les données synchrones disponibles sont encore peu fiables pour être pleinement affirmatifs quant à ce scénario, il faut dire, en revanche, que l'analyse régressive corrobore indéniablement une telle hypothèse. En effet, dès que les données deviennent plus disertes, au début du XIV^e siècle, avec les *Rationes decimarum* qui ont été étudiées par Domenico Vendola, c'est exactement sur ce tracé que se place la limite de diocèse entre Brindisi (-Oria) et Tarente. Plus tard, il en est de même pour le maillage communal, les limites des circonscriptions seigneuriales, les droits de *foresta* : cela a été constaté non seulement à Sava mais également dans la quasi-totalité des autres cas de figure recensés dans la région. D'autre part, le fait même que ces confins fassent l'objet de contestations tout au long du bas Moyen Âge et de l'époque moderne peut être vu comme « la conséquence des partages instables advenus aux temps de la mise en place de frontières militaires compliquées et mouvantes entre Byzantins et Longobards », d'après une suggestion de Laurent Feller portant sur les limites diocésaines de Toscane, notamment celles entre Sienne et Arezzo,

¹⁰⁶⁷ Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 227.

¹⁰⁶⁸ MARTIN, *La Pouille*, p. 259. Voir aussi LEFORT, MARTIN, *De l'évêché au village*.

car « la reconstruction des territoires diocésains est l'un des aspects de la construction des paysages qui s'effectue durant le haut Moyen Âge »¹⁰⁶⁹.

Ces nouvelles connaissances sur les transformations des paysages agraires et du peuplement esquissent, d'une part, la distribution spatiale de paysages marginaux placés aux limites des bassins de vie des centres du peuplement. Ces espaces systématiquement rejetés coïncident donc avec les limites des finages villageois et les limites territoriales dont ils sont en quelque sorte la raison d'être. D'autre part, la description d'unités de paysage centrales, c'est-à-dire des terroirs exploités, peut aboutir à la « prédiction » de l'existence de centres de peuplement, même en l'absence de données qui en attestent la localisation et l'emprise. Ces connaissances restent largement insuffisantes à l'échelle locale, où seule la multiplication des projets de recherche et des fouilles préventives pourra changer la donne dans les décennies à venir.

En revanche, à l'échelle de l'organisation des espaces régionaux visée par cette étude, ces enquêtes montrent, à mon sens, avec une suffisante fiabilité, l'émergence et la structuration d'un ordre territorial entre Tarente et Brindisi à partir du VIII^e siècle. Or, contrairement à ce qui apparaît dans la plupart de l'Italie méridionale, l'on peut constater dans le Salento septentrional que les deux sièges épiscopaux tardo-antiques de Tarente et de Brindisi, ne disparaissent pas, même si l'évêque de Brindisi va siéger à Oria. De même, il n'y a pas ici de morcellement des diocèses comparable à ce que constate Laurent Schneider en Septimanie où, aux VI^e-VII^e siècles, bon nombre de sièges épiscopaux sont dédoublés sous la pression conjointe des Wisigoths et des Francs¹⁰⁷⁰. En revanche, un point commun entre la Septimanie et les Pouilles tient au manque de grands monastères, qui empêche le contrôle des campagnes les plus éloignées des cités et favorise la naissance ou le maintien de petits centres diocésains. Globalement, on observe alors dans ce secteur une relative stabilité, une impression qui est corroborée rétrospectivement par le fait qu'il n'y a aucune restructuration considérable (nouveaux diocèses, villes nouvelles) après la reconquête byzantine¹⁰⁷¹.

En tout état de cause, l'existence et la perception de limites diocésaines au haut Moyen Âge est très probable, si l'on s'en tient aux rares sources disponibles. La question essentielle est celle de connaître leur nature. Il n'est pas nécessaire de penser à des limites linéaires car la circonscription diocésaine se construit, sans doute, d'en bas, à partir des bassins des villages afférents, si bien que « ses limites sont celles des circonscriptions

¹⁰⁶⁹ FELLER, *Les limites des diocèses*, p. 99-102.

¹⁰⁷⁰ SCHNEIDER, *Les marges*, p. 76-79.

¹⁰⁷¹ Je remercie Jean-Marie Martin pour ces suggestions recueillies à l'occasion de l'un de nos entretiens à l'École française de Rome.

inférieures qui se trouvent aux extrémités de la juridiction »¹⁰⁷². Par conséquent, les marges de certains finages sont également les limites du diocèse. Même s'il s'agit de limites surfaciques et relativement mouvantes, de telles limites forment le territoire qu'ils enferment et en définissent l'altérité par rapport aux ressorts limitrophes¹⁰⁷³.

Il ne faudrait pas non plus utiliser la distribution de la fortune foncière (le « temporel ») des cathédrales pour déduire les limites de leur ressort pastoral car les deux choses sont complètement distinctes¹⁰⁷⁴. En revanche, bien plus significative et contraignante sur le plan de la territorialisation sera, plus tard, la perception de la dîme des revenus seigneuriaux et publics. De fait, ces revenus sont perçus à l'intérieur d'un territoire donné, bien que ses limites ne soient pas toujours très précises dans la documentation existante¹⁰⁷⁵. Mais le fait même que la perception de la dîme donne lieu à de nombreuses disputes entre cathédrales limitrophes me semble bien confirmer la conscience partagée de juridictions civiles et religieuses bien établies géographiquement au XII^e siècle.

¹⁰⁷² Voir LEFORT, MARTIN, *De l'évêché au village*.

¹⁰⁷³ Je partage l'idée que « sans limites, il n'est pas de territoire concevable. La limite instaure l'existence du territoire, car l'espace peut enfin être nommé et il acquiert sa dimension territoriale » (TADDEI, *Une nouvelle lecture*).

¹⁰⁷⁴ Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 602-604.

¹⁰⁷⁵ MARTIN, *La Pouille*, p. 605-609.

9.2 « Entre Byzance et l'Occident » : réalité et perception d'une frontière médiévale

9.2.1 Un espace régional soumis à de multiples pressions

Géopolitique et « histoire d'en bas » entre Byzantins et Longobards

S'il est vrai que la force de l'organisation territoriale et surtout du maillage urbain de la Péninsule y assure une résistance des cadres antiques bien supérieure à la plupart des régions occidentales¹⁰⁷⁶, le morcellement politique de l'Italie après la chute de l'empire d'Occident constitue néanmoins une rupture très grave. La rupture décisive doit être située au lendemain de l'invasion longobarde. En effet, après 476, l'Italie avait vite été réunifiée au sein du royaume ostrogoth, puis les guerres gothiques avaient dévasté et ruiné le pays mais l'aboutissement de ces catastrophes avait été une nouvelle réunification dans l'espace romano-oriental. En revanche, la conquête longobarde introduit une nouveauté fondamentale : pour la première fois depuis le III^e siècle av. n.è. l'Italie se trouve durablement divisée entre les dominations longobarde et byzantine. Plus encore, loin de s'opposer le long d'une ligne frontalière unique, les deux pouvoirs morcellent le pays en une dizaine au moins d'espaces enchevêtrés, avec une dominante maritime et insulaire pour Byzance et une dominante padane et apennine pour les Longobards.

La Pouille entre tardivement dans ce jeu complexe, puisque les premières conquêtes des ducs de Bénévent – la présence des Longobards à Bénévent remonte à 571¹⁰⁷⁷ – dans le nord de la région remontent aux premières années du VII^e siècle, quand ils profitent des guerres orientales de Byzance pour éroder son pouvoir dans l'*Apulia*¹⁰⁷⁸. Rien ne vaut l'expédition de l'empereur Constant II, qui débarque en 663 à Tarente, reprend Canosa et

¹⁰⁷⁶ WICKHAM, *Early Medieval Archaeology in Italy*.

¹⁰⁷⁷ Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, II, 9.

¹⁰⁷⁸ MARTIN, NOYÉ, *Guerre*, p. 232-233. Le diocèse de Canosa apparaît déserté par ses autorités en 591 (Grégoire le Grand, *Epistulae*, I, 42 et 51).

Lucera et se dirige sur Bénévent, avant de se retirer vers la Sicile¹⁰⁷⁹. Après la mort de Constant en 668, le duc de Bénévent Romuald II réalise – probablement entre 674 (lors du siège arabe de Constantinople) et 687 (date de sa mort) – la conquête de Tarente, Brindisi ainsi que de la « *latissima regio* » environnante¹⁰⁸⁰. Les Longobards peuvent alors cibler de temps à autre Otrante : la ville, certainement byzantine en 710 – quand le pape Constantin I^{er} y est reçu par le fonctionnaire impérial Théophane –, est « rendue » en 758 aux Byzantins par le duc Arichis¹⁰⁸¹.

Ce décalage temporel place, dans un premier temps, la région parmi les terres italiennes qui intègrent le plus longtemps l'espace protobyzantin, au même titre que la Sicile, Naples, Rome, Venise ou Ravenne. Ce sursis de « romanité » est, néanmoins, définitivement arrêté dans le courant du VII^e siècle. En effet, entre 684 au plus tard et 880, quand l'empereur Basile I^{er} (867-886) achève la reconquête byzantine de la Pouille¹⁰⁸², la région devient massivement un « pays lombard »¹⁰⁸³. Après deux siècles où le silence des sources est assourdissant, la région bénéficie d'un nouvel éclairage seulement à partir du moment où les attaques arabo-musulmanes sur Brindisi, Tarente et Bari, entre 838 et 847, déclenchent l'intervention d'abord de l'empereur carolingien Louis II, puis des Byzantins.

Enfin, pour terminer ce résumé événementiel préliminaire, après la reconquête byzantine, la région restera soumise à la pression arabe, d'une part, carolingienne puis ottonienne, d'autre part, et subira encore quelques attaques de la part des princes longobards. Ce n'est que vers la fin du X^e siècle que Byzance s'assure une hégémonie incontestée¹⁰⁸⁴. Enfin, avec la conquête normande, les territoires apuliens reprennent une vie politiquement unitaire et ce en dépit des nombreuses dominations qui se succèdent en Italie méridionale avec la conquête normande et la fondation du *Regnum Siciliae*, puis le passage de celui-ci à la souveraineté des Souabes, des Angevins, des Aragonais, des Habsbourg d'Espagne, des Bourbons de Naples pour finir avec l'Unité italienne réalisée par la Maison de Savoie.

Je souhaite, d'abord, me concentrer dans cette dernière section sur la manière dont les dynamiques alti-médiévales ont contribué à former les identités spatiales des sociétés régionales telles qu'on peut les saisir à partir d'une vision synthétique des données disponibles. Il m'apparaît évident que le temps n'est pas encore venu où nos données de terrain pourront autoriser à elles seules, sur des bases empiriques comme on l'a fait jusque-

¹⁰⁷⁹ Voir, pour une synthèse de la chronologie, ZANINI, *Le Italie bizantine*, p. 278-279.

¹⁰⁸⁰ Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, VI, 1.

¹⁰⁸¹ Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 165-166.

¹⁰⁸² BURGARELLA, *Le terre bizantine*, p. 449 ; VON FALKENHAUSEN, *Taranto*.

¹⁰⁸³ Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 491.

¹⁰⁸⁴ LOUD, *Southern Italy*.

là, une véritable histoire politique et culturelle de la Pouille, en particulier pour la phase longobardo-byzantine, qui reste la plus obscure. Nous devons nous contenter, pour l'heure, d'une juxtaposition des informations disponibles sur la culture matérielle et l'histoire sociale (textes, culture matérielle, formes planimétriques du paysage) et du cadre chronologique, dans l'espoir d'en déduire des causalités et des dynamiques vraisemblables. Néanmoins, une connaissance toujours plus fine et globale des paysages agraires permet d'ores et déjà de mieux interroger les modalités de l'insertion de ces espaces et de ces sociétés dans des systèmes plus vastes. Dans ce cadre, l'étude géographique et stratigraphique des limites en pierre sèche apporte des connaissances pour ce qui est, notamment, de la mise en place progressive des circonscriptions administratives et territoriales et des mutations des paysages.

Deuxièmement, les signaux sont très nombreux de l'empreinte, des héritages que ces 200 à 250 ans ont laissé sur la région. Il sera donc très intéressant de se pencher, dans une démarche régressive, sur les structures matérielles, sociales et mentales des populations de la région tout au long du Moyen Âge. En effet, la Pouille est, d'abord, devenue ce « pays lombard » dont parle Jean-Marie Martin à sa manière, avec ses particularités ; puis, il a connu une exception dans la partie méridionale du Salento, entre Otrante et Gallipoli, qui n'ont jamais complètement échappé au contrôle de Byzance. Il sera donc inévitable de constater ici la persistance d'un faciès culturel byzantin très résistant. Enfin, dans le reste de la région, à l'appartenance culturelle, ecclésiastique et politique latine, romaine et bénéventaine biséculaire des populations vient se superposer l'action également biséculaire d'un pouvoir byzantin décidé à réintégrer la région à l'espace byzantin.

Quel est le résultat de ces multiples stratifications politiques et culturelles et comment peut-on espérer le percevoir sur l'espace considéré, de Bari à Otrante ? Quelles sont les différences, quelles sont les nuances dans la longobardisation de la région puis dans sa reprise en main de la part de Byzance ? Sur quels plans peut-on les appréhender, si ce n'est sur celui des rares sources narratives, de la culture matérielle, de la culture artistique, de la langue des documents, des institutions prédominantes ? Ensuite, les « Italies normandes »¹⁰⁸⁵ sont diverses, suivant que le nouvel ordre normand vienne s'imposer à des régions post-longobardes ou post-byzantines, pour ne pas parler de la Sicile arabo-musulmane. Il est donc prévisible que la trace des frontières alti-médiévales soit à chercher également dans les aspects matériels et culturels de la Pouille centro-méridionale du bas Moyen Âge et des débuts de l'époque moderne.

¹⁰⁸⁵ Je reprends à dessein le titre de la remarquable synthèse de Jean-Marie Martin (MARTIN, *Italies normandes*).

Finalement, l'espace et la culture sont deux notions indissociables. Pour une période tellement pauvre en sources écrites comme l'est le haut Moyen Âge, l'archéologie – notamment une archéologie globale de laquelle je n'ai eu de cesse de me réclamer – doit être capable de composer un ensemble de traits et de vecteurs identitaires dans un cadre spatial donné. Cela est d'autant plus nécessaire mais difficile dans un cadre frontalier, quand les groupes culturels en présence sont susceptibles de fusions, superpositions, transgressions bien davantage que d'une nette distinction. Voilà que dans ce chemin étroit l'empreinte du pouvoir sur les paysages prend tout son sens : l'espace est mis en paysage, à toute époque, par les besoins et les volontés des pouvoirs, à plusieurs échelles, de l'Etat central, s'il y en a, aux pouvoirs seigneuriaux aux communautés d'habitants. Les remarques qui vont suivre prendront la forme d'un petit catalogue très sommaire car mon objectif est d'en faire les pistes sur lesquelles travailler dans les années à venir.

Culture matérielle, échanges et frontières politiques au haut Moyen Âge

J'ai commenté ponctuellement certains aspects de la culture matérielle en Pouille entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge dans les chapitres précédents. Désormais, il me reste à brosser un tableau de synthèse. Pour les VI^e-VII^e siècles, il semble possible d'affirmer la présence d'un peuplement longobard suffisamment important dans le nord de la région, le long des vallées du Bradano et de l'Ofanto ainsi que dans le Tavoliere de Foggia. Ici, les cimetières de Venosa (Potenza), de Troia (Foggia), de Carpino (Foggia) ont restitué des ossements et des dépôts funéraires qui ont été attribués à une population longobarde, tandis qu'à Trani, plusieurs inscriptions funéraires relatives à des sépultures fouillées sous la cathédrale romane portent des anthroponymes longobards. Néanmoins, ces indices restent des exceptions car dans la plupart des cas, les cimetières de la Pouille septentrionale montrent une fusion très précoce entre Longobards et population latine autochtone¹⁰⁸⁶. De ce point de vue, le site de S. Pietro a Crepacore constitue une exception absolue et d'autant plus remarquable, très éloigné de l'aire à plus forte marque longobarde.

En réalité, à mesure que l'on multiplie les enquêtes et que le référentiel chronotypologique s'étoffe, les attributions ethniques – qui étaient assez fréquentes par le passé – sont remises en question. Ainsi, un grand nombre d'objets qui étaient considérés comme « typiquement longobards » ou « byzantins » sont aujourd'hui attribués à une koiné

¹⁰⁸⁶ LA ROCCA, *I rituali funerari* ; D'ANGELA, VOLPE, *Insedimenti e cimiteri rurali*, p. 810-821 ; *EID.*, *Aspetti storici e archeologici*, p. 300-309 ; CAMPESE SIMONE, *Iscrizioni funerarie cristiane* ; CARLETTI, *Iscrizioni murali*.

culturelle péninsulaire dans laquelle les Longobards se sont très rapidement intégrés¹⁰⁸⁷. On peut dire la même chose pour l'anthroponymie et pour les inscriptions funéraires : on a déjà rappelé le cas de l'acclamation « *biba in deo* » qui n'est plus considérée comme un marqueur de « germanité ». Récemment, Enrico Felle a résumé cette direction de recherche en disant qu'il faut arrêter de considérer comme longobard tout anthroponyme à vague consonance « germanique »¹⁰⁸⁸.

Enfin, les études sur la culture artistique – qui ont été également dominées pendant longtemps par l'effort de repérer des caractères stylistiques longobards (germaniques) ou romano-byzantins – semblent emprunter la même direction. Une telle iconographie est dépassée, en faveur d'une appréciation complexe des influences extérieures qui viennent se greffer sur un substrat antique très fort. Par conséquent, sur le plan architectural, les édifices de culte du haut Moyen Âge salentins (la seule catégorie de bâtiments dont on possède un petit échantillon) sont globalement compris aujourd'hui dans une tradition altimédiévale sud-italienne. À cet égard, tant les églises bâties aux VII^e-IX^e siècles¹⁰⁸⁹ que les églises bâties après la reconquête byzantine se reconnaissent pleinement dans l'architecture romane¹⁰⁹⁰ dont le roman apulien constitue une province qui a ses spécificités sans être pour autant exotique. En revanche, sur le plan du décor pictural, l'influence byzantine est indéniable et dominante tout au long du haut Moyen Âge¹⁰⁹¹ et encore davantage après la conquête normande, quand « l'art italo-grec [devient] un art byzantin au service des Normands »¹⁰⁹².

Et si on tentait, alors, de dessiner les limites entre les deux espaces longobard et byzantin plutôt sur la base de l'absence que de la présence de certaines classes d'objets ? On a vu, notamment, que la circulation de sigillée claire d'importation africaine s'arrête progressivement dans le courant du VI^e siècle dans la région, à l'exception d'Otrante où elle arrive encore dans le premier quart du VII^e siècle. Plus tard, les productions céramiques otrantaises qui commencent à la fin du VII^e siècle ne semblent pas circuler au nord de Lecce. De même, la monnaie byzantine, même si elle est rare, ne circule qu'au sud

¹⁰⁸⁷ Voir D'ANDRIA, *La documentazione archeologica*, p. 159, n. 3, *contra* PATITUCCI UGGERI, *La necropoli longobarda*, p. 30 ; D'ANGELA, VOLPE, *Aspetti storici e archeologici*, p. 300-309 ; FONSECA, *Taranto medievale*. Pour un tableau synthétique à l'échelle de la Péninsule, voir LA SALVIA, *Aspetti dell'economia*.

¹⁰⁸⁸ Voir FELLE, *La documentazione epigrafica latina*, à propos de deux sépultures datant des VI^e-VII^e siècles découvertes à Oria, dont l'une porte l'inscription « AMALIGINUSI ».

¹⁰⁸⁹ Gioia Bertelli mentionne, pour cette période, S. Salvatore a Monte Sant'Angelo (Foggia), S. Apollinare di Rutigliano (Bari), S. Pietro a Crepacore près de Torre S. Susanna (Brindisi), S. Maria di Gallana près d'Oria (Brindisi), S. Pietro Mandurino (Manduria – Tarente) et le Tempietto di Seppannibale (Fasano – Brindisi). Le modèle commun à tous ces édifices est, pour l'auteure, S. Ilario a Port'Aurea de Bénévent (BERTELLI, *L'altomedioevo in Puglia*, p. 61-63, 81-82 ; *EAD.*, *La cultura artistica*).

¹⁰⁹⁰ PEDUTO, *Insedimenti longobardi*, p. 438-439.

¹⁰⁹¹ FALLA CASTELFRANCHI, *La cultura artistica*, p. 676-677, 680-681.

¹⁰⁹² PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 372-374.

de Brindisi et Tarente. Ce n'est pas beaucoup, il faut en convenir, mais cela identifie néanmoins un Salento méridional bien plus intégré à l'espace byzantin que le reste de la région.

En définitive, il faut admettre que pour cette phase si décisive, ni les rares sources écrites ni les données archéologiques n'autorisent une cartographie de la frontière byzantino-longobarde de la Pouille. Il est sans doute possible d'affirmer une prédominance assez nette aux deux extrémités, avec une forte influence longobarde et même une présence ethnique significative, au moins dans un premier temps, en Capitanate voire jusqu'à Bari. D'autre part, l'influence culturelle et l'emprise économique de Byzance est claire dans le Salento méridional, entre Gallipoli, Otrante et Leuca. En revanche, la situation entre Bari et Otrante, Tarente et Gallipoli reste indéfinissable. Or, il est tout à fait possible que ce caractère « indéfinissable » soit le produit de notre ignorance, car la recherche reste en dépit de nos efforts balbutiante. Néanmoins, je partage l'affirmation de Cosimo D'Angela et de Giuliano Volpe quant au fait que la Pouille apparaît comme un terrain privilégié pour l'archéologie postclassique italienne, justement parce qu'on y apprécie l'osmose entre populations différentes qui rend difficile la distinction des divers matériaux qui sont entrés dans le creuset¹⁰⁹³ : et si c'était bien la juste définition matérielle de la frontière apulienne entre Longobards et Byzantins ?

Outre que sur le plan strictement matériel des dépôts funéraires, qui de toute manière disparaissent définitivement avant la fin du VII^e siècle¹⁰⁹⁴, et de l'*instrumentum domesticum*, de possibles lignes de clivage ont été recherchées au niveau de l'organisation spatiale, notamment dans la structure agraire et dans le réseau d'habitat. On a vu que si la prédominance de l'habitat dispersé est nette dans l'arrière-pays campanien et la Pouille septentrionale à l'époque longobarde¹⁰⁹⁵, en Pouille centro-méridionale, bien que sous contrôle longobard, l'habitat rural groupé précède la reconquête byzantine. D'ailleurs, Chris Wickham a clairement dit qu'il est impossible de chercher dans la structure agraire des caractères byzantins ou longobards : même si les Longobards avaient conquis Rome,

¹⁰⁹³ D'ANGELA, VOLPE, *Aspetti storici e archeologici*, p. 299-301.

¹⁰⁹⁴ LA SALVIA, *Aspetti dell'economia*, p. 370.

¹⁰⁹⁵ Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 210-213, 257-272. L'auteur souligne que ses considérations sur l'habitat sont valables, sur la base de la documentation écrite, pour la Pouille centro-septentrionale tandis que le Salento byzantin ou même lombard, dans la région tarentine, soit l'antique *Calabria*, suit une évolution différente. Sur l'évolution du terme « *chôrion* » à l'époque meso-byzantine, voir KAPLAN, *Les hommes et la terre*, p. 95 ; GUILLOU *et al.*, *Il Mezzogiorno* ; GUILLOU, *Studies* ; *ID.*, *Città e campagna* ; *ID.*, *L'Italie byzantine*.

ils n'auraient peut-être pas bouleversé la structure foncière bâtie par l'église au fil des siècles¹⁰⁹⁶. En effet, il s'agit de composantes autonomes du système spatial d'une société.

En tout état de cause, dans la plupart de la région étudiée, ni l'empreinte byzantine ni la marque longobarde ne sont caractérisables sur la base de la culture matérielle et de la structure agraire à cette époque. Ce n'est qu'après la reconquête que l'on perçoit les choses plus clairement et ce en raison de trois facteurs. Premièrement, car la Pouille intègre maintenant un espace commercial dynamique, dans lequel les productions céramiques et la monnaie byzantine circulent à nouveau entre les deux rives de l'Adriatique, marquant au sol certaines parties de l'Italie méridionale plus que d'autres. À partir de là, il redevient possible d'insérer le territoire d'Oria, le Salento septentrional et la région tout entière dans un cadre ample, adriatique et euro-méditerranéen, tant sur le plan matériel que sur le plan spatial ou culturel¹⁰⁹⁷.

Deuxièmement, parce que le renouvellement des structures d'encadrement de la population est sans commune mesure en Campanie et en Pouille septentrionale, d'un côté, et au sud de Bari, de l'autre côté. En effet, tandis que dans le centre du duché de Bénévent, la fondation de nouveaux villages, de nouvelles villes et de nouveaux diocèses va bon train au X^e siècle, révélant le maillage lâche et peu organisé de la période précédente, plus au sud, le réseau reste le même et le nouveau dynamisme économique ne fait que cristalliser et enrichir les pôles existants¹⁰⁹⁸. Néanmoins, il faudrait se tenir à la plus grande prudence dans le lien à faire entre ces décalages dans la structure spatiale et les dominations politiques car des critères d'ordre géomorphologique sont également à prendre en compte. En cela, une carte diachronique des occupations et des indices d'exploitation des ressources et d'organisation spatiale telle que je l'ai proposée sur « Oria sud » peut montrer, à une échelle locale et nécessairement fine, que certaines dynamiques tiennent à des vocations anciennes de certains sols et de certains espaces. Dès lors, l'opposition entre le nord et le sud de la Pouille doit sans doute autant aux influences politiques qu'à la différente nature du Tavoliere et des Murge alte, d'une part, et des Murge basse et du Salento, d'autre part.

En définitive, dans ce cadre régional, Oria peut apparaître comme le paradigme d'une « Pouille médiane », entre Bari et Otrante, où une population massivement

¹⁰⁹⁶ Propos recueillis lors des conclusions du colloque international *"L'héritage byzantin en Italie. 4e – Habitat et structure agraire"*, organisé par Jean-Marie Martin, Annick Peters-Custot et Vivien Prigent (Rome, 17-18 décembre 2010).

¹⁰⁹⁷ HODGES, *Adriatic Sea trade* ; NEGRELLI, *Towards a definition* ; PAPADOPOULOU, *The numismatic evidence* ; ARTHUR, *From Italy to the Aegean* ; LEO IMPERIALE, *Ceramiche e commerci nel Canale d'Otranto*.

¹⁰⁹⁸ MARTIN, *La Pouille*, p. 570-576.

autochtone reçoit pendant deux siècles les influences croisées venant des terres centrales du Duché et de l'arrière-pays otrantais. Comme dans la plupart de la région, ici aucune attribution culturelle ni, surtout pas, ethnique ne saurait être proposée pour les petits cimetières de "Case Rosse" et de S. Pietro Mandurino ainsi que pour les vestiges découverts à S. Pietro in Bevagna. Cet état de fait ne tient pas tant, me semble-t-il, à l'insuffisance des données mais au fait qu'il s'agit de groupes humains que rien ne distingue de leurs ancêtres ni de leurs voisins qui résident plus au nord et plus au sud. La seule véritable anomalie dans ce paysage humain uniforme est constitué ici par le site de S. Pietro a Crepacore. Quant à la cité d'Oria, les quelques vestiges architecturaux datables à l'intérieur du VIII^e siècle semblent renvoyer à un horizon culturel décidément latin. Après la reconquête byzantine, enfin, sur le plan de la culture matérielle et artistique, l'on assiste, comme ailleurs dans la région, à une nouvelle circulation de produits manufacturés et d'espèces monétaires qui réunissent le Salento septentrional au Salento méridional, ainsi qu'à une campagne de construction ou reconstruction d'édifices religieux dont la marque distinctive est la fusion entre iconographie occidentale et byzantine.

Territoires urbains, évêchés et frontières politiques

La culture matérielle, sans préjuger des futurs développements de la recherche, offre une vision très « diffuse » de la frontière byzantino-longobarde au haut Moyen Âge. Si l'on s'en tient à ces attestations, la plupart de la région – disons avec une certaine approximation sa partie comprise entre l'Ofanto au nord et Lecce, voire une ligne reliant Gallipoli à Otrante au sud – constitue aux VII^e-IX^e siècles un vaste espace frontalier bien plus qu'elle n'est traversée par une ligne de partage. Partant, avec l'exception notable du Salento méridional byzantin, la Pouille est un « pays lombard » qui ne sort jamais de l'orbite impériale laquelle reste perceptible tant dans la circulation peut-être résiduelle de la monnaie byzantine que dans celle de modèles artistiques, dont les rares cycles picturaux qui ont échappé à la destruction et à l'oubli n'offrent qu'une image trop modeste qui suscite néanmoins l'admiration.

Si l'on croise maintenant ce tableau avec les quelques renseignements chronologiques et événementiels qui ont été rappelés à plusieurs reprises, on peut aboutir à une image un peu plus contrastée, sans oublier qu'il s'agit d'un exercice d'extrapolation qui ne va pas sans risques. Or, le contrôle du territoire de la part des Longobards s'étend sans conteste au Salento septentrional pendant le dernier quart du VII^e siècle. À partir de ce moment, Tarente et Oria constituent les pôles les plus avancés de l'espace ducal vers l'est. Les territoires de ces deux cités servent maintenant de limites au Duché vers Byzance et

même s'ils ne sont pas fortifiés de manière reconnaissable, il serait, à mon avis, absurde de penser que leurs limites ne sont pas perçues et valorisées comme telles.

À ce propos, balayons définitivement l'une des hypothèses possibles : en admettant qu'il ait été bâti au moment de l'avancée longobarde vers Tarente et Brindisi, le *paretone* de Sava est venu vite se situer à l'intérieur du territoire longobard, entre les territoires de deux cités longobardes et partant il n'a jamais servi de frontière politique entre les Byzantins et les Longobards. J'ai présenté plus haut (§ 8.2.3) les arguments hostiles à cette hypothèse que j'ai tirés de mes enquêtes de terrain.

À l'extrême sud de la région, le contrôle byzantin reste stable tout au long de la période considérée. Ici, les rares sources écrites disponibles assurent que Gallipoli n'a jamais été longobarde tandis qu'Otrante a été prise temporairement par les Longobards pendant la première moitié du VIII^e siècle, mais est restituée à Constantinople en 758. On peut, sans crainte, considérer qu'au sud d'une ligne reliant ces deux cités, Byzance n'a jamais réellement été menacée et a étendu son influence sans discontinuer.

Par conséquent, s'il faut chercher une « ligne » ou plutôt une « bande » qui fasse office de frontière entre les deux autorités, c'est à l'est d'Oria et de Manduria et au nord de Gallipoli et Otrante qu'il faudra la localiser. D'abord, vers le nord-est, il est possible que la régression de Brindisi soit due en partie au mauvais état des routes littorales et aux marais qui avaient envahi la moyenne côte adriatique depuis l'Antiquité tardive¹⁰⁹⁹. Ce secteur plat compris entre Brindisi et Lecce pourrait alors constituer à cette époque un *no man's land*, une zone tampon. De même, à l'est de Manduria, la vaste dépression marécageuse de l'Arneo pourrait avoir servi le même dispositif. S'il ne s'agit que de suppositions, du moins on peut affirmer que le semis du peuplement apparaît très lâche dans ces deux secteurs avant la fin du millénaire, d'autant que le sort de Lecce reste inconnu tout au long de la période considérée¹¹⁰⁰.

Entre ces deux vastes bas-plateaux inondables, la ligne de crête longitudinale sur laquelle est établi Oria et qui se prolonge au sud de Lecce sur la plus septentrionale des dorsales du bas Salento sert de principal axe connectant les deux aires politiques. C'est sur cette directrice que la présence d'un axe routier Tarente-Oria-Lecce-Otrante émerge de plusieurs vraisemblances archéologiques et textuelles et c'est également ici qu'il faut chercher les exemples les plus déserts du peuplement alti-médiéval dans le Salento septentrional, à partir du VII^e siècle. Par ailleurs, le rôle d'Oria justifie et est justifié

¹⁰⁹⁹ Voir UGGERI, *La viabilità*, p. 44-46, 55-57, 82-83, 142, 148, 336-348.

¹¹⁰⁰ MARTIN, *La Pouille*, p. 223.

fortement par sa position sur cette directrice, en tant que véritable territoire de frontière situé en première ligne devant une éventuelle avancée byzantine.

À ce propos, il est significatif que la seule tentative de reconquête byzantine dans cette phase, dirigée par l'empereur Constant II, ait contourné Oria en débarquant à Tarente, profitant de la disproportion dans la maîtrise de la mer qui restera une donnée inchangée dans la confrontation entre les deux dominations. Les Longobards retiendront la leçon de cette incursion impériale, en munissant les places fortes situées le long de la voie Appienne, de Tarente à Matera, Acerenza et Venosa¹¹⁰¹. Par la suite, Tarente apparaît tellement sûre aux yeux des Bénéventains, que le trésor princier y est abrité lors des attaques carolingiennes de 787¹¹⁰².

Il est tout aussi intéressant, dans cette tentative d'établir sur des bases bien frêles un semblant de carte des territoires du haut Moyen Âge, de suivre la manière dont les cités apuliennes sont partagées au moment de la *Divisio Ducatus* de 849¹¹⁰³. En effet, le partage se fait sur la base des gastaldats parmi lesquels, en Pouille, celui de Tarente est clairement rattaché à Salerne tandis que l'existence et le rattachement à Bénévent des gastaldats de Bari, Canosa, Lucera et Siponto peut être retenue comme l'hypothèse la plus plausible. Enfin, le vaste territoire d'Acerenza, la place forte la plus importante de l'ancien Duché, est divisé entre les deux nouvelles principautés¹¹⁰⁴. Comme aucun gastald d'Oria n'est cité ni par la *Divisio* ni par aucune autre source, il est plausible qu'Oria fût placée sous l'autorité des gastalds de Tarente, qui est de loin le centre de pouvoir le plus proche, du moins avant l'occupation arabo-musulmane de 840. D'ailleurs, une fois établis à Tarente les musulmans attaqueront Oria à plusieurs reprises, ce qui laisse à penser qu'elle était, certes, relativement riche mais sans doute aussi qu'elle était une place forte dont il convenait de détruire périodiquement les défenses.

Le sort même qui est fait à Oria après la reconquête confirme rétrospectivement cette importance stratégique d'Oria dans le cadre du territoire ducal. En effet, Byzance installe dans la cité un ancien prince de Bénévent comme fonctionnaire impérial ainsi qu'un évêque puissant mais à l'inébranlable fidélité romaine. Tout concourt, en définitive, à faire d'Oria un territoire et un diocèse de frontière au premier Moyen Âge, face aux diocèses d'Otrante et de Gallipoli fidèles à Constantinople. Après la reconquête, tandis que ces derniers diocèses dépendent de Constantinople (l'archevêché d'Otrante deviendra autocéphale en 968 tandis que Gallipoli dépend de S. Severina en Calabre), Oria dépend de

¹¹⁰¹ Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 217-219.

¹¹⁰² Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 219-220, avec référence aux sources.

¹¹⁰³ *Divisio Ducatus*. Voir MARTIN, *Guerre, accords et frontières*.

¹¹⁰⁴ Voir MARTIN, *La Pouille*, p. 226-232.

Rome, tout comme Tarente et ce même en dépit de la présence d'une population grécophone nombreuse dans cette dernière ville¹¹⁰⁵.

Enfin, après la conquête normande, si la querelle Brindisi-Oria ne joue aucun rôle dans la confrontation entre Rome et Constantinople, néanmoins Brindisi et Tarente gagnent plusieurs diocèses suffragants. Plus au sud on voit émerger un vaste diocèse de Nardò qui isole Gallipoli où se concentre la population grécophone et le rite oriental. L'on procède également à la latinisation complète du diocèse d'Otrante, qui perd tous ses diocèses suffragants (Tursi, Gravina, Acerenza, Matera et Tricarico) mais devient siège métropolitain pour les nouveaux diocèses de Lecce, Castro, Gallipoli, Leuca et Ugento. La soumission de Gallipoli à Otrante semble clairement programmée dans le but de mieux contrôler le « bastion otrantais de l'hellénisme méridional », dont on tolère néanmoins le caractère mixte du clergé, et surtout de le couper de ses anciens liens avec les îlots grecs de Calabre et de Basilicate¹¹⁰⁶. Je reviendrai bientôt sur ces problèmes d'identité culturelle.

La politique normande en faveur des abbayes bénédictines, anciennes ou de nouvelle fondation, comme Saint-Laurent d'Aversa en Campanie, vise également à absorber progressivement par affiliation les monastères grecs, tout comme les établissements latins. De fait, c'est à une « centralisation monastique » qu'on assiste et non à une intégration imposée de la règle bénédictine à des moines qui en auraient suivi une autre, comme on le voit à Tarente entre 1080 et en 1082¹¹⁰⁷. Nous en avons également vu un reflet local à S. Pietro In Bevagna, sans qu'on puisse établir si la communauté était jusque-là grecque ou latine.

En définitive, réunissant une dernière fois les fils épars de mon enquête sur le secteur « Oria sud », des indications fournies par une vaste bibliographique et des informations issues des sources narratives et des actes de la pratique, j'affirme ma conviction que l'emprise d'Oria sur le bassin de Manduria et sur le littoral compris entre Monacizzo et l'embouchure du Chitro est assez sûre, tant au vu des données synchrones qu'à l'égard de la lecture régressive des données postérieures. Quant au versant adriatique, il me paraît difficile d'exclure que l'emprise d'Oria n'aille au moins jusqu'à la cité de Brindisi elle-même, si appauvrie soit-elle. Par conséquent, le territoire d'Oria aux VII^e-IX^e siècles coïncide et organise justement la « bande frontalière » extérieure du gastaldat longobard de Tarente, le plus oriental et exposé, vers les territoires byzantins du Salento méridional. Si sa limite occidentale peut être rétrospectivement supposée à l'origine de la

¹¹⁰⁵ BURGARELLA, *Le terre bizantine*, p. 431-437. À Tarente la population et le clergé s'étaient rebellés à la tentative de Byzance d'imposer un évêque grec consacré à Constantinople en 887-888 (FONSECA, *Taranto medievale*).

¹¹⁰⁶ PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 250-251.

¹¹⁰⁷ PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 285-286.

limite des diocèses de Tarente et d’Oria-Brindisi, sa limite orientale est, en revanche, très floue, probablement ouverte sur une vaste zone tampon, après laquelle l’on rentre dans les territoires solidement encadrés par Byzance, autour de Gallipoli et, peut-être, également vers Lecce. Ainsi, sur le plan de la haute administration de l’état bénéventain, on peut voir Oria comme une composante du gastaldat de Tarente, qui joue à plusieurs reprises un rôle central dans les vicissitudes politiques du Duché puis des principautés, qui reste solidement ancré à Rome sur le plan ecclésiastique, même après la reconquête byzantine.

9.2.2 La frontière apulienne : un territoire en guerre ?

Le choronyme dans les sources : un enjeu de la définition territoriale

À petite échelle, un marqueur important, à mon sens, de l’insertion de la région dans l’espace et dans les narrations géopolitiques euro-méditerranéens est constitué par l’onomastique utilisée aux diverses périodes par les sources – notamment cartographiques – pour désigner la région ou plusieurs de ses parties¹¹⁰⁸.

J’ai présenté, en première partie (§ 2.1, 2.2), l’émergence dans les sources antiques de plusieurs choronymes et ethnonymes désignant la région. L’Antiquité tardive en a laissé en héritage au Moyen Âge essentiellement trois : *Apulia*, pour désigner à grands traits l’actuelle Pouille centro-septentrionale, *Calabria*, pour désigner la Pouille méridionale, et *Sal(l)entum*. Néanmoins, le choix est net entre les chroniqueurs latins du haut Moyen Âge qui n’emploient qu’*Apulia* pour parler de l’ancienne *Apulia et Calabria* de leur temps – tel est le cas pour Erchempert, la *Chronica Sancti Benedicti Casinensis*, l’auteur de la *Vita Sancti Sabini*, le *Chronicon Salernitanum*, Liutprand de Crémone, etc. – et les chroniqueurs byzantins qui l’ignorent complètement. En effet, après le tout début du VII^e siècle quand Georges de Chypre parle encore d’*Apoulia* pour désigner toute la région tardo-antique¹¹⁰⁹, ceux-ci définissent le territoire du Duché bénéventain par le nouveau choronyme de *Longobardia (minor)*, réservant *Calabria* aux territoires restés sous le contrôle impérial.

Au VIII^e siècle, Paul Diacre, nourri de culture classique, est le seul à employer encore trois choronymes issus de l’Antiquité, en se référant au moment de la conquête longobarde de l’Italie, un siècle et demi plus tôt : « *Quinta decima provinciarum est*

¹¹⁰⁸ Voir aussi, sur la construction de l’espace et des identités spatiales au Moyen Âge par le biais du savoir géographique, GAUTIER DALCHÉ, *Représentations*. Voir aussi GAUTIER DALCHÉ, *La Géographie* ; *ID.*, *L’espace géographique* ; PRONTERA, *Il Mediterraneo*.

¹¹⁰⁹ CONTI, *L’Italia bizantina*.

Apulia, cumsociata sibi Calabria. Intra quam est regio Salentina. Haec ab occidente vel africo habet Samnium et Lucaniam, a solis ver ortu Hadriatico pelago finitur. Haec habet urbis satis opulentas, Luceriam, Sepontum, Canusium, Agerentiam, Brundisium et Tarentum et in sinistro Italiae cornu, quod quinquaginta milibus extenditur, aptam mercimoniis Ydrontum. Apulia autem a perditione nominatur; citius enim ibi solis fervoribus terrae virentia perduntur »¹¹¹⁰.

Or, le partage inégal de la région entre Longobards et Byzantins pendant deux siècles et demi va modifier cette choronymie issue de plusieurs siècles de formation identitaire et de perception grecque et romaine de ces mêmes identités. L'*Apulia* et la « *regio Salentina* » deviennent un « pays lombard », tandis que par *Calabria* l'on désigne désormais une petite partie de la *Calabria* romaine, celle qui est restée aux mains de Byzance, autour du port stratégique d'Otrante, qui devient la capitale du thème de *Calabria*, comprenant la partie du *Bruttium* restée sous contrôle impérial. En effet, les sources byzantines parlent désormais de « *dux Calabriae* » pour désigner le gouverneur des terres byzantines résiduelles (*Calabria*, l'actuelle Pouille méridionale, et *Bruttium*, l'actuelle Calabre), siégeant à Otrante¹¹¹¹. On peut supposer que ce soit dans la première moitié du VIII^e siècle, quand Otrante passe temporairement aux mains des Longobards que se réalise la migration du choronyme « *Calabria* » de la Pouille méridionale vers l'actuelle région de Calabre, tandis que définitivement « *Apulia* » est étendu à la quasi-totalité de la région, avec une enclave byzantine réduite à Gallipoli¹¹¹².

La réalité de la longobardisation de la Pouille est un état de fait qui transparaît sans équivoque après la reconquête byzantine : en effet, le nouveau thème continue de porter le nom de « *Longobardia* » déjà utilisé dans les sources byzantines, avant d'être réuni aux deux thèmes de Calabre et de Basilicate dans le Catépanat d'Italie. Certes, il faut sans doute voir aussi dans cette appellation la volonté conquérante de Byzance en direction du cœur du Duché qui reste en dehors de son contrôle effectif. En revanche, avec les Normands on revient à l'usage occidental et donc à la dénomination classique d'*Apulia* – Robert le Guiscard prend le titre de *dux Apulie* à partir de 1059 – étendue à l'ensemble de la région actuelle avec une partie de la Campanie et de la Basilicate. *Apulia* vient recouvrir maintenant l'Italie méridionale anciennement longobarde, tandis que *Calabria* indique les parties qui n'ont jamais été séparées de l'empire byzantin. Par la suite, le nom de « Pouille » restera la référence la plus courante en littérature pour parler génériquement non seulement de la région antique ou actuelle mais également de l'Italie méridionale

¹¹¹⁰ Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, II, 21.

¹¹¹¹ FALKENHAUSEN, *La dominazione* ; CORSI, *Lecce e il suo territorio*, p. 36, n. 30-33 ; LOZZI GALLO, *La Puglia*, p. 45-54.

¹¹¹² BURGARELLA, *Le terre bizantine*, p. 431-437.

péninsulaire, d'autant que l'autorité du *dux Apulie* s'étend à certains moments également à la Calabre¹¹¹³. Quant à « *Salentum* », ce choronyme reste inconnu depuis Paul Diacre et les chroniqueurs normands ne s'en servent pas¹¹¹⁴. Enfin, bien que les Normands aient essayé de valoriser « *Italia* » pour indiquer la partie continentale du Royaume, par la suite les sources germaniques utilisent régulièrement « *Longobardia* » pour indiquer l'Italie septentrionale, « *Italia* » pour les terres du pape, « *Apulia* » pour le Mezzogiorno péninsulaire et, bien sûr, « *Sicilia* » pour la grande île¹¹¹⁵.

Paradoxalement, au succès international de « *Apulia* » correspond son effacement des représentations strictement régionales. À partir de la seconde moitié du XII^e siècle puis sous la dynastie des Hohenstaufen, émergent de nouvelles circonscriptions administratives qui décomposent le territoire apulien en trois provinces, la Capitanate, la Terre de Bari et la Terre d'Otrante¹¹¹⁶. Ces trois noms restent actifs jusqu'au seuil de l'époque contemporaine et justifient l'emploi du pluriel « *Puglie* » (d'où « *Pouilles* » en français), couramment employé au XIX^e siècle, tandis que la Constitution de 1947 consacre officiellement le singulier « *Puglia* ». Cette oscillation du nombre grammatical résume toute l'histoire d'une région qui a été tantôt unifiée tantôt soumise à plusieurs influences.

En définitive, il apparaît clairement que le double choronyme issu de l'Antiquité et qui plongeait ses racines dans les représentations produites au sein des cultures grecque et romaine à propos des peuples protohistoriques de la région, a été soit effacé soit complètement réinterprété dans le cadre d'une nouvelle géographie mentale alti-médiévale. Dans ce cadre, *Apulia* – déjà gagnant au cours de l'Antiquité tardive soit par simplicité, comme il arrive bien souvent encore de nos jours dans le cas des noms doubles, soit en vertu de la centralité de la Pouille septentrionale, où se situe la capitale régionale *Canusium* à partir de la fin du III^e siècle – s'impose du côté des sources latines et dans une vision occidentale de la région. En revanche, *Calabria*, valorisé par Byzance, apparaît perdant dans le contexte politiquement défavorable des VII^e-IX^e siècles. Il est particulièrement frappant, à ce sujet, que le choronyme quitte définitivement la région qu'il avait désignée pendant un millénaire sans être repris au moment de la reconquête byzantine. Bien au contraire, Byzance semble reconnaître sans états d'âme l'identité non byzantine du nouveau thème en l'appelant *Longobardia* pendant un siècle.

Pourtant, entre la reconquête byzantine et la conquête normande, la région a été investie – d'une manière certes non uniforme – par une forte volonté byzantine de la

¹¹¹³ Voir LOZZI GALLO, *La Puglia*, p. 50.

¹¹¹⁴ LOZZI GALLO, *La Puglia*, p. 112.

¹¹¹⁵ Voir LOZZI GALLO, *La Puglia*, p. 120, 127.

¹¹¹⁶ MARTIN, *La Pouille*, p. 801, n. 874 ; POLLASTRI, *L'aristocratie*.

réintégrer aux cadres institutionnels et culturels de l'Empire. Il sera donc stimulant de voir – dans la section 9.3.3 – dans quelle mesure ce qui était vu comme un « pays lombard » encore à la fin du IX^e siècle est devenu et/ou a été perçu pendant le deuxième millénaire comme une région à forte identité « byzantine ».

La Pouille dans le cadre stratégique de l'Italie longobarde et de l'empire byzantin

Le moment est venu d'oser également quelques remarques au sujet de la position de la région étudiée dans les dispositifs géostratégiques successifs de la période altimédiévale. Faisant fi des nombreuses difficultés et lacunes, je ne désespère pas de faire dialoguer les données de terrain avec les grands mouvements de l'histoire. Est-ce donc possible de faire émerger de tous les arguments évoqués jusqu'ici des modèles de défense ou la formation de frontières militaires bien définies en Pouille à cette période ?

Dans le Salento septentrional, la nature originellement militaire d'un établissement comme celui de S. Pietro a Crepacore semblerait relever d'une stratégie de conquête et de défense du territoire centrée sur des *castra* contrôlant des voies de communication. En même temps, la construction de ces *castra* ne va pas sans la fortification des pôles où se concentre la population, ce qui ressort des études comparatives tant sur le Royaume longobard que sur l'Italie byzantine¹¹¹⁷. On pourrait alors arguer la fortification et l'appartenance à un réseau défensif longobard à partir de 680 des cités de Tarente et d'Oria. La première joue certainement un rôle fondamental au débouché de la voie Appienne, protégeant ainsi le cœur du Duché d'un éventuel débarquement de la flotte byzantine. Remarquons, au passage, que sous les Longobards Tarente n'a aucune projection maritime tandis que sous les Byzantins, avant 680 et après 880, elle prend place dans un dispositif ionien global et cohérent¹¹¹⁸.

Du côté byzantin, après les conquêtes de Romuald II, les deux cités d'Otrante et de Gallipoli deviennent somme toute des enclaves, comme le sont Amalfi ou Naples sur la côte tyrrhénienne, dont le contrôle nécessite forcément des fortifications dont nous ignorons tout mais qui pouvaient se situer à l'emplacement originelle des actuels châteaux. Nous savons, à ce sujet, qu'Otrante était défendu par un *phrourion* au moment où une armée byzantine y débarque en 536¹¹¹⁹. Ces ouvrages urbains pouvaient, ensuite, être doublés de sites comme celui de "Pagliarone" (lacs Alimini – Otrante), situé à proximité d'Otrante, que Paul Arthur a interprété comme un *castrum*.

¹¹¹⁷ SETTIA, *Le frontiere del regno italico*, p. 209 ; CHRISTIE, *The Archaeology of Byzantine Italy*.

¹¹¹⁸ VON FALKENHAUSEN, *I Bizantini in Italia*, p. 14, 34 ; MARTIN, NOYÉ, *Guerre*, p. 228.

¹¹¹⁹ Procope, *Guerres*, III, 9, 22.

Telle devait être sans doute l'organisation militaire de la Pouille médiane entre Byzantins et Longobards : une région-frontière au peuplement massivement autochtone, où les deux pouvoirs contrôlent des cités fortifiées et des *castra* qui forment les pivots d'un système mouvant et souple, capable d'absorber les avancées et les reculs qui peuvent se succéder avec un rythme saisonnier. Ce scénario paraît plausible à l'égard de tous les indices recueillis sur le terrain et dans les textes pour la Pouille méridionale. En même temps, il est parfaitement comparable à bon nombre d'autres secteurs frontaliers, tant dans l'empire byzantin que dans le cadre du royaume et des duchés longobards.

En effet, on peut apercevoir dans la situation apulienne des caractères communs par rapport aux frontières byzantines en Syrie et dans l'actuelle Turquie, face aux Perses puis aux Arabes ainsi qu'aux Turcs Seldjoukides. Si l'on s'en tient à l'interprétation des données matérielles et aux sources, la frontière vers les Perses en Syrie est encore imaginable comme une ligne frontalière matérialisée par une série de fortins et de cités fortifiées reliés par des routes au seuil du VII^e siècle. Pour bien saisir l'enjeu qui est le nôtre, il faut souligner que même un tel *limes* continu, qui relève encore de la tradition romaine, ne coïncide pas avec un partage culturel ou ethnique puisque quatre langues sont parlées de part et d'autre de cette frontière et les mariages mixtes sont fréquents¹¹²⁰. Puis, dans le courant du VII^e siècle, les frontières de l'empire proto-byzantin deviennent mobiles et instables¹¹²¹. En Syrie, tout change avec l'arrivée des Arabes : désormais les ouvrages défensifs statiques laissent la place à une zone-frontière fluctuante qui est un vaste *no man's land*. La guerre que les sources décrivent est maintenant une guerre saisonnière, faite de raids et de replis¹¹²².

À leur arrivée en Italie, les Longobards ne trouvent aucun modèle de défense linéaire et stable¹¹²³, à l'exception des *claustra* alpins. Or, ce système de fortification des cols alpins, formé par plusieurs barrières aptes à contrôler toutes les connexions établies entre deux versants opposés, avait atteint son apogée au V^e siècle, démontrant par ailleurs sa dramatique inefficacité¹¹²⁴. Les rois de Pavie attacheront toujours une grande attention à l'entretien et au renforcement des *claustra*, notamment du côté de Suse, sur le col du Mont-cenis, avec *in fine* des résultats, on le sait, très décevants. Partout ailleurs les Longobards fortifient, en revanche, puissamment les villes et bâtissent des châteaux et c'est à partir de ces places fortes qu'ils contrôlent le reste du territoire, comme le font

¹¹²⁰ TATE, *Frontière et peuplement*, p. 153.

¹¹²¹ SODINI, *La contribution de l'archéologie*, p. 140.

¹¹²² TATE, *Frontière et peuplement*, p. 153-157.

¹¹²³ SERGI, *Guerra e popolamento*, p. 257-259.

¹¹²⁴ SANNAZARO, *Limes retico*, p. 55.

également les Byzantins¹¹²⁵. Dans le Sud, la situation est très semblable : les frontières sont instables et s'appuient sur des habitats fortifiés et la notion de ligne frontalière n'apparaît jamais dans les sources¹¹²⁶. Dans le contexte orographique très tourmenté du *Bruttium* (bientôt Calabre), Ghislaine Noyé souligne l'abandon de la fertile plaine de Sibari, impossible à défendre, de la part des Longobards pourtant conquérants à la fin du VII^e siècle. Ceux-ci préfèrent établir une « défense de type barrage, qui consiste, comme dans la phase gothique, à rassembler les forces sur un nombre limité de points : les cols et les passages », dans le cadre d'un perchement très marqué¹¹²⁷.

Au total, ces frontières du premier Moyen Âge apparaissent partout comme des espaces contestés mais non structurés en profondeur pour la défense ou la conquête. Entre les places fortes qui quadrillaient l'espace frontalier, il restait d'amples marges de manœuvre pour des incursions récurrentes. Sans doute, « les territoires limitrophes devaient être les enjeux d'une lutte d'influence entre les agents impériaux et ceux des princes lombards, alors que la notion de frontière close avait d'autant moins d'importance que le sous-peuplement régnait »¹¹²⁸. D'ailleurs, en Pouille comme en Syrie, cette frontière, quelles que soient ses limites ou plutôt son emprise surfacique, ne recouvre pas les confins culturels¹¹²⁹. À ce sujet, Gilbert Dagron a dit, en parlant de la frontière syrienne, qu'« on en vient à se demander si la frontière ainsi conçue est une séparation entre deux états souverains ou un axe par rapport auquel s'organise, chez deux belligérants, une même manière de vivre et de penser »¹¹³⁰.

Dans un autre contexte, dans le nord de la Neustrie à la même époque, Laurent Verslype ne dit pas autre chose : « Les limites archéologiques s'interpénètrent et ne coïncident pas avec des frontières dont le sens et l'importance sont variables dans le temps. Elles reflètent le paysage culturel et économique qui ne rendent qu'indirectement compte des enjeux politiques et stratégiques. La frontière ne contraint en rien le fonctionnement socioculturel ni les affiliations culturelles. Au contraire, à la période dont nous parlons, ces derniers conditionnent la constitution, la définition et la perception du territoire, reflétant parfois dans cette mesure, et indirectement, sa réalité politique »¹¹³¹.

¹¹²⁵ SETTIA, *Le frontiere del regno italico*, p. 209.

¹¹²⁶ MARTIN, *Les problèmes de la frontière*, p. 258, 267.

¹¹²⁷ NOYÉ, *La Calabre et la frontière*, p. 302-304.

¹¹²⁸ PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 91.

¹¹²⁹ BIANQUIS, *Les frontières de la Syrie* ; MARTIN, *Les problèmes de la frontière*. Voir aussi TOUBERT, *Frontière et frontières*.

¹¹³⁰ DAGRON, *Guérilla, places fortes et villages*, p. 42-45.

¹¹³¹ VERSLYPE, "Limites sans frontières", p. 572.

Les choses en vont autrement après la reconquête byzantine d'une grande partie de l'Italie méridionale. Dans cette phase l'on assiste à la fondation ou fortification d'un grand nombre de *castra* à la limite du Tavoliere di Foggia, sur les Apennins, afin de protéger le nouveau thème de toute attaque venant des terres longobardes, en particulier sous Nicéphore II Phocas, dans les années 960¹¹³². Parallèlement, l'on fortifie puissamment certaines cités, notamment portuaires, comme Bari, tandis que Tarente – dont les défenses avaient déjà été organisées du temps des guerres gothiques par le commandant Jean à l'intérieur de la presqu'île¹¹³³, est dotée de nouvelles fortifications sous Basile I^{er} après 880 et sera encore « reconstruite » sous Nicéphore Phocas entre 965 et 969, après les raids musulmans du X^e siècle¹¹³⁴. Dans le nouveau dispositif stratégique de Byzance, l'axe routier Tarente-Oria-Otrante – tronqué par les conquêtes longobardes, aux mains desquels ils se transformaient en route de pénétration offensive vers Otrante – reprend tout son sens et on y voit, en effet, se multiplier les signaux de dynamisme économique et artistique.

La réorganisation de la région traduit maintenant l'idée byzantine d'une frontière stable et surtout offensive, ce que confirme d'emblée la dénomination de « *Longobardia* » choisie pour le nouveau thème. L'on peut suivre ce phénomène également en Orient, où la frontière de Syrie devient, au début du X^e siècle, un territoire en guerre, une marche-frontière où s'exprime même une volonté de « nettoyage » religieux et ethnique¹¹³⁵. De même, en Espagne et plus précocement qu'ailleurs, du moins du côté des royaumes chrétiens, la frontière devient un front dynamique, où la société tout entière est militarisée en vue de la reconquête, tandis que du côté arabe l'on vise à la maîtrise stable et organisée d'une marche frontalière¹¹³⁶. Au contrôle de quelques points fortifiés dans un espace peu maillé, peu surveillé, ouvert aux incursions et aux échanges, se substitue alors, dans l'empire médiobyzantin, la perception conquérante et d'une frontière vue comme la conquête d'un « front pionnier »¹¹³⁷, qu'il faut en l'occurrence christianiser (en Espagne et en Syrie) ou de toute manière réannexer à l'empire universel (en Italie méridionale).

Dès lors, d'un point de vue militaire et stratégique, tout le territoire de la Pouille est mobilisé dans un projet de reconquête que Byzance mène contre les Longobards et les Arabes et en concurrence avec les empereurs carolingiens puis ottoniens. Tandis que dans

¹¹³² MARTIN, *Les thèmes italiens*, p. 525 ; FAVIA, *Graeci di frontiera*.

¹¹³³ Voir CORSI, *Dall'antichità*, p. 137.

¹¹³⁴ JACOB, *La reconstruction de Tarente*, p. 14-15.

¹¹³⁵ TATE, *Frontière et peuplement*, p. 154-156 ; DAGRON, *Guérilla, places fortes et villages*, p. 42-45.

¹¹³⁶ BAZZANA *et al.*, *La frontière*, p. 38, 45, 55-57, 59 ; SENAC, *La frontière et les hommes*, p. 109-134.

¹¹³⁷ Frederick Jackson Turner, par son article fondateur paru en 1893 sous le titre « *The Significance of the Frontier for American History* » a inauguré les études de « *frontier history* », sur la base d'une lecture novatrice pour l'époque de l'expérience nord-américaine de la « conquête de l'Ouest » (TURNER, *The Frontier in American History*).

la phase précédente, seules Otrante et Gallipoli servaient de relais au maintien d'un contrôle du littoral ionien auquel Byzance tâche de ne jamais renoncer, maintenant l'épicentre de son pouvoir se trouve à Bari tandis que les villes fortifiées de Capitanate ainsi que Tarente assurent la protection mais surtout exercent une pression continue sur les Longobards limitrophes.

À bien y réfléchir, enfin, les points en commun entre les deux dispositifs sont peut-être plus nombreux que les différences, du moins si nous les regardons à l'aune de la conception contemporaine des frontières étatiques. En effet, dans tous les cas, la défense linéaire des frontières a été abandonnée depuis, au plus tard, l'époque de Justinien (voir *supra*). Aucun état du haut Moyen Âge – Byzance ne fait pas exception – ne dispose des effectifs qui permirent à Rome d'organiser pendant quelques siècles la surveillance les impressionnantes défenses linéaires du *limes germanicus* ou du mur d'Hadrien. Ajoutons à cela que tout au long de la période considérée, l'empire de Constantinople a dû faire face à des attaques sur tous les fronts, parmi lesquels l'Italie méridionale a très rarement été prioritaire.

Avec un décalage temporel de deux à trois siècles, l'organisation militaire de la Pouille longobardo-byzantine apparaît correspondre au sens du mot français « frontière » tel qu'il apparaît dans la documentation du nord de la France au X^e siècle, quand on construit des places fortes que l'on nomme « *frontières* » et qui quadrillent une barrière surfacique, un territoire qui sert aussi d'interface¹¹³⁸. En revanche, la situation du X^e siècle évoque le sens que le même mot assume en France au XIII^e siècle, quand « *frontier* » acquiert le sens militaire de première ligne des troupes dans une bataille, si bien que le terme évolue vers une dimension dynamique et conquérante¹¹³⁹.

Ces réflexions synthétiques n'épuisent nullement le sujet mais valent à ébaucher l'insertion du cas apulien dans le contexte géohistorique euro-méditerranéen. Par ailleurs, ces constats n'excluent pas la présence ponctuelle et exceptionnelle de fortifications linéaires d'envergure qui pourraient répondre à la définition de « fortifications linéaires ». Il faut, en effet, distinguer la « frontière » – laquelle, on vient de le voir, peut prendre l'aspect d'un *no man's land* ou d'une marche frontière et, dans les deux cas, peut être le théâtre de contacts et d'échanges, si bien que les frontières culturelles ou commerciales que dessine l'archéologie ne coïncideront que très rarement avec les confins politiques – et la « ligne fortifiée » qui n'est qu'une adaptation aux lieux du « point fortifié ».

¹¹³⁸ LÉVY, LUSSAULT (dir.), *Dictionnaire de la géographie*, s.v. « frontière », p. 384-385.

¹¹³⁹ FEBVRE, *Frontière : le mot et la notion*. Voir aussi CONSTABLE, *Frontiers in the Middle Ages*.

Néanmoins, aux frontières de l'empire byzantin, les dernières fortifications linéaires attestées ont été bâties au plus tard au V^e siècle. Parmi les derniers exemples de construction ou réactivation (de structures qui existent parfois depuis la Protohistoire) de telles barrières, on peut rappeler les défenses linéaires des Thermopyles (qui rappellent les *claustra* alpins) et l'*Hexamilion* qui coupait l'isthme de Corinthe sur 7 km de longueur, ponctués de 153 tours¹¹⁴⁰. D'autres système linéaires sont restaurés ou créés encore à l'époque de Justinien le long du Danube mais le plus imposant des « grands murs » de l'Antiquité tardive est sans conteste le Mur d'Anastase ou *Makron Teichos*, situé 65 km à l'ouest de Constantinople, qui barrait l'isthme thrace de la mer Noire à la mer de Marmara. C'est un ouvrage long originairement de 56 km, entièrement bâti en en pierre taillée, composé de tours quadrangulaires, portes, fossés et longé par une route militaire. Bien qu'il ait été restauré par l'empereur dont il porte le nom, entre 491 et 518, en réalité il existait déjà au milieu du V^e siècle¹¹⁴¹.

Revenant à la Pouille, une tradition insistante, finalement accueillie dans les publications académiques des trente dernières années et même dans les manuels universitaires¹¹⁴², fait état de l'existence de l'une de ces barrières, identifiées sous le nom transmis par la tradition érudite de « *limitone dei greci* ». Je résumerai dans la section suivante les termes de la question et l'intérêt que cette tradition, davantage que cette « barrière territoriale » dont on verra qu'elle n'en est pas une, peut avoir pour la problématique qui est la nôtre. Pour l'heure, il m'importe de souligner, avec Enrico Zanini, que la comparaison entre le « *limitone dei greci* » et les structures monumentales susdites ne tient pas, pour deux raisons essentielles : d'une part, sa datation présumée, liée à la résistance byzantine contre l'avancée de Romuald II à la fin du VII^e siècle en ferait un *unicum* à cette époque, proposant un modèle de défense vieux de deux siècles ; d'autre part, les matériaux et les techniques de construction sont incomparablement plus rustiques dans le cas apulien¹¹⁴³.

En somme, si l'existence de lignes ou « fronts » fortifiés n'implique pas la linéarité de la frontière médiévale, en tout état de cause, l'espace byzantin ne connaît pas de lignes fortifiées actives à partir du VII^e siècle, car tout a changé dans la conception et dans les moyens logistiques pour faire la guerre. En outre, l'idée d'une zone unitaire qui « enveloppe » les confins de l'empire, autrement dit le « *limes* », disparaît complètement et

¹¹⁴⁰ NAPOLI, *Recherches sur les fortifications*, p. 1 ; ZANINI, *Introduzione*, p. 182-184 ; ID., *Le Italie bizantine*, p. 282.

¹¹⁴¹ CROW, RICCI, *Investigating the hinterland of Constantinople*.

¹¹⁴² Pour un bilan critique, voir STRANIERI, *Un limes*.

¹¹⁴³ ZANINI, *Le Italie bizantine*, p. 282.

il faut attendre, ensuite, le XI^e siècle pour voir des barrières linéaires surgir face aux Turcs Seldjoukides.¹¹⁴⁴

Pourtant, le haut Moyen Âge a connu des barrières linéaires mais elles sont d'une autre nature et d'une autre aire géographique. Je ferai référence, en particulier, à la Levée d'Offa (*The Offa's Dyke*), un barrage en terre qui est censé relier plusieurs ouvrages antérieurs sous le règne du roi Offa de Mercie (757-796), pour protéger les populations celto-romaines de l'actuel Pays de Galles des invasions saxonnes. Plusieurs sondages menés dans les années 1970 ont sensiblement redimensionné la vision unitaire d'un tel ouvrage auquel la tradition prêtait une longueur de 130 km cumulés, reliant plusieurs défenses naturelles pour former un barrage long de 240 km allant du canal de Bristol à la mer d'Irlande. Les ouvrages linéaires, bordés le plus souvent par un fossé, atteignent en moyenne 20 m de large pour 2,5 m de hauteur¹¹⁴⁵. De tels systèmes de délimitation et de défense territoriale posent partout les mêmes problèmes d'interprétation et d'influence des légendes et des traditions érudites qui se sont accumulées depuis le XIX^e siècle. Pour la plupart des cas britanniques qu'il a étudiés, Mark Bell souligne les indices nombreux d'une mise en place de barrières linéaires à l'échelle locale dès la Protohistoire, dont le réemploi est récurrent tout comme l'est la tendance des chercheurs à les relier en longues barrières linéaires censées délimiter et défendre de vastes territoires. De même, l'auteur souligne la disproportion entre l'échelle des fouilles qui ont pourtant été multipliées et la taille de ces aménagements, la difficulté à dater de tels ouvrages ainsi que les problèmes de conservation différentielle dus aux travaux agricoles et qui brouillent ultérieurement les pistes¹¹⁴⁶.

Ensuite, le Danemark offre plusieurs exemples de barrières similaires (*diget*), comme, entre autres, le *Dannevirke*, dans le Schleswig-Holstein (Allemagne), qui a été daté par dendrochronologie et 14C entre 737 et 968 n.è. Il s'agit d'une ligne de défense longue d'une trentaine de kilomètres, barrant la péninsule du Jütland à sa base. Cette barrière est entièrement formée de levées de terre, hautes de 3 à 6 m, renforcées par des traverses en bois¹¹⁴⁷. Un autre exemple de défense linéaire similaire mais plus tardif est constitué par les Fossés Royaux, dans l'Eure, un rempart de terre qui séparait la France et la Normandie. La *Chronique* de Robert de Torigni, abbé du Mont Saint-Michel entre 1154 et 1186, relate que le duc de Normandie et roi d'Angleterre Henri II (1151-1189) fit construire des fossés hauts et larges pour « tenir éloignés les pillards ». En réalité, ce talus en terre haut de 5 à 9 m, doublé d'un fossé large de 3 à 4 m, marque la limite avec le

¹¹⁴⁴ ZANINI, *Introduzione*, p. 174, 196-199.

¹¹⁴⁵ BELL, *The Archaeology of the Dykes*, p. 61-72.

¹¹⁴⁶ BELL, *The Archaeology of the Dykes*, p. 48, 69-84, 104-105.

¹¹⁴⁷ BELL, *The archaeology of the Dykes*, p. 103.

royaume de France sur une longueur maximale qui couvre – sans que ce soit encore possible de faire la part entre les restes avérés et supposés et quant à la datation des premiers – une trentaine de kilomètres¹¹⁴⁸.

Enfin, je citerai rapidement le Mur de la peste sis au nord de Marseille, qui est l'aménagement le plus semblable aux *paretoni* salentins sur le plan structural mais qui nous amène très loin de l'époque qui nous concerne : en effet, ce mur en pierre sèche long de 27 km fut construit en 1720-1722 dans les Monts de Vaucluse et son objectif devait être de protéger le Dauphiné de l'épidémie de peste qui frappait Marseille et une partie de la Provence.

Pour terminer cette section, il me semble que ces exemples de longues barrières linéaires, qui sont relativement nombreuses dans l'Europe du Nord et dont plusieurs ont été réutilisées voir bâties au haut Moyen Âge, rappellent sur le plan structural et fonctionnel les *paretoni* et les *limitoni* apuliens. Qu'ont-ils en commun ? D'abord, il s'agit toujours, à l'exception du Mur de la Peste, de barrières érigées dans des régions de plaines. Puis, la technique de construction est simple, même si elle peut aboutir à des résultats monumentaux, que ce soit en terre ou en pierre sèche. Dans tous les cas de figure, on peut considérer que ces ouvrages ont été bâtis par une main-d'œuvre non qualifiée et avec une certaine rapidité, cherchant à relier des obstacles préexistants. Leur but apparaît toujours défensif et « liminaire » : il s'agit de couper des voies de communication, dans des plaines où les mouvements des adversaires auraient été trop libres. Également, ces *dykes* partagent avec les *paretoni* apuliens de gros problèmes d'interprétation qui tiennent à la fois à leurs caractères propres et au poids de traditions historiographiques peu fiables.

En tout état de cause, à chaque fois que ces structures ont pu être fouillées, elles ont révélé un grand potentiel d'information et attesté l'effective volonté de protéger tel ou tel espace à une époque donnée, souvent en réutilisant des ouvrages plus anciens. Si ces conclusions sont, toutefois, valables à l'échelle de la fouille, l'extension des datations et de l'interprétation fonctionnelle qui en sont issues à la totalité de l'ouvrage est périlleuse car l'unité même de ces ouvrages n'est pas avérée. Par conséquent, sur la base de l'expérience menée à Sava, il me semble que de telles réalisations relèvent de réflexes défensifs à l'échelle locale et ne devraient pas – du moins jusqu'à l'accumulation de nouveaux indices plus probants – être lues comme des barrières longues de plusieurs dizaines (voire centaines) de kilomètres matérialisant au haut Moyen Âge des frontières linéaires qu'aucune autre série de données ne vient corroborer pour cette époque.

¹¹⁴⁸ JOUAUX, *Les Fossés-le-Roi* ; LEPLA, *Les Fossés Royaux*, en particulier p. 49, 188-193.

9.2.3 Le « *limitone dei greci* » ou l'invention du *limes* byzantin de la Pouille

Avant de clore cette section, arrêtons-nous quelques temps sur le « *limitone dei greci* », car cette présumée fortification linéaire et isthmique a dominé pendant longtemps les études sur le haut Moyen Âge salentin. « *Limitone dei greci* » est le nom qui a été attribué à la fin du XIX^e siècle à une hypothétique fortification linéaire continue – un *limes* (d'où, pensait-on, l'appellation de « *limitone* ») – que les Byzantins (les « *greci* » de la même appellation) auraient érigée de la mer Ionienne à la mer Adriatique, afin de protéger des attaques lombardes la partie résiduelle de la Pouille méridionale qu'ils contrôlaient encore. Le « *limitone* » aurait donc été construit, en amont ou en aval des conquêtes de Romuald II relatées par Paul Diacre.

Je renvoie à mes précédentes contributions dans lesquelles j'ai analysé la genèse d'un tel postulat, à partir des années 1870, dans les milieux érudits salentins¹¹⁴⁹. Ici, je me bornerai à résumer les faiblesses théoriques des soi-disant « preuves » de l'existence d'un tel *limes*, puis à déconstruire le concept archétypal de frontière auquel il fait référence. En effet, l'abondance que nous avons constatée à maintes reprises de structures linéaires en pierre sèche dans la région a encouragé depuis le XIX^e siècle certains chercheurs à imaginer des « murailles » dont certains *paretoni* seraient les vestiges. Le « *limitone dei greci* » prétendument byzantin n'est donc pas le seul car plusieurs « *muraglie confinarie* » messapiennes ont également été imaginées ainsi que des systèmes de *paretoni* qui auraient bordé entièrement des territoires citadins d'époque moderne. Or, on a suffisamment parlé des *paretoni* apuliens pour comprendre qu'il n'est pas difficile d'en choisir quelques-uns opportunément situés sur un « tracé » imaginaire pour ensuite en déduire qu'ils sont les « restes » d'une ligne de démarcation. À partir du moment où une tradition autour de ces « restes » a été inaugurée vers la fin du XIX^e siècle, le postulat hypothétique du *limes* byzantin continu est devenu un axiome accepté *a priori* comme étant vrai.

En deux mots, entre 1870-1875, dates de la publication de la *Messapografia* de l'érudite local Antonio Profilo et 1990, quand Giovanni Uggeri publie le dernier et le plus solide des articles sur la question (doc. 143), des dizaines de *paretoni* ont été enrôlés, tandis que les « lacunes » entre ces « vestiges » étaient remplies, suivant les auteurs, par des marais et autres zones d'accès difficile en raison de conditions climatiques, par la présence de forêts impénétrables ou tout simplement par la présence d'un relief plus accidenté. Pendant longtemps, le débat tourne donc sur le tracé, l'éventuelle présence de structures périssables qui seraient venues compléter le dispositif voire sa datation mais on ne remet pas en cause l'existence, la réalité d'un tel dispositif. Elle allait de soi, car chaque décennie apportait son lot de « découvertes », autrement dit de nouveaux murs qui étaient annexés à

¹¹⁴⁹ En dernier, voir STRANIERI, *Le « limitone dei greci »*.

la théorie. C'est ainsi que, à partir de 1915, le *paretone* de Sava a été incorporé au « *limes* byzantin du Salento », dont il deviendra le « tronçon » le plus célèbre, et que le « *limitone dei greci* » s'est installé dans le paysage académique italien au cours du XX^e siècle. Sur ces bases, on a assisté dans les années 1990 à son insertion dans le débat international¹¹⁵⁰ : le *limes* byzantin de la Pouille est devenu un théorème et même un paradigme fournissant un modèle théorique cohérent, une représentation du monde, une manière de voir les choses dans le domaine des études sur le haut Moyen Âge régional.

Il est vrai que des chercheurs comme Michelangelo Cagiano De Azevedo et Giovanni Uggeri ont tenté de comprendre ces présumées longues barrières en pierre sèche dans le cadre d'interprétations partiellement alternatives, tendant à voir dans le « *limitone dei greci* » une route ponctuée de *castra* et articulée, soit à des zones marécageuses ou boisées, soit à des murailles et à des fossés. Néanmoins, ils n'ont pas interrogé la réalité même de ces longues barrières supposées ni, quand bien même une telle réalité serait avérée, leur nature surprenante au vu des stratégies de défense de la période byzantino-longobarde.

Une deuxième série de « preuves » qui a fait couler beaucoup d'encre concerne certains toponymes et tout d'abord l'appellation « *limitone dei greci* » lui-même. En effet, nous le savons déjà, dès le XI^e siècle l'on dispose de documents qui mentionnent des structures dites « *magnus limes* » – dès 1092 à Troia (Foggia) (**doc. 30 – l. 23**) puis en 1194 près de Manduria (**doc. 36 – l. 25**). L'attestation, plus tard, dans la documentation en langue vernaculaire de nombreux « *limitoni* » que j'ai amplement commentés ci-dessus, permettra *in fine* à Giovanni Uggeri d'affirmer la dérivation directe du terme dialectal « *limitone* » du

¹¹⁵⁰ MARTIN, *Les problèmes de la frontière*, p. 266-267 ; PEDUTO, *Insedimenti longobardi* [1990], p. 369 (« *Il confine sud-orientale, finora il più certo, era segnato dalle installazioni bizantine del "Limitone dei Greci". Il limes fu eretto tra la seconda metà del VII secolo [...] e il 758, quando Desiderio cedette ai Bizantini Otranto. [...] Il confine bizantino, protetto da palizzate, correva dritto dallo Ionio all'Adriatico [...]* ») ; NOYÉ, *Puglia e Calabria*, p. 176 (« *La realizzazione più rappresentativa di questo concetto della difesa, anche se il suo significato non è ancora accertato, è il 'Limitone dei Greci'* »).

Après la publication de mes premiers articles sur le sujet, Neil Christie a été le premier à marquer une inversion de tendance : « [...] However, the detailed study by Stranieri (2000) largely rejects the established interpretation of the 'Limitone dei Greci', pointing to the walls' late documentation (from the twelfth century, when they provide boundaries for townships and properties), noting that attempts to reconstruct a continuous barrier are forced. He especially highlights the rough nature of the 'Limitone' which could easily be a result of continuous land clearance, effectively creating a series of broad field boundaries. No secure dating evidence exists and as yet too little is known of Byzantine and Lombard sites in the region. Nonetheless, given the fact that there is some correlation with the presumed extent of imperial territory, we should not wholly exclude some connection to a frontier, such as walls designed to prevent outflanking of defended roads ; these might then have also taken on the role of property markers and been broadened through field clearances. Once again, only further archaeological scrutiny will clarify the debate. » (CHRISTIE, *From Constantine to Charlemagne*, p. 380).

latin « *magnus limes* », en passant par le grec médiéval « *λιμητόν* », utilisé par les traités d'art militaire byzantins pour indiquer les frontières fortifiées de l'Empire¹¹⁵¹.

Or, nous avons vu, d'abord, à quel point les appellatifs « *limitone* » et « *paretone* », « *magnus limes* » et « *magnus paries* » sont fréquents dans les sources d'époque moderne et médiévale et ce qu'il faut voir derrière ces mots (§ 4.3.1 ; § 9.1). Quant à la possibilité d'une dérivation de « *magnus limes* » du grec médiéval « *λιμητόν* », il faut dire que, si sur le plan linguistique l'hypothèse est fascinante, sur le plan historique elle ne tient pas la route. En effet, on trouve beaucoup de *magni limites* un peu partout dans la région, à partir du XI^e siècle. Ce foisonnement d'attestations infirme, de par sa simple localisation buissonnante, l'idée que le *magnus limes* mentionné, par exemple, près de Manduria en 1194 soit le reste d'un *limes* byzantin et qu'il soit, par ailleurs, la transcription latine du terme militaire byzantin « *λιμητόν* », à moins que les Byzantins n'aient construit des dizaines de *limites* fortifiés partout en Pouille. Bien au contraire, l'exégèse de ces documents montre clairement que ces « grandes limites » ne sont rien d'autre que des limites de propriétés, des chemins, des pistes, utilisées comme marqueurs de circonscriptions administratives.

Également, sans fondement historique paraît l'identification de la spécification « *dei greci* » du toponyme en question avec les Byzantins. D'abord, ce nom de lieu n'est pas attesté avant 1709, où il identifie une clôture fossoyée (*carbonaro*) au nord de Brindisi¹¹⁵² :

[...]
Corre il detto feudo dalla parte di tramontana incominciando dal profico detto il prato e canale di Guascito [...] s'arriva per limitone a ponente, da dove voltandosi si passa per mezzo la strada pubblica e antica che si va da Mesagne a Guascito, e da detto principio di detta strada antica voltandosi verso scirocco caminandosi per detta via, si arriva ad un luogo, ove v'è una pietra quasi rotonda di basso, e di sopra con un segno di croce sopra il limitone delli Greci da circa ottanta passi con restare detta strada e fineta delli Greci dalla parte di scirocco ; e da detta pietra rotonda sequitando come va il carbonaro, seu limitone, per lo quale caminandosi s'arriva alle fontanelle, dove per il passato c'era il profico, e da là voltandosi per levante, come va il limite insino alla strada detta del Cavallaro, seu Cavallino per passi cinquanta verso detta parte d'oriente, e caminandosi per detta strada del Cavallino verso tramontana, s'arriva al limitone di S. Spirito, dove seguendo il cammino per dentro le paludi [...].

Par ailleurs, l'épithète « greci » a été assez génériquement utilisée dans la Pouille moderne pour indiquer plusieurs populations, provenant de l'autre côté de l'Adriatique,

¹¹⁵¹ DU CANGE, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis*, p. 814, s.v. *λιμητόν* ; UGGERI, *Il confine longobardo-bizantino in Puglia*, p. 486-488.

¹¹⁵² TANZI, *L'Archivio di stato in Lecce*, p. 168-170.

notamment les Albanais, comme on le voit dans la chorographie du tarentin Johannes Iuvenis, au sujet du village de San Marzano, à l'est de Tarente, dont on sait pertinemment qu'il a été peuplé par des immigrés albanais fuyant l'invasion ottomane, dans la première moitié du XVI^e siècle¹¹⁵³ :

[...] Pasanum ibi erat oppidum, nomen solum et pauca supersunt vestigia : erat et Allianum alterum iam diu dirutum est et Graecorum tertium quod sanctus Marsanus dicitur [...]

De surcroît, à l'époque moderne « greco », « greci » est un nom de famille très répandu dans la région. Enfin, la tradition populaire, puis érudite, salentine a attribué aux Grecs (de l'Antiquité) des constructions imposantes et antiques en tout genre : aussi des restes de thermes romains ont été dits « *bagni greci* » et la voie Appienne, entre Tarente et Brindisi, a été appelée, dans la tradition populaire de Latiano (Brindisi) « *strada dei greci* ». On n'oubliera, pas, dans la même série, de remarquer que le *paretone* de Sava avait déjà été appelé « *paretone dei greci* », par des érudits locaux proposant l'existence d'une muraille frontalière entre les Grecs (de la colonie de Tarente) et les indigènes (Messapiens). Cette identification de tout ce qui est beau ou impressionnant dans le paysage à un peuple que la tradition historiographique représente comme étant très évolué, ou alors aux paladins de la chanson de geste ou encore au diable, n'est pas sans rappeler le procédé qui a produit en France des dizaines de « mur des Romains », de « chaussée Jules César » et autres « murs du Diable » ou encore les « Tavole Palatine » (Métaponte, Basilicate).

La comparaison montre la facilité avec laquelle certaines structures du paysage agraire prennent des dénominations qui peuvent ensuite tromper l'historien. Que l'on observe, par exemple, la mention en 1877 d'un tronçon du *paretone* de Sava qui est appelé « *paretone di Massafra* » (doc. 56 – l. 76) : comment expliquer une telle appellation quand l'on sait que Massafra est une ville située à l'ouest de Tarente, à environ 55 km de Sava ? En réalité, l'explication vient du même document qui affirme, quelques lignes plus loin (doc. 56 – l. 80), que le *paretone* borne les propriétés de Salvatore Massafra. Voilà que le *paretone* prend localement le nom du propriétaire des lieux, tout comme cela pourrait être le cas en 1709 au nord de Brindisi pour le « *limitone delli greci* ».

D'autre part, après avoir réfuté les « preuves » internes de la théorie du « *limes byzantin* », il me semble que plus globalement cette idée ressort d'un archétype ou d'un idéal-type qui est celui de la frontière linéaire continue et hermétique. Or, rien n'atteste au haut Moyen Âge qu'une telle stratégie défensive ait fait partie des traditions militaires byzantines ou longobardes. Tout ce qu'on sait par ailleurs sur l'organisation spatiale de la

¹¹⁵³ GIOVINE, *De Antiquitate*, p. 44.

région contredit une telle bipartition nette et rigide : comment expliquer qu’Oria, cité longobarde, se trouve alors si près du prétendu *limes* byzantin ? Et que ce *limes* coïncide – en admettant pour un seul instant la recevabilité des « preuves » matérielles et toponymiques évoquées sur ce parcours – avec l’axe routier principal reliant Tarente et Oria longobardes à Otrante byzantine ? Et comment le *castrum* qui semble selon toute vraisemblance occupé par des Longobards à S. Pietro a Crepacore ferait-il partie d’un *limes* byzantin ?

Certes, les théoriciens du « *limitone* » ont eu le mérite d’attirer l’attention sur le potentiel heuristique de grandes structures linéaires en pierre sèche dont les fouilles menées à Sava ont vérifié tout le potentiel. D’ailleurs, c’est bien grâce à ces aberrations du paradigme indiciaire que le *paretone* de Sava a été abordé archéologiquement et qu’il s’est révélé, d’ailleurs, ne l’oublions pas, une réalisation datant entre 670 et 880.

En tout état de cause, si l’on reprend le fil de ma démonstration, tendu tout au long des chapitres 4 à 8, l’on voit bien que ce *paretone* ne peut être considéré comme le vestige d’un ouvrage militaire « isthmique » dont la longueur originale serait comprise entre 90 et 120 km. De surcroît, il se trouve en territoire longobard, entre les ressorts d’Oria et de Tarente, tels que j’ai tenté de les reconstituer sur des bases empiriques et au regard des vraisemblances topographiques et historiques que j’ai pu reconstituer.

Il n’en demeure pas moins que, si le *paretone* de Sava n’est pas le « *limitone dei greci* », il appartient à l’organisation des campagnes salentines de cette période. L’on pourrait alors dire du « *limitone* » ce qui a été dit de la « civilisation rupestre ». Dans ce cas, le paradigme initial, qui voyait des milliers de moines quitter l’Orient byzantin iconoclaste¹¹⁵⁴ pour chercher à se réfugier dans les nombreuses grottes karstiques de Pouille et de Basilicate, a laissé la place dans la seconde moitié du XX^e siècle à des recherches scientifiques rigoureuses. Il n’a pas été facile de s’affranchir du paradigme initial, qui remontait à Charles Diehl, et il n’est pas rare d’entendre encore identifier l’habitat rupestre comme étant « typiquement » « byzantin » et lié à une immigration massive de moines « basiliens » fuyant la persécution iconoclaste. Depuis, ces « villages en grotte » ont été compris comme une forme d’habitat et d’exploitation des ressources qui, si elle devient plus visible à partir de l’Antiquité tardive, n’est ni la seule forme d’habitat du premier Moyen Âge ni la forme d’habitat exclusive de cette même époque¹¹⁵⁵.

¹¹⁵⁴ PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 8.

¹¹⁵⁵ Pour une mise au point très récente sur la question, avec reprise de la bibliographie antérieure, voir MARTIN, *Il popolamento*.

Dans les deux cas, les tenants du « *limitone dei greci* » comme ceux de la « fièvre basilienne », tout en construisant un faux passé historiographique duquel il n'a pas été aisé de prendre la distance nécessaire, ont eu le mérite d'attirer l'attention sur des structures qui apparaissent aujourd'hui décisives pour comprendre les modalités de l'habitat et de l'organisation spatiale en Italie sud-orientale pendant le haut Moyen Âge.

En conclusion de cette nécessaire digression, je me demande pourquoi cette hypothèse a été préférée sans hésitation parmi les autres scénarios possibles. Pourquoi tendre vers cette idée d'une frontière linéaire entre Byzantins et Longobards, alors qu'aucune information positive allant dans ce sens n'était disponible ? Je pense qu'en histoire, tout comme dans d'autres domaines, la construction de faux théorèmes, quand elle n'est pas directement la conséquence d'une volonté de dire le faux pour falsifier l'histoire, relève de la présence d'un archétype, que le dictionnaire définit comme un « type primitif ou idéal », un « principe supérieur », comme les idées sont les archétypes des choses chez Platon, ou encore à l'instar des « grands thèmes de l'inconscient collectif » chez Jung¹¹⁵⁶. En l'occurrence, le travers originel de la construction théorique du « *limitone* » vient du besoin archétypal de fixer une frontière linéaire et figée pour pouvoir disposer de part et d'autre deux états, deux ethnies, deux identités spatiales et culturelles que l'on voulait distinctes. Tout comme les puissances européennes l'avaient fait dans le Vieux Continent, puis dans leurs colonies, les historiens du XIX^e siècle ne pouvaient imaginer une situation différente pour l'Antiquité ou le Moyen Âge. L'idée du *limes* byzantin naît donc de l'archétype moderne de la territorialisation et de l'homogénéité culturelle.

Tandis qu'aucune source tangible ne parlait d'une ligne fortifiée en Pouille à cette époque, le « *limitone dei greci* » offrait un scénario de substitution issu d'un raisonnement basé sur l'abduction¹¹⁵⁷ qui était parfaitement recevable par la culture de l'époque. Dès lors, le *limes* isthmique du Salento *démontrait* l'intérêt stratégique fondamental qu'aurait représenté la région aux yeux de Byzance ainsi que l'étanchéité des frontières longobardo-byzantines et par là même la non-fusion entre les deux « peuples ».

De plus le « *limitone dei greci* » cumule d'autres archétypes, d'une nature que l'on pourrait qualifier de « géosophique »¹¹⁵⁸. En effet, l'imaginaire historique collectif et la relation de toute société au paysage qu'elle occupe sont profondément peuplés d'images archétypales, source de fascination, d'horreur ou de curiosité : la grotte et le tunnel, la muraille ou autre édifice colossal, le trésor caché, l'alignement signifiant, l'arbre ou la forêt enchantée en sont les exemples les plus courants. Or, les différentes traditions

¹¹⁵⁶ REY, *Dictionnaire culturel*, s.v. « archétype ».

¹¹⁵⁷ GINZBURG, « *Signes, traces, pistes* », p. 11, n. 26.

¹¹⁵⁸ CALDO, *Geografia umana*, p. 233.

populaires voudraient voir dans la construction de tel ou tel *paretone* la main du diable ou l'intervention des « grecs » ou des « romains », aussi bien que l'on imagine souvent l'accès à un tunnel souterrain recelant des trésors, etc.¹¹⁵⁹.

Ce n'est pas non plus un hasard si le « *limitone dei greci* » a pris forme dans le climat culturel et politique de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Si l'Italie, autant que la France, vit un renouvellement fébrile de l'histoire locale, l'Unité italienne, en 1861, engendre une course à la revendication des racines culturelles et aux origines que l'on veut, bien entendu, les plus nobles possibles. Le haut Moyen Âge devient alors, en dépit du manque flagrant de connaissances, une période centrale de l'histoire « nationale » car elle recèle – comme l'indiquent les plus insignes intellectuels de l'époque, de Manzoni à Leopardi – les clefs de l'histoire et de l'identité des différents ensembles géopolitiques qui viennent d'intégrer le nouvel Etat unitaire. Or, les érudits apuliens ont trouvé une manière originale de revendiquer l'importance centrale de leur région dans le cadre géostratégique de la Méditerranée alti-médiévale. L'affirmation et la démonstration que les Byzantins avaient défendu la Pouille méridionale par un déploiement d'énergies si important était une manière de revendiquer l'importance toujours actuelle d'une région qui doutait d'elle-même devant l'insertion dans une nouvelle réalité politique.

Finalement, le « *limitone dei greci* » nous apprend à rejeter un cheminement heuristique qui consisterait à affirmer un modèle univoque, une « vérité » *a priori*, pour ensuite en chercher les preuves sur le terrain : avec une telle arrière-pensée et un tel filtre devant les yeux, on n'aura jamais de mal à trouver ce qu'on cherche. C'est la question du paradigme qui empiète sur l'observation empirique et c'est d'autant plus dangereux que le paradigme apparaît à tout moment apte à fournir une explication globale. Au contraire, il faut recenser les données de terrain susceptibles d'étayer tel ou tel autre scénario, avec le souci de constituer des séries homogènes, sans choisir les « bonnes » traces, les « bons » vestiges ou les « bonnes » mentions, en ignorant ceux et celles qui dérangent. Après la question du paradigme, c'est la question du corpus qu'il faut donc poser. Enfin, vient la question de l'échelle : chaque donnée peut constituer une « preuve », certes, mais à une certaine échelle de pertinence. Dédire le *limes* isthmique du mur en pierre sèche de quelques centaines de mètres, éventuellement relié théoriquement à d'autres murs voire à des fossés voire même à de simples toponymes, éloignés de plusieurs dizaines de kilomètres les uns des autres, et affirmer *in fine* qu'il s'agit des traces d'un *limes* continu mesurant, suivant les versions, entre 90 et 120 km est une faute grave de logique. Cet

¹¹⁵⁹ Voir LEWUILLON, *Les murs de pierre sèche*, p. 218 : « Les constructions en pierre sèche ont bien souvent généré un légendaire à aucun autre comparable, si ce n'est à celui de la forêt. Il serait trop long d'établir ici le florilège des citations inspirées par ce sujet, puisées aux plus célèbres essais sur l'identité et la mémoire de la France ».

usage de sources, dont chacune relève de sa propre logique et fonctionne à sa propre échelle, aboutit à un travail frauduleux de collage et de pastiche faisant office de théorie historique, tant que des véritables recherches ne viendront apporter du concret, pour sortir du « faux passé historiographique » cher à Paul Arthur.

9.3 L'espace sud-adriatique à la marge des trois mondes médiévaux

9.3.1 La Pouille dans l'espace adriatique médiéval

Avec le « *limitone dei greci* », nous avons vécu la transition des réalités et des modèles bâtis à partir de réalités vers les représentations. Dans cette ultime section, je tiens à me confronter à cet aspect, des plus délicats et dangereux, en m'appuyant massivement sur les études spécialisées, dans une démarche comparative.

L'espace apulien est devenu à la fin du VI^e siècle une zone-frontière placée aux marges des mondes byzantin et longobard puis, dans une moindre mesure et pendant peu de temps, arabe. Située à la marge des trois mondes médiévaux, la région appelle au travail conjoint des spécialistes de l'empire byzantin, du Moyen Âge latin et du monde arabo-musulman. Ce processus est venu interrompre neuf siècles d'intégration à l'espace italique, puis méditerranéen, romanisé, favorisant la mise en place de clivages et de discontinuités inédits. Plus tard, la reconquête byzantine, à la fin du IX^e siècle, puis la conquête normande, à la fin du XI^e siècle, restituent une dimension territoriale unitaire à la région, qui fait pourtant une large place à des identités spatiales multiples dont la vitalité est forte jusqu'au XVI^e siècle et dont certains aspects sont encore lisibles à l'état relictuel.

La spécificité médiévale de la région est donc d'être devenue un « carrefour de périphéries », si l'on m'autorise ce paradoxe. Replaçons, d'abord, ce fait dans la longue durée, car les dynamiques spatiales ne peuvent se comprendre que par rapport à ces mouvements qui structurent et traversent le temps : l'espace adriatico-ionien n'a jamais constitué une frontière au cours de l'Antiquité. En effet, si pour les Grecs de l'époque archaïque l'Adriatique (*Ionios kolpos*, golfe ionien) est un horizon mythique dans lequel ils placent les aventures des Argonautes ou de Diomède afin de l'annexer à leur propre monde, elle est perçue comme un tout étranger au monde grec, sans lignes de clivages internes notables¹¹⁶⁰. En particulier, en mer Ionienne (*Ionios pelagos*) – le commerce mycénien tisse des liens très étroits avec les côtes italiennes, annonçant la grande vague de

¹¹⁶⁰ CABANES, *L'Adriatique dans l'Antiquité*, p. 27-42.

la colonisation des VIII^e-V^e siècles av. n.è. qui investira bien sûr essentiellement l'Italie méridionale mais qui atteint également les côtes illyriennes et l'Adriatique septentrionale.

Plus tard, Rome s'assure, d'abord, le contrôle de la Grande-Grèce et des territoires padano-adriatiques et donc de la façade occidentale de l'Adriatique, puis elle conquiert la Grèce : au milieu du II^e siècle av. n.è., l'Adriatique est un « lac romain », au milieu duquel la Pouille voit exaltée la position de pont naturel dont elle jouit depuis la Préhistoire. Ensuite, les conquêtes longobardes en Italie, si elles constituent une rupture sans précédent au sein de la Péninsule, ne font pas encore, en revanche, de l'espace adriatique une ligne de partage¹¹⁶¹. Faute de disposer d'une marine militaire et d'ambitions maritimes, le royaume et les duchés longobards laissent à Byzance le contrôle de bon nombre d'enclaves portuaires, de Venise et Ravenne, à Otrante ou Naples et Amalfi, à la totalité de la Sicile. Du côté balkanique, les invasions slaves et avars font de même, si bien que Byzance continue de contrôler fondamentalement l'espace maritime par un cordon de sites fortifiés littoraux. L'espace adriatique reste, donc, tout au long du haut Moyen Âge, avant et bien sûr davantage après la reconquête, un « lac byzantin », dépendant presque exclusivement des ambitions ou du désintérêt que Byzance affiche vers ses extrêmes terres occidentales de son empire¹¹⁶². Même les incursions arabo-musulmanes n'affectent pas fondamentalement cette emprise byzantine, avec l'exception notable des quatre décennies d'occupation de Bari et de Tarente.

C'est dans ce cadre géopolitique et géoéconomique ample que l'on peut comprendre l'histoire alti-médiévale d'une région qui nous est apparue comme un « pays lombard »¹¹⁶³ – c'est-à-dire massivement latinophone, avec une identité culturelle bien distincte du reste de l'Empire et fidèle à Rome sur le plan ecclésiastique – et en même temps comme une partie d'un espace économique et commercial entièrement et constamment dominé par Byzance (nous l'avons vu par le biais de la circulation des produits manufacturés et de la monnaie byzantine). C'est également dans ce cadre plus ample, dans cette vision de la Pouille comme une terre plongée au milieu de la mer adriatico-ionienne, que l'on peut mieux comprendre le caractère ambigu de la culture matérielle et de certains traits culturels de la Pouille à cette période cruciale. En effet, les sociétés qui vivent au sein de la frontière apulienne, dans le grand espace que nous avons délimité entre Bari et Otrante, se forment un paysage matériel et culturel propre, au carrefour de l'influence directe du duché de Bénévent, auquel elles appartiennent pendant

¹¹⁶¹ DE VENUTO *et al.*, *From Salapia to Salpi*, p. 183.

¹¹⁶² GOLDSTEIN, *Byzantium on the Adriatic*, p. 10 ; HORDEN, PURCELL, *The Corrupting Sea*, p. 168-169 ; DUCCELLIER, *L'Adriatique du IV^e au XIII^e siècle*, p. 111-135.

¹¹⁶³ MARTIN, *La Pouille*, p. 491-492.

plus de deux siècles et de l'emprise, d'abord indirecte puis complète, de Byzance qui continue d'exercer à toute époque une tutelle de fait sur la région.

L'intervention de l'empereur Louis II pour chasser les arabo-musulmans de Bari et de Tarente dénonce les ambitions carolingiennes en Italie et les prétentions papales vers les Balkans qui font de l'Adriatique un espace de conflit. L'Adriatique commence à prendre l'aspect d'un terrain d'affrontement entre deux mondes¹¹⁶⁴. Par la suite, les effets de deux siècles d'appartenance stable à l'Empire, dans une phase qui voit également le conflit séculaire entre Rome et Constantinople éclater au grand jour notamment au sujet de la tutelle des diocèses d'Italie méridionale, vont marquer aux yeux des Latins la Pouille, certes moins que la Calabre, comme une région « byzantine ».

Les évolutions de cette position émergent des rares sources. En effet, vue de Byzance, la Pouille est une région longobarde, ce que l'Empire n'hésite pas à reconnaître même dans le nom du nouveau thème créé en 880. Les sources latines et germaniques, au X^e siècle, ne disent pas autre chose : ces terres sont « italiennes » et « longobardes ». Notamment, Liutprand de Crémone parlant de la Pouille dit que « le peuple qui l'habite et sa langue manifestent qu'elle fait partie du royaume d'Italie »¹¹⁶⁵. En revanche, les deux siècles de domination byzantine qui suivent la reconquête provoquent, du moins dans certains secteurs de la région, un changement démographique et culturel assez important pour que les populations italo-grecques soient considérées par les Normands tout court comme des grecs et des « byzantins », avec tout ce que cette définition colporte de bon et de mauvais¹¹⁶⁶. Au XII^e siècle, Benjamin de Tudèle dit que Tarente est habitée par des « grecs » qui parlent « grec »¹¹⁶⁷, tandis que nous savons que la population de cette ville était loin d'être entièrement hellénophone.

Pour voir l'espace adriatique se transformer en une ligne de crête géopolitique il faut attendre les changements qui interviennent au XI^e siècle avec la conquête normande du Sud de l'Italie. Ce n'est que maintenant que la naissance d'un inédit espace sud-italien, bientôt structuré par une monarchie ambitieuse et expansionniste, place l'Adriatique et la Pouille en position de « front » avancé vers la façade orientale de l'Adriatique restée byzantine. C'est dans ce nouveau contexte que croissent également les nouvelles cités maritimes, de Bari à Ancône à Raguse (Dubrovnik), bientôt toutes dominées par Venise¹¹⁶⁸. C'est enfin dans ce nouveau contexte que les Normands s'emploient à faire de

¹¹⁶⁴ DUCCELLIER, *L'Adriatique du IV^e au XIII^e siècle*, p. 141-147 ; MCCORMICK, *Western approaches*, p. 418-423.

¹¹⁶⁵ *Liutprandi Relatio de legatione*, 7.

¹¹⁶⁶ PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 141-142.

¹¹⁶⁷ COLAFEMMINA, *L'Itinerario pugliese di Beniamino da Tudela*.

¹¹⁶⁸ DUCCELLIER, *L'Adriatique du IV^e au XIII^e siècle*, p. 147-180 ; FAUGERON, *Nourri la ville*, p. 377.

la Pouille la pointe avancée de leurs ambitions levantines, ce qui constitue un retour à la situation du III^e siècle av. n.è., avec Brindisi qui redevient le port principal d'embarquement pour l'Orient. Le passage de plusieurs expéditions vers la Terre sainte au cours des deux siècles suivants, puis les changements dynastiques successifs achèveront d'arrimer définitivement l'espace sud-italien à l'Occident latin.

Pourtant, on l'a vu également à toutes les échelles qui ont été étudiées plus haut, encore au cours du premier siècle de la domination normande, la Pouille ne sort toujours pas de l'espace monétaire byzantin. Bien plus, la présence de communautés grecophones et pratiquant le rite grec est une composante spécifique, vivante et constante du paysage humain de la région. Sur le plan de la culture artistique, pendant les trois ou quatre premiers siècles du deuxième millénaire, nous constatons à la fois la grande diffusion de modèles romans et la persistance de modèles iconographiques génériquement considérés comme « byzantins », notamment dans les centaines de cycles de peinture murale qui ornent les églises et les cryptes du Salento aux *gravine* entre Matera et Tarente, et qui sont pour la plupart réalisés à cette période et non sous la domination byzantine. Ces faits de nature matérielle, artistique et culturelle doivent être compris, à mon sens, comme la démonstration que la frontière apulienne du haut Moyen Âge – dont j'ai tenté d'affirmer le rôle de « creuset » dans lequel sont venues se fondre les influences longobarde et byzantine, autour d'un socle identitaire antérieur et unitaire – reste perceptible. Il se peut du reste qu'elle le soit encore davantage après que la région ait été réunifiée par les Normands.

De très grande valeur symbolique est, à ce sujet, la « translation » ou le vol des reliques de saint Nicolas de Myre par des marins barésiens en 1087 : la plus longobarde des cités apuliennes construit une basilique monumentale pour abriter les reliques d'un saint qui fait par là même de Bari un symbole de rencontre entre Orient et Occident, à l'instar de Venise. De fait, le culte de saint Nicolas y était bien attesté encore sous le Catépanat mais surtout on peut voir dans cette opération une volonté normande de faire face à la prédominance vénitienne en Adriatique¹¹⁶⁹. La prospérité et la bonne connaissance de la côte adriatique de Monte S. Angelo à Trani émergent clairement autant chez Idrîsî (XII^e siècle)¹¹⁷⁰ que dans les récits des pèlerins de plus en plus nombreux qui se rendent au sanctuaire du Gargano¹¹⁷¹.

Encore sous les Angevins, le Royaume de Sicile « regarde » à l'est et la naissance de royaumes latins dans l'actuelle Grèce continue de favoriser les échanges

¹¹⁶⁹ LOZZI GALLO, *La Puglia*, p. 114-115.

¹¹⁷⁰ SALVEMINI, *Prima della Puglia*, p. 5-6.

¹¹⁷¹ OTRANTO, *Il pellegrinaggio micaelico narrato*, p. 135.

transadriatiques. En même temps, la thalassocratie vénitienne qui fait maintenant de l'Adriatique le « golfe de Venise » a tendance à englober le littoral apulien dans ces escales commerciales et dans la protection de son espace réservé et capte une partie importante de la production céréalicole, oléicole et vinicole apulienne¹¹⁷². Par conséquent, encore au XIV^e siècle, la Pouille, tout en faisant désormais sans conteste possible partie d'un royaume sud-italien pleinement intégré dans les équilibres de l'Europe occidentale, ne cesse jamais de vivre « au rythme de l'Adriatique ». Autant les dernières croisades que les expéditions angevines vers les Balkans que le commerce et la guerre de Venise ne font qu'intégrer la région dans les dynamiques de ce monde adriatique qui est son horizon de longue durée le plus stable.

Il faut noter la réception tardive de ces changements géostratégiques dans la cartographie contemporaine : encore à la fin du XV^e siècle, les cartes de l'Italie indiquent l'actuelle mer Adriatique par le nom de « *sinus (h)adriaticus* » et la mer Ionienne comme « *(h)Adriaticum mare* » ou « *Adriatico pelago* », d'après l'usage antique. Il faut attendre la publication en 1507 de la carte de Nicolò Germanico pour trouver la mention de « *Mare Ionium* » et « *Mare Hadriaticum* ». La première forme se généralise au siècle suivant sous les formes « *Ionio* », « *Ausonium* », « *Ione* », « *Iono* » tandis que ce n'est qu'avec Giacomo Gastaldi, en 1567, que « *Hadriaticum mare* » est remplacé systématiquement par « *Golfo di Venetia* »¹¹⁷³.

Pour voir la région changer radicalement d'insertion géopolitique et de représentation spatiale, il faut attendre le XV^e siècle. La chute de Constantinople, les conquêtes ottomanes dans les Balkans, l'épisode traumatisant du sac d'Otrante (1480)¹¹⁷⁴ font de l'Adriatique l'une des frontières les plus redoutées d'Europe. Le Royaume, désormais orienté selon les priorités géopolitiques de la Couronne espagnole, se tourne vers l'ouest : Naples dialogue avec Barcelone et Valence, la mer Tyrrhénienne met en relation la capitale du Royaume avec les États pontificaux et la France. Le versant adriatique constitue, en revanche, un enjeu défensif : en face, l'Empire ottoman ne constitue pas un partenaire politique et économique, tandis que Venise joue pendant des siècles un rôle ambigu, cherchant à défendre ses positions en jonglant entre les Ottomans et les états de la Péninsule. Avec la mise en place d'une frontière hermétique face aux Balkans ottomans, la Pouille perd le rôle de pont et de terre de transition qu'elle a joué depuis tout le Moyen Âge : elle devient une « frontière » de l'organisme impérial espagnol

¹¹⁷² FAUGERON, *Nourri la ville*, p. 394-399.

¹¹⁷³ COLAMONICO, *Appunti storici sulla cartografia*, p. 391, 401-408 ; BORRI, *L'Italia nelle antiche carte*, p. 24-25, 45.

¹¹⁷⁴ HOUBEN (a cura di), *La conquista turca di Otranto*.

et son potentiel productif est asservi au rôle directionnel de Naples¹¹⁷⁵. Byzance définitivement disparu, la culture byzantine est intégrée certes à l'Humanisme et nourrit fortement la Renaissance européenne mais elle perd du terrain et du prestige dans les terres mêmes où elle avait prospéré jusque-là. Après le concile de Trente, la Contre-Réforme aura beau jeu de persécuter systématiquement les communautés de rite grec de Pouille et de Calabre, mettant un point final au caractère « mixte » des sociétés apuliennes.

Ce sera une révolution copernicienne pour les sociétés apuliennes que l'on peut lire, entre autres, sur le plan architectural. En effet, nous avons constaté la circulation tout au long du Moyen Âge de modèles originaux, qui sont le résultat des influences romanes et byzantines à la fois. Les bâtiments qui n'ont pas été modifiés par la suite, notamment les grandes cathédrales romanes des provinces de Bari et Foggia et un certain nombre d'édifices de culte du Salento, semblent placer la région dans une « koinè » stylistique péninsulaire et adriatique, avec des résonances qui vont de Venise à Raguse et Šibenik à la Grèce continentale voire à Constantinople. En revanche, du XVI^e au XVIII^e siècle, la région est massivement investie par des campagnes de construction militaire, civile et religieuse où les modèles continentaux (surtout espagnols) se taillent la part du lion. Châteaux, tours de guet, églises et palais baronniaux se parent tous de caractères renaissants puis baroques qui forment l'identité visuelle prépondérante des villes apuliennes encore de nos jours. La Contre-Réforme aura ainsi fait place nette dans les paysages physiques tout comme dans les consciences, d'où toute influence « orientale » (ou presque) aura été évacuée.

Une identité gréco-orientale résiduelle survivra au sein de petites minorités plus ou moins marginalisées, jusqu'aux années 1980. À cette époque, le déclin séculaire de ces cultures a été arrêté, sous l'influence conjointe de la revalorisation des cultures et des langues régionales et minoritaires – un phénomène italien et européen – et de l'arrivée de nouveaux flux migratoires en provenance d'Albanie, Roumanie et autres régions balkaniques où la pratique du rite orthodoxe ou catholique de rite oriental est encore présent.

9.3.2 « *Ma i "barbari" sono veramente arrivati in Italia ?* »

J'ai voulu citer dans le titre de cette section le titre d'une contribution de Marco Valenti dans laquelle l'auteur questionne la répulsion des archéologues à s'engager sur le terrain des identités ethniques¹¹⁷⁶. On le sait, une telle aversion repose sur la réaction à une

¹¹⁷⁵ SALVEMINI, *Prima della Puglia*, p. 5-10.

¹¹⁷⁶ VALENTI, *Ma i "barbari" sono veramente arrivati in Italia ?*

longue tradition qui allait dans le sens inverse, cherchant à reconnaître une dimension ethnique aux objets archéologiques même quand d'autres interprétations semblaient plus plausibles. Ensuite, tout exercice de définition des cultures, si ce n'est des ethnies ou des « peuples » se révèle particulièrement insidieux pour le haut Moyen Âge qui est partout en Europe cette période « viscérale », susceptible de rendre compte du « génie des nations » et de besoins identitaires, de généalogies et de romans nationaux établis depuis un, deux ou trois siècles dont parle Chris Wickham¹¹⁷⁷.

Pourquoi donc m'engager dans ce terrain miné au terme de ce parcours au cours duquel j'ai tâché de ne jamais me détacher des faits et des modèles basés sur les faits ? Parce que la question des identités ethniques ou du moins culturelles de l'Italie médiévale reste posée et qu'il serait lâche de ne pas l'affronter, se protégeant derrière l'analyse technique du monde matériel, quand on a déclaré depuis le début que l'on voulait contribuer aux grands débats médiévistes. Puis, il faut dire que quand on a accepté le premier défi paradigmatique consistant à passer de l'objet et du « site » au paysage et à l'espace, on a déjà franchi le seuil décisif. Dès lors, ne pas passer des espaces et des identités spatiales aux groupes humains et aux cultures, tels qu'ils sont, qu'ils se perçoivent et qu'ils sont perçus serait un non-sens. En effet, comme l'a dit Jens Schneider, « l'espace est une mentalité », il est une production, une projection des sociétés, de leur auto-représentation¹¹⁷⁸.

Les « Longobards », dans le Sud

Disons d'emblée que chercher des clivages ethniques revient principalement à parler de culture et de langue. En effet, le faible nombre de Longobards qui sont descendus en Italie et surtout de ceux qui sont allés fonder les duchés de Spolète et de Bénévent exclut catégoriquement l'hypothèse d'une empreinte biologique sensible dans la démographie péninsulaire. De plus, la fusion des premiers arrivants avec la population locale, en l'absence d'interdiction des mariages mixtes, se fit rapidement¹¹⁷⁹. Même au niveau des élites, la suppression physique pure et simple des *possessores* romains et son remplacement par une aristocratie longobarde prédatrice – une vision cultivée depuis le XIX^e siècle sur la base des pauvres sources narratives et d'une certaine idée « politique » de cette phase de l'histoire de la Péninsule – a été soigneusement redimensionnée¹¹⁸⁰. Par

¹¹⁷⁷ WICKHAM, *Le società*, p. 30. Voir aussi DELOGU, *Introduzione*, p. 19-29. Marc Bloch, puis Robert Fossier qualifièrent le premier Moyen Âge d' « enfance de l'Europe » : FOSSIER, *Enfance* ; SERGI, *Guerra*, p. 16.

¹¹⁷⁸ SCHNEIDER, *La Lotharingie*, p. 425-427.

¹¹⁷⁹ GASPARRI, *Les Lombards en Italie*.

¹¹⁸⁰ Sur ce débat, voir GASPARRI, *Le élites romane*, en particulier p. 162.

conséquent, la langue longobarde n'était plus parlée en Italie dès le début du VIII^e siècle : les lois comme les actes de la pratique ou les chroniques sont écrits en latin. Enfin, la conversion au catholicisme fut effective entre 650 et 700 : dès lors la fusion avec la population romaine fut complète et le terme « longobarde » cessa d'indiquer un groupe ethnique, pour indiquer plutôt une élite de *possessores* ethniquement mixte¹¹⁸¹. À partir du VIII^e siècle et notamment après l'annexion carolingienne du *Regnum Langobardorum* et du duché de Spolète s'instaure dans les sources l'équation entre *Italia* et *Longobardia* et les habitants de la plupart de la Péninsule se reconnaissent et sont reconnus comme Longobards. Cette tentative carolingienne de revitaliser les termes « *Italia* » et « *Italici* » relèvent probablement du dessein d'atténuer l'irréductibilité longobard après 774¹¹⁸².

Quand on voit donc les documents des VIII^e-XII^e siècles qualifier telle ou telle personne de « longobarde », l'on doit entendre non pas « un guerrier descendant des anciens envahisseurs, mais un homme libre et suffisamment riche pour pouvoir s'armer « et répondre à la convocation pour l'exercice royal »¹¹⁸³. Chez Liutprand de Crémone, par exemple, « *langobardus* » est synonyme de *possessor* et antonyme de *pauper*. Pour les Longobards du Sud et surtout à partir de l'intégration de la plupart de l'Italie méridionale dans l'empire byzantin, à la fin du IX^e siècle, l'identification en tant que « longobard » est encore plus extensive : homme libre, soumis au « droit longobard », qui est le seul en vigueur dans la totalité du thème, même si après la reconquête on assiste à une politique agressive de « byzantinisation » également du côté du droit byzantin, qui n'est pas réservé qu'aux fonctionnaires envoyés par Byzance et aux îlots de population immigrée d'autres provinces de l'Empire¹¹⁸⁴. Enfin, en Campanie, les Longobards sont désignés plutôt en fonction de leur origine locale (« les Bénéventains », « les Capouans », « les Salernitains ») « sauf quand il s'agit de mentionner le titre des princes, qui sont parfois dits *princeps Langobardorum* »¹¹⁸⁵.

Voilà pourquoi il apparaît difficile d'identifier ethniquement les cimetières, à l'exclusion de quelques grands sites comme Castel Trosino et au-delà de la première génération qui suit la conquête. En effet, si certains objets archéologiques des premières décennies qui suivent la conquête sont ethniquement et culturellement caractérisants, la multiplication des fouilles a montré qu'on les retrouve rapidement dans des contextes mixtes, ce qui contredit l'idée traditionnelle d'un établissement séparé des Longobards. Même quand on forme la certitude qu'il s'agit d'une nécropole longobarde (textes,

¹¹⁸¹ AZZARA, *Il regno dei longobardi*, p. 13.

¹¹⁸² Voir LOZZI GALLO, *La Puglia*, p. 45-46.

¹¹⁸³ GASPARRI, *Les Lombards en Italie*.

¹¹⁸⁴ PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 92-98.

¹¹⁸⁵ GRANIER, *Napolitains et Lombards*, p. 408.

anthropologie), comme c'est le cas à S. Pietro a Crepacore, les tombes masculines contiennent certes des armes encore au VII^e siècle mais également des objets de fabrication ou imitation byzantine, présents aussi dans les tombes féminines. Ensuite, les toponymes présumés « longobards » sont à manier avec la plus grande prudence, car la datation de la plupart d'entre eux est bien trop tardive. De plus, une étymologie germanique ne veut pas dire grand-chose dans un pays qui a vu passer plusieurs vagues d'invasions et qui a été soumis à plusieurs dynasties germanophones¹¹⁸⁶. De même, les hagiotoponymes relatifs à des saints militaires ne furent pas une exclusivité des Longobards.

En définitive et en particulier en Italie méridionale péninsulaire, la très grande majorité de la population résidant dans le Duché est latinophone et suit le droit longobard et en ce sens se considère, et est en même temps considérée, comme « longobarde », même après la reconquête byzantine. Par ailleurs, ce droit a été considéré à tort comme un droit « germanique » par une tradition trop mécanique et trop « germaniste »¹¹⁸⁷ : en réalité, dès Rothari, le droit longobard émerge amplement au droit romain¹¹⁸⁸. D'ailleurs, après la reconquête, le pouvoir byzantin ne cherche pas à évincer les pratiques juridiques longobardes, moyennant quelques adaptations en faveur d'un contrôle plus fort de la part de la puissance publique¹¹⁸⁹. Le nouveau pouvoir reconnaît par là le caractère « totalement lombard » de la Pouille, qui est « le seul fragment de la Longobardie qu'ils aient réussi à intégrer aux cadres administratifs de l'empire ». De fait, pour Jean-Marie Martin, « dès le VIII^e siècle, la population apulienne se considère massivement comme longobarde. À travers toute la période de domination grecque (et bien au-delà) elle conserve à la fois son droit national et son obédience religieuse latine »¹¹⁹⁰. Le fait même que l'on parle tout le temps de droit longobard dans les actes de la pratique apuliens jusqu'au XVIII^e siècle n'est en rien un héritage d'un supposé peuplement longobard de la région au haut Moyen Âge mais la dénomination d'un droit coutumier spécifique¹¹⁹¹.

Par ailleurs, dès l'annexion du Royaume à l'empire carolingien en 774, les Longobards du Sud semblent s'investir dans une mission *conservatoire* de l'expérience longobarde en Italie. Nous voyons alors que c'est ici qu'ont été écrites les histoires des Longobards et c'est encore ici que les lois longobardes ont été transcrites¹¹⁹². Le culte

¹¹⁸⁶ Pour une mise en garde quant à l'évolution constante des toponymes qui ne sont donc jamais une image cristallisée du passé, voir ZADORA-RIO, *Archéologie et toponymie*.

¹¹⁸⁷ Voir WICKHAM, *Le società*, p. 30.

¹¹⁸⁸ AZZARA, *Il regno dei longobardi* ; AZZARA, SERGI, *Invasione o migrazione ?*

¹¹⁸⁹ MARTIN, *La Pouille*, p. 52.

¹¹⁹⁰ MARTIN, *La Pouille*, p. 164.

¹¹⁹¹ Voir, par exemple, à *Casalnuovo*, le contrat de mariage établi en 1561 entre Guglielmo de Torricella e Camilla Basta « *secondo il diritto longobardo... come si vive e si costuma in la terra di Casalnuovo* » (Archivio di Stato de Tarente, *Protocolli Notarili Carlo Pasanisi*, coll. 7-8, vol. I, a. 1561).

¹¹⁹² FRANCOVICH ONESTI, *I Longobardi nel Sud*, p. 41-42.

même de saint Michel sur le Monte Gargano, si fréquenté par les populations d'Europe nord-occidentale jusque-là, semble avoir été accaparé par les Bénéventains au IX^e siècle : l'inscription *Archangelus Michael* apparaît sur leurs monnaies tandis que les inscriptions et graffiti témoignant du passage de pèlerins étrangers disparaissent pour un temps¹¹⁹³. Ensuite, dans le Sud reconquis par Byzance, l'identité longobarde est à l'évidence une identité politique, une manière des sociétés locales de s'affirmer face à l'autorité centrale byzantine. Plus tard, un dernier indice de l'aspect *conservateur* de la *Longobardia minor* peut être perçu dans la différente dénomination qu'emploie l'anonyme *Gesta Francorum*, vers 1100, qui parle de « *Lombardi* » pour les habitants du Royaume d'Italie et de « *Longobardi* » pour désigner les habitants de l'Italie du Sud¹¹⁹⁴.

Paradoxalement, ce sont la conquête carolingienne au Nord puis, un siècle plus tard, la reconquête byzantine d'une grande partie de l'Italie méridionale qui consacrent l'identité « longobarde » du duché et de la Pouille, avant que la conquête normande n'insiste sur la « longobardisation » du droit. La généralisation du droit longobard pour les populations non grecques du Royaume est complète bien avant 1231 quand Frédéric II procède à une « normalisation juridique » qui mène à l'acculturation juridique contrainte des « Grecs »¹¹⁹⁵.

C'est pourquoi, pour Claudio Azzara, il est grand temps d'arrêter de chercher des « contributions » ou des « modèles » (coutumes, droit, structures agraires) qui seraient typiquement et exclusivement longobards ou byzantins à la formation des sociétés méridionales médiévales. Les textes et l'archéologie lèvent le voile sur une situation bien plus complexe, par-delà les modèles préconçus : ce sont des constructions interculturelles où au substrat romano-longobard dominant se superposent les influences byzantine, certes, mais également celles qui proviennent au fil du temps d'Europe occidentale¹¹⁹⁶.

« Grecs », « Italo-grecs », « Byzantins »

Si les « Longobards » de la Pouille alti-médiévale correspondent donc à la plupart de la population régionale, qui sont les « Grecs » de la documentation et en quel sens sont-ils « grecs » ?

En tout état de cause, le contrôle byzantin sur la Pouille se réduit aux VII^e-IX^e siècles à très peu de choses. Pendant cette phase la « lombardisation » de la région a

¹¹⁹³ MARTIN, *L'axe Mont Saint-Michel/ Mont Gargan*, p. 413.

¹¹⁹⁴ LOZZI GALLO, *La Puglia*, p. 113.

¹¹⁹⁵ PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 397-398, 485-499.

¹¹⁹⁶ AZZARA, *Il regno dei longobardi* ; AZZARA, SERGI, *Invasione o migrazione ?*

été quasi-totale¹¹⁹⁷, dans le sens plutôt identitaire et culturel que nous avons indiqué et avec l'exception du Salento méridional qui a été également soulignée. Par ailleurs, même pour ce qui est des secteurs sous contrôle byzantin, il a été souligné que pendant une partie du premier Moyen Âge, Byzance se perçoit encore davantage comme l'empire romain d'Orient et en tant que tel elle cherche davantage à conserver la culture latine qu'à « helléniser », au moins jusqu'à l'expédition de Constant II. Ce n'est que plus tard que le monde byzantin – par opposition à la renaissance d'un « empire romain » en occident – s'identifie nettement avec une identité linguistique et culturelle grecque opposée à celle des « Latins ». Tandis qu'encore au VIII^e siècle les sources byzantines parlent de Rome comme d'une cité de l'empire (et le fait que ses élites parlent le latin plus ou autant que le grec ne pose aucun problème), au IX^e siècle on reproche au pape sa langue latine de « barbare ». Parallèlement, en Occident, l'on commence maintenant à désigner l'empire de Byzance comme celui des « *Graeci* », afin de casser l'incommode continuité de « l'empire des romains (d'Orient) » à partir du moment où ils postulent la renaissance de l'empire d'Occident¹¹⁹⁸. Rappelons, enfin, que ces « Grecs » ne cesseront jamais de se penser et de se dire « Romains » et « Chrétiens », « Byzantin » étant une appellation inconnue avant la fin du Moyen Âge.

Or, que ce soit dans les terres restées sous contrôle byzantin ou dans les régions nouvellement annexées à l'Empire, ce n'est qu'après la reconquête que Byzance met en œuvre une véritable politique d'hellénisation. Tout en respectant les pratiques juridiques des populations autochtones, on assiste maintenant à l'installation de populations grecophones dans certains secteurs. Quelle que soit la validité de la notice fournie par Skylitzès de l'installation de Grecs en provenance d'Héraclée du Pont à Gallipoli, que Basile I^{er} vient de reconstruire¹¹⁹⁹, il est maintenant bien établi que la majorité des immigrés « grecs » (mieux « hellénophones ») dans le Salento ionien viennent de Sicile et/ou de Calabre méridionale¹²⁰⁰.

Cependant, nous avons pu souligner plus haut le différent traitement que le pouvoir impérial réserve à tel ou tel secteur de la région. En effet, tandis qu'il installe des colonies allochtones dans le Salento méridional, où il soumet les diocèses au contrôle de Constantinople, il respecte la fidélité romaine des diocèses du Salento septentrional et du reste de la Pouille, même dans la capitale du thème, Bari. Le seul cas bien connu de situation conflictuelle correspond à Tarente, où à un peuplement massivement longobard

¹¹⁹⁷ MARTIN, *La Pouille*, p. 164.

¹¹⁹⁸ MCCORMICK, *Western approaches*, p. 395-397.

¹¹⁹⁹ JACOB, *La reconstruction de Tarente*, p. 15 ; pour la discussion de cette source, voir MARTIN, *La Pouille*, p. 224.

¹²⁰⁰ PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 62. Ce n'est, d'ailleurs, pas par hasard si les évêchés grecs du Salento dépendent du diocèse calabrais de S. Severina (PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 128-129).

dans la période précédente¹²⁰¹ suit une tentative d'hellénisation qui échoue face à l'opposition de la population : de fait, la ville est d'une importance fondamentale pour Byzance, comme on le verra au moment de la conquête normande¹²⁰². Les documents montrent ici une population mixte, avec référence explicite au « *ritus gentis Langobardorum* » et à la « *lex Grecorum* » auxquels s'ajoute composante arménienne¹²⁰³.

En tout état de cause, ce n'est qu'à partir du X^e siècle que la Pouille prend, du moins partiellement, une allure « byzantine ». Néanmoins, si les sources parlent désormais de « Grecs », c'est sans doute, encore une fois, en référence à la langue parlée par ces populations immigrées et par certains hauts fonctionnaires et, surtout, par la pratique religieuse, que Byzance promeut largement. On peut même dire, paradoxalement, que « la culture grecque, dans certaines de ses manifestations, ne doit rien à l'empire, elle s'est épanouie après les reconquêtes byzantines, et a perduré après le retrait définitif des autorités impériales »¹²⁰⁴. Cette promotion pourrait expliquer non seulement la fidélité « orientale » affichée du Salento méridional, qui a baigné dans la culture byzantine pendant six siècles, mais également la progression du culte grec, en position certes minoritaire, dans le Salento septentrional : au XIII^e siècle puis en 1325, des « *clerici greci* » sont attestés à Oria¹²⁰⁵.

En outre, parmi ces « grecs » d'Italie méridionale, il faudrait distinguer les Grecs d'Italie ou Italo-grecs des « Byzantins », autrement dit – puisque le terme n'appartient pas au vocabulaire du Moyen Âge – des gens issus de l'empire universel de Byzance et qui ne sont pas seulement hellénophones ni même seulement chrétiens, et plus généralement des gens qui vivent dans des régions qui intègrent politiquement l'empire. Ce même empire ne se définit, en effet, ni par une langue ni par une ethnie. En Italie méridionale l'on trouve, aux X^e-XI^e siècles, les populations des thèmes puis du Catépanat que nous appelons « Byzantins », c'est-à-dire appartenant à l'empire de Constantinople. Ces « Byzantins » sont pour la plupart latinophones et soumis à l'autorité du pape de Rome, tout comme le sont les « Romains » des duchés tyrrhéniens. Parmi ces Byzantins, une partie seulement de la population est « grecque » en ce qu'elle est de culture et de langue grecque et fidèle au patriarche de Constantinople¹²⁰⁶. D'ailleurs, nous avons vu l'ancien prince longobard de Bénévent Gaideris devenir protospathaire byzantin d'Oria : à elle seule cette phrase résume le caractère non ethnique mais culturel et politique des deux termes !

¹²⁰¹ MARTIN, *La Pouille*, p. 166 ; PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 133.

¹²⁰² PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 71-72.

¹²⁰³ FONSECA, *Taranto medievale*.

¹²⁰⁴ PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 51.

¹²⁰⁵ VENDOLA, *Rationes decimarum*, a. 1310, p. 125. Voir aussi PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 74.

¹²⁰⁶ PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. XX.

En résumé, dans aucun des cas de figure considérés il ne s'agit de « peuples ». Ce qui fait un groupe social est ici le droit privé, personnel, qui est toutefois territorialisé, ainsi que la langue et la pratique religieuse. Or, dans le Sud se pratiquent quatre droits personnels : longobard, romain, byzantin (classique du X^e siècle, dans les zones hellénophones, importé par les autorités byzantines), musulman. Puis, le rite religieux joue un rôle important dans les représentations : Longobards et « Romains » (Naples, Gaète, Amalfi) sont catholiques romains, les « Grecs » sont fidèles à Constantinople. Enfin, la langue constitue un repère fondamental, bien que le bilinguisme soit fréquent : Longobards et Romains sont latinophones, puis le grec et l'hébreu sont bien représentés, tandis que l'arabe est très marginal en Pouille¹²⁰⁷. En revanche, l'influence économique, commerciale et culturelle byzantine déborde largement les régions sous domination byzantine. Les artistes byzantins circulent, les empereurs byzantins offrent au Mont-Cassin des objets, des icônes, la monnaie byzantine domine la Pouille et la Campanie, tandis que la monnaie arabe domine la Sicile et la Calabre.

La qualification générale qui est devenue presque un cliché, de la Pouille altimédiévale comme région « byzantine » doit être alors fortement nuancée. Si pour Otrante et l'extrémité méridionale du Salento cette image traduit bien une réalité confirmée par les sources et par l'archéologie, ailleurs elle résulte d'un effet d'optique produit par la superposition, qui doit tout à la reconquête, d'îlots linguistiques grecophones, à la promotion du rite oriental, voire de la fidélité constantinopolitaine dans les diocèses de l'extrême Sud de la région et à la grande diffusion de caractères iconographiques byzantins véhiculés par le prestige dont jouit la culture byzantine.

Si pour la toponymie « grecque » valent les mêmes réserves qui ont été avancées sur la toponymie présumée « longobarde » ou « germanique », les données les plus rigoureuses aptes à dessiner des aires où la culture grecque est particulièrement présente viennent des inscriptions grecques médiévales. Il apparaît clairement que les inscriptions grecques médiévales provenant du territoire apulien actuel datent entre le IX^e et le XII^e siècle et sont massivement concentrées au sud de Lecce et à Bari¹²⁰⁸. Les études anthroponymiques ne disent pas autre chose : seule la documentation médiévale de Campanie de Salerne à Bénévent présente des anthroponymes clairement longobards et

¹²⁰⁷ PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 33-38. Voir aussi, la préface de Jean-Marie Martin (*ibid.*, p. IX).

¹²⁰⁸ GUILLOU, *Recueil des inscriptions grecques médiévales*. La seule inscription grecque d'importation attestée en Pouille, datant du début du XI^e siècle, vient de Bari, ce qui est attendu compte tenu du rôle politique de la ville capitale du Catépanat. Ensuite, compte tenu de deux faux démasqués par l'auteur, sur 38 inscriptions conservées en Pouille, datant du X^e au XIV^e siècle, 9 proviennent des provinces de Foggia et Bari (1 de Siponto, 3 de Trani, 4 de Bari, 1 de Monopoli), 4 de Tarente et Oria (3 de Tarente, 1 d'Oria) et 25 de la province de Lecce (3 de S. Maria de Cerrate, 2 de Nardò, 1 de Gallipoli, 3 de Vaste, 2 de Soletto, 1 de Ruffano, 2 de Giuggianello, 1 d'Alessano, 1 de Roca Vecchia, 1 de S. Cataldo, 1 de Taurisano, auxquelles il faut en ajouter 7 d'origine inconnue à l'intérieur de la même province).

même bénévotains (souvent non attestés en Italie du Nord) qui se sont souvent cristallisés en noms de famille encore attestés de nos jours¹²⁰⁹. Quant aux anthroponymes de tradition byzantine ils dominent largement dans la documentation des X^e-XI^e siècles dans la province de Lecce, pour ensuite décliner progressivement et entamer leur disparition dans la seconde moitié du XIV^e siècle¹²¹⁰ ; à Bari, en 950, un cinquième de noms et longobards et un dixième est d'origine orientale. Au total, Jean-Marie Martin insiste sur le fait que « la division entre zones longobardes et régions demeurées dans l'empire est profonde » pour ce qui a trait à l'onomastique et au système de dénomination (simple ou double), comme on le constate partout ailleurs en Italie, ainsi qu'à la christianisation plus précoce des anthroponymes du côté byzantin¹²¹¹.

Enfin, cette présence forte de la culture grecque en Italie méridionale, particulièrement forte du X^e au XIII^e siècle en dépit des changements politiques, va décliner à partir du XIV^e siècle, quand l'on entame un processus volontaire d'homologation qui conduit à la disparition des minorités, notamment sur le plan religieux¹²¹². Au XVI^e siècle, quand les instructions du concile de Trente donnent consigne aux évêques d'éradiquer le rite grec¹²¹³, en réalité l'« hellénisme méridional » est déjà dans un état d'obsolescence avancée¹²¹⁴.

Les autres « peuples »

Dans ce petit microcosme médiéval, les « Longobards » et les « Grecs » ne sont pas les seules identités connues et reconnues. Bornons-nous à trois d'entre elles. En effet, nous avons déjà rencontré à maintes reprises des Juifs, notamment à Oria dès le IX^e siècle, mais également à Brindisi, Tarente, Otrante au XII^e siècle. La position de la Pouille sur la route de l'Orient avait favorisé l'arrivée de Juifs dès le Bas-Empire, comme on le sait pour la communauté de Venosa (Potenza), qui pouvait se vanter d'être parmi les plus anciennes

¹²⁰⁹ FRANCOVICH ONESTI, *I Longobardi nel Sud* ; MORLICCHIO, *Itinerari lessicali*.

¹²¹⁰ JACOB, *L'anthroponymie grecque*, p. 378. Voir aussi MARTIN, *L'Italie méridionale*, p. 37 ; MENANT, *Le nom, document d'histoire sociale*.

¹²¹¹ MARTIN, *L'Italie méridionale*, p. 37-38 ; PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 45.

¹²¹² PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 433-445. En particulier, sur la création de l'« ordre » de saint Basile afin de régulariser et homologuer les monastères orientaux, voir *ibid.*, p. 463-473.

¹²¹³ Voir, par exemple: Curia Arcivescovile de Tarente, *Atti della Santa Visita di L. Brancaccio*, vol. III, fol. 256 ss. (1578). Biblioteca Nazionale di Napoli, ms. Branc. I. B. 6, *Catalogo delle terre greche*, f. 508-511.

¹²¹⁴ À titre d'exemple, André Jacob souligne que même à Gallipoli, Francesco Carnaldari est le dernier prêtre grec de la ville, au début du Cinquecento (JACOB, *L'anthroponymie grecque*, p. 377). Définitivement, le rite grec sera prohibé sur décision de la Sainte Congrégation de *Reformatione Graecorum*. La *Perbrevis instructio* du pape Clément VIII du 31 août 1595 donne instructions aux évêques ayant des Grecs et des Albanais dans leur diocèse de ne plus tolérer que l'on célèbre la messe en rite et en langue grecs (CORSI, *Comunità bizantine*).

d'Italie¹²¹⁵. La présence juive va définitivement être réduite ou assimilée avec les persécutions qui se succèdent à la fin du XV^e siècle jusqu'en 1541¹²¹⁶.

S'il y a une ethnie qui est absente des sources portant sur la région c'est, en revanche, l'arabo-musulmane. En effet, par-delà les rares mentions d'incursions menées par les « Agarènes » ou « Agaréniens » chez Erchempert ou encore par les « *impii Sarraceni* » des lettres du pape Jean VIII (872-882), l'élément arabe ou berbère n'apparaît jamais dans les actes de la pratique, même pas à Tarente et à Bari, pourtant soumises de 840 à 880 et de 847 à 871 à leur pouvoir¹²¹⁷. On sait que les Arabes qui se sont emparés de Tarente en 840, profitant des guerres intestines des Longobards, se livrent au commerce des esclaves à destination des côtes d'Afrique du Nord, car le moine Bernard embarque à Tarente sur trois navires sarrasins qui transportent des esclaves¹²¹⁸. Même après la chute de l'émirat de Bari, ils sont responsables d'incursions destructrices sur les côtes apuliennes (Ugento en 876), ce qui amène Basile I^{er} à « construire » (fortifier ?) Gallipoli vers 880 (voir *supra*). N'oublions pas, enfin, que les raids arabes se poursuivent au moins jusqu'à 965, avec des conséquences certaines sur la sécurité et l'économie des populations des thèmes byzantins¹²¹⁹. Néanmoins, à aucun moment, de toute apparence, ces pirates ne sont perçus autrement que comme tels. Tout porte à croire que ces « intrus » ont été expulsés comme un corps étranger dès que possible, sans laisser de traces.

Enfin, je souhaite m'arrêter sur un élément important du peuplement de la région à la fin du Moyen Âge : les Albanais. En effet, tandis que les premières attestations de colonies albanaises en Terre d'Otrante remontent au XIII^e siècle, leur arrivée massive se produit à partir des années 1460. Ici, ce phénomène m'intéresse d'un point de vue spécifique : le rite grec oriental qui était suivi par la totalité de cette population, qu'elle fut d'obédience romaine ou constantinopolitaine.

En effet, cette arrivée massive de populations de rite oriental produit, comme effet collatéral, une ultime revitalisation de cette pratique religieuse qui était désormais en pleine décadence. Ainsi, au XVI^e siècle, tant dans les villes que dans les zones où résidaient déjà des minorités grécophones que dans les *casali diruti* que ces groupes

¹²¹⁵ MARTIN, *La Pouille*, p. 218.

¹²¹⁶ Au début du XVI^e siècle, dans un bourg prospère d'environ 400 *fuochi* comme Francavilla, on ne recense qu'une seule famille juive, face à 12 familles de « *Schiavoni e Albanesi* » (COLAFEMMINA, *Ebrei e cristiani novelli*, p. 179).

¹²¹⁷ METCALFE, *The Muslims*, p. 19-21.

¹²¹⁸ FONSECA, *Taranto medievale* ; NOYÉ, *Puglia e Calabria*, p. 180.

¹²¹⁹ NOYÉ, *Puglia e Calabria*, p. 169-170 ; LOUD, *Southern Italy*. Particulièrement importants pour le Salento furent les raids de 925, 927 et 928 qui menèrent à la prise d'Oria et de Tarente avec des massacres et des destructions importantes, puis encore celui de 976 sur Tarente (voir JACOB, *La reconstruction de Tarente*, p. 1-2).

réoccupent et refondent avec l'autorisation royale, on voit apparaître dans la documentation de nouveaux « grecs ». Ces populations deviennent visibles, malgré elles, après le concile de Trente. Dans le Salento, c'est, en particulier, l'archevêque de Tarente Lelio Brancaccio qui est chargé de visiter tous les lieux « grecs » de Terre d'Otrante entre 1576 et 1578. Cette *santa visita*¹²²⁰ « extraterritoriale » dessine alors une carte de la présence de la langue et du rite grecs en Terre d'Otrante vers la fin du XVI^e siècle. On voit que entre Lecce et Otrante se concentrent les villages « exclusivement de rite grec » (Soletto, Sternatia, Cannole, Strudà, Neviano et Zollino) ; puis, de Galatina à Otrante, l'on trouve les centres où sont pratiqués le grec et le latin ainsi que les deux rites (*S. Pietro in Galatina*, Aradeo, Noha, Martano, Castrignano, Melpignano, Calimera, Corigliano, Cursi et Bagnolo) ; puis, on passe aux lieux où seul le latin est parlé mais les prêtres sont latins et grecs, situés au sud d'Otrante (*Ruggiano*, Poggiardo, *Moricino*, Giurdignano, Minervino, Galatone, Scorrano, *Maliano*, Maglie, Otrante) ; enfin, les centres (albanais) du diocèse de Tarente « *i quali fanno l'officio greco... et vivono scorrettamente à lor modo* » : Carosino, *Belvedere*, Roccaforzata, Faggiano, S. Giorgio, S. Crispieri, Monteiasi, *Monte marano*, *Santo Martino*, *Casalnovo*, Fragagnano, *N. del capitan Dimitri*.

9.3.3 Linguistique historique et dialectologie

Une manière très intéressante d'aborder le sujet du creuset apulien au haut Moyen Âge tient aux enquêtes de linguistique historique et, en particulier, de dialectologie diachronique portant sur les éventuels héritages remontant à cette période. Il serait hors propos de présenter ici analytiquement les tenants et les aboutissants de la question, c'est pourquoi je me bornerai à mentionner les enjeux sur lesquels l'on pourrait imaginer dans les années à venir une confrontation et une collaboration entre linguistes et historiens.

Premièrement, les spécialistes ont recensé la terminologie d'origine longobarde (souvent juridique), les toponymes et les anthroponymes mentionnés dans la documentation écrite médiévale, même tardive, de la région. En particulier, dans les contrats agraires comme dans les contrats de mariage, des termes très clairement longobards sont fréquents encore au XI^e siècle puis restent d'un usage rélictuel jusqu'au seuil de l'époque moderne, à Bari, Taranto, Brindisi et Lecce. Lorsqu'un terme comme, par exemple, « *zuccare* » (briser les pierres à l'aide d'un pic, issu du vieux haut-allemand *zuchen*, « extraire »)¹²²¹ est attesté dans la documentation écrite depuis un millénaire

¹²²⁰ Curia Arcivescovile de Tarente, *Atti della Santa Visita di L. Brancaccio*, vol. III, fol. 256 ss. (1578). Biblioteca Nazionale di Napoli, ms. Branc. I. B. 6, *Catalogo delle terre greche*, f. 508-511.

¹²²¹ FRANCOVICH ONESTI, *I Longobardi nel Sud*, p. 44-45. Pour d'autres exemples, voir également MORLICCHIO, *Itinerari lessicali*, p. 56-59. Voir aussi l'étude très fouillée de la même auteure : FRANCOVICH ONESTI, *Vestigia longobarde*.

avant d'être recensé dans les dialectes contemporains, les travers d'une recherche étymologique équivoque et stérile auront été évités. La même remarque vaut pour les toponymes et les anthroponymes. En revanche, quand l'on conduit une simple enquête orale il est impossible d'établir l'origine longobarde parmi tous les termes d'origine vaguement « germanique » qui ont pu pénétrer dans la Péninsule au cours des millénaires. D'ailleurs, ce registre lexical éminemment lié au droit montre bien qu'il ne s'agit nullement de suggérer l'idée d'un peuplement longobard massif et d'une présence de la langue longobarde dans la quasi-totalité de la Pouille tout au long du Moyen Âge ! C'est la prédominance du droit longobard qui explique la survivance de ce lexique spécialisé dans une population par ailleurs entièrement latinophone, sans oublier que celle-ci subit également une influence marginale de la part du grec, plus localisée dans le temps mais intensive.

La question de la terminologie d'origine grecque est d'un maniement plus délicat : d'une part, car l'origine grecque d'un grand nombre de mots présents dans les dialectes méridionaux peut remonter à l'Antiquité ; d'autre part, parce que la marque du grec a pu profiter de l'intégration complète de la région à l'empire byzantin à la fin du IX^e siècle. Les choses en vont tout autrement pour la présence de communautés alloglottes grecophones dans le Salento et en Calabre, dont certains vestiges survivent encore de nos jours. L'étude de la distribution spatiale et des langues parlées par ces gens est d'un extrême intérêt afin de déterminer des aires de véritable colonisation ethnique et linguistique mais reste marginale à l'échelle de l'Italie méridionale¹²²². De plus, les spécialistes ont souligné l'originalité d'une production très précoce de textes en vulgaire italien écrits en alphabet grec, qui est une importante originalité presque exclusive du Salento méridional aux XII^e-XVI^e siècles, ainsi qu'une imposante production en langue grecque qui perdure jusqu'au XVI^e siècle¹²²³.

¹²²² La question de l'origine antique ou médiévale constitue une *vexata quaestio* de l'histoire de l'Italie méridionale. Pour une vue synthétique qui voyait l'hypothèse d'une continuité de la pratique du grec en Sicile, en Calabre et dans le Salento depuis la Grande-Grèce et en dépit de la romanisation, soutenue d'abord par Gerhard Rohlfs, opposée à la proposition d'Oronzo Parlangeli et d'autres chercheurs d'une réintroduction du grec en Italie méridionale avec la reconquête byzantine, pour arriver à des propositions plus articulées qui accueillent partiellement les deux possibilités (Franco Fanciullo), voir FANCIULLO, *Latino e greco* ; APRILE *et al.*, *La Puglia*, p. 688, 694. Jean-Marie Martin a observé à ce propos que rien n'atteste dans les documents de l'Antiquité tardive et du premier Moyen Âge une continuité de la langue grecque. Les origines de cet hellénisme salentin sont donc à chercher dans une colonisation médiévale venant, en particulier, de Calabre et de la Sicile nord-orientale, aux IX^e-X^e siècles (MARTIN, *Une origine calabraise*).

Il est vrai, par ailleurs, qu'André Jacob pense que l'aire hellénophone au bas Moyen Âge est beaucoup plus vaste, comprenant la plupart de la province de Lecce (JACOB, *Le culte de saint Martin de Tours*, p. 347-348).

¹²²³ Sur la production de textes en vulgaire italien utilisant l'alphabet grec datant du XIV^e au XVI^e siècle, voir APRILE *et al.*, p. 694, 710-712, avec bibliographie antérieure (y compris sur la production parallèle de textes en italien avec alphabet juif allant du X^e au XVIII^e siècle, attribuée aux communautés juives bien présentes dans toute la région jusqu'à la persécution du XVI^e siècle. Les dernières productions de ce genre sont l'œuvre de Juifs salentins réfugiés à Corfou).

Au total, la superposition de la distribution de tous ces marqueurs linguistiques ne dit rien d'autre que ce qu'on sait par ailleurs, par les textes, l'archéologie et l'analyse spatiale : la Pouille est dans sa quasi-totalité un « pays lombard », autrement dit latin, de droit longobard et fidèle à Rome, influencé pendant deux siècles par la culture et les institutions byzantines. Seule exception, le Salento méridional où le contrôle byzantin ne connaît pas d'interruption, des guerres gothiques à la conquête normande et où se produit l'afflux d'une population grécophone relativement nombreuse. Enfin, à ces deux influences anciennes vient s'ajouter au bas Moyen Âge un superstrat gallo-roman important, véhiculé depuis les centres du Royaume sous les Normands et les Angevins, puis aux XVIII^e-XIX^e siècles, en raison du prestige international du français¹²²⁴.

Deuxièmement, un filon d'études, aujourd'hui relativement délaissé, qui pourrait insuffler – à mon avis – un nouvel élan à nos problématiques, porte sur la tentative de justification diachronique de la frontière dialectologique qui sépare les parlers apuliens centro-septentrionaux, lesquels appartiennent au système napolitain, et les parlers salentins, qui intègrent le système sicilien¹²²⁵. Or, sans pouvoir rentrer dans le détail et la finesse des arguments techniques avancés par les spécialistes, on peut dire, en résumé, que plusieurs isoglosses dialectologiques semblent partager la Pouille en trois grandes zones qui correspondent *grosso modo* aux provinces de Foggia et de Bari, d'une part, au Salento méridional, d'autre part, et à une zone intermédiaire comprise entre Ostuni et Tarente au NO et Gallipoli-Otrante au SE. Pour parler en termes plus significatifs d'un point de vue territorial, les diocèses d'Oria-Brindisi, de Lecce et de Nardò acceptent quelques-unes des nouveautés italo-romanes centro-méridionales, tandis que les diocèses d'Otrante, Castro, Alessano et Ugento les refusent (**doc. 138**).

L'hypothèse qui pourrait nous intéresser a été formulée pour la première fois par Oronzo Parlangeli en 1959 lequel a remarqué que cette frontière dialectologique actuelle,

Dès 1155, au monastère de S. Nicola di Càsole, près d'Otrante, se développe un cercle de poètes en langue grecque, qui écrivent des poèmes en dodécasyllabes byzantins de contenu non exclusivement religieux (mythologie, souvenirs personnels, méditations philosophiques...). Cette production littéraire peut être retenue parmi les expériences pionnières d'une nouvelle littérature en terre italienne, bien qu'en langue grecque et, en tant que telle, elle a beaucoup intéressé les spécialistes de la littérature italienne des origines : voir GIGANTE (a cura di), *Poeti bizantini*, p. 14-15, 19-22.

André Jacob (JACOB, *Culture grecque et manuscrits* ; *ID.*, *Le cadran solaire*), enfin, souligne l'existence d'au moins 400 manuscrits grecs dans le Salento produits entre 1095 et le début du XVI^e siècle, un nombre bien supérieur par rapport à celui des manuscrits en latin ou en langue vernaculaire. En revanche, il a farouchement critiqué l'attribution à l'aire apulienne – et notamment à la Terre de Bari – de divers manuscrits datant avant la fin du XI^e siècle (JACOB, *I più antichi codici greci di Puglia*).

Enfin, cette « explosion de la culture italo-grecque » à la fin du Moyen Âge a été considérée comme un « chant du cygne » qui montre que l'écrit grec se cantonne à la liturgie et à la littérature : voir PETERS-CUSTOT, *Les Grecs*, p. 551-554.

¹²²⁴ MORLICCHIO, *Itinerari lessicali*, p. 52.

¹²²⁵ MORLICCHIO, *Itinerari lessicali longobardi*, p. 52. Sur la carte dialectologique d'Italie, voir LOPORCARO, *Profilo linguistico* ; APRILE et al., *La Puglia*, en particulier p. 680-681, 688-689.

que l'on peut suivre en Pouille comme en Calabre, coïncide « étrangement » avec l'extension maximale du duché de Bénévent, d'une part, et avec celle des aires hellénophones, d'autre part. À cette observation géolinguistique, Parlangei greffe une interprétation génétique : tandis que se produisait, du nord vers le sud, l'évolution vers le système vocalique roman – variation vocalique très importante et voyelle finale indistincte (atone –*ë*), que l'on constate tant dans les dialectes italien centro-méridionaux que dans les aires gallo-italique, franco-provençale et gallo-romane –, au sud de Lecce les populations hellénophones restaient imperméables et « protégeaient » même les populations latinophones plus méridionales de ces innovations. De cette manière, l'on pourrait expliquer la conservation du système vocalique du latin (commun au grec) et la prononciation de la voyelle finale distincte¹²²⁶. Cette thèse a été également avancée par Franco Fanciullo pour la Sicile et elle trouve un accord assez large parmi les spécialistes¹²²⁷.

Pour Parlangei et les chercheurs qui l'ont suivi, la pénétration des innovations linguistiques en Pouille centro-septentrionale pourrait donc avoir été véhiculée par l'aptitude des populations longobardo-latines à accueillir les nouveautés romanes provenant du monde apennin avec lequel elles formaient une communauté politique et culturelle. Cette pénétration est complète en Capitanate et forte à Bari, à Matera ou à Altamura pour ensuite s'étioler au fur et à mesure que l'on descend vers le sud, où les dialectes des secteurs compris dans les anciens diocèses de Brindisi(-Oria) et de Nardò n'en acceptent que quelques-unes. En revanche, la présence de populations grecophones, massive au sud de Lecce et plus clairsemée dans le Salento septentrional, explique bien, en principe, la différente réception voire l'absence de ces innovations phonématiques et lexicales.

Ce n'est évidemment pas le rôle des historiens que de valider sur le plan scientifique ces propositions. Il m'importe seulement de relever que ces thèses stimulent nos réflexions au sujet des frontières culturelles en Pouille au haut Moyen Âge. De fait, ces isoglosses géolinguistiques reproduisent relativement bien la situation que nous avons constatée sur la base de la culture matérielle : les Murge basse et le Salento septentrional se configurent comme une zone décidément de transition culturelle. Cette « Pouille médiane » est latinophone tout en étant soumise à une certaine influence de la culture grecque, en vertu de laquelle elle se détache nettement de la Pouille septentrionale et intègre, en revanche, l'aire dialectologique salentine. Cette aire dialectologique, tout comme il arrive

¹²²⁶ PARLANGELI, *Storia linguistica e storia politica*, p. 51: « L'impianto dell'area greca [ha] rotto l'unità dialettale del Salento ed [ha] impedito che le innovazioni che giungevano a Lecce si spingessero fino a Otranto ». *Id.*, *Sui dialetti romanzi e romaici*. Voir aussi SABATINI, *Riflessi linguistici*, p. 125-127.

¹²²⁷ FANCIULLO, *Il siciliano e i dialetti meridionali* ; LOPORCARO, *Profilo linguistico*, p. 41.

en Sicile, est bien latinophone mais échappe à des changements phonématiques qui se sont largement diffusés dans une grande partie de la Romania tandis qu'elle accueille dans son lexique un nombre de termes grecs largement plus important par rapport aux dialectes « napolitains » de la Terre de Bari et de Capitanate.

9.3.4 La représentation des sociétés médiévales dans la construction nationale italienne

L'enquête historique doit cultiver l'humilité et accepter sans cesse ses insuffisances : nos séries de données sont tronquées par nature ; entre le tessou ramassé dans les champs et les grands mouvements de l'histoire le décalage d'échelle est tellement grand que pour le réduire il faut multiplier les enquêtes et les approches ; pour finir, tous nos efforts pour construire des modèles « objectifs » butent encore et toujours contre des paradigmes et des représentations, des « matrices historiographiques » dont il n'est aisé pour personne de s'extraire, surtout quand les données restent faibles et se prêtent par là même à plusieurs interprétations. En effet, en ce qu'ils catalysent les mémoires collectives et les univers symboliques des hommes, les lieux ne sont pas uniquement des concepts relatifs à la dimension physique mais ils ont bien plus trait aux représentations et à la perception. Or, rien ne sert de se croire indemne, en les ignorant, d'habitudes et de partis pris ancrés dans l'imaginaire collectif : au contraire, il faut les nommer et les définir pour mieux y échapper. J'en discuterai, en particulier, trois, avant de clore ce chapitre.

Le premier axiome auto-réalisateur concerne la matrice pessimiste d'une grande partie de la tradition historiographique européenne portant sur le Sud de la péninsule italienne et plus en général sur le monde méditerranéen. Celui-ci a été pendant longtemps soumis à une lecture extrême, centrée sur les situations marginales les plus éloignées de « l'Histoire », notamment dans le monde anglo-saxon¹²²⁸. Dès que les hommes de la fin du XVIII^e siècle eurent entrepris de regarder les conditions socioéconomiques du Royaume des Deux-Siciles sans les filtres littéraires arcadiques de la Renaissance (voir § 2.1), ils tentèrent de comprendre par l'histoire la question du point de départ du retard manifeste qu'accusait l'Italie du Sud par rapport à d'autres régions européennes à cette époque. Or, cette recherche a structuré plus de deux siècles d'historiographie antiquisante et

¹²²⁸ HORDEN, PURCELL, *The Corrupting Sea*, p. 466-469. Les auteurs pointent du doigt le parti pris « atemporel », le poncif de sociétés méditerranéennes intemporelles, archaïques, toujours égales à elles-mêmes, contrairement au « Nord » censé être tout aussi « naturellement » et « éternellement » en mouvement et en progrès. Ils demandent significativement, en référence au récit de Carlo Levi "*Cristo si è fermato a Eboli*" : « *If such places as Gagliano have really existed, what would it mean for Mediterranean history ?* », soulignant, ensuite, que le même secteur de Gagliano [Aliano (Potenza) dans la réalité] se trouvait au centre d'interactions très intenses dans d'autres phases historiques.

médiéviste : il est facile de voir poindre, sous les raisonnements savants, une optique irrémédiablement misérabiliste, dont Arnold Toynbee a fourni aux antiquisants le paradigme absolu¹²²⁹. Dès lors, pour bon nombre d'historiens, le *latifondo*, la dégradation du milieu, l'infériorité économique et sociale du Mezzogiorno plongent leurs racines dans les ravages opérés par Hannibal¹²³⁰. David Abulafia, quant à lui, remonte le Moyen Âge jusqu'à l'époque normande pour voir les débuts d'échanges inégaux entre les produits industriels du Nord italien et les matières premières du Sud¹²³¹.

Or, ce projet de recherche n'a pas pu ignorer la portée historiographique d'un tel enjeu pour l'histoire agraire et pour l'histoire tout court d'une région méditerranéenne et du Sud italien. En menant l'enquête sur le passé médiéval, nous avons donc participé à la quête sans fin des origines de la *questione meridionale*. Sur ce plan, il me semble que l'approche analytique propre à une archéologie des paysages imprégnée d'empirisme démonte bon nombre de clichés. Or, l'image de la proverbiale aridité du climat et du sol apulien paraît bien réductrice face à la variété des caractères naturels et des solutions apportées par les hommes au fil du temps. Un quart environ du territoire des Murge et du Salento est constitué de sols inondables, où l'accès à l'eau est très facile ; surtout, la productivité agricole de la région a été valorisée dans plusieurs phases historiques, atteignant des rendements intéressants. Les déprises agricoles ne peuvent donc qu'être la conséquence de dynamiques sociales et politiques, de l'insertion dans tel ou tel circuit commercial ou économie-monde, certainement pas des contraintes dues à une infériorité « naturelle » et « intemporelle ». Sans la preuve du terrain, on serait encore tiraillés entre le cri de désespoir de l'épode horacienne face à « la chaleur accablante à laquelle l'Apulie assoiffée a été assujettie »¹²³² et les propos plus nuancés de Strabon : « *La terre des Iapyges [...] offre contre toute attente un aspect riant ; en effet, bien que le sol y paraisse caillouteux à la surface, une fois travaillé, il révèle une grande profondeur de terre labourable, et malgré qu'elle soit assez pauvre en eau, elle n'en apparaît pas moins riche de prés et d'arbres* »¹²³³.

La dureté des longs étés apuliens a été rendue célèbre par la littérature depuis l'Antiquité, jusqu'à suggérer la pseudo-étymologie érudite d'*Apulia* – *Apluvia*¹²³⁴, terre

¹²²⁹ TOYNBEE, *Hannibal's Legacy*, II, p. 35.

¹²³⁰ Voir ESPOSITO, LEO, *Southern Italy's Archaeology*.

¹²³¹ ABULAFIA, *The two Italies*. Pour une mise en garde contre ces représentations peu étayées sur le plan factuel, voir, dans les mêmes années de la publication de Toynbee, SERENI, *Storia del paesaggio agrario*, p. 213.

¹²³² Horace, *Épodes*, III, vv. 15-16 : « *Nec tantus umquam siderum insedit vapor Siticulosae Apuliae* » (traduction française de l'auteur).

¹²³³ Strabon, *Géographie*, VI 3,5 (C281). Traduction française de l'auteur.

¹²³⁴ Fazio degli Uberti, *Dittamondo*, I. III, ch. 1 [1346-1367] : « *Apuglia è detta, chè'l caldo v'è tale, che la terra vi perde alcuna volta la sua virtù e fruttifica male* ».

sans pluie. D'ailleurs, tant qu'on s'en tenait à ces suggestions littéraires, Guido de Pise avait, en revanche, décrit la province d'Apulie en ces termes : « [...] *La provincia dell'Apulia, che altri, per la straordinaria feracità e abbondanza di beni di ogni tipo, pronunciano "Epulia", quasi fosse un "Epulum" [banchetto], e cioè un pranzo sempre apparecchiato* »¹²³⁵. Toutefois, les données accumulées par la recherche archéologique montrent que les réponses au climat régional sont bien fonction du niveau technique des sociétés successives, des projets économiques en présence et de l'insertion des sociétés régionales dans des systèmes différents.

De toute évidence, le climat globalement chaud et sec ainsi que la morphologie et les sols dominants dans la région au sud de l'Ofanto ont historiquement orienté les choix culturels vers une gamme définie. Le constat qu'une région qui est entièrement soumise à un climat « méditerranéen », autrement dit « de l'olivier », soit aujourd'hui, et de loin, avec la Calabre, la première productrice d'huile d'olive en Italie¹²³⁶ ne saurait donc avoir rien d'étonnant. Également, l'étendue des vignobles paraît aller de soi sur ces terroirs secs, bien drainés et inondés de soleil. Il n'en va pas de même pour l'horticulture et les céréales, qui ont des besoins en eau nettement supérieurs et se concentrent donc dans des aires spécifiques du territoire régional. Or, ce tableau a pu justifier par le passé des visions de l'histoire agraire apulienne biaisées par un fort *a priori* déterministe et fixiste. En revanche, l'étude diachronique fine des paysages agraires régionaux remet vite en cause ces prétendues « intemporalités » : elle montre, en effet, que comme les oscillations climatiques des trois ou quatre derniers millénaires n'ont jamais été de telle ampleur que la culture de l'olivier en soit rendue improductive dans la plus grande partie des Murge et du Salento, le désintérêt qui frappe l'olivier à certaines périodes et la culture intensive dont il fait l'objet à d'autres moments doivent bien traduire des dynamiques socio-économiques et commerciales¹²³⁷.

Les deux autres partis pris à connaître pour les désamorcer tiennent au lien fort qui existe entre médiévisme et politique, notamment pour le haut Moyen Âge et dans le cadre italien. Force est de constater avec Chris Wickham, que partout en Europe le haut Moyen Âge est une période « viscérale ». Ensuite, faut-il ajouter que dans le cas italien, la

¹²³⁵ *Guidonis Geographica*, 67. Cinq siècles plus tard, Leandro Alberti s'inscrivait dans cette même lignée : « [...] *Fu etiandio addimandata Apulia (secondo però alcuni) da "A", che significa in greco, senza, et "pluvia", cioè senza pioggia, imperò che di rado vi piove. In vero pare a me questa assai storta etimologia [...] Chiaramente si vede ella esser sufficientemente bagnata dalla pioggia, producendo tanta abbondanza di grano, orzo, vino, lino, olio, mandorle et altre delicati frutti in tal maniera, che facendo paragone d'essa al resto d'Italia, per avventura potrei dire, che ne produce tante quante essa* » (ALBERTI, *Descrittione di tutta Italia* [1568], p. 16).

¹²³⁶ Données régulièrement publiées par l'ISMEA (Istituto di Servizi per il Mercato Agricolo alimentare) : <http://www.ismea.it/flex/cm/pages/ServeBLOB.php/L/IT/IDPagina/6588>.

¹²³⁷ DI RITA, MAGRI, *Holocene drought*, p. 295, 300-304.

charge idéologique dont a été investi l'héritage gréco-romain a réduit l'effort porté sur les périodes postclassiques, notamment au cours des trois premiers quarts du XX^e siècle.

À l'évidence, en Italie comme ailleurs, la recherche sur le haut Moyen Âge a été fonction de la définition d'un roman national qui prend sa forme définitive dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. À cette époque, les élites qui forgent le programme idéologique du Risorgimento représentent la nation comme l'héritière des libertés communales, des républiques maritimes médiévales et des brillantes principautés de la Renaissance¹²³⁸, qui avaient été effacées par des invasions étrangères dont l'Empire austro-hongrois devait être considéré comme la dernière incarnation. En même temps, cette épopée nationale était campée sur l'arrière-plan du mythe de la Rome impériale dont les nouveaux Italiens seraient bientôt appelés à revendiquer l'héritage exclusif. Dès lors, la nation s'élabore *en dépit* d'un haut Moyen Âge qui est présenté comme une parenthèse pendant laquelle l'*authentique* identité nationale a souffert de dominations exercées par des peuples tour à tour qualifiés de « barbares », de « décadents » ou d' « infidèles »¹²³⁹.

Par ailleurs, toute contribution à l'histoire du haut Moyen Âge italien ne peut échapper au débat, tout aussi constitutif de l'identité nationale italienne, des relations politiques, territoriales et culturelles entre Byzantins et Longobards. Sur ce plan, s'il paraît très peu probable que l'archéologie des paysages puisse caractériser « culturellement » et encore moins « ethniquement » ses objets d'étude, elle peut néanmoins démontrer un certain nombre de représentations historiographiques qui ont pu être proposées par le passé en l'absence de toute donnée positive sur l'habitat, les paysages agraires et les territoires alti-médiévaux.

Le premier de ces mythes est celui de la non-fusion¹²⁴⁰. Désormais, historiens et archéologues sont parfaitement d'accord pour ne plus en tenir compte. Néanmoins, il est utile de se rappeler que cette idée ne venait nullement d'une mauvaise interprétation des données qui étaient autrefois disponibles ou d'un manque de données. En réalité, la tendance à vouloir déceler des clivages linéaires et étanches entre Longobards et Byzantins tient au nationalisme du XIX^e et d'une partie du XX^e siècle. Or, la volonté farouche de déceler des sites proprement longobards, qui a engendré également le mythe du toponyme

¹²³⁸ CAMMAROSANO, *Tradizione*.

¹²³⁹ MASCILLI MIGLIORINI, *Immagini dell'Italia risorgente*. Certes, d'autres courants ont valorisé le rôle de la Papauté, le prestigieux héritage légué par l'Empire médiéval, le rôle joué par les Longobards dans la construction d'une identité nationale ou encore la domination byzantine ou arabo-musulmane. Néanmoins, ils restent marginaux jusqu'au milieu du XX^e siècle. En particulier, il faut rappeler la valorisation de l'expérience longobarde chez Niccolò Machiavelli qui vit dans la conquête franque du Royaume longobard l'occasion perdue d'une unité nationale qui aurait pu être réalisée dans la Péninsule, sur le modèle de la France.

¹²⁴⁰ LA ROCCA, *L'archeologia e i Longobardi*, p. 194 ; *ID.*, *Les Lombards*.

« germanique », a été frustrée par la réalité des choses qui montre une intégration rapide des Longobards, l'installation de leurs élites au cœur des villes. D'ailleurs, encore plus décisive dans la narration historiographique du Risorgimento italien a été le présumé « esclavage » de la population italique (romaine) sous le joug des « *Nefandissimi Langobardi* ». Alimenté par l'Église dès le VI^e siècle, d'abord sur des bases religieuses puis au VIII^e siècle pour justifier à plusieurs reprises le recours aux Francs¹²⁴¹, cet *a priori* négatif sur les Longobards a été constamment repris, par-delà Machiavel et Muratori qui s'y opposèrent, face à l'occupation austro-hongroise d'une partie de l'Italie, pour bâtir une identification entre les Italiens et les Romains¹²⁴².

Ensuite, après plusieurs décennies d'enquêtes menées exclusivement par des chercheurs étrangers, notamment germanophones, l'héritage longobard a été finalement accueilli par les historiens italiens à partir de Gian Piero Bognetti dans les années 1950. Cependant, il a été vite préempté par un Nord qui se cherchait une identité « nordique », bien distincte du Sud que l'on aurait voulu « byzantin » ou « arabe ». Là aussi, les progrès de la recherche ont largement mis en valeur l'empreinte « longobarde » également dans le Sud de la Péninsule mais il est important de pointer du doigt la genèse idéologique de cette tentative de marginalisation. Elle vient, en effet, de la monopolisation de l'héritage longobard de la part de l'Italie « padane », où joue un rôle également l'instrumentalisation de la part d'une idéologie *leghista* - active même dans les universités depuis les années 1990 – tendant à définir un ancrage « nordique » ancestral du Nord de l'Italie dans un Nord européen forcément développé et dominateur¹²⁴³.

En même temps, on a assisté à une hypervalorisation de l'héritage byzantin dans le Sud, qui reste toutefois marginale et qui, surtout, semble avoir desservi l'image du Sud dans l'historiographie nationale. De fait, l'Italie comme le reste de l'Europe occidentale n'a jamais aimé les « Byzantins »¹²⁴⁴. Ce qui dérange chez les Byzantins c'est leur dimension universelle dans laquelle ne pouvait se reconnaître une nation qui cherchait son indépendance ; le préjugé tenace, formé au cours du Moyen Âge par une propagande latine implacable contre les *graeculi* déloyaux, lâches et schismatiques de surcroît, joue aussi un rôle important ; enfin, sans nier l'excellence des vestiges de la civilisation byzantine en Italie, pour certains historiens Byzance appartient à la « *storia medievale non italiana* »¹²⁴⁵.

¹²⁴¹ Même après 774, le pape Adrien I^{er} demande leur protection contre les « *Nefandissimi Beneventani* ». Voir GASPARRI, *Nefandissimi Langobardi* ; LOZZI GALLO, *La Puglia*, p. 47.

¹²⁴² AZZARA, *Il regno dei longobardi*, p. 15.

¹²⁴³ AZZARA, *Il regno dei longobardi*, p. 16-17.

¹²⁴⁴ L'histoire et l'archéologie byzantine n'ont jamais réellement intégré la médiévisque « occidentale ». Voir, entre autres, LEFORT *et al.* (éd.), *Les villages*, introduction ; WICKHAM, *Le società*, p. 31.

¹²⁴⁵ COSENTINO, *Storia dell'Italia bizantina*, p. 11-12. La publication en 1982 de l'ouvrage collectif *I Bizantini in Italia* est encore représentative d'une confusion entre histoire, histoire de l'art et culture littéraire.

Enfin, vus du XIX^e siècle romantique et nationaliste italien, ces Byzantins ne sont ni assez « grecs », ni assez « romains » ni assez « chrétiens » pour servir dans la construction de la « *Terza Italia* ». Au contraire, les ambitions adriatiques, balkaniques et levantines du nouvel État sont dirigées contre deux empires, l'Autriche-Hongrie et les Ottomans, qui rappellent à plusieurs égards certains traits de Byzance.

Entre ces deux héritages non assumés ou pervertis, le roman national italien s'est alors appuyé sur le puissant mythe originaire de l'unité romaine et sur les libertés communales qui surgissent en Italie centro-septentrionale pendant une courte période. De cette « Italie véritable » le Risorgimento constituerait la renaissance voire la résurrection, tandis que les autres constructions politiques sont traitées comme des dominations étrangères qui n'ont pas pénétré le corps vivant de la Nation. Ce raisonnement finit par expliquer et justifier, encore sur un autre plan, l'infériorité structurale du Sud au sein de la nouvelle nation. Le Mezzogiorno est alors « historiquement inférieur » parce qu'il n'a jamais accédé à un degré de liberté comparable à l'Italie du Nord, ni à l'échelle de l'État, constamment dominé par des dynasties étrangères, ni à l'échelle locale, car les libertés communales ont été comprimées et par les institutions seigneuriales et par l'État central.

En définitive, l'histoire du Mezzogiorno est lue comme celle d'un « *Nord mancato* ». À partir du constat du moindre développement socioéconomique du Sud au XIX^e siècle, toute l'histoire moderne, médiévale voire même antique est une recherche étiologique de ce retard. Dès lors, toute différence avec le Nord « vertueux » sert d'explication : pauvreté des sols, subordination aux marchés étrangers, poids d'une monarchie qui écrase les libertés communales. Or, il est aisé d'indiquer des pays très développés de nos jours qui ont « pourtant » une longue tradition de centralisation monarchique ou bien des sols ou des climats ingrats. Cette narration, qui a trop duré, devrait aujourd'hui être remise et, de fait, le développement de l'archéologie médiévale ainsi que de nouveaux virages méthodologiques dans toutes les disciplines historiques l'ont rendue inactuelle, même si elle perdure dans les représentations collectives, nourries d'histoire autant que de fiction, de politique et de propagande¹²⁴⁶.

¹²⁴⁶ L'expression « *Nord mancato* » est de Mario Del Treppo, cité dans SENATORE, *Il regno di Napoli*, p. 48-51.

Conclusions et perspectives

Caminante no hay camino, se hace camino al andar
Antonio Machado

Les axes directeurs de ce projet de recherche qui ont été progressivement définis se situent à la croisée de l'observation empirique d'objets réels disséminés dans les paysages agraires de la Pouille méridionale et d'interrogations historiques portant sur l'occupation du sol et sur l'organisation de l'espace, entre l'Antiquité tardive et le bas Moyen Âge, tant sous l'angle de la culture matérielle que sous celui des identités culturelles et politiques.

À l'origine, bien avant d'arrêter un sujet et de débiter ces recherches doctorales, j'avais été interpellé par la diffusion des aménagements linéaires et ponctuels en pierre sèche dans la région, qu'attestent à la fois l'observation directe et les sources écrites antiques, médiévales et modernes. Ces structures du paysage historique régional apparaissaient encore en 2005 très faiblement exploitées dans le cadre des enquêtes archéologiques. Par conséquent, ma première impulsion a consisté à en vérifier le potentiel heuristique, dans l'espoir de fournir une base inédite à l'étude du haut Moyen Âge, période pour laquelle les vestiges d'habitat et les productions manufacturées restaient très insuffisamment connus.

Au cœur du projet se trouve l'enquête diachronique sur les transformations des paysages agraires menée à l'intérieur d'un transect de 401 km² (**doc. 2**), situé au sud de la cité d'Oria, entre Tarente et Brindisi, siège d'un évêché et des représentants successifs du pouvoir tout au long du Moyen Âge. Au carrefour des multiples sources sollicitées – contextes sédimentaires, formes géométriques et plastiques du paysage, dépôts de fouilles, littérature archéologique, documents d'archives –, une base de données multi-période a été constituée. Celle-ci a été articulée en trois séries d'indices portant sur : a) les ressources et les productions ; b) les connexions et les divisions qui maillent l'espace ; c) l'habitat. Le pari initial consistant à faire une archéologie des champs, des marges et des limites agraires – en parallèle à l'étude classique des indices d'occupation, voire en leur absence – a débouché sur des résultats dépassant toute attente. Notamment, les fouilles menées sur le

paretone de Sava puis, par élargissement raisonné et progressif à partir de celui-ci, sur la masse parcellaire qu'il dirige et sur les masses parcellaires limitrophes, ont montré que ces grands murs en pierre sèche, si nombreux dans la région, disposent d'un important potentiel archéologique, en tant que contextes sédimentaires et marqueurs territoriaux.

Dans ce cadre diachronique, les paysages médiévaux émergent avec leurs caractères propres, par restructuration de la matrice des paysages antiques, si bien que la « lacune alti-médiévale » nous est apparue un peu moins profonde. Puis, l'empreinte des sociétés médiévales reste en partie lisible dans les paysages et les sociétés modernes. En conjugant les apports de l'archéologie, de la géographie et de la géomatique, il a été possible de définir des modèles de territorialisation, période par période. L'analyse des données – favorisée par la comparaison qu'il est aujourd'hui possible d'établir entre les matériaux issus de ces enquêtes et le référentiel chronotypologique constitué au sein des équipes universitaires de Bari et Lecce – montre la marque de plusieurs campagnes d'organisation de l'espace agricole et d'occupation du sol, qui s'étalent tout au long du Moyen Âge.

Au sud d'Oria, l'émergence d'un bassin vivrier centré sur l'habitat messapien de Manduria se profile dès le milieu du I^{er} millénaire av. n.è. Si le poids relatif de ce centre varie au fil du temps, il reste sans exception le pôle le plus important du secteur. En témoignent aussi bien la dimension matérielle de ses remparts, de ses nécropoles et des vestiges d'habitat que sa place dans le réseau routier et donc dans les masses parcellaires qui l'entourent et qui paraissent, sans exception et à toute époque, en organiser le bassin vivrier.

L'interaction homme-milieu exprime, dès cette époque, une nette préférence pour l'implantation des habitats sur les sols calcarénitiques et pour la mise en culture de ces mêmes sols et des terres argilo-calcaires. En revanche, les secteurs établis sur calcaires compacts sont rejetés à la marge des terroirs et font l'objet d'une mise en valeur très variable. Cette unité géomorphologique constitue, le plus souvent, une marge protégeant les terroirs assis sur les argiles et les calcaires tendres : pendant ces phases, elle est livrée à la végétation spontanée, acquérant au fil du temps une dimension liminaire et territorialisante. En revanche, dans les périodes de plus forte emprise agricole, ces secteurs ont été colonisés et destinés soit à des cultures parfaitement adaptées, tel l'olivier, soit à des cultures exigeantes moyennant des campagnes d'épierrement, voire des travaux d'irrigation, comme on l'a constaté au nord de Manduria à l'époque hellénistique et à l'ouest de Sava à partir du Moyen Âge central. D'ailleurs, c'est dans ces mêmes secteurs

que l'on recense la quasi-totalité des *paretoni* et des *specchie*, qui ont été bâtis à partir de la pierraille dispersée sur ces sols squelettiques, avant d'être constamment amplifiés par le produit des campagnes d'épierrement successives.

Face à cette constante influence du potentiel des sols sur la localisation des occupations et les choix cultureux, plusieurs réseaux d'habitat et des systèmes agraires fort différents, par leurs destinations culturelles et les régimes fonciers, se succèdent jusqu'à nos jours, insérant ce petit monde agraire dans des réseaux économiques et des équilibres ou des conflits politiques changeants.

Au plus près du terrain, l'analyse de l'organisation planimétrique de cet espace, mise en regard avec les indices stratigraphiques, caractérise le secteur à l'ouest de Sava comme un espace de transition entre le bassin de Tarente et celui d'Oria-Manduria, à l'époque gréco-messapienne, avec des voies directrices orientées d'ouest en est, sur lesquelles se disposent la plus grande partie des habitats. Puis, ce bassin vivrier devient tributaire d'une économie-monde, dont Tarente et Brindisi, puis Otrante, constituent les relais actifs, le reste de la Pouille méridionale étant périphérique et orientée vers la céréaliculture extensive et l'élevage. De fait, seuls comptent les grands ports commerciaux et militaires aptes à assurer le contrôle et les liaisons avec l'Afrique et l'Orient, tandis qu'au sud de la voie Appienne le blé et les produits de l'élevage dominent la production agraire, avec certes des oscillations fines sur le plan diachronique et des différences entre le Salento septentrional et méridional. Au cours de l'Antiquité tardive, la géographie diocésaine reste ancrée à cette vision romaine et méditerranéenne de la Pouille méridionale : Tarente et Brindisi sont ainsi les premiers sièges épiscopaux attestés à cette époque.

Puis, dans le courant du VIII^e siècle, au plus tard, Oria émerge comme un pôle urbain de premier rang. L'évolution du réseau viaire et la distribution des habitats évoque, en effet, le rôle directeur de cette cité, qui devient maintenant siège épiscopal. Située sur un tracé ouest-est Tarente-Otrante qui prend de l'importance à la fin de l'Antiquité, Oria draine efficacement les ressources du bassin vivrier mandurien, comme le montre l'activation ou l'amplification des flux nord-sud, vers Madonna di Pasano et le littoral de Torre dell'Ovo ainsi que vers *Mandurinum* et le littoral de S. Pietro in Bevagna (**doc. 127**).

En même temps, Oria commande la plaine de Brindisi, ce dont la translation de la chaire épiscopale est le signal le plus éloquent. Bien que la présence d'un évêque à Oria ne soit attestée de façon incontestable avant 885, la multiplication des indices de dynamisme économique permet aisément, me semble-t-il, de « tirer » la migration du siège épiscopal du côté du VIII^e, voire de la fin du VII^e siècle. Enfin, la cité concurrence efficacement

l'influence de Tarente sur son versant occidental. De fait, on peut postuler une fonction de délimitation du territoire d'Oria pour l'imposante limite en pierre sèche dont les sondages ont documenté l'érection, dans un secteur marginal et boisé, situé à l'ouest de Sava, dans une fourchette comprise entre 670 et 880. Si nous ne sommes pas certains de l'existence et de la localisation de telles limites pour cette époque, force est de constater que le *paretone* coïncide parfaitement avec les confins diocésains et citadins tels qu'ils sont connus plus tard, tandis qu'ils ne correspondent à aucune autre division territoriale connue au haut Moyen Âge.

Dans cette phase, la production au sein du territoire oritain, tout comme dans la plupart de la Pouille longobarde, semble destinée à l'autoconsommation, avec de très faibles débouchés extérieurs, comme l'atteste principalement l'absence quasi complète de classes céramiques standardisées. Dans ce cadre, l'emprise forestière que l'on observe autour du *paretone* de Sava semble cohérente avec l'image d'une moindre pression productive, qui entraîne la réduction de l'espace agricole aux meilleurs sols. Cependant, il ne faut pas interpréter cette situation négativement car, dans une économie autarcique, le besoin de consacrer de très amples étendues aux céréales disparaît, tandis que la ressource sylvicole locale peut être valorisée pour les besoins de la construction, du chauffage et pour le gibier, les fruits et les autres essences utiles qui y prospèrent.

À cette époque, la cité est la principale bénéficiaire de l'annexion au duché longobard de Bénévent, lequel s'étend depuis 674/685 avec certitude jusqu'à Brindisi, Oria et Tarente, voire, mais sans doute avec une emprise moins assurée, jusqu'à Lecce et Nardò, tandis qu'Otrante et Gallipoli restent sous la maîtrise de l'empire constantinopolitain. C'est donc l'insertion dans l'espace longobard, dans lequel le tropisme continental et apennin prévaut largement sur la dimension maritime, qui rend Brindisi inintéressante, tandis qu'Oria se situe en position de contrôle de la route – entre-temps devenue stratégique – reliant Tarente à Otrante, le nouveau centre du pouvoir byzantin, qui profite également du déclin de Brindisi.

Par ailleurs, l'étendue diachronique de l'enquête fait ressortir une récurrence intéressante. En effet, dans le cadre de la Pouille préromaine, Oria commandait déjà un réseau structuré comprenant Manduria et le site abandonné de "Li Castelli", qui faisaient efficacement barrage à l'expansion de la colonie grecque de Tarente vers l'est. Dès cette époque, le secteur du *paretone* de Sava se configurait – un grand nombre d'indices l'attestent – comme le front le plus avancé d'une bande frontalière où se diluaient les influences et l'emprise spatiale des Tarentins et des Messapiens. Au premier Moyen Âge, après avoir subi une marginalisation imposée par les exigences méditerranéennes de Rome, Oria retrouve ce rôle « naturel » de centre coordonnateur du Salento septentrional.

Au IX^e siècle se dessine un dense réseau d'habitats ruraux, dont les prémisses se trouvent sans doute dans les deux siècles précédents et qui constituera l'outil de mise en valeur des campagnes jusqu'à la fin du Moyen Âge. De même, c'est à cet horizon – coïncidant avec la reconquête byzantine de la région – que remonte une destination croissante de l'espace agricole à l'oléiculture, sans pour autant effacer une polyculture qui doit assurer tous les besoins locaux. Même l'espace environnant le *paretone* de Sava est défriché à cette époque et accueille de vastes oliveraies, comme l'attestent les données anthracologiques datées par 14C. Si la reconquête byzantine assure une circulation nouvelle de productions agroalimentaires et donc de contenants en céramique à travers le canal d'Otrante, elle n'aboutit pas à l'absorption de la région dans une économie-monde constantinopolitaine.

Les données archéologiques ainsi que les textes, dont le nombre croît à partir du XI^e siècle, suggèrent un processus d'emprise agricole renforcée jusqu'au milieu du XIV^e siècle. Le nombre et la dimension des habitats ruraux observent une tendance à la hausse assez spectaculaire, sans pour autant bouleverser le réseau constitué au Moyen Âge central. Ce réseau semble traduire encore une utilisation des ressources principalement dirigée vers la satisfaction des besoins locaux et sans doute encadrée dans un régime où la petite propriété est importante. Le quadrillage plus intensif du territoire de la part d'une administration et d'une féodalité fortement contrôlée par le pouvoir central ne semble pas empiéter sur un territoire qui reste très maillé, sans spécialisations productives notables.

En même temps, on assiste à la multiplication des indices (habitats, masses parcellaires) qui attestent un renforcement des flux empruntant les directrices Tarente-Casalnuovo-Lecce, tandis que l'axe nord-sud Oria-Manduria est déclassé, tout comme la route Tarente-Oria-Otrante. En effet, après la conquête normande, Tarente et Brindisi – dont les ports jouissent d'une topographie et d'une situation incomparables – redeviennent les principaux pôles d'une région asservie aux ambitions orientales et africaines des différentes dynasties qui se succèdent sur le trône sicilien. Bientôt, Lecce viendra les rejoindre, complétant ainsi le maillage des relais du pouvoir central dans la région. Le bassin mandurien se place maintenant sur un axe Tarente-Lecce qui reste encore de nos jours son lien essentiel avec l'armature urbaine régionale et les centres du pouvoir, d'abord Naples puis Rome. En revanche, Otrante, dont le port est trop petit et exposé, et Oria, dont la position dans l'arrière-pays ne présente pas d'intérêt stratégique autre que continental, sont réduites à l'état de centres de deuxième rang. Une certaine inertie produite par le prestige ancien des deux cités leur permettra, certes, de retarder ce déclassement hiérarchique mais celui-ci sera néanmoins réel et inexorable à long terme, notamment avec l'émergence, vers la fin du Moyen Âge, de Lecce, à mi-chemin entre les deux cités.

En revanche, à partir du milieu du XIV^e siècle, l'abandon massif des habitats ruraux, la naissance ou l'éclosion de villes nouvelles, telle Francavilla, près d'Oria, traduisent une « rationalisation » de la production, dirigée maintenant vers des marchés extérieurs, dont la grande transhumance des Abruzzes au Tavoliere di Foggia constitue la forme la plus impressionnante. Ainsi, à l'est de Tarente, nous assistons à l'insertion progressive de ce secteur dans une nouvelle économie-monde, aragonaise puis espagnole, qui provoque de nouveaux choix culturels et dessine une concentration extrême de la propriété foncière, tandis que la population rurale est rassemblée à l'intérieur d'agrovilles méditerranéennes paradigmatiques. Les analyses archéobotaniques et les datations 14C aussi bien que la stratigraphie du *paretone* attestent clairement qu'au seuil de l'époque moderne, ces anciennes marges agraires font l'objet d'importantes campagnes d'épierrement, dont le produit est accumulé sur le mur, et d'une forte emprise agricole.

La consolidation des données de terrain n'est pas encore suffisamment étayée pour permettre un aller-retour efficace entre l'échelle locale des données archéologiques et planimétriques et l'échelle régionale de la hiérarchie urbaine, de la territorialisation et de l'insertion de la Pouille méridionale dans les dynamiques géopolitiques méditerranéennes. Néanmoins, la démarche pratiquée tout au long de ce projet de recherche m'a convaincu de la possibilité et de l'intérêt d'oser d'ores et déjà un tel dialogue.

En dépit des failles existantes entre les différents secteurs de la région étudiée, j'ai tenté de mettre en regard les modèles locaux constitués dans le secteur « Oria sud » avec d'autres enquêtes qui ont été menées dans les Murge et dans le Salento. De plus, depuis quelques années, les collaborations et les colloques se multiplient, ouvrant de nouvelles perspectives transadriatiques dans l'étude du haut Moyen Âge. Ainsi, des productions céramiques de mieux en mieux définies sont attestées de part et d'autre du canal d'Otrante, montrant un dynamisme économique qui était insoupçonné il y a encore une dizaine d'années, à partir du IX^e siècle. D'ailleurs, les fouilles récentes menées par la Surintendance archéologique à Oria montrent la marque d'un tel dynamisme bien loin dans les terres du Salento septentrional. Au sud de la cité, l'émergence d'un réseau d'habitat plus dense et mieux irrigué par des productions locales ou même d'importation ainsi que par la circulation de la monnaie byzantine ne dit pas autre chose.

Certes, le VII^e et le VIII^e siècle restent encore mal connus mais il faut admettre qu'en deux décennies nous avons sensiblement réduit la surface et la profondeur de la lacune alti-médiévale. D'abord, tout comme l'a indiqué à plusieurs reprises Paul Arthur sur la base des multiples enquêtes qu'il a dirigées au sud de Lecce, mon enquête au sud d'Oria

laisse supposer la gestation dès le VIII^e siècle du réseau d'habitat qui émerge clairement aux IX^e-X^e siècles. Il est vrai que dans cette phase les données les plus intéressantes et disertes proviennent du site de S. Pietro a Crepacore, où la présence d'un groupe d'hommes entraînés pour la guerre, de probable ethnie germanique, a été constatée. Tout comme à "Loc. Pagliarone", au nord d'Otrante, donc, l'originalité de cette phase semble tenir à une certaine « militarisation » du territoire, qu'il ne faudrait toutefois pas considérer comme la seule dynamique et marque de cette époque. Il est assez probable, en revanche, que le peuplement et l'exploitation des ressources continuent, bien que leurs formes soient pour l'heure peu reconnaissables ou peu significatives. En attestent la présence considérable de monnaie byzantine dans le territoire de Manduria jusqu'au milieu du VIII^e siècle tout comme les vestiges architecturaux datant de ce même horizon qui sont encore dispersés en remploi dans la cité d'Oria, ainsi que les indices d'occupation repérés jusque-là dans le secteur prospecté autour de Manduria.

Dans ce même cadre, il n'est pas à exclure, par ailleurs, que le *paretone* de Sava ait pu revêtir dès la fin du VII^e siècle, une fonction territorialisante dans la perception que les habitants et surtout les pouvoirs en place se faisaient de cet espace au sud-ouest d'Oria. Or, si l'on accepte de s'aventurer sur ce terrain, il faut indiquer les possibles centres et les limites de ces supposés cadres territoriaux du haut Moyen Âge. C'est là qu'une « archéologie du pouvoir » ose dire son nom : un aménagement linéaire comme le *paretone* de Sava pourrait alors matérialiser ces « *finis orietani* » qu'une documentation écrite rare, mais non inexistante, mentionne sans décrire ni localiser à partir de 803, étant entendu qu'il ne peut avoir de fonction politique ni militaire, puisqu'aussi bien Oria que Tarente appartiennent au duché de Bénévent pendant les deux siècles environ au cours desquels le *paretone* est susceptible d'avoir été érigé.

Enfin, les données analysées au cours de cette recherche dessinent – plutôt en creux que par leur évidence explicite, en réalité – un espace sud-adriatique situé à la marge des trois mondes médiévaux, latin, byzantin et arabe. Dans ce contexte de longue durée, la conquête longobarde rattache la plupart de la région, à l'exception notable de l'arrière-pays d'Otrante et de Gallipoli, aux évolutions politiques et culturelles de l'Italie romano-longobarde, garantissant en même temps sa fidélité ininterrompue à l'église de Rome. Parallèlement, la monnaie byzantine continue de circuler, certes dans des proportions très réduites, dans le Salento septentrional et les influences byzantines se font sentir dans le décor pictural d'un édifice comme S. Pietro a Crepacore, vraisemblablement occupé par des Longobards et situé à une distance modeste d'Oria. Plus tard, la mainmise arabo-musulmane sur Tarente et Bari ne laisse, en revanche, pas de marque significative sur les cultures et les paysages régionaux. C'est d'une situation de frontière inédite qu'il s'agit, où, pendant deux siècles, l'emprise des deux pouvoirs se manifeste également par le

contrôle de cités fortifiées et de *castra* qui forment les pivots d'un système mouvant et souple, dont la construction d'un espace diocésain autour d'Oria est l'un des reflets.

Après la reconquête byzantine et jusqu'à la conquête normande, la région réintègre l'espace byzantin sur le plan politique et économique mais son identité culturelle ne change pas sensiblement, notamment sur le plan religieux. À l'évidence, la « *Longobardia minor* » des sources byzantines se caractérise comme un pays longobard et latinophone, dont les évêques obéissent à Rome, à l'exception de l'extrême sud, où Byzance réussit l'implantation de populations hellénophones en nombre significatif entre Gallipoli et Otrante. Certes, cela n'exclut pas la présence de minorités hellénophones significatives, entre autres, à Bari, à Tarente et à Oria.

En tout état de cause, cette frontière alti-médiévale, loin d'être figée de façon linéaire et permanente, est un espace-force, sur lequel différents pouvoirs exercent leur influence, plutôt qu'un espace-forme, dans lequel prendraient place platement les événements et les aménagements. À la fondamentale composante autochtone (disons « romaine »), dans laquelle se sont fondus, comme partout en Italie, les conquérants longobards, viennent se superposer les influences culturelles byzantines et celles d'Europe occidentale. Ces dernières sont véhiculées par les échanges commerciaux et par les pèlerinages, dont le sanctuaire de Monte S. Angelo *in Monte Gargano* constitue un pôle célèbre dans l'Europe entière.

Après la conquête normande, si la région retrouve une unité politique au sein d'un ensemble territorial sud-italien inédit, elle demeure néanmoins soumise à plusieurs influences qui lui attribuent encore une dimension frontalière. En effet, les modèles artistiques venant de Byzance s'imposent et essaient partout au moins jusqu'au XIII^e siècle, de même que le rite et le clergé italo-grecs coexistent, parfois péniblement, avec l'obédience romaine dominante jusqu'à la fin du Moyen Âge. Ainsi, l'Europe latine percevait longtemps une image de la région quelque peu exotique, en ce qu'elle paraît perméable et pétrie de culture grecque jusqu'à la fin du Moyen Âge. En même temps, la conquête normande et les croisades amènent dans la région un riche imaginaire originaire du nord-ouest de l'Europe, qui a été traduit et immortalisé dans une iconographie dont les cathédrales romanes, en dépit des transformations postérieures, continuent de témoigner la nouveauté et la richesse encore de nos jours.

Progressivement, les pouvoirs politiques successifs imposeront l'homogénéité d'abord juridique (le droit « longobard ») puis religieuse, sans épargner, dans ce domaine, ni les juifs ni les musulmans. Ainsi, au début des temps modernes, les sociétés apuliennes apparaîtront bien plus homogènes que celles du haut Moyen Âge, d'autant plus que la

conquête ottomane de Constantinople et l'occupation d'Otrante par une armée turque en 1480-1481 – qui secoue l'Europe entière – dicteront la transformation de la région en véritable frontière politique et militaire. Au XVI^e siècle, les côtes apuliennes sont alors hérissées de tours de guet tandis que l'arrière-pays est quadrillé par un réseau de tours, *masserie* fortifiées, châteaux et *terrae muratae* qui assurent une fonction de glacis infranchissable face au danger ottoman.

Dès lors, à travers trois sortes de prismes – spatial, territorial, socioculturel – l'enquête a pu éclairer d'un jour nouveau la circulation des hommes, des biens et des informations, les limites et les hiérarchies économiques dans l'espace apulien à partir du premier Moyen Âge. La Pouille reste clairement un espace périphérique, un entre-deux dans lequel viennent s'estomper des dynamiques spatiales et culturelles qui ont leur épice centre ailleurs. Ces évolutions, si elles sont connues sur le plan chronologique depuis longtemps, prennent désormais du sens et de la chair, si j'ose dire, grâce aux données archéologiques qui permettent de voir de quelle manière les ressources vivrières et le potentiel stratégique de la région ont été mis à contribution par les différents pouvoirs qui y ont exercé leur emprise dans le cadre de dispositifs stratégiques tour à tour différents.

Alors que le vide documentaire n'autorisait jusqu'à il y a vingt ans que des modélisations lourdement influencées par des partis pris idéologiques, les enquêtes récentes éclairent des sociétés qui ont produit et perçu ces configurations spatiales, y subissant un processus inédit et encore peu connu de stratification culturelle. De plus, le fait de partir « d'en bas », autrement dit des structures du paysage, loin d'être seulement un désavantage, permet de dessiner en quelque sorte les véritables territoires du Salento médiéval, par-delà les découpages administratifs. Les territoires dont il a été ici question sont donc des espaces appropriés et socialisés par leurs habitants et non des projections, voire des projets formés par des pouvoirs plus ou moins éloignés.

Finalement, sur le creuset du terrain, j'espère avoir pu démontrer que les paysages agraires médiévaux apuliens sont analysables tels ces « ensembles » que jadis Max Derruau proposa d'appeler « systèmes agraires »¹²⁴⁷. Je souhaite alors défendre une notion de paysage comme point de passage obligé de toute analyse spatiale, environnementale et territoriale, entre le naturel et le social¹²⁴⁸. Dans une telle conception, l'observation du parcellaire agricole et du réseau d'habitat et l'analyse tendant à comprendre leurs

¹²⁴⁷ DERRUAU, *Précis de géographie humaine*, p. 177.

¹²⁴⁸ BERTRAND, BERTRAND, *La mémoire des terroirs* ; VAN DER LEEUW (éd.), *L'homme et la dégradation*, Introduction.

transformations passées renvoient tout à la fois à l'environnement, à la structure agraire, au système territorial et politique et aux mentalités.

Concrètement, nous avons souligné le potentiel heuristique des macrostructures linéaires en pierre sèche. Celles-ci apparaissent, en effet, comme les marqueurs – datables et caractérisables – d'unités de paysage marginal qui occupent un tiers des paysages régionaux. Or, ces frontières agraires sont susceptibles de cristalliser, dans des économies massivement agraires, les frontières administratives et territoriales. Par conséquent, l'analyse archéologique et planimétrique des *paretoni*, des *limitoni* et des *specchie* apuliens en fait autant de marqueurs et de révélateurs de plusieurs composantes du système territorial. Ainsi, même en l'absence de données positives portant sur le réseau d'habitat, ces macrostructures permettent d'inaugurer la reconstitution d'un espace organisé à partir de ses marges, limites ou frontières. En définitive, je vois dans l'étude sérielle de ces aménagements un moyen irremplaçable pour faire l'histoire de l'emprise du pouvoir sur la terre : pouvoirs locaux, tout d'abord, autrement dit celui qu'exercent les élites villageoises, seigneuriales et citadines ; pouvoir central et ses relais périphériques, ensuite, autrement dit celui qu'exercent l'évêque, les ordres religieux, les gastalds longobards, les fonctionnaires byzantins, les comtes et autres barons au bas Moyen Âge.

Dès lors, l'archéologie des paysages agraires se configure comme un lieu de rencontre privilégiée entre l'histoire de l'occupation du sol et une anthropologie historique (institutions, droits, mentalités) des sociétés agraires (contrats agraires, contraintes seigneuriales, partages successoraux, structures familiales, etc.)¹²⁴⁹. En effet, ces réalités matérielles relèvent également de la perception culturelle de l'espace propre aux hommes qui l'occupent, ce qui en fait les révélateurs d'un certain monde symbolique et idéologique, soit les représentations d'un espace perçu et vécu, utiles à l'esquisse d'un profil anthropologique et culturel des régions concernées, voire des identités et des représentations spatiales, parfois concurrentes, qu'ils matérialisent jusqu'à en faire des « lieux », les véritables espaces vécus des hommes¹²⁵⁰.

Cette approche archéologique de l'histoire des espaces et des sociétés par l'étude des paysages historiques s'est nourrie également d'une archéologie de la perception qui assied la certitude que les sociétés protohistoriques, antiques et médiévales méditerranéennes ont aménagé sciemment leur environnement, se le représentant conceptuellement comme un tout à organiser et maîtriser. Quant aux débats sur la

¹²⁴⁹ TOUBERT, *Histoire de l'occupation du sol*.

¹²⁵⁰ TUAN, *Topophilia* ; *ID.*, *Space and Place* ; BAILLY, SCARIATI, *L'humanisme*, p. 216 ; DI MÉO, *Que voulons-nous*.

présumée « naissance », « invention » ou encore « découverte » du paysage¹²⁵¹, il me semble qu'on parle à tort de « naissance » ou d' « invention » du paysage, là où il y a changement d'échelle, transition, évolution si l'on veut, ce que traduit effectivement l'art figuratif¹²⁵². Je souscris, surtout, à une notion de paysage comme « forme du territoire »¹²⁵³.

Par ailleurs, une telle enquête doit se prononcer sur la question de l'organisation et du changement : est-ce que les systèmes spatiaux s'auto-organisent ou bien c'est l'homme qui est l'acteur et le décideur essentiel ? Il s'agit d'un débat central en sciences humaines, dont l'un des aspects est la question de la « contrainte » et du « déterminisme ». Or l'écologie du paysage tend à voir les formes et les organisations comme étant en perpétuelle élaboration, indépendamment de toute volonté humaine. Les résultats de mes enquêtes me poussent, en revanche, plutôt du côté de l'archéologie agraire et du concept d'agrosystème : à partir d'un seuil technologique que les sociétés apuliennes ont franchi au cours de la Protohistoire, en effet, l'ouverture du milieu, les réseaux qui structurent les campagnes et les transformations du paysage relèvent tout autant de la « nature » que de l'homme. Par conséquent, c'est le « paysage » qui domine, en tant que construction hybride socio-naturelle¹²⁵⁴, dominée par « une libre association de formes, matérielles, symboliques et imaginaires (certaines planifiées, d'autres pas du tout) »¹²⁵⁵.

En dernier ressort, ces historiens qu'on appelle archéologues¹²⁵⁶ se caractérisent comme les praticiens et les spécialistes de l'enquête spatiale par une approche géographique de l'histoire : « [...] une société, qu'est-ce d'autre que le rapport, plus ou moins direct, entre un groupe humain (un agrégat social) et un lieu spécifique (une unité spatiale) ? »¹²⁵⁷. Là est le cœur de notre métier, tandis que l'objet d'étude reste celui de tous les historiens : les sociétés du passé.

¹²⁵¹ Je renvoie à BERTRAND, *Le paysage* ; CHOUQUER, *L'étude des paysages* ; BERQUE, *Écoumène*, p. 259-270 ; DESCOLA, *Les formes du paysage*, cours du 07 mars 2012 ; LUGINBÜHL, *La mise en scène du monde*.

¹²⁵² Voir LUGINBÜHL, *La mise en scène du monde*, p. 12-21 ; 33-40 ; 49-94). L'auteur réfute point par point l'approche « culturaliste » et la « naissance du paysage » dans la peinture de la Renaissance, y opposant une approche géographique qui remonte à Élisée Reclus.

¹²⁵³ TOSCO, *Il paesaggio come storia*, p. 3-4, 7-9.

¹²⁵⁴ Voir, pour un élargissement du débat philosophique et anthropologique qui dépasse mais suppose et détermine fortement le champ de l'historien, LATOUR, *Nous n'avons jamais été modernes*, p. 7-10.

¹²⁵⁵ CHOUQUER, *Nature, environnement et paysages*, p. 13-15. Voir aussi ALDRED, FAIRCLOUGH, *Historic Landscape Characterisation* ; TURNER, *Paysages et relations*.

¹²⁵⁶ GARDIN, *Le calcul et la raison*, p. 18.

¹²⁵⁷ BARON, BOISSELLIER, *Sociétés médiévales et approches géographiques*, p. 165.

Bibliographie

- ABULAFIA David, *The two Italies. Economic Relations between the Norman Kingdom of Sicily and the Northern Communes*, Cambridge University Press, Cambridge, 1977.
- ACCOGLI Rita, BELMONTE Genuario, BERNARDINI Marco, DE GIORGI Anna Rita, ROMANO Maria, *Ambienti e itinerari naturalistici della provincia di Lecce*, Lega per l' Ambiente, Cooperativa Hydra, Conte Editore, Lecce, 1993.
- ADAM Jean-Pierre, *La construction romaine : matériaux et techniques*, Éditions Picard, Paris, 1984.
- AHRWEILER Hélène, La frontière et les frontières de Byzance en Orient, Mihai BERZA, Eugen STANESCU (éd.), *Actes du XIV^e Congrès International d'Etudes byzantines (1971)*, t. 1, Bucarest, 1974, p. 209-230.
- AIRÒ Anna, « Cum omnibus eorum cautelis, libris et scripturis ». Privilegi di dedizione, scritture di conti, rendicontazioni e reti informative nella dissoluzione del Principato di Taranto (23 giugno 1464 – 20 febbraio 1465). I. LAZZARINI (a cura di), *Scritture e potere. Pratiche documentarie e forme di governo nell'Italia tardomedievale (XIV-XV secolo)*. Tiré de *Reti Medievali, Rivista*, IX – 2008/1, Firenze University Press.
<http://www.retimedievali.it>
- AIRÒ ANNA, Università, baroni, chiese. Documenti sulle comunità rurali del tarantino orientale tra Quattrocento e primo Cinquecento. F. DELLE DONNE, G. PESIRI (a cura di), *Le scritture della storia. Pagine offerte dalla Scuola nazionale di studi medievali a Massimo Miglio*, Rome, 2012, p. 273-312.
- ALAGGIO Rosanna, *Brindisi medievale. Natura, Santi e Sovrani in una città di frontiera*, Editoriale Scientifica, Università Suor Orsola Benincasa, Naples, 2009.
- ALAGGIO Rosanna, *Le pergamene dell'Università di Taranto: 1312-1652*, Congedo Editore, Galatina 2004.
- ALBERTI Leandro, *Descrittione di tutta Italia – Descrittione di tutta Italia di f. Leandro Alberti bolognese aggiuntavi la descrittione di tutte l'isole - Terra d'Otranto, Terra di Bari, Puglia piana, Isole del mare Adriatico* [1568], a cura di Eleonora Carriero, Edizioni digitali del CISVA, 2010.
- ALCOCK Susan E., CHERRY John F. (ed.), *Side by Side Survey. Comparative Regional Studies in the Mediterranean World*, Oxbow Book, Oxford, 2004, p. 1-12.
- ALDRED Oscar, FAIRCLOUGH Graham, *Historic Landscape Characterisation: Taking Stock of the Method, The National HLC Method Review 2002, carried out for English Heritage by Somerset County Council*, English Heritage & Somerset County Council, 2003.
- ALESSIO Arcangelo, Avetrana (Taranto), S. Francesco, *Taras. Rivista di Archeologia*, VIII, 1988, 1-2, p. 109-110.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria. F. D'ANDRIA (a cura di), *Archeologia dei Messapi, Catalogo della mostra (Lecce, Museo Provinciale "Sigismondo Castromediano", 7 ottobre 1990-7 gennaio 1991)*, Edipuglia, Bari, 1991, p. 307-321.
- ALESSIO Arcangelo, Li Castelli. F. D'ANDRIA (a cura di), *Archeologia dei Messapi, Catalogo della mostra (Lecce, Museo Provinciale "Sigismondo Castromediano", 7 ottobre 1990-7 gennaio 1991)*, Edipuglia, Bari, 1991, p. 323-330.

- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), Terragna, *Notiziario delle Attività di Tutela*, X, 2, 1990, Tarente, 1994, p. 391-393, tav. CXCVI.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), Area della chiesa di S. Pietro Mandurino, *Notiziario delle Attività di Tutela*, X, 2, 1990, p. 442-3, Tarente, 1994.
- ALESSIO Arcangelo, Li Castelli. G. NENCI, C. VALLET (a cura di), *Bibliografia Topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche*, IX, Pise-Rome, 1991, p. 19-23.
- ALESSIO Arcangelo, Dalla fondazione di Taranto all'età di Augusto. B. FEDELE, A. ALESSIO, O. DEL MONACO (a cura di), *Archeologia, civiltà e culture nell'area ionico-tarantina. Origini e sviluppo dell'artigianato ceramico*, Banca Popolare Jonica, Grottaglie, 1992, p. 175-351.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), Fonte Pliniano – Scegnu, *Notiziario delle Attività di Tutela*, XIV, 1994, 1, Tarente, 1994, p. 123-125.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), Masseria delle Monache, *Notiziario delle Attività di Tutela*, XIV, 1, 1994, Tarente, 1994, p. 126.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), Masseria Strazzati, *Notiziario delle Attività di Tutela*, XIV, 1, 1994, Tarente, 1994, p. 127.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), V. Matteo del Prete, *Notiziario delle Attività di Tutela*, XV, 1, 1995, Tarente, 1995, p. 83-84.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), V. Ausonia, *Notiziario delle Attività di Tutela*, XVI, 1996, 1, Tarente, 1996, p. 75-76.
- ALESSIO Arcangelo, Il territorio ad oriente di Taranto, tra la chora greca e la Messapia settentrionale. F. D'ANDRIA, K. MANNINO (a cura di), *Ricerche sulla casa in Magna Grecia e in Sicilia, Atti del colloquio* (Lecce 1992), Galatina, 1996, p. 379-402.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), Scuola materna "F. Bianchetti" – Vie Bianchetti, Sant'Antonio, Sant'Eligio e via per Lecce – Cappuccini, *Notiziario delle Attività di Tutela*, XVII, 1997, 1, Tarente, 1997, p. 75-78.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), Acquasantara, F. 203 III SE I.G.M, *Taras. Rivista di Archeologia*, XIX, 1, 1999, Scorpione Editore, Tarente, 1999, p. 81.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto) Ospedale "Giannuzzi", *Taras. Rivista di Archeologia*, XX, 2000, Scorpione Editore, Tarente, 2000, p. 79-82.
- ALESSIO Arcangelo, La ricerca archeologica nel sito. Gli interventi della Soprintendenza della Puglia. L. LEPORE (a cura di), *Il sito antico de Li Castelli presso Manduria (Taranto). Gli scavi, i risultati, le prospettive, Atti del Seminario di studi, Firenze, 15-16 maggio 1997*, Manduria, Barbieri, 2000, p. 80-83.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), Acquasantara, F. 203 III SE I.G.M, *Taras. Rivista di Archeologia*, XXI, 1, Scorpione Editore, Tarente, 2001, p. 111.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), S. Maria di Bagnolo, F. 203 III SE I.G.M, *Taras. Rivista di Archeologia*, XXI, 1, Scorpione Editore, Tarente, 2001, p. 111-113.
- ALESSIO Arcangelo, L'area a sud-est di Taranto, estratto da *Taranto e il Mediterraneo, Atti del XLI convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto, 12-16 ottobre 2001)*. Vol. 3 : *Nuovi documenti dai territori tarantini (dalla Tavola Rotonda di Taranto, 7 giugno 2001)*, Istituto per la storia e l'archeologia della Magna Grecia, Tarente, 2001, p. 87-113.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), *Taras. Rivista di Archeologia*, XXII, 1-2, Scorpione Editore, Tarente, 2002, p. 85-91.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), *Taras. Rivista di Archeologia*, XXIII, 2002-2003, 1-2, Scorpione Editore, Tarente, 2003, p. 156-161.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), Li Castelli, *Taras. Rivista di Archeologia*, XXIII, 2002-2003, 1-2, Scorpione Editore, Tarente, 2003, p. 161-162.
- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), Masseria Piacentini, *Taras. Rivista di Archeologia*, XXIII, 2000-2002, 1-2, Scorpione Editore, Tarente, 2003, p. 247.

- ALESSIO Arcangelo, Manduria (Taranto), Masseria Piacentini, *Taras. Rivista di Archeologia*, XXIII, 2002-2003, 1-2, Scorpione Editore, Tarente, 2005, p. 163-164.
- ALESSIO Arcangelo, GIANNOTTA M. Teresa, QUARTA Giovanni, Tombe dipinte di Manduria. Dati archeologici e analisi petrografiche, *Taras. Rivista di Archeologia*, XXI, 1, Scorpione Editore, Tarente, 2001, p. 61-78.
- ALESSIO Arcangelo, GUZZO Pier Giovanni, Santuari e fattorie ad est di Taranto. Elementi archeologici per un modello di interpretazione. G. BARTOLONI, G. COLONNA, C. GROTTANELLI, A. VIVANTE (a cura di), *Scienze dell'Antichità. Storia, Archeologia, Antropologia*, 3-4 (1989-1990). *Anathema : regime delle offerte e vita dei santuari nel Mediterraneo antico, Atti del Convegno Internazionale (Roma 1989)*, Rome, 1991, p. 363-396.
- ALESSIO Arcangelo, SIVILLI Sandra, CITRO Daniela, Segni dell'antico paesaggio messapico nel territorio di Taranto, *Dire in Puglia – Rivista della Direzione generale per i Beni Culturali e Paesaggistici della Puglia e degli istituti del MiBAC operanti nella regione*, Viterbo, Beta Gamma Editore, sous presse.
- ALESSIO Arcangelo, TIBERI Ida, Avetrana (Taranto), Masseria della Marina, *Taras* XXIII, 2002-2003, 1-2, p. 164-167.
- ALESSIO Arcangelo, ZACCARIA Claudio, Manduria (Taranto), S. Pietro in Bevagna, *Taras. Rivista di Archeologia*, XVI, 1996, 1, Scorpione Editore, Tarente, p. 131-133.
- ALFONZETTI Maria, FISTETTO Michelino, *I Protocolli dei notai di Casalnuovo nel Cinquecento*, Barbieri Editore, Manduria, 2003.
- AMBROSI Angelo, DEGANO Enrico, ZACCARIA Carlo A. (a cura di), *Architettura in pietra a secco. Atti del I Seminario Internazionale (Noci-Alberobello 1987)*, Grafischena, Fasano, 1990.
- AMBROSI Angelo, L'architettura in pietra a secco: costruzione, progetto, tipologie (con riferimento alla Puglia). A. AMBROSI, E. DEGANO, C. ZACCARIA (a cura di), *Architettura in pietra a secco. Atti del I Seminario Internazionale (Noci-Alberobello 1987)*, Fasano, 1990, p. 17- 84.
- ANATI Emmanuel, Les premiers arts sur la Terre. Y. COPPENS, P. PICQ (dir.), *Aux origines de l'humanité. Vol. I, De l'apparition de la vie à l'homme moderne*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 2001, p. 510-559.
- ANDEL Tjeerd H. van, ZANGGER Eberhard, DEMITRACK Anne, Land use and soil erosion in prehistoric and historical Greece. *Journal of Field Archaeology*, 17, 1990, p. 379-396.
- ANDENNA Giancarlo, Fiscalità e sviluppo socio-economico nell' « Universitas » di Lecce dall'età angioina all'inizio del dominio aragonese. B. VETERE (a cura di), *Storia di Lecce. Dai Bizantini agli Aragonesi*, Bari, 1993, p. 197-250.
- ANDERSON David E., GOUDIE Andrew S., PARKER Adrian G., *Global Environments through the Quaternary. Exploring Environmental Change*, Oxford University Press, Oxford, 2007.
- ANDREOLLI Bruno, MONTANARI Massimo, *L'azienda curtense in Italia: proprietà della terra e lavoro contadino nei secoli VIII-XI*, Editrice CLUEB, Bologna, 1983.
- ANDREOLLI Bruno, "Ubi feuda ibi demania". Regole, aspirazioni e strategie delle comunità rurali tra alto e basso medioevo. P. GALETTI (a cura di), *Paesaggi, comunità, villaggi medievali. Atti del Convegno internazionale di studio, Bologna (14-16 gennaio 2010)*, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2012, p. 395-403.
- ANNOSCIA Mario, Sava, Monte Magalastro – Resti preistorici e fortificazione classica (F. 203, III SO, Sava). G UGGERI, *Notiziario Topografico Pugliese I. Contributi per la carta archeologica e per il censimento dei beni culturali. Ricerche e Studi – Quaderni del Museo archeologico di Brindisi n. XI – 1978*, Brindisi, 1978, p. 151-152.
- ANNOSCIA Mario, *Sava. Schede di bibliografia ed immagini per una storia del territorio e della comunità*, Lecce, 1993.
- ANNOSCIA Mario, BENTIVOGLIO Antonio, *S. Maria di Bagnolo in diocesi di Oria. Le vestigia dell'abbazia*, Edizioni del Grifo, Lecce, 2000.

- APRILE Marcello, COLUCCIA Rosario, FANCIULLO Franco, GUALDO Riccardo, La Puglia. M. CORTELAZZO, N. DE BLASI, C. MARCATO (a cura di), *I Dialetti italiani. Storia, struttura, uso*, Turin, UTET, 2002, p. 679-756.
- APROSIO Maria, *Brindisi. Il territorio della città dalla romanizzazione alla formazione dei paesaggi medievali*, Tesi di dottorato di ricerca sotto la direzione di Daniele Manacorda, coord. Riccardo Francovich, Università degli Studi di Siena, Dipartimento di Archeologia e Storia delle Arti, Dottorato di Ricerca in Archeologia Medievale, XV ciclo, Sienna, 2004.
- APROSIO Maria, *Archeologia dei paesaggi a Brindisi. Dalla romanizzazione al Medioevo*, Edipuglia, Bari, 2008.
- ARNALDI Girolamo. Le ripartizioni territoriali dell'Italia da Paolo Diacono a Dante, *Geographia Antiqua. Rivista di geografia storica del mondo antico e di storia della geografia*, VII, 1998, "L'idea di Italia. Geografia e storia", Leo S. Olschki, Florence, 1998, p. 35-41.
- ARNÒ Carlo, *Antichità Mandurine. Catalogo descrittivo e illustrativo della mia collezione di oggetti di scavo a cui fa seguito quello delle monete antiche greche e romane*, Lecce, 1920.
- ARSLAN Ermanno, Longobardi e Carolingi in Italia meridionale. R. CANTILENA, T. GIOVE (a cura di), *Museo archeologico nazionale di Napoli: la collezione numismatica. Per una storia monetaria del mezzogiorno*, Soprintendenza Archeologica di Napoli e Caserta, Electa, Naples, p. 109-112.
- ARTHUR Paul, Amphorae for bulk transport. F. D'ANDRIA, D. WHITEHOUSE (ed.), *Excavations at Otranto. Volume II: The Finds*, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Lecce, Congedo Editore, Galatina, 1992, p. 197-217.
- ARTHUR Paul, Un casale medioevale tra Bisanzio e l'Occidente: Quattro Macine, Giuggianello (Lecce). S. PATITUCCI UGGERI (a cura di), *Atti della Prima Conferenza Italiana di Archeologia Medievale : Scavi medievali in Italia 1994-1995 (Cassino 1995)*, Rome, 1998, p. 167-174.
- ARTHUR Paul, Islam and the Terra d'Otranto : some archaeological evidence. *Classical and Medieval, Papers from the EAA Third Annual Meeting at Ravenna, 1997*, vol. II, Ravenna, 1998, p. 166-171.
- ARTHUR Paul, Eastern Mediterranean amphorae between 500 and 700: a view from Italy. L. SAGUÌ (a cura di), *Ceramica in Italia: VI-VII secolo (Firenze, 1998)*, Florence, 1998, p. 157-183.
- ARTHUR Paul (a cura di), *Da Apigliano a Martano. Tre anni di archeologia medievale (1997 – 1999)*, Congedo Editore, Galatina, 1999.
- ARTHUR Paul, Grubenhäuser nella Puglia bizantina. A proposito di recenti scavi a Supersano (LE). *Archeologia Medievale*, XXVI, Florence, 1999, p. 171-177.
- ARTHUR Paul, La città in Italia meridionale in età tardoantica: riflessioni intorno alle evidenze materiali. *Atti del XXXVIII Convegno Internazionale di Studi sulla Magna Grecia : L'Italia meridionale nell'età tardo-antica (Taranto 1998)*, Naples, 2000, p. 167-200.
- ARTHUR Paul, Le prime invetriate monocrome in Terra d'Otranto. S. PATITUCCI UGGERI (a cura di), *La ceramica invetriata tardo-medievale dell'Italia centro-meridionale, Quaderni di Archeologia Medievale III*, Florence, 2000, p. 159-166.
- ARTHUR Paul, Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo. Approcci all'archeologia del Salento in età bizantina. S. GELICHI (a cura di), *Atti del I Congresso Nazionale di Archeologia Medievale (Pisa 1997)*, Florence, 2001, p. 194-199.
- ARTHUR Paul, Saraceni, schiavi e il Salento. R. FIORILLO, P. PEDUTO (a cura di), *Atti del III Congresso Nazionale S.A.M.I. (Società degli Archeologi Medievisti Italiani)*, Salerne, 2-5 ottobre 2003, Edizioni All'Insegna del Giglio, Florence, 2003, p. 443-445.
- ARTHUR Paul, La formazione del villaggio altomedievale (VI-X sec.): la questione in Terra d'Otranto. G.P. BROGIOLO, R. FRANCOVICH, M. VALENTI (a cura di), "Scavi fortunati" e invisibilità archeologica dell'Altomedioevo. *La formazione del villaggio altomedievale (VI-X sec.)*, Parco Archeologico e Tecnologico di Poggio Imperiale – Poggibonsi (Siena), Cassero (9-10 dicembre 2004), 2004.
<http://archeologiamedievale.unisi.it/insegnamento/mediacenter/scavi-fortunati>

- ARTHUR Paul, Ceramica in Terra d’Otranto tra VIII e XI secolo. S. PATITUCCI UGGERI (a cura di), *La ceramica altomedievale in Italia. Quaderni di Archeologia Medievale, VI, Atti del V Congresso di Archeologia Medievale*, Rome, CNR, 26-27 settembre 2001, Rome, p. 313-326.
- ARTHUR Paul, From Vicus to Village: Italian Landscapes, AD 400-1000. N. CHRISTIE (ed.), *Landscapes of Change. Rural evolutions in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Ashgate Publishing, Aldershot, 2004, p. 103-133.
- ARTHUR Paul, Economic expansion in Byzantine Apulia. A. JACOB, J.-M. Martin, G. NOYÉ (éd.), *Histoire et culture dans l’Italie byzantine. Acquis et nouvelles recherches*, Collection de l’École française de Rome – 363, École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 2006, p. 389-405.
- ARTHUR Paul, L’archeologia del villaggio medievale in Puglia. M. MILANESE (a cura di), *Vita e morte dei villaggi rurali tra Medioevo ed Età Moderna. Dallo scavo della villa dei Geriti ad una pianificazione della tutela e della conoscenza dei villaggi abbandonati della Sardegna, Quaderni dei villaggi abbandonati della Sardegna (QUAVAS), 2*, Florence, 2006, p. 97-121.
- ARTHUR Paul (a cura di), *Il complesso tardoantico e altomedievale dei SS. Cosma e Damiano, detto “le Centoporte”, Giurdignano (LE). Scavi 1993-1996*, Congedo Editore, Galatina, 2009.
- ARTHUR Paul, Verso un modellamento del paesaggio rurale dopo il Mille nella Puglia meridionale, *Archeologia Medievale*, XXXVII, 2010, Florence, 2010, p. 215-228.
- ARTHUR Paul, Per una carta archeologica della Puglia altomedievale: questioni di formulazione ed interpretazione. *Bizantini, Longobardi e Arabi in Puglia nell’Alto Medioevo, 20° Congresso internazionale di studio sull’alto medioevo*, Fondazione Centro Italiano di Studi sull’Alto Medioevo (CISAM) (Savellettri di Fasano – Brindisi, 3-6 novembre 2011), Spolète, 2012, p. 59-85.
- ARTHUR Paul, Villages, Communities, Landscapes in the Byzantine and Medieval Salento. P. GALETTI (a cura di), *Paesaggi, comunità, villaggi medievali. Atti del Convegno internazionale di studio, Bologna (14-16 gennaio 2010)*, Fondazione Centro Italiano di Studi sull’Alto Medioevo, Spolète, 2012, p. 535-563.
- ARTHUR Paul, From Italy to the Aegean and back – notes on the archaeology of Byzantine maritime trade. S. GELICHI, R. HODGES (ed.), *From one sea to another. Trading places in the european and mediterranean Early Middle Ages. Proceedings of the International Conference, Comacchio, 27th-29th march 2009. Da un mare all’altro. Luoghi di scambio nell’Alto Medioevo europeo e mediterraneo*. Atti del Seminario Internazionale, Comacchio, 27-29 marzo 2009, Seminari internazionali del Centro interuniversitario per la storia e l’archeologia dell’Alto Medioevo, 3, Brepols, Turnhout, 2012, p. 337-351.
- ARTHUR Paul, Apigliano tra passato e futuro. P. ARTHUR, M. LEO IMPERIALE, M. TINELLI (a cura di), *Apigliano. Un villaggio bizantino e medioevale in Terra d’Otranto. I reperti*, Congedo Editore, Galatina, 2015, p. 9-14.
- ARTHUR Paul, ALBARELLA Umberto, BRUNO Brunella, KING Sarah, “Masseria Quattro Macine”. A Deserted Medieval Village and its Territory in southern Apulia: an Interim Report on Field Survey, Excavation and Document Analysis. *Papers of the British School at Rome*, LXIV, British School at Rome, Londres, 1996, p. 181-237.
- ARTHUR Paul, BRUNO Brunella (a cura di), *Apigliano. Un villaggio bizantino e medioevale in Terra d’Otranto. L’ambiente, il villaggio, la popolazione*, Congedo Editore, Galatina, 2009.
- ARTHUR Paul, BRUNO Brunella, *Muro Leccese. Alla scoperta di una terra medievale*, Congedo Editore, Galatina, 2007.
- ARTHUR Paul, CAGGIA Maria Piera, CIONGOLI Gian Paolo, MELISSANO Valeria, PATTERSON Helen, ROBERTS Paul, Fornaci altomedievali ad Otranto. Nota preliminare, *Archeologia Medievale*, XIX, Florence, 1992, p. 91-112.
- ARTHUR Paul, DE MITRI Carlo, LAPADULA Erminia, Nuovi appunti sulla circolazione della ceramica nella Puglia meridionale tra tarda antichità ed alto medioevo. S. GELICHI, C. NEGRELLI (a cura di), *La circolazione delle ceramiche nell’Adriatico tra tarda antichità ed alto medioevo*, Mantoue, 2007, p. 331-351.

- ARTHUR Paul, FIORENTINO Girolamo, GRASSO Anna M., Roads to recovery: an investigation of early medieval agrarian strategies in Byzantine Italy in and around the eight century. *Antiquity*, 86, 2012, p. 1-12.
- ARTHUR Paul, FIORENTINO Girolamo, LEO IMPERIALE Marco, L'insediamento in Loc. Scorpo (Supersano, LE) nel VII-VIII secolo. La scoperta di un villaggio medievale, *Archeologia Medievale*, XXXV (2008), Florence, 2008, p. 365-380.
- ARTHUR Paul, GRAVILI Giuseppe, Approcci all'analisi degli insediamenti e loro confini territoriali nel Medioevo. *IV Congresso Nazionale di Archeologia Medievale*, Florence, 2006, p. 31-36.
- ARTHUR Paul, LEO IMPERIALE Marco, Le ceramiche di età bizantina (fine VII-XI secolo). P. ARTHUR, M. LEO IMPERIALE, M. TINELLI (a cura di), *Apigliano. Un villaggio bizantino e medioevale in Terra d'Otranto. I reperti*, Congedo Editore, Galatina, 2015, p. 35-46.
- ARTHUR Paul, MELISSANO Valeria (a cura di), *Supersano. Un paesaggio antico del basso Salento*, Congedo Editore, Galatina, 2004.
- ARTHUR Paul, Il territorio di Supersano in età bizantina. P. ARTHUR, V. MELISSANO (a cura di), *Supersano. Un paesaggio antico del basso Salento*, Congedo Editore, Galatina, 2004, p. 53-65.
- ARTHUR Paul, PATTERSON Helen, Ceramics and early medieval central and southern Italy: a "potted history". R. FRANCOVICH, Gh. NOYÉ (a cura di), *La storia dell'alto medioevo italiano (VI-X secolo) alla luce dell'archeologia*, Convegno Internazionale, Siena, 2-6 dicembre 1992, Florence, p. 409-441.
- ARTHUR Paul, PATTERSON Helen, Local pottery in southern Puglia in the sixth and seventh centuries. L. SAGUÌ (a cura di), *Ceramica in Italia: 6.-7. secolo. Atti del convegno in onore di John W. Hayes*, Rome, 11-13 mai 1995, vol. 1-2, All'Insegna del Giglio, Florence, 1998, p. 511-530.
- ARU Angelo, BALDACCINI Paolo, MANCINI Fiorenzo, *Studi dei suoli dell'agro brindisino e delle loro attitudini all'irrigazione*, Rapport inédit, Cassa per il Mezzogiorno, Rome, 1982.
- ARU Angelo, BALDACCINI Paolo, MANCINI Fiorenzo, *Studio pedologico. I suoli irrigabili del Salento*, Rapport inédit, Cassa per il Mezzogiorno, Rome, 1981.
- ASCHAN-LEYGONIE Christina, Vers une analyse de la résilience des systèmes spatiaux. *Espace géographique*, tome 29 n°1, 2000. p. 64-77.
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/spgeo_0046-2497_2000_num_29_1_1968
- ASTON Michael, *Interpreting the Landscape. Landscape Archaeology in Local Studies*, Londres, 1985.
- ASTON Michael, ROWLEY Trevor, *Landscape Archaeology: an Introduction to Fieldwork Techniques on post-Roman Landscapes*, David & Charles, Newton Abbot, 1974.
- Atlante I – Atlante delle forme ceramiche*, supplemento dell'*Enciclopedia dell'Arte Antica, Classica ed Orientale*, vol. I. *Ceramica fine romana nel bacino del Mediterraneo (medio e tardo impero)*, Rome 1981.
- Atlante II – Atlante delle forme ceramiche*, supplemento dell'*Enciclopedia dell'Arte Antica, Classica ed Orientale*, vol. II. *Ceramica fine romana nel bacino del Mediterraneo (tardo ellenismo e primo impero)*, Rome 1985.
- ATTANASIO Gregorio, GENNARI Luciano, MORRONE Nicola, MOSCOGIURI Franco, Ipogeo di Contrada "Poverella", *Quaderni Archeo*, 4-5, Manduria, 2000, p. 225-242.
- ATTEMA Peter, VAN LEUSEN Marc, ALESSANDRI Luca, ANASTASIA Carmela, Land systems, insediamenti e strategie di sussistenza nella protostoria della regione pontina. *Strategie di insediamento fra Lazio e Campania in età preistorica e protostorica*, *Atti della XL Riunione Scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria*, Florence, 2007, p. 657-670.
- AURIEMMA Rita, MASTRONUZZI Giuseppe, SANSÒ Paolo, I siti archeologici costieri dell'Adriatico e le variazioni del livello del mare. *L'Archeologo Subacqueo*, IX, 2, 2003, p. 8-10.
- AURIEMMA Rita, MASTRONUZZI Giuseppe, SANSÒ Paolo, Middle to Late Holocene relative sea-level changes recorded on the coast of Apulia (Italy) / Variations relatives du niveau marin pendant l'Holocène moyen et supérieur le long des côtes méridionales des Pouilles (Italie), *Géomorphologie : relief, processus, environnement*, janvier-mars, vol. 10, n°1, 2004, p. 19-33.

- AURIEMMA Rita, *Salentum a salo, Porti, approdi, merci e scambi lungo la costa adriatica del Salento*, Lavello, 2004.
- AVRIL, François, GABORIT, Jean-René, *L'Itinerarium Bernardi monachi et les pèlerinages d'Italie du sud pendant le Haut Moyen Âge, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École française de Rome*, tome 79, Paris, 1967, p. 269-298.
- AZZARA Claudio, *Il regno dei longobardi in Italia e i longobardi nella storia d'Italia*. L. SINISI (a cura di), *Presenze longobarde in Italia meridionale. Il caso della Puglia*, Longo Editore, Ravenna, 2007, p. 11-18.
- AZZARA Claudio, SERGI Giuseppe, *Invasione o migrazione? : i Longobardi in Italia*, Nino Aragno Editore, Turin, 2006.
- BAILLY Antoine, SCARIATI Renato, *L'humanisme en géographie*. A. BAILLY *et al.*, *Les concepts de la géographie humaine*, Armand Colin, Paris, 1998, p. 213-222.
- BAILLY-MAÎTRE Marie-Christine, POISSON Jean-Michel (dir.), *Mines et pouvoir au Moyen Âge*, Actes de la table ronde de Lyon, 15 mai 2002, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 2007.
- BALARD Michel, *Voyageurs italiens à Byzance (VI^e-XI^e siècles)*. A. DIERKENS, J.-M. SANSTERRE (éd.), *Voyages et voyageurs à Byzance et en Occident du VI^e au XI^e siècle, Actes du colloque international organisé par la Section d'Histoire de l'Université Libre de Bruxelles, en collaboration avec le Département des Sciences Historiques de l'Université de Liège (5-7 mai 1994)*, Librairie Droz, Genève, p. 255-272.
- BALARD Michel, DUCCELLIER Alain (dir.), *Migrations et diasporas méditerranéennes (X^e-XVI^e siècles)*, *Actes du Colloque de Conques (octobre 1999)*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2002.
- BALDACCI Osvaldo, *La Puglia*, *Le Regioni d'Italia*, vol. XIV, UTET, Turin, [1962] 1972.
- BALÉE William (ed.), *Advances in Historical Ecology*, Columbia University Press, New York, Chichester – West Sussex, 1998.
- BALÉE William, *Historical Ecology: Premises and Postulates*. W. BALÉE (ed.), *Advances in Historical Ecology*, Columbia University Press, New York, Chichester – West Sussex, 1998, p. 13-29.
- BARIONOVI Luigi, *La formazione del catasto onciario. Il Mezzogiorno settecentesco attraverso i catasti onciari. Aspetti e problemi della catastazione borbonica*, Centro Studi Antonio Genovesi, Naples, 1983, p. 117-134.
- BARKER Graeme, *L'archeologia del paesaggio italiano: nuovi orientamenti e recenti esperienze*. *Archeologia Medievale*, XIII, Florence, 1986, p. 7-29.
- BARON Nacima, BOISSELLIER Stéphane, *Sociétés médiévales et approches géographiques : un dialogue de sourds ?* G. BÜHRER-THIERRY (coord.), *Être historien du Moyen Âge au XXI^e siècle, 38^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public (France)*, Cergy-Pontoise etc., 31 mai-3 juin 2007, Publications de la Sorbonne, Paris, 2008, p. 163-177.
- BARONE Ettore, DI MARCO Luigi, *Morfologia e ciclo di sviluppo*. P. FIORINO (a cura di), *Olea. Trattato di olivicoltura*, Il Sole 24 Ore Ed. agricole, Milan, p. 12-35.
- BARRETT John C., *Contextual archaeology*. *Antiquity*, 61, 1987, p. 468-473.
- BARTHELEMY Dominique, *La mutation féodale a-t-elle eu lieu (note critique)*. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 47^e année, n. 3, 1992, p. 767-777.
- BARTHES Roland, *Rhétorique de l'image*, *Communications*, 4, Paris, 1964, p. 40-51.
- BATTISTA Carmen, PALMENTOLA Giovanni, PENNETTA Luigi, *Bibliografia geologica del Salento*, *Quaderni di Ricerche del Centro Studi Geotecnici e d'Ingegneria*, 10, 1986, Lecce, 1986.
- BAUD Pascal, BOURGEAT Serge, BRAS Catherine, *Dictionnaire de géographie*, Hatier, Paris, 2003.
- BAUDRY Jacques, BUREL Françoise, *Écologie du paysage. Concepts, méthodes et applications*, Tech et Doc, Paris, 1999.
- BAVOUX Jean-Jacques (dir.), *Introduction à l'analyse spatiale*, Armand Colin, Paris, 1998.

- BAZZANA André (éd.), *Castrum 3 – Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du Colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Madrid 1985)*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 1988.
- BAZZANA André (éd.), *Castrum 5 – Archéologie des espaces agraires méditerranéens au Moyen Âge*, Actes du Colloque de Murcie (1992), Madrid – Rome – Murcie, 1999.
- BAZZANA André, GUICHARD Pierre, SÉNAC Philippe, La frontière dans l'Espagne médiévale. J.-M. POISSON (éd.), *Castrum 4, Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Erice-Trapani 1988)*, Collection de la Casa de Velázquez – 38, Collection de l'École française de Rome – 105, Rome-Madrid, 1992, p. 35-59.
- BEDON Robert, *Les carrières et les carriers de la Gaule romaine*, Éditions Picard, Paris, 1984.
- BELL Mark, *The Archaeology of the Dykes*, Amberley Publishing, Amberley, 2012.
- BELOTTI Bruno, *Les paysages antiques du Salento. Vaste et son territoire*, t. I-II, Thèse d'histoire pour le doctorat de nouveau régime, sous la direction de Georges Fabre, Université de Pau et des pays de l'Adour, Pau, 1996.
- BELOTTI Bruno, Un exemple de prospection systématique au sol : histoire de la ville de Vaste et de son territoire (prov. de Lecce). F. D'ANDRIA (a cura di), *Metodologie di catalogazione dei Beni Archeologici, BACT I.1*, Lecce-Bari, 1997, p. 135-166.
- BENDER Barbara, HAMILTON Sue, TILLEY Christopher, *Stone Worlds. Narrative and Reflexivity in Landscape Archaeology*, Left Coast Press, Walnut Creek, CA, 2007.
- BERESFORD Maurice W., HURST John G., *Deserted Medieval Villages*, Brunswick Road, Gloucester, 1971.
- BERESFORD Maurice W., *The Lost Villages of England*, Lutterworth Press, Londres.
- BERGER Jean-François (dir.), *Des climats et des hommes*, La Découverte, Paris, 2012.
- BERGER Jean-François, BROCHIER Jacques-L., JUNG Cécile, ODIOT Thierry, Données paléogéographiques et données archéologiques dans le cadre de l'opération de sauvetage archéologique du TGV-Méditerranée. J. BURNOUF, J.-P. BRAVARD, G. CHOUQUER (éd.), *La dynamique des paysages protohistoriques, antiques, médiévaux et modernes, XVIIe Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes*, Éditions APDCA, Sophia Antipolis, 1997, p. 155-183.
- BERGER Jean-François, JUNG Cécile, Fonction, évolution et “ taphonomie ” des parcellaires en moyenne Vallée du Rhône. Un exemple d'approche intégrée en archéomorphologie et en géoarchéologie. G. CHOUQUER (dir.), *Les formes du paysage, Tome 2. Archéologie des parcellaires*, ARCHEA, Archéologie aujourd'hui, Éditions Errance, Paris, 1996, p. 95-112.
- BERGER Jean-François, JUNG Cécile, Developing a methodological approach to the evolution of field systems in the middle Rhône valley. Ph. LEVEAU, F. TREMENT, K. WALSH, G. BARKER (ed.), *Environmental Reconstruction in Mediterranean Landscape Archaeology*, Series « The Archaeology of Mediterranean Landscapes », n. 2, Oxbow Books, Oxford, 1999, p. 155-168.
- BERGER Michel, JACOB André, Des peintures préiconoclastes en Terre d'Otrante. Les fresques de l'église S. Pietro à Crepacore et leur dédicace, *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Âge*, 119-1, 2007, Paris-Rome, p. 25-42.
- BERGER Michel, Les fresques du chevet de la chapelle Saint-Nicolas de Celsorizzo (an. 1283) : une image de la vision théophanique et l'illustration de la divine liturgie. E. CUOZZO, V. DÉROCHE, A. PETERS-CUSTOT, V. PRIGENT (éd.), *Puer Apuliae. Mélanges offertes à Jean-Marie Martin*, 2 volumes, Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Paris, 2008, vol. I, p. 39-50.
- BERQUE Augustin, *Médiance de milieux en paysages* [Éditions Reclus 1990], Éditions Belin, Paris, 2000.
- BERQUE Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Éditions Belin, Paris, [2000] 2010.

- BERTALANFFY Ludwig von, *General System Theory: Foundations, Development, Applications*, George Braziller, New York, 1968.
- BERTAUX Émile, *L'art dans l'Italie méridionale. De la fin de l'Empire Romain à la Conquête de Charles d'Anjou*, tomes 1-2, École française de Rome, Éditions E. De Boccard, Paris, réimpression de la première édition [1903], 1968.
- BERTELLI Gioia (a cura di), *Puglia preromanica. Dal V secolo agli inizi dell'XI*, Edipuglia, Jaca Book, Bari, 2004.
- BERTELLI Gioia, L'altomedioevo in Puglia: testimonianze architettoniche e pittoriche. L. SINISI (a cura di), *Presenze longobarde in Italia meridionale. Il caso della Puglia*, Longo Editore, Ravenna, 2007, p. 61-89.
- BERTELLI Gioia, La cultura artistica in Puglia centro-settentrionale tra IV e VIII secolo: modelli occidentali, orientali, autoctoni. *Bizantini, Longobardi e Arabi in Puglia nell'Alto Medioevo, 20° Congresso internazionale di studio sull'alto medioevo*, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo (CISAM) (Savelletri di Fasano – Brindisi, 3-6 novembre 2011), Spolète, 2012, p. 631-665.
- BERTRAND Claude, BERTRAND Georges, La mémoire des terroirs, préface. J. GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire. À la croisée des sciences de l'homme et de la nature*, Paris, 1991, p. 11-17.
- BERTRAND Georges, Pour une histoire écologique de la France rurale. G. DUBY, A. WALLON (dir.), *Histoire de la France rurale. 1. Des origines à 1340*, Éditions du Seuil, Paris, 1975, p. 34-111.
- BERTRAND Georges, Le paysage entre la nature et la société. *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 49 (2), p. 239-258.
- BERTRAND Georges, *En passant par le paysage... parmi lieux et milieux, environnements et territoires*, Géodoc. – Documents de Recherches de l'Institut Daniel-Faucher, Département Géographie – Aménagement, Université de Toulouse-Le Mirail, n° 56 – 2009.
- BESSAC Jean-Claude, La prospection archéologique des carrières de pierre de taille : approche méthodologique. *Aquitania*, 4, 1986, p. 151-171.
- BESSE Jean-Marc, *Le goût du monde : exercices de paysage*, Édition Actes Sud, ENSP, Arles, 2009.
- BETHEMONT Jacques, *Géographie de la Méditerranée*, Armand Colin, Paris, 2001.
- BEVILACQUA Piero, *Breve storia dell'Italia meridionale*, Donzelli Editore, Rome, [1993] 2005.
- BIANCOFIORE Francesco, L'Età del Bronzo nella Puglia centro-settentrionale. D. ADAMESTEANU *et al.*, *La Puglia dal Paleolitico al Tardoromano*, Electa, Milan, p. 150-178.
- BIANQUIS Thierry, Les frontières de la Syrie au XI^e siècle. J.-M. POISSON (éd.), *Castrum 4, Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Erice-Trapani 1988)*, Collection de la Casa de Velázquez – 38, Collection de l'École française de Rome – 105, Rome-Madrid, 1992, p. 135-150.
- BINTLIFF John, Time, Structure and Agency: The Annales, Emergent Complexity, and Archaeology. J. BINTLIFF (ed.), *A Companion to Archaeology*, Blackwell Publishing, Oxford, 2004, p. 174-194.
- BINTLIFF John, SBONIAS Kostas (ed.), *Reconstructing Past Population Trends in Mediterranean Europe (3000 BC – AD 1800)*, Series “The Archaeology of Mediterranean Landscapes”, n. 1, Oxbow Books, Oxford, 1999.
- BISSANTI Andrea A., Il paesaggio pugliese delle pietre a secco. A. AMBROSI, E. DEGANO, C. ZACCARIA (a cura di), *Architettura in pietra a secco. Atti del I Seminario Internazionale (Noci-Alberobello 1987)*, Fasano, 1990, p. 115-130.
- BLOCH Marc, *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*, Paris [Cahier des Annales, 3, 1949], Paris, 1993.
- BLOCH Marc, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française* [1^{ère} édition : Oslo, 1931], Armand Colin, Paris, 1999.
- BLOK Anton, South Italian agro-towns. *Comparative Studies in Society & History*, 11, 1969, p. 121-35.

- BLOUET Vincent, FAYE Christelle, *Pagny-sur-Moselle (Meurthe-et-Moselle), Sauvetage programmé 1986*, Rapport à la sous-direction de l'archéologie, Metz, 1986.
- BOERSMA Johannes, Oria e Valesio: ricerca archeologica olandese nel Salento. *Salento Porta d'Italia, Atti del Convegno Internazionale (Lecce 27-30 novembre 1986)*, Congedo Editore, Galatina, 1989, p. 193-200.
- BOIS Guy, *La mutation de l'an mil*, Fayard, Paris, 1989.
- BOISSINOT Philippe, BROCHIER Jacques.-Élie, Pour une archéologie du champ. G. CHOUQUER (dir.), *Les formes du paysage*, 3 tomes. Tome 3 : *L'analyse des systèmes spatiaux*, Éditions Errance, Paris, 1997, p. 35-56.
- BOISSINOT Philippe, À la trace des paysages agraires. L'archéologie des façons culturelles en France, *Études rurales* [En ligne], 153-154, 2000, p. 23-28.
www.etudesrurales.revues.org/2
- BOMPAIRE Marc, DUMAS Françoise, *Numismatique médiévale. Monnaies et documents d'origine française*, L'Atelier du Médiéviste – 7, Brepols, Turnhout, 2000.
- BONIFAY Michel, *Études sur la céramique romaine d'Afrique*, BAR international Series 1301, Oxford, 2004.
- BONIFAY Michel, TRÈGLIA J.-C. (ed.), *LRCW 2 - Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean. Archaeology and archaeometry*, vol. 1-2, BAR international Series 1662 (I) (II), Oxford, 2007.
- BORRI Dino, Lo spazio polarizzato: dinamiche territoriali in Puglia (1880-1930). L. MASELLA, B. SALVEMINI (a cura di), *Storia d'Italia. Le regioni dall'Unità a oggi. La Puglia*, Einaudi Editore, Turin, 1989, p. 481-518.
- BORRI Roberto, *L'Italia nelle antiche carte dal Medioevo all'Unità nazionale*, Collana Antica Cartografia, Priuli & Verlucca, Turin, 2010.
- BOSIO Luciano, *La Tabula Peutingeriana. Una descrizione pittorica del mondo antico*, Maggioli Editore, Rimini, 1983.
- BOSSIO Alessandro, ESU Daniela, FORESI Luca M., GIROTTI Odoardo, IANNONE Antonia, LUPERTO Elena, MARGIOTTA Stefano, MAZZEI Roberto, MONTEFORTI Baldo, RICCHETTI Giustino, SALVATORINI Gianfranco, Formazione di Galatone, nuovo nome per un'unità litostratigrafica del Salento (Puglia, Italia Meridionale). *Atti della Società Toscana di Scienze Naturali residente in Pisa*, serie A, volume 105, Pise, 1998, p. 151-156.
- BOSSIO Alessandro, FORESI Luca M., MARGIOTTA Stefano, MAZZEI Roberto, SALVATORINI Gianfranco, DONIA Francesca, Stratigrafia neogenico-quadernaria del settore nord-orientale della Provincia di Lecce (con rilevamento geologico alla scala 1:25 000). *Geologica Romana*, 39, 2006, p. 63-87.
- BOSSIO Alessandro, MAZZEI Roberto, MONTEFORTI Baldo, SALVATORINI Gianfranco, Note illustrative alla carta geologica della zona di S. Maria di Leuca (con appendice bio-cronostratigrafica a cura di L.M. Foresi, R. Mazzei, G. Salvatorini). *Atti della Società Toscana di Scienze Naturali residente in Pisa, Memorie*, serie A, volume 107, Pise, 2002, p. 97-163.
- BOSSIO Alessandro, MAZZEI Roberto, MONTEFORTI Baldo, SALVATORINI Gianfranco, Stratigrafia del Neogene e Quaternario del Salento sud-orientale (con rilevamento geologico alla scala 1:25 000). *Geologica Romana*, 38, 2005, p. 31-60.
- BOUET Claude (dir.), *Le point sur la problématique des bocages lithiques*, Association Pierre sèche et patrimoine aubaisien, 1994.
- BOUET Claude, La forme des champs : structure foncière et pierres sèches en Languedoc des garrigues. C. BOUET (dir.), *Le point sur la problématique des bocages lithiques*, Association Pierre sèche et patrimoine aubaisien, 1994, p. 1-12.
- BOUGARD François, *La justice dans le royaume d'Italie. De la fin du VIII^e siècle au début du XI^e siècle*, École française de Rome, Rome, 1995.

- BOURIN Monique, ZADORA-RIO Élisabeth, Pratiques de l'espace : les apports comparés des données textuelles et archéologiques. *Construction de l'espace au Moyen Âge : pratiques et représentations*, XXXVII^e Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur (SHMES) (Mulhouse, 2-4 juin 2006), Publications de la Sorbonne, Paris, 2007, p. 39-55.
- BOURQUIN-MIGNOT Christine, BROCHIER Jacques-Elie, CHABAL Lucie, CROZAT Stéphane, FABRE Laurent, GUIBAL Frédéric, MARINVAL Philippe, RICHARD Hervé, TERRAL Jean-Frédéric, THERY-PARISOT Isabelle, *La botanique*, Collection « Archéologiques », Éditions Errance, Paris, 1999.
- BOURQUIN-MIGNOT Christine, GUIBAL Laurent, La dendrologie. C. BOURQUIN-MIGNOT *et al.*, *La botanique*, Collection « Archéologiques », Éditions Errance, Paris, 1999, p. 138-156.
- BRADLEY Richard J., Prehistoric Fields Systems in Britain and North-Western Europe. A Review of Some Recent Work, *World Archaeology*, 9, 1978, p. 265-277.
- BRADLEY Richard J., RICHARDS Julien, Prehistoric Fields and Boundaries on the Berkshire Downs. H.C. BOWEN, P.J. FOWLER (ed.), *Early Land Allotment*, BAR British Series 48, Londres, 1978, p. 53-60.
- BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Tomes 1-2, Armand Colin, Paris, [1949] 1966.
- BRAUDEL Fernand, *L'identité de la France*, Arthaud/ Flammarion, Paris, 1986-1987.
- BROGIOLO Gian Pietro (a cura di), *Città, castelli, campagne nei territori di frontiera (VI-VII sec.)*. 5^o Seminario sul Tardoantico e l'Altomedioevo in Italia centrosettentrionale, Monte Barro-Galbiate (Lecco), 9-10 giugno 1994, SAP Società Archeologica Padana s.r.l., Mantoue, 1995.
- BROGIOLO Gian Pietro, Risultati e prospettive della ricerca archeologica sulle campagne altomedievali italiane. G.P. BROGIOLO, A. CHAVARRIA ARNAU, M. VALENTI (a cura di), *Dopo la fine delle ville: le campagne dal VI al IX secolo, 11^o Seminario sul Tardo Antico e l'Alto Medioevo*, Gavi, 8-10 maggio 2004, SAP Società Archeologica s.r.l., Mantoue, 2005, p. 7-16.
- BROGIOLO Gian Pietro, FRANCOVICH Riccardo, VALENTI Marco (a cura di), "Scavi fortunati" e invisibilità archeologica dell'Altomedioevo. *La formazione del villaggio altomedievale (VI-X sec.)*, Parco Archeologico e Tecnologico di Poggio Imperiale – Poggibonsi (Siena), Cassero (9-10 dicembre 2004), 2004.
<http://archeologiamedievale.unisi.it/insegnamento/mediacenter/scavi-fortunati>
- BROGIOLO Gian Pietro, Dall' Archeologia dell'architettura all' Archeologia della complessità, *Pyrenae - Revista de prehistòria i antiguitat de la mediterrània occidental*, n. 38, vol. 1 (2007), p. 7-38.
- BROGIOLO Gian Pietro, La tutela dei paesaggi storici tra archeologia preventiva e archeologia d'emergenza. G. VOLPE, P. FAVIA (a cura di), *V Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.)* (Foggia-Manfredonia, 30 settembre – 3 ottobre 2009), All'Insegna del Giglio, Florence, 2009, p. 3-6.
- BROGIOLO Gian Pietro, CHAVARRIA ARNAU Alexandra, VALENTI Marco (a cura di), *Dopo la fine delle ville : le campagne dal VI al IX secolo, 11^o Seminario sul Tardo Antico e l'Alto Medioevo*, Gavi, 8-10 maggio 2004, SAP Società Archeologica s.r.l., Mantoue, 2005.
- BROGIOLO Gian Pietro, GELICHI Sauro, *La città nell'alto medioevo italiano. Archeologia e storia*, Editori Laterza, Rome-Bari, 1998.
- BROOKS Alan, *Dry Stone Walling. A Practical Conservation Handbook*, British Trust for Conservation Volunteers Ltd, London, 1977.
- BROWN Thomas S., Settlement and Military Policy in Byzantine Italy. H. BLAKE, T. POTTER, D. WHITEHOUSE (ed.), *Papers in Italian Archaeology I: the Lancaster Seminar*, II, Oxford, 1978, 323-338.
- BROWN Thomas S., Otranto in Medieval History. D. MICHAELIDES, D. WILKINSON (ed.), *Excavations at Otranto, I : The Excavation*, Congedo Editore, Galatina, 1992, p. 27-39.

- BROWN Thomas S., Byzantine Italy, c. 680 - c. 876. D. ABULAFIA, R. MCKITTERICK, M. BRETT, E. POWELL, S. KEYNES, J. SHEPARD, P. LINEHAN, P. SPUFFORD (ed.), *The New Cambridge Medieval History*, vol. II – c. 700 – c. 900, Cambridge University Press [1995], Cambridge, 2008, p. 320-348.
- BROWN Thomas S., CHRISTIE Neil J., Was there a Byzantine Model of Settlement in Italy?, *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Âge*, 101, 2, 1989, Paris-Rome, p. 377-399.
- BRUGNOLI Andrea, VARANINI Gian Maria (a cura di), *Olivi e olio nel medioevo italiano*, Editrice CLUEB Bologna, 2005.
- BRUNEAU Philippe, Le statut archéologique de la trace, *Ramage*, n° 10, 1992, p. 87-93.
- BRUNET Roger, *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Reclus, Montpellier-Paris, 1992.
- BRUNETTI Pietro, *Manduria tra storia e leggenda. Dalle origini ai giorni nostri*, Barbieri Selvaggi Editore, Manduria, 2007.
- BRUNNER Georg, Eine Typologie von Hufnägeln als Mittel für Datierungen, *Zeitschrift des Schweizerischen Burgenvereins*, 12, Jahrgang, 2007/1, p. 1-10.
- BRUNO Brunella, La chiesa di S. Nicola. P. ARTHUR, *Da Apigliano a Martano. Tre anni di archeologia medievale (1997 – 1999)*, Congedo Editore, Galatina, 1999, p. 27-30.
- BUGLIONE Antonietta, Uomo e ambiente nella Puglia tardoantica. J. DE GROSSI MAZZORIN, D. SACCÀ, C. TOZZI (a cura di), *Atti del 6° Convegno Nazionale di Archeozoologia*, S. Romano in Garfagnana – Lucca, 21-24 maggio 2009, Associazione Italiana di Archeozoologia, Lecce, 2012, p. 235-243.
- BURGARELLA Filippo, Le terre bizantine. G. GALASSO, R. ROMEO (dir.), *Storia del Mezzogiorno*, vol. II, t. II, Edizione del Sole, Naples, 1988, p. 413-517.
- BURGARELLA Filippo, Tendenze della storiografia italiana tra Ottocento e Novecento nello studio dell'Italia Bizantina. *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Âge*, 101, 2, 1989, Paris-Rome, p. 365-376.
- BURGERS, Gert Jan, *Constructing Messapian Landscapes*, Amsterdam, 1998.
- BURGERS, Gert Jan, L'archeologia e l'Italia meridionale post-annibalica: una prospettiva regionale e diacronica. E. LO CASCIO, A. STORCHI MARINO (a cura di), *Modalità insediative e strutture agrarie nell'Italia meridionale in età romana*, Edipuglia, Bari, 2001, p. 249-266.
- BURGERS Gert Jan, CRIELAARD, Jan Paul, Greek colonists and indigenous populations at L'Amastuola, Southern Italy. *Bulletin Antieke Beschaving*, 82, 2007, p. 77-114.
- BURGERS Gert Jan, YNTEMA Douwe, Town and Countryside in Pre-Roman Southern Italy: A Regional Perspective. *Akten des Symposions Die Ägäis und das Westliche Mittelmeer, Beziehungen und Wechselwirkungen 8. bis 5. Jh. v. Chr.*, Vienne (Autriche), 24-27.03.1999, Vienne, 2000, p. 95-104.
- BURNOUF Joëlle *et al.*, Sociétés, milieux, ressources : un nouveau paradigme pour les médiévistes. G. BÜHRER-THIERRY (coord.), *Être historien du Moyen Âge au XXI^e siècle*, 38^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public (France), Cergy-Pontoise etc., 31 mai-3 juin 2007, Publications de la Sorbonne, Paris, 2008, p. 93-132.
- BURNOUF Joëlle, ARRIBET-DEROIN Danielle, DESACHY Bruno, JOURNOT Florence, NISSEN-JAUBERT Anne, *Manuel d'archéologie médiévale et moderne*, Armand Colin, Paris, 2009.
- BURNOUF Joëlle, CHOUQUER Gérard, L'archéologie et l'archéogéographie : pour comprendre l'espace et ses héritages. J.-P. DEMOULE, B. STIEGLER (dir.), *L'avenir du passé : modernité de l'archéologie*, Éditions INRAP – La Découverte, Paris, 2008, p. 93-104.
- BUTZER Karl W., *Archaeology as Human Ecology. Method and Theory for a Contextual Approach*, Cambridge University Press, Cambridge – New York, 1982.
- BUTZER Karl W., The Realm of Cultural-Human Ecology: Adaptation and Change in Historical Perspective. Billie L. TURNER II *et al.* (ed.), *The Earth as transformed by human action : global and regional changes in the biosphere over the past 300 years*, Cambridge University Press, New York, Chichester – West Sussex [1990], 1997, p. 685-701.

- CABANES Pierre (dir.), *Histoire de l'Adriatique*, Éditions du Seuil, Paris, 2001.
- CABANES Pierre, L'Adriatique dans l'Antiquité. P. CABANES (dir.), *Histoire de l'Adriatique*, Éditions du Seuil, Paris, 2001, p. 25-63.
- CAIULO Cristina, Schede sull'architettura storica a Manduria, *Quaderni Archeo*, 8, Manduria, 2007, p. 39-102.
- CALDARA Massimo A., FATIGUSO Roberto, GARGANESE Vito, PENNETTA Luigi, *Bibliografia geologica della Puglia*, Bari, 1990.
- CALDO Costantino, *Geografia umana*, Palermo, [1979] 1991.
- CALÒ MARIANI M. Stella, PIPONNIER Françoise, BECK Patrick, LAGANARA Caterina (a cura di), *Fiorentino ville désertée nel contesto della Capitanata medievale (ricerche 1982-1993)*, Collection de l'École française de Rome – 441, École Française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 2012.
- CAMBI Franco, Calabria romana. Paesaggi tardo repubblicani nel territorio brindisino. E. LO CASCIO, A. STORCHI MARINO (a cura di), *Modalità insediative e strutture agrarie nell'Italia meridionale in età romana*, Edipuglia, Bari, 2001, p. 363-390.
- CAMBI Franco, TERRENATO Nicola, *Introduzione all'archeologia dei paesaggi*, Nuova Italia Scientifica, Rome, 1994.
- CAMMAROSANO Paolo, Tradizione, storiografia e storia dei Longobardi: un cenno introduttivo. S. GASPARRI, P. CAMMAROSANO (a cura di), *Langobardia*, Udine, 1990, p. VI-XXI.
- CAMMAROSANO Paolo, *Italia medievale. Struttura e geografia delle fonti scritte*, NIS – La Nuova Italia Scientifica, Rome, 1991.
- CAMPANA Nadia, CEVASCO Roberta, Un'area di interesse archeologico ambientale: studi di ecologia storica a "Pian delle Groppere" (Casanova di Rovigno – GE), P. STRINGA, D. MORENO (a cura di), *Patrimonio storico-ambientale. Esperienze, Progetti e Prospettive per la valorizzazione delle aree rurali, Atti del Convegno internazionale (Genova-Montebruno, 11-12 ottobre 2000)*, Rapallo, 2001, p. 225-232.
- CAMPESE SIMONE Anna, Iscrizioni funerarie cristiane dell'Apulia fra tardoantico ed alto medioevo. R. FIORILLO, P. PEDUTO (a cura di), *Atti del III Congresso Nazionale S.A.M.I. (Società degli Archeologi Medievisti Italiani)*, Salerne, 2-5 ottobre 2003, Edizioni All'Insegna del Giglio, Florence, 2003, p. 135-140.
- CAPODAGLIO Giulio (a cura di), *Puglia*, Unione Regionale delle Camere di Commercio di Puglia, Giuffrè, Milan, 1966.
- CAPPELLINI Enrico *et al.*, A multidisciplinary study of archaeological grape seeds, *Naturwissenschaften*, 2010- 97, p. 205–217.
- CAPRARA Roberto, *Società ed economia nei villaggi rupestri. La vita quotidiana nelle gravine dell'arco Jonico Tarentino*, C.R.S.E.C. di Castellaneta-Grottaglie-Manduria-Massafra-Taranto, Fasano, Schena Editore, 2001.
- CAPRINO Patricia, Circolazione della ceramica a Lecce tra XII e XIII secolo. Le produzioni invetriate da mensa islamiche e bizantine. P. ARTHUR, M. LEO IMPERIALE (a cura di), *Atti del VII Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.) (Lecce, 9-12 settembre 2015)*, vol. 1-2, All'Insegna del Giglio, Florence, 2015, vol. 2, p. 251-256.
- CARACUTA Valentina, FIORENTINO Girolamo, L'analisi archeobotanica nell'insediamento di Faragola (FG): il paesaggio vegetale tra spinte antropiche e caratteristiche ambientali tra tardoantico e altomedioevo. G. VOLPE, P. FAVIA (a cura di), *V Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.) (Foggia-Manfredonia, 30 settembre – 3 ottobre 2009)*, All'Insegna del Giglio, Florence, 2009, p. 717-723.
- CARANDINI Andrea, *Storie dalla terra*, Einaudi Editore, Turin, 1991.
- CARDUCCI Giovanguualberto, Il territorio nel basso Medioevo. C. D'ANGELA, G. CARDUCCI (a cura di), *S. Marzano tra Antichità e età moderna*, Cassa Rurale di S. Marzano di S. Giuseppe, S. Marzano di S. Giuseppe, 1992, p. 73-94.

- CARDUCCI Giovanguilberto, *I confini del territorio di Taranto tra Basso Medioevo ed Età moderna*, Società di Storia patria per la Puglia – Sezione di Taranto, Mandese Editore, Taranto, 1993.
- CARDUCCI Luigi, *Storia del Salento. La Terra d'Otranto dalle origini ai primi del Cinquecento*, Congedo Editore, Galatina, 1993.
- CARIMATI Roberto, POTENZA Roberto, TESTA Bruno, *Dizionario Enciclopedico, Geologia*, Milan, 1987.
- CARLETTI Carlo, Iscrizioni murali. C. CARLETTI, G. OTRANTO (a cura di), *Il Santuario di S. Michele sul Gargano dal VI al IX secolo, Atti del Convegno di Monte S. Angelo (9-10 dicembre 1978)*, Bari, 1980, p. 7-180.
- CARLONE Giuseppe, BLASI Osvaldo (a cura di), *Atlante Storico della Puglia, vol. 3 : La Provincia di Taranto*, Capone Editore, Cavallino, 1987.
- CAROLI Elina, Entre renaissance culturelle et persistance de la question méridionale. Le cas de l'essor touristique du Salento contemporain (Italie). *Journal of Urban Research* [Online], 4, 2008 : *Une géographie culturelle et politique du tourisme*.
<http://articulo.revues.org/759>
- CARON Claude, ROCHE Stéphane, Vers une typologie des représentations spatiales. *L'Espace géographique*, 1/2001 (tome 30), 2001, p. 1-12.
www.cairn.info/revue-espace-geographique-2001-1-page-1.htm
- Carta in rilievo della Puglia e della Basilicata – Carta in rilievo della Puglia e della Basilicata*, échelle 1/ 350 000°, Litografia Artistica Cartografica, Florence, s.d.
- Carta della Utilizzazione del Suolo d'Italia – COLAMONICO Carmelo (a cura di)*, *Carta della Utilizzazione del Suolo d'Italia*, échelle 1/ 200 000°, F. 15, 17, 18, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Centro Studi di Geografia Economica, Direzione Generale del Catasto e dei Servizi Tecnici Erariali, CNR, Rome, 1959.
- Carta Geologica d'Italia – ROSSI Domenico (a cura di)*, *Carta Geologica d'Italia*, échelle 1/ 100 000°, Servizio Geologico d'Italia [1877-1976], Poligrafica & Cartevalori, Ercolano, 1969.
- Carta Geologica delle Murge e del Salento – CIARANFI Neri, PIERI Piero, RICCHETTI Giustino*, *Carta Geologica delle Murge e del Salento (Puglia centromeridionale)*, échelle 1/ 250 000°. *Note alla Carta geologica delle Murge e del Salento (Puglia centromeridionale)*, *Memorie Società Geologica Italiana*, 41 (1988), p. 449-460, Rome, 1988.
- Carta Geomorfica del Salento Meridionale – RICCHETTI Giustino*, *Carta Geomorfica del Salento Meridionale (F. 525 Gallipoli, F. 526 Nardò, F. 527 Otranto)*, échelle 1/ 50 000°, *Atti del Convegno sulle Conoscenze Geologiche del Territorio Salentino (Lecce, 12 dicembre 1987)*, *Quaderni di Ricerche e Studi Geotecnici e d'Ingegneria*, 11, Grafiche Martano, Lecce, 1989.
- Carta Idrogeomorfologica – Carta Idrogeomorfologica della Regione Puglia alla scala 1: 25 000*, échelle 1/ 25000°, Autorità di Bacino della Puglia, 2009 [mise à jour en ligne].
http://www.sit.puglia.it/portal/sit_cittadino/Dati+Tematici/Idrogeomorfologia
- CARTRON Isabelle, BOURGEOIS Luc, Archéologie et histoire du Moyen Âge en France : du dialogue entre disciplines aux pratiques universitaires. G. BÜHRER-THIERRY (coord.), *Être historien du Moyen Âge au XXI^e siècle, 38^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public (France)*, Cergy-Pontoise etc., 31 mai-3 juin 2007, Publications de la Sorbonne, Paris, 2008, p. 133-148.
- CASSANDRO Giovanni, Un inventario dei beni del principe di Taranto. M. PAONE (a cura di) *Studi di storia pugliese in onore di Giuseppe Chiarelli, II*, Galatina, 1973, p. 5-57.
- CASSIANO Antonio, VETERE Benedetto (a cura di), *Dal Giglio all'Orso. I Principi di Angiò e Orsini del Balzo nel Salento*, Congedo Editore, Galatina, 2006.
- CASTELLETTI Lanfredo, I carboni della vetreria di Monte Lecco. *Archeologia medievale*, t. 2, Forence, 1975, p. 326-328.
- CASTELLETTI Lanfredo, Legni e carboni in archeologia. T. MANNONI, A. MOLINARI (a cura di), *Scienze in Archeologia*, Florence, 1990, p. 323-384.

- CASTRONOVİ Cosima, MATTEO Salvatore, Le produzioni di ceramica graffita nel Salento, *Quaderni del Museo della Ceramica di Cutrofiano*, 4-5, Congedo Editore, Galatina, 2000, p. 11-31, tav. I-XII.
- CAZZATO Vincenzo (a cura di), *Atlante Storico della Puglia*, vol. 4 : *La Provincia di Lecce*, Capone Editore, Cavallino, 1989.
- CENGARLE Federica, Signorie, feudi e "piccoli Stati". A. GAMBERINI, I. LAZZARINI (a cura di), *Lo Stato del Rinascimento in Italia*, Viella Editore, Rome, 2014, p. 261-276.
- CHALVET Martine, *Une histoire de la forêt*, Éditions du Seuil, Paris, 2011.
- CHANG Kwang-chih, *Settlement Archaeology*, National Press, Palo Alto, 1968.
- CHAPELOT Jean, FOSSIER Robert, *Le village et la maison au Moyen Âge*, Hachette, Paris, 1980.
- CHAPELOT Jean, *Quelques remarques sur l'état de la recherche sur l'habitat rural du haut Moyen Âge, notamment en Ile-de-France*, Paris, École des hautes études en sciences sociales [Document du séminaire « Archéologie médiévale en Ile-de-France », séance du 23 janvier 2003].
www.menestrel.fr/IMG/rtf/04.rtf
- CHAPUIS Robert, La géographie agraire et la géographie rurale. A. BAILLY *et al.*, *Les concepts de la géographie humaine*, Armand Colin, Paris, 1998, p. 149-164.
- CHEVALLIER Raymond, Le paysage palimpseste de l'histoire : pour une archéologie du paysage. *Mélanges de la Casa de Velázquez*, tome 12, 1976, Paris-Madrid, p. 503-510.
- CHEVALLIER Raymond (éd.), Archéologie du paysage. R. CHEVALLIER (dir.), *Caesarodunum XIII – Actes du Colloque "Archéologie du paysage" (Paris, 1977)*, vol. 1-2, t. II 2, Tours, 1978, p. 579-614.
- CHIOCCI Pia Federica, POMPILIO Francesca, Osservazioni sulla centuriazione del Salento. F. D'ANDRIA (a cura di), *Metodologie di catalogazione dei Beni Archeologici, BACT I.2*, Edipuglia, Lecce-Bari, 1997, p. 159-175.
- CHOLLEY André, *Guide de l'étudiant en géographie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1942.
- CHOUQUER Gérard (dir.), *Les formes du paysage*, 3 tomes. Tome 1 : *Études sur les parcellaires*, Éditions Errance, Paris, 1996.
- CHOUQUER Gérard (dir.), *Les formes du paysage*, 3 tomes. Tome 2 : *Archéologie des parcellaires – Actes du colloque d'Orléans (mars 1996)*, Éditions Errance, Paris, 1996.
- CHOUQUER Gérard (dir.), *Les formes du paysage*, 3 tomes. Tome 3 : *L'analyse des systèmes spatiaux*, Éditions Errance, Paris, 1997.
- CHOUQUER Gérard, *L'étude des paysages. Essais sur leurs formes et leur histoire*, Paris, 2000.
- CHOUQUER Gérard, Nature, environnement et paysage au carrefour des théories. *Études rurales*, 157-158 – Jeux, conflits, représentations, Éditions de l'EHESS, 2001, p. 13-31.
<http://etudesrurales.revues.org/document38.html>
- CHOUQUER Gérard, Crise et recomposition des objets : les enjeux de l'archéogéographie. Introduction à *Études rurales, Objets en crise, objets recomposés*, 3, n° 167-168, Éditions de l'EHESS, 2003, p. 13-31.
<http://www.cairn.info/revue-etudes-rurales-2003-3-page-13.htm>
- CHOUQUER Gérard, Transmissions et transformations dans les formes parcellaires en France. Esquisse d'un schéma général d'interprétation. J.-L. DUPOUEY *et al.* (éd.), *La mémoire des forêts, Actes du colloque « Forêt, archéologie et environnement »* (14-16 décembre 2004), Publications ONF-INRA-DRAC Lorraine, Paris – Nancy – Metz, 2007, p. 21-33.
- CHOUQUER Gérard, *Traité d'archéogéographie. La crise des récits géohistoriques*, Éditions Errance, Paris, 2008.
- CHOUQUER Gérard, *La Terre dans le monde romain. Anthropologie, droit, géographie*, Éditions Errance, Paris, 2010.
- CHOUQUER Gérard, FAVORY François, *L'arpentage romain. Histoire des textes – Droit – Techniques*, Éditions Errance, Paris, 2001.

- CHRISTIE Neil J., *The Archaeology of Byzantine Italy: a Synthesis of Recent Research*, *Journal of Mediterranean Archaeology*, 2/2, 1989, p. 249-293.
- CHRISTIE Neil J., *Three South Etrurian churches*, British School at Rome, Londres, 1991.
- CHRISTIE Neil J., *The Lombards. The Ancient Longobards*, Oxford – Cambridge (Mass.), 1995.
- CHRISTIE Neil J., *From Constantine to Charlemagne. An Archaeology of Italy AD 300-800*, Ashgate Publishing Company, Hants – England, 2006.
- Chronicon breve Nortmannicum – Chronicon breve Nortmannicum ab anno MXLI usque ad annum MLXXXV, Rerum Italicarum Scriptores V*, p. 278-I – 278-VI.
- Chronique d'Aḥima'as – COLAFEMMINA Cesare (a cura di), Chronique d'Aḥima'az ben Paltiel, Sefer Yuḥasin. Libro delle discendenze: vicende di una famiglia ebraica di Oria nei secoli IX-XI*, Oria, 2001.
- CHURCH Frederic Corss, *I riformatori italiani*, trad. it. de Delio Cantimori, vol. II, Florence, 1958.
- CIARANFI Neri, PIERI Piero, RICCHETTI Giustino, Note alla Carta geologica delle Murge e del Salento (Puglia centromeridionale). *Memorie Società Geologica Italiana*, 41 (1988), p. 449-460, Rome, 1988.
- CIPPONE Nicola (a cura di), *La Via Appia e la terra jonica*, Edizioni della Provincia di Taranto, Tarente, 1993.
- CITRO Daniela, FONTANA Antonella, SIVILLI Sandra, Masseria Cicerella – Erchie, *Taras. Rivista di archeologia*, XXXII, 2013, Società di Storia Patria per la Puglia, Bari, 2013.
- CITTER Carlo, ARNOLDUS-HUYZENDVELD Antonia (a cura di), *Uso del suolo e sfruttamento delle risorse nella pianura grossetana nel Medioevo. Verso una storia del parcellario e del paesaggio agrario*, Editoriale Artemide, Rome, 2011.
- CLARK Jo, DARLINGTON John, FAIRCLOUGH Graham, *Using Historic Landscape Characterisation*, English Heritage & Lancashire County Council, 2004.
- CLARKE David L., *Analytical Archaeology*, Methuen, Londres, 1968.
- CLARKE David L., *Spatial Archaeology*, Academic Press, Londres, 1977.
- CLAVARON Yves, Comment peut-on être du Sud? B. BIJON, Y. CLAVARON, B. DIETERLE (éd.), *Le Mezzogiorno des écrivains européens*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, 2006, p. 7-9.
- CLAVEL-LEVÊQUE Monique, FAVORY François, VALLAT Jean-Pierre, *Structures agraires en Italie centro-méridionale. Cadastres et paysages ruraux*, École française de Rome, Rome, 1987.
- CLÉMENT Vincent, *De la marche-frontière aux pays-des-bois : forêts, sociétés paysannes et territoires en Vieille-Castille, XI^e-XX^e siècles*, Casa de Velázquez, Madrid, 2002.
- COCCHIARO Assunta, Contributo per la carta archeologica del territorio a Sud-Est di Taranto. *Taras. Rivista di Archeologia*, I, 1, Congedo Editore, Galatina, 1981, p. 53-75.
- COCCHIARO Assunta, Mesagne (Brindisi) – Brindisi, ager brundisinus. *Notiziario delle Attività di Tutela*, 2000, *Taras. Rivista di Archeologia*, XXI, 1, 2001, Congedo Editore, Galatina, 2001, p. 96-100.
- COCCHIARO Assunta *et al.*, La ricerca archeologica nell'ager Brundisinus : lo scavo della villa di Giancola. *Atti del Primo Seminario "Paesaggi e insediamenti rurali in Italia meridionale tra Tardoantico e Altomedioevo"* (Foggia, 12-14 febbraio 2004), 2005, p. 405-441.
- COCCHIARO Assunta, NAPOLITANO Christian, CAPRINO Patricia, D'ORONZO Cosimo, Oria nell'Altomedioevo: un impianto per la trasformazione dei cereali fra IX e X secolo. P. ARTHUR, M. LEO IMPERIALE (a cura di), *Atti del VII Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.) (Lecce, 9-12 settembre 2015)*, vol. 1-2, All'Insegna del Giglio, Florence, 2015, vol. 2, p. 387-392.
- COCO A. Primaldo, *Cenni storici di Sava*, Lecce, 1915.
- COCO A. Primaldo, *Il Santuario di S. Pietro in Bevagna*, Taranto, 1915. Réimpression anastatique : Tiemme Industria Grafica, Manduria, 1994.

- COCO A. Primaldo, *Cedularia Terrae Idronti (1378). Con note di Geografia, Demografia e Paleontologia linguistica di Terra d'Otranto nei secoli XIII e XIV*, Tarente, 1915.
- COCO A. Primaldo, *La provincia del Jonio. Notizie storico-geografiche*, Tarente, 1924.
- COCO A. Primaldo, *Collectoria Terrae Idronti (1325). Con Appunti storici e documenti sulle Diocesi e Monasteri del Salento*, Tarente, 1926.
- COCO A. Primaldo, La foresta oritana e i suoi antichi casali. *Rivista Storica Salentina*, XII, 7-8, Lecce, 1919, p. 140-174.
- COCO Rosario, *Manduria tra Taranto e Capo d'Otranto*, Giulia Selvaggi Editore, Manduria, 2009.
- Codice diplomatico Barese, I* – G. B. Nitto de Rossi et F. Nitti, *Le pergamene del duomo di Bari (952-1264)*, Bari, 1897, réimpr. anast. Trani, 1964.
- Codice diplomatico Barese, II* – G. B. Nitto de Rossi et F. Nitti, *Le pergamene del duomo di Bari (continuazione) 1266-1309. Appendice: le pergamene di Giovinazzo, Canosa e Putignano sino al 1266*, Bari, 1899, réimpr. anast. Bari, 1964.
- Codice diplomatico Brindisino, I* – A. DE LEO, *Codice diplomatico Brindisino*, ed. G.M. Monti, Trani 1940.
- Codice diplomatico Brindisino, II* – A. DE LEO, *Codice diplomatico Brindisino*, ed. M. Pastore Doria, Trani 1964.
- COLAFEMMINA Cesare, L'itinerario pugliese di Beniamino da Tudela, *Archivio Storico Pugliese*, 28, 1975, Bari, 1975, p. 81-100.
- COLAFEMMINA Cesare, *Ebrei e cristiani novelli in Puglia. Le comunità minori*, Bari, 1991.
- COLAFEMMINA Cesare, Privilegi ed evasione fiscale nella Manduria del XVI secolo. G. CARDUCCI (a cura di), *Liber amicorum. Miscellanea di studi storici offerti a Rino Contessa*, I-II, Filo Editore, Manduria, 2003, p. 205-224.
- COLAMONICO Carmelo, La distribuzione della popolazione nella Puglia centrale e meridionale secondo la natura geologica. *Bollettino Reale della Società Geografica*, V, 1916, p. 201-234, 274-305, 403-429.
- COLAMONICO Carmelo, La distribuzione della popolazione della Puglia secondo la distanza dal mare. *Bollettino Reale della Società Geografica*, VI, 1918, p. 373-391, 597-622, 760-780.
- COLAMONICO Carmelo, Appunti storici sulla cartografia della Puglia e la carta d'Italia del trecento. C. COLAMONICO, *Aspetti geografici sulla Puglia*, Molfetta, 1971, p. 367-400 (Extrait du *Bollettino della Regia Società Geografica Italiana*, Rome, 1921).
- COLAMONICO Carmelo, La più antica carta geografica regionale della Puglia. C. COLAMONICO, *Aspetti geografici sulla Puglia*, Molfetta, 1971, p. 401-445 (Extrait de *Iapigia*, Organo della Regia Deputazione di Storia Patria per la Puglia, Nuova Serie, anno X, Bari, 1939).
- COLAMONICO Carmelo, La carta del Regno di Napoli della Libreria della Stella e la sua fonte principale. C. COLAMONICO, *Aspetti geografici sulla Puglia*, Molfetta, 1971, p. 446-463 (Extrait de *L'Universo*, Rivista mensile dell'Istituto Geografico Militare, anno XXIII, Florence, 1942).
- COLAMONICO Carmelo, *Note illustrative della Carta della Utilizzazione del Suolo della Puglia*, échelle 1: 200 000^e, F. 15, 17, 18, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Rome, 1960.
- COLAMONICO Carmelo *et alii*, *La casa rurale nella Puglia*, Leo S. Olschki Editore, Florence, 1970.
- COLAMONICO Carmelo, Lo studio della dimora rurale pugliese. C. COLAMONICO *et alii*, *La casa rurale nella Puglia*, Leo S. Olschki Editore, Florence, 1970, p. 1-14.
- COLAMONICO Carmelo, *Aspetti geografici sulla Puglia*, Molfetta, 1971.
- COLARDELLE Michel (dir.), *L'homme et la nature au Moyen Âge. Paléoenvironnement des sociétés occidentales*. Actes du 5^e Congrès International d'Archéologie Médiévale (6-9 octobre 1993, Grenoble) (Société d'Archéologie Médiévale), publiés avec l'aide de la Sous-Direction de l'Archéologie (Ministère de la Culture), Éditions Errance, Paris, 1996.
- COMPATANGELO Rita, *Un cadastre de pierre. Le Salento romain : paysage et structures agraires*, Annales littéraires de l'Université de Besançon 403, Lille, 1989.

- COMPATANGELO Rita, *Sur les routes d'Hannibal. Paysages de Campanie et d'Apulie*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, diffusé par Les Belles Lettres, Paris, 1999.
- COMPATANGELO-SOUSSIGNAN Rita, Modificazioni ambientali e sistemazioni territoriali nella Puglia romana. E. LO CASCIO, A. STORCHI MARINO (a cura di), *Modalità insediative e strutture agrarie nell'Italia meridionale in età romana*, Edipuglia, Bari, 2001, p. 285-303.
- COMPERNOLLE Thierry van, Les relations entre Grecs et indigènes d'Apulie à l'âge du Bronze, *Studi di Antichità*, 5, Congedo Editore, Galatina, 1988, p. 79-127.
- COMPERNOLLE Thierry van, Soletto (Lecce), località Fontanelle, fondo Papparuso; località Petraci, proprietà Dell'Anna, *Taras. Rivista di Archeologia*, XXVI, 2006, Società di Storia Patria per la Puglia, Bari.
- CONGEDO Raffaele, *Salento scrigno d'acqua*, Manduria, 1964.
- CONGEDO LAZARI Lucia (a cura di), *Tarentum, Nobilissima urbs, Catalogo della mostra di vedute relative a Taranto e al suo Golfo*, Congedo Editore, Galatina, 1974.
- CONSTABLE Giles, Frontiers in the Middle Ages. O. MERISALO (ed.), *Frontiers in the Middle Ages, Proceedings of the Third European Congress of Medieval Studies (Jyväskylä, 10-14 June 2003)*, Louvain-La-Neuve, 2006, p. 3-28.
- Constantin Porphyrogénète, *De administrando* – Constantine Porphyrogenitus, *De administrando Imperio*, ed. Gy. MORAVCSIK, R. J. H. JENKINS, *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, 1, Washington, 1967.
- CONTE Angelo, *I signori del piccone. Storia di un museo archeologico del sud : Taranto*, Editrice Scorpione, Tarante, 1984.
- CONTI Pier Maria, L'Italia bizantina nella "Descriptio orbis romani" di Giorgio Ciprio, *Memorie della Accademia Lunigianese di Scienze*, vol. XL, 1975, tiré à part.
- CORNFORD Benjamin, Paul the Deacon's understanding of identity, his attitude to barbarians, and his "strategies of distinction" in the *Historia romana*. R. CORRADINI, R. MEENS, C. PÖSSEL, P. SHAW (hg.), *Texts and Identities in the Early Middle Ages*, Verlag des österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne, 2006, p. 47-61.
- Corpus Inscriptionum Messapicarum*, ed. Francesco Ribezzo, Ciro Santoro, Edipuglia, Bari, 1978.
- CORRADO Antonio, INGRAVALLO Elettra, L'insediamento di masseria Le Fiate (Manduria) nel popolamento neolitico del Nord-Ovest del Salento. *Studi di Antichità*, 5, 1988, p. 5-78.
- CORRADO Antonio, *Puglia preistorica. Avvicendamenti di paesaggi, uomini e culture per circa due milioni di anni*, vol. 1: *Dal Paleolitico all'Eneolitico*, Capone Editore, Lecce, 2010.
- CORSI Cristina, Archeologia dei paesaggi e Medioevo. Spunti per un inquadramento teoretico e per una definizione metodologica nel contesto italiano. P. ARTHUR, M. LEO IMPERIALE (a cura di), *VII Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.) (Lecce, 9-12 settembre 2015)*, vol. 1-2, All'Insegna del Giglio, Florence, 2015, vol. 1, p. 364-367.
- CORSI Pasquale, Dall'antichità al Medioevo. G. MUSCA (a cura di), *Storia della Puglia*, vol. 2, Bari, 1979, p. 125-146.
- CORSI Pasquale, *La spedizione italiana di Costante II*, Bologne, 1983.
- CORSI Pasquale, Comunità bizantine in Terra d'Otranto. B. VETERE (a cura di), *Ad ovest di Bisanzio. Il Salento medioevale*, Atti del Seminario Internazionale di Studio (Martano 29-30 aprile 1988), Congedo Editore, Galatina, 1990, p. 31-55.
- CORSI Pasquale, Lecce e il suo territorio in età bizantina. B. VETERE (dir.), *Storia di Lecce, dai Bizantini agli Aragonesi*, Bari, 1993, p. 25-53.
- COSENTINO Salvatore, *Storia dell'Italia bizantina (VI-XI secolo). Da Giustiniano ai Normanni*, Bononia University Press, Bologne, 2008.

- COSGROVE Denis, DANIELS Stephen (dir.), *The Iconography of Landscape : Essays on the Representation Design and Use of Past Environments*, Cambridge, OK, Cambridge University Press, 1988.
- COSI Giovanni, *Torri marittime di Terra d'Otranto*, Congedo Editore, Galatina, 1992.
- COSTA Oronzo Gabriele, *Fauna del Regno di Napoli ossia enumerazione di tutti gli animali che abitano le diverse regioni di questo regno*, Stabilimento tipografico del Tramater, Naples, 1836.
- COSTA Oronzo Gabriele, *Paleontologia del Regno di Napoli contenente la descrizione e figura di tutti gli avanzi organici fossili racchiusi nel suolo di questo regno, vol. 3*, Atti Accademia Pontaniana, Stabilimento tipografico del Tramater – Stabilimento tipografico di G. Cattaneo, Naples, 1857-1863.
- COSTANTINI Antonio, Limitoni e paretoni nella storia del paesaggio agrario salentino. *Sallentum*, 3, septembre-décembre 1988, Lecce, 1988, p. 39-56.
- COSTANTINI Antonio, *Le masserie del Salento. Dalla masseria fortificata alla masseria-villa*, Congedo Editore, Galatina, 1995.
- COSTANTINI Antonio, Manduria sotterranea. Il trappeto ipogeo, *Quaderni Archeo*, 1, Barbieri, Editore, Manduria, p. 43-58, 1996.
- COSTANTINI Edoardo A. C. (a cura di), *Database Georeferenziato dei Suoli Europei, Manuale delle Procedure*. Version 1.1, Bureau Européen des Sols, ISPRA (Italie), version italienne, Office des publications de l'Union européenne, Luxembourg, 1999.
- COSTANTINI Lorenzo, STANCANELLI Mauro, La preistoria agricola dell'Italia centro-meridionale: il contributo delle indagini archeobotaniche. *Origini* 18, 1995, p. 149-244.
- COSTE Jean, La méthode régressive. Introduction. A. BAZZANA (éd.), *Castrum 3 – Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du Colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Madrid 1985)*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 1988, p. 241-246.
- COUDERC Jean-Mary, Les végétations anthropogènes et nitrophiles et la prospection archéologique, J.-M. GEHU (éd.), *Les végétations nitrophiles et anthropogènes, Actes du colloque de Bailleul, Colloques phytosociologiques XII (1983)*, Berlin-Stuttgart, p. 331-347.
- COUDERC Jean-Mary, DAVY N., LANDURE G., THULIEVRE M., La datation des haies par la méthode floristique : discussion et premières applications, *Cahiers de la Loire Moyenne*, Tours, 1986, p. 137-149.
- CRAWFORD Osbert G. S., *Archaeology in the Field*, Phoenix House, Londres, 1953.
- CREMASCHI Mauro, *Manuale di geoarcheologia*, Editori Laterza, Rome-Bari, 2000.
- CREMONESI Giuliano, Insediamenti e territorio nell'estremo sud del Salento durante la tarda età del Bronzo. *Atti del XXX Convegno di Studi sulla Magna Grecia: I Messapi (Taranto-Lecce 1990)*, Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, Tarente, 1991, p. 353-362.
- CREMONESI Giuliano, GUILAINE Jean, L'habitat de Torre Sabea (Gallipoli, Puglia) dans le cadre du néolithique ancien de l'Italie de sud-est. J. GUILAINE, J. COURTIN, J.-L. ROUDIL, J.-L. VERNET, *Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale*, Paris, 1987, p. 377-385.
- Cristianizzazione ed organizzazione ecclesiastica – Cristianizzazione ed organizzazione ecclesiastica delle campagne nell'alto medioevo: espansione e resistenze*, XXVIII Settimana di studio del Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, 10-16 aprile 1980, Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, Spolète, 1982.
- CROW James, RICCI Alessandra, Investigating the hinterland of Constantinople : interim report on the Anastasian Long Wall, *Journal of Roman Archaeology*, 10, 1997, p. 235-262.
- CROZAT Stéphane, Les données de la flore actuelle : ethnobotanique et archéologie. C. BOURQUIN-MIGNOT *et al.*, *La botanique*, Collection « Archéologiques », Éditions Errance, Paris, 1999, p. 171-187.

- CRUMLEY Carole L. (ed.), *Historical ecology : cultural knowledge and changing landscapes*, University of Washington Press, 1994.
- CRUMLEY Carole L., Foreword. W. BALÉE (ed.), *Advances in Historical Ecology*, Columbia University Press, New York, Chichester – West Sussex, 1998, p. IX-XIV.
- CUOZZO Errico, *Il Breve Chronicon Northmannicum*, *Bollettino dell'Istituto storico italiano per il Medioevo*, 83 (1971), p. 131–232.
- CUOZZO Errico, MARTIN Jean-Marie, Documents inédits ou peu connus des archives du Mont-Cassin (VIII^e-X^e siècle), *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Moyen-Age, Temps modernes T. 103, N°1*, 1991, p. 115-210.
- CUOZZO Errico, MARTIN Jean-Marie, *Studi in margine all'edizione della Platea di Luca arcivescovo di Cosenza (1203-1227)*, Avellino, 2009.
- CURTIS Daniel, Is there an 'agro-town' model for Southern Italy ? Exploring the diverse roots and development of the agro-town structure through a comparative case study in Apulia. *Continuity and Change*, janvier 2013.
- D'ANDRIA Francesco, Forme rustiche e tradizione colta in due chiese altomedievali pugliesi, *Contributi dell'Istituto di Archeologia dell'Università Cattolica*, I, Milan, 1967, p. 201-214.
- D'ANDRIA Francesco, La documentazione archeologica negli insediamenti del Materano tra Tardo Antico e Alto Medioevo. C.D. FONSECA (a cura di), *Habitat-Strutture-Territorio – Atti del III Convegno Italiano di Studi sulla Civiltà Rupestre Medievale nel Mezzogiorno d'Italia (Taranto-Grottaglie 1975)*, Congedo Editore, Galatina, 1978, p. 157-164.
- D'ANDRIA Francesco, La documentazione archeologica medievale nella Puglia meridionale. C.D. FONSECA (a cura di), *Atti del IV Convegno Italiano di Studi sulla Civiltà Rupestre Medievale nel Mezzogiorno d'Italia (Taranto-Fasano 1977)*, Congedo Editore, Galatina, 1979, p. 223-227.
- D'ANDRIA Francesco, S. Foca (Lecce): scavo di un impianto costiero di età romano-imperiale, *Studi di Antichità – 2*, Congedo Editore, Galatina, p. 79-88.
- D'ANDRIA Francesco (a cura di), *Archeologia dei Messapi, Catalogo della mostra (Lecce, Museo Provinciale "Sigismondo Castromediano", 7 ottobre 1990-7 gennaio 1991)*, Edipuglia, Bari, 1991.
- D'ANDRIA Francesco, Insediamenti e territorio: l'età storica. *Atti del XXX Convegno di Studi sulla Magna Grecia: I Messapi (Taranto-Lecce 1990)*, Istituto per la storia e l'archeologia della Magna Grecia, Tarente, 1991, p. 393-478.
- D'ANDRIA Francesco, WHITEHOUSE David (ed.), *Excavations at Otranto, II : The Finds*, Congedo Editore, Galatina, 1992.
- D'ANGELA Cosimo, Un saggio di scavo in località S. Pietro mandurino (Ta). *Vetera Christianorum*, 12, 1975, p. 139-154.
- D'ANGELA Cosimo, Un saggio di scavo a "Li Castelli" in agro di Manduria (Taranto), *Cenacolo*, V-VI, 1976, p. 13-21.
- D'ANGELA Cosimo, Questioni vecchie e nuove sul "limes" bizantino del Salento, *Cenacolo*, VII, 1977, p. 7-17, tav. I-VI.
- D'ANGELA Cosimo, La documentazione archeologica negli insediamenti rupestri medioevali dell'agro orientale di Taranto. C. D. FONSECA (a cura di), *Habitat-Strutture-Territorio, Atti del III Convegno Italiano di Studi sulla Civiltà Rupestre Medievale nel Mezzogiorno d'Italia (Taranto-Grottaglie 1975)*, Congedo Editore, Galatina, 1978, p. 165-182.
- D'ANGELA Cosimo, La documentazione archeologica negli insediamenti rupestri medioevali dell'agro orientale. C. D'ANGELA, *Taranto medievale*, Cressati Editore, Tarente, 2002, p. 133-161.
- D'ANGELA Cosimo, L'Alto Medioevo in Puglia: le necropoli, *Archivio Storico Pugliese*, LVI, 2003, Bari, p. 8-40.

- D'ANGELA Cosimo, La cattedrale di Taranto: nuove ricerche archeologiche. R. FARIOLI CAMPANATI *et al.* (a cura di), *Ideologia e cultura artistica tra Adriatico e Mediterraneo orientale (IV-X secolo). Il ruolo dell'autorità ecclesiastica alla luce di nuovi scavi e ricerche*, *Atti del Convegno Internazionale Bologna-Ravenna*, 26-29 novembre 2007, Bologne, 2009, p. 443-448.
- D'ANGELA Cosimo, MARUGGI Grazia Angela, Per una carta archeologica del territorio. C. D'ANGELA, G. CARDUCCI (a cura di), *S. Marzano tra Antichità e età moderna*, Cassa Rurale di S. Marzano di S. Giuseppe, S. Marzano di S. Giuseppe, 1992, p. 31-70.
- D'ANGELA Cosimo, VOLPE Giuliano, Insediamenti e cimiteri rurali tra tardoantico e altomedioevo nella Puglia centro-settentrionale : alcuni esempi, *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Âge*, T. 103 – n° 2, 1991, Rome, p. 785-826.
- D'ANGELA Cosimo, VOLPE Giuliano, Aspetti storici e archeologici dell'Alto Medioevo in Puglia. R. FRANCOVICH, Gh. NOYÉ (a cura di), *La storia dell'alto medioevo italiano (VI-X secolo) alla luce dell'archeologia*, École française de Rome, Università degli Studi di Siena, All'Insegna del Giglio, Florence, 1994, p. 299-332.
- D'AYALA VALVA Francesco, *La commenda magistrale di Maruggio*, a cura di A. Porta, Rome, 1974.
- D'ERASMO Geremia, *Bibliografia geologica d'Italia: vol. V – Puglia*, C.N.R., Comitato Geografico, Geologico e Mineralogico, Naples, 1959.
- D'ERCOLE Maria Cecilia, Identités, mobilités et frontières dans la Méditerranée antique. L'Italie adriatique, VIII^e-V^e siècle avant J.-C., *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2005/1 (60^e année), Éditions de l'EHESS, p. 165-181.
http://www.cairn.info/zen.php?ID_ARTICLE=ANNA_601_0165#no38
- DA MOLIN Giovanna (dir.), *La popolazione del regno di Napoli a metà Quattrocento (studio di un focolario aragonese)*, Bari, 1979.
- DAGRON Gilbert, Guérilla, places fortes et villages ouverts à la frontière orientale de Byzance vers 950. A. BAZZANA (éd.), *Castrum 3 – Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du Colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Madrid 1985)*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 1988, p. 43-48.
- DAGRON Gilbert, Byzance et la frontière: idéologie et réalité. O. MERISALO (ed.), *Frontiers in the Middle Ages, Proceedings of the Third European Congress of Medieval Studies (Jyväskylä, 10-14 June 2003)*, Louvain-La-Neuve, 2006, p. 303-318.
- DALENA Pietro, Alle radici delle comunità albanesi del territorio di Taranto (secoli XV e XVI). A. MARTELLA VITA, G. CARDUCCI (a cura di), *Le comunità italo-albanesi fra microstoria e arbëreshe: il caso di S. Marzano*, *Atti del Seminario di studi per la didattica (S. Marzano, sabato 8 maggio 1999)*, S. Marzano di S. Giuseppe, 2000, p. 49-59.
- DALENA Pietro, Frantoi ipogei del territorio pugliese (secoli X-XV). E. MENESTÒ (a cura di), *Dall'habitat rupestre all'organizzazione insediativa del territorio pugliese (secoli X-XV)*, *Atti del III Convegno internazionale sulla civiltà rupestre*, Savelletri di Fasano (BR), 22-24 novembre 2007, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2009, p. 71-98, tav. I-XI.
- DALENA Pietro, Il sistema viario della Puglia dal tardo antico all'alto medioevo (secc. V-X). *Bizantini, Longobardi e Arabi in Puglia nell'Alto Medioevo*, 20° Congresso internazionale di studio sull'alto medioevo, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo (CISAM) (Savelletri di Fasano – Brindisi, 3-6 novembre 2011), Spolète, 2012, p. 87-103, tav. I-VI.
- DANDOLO FRANCESCO (2014), Viticoltura e produzione vinicola nel Mezzogiorno d'Italia in età liberale, *Territoires du vin* [en ligne], n° 6 – *Territori del vino in Italia*, 5 mars 2014.
<http://revuesshs.u-bourgogne.fr/territoiresduvin/document.php?id=1771>
- DAVID Bruno, THOMAS Julien, Landscape Archaeology: Introduction. B. DAVID, J. THOMAS (ed.), *Handbook of Landscape Archaeology*, Walnut Creek (CA), 2008, p. 27-43.
- DAY John, L'insediamento precario in Sardegna nei secoli XII-XVIII. *Omaggio a John Day : uomini e terre nella Sardegna coloniale*, UTET, Turin, 1987.
- DE CILLIS Sergio, Profilo storico delle trasformazioni urbanistiche ed evoluzione abitativa del territorio di Manduria, *Quaderni Archeo*, 4-5, Manduria, 2000, p. 35-55.

- DE' FERRARIS Antonio (*Galateus*), *Liber de situ Iapygiae* [Bâle, 1558], Introduction, traduction, édition du texte et notes par D. DEFILIPPIS, préface de F. TATEO, Congedo Editore, Galatina, 2005.
- DE GIORGI Cosimo, *Geografia fisica e descrittiva di Terra d'Otranto*, vol. 1-2, Lecce, 1902.
- DE GIORGI Cosimo, *Le specchie in Terra d'Otranto. Note e documenti*, *Rivista Storica Salentina*, n. 7-8, 11-12, Stabilimento tipografico Giurdignano, Lecce, 1905.
- DE GIORGI Cosimo, *Descrizione fisica, geologica e idrografica della provincia di Lecce* [1922], Lecce, 1960.
- DE GIORGI Cosimo, *La provincia di Lecce. Bozzetti di viaggio*, I-II [Lecce, 1882], Congedo Editore, Galatina, 1975.
- DE GROSSI MAZZORIN Jacopo, *Archeozoologia. Lo studio dei resti animali in archeologia*, Editori Laterza, Rome-Bari, 2008.
- DE MITRI Carlo, La ceramica romana e tardo antica. P. ARTHUR (dir.), *Il complesso tardoantico e altomedievale dei SS. Cosma e Damiano, detto « le Centoporte », Giurdignano (LE). Scavi 1993-1996*, Congedo Editore, Galatina, 2009, p. 137-150.
- DE MITRI Carlo, *Inanissima pars Italiae. Dinamiche insediative nella penisola salentina in età romana*, Oxford, Archaeopress, British Archaeological Reports (BAR) International series: 2161, Oxford, 2010.
- DE' PIETRI Francesco, *Dell'istoria napoletana scritta dal signor Francesco de' Pietri libri due*, Gio. Domenico Montanaro, Naples, 1634.
- DE ROBERTIS Francesco M., Sulle condizioni economiche della Puglia dal IV al VII secolo d.C. *Archivio Storico Pugliese*, IV, 3-4, 1951, Bari, 1951, p. 42-57.
- DE SANTIS Cosimo, ANNOSCIA, Mario, Santa Maria di Bagnolo e Sant'Anastasio casali distrutti in diocesi di Oria, *Brundisii Res*, VIII (1976), Brindisi, 1978, p. 143-159.
- DE SANTIS Valentino, Manduria. M. GUAITOLI (a cura di), *Lo sguardo di Icaro*, Rome, 2003, p. 312-316.
- DE SANTIS Valentino, Archeologia urbana a Manduria. Dal rischio alla risorsa archeologica, *Quaderni Archeo*, 8, Manduria, 2007, p. 7-37.
- DE SANTIS Vincenzo, MARACCHIONE Maria Ilaria, CALDARA Massimo, CENTENARO Eugenio, MASTRONUZZI Giuseppe, PALMENTOLA Giovanni, SANSÒ Paolo, SERGIO A., The coastal features of Puglia region. G. MASTRONUZZI, P. SANSÒ (ed.), *Quaternary coastal morphology and sea level changes, Puglia 2003 – Final Conference IGCP Project n° 437: Coastal Environmental Change During Sea-Level Highstands: A Global Synthesis with implications for management of future coastal change, Otranto/ Taranto – Puglia (Italy), 22-29 September 2003, GPS Coast, Research Publications*, 5, 2003, p. 25-34.
- DE SIMONE Carlo, MARCHESINI Simona, *Monumenta Linguae Messapicae*, Wiesbaden, 2002.
- DE SUTTERN Laurent, GUTWIRTH Serge, Droit et cosmopolitique. Notes sur la contribution de Bruno Latour à la pensée du droit, *Droit et société* 2004/1 - n°56-57, Editions juridiques associées, 2004, p. 259-286.
<http://www.cairn.info/revue-droit-et-societe-2004-1-page-259.htm>
- DE VENUTO Giovanni, GOFFREDO Roberto, TOTTEN Darian M., VOLPE Giuliano, From *Salapia* to *Salpi*: the Middle Ages of the City of Salt. P. ARTHUR, M. LEO IMPERIALE (a cura di), *VII Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.) (Lecce, 9-12 settembre 2015)*, vol. 1-2, All'Insegna del Giglio, Florence, 2015, vol. 1, p. 179-184.
- DE VITIS Silvia, La ceramica medievale a Manduria : prospettive di ricerca, *Quaderni Archeo*, 3, Manduria, 1998, p. 89-94.
- DE VITIS Silvia, *Insediamenti e problematiche dell'archeologia tardo antica e medievale nel territorio di Taranto (secoli IV-XV)*, Stampasud, Mottola, 2003.

- DE VITIS Silvia, Insediamenti tardoantichi nel territorio di Taranto : le problematiche attuali e lo stato della ricerca. *Atti del primo seminario sui paesaggi e insediamenti rurali in Italia meridionale tra Tardoantico e Altomedioevo* (Foggia, 12-14 febbraio 2004), Bari, 2005, p. 455-462.
- DEGANO Enrico, La campagna di rilievo dei manufatti in pietra a secco della Puglia. A. AMBROSI, E. DEGANO, C. ZACCARIA (a cura di), *Architettura in pietra a secco. Atti del I Seminario Internazionale (Noci-Alberobello 1987)*, Fasano, 1990, p. 375-446.
- DEGASPERI Angelica, La Terra d'Otranto in età normanna. Aspetti della circolazione monetaria tra Roberto il Guiscardo e Ruggero II. R. FIORILLO, P. PEDUTO (a cura di), *Atti del III Congresso Nazionale di Archeologia Medievale (Salerno, 2-5 ottobre 2003)*, Edizioni All'Insegna del Giglio, Florence, 2003, p. 141-146.
- DEGASPERI Angelica, Circolazione monetaria nel Salento altomedievale (VI-VIII secolo). *Bizantini, Longobardi, Arabi in Puglia nell'Alto Medioevo. Atti del XX Congresso internazionale di studi sull'Alto Medioevo, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo (CISAM) (Savelletri di Fasano – Brindisi, 3-6 novembre 2011)*, Spolète, 2012, p. 105-146, tav. I-V.
- DEL PRETE Mario, Le dune infrapleistoceniche di Oria (Brindisi). *Geologia applicata e Idrogeologia. Raccolta periodica di studi e note informative edita a cura dell'Istituto di Geologia Applicata all'Ingegneria dell'Università di Bari*, vol. VI, Bari, 1971, p. 161-167.
- DEL PRETE Mario, CAGGIANO Tiziana, *Aspetti idrogeologici e problemi di inquinamento salino della falda profonda del Salento*, 2001.
<http://www1.inea.it/otris/salinita/delprete.htm>
- DEL TREPPO Mario, Il Regno aragonese. G. GALASSO, R. ROMEO (dir.), *Storia del Mezzogiorno*, vol. IV, t. I, *Il Regno dagli Angioini ai Borboni*, Edizioni del Sole, Naples, 1986, p. 87-201.
- DELAIGUE Marie-Christine, De la maison médiévale à la maison moderne : l'exemple de Senés. A. BAZZANA, É. HUBERT (dir.), *Castrum 6 – Maisons et espaces domestiques dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, École Française de Rome, Casa de Velázquez, Rome – Madrid, 2000, p. 131-147.
- DELANO SMITH Catherine, Late Neolithic settlement, land-use and garigue in the Montpellier region, France. *Man, New Series VII, Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1972, p. 397-407.
- DELAPLACE Christine (dir.), *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e siècles)*, Éditions Errance, Paris, 2005.
- DELELIS-DUSOLLIER Annick, *Contribution à l'étude des haies, des fourrés préforestiers et des manteaux sylvatiques de France*, Thèse de doctorat, Lille, 1973.
- DELELIS-DUSOLLIER Annick, Histoire du paysage par l'analyse de la végétation : l'exemple des haies, *Hommes et terres du Nord*, 2-3, Villeneuve-d'Ascq, 1986, p. 110-115.
- DELILLE Gérard, Cadastre napoléonien et structures économiques et sociales dans le royaume de Naples, *Annuario dell'Istituto di Storia Italiana per l'età moderna e contemporanea*, vol. XXIII-XXIV (1971-72), Rome, 1972, p. 87-104.
- DELILLE Gérard, *Famille et propriété dans le Royaume de Naples (XV^e-XIX^e siècle)*, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome – 259, École Française de Rome, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Rome-Paris, 1985.
- DELILLE Gérard, De la statistique au « nominatif » : l'exemple des cadastres du royaume de Naples. J.-L. BIGET, J.-C. HERVÉ, Y. THÉBERT (éd.), *Les cadastres anciens des villes et leur traitement par l'informatique*. Actes de la table ronde organisée par le Centre d'histoire urbaine de l'École normale supérieure de Saint-Cloud avec la collaboration de l'École française de Rome et du Centre national de la recherche scientifique (Saint-Cloud, 31 janvier – 2 février 1985), Collection de l'École française de Rome – 120, École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 1989, p. 457-463.
- DELILLE Gérard, *Le maire et le prieur. Pouvoir central et pouvoir local en Méditerranée occidentale : XV^e-XVIII^e siècle*, École française de Rome, Rome – École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2003.

- DELL'AGLIO Pierluigi, Topografia antica, Geoarcheologia e discipline paleoambientali. *Journal of Ancient Topography – Rivista di Topografia Antica*, XXI, Atti del VII Congresso di Topografia Antica “Ricerche di topografia antica: bilanci critici e prospettive, parte III”, Congedo Editore, Galatina, 2011, p. 7-24.
- DELL'ANNA Luigi, LAVIANO Rocco, Penisola Salentina: storia delle conoscenze mineralogiche e geochimiche. *Atti del convegno Le conoscenze geologiche del territorio salentino*, Lecce, 12 dicembre 1987. *Quaderni di Ricerche del Centro Studi Geotecnici d'Ingegneria*, Lecce, n. 11, 1989, p. 303-321.
- DELL'AQUILA Antonio, DELL'AQUILA Carlo, La ceramica graffita di Manduria. Ritrovamenti di scarti di fornace, *Quaderni Archeo*, 2, 1997, p. 169-182.
- DELLE DONNE Roberto, *Burocrazia e fisco a Napoli tra XV e XVI secolo. La Camera della Sommaria e il Repertorium alphabeticum solutionum fiscalium Regni Siciliae Cisfretanaei*, Reti Medievali – Firenze University Press, Florence, 2012.
- DELOGU Paolo, GUILLOU André, ORTALLI Gherardo, *Longobardi e Bizantini*. G. GALASSO (dir.), *Storia d'Italia*, vol. I, UTET, Turin, 1990.
- DELOGU Paolo, *Introduzione allo studio della storia medioevale*, Il Mulino, Bologna, 1994.
- DELORT Robert, WALTER François, *Storia dell'ambiente europeo*, Préface de Jacques Le Goff, Edizioni Dedalo, Bari, 2002 [Presses Universitaires de France, Paris, 2001].
- DELUMEAU Jean-Pierre, HEULLANT-DONAT Isabelle, *L'Italie au Moyen Âge. V^e-XV^e siècle*, Hachette, Paris, 2002.
- DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, *Les fouilles de Rougiers : contribution à l'archéologie de l'habitat rural médiéval en pays méditerranéen*, Éditions du C.N.R.S., Paris, 1981.
- DENEUX Jean-François, *Histoire de la pensée géographique*, Éditions Belin, Paris, 2000.
- DERRUAU Max, *Précis de géographie humaine*, Armand Colin, Paris, 1961.
- DERRUAU Max, *Géographie humaine*, Armand Colin, Paris, [1976] 1999.
- DESANTIS Cosimo, Manduria, Contrada Inforcata – Fattoria di età ellenistica (F. 203, III NE, Oria). G. UGGERI, *Notiziario Topografico Pugliese I. Contributi per la carta archeologica e per il censimento dei beni culturali. Ricerche e Studi – Quaderni del Museo archeologico di Brindisi* n. XI – 1978, p. 145-147.
- DESANTIS Cosimo, Sava, Monte Masciulo – Torre classica e strutture medievali (F. 203, III SO, Sava). G. UGGERI, *Notiziario Topografico Pugliese I. Contributi per la carta archeologica e per il censimento dei beni culturali. Ricerche e Studi – Quaderni del Museo archeologico di Brindisi* n. XI – 1978, p. 148-151.
- DESANTIS Cosimo, Sava, Monte Spicchiuddu (contrada “Ora”) – Resti preistorici e medievali (F. 203, III SO, Sava). G. UGGERI, *Notiziario Topografico Pugliese I. Contributi per la carta archeologica e per il censimento dei beni culturali. Ricerche e Studi – Quaderni del Museo archeologico di Brindisi* n. XI – 1978, p. 147-148.
- DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Éditions Gallimard, Paris, 2005.
- DESCOLA Philippe, *Les formes du paysage*, Cours au Collège de France, Paris, 2011-2013.
<http://www.college-de-france.fr/site/philippe-descola/index.htm#lm=courselq=/site/philippe-descola/course-2011-2012.htmlp=../philippe-descola/course-2012-02-29-14h00.htm>
- DESRAYAUD Gilles, Parcelles fossoyées du Haut Empire des plateaux de Brie : Jossigny/Serris et Moissy-Cramayel (Seine-et-Marne). Approche méthodologique de l'étude des réseaux, *Revue archéologique du Centre de la France [En ligne]*, Tome 47/ 2008, Éditeur : Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du Centre de la France (FÉRACF).
<http://racf.revues.org/1161>
- DEVOTO Guido, *Geologia applicata all'archeologia*, Rome, 1985.

- DI LERNIA Savino, Studio dei processi formativi del deposito e ricognizione di configurazioni spaziali in insediamenti all'aperto : analisi statistiche delle evidenze archeologiche di Terragne (Manduria, Taranto). P. MOSCATI (a cura di), *Archeologia e Calcolatori*, VII, 1996 – III International Symposium on Computing and Archaeology, Rome, 22-25 novembre 1995, Florence, 1996, p. 337-355.
- DI MÉO Guy, Que voulons-nous dire quand nous parlons d'espace? J. LEVY, M. LUSSAULT (dir.), *Logique de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cérisy*, Éditions Belin, Paris, 2000, p. 37-46.
- DI RITA Federico, MAGRI Donatella, Holocene drought, deforestation and evergreen vegetation development in the central Mediterranean: a 5500 year record from Lago Alimini Piccolo, Apulia, southeast Italy. *The Holocene*, 19, 2009, 295-306.
- DI RITA Federico, SIMONE Oronzo, CALDARA Massimo A., GEHRELS W. R., MAGRI Donatella, Holocene environmental changes in the coastal Tavoliere Plain (Apulia, southern Italy): A multiproxy approach. *The Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology (Palaeo 3)*, 310, 2011, p. 139-151.
- DILKE Oswald Ashton Wentworth, Cartography in the Byzantine Empire. J.B. HARLEY, D. WOODWARD, *History of Cartography*. Volume 1: *Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean*, Chicago University Press, 1987, p. 258-275.
- DI MEO Alessandro, *Annali critico-diplomatici del Regno di Napoli della mezzana età*, vol. 1-12, Stamperia Simoniana, Naples, 1795-1819.
- DI SUMMA Anna, La chiesa di S. Maria di Gallana presso Oria. G. BERTELLI (a cura di), *Puglia preromanica. Dal V secolo agli inizi dell'XI*, Edipuglia, Jaca Book, Bari, 2004, p. 252-255.
- DIMITRI Elio, *Un erudito manduriano tra XVIII e XIX secolo. Giuseppe Pacelli e la sua operetta sull'antica città di Manduria*, Barbieri Editore, Manduria, 1993.
- DIMITRI Elio, *Manduria e il suo territorio nelle pagine dei viaggiatori del passato*, Barbieri-Selvaggi Edizioni, Manduria, 2008.
- DINCAUZE DENA F., *Environmental Archaeology. Principles and Practice*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000.
- DITCHFIELD Philippe, *La culture matérielle médiévale : l'Italie méridionale byzantine et normande*, Collection de l'École française de Rome – 373, École française de Rome, Rome, 2007.
- Divisio Ducatus – Edictus Langobardorum : Pactiones de Leburiiis : Radelgisi et Signulfi principum divisio ducatus Beneventani a. 851 [849]*, *Monumenta Germaniae Historica, Leges, IV*, p. 221-225.
- DONVITO Giuseppe, LIMONCELLI Massimo, Architettura longobarda in Puglia : il tempietto di Seppannibale presso Fasano (BR), dall'analisi delle strutture alla restituzione 3D. G. VOLPE, P. FAVIA (a cura di), *V Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.)* (Foggia-Manfredonia, 30 settembre – 3 ottobre 2009), All'Insegna del Giglio, Florence, 2009, p. 746-750.
- DRAGO Ciro, *Contributo alla carta archeologica della Puglia*, Cressati Editore, Tarente, 1933.
- DRAGO Ciro, Specchie di Puglia, *Bullettino di Paleontologia Italiana*, N.S. IX, vol. 64, 1954, p. 171-223.
- DU CANGE Charles du Fresne, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis*, reproduction photomécanique de l'édition de Lyon, J. Posuel et C. Rigaud, 1688, 2 tomes en 1 volume, Collège de France, Paris, 1943.
- DUCELLIER Alain, L'Adriatique du IV^e au XIII^e siècle. P. CABANES (dir.), *Histoire de l'Adriatique*, Éditions du Seuil, Paris, 2001, p. 109-199.
- DUCHAUFOR Philippe, *Atlas écologique des sols du monde*, Masson, Paris, 1976.
- DUCHAUFOR Philippe, *Introduction à la science du sol. Sol, végétation, environnement*, Dunod, Paris, 2001 [6^e édition de l'Abrégé de pédologie].

- DUFOURNIER Daniel, FLAMBARD Anne-Marie, NOYÉ Ghislaine, À propos de céramique « RMR » : problèmes de définition et classement, Problèmes de répartition. *La ceramica medievale nel Mediterraneo Occidentale, Atti del III Congresso Internazionale, (Siena-Faenza, 1984)*, All’Insegna del Giglio, Florence, p. 251-277.
- DUPOUEY Jean-Luc, DAMBRINE Étienne, DARDIGNAC Cécile, GEORGES-LEROY Murielle (éd.), *La mémoire des forêts, Actes du colloque « Forêt, archéologie et environnement »* (14-16 décembre 2004), Publications ONF-INRA-DRAC Lorraine, Paris – Nancy – Metz, 2007.
- DURAND Aline, *Les paysages médiévaux du Languedoc (X^e-XII^e siècles)*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1998.
- DURAND Aline, À la recherche du paysage médiéval. Approches paléoenvironnementales. B. CURSENTE, M. MOUSNIER (dir.), *Les territoires du médiéviste*, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p. 363-379.
- ENEAU Thierry, *Aménagements agraires en pierre sèche en Pays Chauvinois (Vienne)*, Cahiers du Pays Chauvinois, n° 22, 2000.
- Erchemperti Historia Langobardorum Beneventanorum* – G.H. PERTZ, G. WAITZ (dir.), *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum s. VI-IX*, Hannover 1878.
- ESPOSITO Arianna, LEO Giovanna, Southern Italy’s Archaeology and Meridionalism : the myth of Sybaris. *Actes du X^e Congrès annuel de l’Association européenne des archéologues (EAA), Lyon (8-11 septembre 2004)*, ERAUL, Liège, 2006, p. 24-25.
- Etat angevin (L’) – L’État angevin. Pouvoir, culture et société entre XIII^e et XIV^e siècle*, Actes du colloque international organisé par l’American Academy in Rome, l’École française de Rome, l’Istituto storico italiano per il Medio Evo, l’UMR Telemme et l’Université de Provence, l’Università degli studi di Napoli "Federico II" (Rome-Naples, 7-11 novembre 1995), École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 1998.
- Étienne de Byzance, *Ethnika – Stephani Byzantii Ethnicorum quae supersunt ex recensione Augusti Meinekii*, Graz 1958, p. 430 - TB 4 St. Byz. 1.
- EVANS Jane, O’CONNOR Terry, *Environmental Archaeology. Principles and Methods*, Sutton Publishing, Phoenix Mill – Stroud – Gloucestershire, 1999.
- EVIN Jacques, LAMBERT Georges-Noël., LANGOUËT Loïc, LANOS Philippe, OBERLIN Christine, *La datation en laboratoire*, Collection « Archéologiques », Éditions Errance, Paris, 1998.
- FABBRI Pier Francesco, Il popolamento del Salento nel Paleolitico Superiore. P.F. FABBRI, E. INGRAVALLO, A. MANGIA (a cura di), *Grotta Romanelli nel centenario della sua scoperta (1900-2000)*, Atti del Convegno (Castro 6-7 ottobre 2000), Congedo Editore, Galatina, 2003, p. 81-90.
- FABRE Georges, LAMBOLEY Jean-Luc, RODDAZ Jean-Michel, TASSAUX Francis, Dix ans de recherches (1975-1985) sur l’Adriatique antique (III^e siècle av. J.-C. - II^e siècle ap. J.-C.). *Mélanges de l’École française de Rome, Antiquité*, t. 99, n° 1, 1987, Paris-Rome, p. 353-480.
- FALKENHAUSEN Vera von, Taranto in epoca bizantina. *Studi Medievali*, III s., 9,1, 1968, p. 133-166.
- FALKENHAUSEN Vera von, *La dominazione bizantina nell’Italia meridionale dal IX all’XI secolo*, Bari, 1978.
- FALKENHAUSEN Vera von, *I Bizantini in Italia. I Bizantini in Italia* (collectif), Milan, 1982, p. 3-136.
- FALKENHAUSEN Vera von, Le istituzioni bizantine in Puglia nell’alto medioevo. *Bizantini, Longobardi, Arabi in Puglia nell’Alto Medioevo. Atti del XX Congresso internazionale di studi sull’Alto Medioevo, Fondazione Centro Italiano di Studi sull’Alto Medioevo (CISAM) (Savellettri di Fasano – Brindisi, 3-6 novembre 2011)*, Spolète, 2012, p. 185-209.
- FALLA CASTELFRANCHI Marina, Note preliminari su Oria nel IX secolo. *Atti del VI Congresso Nazionale di Archeologia Cristiana (Pesaro-Ancona 1983)*, Consiglio Regionale delle Marche, Ancône, 1985, p. 113-125.
- FALLA CASTELFRANCHI Marina, La decorazione pittorica nelle chiese rupestri. F. DELL’AQUILA, A. MESSINA, *Le chiese rupestri di Puglia e Basilicata*, Bari, 1998, p. 129-143.

- FALLA CASTELFRANCHI Marina, La chiesa di San Pietro di Crepacore nei pressi di Torre Santa Susanna. G. BERTELLI (a cura di), *Puglia preromanica. Dal V secolo agli inizi dell'XI*, Edipuglia, Jaca Book, Bari, 2004, p. 147-160.
- FALLA CASTELFRANCHI Marina, La cultura artistica longobarda e bizantina in terra d'Otranto (secoli VI-XI). *Bizantini, Longobardi, Arabi in Puglia nell'Alto Medioevo. Atti del XX Congresso internazionale di studi sull'Alto Medioevo, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo (CISAM) (Savelletri di Fasano – Brindisi, 3-6 novembre 2011)*, Spolète, 2012, p. 631-684, tav. I-XVI.
- FANCIULLO Franco, Il siciliano e i dialetti meridionali. A. QUATTORDIO MORESCHINI (a cura di), *Tre millenni di storia linguistica della Sicilia. Atti del Convegno della Società italiana di glottologia (Palermo, 25-27 marzo 1983)*, Giardini Editore, Pise, 1984, p. 139-159.
- FANCIULLO Franco, Latino e greco nel Salento. B. VETERE (a cura di), *Storia di Lecce. Dai Bizantini agli Aragonesi*, Bari, 1993, p. 421-486.
- FARELLA Vincenzo, *Il santuario rupestre della Madonna delle Grazie presso S. Marzano (TA) e i recenti lavori di restauro*, Tarente, 1978.
- FAUGERON Fabien, *Nourrir la ville. Ravitaillement, marchés et métiers de l'alimentation à Venise dans les derniers siècles du Moyen Âge*, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome (BEFAR) – 362, École française de Rome, Rome, 2014.
- FAVIA Pasquale, *Graeci di frontiera : impronte bizantine nelle soluzioni insediative e territoriali di fine IX-prima metà XI secolo in Capitanata e Lucania*. P. ARTHUR, M. LEO IMPERIALE (a cura di), *Atti del VII Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.) (Lecce, 9-12 settembre 2015)*, vol. 1-2, All'Insegna del Giglio, Florence, 2015, vol. 2, p. 414-419.
- FAVORY François, Retour critique sur les centuriations du Languedoc oriental, leur existence et leur datation. G. CHOUQUER (dir.), *Les formes du paysage*, 3 tomes. Tome 3 : *L'analyse des systèmes spatiaux*, Éditions Errance, Paris, 1997, p. 96-126.
- FAZZINI Gianni, Per la storia della topografia. Heinrich Nissen nel primo centenario della morte. *Journal of Ancient Topography – Rivista di Topografia Antica*, XXI, *Atti del VII Congresso di Topografia Antica "Ricerche di topografia antica: bilanci critici e prospettive, parte III"*, Congedo Editore, Galatina, 2011, p. 173-180.
- FEBVRE Lucien, *La terre et l'évolution humaine : introduction géographique à l'histoire*, avec le concours de Lionel Bataillon, Éditions Albin Michel, Paris, [1922] 1949.
- FEBVRE Lucien, *Frontière : le mot et la notion* [1928]. Réédité : FEBVRE Lucien, *Pour une histoire à part entière*, École des Hautes Études en Sciences Sociales, S.E.V.P.E.N., Paris, 1962, p. 11-24.
- FEDELE Biagio, *Insedamenti neolitici a sud-est di Taranto*, Archivio Storico Pugliese, XXV, 1972, Bari, p. 127-190.
- FEDELE Biagio, ALESSIO Arcangelo, DEL MONACO Orazio (a cura di), *Archeologia, civiltà e culture nell'area ionico-tarantina. Origini e sviluppo dell'artigianato ceramico*, Banca Popolare Jonica, Grottaglie, 1992.
- FEDERICI Vincenzo, *Chronicon Vulturense del monaco Giovanni*, éd. V. Federici, Rome, 1925-1938, vol. 1-3 (Fonti per la Storia d'Italia, 58-60).
- FÉDOROFF Nicolas, COURTY Marie-Agnès, Le rôle respectif des facteurs anthropiques et naturels dans la dynamique actuelle et passée des paysages méditerranéens. Cas du bassin de Vera, sud-est de l'Espagne. S. van der LEEUW (éd.), *L'homme et la dégradation de l'environnement, Actes des XV^e Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, ADPCA, Juan-les-Pins, 1995, p. 115-142.
- FELLE Antonio E., La documentazione epigrafica. G.A. MARUGGI, N. LAVERMICOCCA (a cura di), *Torre S. Susanna: la chiesa di S. Pietro*, Bari, 1999, p. 13-18, p. 56-65.

- FELLE Antonio E., La documentazione epigrafica latina nella Puglia altomedievale. Stato dell'arte, metodi, prospettive. *Bizantini, Longobardi, Arabi in Puglia nell'Alto Medioevo. Atti del XX Congresso internazionale di studi sull'Alto Medioevo*, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo (CISAM) (Savellettri di Fasano – Brindisi, 3-6 novembre 2011), Spolète, 2012, p. 605-630, pl. I-XXIII.
- FELLER Laurent, L'historiographie des élites rurales du haut Moyen Âge : l'émergence d'un problème ? R. LE JAN (dir.), *L'historiographie des élites dans le haut Moyen Âge (Actes du colloque de Marne-la-Vallée et Paris, 28-29 novembre 2003)*, 2003.
<http://lamop.univ-paris1.fr>
- FELLER Laurent, Les limites des diocèses dans l'Italie du haut Moyen Âge (VII^e-XI^e s.). F. MAZEL (dir.), *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e s.)*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2008, p. 97-118.
- FELLER Laurent, WICKHAM Chris (dir.), *Le marché de la terre au Moyen Âge*, Collection de l'École Française de Rome – 350, École Française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 2005.
- FENAROLI Luigi, *Flora mediterranea*, Florence, 1998.
- FERDIERE Alain, Les haies et l'histoire, *Bulletin de l'Institut d'écologie appliquée*, 3-4, 1978, p. 91-119.
- FERMON Paul, Cartes et plans à grande échelle. P. GAUTIER DALCHÉ (dir.), *La terre. Connaissances, représentations, mesure au Moyen Âge*, L'Atelier du Médiéviste – 13, Brepols, Turnhout, 2013, p. 581-624.
- FERRY Jean-Marc, Le paradigme indiciaire. D. THOUARD (éd.), *L'interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve-d'Ascq, 2007, p. 87-98.
- FILO SCHIAVONI Fulvio, ANNOSCIA Mario, ... *tra i segni di tanta vita e di tanta storia... Manduria in immagini e documenti fra '800 e '900*, Tiemme Editrice, Manduria, 1994.
- FILO SCHIAVONI Fulvio, *Una storia infinita. Più di 400 anni di liti, pretese ed altre "storie" sul territorio di Torre Colimena e dintorni*, Filo Editore, Manduria, 2003.
- FILO SCHIAVONI Fulvio, Resti marmorei nei fondali di Campomarino di Maruggio. G. CARDUCCI (a cura di), *Liber amicorum. Miscellanea di studi storici offerti a Rino Contessa*, I, Filo Editore, Manduria, 2003, p. 503-512.
- FIORE Antonio, VALLETTA Salvatore (ed.), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010.
- FIORENTINO Girolamo, Cenni di storia degli studi e delle ricerche sulle civiltà preclassiche dell'area ionico-tarantina. B. FEDELE, A. ALESSIO, O. DEL MONACO (a cura di), *Archeologia, civiltà e culture nell'area ionico-tarantina. Origini e sviluppo dell'artigianato ceramico*, Banca Popolare Jonica, Grottaglie, 1992, p. 161-173.
- FIORENTINO Girolamo, Ricerche archeologiche et archeoambientali. P. ARTHUR (a cura di), *Da Apigliano a Martano. Tre anni di archeologia medievale (1997 – 1999)*, Congedo Editore, Galatina, 1999, p. 54-56.
- FIORENTINO Girolamo, Il bosco di Belvedere a Supersano : un esempio di archeologia forestale, tra archeologia del paesaggio e archeologia ambientale. P. ARTHUR, V. MELISSANO (a cura di), *Supersano. Un paesaggio antico del basso Salento*, Congedo Editore, Galatina, 2004, p. 23-28.
- FLEMING Andrew, Post-processual Landscape Archaeology: a Critique. *Cambridge Archaeological Journal* 16:3, McDonald Institute for Archaeological Research, 2006, p. 267-280.
- FLEMING Andrew, *The Dartmoor Reaves: investigating prehistoric land divisions*, new edition, Windgather Press, Oxbow Books, Oxford, 2007.
- FONSECA Cosimo D., L'organizzazione ecclesiastica dell'Italia normanna tra l'XI e il XII secolo: i nuovi assetti istituzionali. *Le istituzioni ecclesiastiche della "societas christiana" dei secoli XI-XII. Diocesi, pievi e parrocchie*, Atti della sesta Settimana internazionale di studio (Milano 1974), Miscellanea del Centro di Studi medioevali, VIII, Milan, 1977.

- FONSECA Cosimo D. (a cura di), *Habitat-Strutture-Territorio – Atti del III Convegno Italiano di Studi sulla Civiltà Rupestre Medievale nel Mezzogiorno d'Italia (Taranto-Grottaglie 1975)*, Galatina, 1978.
- FONSECA Cosimo D. et al., *Gli Insediamenti Rupestri Medioevali nel Basso Salento*, Galatina, Congedo Editore, 1979.
- FONSECA Cosimo D., *Particolarismo istituzionale e organizzazione ecclesiastica del Mezzogiorno medioevale*, Congedo Editore, Galatina, 1987.
- FONSECA Cosimo D., Taranto nell'età medievale. C.D. FONSECA (a cura di), *La provincia di Taranto tra l'Occidente e il Mediterraneo. Storia Cultura Società*, Scorpione Editrice, Tarente, 1997, p. 83-130.
- FONSECA Cosimo D., Le lame come fattore di aggregazione demica e di infrastruttura ambientale. E. MENESTÒ (a cura di), *Dall'habitat rupestre all'organizzazione insediativa del territorio pugliese (secoli X-XV)*, Atti del III Convegno internazionale sulla civiltà rupestre, Savelleri di Fasano (BR), 22-24 novembre 2007, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2009, p. 3-13.
- FORMAN Richard T. T., GODRON Michel, *Landscape ecology*, John Wiley, New York, 1986.
- FOSCARINI Amilcare, *Armerista e notiziario delle famiglie nobili e notabili e feudatarie di Terra d'Otranto*, Lecce, 1927.
- FOSSIER Robert, *Enfance de l'Europe. X^e-XII^e siècles. Aspects économiques et sociaux*, Presses Universitaires de France, Paris, 1982.
- FOUCAULT Alain, RAOULT Jean-François, *Dictionnaire de géologie* [Paris 1980], Dunod, Paris, 2000.
- FOUCHER Michel, *Fronts et frontières. Un tour du monde géopolitique*, Fayard, Paris, 1991.
- FOUCHER Michel, *L'obsession des frontières*, Perrin, Paris, 2007.
- FOWLER Peter J., BLACKWELL Ian, *The Land of Lettice Sweetapple. An English Countryside Explored*, Brimscombe Port Stroud, Gloucestershire, 1998.
- FOWLER Peter J., EVANS John G., Plough Marks, Lynchets and Early Fields, *Antiquity*, 41, 1967, p. 289-301.
- FRANCESCHELLI Carlotta, MARABINI Stefano, *Lettura di un territorio sepolto. La pianura lughese in età romana*, Bologna, 2007.
- FRANCESCHELLI Carlotta, Dynamiques de transmission de la morphologie agraire : 'pérennisation' et 'effacement' de la centuriation romaine dans la plaine du Pô, *Agri centuriati*, 5, 2008, p. 77-105.
- FRANCESCONI Giampaolo, SALVESTRINI Francesco, La scrittura del confine. O. MERISALO (ed.), *Frontiers in the Middle Ages, Proceedings of the Third European Congress of Medieval Studies (Jyväskylä, 10-14 June 2003)*, Louvain-La-Neuve, 2006, p. 197-221.
- FRANCOVICH Riccardo, HODGES Richard, *Villa to Village*, Duckworth, Londres, 2002.
- FRANCOVICH Riccardo, VALENTI Marco, Cartografia archeologica, indagini sul campo ed informatizzazione. Il contributo senese alla conoscenza ed alla gestione della risorsa culturale del territorio. R. FRANCOVICH, M. PASQUINUCCI, G. PELLICANÒ (a cura di), *La carta archeologica fra ricerca e pianificazione territoriale*, Atti del seminario di studi organizzato dalla Regione Toscana, Dipartimento delle politiche formative e dei Beni Culturali, Università degli studi di Siena (6-7 maggio 1999), All'Insegna del Giglio, Florence, 2001, p. 83-116.
- FRANCOVICH ONESTI Nicoletta, *Vestigia longobarde in Italia (568-774). Lessico e antroponomia*, Artemide Editore, Rome, 1999.
- FRANCOVICH ONESTI Nicoletta, I Longobardi nel Sud: cultura scritta e tracce linguistiche. L. SINISI (a cura di), *Presenze longobarde in Italia meridionale. Il caso della Puglia*, Longo Editore, Ravenna, 2007, p. 41-49.
- FRASCADORE Angela, *Le pergamene del monastero di S. Chiara di Nardò, 1292-1508 (Codice Diplomatico Pugliese, continuazione del Codice Diplomatico Barese, XXV)*, Bari, 1981.

- GALANTE Stefania, *Materia, forma e tecniche costruttive in Terra d'Otranto. Da esperienza locale a metodologia per la conservazione*, Dottorato di ricerca in Conservazione dei Beni Architettonici – XVIII ciclo, sous la direction du Prof. Arch. Stella Casiello, Università degli studi di Napoli « Federico II », Facoltà di Architettura, Naples, 2006.
http://www.fedoa.unina.it/2937/1/Galante_Conservazione_Beni_Architettonici.pdf
- GALASSO Giuseppe, *L'autre Europe*, Collection de l'École Française de Rome – 154, École Française de Palais Farnèse, Rome, 1992 [Titre original : *L'altra Europa. Per un'antropologia storica del Mezzogiorno d'Italia*, Mondadori, Milan, 1982].
- GALASSO Raffaele, La chiesa di Santa Maria dell'Alto presso Campi Salentina (Lecce). Nuovi dati per l'archeologia tardo antica e altomedievale in Puglia, *Taras. Rivista di archeologia*, XXIX; 2009 – XXX, 2010, Società di Storia Patria per la Puglia, Bari, 2012, p. 73-108.
- GALETTI Paola, Paesaggi, comunità, villaggi nell'Europa medievale. P. GALETTI (a cura di), *Paesaggi, comunità, villaggi medievali. Atti del Convegno internazionale di studio*, Bologna, 14-16 gennaio 2010, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2012, p. 1-22.
- GALLICCHIO Salvatore, Le aree dell'Avampese apulo. I monti della Daunia. A. FIORE, S. VALLETTA (ed.), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 55-57.
- GALOCHET Marc, Le massif forestier du dehors et du dedans : limites, marges et discontinuités de l'espace forestier, *Revue Géographique de l'Est*, vol. 49, 2-3, 2003.
- GAMBI Lucio, *Le Rationes Decimarum: volumi e carte, e il loro valore per la storia dell'insediamento umano in Italia*, Cooperativa tipografico-editrice "P. Galeati", Imola, 1952.
- GAMBI Lucio, BOLLATI Giulio (a cura di), *Storia d'Italia*. Vol. VI : *Atlante*, Einaudi Editore, Turin, 1976.
- GARCIA Patrick, L'espace géographique et les historiens. J. LEVY, M. LUSSAULT (dir.), *Logique de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cérisy*, Éditions Belin, Paris, 2000, p. 73-92.
- GARDIN Jean-Claude, *Le calcul et la raison. Essais sur la formalisation du discours savant*, Éditions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1991.
- GASBARRI Giovanni, *Lo studio dell'arte bizantina in Italia e a Roma tra Ottocento e Novecento. Un nuovo indirizzo della storiografia nel contesto europeo*, Tesi di Dottorato, Università di Roma La Sapienza, XXV ciclo, juin 2013.
- GASPARRI Stefano, La frontiera in Italia (sec. VI-VIII). Osservazioni su un tema controverso. G. P. BROGIOLO (a cura di), *Città, castelli, campagne nei territori di frontiera (secc. VI-VII)*, *Atti del Quinto Seminario sul Tardo Antico e l'Alto Medioevo in Italia centro-settentrionale (Monte Barro - Galbiate 1994)*, Mantoue, 1995, p. 9-20.
- GASPARRI Stefano (a cura di), *Il regno dei Longobardi in Italia. Archeologia, società e istituzioni*, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, Spolète, 2004.
- GASPARRI Stefano, Le élites romane di fronte ai Longobardi. F. BOUGARD, L. FELLER, R. LE JAN (dir.), *Les élites au haut Moyen Âge. Crises et renouvellements, Actes de la rencontre de Rome des 6-8 mai 2004, organisée par l'École française de Rome*, Brepols, Turnhout, 2006, p. 143-166.
- GASPARRI Stefano, Les Lombards en Italie entre histoire et mythe historiographique. *Les Lombards et l'Italie*, « *Les Dossiers de l'archéologie* », n° 327 – mai-juin 2008, p. 64-69.
- GASPARRI Stefano, *Nefandissimi Langobardi*. Le origini di un linguaggio politico. E. CUOZZO, V. DÉROCHE, A. PETERS-CUSTOT, V. PRIGENT (éd.), *Puer Apuliae. Mélanges offertes à Jean-Marie Martin*, 2 volumes, Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Paris, 2008, vol. I, p. 325-332.
- GAUTIER DALCHÉ Patrick, Représentations géographiques savantes, constructions et pratiques de l'espace. *Construction de l'espace au Moyen Âge : pratiques et représentations*, XXXVII^e Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur (SHMES) (Mulhouse, 2-4 juin 2006), Publications de la Sorbonne, Paris, 2007, p. 13-38.

- GAUTIER DALCHÉ Patrick, *La Géographie de Ptolémée en Occident (IV^e-XVI^e siècle)*, Brepols, Turnhout, 2009.
- GAUTIER DALCHÉ Patrick, *L'espace géographique au Moyen Âge*, SISMEL- Edizioni del Galluzzo, Florence, 2013.
- GAUTIER DALCHÉ Patrick (dir.), DELUZ Christiane, BOULOUX Nathalie, VAGNON Emmanuelle, GADRAT-OUERFELLI Christine, FERMON Paul, QUERRIEN Armelle, *La terre. Connaissances, représentations, mesure au Moyen Âge*, L'Atelier du Médiéviste – 13, Brepols, Turnhout, 2013.
- GAY Jules, *L'Italie méridionale et l'empire byzantin. Depuis l'avènement de Basile I^{er} jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071)*, vol. I-II, Burt Franklin, New York.
- GELICHI Sauro, *Introduzione all'archeologia medioevale*, Nuova Italia Scientifica, Rome, 1997.
- GELICHI Sauro, Archeologia longobarda e archeologia dell'alto medioevo italiano: un bilancio critico. S. GASPARRI (a cura di), *Alto medioevo mediterraneo*, Reti Medievali 3, Florence University Press, Florence, 2005, p. 169-184.
- GELICHI Sauro (a cura di), *Quarant'anni di Archeologia Medievale in Italia. La rivista, i temi, la teoria e i metodi*, All'Insegna del Giglio, Florence, 2014.
- GELICHI Sauro, HODGES, Richard (ed.), *From one sea to another. Trading places in the european and mediterranean Early Middle Ages*. Proceedings of the International Conference, Comacchio, 27th-29th march 2009. *Da un mare all'altro. Luoghi di scambio nell'Alto Medioevo europeo e mediterraneo*. Atti del Seminario Internazionale, Comacchio, 27-29 marzo 2009, Seminari internazionali del Centro interuniversitario per la storia e l'archeologia dell'Alto Medioevo, 3, Brepols, Turnhout, 2012.
- GENET Jean-Philippe, Source, métasource, texte, histoire. F. BOCCHI, P. DENLEY (a cura di), *Storia & multimedia: Atti del settimo congresso Internazionale Association for History & Computing*, Bologna, Grafis, 1999, p. 3-17.
- GENET Jean-Philippe, Être médiéviste au XXI^e siècle. G. BÜHRER-THIERRY (coord.), *Être historien du Moyen Âge au XXI^e siècle*, 38^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public (France), Cergy-Pontoise etc., 31 mai-3 juin 2007, Publications de la Sorbonne, Paris, 2008, p. 9-33.
- GENTILI François, L'organisation spatiale des habitats ruraux du haut Moyen Âge : l'apport des grandes fouilles préventives. J. CHAPELOT (éd.), *Trente ans d'archéologie médiévale en France. Un bilan pour un avenir, Actes du IX^e Congrès international de la Société d'archéologie médiévale (Vincennes, 16-18 juin 2006)*, Publications du CRAHM, Caen, p. 119-131.
- GEORGES-LEROY Murielle, DAMBRINE Étienne, DUPOUEY Jean-Luc, LAFFITE Jean-Denis, Habitats gallo-romains et structures agraires fossiles du plateau de la Côte bajocienne (Meurthe-et-Moselle et Vosges). État de la question (2003). *Actualité de la recherche en histoire et archéologie agraire, Actes du colloque international AGER V*, septembre 2000, Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2000, p. 173-180.
- GEORGES-LEROY Murielle, HECKENBENNER Dominique, LAFFITE Jean-Denis, MEYER Nicolas, avec la collab. de DAMBRINE Étienne et DUPOUEY Jean-Luc, Les parcellaires anciens fossilisés dans les forêts lorraines. *La mémoire des forêts. Actes du colloque Forêt, Archéologie et Environnement*. 14 au 16 décembre 2004, 2007, p. 121-131.
- GERVEREAU Laurent, *Voir, comprendre, analyser les images*, La Découverte, Paris, 2000.
- GIACOVELLI Francesco, Rapporto tra architettura in pietra a secco e paesaggio agrario nel territorio di Noci. A. AMBROSI, E. DEGANO, C. ZACCARIA (a cura di), *Architettura in pietra a secco. Atti del I Seminario Internazionale (Noci-Alberobello 1987)*, Fasano, 1990, p. 447-464.
- GIANNELLI Licio, SALVATORINI Gianfranco, TAVANI Guido, Notizie preliminari sulle formazioni neogeniche di Terra d'Otranto (Puglia). *Atti della Società Toscana di Scienze Naturali residente in Pisa*, 72, Pise, 1965, p. 520-536.
- GIANNELLI Licio, SALVATORINI Gianfranco, TAVANI Guido, Nuove osservazioni sulle formazioni neogeniche di Terra d'Otranto (Puglia). *Atti della Società Toscana di Scienze Naturali residente in Pisa*, 73, 1966, Pise, p. 613-619.

- GIANNOTTA Maria Teresa, La ceramica africana e microasiatica. F. D'ANDRIA, D. WHITEHOUSE (ed.), *Excavations at Otranto. Volume II: The Finds*, Dipartimento di Scienze dell' Antichità, Università degli Studi di Lecce, Congedo Editore, Galatina, 1992, p. 45-61.
- GIANNOTTA Maria Teresa, Le lucerne di età romana. F. D'ANDRIA, D. WHITEHOUSE (ed.), *Excavations at Otranto. Volume II: The Finds*, Dipartimento di Scienze dell' Antichità, Università degli Studi di Lecce, Congedo Editore, Galatina, 1992, p. 79-86.
- GIARDINO Claudio (a cura di), *Archeometallurgia: dalla conoscenza alla fruizione, Atti del Workshop*, 22-25 maggio 2006, Cavallino (LE), Edipuglia, Bari, 2011.
- GIARDINO Claudio, SPAGNOLO Vincenzo, L'estrazione del ferro dalle bauxiti nel Salento: le evidenze da Salice Salentino. C. GIARDINO (a cura di), *Archeometallurgia: dalla conoscenza alla fruizione, Atti del Workshop*, 22-25 maggio 2006, Cavallino (LE), Edipuglia, Bari, 2011, p. 271-279.
- GIARDINO Liliana, Per una definizione delle trasformazioni urbanistiche di un centro antico attraverso lo studio delle necropoli: il caso di *Lupiae*, *Studi di Antichità*, 7, 1994, p. 137-203.
- GIGANTE Marcello (a cura di), *Poeti bizantini di Terra d'Otranto nel secolo XIII*, Congedo Editore, Galatina, 1985.
- GIGNOUX Maurice, *Les formations marines pliocènes et quaternaires de l'Italie du Sud et de la Sicile*, Lyon, 1913.
- GINZBURG Carlo, "Signes, traces, pistes". Racines d'un paradigme de l'indice, *Le Débat*, 1980/6, n° 6, p. 3-44.
- GINZBURG Carlo, *Miti, emblemi, spie: morfologia e storia*, Edizioni Nuovo Politecnico, Milan, 1986.
- GINZBURG Carlo, *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve* [Feltrinelli, Milan, 2000], Seuil/Gallimard, Paris, 2003.
- GINZBURG Carlo, *Le fil et les traces. Vrai faux fictif* [Feltrinelli, Milan, 2006], Éditions Verdier, Paris, 2010.
- GIORDANO Oronzo, Documenti papali dei secc. XI e XII relativi alle diocesi di Brindisi e di Oria. M. PAONE (a cura di), *Studi di Storia Pugliese in onore di Giuseppe Chiarelli*, I, Congedo Editore, Galatina, 1972, p. 423-438.
- GIORDANO Oronzo, La guerra greco-gotica nel Salento. *Brundisii Res*, VI, 1974, p. 49-74.
- GIOVINE Giovanni, *De Antiquitate et varia Tarentinorum fortuna*, ll. 8, *Ioanne Iuvene eorum cive auctore. Cum triplici indice, capitum, scriptorum, rerum memorabiliium, Neapoli, Apud Horatium Salvianum*, 1589, réimpression anastatyque.
- GIUGLIANO Assunta, Gli allodiali. M. A. MARTULLO ARPAGO, L. CASTALDO MANFREDONIA, I. PRINCIPE, V. VALERIO (a cura di), *Fonti cartografiche nell'Archivio di Stato di Napoli*, Ministero per i beni culturali e ambientali – Ufficio centrale per i beni archivistici, Naples, 1987, p. 89-91.
- GIUSTINIANI Lorenzo, *Dizionario geografico-ragionato del Regno di Napoli*, Vincenzo Manfredi, Naples, 1797-1805, 10 tomes en 5 volumes. Réimpression anastatique Forni, Bologna, 1969, 1971, 1974.
- GODELIER Marcel, *L'Idéal et le Matériel*, Éditions Fayard, Paris, 1984.
- GOETHE Joachim W. von, *Voyage en Italie [Italienische Reise, manuscrit de 1786-1788; 1^{ère} édition 1816-1817]*, trad. fr. de Jeanne Naujac, Aubier, Paris, 1961.
- GOLDSTEIN Ivo, Byzantium on the Adriatic from 550 till 800, *Hortus Artium Medievalium*, vol. 4, p. 7-14.
- GORGOGNONE Maria A., Nota preliminare sull'insediamento neolitico di Torre Borraco (Taranto). *Studi in memoria di P. Adiuto Putignani*, Bari, 1975, p. 17-28.
- GORGOGNONE Maria A., Manduria (Taranto), Terragne. *Notiziario delle Attività di Tutela*, VIII, 1-2, 1988, p. 19-20.
- GORGOGNONE Maria A., Manduria (Taranto), Le Fiette. *Notiziario delle Attività di Tutela*, X, 2, 1990, p. 283.

- GORGOGNONE Maria A., Manduria (Taranto), Terragne. *Notiziario delle Attività di Tutela*, XI, 2, 1991, p. 212.
- GORGOGNONE Maria A., Manduria (Taranto), Terragne. *Notiziario delle Attività di Tutela*, XII, 2, 1992, p. 216.
- GORGOGNONE Maria A., DI LERNIA Savino, FIORENTINO Girolamo, L'insediamento preistorico di Terragne, Manduria (Taranto). Indagine territoriale e metodologia di intervento, *Taras*, XI, 1, 1991, Scorpione Editore, Tarente, p. 57-83.
- GORGOGNONE Maria A., DI LERNIA Savino, FIORENTINO Girolamo (a cura di), *L'insediamento preistorico di Terragna (Manduria – Taranto). Nuovi dati sul processo di neolitizzazione nel sud-est italiano*, Regione Puglia – C.R.S.E.C. TA/55, Manduria, 1995.
- GOTTMANN Jean *et al.* (éd.), *L'aménagement de l'espace : planification régionale et géographie*, Cahiers de la Fondation nationale d'études politiques, Armand Colin, Paris, 1952.
- GRANIER Thomas, Napolitains et Lombards aux VIII^e-XI^e siècles, *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Âge*, 108-2, 1996, Rome, 1996, p. 403-450.
- GRASSO Anna M., FIORENTINO Girolamo, L'ambiente vegetale. Risultati delle nuove analisi archeobotaniche. P. ARTHUR, B. BRUNO (a cura di), *Apigliano. Un villaggio bizantino e medioevale in Terra d'Otranto. L'ambiente, il villaggio, la popolazione*, Congedo Editore, Galatina, 2009, p. 53-56.
- GRASSO Anna M., FIORENTINO Girolamo, STRANIERI Giovanni, The dry stone wall of "Paretone dei Greci": an anthracological approach. *Saguntum- Extra-11*, Universitat de Valencia, 2011, p.155-156.
- GRASSO Anna M., FIORENTINO Girolamo, STRANIERI, Giovanni, Brick in the wall: an archaeobotanical approach to the analysis of dry stone structures (Puglia – Italy). E. BADAL, Y. CARRIÒN, E. GRAU, M. MACÍAS, M. NTINOU (ed.), *Saguntum. Papeles del laboratorio de arqueologia de Valencia*, Extra-13, *Wood and Charcoal Evidence pour human and natural history*, Universitat de Valencia, 2012, p. 209-216.
- GRASSO Anna M., FIORENTINO Girolamo, Studi archeobotanici per l'Italia medievale: una sintesi. G. VOLPE, P. FAVIA (a cura di), *V Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.)* (Foggia-Manfredonia, 30 settembre – 3 ottobre 2009), All'Insegna del Giglio, Florence, 2009, p. 120-125.
- GRASSO Anna M., FIORENTINO Girolamo, Archeologia e storia della vite e del vino nel Medioevo italiano. F. REDDI, A. FORGIONE (a cura di), *VI Congresso Nazionale di Archeologia Medievale. Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.)* (L'Aquila – 12-15 settembre 2012), Florence, 2012, p. 688-692.
- GRATALOUP Christian, *Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du monde*, Armand Colin, Paris, 2007.
- GRAVILI Giuseppe, Un sistema per l'analisi del paesaggio medievale. S. PATITUCCI UGGERI (a cura di) *Archeologia del Paesaggio Medievale, Quaderni di Archeologia Medievale*, IX, Florence, 2007, p. 337-346.
- GRECO A. Vincenzo, Uomini e paludi nel Tarantino del Settecento. G. CARDUCCI (a cura di), *Liber amicorum. Miscellanea di studi storici offerti a Rino Contessa*, I-II, Filo Editore, Manduria, 2003, p. 541-584.
- GRELLE Francesco, Ordinamento provinciale e organizzazione locale nell'Italia meridionale. *Atti del XXXVIII Convegno Internazionale di Studi sulla Magna Grecia : L'Italia meridionale nell'età tardo-antica (Taranto 1998)*, Naples, 2000, p. 115-139.
- Grégoire le Grand, *Epistulae* – D. NORBERG (éd.), *Gregorii Magni Epistulae*, vol. 1-2, *Corpus Christianorum. Series Latina*, 140-140 A, Turnhout, 1982.
- Grégoire le Grand, *Dialogues* – A. DE VOGÛE (ed.), Grégoire le Grand, *Dialogues*, traduction par Paul Antin, Sources Chrétiennes, 251, 260, 265, 3 tomes, Éditions du Cerf, Paris, 1978-1980.
- GRIERSON Philip, *Monnaies du Moyen Âge*, Bibliothèque des Arts, Paris, 1976.

- GRIERSON Philip, *Byzantine Coins*, London, 1982.
- GRIERSON Philip, TRAVAINI Lucia, *Medieval European Coinage. With a Catalogue of the Coins in the Fitzwilliam Museum, Cambridge. 14 – Italy (III) (South Italy, Sicily, Sardinia)*, Cambridge University Press, 1998.
- GUAITOLI Marcello, Il territorio e le sue dinamiche : osservazioni e spunti di ricerca. *Taranto e il Mediterraneo, Atti del XLI Convegno Internazionale di Studi sulla Magna Grecia (Taranto 12-16 ottobre 2001)*, Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, Taranto, 2002, p. 219-251.
- GUGLIELMINO Riccardo, Roca: nuove testimonianze di rapporti tra la metallurgia italiana e quella egea nell'età del bronzo. C. GIARDINO (a cura di), *Archeometallurgia: dalla conoscenza alla fruizione, Atti del Workshop, 22-25 maggio 2006*, Cavallino (LE), Edipuglia, Bari, 2011, p. 57-68.
- GUIDO Maria A., SCIPIONI Sara, MONTANARI Carlo, Il paesaggio culturale nei dintorni di Casanova di Rovigno (GE) dal VII-VIII sec. d.C.: dati archeobotanici per l'area di Pian delle Groppere, *Archeologia Postmedievale*, 6, 2002, p. 117-123.
- Guidonis Geographica* – SCHNETZ Joseph (hrsg. von), *Itineraria Romana, vol. II – Ravennatis Anonymi Cosmographia et Guidonis Geographica*, [Leipzig, 1940], Teubner, Stuttgart, 1990.
- GUILAINE Jean (dir.), *Pour une archéologie agraire. À la croisée des sciences de l'homme et de la nature*, Paris, 1991.
- GUILAINE Jean, Vers une Préhistoire agraire. J. GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire. À la croisée des sciences de l'homme et de la nature*, Paris, 1991, p. 31-80.
- GUILAINE Jean (éd.), *Premiers paysans du monde. Naissance des agricultures*, Éditions Errance, Paris, 2000.
- GUILAINE Jean, *De la vague à la tombe. La conquête néolithique de la Méditerranée (8000-2000 avant J.-C.)*, Éditions du Seuil, Paris, 2003.
- GUILAINE Jean, CREMONESI Giuliano (dir.), *Torre Sabea. Un établissement du Néolithique ancien en Salento*, Collection de l'École Française de Rome – 315, École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 2003.
- GUILLOU André, *Studies on Byzantine Italy*, Londres, 1970.
- GUILLOU André, Les saints Chrysantes et Daria à Oria dans les Pouilles. *Actes du 97^e Congrès national des sociétés savantes*, Nantes, 1972, p. 355-365.
- GUILLOU André, Città e campagna nell'Italia meridionale bizantina (VI-XI s.). Dalle collettività rurali alla collettività urbana. C. D. FONSECA (a cura di), *Habitat-Strutture-Territorio – Atti del III Convegno Italiano di Studi sulla Civiltà Rupestre Medievale nel Mezzogiorno d'Italia (Taranto-Grottaglie 1975)*, Galatina, 1978, p. 27-40.
- GUILLOU André, L'Italie byzantine : un modèle culturel de province. *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Age – Temps modernes*, T. 101 – n° 2, 1989, Paris-Rome, p. 629-639.
- GUILLOU André, *Recueil des inscriptions grecques médiévales d'Italie*, Collection de l'École française de Rome – 222, École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 1996.
- GUILLOU André, BURGARELLA Filippo, FALKENHAUSEN Vera von, RIZZITANO Umberto, PIACENTINI-FIORANI Valeria, TRAMONTANA Salvatore, Il Mezzogiorno dai Bizantini a Federico II. G. GALASSO (dir.), *Storia d'Italia*, vol. 3, UTET, Turin, 1983.
- HAGÈGE Claude, *Dictionnaire amoureux des langues*, Plon et Odile Jacob, Paris, 2009.
- HARRIS William V., Defining and Detecting Mediterranean Deforestation, 800 BCE to 700 CE. W.V. HARRIS (ed.), *The Ancient Mediterranean Environment between Science and History*, Brill, Leiden-Boston, 2013, p. 173-194.
- HAUTEFEUILLE Florent, La cartographie de la paroisse et ses difficultés de réalisation. C. DELAPLACE (dir.), *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e siècles)*, Éditions Errance, Paris, 2005, p. 24-32.
- HAYES John W., *Late Roman Pottery*, British School at Rome, Londres, 1972.

- HAYES John W., *A supplement to Late Roman Pottery*, British School at Rome, Londres, 1980.
- HEERS Jacques, *Les Barbaresques, la course et la guerre en Méditerranée : XIV^e-XVI^e siècle*, Perrin, Paris, 2001.
- HEYWOOD Ian, CORNELIUS Sarah, CARVER Steve, *An Introduction to Geographical Information Systems*, Pearson Education Limited, Londres, 2006.
- HICKS Martin, HICKS Alison, The Small Objects. F. D'ANDRIA, D. WHITEHOUSE (ed.), *Excavations at Otranto. Volume II: The Finds*, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Lecce, Congedo Editore, Galatina, 1992, p. 279–314.
- HIGGS Eric S., VITA FINZI Claudio, Prehistoric economies: a territorial approach. E.S. HIGGS (ed.), *Papers in Economic Prehistory*, Cambridge University Press, Cambridge, 1972, p. 27-36.
- HODDER Ian, *Reading the Past*, Cambridge University Press, Cambridge, 1986.
- HODDER Ian, ORTON Clive, *Spatial Analysis in Archaeology*, Cambridge University Press, Cambridge, 1976.
- HODGES Richard, *Wall-to-Wall History. The story of Roystone Grange*, Duckworth, London, 1991.
- HODGES Richard, Adriatic Sea trade in an European perspective. S. GELICHI, R. HODGES (ed.), *From one sea to another. Trading places in the european and mediterranean Early Middle Ages. Proceedings of the International Conference, Comacchio, 27th-29th march 2009. Da un mare all'altro. Luoghi di scambio nell'Alto Medioevo europeo e mediterraneo. Atti del Seminario Internazionale, Comacchio, 27-29 marzo 2009*, Seminari internazionali del Centro interuniversitario per la storia e l'archeologia dell'Alto Medioevo, 3, Brepols, Turnhout, 2012, p. 207-234.
- HOOPER Max, Dating Hedges, *Area 4*, 1970, p. 63-65.
- HOOPER Max, Historical and Biological Studies on English Hedges, *Les Bocages. Histoire, écologie, économie*, I.N.R.A., C.N.R.S., E.N.S.A. et Université de Rennes, 1976, p. 225-227.
- HORDEN Peregrine, PURCELL Nicholas, *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Blackwell Publishers, Oxford, 2000.
- HORDEN Peregrine, KINOSHITA Sharon, *A Companion to Mediterranean History*, Wiley Blackwell, Oxford, 2014.
- HOUBEN Hubert, *Mezzogiorno normanno-svevo. Monasteri e castelli, ebrei e musulmani*, Liguori Editore, Naples, 1996.
- HOUBEN Hubert, *Roger II of Sicily. A Ruler between East and West*, Cambridge Medieval Textbooks, Cambridge University Press, 2002.
- HOUBEN Hubert (a cura di), *La conquista turca di Otranto (1480) tra storia e mito*, vol. 1-2, Congedo Editore, Galatina, 2008.
- HOUBEN Hubert, Le strutture militari (secoli VI-XV). E. MENESTÒ (a cura di), *Dall'habitat rupestre all'organizzazione insediativa del territorio pugliese (secoli X-XV)*, *Atti del III Convegno internazionale sulla civiltà rupestre*, Savelletri di Fasano (BR), 22-24 novembre 2007, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2009, p. 47-59.
- HUBERT Étienne (dir.), *Une région frontalière au Moyen Âge. Les vallées du Turano et du Salto entre Sabine et Abruzzes, Actes du colloque organisé à Collalto Sabino (5-7 juillet 1996)*, École Française de Rome, Rome, 2000.
- HUGONIE Gérard, Site. *Hypergeo*, 2004.
http://www.hypergeo.eu/IMG/article_PDF/article_13.pdf
- HUSI Philippe, Quantification et datation en céramologie (Le nombre minimum d'individus : la technique de quantification la mieux adaptée à partir de l'exemple de Tours), *Les petits cahiers d'Anatole*, 6, 06/03/2001.
http://www.univ-tours.fr/lat/pdf/F2_6.pdf

- HUSI Philippe, avec la collaboration de Lise BELLANGER, Estimer la datation, la durée et les discontinuités des sites archéologiques à l'aide de la modélisation des faciès céramiques, *Les petits cahiers d'Anatole*, 13, 25/04/2003.
http://www.univ-tours.fr/lat/pdf/F2_13.pdf
- IACOBONE Clelia, *Puglia, II. Dal Quattrocento al Novecento*, Edipuglia, Bari, 2004.
- Idrîsî, *Opus geographicum* – Idrîsî, *Opus geographicum*, Leyde, 1970-1978.
- Idrîsî, *Charta Rogeriana – Weltkarte des Idrisi vom Jahr 1154 n. Ch.*, *Charta Rogeriana*, wiederhergestellt und herausgegeben von Konrad MILLER, Stuttgart, 1928. Library of Congress, Geography and Map Division, Washington, D.C., 20540-4650 USA dcu.
- Idrîsî, *Géographie* – BRESC Henri, NEF Annliese (prés.), *Idrîsî, La première géographie de l'Occident*, présentation par Henri Bresc et Annliese Nef, traduction du chevalier Jaubert, revue par Annliese Nef, GF Flammarion, Paris, 1999.
- INGLEBERT Hervé, Conclusions. Périodiser l'antiquité tardive. *Les cités de l'Italie tardo-antique (IV^e-VI^e siècle) : institutions, économie, société, culture et religion*, études réunies par Massimiliano Ghilardi, Christophe J. Goddard et Pierfrancesco Porena, Collection de l'École française de Rome – 369), École Française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 2006, p. 359-366.
- INGLEBERT Hervé, *Le Monde, l'Histoire. Essai sur les histoires universelles*, Presses Universitaires de France, Paris, 2014.
- INGOLD Tim, *The Perception of the Environment. Essays in livelihood, dwelling and skill*, Routledge, Londres and New-York, 2000.
- INGOLD Tim, *Une brève histoire des lignes*, Zones sensibles, Bruxelles, 2013 [1^{ère} édition : *Lines. A Brief History*, Routledge, 2007].
- INGRAVALLO Elettra (a cura di), *La passione dell'origine: Giuliano Cremonesi e la ricerca preistorica nel Salento*, Catalogo della mostra, Conte Editore, Lecce, 1997.
- INGRAVALLO Elettra (a cura di), *Lontano nel tempo. La preistoria nel Salento*, Editrice Argo, Lecce, 1999.
- Itinerarium Antonini Augusti* – CUNTZ Otto (hrsg. von), *Itineraria Romana, vol. I – Itinerarium Antonini Augusti et Burdigalense*, [Leipzig, 1929], Teubner, Stuttgart, 1990.
- Itinerarium Burdigalense* – CUNTZ Otto (hrsg. von), *Itineraria Romana, vol. I – Itinerarium Antonini Augusti et Burdigalense*, [Leipzig, 1929], Teubner, Stuttgart, 1990.
- IURILLI Vincenzo, La Murgetta Rossa (Spinazzola) e le cave di bauxite e forme carsiche. A. FIORE, S. VALLETTA (ed.), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 128-129.
- JACOB André, Culture grecque et manuscrits en Terre d'Otrante. *Atti del III Congresso storico di studi salentini e del I Congresso storico di Terra d'Otranto (Lecce, 22-25 ottobre 1976)*, 1980, p. 53-77.
- JACOB André, Le cadran solaire « byzantin » de Taurisano en Terre d'Otrante, *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Age*, T. 97, n° 1, 1985, p. 7-22.
- JACOB André, Le Breve chronicon Nortmannicum : un véritable faux de Pietro Polidori, *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken.*, 66, 1986, p. 378-392.
- JACOB André, La reconstruction de Tarente par les Byzantins aux IX^e et X^e siècles. À propos de deux inscriptions perdues, *Quellen und Forschungen aus Italienischen Archiven und Bibliotheken*, her. vom Deutschen Historischen Institut in Rom, Band 68, Max Niemeyer Verlag Tübingen, 1988, p. 1-19.
- JACOB André, L'anthroponymie grecque du Salento méridional, *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Age, Temps modernes*, T. 107, n° 2, 1995, p. 361-379.
- JACOB André, I più antichi codici greci di Puglia : ovvero un viaggio della paleografia nel paese che non c'è, *Studi medievali e moderni*, n° 2/2002, a cura di Antonio Appignani e Roberto Paciocco, Edizioni Scientifiche Italiane, 2002, tiré à part.

- JACOB André, Le culte de saint Martin de Tours dans la Terre d'Otrante hellénophone. E. CUOZZO, V. DÉROCHE, A. PETERS-CUSTOT, V. PRIGENT (éd.), *Puer Apuliae. Mélanges offertes à Jean-Marie Martin*, 2 volumes, Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Paris, 2008, vol. I, p. 345-356.
- JACOB André, MARTIN Jean-Marie, L'Église grecque en Italie (v. 650 - v. 1050). G. DAGRON, P. RICHE, A. VAUCHEZ (éd.), *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, IV. *Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, Paris, 1993, p. 349-371.
- JACOVELLI Gianni, *Manduria nel '500*, Congedo Editore, Galatina, 1974.
- JALUT Guy, Le pollen traducteur du paysage agricole. J. GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agricole*, Armand Colin, Paris, 1991, p. 345-368.
- JARNUT Jörg, *Geschichte der Langobarden*, Stuttgart, 1982.
- JATTA Antonio, *La Puglia preistorica*, Bari, 1980 [réimpression par les soins d'A. PALMA DI CESNOLA] [édition originale : Bari 1914].
- JOLY Martine, *L'introduction à l'analyse des images*, Nathan, Paris, 1993.
- JOOLEN Ester van, *Archaeological land evaluation. A reconstruction of the suitability of ancient landscapes for various land uses in Italy focused on the first millennium BC*, Thèse de doctorat de l'Université de Groningue, 2003.
- JOUAUX B., (1978), *Les Fossés-le-Roi, Cahiers Percherons*, 58 (*Châteaux-forts et guerres au Moyen Âge*), Association des Amis du Perche, 5-6.
- JURLARO Rosario, Nuovi stampi eucaristici del Salento, *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata*, N. S. XVII, Grottaferrata, 1963, p. 147-56.
- JURLARO Rosario, Lucerne cristiane dal Salento, *Ricerche e Studi. Quaderni del Museo archeologico di Brindisi* n. 3 – 1967, Arti Grafiche Schena, Fasano, 1967, p. 43-75.
- JURLARO Rosario, Epigrafi medievali Brindisine, *Studi salentini*, XXXI-XXXII, Lecce, 1968, p. 231-277.
- JURLARO Rosario, S. Pietro in Bevagna (Taranto). Il sacello e la chiesa alto medievale nel quadro dell'architettura salentina. *Studi in memoria di P. Adiuto Putignani*, Società di Storia Patria per la Puglia, Sezione di Taranto, Bari, 1975, p. 63-72.
- KAPITÄN Gerhard, Un relitto corinzio del tardo V sec. a.C. a Savelletri (Brindisi), *Ricerche e Studi. Quaderni del Museo archeologico di Brindisi* n. 6 – 1972, Fasano, Arti Grafiche Schena, 1972, p. 41-54.
- KAPLAN Michel, *Les hommes et la terre à Byzance du VI^e au XI^e siècle. Propriété et exploitation du sol*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1992.
- KAPLAN Michel, Le village communal. S. MÉTIVIER (dir.), *Économie et société à Byzance (VIII^e-XII^e siècle). Textes et documents*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2007, p. 85-93.
- KEAY Simon, *Late Roman amphorae in the western Mediterranean. A typology and economic study: the Catalan evidence*, Oxford, 1984.
- KEHR Paul F., *Regesta Pontificum Romanorum, Italia pontificia*, vol. IX, *Samnium-Apulia-Lucania*, ed. W. Holtzmann, Berlin, 1962.
- KIESEWETTER Andreas, La cancelleria angioina. *L'État angevin. Pouvoir, culture et société entre XIII^e et XIV^e siècle*, Actes du colloque international organisé par l'American Academy in Rome, l'École française de Rome, l'Istituto storico italiano per il Medio Evo, l'UMR Telemme et l'Université de Provence, l'Università degli studi di Napoli "Federico II" (Rome-Naples, 7-11 novembre 1995), École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 1998, p. 361-416.
- LA ROCCA Cristina, L'archeologia e i Longobardi in Italia. Orientamenti, metodi, linee di ricerca. GASPARRI Stefano (a cura di), *Il regno dei Longobardi in Italia. Archeologia, società e istituzioni*, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, Spolète, 2004, p. 173-233.
- LA ROCCA Cristina, I rituali funerari nella transizione dai Longobardi ai Carolingi. C. BERTELLI, G.P. BROGIOLO (a cura di), *Il futuro dei Longobardi*, Milan, 2004, p. 50-53.

- LA SALVIA Vasco, Aspetti dell'economia dell'Italia centro alto medievale. Artigianato e commercio fra Longobardi e Bizantini. O. MERISALO (ed.), *Frontiers in the Middle Ages, Proceedings of the Third European Congress of Medieval Studies (Jyväskylä, 10-14 June 2003)*, Louvain-La-Neuve, 2006, p. 348-372.
- LABROT Gérard, *Études napolitaines. Villages, palais, collections. XVI^e-XVIII^e siècles*, Champ Vallon, Seyssel, 1993.
- LABROT Gérard, *Quand l'histoire murmure. Villages et campagnes du royaume de Naples (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Collection de l'École Française de Rome – 202, École Française de Rome, Palais Farnèse, 1995.
- LACARBONARA Filomena, LOPEZ Raffaele, Suolo. Agenzia Regionale Pugliese per l'Ambiente (A.R.P.A.). *Relazione sullo Stato dell'Ambiente 2011*, Bari, 2011.
<http://www.arpa.puglia.it/web/guest/rsa2011>
- LAFFITE Jean-Denis, *Germiny – 54 – Carrière Jean Lefebvre, Fouille archéologique de sauvetage – Juin 1994*, Rapport de fouille, Service régional de l'archéologie de Lorraine, Metz, 1994.
- LAFFITE Jean-Denis, La formation du parcellaire de Germiny (Meurthe-et-Moselle). G. CHOUQUER (dir.), *Les formes du paysage*, 3 tomes. Tome 1 : *Études sur les parcellaires*, Éditions Errance, Paris, 1996, p. 154-167.
- LAFFITE Jean-Denis, avec la collaboration de DAMBRINE Étienne, DUPOUEY Jean-Luc et GEORGES-LEROY Murielle, Le parcellaire gallo-romain de la forêt domaniale de Saint-Amond à Favières (Meurthe-et-Moselle). Relevé et étude du parcellaire du « Grand Richard », *Revue Archéologique de l'Est*, 51 – 2001/02, p. 465-476.
- LAGAZZI Luciano, *Segni sulla terra. Determinazione dei confini e percezione dello spazio nell'alto Medioevo*, Editrice CLUEB, Bologne, 1991.
- LAMBOGLIA Nino, Nuove osservazioni sulla « terra sigillata chiara » (I): tipi A e B, *Rivista di Studi Liguri*, 24, 1958, p. 257-330.
- LAMBOGLIA Nino, Nuove osservazioni sulla « terra sigillata chiara » (II), *Rivista di Studi Liguri*, 29, 1963, p. 145-212.
- LAMBOLEY Jean-Luc, *Recherches sur les Messapiens. IV^e-II^e siècles avant J.-C.*, École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 1996.
- LASSURE Christian, Le C.E.R.A.V. et les études sur l'architecture de pierre sèche de la France : bilan et perspectives. A. AMBROSI, E. DEGANO, C. ZACCARIA (a cura di), *Architettura in pietra a secco. Atti del I Seminario Internazionale (Noci-Alberobello 1987)*, Fasano, 1990, p. 255-284.
- LASSURE Christian, REPERANT Dominique, *Cabanès en pierre sèche de la France*, Édisud, Aix-en-Provence, 2004.
- LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La Découverte, Paris, 1991.
- LATOUR Bruno, *La fabrique du droit, une ethnographie du Conseil d'État*, Paris, La Découverte, Paris, 2004.
- LAUREANO Pietro, *Atlante d'acqua, conoscenze tradizionali per la lotta alla desertificazione*, Turin, 2001.
- LAUWERS Michel, Paroisses, paroissiens et territoires. Remarques sur *parochia* dans les textes latins du Moyen Âge, *Médiévales*, 49, p. 11-32.
- LAUWERS Michel, *Territorium non facere diocesim*. Conflits, limites et représentation territoriale du diocèse (V^e-XIII^e s.). F. MAZEL (dir.), *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e s.)*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2008, p. 23-65.
- LAVEE Shimon, Biologia e fisiologia dell'olivo. *Enciclopedia mondiale dell'olivo*, COI, Madrid, 1996, p. 61-110.
- LAVERMICOCCA Nino, Torre S. Susanna (Brindisi), Chiesa di Masseria "Le Torri", *Notiziario delle Attività di Tutela, 1986-1987, Taras. Rivista di Archeologia*, VII, 1-2, 1987, Galatina, 1987, p. 177-178.

- LAVERMICOCCA Nino, Torre S. Susanna (Brindisi), Masseria Le Torri, chiesa di S. Pietro a Crepacore, *Notiziario delle Attività di Tutela, 1992-1993, Taras. Rivista di Archeologia, XIV, 1, 1994, Galatina, 1994, p. 171-173.*
- LAVERMICOCCA Nino, Il munumento e gli affreschi. G.A. MARUGGI, N. LAVERMICOCCA (a cura di), *Torre S. Susanna : la chiesa di S. Pietro*, Bari, 1999, p. 6-12.
- LAVERMICOCCA Nino, LA NOTTE Giambattista, PACILIO Giovanna, *Sant'Apollinare di Rutigliano, Storia, scavo, restauro*, Rutigliano, 1987.
- LAZZARINI Isabella, *L'Italia degli Stati territoriali. Secoli XIII-XV*, Editori Laterza, Rome-Bari, 2003.
- LE GOFF Jacques, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Éditions Arthaud, Paris, [1^{ère} éd. 1964], éditions de 1972 et 1984.
- LE GOFF, Jacques, Pour un long Moyen Âge. *Europe*, 654 (1983), Paris, 1983, p. 19-24.
- LE ROY LADURIE Emmanuel, *Les paysans de Languedoc*. [SEVPEN, Paris, 1966] Flammarion, Paris, 1969.
- LE ROY LADURIE Emmanuel, *Le territoire de l'historien*, Gallimard, Paris, 1973.
- LE ROY LADURIE Emmanuel, *Histoire du climat depuis l'an mil*, vol. 1-2, Flammarion, Paris, [1967] 1983.
- LE ROY LADURIE Emmanuel, BARRY, Jean-Paul, Histoire agricole et phytogéographie, *Annales. Economie, Sociétés, Civilisations*, 17^e année, n° 3, mai-juin 1962, p. 434-447.
- LEBEAU René, *Les grands types de structures agraires dans le monde*, Armand Colin, Paris, [1969] 2000.
- LEBOLE Chiara Maria, Il rapporto tra insediamento e cultura materiale nella transizione tra tardoantico ed altomedioevo in Italia meridionale. *L'Italia meridionale nell'età tardo antica. Atti del XXXVIII Convegno Internazionale di Studi sulla Magna Grecia, Tarente (2-6 ottobre 1998)*, Tarente, 2000, p. 565-594.
- LEDUC Mireille, VALDEYRON Nicolas, VAQUER Jean, *Sociétés et espaces. Actes des Rencontres méridionales de préhistoire récente*, troisième session, Toulouse, 6-7 novembre 1998, Archives d'écologie préhistorique, Toulouse, 2000.
- LEEUW Sander E. van der (éd.), *L'homme et la dégradation de l'environnement, Actes des XV^e Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, ADPCA, Juan-les-Pins, 1995.
- LEFORT Jacques, MARTIN, Jean-Marie, De l'évêché au village : les frontières mineures en Italie du Sud et en Macédoine. J.-M. POISSON (éd.), *Castrum 4, Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Erice-Trapani 1988)*, Collection de la Casa de Velázquez – 38, Collection de l'École française de Rome – 105, Rome-Madrid, 1992, p. 340-341.
- LEFORT Jacques, MORRISSON Cécile, SODINI Jean-Pierre (éd.), *Les villages dans l'Empire byzantin. IV^e -XV^e siècle*, Éditions Lethielleux, Paris, 2005.
- LEO Bruno, SANTO Pietro, SCARCIGLIA Pietro, *Avetrana. Storia e territorio*, Edizioni del Grifo, Lecce, 1998.
- LEO IMPERIALE Marco, Struttura e tecnologia delle fornaci da vasaio di età bizantina ad Otranto (LE). R. FIORILLO, P. PEDUTO (a cura di), *Atti del III Congresso Nazionale di Archeologia Medievale (Salerno, 2-5 ottobre 2003)*, Edizioni All'Insegna del Giglio, Florence, 2003, p. 674-677.
- LEO IMPERIALE Marco, Otranto, cantiere Mitello : un centro produttivo nel Mediterraneo bizantino. Note attorno ad alcune forme ceramiche di fabbricazione locale. S. PATITUCCI UGGERI (a cura di), *La ceramica altomedievale in Italia* (Firenze, 2004), Florence, 2004, p. 327-42.
- LEO IMPERIALE Marco, Ceramiche e commerci nel Canale d'Otranto tra X e XI secolo. Riflessioni sulla cultura materiale bizantina tra Salento e Albania meridionale. G. TAGLIAMONTE (a cura di), *Ricerche archeologiche in Albania, Atti dell'incontro di studi (Cavallino-Lecce, 29-30 avril 2011)*, Aracne Editrice, Rome, 2014, p. 327-341.

- LEO IMPERIALE Marco, Anfore globulari dal Salento. Produzione e circolazione nell'Adriatico meridionale durante l'alto Medioevo. P. ARTHUR, M. LEO IMPERIALE (a cura di), *Atti del VII Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.) (Lecce, 9-12 settembre 2015)*, vol. 1-2, All'Insegna del Giglio, Florence, 2015, vol. 2, p. 426-431.
- LEONARDI Giovanni (ed.) (1992), *Processi formativi della stratificazione archeologica, Atti del Seminario Internazionale "Formation processes and excavation methods in archaeology: perspectives"* (Padoue, 15-27 luglio 1991), Saltuarie dal laboratorio del Piovego, 3, Padoue, 1992.
- LEPLA Denis, *Les Fossés Royaux et la notion de marche militaire au sud de l'ancien duché de Normandie. XI^e-XII^e s.*, Publication de l'A.S.E.VE, Éditions Mémoires et Cultures, La-Chapelle-Montligeon (Orme), 2006.
- LEPORE Giorgia, Il territorio di Oria (BR) dal tardoantico all'XI secolo. R. FIORILLO, P. PEDUTO (a cura di), *Atti del III Congresso Nazionale S.A.M.I. (Società degli Archeologi Medievisti Italiani)*, Salerne, 2-5 ottobre 2003, Edizioni All'Insegna del Giglio, Florence, 2003, p. 451-457.
- LEPORE Giorgia, *Oria e il suo territorio nell'altomedioevo. Fonti storiche ed evidenze archeologiche*, Biblioteca Diocesana di Oria – Studi e Saggi, 1, Oria, 2004.
- LEPORE Giorgia, Il tempietto di S. Miserino a San Donaci. G. BERTELLI (a cura di), *Puglia preromanica. Dal V secolo agli inizi dell'XI*, Edipuglia, Jaca Book, Bari, 2004, p. 245-247.
- LEPORE Lucia (a cura di), *Il sito antico de Li Castelli presso Manduria (Taranto). Gli scavi, i risultati, le prospettive, Atti del Seminario di studi, Firenze, 15-16 maggio 1997*, Manduria, Barbieri, 2000.
- LETURCQ Samuel, Territoires agraires et limites paroissiales, *Médiévales* [En ligne], 49, Presses Universitaires de Vincennes, 2005, p. 89-104.
- LEUCCI Giuseppe, Brindisi. L. MEZZADRI, M. TAGLIAFERRI., E. GUERRIERO (dir.), *Le diocesi d'Italia*, vol. 1-3, Edizioni S. Paolo, Turin, 2007-2008, vol. 2, s.v.
- LEUCCI Giuseppe, Oria. L. MEZZADRI, M. TAGLIAFERRI, E. GUERRIERO (dir.), *Le diocesi d'Italia*, vol. 1-3, Edizioni S. Paolo, Turin, 2007-2008, vol. 3, s.v.
- LEVEAU Philippe, Occupation du sol, géosystèmes et systèmes sociaux. Rome et ses ennemis des montagnes et du désert dans le Maghreb antique. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 6, nov.-déc. 1986, p. 1345-1358.
- LEVEAU Philippe, Le paysage aux époques historiques: un document archéologique. *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 55^e année, n° 3, 2000, p. 555-582.
- LEVEAU Philippe, TREMENT Frédéric, WALSH Kevin, BARKER Graeme (ed.), *Environmental Reconstruction in Mediterranean Landscape Archaeology*, Series « The Archaeology of Mediterranean Landscapes », n. 2, Oxbow Books, Oxford, 1999.
- LÉVY Jacques, LUSSAULT Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Éditions Belin, Paris, 2003.
- LEWUILLON Serge, Les murs de pierre sèche en milieu rural. J. GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire. À la croisée des sciences de l'homme et de la nature*, Armand Colin, Paris, 1991, p. 193-221.
- Libri coloniarum – Libri coloniarum* (Livres des colonies). Texte établi, traduit et annoté par Claude Brunet, Danièle Conso, Antonio Gonzales, Thomas Guard, Jean-Yves Guillaumin, Catherine Sensal, *Corpus Agrimensorum Romanorum VII*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2008.
- LICINIO Raffaele, Economia e società nel basso Medioevo. G. MUSCA (dir.), *Storia della Puglia*, vol. 1-2, Adda Editore, Bari, 1979, vol. 1, p. 299-324.
- LICINIO Raffaele, I periodi angioino e aragonese. G. MUSCA (dir.), *Storia della Puglia*, vol. 1-2, Adda Editore, Bari, 1979, vol. 1, p. 277-298.
- LICINIO Raffaele, *Uomini e terre nella Puglia medioevale. Dagli Svevi agli Aragonesi*, Bari, 1983.
- LICINIO Raffaele (a cura di), *Castelli, foreste, masserie. Potere centrale e funzionari periferici nella Puglia del secolo XIII*, Bari, 1991.

- LICINIO Raffaele, *Castelli medievali. Puglia e Basilicata: dai Normanni a Federico II e Carlo I d'Angiò*, Bari, 1994.
- LIEUTAUD Jacqueline, *La Pouille. Un exemple de programmation industrielle dans le Mezzogiorno italien*, Collection de l'École Française de Rome – 144, École Française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 1991.
- Liutprandi Relatio de legatione – Liutprand de Crémone. Œuvres*. Présentation, traduction et commentaire par François BOUGARD, Sources d'histoire médiévale publiées par l'Institut de recherche et d'histoire des textes – 41, CNRS Éditions, Paris, 2015.
- LIZET Bernadette, L'analyse ethnoécologique des paysages actuels: une lecture des indices floristiques, *Les Nouvelles de l'archéologie*, n° 18, 1984, p. 58-66.
- LO PORTO Felice Gino, Testimonianze archeologiche della espansione tarantina in età arcaica, *Taras. Rivista di Archeologia*, X, 1, Scorpione Editore, Tarente, 1990, p. 67-95.
- LO PORTO Felice Gino, Insediamenti protostorici costieri del Salento. *Atti del XXX Convegno di Studi sulla Magna Grecia: I Messapi (Taranto-Lecce 1990)*, Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, Tarente, 1991, p. 383-391.
- LOMARTIRE Giuseppe, *Sava nella storia*, Cressati Editore, Tarente, 1972.
- LOMBARDO Mario, *I Messapi e la Messapia nelle fonti letterarie greche e latine*, Congedo Editore, Galatina, 1992.
- LOMBARDO Mario, MARANGIO Cesare (a cura di), *Il territorio brindisino dall'età messapica all'età romana, Atti del IV Convegno di studi sulla Puglia romana*, Mesagne, 19-20 gennaio 1996, Congedo Editore, Galatina, 1998.
- LOPICCOLI Alessandro, *Compendio storico della città di Manduria*, Manuscrit, Biblioteca comunale "Marco Gatti", Manduria. *Infra, in appendice*, manuscrit anonyme du début du XIX^e siècle, *De oppidis et monasterii Sanctae Mariae Balnearum et Sancti Anastasi monaci Persae et Martyris. Sintagma Topographicum chronologicum et historicum cum locis adjacentibus*.
- LOPORCARO Michele, *Profilo linguistico dei dialetti italiani*, Editori Laterza, Rome-Bari, [2009] 2013.
- LORÈ Vito, I villaggi nell'Italia meridionale (secoli IX-XI): problemi di definizione. P. GALETTI (a cura di), *Paesaggi, comunità, villaggi medievali. Atti del Convegno internazionale di studio, Bologna (14-16 gennaio 2010)*, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2012, p. 535-546.
- LOUD Graham A., Southern Italy and the Eastern and Western empires, c. 900-1050, *Journal of Medieval History*, vol. 38, n° 1, March 2012, p. 1-19.
- LOZZI GALLO Lorenzo, *La Puglia nel medioevo germanico. Da Apulia a Pülle/ Púl*, Longo Editore Ravenna, 2012.
- LUGINBÜHL Yves, *La mise en scène du monde. Construction du paysage européen*, CNRS Éditions, Paris, 2012.
- LUPARELLI Giuseppe, Oria, Grotta di Laurito – Planimetria e sezione del complesso ipogeico (F. 203, III NE, Oria). G. UGGERI, *Notiziario Topografico Pugliese I. Contributi per la carta archeologica e per il censimento dei beni culturali. Ricerche e Studi – Quaderni del Museo archeologico di Brindisi* n. XI – 1978, p. 183-188.
- Lupi Protospatarii Annales*, éd. G.H. Pertz, *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, V, Hanovre, 1844, p. 52-63.
- LUSSAULT Michel, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace en géographie*, Éditions du Seuil, Paris, 2007.
- MACRY Paolo, L'area del Mezzogiorno continentale. L. GAMBI, G. BOLLATI (a cura di), *Storia d'Italia*. Vol. VI : *Atlante*, Einaudi Editore, Turin, 1976, p. 606-624.
- MAGGIULLI Giovanna, La metallurgia nella Penisola Salentina protostorica: i ripostigli del Bronzo Finale di Roca Vecchia (LE). C. GIARDINO (a cura di), *Archeometallurgia: dalla conoscenza alla fruizione, Atti del Workshop, 22-25 maggio 2006, Cavallino (LE), Edipuglia, Bari, 2011, p. 69-77.*

- MALVOLTI Alberto, PINTO Giuliano (a cura di), *Incolti, fiumi, paludi. Utilizzazione delle risorse naturali nella Toscana medievale e moderna*, Leo S. Olschki Editore, Florence, 2003.
- MANACORDA Daniele, Sulla proprietà della terra nella Calabria romana tra Repubblica e Impero. *Du Latifundium au Latifondo. Un héritage de Rome, une création médiévale ou moderne*, Actes de la Table ronde internationale du CNRS (Bordeaux – 1992), Publications du Centre Pierre Paris, Paris, 1995, p. 143-189.
- MANCASSOLA Nicola, SAGGIORO Fabio (a cura di), *Medioevo, paesaggi e metodi*, SAP Società Archeologica s.r.l., Mantoue, 2006.
- MANCINO Leonardo, *Scrittori e questione meridionale*, Palomar, Bari, 2006.
- MANGIATORDI Anna, *Insedimenti rurali e strutture agrarie nella Puglia centrale in età romana*, Edipuglia, Bari, 2011.
- MANNONI Tiziano, Metodi sperimentali di studio archeologico del paesaggio agrario. *Fonti per lo studio archeologico del paesaggio agrario*, Centro Internazionale per lo studio delle cerchie urbane, Lucca, 1981, p. 397-404. Réédition : T. MANNONI, *Venticinque anni di archeologia globale. 1. Archeologia dell'urbanistica*, Gênes, 1994, p. 139-146.
- MANNONI Tiziano, GIANNICCHEDDA Enrico, *Archeologia della produzione*, Einaudi Editore, Turin, 1996.
- MARCHIORI Silvano MEDAGLI Pietro, RUGGIERO Livio, *Guida Botanica del Salento*, Congedo Editore, Galatina, 1988.
- MARCIANO Girolamo, *Descrizione, origine e successi della provincia di Terra d'Otranto*, [Naples, 1855] Congedo Editore, Galatina, 1996.
- MARGIOTTA Stefano, NEGRI Sergio, *Alla ricerca dell'acqua perduta. Nuove conoscenze del sottosuolo nel Salento leccese*, Congedo Editore, Galatina, 2004.
- MARIN Meluta D., Manduria, *Annali della Facoltà di Lettere dell'Università di Bari*, IV, 1958.
- MARIN Meluta D., La viabilità antica tra Taranto e Brindisi: la via Appia. *Archivio Storico Pugliese*, XXXIX, Bari, 1986, p. 27-68.
- MARINVAL Philippe, Les graines et les fruits : la carpologie. C. BOURQUIN-MIGNOT *et al.*, *La botanique*, Collection « Archéologiques », Éditions Errance, Paris, 1999, p. 105-137.
- MARRA Roberta, Le specchie situate nel territorio di Manduria, *Quaderni Archeo*, 6-7, Manduria, 2002, p. 153-174.
- MARTIN Jean-Marie, Une origine calabraise pour la Grécia salentine ?, *Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici*, n.s. 22-23 (XXXII-XXXIII), 1985-1986, p. 51-63.
- MARTIN, Jean-Marie, Les problèmes de la frontière en Italie méridionale (VI^e-XII^e siècles) : l'approche historique. J.-M. POISSON (éd.), *Castrum 4, Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, Actes du colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Erice-Trapani 1988), Collection de la Casa de Velázquez – 38, Collection de l'École française de Rome – 105, Rome-Madrid, 1992, p. 259-276.
- MARTIN Jean-Marie, *La Pouille du VI^e au XII^e siècle*, Collection de l'École française de Rome – 179, École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 1993.
- MARTIN Jean-Marie, *Italies normandes (XI^e-XII^e siècle)*, Hachette, Paris, 1994.
- MARTIN Jean-Marie, L'Italie méridionale. M. BOURNIN, J.-M. MARTIN, F. MENANT (éd.), *L'anthroponymie. Document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux*, Actes du colloque international organisé par l'École française de Rome (Rome, 6-8 octobre 1994), École française de Rome, Palais Farnèse, 1996, p. 29-39.

- MARTIN Jean-Marie, Fiscalité et économie étatique dans le royaume angevin de Sicile à la fin du XIII^e siècle. *L'État angevin. Pouvoir, culture et société entre XIII^e et XIV^e siècle*, Actes du colloque international organisé par l'American Academy in Rome, l'École française de Rome, l'Istituto storico italiano per il Medio Evo, l'UMR Telemme et l'Université de Provence, l'Università degli studi di Napoli "Federico II" (Rome-Naples, 7-11 novembre 1995), École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 1998, p. 601-648.
- MARTIN Jean-Marie, Perception et description du paysage rural dans les actes notariés sud-italiens (IX^e-XII^e siècles). A. BAZZANA (éd.), *Castrum 5 – Archéologie des espaces agraires méditerranéens au Moyen Âge, Actes du Colloque de Murcie (1992)*, Madrid – Rome – Murcie, 1999, p. 113-127.
- MARTIN Jean-Marie, Aristocraties et seigneuries en Italie méridionale aux XI^e et XII^e siècles : essai de typologie, *Journal des savants*, 1999, p. 227-259.
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jds_0021-8103_1999_num_1_1_1622
- MARTIN Jean-Marie, *Guerre, accords et frontières en Italie méridionale pendant le haut Moyen Âge*. *Acta de Liburia, Divisio principatus Beventani et autres actes*, École française de Rome, 2005.
- MARTIN Jean-Marie, Les thèmes italiens. Territoire, administration, population, A. JACOB, J.-M. MARTIN, G. NOYE (éd.), *Histoire et culture dans l'Italie byzantine*, Collection de l'École française de Rome – 363, Rome, 2006, p. 517-558.
- MARTIN Jean-Marie, Les débuts de la transhumance : économie et habitat en Capitanate, *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo*, 109/2, 2007, p. 117-137.
- MARTIN Jean-Marie, L'axe Mont Saint-Michel/ Mont Gargan a-t-il existé au Moyen Âge ? G. CASIRAGHI, G. SERGI (a cura di), *Pellegrinaggi e santuari di San Michele nell'Occidente medievale, Atti del Secondo Convegno Internazionale dedicato all'Arcangelo Michele, Atti del XVI Convegno Sacrensse (Sacra di San Michele, 26-29 settembre 2007)*, Edipuglia, Bari, 2009, p. 403-420.
- MARTIN Jean-Marie, Il casale. E. MENESTÒ (a cura di), *Dall'habitat rupestre all'organizzazione insediativa del territorio pugliese (secoli X-XV), Atti del III Convegno internazionale sulla civiltà rupestre, Savellettri di Fasano (BR), 22-24 novembre 2007, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2009, p. 31-46.*
- MARTIN Jean-Marie, Il popolamento e la civiltà rupestre in Puglia nell'alto medioevo. *Bizantini, Longobardi, Arabi in Puglia nell'Alto Medioevo. Atti del XX Congresso internazionale di studi sull'Alto Medioevo, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo (CISAM) (Savellettri di Fasano – Brindisi, 3-6 novembre 2011)*, Spolète, 2012, p. 147-162.
- MARTIN Jean-Marie, Le service public, critère de distinction des élites. Italie méridionale de tradition byzantine et lombarde, X^e-XIII^e siècle. *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Âge*, 124-2 (2012), *Élites rurales méditerranéennes au Moyen Âge – Varia – Regards croisés*, Paris-Rome, 2012.
<http://mefrm.revues.org/971>
- MARTIN Jean-Marie, Les échanges monétaires entre l'Italie méridionale et ses voisins (X^e-XII^e siècles). MALAMUT É., OUERFELLI M. (dir.), *Les échanges en Méditerranée médiévale. Marqueurs, réseaux, circulations, contacts*, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 2012, p. 57-68.
- MARTIN Jean-Marie, CUOZZO Errico, GASPARRI Stefano, VILLANI Matteo (a cura di), *Regesti dei documenti dell'Italia meridionale. 570-899*, École Française de Rome, Rome, 2002.
- MARTIN Jean-Marie, NOYÉ Ghislaine, Guerre, fortifications et habitats en Italie méridionale du V^e au X^e siècle. A. BAZZANA (éd.), *Castrum 3 – Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du Colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Madrid 1985)*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 1988, p. 225-236.
- MARTINIS Bruno, ROBBA Elio, *Note illustrative della Carta Geologica d'Italia (Servizio Geologico d'Italia), foglio 202 – Taranto*, Arti Grafiche Ditta E. Di Mauro, Cava dei Tirreni, 1971.
- MARTUCCI Giorgio, *Carte topografiche di Francavilla, Oria e Casalnuovo del 1643. E documenti cartografici del Principato Imperiali del sec. XVII*, S.E.F. di Montanaro & C. s.n.c., Società editrice francavillese, Francavilla Fontana, 1986.

- MARUGGI G. Angela, Torre S. S. (Brindisi), Mass. Le Torri, chiesa di S. Pietro a Crepacore, *Notiziario delle Attività di Tutela*, 1994, *Taras. Rivista di Archeologia*, XV, 1, 1995, Galatina, 1987, p. 82-83.
- MARUGGI G. Angela, Oria (Brindisi), Santuario di S. Cosimo, *Taras*, XX (2000), 1-2, Scorpione Editore, Tarente, 2000, p. 132-134.
- MARUGGI G. Angela, LAVERMICOCCA N. (a cura di), *Torre S. Susanna : la chiesa di S. Pietro*, Bari, 1999.
- MARUGGI G. Angela, PUCCI Gabriella, Francavilla Fontana (Brindisi), Specchia Giovannella. F. 203 IV SO I.G.M., *Notiziario delle Attività di Tutela della Soprintendenza archeologica della Puglia giugno 1991-maggio 1992* a cura di A. Alessio, A. Ciancio, F. Radina, *Taras. Rivista di archeologia*, XII, 2, Scorpione Editore, Tarente, 1992, p. 281-283.
- MASCILLI MIGLIORINI Luigi, Immagini dell'Italia risorgente, *Geographia Antiqua. Rivista di geografia storica del mondo antico e di storia della geografia*, VII, 1998, "L'idea di Italia. Geografia e storia", Leo S. Olschki, Florence, p. 115-121.
- MASELLA Luigi, La difficile costruzione di una identità (1880-1980). L. MASELLA, B. SALVEMINI (a cura di), *Storia d'Italia. Le regioni dall'Unità a oggi. La Puglia*, Einaudi Editore, Turin, 1989, p. 281-438.
- MASELLA Luigi, SALVEMINI Biagio (a cura di), *Storia d'Italia. Le regioni dall'Unità a oggi. La Puglia*, Einaudi Editore, Turin, 1989.
- MASSARO Carmela, Territorio, società e potere. B. VETERE (a cura di), *Storia di Lecce. Dai Bizantini agli Aragonesi*, Bari, 1993, p. 251-343.
- MASSARO Carmela, *Società e istituzioni nel Mezzogiorno. Aspetti e problemi*, Congedo Editore, Galatina, 2000.
- MASTRONUZZI Giuseppe, I terrazzi marini. A. FIORE, S. VALLETTA (a cura di), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 85-93.
- MASTRONUZZI Giuseppe, La Gravina di Riggio (Grottaglie, Taranto). A. FIORE, S. VALLETTA (a cura di), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 120-121.
- MASTRONUZZI Giuseppe, Le gravine e le lame. A. FIORE, S. VALLETTA (a cura di), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 75-84.
- MASTRONUZZI Giuseppe, PIGNATELLI Cosimo, SANSÒ Paolo, Geological and geomorphological setting. G. MASTRONUZZI, P. SANSÒ (ed.), *Quaternary coastal morphology and sea level changes, Puglia 2003 – Final Conference IGCP Project n° 437: Coastal Environmental Change During Sea-Level Highstands: A Global Synthesis with implications for management of future coastal change*, Otranto/ Taranto – Puglia (Italy), 22-29 September 2003, *GPS Coast, Research Publications*, 5, 2003, p. 5-23.
- MASTRONUZZI Giuseppe, SANSÒ Paolo (ed.), *Quaternary coastal morphology and sea level changes, Puglia 2003 – Final Conference IGCP Project n° 437: Coastal Environmental Change During Sea-Level Highstands: A Global Synthesis with implications for management of future coastal change*, Otranto/ Taranto – Puglia (Italy), 22-29 September 2003, *GPS Coast, Research Publications*, 5, 2003.
- MAUREL Chloé, *Manuel d'histoire globale. Comprendre le « global turn » des sciences humaines*, Armand Colin, Paris, 2014.
- MAZEL Florian (dir.), *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e s.)*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2008.
- MAZEL Florian, *Féodalités. 888-1180*, ouvrage dirigé par Jean-Louis Biget. Série *Histoire de France*, sous la direction de Joël Cornette, Éditions Belin, 2010.

- MAZZOLENI Iole, Fonti per la storia dell'epoca aragonese esistenti nell'Archivio di Stato di Napoli. *Archivio Storico per le Province Napoletane*, XXXIV, 1952-53, p. 351-373.
- MAZZOLENI, Iole, Fonti per la storia di Puglia: le pergamene di Taranto. M. PAONE (a cura di), *Studi di storia pugliese in onore di Giuseppe Chiarelli*, II, Congedo Editore, Galatina, 1973, p. 103-129.
- MAZZOLENI Iole, *Le fonti documentarie e bibliografiche dal secolo X al secolo XX conservate presso l'Archivio di Stato di Napoli*, vol. 1-2, Naples, 1974-1978.
- McCORMICK Michael, Western approaches (700-900). J. SHEPARD (ed.), *The Cambridge History of the Byzantine Empire c. 500-1492*, Cambridge University Press, Cambridge, 2008, p. 395-432.
- MEDAGLI Pietro, ALBANO Antonella, MELE Concetta, MARCHIORI Silvano, Gli endemismi esclusivi della flora salentina. *L'Idomeneo. Rivista della Società di storia patria per la Puglia, sezione di Lecce*, Galatina, 2007, p. 63-73.
- MEDEA Alba, *Gli affreschi delle cripte eremitiche pugliesi*, vol. 1-2, Rome, 1939.
- MELUCCO VACCARO Alessandra, *I Longobardi in Italia*, Milan, 1982.
- MENANT François, *Le nom, document d'histoire sociale ou l'anthroponymie comme outil de classement social*, Séminaire 2010-2011, École Normale Supérieure, « Les sociétés européennes au Moyen Âge : modèles d'interprétation, pratiques, langages », Séance 9 - 21 janvier 2011. <http://www.histoire.ens.fr/IMG/file/Menant/Menant,%20Anthroponymie%20s%C3%A9minaire%20janvier%202011.pdf>
- MERDRIGNAC Bernard, PICHOT Daniel, PLOUCHART Louisa, PROVOST Georges (dir.), *La Paroisse, communauté et territoire. Constitution et recomposition du maillage paroissial*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2013.
- MESSINA Aldo, L'archeologia medievale in Sicilia. S. PATITUCCI UGGERI (a cura di), *Archeologia del Paesaggio Medievale. Studi in onore di Riccardo Francovich*, Quaderni di Archeologia Medievale, IX, Florence, 2007, p. 347-353.
- METCALFE Alex, *The Muslims of medieval Italy*, The New Edinburgh Islamic Survey, Edinburgh University Press, Edimbourg, 2009.
- MÉTIVIER Sophie (dir.), *Économie et société à Byzance (VIII^e-XII^e siècle). Textes et documents*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2007.
- MEYNIER André, Les paysages agraires, *Revue de géographie de Lyon*, vol. 34 n°3, 1959, p. 293-296.
- MICHAELIDES Demetrios, WILKINSON David (ed.), *Excavations at Otranto, I : The Excavation*, Congedo Editore, Galatina, 1992.
- MICHELIN Yves, Gérard Chouquer, Les formes du paysage. Tome 1 : Études sur le parcellaire. Tome 2 : Archéologie du parcellaire, Compte rendu, *Études rurales*, n° 145-146, 1997, p. 177-182.
- MIQUEL André, La perception de la frontière chez les géographes arabes d'avant l'an Mil. J.-M. POISSON (éd.), *Castrum 4, Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Erice-Trapani 1988)*, Collection de la Casa de Velázquez – 38, Collection de l'École française de Rome – 105, Rome-Madrid, 1992, p. 129-133.
- MILLS N., Geomorphology and Settlement Studies in Archaeology. *Palaeoenvironmental Investigations. Research Design, Methods and data Analysis, Symposium of the Association for Environmental Archaeology* – 5, Oxford, 1985, p. 175-207.
- MINEO E. Igor, Alle origini dell'Italia di antico regime. C. FUMIAN *et al.* (coord.), *Manuali di storia Donzelli – Storia moderna*, Donzelli Editore, Rome, 1998, p. 617-652.
- MININNI M. Valeria, Il paesaggio di Puglia nelle prospettive della nuova pianificazione paesaggistica. G.A. NEGLIA, M. STELLA (a cura di), *Puglia/ Corfù. Comparazioni tipologiche e morfologiche per la conoscenza e la valorizzazione dei beni culturali e paesaggistici della regione mediterranea basso adriatica*, Poliba Press, Arti Grafiche Favia, Bari, 2009, p. 45-56.

- MOLINARI Alessandra, Il popolamento rurale in Sicilia tra V e XIII secolo : alcuni spunti di riflessione. R. FRANCOVICH, Gh. NOYÉ (a cura di), *La storia dell'alto medioevo italiano (VI-X secolo) alla luce dell'archeologia*, École française de Rome, Università degli Studi di Siena, All'Insegna del Giglio, Florence, p. 361-377.
- Monasticon Italiae – Monasticon Italiae, III. Puglia e Basilicata*, a cura di G. Lunardi, H. Houben, G. Spinelli, Cesena, 1986, p. 88.
- MONNO Giuseppe, Analisi e “ricostruzione grafica” di un muro a secco per mezzo dei frattali. A. AMBROSI, E. DEGANO, C. ZACCARIA (a cura di), *Architettura in pietra a secco. Atti del I Seminario Internazionale (Noci-Alberobello 1987)*, Fasano, 1990, p. 207-213.
- MONTESARDO Tatiana, Tesoretto di monete romane di età repubblicana rinvenuto nel 1936 a Avetrana (Taranto), *Taras XXVI*, 2006, p. 9-64.
- MONTI Antonio, Il sito archeologico come strumento interpretativo delle scelte insediamentali: percezione, valutazione, cooptazione dei luoghi in chiave funzionale. R. FRANCOVICH, M. VALENTI (a cura di), *Atti del IV congresso nazionale di archeologia medievale*, Borgo S. Lorenzo, 2006, p. 8-12.
- MØRCH Henning, Location of rural settlements and geology – a case study of the Salento peninsula (S. Italia). *Geografisk Tidsskrift*, 87, Copenhagen, 1987, p. 42-49.
- MØRCH Henning, Settlement Location in the Murge, Apulia, Southern Italy. *Geografisk Tidsskrift*, 93, Copenhagen, 1993, p. 69-79.
- MORELLI Serena, Il controllo delle periferie nel Mezzogiorno angioino alla metà del XIII secolo: produzione e conservazione di carte. I. LAZZARINI (a cura di), *Scritture e potere. Pratiche documentarie e forme di governo nell'Italia tardomedievale (XIV-XV secolo)*. Tiré de *Reti Medievali*, Rivista, IX – 2008/1, Firenze University Press. <http://www.retimedievali.it>
- MORENO Diego, Scavo stratigrafico e storia del sito. Contributo ad una archeologia del paesaggio boschivo della montagna ligure (XIV-XVII s.). R. CHEVALLIER (dir.), *Caesarodunum XIII – Actes du Colloque "Archéologie du paysage"* (Paris, 1977), vol. 2, t. II 2, Tours, 1978, p. 356-370.
- MORENO Diego, *Dal documento al terreno. Storia e archeologia dei sistemi agro-silvo-pastorali*, Il Mulino-Ricerche, Bologna, 1990.
- MORENO Diego, PIUSSI Pietro, RACKHAM Oliver (dir.), Boschi : storia e archeologia. *Quaderni Storici*, 49, 1982, p. 7-163.
- MORIN Edgar, *La méthode. I. La Nature de la Nature*, Éditions du Seuil, Paris, 1977.
- MORLICCHIO Elda, Itinerari lessicali longobardi in Puglia. L. SINISI (a cura di), *Presenze longobarde in Italia meridionale. Il caso della Puglia*, Longo Editore, Ravenna, 2007, p. 51-59.
- MORRIS Ian, *Archaeology as cultural history*, Blackwell Publishing, Oxford, 2000.
- MORRISON Cécile, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale I-II*, Paris, 1970.
- MUCI Giuseppe, Analisi quantitative per l'interpretazione delle dinamiche socioeconomiche in atto tra Medioevo ed Età moderna nel basso Salento. P. ARTHUR, M. LEO IMPERIALE (a cura di), *VII Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.) (Lecce, 9-12 settembre 2015)*, vol. 1-2, All'Insegna del Giglio, Florence, 2015, vol. 1, p. 65-70.
- MUELLER Reinhold C., Epidemie, crisi, rivolte. C. FUMIAN *et al.* (coord.), *Manuali di storia Donzelli – Storia moderna*, Donzelli Editore, Rome, 1998, p. 557-584.
- MURATORI Ludovico Antonio, *Annali d'Italia [1743-1749]* – L. A. MURATORI, *Opere*, a cura di G. Falco, F. Forti, vol. 1-2, Classici Ricciardi – 29, Ricciardi, Milan – Naples, 1964, II, p. 1017-1501.
- MUSARDO TALÒ' Vincenza, *Tracce storiche su S. Marzano di S. Giuseppe*, Mandese Editore, Tarente, 1987.
- MUSARDO TALÒ' Vincenza (a cura di), *S. Pietro in Bevagna, un bene culturale da salvare*, Talmus-Art Editore, Manduria, 2011.

- MUSCA Giosuè, Saraceni e Bizantini. G. MUSCA (dir.), *Storia della Puglia*, vol. 1-2, Adda Editore, Bari, 1979, vol. 1, p. 161-178.
- MUSCA Giosuè, *L'emirato di Bari*, Edizioni Dedalo, Bari, 1992.
- MUSSARDO Roberta, La chiesa di S. Pietro Mandurino a Manduria: nuovi elementi interpretativi, *Taras. Rivista di archeologia*, XXIX; 2009 – XXX, 2010, Società di Storia Patria per la Puglia, Bari, 2012, p. 119-132.
- NAPOLI Joëlle, *Recherches sur les fortifications linéaires romaines*, École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 1997.
- NAPOLITANO Christian, *Le dinamiche insediative dominanti in un'area campione del Salento settentrionale*, Tesi di laurea in Topografia Medievale, diretta dal prof. Paul Arthur, Facoltà di Beni Culturali, Università di Lecce, 2006.
- NAPOLITANO Christian, STRANIERI Giovanni, Paesaggi marginali e dinamiche insediative dominanti nell'area jonico-salentina in età storica. *Archeologia Medievale*, XXXVII, Florence, 2010, p. 445-456.
- Narratio historica seu vita vescovi beati Teodosii – Narratio historica seu vita vescovi beati Teodosii*, ms. Archivio Vescovile di Oria, *Antico Breviario della Chiesa Oritana*, Oria.
- NAVEH Zev, LIEBERMANN Arthur S., *Landscape ecology : theory and application*, Springer-Verlag, New-York, 1984.
- NEBOIT-GUILHOT René, *Plateaux et collines de Lucanie orientale et des Pouilles : étude morphologique*, Champion Éditeur, Paris, 1974.
- NEBOIT-GUILHOT René, *L'homme et l'érosion : l'érosion des sols dans le monde*, Publications de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, vol. 34, 1991.
- NEF Annliese, PRIGENT Vivien (études réunies par), *La Sicile de Byzance à l'Islam*, Actes des journées d'études de Paris, octobre 2009, De Boccard, Paris, 2010.
- NEF Annliese, *Conquérir et gouverner la Sicile islamique aux XI^e et XII^e siècles*, BEFAR 349, École française de Rome, Rome, 2011.
- NEGLIA Giovanni, *Il fenomeno delle cinte di « specchie » nella penisola salentina*, Adriatica Editrice, Bari, 1970.
- NEGLIA Giovanni, Manduria, Masseria Campanella – Stazione neolitica, G. UGGERI, *Notiziario Topografico Pugliese I. Contributi per la carta archeologica e per il censimento dei beni culturali. Ricerche e Studi – Quaderni del Museo archeologico di Brindisi n. XI – 1978*, p. 139-145.
- NEGLIA Luigi, *Antichità preclassiche di Oria*, Manduria, 1973.
- NEGRELLI Claudio, Towards a definition of early medieval pottery markers: amphorae and other vessels in the Adriatic region between 7th and 8th c. S. GELICHI, R. HODGES (ed.), *From one sea to another. Trading places in the european and mediterranean Early Middle Ages. Proceedings of the International Conference, Comacchio, 27th-29th march 2009. Da un mare all'altro. Luoghi di scambio nell'Alto Medioevo europeo e mediterraneo. Atti del Seminario Internazionale, Comacchio, 27-29 marzo 2009*, Seminari internazionali del Centro interuniversitario per la storia e l'archeologia dell'Alto Medioevo, 3, Brepols, Turnhout, 2012, p. 393-416.
- NENCI Giuseppe, VALLET Claude (dir.), *Bibliografia Topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche*, IX, Pise-Rome, 1991, s.v. Manduria.
- NIELSEN Viggo, Prehistoric Field Boundaries in Eastern Denmark, *Journal of Danish Archaeology*, 11/2012, 3, 2012, p. 135-163.
- NIESE Hans, Normannische und staufische Urkunden aus Apulien, *Quellen und Forschungen aus italienischen archiven und bibliotheken*, Institut historique allemand de Rome, Rome, X, 1907, p. 57-100.
- NOVEMBRE Domenico, Aree antiche e recenti della macchia nel Salento. G. NANGERONI (a cura di), *Atti del XIX Congresso Geografico Italiano (Como 1964)*, Côme, 1965, p. 179-193.

- NOVEMBRE Domenico, *Ricerche sul popolamento antico nel Salento con particolare riguardo a quello messapico*, Lecce, 1971.
- NOVEMBRE Domenico, Lineamenti fisici della Messapia. D'ANDRIA Francesco (a cura di), *Archeologia dei Messapi, Catalogo della mostra (Lecce, Museo Provinciale "Sigismondo Castromediano", 7 ottobre 1990-7 gennaio 1991)*, Edipuglia, Bari, 1991, p. 1-4.
- NOYÉ Ghislaine (éd.), *Castrum 2 – Structures de l'habitat et occupation du sol dans les pays méditerranéens. Les méthodes et l'apport de l'archéologie extensive, Actes de la rencontre organisée par l'École Française de Rome (Paris 1984)*, Collection de l'École Française de Rome – 105, École Française de Rome, Casa de Velázquez, Rome-Madrid, 1988.
- NOYÉ Ghislaine, La Calabre et la frontière, VI^e -X^e siècles. J.-M. POISSON (éd.), *Castrum 4, Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Erice-Trapani 1988)*, Collection de la Casa de Velázquez – 38, Collection de l'École française de Rome – 105, Rome-Madrid, 1992, p. 277-308.
- NOYÉ Ghislaine, Puglia e Calabria dall'888 agli anni 960 : Longobardi, Arabi e 'bizantinità'. M. VALENTI, C. WICKHAM (a cura di), *Italia, 888-962: una svolta ? Atti del IV seminario internazionale del Centro Interuniversitario per la Storia e l'Archeologia dell'Alto Medioevo, Cassero di Poggio Imperiale, Poggibonsi (SI), 4-6 dicembre 2009*, Brepols, Turnhout, 2013, p. 169-214.
- Nuova Carta Geologica e Geotematica – Nuova Carta Geologica e Geotematica*, échelle 1/ 50 000^e, Istituto Superiore per la Protezione e la Ricerca Ambientale (ISPRA), 1990 – en cours.
<http://www.isprambiente.gov.it/it/cartografia/carte-geologiche-e-geotematiche/carta-geologica-alla-scala-1-a-50000>
- ODUM Eugène P., *Fundamentals of Ecology*, Saunders Company, Philadelphie, 1953.
- OLIVIER Laurent, Temps de l'histoire et temporalités des matériaux archéologiques : à propos de la nature chronologique des vestiges matériels. *Antiquités Nationales*, 33, Société des Amis du Musée d'Archéologie nationale et du château de Saint-Germain-en-Laye, 2001, p. 189-201.
- ORLANDO M. Assunta, Presenze necropoliche e strutture funerarie nel Salento dal XVI al X sec. a.C.. Un tentativo di classificazione della documentazione esistente, *Studi di Antichità*, 8.2, Galatina, 1995, p. 19-38.
- OSANNA Mario, *Chorai coloniali da Taranto a Locri. Documentazione archeologica e ricostruzione storica*, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Libreria dello Stato, Rome, 1992.
- OTRANTO Giorgio, Il pellegrinaggio micaelico narrato. G. CASIRAGHI, G. SERGI (a cura di), *Pellegrinaggi e santuari di San Michele nell'Occidente medievale, Atti del Secondo Convegno Internazionale dedicato all'Arcangelo Michele, Atti del XVI Convegno Sacrese (Sacra di San Michele, 26-29 settembre 2007)*, Edipuglia, Bari, 2009, p. 127-148.
- OZOUF-MARIGNIER Marie-Vic, SEVIN Annie, Formes de savoirs géographiques. Des monographies aux lectures de la régionalisation. *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 9 – octobre 2003 : *L'espace : objet ou méthode des sciences humaines ?*, 2003, p. 3-11.
- PACE Valentino, La pittura medievale in Campania. C. BERTELLI, *La pittura in Italia. L'Altomedioevo*, Mondadori Electa, Milan, 1994, p. 245-254.
- PACE Valentino, La pittura rupestre in Italia meridionale. C. BERTELLI, *La pittura in Italia. L'Altomedioevo*, Mondadori Electa, Milan, 1994, p. 403-415.
- PACELLI Giuseppe, *Dell'antica città di Manduria*, Biblioteca comunale Marco Gatti, Manduria, *Manoscritti, MS Rr/5 autographe*, 1803.
- PACELLI Giuseppe, *L'Atlante Sallentino o sia la Provincia di Otranto secondo il suo stato politico, economico, ecclesiastico e militare. Parte prima che contiene il politico e l'economico*, Capone Editore, Cavallino, 1982.
- PACELLI Giuseppe, *L'Atlante Sallentino o sia la Provincia di Otranto divisa nelle sue diocesi ecclesiastiche*, Biblioteca comunale Marco Gatti, Manduria, Sez. Manoscritti, 1807.

- PACICHELLI Giovanni Battista, *Il Regno di Napoli in prospettiva*, Naples, 1703 (réimpr. anast. avec une préface de Rosario Jurlaro, de l'original de la Biblioteca 'Annibale De Leo' de Brindisi, Arnaldo Forni Editore, Sala Bolognese, 1997).
- PACICHELLI Giovanni Battista, *Memorie de' Viaggi per l'Europa Christiana in occasione de' suoi Ministeri* (Reg. Stampa, Naples, 1685), édité par Michele Paone, *I viaggi pugliesi dell'Abate Pacichelli (1680-1687)*, Congedo Editore, Galatina, 1993.
- PACICHELLI Giovanni Battista, *Memorie novelle de' viaggi per l'Europa Christiana comprese in varie lettere scritte, ricevute o raccolte (Socij Parrino e Mutij, Naples, 1691)*, édité par Michele Paone, *I viaggi pugliesi dell'Abate Pacichelli (1680-1687)*, Congedo Editore, Galatina, 1993.
- PAILLET Antoine, Étude archéologique des haies de bocages bourbonnaises, *Revue d'Archéologie Moderne et d'Archéologie Générale*, 5, 1987, p. 47-78.
- PALASCIANO Italo, *La relazione del Gallarano del 1704 e i confini tra Mottola e Noci*, Riflessioni Umanesimo della Pietra – 1997, Martina Franca, 1997, p. 35-58.
- PALLECCHI Pasquino, Caratterizzazione compositiva delle ceramiche e dei materiali lapidei. L. LEPORE (a cura di), *Il sito antico de Li Castelli presso Manduria (Taranto). Gli scavi, i risultati, le prospettive*, Atti del Seminario di studi, Firenze, 15-16 maggio 1997, Manduria, Barbieri, 2000.
- PALMA DI CESNOLA Arturo, *Il Paleolitico superiore in Italia: introduzione allo studio*, Garlatti e Razzai Editori, Florence, 1993.
- PALMA DI CESNOLA Arturo, *Le Paléolithique inférieur et moyen en Italie*, Jérôme Millon, Grenoble, 1996.
- PALMA DI CESNOLA Arturo, *Le Paléolithique supérieur en Italie*, Jérôme Millon, Grenoble, 2001.
- PALMIERI Stefano, Le componenti etniche : contrasti e fusioni. G. GALASSO, R. ROMEO (dir.), *Storia del Mezzogiorno*, vol. III, *Alto Medioevo*, Edizioni del Sole, Naples, 1990, p. 43-72.
- PALMIERI Stefano, L'archivio della Regia Zecca. Formazione, perdite documentarie e ricostruzione. *L'État angevin. Pouvoir, culture et société entre XIII^e et XIV^e siècle*, Actes du colloque international organisé par l'American Academy in Rome, l'École française de Rome, l'Istituto storico italiano per il Medio Evo, l'UMR Telemme et l'Université de Provence, l'Università degli studi di Napoli "Federico II" (Rome-Naples, 7-11 novembre 1995), École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 1998, p. 417-474.
- PALUMBO Nicola *et al.*, *Note illustrative alla Carta Idrogeomorfologica della Regione Puglia alla scala 1: 25 000*, Autorità di Bacino della Puglia, 2009.
- PANELLA Stefania, Le carte archeologiche ed il sistema informativo centrale. R. FRANCOVICH, M. PASQUINUCCI, G. PELLICANÒ (a cura di), *La carta archeologica fra ricerca e pianificazione territoriale*, Atti del seminario di studi organizzato dalla Regione Toscana, Dipartimento delle politiche formative e dei Beni Culturali, Università degli studi di Siena (6-7 maggio 1999), All'Insegna del Giglio, Florence, 2001, p. 15-20.
- PAPADOPOULOU Pagona, The numismatic evidence from the southern Adriatic (5th-11th centuries): some preliminary observations and thoughts. S. GELICHI, R. HODGES (ed.), *From one sea to another. Trading places in the european and mediterranean Early Middle Ages. Proceedings of the International Conference, Comacchio, 27th-29th march 2009. Da un mare all'altro. Luoghi di scambio nell'Alto Medioevo europeo e mediterraneo*. Atti del Seminario Internazionale, Comacchio, 27-29 marzo 2009, Seminari internazionali del Centro interuniversitario per la storia e l'archeologia dell'Alto Medioevo, 3, Brepols, Turnhout, 2012, p. 297-320.
- PARLANGELI Oronzo, Sui dialetti romanzi e romaici del Salento, "*Memorie*" dell'Istituto Lombardo di Scienze e Lettere, 25/3, 1953, p. 93-198.
- PARLANGELI Oronzo, Storia linguistica e storia politica nell'Italia meridionale. *Atti del III Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo (Spoleto 1956)*, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, Spolète, 1959, p. 453-464.
- PARRET Herman, Vestige, archive et trace : présences du temps passé, *Protée*, vol. 32, n°2, 2004, p. 37-46. <http://id.erudit.org/iderudit/011171ar>

- PASQUALI Gianfranco, *Sistemi di produzione agraria e aziende curtensi nell'Italia altomedievale*, Editrice CLUEB, Bologna, 2008.
- PASQUALI Gianfranco, Le configurazioni dei paesaggi e degli insediamenti rurali nelle fonti documentarie dell'Inghilterra altomedievale. P. GALETTI (a cura di), *Paesaggi, comunità, villaggi medievali. Atti del Convegno internazionale di studio, Bologna (14-16 gennaio 2010)*, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2012, p. 33-40.
- PASTORE, Michela, Fonti per la storia di Puglia: registi dei libri rossi e delle pergamene di Gallipoli, Taranto, Lecce, Castellaneta e Laterza. M. PAONE (a cura di) *Studi di storia pugliese in onore di Giuseppe Chiarelli, II*, Congedo Editore, Galatina, 1973, p. 153-295.
- PATITUCCI UGGERI Stella, La necropoli longobarda di Gennarano sul confine bizantino di Terra d'Otranto, *Quaderni dell'Istituto di Topografia dell'Italia antica*, 1, Lecce, 1974.
- PATITUCCI UGGERI Stella, Brindisi, S. Pietro degli Schiavoni. *Archeologia Medievale*, III, 1976, p. 278-281.
- PATITUCCI UGGERI Stella, *La ceramica medievale pugliese alla luce degli scavi di Mesagne*, Mesagne, 1977.
- PATITUCCI UGGERI Stella, La ceramica ad uccelli. Un nuovo tipo di ceramica tardo medievale pugliese, *Faenza*, 66, 1980, p. 259-274.
- PATITUCCI UGGERI Stella, La ceramica di Castrignano. Un tipo di graffita pugliese, *Ricerche e Studi, Quaderno n. XIII – 1980-1987*, Schena Editore, Fasano, 1987, p. 217-252.
- PATITUCCI UGGERI Stella, La Protomaiolica. Bilancio e aggiornamenti, *Quaderni di Archeologia Medievale II*, Florence, 1997.
- PATITUCCI UGGERI Stella, La ceramica tardomedievale pugliese. Bilanci e aggiornamento. E. MENESTÒ (a cura di), *Dall'habitat rupestre all'organizzazione insediativa del territorio pugliese (secoli X-XV)*, Atti del III Convegno internazionale sulla civiltà rupestre, Savelletri di Fasano (BR), 22-24 novembre 2007, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2009, p. 115-190, tav. I-LXV.
- PATTERSON Helen, WHITEHOUSE David, The Medieval Domestic Pottery. F. D'ANDRIA, D. WHITEHOUSE (ed.), *Excavations at Otranto. Volume II: The Finds*, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Lecce, Congedo Editore, Galatina, 1992, p. 87-195.
- Paul Diacon, *Historia Langobardorum* – Paolo Diacono, *Storia dei Longobardi*, a cura di E. BARTOLINI, Milan, 1988.
- PEDUTO Paolo, Insediamenti longobardi del ducato di Benevento (secc. VI-VIII). S. GASPARRI (a cura di), *Il regno dei Longobardi in Italia. Archeologia, società e istituzioni*, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, Spolète, 2004, p. 367-441 [1^{ère} édition dans S. GASPARRI, P. CAMMAROSANO (a cura di), *Langobardia*, Udine, 1990, p. 307-374].
- PEIRCE Charles S., *Collected Papers, vol. 2: Elements of Logics*, Harvard University Press, Cambridge, 1932.
- PEIRCE Charles S., *Écrits sur le signe*. Rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle, Éditions du Seuil, Paris, 1978.
- PERGOLA Philippe, Aux origines de la paroisse rurale en Italie et en Corse. C. DELAPLACE (dir.), *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e siècles)*, Éditions Errance, Paris, 2005, p. 173-192.
- PÉRIN Patrick, La part du haut moyen âge dans la genèse des terroirs de la France médiévale. M. PARISSÉ (éd.), *Le Roi de France et son royaume autour de l'an mil*, Paris, 1992, p. 227-231.
- PÉRON Françoise, RIEUCAU Jean (dir.), *La maritimité aujourd'hui*, Actes du colloque international, Paris – 25-26 novembre 1991, Éditions l'Harmattan, Paris, 1996.
- PERREIN Christian, Archéologie des bocages : phytohistoire de la haie vive. J. GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire. À la croisée des sciences de l'homme et de la nature*, Armand Colin, Paris, 1991, p. 223-257.

- PERTUSI Agostino, Ordinamenti militari, guerre in occidente e teorie di guerra dei Bizantini (secc. VI-X). *Ordinamenti militari in Occidente nell'alto medioevo, XV Settimana del Centro italiano di studi sull'alto medioevo*, CISAM, Spolète, vol. 2, 1968, p. 631-670.
- PESEZ Jean-Marie, Histoire de la Culture Matérielle. J. LE GOFF, R. CHARTIER, J. REVEL (dir.). *La nouvelle histoire*. Retz-CEPL, Paris, 1978, p. 98-130.
- PESEZ Jean-Marie (dir.), Archéologues et historiens, *Mélanges d'archéologie et d'histoire médiévale en l'honneur du Doyen Michel de Boüard*, Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des Chartes, XXVII, Droz, 1982, p. 295-308.
- PESEZ Jean-Marie (dir.), *Brucato : histoire et archéologie d'un habitat médiéval en Sicile*, vol. I-II, Collection de l'École française de Rome – 78, École française de Rome, Paris-Rome, 1984.
- PESEZ Jean-Marie, La renaissance de la construction en pierre après l'an mil. J.-M. PESEZ, *Archéologie du village et de la maison rurale au Moyen Âge*, études réunies par Jean-Michel Poisson, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1998, p. 61-72.
- PESEZ Jean-Marie, La terre et le bois dans la construction médiévale. J.-M. PESEZ, *Archéologie du village et de la maison rurale au Moyen Âge*, études réunies par Jean-Michel Poisson, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1998, p. 73-92.
- PESEZ Jean-Marie, Tout ce qu'on sait sur la maison villageoise au Moyen Âge dans l'aire méditerranéenne et tout ce qu'on voudrait savoir. A. BAZZANA, É. HUBERT (dir.), *Castrum 6 – Maisons et espaces domestiques dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, École Française de Rome, Casa de Velázquez, Rome-Madrid, 2000, p. 1-11.
- PESEZ Jean-Marie, POISSON Jean-Michel, Le château du « castrum » sicilien de Calathamet (XII^e siècle). R. COMBA, A. A. SETTIA (a cura di), *Castelli. Storia e archeologia*, Turin, 1984, p. 63-72.
- PETERS-CUSTOT Annick, *Les Grecs de l'Italie méridionale post-byzantine (IX^e-XIV^e siècle). Une acculturation en douceur*, Collection de l'École française de Rome – 420, École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 2009.
- PETERS-CUSTOT Annick (éd.), *La « vérité » de la source. 2^e École d'été Approches Littéraires, Linguistiques et Historiques des Sources*, organisée par Annick Peters-Custot, 4-5 septembre 2012, Université Jean Monnet Saint-Étienne, *Les Cahiers d'AllHiS n° 1 – Falsifications, interpolations, pastiches, plagats, manipulations, codes et sources cryptées, réécritures*, Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2013.
- PETROCELLI Edilio (a cura di), *La civiltà della transumanza. Storia, cultura e valorizzazione dei tratturi e del mondo pastorale in Abruzzo, Molise, Puglia, Campania e Basilicata*, Cosmo Iannone Editore, Isernia, 1999.
- PEYTAVIN Mireille, *Visite et gouvernement dans le royaume de Naples (XVI^e-XVII^e)*, Casa de Velázquez, Madrid, 2003.
- PEYTAVIN Mireille, Domaines, fiefs et juridictions dans le royaume de Naples, XVI^e-XVII^e siècle. Biens disputes, biens retenus. Approches historiques et juridiques de l'indisponibilité. *Journée d'études organisée par K. Béguin, « Hypothèses », Travaux de l'École doctorale d'histoire*, Paris, 2007/1, p. 423-432.
- PEYTREMANN Édith, L'apport de l'archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France à la connaissance de la première moitié du X^e siècle (888-962). M. VALENTI, C. WICKHAM (a cura di), *Italia, 888-962: una svolta ? Atti del IV seminario internazionale del Centro Interuniversitario per la Storia e l'Archeologia dell'Alto Medioevo, Cassero di Poggio Imperiale, Poggibonsi (SI), 4-6 dicembre 2009*, Brepols, Turnhout, 2013, p. 397-414.
- PICHIERRI Gaetano, Il « limitone dei greci » nel territorio di Sava. *Cenacolo*, V-VI (1975-1976), società di Storia patria per la Puglia – Sezione di Taranto, Tarente, 1976, p. 23-29, tav. XV-XVIII.
- PICHIERRI Gaetano, Taranto, santuari del IV sec. a.C. Agliano – La Samia – Torre dell'Ovo, G. UGGERI, *Notiziario Topografico Pugliese I. Contributi per la carta archeologica e per il censimento dei beni culturali. Ricerche e Studi – Quaderni del Museo archeologico di Brindisi n. XI* – 1978, p. 155-158.
- PICHIERRI Gaetano, Un antico centro abitato nell'area di Sava, *Ricerche e Studi, Quaderno n. XIII* – 1980-1987, Schena Editore, Fasano, 1987, p. 267-269.

- PICHIERRI Maria, *Le masserie dell'agro di Torricella*, Filo Editore, Manduria, 2005.
- PICHIERRI Maria, FRANZOSO Pasana, *Torricella da borgata a comune*, Barbieri Editore, Manduria, 1999.
- PICCINNI Gabriella, La proprietà della terra, i percettori dei prodotti e della rendita. G. PINTO, C. PONI, U. TUCCI, *Storia dell'agricoltura italiana*, Accademia dei Georgofili, Edizioni Polistampa, Florence, 2002, p. 145-168.
- PINCHEMEL Philippe, PINCHEMEL Geneviève, *La face de la Terre*, Armand Colin, Paris, 1988.
- PINNA Mario, La storia del clima. Variazioni climatiche e rapporto clima-uomo in età postglaciale. *Memorie della Società Geografica Italiana*, XXXVI, Società Geografica Italiana, Rome, 1984.
- PINTO Giovanni, *Gian Bernardino Bonifacio marchese di Oria (1517-1597), spirito libero del Cinquecento*, Adriatica, Bari, 1977.
- PIOTTO Beti, PICCINI Claudio, ARCADU Paolo, La ripresa della vegetazione dopo gli incendi nella regione mediterranea. B. PIOTTO, A. DI NOI (a cura di), *Propagazione per seme di alberi e arbusti della flora mediterranea*, Rome, 2001, p.31- 38.
- PIPONNIER Françoise (dir.), *Le château d'Essertines (Loire)*, DARA, Lyon, 1993.
- PIZZUTO Simona, Le navi del principe. Marineria e feudalità nel Mezzogiorno tardo medievale. *Itinerari di ricerca storica*, XX-XXI (2006-2007), 2007, p. 163-178.
- POISSON Jean-Michel (éd.), *Castrum 4 – Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Erice-Trapani 1988)*, Collection de la Casa de Velázquez – 38, Collection de l'École française de Rome – 105, Rome-Madrid, 1992.
- POISSON Jean-Michel, Passé, présent et futur du village médiéval. J.-M. PESEZ, *Archéologie du village et de la maison rurale au Moyen Âge, études réunies par Jean-Michel Poisson*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1998, p. 7-10.
- POISSON Jean-Michel, De la villa au castrum : l'habitat rural dans la châtellenie dauphinoise d'Albon, de la fin de l'Antiquité au XII^e siècle. L. FELLER, P. MANE, F. PIPONNIER (études réunies), *Le village médiéval et son environnement, études offertes à Jean-Marie Pesez*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1998, p. 571-585.
- POISSON Jean-Michel, Pouvoir seigneurial et communautés rurales en zones de montagne. Montmayeur et la Vallée du Gelon (Savoie), XII^e-XVI^e siècles. P. GALETTI (a cura di), *Paesaggi, comunità, villaggi medievali. Atti del Convegno internazionale di studio, Bologna (14-16 gennaio 2010)*, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2012, p. 61-77.
- POLEMIO Maurizio, LIMONI Pier Paolo, L'evoluzione dell'inquinamento salino delle acque sotterranee della Murgia e del Salento. *Atti del VI Convegno Nazionale dei Giovani Ricercatori in Geologia Applicata (ottobre 1998)*, Memorie della Società Geologica, Chieti, 1998.
- POLLASTRI Sylvie, *Le lignage et le fief : l'affirmation du milieu comtal et la construction des états féodaux sous les Angevins de Naples (1265-1435)*, Éditions Publibook, Paris, 2011.
- POLLASTRI Sylvie, L'aristocratie comtale sous les Angevins (1265-1435). *Mélanges de l'École française de Rome – Moyen Âge* [en ligne], 125-1 (2013), *Viaggiare a Roma tra la fine del Medio Evo e l'inizio dell'età moderna – Cultures marchandes – Varia*, Paris-Rome, 2013.
<http://mefrm.revues.org/1110>
- POLY Jean-Pierre, BOURNAZEL Eric, *La mutation féodale, X^e-XII^e siècles*, Presses Universitaires de France, Paris, 1980.
- POSO Cosimo D., *Il Salento normanno. Territorio, istituzioni e società*, Congedo Editore, Galatina, 1988.
- POURNOT Joëlle, Les monnaies angevines frappées au royaume de Naples (XIII^e-XIV^e siècles) dans les collections du Cabinet des Monnaies et Médailles de Marseille. R. MARTINI, N. vismara (a cura di), *Ermanno A. Arslan Studia Dicata*, t. 3, Edizioni Ennerre, Milan, 1991, p. 685-710.
- PRATESI Alessandro, *Genesi e forme del documento medievale*, Jouvence, Rome, 1979.
- PRESLAND John, Dry stone walls in Winsley: their flora and its conservation, *Wiltshire Botany*, 10, 2008, p. 23-28.

- PREVITERO Simonetta, Chiesette salentine a due cupole in asse dedicate a S. Pietro. *Quaderni Archeo*, 3, Manduria, 1998, p. 57-72.
- PRÉLAZ-DROUX Roland, *Systèmes d'information et gestion du territoire, approche systémique et procédure de réalisation*, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 1995.
- PRIMAVERA Milena, FIORENTINO Girolamo, COLAIANNI Giampiero, Il combustibile delle attività metallurgiche nelle forge di Lecce tardo-antica: caratteristiche della vegetazione e sfruttamento dell'ambiente. C. GIARDINO (a cura di), *Archeometallurgia: dalla conoscenza alla fruizione, Atti del Workshop, 22-25 maggio 2006*, Cavallino (LE), Edipuglia, Bari, 2011, p. 321-331.
- PRINCIPI Paolo, *I terreni italiani. Caratteristiche geopedologiche delle regioni*, Ramo Editoriale degli Agricoltori, Rome, 1961.
- Procope, *Guerres – Procopius, History of the Wars*, ed. H. B. DEWING, livres I-VII, Loeb Classical Library, 48, 81, 107, 173, 217, Londres-Cambridge (Mass.), 1961-68.
- PRONTERA Francesco, L'Italia nell'ecumene dei Greci, *Geographia Antiqua. Rivista di geografia storica del mondo antico e di storia della geografia*, VII, 1998, "L'idea di Italia. Geografia e storia", Leo S. Olschki, Florence, 1998, p. 5-14.
- PRONTERA Francesco, Il Mediterraneo: scoperta e rappresentazione, *Geographia Antiqua. Rivista di geografia storica del mondo antico e di storia della geografia*, XVI-XVII, 2007-2008, "La cartografia degli antichi e dei moderni", Leo S. Olschki, Florence, 2008, p. 41-59.
- Ptolémée, *Traité de Géographie – Traité de Géographie de Claude Ptolémée d'Alexandrie*, éd. Nicolas Halma, Bordeaux, 1828. Nouvelle édition augmentée des cartes par Jean Peyroux, diff. Blanchard, Paris, 1989.
- Ptolémée, *Géographie – Die Geographie Des Ptolemaeus, Galliae, Germania, Raetia, Noricum, Pannoniae, Illyricum, Italia*, éd. Otto Cuntz, Berlin, 1923.
- PUMAIN Denise, Lieux centraux. *Hypergeo*, 2004.
http://www.hypergeo.eu/IMG/article_PDF/article_13.pdf
- PUMAIN Denise, Organisation de l'espace. *Hypergeo*, 2004.
<http://www.hypergeo.eu/spip.php?article369>
- PUMAIN Denise, Peuplement. *Hypergeo*, 2008.
<http://www.hypergeo.eu/spip.php?article442>
- PUTIGNANI Adiuto, CONGEDO Raffaele, *Carta archeologica sottomarina del Salento*, Lacaita Editore, Manduria, 1964.
- PUTIGNANI Adiuto, *Il Libro Rosso di Taranto*, vol.1, *Inventario dei beni dell'Università*, Jonica Editrice, Tarente, 1967.
- QUAGLIATI Quintino, *La Puglia preistorica*, Trani, 1936.
- QUERCIA Alessandro, Forge e ferro dell'Italia meridionale in età romana. GIARDINO Claudio (a cura di), *Archeometallurgia: dalla conoscenza alla fruizione, Atti del Workshop, 22-25 maggio 2006*, Cavallino (LE), Edipuglia, Bari, 2011, p. 193-213.
- QUERRIEN Armelle, Techniques et pratiques de la mesure du sol. GAUTIER DALCHÉ Patrick (dir.), *La terre. Connaissances, représentations, mesure au Moyen Âge*, L'Atelier du Médiéviste – 13, Brepols, Turnhout, 2013, p. 625-672.
- QUÉZEL Pierre, MÉDAIL Frédéric, *Écologie et biogéographie du bassin méditerranéen*, Éditions Elsevier, Paris, 2003.
- QUILICI Lorenzo, QUILICI GIGLI Stefania, *Repertorio dei beni culturali archeologici della provincia di Brindisi*, Fasano, 1975.
- RACKHAM Oliver, *Trees and Woodland in the British Landscape*, Archaeology in the Field Series, J.M. Dent & Sons Ltd, Londres, 1976.
- RACKHAM Oliver, *The History of the Countryside*, Londres, 1986.

- RAFFESTIN Claude, Écogenèse territoriale et territorialité. F. AURIAC, R. BRUNET (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Fayard, Paris, 1986, p. 175-185.
- RAIMONDO Francesco M., Antonio Jatta. *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 62, Istituto della Enciclopedia Italiana, Rome, 2004.
http://www.treccani.it/enciclopedia/antonio-jatta_%28Dizionario_Biografico%29/
- RAISTRICK Arthur, *Pennine Walls*, Leeds, 1946.
- Ravennatis Anonymi Cosmographia* – SCHNETZ Joseph (hrsg. von), *Itineraria Romana, vol. II – Ravennatis Anonymi Cosmographia et Guidonis Geographica*, [Leipzig, 1940], Teubner, Stuttgart, 1990.
- RAYNAUD Claude, Les systèmes agraires antiques : quelle approche archéologique ? S. LEPETZ, V. MATTERNE (éd.), *Cultivateurs, éleveurs et artisans dans les campagnes de Gaule romaine. Matières premières et produits transformés. Actes du 6^e colloque de l'Association d'études du monde gallo romain (AGER)*, Compiègne (Oise), 5-7 juin 2002, *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1-2, 2003, p. 281-298.
- RAYNAUD Claude, De l'archéologie à la géographie historique : le système de peuplement de l'Âge du Fer au Moyen Âge, *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommages à Guy Barrauol*, 35^e supplément à la Revue archéologique de Narbonnaise, 2003, p. 323-354.
- RAYNAUD Claude, SANDERS Lena, VAN DER LEEUW Sanders, *Des oppida aux métropoles. Archéologues et géographes en vallée du Rhône*, Economica, Paris, 1998.
- Registri Angioini* – FILANGIERI Riccardo (dir.), *I Registri della Cancelleria Angioina ricostruiti da Riccardo Filangieri con la collaborazione degli archivisti napoletani*, vol. 1-50, Testi e documenti di Storia Napoletana pubblicati dall'Accademia Pontaniana, Naples, 1950-2010.
- RELPH Edward, *Place and Placelessness*, Pion, Londres, [1976] 1986.
- RENFREW Colin, ZUBROW Ezra B. (ed.), *The Ancient Mind. Elements of Cognitive Archaeology*, Cambridge, 1994.
- RESCIO Pierfrancesco, La via Traiana e le vie francigene di Puglia. P. ARTHUR, M. LEO IMPERIALE (a cura di), *VII Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.) (Lecce, 9-12 settembre 2015)*, vol. 1-2, All'Insegna del Giglio, Florence, 2015, vol. 1, p. 522-526.
- REY Alain (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, direction éditoriale par Danièle Morvan, Dictionnaires Le Robert, Paris, 2005.
- RIBETTO Francesco, *Nuove ricerche per il Corpus Inscriptionum Messapicarum*, Rome, 1944.
- RICCHETTI Giustino, PIERI Piero (coord.), *Puglia e Monte Vulture. Prima parte, "Guide Geologiche Regionali"*, 9 Itinerari, a cura della Società Geologica Italiana, Be-Ma, Rome, 1999.
- RICHARD Hervé, La palynologie. C. BOURQUIN-MIGNOT *et al.*, *La botanique*, Collection « Archéologiques », Éditions Errance, Paris, 1999, p. 9-42.
- RIEDELSE Johann Hermann von, *Voyage en Sicile et dans la Grande-Grèce*, traduit de l'allemand par J. R. Frey des Landres, Lausanne, 1773.
- RIEUTORT Laurent, Système agraire. *Hypergeo*, 2004.
<http://www.hypergeo.eu/spip.php?article518#>
- RINALDI Maria L., SIVILLI Sandra, CITRO Daniela, SOLINAS Francesco, Manduria – Monte Maliano, *Tutela e Conoscenza. Archeologia Preventiva nella Provincia di Taranto*, Fondazione Taranto e La Magna Grecia, 27, 2013.
- RIPPON Stephen, *Historic Landscape Analysis. Deciphering the Countryside*, York, 2004.
- RIZZI ZANNONI Giovanni Antonio, *Carta del Regno di Napoli alla scala 1: 425 000 in 4 fogli*, Naples, 1769.
- RIZZI ZANNONI Giovanni Antonio, *Atlante Geografico del Regno di Napoli alla scala 1: 126 000 in 32 fogli*, Naples, 1788-1812.

- R.N.A.M. – LIBERTINI Giacinto (a cura di), *Regii Neapolitani Archivi Monumenta. Documenti del regio Archivio napoletano. II edizione con testi tradotti*, Istituto di Studi Atellani, Frattamaggiore, 2011, 7 vol. (0, I-VI) [Première édition: éd. A. Spinelli, A. De Aprea, M. Baffi, I. Genovesi, I. Seguino, A. Granito, C. Guacci, J. Canonico, Naples, 1845-1861, 6 vol. (I-VI)].
- ROBERT Sandrine, Archéologie préventive et morphologie : deux points de vues scientifiques différents. F. FAVORY, A. VIGNOT (dir.), *Actualité de la recherche en histoire et archéologie agraires. Actes du 5^e colloque de l'Association d'études du monde gallo romain (AGER)*, Besançon, 19-20 septembre 2000, Presses Universitaires Franc-comtoises, Besançon, 2003, p. 41-53.
- ROBERT Sandrine (dir.), *Sources et techniques de l'archéogéographie*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon, 2011.
- RONCHEY Silvia, Profilo di storia della storiografia su Bisanzio da Tillemont alle Annales. G. ARNALDI, G. CAVALLO (dir.), *Europa medievale e mondo bizantino*, Table ronde du XVIII^e Congrès du Centre International des Sciences Historiques (Montréal, 29 août 1995), Istituto Storico Italiano per il Medioevo, Nuovi Studi Storici – 40, Rome, 1998, p. 283-304.
- RONCIERE (de la) Charles M., L'État angevin 1265-1340 : pouvoirs et sociétés dans le Royaume et le comté, bilan d'un colloque. *L'État angevin. Pouvoir, culture et société entre XIII^e et XIV^e siècle*, Actes du colloque international organisé par l'American Academy in Rome, l'École française de Rome, l'Istituto storico italiano per il Medio Evo, l'UMR Telemme et l'Université de Provence, l'Università degli studi di Napoli "Federico II" (Rome-Naples, 7-11 novembre 1995), École française de Rome, Palais Farnèse, Rome, 1998, p. 649-664.
- ROSSI Domenico, *Note illustrative della Carta Geologica d'Italia (Servizio Geologico d'Italia), fogli 203, 204, 213 – Brindisi – Lecce – Maruggio*, Poligrafica & Cartevalori, Ercolano, 1969.
- ROTHENBERG Benno, BLANCO Antonio, *Exploración Arqueometalúrgica de Huelva*, Madrid, 1981.
- ROVELLI Alessia, Ostrogoti e Bizantini. R. CANTILENA, T. GIOVE, *Museo archeologico nazionale di Napoli: la collezione numismatica. Per una storia monetaria del mezzogiorno*, Soprintendenza Archeologica di Napoli e Caserta, Electa, Naples, 2001, p. 105-108.
- RUAS Marie-Pierre, Prés, prairies, pâtures : éclairages archéobotaniques. F. BRUMONT (éd.), *Prés et pâtures en Europe occidentale, Actes des XXVIII^e Journées Internationales d'Histoire de l'Abbaye de Flaran (15-16 septembre 2006), Études réunies par Francis Brumont*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2008, p. 14-44.
- RUGGINI Cristiana, Metodi di analisi per lo studio dei sistemi insediativi dell'età del Bronzo nelle Murge brindisine. G. J. BURGERS, G. RECCHIA (a cura di) *Ricognizioni archeologiche sull'altopiano delle Murge. La Carta Archeologica del territorio di Cisternino (Brindisi)*, Claudio Grenzi Editore, Foggia, 2009, p. 15-31.
- RUGGINI Lellia, *Economia e società nell'Italia annonaria. Rapporti fra agricoltura e commercio dal IV al VI secolo d.C.*, Milan, 1961.
- RUSCO Ezio, QUAGLINO Enrico, *Il Sistema Informativo sui Suoli della Regione Puglia e della Repubblica d'Albania. Documenti del Territorio, numero speciale monografico: Il sistema informativo territoriale della Regione Puglia*, Centro Interregionale di documentazione per le informazioni territoriali, 2001, p. 7-12.
<http://www.centrointerregionale-gis.it/rivista/arretrati/nsp2001/03.pdf>
- RUSSO Gemma, TARENTINI Paride, Uggiano Montefusco fraz. di Manduria (Ta), Loc. S. Maria di Bagnolo – Masseria Le Fiate – Villaggio neolitico (F° 203 III SE coord. 725 – 200 alt. slm 102), *Ricerche e Studi – Quaderni del Museo archeologico di Brindisi* n. XIII – 1980-1987, Schena Editore, Fasano, p. 265-266.
- RUSSO Saverio (1987), Il paesaggio agrario. A. MASSAFRA, B. SALVEMINI (a cura di), *Storia della Puglia – 1. Dalle origini al Seicento*, Bari, 2005, p. 204-213.
- SABATINI Francesco, Riflessi linguistici della dominazione longobarda nell'Italia mediana e meridionale. *Atti e Memorie dell'Accademia Toscana di Scienze e Lettere "La Colombaria"*, 28, 1963/64, Leo S. Olschki Editore, Florence, 1964, p. 123-249.

- SABATINI Gaetano, Collecteurs et fermiers des impôts dans les communautés du Royaume de Naples durant la période espagnole, *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 34-2, 2004, p. 141-159.
- SABATO Luisa, Le aree dell'Avampese apulo. La Fossa premurgiana. A. FIORE, S. VALLETTA (ed.), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 49-52.
- SABATO Luisa, TROPEANO Marcello, Le regioni geologiche della Puglia. A. FIORE, S. VALLETTA (ed.), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 9-18.
- SACCO Federico, *La Puglia. Schema geologico*, *Bollettino della Società Geologica Italiana*, vol. XXX, 1911, p. 529-638.
- SAGGIORO Fabio, Per un'archeologia dei luoghi e della mente. G. VOLPE, P. FAVIA (a cura di), *V Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.)* (Foggia-Manfredonia, 30 settembre – 3 ottobre 2009), *All'Insegna del Giglio*, Florence, 2009, p. 14-19.
- SAGUI Lucia (a cura di), *Ceramica in Italia: 6-7. secolo. Atti del convegno in onore di John W. Hayes*, Rome, 11-13 mai 1995, vol. 1-2, *All'Insegna del Giglio*, Florence, 1998.
- SALVEMINI Biagio, Prima della Puglia. Terra di Bari e il sistema regionale in età moderna. L. MASELLA, B. SALVEMINI (a cura di), *Storia d'Italia. Le regioni dall'Unità a oggi. La Puglia*, Einaudi Editore, Turin, 1989, p. 3-218.
- SAMBON Louis, *Recherches sur les monnaies de la presqu'île italique depuis leur origine jusqu'à la bataille d'Actium*, Naples, 1870.
- SAMBON Arthur, Le gillat du couronnement de Jeanne d'Anjou et de Louis de Tarente, et les émissions posthumes des gillats de Robert d'Anjou roi de Naples et comte de Provence. *Gazette numismatique française*, I, 1897, p. 169-186.
- SAMMARCO Mariangela, PARISE Mario, Insediamenti rupestri nel basso Salento (Lecce, Puglia), *Opera Ipogea. Journal of Archaeology in Artificial Cavities*, 1/2 – 2011. *Atti del VII Convegno Nazionale di Speleologia in Cavità Artificiali* (Urbino, 4-8 dicembre 2010), Caserta, 2011, p. 27-36.
- SANNAZARO Marco, Limes retico e *Claustra Alpium Iuliarum*. *Milano capitale dell'impero romano, 286-402 d.C.*, *Catalogo della mostra (Milano, 24 gennaio – 22 aprile 1990)*, Milan, 1990, p. 55.
- SANSÒ Paolo, *Le coste*. A. FIORE, S. VALLETTA (ed.), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 97-104.
- SANSÒ Paolo, SELLERI Gianluca, Costa orientale del Salento. Deposito di maremoto. A. FIORE, S. VALLETTA (ed.), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 148-149.
- SANSÒ Paolo, SELLERI Gianluca, Le aree dell'Avampese apulo. Il Salento. A. FIORE, S. VALLETTA (ed.), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 33-37.
- Santa Visita di Mons. Bovio, 1565* – Biblioteca arcivescovile "Annibale De Leo", Brindisi, *Actae sanctae visitationis habitae in metropolitana ecclesia Brundusina et oritana ann. MDLXV*, tome II, f. 912v.
- SANTILLO FRIZELL Barbro, CASTORIANO Martine, *Per Itinera Callium. Report on a pilot project*, Klassiska Institutionen, Lund, 1996.
- SANTORO Alfredo Maria, Metalli e monete: l'argento per la riforma monetaria di Carlo I d'Angiò. Stato della questione e primi risultati. G. VOLPE, P. FAVIA (a cura di), *V Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.)* (Foggia-Manfredonia, 30 settembre – 3 ottobre 2009), *All'Insegna del Giglio*, Florence, 2009, p. 670-674.

- SANTORO Ciro, Contrada Laurito, *Rivista di Scienze Preistoriche*, XXIX (1964), p. 312.
- SARACINO Domenico, *Antichità di Manduria, oggi detta Casalnuovo*, Manuscrit de 1788, Biblioteca comunale “Marco Gatti”, Manduria (MS. A. IV).
- SCACCHI Arcangelo, *Catalogus conchyliorum regni Neapolitani*, Naples, 1836.
- SCARANO Teodoro (dir.), *Roca I. Le fortificazioni della media età del Bronzo. Strutture, contesti, materiali*, Claudio Grenzi Editore, Foggia, 2012.
- SCARCIGLIA Elio, La graffita policroma a Manduria : la diffusione della ceramica ingobbiata in Puglia, *CeramicAntica : mensile sull'arte della maiolica, della porcellana e del vetro*, n. 2/ 2003, p. 18-39.
- SCHIAVONI Gregorio, *Ricerche sulla fondazione della città di Manduria*, manuscrit du XVIII^e siècle, Biblioteca comunale “Marco Gatti”, Manduria (MS. A. VI).
- SCHNEIDER Jens, La Lotharingie était-elle une région historique ? *Construction de l'espace au Moyen Âge : pratiques et représentations*, XXXVII^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public (SHMESP) (Mulhouse, 2-4 juin 2006), Publications de la Sorbonne, Paris, 2007, p. 424-433.
- SCHNEIDER Laurent, Dynamiques spatiales et transformation de l'habitat en Languedoc méditerranéen durant le haut Moyen Âge (VIe-IXe s.). G.P. BROGIOLO, A. CHAVARRIA ARNAU, M. VALENTI (a cura di), *Dopo la fine delle ville: le campagne dal VI al IX secolo*, 11^o Seminario sul Tardo Antico e l'Alto Medioevo, Gavi, 8-10 maggio 2004, SAP Società Archeologica s.r.l., Mantoue, 2005, p. 287-312.
- SCHNEIDER Laurent, Les marges méditerranéennes de la Gaule mérovingienne. Les cadres politiques et ecclésiastiques de l'ancienne Narbonnaise Ière entre Antiquité et Moyen Âge (V^e-IX^e s.). F. MAZEL (dir.), *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e s.)*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2008, p. 69-95.
- SCHNEIDER Laurent, De la fouille des villages abandonnés à l'archéologie des territoires locaux. L'étude des systèmes d'habitat du haut Moyen Âge en France méridionale (V^e-X^e siècle) : nouveaux matériaux, nouvelles interrogations. J. CHAPELOT (éd.), *Trente ans d'archéologie médiévale en France. Un bilan pour un avenir, Actes du IX^e Congrès international de la Société d'archéologie médiévale (Vincennes, 16-18 juin 2006)*, Publications du CRAHM, Caen, 2010, p. 133-161.
- SCHWARTZ Dominique, BERNARDY Laurence, JOUVE-LITAUDON Claire, VONNA Anne, Le Bickenberg à Osenbach (Haut-Rhin, France). Étude d'un paysage d'enclos médiéval sur les collines calcaires sèches sous-vosgiennes, *Revue Géographique de l'Est*, T. XLIII, n^o 3/septembre 2003, p. 81-93.
- SCIONTI Romano, TARENTINI Paride, Manduria. Emergenze archeologiche tra preistoria e medioevo. *Emergenze e problemi archeologici. Manduria – Taranto – Heraclea*, Regione Puglia – C.R.S.E.C. TA/52 e TA/55, Manduria, 1990, p. 127-292.
- SCODITTI Luigi, *Il Limitone dei Greci e la Muraglia Confinaria Messapica nel Salento*, Mesagne, 1959.
- SELVAGGI Eugenio, *Cimelii di bronzi arcaici rinvenuti in Manduria (Terra d'Otranto)*, Martina Franca, 1910.
- SEMERARO Grazia, La ceramica comune pre-romana e romana. F. D'ANDRIA, D. WHITEHOUSE (ed.), *Excavations at Otranto. Volume II: The Finds*, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Lecce, Congedo Editore, Galatina, 1992, p. 63-68.
- SEMERARO Giuseppe, *Storia di Torricella (Provincia di Taranto)*, Sedi Editrice, Torricella, 1987.
- SEMPLE Sarah, REYNOLDS Andrew, GRIFFITHS David, *Boundaries in early medieval Britain*, Anglo-Saxon Studies in Archaeology and History – 12, Oxford University School of Archaeology, Oxford, 2003.
- SENAC Philippe, *La Frontière et les hommes (VIII^e-XII^e siècle). Le peuplement musulman au nord de l'Ebre et les débuts de la reconquête aragonaise*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2000.
- SENATORE Francesco, Il regno di Napoli. GAMBERINI A., LAZZARINI I. (a cura di), *Lo Stato del Rinascimento in Italia*, Viella Editore, Rome, 2014, p. 35-51.

- SERENI Emilio, *Storia del paesaggio agrario italiano*, vol. 1-3, Editori Laterza, Rome-Bari, [1961] 1976.
- SERGI Giuseppe, Guerra e popolamento nel “Regnum Italiae”. A. BAZZANA (éd.), *Castrum 3 – Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du Colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Madrid 1985)*, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 1988, p. 257-262.
- SETTIA Aldo A., Insediamenti abbandonati : mentalità popolare e fantasie erudite, *Bollettino storico-bibliografico subalpino*, n. 72, Turin, 1974.
- SETTIA Aldo A., *Castelli e villaggi nell'Italia padana. Popolamento, potere e sicurezza tra IX e XIII secolo*, Naples, 1984.
- SETTIA Aldo A., Le frontiere del regno italoico nei secoli VI-XI : l'organizzazione della difesa. J.-M. POISSON (éd.), *Castrum 4, Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Erice-Trapani 1988)*, Collection de la Casa de Velázquez – 38, Collection de l'École française de Rome – 105, Rome-Madrid, 1992, p. 201-209.
- SETTIA Aldo A., Una “preda in fuga”: morfologia del villaggio nelle fonti scritte. P. GALETTI (a cura di), *Paesaggi, comunità, villaggi medievali. Atti del Convegno internazionale di studio, Bologna (14-16 gennaio 2010)*, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2012, p. 283-292.
- SHANKS Michael, TILLEY Christopher, *Re-constructing Archaeology*, Cambridge University press, Cambridge, 1987.
- Siculus Flaccus, *De condicionibus agrorum* – Siculus Flaccus, *De condicionibus agrorum*, texte traduit par CLAVEL-LÉVÊQUE Monique, CONSO Danièle, FAVORY François, GUILLAUMIN Jean-Yves, ROBIN Philippe, *Corpus Agrimensorum Romanorum* – 1, Jovene Editore, Naples, 1993.
- SILVESTRINI Marina, *Le città della Puglia romana. Un profilo sociale*, Edipuglia, Bari, 2005.
- SIMÕES Luisa G., Friedrich Ratzel. *Hypergeo*, 2004.
<http://www.hypergeo.eu/spip.php?article477#>
- SIMON Herbert A. (1973) The organization of complex systems. H.H. PATTEE (ed.), *Hierarchy Theory: the Challenge of Complex Systems*, George Braziller, New York, 1973, p. 3-27.
- SIMON Mathilde, *Le rivage grec de l'Italie romaine : la Grande-Grèce dans l'historiographie augustéenne*, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome (BEFAR) – 442, École française de Rome, Rome, 2011.
- SIMONE Oronzo, Le aree dell'Avampaese apulo. Il Gargano. A. FIORE, S. VALLETTA (ed.), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 41-48.
- SIVILLI Sandra, CITRO Daniela, Manduria – Masseria Scapolata, Località Piccinni. *Tutela e Conoscenza. Archeologia Preventiva nella Provincia di Taranto*, Fondazione Taranto e La Magna Grecia, 29, 2013.
- SNODGRASS Anthony M., La prospection archéologique en Grèce et dans le monde méditerranéen. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 37^e année, n. 5-6, 1982, p. 800-812.
- SODINI Jean-Pierre, La contribution de l'archéologie à la connaissance du monde byzantin (IV^e-VII^e siècles), *Dumbarton Oaks Papers*, 47, New York, 1993, p. 139-184.
- Soil Survey Staff (1975) – Soil Survey Staff, Soil Taxonomy*. Soil Conservation Service. Agriculture Handbook, n° 436, Washington DC, 1975.
- Soil Survey Staff (1994) – Soil Survey Staff, Keys to Soil Taxonomy*, United States Department of Agriculture (U.S.D.A.) Soil Taxonomy and Conservation Service, sixth edition, 1994.
- SOLLITTO Donato, Le aree dell'Avampaese apulo. Il Tavoliere. A. FIORE, S. VALLETTA (ed.), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 21-26.

- SPANO Benito, La Murgia dei Trulli. C. COLAMONICO *et alii*, *La casa rurale nella Puglia*, Leo S. Olschki Editore, Florence, 1970, p. 183-208.
- SPANO Benito, La penisola salentina. COLAMONICO Carmelo *et alii*, *La casa rurale nella Puglia*, Leo S. Olschki Editore, Florence, 1970, p. 227-257.
- SPINOSA Mario, *Ricognizione storico documentaria dei feudi della famiglia Muscettola Principi di Leporano*, Tarente, Scorpione, 2003.
- SPRATT D.A., Prehistoric Boundaries of the North Yorkshire Moors. G. BARKER (ed.), *Prehistoric Communities in Northern England: Essays in Social and Economic Reconstruction*, Sheffield, 1981, p. 87-103.
- SPRETI Vincenzo (dir.), *Enciclopedia storico-nobiliare italiana. Famiglie nobili e titolate viventi riconosciute dal R. governo d'Italia compresi: città, comunità, mense vescovili, abazie, parrocchie ed enti nobili e titolati riconosciuti*, Milan, 1928-1936.
- STAGNO Anna Maria, Archeologia rurale: uno statuto debole. G. VOLPE, P. FAVIA (a cura di), *V Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.)* (Foggia-Manfredonia, 30 settembre – 3 ottobre 2009), All'Insegna del Giglio, Florence, 2009, p. 20-24.
- STAZIO Attilio, La documentazione archeologica in Puglia. La città e il suo territorio, *Atti del settimo Convegno internazionale di studi sulla Magna Grecia* (Tarente, 8-12 ottobre 1967), Naples, 1970, p. 265-286.
- STHAMER Eduard, *L'amministrazione dei castelli nel Regno di Sicilia sotto Federico II e Carlo I d'Angiò*, trad. it. de F. Panarelli, a cura di H. Houben, Mario Adda Editore, Bari, 1995.
- STOCK Mathis, Construire l'identité par la pratique des lieux. A. DE BIASE, C. ROSSI (dir.), *Chez Nous. Territoires et Identités dans les mondes contemporains*, Éditions de La Villette, Paris, 2006, p. 142-159.
- STRANIERI Giovanni, Un limes bizantino nel Salento? *Archeologia Medievale*, XXVII, 2000, p. 333-355.
- STRANIERI Giovanni, La frontière byzantino-lombarde de la Pouille (Italie) : sources écrites, traditions locales, recherches archéologiques. G. HELMIG, B. SCHOLKMANN, M. UNTERMANN (dir.), *Centre – Région – Périphérie : actes du 3^{ème} congrès international d'archéologie médiévale et moderne, Bâle, 10-15 septembre 2002*, folio-Verlag Dr. G. Wesselkamp, Bad Bellingen-Hertigen, 2002, p. 228-233.
- STRANIERI Giovanni, Per una storia dell'insediamento nel territorio di Giurdignano (Lecce). P. ARTHUR (dir.), *Il complesso tardoantico e altomedievale dei SS. Cosma e Damiano, detto « le Centoportè », Giurdignano (LE). Scavi 1993-1996*, Congedo Editore, Galatina, 2009, p. 21-44.
- STRANIERI Giovanni, Limites en pierre sèche et structure agraire en Pouille méridionale (VI^e-XII^e siècle). Les apports récents de l'archéologie des paysages agraires. *Mélanges de l'École française de Rome. Actes du Colloque international "L'héritage byzantin en Italie. 4e – Habitat et structure agraire"*, organisé par Jean-Marie Martin, Annick Peters-Custot, Vivien Prigent (Rome, 17-18 décembre 2010), École française de Rome, à paraître.
- STRANIERI Giovanni, Le « limitone dei greci » ou l'invention du limes byzantin de la Pouille (Italie). Postulats, sources et paradigmes d'un mythe historiographique, *La « vérité » de la source. 2^e École d'été Approches Littéraires, Linguistiques et Historiques des Sources*, organisée par Annick Peters-Custot, 4-5 septembre 2012, Université Jean Monnet Saint-Étienne, *Les Cahiers d'AllHiS n° 1 – Falsifications, interpolations, pastiches, plagiat, manipulations, codes et sources cryptées, réécritures*, Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2013, p. 143-176.
- STRANIERI Giovanni, FIORENTINO Girolamo, GRASSO Anna Maria, NAPOLITANO Christian, Organizzazione e trasformazioni dei paesaggi agrari medievali nel Salento. Un approccio archeologico e archeobotanico allo studio di una delimitazione agraria in pietra a secco (Sava – Taranto). *Archeologia Medievale*, XXXVI, 2009, p. 259-271.

- STRANIERI Giovanni, NAPOLITANO Christian (coll.), Un approccio geoarcheologico alle delimitazioni in pietra a secco della Puglia centro-meridionale. G. VOLPE, P. FAVIA (a cura di), *V Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.)* (Foggia-Manfredonia, 30 settembre – 3 ottobre 2009), All’Insegna del Giglio, Florence, 2009, p. 95-100.
- SUBRAHMANYAM Sanjay, *Explorations in Connected History. From the Tagus to the Ganges*, Oxford University Press, Oxford, 2005.
- SUBLIMI SAPONETTI Sandro *et al.*, I dati antropologici. G.A. MARUGGI, N. LAVERMICOCCA (a cura di), *Torre S. Susanna : la chiesa di S. Pietro*, Bari, 1999, p. 13-18, 66-72.
- SUPPRESSA Fabrizio, Note di architettura salentina. Calcare e calcinari nell’Arneo, *Spicilegia Sallentina*, n° 6, Nardò, 2009.
<http://www.fondazioneterradotranto.it/2014/04/09/calcare-e-calcinari-nellarneo-2/>
- SVENSSON Eva, GARDINER Mark, Introduction : marginality in the preindustrial European countryside. J. KLAPSTE, P. SOMMER (ed.), *Medieval Rural Settlement in Marginal Landscapes, Ruralia VII (8th-14th September 2007)*, Cardiff, Wales, U.K., Brepols, Turnhout, 2009, p. 21-25.
- SWINBURNE Henry, *Dalla Puglia alla Calabria* [1785], a cura di F. Silvestri, Florence, 1966.
- TABACCO Giovanni, *L’Italia médiévale. Hégémonies sociales et structures du pouvoir*, traduction de Colette Orsat, Université de Savoie, Chambéry, 2005. [1^{ère} publication : « La storia politica e sociale. Dal tramonto dell’Impero alle prime formazioni di stati regionali », *Storia d’Italia*, vol. 2/1. *Dalla caduta dell’Impero romano al secolo XVIII*, Einaudi Editore, Turin, 1974, p. 5-249].
- TABACZYNSKI Stanislaw, The Relationship between History and Archaeology : Elements of the Present Debate. *Medieval Archaeology*, vol. 37, The Society for Medieval Archaeology, Londres, 1993, p. 1-14.
- Tabula Peutingeriana* – MILLER Konrad (hrsg. von), *Die Peutingersche Tafel*, Stuttgart, 1962.
- TADDEI Jean-Claude, Une nouvelle lecture du territoire par la limite. *Loin, proche : la dimension spatiale dans le management des organisations*, colloque organisé par la Fédération Gaston Berger (Cermat – IAE de Tours, LOG – IAE d’Orléans) et parrainé par l’AIMS (Association Internationale de Management Stratégique), IAE d’Orléans, 22 novembre 2007, *Document de travail du GRANEM n° 2009-10-022*, novembre 2009.
http://ead.univ-angers.fr/~granem08/IMG/pdf/DT_GRANEM_022.pdf
- TAGLIENTE Paola, La ceramica del casale. P. ARTHUR (a cura di), *Da Apigliano a Martano. Tre anni di archeologia medievale (1997-1999)*, Congedo Editore, Galatina, 1999, p. 31-36.
- TAGLIENTE Paola, La ceramica invetriata policroma nel basso Salento. S. PATITUCCI UGGERI (a cura di), *La ceramica invetriata tardo-medievale dell’Italia centro-meridionale, Quaderni di Archeologia Medievale III*, Florence, 2000, p. 167-182.
- TAGLIENTE Paola, Le Ceramiche. P. ARTHUR, A. BRAMATO, P. TAGLIENTE, B. VETERE, *Medioevo e Rinascimento al Castello Carlo V di Lecce*, Congedo Editore, Galatina, 2003, p. 13-45.
- TAGLIENTE Paola, La ceramica invetriata. P. ARTHUR (dir.), *Il complesso tardoantico e altomedievale dei SS. Cosma e Damiano, detto « le Centoportie », Giurdignano (LE). Scavi 1993-1996*, Congedo Editore, Galatina, 2009, p. 156-164.
- TALBERT Richard J.A., *Rome’s World: The Peutinger Map Reconsidered*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.
- TANTER-TOUBON Annick, Régionalisme et régionalisation dans l’œuvre du géographe italien Lucio Gambi. *Revue d’Histoire des Sciences Humaines*, n° 9 – octobre 2003 : *L’espace : objet ou méthode des sciences humaines ?*, 2003, p. 103-140.
- TANZI Ferrante, *L’Archivio di Stato in Lecce (Note e Documenti)*, Stabilimento Tipografico Giurdignano, Lecce, 1902.
- TARENTINI Paride, Ricerche archeologiche sul territorio di Manduria, *Lu Lampiune*, IX (1993), 2, Lecce, 1993, p. 272-281.
- TARENTINI Paride, *Maruggio. Presenze antiche sul territorio*, Filo Editore, Manduria, 2000.

- TARENTINI Paride, Manduria, ricerche topografiche. G. CARDUCCI (a cura di), *Liber amicorum. Miscellanea di studi storici offerti a Rino Contessa*, I-II, Filo Editore, Manduria, 2003, p. 991-1012.
- TARENTINI Paride, *Monacizzo. Un antico centro magnogreco e medievale a sud-est di Taranto*, Regione Puglia – C.R.S.E.C., Manduria, 2006.
- TARENTINI Paride, PICCINNI Giuseppe, Insediamenti costieri a Sud di Manduria. *Quaderni Archeo*, 3, 1998, p. 43-56.
- TARENTINI Paride, SCIONTI Romano, *Manduria. Gli impianti rupestri di Maserinò e Castelli tra storia, tradizione e viabilità*, Filo Editore, Manduria, 2005.
- TATE Georges, Frontière et peuplement en Syrie du Nord et en haute Mésopotamie entre le IV^e et le XI^e siècle. J.-M. POISSON (éd.), *Castrum 4. Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge. Actes du colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Erice-Trapani 1988)*, Collection de la Casa de Velázquez – 38, Collection de l'École française de Rome – 105, Rome-Madrid, 1992, p. 151-159.
- THIÉBAULT Stéphanie, *Archéologie environnementale de la France*, La Découverte, Paris, 2010.
- TILLEY Christopher, *Interpretative Archaeology*, Berg, Oxford, 1993.
- TILLEY Christopher, *A Phenomenology of Landscape. Places, Paths and Monuments*, Berg, Oxford/ Providence, 1994.
- TILLEY Christopher, Round Barrows and Dykes as Landscape Metaphors. *Cambridge Archaeological Journal* 14:2, McDonald Institute for Archaeological Research, 2004, p. 185-203.
- TINÉ Santo, *Passo di Corvo e la civiltà neolitica del Tavoliere*, Sagep, Gênes, 1983.
- TINELLI Marisa, Evoluzione e trasformazioni dell'anfora dipinta dal Medioevo al Rinascimento. Osservazioni dal Salento. R. FRANCOVICH, M. VALENTI (a cura di), *Atti del IV Congresso Nazionale S.A.M.I. (Società degli Archeologi Medievisti Italiani)* (Abbazia di S. Galgano – Chiusdino – SI, 26-30 settembre 2006), All'Insegna del Giglio, Florence, 2006, p. 485-489.
- TINELLI Marisa, La genesi della graffita nel Salento : la protograffita e l'incontro di due tradizioni tecnologiche?, *Atti del XLIV Convegno internazionale della ceramica : la ceramica post-medievale nel Mediterraneo. Gli indicatori cronologici : secoli XVI -XVIII* (Savona, 27-28 mai 2011), Albisola : Centro ligure per la storia della ceramica, 2012, p. 235-249.
- TINELLI Marisa, Dal Salento all'Adriatico orientale : commerci e consumo delle ceramiche invetriate da mensa. F. REDDI, A. FORGIONE (a cura di), *VI Congresso Nazionale di Archeologia Medievale. Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.) (L'Aquila – 12-15 settembre 2012)*, Florence, 2012, p. 607-612.
- TINELLI Marisa, Produzione e circolazione della ceramica invetriata policroma in Terra d'Otranto. Nuovi dati dal Salento. S. GELICHI (a cura di), *Atti del IX Congresso Internazionale sulla Ceramica Medievale nel Mediterraneo (Venezia, 23-27 novembre 2009)*, All'Insegna del Giglio, Florence, 2012, p. 515-517.
- TINELLI Marisa, Centri di produzione e consumo delle ceramiche nel Salento tra Medioevo ed Età moderna : localizzazione, analisi spaziale delle produzioni e prospettiva socio-economica. P. ARTHUR, M. LEO IMPERIALE (a cura di), *Atti del VII Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.) (Lecce, 9-12 settembre 2015)*, vol. 1-2, All'Insegna del Giglio, Florence, 2015, vol. 2, p. 343-348.
- TISOT Jean-Paul (dir.), *Comprendre l'avenir. Les géosciences au service de l'homme*, Éditions Hirrlé, Strasbourg, 2007.
- TOPOLSKI Jerzy, *Metodologia della ricerca storica*, Società Editrice Il Mulino, Bologna, 1975 [Première édition polonaise: Varsovie, 1973].
- TOSCO Carlo, *Il paesaggio come storia*, Il Mulino, Bologna, 2007.
- TOUBERT Pierre, *Les structures du Latium médiéval*, École française de Rome, Rome, 1973.
- TOUBERT Pierre, *Dalla terra ai castelli; paesaggio, agricoltura e poteri nell'Italia medievale*, Turin, 1997.

- TOUBERT Pierre, Frontière et frontières : un objet historique. J.-M. POISSON (éd.), *Castrum 4 – Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Actes du colloque organisé par la Casa de Velázquez et l'École Française de Rome (Erice-Trapani 1988)*, Collection de la Casa de Velázquez – 38, Collection de l'École française de Rome – 105, Rome-Madrid, 1992, p. 9-17.
- TOUBERT Pierre, Histoire de l'occupation du sol et archéologie des terroirs médiévaux: la référence allemande. A. BAZZANA (éd.), *Castrum 5 – Archéologie des espaces agraires méditerranéens au Moyen Âge, Actes du Colloque de Murcie (1992)*, Collection de l'École française de Rome – 105, Collection de la Casa de Velázquez – 55, Madrid – Rome – Murcie, 1999, p. 23-37.
- TOYNBEE Arnold J., *Hannibal's Legacy. The Hannibalic War's effects on Roman life*, Oxford University Press, Londres, 1965.
- TRAVAGLINI Adriana, *Inventario dei rinvenimenti monetali del Salento*, Rome, 1982.
- TRAVAGLINI Adriana, Le monete. F. D'ANDRIA, D. WHITEHOUSE (ed.), *Excavations at Otranto. Volume II: The Finds*, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Lecce, Congedo Editore, Galatina, 1992, p. 241-278.
- TRAVAGLINI Adriana, La documentazione numismatica. P. ARTHUR, M. LEO IMPERIALE, M. TINELLI (a cura di), *Apigliano. Un villaggio bizantino e medioevale in Terra d'Otranto. I reperti*, Congedo Editore, Galatina, 2015, p. 103-106.
- TRAVAGLINI Eugenio, *I limiti della foresta oritana in documenti e carte dal 1432 al 1809*, Società di Storia patria per la Puglia – Sezione di Oria, Oria, 1977.
- TRAVAINI Lucia, Produzione e distribuzione dei denari svevi e angioini nel regno di Sicilia alla luce dei rinvenimenti. N.J. CHRISTIE (ed.), *Settlement and Economy in Italy. 1500 BC – AD 1500. Papers of the Fifth Conference of Italian Archaeology (Oxford, 1992)*, Oxbow Monograph 41, Oxbow Books, Oxford, 1995, p. 603-614.
- TRAVAINI Lucia, Romesinas, provesini, turonenses,...: monete straniere in Italia meridionale ed in Sicilia (XI-XV sec.). L. TRAVAINI (a cura di), *Moneta locale, moneta straniera: Italia ed Europa XI-XV secolo*, The Second Cambridge Numismatic Symposium, Milano, 1999, p. 113-134.
- TRAVAINI Lucia, La moneta in Italia meridionale e Sicilia dall'XI al XV secolo. R. CANTILENA, T. GIOVE, *Museo archeologico nazionale di Napoli: la collezione numismatica. Per una storia monetaria del mezzogiorno*, Soprintendenza Archeologica di Napoli e Caserta, Electa, Naples, 2001, p. 113-118.
- TRÉMENT Frédéric, *Archéologie d'un paysage. Les étangs de Saint-Blaise (Bouches-du-Rhône)*, dAf n° 74, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, CNRS, Paris, 1999.
- TRINCHERA Francesco, *Syllabus graecarum membranarum quae partim Neapoli in maiori tabulario et primaria bibliotheca etc.*, Naples, 1865, réimpression anastatique, Rome, s.d.
- TROPEANO Marcello, Le aree dell'Avampaese apulo. Le Murge. A. FIORE, S. VALLETTA (ed.), *Il patrimonio geologico della Puglia. Territorio e geositi*, supplemento al numero 4/2010 di *Geologia dell'Ambiente*, periodico della SIGEA – Società Italiana di Geologia Ambientale, Bari, 2010, p. 27-32.
- TUAN Yi-Fu, *Topophilia. A Study of Environmental Perception, Attitudes, and Values*, Morningside Edition, Columbia University Press, New York, [1974] 1990.
- TUAN Yi-Fu, *Space and Place. The Perspective of Experience*, University of Minnesota Press, Minneapolis, [1977] 2001.
- TURNER Frederick J., *The Frontier in American History*, Henry Holt, New York, 1920.
- TURNER Sam, Paysages et relations: archéologie, géographie, archéogéographie. *Etudes Rurales*, Éditions de l'EHESS, 2011-2, n° 188, p. 143-154.
- TURRI Eugenio, *Semiologia del paesaggio italiano*, Milan, 1979.
- TURRI Eugenio, L'immagine della pianura lombarda: gli elementi dell'identità. M. JODICE, E. TURRI, B. CAPOZZI, W. GUADAGNINI, G.G. NEGRI, E. TADINI, *Gli iconemi : storia e memoria del paesaggio*, Electa, Milan, 2001, p. 9-25.

- TURRI Eugenio, *Il paesaggio degli uomini. La natura, la cultura, la storia*, Bologne, 2003.
- UGGERI Giovanni, *Gli insediamenti rupestri medievali. Problemi di metodo e prospettive di ricerca*, *Archeologia Medievale*, I, Florence, 1974.
- UGGERI Giovanni, *La viabilità romana nel Salento*, Schena Editore, Fasano, 1983.
- UGGERI Giovanni, *Il confine longobardo-bizantino in Puglia. XXXVII Corso di Cultura Ravennate e Bizantina: Seminario Internazionale di Studi sul tema: "L'Italia Meridionale fra Goti e Langobardi (Ravenna, 30 marzo - 4 aprile 1990)*, Ravenna, 1990, p. 479-510.
- UGHELLI Ferdinando, *Italia Sacra sive de Episcopis Italiae, et insularum adiacentium, complectens Metropolitanas, earumque suffraganeas Ecclesias, quae in Salentinae, ac Calabriae Regni Neapolitani clarissimis Provinciis continentur, Venetiis, apud Sebastianum Coleti*, Venice, 1717-1722. 10 tomes en 9 volumes. Réimpression anastatique, Bologne, Forni, 1974.
- Unités pédologiques FAO (Les)*, extraite de *Carte mondiale des sols*, UNESCO, Paris, 1975.
<http://www.fao.org/nr/land/sols/carte-digitale-des-sols-du-monde/fr/> ; <http://www.fao.org/nr/land/sols/les-unites-pedologiques-de-la-fao-1975/fr/>
- VACCA Giuseppe, Antonio Gramsci. *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 58, Istituto della Enciclopedia Italiana, Rome, 2002.
http://www.treccani.it/enciclopedia/antonio-gramsci_%28Dizionario-Biografico%29/
- VAGNETTI Lucia, *Aspetti della presenza micenea nel sud-est italiano. Atti del XXX Convegno di Studi sulla Magna Grecia: I Messapi (Taranto-Lecce 1990)*, Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, Tarente, 1991, p. 363-382.
- VAGNON Emmanuelle, *La réception de la Géographie de Ptolémée en Occident au XV^e siècle*, *Hypothèses* 1/2002, p. 201-211.
www.cairn.info/revue-hypotheses-2002-1-page-201.htm
- VASLET Denis, RAYMOND Daniel, FÉRAUD Jean (coord.), *La carte géologique. Géochronique*, n° 96, 2005.
- VALENTI Marco, *L'insediamento altomedievale nelle campagne toscane. Paesaggi, popolamento e villaggi tra VI e X secolo*, Biblioteca del Dipartimento di Archeologia e Storia delle Arti – Sezione Archeologica Università di Siena, 10, Florence, 2004.
- VALENTI Marco, *La formazione dell'insediamento altomedievale in Toscana. Dallo spessore dei numeri alla costruzione di modelli*. G.P. BROGIOLO, A. CHAVARRIA ARNAU, M. VALENTI (a cura di), *Dopo la fine delle ville: le campagne dal VI al IX secolo*, 11° Seminario sul tardoantico e l'alto medioevo, Gavi 8-10 maggio 2004, Mantoue, 2005, p.193-219.
- VALENTI Marco, *Ma i "barbari" sono veramente arrivati in Italia?* G. VOLPE, P. FAVIA (a cura di), *V Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.) (Foggia-Manfredonia, 30 settembre – 3 ottobre 2009)*, All'Insegna del Giglio, Florence, 2009, p. 25-30.
- VALENTI Marco, *I villaggi altomedievali in Italia*. J.-A. QUIRÓS CASTILLO (éd.), *The archaeology of early medieval villages in Europe*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2009, p. 29-55.
- VALENTI Marco, *Villaggi e comunità nella Toscana tra VII e X secolo: la ricerca archeologica*. P. GALETTI (a cura di), *Paesaggi, comunità, villaggi medievali. Atti del Convegno internazionale di studio, Bologna (14-16 gennaio 2010)*, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2012, p. 477-493, tav. I-X.
- VALLONE Giancarlo, *Terra, feudo, castello*, *Studi Storici*, a. 49, n° 2, 2008, Fondazione Istituto Gramsci, 2008, p. 405-454.
<http://www.jstor.org/stable/20568075>
- VENDOLA Domenico (a cura di), *Rationes decimarum Italiae nei secoli XIII e XIV. Apulia-Lucania-Calabria (con tre grandi carte topografiche)*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1939.

- VERHAGEN Philip, Some considerations on the use of archaeological land evaluation. P. ATTEMA, G. J. BURGERS, E. van JOOLEN, M. van LEUSEN, B. MATER (ed.), *New Developments in Italian Landscape Archaeology*. « British Archaeological Reports », International Series 1091, Oxford, 2002, p. 200-204.
- VERNET Jean-Louis, L'histoire du milieu méditerranéen humanisé révélée par les charbons de bois. J. GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire*, Armand Colin, Paris, 1991, p. 369-408.
- VERNET Jean-Louis, *L'homme et la forêt méditerranéenne, de la Préhistoire à nos jours*, Éditions Errance (Collection des Hespérides), Paris, 1997.
- VERSLYPE Laurent, "Limites sans frontières". Réflexions sur la perception archéologique de l'espace en Neustrie septentrionale (V^e-VIII^e siècle), *Territoires et frontières en Gaule du Nord et dans les espaces septentrionaux francs. Table ronde (Valenciennes, 17/05/2002)*, *Revue du Nord*, vol. 85, n° 351, 2003, p. 551-572.
- VETERE Benedetto, « Civitas » et « Urbs » dalla rifondazione normanna al primato del Quattrocento. B. VETERE (a cura di), *Storia di Lecce dai Bizantini agli Aragonesi*, Editori Laterza, Rome-Bari, 1993, p. 55-195.
- VIDAL Laurent, PETITOT Hervé A., Pour une archéologie de la limite et du bornage ; données antiques de la Gaule Narbonnaise. *Actes du colloque international AGER V (Besançon, 19-20 septembre 2000)*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2003, p. 79-96.
- VINCI Stefano, Note storiografiche sul Libro rosso di Taranto, *Annali della Facoltà di Giurisprudenza di Taranto — Anno V*, Cacucci Editore, Bari, 2012, p. 709-724.
- VIOLANTE Cinzio, Pievi e parrocchie nell'Italia centro-settentrionale durante i secoli XI e XII. *Le Istituzioni ecclesiastiche della « societas christiana » dei secoli XI-XII ; Diocesi, pievi e parrocchie*. Atti della sesta Settimana internazionale di studio (Milano, 1-7 settembre 1974), Milan, 1977, p. 643-799.
- VISCEGLIA Maria Antonietta, Formazione e dissoluzione di un patrimonio aristocratico: la famiglia Muscettola tra XVI e XIX secolo, *Mélanges de l'École française de Rome, Moye Âge – Temps modernes*, T. 92, n° 2, 1980, p. 555-624.
- VISCEGLIA Maria Antonietta, *Territorio, feudo e potere locale. Terra d'Otranto tra Medioevo e età moderna*, Naples, 1988.
- VISCEGLIA Maria Antonietta, Terra d'Otranto dagli Angioini all'Unità. G. GALASSO, R. ROMEO (dir.), *Storia del Mezzogiorno*, vol. VII. *Le Province*, Edizioni del Sole, Naples, 1989, p. 333-468.
- VITA FINZI Claudio, *The Mediterranean Valleys. Geological Changes in Historical Times*, The University Press, Cambridge, 1969.
- VITOLO Giovanni, Il Regno angioino. G. GALASSO e R. ROMEO (dir.), *Storia del Mezzogiorno*, vol. IV, t. I, *Il Regno dagli Angioini ai Borboni*, Edizioni del Sole, Naples, 1986, p. 1-83.
- VITOLO Giovanni, Vescovi e diocesi. G. GALASSO, R. ROMEO (dir.), *Storia del Mezzogiorno*, vol. III, *Alto Medioevo*, Edizioni del Sole, Naples, 1990, p. 73-151.
- VITOLO Giovanni (dir.), *Città e contado nel Mezzogiorno tra medioevo e età moderna*, Laveglia Editore, Salerno, 2005.
- VOLPE Giuliano, Sulle condizioni economiche della Puglia dal IV al VII secolo d.C. Alcune note quarant'anni dopo. *Archivio Storico Pugliese*, XLV, Bari, 1992, p. 65-135.
- VOLPE Giuliano, *Contadini, pastori e mercanti nell'Apulia tardoantica*, Edipuglia, Bari, 1996.
- VOLPE Giuliano (a cura di), *S. Giusto. La villa, le ecclesiae. Primi risultati dagli scavi nel sito rurale di S. Giusto (Lucera): 1995-1997*, Bari, 1998.
- VOLPE Giuliano (a cura di), *Ordona X*, Bari, 2000.
- VOLPE Giuliano, Paesaggi della Puglia tardo antica. *Atti del XXXVIII Convegno Internazionale di Studi sulla Magna Grecia: L'Italia meridionale nell'età tardo-antica (Taranto 1998)*, Naples, 2000, p. 267-330.

- VOLPE Giuliano, Paesaggi e insediamenti rurali dell'Apulia tardoantica e altomedievale. *Atti del Primo Seminario "Paesaggi e insediamenti rurali in Italia meridionale tra Tardoantico e Altomedioevo"* (Foggia, 12-14 febbraio 2004), 2004, p. 299-314.
- VOLPE Giuliano, Villaggi e insediamento sparso in Italia meridionale fra Tardoantico e Altomedioevo: alcune note. G.P. BROGIOLO, A. CHAVARRIA ARNAU, M. VALENTI (a cura di), *Dopo la fine delle ville: le campagne dal VI al IX secolo, 11° Seminario sul Tardo Antico e l'Alto Medioevo, Gavi, 8-10 maggio 2004*, SAP Società Archeologica s.r.l., Mantoue, 2005, p. 221-249.
- VOLPE Giuliano, FAVIA Pasquale (a cura di), *V Congresso Nazionale di Archeologia Medievale, Società degli Archeologi Medievisti Italiani (S.A.M.I.)* (Foggia-Manfredonia, 30 settembre – 3 ottobre 2009), All'Insegna del Giglio, Florence, 2009.
- VOLPE Giuliano, FAVIA Pasquale, GIULIANI Roberta, Chiese rurali dell'Apulia tardo antica e altomedievale. Ph. PERGOLA (a cura di), *Alle origini della parrocchia rurale (IV-VIII sec.)*, Atti della giornata tematica dei seminari di Archeologia Cristiana (Rome 1998), Cité du Vatican, 1999, p. 261-311.
- VOLPE Giuliano, GOFFREDO Roberto, La pietra e il ponte. Alcune considerazioni sull'archeologia globale dei paesaggi, *Archeologia Medievale*, XLI, Florence, 2014, p. 39-53.
- VOLPE Giuliano, ROMANO Angelo V., GOFFREDO Roberto, Il 'Progetto Valle del Celone': ricognizione, aerofotografia, GIS. *Atti del Convegno Progetto Dürres. Azione di cooperazione internazionale decentrata nel settore del patrimonio culturale archeologico 2002-2004. "Strumenti per la salvaguardia del patrimonio culturale: Carta del rischio archeologico e Catalogazione informatizzata. Esempi italiani ed applicabilità in Albania"* (Villa Manin di Passariano – Udine – Parma, 27-29 marzo 2003), Trieste, 2004, p. 181-220.
- VOUILLOUX Bernard, Soupçons sur l'indice : le syndrome de Benito. B. ROUGE, R. SHUSTERMAN (éd.), *L'Index, Actes du XV^e colloque international du CICADA (Université de Pau et des Pays de l'Adour, 1er - 3 décembre 2005)*, Pau, Presses universitaires de Pau, 2009, p. 29-41.
- VROOM Joanita, From One Coast to Another: early medieval ceramics in the southern Adriatic region. S. GELICHI, R. HODGES (ed.), *From one sea to another. Trading places in the european and mediterranean Early Middle Ages. Proceedings of the International Conference, Comacchio, 27th-29th march 2009. Da un mare all'altro. Luoghi di scambio nell'Alto Medioevo europeo e mediterraneo. Atti del Seminario Internazionale, Comacchio, 27-29 marzo 2009*, Seminari internazionali del Centro interuniversitario per la storia e l'archeologia dell'Alto Medioevo, 3, Brepols, Turnhout, 2012, p. 353-392.
- WALSH Kevin, Mediterranean landscape archaeology and environmental reconstruction. Ph. LEVEAU, F. TREMENT, K. WALSH, G. BARKER (ed.), *Environmental Reconstruction in Mediterranean Landscape Archaeology*, Series "The Archaeology of Mediterranean Landscapes", n. 2, Oxbow Books, Oxford, 1999, p. 1-8.
- WARD PERKINS J. Bryan, Continuists, catastrophists, and the towns of Post-Roman Northern Italy, *Papers of the British School at Rome*, 65, 1997, p. 157-176.
- WATTEAUX Magali S., *La dynamique de la planimétrie parcellaire et des réseaux routiers en Vendée méridionale. Études historiographiques et recherches archéogéographiques*, Thèse de doctorat dirigée par Gérard Chouquer, Université Paris 1, vol. 1-3, 2009.
- WELTI Manfred E., *Dall'Umanesimo alla Riforma. Giovanni Bernardino Bonifacio marchese di Oria. 1517-1557*, Edizione « Amici della Biblioteca A. De Leo », Brindisi, 1986 [1^{ère} édition en allemand : *Giovanni Bernardino Bonifacio, marchese d'Oria, im Exil 1557-1597 : eine Biographie und ein Beitrag zur Geschichte des Philippismus*, Genève, Droz, 1976].
- WENINGER Bernhard, Réponse culturelle aux changements climatiques rapides de l'Holocène en Méditerranée orientale. J.-F. BERGER (dir.), *Des climats et des hommes*, La Découverte, Paris, 2012, p. 171-184.
- WHITE, jr. Lynn, *Technologie médiévale et transformations sociales*, traduit de l'anglais par Martine Lejeune, Mouton et Cie, Paris-La Haye, 1969. [1^{ère} édition anglaise: *Medieval Technology and Social Change*, Clarendon Press, Oxford, 1962] [1^{ère} traduction italienne : *Tecnica e società nel Medioevo*, Milan, 1967].

- WHITEHEAD Neil L., Ecological History and Historical Ecology: Diachronic Modeling Versus Historical Explanation. W. BALÉE (ed.), *Advances in Historical Ecology*, Columbia University Press, New York, Chichester – West Sussex, 1998, p. 30-41.
- WHITEHOUSE David, Apulia. *La ceramica medievale nel Mediterraneo Occidentale, Atti del III Congresso Internazionale, (Siena-Faenza, 1984)*, All’Insegna del Giglio, Florence, p. 573-586.
- WHITTOU Mark, The Middle Byzantine economy. J. SHEPARD (ed.), *The Cambridge History of the Byzantine Empire c. 500-1492*, Cambridge University Press, Cambridge, 2008, p. 465-492.
- WICKHAM Chris, *Early Medieval Italy. Central Power and Local Society 400-1000*, MacMillan Press, Londres, 1981.
- WICKHAM Chris, Mutations et révolutions de l’an mil. *Médiévales*, 21, 1991, p. 27-38.
- WICKHAM Chris, Early Medieval Archaeology in Italy: the last twenty years. *Archeologia medievale*, XXVI, 1999, p. 7-19.
- WICKHAM Chris, *Communautés et clientèles en Toscane au XII^e siècle. Les origines de la commune rurale dans la plaine de Lucques*, Bibliothèque d’Histoire Rurale 2, Association d’Histoire des Sociétés Rurales, Rennes, 2001.
- WICKHAM Chris, *Le società dell’alto medioevo. Europa e Mediterraneo secoli V-VIII*, Viella, Rome, 2009 [1^{ère} édition anglaise: *Framing the Early Middle Ages. Europe and the Mediterranean, 400 – 800*, Oxford University Press, Oxford, 2005].
- WILKINSON Tony J., The Definition of Ancient Manured Zones by Means of Extensive Sherd-Sampling Techniques, *Journal of Field Archaeology*, vol. 9/3, 1982, p. 323-333.
- WILLIAMSON Tom, BELLAMY Liz, *Property and Landscape*, Londres, 1987.
- WINKELMANN Eduard A., *Acta imperii inedita seculi XIII et XIV*, vol. 1-2, Innsbruck, 1880-85, 1885.
- WINSPEARE David, *Storia degli abusi feudali*, [Naples, 1883], réimpr. anast.A. Forni, Bologne, 1998.
- YNTEMA Douwe, *In Search of an Ancient Countryside*, Amsterdam, 1993.
- ZADORA-RIO Elisabeth, Les terroirs médiévaux dans le Nord et le Nord-Ouest de l’Europe. J. GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire. À la croisée des sciences de l’homme et de la nature*, Armand Colin, Paris, 1991, p. 165-192.
- ZADORA-RIO Elisabeth, Le village des historiens et le village des archéologues. E. MORNET (dir.), *Campagnes médiévales : l’homme et son espace, Études offertes à Robert Fossier*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1995, p. 145-153.
- ZADORA-RIO Elisabeth, Archéologie et toponymie : le divorce, *Les petits cahiers d’Anatole*, 8, 05/12/2001. http://www.univ-tours.fr/lat/pdf/F2_8.pdf
- ZADORA-RIO Elisabeth (dir.), *Des paroisses de Touraine aux communes d’Indre-et-Loire*, 34^e suppl. à la Revue Archéologique du Centre de la France, Tours, 2008.
- ZADORA-RIO Elisabeth, Les lieux de culte. E. ZADORA-RIO (dir.), *Des paroisses de Touraine aux communes d’Indre-et-Loire*, 34^e suppl. à la Revue Archéologique du Centre de la France, Tours, 2008, p. 19-66.
- ZADORA-RIO Elisabeth, Habitat et territoires. E. ZADORA-RIO (dir.), *Des paroisses de Touraine aux communes d’Indre-et-Loire*, 34^e suppl. à la Revue Archéologique du Centre de la France, Tours, 2008, p. 67-119.
- ZADORA-RIO Elisabeth, Early medieval villages and estate centres in France (c. 300-1100). J.-A. QUIRÓS CASTILLO (éd.), *The archaeology of early medieval villages in Europe*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2009, p. 77-98.
- ZADORA-RIO Elisabeth, Communautés rurales, territoires et limites. P. GALETTI (a cura di), *Paesaggi, comunità, villaggi medievali. Atti del Convegno internazionale di studio*, Bologna, 14-16 gennaio 2010, Fondazione Centro Italiano di Studi sull’Alto Medioevo, Spolète, 2012, p. 79-90.
- ZANINI Enrico, Archeologia bizantina in Italia. Stato della questione. S. GELICHI (a cura di), *Atti del I Congresso Nazionale di Archeologia Medievale (Pisa 1997)*, Florence, 2001, p. 20-24.

ZANINI Enrico, *Introduzione all'archeologia bizantina*, Rome, 1994.

ZANINI Enrico, *Le Italie bizantine. Territorio, insediamenti ed economia nella provincia bizantina d'Italia (VI-VIII secolo)*, Bari, 1998.

ZITO Gianmaria, RUGGIERO Livio, ZUANNI Ferruccio, Aspetti meteorologici e climatici della Puglia. V. PICCIONE, C. ANTONELLI (a cura di), *Atti del 1° Workshop Progetto Strategico C.N.R. "Clima, Ambiente e Territorio nel Mezzogiorno"*, Taormine, 11-12 dicembre 1989, C.N.R., Rome, 1991, p. 43-73.

ZITO Gianmaria, RUGGIERO Livio, ZUANNI Ferruccio, Zone climatiche omogenee della Puglia. *Colloquia Mediterranea II – Approcci metodologici per la definizione dell'ambiente fisico e biologico mediterraneo*, 19-22 novembre 1988, 1992, p. 15-40.

LA CONSTRUCTION DES PAYSAGES AGRAIRES DANS LA POUILLE MÉDIÉVALE.

Ressources, pouvoirs et territoires de l'Italie sud-orientale (VI^e-XV^e siècles)

Moyen Âge – Pouille(s) – Archéologie du paysage – Organisation de l'espace – Parcellaire – Pouvoir – Frontière

Ces recherches portent sur les espaces de la Pouille méridionale médiévale. Une enquête diachronique sur les transformations des paysages agraires a été menée dans un secteur de 401 km², à l'est de Tarente, investissant aussi bien les champs, les marges et les limites agraires que les vestiges d'habitat. Notamment, les fouilles ont vérifié le potentiel archéologique des grands murs en pierre sèche (*paretoni*), en tant que contextes sédimentaires et marqueurs territoriaux.

L'émergence d'un bassin vivrier centré sur Manduria se profile dès le V^e siècle av. n.è. Dès cette époque, la nature du substrat oriente la localisation des occupations et les choix culturels, mais des réseaux d'habitat et des systèmes agraires différents se succèdent jusqu'à nos jours.

Ainsi, Tarente et Brindisi dirigent la production de cet espace vers les débouchés de l'économie-monde tardo-antique. Plus tard, au VIII^e siècle, l'évolution du réseau viarie indique le rôle directeur d'Oria, devenue un pôle stratégique de la Pouille longobarde, dans le drainage de ces ressources ; en même temps, la cité commande la plaine de Brindisi et délimite son territoire vers Tarente. Au IX^e siècle, en coïncidence avec la reconquête byzantine, se dessine un dense semis d'habitats ruraux et l'oléiculture, attestée par l'anthracologie, prend une place importante. Au bas Moyen Âge, tandis qu'Oria est déclassée, le bassin mandurien nourrit les flux organisés par Tarente et Lecce, les nouveaux pôles, avec Brindisi, d'une région-frontière de l'Europe latine, à la lisière des mondes byzantin et musulman. Des mutations sociales successives mènent, vers la fin de la période, à la prédominance du *latifondo* et de l'agroville.

LA COSTRUZIONE DEI PAESAGGI AGRARI NELLA PUGLIA MEDIEVALE.

Risorse, poteri e territori dell'Italia sud-orientale (VI-XV sec.)

Medioevo – Puglia – Archeologia del paesaggio – Organizzazione dello spazio – Parcellario – Potere – Frontiera

Queste ricerche vertono sugli spazi della Puglia meridionale medievale. Un settore di 401 km², a oriente di Taranto, è stato investito da un'inchiesta diacronica sulle trasformazioni dei paesaggi agrari, indagando tanto i campi coltivati, i loro limiti e gli spazi marginali quanto le vestigia dell'insediamento. In particolare, è stato verificato in sede di scavo il potenziale archeologico dei grandi muri in pietra a secco (*paretoni*), nella loro duplice dimensione di contesti sedimentari e di marcatori territoriali.

Fin dal V secolo a.C. si profila l'emergere di un bacino di approvvigionamento centrato su Manduria, nel quale la natura del substrato orienta stabilmente le scelte locazionali e culturali. Nel contempo, si assiste alla successione fino al presente di reti insediative e di sistemi agrari diversi.

In effetti, Taranto e Brindisi dirigono la produzione di questo bacino verso gli sbocchi dell'economia-mondo tardo-antica. Poi, nel corso dell'VIII secolo, l'evoluzione della rete viaria indica che il drenaggio di queste risorse è ormai esercitato da Oria, polo strategico della Puglia longobarda; nello stesso tempo, la città estende la sua egemonia alla pianura brindisina e delimita il suo territorio verso Taranto. Nel IX secolo, in coincidenza con la riconquista bizantina, si profila una fitta rete d'insediamenti rurali mentre l'oléicoltura, attestata dall'anthracologia, assume un ruolo importante. Nel basso Medioevo, con il declassamento di Oria, il bacino manduriano è captato dai flussi che corrono tra Taranto e Lecce, i nuovi poli, insieme a Brindisi, d'una regione-frontiera dell'Europa latina, ai margini dei mondi bizantino e musulmano. Diverse mutazioni sociali conducono, verso la fine del periodo medievale, alla predominanza del *latifondo* e dell'*agro-town*.

THE CONSTRUCTION OF AGRARIAN LANDSCAPES IN MEDIEVAL APULIA.

Resources, power and territories in South East Italy (6th-15th century)

Middle Ages – Apulia – Landscape Archaeology – Space Organization – Land Division – Power – Frontier

This research focuses on the territories of Meridional Apulia in the Middle Ages. A diachronic inquiry was carried out on the transformation of agrarian landscapes in a 401 km² zone, East of Taranto, encompassing at the same time the fields, the agrarian margins and settlement vestiges. Among other things, digs have accounted for the archaeological value of tall, drystone walls (*paretoni*) as sedimentary contexts and territory markers.

The emergence of an economic basin centred on Manduria appeared from the 5th century B.C.E. From that time on, the nature of the substratum has been orienting the settlement location and the agricultural choices, though different settlement patterns and agrarian systems have been replacing each other since then.

Thus, Taranto and Brindisi oriented the distribution of space towards the openings linked to the world-economy specific to the Late Antique period. Later, in the 8th century, the changes affecting the road network illustrated the central role played by Oria, which became a strategic pole in Longobardian Apulia, in terms of resource draining. At the same time, the city ruled over the Brindisi plain and demarcated its territorial limits towards Taranto. In the 9th century, together with the Byzantine reconquest, there emerged a dense network of rural settlement; as regards olive production, its expansion has been attested by anthracology. In the Late Middle Ages, while Oria lost its fame, the Mandurian basin fed the fluxes deriving from Taranto and Lecce, which, together with Brindisi, became the new poles of a region that marked the frontier with Latin Europe, at the border of the Muslim and the Byzantine worlds. Towards the end of the period, successive social changes led to the predominance of *latifondo* and *agro-town* model.